UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 620 521 1 5

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

Vol 10

1845. VAUDEVILLES

- Table of Contents -

1. MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE. LE PETIT POUCET, vaudeville le féerie en cinq actes.

2. MM. DUMANOIR ET EDOUARD LAFARGUE. L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE, comédie-vaudeville en un acte.

3. MM. BAYARD ET DUMANOIR. LE LANSQUENET ET LES CHEMINS DE FER, comédie-vaudeville en un acte.

4. MM. BARTHELEMY ET BOURDOIS. UN VOYAGE A PARIS, comédie-vaudeville en trois actes.

5. MM. A DARTOIS ET BIEVILLE. LA GARDEUSE DE DINDONS, comédie-vaudeville en trois actes.

6. MM. LEONCE ET LUBIZE. CHACUN CHEZ SOI, comédie-vaudeville en un acte.

7. MM. BAYARD ET T. SAUVAGE. LA PECHE AUX BEAUX-PERES, comédie en deux actes, mêlée de couplets.

8. MM. ANICET BOURGEOIS ET MICHEL DELAPORTE. LES AMOURS DE MONSIEUR ET MADAME DENIS, comédie-vaudeville en deux actes.

9. M. N. FOURNIER. DAME ET GRISETTE, comédie-vaudeville en un acte.

10. MM. ANICET, DUMANOIR ET E. BRISEBARRE. PORTHOS A LA RECHERCHE D'UN EQUIPEMENT, comédie-vaudeville en un acte.

11. MM. BAYARD ET CH. LAFONT. UN CHANGEMENT DE MAIN, comédie-vaudeville en deux actes.

12. MM. EDOUARD BRISEBARRE ET EUGENE NYON. LA REVOLTE DES MARMOUZETS, comédie-vaudeville en un acte.

13. M. BIEVILLE. LA CONTREBASSE, vaudeville en un acte.

14. MM. AUGUSTE FOLLET ET EUGENE NUS. LE BROCANTEUR, comédie-vaudeville en un acte.

15. M. CLAIRVILLE. LE TROISIEME MARI, vaudeville en un acte, (imité de la chanson de Béranger).

16. MM. MELESVILLE ET CLAIRVILLE. UN PREMIER SOUPER DE LOUIS XV, comédie-vaudeville en un acte.

17. MM. LUBIZE ET LAJARIETTE. L'HOMME ET LA MODE, comédie-vaudeville en deux actes.

18. MM. MICHEL MASSON ET FREDERIC THOMAS. LE TELEGRAPHE D'AMOUR, comédie-vaudeville en trois actes.

19. MM. ALEXANDRE DE LAVERGNE ET SAINT-YVES. BRANCAS LE REVEUR, comédie-vaudeville en un acte.

20. MM. PAUL SIRAUDIN ET CHARLES DANVIN. PARIS A LA CAMPAGNE ET LA CAMPAGNE A PARIS, vaudeville en deux actes.

21. MM. SIRAUDIN ET FONTAINE. UNE HISTOIRE DE VOLEURS, comédie-vaudeville en un acte.

22. MM. MOLERI ET EDME CHAUFFER. UN FILS, S'IL VOUS PLAIT, comédie-vaudeville en un acte.

23. MM. J. GABRIEL ET DUPEUTY. FANFAN LE BATONNISTE, comédie-vaudeville en deux actes.

PQ
1222
V46
v.10

1845. VAUDEVILLES (cont.)

- Table of Contents -

24. MM. FERD. DE VILLENEUVE ET EDOUARD LAFARGUE. L'ALMANACH DES 25,000 ADRESSES, comédie-vaudeville en trois actes.

25. MM. ANICET, ED. BRISEBARRE ET EUG. NYON. LES MURS ONT DES OREILLES, comédie-vaudeville en deux actes, mêlée de chants.

26. MM. PAUL DE KOCK ET BOYER. LE VOISIN BAGNOLET, vaudeville en un acte.

27. MM. J. GABRIEL ET MICHEL DELAPORTE. LA SAMARITAINE, vaudeville en un acte.

28. MM. LEONCE ET MOLERI. ENTRE L'ARBRE ET L'ECORCE, comédie-vaudeville en un acte.

29. M. PAUL DE KOCK. LES BAINS A DOMICILE, vaudeville en un acte.

30. M. ANGEL. TROIS FEMMES, TROIS SECRETS, comédie-vaudeville en un acte.

31. MM. BAYARD ET BIEVILLE. LES COULEURS DE MARGUERITE, comédie-vaudeville en deux actes.

32. MM. LOCKROI ET JAIME. ON DEMANDE DES PROFESSEURS, vaudeville en un acte.

33. MM. DE LEUVEN, BRUNSWICK ET SIRAUDIN. LE DIABLE A QUATRE, vaudeville en trois actes.

LE

PETIT POUCET,

VAUDEVILLE FÉERIE EN CINQ ACTES,

DE MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, pour les débuts du GÉNÉRAL TOM-POUCE, le 5 mai 1845.

Personnages.		*Acteurs.*
LE PRINCE BENIN		M. AMANT.
CANTALABUTTE, son confident		M. LUDOVIC.
CROKAFFAMÉDÉVORANCROK, ogre gastronome		M. LECLERC.
CHLOÉ, sa femme		Mme LECOMTE.
GUILLAUME, bûcheron		M. BALLARD.
JAVOTTE, sa femme		Mlle LAVERNY.
PIERROT	leurs enfans	Mlle VICTORINE.
ROUGET.		Mlle MOREL.
LOLO....		Mlle DURAND.
BIBI.....		Mlle IRÈNE.
FANFAN.		Mlle .....
TÉTARD.		Mlle .....
POUCET.		LE GÉNÉRAL TOM-POUCE.
MARGOT, paysanne		Mlle JULIETTE.
GORJU, son amoureux		M. DELVIL.

CINQ SOLDATS, composant l'armée du prince.

LES SEPT FILLES DE L'OGRE.

ACTE PREMIER.

Une pauvre chaumière; meubles délabrés. A droite, une marmite sur un poêle. Portes au fond et à droite.

SCÈNE I.

GUILLAUME, JAVOTTE, assis.

GUILLAUME.

Chassés de notre chaumière!.. pas le moindre pain dans la huche, et sept enfans sur les bras!.. c'est lourd.

JAVOTTE.

M. Poucet a fait là un joli chef-d'œuvre!..

GUILLAUME.

Fiez-vous donc à ces vilains garnemens!.. lui, le plus tranquille de tous, lui, qui d'ordinaire ne bouge, ni ne parle... pour la première fois qu'il s'en mêle, il dit et fait de belles choses!..

JAVOTTE.

Et c'est à madame la comtesse, notre propriétaire, à cette bonne dame qui le trouvait si gentil... qu'il s'avise de faire un tour pareil!...

GUILLAUME.

Aller prendre son pot de rouge, et le montrer à son amoureux!...

651231

JAVOTTE.

Un homme qui croyait à sa fraîcheur... depuis vingt-trois ans!

GUILLAUME, se levant.

Femme... veux-tu que je te dise un rêve que j'ai fait?

JAVOTTE, se levant.

T'as rêvé, notre homme?... Tiens! c'est drôle... et moi aussi!..

GUILLAUME.

Vraiment?

JAVOTTE.

Et quoi que t'as donc vu dans ton rêve?

GUILLAUME.

D'abord, j'ai vu un gros nuage... et puis, après, une fée bien gentille...

JAVOTTE, vivement.

Comme moi!

GUILLAUME.

Oh! bien plus gentille que toi.

JAVOTTE.

Non, je voulais dire : comme dans mon rêve...

GUILLAUME.

Ah! bon.

JAVOTTE.

Eh bien! c'te fée?

GUILLAUME.

Elle m'a dit que mes enfans l'intéressaient, qu'elle voulait leur faire un sort... que, pour les rendre heureux, je n'avais qu'à les abandonner dans la forêt voisine... qu'ils y seraient nourris, logés, chauffés et blanchis, aux frais de la Providence.

JAVOTTE.

Juste, le rêve que j'ai fait!

GUILLAUME.

Air : De Calpigo.

Quel rêve affreux!

JAVOTTE.

Bonté divine!
Perdre dans la forêt voisine
Ces petits êtres caressans!

GUILLAUME.

C'est pour leur bien.

JAVOTTE.

Non... les parens
Peuvent faire de leurs enfans
Des avocats, des militaires,
Des huissiers, des hommes d'affaires,
Des homm's de plum's, des homm' de lois...
Mais non pas des hommes des bois!

GUILLAUME.

Pourtant, femme, si c'était pour leur bonheur!.. Vois donc, si la fée les protége, dès que nous les aurons perdus dans la forêt, ils seront là comme en pension bourgeoise.

UNE PETITE VOIX.

Joliment!

GUILLAUME, à Javotte.

Hein?

JAVOTTE.

Quoi?

GUILLAUME.

Qu'est-ce que tu viens de dire?

JAVOTTE.

Moi?.. rien... et toi?

GUILLAUME.

Je dis... je dis que les rêves et les fées, ça doit avoir raison...

JAVOTTE.

Guillaume!.. mon homme!..

GUILLAUME.

Laisse-moi faire... je sais mieux que toi ce qui convient à nos enfans... Je vas les réveiller, les conduire au travail... et quand ils seront bien occupés, je m'esquiverai sans qu'ils me voient... La forêt est immense... impossible qu'ils retrouvent leur route.

LA PETITE VOIX.

C'est ce que nous verrons.

GUILLAUME, brusquement.

Hein?..

JAVOTTE.

Quoi?

GUILLAUME.

Qu'est que tu viens de dire encore?.. C'est ce que nous verrons!..

JAVOTTE.

Je n'ai pas soufflé...

GUILLAUME.

Je t'ai bien entendue, peut-être... Mais toutes tes mauvaises raisons ne m'arrêteront pas... (Criant.) Holà! hé!.. sur pieds, les marmots!

JAVOTTE.

Mon homme!

GUILLAUME.

Laisse-moi tranquille.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TOUS LES ENFANS, excepté POUCET, venant de la droite.

CHŒUR des enfans, courant de Guillaume à Javotte.

Air : Nous n'irons plus au bois.

Nous entendons sonner
L'heure du déjeuner!
Le moment d' déjeuner
N'est pas l' moment d' flâner.

Bonjour, petit père !
Bonjour, petit' mère !
Papa, maman,
Recevez notre compliment.

JAVOTTE, à part.

Le moment est bien choisi !

PIERROT.

C'est y pour déjeuner, papa, que tu nous as fait venir ?

GUILLAUME.

Il ne s'agit pas de ça, gourmand !

ROUGET.

Tiens ! le couvert n'est pas mis !

GUILLAUME.

Nous allons au bois.

PIERROT.

Pourquoi faire ?

GUILLAUME.

Pour en faire.

PIERROT.

Du bois ?.. c'est monotone.

GUILLAUME.

Silence ! Mettez-vous en rang.

JAVOTTE, à part.

Ça me fend le cœur !

GUILLAUME, les comptant.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Eh bien ! il m'en manque un !.. il me manque un fils !..

ROUGET.

Il ne manque que Poucet... ça ne fait rien.

GUILLAUME.

Comment ! ça ne fait rien ? Apprends, petit drôle, que, quand je fais quelque chose pour ma famille, pour mes enfans... je veux qu'ils y aient tous part... Allons, mettez vos vestes ! (Appelant.) Poucet !.. M. Poucet !.. Ah ! ça, est-ce qu'il est perdu ?..

SCÈNE III.

LES MÊMES, GORJU et MARGOT.

GORJU, entrant.

M. Poucet ?.. Ah ! je vous en ferais mon compliment, s'il était perdu.

GUILLAUME.

Allons ! bon !., qu'est-ce qu'il a donc fait encore ?..

MARGOT.

Ce qu'il a fait !

GORJU, solennellement.

Père Guillaume, M. votre fils n'a que cinq ans... mais je vous déclare que ce n'est pas un honnête homme.

JAVOTTE.

Par exemple !..

GORJU.

J'irai plus loin, mère Javotte... je n'hésite pas à le qualifier de filou.

JAVOTTE.

Poucet !

GORJU.

Et de polisson.

GUILLAUME, vivement.

Il t'a pris quelque chose, Gorju ?

GORJU.

Non, pas à moi, Gorju... mais à mamzelle !

JAVOTTE.

A Margot ?

GORJU.

Voilà ce que c'est... Vous savez que j'aime et que je courtise Margot, la fille à ma tante... dont je dois être son époux, viennent les melons...

AIR : Et comme elle a la soixantaine.

Je me promenais avec elle,
Cherchant des fraises dans le bois...
Quand tout-à-coup, sans qu'on l'appelle,
Arrive le petit sournois,
Le croiriez-vous ? il se hasarde
A s'emparer de son fichu...
Et le mauvais sujet regarde
Ce que je n'ai pas encor vu !

MARGOT.

Oh ! si ce n'était que ça !.. enlever un fichu, ça se fait, c'est reçu...

GORJU.

Plait-il ?

MARGOT.

Mais M. Poucet est un cancanier, qui se permet de dire des tas de choses sur mon compte... N'a-t-il pas été raconter dans tout le pays qu'il avait vu M. Gorju m'embrasser !

GORJU, se caressant le menton.

Oh ! si ce n'etait que ça...

MARGOT.

Et gros Pierre aussi !..

GORJU, vivement.

Vous dites ?..

MARGOT.

Et Jantou aussi !..

GORJU.

Par exemple !..

MARGOT.

Des menteries.

GORJU.

A la bonne heure !.. (A Guillaume.) Bien plus fort !.. il a répandu le bruit que j'étais un imbécille !.. (Les enfans rient.) et ça a couru dans le pays !.. ça s'est répété !.. (Fièrement.) Je l'attaquerai en diffamation !

GUILLAUME.

Quand je te le disais, femme !.. c'est un petit scélérat que ce Poucet... mais soyez tranquilles, vous n'aurez plus à vous plaindre de lui... Ah ! ça, mais où s'est-il caché?.. où s'est-il fourré?..

MARGOT.

Sous la table !..

GUILLAUME, regardant.

Non.

GORJU.

Une idée !.. dans le poèle, peut-être?..

MARGOT, regardant.

Non.

GUILLAUME.

Allons ! bah !.. je le trouverai en chemin... où il est toujours à ramasser des petits cailloux blancs... ou bien, je ferai une seconde tournée... (Aux enfans.) En route!

JAVOTTE, bas, et en pleurant.

Ah ! du moins, apporte-leur quelque chose à manger, pour le premier jour...

GUILLAUME.

Je veux bien... tiens, ce morceau de bœuf, resté hier dans la marmite...

(Il va pour découvrir la marmite. Le couvercle se soulève, et l'on voit passer la tête de Poucet, qui demeure coiffé du couvercle.)

GUILLAUME, reculant.

Ah ! le voilà !..

TOUS.

Poucet!

GUILLAUME, furieux.

Qu'est-ce que tu fais là dedans?..

POUCET.

J'étudie.

GUILLAUME.

Et le restant de bœuf?.. Il étudie !.. est-ce que tu l'aurais mangé ?..

POUCET.

Il prenait toute la place.

GORJU.

Prétexte !.. prétexte !..

GUILLAUME.

Ah ! petit brigand ! tu ne m'échapperas pas ! (Il présente à Poucet la cuillère à pot. Celui-ci la saisit. Guillaume l'enlève et le prend dans ses bras.) En route, mes sept enfans !

AIR : Oui, je suis Grisette.

Lorsque je commande,
Allons, en chemin !
Il faut qu'on se rende
Dans le bois voisin.

JAVOTTE.

Loin de tout asile,
Quoi ! les perdre tous!

GUILLAUME.

Mais, sois donc tranquille.,.

POUCET, à part, montrant des petits cailloux blancs.

J'ai mes p'tits cailloux.

REPRISE ENSEMBLE.

LES ENFANS.

Quand papa commande,
Allons, en chemin !
Il faut qu'on se rende
Dans le bois voisin.

LES AUTRES.

Quand un pér' commande,
Allons, en chemin !
Il faut qu'on se rende
Dans le bois voisin.

(Guillaume sort, emportant Poucet, et suivi des autres enfans.

SCÈNE IV.

JAVOTTE, GORJU, MARGOT.

GORJU.

Ah! ça, qu'est-ce qu'il a donc, le père Guillaume!.. il a l'air de nourrir des idées noires.

JAVOTTE.

Hélas! il ne nourrit rien du tout.

(On entend le son du cor.)

MARGOT, allant au fond.

Tiens !.. c'est le grand roi Benin, qui vient par ici, avec toute sa cour et toute son armée!

JAVOTTE.

Le prince Benin, chez moi !

GORJU.

Vous savez qu'il est en guerre.

MARGOT.

Contre qui?..

GORJU.

Contre le terrible Crokaffamédevorancrok !

JAVOTTE.

L'ogre de la forêt!...

GORJU.

Vous y êtes !

SCÈNE V.

LES $\frac{3}{4}$ MÊMES, BENIN, CANTALABUTTE, CINQ SOLDATS.

BENIN, entrant seul, l'épée à la main,

AIR : C'est le roi Dagobert.

Poursuivons d'roc en roc
Crokaffamédévorancrok !

LES CINQ SOLDATS, le suivant, la lance en arrêt.

Poursuivons d'roc en roc
Crohaffamédévorancrock !

BENIN.

De taille et d'estoc,
Soutenons son choc !

TOUS.

De taille et d'estoc,
Soutenons son choc !
Poursuivons d'roc en roc
Crokaffamédevorancrok.

BENIN.

Soldats de mon armée !.. nous n'avons pas rencontré l'ennemi... je suis content de vous... Gardez toutes les issues... et si vous ne voyez rien, accourez m'en prévenir... Allez !.. (Les gardes se retirent, on en voit deux se promener au fond.) Cantalabutte, donnez des ordres pour mon dîner... et surtout, méfiez-vous de l'ogre !

JAVOTTE.

Ah ! mon Dieu ! il est donc vrai ?.. et mes pauvres enfans !.. s'ils allaient le rencontrer !

BENIN.

Qu'avez-vous, pauvre femme ?.. vous ne me paraissez pas à la noce.

GORJU, bas, au prince.

C'est son petit qui a fait des cancans.... Prince.

BENIN.

Tout le monde a ses petites contrariétés... les rois comme les vilains... N'est-ce pas, Cantalabute ?

CANTALABUTE.

Hélas !

(Il sort.)

BENIN.

Moi, par exemple, j'ai pour ennemi intime l'ogre Crokaffamédévorancrok... Eh bien ! il n'y a pas de petitesses, de saletés qu'il ne m'ait faites.

MARGOT,

Ah ! Prince, contez-nous donc ça !

BENIN.

D'abord et d'une, sans me consulter, il m'a mangé un oncle... J'aurais pu me fâcher... mais, attendu que ce collatéral était fort vieux.. et que j'en héritais... je me suis dit : passons-lui cet oncle-là.

GORJU.

Tiens ! le prince qui a laissé croquer son oncle !.. c'est une idée.

BENIN.

Deux mois plus tard, c'était le tour de mes deux cousins et de mon beau-père.

MARGOT.

Il prenait goût à votre famille.

BENIN.

J'aurais pu me fâcher... mais comme c'était trois pique-assiettes, je fermai l'œil sur ce procédé... un peu leste...

GORJU.

O philosophe couronné !..

BENIN.

Merci, jeune homme.... Mais je me dis, à la fin de tout ça : voyons donc un petit peu voir...

GORJU, très attentif.

Oui !

BENIN.

Après avoir mangé ma famille en détail, ce... gastronome pourrait bien mordre un peu à ma personne royale... et potelée...

GORJU, minaudant.

Goût, bien excusable.

BENIN, lui donnant un petit soufflet.

Flatteur !.. Je compris qu'il était de ma dignité d'avoir l'air de m'apercevoir de quelque chose... j'ordonnai donc une levée en masse... et il y a quinze jours, je partis à la tête de vingt hommes... Mais hélas !..

AIR : Vaudeville de l'Héritière.

En quinze jours, malgré leurs hallebardes,
Qui cependant devaient lui faire peur,
Il m'a dévoré quinze gardes !..

GORJU.

Un garde par jour !.. quel mangeur !..

BENIN.

Il m'a choisi pour être son traiteur.
Si c'est traiteur que tu me nommes,
Ogre maudit ! solde du moins mes frais....
Et pour me dévorer quinze hommes,
Prends-moi d'abord quinze cachets !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, entrant précipitamment et fermant la porte.

Ouf !

BENIN, effrayé.

Ah !

GUILLAUME.

Ils m'ont perdu de vue !

BENIN.

Qu'est-ce que c'est ?..

GUILLAUME.

Pardon, Prince, je ne savais pas...

BENIN.

Imbécille !.. je l'ai pris pour l'ogre...

JAVOTTE, bas.

Eh quoi ! seul !...

GUILLAUME.

Il n'y faut plus penser.

(Javotte va pleurer dans un coin; pendant ces derniers mots, les soldats ont apporté une table toute servie.)

CANTALABUTTE.

Prince, vous êtes servi.

BENIN.

Paysans et paysannes, je vous admets à ma table.

GORJU.

Dîner avec le prince!.. Dis-donc, Margot...

MARGOT.

Je n'oserons jamais.

GORJU.

Ah! bah!.. ose!

BENIN, attablé.

Paysans et paysannes, si vous faites des cérémonies, je vous flanque à la porte.

MARGOT.

Vous êtes bien honnête, Monseigneur!

(Tout le monde se place à table, excepté Javotte. Cantalabutte fait le tour de la table, cherchant à s'asseoir, et chaque fois qu'il veut s'emparer d'une chaise, un autre l'occupe. Il se décide à rester debout, la serviette sur le bras.

BENIN.

Et la bûcheronne?.. hé! bûcheronne?

JAVOTTE, à l'écart.

Je n'ai pas d'appétit, Prince.

GUILLAUME.

Ne faites pas attention... c'est qu'elle a du chagrin.

BENIN.

Oui?... eh bien! alors, il faut l'étourdir;... et cette grosse fille va nous chanter quelque chanson bien gaie, bien amusante.

MARGOT.

Justement j'en sais une composée par un écrivain public qui habite la fôrêt.

BENIN.

Ton Prince t'écoute.

MARGOT.

M'y voilà... et vous autres, chorus!.

AIR : les Dames, aussi les Grisettes.

Quel est ce géant qui, dans l'ombre,
Glisse à minuit, quand il fait sombre,
Dans l'espoir de quelque forfait
Ce fantôme qui nous apparaît,
Ce loup-garou, ce farfadet...
C'est l'ogre, c'est l'ogre de la forêt!

TOUS.

Ce fantôme etc.

BENIN, frissonnant.

Brrr!.. Grosse fille, tes gais refrains me font venir la chair de poule.

MARGOT.

Deuxième couplet!

BENIN.

J'ordonne que ce soit le dernier.

MARGOT.

MÊME AIR.

L'autre jour, la jeune Angélique
Succomba, nous dit la chronique,
Après un rendez-vous secret...
Quand c'est Claude que l'on accusait,
Savez-vous bien qui la croquait!...
C'est l'ogre, c'est l'ogre de la forêt!

TOUS.

Quand c'est Claude etc.

(Un grand bruit se fait entendre à la porte.)

BENIN, se levant.

Hein!.. l'ennemi viendrait-il nous surprendre?.. Aux armes!

LES ENFANS, en dehors.

Papa! maman!.. ouvrez-nous!

JAVOTTE, allant ouvrir.

Mes enfans!

GUILLAUME.

Comment se fait-il?..

BENIN.

J'ai cru encore que c'était l'ogre!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES ENFANS, hors POUCET.

TOUS.

AIR : Apportez vos pinceaux.

Nous voilà de retour!
Plus de larmes,
Plus d'alarmes!
Nous voilà de retour,
Et rendus à votre amour!

PIERROT.

C'est Poucet qui nous ramène!

MARGOT.

Le plus jeune des marmots?

PIERROT.

Notre petit capitaine
A plus d'esprit qu'il n'est gros.

CHŒUR.

Nous voilà de retour etc.
Les voilà etc.

GUILLAUME, embrassant ses enfans.

Ah ! ben, ma foi, tant pis !.. Viens, Poucet, viens que je t'embr... Eh bien !.. où est-il donc ?.

ROUGET.

Il était fatigué, et il est entré, pour se reposer, dans la niche du chien.

GORJU, à part.

Quel manque de tenue !

JAVOTTE, joyeuse.

Mais comment avez-vous retrouvé...

PIERROT.

Notre chemin ?.. Voilà ce que c'est... Poucet avait ses poches pleines de petits cailloux blancs, qu'il a semés sur la route... et, pour revenir, nous n'avons eu qu'à suivre cette trace.

TOUS.

Ah !

BENIN.

C'est fort ingénieux !.. Bûcheron, j'accorde à monsieur votre fils un brevet d'invention... (Vivement.) sans garantie du gouvernement !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANTALABUTTE, accourant, suivi de quatre gardes.

CANTALABUTTE.

Prince !.. un grand malheur vient d'affliger votre armée !

BENIN.

Je frémis !.. parle !

CANTALABUTTE.

L'ogre a reparu !

BENIN.

Juste ciel !

CANTALABUTTE.

Il vient de dévorer votre aile gauche !

BENIN.

Eh ! quoi ! je ne pourrai plus me battre que d'une aile ?

CANTALABUTTE, lui présentant sa troupe.

Qui de cinq paie un...

BENIN.

Reste quatre !.. Vengeance ! vengeance !

FINAL.

RÉCITATIF.

Suivez-moi dans la plaine !
Combattons !.. par ce moyen,
J'aurai sa tête, ou bien
C'est qu'il aura la mienne !

(Regardant les enfans qui mangent.)

Les petits scélérats !
Ils mangent mon repas !

(Aux soldats.)

Si le lâche
Se cache,
Marchons, me voilà prêt !
Poursuivons sans relâche
L'ogre de la forêt !

TOUS.

Oui, le lâche
se cache,
Mais notre prince est prêt !
Poursuivons sans relâche
L'ogre de la forêt !

(Benin, Cantalabutte et les quatre soldats défilent d'une manière grotesque devant le public. — Au moment où ils atteignent le fond, Poucet paraît et défile entre leurs jambes, en marchant en sens inverse. — Arrivé au dernier soldat, il se retourne et met ses dix doigts au bout de son nez. — Le rideau baisse.)

ACTE II.

Le théâtre représente la forêt traditionnelle, avec un arbre au milieu.

SCÈNE I.

BENIN, CANTALABUTTE, TROIS GARDES.

(Ils entrent de différens côtés, avec précaution, et se rencontrent au milieu du théâtre.)

CHŒUR.

AIR : Des noces de Gamache.

Courage ! confiance !
Et, d'un pas affermi,
Il faut avec prudence
Poursuivre l'ennemi.

BENIN.

Reposons-nous un petit peu... Cantalabutte, faites l'appel de mes braves.

CANTALABUTTE.

Attention, vous autres !.. (Appelant.) Tranche-Montagne ?

UN GARDE.

Présent !

CANTALABUTTE.

Barbe-Rousse ?

UN GARDE.

Présent !

CANTALABUTTE.

Jules ?

UN GARDE, d'une grosse voix.

Présent !

CANTALABUTTE.

Trompe-la-Mort ?..

BENIN.

Trompe-la-Mort !.. on a demandé Trompe-la-Mort... répondra-t-il ?

CANTALABUTTE.

Prince, je ne sais comment vous annoncer...

BENIN.

Parlez.

CANTALABUTTE.

Le malheureux s'était écarté... mais l'ogre est sunu...

BENIN.

Quelle obstination !.. l'ennemi se porte sur mes derrières !.. ma position de généralissime devient humiliante !.. et quand je pense que ma principauté n'a que trois lieues !..

Air : Les Maris ont tort.

De mes villes, de mes banlieues,
Cet ogre enjambe les maisons :
Il a des bottes de sept lieues,
Et, lorsque nous le poursuivons,
Entre ses jambes nous passons.
Perdus sous cette voûte humaine,
Nous avons l'air, nous si petits,
D'une patrouille citoyenne
Passant sous la port' Saint-Denis.

CANTALABUTTE.

Prince, je ne vous cacherai pas qu'un profond découragement règne dans votre armée.

BENIN.

Une mutinerie !.. Qu'on prenne trois hommes, et qu'on les fasse fusiller.

CANTALABUTTE.

Eh ! quoi ! prince, par eux-mêmes ?

BENIN.

C'est juste... cette considération m'émeut... relevons leur moral... Braves soldats !.. je dis braves, parce que j'ai besoin de vous : je vous flatte par politique...

CANTALABUTTE, à part.

Quel machiavélisme !

BENIN.

Jusqu'à ce jour, vous vous êtes nourris de gloire, et l'ogre s'est nourri de vous... continuez sur ce pied-là... soyez toujours braves pour moi, indigestes pour l'ogre, et la guerre terminée...

Air : De Calpigi.

Je nomme, après cette campagne,
Pour colonel, Tranche-Montagne,
Barbe-Rousse pour général,
Et Jules pour grand-maréchal,
Ou ministre, ç'a m'est égal.
Oui, pour le courage héroïque,
Je sais me montrer magnifique,
Et vous serez tous décorés !..

(Les soldats s'inclinent.)

Si vous n'êtes pas dévorés !

Mais la nuit s'approche, et l'ogre pourrait faire comme la nuit...

CANTALABUTTE.

J'en ai peur.

BENIN.

J'en ai aussi peur que toi... égarés dans ce bois, et par l'orage qui se mitonne, si j'en crois mes cors...

CANTALABUTTE.

Tiens ! juste, v'là qu'il pleut...

BENIN.

Je trouve notre position pleine d'intérêt... Comment regagner le Palais royal ?

(Bruit de voix.)

CANTALABUTTE.

Ah ! prince, j'aperçois deux paysans.

BENIN.

Eh ! mais, je les reconnais !..

SCÈNE II.

LES MEMES, MARGOT, GORJU, se disputant.

GORJU.

Air : L'amour, un jour.

Un mot,
Margot !
Je n'ai plus d' jalousie.
Un mot,
Margot !..

MARGOT.

Tais-toi, grand nigaud !

GORJU.

Pardon !

MARGOT.

Non ! non !

GORJU.

Pardon, je te prie !

MARGOT.

Gorju,
Peux-tu
Douter d' ma vertu ?

GORJU.

N'accusez que mon zèle ;
Pardon, Mad'moiselle !
Je vous crois fidèle.

MARGOT.

Faire tant de bruit,
Parc' qu'en ma chambrette,
Cette grosse bête
Trouve une casquette
Au pied de mon lit !..

GORJU.

Un mot,
Margot ! etc.

GORJU ET MARGOT.

Le prince !

BENIN, s'avançant.

Se fâcher pour une casquette !.. le drôle a la tête près du bonnet.

GORJU.

Prince...

BENIN.

Épargnez-moi vos courbettes... et prêtez-moi votre parapluie.

GORJU.

Mais, Prince, il va pleuvoir.

BENIN.

Tu n'as rien à gâter... Montre-moi le chemin du château.

GORJU.

Prince, toujours tout droit.

BENIN, ouvrant son parapluie.

En route !.. (Se ravisant.) Un instant !.. avant de partir, j'éprouve un vague besoin de chanter un chœur... Ça y est-il ?

CANTALABUTTE.

Ça y est...

BENIN.

Air : De Robin des Bois.

Dans cette forêt,
Il faut poursuivre l'ogre...

(S'arrêtant.)

Rien ne rime avec ogre...

(Se décidant.)

Qu'est-c' que ça fait ?

GORJU.

Dans cette forêt,
L'ogre qu'il faut poursuivre
Aura cessé de vivre...

BENIN.

La rime y est !

GORJU.

Y est ! quelle écolet
Y est ! me désole.
Princ', sur ma parole
Vous faites un hiatus.

BENIN.

Vous êtes une bête !..
Que chacun répète,
En criant à tu'-tête,
Ces la, la si connus.
La la la la.

TOUS.

La la la la.

(Sortie grotesque, sur le mouvement de l'air.)

SCÈNE III.

MARGOT, GORJU.

GORJU.

Mais c'est qu'il pleut tout de même !.. et puis, je fais une réflexion... le prince m'a pris mon parapluie, et ne m'a pas donné de numéro !.. c'est inquiétant.

MARGOT, qui est allée s'asseoir sur un tertre et vient d'ouvrir son parapluie.

Si vous comptez sur le mien vous avez bien tort.

GORJU, cherchant à prendre place sous le parapluie.

Oh ! ma petite Margot, un homme qui doit être votre époux !.. songez aux rhumatismes... C'est dans votre intérêt que je vous parle.

MARGOT.

Vous, mon mari ?.. jamais !.. Un jaloux, un visionnaire !..

GORJU.

Visionnaire !.. (Tirant une casquette de sa poche.) quand je tiens cette visière !.. Que diable, sous cette casquette, il y avait une tête... sous cette tête, un faux-col... sous ce faux-col, un particulier !

MARGOT.

Allez vous promener.

GORJU.

Par le temps qui tombe !.. Voyons, Margot, pas de bêtise... une petite place dans votre cœur, et une grande sous votre parapluie !

MARGOT, le repoussant.

Voulez-vous bien vous en aller !

GORJU, se débattant.

Margot, vous m'inondez !.. Margot, ça me tombe dans le cou !

MARGOT.

C'est bien fait !

GORJU.

Air : Trompons-nous (Beauplan.)

D' vot' parapluie, ah ! par pitié,
Laissez-moi prendre la moitié.

MARGOT, tirant le parapluie.

Je n' veux pas !

GORJU.

Moi, je veux !

MARGOT.

N'y a pas de place pour deux !

GORJU.

Serrons-nous.

MARGOT.

Je n' veux pas !

GORJU.

Tu verras
Que tu céd'ras.

MARGOT.

Vous êtes un jaloux,
Et je ne veux plus de vous !

GORJU.

En cessant de m'aimer,
N' me laisse pas enrhumer !

MARGOT.

Qu'on me quitte
Tout de suite !
Désormais,
Ne me reparlez jamais !

GORJU, s'éloignant.

Puisqu'elle m'enlève en ce jour
Son parapluie et son amour...
Je vas descendre au tombeau,
Avec un rhum' de cerveau !

(Violent coup de tonnerre.)

MARGOT, tremblante.

La foudre gronde avec fureur !..
Je suis toute seule, et j'ai peur !..
Viens, Gorju !

GORJU, joyeux.

Que m' veux-tu ?

MARGOT.

Comme mon cœur est ému !..
Viens près d' moi ?

GORJU.

Près de toi ?
Ah ! je bénis son effroi !

MARGOT.

Serrons-nous !

GORJU, près d'elle.

Qu'il est doux
D'être ainsi, bras d'ssus, bras d'ssous !..
Je conçois, pour ma part,
Qu'on béniss' la Saint-Médard.
Cher orage !

MARGOT.

Soyez sage !
Ménagez ma pudeur !

GORJU.

Ciel ! aurait-elle moins peur ?

ENSEMBLE.

GORJU.

C' vilain jour est un beau jour,
Il protége mon amour !
Je partage, quel bonheur !
Son parapluie et son cœur !

MARGOT.

C'vilain jour est un beau jour,
Qui te rend tout mon amour.
Tu devras à ma frayeur
Mon parapluie et mon cœur.

(Un nouveau coup de tonnerre se fait entendre, ils poussent un cri, se lèvent épouvantés et s'enfuient, en parcourant le théâtre dans tous les sens.)

SCÈNE IV.

TOUS LES ENFANS, hors POUCET.

TOUS, pleurant.

AIR :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui nous guidera ?
On ne voit goutte
Sur la route !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Qui nous conduira
Près de maman et de papa ?

ROUGET.

Nous ne rencontrons personne
Dans cette immense forêt...

PIERROT.

Et, jusqu'au petit Poucet,
L'univers nous abandonne !

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LOLO.

Perdus !.. encore une fois, perdus !

ROUGET.

Qu'allons-nous devenir ?

PIERROT.

Et ce petit étourdi de Poucet, qui, au lieu de semer des cailloux blancs, comme la première fois, s'avise de semer des miettes de pain !..

ROUGET.

Que les oiseaux ont mangées !..

TÉTARD.

Si encore il était avec nous...

PIERROT.

C'est vrai, ça... tout petit qu'il est, Poucet a une forte tête... bien sûr, il nous donnerait quelque idée...

ROUGET.

Qu'est-il devenu ?

LOLO.

Il faut l'appeler... Poucet !..

TOUS.

Poucet ! Poucet !..

SCÈNE V.

LES MÊMES, POUCET.

(Les branches du gros arbre se séparent, et l'on aperçoit Poucet couché dans un nid.)

POUCET.

Présent !

TOUS.

Ah !

TÉTARD.

Poucet !.. dans un nid de vautour !..

ROUGET.

AIR : Du Verre.

Imprudent ! perds-tu la raison ?

PIERROT.

Songe au danger qui te menace !

ROUGET.

Eh ! quoi ! choisir pour sa maison
Le nid d'un oiseau si vorace !..

PIERROT.

Déménage de ce séjour,
Funeste à plus d'un locataire...
Ne sais-tu donc pas qu'un vautour
Est un méchant propriétaire !..

TOUS.

Rappelle-toi que le vautour
Est un affreux propriétaire !

ROUGET.

Que vois-tu, de là-haut ?..

PIERROT.

Aperçois-tu des maisons ?..

ROUGET.

Vois-tu notre village ?

LOLO.

Vois-tu notre souper ?

POUCET, debout dans le nid.

Je vois une petite lumière...

TÉTARD.

Une lumière !.. quel bonheur !

LOLO.

Vite !.. dirigeons-nous de ce côté.

PIERROT.

Eh bien ! il reste là-haut ?.. descends-donc, Poucet.

POUCET.

Je suis fatigué.

PIERROT.

Allons ! bon ! voilà qu'il est fatigué, maintenant !

TÉTARD.

Comment donc faire ?.. Si nous pouvions trouver quelque chose, pour le traîner jusqu'à la petite lumière ?..

ROUGET, traînant un grand sabot, qu'il a trouvé derrière le tertre.

Tiens ! justement, regarde donc !..

LOLO.

C'est un bateau !

ROUGET.

Non, c'est un sabot !

PIERROT.

Oh ! quel grand sabot ! quel beau sabot !

ROUGET.

Bien sûre, ça doit appartenir à l'ogre de la forêt... Descends, Poucet, nous allons te faire une voiture...

TÉTARD.

Et quelque chose pour la traîner ?

LOLO.

C'est vrai, il nous faudrait des harnais.

PIERROT.

Ah ! nos ceintures !

ROUGET.

Va pour nos ceintures !

LOLO.

Dépêchons-nous.

CHŒUR.

(Pendant lequel on attache les ceintures au sabot, et Poucet descend de l'arbre.)

AIR : Ah ! le bel oiseau, Maman !

Ah ! pour le petit Poucet,
Quel magnifique équipage !
Protégeons, dans la forêt,
Le voyage
De Poucet.

PIERROT.

Il n' faut pas, mal à propos,
Que ton fouet nous émoustille...

ROUGET.

Song' qu'en fouettant tes chevaux,
Tu fouetterais ta famille.

REPRISE.

Ah ! pour le petit Poucet, etc.

(Rouget a mis Poucet dans le sabot et ses frères le traînent en chantant.)

ACTE III.

Chez l'Ogre. — Une salle gothique. Au fond deux arcades fermées par de grands rideaux. A gauche, l'entrée principale. A droite, au premier plan, petite porte; du même côté, un grand porte-manteau, auquel sont attachés des costumes de soldats, semblables à ceux des gardes de Bénin.

SCÈNE I.

CHLOÉ, SES SEPT FILLES.

(Au lever du rideau, Chloé tient un énorme in-folio; les petites filles mangent goulument, debout autour d'une vaste gamelle.)

CHLOÉ.

Silence donc, mesdemoiselles!.. vous faites un bruit!.. vous ne pouvez donc pas manger, sans ouvrir la bouche? Vous voyez bien que je lis, que je médite...

CROQUETTE, allant à elle.

Quoi donc, maman?

CHLOÉ.

Ce livre... qui compose toute la bibliothèque de votre père... ce livre... l'œuvre la plus utile, la plus intéressante et la plus profonde de l'esprit humain... (Lisant.) « La Cuisinière bourgeoise... » édition particulière, dédiée à Messieurs les » ogres... se trouve à Paris, chez Chevet, édi- » teur... » (Toutes ses filles l'entourent.)

PIFFRETTE.

Tiens! c'est dans ce livre-là que tu nous apprends à lire...

CHLOÉ.

Pour vous former l'esprit... et... l'estomac... (Fermant le livre.) Hier, en se promenant dans la forêt... où il a perdu un de ses sabots... votre père a rencontré un notaire, assez gras, qui s'en allait faire un testament... Crokaffamédévorancrok, en sa qualité d'ogre, s'est cru le droit de confisquer cet officier ministériel... que je vais accommoder pour son souper... (Elle va pour lire, on frappe.) Chut!.. on a frappé!.. c'est sans doute mon époux... (Allant ouvrir.) Il ne doit pas être d'humeur caressante... Il pleut à verse, et je n'ai pas raccommodé son gilet de flanelle.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BÉNIN, CANTALABUTTE, DEUX SOLDATS.

Ils entrent tous les quatre, réunis et pressés sous le parapluie.

CHLOÉ, qui a ouvert.

Que vois-je!.. Entrez, Messeigneurs, entrez!

BENIN, fermant le parapluie.

Bonne femme... pouvez-vous nous donner, pour quelques instans, l'hospitalité... et des habits de rechange?

CHLOÉ, à part.

Oh! la bonne aubaine pour mon époux!

BENIN, bas à Cantalabutte.

Gardons l'incognito. (Haut.) Moi et mon groom, nous sommes trempés comme deux soupes. (Secouant son chapeau.) Comment se fait-il, Cantalabutte, qu'il n'y ait pas encore par ici une ligne d'omnibus?.. on ne trouve même pas un sapin dans cette forêt!

CHLOÉ.

Mais on y trouve de braves gens, mes seigneurs... je vais vous chercher des habits.

BENIN.

N'importe quoi, Madame... dans ma situation humide, je me contenterais d'une camisole. (Chloé sort à droite—Caressant une des petites filles.) Oh! l'intéressante famille!.. (La petite fille lui mord le doigt.) Aie!.. aie!..

CHLOÉ, rentrant, avec des habits.

Qu'y a-t-il?

BENIN.

Rien, rien... c'est cette petite espiègle qui m'a mordu le doigt...

CHLOÉ, à part.

Et elle sort de table!.. Cette petite est sur sa bouche!.. (Présentant les habits.) Voici ce que j'ai de mieux... pendant que vous ferez votre toilette, souffrez que je couche cette marmaille.

BENIN.

Nous souffrons.

(Regardant les petites filles.)

AIR : Allez-vous-en gens de la noce.

Ah! l'heureux âge que l'enfance,
Où l'on dort sans se réveiller!
C'est le sommeil de l'innocence
Qui les attend sur l'oreiller.

CHLOÉ.

Allons, v'nez vous coucher, mes filles...

TOUTES.

Maman, nous avons encor faim.

CHLOÉ, bas.

Chut! pas de train!..
C'est l' prince Benin!..

Et, si vous êtes bien gentilles,
Vous l' mangerez demain matin.

(Elle emmène ses filles.)

SCÈNE III.

BENIN, CANTALABUTTE, LES DEUX SOLDATS.

(Benin et Cantalabutte ont changé d'habits pendant le couplet.)

BENIN.

Eh! mais, voilà une hospitalité presque écossaise... Or ça, qu'on place en faction mes trois soldats.

CANTALABUTTE.

Mais, prince, vous savez bien qu'il ne vous en reste que deux.

BENIN.

Comment ça? Ah! oui, tout à l'heure, le malheureux troisième!.. (S'essuyant les yeux.) Que la digestion de l'ogre lui soit légère!.. (Gaiement.) Bah!... va pour deux... Soldats, en faction!.. à c'te porte!.. et surtout, évitez de passer à l'état d'alimens.

(Les deux soldats s'éloignent.)

CANTALABUTTE, piteusement.

Ah!.. cet ogre consomme beaucoup.

BENIN.

Sois tranquille... ta maigreur te protége... tu n'es que réjouissance, mon pauvre ami... (Le regardant.) Ah! ça, mais plus je te regarde... Retourne-toi donc!.. Le diable m'emporte! tu ressembles, avec ces vêtemens, à feu mon cousin!

CANTALABUTTE, le regardant, de son côté.

Mais... le diable vous emporte! je vous trouve un faux air de défunt votre oncle!.. on dirait que vous avez défunt son costume!

BENIN, se regardant.

C'est vrai!.. même étoffe, même coupe!.. Mais mon oncle était toujours percé au coude... (Voyant un trou à son habit.) *Qu'apercevois-je!..* l'accroc s'y trouve!.. Où suis-je donc?

CANTALABUTTE.

Vous êtes dans l'habit de votre oncle.

BENIN.

Et toi, dans la veste de mon cousin.

CANTALABUTTE, jetant un cri.

Ah!.. là-haut!.. regardez là-haut!

BENIN.

La défroque de mon armée!

CANTALABUTTE.

Nous sommes chez l'ogre!

ENSEMBLE.

Oh!

(Ils se serrent l'un contre l'autre et se tournent le dos.)

BENIN, tremblant.

J'ouvre un avis!..

CANTALABUTTE, de même.

Ouvrez!..

BENIN.

Tu es libre de le combattre... c'est de fuir!

CANTALABUTTE, vivement.

Je vote pour!

ENSEMBLE.

Fuyons!

(Ils gagnent la porte et vont fuir... Chloé reparaît.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHLOÉ.

CHLOÉ.

Eh! bien, messeigneurs, commencez-vous à vous remettre?

BENIN, bas.

C'est l'ogresse!

CANTALABUTTE, de même.

Ç'a l'est!

CHLOÉ.

La pluie continue... vous ne pouvez pas repartir... daignez accepter les lits que je vous ai préparés.

CANTALABUTTE, bas.

N'acceptez pas!

BENIN.

Trop bonne, Madame... mais je suis forcé de rentrer... mon portier m'attendrait.

(On entend frapper très fort à la porte.)

CHLOÉ.

C'est lui!

BENIN, épouvanté.

C'est lui!

CANTALABUTTE, de même.

C'est lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, POUCET et SES FRÈRES.

(Les six frères de Poucet le traînent dans le sabot.)

LES ENFANS.

AIR : La boulangère a des écus.

Nous sommes de petits enfans,
Poursuivis par l'orage :
Ayez pitié de nos tourmens
Et de notre jeune âge.

BENIN, bas, à Cantalabutte, pendant que Chloé est entourée des enfans.

Pendant qu'elle s'occupe d'eux,
Fuyons bien vite, fuyons, mon vieux,
Fuyons l'anthropophage.

(Au moment où ils atteignent la porte, le vent la ferme violemment.)

TOUS DEUX.

Oh !

CHLOÉ, se retournant.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

BENIN.

Ne faites pas attention, je vous en prie.

CANTALABUTTE, bas et vivement, en lui montrant le porte-manteau.

Là !

BENIN.

Ça va !

(Pendant que Chloé s'occupe des enfans, ils se cachent derrière les habits accrochés.)

CHLOÉ, aux enfans.

Ah ! ça, mais, si je n'ai pas la berlue... c'est le sabot de mon mari qui vous sert de vagon !

TOUS.

Votre mari ?

PIERROT.

Vous avez un mari, Madame ?

CHLOÉ.

Hélas ! malheureusement pour vous !

ROUGET.

Est-ce qu'il n'aime pas les enfans ?

CHLOÉ.

Il les aime trop !... il les mange !

PIERROT.

De caresses ?

CHLOÉ, d'une voix sourde.

A la croque-au-sel !

TOUS.

Oh !

(Ils se serrent les uns contre les autres.)

BENIN, bas à Cantalabutte.

Affreuse cuisine !

CHLOÉ.

Vous êtes ici... chez l'ogre de la forêt !,

(Cri d'effroi des enfans.)

PIERROT, plus résigné.

Eh bien !... être mangé par lui ou par les loups...

BENIN, à part.

Quel pitoyable dilemne !

PIERROT.

Nous lui donnons la préférence.

CHLOÉ regardant Poucet, puis, le prenant dans ses bras.

Pauvre petit !.. est-il gentil !.. Oh ! non je ne souffrirai pas.. (A part.) Ah ! mais j'y pense !. en apaisant sa faim avec autre chose... en lui servant le prince et sa suite, accommodés avec le notaire.. (se retournant), Mess... Eh bien ?.. où sont-ils donc passés ?.. (appelant) Monseigneur.. Prince !..

CANTALABUTTE. bas.

Je vous conseille de ne pas répondre !

BENIN.

Excellente idée

! (ils se blottissent derrière les habits.)

CHLOÉ.

Ils sont partis !.. les lâches !

(L'OGRE en dehors, d'une voix forte,)

Ohé ! Chloé !

CHLOÉ.

Mon homme !

TOUS LES ENFANS.

Ah ! madame ! cachez-nous !..

CHLOÉ.

Je le voudrais, mais... Ah ! sous ce lit !.. dépêchez-vous !..

(Tous les enfans se cachent sous le lit à gauche.)

L'OGRE.

Ouvrez, mon épouse !

CHLOÉ.

Pourvu qu'il ne se doute pas...

SCÈNE VI.

(L'OGRE, CHLOÉ, BENIN et CANTALABUTTE cachés, LES ENFANS, sous le lit.

L'ogre, chausséde ses bottes de sept lieues, portant à la main le pourpoint et le haut-de-chausse d'un des gardes du prince, traverse le théâtre, va accrocher les habits du soldat à côté des autres, et se jette sur un grand fauteuil.)

L'OGRE, se prélassant.

Ah! ce petit ambigu m'a ouvert l'appétit.

CHLOÉ.

Quoi! cet habit...

L'OGRE.

Contenait un soldat du prince.. que je me suis repassé.

CLHOÉ.

Sans le faire cuire!.. imprudent! tu sais bien que le docteur t'a défendu les crudités... Songe à ta gastrite,

L'OGRE.

Maudite gastrite!.. je la dois à ce fricandeau d'huissier, qui était si dur et si sec...

BENIN, à part.

Il a consommé de l'huissier!

L'OGRE,

Tu me prépareras du chiendent.

CHLOÉ.

Oui, mon Alfred.

(Elle s'agenouille et pose sa tête sur la poitrine de l'ogre.)

L'OGRE, tendrement.

Ma Chloé!.. Ah! que je me trouve bien dans mon petit intérieur bourgeois!.. près de ma femme!.. mon amie!.. ma compagne que je me plais à entourer de soins, de respect et d'amour!.. (Brusquement) Tire-moi mes bottes!

BENIN, à part.

Famille patriarchale!

CHLOÉ, lui retirant ses bottes et lui présentant des pantoufles.

Oh! que je suis heureuse! Mais il faut que je te gronde, Alfred... tu as perdu dans la forêt un de tes sabots... et tu vas user tes bottes de sept lieues.

L'OGRE.

Nous les ferons ressemeler... Voyons, qu'as-tu préparé pour le souper de ton chéri?

BENIN, bas, et vivement.

Oh!.. j'ai envie d'éternuer!

CANTALABUTTE, de même.

Retenez-vous!

CHLOÉ, embarrassée.

Mais... est-ce que tu ne dois pas prendre ce soir un bain de pieds?

L'OGRE.

J'ai faim, sacrebleu!.. qu'as-tu à me donner?

CHLOÉ, le cajolant.

Du nanan... un joli petit civet de notaire.

L'OGRE, grommelant.

Du notaire! du notaire!.. ça n'est pas mauvais, certainement... mais je voudrais quelque chose de fin,.. de succulent... de délicat...

CHLOÉ, ingénûment.

Les notaires sont généralement délicats.

BENIN, bas, se tenant le nez.

Ça me picotte! — ça me picotte!

CANTALABUTTE bas.

Retenez-vous toujours!

L'OGRE, flairant peu à peu.

Je voudrais.. je voudr.. Eh! mais,.. ça sent la chair fraîche, ici.

CHLOÉ, à part.

Aïe!

CANTALABUTTE, bas.

Il nous a flairés!

L'OGRE.

Je te dis que ça sent la chair fraîche!

CHLOÉ.

Ne suis-je pas près de toi?

L'OGRE.

Ce n'est pas ça!

CHLOÉ.

Est-ce que je ne te parais pas gentille?

L'OGRE.

A croquer.

CHLOÉ, reculant.

Pas de bétises! eh! là-bas!

BENIN, bas.

Je ne peux plus me retenir!

CANTALABUTTE, de même.

Serrez-vous le nez!

(Bénin éternue bruyamment.)

L'OGRE, bondissant.

J'en étais sûr!.. Il y a du monde ici, madame!

CHLOÉ.

Non...

L'OGRE.

Il y a un nez ici, madame !.. où l'avez vous fourré ?..

CHLOÉ.

Je te jure...

L'OGRE, s'approchant du lit.

Un rival, peut-être !..

CHLOÉ.

N'approchez pas de ce lit !..

L'OGRE.

De ce lit !..

BENIN, bas.

Nous sommes sauvés !

CANTALABUTTE, de même.

N'éternuez plus !

L'OGRE, écartant les rideaux.

Que vois-je !.. (Tirant Poucet qu'il prend dans ses bras,) Oh! le friand morceau !

POUCET, à part.

Oh ! c'te tête !...

(Tous les enfans sortent de leur cachette et se jettent aux genoux de l'ogre.)

LES ENFANS.

Grâce ! grace !

L'OGRE, les regardant tous.

Quel excellent souper !

CHLOÉ.

O ciel !.. tu voudrais, dès ce soir, les manger tous ?...

LES ENFANS.

Ah ! monsieur l'ogre !...

L'OGRE.

Eh ! bien ! non... vois comme je suis raisonnable... un père de famille doit songer à l'avenir... Je les garde pour mon déjeuner.

CHLOÉ, à part.

D'ici là...

L'OGRE.

Je me contenterai ce soir du petit, comme hors d'œuvre.

CHLOÉ, à part.

Dieu !... le plus gentil !..

L'OGRE.

Tu vas me l'apprêter.. à la sauce piquante... ou plutôt, non... en pâté, avec des truffes... (A Poucet.) Aimes-tu les truffes, jeune homme?.. on va t'en bourrer. (Riant grossièrement, pendant que Poucet lui en *ratisse*,) Ah ! ah ! ah !... j'adore ce lazzi !

BENIN, à part.

Goujat !

L'OGRE.

Va chère amie... mets les six aînés dans leur lit, et le septième dans sa croûte.

CHLOÉ.

Mais, Alfred...

L'OGRE, tendrement.

Chloé.. tu m'embêtes.

AIR : à la Monaco.

Lorsque j'ordonne,
Marchez au pas :
Je n'aime pas
Qu'une femme raisonne...

(Aux enfans.)

J'ai l'âme bonne :
Consolez-vous,
Pas de jalonx,
Je vous mangerai tous.

CHLOÉ, à part.

En rougissant, je le confesse,
Ne le dit's pas à mon époux,

(Montrant Poucet.)

Ce petit homme m'intéresse...

(Poucet la regarde.)

Je crois qu'il m'a fait les yeux doux !

ENSEMBLE.

CHLOÉ.

Puisqu'il ordonne,
Marchons au pas :
Il n'aime pas,
Que sa femme raisonne.
Son âme est bonne :
Consolez-vous;
Pas de jaloux,
Il vous mangera tous.

LES ENFANS.

Puisqu'il ordonne,
Que faire hélas ?
Marchons au pas,
Le ciel nous abandonne !
Son âme est bonne,
Consolons-nous ;
Pas de jaloux :
Il nous mangera tous.

L'OGRE.

L'orsque j'ordonne, etc.
Pas de jaloux,

SCÈNE VII.

L'OGRE, BENIN et CANTALABUTTE, cachés.

L'OGRE, disposant la table.

Ah! ma foi, je vais faire ce soir une petite orgie... Allons, bah!..

(Chantant.)

Un bon bourgeois dans sa maison,
Le dos au feu, le ventre à table...

BENIN, à part.

Il est fort gai, ce cannibale.

L'OGRE, à la cantonnade.

Eh! bien, femme, ça va-t-il?... dépêchons-nous.

CHLOÉ, venant de l'alcove à ganche.

Je viens de coucher les petits... ils étaient si fatigués, qu'ils ronflent déjà... je vais te servir.

(Elle sort à droite.)

L'OGRE.

Comment! elle a couché ces messieurs si près de mes filles?.. Diable!.. (Il tire un cordon, les deux rideaux s'ouvrent; on voit, de chaque côté du théâtre, un lit dans lequel sont, à droite, les sept petites filles avec des couronnes d'or; à gauche, les six petits garçons avec des bonnets de coton.) Très bien... une cloison les sépare... la morale est satisfaite, et je suis tranquille... (Fermant les rideaux.) Bigre! c'est qu'un quiproquo me rendrait sept fois parricide!

BENIN, à part.

Il a des scrupules, ce monsieur!..

L'OGRE, criant.

Eh bien! Chloé?..

CHLOÉ.

Voilà, voilà!

(Elle apporte un pâté qu'elle pose sur la table).

L'OGRE.

Je ne t'invite pas... tu sais qu'avec moi, quand il y en a pour quatre, il y en a à peine pour un... Bonsoir, va te coucher.

CHLOÉ, à part.

Ah! pauvre petit! pauvre petit! (Haut.) Je vas faire dodo, Alfred.

(Elle sort en sautillant.

SCÈNE VIII.

L'OGRE, à table, BENIN et CANTALABUTTE, cachés.

L'OGRE.

Préludons au petit par un verre d'Aï.... (Cherchant sur la table.) Eh bien! a-t-on jamais vu?.. cette petite folle de Chloé, qui oublie de me mettre du vin!.. Il faut que je descende à la cave, à présent... (Se levant.) Allons!.. mais n'oublions pas que je suis de la société de tempérance... je ne monterai qu'un tonneau.

(L'orchestre joue l'air : à boire! à boire! l'Ogre lève une trappe et descend.)

SCÈNE IX.

POUCET, BENIN et CANTALABUTTE, cachés.

(L'orchestre joue l'air : Tandis que tout sommeille. La croûte du pâté se soulève, et Poucet en sort, en chemise.)

BENIN.

Eh! bien?.. eh! bien?.. vois-donc, Cantalabutte!.. son pâté qui se sauve!..

CANTALABUTTE.

Eh mais!.. je le reconnais!.. j'ai vu quelque part la figure de ce comestible!

(Poucet descend de la table et passe derrière les rideaux à droite.)

BENIN.

Où est-il donc passé?

(Poucet reparaît, tenant les couronnes d'or des petites filles, et passe derrière les rideaux à gauche.)

CANTALABUTTE.

Des couronnes d'or!..

BENIN.

Serait-ce un joaillier?

(Poucet reparaît, tenant les bonnets de coton et passe derrière les rideaux à droite.)

BENIN.

C'est un jeune bonnetier!

(Poucet revient. — On entend la voix de l'ogre, qui chante... Poucet, effrayé, se jette derrière les rideaux à gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'OGRE.

L'OGRE, chancelant.

Tiens! tiens! tiens!.. je n'ai pourtant bu qu'un demi-tonneau... Allons, à table!.. et d'abord.. (Jetant les yeux sur le pâté.) Sac-à-papier!.. mon pâté vide!.. le locataire a déménagé!.. Ah! mille millions de milliasses!..

BENIN, à part.

Il est contrarié.

L'OGRE, furieux et marchant à grands pas.

Attends, attends, petit filou!... pour me venger, je vais croquer ce soir toute la famille! Où est mon couteau de cuisine?

BENIN, à part.

Ah! il va se passer des choses bien dramatiques!..

(L'ogre prend un grand sabre et entr'ouve les rideaux à gauche.)

L'OGRE.

Bigre!.. des couronnes d'or!.. j'allais faire de la belle ouvrage!.. c'est ce diable de petit vin... (Fermant les rideaux à gauche et allant à l'autre lit.) Des bonnets de coton, voilà mon affaire!..

(Il disparaît derrière les rideaux. — Poucet sort tout doucement de l'alcôve, appelle ses frères, leur indique la porte et ils s'échappent tous. — Benin et Cantalabutte vont les suivre. — On entend un hurlement, l'ogre reparaît et se trouve en face d'eux.)

BENIN et CANTALABUTTE, poussant un cri de terreur.

Ah!...

(Ils fuient épouvantés et dans le plus grand désordre.)

L'OGRE, criant.

Mes bottes de sept lieues!..

(Il saisit ses bottes, et se met à leur poursuite.)

ACTE IV.

Une campagne. — A gauche un monticule, sous lequel est une caverne.

SCÈNE I.

BENIN, CANTALABUTTE, UN SOLDAT, montés tous trois sur des ânes.

BENIN, en dehors.

Escadron! quart de conversion à gauche, gauche!.. au galop!.. halte!..

(Ils entrent.)

Air: de la Meunière,

J'ai mis mes soldats à cheval...
Ma troupe charmée
Ne craint plus l'ogre si fatal
A sa renommée.
Il en avait tant pris, tant pris,
Qu'nous n'étions plus, tous réunis,
Que trois dans l'armée....
Mais nous voilà six.

Cantalabutte, conviens que nous l'avons échappé belle... et que sans ma présence d'esprit...

CANTALABUTTE, montrant les ânes.

Et celle de ces messieurs...

BENIN.

C'en était fait de nous... Cantalabutte?..

CANTALABUTTE.

Prince?..

BENIN.

Occupons-nous du bulletin de la grande mée...

CANTALABUTTE, ouvrant un carnet.

J'y suis, Prince.

BENIN, dictant.

« Après une rencontre avec l'ogre, rencontre »mémorable, dans laquelle l'armée n'a perdu »qu'un seul homme...

CANTALABUTTE.

Mais, Prince, c'est le dix-huitième bulletin qui annonce la même nouvelle.

BENIN.

Tous les bulletins se ressemblent... Ecris... »Le prince Benin, surpris par l'orage... d'autant »plus surpris, qu'il s'attendait à un beau temps.. »se réfugia, sans le savoir, dans la maison de »campagne de son ennemi...

CANTALABUTTE.

Pourquoi, de campagne?..

BENIN.

Puisque nous étions en guerre... « Quand, »attaqué par l'Ogre et ses enfans, le Prince, »doué d'un admirable sang-froid, fit des pro»diges de valeur!

CANTALABUTTE.

Quel prince?

BENIN.

Moi, imbécille!

CANTALABUTTE.

Mais, vous vous êtes caché.

BENIN.

Preuve que j'avais du sang-froid.... Écris : « Trois chevaux sont tombés en notre pouvoir. »

CANTALABUTTE.

Trois ânes, Prince.

BENIN.

J'ai le droit d'anoblir... Je leur confère le titre de cheval.

CANTALABUTTE.

Mais, Prince, vous mentez comme un arracheur de dents.

BENIN.

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Les conquérans sont malins :
Ils ont mille ruses prêtes,
Et jamais leurs bulletins
Ne parlent de leurs défaites.
Ces géans, ces braves guerriers,
Qui font, chaque jour, mille prisonniers,
A qui doivent-ils les conquêtes
Qui les entourent de splendeur?

CANTALABUTTE.

C'est à leur grand cœur...
C'est à leur valeur.

BENIN.

Pas du tout... c'est à leur imprimeur.

Tu feras distribuer ce canard dans tout mon royaume... Maintenant, remettons-nous à la poursuite de l'ennemi.

CANTALABUTTE.

Mais il a des bottes de sept lieues.

BENIN, le reprenant.

Des bottes de vingt-huit kilomètres!.. Je te mets à vingt sous d'amende, pour avoir dit sept lieues.

CANTALABUTTE.

Les voici.. Mais vous êtes à un franc d'amende, dour avoir dit vingt sous.

BENIN.

Les voilà.

VOIX, dans la coulisse.

Au secours !.. au secours !..

BENIN.

Escadron !.. serrez vos rangs !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES ENFANS.

PIERROT.

Le Prince!

TOUS LES ENFANS.

Sauvez-nous! sauvez-nous!

BENIN.

Tiens! tiens! tiens !.. je vous croyais digérés.

ROUGET.

L'ogre est à notre poursuite!

BENIN, effrayé.

L'ogre!.. et ces imbécilles qui ne me disent pas ça tout de suite !.. De quel côté dirige-t-il ses bottes ?

LES ENFANS, montrant la gauche.

Tenez !.. là-bas !..

BENIN.

Soldats! voici le moment de vous montrer... suivez-moi.

(Ils s'en vont du côté opposé à celui désigné par les enfans.—Au moment où ils vont sortir, un grand bras s'étend et saisit le dernier garde.. l'âne sort sans cavalier.)

SCÈNE III.

LES ENFANS.

PIERROT.

Ah! le grand vilain bras!

ROUGET.

C'est celui de l'ogre !.. Et Poucet!.. qu'est-il devenu ?

TOUS.

Poucet! Poucet!..

POUCET, accourant.

Voilà, voilà !

TOUS.

Le voilà! cachons-nous!..

(Poucet leur indique la grotte. Tous les enfans se précipitent de ce côté, dans la grotte.)

UNE VOIX.

Il y a du monde!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGOT, GORJU.

GORJU, sortant de la grotte.

On n'est donc pas en sûreté ici?

LES ENFANS.

Margot!.. Gorju!

GORJU.

Poucet!.. notre délateur!.. notre mouchard!.

LES ENFANS.

Cachés dans une grotte !.. ah ! ah ! ah !

GORJU.

Il n'y a pas de ah !.. Mais j'y pense !.. voici le moment d'éclaircir mes doutes... Cette casquette, que j'ai trouvée dans la chambre de Margot... peut-être qu'un de ces messieurs... (Haut.) Jeunes gens... mettez-vous par rang de taille.

PIERROT.

Pourquoi faire ?

GORJU, montrant la casquette.

Pour coiffer, oui.

AIR : Du Curé de Pomponne

Pour savoir qui m'a fait l'affront
D'un pareil tête-à-tête,
J'essaie en vain sur chaque front
La terrible casquette.
Un, deux, trois, quatr', cinq, six et sept...
Au dernier je m'arrête...
Ah ! grand Dieu ! c'est
Le petit Poucet !

POUCET, fièrement.

Oui, j'ai fait sa conquête !

GORJU.

Il l'avoue, le grand fat ! (A Poucet.) Monsieur, vous me ferez raison...

POUCET.

Oui !

GORJU.

Il a dit oui ?.. il accepte, le lâche !.. En garde !

(Combat entre Poucet et Gorju. Poucet se jette dans ses jambes et le fait tomber.)

CHŒUR, pendant le combat.

AIR : De la Tirelire.

Ferme, Poucet !
Tout te promet
La gloire
D'une victoire.
Dans tous les temps,
A tous momens,
Les petits battent les grands.

(Poucet met un pied sur Gorju terrassé, et lève son bras en gladiateur.)

GORJU.

Grâce !.. n'abusez pas de vos avantages !

MARGOT et LES ENFANS.

Ah ! ah ! ah !.. battu !.. battu par Poucet !

L'OGRE, dans la coulisse.

Où sont-ils ?.. où sont-ils ?

MARGOT.

La voix de l'ogre !

TOUS.

L'ogre !

GORJU, entraînant Margot.

Sauve qui peut !

PIERROT.

Ils se sauvent !.. ils nous abandonnent !..

ROUGET.

Mes frères, mes frères !.. voici l'ogre !..

TOUS.

L'ogre !.. cachons-nous !

(Ils se jettent tous dans la caverne.)

SCÈNE V.

L'OGRE, LES ENFANS cachés.

(L'ogre arrive, portant le costume d'un garde.)

L'OGRE, montrant l'habit.

« Du dernier des soldats voilà tout ce qui reste...
« Puisse ce cavalier n'être pas indigeste. »

Par ma foi, depuis quelque temps, je mène une existence de chanoine !.. bonne table, bon lit, épouse agaçante, famille fort bien élevée... que j'ai failli manger cette nuit... que manque-t-il à ma félicité ?.. rien... Aussi, je veux qu'on dise un jour : Il fut bon époux, bon père et bon ogre !.. Mais ces réflexions philosophiques me portent au sommeil... il fait une chaleur !.. Faisons un instant la sieste... A mon réveil, et grâce à mes bottes, je rattraperai toujours bien les petits drôles dont je suis friand.

(Il se couche sur le monticule et s'endort. — L'orchestre joue l'air : *Dormez donc, mes chères amours.* — Poucet sort de la grotte, et fait signe à ses frères de le suivre.)

PIERROT.

Ah ! satanée farceuse de Chloé !

L'OGRE, rêvant.

Chut !.. il dort !

ROUGET.

Il rêve !

(On entend l'ogre ronfler. Poucet s'assure que l'ogre est bien endormi, puis, il lui retire avec précaution ses bottes, qu'il porte à ses frères.)

L'OGRE, pendant que Poucet lui tire ses bottes.

Ah ! Chloé !.. pas de bêtises !.. tu me chatouilles !..

(On place Poucet dans une botte; la botte emporte Poucet; l'autre botte le suit. Tous les enfans dansent autour de l'ogre endormi, pendant que l'orchestre joue l'air : *Bon voyage !* etc.)

ACTE V.

Le jardin du palais du prince Bénin.

SCÈNE I.

MARGOT, GORJU, GUILLAUME, JAVOTTE.

Ils sont en grands costumes de cour, et se balançent nonchalamment sur des fauteuils.

JAVOTTE.

Eh bien! not' homme, le v'là donc réalisé not' rêve!..

GUILLAUME.

Qui est-ce qui jamais aurait cru que Poucet, à son âge, deviendrait le conseiller intime et le premier ministre du grand prince Benin!..

JAVOTTE.

Faut-il qu'il soit précoce!... dire qu'il nous a tous rendus richissimes!.. Il faut tout de même que le prince ait joliment de la confiance dans notre fils... l'élever à la place de conseiller intime, par dépêche télégraphique!.. sans le connaître, sans aller aux informations dans la moindre boutique!.. car le prince est toujours à l'armée.. où il se couvre de gloire...

GORJU, à part.

Et de mon parapluie, qu'il ne m'a pas rendu.

GUILLAUME, se levant.

Et quelle attention délicate!.. Le prince a fait construire tout exprès un petit palais, proportionné à son petit ministre...

MARGOT.

Il y est servi par des petits laquais, qui ont pour lui toutes sortes de petits soins, et il fait là tranquillement ses petites affaires...

GORJU.

Ah! oui, je l'ai vu... une fois que je regardais par le petit trou de sa petite serrure.

JAVOTTE,

Air : Vaudeville du baiser au porteur.

Qu'il est gentil, dans sa petit' chambrette!...
Quand il quitt' son petit lit, l'matin,
Il s' met à sa petit' toilette;
Puis, il déjeune, et mang' son petit pain,
Accompagné d'un petit verre de vin.
Un p'tit quart d'heure, il fait un petit somme,
Puis, en p'tit maître, il met son p'tit habit...

MARGOT, l'interrompant.

Quand un' p'tit femm' épous'ra le p'tit homme,
Les p'tits enfans viendront petit à p'tit.

JAVOTTE.

Mais cette dépêche du prince que tu tiens là, notre homme... nous ne la connaissons pas encore.

GUILLAUME.

C'est vrai... Tiens, lis, Gorju.

GORJU.

Que je lise?.. ce n'est pas dans mes attributions... on ne m'a pris que pour l'écritnre... Tenez, papa Guillaume, en votre qualité de ministre de l'instruction publique, ça vous revient.

GUILLAUME.

Je n'ai pas mes lunettes... je les ai laissées au ministère.

MARGOT.

Allons, donnez-moi ça.

GORJU.

Elle va lire!.. elle est plus forte que le ministre de l'instruction publique!

MARGOT, lisant.

« Mon cher conseiller, je vous conseille de » vous apprêter à me recevoir. (S'interrompant.) Comme c'est écrit!.. « Je me porte bien, et Can » talabutte ausssi... quant aux autres, qui ont » été consommés par l'ogre, je n'ai pas de nou- » velles de leur santé.,. Arrangez-vous pour que » je sois reçu avec enthousiasme... n'épargnez » rien pour faire chauffer mon entrée... »

Signé : Benin 27.

GORJU.

Certainement qu'on te la chauffera, ton entrée!.. Amis, courons au devant du prince...

SCÈNE II.

Les Mêmes, BENIN.

BENIN, accourant, pâle, effaré, et allant tomber sur une chaise.

Il a mangé Cantalabutte!

TOUS.

Ciel!

MARGOT.

Cantalabutte est mangé!

GORJU.

Ah! quel abus de confiance!

BENIN, pleurant.

Douloureuse séparation !

GORJU.

Vous le regrettez ?

BENIN.

Si je le regrette !.. il me devait trente francs.

GUILLAUME.

Mais les détails de cette atrocité ?..

BENIN.

Les voici... (Déclamant.)
« A peine nous sortions des portes de... » (S'interrompant.) Mais je n'irais pas jusqu'au bout... Qu'on fasse avertir Poucet... qu'il mette ses bottes à ses jambes, et ses jambes à son cou.. l'heure de la vengeance approche !. Suivez-moi !. et passez devant... Vite!..

Air : On va lui percer le flanc.

Au devant
De ce géant !..
Plan plan,
Ran tan plan
Tire lire en plan !
Avec cet ogre méchant,
Nous entrerons en lutte.
Il faut, sur cette brute,
Venger Cantalabutte !

TOUS EN CHOEUR.

On va lui percer le flanc !
Plan, plan,
Ran tan plan
Tire lire en plan !
On va lui percer le flanc,
Et je prévois sa chûte !

(Le prince se met à leur tête, puis, comme pour les passer en revue, se place derrière eux, et au moment ou ils sortent, il s'échappe du côté opposé.)

SCÈNE III.

(LA CHAMBRE DU PETIT POUCET, haute de trois pieds. Tous les meubles, lit, armoire à glace, toilette, canapé, chaises, fauteuils, pendule, flambeaux, candélabres, lustre etc. sont proportionnés à l'exiguité de cette chambre lilliputienne et à la taille du petit Poucet. — Le héros, en robe de chambre, est à demi couché sur le divan et repose. *(Air : Do, do, l'enfant do.)* La petite blanchisseuse du petit Poucet entre et tire de son petit panier un petit col de chemise, qu'elle met dans la petite armoire. *(Air : Oui, je suis grisette.)* Poucet s'éveille, la voit, se lève sans faire de bruit, marche sur la pointe des pieds, lui prend la taille et lui dérobe un baiser. *(Air : Enfant chéri des Dames.)* Elle se sauve, en le menaçant du doigt. *(Air : Tu n'auras pas ma rose.)* Poucet, après avoir pris un air conquérant, sonne, *(Air : Sonnez, sonnez.)* Entre un petit laquais.)

POUCET.

Mon perruquier !.. allez !.. (Le petit laquais salue et sort. — Poucet se mire dans la glace de la tollette et se touche les cheveux.) Avec satisfaction: Pas mal... pas mal.

(Entre le petit perruquier de Poucet. — *(Air : Ah ! bravo, Figaro !)* Poucet s'assied. Le petit perruquier lui met une petite serviette autour du cou, lui savonne le menton, tire de sa poche un petit rasoir et lui fait la barbe. Cette opération s'accomplit très-gravement. Quand le perruquier se retire, après avoir salué, Poucet lui donne un coup de pied au derrière : le perruquier se retourne et salue de nouveau. Fanfares guerrières. — Le petit laquais apporte une grande lettre, que Poucet parcourt. *(Air : Ah ! grand Dieu, que je l'échappe belle !)* Poucet jette la lettre, la foule aux pieds, puis s'écrie :

Mon cheval !.. aux armes !

(Le petit laquais lui retire sa robe de chambre. — Poucet porte la culotte, la veste, le cordon et les bottes du grand Frédéric. — Le petit laquais lui donne successivement l'habit, l'épée, le chapeau, la canne et la tabatière du roi de Prusse. *(Air : Malbrouk s'en va-t-en guerre.)* — Poucet imite la démarche et les mouvemens du grand Frédéric, met la canne sous son bras et prend du tabac. *(Air : J'ai du bon tabac.)* Nouvelles fanfares. — Il tire son épée, sort de sa chambre, passe sur l'avant-scène et le petit palais disparaît.

SCÈNE IV.

POUCET, BENIN, GUILLAUME, JAVOTTE, MARGOT, GORJU, TOUTE LA COUR.

CHOEUR.

Air : Du triomphe de la Muette.

De raison, de courage,
Quel modèle parfait !
Que chacun rende hommage
Au grand petit Poucet.

(Pendant le chœur, on a amené le petit cheval de bataille de Poucet.)

BENIN.

Général !.. je vous ai donné ma confiance, cause de vos bottes... qui vous mettent à l'abri des revers... Que cette chaussure vous guide dans le chemin de l'honneur !.. Vous prendrez la deuxième rue à main gauche, et vous irez toujours tout droit... Si vous rencontrez l'ogre... je vous autorise à abuser de vos forces... (Excitant le cheval.) Youp là !..

(Poucet sort à cheval.)

REPRISE DU CHOEUR.

De raison, de courage, etc

BENIN, enthousiasmé.

Quel grand homme ! quel grand homme ! nom d'un petit bonhomme !.. Va, Poucet, va... à ton retour, je te donnerai un petit bâton de maréchal!.. (L'orchestre joue l'air : *La victoire est à nous.*) Qu'entends-je !.. l'orchestre prétend que la victoire est à nous?..

GORJU, entrant.

C'est le lieutenant général Poucet, qui rentre triomphant !

BENIN.

Ah ! bah !.. déjà?.. a peine a-t-il eu le temps de sortir.

GORJU.

Sire, et ses bottes ?

MARGOT.

Ses bottes de sept lieues !..

BENIN.

Ah ! j'y suis !.. Il les aura mises à son cheval... par-dessus les sabots.

SCÈNE V.

LES MÊMES, POUCET, L'OGRE, CHLOÉ, LEURS SEPT FILLES.

(Poucet entre, tenant en laisse Crokaffamédévorankrok, qu'il promène autour du théâtre, la corde au cou. L'ogre est suivi de sa femme éplorée et de ses sept filles.)

CHOEUR, pendant que défile le cortége.

AIR : de l'Ours et le Pacha.

D'une voix unanime,
Chantons l'heureux destin
Du généralissime
Du grand prince Bénin !

L'OGRE, quand le cortège s'est arrêté.

Chloé ?..

CHLOÉ.

Alfred !..

L'OGRE.

Je nous crois frits.

(Il sanglotte.)

BENIN.

Général !.. je suis content de vous... vous aurez du sucre d'orge... (A l'Ogre.) Quant à toi, infâme viveur !.. Tu m'as mangé un oncle, un beau-père, vingt soldats et un confident... Mais, attendu que tu as eu l'attention de les faire cuire... j'admets des circonstances atténuantes... Je ne te condamne qu'à quarante francs d'amende, à cinq ans de surveillance... et à une mort prompte.

POUCET, vivement.

Prince !.. (Se tournant vers l'Ogre.) Honneur au courage malheureux!

(Le Prince tend la main à l'Ogre, puis se jette dans ses bras. Les sept petits garçons invitent les sept petites filles, et l'on danse. Poucet exécute un pas.)

CHOEUR FINAL.

Poucet se raille
D'une bataille !
Malgré sa taille,
Il est heureux !
A sa gloire
Nous devons croire :
Sa victoire
Comble nos vœux !..

(Le carrosse du petit Poucet, attelé de quatre chevaux, entre et s'arrête devant lui. — Il y monte, salue la foule et s'éloigne, pendant les chants et les acclamations.)

FIN.

NOTA. MM. les Directeurs de province, qui traiteront avec le GÉNÉRAL TOM POUCE, pourront s'adresser au théâtre du Vaudeville pour la musique et la mise en scène.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. DUMANOIR ET EDOUARD LAFARGUE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 7 Mai 1845.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
TANCRÈDE BAZU		M. Alcide Tousez.
JEANNE ROBERTIN, fille d'atours de la reine		Mmes. Scriwaneck.
LA MARQUISE DE ROQUENCOURT, surintendante des filles d'honneur		Moutin.
BLANCHE DE GRANDPRÉ,	filles d'honneur de la reine	Berger.
BERTHE DE LANGERON,		Dupuis.
AMINTHE D'AGENOIS,		Durand.
MARGUERITE D'ESTAING,		Juliette.
HEBÉ DE SAINTE-LUCE,		Lambert.

La scène se passe à Saint-Germain.

Le théâtre représente un salon du château de Saint-Germain. Trois portes au fond. Portes latérales au deuxième plan. Une croisée à gauche, au troisième plan. Une table à droite, au premier plan. Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, BERTHE, AMINTHE, MARGUERITE, HÉBÉ.

(*Marguerite à genoux sur un tabouret et tenant un écheveau de soie, Hébé, assise, le dévidant ; Aminthe, s'appuyant sur le dossier de la chaise de Blanche, qui est assise et tient une broderie au tambour. Les deux premières sont à gauche de la scène ; les deux dernières à droite. Berthe est à la fenêtre de gauche.*)

BLANCHE.

Je vous dis, mesdemoiselles, que la nouvelle est positive... Elle a été communiquée, ce matin, à notre Surintendante par S. M. la Reine-mère.

MARGUERITE, *avec joie.*

Quoi ! vraiment ?.. le maréchal de la Mothe a quitté la Fronde?

HÉBÉ, *tout en dévidant la soie.*

Et on l'attend à la Cour aujourd'hui, avec le chevalier de St-Paul, son premier écuyer... Mais, comme votre main tremble, Marguerite !

BLANCHE.

Pauvre petite... c'est que vous venez de prononcer un nom qui, après avoir parcouru les mille détours de cette soie, est venu donner une commotion électrique au cœur de Marguerite.

HÉBÉ.

Vous croyez, Blanche ?.. J'avais bien ouï dire que le chevalier de St-Paul ne s'était jeté dans le parti de la Fronde que par dépit amoureux... mais je ne savais pas que je tenais la coupable au bout de cet écheveau.

AMINTHE, *allant près d'Hébé.*

Ah ! Marguerite a eu bien tort... le chevalier se contentait de si peu !... d'un mot... d'un mot si facile à dire et si doux à prononcer !

MARGUERITE.

Sans doute, mesdemoiselles... mais les conséquences !...

HÉBÉ.

Marguerite a raison. . (*soupirant.*) Les conséquences !

BLANCHE.

Est-ce une conversion sérieuse, que celle du chevalier?

AMINTHE, *retournant à sa place.*

Marguerite seule pourrait nous le dire.

MARGUERITE.

Moi?... je ne sais à quoi attribuer son retour... je ne lui ai rien promis.

AMINTHE.

Il vient faire une dernière tentative... c'est clair... et si Marguerite n'est pas plus raisonnable, il nous échappera encore.

HÉBÉ, *vivement.*

Marguerite!.. ta main tremble de nouveau!..

BLANCHE.

Eh bien! moi, mesdemoiselles, j'ai bon espoir .. La rentrée du maréchal à la Cour sera d'un excellent exemple pour tout le monde... qui sait?.. pour monsieur de Turenne lui-même... et bientôt, tout Paris nous reviendra...

BERTHE, *se rapprochant et prenant le milieu.*

Vive Dieu! mesdemoiselles! que nous importe Paris, et cette cohue de bourgeois, de croquants, qui font de l'opposition à notre gracieuse reine et à notre jeune roi?.. La Cour, réfugiée à Saint-Germain, en est-elle plus triste?... Les arrêts du Parlement nous empêchent-ils de danser?.. la popularité du coadjuteur nous empêche-t-elle d'avoir des soupirants?

TOUTES.

Non! non! c'est vrai.

(*Aminthe remonte*).

BERTHE, *allant à Blanche.*

Voyons, vous, timide et sentimentale Blanche de Grandpré, vous a-t-on fait défense, de par monsieur de Turenne, de recevoir en secret, pendant le jeu de la reine, la modeste fleur qui ornait la boutonnière de monsieur le comte de Tavannes, officier des gardes?

BLANCHE.

Qu'il m'offrait en échange d'un rendez-vous... qu'il réclamait, et que je refusais... Non, mademoiselle, non... la Fronde ne défend pas cela... pas plus qu'elle ne défend à Berthe de Langeron, que l'on surnomme la hardie, de faire des promenades à cheval dans la forêt de Saint-Germain...

AMINTHE.

Avec le baron Maurice de Courville.

BERTHE.

Ajoutez : le gentilhomme de France, qui a le meilleur air à cheval... j'en conviens, mesdemoiselles... Alors, pourquoi vous attrister?

BLANCHE, *se levant.*

Pourquoi?...

parce que le parti de la reine fait tous les jours des pertes sensibles,... parce que la trahison est entrée jusque dans nos rangs!...

MARGUERITE.

C'est affreux!

BLANCHE.

Et que nous... nous, les filles d'honneur de la reine-mère... nous nous trouvons réduites aujourd'hui à..: cinq!

BERTHE.

Vive Dieu! mesdemoiselles! tant mieux!.. madame la reine pourra mieux apprécier notre fidélité et notre dévouement à sa personne. (*On entend battre aux champs; elles vont toutes à la fenêtre*).

BLANCHE.

Ah! c'est S. M. le roi qui va faire sa promenade habituelle dans la forêt...

AMINTHE.

En calèche découverte.

BLANCHE.

Voyez, mesdemoiselles!.. il me semble que sa gracieuse majesté déguste royalement un bâton de sucre d'orge.

BERTHE.

Vive Dieu!.. M. de Lamothe est auprès de lui...

BLANCHE.

Avec son bâton...

AMINTHE, *riant.*

De sucre d'orge?

BLANCHE, *de même.*

Non; de maréchal.

MARGUERITE.

Voyez comme la suite du roi est nombreuse aujourd'hui!

BERTHE.

Ah! le chevalier de St-Paul... il vous salue, Marguerite... Ne rougissez donc pas ainsi, et rendez-lui sa révérence.

AMINTHE.

Hébé, ceci doit être à votre adresse... le marquis de Vardes fait de la pantomime à votre intention... comprenez-vous?

HÉBÉ, *prenant le bras d'Aminthe et redescendant la scène.*

Il est désespéré, parce que je lui ai refusé, au dernier bal de la reine, le bouquet que j'avais à ma ceinture, et qu'il me demandait, pour le porter éternellement sur son cœur...

BERTHE, *qui les a suivies, s'appitoyant.*

Ah! pauvre petit marquis! qui croit encore à l'éternité... des bouquets! (*Elles retournent à la croisée.*)

BLANCHE, *regardant.*

Oh! cette fois, il y a brouille sérieuse entre Aminthe et le petit vicomte de Chavigny... il passe sans détourner la tête.

(1) Marguerite, Hébé, Berthe, Blanche, Aminthe.

(1) Hébé, Aminthe, Berthe.

AMINTHE.

Chavigny est un fat... qui a voulu s'emparer de mon éventail.

BERTHE, *riant.*

Pour le porter aussi sur son cœur?

AMINTHE.

Non; pour le montrer à tout le monde, pour s'en faire un trophée...

BERTHE.

Ah! ceci est de l'école de M. de Bassompierre.

BLANCHE, *qui regardait.*

Ah! Berthe... à votre tour... (*Berthe se rapproche d'elle.*) M. de Courville vous adresse son sourire le plus gracieux, mêlé d'un doux reproche.

BERTHE, *revenant en scène, suivie des autres.*

Oh! M. de Courville ne se contente pas des promenades dans la forêt... il aime les promenades au clair de la lune... et moi, je ne les aime pas... Il prétend que nous n'avons pas les mêmes goûts... (*riant.*) De sorte que voilà tout le monde brouillé... c'est charmant!

AIR : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs.*

Pour un bouquet... un rendez-vous...
Un éventail... un aveu... moins encore...
Voici la guerre et des troubles chez nous,
Pareils à ceux que la France déplore!

BLANCHE (1).

Non pas!... Ici, s'est bien plus dangereux :
De ces frondeurs, pas un ne pourrait dire
Ce qu'il voudrait pour être heureux...
Et chacun de nos amoureux
Ne sait que trop ce qu'il désire!

(*La porte du fond s'ouvre*).

BERTHE.

Hein ?.. qui vient là ?

SCÈNE II.

AMINTHE, BLANCHE, JEANNE, BERTHE, MARGUERITE, HÉBÉ (2).

JEANNE, *entrant discrètement.*

Oh! n'ayez pas peur, mesdemoiselles... ce n'est pas un amoureux... ce n'est que moi... Jeanne.

BERTHE, *prenant une chaise et s'asseyant.*

Ah! mademoiselle Jeanne Robertin...

(*Blanche, Aminthe, Marguerite et Hébé s'asseyent aussi ; Blanche et Jeanne restent debout. Blanche s'appuie sur le dossier de la chaise d'Aminthe*).

AMINTHE, *dédaigneusement.*

La fille d'atours de la reine.

(1) Blanche, Aminthe, Berthe, Marguerite, Hébé.
(2) Aminthe, Blanche, Berthe, Marguerite, Hébé.

JEANNE.

Pas davantage.

BERTHE, *d'un air de protection.*

Et... que désirez-vous, Jeanne?

JEANNE, *qui s'est avancée.*

Oh! beaucoup, mesdemoiselles... plus que je ne mérite, sans doute... Aussi, je me suis armée de tout mon courage... et il n'en faut peut-être pas tant... car, me suis-je dit, à ces demoiselles, si nobles, si jolies, on doit demander souvent quelque chose... ne fût-ce que ces beaux jeunes seigneurs qui viennent de passer à cheval... Il doit leur en coûter de refuser toujours... (car je suppose que vous refusez toujours...) et, une fois, par hasard, pour changer, elles seront enchantées de répondre... par extraordinaire : cela vous fait bien plaisir?... oui?.. voilà, prenez.

BERTHE, *bas aux autres.*

Pas si maladroite!...

BLANCHE.

Enfin, que veut mademoiselle Jeanne?

JEANNE, *s'enhardissant.*

Je sais que madame la reine, pour récompenser votre fidélité à sa cause et à sa personne, a décidé qu'à l'avenir, aucune jeune fille ne serait admise parmi les filles d'honneur, qu'après avoir été agréée et présentée par vous.

BERTHE.

Eh bien?

JEANNE.

Eh bien! mesdemoiselles, comptez-vous... Autrefois, à Paris, vous étiez douze... aujourd'hui, à Saint-Germain, vous n'êtes que cinq... sept places sont vacantes, disponibles... et je n'en demande qu'une seule.

BERTHE.

Pour?...

JEANNE.

Mais... pour moi.

TOUTES, *étonnées.*

Vraiment?

JEANNE.

AIR : *du Puits d'Amour.*

De grâce, exaucez ma prière.

BLANCHE.

Pour faire un vœu tel que le sien,
Mademoiselle est donc... bien fière?

JEANNE.

Moi, fière?... oh! non... mais je sais bien
Quels priviléges sont les vôtres,
Et j'aspire à ces droits si doux,
Rien que pour rendre un jour à d'autres
Le bonheur que j'attends de vous.

BERTHE, *se levant.*

Oubliez-vous, mademoiselle Jeanne, que le corps des filles d'honneur ne se recrute que dans les familles les plus qualifiées !... (*Toutes se sont levées*).

BLANCHE.

Savez-vous que mon père est duc à brevet!...

AMINTHE.

Que le mien est pair de France et grand d'Espagne de première classe!..

MARGUERITE.

Le mien, grand bailli d'épée!..

HÉBÉ.

Que le mien a ses entrées dans les carrosses du roi!..

BERTHE.

Et que le mien, enfin, est gouverneur de Bretagne et commandeur de Rhodes!

BLANCHE.

Monsieur Robertin, votre père, est président à mortier... c'est convenable...

BERTHE.

Mais, enfin, c'est de la noblesse de robe... ça date d'hier... un de ces noms qu'on oublie, parce qu'on ne les a lus nulle part... (*Aux autres*). Robertin!.. avez-vous trouvé Robertin dans les fastes de la chevalerie?... non?.. (*A Jeanne*). Robertin nous est inconnu.

JEANNE.

Mon père est, du moins, connu au parlement, où il défend le roi et la reine contre la Fronde!

BERTHE.

Eh bien! quand il les aura défendus pendant dix siècles, comme nos aïeux .. nous verrons ça... si vous y pensez encore à cette époque.

TOUTES.

Ah! ah! ah!

JEANNE, *à part..*

Les insolentes!

BLANCHE, *riant.*

Je suppose que, d'ici là, vous aurez pris votre parti...

HÉBÉ, *de même.*

Ou que mademoiselle Jeanne aura épousé...

BERTHE, *de même.*

Ah! oui... son adorateur... son soupirant...

MARGUERITE.

Le fils du fermier-général...

BLANCHE, *avec emphase.*

Monsieur Tancrède Bazu!...

TOUTES, *riant.*

Ah! ah! ah!

BERTHE.

Bazu!... à la bonne heure!... voilà un nom qu'on retient, quand on l'a entendu une fois... (*Touchant son front*). Bazu est gravé là.

JEANNE, *à part.*

Allez, mesdemoiselles, allez... vous me paierez ça! (*Elle remonte un peu*)

BLANCHE.

Allons, je demande grâce pour Jeanne!... j'ai surpris, moi, le secret de son ambition, et je l'excuse... Le papa Bazu ne veut consentir au mariage de son héritier Tancrède, que si la fille d'atours devient fille d'honneur... comprenez-vous, maintenant?.. (1).

(1) Jeanne, Aminthe, Blanche, Berthe, Marguerite, Hébé.

BERTHE.

Oh! oh! il est fier, le vieux Bazu!

JEANNE, *avec malice.*

Eh! mon Dieu! il est fier de son argent; comme d'autres le sont de leur noblesse... Seulement, depuis que la cour est exilée à Saint-Germain, les millions du vieux Bazu ont servi à payer la maison militaire du roi... Or, je ne crois pas que les troupes eussent accepté pour solde, des quartiers de noblesse... et, pour rations, de vieux parchemins âgés de dix siècles... c'eût été bien sec!

BERTHE.

Mais, vous le prenez haut, ma mie!... Si le Bazu nous prête ses millions, ils sont hypothéqués sur la couronne de France... Quant au profit qu'il en retire, à l'intérêt qu'il touche, c'est une toute petite satisfaction d'amour-propre...Et, à ce sujet, voici le bruit qui circulait hier au soir dans les salons de la reine... Il paraît que le fermier-général tenait beaucoup à ce que son fils Tancrède... qui n'a de chevaleresque que le nom... fût admis à la cour ..Il se présenta, tenant, son fils de la main droite, son porte-feuille de la main gauche... toute la valeur était du côté gauche... Cependant, quelque b soin qu'on eût de l'argent du bonhomme, on ne pouvait, dérogeant à l'étiquette de la cour, y admettre un... roturier... un pauvre diable de millionaire... encore moins lui conférer une charge... Que faire?... quel parti prendre?... C'est alors que notre Surintendante, madame la marquise de Roquencourt eut l'idée la plus originale... idée qui fut mise à exécution, sans que le fils Bazu se doutât du titre et du rôle qui lui étaient dévolus... sans que personne à la cour...

JEANNE, *l'interrompant.*

Excepté moi, mademoiselle.

TOUTES.

Elle?

JEANNE.

Ah! c'est que, moi, je suis curieuse quelquefois... j'écoute souvent... et j'entends toujours.

BLANCHE.

Et vous avez révélé à monsieur Bazu!...

JEANNE.

Moi, lui faire ce chagrin-là!.. lui apprendre qu'il est...

(*Une des portes du fond, celle de droite, s'ouvre*).

BERTHE, *vivement.*

Chut!.. quelqu'un... qui n'est peut-être pas du secret!...

HÉBÉ, *qui a remonté un peu la scène.*

Non... c'est madame la marquise de Roquencourt, notre Surintendante.

SCENE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE ROQUENCOURT.

LA MARQUISE (1)

Mademoiselle Jeanne... laissez-nous.

BERTHE, *bas à Marguerite.*

Ah! mon Dieu ! quel air officiel!

(*Jeanne feint de sortir par le fond, et, dès qu'elle n'est plus vue, s'esquive par la porte à gauche.*

LA MARQUISE.

Et vous, mesdemoiselles, fermez soigneusement toutes les portes.

(*Aminthe, Hébé et Marguerite vont fermer les portes, Berthe et Blanche se rapprochent de la marquise.*

BLANCHE.

De quoi s'agit-il donc, madame la marquise?

LA MARQUISE.

D'une affaire des plus graves... Asseyez-vous... (*On lui présente une chaise. Quand elles ont pris place*). Je quitte à l'instant la reine... S. M. n'a plus d'espoir qu'en vous!

BERTHE.

Nous sommes prêtes à mourir pour elle!

TOUTES.

Oui ! oui !

LA MARQUISE.

Calmez-vous... Non, mes enfants... quand une fille d'honneur est morte, elle est laide... et, pour remplir dignement la mission délicate dont je vais vous charger, il faut que vous restiez toujours jolies.

HÉBÉ, *s'inclinant.*

Nous vous obéirons, madame.

LA MARQUISE.

Mesdemoiselles !... votre dévoûment à la bonne cause. . les services que, dans ces temps critiques, vous n'avez cessé de rendre à la reine-mère et au jeune roi... ont fait surnommer le corps des filles d'honneur: *L'Escadron volant de la reine.*

BERTHE.

C'est un titre dont nous sommes glorieuses et fières !

TOUTES.

Oui ! oui !

LA MARQUISE.

Calmez-vous... La reine vient mettre aujourd'hui la fidélité de son escadron à l'épreuve... Il s'agit d'entrer de nouveau en campagne, de livrer de nouvelles batailles... de remporter de nouvelles victoires !

(1) Jeanne, Aminthe, Blanche, la marquise, Berthe, Marguerite, Hébé.

BERTHE.

Nous les remporterons !

TOUTES.

Oui ! oui !

LA MARQUISE.

Calmez-vous... Apprenez donc qu'un complot vient d'être découvert ! (*Elle se lève*).

TOUTES, *se levant.*

Il se pourrait!

LA MARQUISE.

On parle de défections nombreuses chez les les jeunes seigneurs de la cour... parmi lesquels on cite : monsieur le comte de Tavannes.

BLANCHE, *à part.*

L'ingrat!

LA MARQUISE.

Le vicomte de Chavigny...

AMINTHE, *à part.*

Le fat!

LA MARQUISE.

Le marquis de Vardes...

HÉBÉ, *à part.*

Le perfide!

LA MARQUISE.

Le baron de Courville...

BERTHE, *à part.*

Le monstre!

LA MARQUISE.

On prétend, enfin, que le retour du chevalier de Saint-Paul cache un piège...

MARGUERITE, *à part.*

L'hypocrite!

LA MARQUISE.

Sans parler de beaucoup d'autres, qui vous sont connus moins particulièrement... Vous voyez quel péril nous menace !.... Si toute cette jeune noblesse passe au parti de la Fronde, c'en est fait de la vieille monarchie!. Il faut donc retenir ces jeunes gens.... il faut faire davantage, il faut les ramener, plus dévoués que jamais, au parti de la reine!.. (*Silence général.*) Eh ! bien ?

BLANCHE, *hesitant.*

Mon Dieu.... madame la surintendante.... nous ne demanderions pas mieux...

AMINTHE, *de même.*

Notre dévoûment à la reine est connu...

BLANCHE.

Mais...

TOUTES.

Mais...

LA MARQUISE.

Mais, quoi?.... hésiteriez-vous, mesdemoiselles?

BERTHE.

Ecoutez donc, madame, il y a de quoi...

LA MARQUISE.

Douteriez-vous de la victoire?

BLANCHE.

Non, sans doute.... mais, pour vaincre, il faut combattre.... et nous avons affaire à un ennemi... qui vendra cher sa défaite !...

AMINTHE.

Qui ne nous fera pas de quartier...

HÉBÉ.

Enfin, c'est une bataille...

MARGUERITE.

Dites : une guerre d'extermination...

BERTHE.

Dans laquelle nous avons tout à perdre!

LA MARQUISE, *fièrement.*

Si vous y perdez quelque chose, la reine vous le rendra!

BLANCHE.

Ah! madame la marquise... vous en parlez un peu à votre aise.... Vous êtes d'un temps, où les hommes étaient respectueux...

LA MARQUISE, *vivement.*

Ils ne l'ont jamais été... de mon temps!... Jamais, autrefois, je n'ai été aussi respectée qu'aujourd'hui!.... Vous oubliez, mes mignonnes, que sous le feu roi, nous avons eu à combattre les mousquetaires de M. de Richelieu!...

AIR : *d'Aristippe.*

Car, autrefois, quand notre belle reine
Luttait contre le cardinal,
Il m'a fallu descendre dans l'arène
Et soutenir plus d'un combat fatal...

BLANCHE.

Quoi! vous aussi, vous, notre général!..

LA MARQUISE,

Oui, ce beau grade, ô mes jeunes milices,
Ce titre, je l'ai mérité
Par mes longs et loyaux services...

BERTHE, *bas, aux autres.*

Et plus encor, par droit d'ancienneté.

BLANCHE.

Eh! bien, Madame, il paraît que vos mousquetaires ont laissé des traditions.... car ces Messieurs d'aujourd'hui sont d'une exigence!... Ah! si nous avions affaire à de jeunes seigneurs timides... raisonnables...

BERTHE.

Oui... enfin... des imbécilles...

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas dégoûtées!..

HÉBÉ.

Qui donneraient... tout... pour rien...

AMINTHE.

Ou... beaucoup... pour peu...

LA MARQUISE.

Où serait le mérite, sans le danger!.. Vive Dieu! mes mignonnes, vous avez vos charmes pour attaquer, et votre sagesse pour vous défendre!... Allons! point de sotte frayeur!... je vous donnerai moi-même l'exemple du courage... Au moment du péril, ralliez-vous à mon panache blanc.... vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur!

TOUTES, *entraînées.*

Vive la reine!.... Vive madame la marquise!

LA MARQUISE.

Calmez-vous.

TOUTES.

AIR : *Exil et retour.* (Monpou.)

Pour la reine de France,
Et pour notre roi,
Oui : marchons sans effroi!..
L'honneur nous en fait la loi!
Quan! l'escadron s'élance,
Tombez sous ses coups,
Oui!.. traîtres à genoux!..
A nous, la victoire, à nous!

(*La marquise sort à droite, les filles d'honneur sortent au fond.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, *ouvrant discrètement la porte à gauche, entrant et les suivant des yeux.*

Je vous ai prévenues, mesdemoiselles.... J'écoute souvent.... et j'entends toujours.... Je n'ai pas perdu un mot... (*à elle même, avec dépit*) Mais à quoi bon?... la belle avance!.... Une nouvelle campagne va s'ouvrir pour l'escadron de la reine... qui va donner de nouvelles preuves de dévoûment... de courage.... car, je les connais, elles sont très courageuses... Après la victoire, elles seront plus puissantes, plus insolentes que jamais!... et moi, je resterai fille d'atours!... (*avec force*) Eh! bien, non! cela ne se passera pas ainsi!.... je lutterai, à mon tour, contre tout l'escadron!.. je lui ferai faire fausse manœuvre!.... Comment?... je n'en sais rien... mais c'est égal.... Ah! mesdemoiselles, vous m'avez humiliée!... Ah! vous parlez avec mépris de ce pauvre Bazu!... Vous le trouvez laid.... parce qu'il n'est pas beau!.... Vous le trouvez bête... parce qu'il n'est pas spirituel!.. Y a-t-il du sens commun?.... Eh! bien! moi aussi, je vous déclare la guerre, et je jure...

SCÈNE V.

BAZU, JEANNE.

BAZU, *suivi d'un chef de cuisine, qui tient son bonnet à la main et reste au fond.*

C'est bon, chef, c'est bon.... je suis content... je suis enchanté...

JEANNE.

Monsieur Bazu!...

BAZU, *la voyant.*

Mademoiselle Jeanne!... Sortez, chef... (*A*

Jeanne, en voulant lui baiser la main.) Souffrez, de grâce...

JEANNE, *retirant sa main.*

Eh! mais, il me semble que vous parliez là...

BAZU.

Au chef des cuisines... Je chargeais ce fonctionnaire de transmettre mon suffrage à ses employés... et j'allais de ce pas chez Anne d'Autriche, qui m'attend pour dîner. (*Voulant encore lui baiser la main.*) Souffrez, de grâce...

JEANNE, *même jeu.*

Sa Majesté vous admet à sa table?

BAZU.

Vous ne m'entendez pas.... elle m'attend pour dîner... avec mon approbation... (*riant*) Ce qui fait enrager tous les jeunes marquis de l'endroit... Ils n'y comprennent rien... Ils se demandent tous les jours : Ah! ça, qu'est-ce qui se passe donc entre Tancrède Bazu et Anne d'Autriche?.... Est-ce que la couronne aurait une faiblesse?.... — Pas possible! — Eh! eh! on a vu des couronnes... folichonner... et le gaillard est assez débraillé pour... (*Mouvement de Jeanne*) Eh! bien, non, sur ma foi de gentilhomme, non... Voilà ce que c'est... voilà le secret de mes privautés avec le trône...

JEANNE, *à part.*

Le malheureux!

BAZU.

Un jour... peu de temps après mon admission à la cour... Sa Majesté me dit : « M. de » Bazu... » (Remarquez que Sa Majesté a dit M. de Bazu...) « il n'est bruit, à la cour, que » de votre goût, de votre délicatesse .. Depuis » longtemps, mon appétit royal est blasé... Je » voudrais vous prier de me rendre un ser- » vice .. Voyez donc ce qu'on doit m'offrir ce » matin à déjeûner... Donnez vos avis... or- » donnez, commandez... et vous me rendrez » compte... »

JEANNE, *à part.*

C'est bien cela!

BAZU.

Le soir, même observation pour le dîner... le lendemain, nous recommençons.... Bref, depuis ce jour, pour plaire à Sa Majesté.... pour satisfaire son caprice de reine...je vais, à mes moments perdus, faire un tour dans les cuisines... Dès que j'entre, le chef et ses aides-de-camp mettent chapeau... c'est-à-dire, bonnet bas... on se découvre respectueusement... on découvre plus respectueusement encore les casseroles royales.... Je regarde.... j'observe... je goûte... et le soir, à son souper, lorsque S. M. me dit, de ce petit ton câlin qui n'appartient qu'à elle : « Monsieur de » Bazu, puis-je manger de ce salmis de bé- » casses?.. » Je lui réponds, de ce petit ton mielleux qui n'appartient qu'à moi : « Man- » gez, Majesté, j'en réponds. » Et elle mange, de confiance, sur ma garantie.... ce qui me donne le droit de me considérer comme officier du palais de la reine... (*Voulant lui baiser la main.*) Souffrez, de grâce...

JEANNE, *retirant la main, et se contenant.*

Ainsi, voilà l'emploi que vous remplissez à la cour?

BAZU

Ah! l'emploi n'est pas sans quelques dangers... Mon estomac fatigue beaucoup... Tenez, ce matin, j'avais remarqué, dans un coin de l'office, une certaine crême à la frangipane, prête à être offerte à S.M... Je m'approche, je goûte... je la trouve excellente... seulement, il me semble qu'il y manque quelque chose.. quoi?.. j'ignore.. Je *regoûte*... je médite... je réitère quinze fois cette épreuve délicate... trop délicate!...

AIR : *de Mazaniello.*

Tout à coup la vérité brille;
Je m'aperçus subitement
Qu'il manquait... quoi?.. de la vanille...
Mais ce fut au dernier moment.
Quand je découvris qu'à la crême
La vanille manquait ainsi,
Je m'aperçus à l'instant même
Que la crême manquait aussi.

JEANNE.

Et vous l'avouez sans honte, sans rougir!..

BAZU.

Je l'avoue... avec fierté!...

JEANNE.

Et vous n'avez jamais deviné... soupçonné... ce qu'il y avait là-dessous?

BAZU, *vivement.*

Quoi donc?... Est-ce que les marquis auraient dit vrai? (*Jeanne lui tourne le dos.*) Est-ce que ma belle souveraine...(*à part*) J'y songerai!

JEANNE, *à part.*

Oui! ma vengeance est là!..

BAZU.

Ainsi, vous croyez...

JEANNE.

Monsieur Bazu... j'ai un aveu à vous faire... Je vous aimais, Monsieur...

BAZU.

Vous m'aimiez... et vous m'aimez encore.

JEANNE.

Eh! bien, oui, je crois que je vous aime encore. . car tout-à-l'heure, ici même, je sollicitais ce titre de fille d'honneur, qui devait rendre notre mariage possible... mais, à l'avenir, je ferai tous mes efforts pour vous oublier.

BAZU.

Hein?.. quoi?.. qu'est-ce?

JEANNE.

Qu'un mari ne soit ni beau, ni spirituel, ça passe encore...

(1) Jeanne, Bazu.

BAZU.

Comment dites-vous?

JAANNE.

Mais qu'il soit ridicule!... c'est trop.

BAZU.

Ridicule... moi?... Je demande des preuves... il me faut des preuves.

JEANNE, *éclatant.*

Eh! bien!... apprenez donc, Monsieur, qu'on vous trompe... que vous jouez ici un rôle ridicule, connu de tout le monde..

BAZU.

Moi?

JEANNE.

Que, ne pouvant vous admettre à la cour, sans d'autre titre que la volonté de votre père... qui est puissant, parce qu'il est riche... on vous a nommé, à votre insu... et sur les conseils de la marquise de Roquencourt. .

BAZU.

On m'a nommé?

JEANNE.

Inspecteur des cuisines!...

BAZU, *bondissant.*

Inspecteur des... Ma langue se refuse à conclure...

JEANNE.

Que vous êtes inscrit, en cette qualité, sur les livres de la maison du roi... qu'en croyant vous prêter aux caprices d'une reine, vous remplissez des fonctions réelles, un emploi officiel...

BAZU, *accablé.*

C'était une charge!... ah!...

JEANNE, *avec mépris.*

Celle d'inspecteur des cuisines!...

BAZU.

Ah! majesté! .. vous m'avez trompé!...

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Anne d'Autriche me trompait!...
De ce complot, pour effacer la trace;
Jusqu'au traitement de ma place
Qu'avec grand soin on me cachait,
Et qu'un autre pour moi touchait...
Ainsi, chaque jour, à sa table,
Quand la perfide me disait
Que j'étais beau, spirituel, aimable...
Anne d'Autriche me trompait!

LA MARQUISE, *en dehors.*

C'est bien, mignonnes, je compte sur vous.

JEANNE.

Chut!... la marquise!

BAZU, *furieux.*

La Roquencourt!... celle qui a conseillé mon humiliation !..

JEANNE, *vivement.*

Pas un mot devant elle!..

BAZU.

Pas un mot?.. vous allez voir...A nous deux, Roquencourt!

(1) Bazu, Jeanne.

SCÈNE VI.

BAZU, LA MARQUISE, JEANNE.

LA MARQUISE. *entrant par la droite.*

Ah! monsieur Tancrède Bazu, je vous cherchais... La reine...

BAZU. *ironiquement.*

M'attend pour dîner?... je le sais.

LA MARQUISE, *lui montrant la porte.*

En ce cas...

BAZU, *la retenant.*

Pardon... (*Se croisant les bras.*) Est-il vrai, marquise, que la cour en revient à ses anciens us et coutumes... et que la charge de bouffon du roi ou de la reine!... est remplacée aujourd'hui par celle... d'inspecteur des cuisines?...

LA MARQUISE, *à part.*

O ciel !

BAZU, *à part.*

Je lui tends un affreux traquenard!

LA MARQUISE, *bas à Jeanne.*

Qui lui a appris...

JEANNE, *de même.*

Je l'ignore... il y a une heure que je cherche à le détromper .. (*à part.*) Bon ! ça va très bien !

LA MARQUISE, *troublée.*

Monsieur Bazu... j'ai peine à comprendre...

BAZU.

Je sais tout, marquise!.. et je brise mon épée!.. (*à Jeanne.*) Ah! ah! vous ne vous attendiez pas à ce coup de théâtre... (*Après avoir essayé vainement de briser l'épée.*) Je ne peux pas... mais je la ferai briser par mes laquais.

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Un instant!.. permettez... on vous aura mal expliqué...

BAZU.

Suis-je ou non, inspecteur.. de ce que je ne veux pas nommer?

LA MARQUISE.

Je ne dis pas non... mais de quoi vous plaignez-vous, après tout?.. (*bas, à Jeanne.*) Aidez-moi donc, petite !

JEANNE, *bas.*

Oui, madame... (*Haut.*) De quoi vous plaignez-vous, monsieur?..

BAZU.

De quoi me plains-je?...

LA MARQUISE.

De ce que la reine a daigné honorer votre dévoûment, votre courage... (*Frappée d'une idée, à part.*) Ah!..

BAZU.

Le courage de goûter aux aux s... allons donc!

LA MARQUISE, *continuant, d'un ton ferme.*

En vous confiant les fonctions,..les plus graves... les plus sérieuses!

BAZU.

Allez, marquise, allez, joignez l'ironie à l'outrage... (*s'exaspérant.*) Mais autant valait me nommer coureur... me faire porter un bâton extrêmement long... c'eût été plus fatigant, mais moins grotesque!

LA MARQUISE, *avec une gravité mystérieuse.*

Il faut donc tout vous dire, monsieur?.. il faut donc vous révéler... un secret d'État?

BAZU.

Plaît-il?

JEANNE, *à part.*

Où veut-elle en venir?

LA MARQUISE, *plus bas.*

Ignorez-vous qu'on en veut aux jours de la reine?.. que toutes les armes sont bonnes pour les partis déchaînés?.. et que des tentatives d'empoisonnement...

BAZU.

On veut empoisonner la couronne?

JEANNE, *à part.*

Voilà du nouveau!

LA MARQUISE.

Nous sommes informées que c'est dans une crême...

BAZU, *poussant un cri.*

A la frangipane?... ah! ciel! (*Il chancelle.*)

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

BAZU, *tombant sur une chaise.*

Ah!.. j'éprouve des inquiétudes... intérieures.

LA MARQUISE, *jouant l'effroi.*

Ah! grand Dieu! est-ce que la reine en aurait mangé?

BAZU, *se frottant l'estomac.*

Non, marquise... j'avais pris des mesures pour l'en empêcher... des mesures énergiques!

JEANNE, *bas.*

Il avait tout dévoré.

LA MARQUISE, *vivement.*

C'est bien! c'est très bien!..

BAZU, *se relevant tout-à-coup.*

Mais non... c'est très mal... je demande un antidote... procurez-moi du lait... (*à la marquise.*) Vous n'auriez pas un peu de lait sur vous? (*Il retombe sur sa chaise*).

LA MARQUISE, *avec emphase.*

Vous voyez, monsieur, que ces fonctions, loin d'être ridicules et grotesques, comme vous disiez. . sont grandes, sont nobles, sont dignes enfin de la haute confiance de la reine dans le plus dévoué de ses serviteurs!.. Sa Majesté vous attend... suivez-moi... (*à part.*) Voilà comme on mâte ces petits bourgillons... (*Elle sort par la porte de droite au fond*).

SCÈNE VII.

JEANNE, . BAZU.

BAZU, *se levant tout-à-coup et se dirigeant vers la porte du fond.*

Mais elle ne m'a pas compris, cette vieille femme!.. (*à la cantonnade*) Vous ne m'avez pas compris, vieille... Roquencourt!.. (*revenant.*) Je me plaignais que c'était ridicule... mais c'est bien pis! c'est extrêmement dangereux!.. (*furieux.*) On pouvait essayer les repas de la reine sur un animal quelconque... et c'est moi qu'on a choisi!..

JEANNE.

Savez-vous, M. Bazu, que ça passe la plaisanterie!..

BAZU.

Si ça la passe!.. (*La main sur l'estomac.*) Ça me travaille, ça me travaille...

JEANNE.

A l'estomac?

BAZU.

Oui... et ainsi de suite... en retrogradant.

JEANNE.

Pauvre Bazu!

BAZU.

Croyez-vous que ça ait des suites?

JEANNE.

Non, rassurez-vous, le danger est passé... Mais il n'en est pas moins vrai...

BAZU, *furieux.*

Qu'on m'a exposé à une frangipane... très malsaine! que la maison d'Autriche s'est conduite envers moi... avec une légèreté!..

JEANNE

Et vous ne vous vengeriez pas!..

BAZU.

Oh! si, palsambleu!.. si!.. je me vengerai!.. mais comment?.. quel moyen?..

JEANNE, *à part.*

Je le tiens!.. (*haut.*) Le moyen est bien simple...

BAZU.

S'il est simple, il me va.

JEANNE

Ecoutez... La Cour a besoin des millions de votre père...

BAZU.

Terriblement.

JEANNE.

Mais... la Fronde en a besoin aussi.

BAZU.

Vous croyez que la Fronde est dans l'indigence?

JEANNE.

Passez à la fronde...

BAZU, *vivement.*

J'y passe!.. avec armes et bagages!.. avec tous les millions de papa!.. J'y passe avec d'autant plus de plaisir, que je suis naturellement

frondeur... (*Se frottant les mains.*) Ah ! ah ! majesté, nous verrons comment vous vous tirerez de là... Le Mazarin me tendrait la main, comme Bélisaire... comme le mestre-de-camp Bélisaire. . que papa ne lui donnerait pas une obole !

JEANNE.

Il faut proclamer hautement votre opinion...

BAZU.

Je la proclamerai très hautement.

JEANNE, *à part.*

Je m'en charge aussi. (*Blanche paraît au fond et s'arrête en les voyant.*)

BAZU.

Je veux que le roi, la reine, le Mazarin, et toute la Cour, sachent que Bazu... Tancrède Bazu, passe à la Fronde !

BLANCHE, *à part.*

Ai-je bien entendu?. (*Elle disparaît.*)

JEANNE, *se retournant et l'apercevant.*

Hein?..

BAZU.

Plaît-il?

JEANNE.

Rien ! (*à part.*) Mademoiselle Blanche de Grandpré nous écoute... bon !.. Aux autres, maintenant !.. (*Haut et vivement.*) Adieu...

BAZU.

Vous me quittez ?

JEANNE, *feignant de s'attendrir.*

Bien à regret, monsieur Bazu... Mais mon parti est pris... je ne serai votre femme que lorsque, par vos exploits... (*appuyant.*) par vos conquêtes... vous aurez effacé... la tache..

BAZU.

Dites les taches... sans vous gêner.

JEANNE.

Que vous ont laissée vos fonctions... Jusque là, je vous rends votre liberté... Adieu, monsieur Bazu... ou plutôt... non... au revoir !

BAZU, *pleurant.*

Jeanne!

ENSEMBLE.

AIR : *Valse des Bruyères.* (Marcailhou.)

Sort barbare !
Qui sépare
Deux amants
Si constants...
Espérance!
La vengeance
Vous / Me rendra peut-être un jour
Au plus tendre amour.
Sort barbare,
Qui sépare
Deux amants
Si constants !

JEANNE.

Espérance!
La vengeance
Me rendra peut-être un jour
Au plus tendre amour.

BAZU.

Bazu part... mais bientôt accourt,
Pour massacrer la cour...
Et surtout Roquencourt!

(*Jeanne sort*).

SCÈNE VIII.

BAZU, puis BLANCHE.

BAZU, *marchant à grands pas.*

C'est toi qui l'auras voulu, Anne d'Autriche!.. Je pars... et une fois parti, tu auras beau monter sur la plus haute tour de ton beau château de Saint-Germain... Anne, tu ne verras rien venir... (*Il va pour sortir*).

BLANCHE, *reparaissant.*

Eh bien! monsieur, où allez-vous donc ainsi?

BAZU.

Plaît-il?. (*à part.*) C'est une des filles d'honneur de la reine...La Fronde n'a pas de filles d'honneur.. ça lui manque.. n'importe! (*Il va pour sortir*).

BLANCHE.

Eh bien! monsieur Bazu... vous partez sans me répondre?.. Ce n'est pas poli...

BAZU, *brusquement.*

Un Frondeur n'est pas obligé d'être poli... il hait le langage des cours... Pourquoi me questionnez-vous?.. (*à part.*) Ton de Frondeur.

BLANCHE.

Peut-être un peu par curiosité... peut-être un peu par intérêt pour vous...

BAZU.

Par intérêt, jeune fille d'honneur?.. Sans vous donner un démenti positif, permettez-moi d'en douter... Le joli corps dont vous faites partie, n'a eu pour moi que mépris, que dédain... et je ne vous cacherai pas que je lui garde une dent, sur les trente-deux que je possède.

BLANCHE.

Ce n'est pas généreux.

BAZU.

Il n'est peut-être pas généreux de ne lui en garder qu'une sur trente-deux... mais celle que je lui garde est longue, et se fera sentir de loin... Permettez-moi de me retirer.

BLANCHE

Est-il donc vrai, monsieur Bazu, que vous passez à la fronde?

(1) Blanche, Bazu.

BAZU.

Oui, mademoiselle Blanche... le sort en est jeté... Turenne m'a fait des ouvertures.. et j'y entre.

BLANCHE.

Oh! je refusais de le croire... Quel malheur pour toute la Cour!

BAZU, *d'un ton dégagé.*

Je désire qu'elle en meure de dépit... voilà mon vœu le plus cher, palsambleu!

BLANCHE.

Oh! monsieur... que ce mot est cruel!.. en le prononçant, vous n'avez pas songé à tout le mal que vous pouviez faire... en prenant le parti de nous quitter, vous n'avez pas songé à la douleur que vous pouviez laisser ici!...

BAZU, *à part.*

Cette jeune fille est émue!.. (*Haut.*) Vous croyez que je laisserai ici une douleur?.. Oh! expliquez-vous... dites-moi qu'il s'agit d'une femme...

BLANCHE.

Si vous n'avez pas découvert un secret, que ses regards ont trahi tant de fois... à quoi bon vous dire qu'une femme vous aime, monsieur?.. à quoi bon vous dire que votre départ la réduira au désespoir?

BAZU

A quoi bon, dites-vous?. mais à me ravir!. Je ne demande qu'à faire mourir des femmes de chagrin!.. ça fait plaisir, ça console.. Parlez, ô Blanche! je vous écoute.

BLANCHE.

Je n'ai plus rien à vous dire, monsieur.

BAZU.

Son nom?.. oh! laissez-le tomber de vos lèvres de rose... Son nom?.. C'est peut-être une des filles d'honneur de la Reine?

BLANCHE, *minaudant et baissant les yeux.*

Peut-être.

BAZU, *à part.*

Quel trait de lumière!.. c'est elle!.. (*haut.*) Son nom!.. oh! son nom!.. je le couvrirai du voile du mystère.

BLANCHE.

Elle ne peut pas vous le dire encore ..(*Baissant la voix.*) Mais, tous les soirs, elle a l'habitude de se promener dans les jardins du palais, sous la statue de Minerve...

BAZU.

La déesse de la sagesse?.. sainte fille!

BLANCHE.

Si vous voulez vous y trouver ce soir... par hasard...

BAZU.

Le hasard m'y conduira, gardez-vous d'en douter.

BLANCHE.

Là... vous saurez tout.

BAZU.

Son nom aussi?

BLANCHE.

Son nom aussi... à dix heures... (*Elle remonte*).

BAZU.

A dix heures... (*Se retournant.*) Nos montres vont-elles ensemble?... (*Se reprenant.*) Oh! pardon!.. rien... ma demande est indiscrète.

BLANCHE.

A ce soir...

BAZU.

A ce soir...

BLANCHE, *à part, près de la porte du fond, à droite.*

Je le tiens!.. Avec cet imbécille, du moins, je suis sûre de la victoire... sans payer les frais de la guerre. (*Elle sort*).

SCENE IX.

BAZU, puis BERTHE, ensuite UN PAGE ET DEUX DOMESTIQUES.

BAZU, *seul.*

Oui... à ce soir... fille d'honneur!.. à ce soir.. sous la statue de la sagesse... Minerve, ferme les yeux!.. je ne réponds de rien, Minerve!.. (*Réfléchissant.*) Ce qui m'inquiète, c'est la Fronde, qui m'attend!.. Bah! j'écrirai un mot à Turenne. (*Il va pour sortir*).

BERTHE, *entrant par le fond.*

Vive Dieu! monsieur Bazu! j'en apprends de belles!

BAZU, *à part.*

Que me veut encore celle-ci?

BERTHE.

Qu'est-ce à dire, sarpejeu!

BAZU, *à part.*

Elle jure comme un petit païen!.. elle est charmante!

BERTHE.

Il n'est bruit à la cour que de votre défection!.. vous nous quittez?.. vous passez à la Fronde?

BAZU.

Il est vrai... je suis en pourparlers avec elle.

BERTHE.

Et vous n'en rougissez pas?

BAZU.

Mon teint s'y oppose.

BERTHE.

Quitter la cour!.. quitter tout ce qu'il y a de noble et de grand, pour aller avec des manants, des goujats!.. fi!

BAZU.

Modérez vos expressions, jeune fille... je ne

(1) Bazu, Berthe.

souffrirai pas que l'on parle ainsi, devant moi, de mon ami Turenne.

BERTHE.

Votre Turenne est un traître, un intrigant!

BAZU.

Modérez, s'il vous plaît!

BERTHE.

Et je ne souffrirai pas, moi, que toute la fleur de notre belle jeunesse se laisse tromper et duper par lui!.. entendez-vous?..

BAZU.

J'entends fort bien... vous ne voulez pas que la fleur de notre belle jeunesse se laisse... Mais moi?

BERTHE.

Pas plus vous que les autres.

BAZU, *à part.*

Qu'entends je!.. mais, à ce compte, je fais partie aussi de la fleur... en question!.. (*Haut.*) Permettez, gente demoiselle...

BERTHE.

Je vous dis que je m'y oppose... et que vous ne partirez pas... (*Lui lançant un regard et lui donnant un petit coup d'éventail sur la joue.*) Ingrat!

BAZU, *à part, mettant la main sur son cœur.*

Le coup a porté!.. je suis transpercé!.. et de deux!.. (*Haut.*) C'est différent... si j'ose vous deviner, je ne partirai pas... mais il me faut un mot... une promesse... un gage... (*Il s'approche pour l'embrasser.*) Nous sommes seuls... Le gage, s'il vous plaît! (*Un domestique paraît au fond.*)

BERTHE.

Chut! silence!

BAZU, *apercevant le domestique qui reste dans le fond, à droite.*

Le diable l'emporte!.. (*Baissant la voix.*) A défaut du gage... la promesse?

BERTHE.

Ce soir... devant la statue d'Apollon, à dix heures! (*Elle remonte.*)

BAZU, *à part.*

A la même heure que l'autre!.. et à une demi-lieue de distance!.. ça me gênera!

BERTHE, *se retournant.*

Vous dites?..

BAZU.

J'y serai... (*à part.*) Ça ne se peut pas... c'est impossible... mais, c'est égal... j'y serai!..

BERTHE.

A ce soir! (1)

BAZU.

Nos montres vont-elles... (*se reprenant.*) Oh! pardon... rien... ma demande est indiscrète... A ce soir!

BERTHE, *à part, en riant.*

Voilà une conquête qui ne me coûtera pas cher! (*Elle sort au fond, à gauche.*)

(1) Berthe, Bazu.

BAZU.

Elle est à moi!.. Ah! ça, mais je suis très couru! très demandé!..

LE DOMESTIQUE, *s'approchant mystérieusement.*

Monsieur Tancrède Bazu?

BAZU.

C'est moi... (*Le domestique lui remet une petite boîte, salue respectueusement, se dirige vers la porte du fond, à gauche; arrivé là, il se retourne, salue de nouveau et sort.* (*A part, pendant que le valet s'incline.*) Belle livrée!.. une boîte!.. que signifie cet ustensile?. (*Ouvrant la boîte.*) Un bouquet!.. Eh! mais!.. je l'ai vu quelque part!.. j'ai déjà flairé cette renoncule!.. c'est le bouquet que la jeune Hébé portait à sa ceinture, au dernier bal de la Reine, et qu'elle a refusé au marquis de Vardes!.. Un billet!.. (*Il prend le billet, va déposer la boîte sur la table, à droite, et lit.*) « Rapportez ce bouquet à la personne qui « vous attendra, ce soir, dans le bosquet de « Diane... après le jeu de la reine. » Bon! le jeu de la reine finit à dix heures!.. Ça ne se peut pas... c'est plus que jamais impossible... mais c'est égal, j'y serai...Et de trois!.. Comme ça va!.. comme ça va!..

UN PAGE, *entrant par la porte de gauche* (1).

Monsieur Tancrède Bazu?..

BAZU.

C'est moi.

LE PAGE.

De la part d'une noble dame, qui réclame le plus profond mystère!.. (*Il remet un éventail.*)

BAZU.

Dites à votre noble dame que le voile le plus épais couvrira sa faiblesse... (*Le page sort à gauche.*) L'éventail d'Aminthe!.. Et le billet?.. il me faut un billet!.. (*Il ouvre l'éventail.*) Ah! des lignes au crayon... (*Il lit sur l'éventail.*) « Rapportez cet éventail, après la « fermeture des grilles du château. » Bon!.. encore à dix heures!.. Ça ne se peut pas!.. c'est quadruplement impossible.,. mais, c'est égal, j'y serai! (*Pendant ces derniers mots, on a vu Marguerite à la porte de droite, au fond, indiquer du doigt Bazu à un domestique, qui entre pendant qu'elle disparaît.*)

LE DOMESTIQUE, *s'approchant.* (2)

Monsieur Tancrède Bazu?..

BAZU.

C'est moi... (*Le domestique lui remet une lettre et sort par le fond.* (*A part, le regardant sortir.*) Quel bel homme!.. (*A lui-même.*) Mais ce n'est plus de la concurrence!..

AIR : *un page aimait la jeune Adèle.*

C'est de la rage, du délire!..
Non, par Tancrède, mon patron,
Je ne pourrai jamais suffire
A l'amour de cet escadron!

(1) Bazu, le Domestique.
(2) Le Page, Bazu.

Mon tendre cœur, que je profane,
On le découpe, on le met en lambeaux !...
Ah ! nous aurons du mal, ma pauvre Jeanne,
Pour en retrouver les morceaux.

(*Lisant la lettre.*) « Monsieur...

SCÈNE X.

JEANNE, BAZU. (1)

JEANNE, *qui est entrée, à la fin du couplet, par le fond, à gauche, et qui s'est approchée de Bazu, lui arrachant la lettre.*

Ah ! je vous y prends, perfide !..

BAZU.

Jeanne, rendez-moi ça !.. c'est le mémoire de mon parfumeur !

JEANNE, *lisant.*

« Monsieur... ce soir, à dix heures... »

BAZU, *à part.*

Bon ! Et de cinq !.. j'y serai... (*à Jeanne*). Où ?.. Sous quelle statue ?

JEANNE.

Je reconnais cette écriture !.. c'est celle de Marguerite.

BAZU.

La petite Marguerite ?.. ah ! bah !... Sous quelle statue ?

JEANNE, *parcourant la lettre.*

Mais c'est une déclaration d'amour, Dieu me pardonne !

BAZU.

Dieu vous pardonne, c'en est une... Sous quelle statue ?

JEANNE.

Comment ! Monsieur Bazu !... c'est à vous que...

BAZU.

Ca vous étonne ?.. mais, depuis un quart-d'heure, j'en suis saupoudré... c'est une averse de bouquets, d'éventails, de rendez-vous... j'en ai dans toutes les mains, dans toutes les poches... j'ai été obligé de fourrer un billet doux dans le gousset de ma montre... les dégagements me manquent !..

JEANNE.

Vous êtes un monstre !

BAZU.

C'est une opinion isolée... dont quelques femmes de goût ont pris soin de me venger.

JEANNE, *pleurant.*

Voilà précisément ce qui fait mon chagrin, Monsieur... oh ! tenez, je sens que c'est plus fort que moi... qu'il faut que j'éclate... que je sanglotte... ça soulagera peut-être mon pauvre cœur !..

BAZU.

Soulagez-le, soulagez-le. (*à part.*) Je te reconnais là, ô cœur humain !.. elle me revient, parce que les autres m'arrivent... Et de six !.. (*Haut.*) Et vous consentiriez à m'épouser, malgré les taches... ?

JEANNE.

Ah ! Monsieur Bazu, si cela ne dépendait plus que de moi !..

BAZU.

Papa y consentira... je lui forcerai la main... Puisqu'il en est ainsi, gardez cette lettre... je vous l'immole.

JEANNE.

Oh ! merci ! merci !

BAZU, *à part.*

Je peux bien lui immoler ça... il me reste quatre autres gages d'amour...

JEANNE.

Oh ! mais, tout-à-l'heure, ici... j'ai tout entendu.. ces deux rendez-vous... à dix heures..

BAZU.

Sous Apollon et Minerve ?.. je vous les immole encore... bah !..

JEANNE.

Ce n'est pas tout... Monsieur Bazu... ce bouquet... que je vois là sur cette boîte... (*Elle indique la boîte qui est sur la table.*)

BAZU, *allant à la table.*

Ce bouquet ?.. ah ! c'est juste... le voilà.

JEANNE.

Que vous êtes bon !.. Tenez, prenez le mien en échange...

BAZU.

J'accepte la négociation !.. (*Il baise le bouquet, a part.*) Il me reste encore deux gages d'amour... ça suffit au bonheur d'un homme seul.

JEANNE.

Tiens ! qu'est-ce que c'est donc que ça ?.. cet évantail, qui sort de votre poche ?..

BAZU.

Comment ?.. quoi ?.. j'ai un éventail ?.. c'est juste... j'oubliais...

JEANNE.

Si je vous offrais le mien en échange ?..

BAZU.

J'accepte encore la négociation... (*Il baise l'éventail, à part.*) Il ne me reste plus qu'un billet... mais je ne lâcherai pas celui-là !

JEANNE.

Voyez un peu, si je n'étais pas arrivée à temps, à quoi je vous exposais !.. quand je pense que dans une demi-heure peut-être... Quelle heure est-il donc à votre montre ?

BAZU, *tirant sa montre, et laissant tomber la lettre qui était dans son gousset, à part.*

Bon !.. ma dernière ressource !..

JEANNE.

Vous laissez tomber quelque chose. (*Elle ramasse la lettre.*) (1).

(1) Bazu, Jeanne.

(1) Jeanne, Bazu,

souffrirai pas que l'on parle ainsi, devant moi, de mon ami Turenne.

BERTHE.

Votre Turenne est un traître, un intrigant!

BAZU.

Modérez, s'il vous plaît!

BERTHE.

Et je ne souffrirai pas, moi, que toute la fleur de notre belle jeunesse se laisse tromper et duper par lui!.. entendez-vous?..

BAZU.

J'entends fort bien... vous ne voulez pas que la fleur de notre belle jeunesse se laisse... Mais moi?

BERTHE.

Pas plus vous que les autres.

BAZU, *à part.*

Qu'entends je!.. mais, à ce compte, je fais partie aussi de la fleur... en question!.. (*Haut.*) Permettez, gente demoiselle...

BERTHE.

Je vous dis que je m'y oppose... et que vous ne partirez pas... (*Lui lançant un regard et lui donnant un petit coup d'éventail sur la joue.*) Ingrat!

BAZU, *à part, mettant la main sur son cœur.*

Le coup a porté!.. je suis transpercé!.. et de deux!.. (*Haut.*) C'est différent... si j'ose vous deviner, je ne partirai pas... mais il me faut un mot... une promesse... un gage... (*Il s'approche pour l'embrasser.*) Nous sommes seuls... Le gage, s'il vous plaît! (*Un domestique paraît au fond.*)

BERTHE.

Chut! silence!

BAZU, *apercevant le domestique qui reste dans le fond, à droite.*

Le diable l'emporte!.. (*Baissant la voix.*) A défaut du gage... la promesse?

BERTHE.

Ce soir... devant la statue d'Apollon, à dix heures! (*Elle remonte.*)

BAZU, *à part.*

A la même heure que l'autre!.. et à une demi-lieue de distance!.. ça me gênera!

BERTHE, *se retournant.*

Vous dites?..

BAZU.

J'y serai... (*à part.*) Ça ne se peut pas... c'est impossible... mais, c'est égal... j'y serai!..

BERTHE.

A ce soir! (1)

BAZU.

Nos montres vont-elles... (*se reprenant.*) Oh! pardon... rien... ma demande est indiscrète... A ce soir!

BERTHE, *à part, en riant.*

Voilà une conquête qui ne me coûtera pas cher! (*Elle sort au fond, à gauche.*)

(1) Berthe, Bazu.

BAZU.

Elle est à moi!.. Ah! ça, mais je suis très couru! très demandé!..

LE DOMESTIQUE, *s'approchant mystérieusement.*

Monsieur Tancrède Bazu?

BAZU.

C'est moi... (*Le domestique lui remet une petite boîte, salue respectueusement, se dirige vers la porte du fond, à gauche; arrivé là, il se retourne, salue de nouveau et sort.* (*A part, pendant que le valet s'incline.*) Belle livrée!.. une boîte!.. que signifie cet ustensile?. (*Ouvrant la boîte.*) Un bouquet!.. Eh! mais!.. je l'ai vu quelque part!.. j'ai déjà flairé cette renoncule!.. c'est le bouquet que la jeune Hébé portait à sa ceinture, au dernier bal de la Reine, et qu'elle a refusé au marquis de Vardes!.. Un billet!.. (*Il prend le billet, va déposer la boîte sur la table, à droite, et lit.*) « Rapportez ce bouquet à la personne qui « vous attendra, ce soir, dans le bosquet de « Diane... après le jeu de la reine. » Bon! le jeu de la reine finit à dix heures!.. Ça ne se peut pas... c'est plus que jamais impossible... mais c'est égal, j'y serai...Et de trois!.. Comme ça va!.. comme ça va!..

UN PAGE, *entrant par la porte de gauche* (1).

Monsieur Tancrède Bazu?..

BAZU.

C'est moi.

LE PAGE.

De la part d'une noble dame, qui réclame le plus profond mystère!.. (*Il remet un éventail.*)

BAZU.

Dites à votre noble dame que le voile le plus épais couvrira sa faiblesse... (*Le page sort à gauche.*) L'éventail d'Aminthe!.. Et le billet?.. il me faut un billet!.. (*Il ouvre l'éventail.*) Ah! des lignes au crayon... (*Il lit sur l'éventail.*) « Rapportez cet éventail, après la « fermeture des grilles du château. » Bon!.. encore à dix heures!.. Ça ne se peut pas!.. c'est quadruplement impossible.,. mais, c'est égal, j'y serai! (*Pendant ces derniers mots, on a vu Marguerite à la porte de droite, au fond, indiquer du doigt Bazu à un domestique, qui entre pendant qu'elle disparaît.*)

LE DOMESTIQUE, *s'approchant.* (2)

Monsieur Tancrède Bazu?..

BAZU.

C'est moi... (*Le domestique lui remet une lettre et sort par le fond.* (*A part, le regardant sortir.*) Quel bel homme!.. (*A lui-même.*) Mais ce n'est plus de la concurrence!..

AIR : *un page aimait la jeune Adèle.*

C'est de la rage, du délire!..
Non, par Tancrède, mon patron,
Je ne pourrai jamais suffire
A l'amour de cet escadron!

(1) Bazu, le Domestique.
(2) Le Page, Bazu.

Mon tendre cœur, que je profane,
On le découpe, on le met en lambeaux!...
Ah! nous aurons du mal, ma pauvre Jeanne,
Pour en retrouver les morceaux.

(*Lisant la lettre.*) « Monsieur...

SCÈNE X.

JEANNE, BAZU. (1)

JEANNE, *qui est entrée, à la fin du couplet, par le fond, à gauche, et qui s'est approchée de Bazu, lui arrachant la lettre.*

Ah! je vous y prends, perfide!..

BAZU.

Jeanne, rendez-moi ça!.. c'est le mémoire de mon parfumeur!

JEANNE, *lisant.*

« Monsieur... ce soir, à dix heures... »

BAZU, *à part.*

Bon! Et de cinq!.. j'y serai... (*à Jeanne*). Où ?.. Sous quelle statue?

JEANNE.

Je reconnais cette écriture!.. c'est celle de Marguerite.

BAZU.

La petite Marguerite?.. ah! bah!... Sous quelle statue ?

JEANNE, *parcourant la lettre.*

Mais c'est une déclaration d'amour, Dieu me pardonne!

BAZU.

Dieu vous pardonne, c'en est une... Sous quelle statue?

JEANNE.

Comment! Monsieur Bazu!... c'est à vous que...

BAZU.

Ca vous étonne?.. mais, depuis un quart-d'heure, j'en suis saupoudré... c'est une averse de bouquets, d'éventails, de rendez-vous... j'en ai dans toutes les mains, dans toutes les poches... j'ai été obligé de fourrer un billet doux dans le gousset de ma montre... les dégagements me manquent!..

JEANNE.

Vous êtes un monstre!

BAZU.

C'est une opinion isolée... dont quelques femmes de goût ont pris soin de me venger.

JEANNE, *pleurant.*

Voilà précisément ce qui fait mon chagrin, Monsieur... oh! tenez, je sens que c'est plus fort que moi... qu'il faut que j'éclate... que je sanglotte... ça soulagera peut-être mon pauvre cœur!..

BAZU.

Soulagez-le, soulagez-le. (*à part.*) Je te reconnais là, ô cœur humain!.. elle me revient, parce que les autres m'arrivent...Et de six!.. (*Haut.*) Et vous consentiriez à m'épouser, malgré les taches...?

JEANNE.

Ah! Monsieur Bazu, si cela ne dépendait plus que de moi!..

BAZU.

Papa y consentira... je lui forcerai la main... Puisqu'il en est ainsi, gardez cette lettre... je vous l'immole.

JEANNE.

Oh! merci! merci!

BAZU, *à part.*

Je peux bien lui immoler ça... il me reste quatre autres gages d'amour...

JEANNE.

Oh! mais, tout-à-l'heure, ici... j'ai tout entendu.. ces deux rendez-vous... à dix heures..

BAZU.

Sous Apollon et Minerve?.. je vous les immole encore... bah!..

JEANNE.

Ce n'est pas tout... Monsieur Bazu... ce bouquet... que je vois là sur cette boîte... (*Elle indique la boîte qui est sur la table.*)

BAZU, *allant à la table.*

Ce bouquet?.. ah! c'est juste... le voilà.

JEANNE.

Que vous êtes bon!.. Tenez, prenez le mien en échange...

BAZU.

J'accepte la négociation!.. (*Il baise le bouquet, a part.*) Il me reste encore deux gages d'amour... ça suffit au bonheur d'un homme seul.

JEANNE.

Tiens! qu'est-ce que c'est donc que ça?.. cet évantail, qui sort de votre poche?..

BAZU.

Comment?.. quoi?.. j'ai un éventail?.. c'est juste... j'oubliais...

JEANNE.

Si je vous offrais le mien en échange?..

BAZU.

J'accepte encore la négociation... (*Il baise l'éventail, à part.*) Il ne me reste plus qu'un billet... mais je ne lâcherai pas celui-là!

JEANNE.

Voyez un peu, si je n'étais pas arrivée à temps, à quoi je vous exposais!.. quand je pense que dans une demi-heure peut-être... Quelle heure est-il donc à votre montre?

BAZU, *tirant sa montre, et laissant tomber la lettre qui était dans son gousset, à part.*

Bon!.. ma dernière ressource!..

JEANNE.

Vous laissez tomber quelque chose. (*Elle ramasse la lettre.*) (1).

(1) Bazu, Jeanne.

(1) Jeanne, Bazu,

BAZU, *courant à gauche.*

Sauvez-vous !.. (1)

LA MARQUISE.

Mais vous avez juré...

BAZU.

Je jure tout!.. Vite !.. par cette petite porte !..

LA MARQUISE, *qui a gagné la droite.*

Oui! (*La porte du fond s'ouvre, les lumières de la galerie éclairent le salon, et Jeanne paraît au fond.* (*Jour.*)

LA MARQUISE, *surprise, jetant un cri*

Ah ! (*Elle s'échappe à droite.*)

JEANNE, *à part.*

La marquise !..

SCÈNE XIII.

BAZU, JEANNE.

BAZU, *qui a ouvert la petite porte à gauche, se retournant.*

Venez, belle inconnue... Echappez-vous par la petite... (*Se trouvant en face de Jeanne.*) Ciel !.. c'était Jeanne !

JEANNE.

Quoi donc?

BAZU.

Oh! grâce! grâce pour un audacieux !..

JEANNE.

Comment?.. (*à part.*) Est-ce que la marquise...

BAZU.

Si j'avais su que c'était vous... jamais je n'aurais osé?..

JEANNE.

Plaît-il?.. vous avez osé... (*à part.*) Avec la marquise!

BAZU.

Le baiser sur la main, ce n'était rien... le baiser sur l'épaule, c'était peu... mais l'autre !.. sur la joue droite... le troisième et dernier !..

JEANNE, *à part.*

Ah ! le malheureux !

BAZU.

Mais comment n'ai-je pas deviné... j'aurais dû vous reconnaître, rien qu'au velouté de l'épiderme!

JEANNE, *à part.*

Eh bien! merci ! (*Ritournelle du chœur suivant.*) Chut ! écoutez!

LES FILLES D'HONNEUR, *dans la coulisse.*

AIR : *de Monpou.*

Chantons, chantons victoire !
Terrassés, soumis,
Oui... nos fiers ennemis
Sont tous,
Tous à nos genoux !

(1) Bazu, la Marquise.

BAZU, *parlé.*

Que signifient ces chants de victoire?

LES FILLES D'HONNEUR.

Suite de l'air.

D'une nouvelle gloire,
D'un nouveau renom,
Oui!.. le jeune escadron,
Ce soir, a couvert son nom.

SCENE XIV.

LES MÊMES, BERTHE, BLANCHE, HÉBÉ, AMINTHE, MARGUERITE. (*Elles se placent toutes au fur et a mesure qu'elles ont à parler.*)

BLANCHE, *à part.*

Dieu ! c'est lui !

LES QUATRE AUTRES, *successivement.*

C'est lui ! — C'est lui ! — C'est lui ! — C'est lui !

BLANCHE, *à demi-voix et en passant près de Bazu, qui tient le milieu de la scène.* (1)

Ah! monsieur!..Vous avez été d'une témérité... et sous les yeux de Minerve!.. ah !..

BAZU, *étonné.*

Plaît-il ?

BERTHE, *de même.*

Vive Dieu !... je ne croyais pas qu'un... Bazu eût l'impertinence d'un gentilhomme!... (2)

BAZU.

Plaît-il ?

HÉBÉ, *de même.*

Ah ! monsieur !... (3)

AMINTHE, *de même.*

Ah monsieur !...

MARGUERITE, *de même.*

Ah monsieur ! (4)

BAZU, *interdit.*

Plaît-il ? plaît-il ? plaît-il ?

JEANNE. (5)

Mais, en effet, Mesdemoiselles... qu'est-ce donc?.. que signifie?

BERTHE, *fièrement.*

Cela signifie, petite, que l'escadron volant de la Reine peut proclamer de nouveaux exploits... que Sa Majesté connaîtra dès ce soir.

(1) Blanche, Bazu.
(2) Berthe, Blanche, Bazu.
(3) Berthe, Blanche, Bazu, Hébé.
(4) Berthe, Blanche, Bazu, Aminthe, Hébé.
(5) Marguerite, Berthe, Jeanne, Blanche, Bazu, Aminthe, Hébé.

BLANCHE.

Oui, dès ce soir... il faut lui faire présenter, par Madame la Surintendante, la liste de nos prisonniers de guerre.

BAZU, *à part.*

Tiens! tiens! tiens!

JEANNE.

Des prisonniers de guerre?

BLANCHE.

Des jeunes gens de la cour, qui viennent de jurer, à nos pieds, de ne point déserter la cause de leur Roi.

BAZU.

Ah! bah!

BERTHE.

Mademoiselle Jeanne... Veuillez écrire les noms que chacune de nous va vous dicter.

JEANNE.

Bien volontiers. (*Elle prend place près de la table.*)

BERTHE, *se penchant vers elle.*

Ecrivez : Monsieur... (*Voyant près d'elle Blanche qui écoute.*) Ah! pardon, ma toute belle... chacune à son tour... (*Blanche s'éloigne.*) (*Tout bas.*) Monsieur Tancrède Bazu. (*Elle remonte.*)

JEANNE, *écrivant.*

Bien.

BLANCHE, *s'approchant et baissant la voix.*

Monsieur Tancrède Bazu.

JEANNE.

Très bien.

BAZU, *à part.*

Il paraît que ce n'est pas mal.

AMINTHE, *de même.*

Monsieur Bazu.

JEANNE.

Je vous en fais mon compliment.

MARGUERITE, *de même.*

Bazu.

JEANNE.

Jusqu'à présent les noms se valent.

HÉBÉ, *de même.*

Bazu.

JEANNE, *à part.*

Et de cinq!

BERTHE.

Maintenant, petite, lisez tout haut.

JEANNE, *se levant, le papier à la main.* (1)

De tout mon cœur... (*Elle lit*) « Mesdemoiselles Blanche, Berthe, Aminthe, Hébé et « Marguerite, soldats de l'escadron volant de « la Reine, ont séduit, vaincu et fait prisonniers, à elles cinq... Messieurs...

TOUTES.

Messieurs?...

(1) Bazu, Berthe, Aminthe, Blanche, Margu erite, Hébé, Jeanne.

JEANNE, *lisant.*

« Bazu... Bazu... Bazu... Bazu... et Bazu... » (*Elle plie le papier.*)

BAZU, *bondissant.*

Hein?

TOUTES.

Qu'entends-je?

BERTHE.

Cinq Bazu!..

BLANCHE.

Nous avons toutes séduit le même!

BAZU.

Elles m'ont toutes séduit!

HÉBÉ.

Mais c'est impossible!..

AMINTHE.

Dites... que c'est affreux!..

BERTHE.

Nous voilà couvertes de ridicule!

BLANCHE.

Déshonorées!

TOUTES.

Perdues!

JEANNE, *à part.*

Bien! bien!.. ça va!

BAZU, *hors de lui.*

Ah! ça, permettez... remettons-nous, entendons-nous, expliquons-nous.. (1) Comment! je suis autant de Bazu que cela!.. comment! je me suis trouvé, de ma personne, à dix heures précises, sous cinq statues différentes!.. Je demande l'explication de cette multiplication!..

MARGUERITE.

Ciel! la marquise!

BLANCHE.

Chut!.. pas un mot!

BERTHE, *à Jeanne, bas.*

Ne lui remettez pas ce papier!

HÉBÉ, *à Jeanne, bas.*

Cachez-le!

AMINTHE, *à Jeanne, bas.*

Déchirez-le!

BAZU, *à Jeanne, bas.*

Incendiez-le!

JEANNE, *bas.*

Oui! oui! oui!

SCENE XV.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part, en voyant Bazu.*

C'est lui!

(1) Aminthe, Berthe, Jeanne, Bazu, Blanche, Marguerite, Hébé.

JEANNE, *s'avançant vers elle, le papier à la main.*

Madame la marquise... Voici la liste des cunes seigneurs...

TOUTES.

Que fait-elle?

BERTHE, *la tirant par sa robe.*

Malheureuse (1)!

JEANNE, *continuant.*

Que ces demoiselles ont su ramener au parti de la cour... Lisez.

TOUTES.

Madame!.. ne lisez pas!...

BAZU, *à part.*

Bien! les cinq Bazu vont reparaître... ça en fera dix!...

LA MARQUISE, *lisant.*

« Messieurs... »

TOUTES, *à part.*

Nous sommes perdues!

BAZU, *à part.*

Allez; les Bazu, défilez, défilez.

LA MARQUISE, *lisant lentement.*

« Le Baron de Courville... »

BERTHE, *relevant la tête.*

Qu'entends-je!

JEANNE, *bas, à Berthe.*

C'était lui! sous la statue d'Apollon!

BERTHE, *bas.*

Lui!...

LA MARQUISE.

« Le Comte de Tavannes... »

BLANCHE.

Plaît-il?

JEANNE, *bas, à Blanche.*

C'était lui!.. Sous la statue de Minerve!

LA MARQUISE.

« Le Marquis de Vardes... »

JEANNE, *bas, à Hébé.*

Il a votre bouquet!...

LA MARQUISE.

« Le chevalier de Saint-Paul... »

MARGUERITE, *bas.*

Dieu! c'était..

JEANNE, *bas à Marguerite.*

C'était lui!..

LA MARQUISE.

« Le Vicomte de Chavigny. »

JEANNE, *bas à Aminthe.*

Il a votre éventail!

BAZU, *à part.*

Ah! ça, mais il n'y a pas un seul Bazu dans tout ça!... (*Bas à Jeanne.*) Qu'est-ce qu'ils sont devenus, les Bazu? .. où sont-ils passés?

LA MARQUISE, *se dirigeant vers la table à droite.*

Bravo, mesdemoiselles, bravo!

(1) Bazu, Aminthe, Berthe, Jeanne, la Marquise, Blanche, Marguerite, Hébé.

TOUTES, *serrant furtivement la main de Jeanne.*

Ah! merci!... merci!...

LA MARQUISE, *solennellement.*

Mais, à mon tour!..(1), Aux cinq noms que voici, je vais en ajouter un sixième. (*Prenant la plume et écrivant*). « Tancrède Bazu! »

TOUTES.

Encore!

BAZU, *s'avançant.*

Six Bazu!

LA MARQUISE, *s'approchant de lui et le regardant en face.*

Tancrède... Bazu... (*Les dames se trouvent sur le deuxième plan.*)

BAZU, *tout étourdi.*

J'entends très-bien... mais, pardon... sans être trop curieux... pourrais-je savoir où j'ai eu le plaisir... d'être séduit par Madame.

JEANNE, *bas et en riant.*

Tout-à-l'heure... ici... ce n'était pas moi.

(*Bazu se retourne à droite et à gauche,*

TOUTES, *très-bas, à mesure qu'il les regarde.*

Ni moi.. Ni moi...

BAZU.

Ah! diable!... il paraîtrait alors que c'était... (*Il regarde la marquise*).

LA MARQUISE, *bas.*

Ah! jeune homme!.. la victoire m'a coûté cher!

BAZU, *à part.*

Et à moi, donc! (*Résolument*). Je n'éteins plus une bougie, de ma vie!

LA MARQUISE.

Je vais, de ce pas, porter à Sa Majesté...

JEANNE, *l'arrêtant.*

Pardon, Madame la marquise... rien qu'un mot!...

(*Regardant alternativement la marquise et les filles d'honneur* (2).

Ces demoiselles me disaient, tout-à-l'heure, que, décidément, il y a trop d'ennemis à vaincre, dans ce temps-ci, pour un... corps d'armée aussi peu nombreux... et elles sont résolues à présenter à notre souveraine, une nouvelle compagnie... qui n'aura peut-être pas, les jours de combat, autant de... courage qu'elles... mais qui, dans l'occasion, aura assez d'adresse pour sauver d'une défaite assurée l'escadron de la Reine... N'est-ce pas là ce que vous me disiez, mesdemoiselles?

BLANCHE, *interdite.*

Oui.. oui... certainement... (*Bas aux autres*). Qui est-ce qui lui a dit ça?

LA MARQUISE.

Et cette nouvelle compagne s'appelle?..

BERTHE.

Mademoiselle Jeanne Robertin!

(1) Bazu, Jeanne, Aminthe, Berthe, Blanche, Marguerite, Hébé, la Marquise.

(2) Bazu, Aminthe, Berthe, Jeanne, la Marquise, Blanche, Marguerite, Hébé.

TOUTES.

Oui !

BLANCHE, *vivement.*

Une jeune fille très-intéressante !...

HÉBÉ, *de même.*

Excellente famille !...

AMINTHE, *de même*

Noblesse de robe !..

MARGUERITE, *de même.*

Dont le chef défend la bonne cause au parlement !

JEANNE, *à part.*

Allez, allez, allez !... j'étais sûre de vous amener là !

BERTHE.

Un nom d'autant plus recommandable, qu'il va s'allier bientôt à celui de Monsieur Bazu...

BLANCHE.

Jeune homme charmant !

HÉBÉ

Plein de belles qualités !...

MARGUERITE.

Dont le père... (*Bas à Blanche*). Aidez-moi donc !

BLANCHE.

Dont le père...

BERTHE.

Dont le père... (*Vivement*) est très-riche !

BAZU, *à part.*

Allez, allez, allez !... Elles sont toutes folles de moi !

LA MARQUISE.

Mademoiselle Jeanne, demain, vous serez fille d'honneur de la reine !

BAZU, *avec joie.*

Vrai ?.. Oh ! alors, je me réconcilie avec la maison d'Autriche.... je reste à la cour... (*Passant près de Jeanne.*) Et puisque Jeanne est enfin fille d'honneur... je l'épouse... (*A part.*) Pour la destituer !

CHŒUR FINAL.

AIR :

Qu'une autre campagne
Nous offre des lauriers nouveaux ;
Nouvelle compagne,
Nouveau soldat, suit nos drapeaux.

BAZU, *au public.*

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Grâce à l'amour que j'inspire
Au corps des filles d'honneur,
Je viens d'éprouver l'empire
De mon œil fascinateur...
Et si, maintenant j'ai peur,
C'est vous, Messieurs, dont la présence
M'inspire un secret effroi,
Vous seuls qui causez mon émoi :
Car, je suis bien sûr, d'avance,
D'avoir les femmes pour moi.
On est fort quand, comme moi,
On a les femmes pour soi !

REPRISE DU CHŒUR.

Qu'une autre campagne, etc.

FIN DE L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat à Saint-Denis-du-Port, près Lagny

LE LANSQUENET

ET LES CHEMINS DE FER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. BAYARD ET DUMANOIR,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 18 Mai 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONSIEUR DE QUINCAMPOIX, propriétaire	M. Klein.
HORTENSE, jeune veuve, } filles de Quincampoix	Mlle. Vallée.
EMMA, } filles de Quincampoix	Mlle. Lobry.
VERMANÇAY	M. Delmas.
MADAME VERMANÇAY	Mlle. Fernand.
LUCIEN, leur fils	MM. Deschamps.
HORACE	Achard.
ALCIBIADE	Sylvestre.
FLAMBARD, } domestiques	Rébard.
JOSEPH, } domestiques	Albert.
DARCY, } jeunes gens invités au bal	Clément.
ARTHUR, } jeunes gens invités au bal	Alfred.
Invités, domestiques.	

Nota. S'adresser, pour la musique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

Le théâtre représente un salon décoré pour un bal. Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMBARD, JOSEPH, *deux autres domestiques.*

Flambard, assis dans un coin, fait des calculs, en consultant un carnet. Joseph et les deux autres, debout, entourent une table de jeu : Joseph tient des cartes.

LES DEUX DOMESTIQUES.

Va donc !.. va donc !.. le lansquenet.

JOSEPH, *battant les cartes.*

Soyez calmes... nous avons le temps... monsieur vient de sortir et madame est à sa toilette. Tenez, pour mieux comprendre la chose, mettons au jeu.

PREMIER DOMESTIQUE.

De l'argent?

DEUXIÈME DOMESTIQUE,

Je n'en ai pas.

JOSEPH.

Non... n'importe quoi... tiens ! là, dans ce plateau... (*Ils vont prendre une corbeille de gâteaux.*)

FLAMBART, *calculant.*

Dixième versé... cinquante francs.—Prime, sept francs cinquante.

JOSEPH, *revenant à la table.*

Je suis banquier, et je risque un gâteau...

PREMIER DOMESTIQUE.

Ça ne te ruinera pas.

JOSEPH.

Je dis : faites vos jeux !.. le quart du gâteau, ou la moitié du gâteau.

PREMIER DOMESTIQUE, *prenant un gâteau.*

Je tiens la moitié ! (*Il en mange une moitié et met l'autre sur la table.*)

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Et moi, l'autre moitié. (*même jeu.*)

JOSEPH.

Et moi, je dis : le jeu est fait... Suivez bien... les cartes sont mêlées... coupe, François.

PREMIER DOMESTIQUE.

Quel gros paquet !

JOSEPH.

Deux jeux complets. Je dis : pour moi... à gauche... (*tournant la carte.*) un valet... (*riant.*) Tiens, c'est drôle... parce que je suis cocher... pour vous, à droite... une dame... ah ! vous n'êtes pas malheureux, vous... si j'amène une dame, vous gagnez... si j'amène un valet... à moi le gâteau !... (*jetant des cartes.*) Je tire au milieu... huit, as, roi valet... à moi !.. Je pourrais m'en aller je reste... il y a... deux gâteaux.

PREMIER DOMESTIQUE.

Je tiens les deux.

JOSEPH.

Alors, tu fais banco... ça fait quatre... ça va toujours en doublant, lorsqu'on reste... (*Jouant.*) Pour moi... un dix... pour toi... un dix !.. ça s'appelle un refait... le banquier a gagné... Je pourrais encore rester, ça ferait huit gâteaux... mais bah ! je fais Charlemagne !.. (*Il mange les gâteaux.*)

PREMIER DOMESTIQUE.

Mais pourquoi que ça s'appelle lansquenet ?

JOSEPH.

Oh ! ça, c'est un coup fameux... Si, quand j'ai dit : pour moi, pour toi, je retourne quatre fois de suite la même carte...

PREMIER DOMESTIQUE.

C'est toi qui perds ?

JOSEPH.

Non, c'est toi... c'est ce coup qu'on appelle lansquenet... C'est le coup qui a fait perdre une si grosse somme à M. Lucien, notre jeune maître... il y a eu du tapage... on se plaignait de tricheries, de cartes bizeautées...

PREMIER DOMESTIQUE.

Tiens ! tiens, on triche donc à ce jeu là ?

JOSEPH.

Quelquefois... mais ça ne se voit généralement que dans la bonne société .. M. Lucien était tout bouleversé... quand M. Horace, son oncle, l'a arraché de la table.

FLAMBARD, *fermant son carnet.*

Et il a bien fait !... Jouer au lansquenet ! (*avec mépris*) un jeu de laquais !

JOSEPH.

Eh bien ? Et toi donc ?

FLAMBARD.

Moi, c'est différent !... (*fièrement*). Je joue à la bourse.

PREMIER DOMESTIQUE.

Bah !

FLAMBARD.

Je suis dans les chemins de fer... J'avais une sixaine de cents francs à la caisse d'épargne... j'ai retiré mes capitaux pour prendre une action de Paris à Lyon, et deux de Vaugirard à Rennes.

PREMIER DOMESTIQUE.

Pour être actionnaire !..

JOSEPH.

Cantalou, va !

FLAMBARD.

Laisse donc, c'est solide !.. Je me suis adressé à un monsieur rouge, qui vient voir souvent M. Vermançay, notre maître... on dit que c'est un marron... moi, je dis que c'est un rouge... mais des goûts et des couleurs... Bref, le marron m'a acheté trois actions, et j'ai là, en portefeuille, un Lyon et deux Rennes.

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

JOSEPH (*vivement*).

Chut !... Du monde !... Rangez ces cartes... (*on remet tout en place*).

SCÈNE II.

Les mêmes, QUINCAMPOIX, HORTENSE, EMMA, ALCIBIADE, puis MADAME VERMANCAY.

(*Quincampoix donne le bras à Emma, Alcibiade à Hortense*).

TOUS.

Air : *Du bal d'enfants.*

Mon cœur bat d'impatience !
Après plus d'un an d'absence,
Quel plaisir
De pouvoir se réunir !

QUINCAMPOIX, *regardant autour de lui.*

Mais quel air de fête !..

FLAMBARD, *s'approchant.*

Ici tout s'apprête,
Pour faire danser...

EMMA, *à son père.*

Que j'ai bien fait de vous presser !
Un bal !... ah ! mon père,
Nous ne pouvions guère
Entrer plus gaîment
Et mieux choisir notre moment.

QUINCAMPOIX, *à Flambard.*

Annoncez à madame Vermançay que M. de Quincampoix, de Dijon... accompagné de ses deux filles... de Dijon...

ALCIBIADE.

Et de son futur gendre, Alcibiade Pluchon...

FLAMBARD.

De Dijon ?

MADAME VERMANÇAY *entrant.*

Flambard... (*les voyant*) Ah ! ciel ! se peut-il ?.. mon tuteur ! Hortense ! Emma !...

REPRISE ENSEMBLE.

Après plus d'un an d'absence, etc.

ALCIBIADE, *bas à Quincampoix.*

Présentez-moi.

MADAME VERMANÇAY.

Vous mon tuteur!.. vous à Paris!..

HORTENSE.

Depuis quelques heures seulement.

MADAME VERMANÇAY.

Et à peine arrivé, votre première visite est pour nous... Ah! merci! . que c'est bien à vous!

QUINCAMPOIX.

Du tout!... ne me remercie pas, je ne voulais pas venir te voir!.. Je suis venu... mais je ne voulais pas... à cause de ton mari...

MADAME VERMANÇAY.

Ah! mon Dieu!

ALCIBIADE, *bas à Quincampoix.*

Présentez-moi donc!...

MADAME VERMANÇAY.

Et pourquoi lui en vouloir, à ce pauvre Vermançay?.. qu'a-t-il fait?

QUINCAMPOIX.

D'abord, il a quitté Dijon!... on ne doit pas quitter Dijon... Ensuite, il a donné sa démission d'une belle et bonne place dans les domaines...

MADAME VERMANÇAY.

Sa démission!... je ne crois pas.

HORTENSE.

Mais non... vous vous trompez!

QUINCAMPOIX.

Il l'a donnée... j'en suis sûr... On ne doit jamais quitter sa place... quand elle est bonne... Mais monsieur était à l'étroit dans notre petite ville. C'est tout simple... à Dijon, en province, on a ce qu'on a... ça n'augmente, ni ne diminue... c'est toujours la même chose... c'est monotone... tandis qu'à Paris, la marée monte ou descend, le ballon gonfle ou crève... le thermomètre est à million ou à zéro...

ALCIBIADE.

Vous ne voulez donc pas me présenter à la fin?

QUINCAMPOIX, *brusquement*

Eh! que ne le dites-vous?... (*le présentant*). M. Alcibiade Pluchon... un des premiers moutardiers...

ALCIBIADE.

De Dijon... et futur époux de mademoiselle Emma...

MADAME VERMANÇAY.

De... (*à part*) Ah! mon Dieu... mon pauvre fils!..

EMMA.

Mon papa!...

QUINCAMPOIX.

Eh bien! oui, ton futur époux... un garçon qui tient à son pays!.. (*bas*). N'aie pas l'air de penser à l'autre surtout... à ce petit Lucien!

MADAME VERMANÇAY, *contrainte.*

Et c'est sans doute pour la corbeille, le trousseau, que vous venez à Paris?

QUINCAMPOIX.

Allons donc! Est-ce que nous n'avons pas tout ce qu'il faut à Dijon?.. en moins grand, par exemple... En venant ici, j'avais perdu mon mouchoir... Horace, ton beau-frère, que nous venions de rencontrer... rue Montmartre, je crois... m'a fait entrer dans un de vos nouveaux magasins... qui m'a paru avoir trois quarts de lieue... j'ai demandé un foulard, qui m'a été servi par quatre cents commis... et j'ai déposé trois francs cinquante sur un des vingt-sept comptoirs de la boutique.

Air : Patrie, honneur (*La somnambule.*)

Je n'ai jamais vu si grand magasin!
Grands escaliers et grands portiques,
Grands comptoirs.. Grands commis.. Enfin,
Dans la plus grande des boutiques,
Tout était grand, oui, tout!.. Bien entendu,
Hors le foulard que l'on m'avait vendu.

MADAME VERMANÇAY.

Mais alors, si ce n'est pas ce mariage qui vous amène...

QUINCAMPOIX.

C'est... c'est ce gredin de chemin de fer de Lyon!..

SCENE III.

LES MÊMES, HORACE.

HORACE, *entrant.*

Qui est-ce qui parle de chemin de fer?.. Eh! c'est le papa Quincampoix!..

QUINCAMPOIX.

Eh! c'est ce cher Horace!

HORACE.

Rebonjour, tout le monde!.. (*s'apprêtant à l'embrasser.*) Papa Quincampoix, je n'ai pas pu vous donner l'accolade sur la voie publique... c'est défendu par les règlements de police... Permettez... (*Il l'embrasse. A Hortense, de même.*) Madame, permettez... (*bas.*) Est-ce que vous me refusez un à-compte sur mon bonheur?.. (*Il l'embrasse, et ensuite à Alcibiade, sans le regarder.*) Mademoiselle... mademoiselle perm.... (*le regardant.*) Bon jour, monsieur... ça va tout doucement, merci. (*Il lui tourne le dos.*)

ALCIBIADE, *à part.*

Hum!.. c'est ma bête noire, ce gros Parisien-là!

EMMA, *qui s'est approché de lui, bas et furtivement.*

Comment se porte-t-il?.. va-t-il venir?.. M. Lucien?..

ALCIBIADE, *s'approchant.*

Hein!.. Plaît-il?

HORACE, *à Alcibiade.*

Monsieur?..

ALCIBIADE.

Rien. (*A part.*) Dieu! qu'il me déplaît!

HORACE, *à Quincampoix.*

Ah! ça, vous en voulez donc beaucoup aux chemins de fer?

QUINCAMPOIX.

Horriblement!

(*Flambard se rapproche.*)

HORACE.

Eh bien! touchez là, je suis de moitié dans votre haine.

HORTENSE.

Vous?.. ah! mon Dieu!

MADAME VERMANÇAY.

Et j'en réclame aussi ma part... ces messieurs ne s'occupent, ne parlent plus que de cela... il n'est pas de conversation un peu intéressante, qui ne soit coupée par un chemin de fer.

QUINCAMPOIX, *furieux.*

S'ils ne coupaient encore que les conversations... ça se rejoint... mais ma maison de campagne, ma salle à manger, partagée en deux!.. voilà ce qui ne se rejoint pas.

HORACE.

Ah! bah! votre salle à manger...

QUINCAMPOIX.

Traversée, coupée au beau milieu par le tracé de Paris à Lyon, compagnie Wurtzbourg!

HORACE.

Ah! diable! ce sera gênant... on est là, on dîne avec celle qu'on aime... (*regardant Hortense.*) Un tête-à-tête charmant... ou bien avec des amis... on va trinquer... brrr!.. un convoi!.. allons! allons! c'est désagréable.

QUINCAMPOIX.

Oh! les chemins de fer!... je suis furieux!..

HORACE, *riant.*

Surtout contre la compagnie Wurtzbourg.

QUINCAMPOIX.

Oh! elle n'aura pas le dernier mot avec moi!.. elle ne traversera pas ma salle à manger... quand je devrais m'y planter et arrêter de mes propres mains ses locomotives!

ALCIBIADE.

Vous ne seriez peut-être pas de force.

HORACE.

Peut-être est joli! ah! ah! ah! (*Alcibiade le regarde avec colère.*)

QUINCAMPOIX.

Aussi, avant d'employer les moyens violents, je viens tout exprès à Paris pour réclamer, pour protester... Il y a justement aujourd'hui assemblée des administrateurs de la compagnie, et j'y vais...

MADAME VERMANÇAY, *qui causait avec Hortense et Emma sur un canapé.*

Vous me quittez?.. mais vous reviendrez pour le bal, n'est-ce pas?

QUINCAMPOIX.

Du tout! du tout!.. par exemple! après une nuit en voiture!

HORACE.

Bah! ça délasse.

MADAME VERMANÇAY.

Oh! vous reviendrez, mon tuteur... et d'abord, je retiens ces dames en ôtage...

HORACE.

Prisonnières de guerre.

EMMA.

C'est cela, madame, retenez-nous, je ne demande pas mieux...

HORTENSE.

Mais pour rester au bal, nous n'avons pas de toilette.

HORACE.

A quoi bon?

MADAME VERMANÇAY.

Je m'en charge. (*A Alcibiade.*) Monsieur voudra bien...

ALCIBIADE.

J'accepte... je suis un danseur... j'ose même dire, un beau danseur... Seulement j'éprouve, ainsi que ces dames, le besoin d'un peu de coquetterie...

HORACE.

Oh! je vais prévenir mon tailleur, et, avec quelques instructions particulières, il vous habillera d'une jolie façon...

ALCIBIADE.

Merci!

QUINCAMPOIX.

Ah! dites donc, Horace, j'ai un billet à toucher, rue d'Antin... Est-ce près d'ici?...

HORACE.

A deux pas... donnez-moi cela, je m'en charge.

QUINCAMPOIX.

Je vous laisse... adieu.

MADAME VERMANÇAY.

Déjà?... si vous attendiez mon mari?.... Flambart, monsieur Vermançay?

FLAMBART.

Monsieur est à la Bourse.

QUINCAMPOIX.

Hein!...

HORACE, *vivement.*

Place de la Bourse... oui, je viens de le rencontrer place de la Bourse... pour une emplette..

MADAME VERMANCEY.

Il va rentrer... venez, mes bonnes amies. (*A part*). A la Bourse!

QUINCAMPOIX, *de même.*

A la Bourse !

HORACE, *à part.*

Encore un d'escamoté !

QUINCAMPOIX.

Je pars... Adieu, mes deux filles : que je t'embrasse...

HORACE.

C'est-à-dire, que je vous embrasse!

QUINCAMPOIX.

Mes filles?... des enfants que j'ai élevés ?... Je n'ai jamais pu me décider à leur dire *vous*.

CHŒUR.

Air : *du Loup dans la bergerie.*

Hâtons-nous, mes amis, les heures nous sont chères;
Car bientôt en ces lieux, notre bal va s'ouvrir.
Abrégeons le temps des affaires,
Pour augmenter, plus tard, les instants du plaisir.

(*Quincampoix et Alcibiade sortent au fond; madame Vermançay fait sortir les deux dames à gauche.*)

SCÈNE IV.

HORACE, *bas à Flambart, qui sort.*

Si jamais tu t'avises de dire que mon frère va de ce côté-là!... (*A part*). Quand monsieur Quincampoix nous arrive, avec ses deux filles que nous aimons, Lucien et moi... ça tomberait bien!...

SCENE V.

HORACE, VERMANCAY, FLAMBART, *qui va et qui vient.*

VERMANÇAY, *au fond, donnant son chapeau à Flambart.*

Dans mon cabinet, entendez-vous?... et vous viendrez m'avertir, sans crier, comme toujours.

HORACE.

Certainement.

VERMANÇAY, *se retournant.*

Plaît-il?...

HORACE.

Bonsoir, frère... (*A Flambart, continuant*). Il est inutile d'annoncer tout haut monsieur Hector Lajaunais, courtier marron.

VERMANÇAY, *allant à lui.*

Quoi! tu sais...

HORACE.

Que tu joues à la Bourse... sur les chemins de fer... que tu spécules, que tu agiotes... et que tu emploies ce petit rouget de Lajaunais. (*A part*). Droit au but, ça vaut mieux.

VERMANÇAY.

Allons donc! tu es fou.

HORACE.

Voyons, là, tu n'as jamais acheté ou vendu des actions à terme... fin de mois... spéculant sur la hausse ou sur la baisse?.. avoue...

VERMANÇAY.

Moi?

HORACE.

Avoue donc !

VERMANÇAY.

Je ne dis pas précisément non... une fois ou deux, comme tout le monde.

HORACE.

Voilà!... tout le monde s'excuse, en disant : comme tout le monde.

VERMANÇAY.

Mais, Dieu merci! j'ai eu du bonheur.

HORACE, *étonné.*

Tu as gagné?

VERMANÇAY.

Non, — mais je n'ai pas perdu, quand je devais perdre... Mon agent de change avait oublié d'acheter.

HORACE, *à part.*

Parbleu!

VERMANÇAY.

Une autre fois, il avait oublié de vendre...

HORACE.

Comme c'est heureux, d'avoir un agent de change étourdi !... — Sans cela, tu perdais...

VERMANÇAY.

Oh ! peu de chose.

HORACE, *à part.*

Je sais combien, va, j'ai le compte. — (*Haut*). Et, en ce moment, qui sait?... Tu es peut-être intéressé dans quelque spéculation...

VERMANÇAY.

Moi ?.. Tu penserais...

HORACE.

Je pense que tu joues encore. Cette fortune si mince, que nous a laissée notre pauvre père... lui qui a eu tant de peine à la gagner... elle te suffisait, avec ta place... mais je conçois que, si tu as donné ta démission...

VERMANÇAY.

Eh! bien, oui, cette place, où pouvait-elle me mener?.. à végéter sans cesse, renfermé dans une fortune sans avenir, comme dans un cercle de plomb. — Je ne le puis pas : il faut que je monte, il faut que j'arrive, il faut que je sois riche à mon tour... et, je te l'avoue, frère, cette rage de spéculation, cette fièvre contagieuse qui gagne et envahit les natures les plus calmes, ce besoin de luxe, qui s'étend dans toutes les classes... ces fortunes hâtives, qui s'élèvent en un jour... tout cela tente, tout cela monte au cerveau... et l'on se surprend à se dire : pourquoi ne ferais-je pas comme tout le monde?

HORACE.

Toujours tout le monde!.. Alors... si tu as joué... je comprends qu'aujourd'hui, jour de liquidation à la Bourse, tu sois un peu in-

quiet... surtout si tu avais acheté ou vendu à terme de ces actions de la compagnie Wurtzbourg. (*A part*). C'est ça.

FLAMBART, *qui rentre, à part.*

Hein ?

VERMANÇAY.

Moi ?.. je ne sais pas ce que tu veux dire...

HORACE.

Ces actions de Lyon, dont le flux et le reflux est si terrible !

FLAMBART, *à part.*

C'est bien ça !.. je transpire beaucoup.

HORACE.

Livrables, peut-être, au moment où elles dégringolent tout-à-coup.

FLAMBART, *jetant un cri.*

Ah !

VERMANÇAY.

Encore toi !

FLAMBART, *tremblant.*

Monsieur !.. monsieur !... C'est-il bien vrai ?

HORACE.

Quoi ?

FLAMBART, *balbutiant.*

Etes-vous sûr que les Wurtzbourg vont dégringoler ?

HORACE.

Est-ce que tu en as ?

FLAMBART, *désespéré.*

J'ai un Lyon, monsieur !... un affreux Lyon, qui me ronge !...

VERMANÇAY.

Toi ?

HORACE, *à Vermançay.*

Tout le monde, voilà. (*A Flambart.*) Vends-le bien vite, ton Lyon.

FLAMBART.

Et l'autre ?... mon autre chemin ?... de Vaugirard à Rennes ?

VERMANÇAY.

Détestable !

HORACE.

Exécrable !

FLAMBART.

Ah ! mes pauvres Rennes !

HORACE.

Vends tes Rennes, malheureux.

FLAMBART.

Mais à qui ?... quel est l'imbécille qui en voudra ?... (*A Horace.*) Monsieur, si vous en avez envie...

HORACE.

Veux-tu te sauver !

FLAMBARD, *à Vermançay.*

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Si monsieur veut...

VERMENÇAY.

Plait-il ?.. Quelle insolence !

HORACE, *le prenant à part.*

Dame ! on joue avec ses valets...
C'est juste : car ils sont, je pense,
De tout ce monde...

VERMANÇAY.

Eh quoi !

HORACE, *bas.*

Dont tu parlais.
Maître et valet, lorsque tous deux, sans honte,
Vous cédez aux mêmes penchants,
Le malheureux croit que c'est lui qui monte,
Et moi, je dis que c'est toi qui descends !

LUCIEN, *en dehors.*

Mon père ?... où est-il ?...

VERMANÇAY.

Lucien !

HORACE.

Ton fils !... pas un mot devant lui !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Mon père !... que me dit-on ?.. Emma est ici !..

HORACE.

Eh ! oui... avec Hortense, ma bien-aimée à moi, et ce bon monsieur Quincampoix.

VERMANÇAY.

Lui ! à Paris !.. chez moi !.

HORACE.

Certainement, tu les verras tous au bal. — Est-ce que cela te fait de la peine ?

VERMANÇAY.

Non, non .. je ne dis pas.. mais.. (*à part.*) j'aurais autant aimé, en ce moment...

LUCIEN.

J'oubliais de te dire que monsieur Lajaunais te demande : je l'ai fait entrer dans ton cabinet...

FLAMBART.

C'est de ça que je viens prévenir monsieur...

VERMANÇAY, *affectant de l'indifférenee.*

Lajaunais ?.. que me veut-il ?.. je ne sais.. je vais voir...

HORACE, *à part.*

Et d'un !... maintenant à l'autre !... (*Bas á Flambart*). Dès que le rouget quittera ton maître, viens me prévenir.

FLAMBART.

Juste... je vais le guetter, pour lui demander un conseil.

(*Il sort après Vermancay*).

SCENE VII.

HORACE, LUCIEN.

LUCIEN.

Emma, ici !.. tu l'as vue, mon oncle !.. Est-elle toujours jolie ? — T'as-t-elle parlé de moi ?.. Mais réponds donc !

HORACE.

Mais tu parles toujours !... Eh bien ! oui, elle est charmante... elle pense toujours à toi.

LUCIEN.

Vrai ?.. Oh ! mon petit oncle ! mon cher petit oncle !

HORACE.

Ah ! bah ! moi, que tu boudais !.. à qui, depuis quarante-huit heures, tu n'as pas adressé une parole !..

LUCIEN.

Parce que je t'en voulais... et tu étais bien heureux d'être mon oncle !.. sans cela, je t'aurais..

HORACE.

Tu m'aurais cherché querelle... provoqué.. tué peut-être... et pourquoi ?.. parce que je t'ai gagné ton argent au lansquenet... Tu m'en veux encore ?

LUCIEN.

Eh bien ! oui, là... je t'en veux.

HORACE.

Le fait est que le tour était piquant !... après les cinquante écus que je t'avais gagnés la veille...

LUCIEN.

Oh ! ça, je t'aurais pardonné... mais les trois mille francs d'avant-hier !..

HORACE.

Hein !.. quelle belle raffle !.. le banquier avait passé six fois... et six fois tu avais bravement tenu... Cela faisait une banque de mille écus...

LUCIEN.

C'était mon argent qui était là.., mon gain de huit jours.

HORACE.

Aussi, mon enragé allait tenir une septième fois... mais j'étais le premier... j'étais avant toi... je te souffle ce banco-là...

LUCIEN.

C'était indigne !

HORACE.

Le banquier tourne... un neuf pour moi... je dis : le neuf est bon... il viendra, le neuf... arrive donc, cher petit neuf... il est arrivé... à moi le magot !

LUCIEN.

Trois mille francs qui me revenaient !

HORACE.

Ah ! bah ! c'est désagréable, je ne dis pas... mais qui est-ce qui les a gagnés ?.. moi, ton oncle... ça ne sort pas de la famille... ça doit te consoler.

LUCIEN.

Oui, joliment ! (*en colère.*) Qu'est-ce que tu as fait de mon argent ?

HORACE.

Ce que je fais de tous les argents possibles... métamorphosé en truffes et en Champagne Moët.

LUCIEN.

J'en aurais bien fait autant.

HORACE.

Il ne fallait pas jouer, mon cher ami.. ne vaut-il pas mieux chanter, rire et boire ?.. la soif et l'appétit ont des limites... le jeu n'en a pas... Du reste, j'ai bu à ta santé.

LUCIEN.

Merci, tu es bien bon. (*Frappant du pied.*) C'est qu'aussi il y a une fatalité !.. tu t'arranges toujours pour jouer contre moi... tout ce que je perds, tu le gagnes.

HORACE.

Voilà.

LUCIEN.

Toi, qui es riche... tandis que moi, qui n'ai que ce que mon père me donne... (*s'interrompant.*) Et depuis quelques jours, il est triste... il ne parle à personne... qu'a-t-il donc ?.. est-ce que tu lui aurais dit que je joue ?

HORACE.

Non... je garde les secrets de famille... moi,.. et je ne dirai rien, ni à lui, ni à ton Emma, dont le père serait inexorable !.. si tu me promets de ne plus jouer !

LUCIEN.

Mais, je me le suis juré à moi-même... il y a un siècle que je n'ai touché de cartes.

HORACE.

C'est-à-dire, il y a deux jours, avant hier.

LUCIEN.

Ah ! ce jour-là, je jouais de rage !

HORACE.

Oui, tu es très rageur.

LUCIEN.

Et n'avais-je pas raison ?.. car enfin, tu ne me fais pas concurrence qu'au jeu !

HORACE.

Ah ! oui... la petite...

LUCIEN.

C'était mon premier amour... ma première maîtresse.. je l'attendais depuis si longtemps !. et au moment où je me croyais heureux...

HORACE.

Crac ! je te l'enlève... autre raffle !.. heureux au jeu ! heureux en femmes !.. je cumule... C'est comme toi, tu perds partout.

LUCIEN

Et tu te moques de moi, encore !.. tu abuses de ta qualité d'oncle.

HORACE.

Le fait est que pour un oncle... respectable... c'est un peu risqué... dis-donc, et quand je pense que je te l'ai enlevée... après un souper, que tu avais payé !.. ah ! ah ! ah !

LUCIEN.

Et très cher !.. elle avait fait elle-même la carte.

HORACE.

Quand je te dis que les cartes te portent malheur !.. c'est qu'elle est très gourmande... Tiens, sans moi, à l'heure qu'il est, tu serais grugé, pillé, criblé de dettes.

LUCIEN.

Ah ! bah ! est-ce que toi-même...

HORACE.

Oh! elle a voulu mordre aussi sur moi, mais pas moyen... j'étais trop coriace...

Air: de l'Ours et le Pacha.

Ce que j'ai fait, assurément
C'est pour ton bien

LUCIEN.

Belle tendresse!
Pour mon bien, tu prends mon argent!
Pour mon bien tu prends ma maîtresse!

HORACE, *gaiment.*

Assez de gens cachent, dit-on,
Les petits péchés de leur vie
Sous un manteau de pruderie...
Moi, mon cher, je suis la Raison
Qui s'est déguisée en folie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EMMA, HORTENSE, *en toilette de bal.*

EMMA.

Eh! viens donc, c'est lui, c'est sa voix!

LUCIEN.

Emma!..

EMMA.

Là, je disais bien...

LUCIEN.

Vous ici! chez ma mère! en toilette de bal!.. oh! vous serez la plus jolie!

HORACE.

Comment! comment! la plus jolie?.. regarde-donc... et d'abord, Hortense, je vous invite pour la première contredanse, la première valse, la première polka.

LUCIEN.

Et moi, Emma, pour toute la soirée... pour me dédommager de mes chagrins depuis notre départ de Dijon... (*à Horace.*) Tu ris?.. mais pourquoi pas? qui est-ce qui pourrait le trouver mauvais?

HORACE.

On ne sait pas... on ne sait pas... peut-être quelque Dijonnais à qui la moutarde pourrait monter au nez...

LUCIEN.

Quelqu'un qui vous aimerait!.. je le tuerais, voilà!

EMMA, *à part.*

Ah! mon Dieu! ce pauvre Alcibiade!.. nous voilà bien!

HORTENSE.

Toujours mauvaise tête, monsieur Lucien.

HORACE.

Lui?.. au contraire... Combien je sais gré à ma belle-sœur de vous avoir improvisé de jolies toilettes!..

LUCIEN.

Il ne vous manque plus qu'un bouquet....

HORTENSE.

J'y pensais...

EMMA.

Dame! cela vous regarde, monsieur Lucien.

HORACE.

Ah! permettez... c'est un soin que je réclame!..

LUCIEN.

Du tout, du tout!... Ah! c'est un plaisir que tu ne me souffleras pas.

HORACE.

Comme les autres.

EMMA.

Quoi donc?

LUCIEN.

Rien, rien... (*Signe à Horace.*)

FLAMBART, *bas à Horace.*

Le rouget, le marron, sort de chez Monsieur...

HORACE.

Chut! j'y cours!...

HORTENSE.

Où allez-vous?

HORACE.

Chez mon frère, qui me fait demander. Je suis près de vous dans un moment. — Ah! Lucien, puisque tu sors, tu toucheras le billet de M. Quincampoix; c'est sur ton chemin.... Eh! vite, deux bouquets charmants... Emma, aimez-le bien, épousez-le... c'est un bon garçon... un peu étourdi... mais, bah!...

LUCIEN.

Madame, je vous le recommande... aimez-le bien, épousez-le.... c'est un bon enfant.... un peu fou... mais, bah!

(*Ils sortent en riant tous les deux.*)

FLAMBART, *à part.*

Il m'a donné un bon conseil, le marron... ouf! je respire! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

HORTENSE, EMMA, *puis* QUINCAMPOIX.

HORTENSE.

L'aimer?.. l'épouser?.. M. Lucien?.. Comme il paraît heureux!. Tu ne lui as donc pas parlé...

EMMA.

De M. Alcibiade?.. Non je n'ai pas osé. — Il était si content de me revoir!.. ça lui aurait coupé sa joie!

QUINCAMPOIX, *à la cantonnade.*

Non... laissez-moi... ne m'annoncez pas... allez vous promener.

EMMA.

Mon père!

QUINCAMPOIX, *entrant très agité.*

Ah! mes enfants!.. ah! mes deux filles!.. si tu savais!... ton père n'a plus de tête!

HORTENSE et EMMA.

Ah! mon Dieu!

QUINCAMPOIX.

C'est bien moi, n'est-ce pas? Je ne dors pas... je...

HORTENSE.

Mais qu'est ce donc?

EMMA.

Qu'y a-t-il ?...

QUINCAMPOIX.

Il y a... il y a que... j'en sors !

HORTENSE et EMMA.

D'où ?

QUINCAMPOIX.

De cette assemblée de la compagnie Wurtzbourg... Ah ! ma cervelle bout dans mon chapeau !... Il me semble que j'ai une locomotive sur les épaules !.... (*Il s'évente.*) Donnez-moi un fauteuil... et un verre de quelque chose...

HORTENSE, *vivement.*

Eh ! bien, vous avez réussi ?.. Ce chemin de fer de Lyon ?

EMMA.

Il ne coupera plus notre salle à manger ?

QUINCAMPOIX.

Si fait !.. et le salon aussi ! et le jardin aussi ! et le pigeonnier aussi ! Il coupera tout ! brrr ! Ils en couperont bien d'autres, les enragés, pendant cent vingt lieues !

HORTENSE.

Comment ! vous avez consenti...

EMMA.

Ah ! mon papa !...

QUINCAMPOIX.

J'ai consenti, j'ai consenti... est-ce que je sais ? Ah ! dame ! que veux-tu, mes deux filles ? Ils m'en ont tant dit... je n'y ai rien compris ; mais il n'y avait pas un mot à leur répliquer.... Si vous aviez vu cela.... je suis tombé juste au milieu des actionnaires. — Quelle assemblée ! quelle cohue ! quel bruit ! quels cris ! quel tintamarre !.. Ils étaient là deux ou trois cents qui remuaient de l'argent.. qui brassaient des millions (*à Emma étonnée*) en paroles... ça me sonne encore dans le crâne... ding ! ding ! ding !

HORTENSE.

Mon pauvre père !

QUINCAMPOIX.

Il fallait les entendre ! (*très vite.*) « Nous « traverserons cette rivière par-ci, nous en- « jamberons cette montagne par là... travaux « d'art, ponts, viaducs... wail-way, matériel « d'exploitation... wagons découverts... un « million... vingt millions... cent millions !.. « voilà le moment, le vrai moment... prrrrnez « vos actions !..

Air : Restez troupe jolie.

C'était une bataille, un siège !
Quel élan ! quel feu ! quel ardeur !
C'était.. enfin que vous dirai-je ?
Du salpêtre, de la vapeur !
Oui, des machines à vapeur !
Ils devraient bien, dans leurs affaires,
Epargnant les frais de charbons,
Atteler leurs actionnaires,
Pour faire traîner leurs wagons.

C'était à perdre la tête... je l'ai perdue !.. Ils m'offraient des actions au pair, pendant qu'elles montaient, montaient à la bourse... Ils me promettaient des millions... Ils me... Je n'entendais plus rien... si bien que, quand un des administrateurs m'a pris à part, je ne sais plus ce qu'il m'a dit, ce que j'ai répondu, ce que j'ai fait... Etourdi, ébahi, ahuri, je me suis sauvé, pour esquiver une attaque d'apoplexie... Donnez-moi un fauteuil et un verre de quelque chose...

SCENE X.

LES MÊMES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *en toilette ridicule, de plusieurs couleurs.*

Un fauteuil !.. il se trouve mal ?

LES DEUX FEMMES, *le regardant et riant.*

Ah ! grand Dieu !

QUINCAMPOIX, *se levant tout-à-coup.*

Qui vous a habillé de la sorte, malheureux Pluchon ?

ALCIBIADE.

Mais c'est le dernier des genres.

QUINCAMPOIX.

Parbleu ! je le vois bien.

ALCIBIADE.

C'est le tailleur de M. Horace qui me l'a dit... il m'avait recommandé...

QUINCAMPOIX.

Il s'est occupé de vous ?

ALCIBIADE.

Le tailleur ?

QUINCAMPOIX.

Eh ! non, Horace...

ALCIBIADE.

Lui !.. par exemple, qu'il s'en avise... lui ! un homme sans mœurs, sans conduite !.. un joueur, un séducteur !

HORTENSE.

Le tailleur ?

ALCIBIADE.

Eh ! non, M. Horace... votre M. Horace... j'ai appris sur son compte des choses... des choses énormes...

QUINCAMPOIX.

Qu'est-ce donc ?

HORTENSE.

Qu'est-ce que vous avez pu apprendre ?

ALCIBIADE.

Voilà. En sortant de chez son tailleur, j'ai rencontré le petit Colinet... Colinet, vous savez... le petit Colinet, de Dijon.

QUINCAMPOIX.

Eh ! parbleu ! je lui prêtais toujours dix francs.

ALCIBIADE.

Eh bien ! il a cinq cent mille francs dans les chemins de fer.

EMMA.

Mais il n'avait pas dix francs à Dijon.

ALCIBIADE.

Eh bien! il a cinq cent mille francs à Paris... Par exemple, il n'avait pas de monnaie sur lui... car j'ai payé son cabriolet.

QUINCAMPOIX, *froidement.*

Jusqu'ici, vous m'intéressez médiocrement.

ALCIBIADE.

Attendez... comme il admirait ma toilette, je lui ai parlé de M. Horace. — Ah! ah! ah! tu connais Horace, s'est-il exclamé, un fameux... faut-il dire?

HORTENSE, *très émue.*

Mais vous m'impat... vous impatientez mon père.

QUINCAMPOIX.

Vous m'impatientez, Pluchon.

ALCIBIADE.

Un fameux joueur... (*Mouvement.*) Oui, beau-père, ce sieur Horace, que l'on disait si insouciant, si franc, si rond... il joue à la bourse, sur les chemins de fer!

HORTENSE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

QUINCAMPOIX.

Il joue!

EMMA.

A la bourse!

ALCIBIADE.

Oui... le jour... des sommes très grosses, (*baissant la voix*) et le soir, il joue... toujours des sommes très grosses, au lansquenet.

QUINCAMPOIX.

C'est infame!

HORTENSE.

Mais, monsieur, est-il bien prouvé?..

ALCIBIADE.

Epouser donc un homme qui se ruine deux fois par jour!

EMMA.

Qu'est-ce que le lansquenet, papa?

QUINCAMPOIX.

Le lansquenet, mon enfant!.. c'est le jeu le plus... je n'ai pas d'expression... c'est le jeu le plus... je ne le connais pas... mais...

ALCIBIADE, *criant.*

Et son rat?

EMMA.

Quel rat?

QUINCAMPOIX.

Que parlez-vous de rat?

ALCIBIADE.

C'est toujours Colinet qui parle... je n'invente rien... ce n'est pas dans mes habitudes.

HORTENSE.

Enfin, ce Colinet..

ALCIBIADE.

M'a dit que, pour mettre le comble à ses désordres, votre M. Horace vient de séduire et d'enlever à un de ses amis... un rat...

QUINCAMPOIX.

Un rat?.. qu'est-ce que c'est que ça?

ALCIBIADE.

Dame! il y a eu séduction, enlèvement, rapt!..

QUINCAMPOIX.

J'y suis... un rapt!..

HORTENSE.

Monsieur, monsieur, c'est indigne!

ALCIBIADE.

Une maîtresse...

EMMA.

C'est bien mal!

HORTENSE.

C'est affreux!

QUINCAMPOIX.

C'est une abomination! (*bas, à Alcibiade.*) Est-elle jolie?

SCENE XI.

LES MÊMES, HORACE.

HORACE, *entrant gaîment.*

Ah! nos invités arrivent, l'orchestre s'accorde, le punch fume, et les glaces fondent... vivent la joie, la danse, les ris et les jeux!

ALCIBIADE, *bas.*

Les jeux! vous l'entendez!

HORTENSE.

Et j'ai pu penser... j'ai pu...

HORACE, *à Alcibiade.*

Ah! bravo! vous êtes superbe! (*á Emma, bas.*) On pourrait le montrer pour de l'argent, comme le général Tom Pouce... (*Haut.*) Eh bien! papa Quincampoix!

QUINCAMPOIX, *sévèrement.*

Monsieur, papa Quincampoix n'aime pas ceux qui aiment les jeux... (*Il lui tourne le dos.*)

HORACE.

Tiens! (*allant à Hortense.*) Ma chère Hortense...

HORTENSE, *s'éloignant de lui.*

Laissez-moi, monsieur.

HORACE.

Tiens! tiens! (*à Emma.*) Expliquez-moi donc?

EMMA.

Fi! que c'est vilain à un oncle de donner de si mauvais exemples à son neveu... (*Elle s'éloigne.*)

HORACE.

Tiens! tiens! tiens! (*A Alcibiade.*) Pourriez-vous me dire, jeune Dijonnais...

ALCIBIADE, *comme Horace à la première scène.*

Ça va tout doucement, merci.

HORACE.

Tiens! tiens! tiens! tiens!

QUINCAMPOIX.

Suis-moi, mes deux filles!

ALCIBIADE.

Et son gendre... (*regardant Horace.*) Et... son... gendre...

HORACE, *à part.*

C'est un rébus!

SCENE XII.

HORACE, HORTENSE.

HORACE, *arrêtant Hortense qui allait sortir la dernière.*

Pardon...

HORTENSE.

Mais, monsieur...

HORACE.

Pardon!.. (*l'amenant en scène.*) Le mot, s'il vous plaît?

HORTENSE.

Monsieur!

HORACE.

Le mot de cette charade en action, qui humilie mon intelligence.

HORTENSE.

Vous le savez bien.

HORACE.

Faites comme si je ne le savais pas.

HORTENSE, *éclatant.*

Osez-vous bien nier, monsieur?

HORACE.

Jusqu'à présent, je nie... quoi?

HORTENSE.

Que vous jouez scandaleusement à la bourse.

HORACE.

Aie!..

HORTENSE.

Sur les chemins de fer!

HORACE, *à part.*

C'est un convoi de quinze wagons qui me passe sur l'estomac!

HORTENSE.

Direz-vous non?

HORACE, *hésitant.*

Non... mais permettez... entendons-nous... il y a jouer et jouer!,. Je vais vous expliquer... l'homme qui...

HORTENSE.

Que mon père se fâche... bien... moi, je vous le pardonnerais encore...

HORACE.

Oh! alors, l'explication est inutile... c'est une affaire arrangée, n'en parlons plus!...

HORTENSE.

Mais vous jouez aussi au lansquenet!

HORACE, *à part.*

Aie!

HORTENSE, *vivement.*

Je le sais!

HORACE.

Ce mot me décide à user de franchise... J'y joue... Mais je vais vous expliquer encore ça... il y a lansquenet et lansquenet... L'homme qui...

HORTENSE.

Que mon père pour cela tous les mariages, moi, je vous le pardonnerais encore...

HORACE.

Oh! alors, n'en parlons pas davantage... Ce genre d'explication me va beaucoup.

HORTENSE.

Mais... mais cette femme séduite, Monsieur!..

HORACE, *à part.*

Aie!...

HORTENSE.

Cette maîtresse enlevée à..... je ne sais qui!... et quelle femme encore!..

HORACE, *à part.*

Je voudrais me procurer un trou de souris.

HORTENSE.

Vous avouez?

HORACE.

Non.

HORTENSE.

Vous niez?

HORACE.

Non .. mais je vais vous expliquer encore ça .. L'homme qui...

HORTENSE.

Ah! c'est trop fort!.. Voilà, monsieur, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais!.. Adieu! (*elle sort par le salon du fond*).

HORACE, *la suivant.*

Mais, ma chère Hortense, écoutez...

SCENE XIII.

M. DE VERMANCAY, LUCIEN, HORACE, FLAMBARD.

VERMANÇAY, *entrant très agité par la gauche.*

C'en est fait! la Bourse a été affreuse!... et si Lajaunais n'a pas pu vendre... Oh! les spéculations!...

LUCIEN, *portant deux bouquets.*

Ils sont superbes!... le plus beau pour elle!..

HORACE, *rentrant.*

Pas moyen de me justifier sans compromettre...

VERMANÇAY, *se levant.*

Quelqu'un! mon frère!.

HORACE.

Ah! te voilà, toi? tu arrives bien!

VERMANÇAY.

Horace, qu'as-tu donc?

HORACE.

Ce que j'ai?.. j'envoie les joueurs à tous les diables!..

VERMANÇAY, *effrayé.*

O ciel! (*à demi-voix*) Mon fils!

HORACE, *se tournant vers Lucien.*

Ah! te voilà aussi, toi!.. tu choisis le bon moment!..

LUCIEN, *effrayé.*

Quoi donc!... (*bas*) Mon père!

HORACE, *entr'eux deux.*

J'enrage, je peste contre toute espèce de joueurs... joueurs de bourse...

VERMANÇAY, *troublé.*

Je ne te comprends pas.

HORACE.

Joueurs de salons...

LUCIEN, *de même.*

Je ne sais pas ce que tu veux dire...

HORACE.

Je parle en général!.. Mais je voudrais qu'il y eût là quelques-uns de ces enragés... je leur dirais que le jeu, quel qu'il soit, est toujours une folie, souvent une bêtise, et quelquefois un crime!... (*mouvement du père et du fils*). Oui, je sais ce qu'ils me répondront... « ça « me regarde, l'argent que je risque, c'est le « mien. » Ce n'est pas vrai. Est-on jamais seul, libre, indépendant? n'a-t-on pas une mère! (*Lucien le tire par le bras*) n'a-t-on pas une femme, un fils? (*Vermançay le tire de l'autre côté. Eclatant, à Lucien.*) Et un oncle!.. car on n'y songepas assez, à ce malheureux oncle!

VERMANÇAY.

Un oncle!.. que dis-tu là?.. Est-ce que Lucien!..

LUCIEN.

Moi! (*bas à Horace*). Je t'en prie.

HORACE.

Oui!.. un frère!.. un oncle!.. qui paie pour tout le monde! Merci!

FLAMBARD, *qui est entré doucement; bas à Vermançay.*

Monsieur, une lettre de la part de M. Lajaunais...

VERMANÇAY, *prenant le papier.*

Chut! (*il l'ouvre en cachette*).

LUCIEN, *bas à Horace.*

Mais es-tu fou? me faire de la morale, là... devant mon père!

HORACE.

Eh! va-t-en au diable!

FLAMBART, *prenant cela pour lui.*

Monsieur me fait l'honneur...

HORACE.

Vas-y aussi!.. (*marchant sur lui*) spéculateur, agioteur, chémin de Lyon!

FLAMBART, *riant.*

Mais au contraire, monsieur, je ne le suis plus; j'ai suivi votre conseil, j'ai vendu toutes mes actions, mon Lyon et mes deux Rennes.

VERMANÇAY, *à part.*

Grand Dieu!

HORACE.

Ah! bah! tu as trouvé l'imbécille!..

LUCIEN.

Il avait des actions?

FLAMBART.

Je n'en ai plus... Aussi, je ris, je danse... Il me semble que je rengraisse.

HORACE.

C'est une illusion!

VERMANÇAY, *à part.*

Ah! le malheureux! il n'a pu vendre!... je suis perdu!... (*Il tombe dans un fauteuil et laisse échapper la lettre.*)

HORACE, *allant à lui.*

O ciel! Vermançay, qu'as-tu donc? qu'est-ce encore?

VERMANÇAY, *se levant vivement.*

Rien!.. je n'ai rien!

LUCIEN, *ramassant la lettre.*

Ce papier...

VERMANÇVY,, *lelui arrachant.*

C'est une lettre,.. une lettre à moi.

SCENE XIV.

HORACE, VERMANCAY, QUINCAMPOIX, EMMA, LUCIEN. *ensuite* MADAME VERMANCAY, *plusieurs jeunes gens et ensuite* HORTENSE.

(*On va et vient pendant cette scène d'ensemble.*)

QUINCAMPOIX, *se fâchant.*

Eh! non, moi, je pars demain... Ah! vous voilà, M. Vermançay. (*tendant la main à Lucien.*) Bonjour, mon garçon! (*à Vermançay.*) Déserteur! ingrat!

VERMANÇAY, *allant à lui.*

Mon cher Monsieur, je suis enchanté de votre voyage... que vous êtes bon d'être resté au bal!

QUINCAMPOIX.

Oui, un beau bal, du luxe, de l'éclat... ce que vous aimez. (*Horace s'approche, il lui tourne le dos. Pendant qu'ils remontent le théâtre en causant, la scène continue.*

LUCIEN, *à Emma.*

Votre bouquet et celui de votre sœur Hortense...

HORACE, *vivement et à demi-voix.*

Hortense!.. vous la quittez, n'est-ce pas? Elle est furieuse contre moi? Ah! par pitié, dites-moi qui m'a accusé, calomnié...

EMMA.

Mais c'est lui, Monsieur Alcibiade, mon futur.

LUCIEN.

Qu'entends-je?

EMMA, *à part.*

Qu'ai-je dit!

HORACE.

Ah! brigand de Dijonnais!

LUCIEN.

Votre... votre futur!

EMMA.

Lucien, de grâce...

LUCIEN, *hors de lui.*

Vous allez vous marier avec un autre!

HORACE.

Avec un moutardier.

LUCIEN.

Et vous l'aimez?

EMMA.

Mais non, au contraire!

LUCIEN.

Et il veut vous épouser!.. Cela ne sera pas... je m'y oppose...

HORACE.

Moi aussi!

LUCIEN.

Je le tuerai!

HORACE.

Moi aussi!.. nous le tuerons tous les deux!.. l'un après l'autre.

EMMA.

Oh! mon Dieu!

(*Musique jusqu'à la scène XV.*)

MADAME VERMANÇAY, *aux jeunes gens qui l'entourent.*

Allons, messieurs, allons, invitez vos danseuses. Emma, Lucien, vous n'entendez pas l'orchestre?

LUCIEN.

Si fait, ma mère, si fait.

CHŒUR.

Air: Recevez mon compliment (*Paris voleur.*)

Le beau bal! la belle nuit!
Profitons du temps qui s'enfuit;
Ranimons le jeu qui languit,
Et que la danse
Recommence.
Ah! cette nuit de plaisir
Pour nous ne devrait pas finir,
Et le jour, qui va nous bannir,
Ne devrait jamais revenir.

LUCIEN, *bas, à Emma.*

Vous me le montrerez, ce futur, pour que je lui cherche querelle.

MADAME VERMANÇAY.

Et vous, Horace?

HORACE

Oh! moi, je n'ai pas le cœur à la mazurka.

MADAME VERMANÇAY.

Hortense m'a tout dit; mais elle pardonne... à une condition... c'est que vous ne toucherez plus une carte.

HORACE.

Je le jure!

MADAME VERMANÇAY.

Et surtout, mon ami, (*plus bas.*) ne perdez pas mon fils.

HORACE.

Bon! allez! continuez!.. je m'attends à tout.

HORTENSE, *rencontrant monsieur Quincampoix au fond.*

Mon père, voici un paquet cacheté qu'on vient d'apporter pour vous

QUINCAMPOIX.

Pour moi?

HORTENSE.

De la compagnie Wurtzbourg.., des actions.

QUINCAMPOIX, *bas.*

Chut! tais-toi! (*Haut.*) Oui, je sais ce que c'est. (*Il cherche à mettre dans sa poche ce paquet trop gros pour y entrer.*

MADAME VERMANÇAY, *à Vermançay.*

Mon Dieu! mon ami, qu'as-tu donc? Cet air troublé...

VERMANÇAY.

Moi, non... Y a-t-il une table de jeu?... monsieur Quincampoix fera bien une partie de wisth.

QUINCAMPOIX.

Je ne joue jamais, monsieur. (*Il cherche toujours à faire entrer le paquet dans ses poches*). Jamais je ne... (*Regardant les papiers, dont il ne peut se débarrasser, à part*). Le diable emporte ces gens, qui m'envoient ça ici, au bal!

MADAME VERMANÇAY.

Voulez-vous que je vous débarrasse de ces papiers?

QUINCAMPOIX, *vivement.*

Du tout! du tout! je ne m'en sépare pas. (*Les faisant entrer de vive force dans sa poche*). Ils y sont... il me semble que j'ai là un poids de cent kilogrammes.

HORACE, *à Hortense.*

Voici votre bouquet; vous m'avez promis une valse : tiendrez-vous votre promesse?

HORTENSE.

Si vous tenez la vôtre. (*M. Quincampoix vient donner le bras à Hortense*).

QUINCAMPOIX.

Ma fille...

HORACE.

Permettez, monsieur...

QUINCAMPOIX.

Je ne vous connais pas, monsieur.

(*Ils remontent*).

HORACE, *à part.*

C'est fini!.. brouillés à mort. Oh! scélérat de moutardier! (*Il les suit.*)

VERMANÇAY, *à Flambart, qui range des tables de jeu.*

Monsieur Lajaunais? tu ne l'as pas aperçu? Est-il arrivé?

FLAMBART.

Il joue à la bouillotte dans le salon jaune. (*Vermançay remonte*).

DARCY.

Le salon jaune ? où nous allions organiser un lansquenet? (*A Flambart*). Range-nous des tables ici.

MADAME VERMANÇAY.

Petit jeu, messieurs, petit jeu... surtout ne négligez pas la danse pour le lansquenet. (*Elle remonte.—Deux ou trois femmes sortent avec elle*).

SCÈNE XV.

ALCIBIADE, plusieurs jeunes gens, Messieurs DARCY, ALFRED, BEAUCHENE, ARTHUR, etc., des dames assises, HORACE, LUCIEN.

ALCIBIADE, *entrant sur le dernier mot.*

Le lansquenet?.. qui est-ce qui parle de lansquenet?.. On joue au lansquenet?

LES JEUNES GENS.

Chut! taisez-vous donc!

DARCY, *bas.*

Vous n'avez pas vu ces vieilles femmes, qui se seraient mises de la partie et nous auraient forcés de jouer petit jeu?..

ALCIBIADE.

Ah! c'est juste, vous avez raison... je ne peux pas souffrir les vieilles, moi... Il y en a à Dijon, on ne sait qu'en faire.

ARTHUR.

Les jeunes, à la bonne heure. (*Horace et Lucien paraissent au fond*).

DARCY.

Madame... (*Il s'approche de la table*).

FLAMBART, *qui a préparé les cartes.*

Voilà, messieurs !

HORACE, *à part à Lucien.*

Tiens, le voici ! parbleu !

LUCIEN.

Ça, mon rival?.. mais il est affreux !

HORACE.

Oh! si je pouvais le massacrer, séance tenante!.. mais, dans un bal, ce serait de mauvais goût.

LUCIEN.

Oh! moi ! (*Horace le retient*).

DARCY, *à Alcibiade.*

Monsieur joue au lansquenet?

ALCIBIADE.

Certainement!.. Dieu ! à Dijon !..

LUCIEN.

Et je laisserais marier Emma à ce provincial ridicule !

HORACE.

Et je ne me vengerais pas de ce...

ALCIBIADE, *se retournant.*

Tiens ! monsieur Horace,.. il doit en être, lui.

DARCY.

Horace... eh! venez donc nous aider à organiser notre lansquenet.

LUCIEN.

Ah! on va jouer? (*A Horace*) Il va jouer! (*Haut*). Voici.

HORACE.

Oh ! halte-là, cher ami, ça ne te regarde plus.

PREMIÈRE DAME.

Monsieur Alfred, dites donc à mon mari de m'envoyer de l'argent... il doit être à la bouillotte...

ALCIBIADE, *à Darcy.*

Voilà un ménage qui brûle par les deux bouts.

DEUXIÈME DAME.

Monsieur Beauchêne, voulez-vous me faire une place?

HORACE, *poussant Arthur, à part*

Darcy, vous êtes mon ami; voulez-vous me rendre un service? (*Montrant Alcibiade*). Ruinez-moi ce gaillard-là, de fond en comble !..

DARCY, *riant.*

Je ne demande pas mieux.

ARTHUR.

En place, messieurs !..

ALCIBIADE.

En place !

LUCIEN, *entraîné.*

Oui... en...

HORACE.

Toi, tu vas venir danser... Allons...

LUCIEN.

Mais...

HORACE.

Il n'y a pas de mais... je ne te lâche pas... (*Bas à Arthur*). Battez-le à plate couture ! (*Il emmène Lucien*).

ARTHUR.

Voyons qui aura la banque. (*Il fait le tour en donnant une carte à chacun. Pendant ce temps, Alcibiade voit Beauchêne baiser la main à la deuxième femme.*)

ALCIBIADE, *à Darcy.*

Tiens, tiens ! tiens ! Est-ce que c'est du jeu, ça ?

DARCY.

Chut !.. les amants, le lansquenet pour eux n'est qu'un prétexte... pendant que le mari cause politique...

ALCIBIADE.

Ah ! bien ! ah ! bien !

ARTHUR.

A moi la banque... faites votre jeu, je mets cent francs.

DARCY.

Je mets vingt francs.

ALFRED.

Moi, autant.

PREMIÈRE DAME.

Moi, dix francs.

ARTHUR.

Reste cinquante francs à faire

ALCIBIADE.

Je les fais... allez.

ARTHUR, *jouant.*

Pour moi... pour vous... dame, huit as, valet... j'ai perdu !

ALCIBIADE.

Et moi, je gagne... cent francs, s'il vous plaît?

TROISIÈME DAME.

A moi! (*Pendant que la partie continue et que les cartes passent de main en main, Flambart et Joseph, portant des plateaux, se rencontrent au milieu du salon.*)

JOSEPH

Tiens, en voilà qui font un lansquenet... regarde, ça t'apprendra.

FLAMBART.

Oh! mon cher, le lansquenet, c'est bien fade pour l'homme qui a joué à la bourse.

JOSEPH, *continuant.*

Puisque tu as vendu tes actions...

FLAMBART, *riant.*

Et, bien m'en a pris!.. c'est Madeleine qui les a achetées!.. infortunée cuisinière ! toute sa caisse d'épargne y a passé.

ALCIBIADE.

Perdu !.. à moi la banque !

JOSEPH.

C'est donc pour ça qu'elle vient de se trouver mal, la pauvre fille?

FLAMBART.

C'est pour ça... cet imbécille de Louis qui vient répéter un bruit qu'il a entendu, en offrant des glaces à la bouillotte : que les Lyon et les Rennes avaient baissé à la bourse de trente-cinq francs!.. Madeleine l'a su en faisant le chocolat, et v'lan ! une attaque de nerfs.

JOSEPH.

En pleine cuisine !..

FLAMBART.

J'ai voulu lui jeter de l'eau... je me suis trompé, et je lui ai flanqué du bouillon à la figure... mais elle y est habituée... pendant ce temps là, le chocolat s'est attaché à la casserole, il est manqué.

ALCIBIADE, *qui tenait les cartes.*

Enlevé!.. à moi le magot !

JOSEPH, *à Flambart.*

Ah ! ah ! en voilà un qui vient de gagner. (*Offrant son plateau.*) Messieurs...

ALCIBIADE.

Savez-vous, Messieurs, que c'est la quatrième fois que je passe.

FLAMBART.

Quatre fois?.. il paraît que c'est un fort, un malin. (*Offrant son plateau.*) Messieurs...

ALCIBIADE.

Et d'abord, voilà comme je suis, moi... je passais quatorze fois à l'écarté... Allons, Messieurs, tenez-moi tête... quinze cents francs à faire.

LUCIEN, *revenant.*

Ah ! c'est lui qui tient les cartes ! (*à Darcy.*) Il a une figure à perdu !

DARCY, *bas.*

Et il a gagné.

ALCIBIADE, *prenant un verre de punch.*

Merci... Eh ! bien, Messieurs?

PREMIER JOUEUR.

Voilà.

AUTRES.

Voilà... voilà.

PREMIÈRE DAME.

Monsieur Alfred, voulez-vous dire à mon mari de m'envoyer de l'argent?..

ALCIBIADE.

C'est juste... l'époux est un caissier donné par la mairie... Trois cents francs, il manque trois cents francs... on recule? (*Il rit.*)

LUCIEN, *jetant de l'or.*

Les voilà.

ALCIBIADE.

Allons donc, le jeu est fait... rien ne va plus... pour moi, sept... oh ! le sept est bon... je le connais particulièrement, il est très bon... pour vous, dix... exécrable le dix... je commence... neuf, roi, cinq, as, sept !.. à moi... pour Dijon !,.

ARTHUR.

Ah ! c'est trop fort !

ALCIBIADE, *triomphant.*

Je gagne trois mille francs, et je reste.

LUCIEN, *aux jeunes gens qui se lèvent.*

Comment ! vous le laisseriez partir comme ça?

ARTHUR.

Que diable veux-tu!.. il a un bonheur... c'est la sixième fois.

ALCIBIADE.

On m'abandonne? personne ne dit mot ? (*Voulant ramasser l'argent.*) adj...

LUCIEN.

Mille francs!.. je tiens mille francs. (*A part.*) Ma pension de trois mois.

DARCY.

Et moi, mille francs.

TROISIÈME DAME.

Cinq cents francs.

ALCIBIADE.

Reste cinq cents francs.

LUCIEN.

Les voici !

ALCIBIADE.

Ah ! jeune homme ! vous voulez vous faire plumer aussi?.. Je le veux bien, plumons.

LUCIEN.

Trève de plaisanteries !.. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

ALCIBIADE.

C'est juste... nous jouons... Pour moi!.. pour vous!.. tiens! cette fois c'est vous qui avez le sept... il est très mauvais, le sept... je le connais particulièrement, il est exécrable!

ARTHUR.

Ne tournez pas!.. Je parie contre le sept cents francs.

SECONDE DAME.

Je tiens!

UN JOUEUR.

Nous tenons!

ALCIBIADE, *tirant plusieurs cartes.*

Mon as va sortir... viens donc, mon as... (*S'écriant.*) Le voilà!.. à moi! toujours à moi!.. victoire pour Dijon!.. allons, messieurs

ALFRED.

Au diable!

ARTHUR.

Je ne tiens plus rien.

LES AUTRES.

Ni moi.

ALCIBIADE.

Vous battez en retraite? vous me laissez le champ de bataille?.. alors, adjugé... (*Il va pour ramasser l'argent.*)

LUCIEN.

Un instant!.. (*A Darcy.*) Il faut qu'il perde... il va perdre.

HORACE, *au fond.*

Eh bien! où est-il donc?.. il m'a échappé...

LUCIEN.

Je tiens les... (*apercevant Horace.*) Dieu! mon oncle! (*bas et vivement à Darcy.*) Jouez pour moi! chut!

HORACE, *s'approchant de la table.*

Ah! diable! quelle somme!.. qui est-ce donc qui gagne?

ALCIBIADE.

C'est Dijon, c'est moi, mon cher... j'ai mis cent francs, il y en a 6400... sept fois de suite.

HORACE, *à part.*

Malédiction! (*Haut.*) Et qui est-ce qui vous tient tête?

ALCIBIADE, *montrant Lucien.*

C'est mons...

LUCIEN, *vivement.*

C'est Darcy. (*Bas.*) Faites banco... pour moi... pour mon compte.

ALCIBIADE.

Faites votre jeu!.. on caponne?

HORACE, *bas, à Darcy.*

Vous le laisseriez emporter votre argent et se moquer de vous? (*A part.*) Dieu! si on ne me guettait pas! (*Bas, à Darcy.*) Allons donc, vous êtes riche, vous pouvez risquer ça... allez... ferme...

LUCIEN, *de l'autre côté.*

Allez... ferme...

DARCY, *se décidant.*

Je fais banco... je tiens les six mille francs,

HORACE, *à Alcibiade.*

On fait banco...

DARCY, *bas, à Lucien.*

J'en ai la moitié... mille écus.

LUCIEN, *bas.*

Les voici! (*Darcy jette les billets sur la table.*)

ALCIBIADE.

Bravo! ah! ah!.. c'est ici qu'il faut se montrer!.. Je tourne! (*Il va tourner une carte.*)

PREMIÈRE DAME, *l'arrêtant.*)

Attendez... je parie contre, cent francs.

ARTHUR.

Je tiens!

PREMIÈRE DAME.

M. Alfred, demandez à mon mari sa bourse pour moi. (*Elle met son bracelet sur la table.*)

ALCIBIADE, *à part.*

Voilà un mari à sec.. (*montrant le bracelet.*) Tiens! Est-ce que ça se joue?

HORACE.

Oui... c'est un fétiche... Quand on n'a plus d'argent... on met ses effets... ses clefs... ses bijoux... ses boucles de pantalon... quand on en a... des boucles... Allez donc.

ALCIBIADE.

Va pour le fétiche! le jeu est fait, rien ne va plus!

TOUS.

Allez donc!

ALCIBIADE

As pour moi... pour vous... as... refait! j'ai gagné.

HORACE, *à Darcy, en lui serrant la main.*)

Ah! mon pauvre ami!

DARCY, *à Lucien, de même.*)

Ah! mon pauvre ami!

ALCIBIADE.

Qu'est-ce que vous dites de ça?

HORACE, *se contenant à peine.*

Je dis... je dis... que vous n'oserez pas continuer.

ALCIBIADE.

Ah! vous croyez ça?.. eh bien! ce n'est qu'une huitième fois.... il m'en faut quatorze.... 12,000 francs à faire, messieurs!

LUCIEN.

Ah! morbleu! je les...

HORACE, *l'arrêtant.*

Halte-là! chacun son tour.

LUCIEN.

Quoi, mon oncle, tu voudrais...

HORACE.

Un peu, mon neveu. (*Bas.*) C'est une guerre entre nous, ça ne te regarde pas.

LUCIEN, *à part.*

Oh! si fait!

HORACE, *à Alcibiade.*)

Monsieur... je...

HORTENSE, *au fond.*)

Où est-il donc?.. M. Horace?. ah! le voilà... mais vous n'entendez pas la valse, monsieur?

HORACE.

Pardon... c'est que...

HORTENSE.

Obligée de venir chercher mon danseur!

HORACE.

Je suis à vous. (*Bas, aux autres.*) J'allais te ruiner, ne le ménagez pas. (*Bas, à Lucien.*) Je te défends de jouer...

HORTENSE.

Eh bien?..

HORACE.

Me voici! (*A Lucien.*) Et surtout ne tiens rien!... (*Il sort sur la valse avec Hortense.*)

LUCIEN.

Je tiens tout!

TOUS.

Douze mille francs!

LUCIEN.

Le jeu est fait... voici mon anneau... Jouez, monsieur... (*Joseph et Flambart reparaissent avec leurs plateaux*).

ALCIBIADE, *s'encourageant.*

Allons, bah! quitte ou double! je joue sur le velours. (*Tirant les cartes*) A moi, la dame... à vous le dix...

DARCY, *vivement.*

Il n'y a plus de dames!.. elles sont toutes sorties!..

ALCIBIADE, *abattu.*

Je suis mort!

LUCIEN, *triomphant.*

Allez!

JOSEPH, *à Flambart.*

Douze mille francs d'un coup sur une carte!

FLAMBART.

J'en ai des crampes... je ne me soutiens plus. (*Il boit un verre de punch du plateau de Joseph*).

DARCY.

Il ne sort pas de dame.

LUCIEN.

Le dix va venir.

PREMIÈRE DAME.

Silence!

ALCIBIADE, *tirant.*

Huit... huit... huit... huit!.. Quatre huit de suite! Lansquenet!.. J'ai gagné!..

DARCY.

Lansquenet!..

TOUS.

Gagné!..

LUCIEN.

Perdu! (*il tombe sur une chaise*).

JOSEPH, *posant son plateau, à part.*

Pauvre jeune homme!

FLAMBART, *de même.*

Quel jeu ingénieux!.. c'est le plus bête qui gagne.

MADAME VERMANÇAY, *en dehors.*

Qu'on avertisse mon mari.

LUCIEN.

Ma mère! (*il reste caché par le groupe de jeunes gens*).

SCENE XVI.

Les mêmes, MADAME VERMANCAY, HORACE, ensuite QUINCAMPOIX, HORTENSE.

MADAME VERMANÇAY.

Messieurs, le souper!

HORACE, *entrant avec elle.*

Bravo! un excellent souper! (*bas*) Pourvu qu'il ne soit pas comme le chocolat, que personne n'a pu prendre...

MADAME VERMANÇAY, *bas.*

Ne m'en parlez pas... tout est détestable... Madelaine... ma cuisinière... est folle ce soir!

ALCIBIADE, *au jeu.*

Rien ne va plus?.. en ce cas, tant pis, je fais *Charlemagne!*

EMMA, *à Lucien.*

Ah! vous voilà, Monsieur?.. enfin!.. vous m'aviez invitée pour toutes les contredanses, pour toutes les valses... et je ne vous ai pas vu de tout le bal.

LUCIEN, *troublé.*

Moi, c'est que... mon Dieu!.. je ne sais... j'y allais...

MADAME VERMANÇAY.

Flambart, M. Vermançay?

FLAMBARD, *reprenant son plateau.*

Mon Dieu, madame, je cherche Monsieur, je le demande, on ne le trouve pas dans le salon.

QUINCAMPOIX.

Votre mari?.. parbleu... il vient de se trouver indisposé...

ENSEMBLE.

MADAME VERMANÇAY.

Mon mari! (*Elle sort.*)

HORACE.

Mon frère!

LUCIEN.

Mon père!

TOUS.

M. Vermançay!

QUINCAMPOIX.

Oh! ce n'est rien... le bruit... la chaleur... Il venait de me quitter... j'étais dans un groupe, où l'on annonçait l'adjudication du chemin de Lyon à la compagnie Wurtzbourg...

FLAMBART, *sur le côté.*

Grand Dieu! Le Lyon que j'ai vendu!

QUINCAMPOIX.

Et la hausse fabuleuse des actions... ce soir... à Tortoni...

HORACE, *à part.*

Ah! le malheureux! il joue à la baisse!

FLAMBART, *à part.*

Ma fortune était faite !.. Je n'ai plus de jambes... (*il va pour tomber, il se retient*).

QUINCAMPOIX.

Ah ! mon Dieu ! qu'a-t-il donc, ce garçon ? quelle pâleur !..

FLAMBART.

Rien... non... je... ah ! (*il laisse tomber le plateau.*

HORACE.

Eh bien ! il chancelle, il s'évanouit ! (*le secouant*). Eh ! Flambart ! Flambart !

TOUS.

Qu'a-t-il donc ?

HORACE.

J'y suis !.. actionnaire de Lyon !

QUINCAMPOIX.

Lui aussi !

HORACE.

Monsieur Flambart ! (*il lui jette du punch à la figure*).

FLAMBART, *se relevant brusquement.*

Monsieur ! c'est du punch tout chaud !..

HORACE.

Va prendre l'air. Et nous, à table !

(*Pendant qu'on sert sur la musique, et sans chanter, la scène se continue sur le devant, entre Quincampoix, Gustave et Lucien.*)

HORACE.

Lucien, fais les honneurs ! (*à part*) Mon pauvre frère !

(*Lucien va sortir par la gauche, Horace par le fond ; Quincampoix le retient*).

QUINCAMPOIX, *rentrant.*

M. Horace... pardon.. je ne vous reverrai peut-être pas... voulez-vous avoir la bonté de me remettre les trois mille francs que vous avez bien voulu toucher pour moi ?

HORACE.

Ah ! c'est juste... j'oubliais... (*se retournant comme Lucien va disparaître*). Oh ! Lucien !

LUCIEN.

Mon oncle !

HORACE, *à demi-voix.*

Les mille écus que tu as reçus rue d'Antin ?

LUCIEN, *allant pour chercher à sa poche, et s'arrêtant.*

Oui... je... ah !. ..

HORACE.

Donne.

LUCIEN, *détournant la tête.*

Je ne les ai plus.

HORACE, *effrayé.*

Malheureux !

LUCIEN.

Ah ! oui, bien malheureux !

HORACE.

Tu as joué !

LUCIEN.

Contre cet homme... de rage...

HORACE.

Et tu as perdu...

LUCIEN.

Tout...

HORACE.

Les mille écus !..

LUCIEN.

12,000 francs sur parole. (*Il sort précipitamment*)

QUINCAMPOIX.

Eh bien ?

HORACE.

Eh bien ! je ne m'attendais pas... vous concevez... on n'a pas sur soi ..

QUINCAMPOIX

Au fait ! au fait !

HORACE.

Au fait, le domestique qui les a touchés va me les remettre...

QUINCAMPOIX.

J'y compte, monsieur !.. (*à part.*) Tu n'as pas ma confiance, toi !

SCÈNE XVII.

QUINCAMPOIX, HORACE, MADAME VERMANCAY, VERMANÇAY.

MADAME VERMANÇAY, *entrant de gauche.*

Oh ! non ! point de départ ! mon tuteur ! mon tuteur !

QUINCAMPOIX.

Quoi donc ? qu'y a-t-il ?

MADAME VERMANÇAY.

Ah ! je n'ai d'espoir qu'en vous ! pour réparer une faute... un malheur !...

HORACE.

Grand Dieu !

MADAME VERMANÇAY.

Une perte affreuse ! à la bourse !.. sur ces maudits chemins de fer !..

VERMANÇAY, *paraissant à gauche.*

Ma femme !..

QUINCAMPOIX.

Mais quoi donc ? quel est le malheureux qui a perdu ?..

MADAME VERMANÇAY.

C'est...

VERMANCAY.

Monsieur...

HORACE, *venant entre eux.*

C'est moi !..

VERMANÇAY.

Mon frère !..

MADAME VERMANÇAY.

Que dit-il ?..

QUINCAMPOIX.

M. Horace !...

(*Il va tomber assis au fond, ses deux filles rentrent et vont à lui, il leur explique bas ce qui se passe.*)

VERMANÇAY.

Mais tu te perds!..

HORACE.

Je te sauve! et puis ce que tu ne sais pas... je veillais sur toi... je jouais contre toi... oui, j'avais dit à ton agent de change, mon frère joue à la baisse, je jouerai à la hausse, ça fera un imbécille de plus; mais du moins, si l'un de nous se noye, il en restera toujours un pour tendre la perche à l'autre... veux-tu?

VERMANÇAY.

Ah! mon ami!

MADAME VERMANÇAY.

Bon frère!

QUINCAMPOIX, *descendant la scène, avec force.*

Oui! oui! Horace!

HORTENSE.

Ah! c'est affreux!..

EMMA.

C'est indigne!..

HORACE, *bas, à Vermançay.*

Silence! je ne risque rien... mais vous... votre fils à marier...

QUINCAMPOIX, *venant à lui.*

Mais enfin, malheureux... au milieu de ce tourbillon... je conçois... il y a de quoi devenir fou!..

HORACE.

Je l'ai été!

QUINCAMPOIX.

Et qu'est-ce que vous avez perdu?

HORACE.

Oh! une bagatelle! deux cent mille francs.

QUINCAMPOIX, *se trahissant.*

Juste ce que j'ai gagné.

ENSEMBLE.

VERMANÇAY ET HORACE.

Vous!

MADAME VERMANÇAY.

Mon tuteur!

HORTENSE ET EMMA.

Mon père!

QUINCAMPOIX

Hein? qu'est-ce que j'ai dit? non, non... ne croyez pas...

HORACE.

Si fait! vous vous êtes trahi! vous aussi vous avez joué!.. vous, un sage.

QUINCAMPOIX.

Eh! bien oui, ce sera ma punition... oui, vous voyez un insensé... une victime heureuse de cet entraînement général; oui, dans cette assemblée d'actionnaires j'étais entré pur comme une jeune vierge, pour défendre ma salle à manger, pour leur dire des injures à tous... eh! bien, Monsieur, ils m'ont si bien entortillé avec leurs raisonnements, qui n'avaient pas le sens commun... avec leurs millions qui pleuvaient comme des alouettes toutes rôties que, ma foi, j'ai ouvert la bouche!.. j'étais ahuri, j'étais bête... comme Monsieur!

HORACE.

Merci!

QUINCAMPOIX, *continuant.*

Je ne sais pas ce qu'ils m'ont offert... mais il paraît que j'ai accepté trois cents actions au pair, Monsieur! qui, deux heures après, me rapportaient deux cent mille francs! c'est horrible, je les ai là sur le cœur! elles m'humilient! elles me brûlent... cet argent!.. je ne le garderais pas pour un empire!

HORACE.

Ah! bah! vous allez...

QUINCAMPOIX.

Je vais les placer... (*Lucien paraît à gauche tout tremblant.*)

HORACE.

Eh! oui, Monsieur Quincampoix, pour épurer cette fortune là... il faut la placer dans les mains de votre fille, de mademoiselle Emma... dont elle deviendra la dot... et que vous mariez à... Lucien... mon neveu... (*Il court à lui et l'entraîne au père.*) Eh! viens donc, nigaud... on n'attend plus que toi...

QUINCAMPOIX.

Mais permettez...

LUCIEN.

Eh! quoi! il se pourrait...

EMMA.

Ah! mon petit papa que ce serait gentil!

QUINCAMPOIX.

Mais non...

MADAME VERMANÇAY.

Oh! vous êtes si bon.

VERMANÇAY.

Monsieur...

QUINCAMPOIX

Mais je ne puis...

HORACE.

Oh! je vois ce qui vous arrête... mais mon frère a retiré sa démission... La voici!..

VERMANÇAY, *à part.*

Il se pourrait!

HORACE.

Il retourne avec vous, avec ses enfants, à Dijon, où j'irai vous rejoindre tous!..

Air: *Ne vois-tu pas jeune imprudent.*

Oui, pour notre bonheur à tous,
Nous partons, vous nous faites grâce!

QUINCAMPOIX.

Permettez!..

MADAME VERMANÇAY.

J'ai compté sur vous...
Cet hymen...

HORACE.

Il faut qu'il se fasse!..

VERMANÇAY, *bas.*

Lucien me sait-il compromis?

HORACE, *bas.*

Non! j'ai dû sauver en bon frère,
L'honneur du père aux yeux du fils!
(*A part.*)
L'honneur du fils aux yeux du père!

TOUS.

Ah ! monsieur !.. ah ! papa !..

QUINCAMPOIX, *se débattant.*

Mais non, je n'ai pas dit...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ALCIBIADE, *tout le monde.*

ALCIBIADE, *un peu gris.*

Eh ! vive le souper ! il était bon !

QUINCAMPOIX.

Voici mon gendre !

ALCIBIADE.

Et maintenant le lansquenet ! encore ! toujours ! le lansquenet à mort !

HORACE.

Il est gentil !

QUINCAMPOIX.

Qu'est-ce qu'il dit là ?

ALCIBIADE.

Je dis, papa beau-père, que j'ai gagné vingt-quatre mille france au lansquenet.

LUCIEN, *à part.*

Ciel !

HORACE, *de même.*

Ciel !

QUINCAMPOIX.

Miséricorde !

ALCIBIADE.

Vingt-quatre mille francs dans un anneau, et je ne veux pas faire Charlemagne.

QUINCAMPOIX.

Et à qui as-tu gagné cela, malheureux?

ALCIBIADE.

Un peu à tout le monde, mais surtout à... (*Il va pour désigner Lucien, Horace s'avance.*)

HORACE.

A moi qui avais laissé mon jeu à ces messieurs... Lucien a bien voulu tenir pour moi.

QUINCAMPOIX.

Encore vous !

HORTENSE, *à part.*

Mon anneau !

ALCIBIADE.

Eh bien ! votre revanche ? je vous la donne.

QUINCAMPOIX.

Comment, misérable ! tu jouerais encore ! tu n'es pas corrigé !

ALCIBIADE.

Mais puisque j'ai gagné ! est-ce qu'on se corrige quand on gagne.

QUINCAMPOIX.

Ah ! c'est comme ça ! ah bien ! eh bien !.. va-t-en, joueur ! quant à ma fille... (*A Lucien.*) Tu ne joues pas, toi... je te la donne.

LUCIEN.

Monsieur...

EMMA.

Oh ! merci, mon papa !

TOUS.

Bravo !

ALCIBIADE.

Ah ! bah ! permettez, M. Lucien...

HORACE.

Il se marie !.. (*Bas, à Lucien.*) Ne tremble donc pas comme ça... (*Haut.*) Nous sommes tous heureux... car moi aussi... (*Il va pour prendre le bras d'Hortense.*)

HORTENSE.

Oh ! monsieur, j'aurai de la fermeté.... comme mon père... certainement je ne donnerai pas ma main à un homme qui a compromis sa fortune à la bourse... et qui a joué mon anneau au lansquenet.

HORACE.

Bien !.. bon !..

VERMANÇAY, *bas, à droite.*

A la bourse, c'est moi ! (*Elle le regarde.*) il m'a sauvé l'honneur !

LUCIEN, *bas, à gauche.*)

Au lansquenet... c'est moi... il m'a sauvé la vie... (*Horace lui montre son anneau, elle lui tend la main. Pendant ce temps, Alcibiade, entouré des jeunes gens, s'est remis au jeu, malgré M. Quincampoix.*)

ALCIBIADE.

Eh bien ! tant pis... la fortune me consolera... je prends goût à la chose... je fais banco à tout le monde... et demain j'achète des chemins de fer.

HORACE.

Il commence au lansquenet... il finira à la bourse... il y mangera toute sa moutarde !..

CHŒUR FINAL.

Air : *de la Syrène.*

Que ce maudit jeu d'enfer
Le Lansquenet, bientôt nous quitte,
Et, pour s'en aller plus vite,
Qu'il prenne les chemins de fer.

FIN DU LANSQUENET ET DES CHEMINS DE FER.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

UN

VOYAGE A PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. BARTHÉLEMY ET BOURDOIS,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Délassemens-Comiques, le mardi 10 juin 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PHILIPPEAU, ex-négociant de Landerneau	M. Émile.
FÉLICITÉ PHILIPPEAU, sa femme	Mme Rheal.
EUGÉNIE, sa fille	Mlle Beauval.
GUSTAVE, son fils	M. Henri.
ARMAND, FISCHTEMBERG, VICTOR, amis de Gustave	M. Léon Mourot. / M. Poizard. / M. Octave.
MADAME DE BEAUSÉJOUR	Mlle Léontine.
ANAIS, maîtresse de Gustave	Mlle Marie.
FRICOTEAU, restaurateur	M. Tourtois.
UN GARÇON D'HOTEL	M. Georges.
Garçons restaurateurs.	
Commissionnaires.	
Dîneurs, Sergens de ville.	
Voyageurs, Pompiers, Facteurs des messageries, etc.	

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour des Messageries. A droite le bureau des voyageurs. On voit dans le fond des voitures et des diligences, etc.

SCÈNE I.

Voyageurs, Facteurs des messageries, et Commissionnaires portant des bagages; puis GUSTAVE, VICTOR et FISCHTEMBERG.

(Grand mouvement sur la scène.)

CHŒUR.

Air: Pour le départ que tout s'apprête.

Quand on arrive de voyage,
Dans ce Paris plein d'agrémens,
Il faut serveiller son bagage,
Et sa famille et ses enfans.

(Tout le monde sort.—Gustave, Victor et Fischtemberg arrivent en fumant.)

FISCHTEMBERG.

Par ici, mes amis, par ici! nous avons encore le temps de fumer un cigare en attendant; c'est la diligence de Besançon qui vient d'arriver.

VICTOR.

Celle de Brest se fait bien désirer!

GUSTAVE.

Elle est en retard de près d'une heure... et si je ne tenais pas à me trouver à l'arrivée de notre ami, Armand de Senneville, qui est allé recueillir un héritage, je serais déjà parti.

FISCHTEMBERG.

Rejoindre, sans doute, l'aimable Anaïs?

GUSTAVE.

Peut-être?

FISCHTEMBERG.

Sais-tu, mon cher Gustave, que tu es bien monotone avec ton Anaïs? Depuis que tu as fait la connaissance de cette jeune actrice, on ne peut plus te posséder...

VICTOR.

Il devient tout-à-fait bonnet de coton.

GUSTAVE.

Que voulez-vous, Messieurs?.. quand on a le bonheur de rencontrer une maîtresse fidèle!..

FISCHTEMBERG, riant.

Ah! ah!.. voilà un mot bien risqué!

VICTOR, riant aussi.

Surtout par le temps et les femmes qui courent.

FISCHTEMBERG.

Tiens! le petit Victor qui s'en mêle aussi!..

GUSTAVE.

Ce n'est pas étonnant! depuis qu'il a quitté le collége, il cherche partout une femme sensible, et il ne trouve que des cruelles.

FISCHTEMBERG.

Cela tient à son manque d'expérience... mais l'enfant à des dispositions, on le formera.

VICTOR.

Vous avez beau plaisanter, Messieurs... avant peu on parlera de mes aventures!

GUSTAVE.

C'est ce que nous verrons!

(On entend le bruit d'un cornet à piston et le roulement d'une voiture.)

FISCHTEMBERG.

Quel est ce bruit?

UN FACTEUR DES MESSAGERIES, entrant et annonçant.

La diligence de Brest!

TOUS.

Enfin!!

SCÈNE II.

FISCHTEMBERG, GUSTAVE, VICTOR, ARMAND, en tenue de voyageur.

FISCHTEMBERG.

Air: Oui c'est lui, c'est ce cher Gustave.

C'est Armand, c'est lui qui s'avance:
En ces lieux, fêtons sa présence!
Enfin le voici de retour,
Pour ses amis c'est un beau jour.

ARMAND, entrant.

Est-ce bien vous que je revoi!
Pour un voyageur il est doux, ma foi!
De trouver au bout du chemin,
L'amitié qui lui tend la main.

(Il leur serre à tous la main.)

REPRISE ENSEMBLE.

C'est Armand, c'est lui, etc.

ARMAND.

Que c'est aimable à vous d'être venus à ma rencontre!..

GUSTAVE.

Après un mois d'absence, tu nous est donc rendu, toi, la perle des amis!..

VICTOR.

Et des bons vivans!..

FISCHTEMBERG.

Ah! ça, à propos de vivant... est-il mort?

ARMAND.

Qui?

FISCHTEMBERG.

Ton oncle!..

ARMAND.

Hélas! il aurait dû l'être!..

TOUS.

Comment?

ARMAND.

Il se porte à présent mieux que vous et moi... malgré son grand âge.

FISCHTEMBERG.

Rusé vieillard! c'est la troisième fois qu'il te joue ce mauvais tour!

VICTOR.

Il y met de l'obstination.

ARMAND.

Ma foi! comme cet état de choses menaçait de se prolonger encore long-temps, je me suis décidé à revenir à Paris attendre que mon cher oncle veuille bien prendre un parti définitif.

FISCHTEMBERG.

Du reste, ton voyage s'est bien passé?

ARMAND.

Le plus heureusement du monde, pour moi

surtout... Vrai! je ne donnerais pas le plaisir que j'ai eu pendant la route, pour les vingt mille francs de rente que mon oncle doit me laisser un jour.

GUSTAVE.

Vraiment? Raconte-nous ça!

ARMAND.

Figurez-vous qu'en passant à Landerneau, nous avons pris avec nous un vieux provincial qui vient à Paris pour la première fois.

GUSTAVE, vivement.

A Landerneau?

ARMAND.

Oui, c'est un personnage très bavard, qui m'a mis sur-le-champ au courant de toutes ses affaires, et qui, sous la tournure la plus ridicule, la figure la plus grotesque, cache le nom plus grotesque encore de Philippeau.

GUSTAVE, interdit, à part.

Philippeau! qu'entends-je?..

FISCHTEMBERG, riant.

Je voudrais bien connaître ce bipède de Landerneau.

ARMAND.

Ah! mon Dieu! la vue n'en coûte rien; il va venir ici tout-à-l'heure.

GUSTAVE, très troublé, à part.

Ciel!

ARMAND.

Il est en ce moment visible à l'œil nu... au bureau des voyageurs.

GUSTAVE.

Pardon, mes amis, je me rappelle qu'une affaire... indispensable...

FISCHTEMBERG.

Eh bien! qu'est ce qui lui prend?.. le voilà tout troublé.

GUSTAVE, il regarde à sa montre.

Déjà midi! Et moi qui ai un rendez-vous avec... avec Anaïs... je me sauve.

(Il sort vivement.)

SCÈNE III.

FISCHTEMBERG, VICTOR, ARMAND.

ARMAND.

Comme il court!..

VICTOR, ricanant.

Ce pauvre Gustave!.. son Anaïs le rendra fou.

ARMAND.

Il est donc toujours épris de cette coquette?

FISCHTEMBERG.

Plus que jamais!.. (A part.) Jusqu'à ce que je le supplante auprès d'elle, ce qui ne sera pas long.

ARMAND.

Tant pis pour lui... mais revenons à mon provincial qui m'intéresse beaucoup plus que vous ne pensez.

FISCHTEMBERG.

Voyons la fin de l'histoire!..

ARMAND.

M. Philippeau n'est pas venu seul à Paris, il est accompagné de son épouse, une dame très docile, et de sa fille Eugénie... dix-huit ans environ, et la plus ravissante figure...

FISCHTEMBERG.

Je commence à comprendre...

ARMAND.

Bref, pendant la route je suis tombé...

VICTOR, l'interrompant.

De voiture?..

ARMAND.

Eh! non: amoureux comme un fou...

VICTOR.

De la vieille?

ARMAND.

Eh! non, morbleu! d'Eugénie...

VICTOR.

Ah! très bien!.. Et vous voulez l'épouser?

ARMAND.

Me marier, moi! fi donc! Et avec une inconnue encore... Est-il bête!.. Quand j'ai refusé Gustave qui m'a proposé la main de sa sœur.

FISCHTEMBERG.

Ce jeune Victor est d'une naïveté!..

VICTOR.

Alors, qu'est-ce que vous voulez en faire?

ARMAND.

L'enlever! innocentin!..

VICTOR.

Ah! sapristi!.. a-t-il des moyens, ce gaillard-là!.. Et moi qui n'ai pas encore songé à ce procédé... aussi gare à la première femme qui me tombera sous la main!

Air: De sommeiller encor ma chère.

Dès aujourd'hui je veux tenter l'épreuve,
Et marcher enfin votre égal!
Fût-elle fille, ou femme, ou veuve,
Je l'enlève!

FISCHTEMBERG.

Il devient immoral!
Mon cher, la femme est un objet fragile,
En enlevant votre aimable fardeau,
Vous pourriez bien, ravisseur inhabile,
Le laisser choir.

ARMAND.

J'en retiens un morceau!

VICTOR, avec résolution,

C'est bon! gouaillez! je vous préviens que je ne sors pas de la cour des messageries avant d'avoir fait une razzia...

FISCHTEMBERG.

Quel petit Bédouin! Mais toi, mon cher Armand, comment penses-tu mettre à exécution ton hardi dessein?

ARMAND.

J'ai compté sur toi, mon ami, sur toi, l'homme aux expédiens et aux grandes ressources...

FISCHTEMBERG.

D'imagination... je suis toujours en fonds de ce côté-là...

ARMAND.

Il faut trouver un plan, dresser nos batteries...

VICTOR.

C'est cela! dressons nos batteries.

ARMAND, indiquant le bureau des voyageurs.

L'occasion est favorable... la jeune personne est précisément là, avec ses parens, très occupés de leurs nombreux bagages.

PHILIPPEAU, en dehors.

C'est abominable!.. on n'a pas idée de cela!

ARMAND.

Eh! tenez!.. j'entends déjà le père... il vient de ce côté.

FISCHTEMBERG.

Diable! il nous prend au dépourvu... C'est égal! j'ai mon projet!

ARMAND et VICTOR.

Lequel?

FISCHTEMBERG.

Laissez-moi seul avec ce nouveau Pourceaugnac, j'en fais mon affaire!.. Eloignez-vous et tenez-vous aux aguets dans les environs.

AIR: des Couturières.

Cessons cet entretien,
De la prudence,
Le voici qui s'avance!
J'ai trouvé mon moyen...
Reposez-vous sur moi, tout ira bien!

REPRISE ENSEMBLE.

(Armand et Victor sortent).

SCÈNE IV.

FISCHTEMBERG, PHILIPPEAU.

(Tournure et mise ridicules; il a sous le bras une canne, un parapluie, et un sac de nuit à la main, un facteur des messageries porte ses paquets).

PHILIPPEAU, à la cantonade, se retournant et menaçant.

Badauds! tas de badauds que vous êtes!.. (Redescendant la scène.) Ces parisiens! on dirait qu'ils n'ont jamais vu un homme qui arrive de Landerneau... (Il va déposer ses effets à droite, près du bureau des voyageurs. — S'adressant au facteur.) Vous, mettez mes bagages ici.

(Le facteur sort.)

FISCHTEMBERG, à part.

Abordons-le. (Haut et feignant la surprise.) Ah! ciel!... que vois-je?.. en croirais-je mon binocle?..

PHILIPPEAU, étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc à me lorgner, ce jeune fou?..

FISCHTEMBERG.

C'est lui!.. c'est mon ami Philippeau!..

PHILIPPEAU, de plus en plus étonné.

Il me connaît!..

FISCHTEMBERG, le pressant fortement dans ses bras.

Souffrez que je vous étreigne...

PHILIPPEAU, se débattant.

Eh! mais!.. vous m'étouffez!..

FISCHTEMBERG.

Comment, mon cher M. Philippeau, vous ne me reconnaissez pas?

PHILIPPEAU.

Je veux que le diable me tortille, si je me souviens de vous!

FISCHTEMBERG.

Regardez-moi bien... je suis cependant allé bien des fois chez vous, à Landerneau.

PHILIPPEAU.

Chez moi?

FISCHTEMBERG.

Oui... pour... des affaires.

PHILIPPEAU.

Ah! c'est peut-être quand j'étais vermicellier breveté des princes?

FISCHTEMBERG.

Précisément... j'étais alors commis-voyageur, et vous me donniez toujours des commissions!.. nous étions les meilleurs amis du monde!..

PHILIPPEAU.

Ça se peut bien... mais je n'ai pas l'ombre d'un soupçon.

FISCHTEMBERG.

Ça vous reviendra... je me nomme Polydore Fischtemberg.

PHILIPPEAU.

Polydore Fisch... en quoi?

FISCHTEMBERG.

Temberg!

PHILIPPEAU.

Vous avez là un fichu nom... (Cherchant à se rappeler.) Attendez donc... connais pas !

FISCHTEMBERG.

Il est vrai qu'il y a si long-temps...

Air : du Piége.

Veuillez aider mon souvenir,
Des détails me sont nécessaires ;
Si vous voulez me faire grand plaisir,
Parlons de vous, de vos affaires.
D'abord, je vois que vous vous portez bien...
Et votre femme et votre fille ?
Comment se porte aussi le petit chien ?
Je m'intéresse à toute la famille.

PHILIPPEAU, à part.

Allons ! il nous sait tous par cœur. (Haut.) Monsieur, toute ma famille sera charmée de vous voir, car je l'ai amenée avec moi,

FISCHTEMBERG.

Ah !..

PHILIPPEAU.

Oui... j'ai dit adieu au vermicelle... et j'ai profité de ma liberté, pour venir faire avec ma femme, ma fille et mon chien, un petit voyage d'agrément dans la capitale.

FISCHTEMBERG.

Vous y aurez bien du plaisir.

PHILIPPEAU.

Je m'en promets beaucoup... et puis, il faut vous dire aussi que j'y ai un fils qui fait son droit... depuis sept ans !

FISCHTEMBERG.

Depuis sept ans ? diable ! il doit être fort. (A part.) sur le cancan ?...

PHILIPPEAU.

Je le présuppose... Je viens le trouver incognito, pour le punir un peu de sa négligence ; voilà six mois que je n'ai reçu de ses nouvelles... et cela depuis que je l'ai chargé de toucher en mon nom une part d'héritage, qu'il m'a écrit dans le temps devoir convertir en vin de champagne... Il paraît que c'est une bonne spéculation à Paris ?

FISCHTEMBERG.

Et que votre fils aura fait mousser encore.

PHILIPPEAU.

Tant mieux ! car si cette opération a été fructueuse, je suis décidé à y mettre encore dix mille francs que j'ai à recevoir chez mon notaire, pour solde de ladite succession, et qui vont beaucoup m'embarrasser.

FISCHTEMBERG, à part.

Dix mille francs !... Oh ! quelle idée !... Si je pouvais !... (Haut.) Ma foi, je ne vous conseille pas de jeter votre argent dans les liquides.

PHILIPPEAU.

Pourquoi cela ?

FISCHTEMBERG.

Parce que le vin de Champagne a pu être un bon article... mais il est bien coulé...

PHILIPPEAU.

Vraiment ?

FISCHTEMBERG.

Oui, tout se gâte... surtout le vin... Donc, si vous avez des fonds de trop, je puis vous être utile...

PHILIPPEAU.

Vous ?

FISCHTEMBERG.

Plus que personne... Actuellement je suis agent d'affaires... je m'occupe spécialement du placement des capitaux de mes amis... et comme vous êtes un des miens, je prends votre argent et vous sous ma protection immédiate... Allons, c'est convenu.

PHILIPPEAU.

Vous êtes trop bon !

FISCHTEMBERG.

Ah ! dame ! c'est qu'il faut vous méfier de chevaliers d'industrie, ici !

Air : de Renaudin de Caen.

O vous, qui venez à Paris,
Soyez prudent en cette ville,
Car la capitale est l'asile
Des floueurs de tous les pays.
Evitez les Bobert-Macaire,
Les faux amis et les filous,
Craignez surtout la bonne chère
Des traiteurs à trente-deux sous.
Croyez-moi, n'entrez qu'en tremblant
Dans ce magasin magnifique,
Où, pour embellir la boutique,
On dévalise le chaland.
Aussitôt que l'on vous approche,
Il faut fuir d'un pas diligent,
Et regarder dans votre poche,
Si l'on n'a pas pris votre argent.
Dans tous nos feuilletons si courts,
Ne mettez pas le nez, de grâce ;
Avant la fin de la préface,
Vous verriez la fin de vos jours.
Méfiez-vous des demoiselles,
Méfiez-vous de leurs attraits,
Méfiez-vous de leurs prunelles,
De leur taille et de leurs corsets ;
Redoutez les souscriptions
Et les quêtes à domicile,
Fuyez surtout l'agent habile
Qui vous offre des actions.
N'approchez point de cette dame
A l'air doux, à l'œil attendri,
Qui va pleurer au mélodrame,
Puis en rentrant bat son mari.
La nuit, c'est par les malfaiteurs
Que vous êtes volé, je pense,
En dépit de votre prudence,
Et le jour c'est par les tailleurs.
Bref, pour fuir cette fourmillière
Des trompeurs, il faudrait, je croi,

Comme l'avare de Molière,
Même se méfier de soi.
O vous qui venez à Paris, etc.

PHILIPPEAU.

Soyez paisible !.. j'ai le nez fin !..

FISCHTEMBERG.

Néanmoins... dès ce moment, je m'attache à vous... je ne vous quitte plus... je serai votre cornac.

PHILIPPEAU, très flatté.

Je ne sais comment vous remercier de tant de politesses.

FISCHTEMBERG.

Et d'abord, je vous emmène avec moi ce matin déjeuner au café Anglais... le restaurant le plus renommé de tout Paris !..

PHILIPPEAU.

Ma foi ! j'accepte, sans cérémonie... car je suis encore à jeun... j'ai l'estomac dans mes mollets... mais il faut que je prévienne ma femme et ma fille... précisément les voici !

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme PHILIPPEAU, EUGENIE, DES COMMISSIONNAIRES portant un grand nombre de caisses, cartons à chapeaux, etc.

Mme PHILIPPEAU, elle tient un petit chien en lesse. — Aux commissionnaires.

Ne secouez donc pas comme ça mes cartons !.. vous allez massacrer mes chapeaux !..

(Les commissionnaires déposent les caisses et les cartons à côté des effets de Philippeau).

PHILIPPEAU.

Ma femme et ma fille, approchez !.. venez ici que je vous présente à un ami que je viens de retrouver.

(Il les prend par la main et les amène vers Fischtemberg.)

Mme PHILIPPEAU, étonnée.

Un ami ?

FISCHTEMBERG, vivement.

Intime !..

PHILIPPEAU.

Oui, et qui se nomme... (Bas à Fischtemberg.) Soufflez-moi donc.

FISCHTEMBERG.

Polydore Fischtemberg (Avec une profonde salutation.) pour vous servir, Mesdames !..

Mme PHILIPPEAU, faisant une gracieuse révérence.

Monsieur ! (Bas à Eugénie.) Je ne me rappelle pas du tout ce Monsieur.

EUGÉNIE, de même.

Ni moi non plus.

FISCHTEMBERG, apercevant le chien.

Oh ! mais quel est ce joli roquet ?

Mme PHILIPPEAU.

C'est Azor !..

FISCHTEMBERG, caressant le chien.

Azor ! Ah ! oui, je me souviens, c'est l'aimable toutou, auquel je donnais souvent du sucre, et qui me mordait toujours le gras des jambes... il était très aimable en société...

PHILIPPEAU.

Voyons ! assez de complimens comme ça ! avisons plutôt à faire transporter nos bagages.

FISCHTEMBERG.

Rien n'est plus facile : prenez une voiture.

PHILIPPEAU.

Ou un commissionnaire ! c'est moins coûteux !

(Le théâtre se remplit de voyageurs, de facteurs et de commissionnaires).

PREMIER COMMISSIONNAIRE.

Qu'est-ce qui a demandé un commissionnaire ?

(Une foule de commissionnaires vient entourer Philippeau).

TOUS, criant à la fois.

Voilà, mon bourgeois. — Où faut-il vous conduire ? — Parlez ! faites-vous servir.

Air : Voici mon oncle la Jonquière.

PREMIER COMMISSIONNAIRE.

Voulez-vous une citadine ?

UN AUTRE.

Un' voiture à bras ?

UN AUTRE.

Un crochet ?

UN AUTRE.

Moi, je cours sur la plac' voisine,
Vous chercher un cabriolet...
Vous et vos paquets s'ront à l'aise.

PHILIPPEAU, parlé.

Ah ! ça, et ma femme ?

PREMIER COMMISSIONNAIRE.

Est-c' que cett' gross' dame est en plus ?
Diable ! ceci change la thèse ;
Il faut alors un omnibus.

PHILIPPEAU, se débarrassant d'eux avec colère.

A la fin vous m'abasourdissez, vous m'obsédez !.. vous me crispez !.. j'irai bien me chercher une voiture moi même.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté PHILIPPEAU.

FISCHTEMBERG.

Ce cher Philippeau n'est pas encore au courant des inconvéniens de Paris! et c'est fort heureux que je me sois trouvé là, juste à point nommé, à son arrivée.

Mme PHILIPPEAU.

Sans doute! au moins vous pourrez le guider.

FISCHTEMBERG.

Certainement! ensuite ça me procurera le bonheur inexprimable, Mesdames, de renouveler connaissance avec vous.

Mme PHILIPPEAU, saluant.

Ah! Monsieur!..

FISCHTEMBERG.

Savez-vous, Mme Philippeau, que vous n'êtes pas changée dutout... et qu'on vous prendrait, vous et votre demoiselle, pour les deux sœurs jumelles.

EUGÉNIE, à part.

Il est galant!..

FISCHTEMBERG.

Air : Restez, restez troupe jolie.

Votre fille est fort embellie !
Vous êtes son vivant portrait !
Vrai ? je vous trouve rajeunie,
Vous vous ressemblez trait pour trait.

Mme PHILIPPEAU, à part.

Combien ce jeune homme me plaît !

FISCHTEMBERG.

Un léger embonpoint peut-être
Pourrait seul causer quelqu'erreur ;
N'importe ! on doit vous reconnaître :
De la beauté la grâce est sœur.

(A part.)

Le calembourg est très flatteur.

Mme PHILIPPEAU, à part.

Décidément je raffole de ce monsieur !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PHILIPPEAU.

PHILIPPEAU, revenant et criant en perçant la foule.

Place!.. place!..

Mme PHILIPPEAU.

Mon mari!.. déjà? Comme il est pâle!..

EUGÉNIE.

Et défait!..

PHILIPPEAU.

Ouf! je l'ai échappé belle!..

FISCHTEMBERG.

Qu'avez-vous?

(Des curieux entourent Philippeau.)

PHILIPPEAU.

Ce que j'ai?.. je suis éreinté, bousculé, assommé, démembré, mutilé et peut-être blessé.

Mme PHILIPPEAU ET EUGÉNIE.

Grands Dieux!..

FISCHTEMBERG, à Philippeau.

Mais encore?

PHILIPPEAU.

Figurez-vous que je n'avais pas fait trois pas dans la rue, quand un affreux sapin me grimpe sur le dos sans seulement dire : excusez. Pristi!.. je suis très vif! je bondis comme un chat sauvage, et je l'appelle badaud !

FISCHTEMBERG.

Ah ! bigre !.. vous êtes mordant!..

PHILIPPEAU.

Donc, pour sauver mes jours, je me réfugie dans un gros tas de boue... au même instant j'entends crier : gare là-dessous ! Je lève le nez, et je reçois cet agréable projectile. (Il tire de sa poche un gros platras.) qui a métamorphosé mon castor en galette... changement à vue.

(Il montre son chapeau aplati.)

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

FISCHTEMBERG.

Voilà votre chapeau à la mode!. c'est un Gibus... Mais tenez, si vous m'en croyez, vous vous mettrez à l'abri en vous logeant quelque part.

PHILIPPEAU.

Ceci entre tout-à-fait dans ma manière de voir... je n'eus jamais l'intention d'élire mon domicile politique et conjugal dans cette cour.

FISCHTEMBERG.

Voici justement des garçons d'hôtel.

(Des garçons d'hôtel entourent Philippeau et veulent le forcer à prendre des adresses.)

LES GARÇONS criant ensemble.

Hôtel de France!—hôtel d'Italie ! — hôtel du Nord ! — hôtel des Quatre-Vents, mon bourgeois!..

PHILIPPEAU, voulant les écarter.

Ah ! ça... est-ce que ça va recommencer? Voulez-vous bien me laisser!.. gredins!.. paltoquets, janissaires !

Mme PHILIPPEAU, cherchant à délivrer son mari.

Ah ! mon Dieu ! ils vont le mettre en morceaux. — Eugénie, défends ton père !

EUGÉNIE, très embarrassée.

Mais, maman, que voulez-vous que j'y fasse ?

Mme PHILIPPEAU, appelant.

M. Fischtemberg!.. venez donc!..

FISCHTEMBERG.

Ne craignez rien, Madame!.. c'est de la gymnastique.

(Il tire à son tour Philippeau des mains des garçons.—Un des pans de l'habit de Philippeau reste au pouvoir de ces derniers.)

PHILIPPEAU.

Ah! les bandits!.. les vampires! me voilà en veste!..

UN IVROGNE survient et se laisse tomber sur Philippeau en criant.

Oh! hé! Cabochard!...

PHILIPPEAU, le repoussant.

A l'autre!... Je ne suis pas Cabochard... sac-à-vin.

L'IVROGNE, se fâchant.

Moi!.. sac-à-vin!.. V'lan!...

(Il lui flanque une giffle.)

PHILIPPEAU, furieux.

Une torgnole!.. Ah! c'est trop fort!

(Il lui rend un coup de poing; ils se colletent).

Mme PHILIPPEAU courant à eux et les suivant avec Azor.

Ciel!.. ils se battent!.. M. Fischtemberg! séparez-les.

FISCHTEMBERG,

Ne faites pas attention! c'est encore de la gymnastique.

(Il les sépare; l'ivrogne et Philippeau tombent sur les bagages de Mme Philippeau; les caisses, les cartons se défoncent, et les robes, les fichus roulent par terre.)

Mme PHILIPPEAU.

Bon!.. voilà toute ma garderobe qui dégringole!..

(Elle se précipite pour ramasser ses effets et lâche Azor; Fischtemberg, sans être vu, donne un coup de pied au chien qui s'enfuit.)

Mme PHILIPPEAU.

Et Azor!.. Azor... qui se sauve!.. Eugénie, cours vite après lui!..

EUGÉNIE,

Oui, maman!.. j'y cours.

(Elle sort par la gauche.)

Mme PHILIPPEAU, ramassant ses effets.

J'en ferai une maladie, c'est sur...

FISCHTEMBERG, bas, au garçon d'hôtel, pendant qu'on relève Philippeau et l'ivrogne.

Vingt francs pour vous si vous faites transporter sur-le-champ tous ces bagages, à l'hôtel...

LE GARÇON D'HÔTEL.

C'est entendu!

(Il fait signe à des commissionnaires qui emportent tout, et sortent vivement par la droite.

Mme PHILIPPEAU, en se retournant.

Ah! Jésus, mon Dieu! on emporte nos effets! Messieurs!.. arrêtez! arrêtez!

(Elle court après les commissionnaires.)

FISCHTEMBERG, à Philippeau qu'on à remis sur pied.

Dites-moi, mon brave, vous n'avez pas de mal?

PHILIPPEAU, boitant.

Au contraire! Hein! je l'ai drôlement houspillé. (Regardant autour de lui.) Eh bien! où donc est passée ma femme! où est donc ma fille?

FISCHTEMBERG,

Elles viennnent de sortir; elles vous attendent à l'hôtel...

LE GARÇON, s'approchant et donnant une adresse à Philippeau.

Des Quatre-Vents, voilà l'adresse... c'est le meilleur hôtel de Paris.

PHILIPPEAU, prenant l'adresse.

Ma foi! autant là qu'ailleurs... j'aime mieux me loger au quatre vents, que de rester à la belle étoile!

FISCHTEMBERG.

Nous irons rejoindre ces dames plus tard, quant à présent, allons déjeuner.

PHILIPPEAU.

Ça me va! cet exercice violent a augmenté mon appétit...

(On entend le bruit d'un piston. — De nouveaux voyageurs viennent sur le théâtre, ainsi que des facteurs des messageries.)

PREMIER FACTEUR, criant.

Les voyageurs pour Mayence!

DEUXIÈME FACTEUR.

Les voyageurs pour Coblentz!

TROISIÈME FACTEUR.

Les Voyageurs pour Amsterdam.

(Les voyageurs se font des adieux et s'embrassent.)

CHOEUR.

AIR :

En route! on va partir!
Il faut courir;
Que le plaisir
Soit du voyage;
Heureux présage,
Il va je gage
L'embellir,

Allons, plus de retard,
Voici le moment du départ
Il se fait tard,
De toute part
Que l'on s'empresse d'accourir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté FISCHTEMBERG et PHILIPPEAU, ARMAND, EUGÉNIE.

(Armand entre avec Eugénie par le côté opposé qu'ont pris Fischtemberg et Philippeau.)

EUGÉNIE.

Je n'ai pu retrouver Azor... que va dire ma mère!

ARMAND, suivant Eugénie.

Mais je vous répète, Mademoiselle, que vos parens sont partis.

EUGÉNIE.

Partis!.. En effet!.. je ne les vois pas!.. Ah! mon Dieu! ils ne sont plus ici!..

ARMAND, indiquant la gauche.

Je les ai vus s'éloigner de ce côté.

EUGÉNIE.

Et je ne les ai pas rencontrés!..

ARMAND.

Il ne faut pas vous désoler... dans le tumulte... la foule... ils auront cru que vous les suiviez.

EUGÉNIE.

Que vais-je devenir? Me voilà seule! seule dans Paris!..

ARMAND.

Ils ne peuvent être loin encore... nous allons courir après eux... ne craignez rien... en qualité de compagnon de voyage je dois vous secourir.

EUGENIE.

J'accepte votre secours, car vous avez l'air d'un galant homme, et je puis, je crois, me fier à vous!

ARMAND.

Je serai votre protecteur. (A part.) Elle est à moi.

(Eugénie prend le bras d'Armand. Ils s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE IX.

LES VOYAGEURS, LES FACTEURS, VICTOR, arrivant par la droite, puis Mme PHILIPPEAU, entrant après lui du même côté.

(Les voyageurs redescendent la scène chargés des effets qu'ils cherchaient.)

VICTOR, entrant et lorgnant toutes les femmes.

Que diable! je rencontrerai peut-être bien une belle à consoler.

Mme PHILIPPEAU, entrant, à part.

Les commissionnaires m'ont échappé... je ne sais de quel côté ils ont pris!.. (Elle regarde autour d'elle.) Eh mais! je ne vois pas M. Philippeau?.. Ciel! plus de M. Philippeau! ni Eugénie! ni Azor!

VICTOR, lorgnant et suivant Mme Philippeau qui lui tourne le dos.

En voici une. (S'approchant d'elle.) Madame! ou Mademoiselle!

Mme PHILIPPEAU, se retournant, et prenant Victor par le bras.

Ah! dites-moi, Monsieur... vous n'auriez pas aperçu mon époux?

VICTOR, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça?.. Je suis volé! (Haut.) Que me voulez-vous, Madame?

(Il veut fuir.)

Mme PHILIPPEAU, le retenant.

Jeune homme! vous voyez une femme désolée!.. Mon mari a fui comme une ombre.

VICTOR, voulant s'en aller.

Est-ce que je le connais, votre mari?

Mme PHILIPPEAU, le retenant.

C'est un petit maigre... voûté et un peu cagneux, un fort bel homme du reste! il répond au nom de Théodore-Athanase-Simphorien...

VICTOR, l'interrompant.

Eh! faites-le afficher.

(Il veut s'en aller.)

Mme PHILIPPEAU, le retenant par l'habit.

Monsieur, vous m'écouterez!

VICTOR.

Me lâcherez-vous, à la fin!

Mme PHILIPPEAU, à chaque phrase retient Victor.

Je m'attache à vos pas... vous prêterez votre appui à une étrangère égarée...

VICTOR.

Mais c'est un guet-à-pens!

Mme PHILIPPEAU.

Qui ne connaît pas les rues de Paris...

VICTOR.

Je ne suis pas l'almanach des 25,000 adresses!

Mme PHILIPPEAU.

Vous aurez pitié de moi; vous m'aiderez en même temps à retrouver ma fille...

VICTOR.

Votre fille aussi!

Mme PHILIPPEAU.

Et mon chien!

(Elle lui prend le bras de force.)

VICTOR, se résignant.

Pas moyen de lui échapper... nous voilà accouplés!..

(Les voyageurs se disposent à partir.)

LE GARÇON D'HÔTEL, venant à Victor et lui offrant une adresse.

Hôtel des Quatre-Vents, jeune homme!.. vous y serez très bien avec votre aïeule!..

VICTOR, le repoussant.

Eh! va-t'en au diable!

(Le garçon lui met des cartes dans son gilet et se sauve.)

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

En route! on va partir, etc. etc.

ACTE II.

Le théâtre représente un vestibule dans un hôtel garni. A droite et à gauche des portes numérotées, avec des sonnettes au-dessus. Au fond une porte d'entrée. A gauche de la porte d'entrée, une fenêtre; à droite, on aperçoit la rampe d'un escalier de service. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

PHILIPPEAU, seul.

(Il sort de la dernière chambre à gauche, il est en bonnet de coton et en robe de chambre.

Quelle nuit!.. bon Dieu!.. Je n'ai pas fermé l'œil... Des matelas durs comme du bois! J'en suis criblé de noirs... Sans compter une population d'insectes très connus qui m'ont dévoré... Voilà donc le meilleur hôtel de Paris!.. J'en garderai la mémoire... ça complète mes aventures... Allons! tâchons de sommeiller dans ce fauteuil, et de rêver que mon épouse repose à mes côtés... parce que, quand on rêve, ça n'est pas la réalité... et ça n'engage à rien. (Il s'assied et s'endort. On entend dans la rue un coup de pistolet. Il se lève en sursaut.) Hein?.. qu'est-ce que c'est que ça?..

CRIS AU DEHORS.

Au secours!.. au meurtre!..

PHILIPPEAU.

Quels sont ces cris sinistres?.. (Il court vers la fenêtre du fond, l'ouvre et regarde.) Bon!.. voilà un particulier qu'on assomme!.. Ah! la garde arrive... L'assassin se sauve!.. et on emporte la victime... qui, heureusement, n'est que mortellement blessée... (Il ferme la fenêtre et redescend la scène.) Je suis venu à Paris afin d'avoir de l'agrément... Je pourrai dire que j'en ai eu... Pour commencer, je perds ma femme... bien!.. ensuite ma fille... très bien!.. puis Azor... parfait!.. Il ne me reste plus que moi... Cette solitude, qui m'entoure, m'effraie... aussi, dès que viendra l'aurore, je ferai tambouriner toute ma famille avec promesse d'une récompense honnête à qui la rapportera... (Le jour vient.) A propos d'aurore, voici le jour; c'est peut-être le moment de dormir, à Paris... essayons d'achever ma nuit.

(Il se rassied; des cris bruyans se font alors entendre dans la rue; Philippeau écoute.)

Eh! la laitière!. — Habits galons!. des vieux habits!. — Chaudronnier!. Ferraille à vendre!. — Cresson d'fontaine!. la santé du corps!. — Des choux, des poireaux, des carottes!. Navets!. navets!. — Des petits pains tout chauds, tout chauds!. — A l'eau!..

PHILIPPEAU, avec une joie ironique.

A la bonne heure!.. voilà un autre genre d'agrément!..

(Un trompette, marchand de robinets, écorche une fanfare.)

PHILIPPEAU, se bouchant les oreilles.

Ah! le bourreau!.. qu'on me guillotine celui-là!..

(Un tambour bat le rappel.)

PHILIPPEAU, allant à la fenêtre.

A l'autre à présent!.. Allez tous au diable!..

AIR: Des impressions de voyage.

Grands Dieux! quel tintamarre
Discordant et bizarre!
Je crois que Lucifer
Est sorti de l'enfer!
J'ai la tête cassée!
J'ai l'âme boul'versée!
Quels cris affreux!
C'est odieux!
Fuyons ces lieux!
Allons nous habiller, abandonnons la place;
Chaque cri que j'entends et m'énerve et m'agace;
Comme un séjour céleste on me vantait Paris;
Pour moi c'est un Enfer et non un Paradis!

(Les cris recommencent.)

Grands Dieux quel tintamarre! etc.

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE II.

FISCHTEMBERG, entrant par le fond. Il regarde les numéros des chambres.

C'est bien ici... chambre 21, qu'est logé mon

Landerneau d'hier... Il est de bonne heure, et l'oiseau ne sera pas encore déniché!.. Il faut que je le surveille de près; car ces dix mille francs qu'il doit toucher chez son notaire, me trottent dans l'esprit... Dame ! nous avons tant d'industriels, qu'ils pourraient bien tomber dans les mains de quelques voleurs à n'importe quoi...

AIR : De l'Artiste.

Je crains la concurrence;
Sans moi, l'on pourrait bien
Tromper son innocence:
Je ne veux que son bien.
C'est ma seule ressource,
Soignons mon intérêt;
Car, si l'on prend sa bourse,
C'est un vol qu'on me fait.

(On sonne violemment dans la chambre de Philippeau.)

SCÈNE III.

FISCHTEMBERG, PHILIPPEAU, puis UN GARÇON D'HOTEL.

PHILIPPEAU, entrant vivement.

Ils sont donc sourds!.. On mettrait en branle le bourdon de Notre-Dame... que pas un garçon ne bougerait...

FISCHTEMBERG.

Eh! mon Dieu ! pourquoi tout ce bruit?

PHILIPPEAU.

Ah! vous voilà, mon cher Fischtemberg... j'en suis ravi... Vous voyez un homme terriblement embêté... vous pouvez vous en flatter !

UN GARÇON, entrant en cirant des bottes.

Qui qu'a sonné?

PHILIPPEAU, voyant le garçon.

Enfin! (Au garçon.) Venez vite ici, vous!.. et regardez-moi un peu... comment me trouvez-vous?..

LE GARÇON, sans le regarder.

Toujours le même... pas beau!..

PHILIPPEAU.

Il ne sagit pas de ça!.. Où est mon habit ?..

LE GARÇON.

Votre habit?.. vous l'avez sur le dos.

PHILIPPEAU.

Ça mon habit?.. les manches me vont au coude... J'ai l'air d'aller faire ma première communion.

LE GARÇON.

Je vois la chose... c'est l'Elbeuf du 36... Je me suis trompé en le brossant...

PHILIPPEAU.

Vous pouvez vous vanter d'être d'ésobligeant!.. J'avais deux habits : l'un a été disloqué hier, et l'autre...

LE GARÇON.

Est sur les épaules du 36,.. qui est parti, cette nuit, pour Madagascar.

PHILIPPEAU.

Bon!.. voilà mon habit en fuite dans l'autre hémisphère! (Au garçon.) Courez le chercher sur-le-champ!..

LE GARÇON, se sauvant.

Quand j'aurai ciré mes bottes.

PHILIPPEAU, au garçon qui sort.

Brigand! va!.. je te souhaite une colique de *miserere*.

SCENE IV.

FISCHTEMBERG, PHILIPPEAU.

FISCHTEMBERG, à Philippeau.

Pour l'amour de Dieu , calmez-vous!..

PHILIPPEAU.

En voilà encore une d'histoire!.. Est-ce que ça ne finira pas!.. Si ça ne doit pas finir, je désire en être instruit...

FISCHTEMBERG.

Bah!.. le tout est de s'y faire... quand vous en aurez l'habitude, vous ne pourrez plus vous en passer... Mais laissons cela... vous vous disposiez à sortir, à ce que je vois ?

PHILIPPEAU.

J'allais commencer mes excursions... d'abord à la préfecture de police , pour déposer ma plainte au sujet de ma famille, que je tiens à retrouver... ma fille surtout... quant à ma femme, ça n'est pas pressé!.. Ensuite, j'ai à me transvaser chez mon fils, qui demeure rue du Chat qui pelotte, n° 13.

FISCHTEMBERG.

Puis enfin chez votre notaire.

PHILIPPEAU.

Chez mon notaire?

FISCHTEMBERG.

Pour toucher cet argent dont vous avez parlé, et que je dois vous prendre.

PHILIPPEAU.

Ah ! oui!.. Sacrebleu, vous avez une furieuse mémoire !..

FISCHTEMBERG.

Je crois bien!.. ça ne me sort pas de la tête!.. Allez!.. je vous attends impatiemment, vous et vos espèces.

PHILIPPEAU.

Je ne perds pas une minute.

AIR : Valse de Giselle.

Chez mon notaire, en toute diligence,
Je prends mes fonds, et crois qu'il est urgent,
Que pour agir avec toute prudence,
Entre vos mains je place cet argent.

FISCHTEMBERG.

Hâtez-vous donc et revenez bien vite,
Pour déguster avec moi promptement;

Un bon dîner, auquel je vous invite,
Que je paierai... (A part.) Mais avec son argent!

REPRISE ENSEMBLE.

(Philippeau sort.)

SCÈNE V.

FISCHTEMBERG, seul.

Allons! tout marche à merveille!.. mon provincial va me confier son or... Il me semble que je le compte déjà entre mes doigts... Il ne pouvait me venir plus à propos!.. car il faut enfin que je réponde à la demande de la charmante Anaïs, à la quelle j'ai promis un cachemire sept quarts... La petite ne veut me sacrifier ce niais de Gustave qu'à ce prix.... Cette femme-là m'aime, bon jeu, bon argent!.. N'oublions pas que je dîne aujourd'hui en tête-à-tête avec elle!.. Mais, j'y pense!.. si par hasard M. Philippeau ne m'apportait pas les fonds?.. les notaires sont si durs quand il s'agit de restituer... je me trouverais fièrement dans l'embarras!.. Le fait est que je suis à sec!.. Eh! quoi!.. n'ai-je pas mon ami Armand!.. il ne peut me refuser... dans ce moment surtout où je lui rends un si grand service!.. Allons le trouver au plus vite!

SCÈNE VI.

FISCHTEMBERG, ARMAND, VICTOR.

ARMAND, à Victor, avec lequel il entre par le fond.

Vous avez beau dissimuler... quelque raison secrète vous amène ici!

FISCHTEMBERG, les apercevant.

Eh! justement, le voilà!.. Que diable viens-tu faire en cette maison, avec le jeune Victor?

ARMAND.

Nous nous sommes trouvés par hasard tous deux à la porte de cet hôtel... certes, j'étais loin de m'attendre à cette rencontre.

VICTOR.

Je vous répète que je viens présenter mes hommages à un parent éloigné qui arrive de Carpentras, et qui m'a fait mander... (A part.) Ne leur disons pas que c'est ma vieille!..

ARMAND.

Est-ce un parent mâle?

VICTOR.

Pourquoi cette question?

ARMAND.

Dame!.. c'est qu'à votre air contraint et inquiet, en entrant, au mystère dont vous entourez le but de votre visite matinale!.. on soupçonnerait presque qu'il y a quelqu'amour sous roche...

FISCHTEMBERG.

Est-ce que le jeune Joconde aurait tenu parole?

ARMAND.

Il est capable, comme il en a fait serment, d'avoir enlevé quelque beauté... à bras tendu!

VICTOR.

Moi!.. allons donc!.. je ne suis pas encore de votre force!.. (A part.) Est-ce qu'on m'aurait vu remiser ici cette satanée vieille?..

FISCHTEMBERG, à Armand.

Attends donc... je me rappelle... on m'a assuré en effet, l'avoir aperçu flâner hier avec une femme d'au moins cinquante ans.

VICTOR, vivement.

C'est pas vrai! elle n'en a que quarante-neuf!

ARMAND.

Il l'avoue!.. J'en étais sur!..

VICTOR, à part.

Imbécile que je suis! évitons leurs brocards.. (Haut.) Adieu, Messieurs!

AIR: de la Valse de Robin-des-Bois.

Pardon, Messieurs, si je vous quitte,
Mon parent m'attend, et je vais
Lui faire à l'instant ma visite,
Près de vous je reviens après.

ARMAND, à Fischemberg.

Puisque pour lui le mystère a des charmes,
Nous, moins discrets, hors de ce lieu,
Proclamons les premières armes
De notre petit Richelieu.

REPRISE ENSEMBLE.

ARMAND et FISCHTEMBERG.

Sans façon cet ami nous quitte,
Son parent l'attend ici près.
Il va lui rendre sa visite,
Et vers nous il revient après.

VICTOR.

Pardon Messieurs si je vous quitte, etc.

(Victor s'échappe par l'escalier de service, poursuivi par les rires de ses deux amis.)

SCÈNE VII.

FISCHTEMBERG, ARMAND.

FISCHTEMBERG.

Ah! ça, mon cher Armand, tu seras moins discret, j'espère, que l'innocent Victor, et tu me confieras le motif de ta présence en ces lieux.

ARMAND.

Eh! parbleu! je viens voir ma conquête!

FISCHTEMBERG, étonné.

Eugénie?..

ARMAND.

Sans doute!

FISCHTEMBERG.

Comment! elle demeure?..

ARMAND.

Ici même, dans cette chambre, n° 15... Il fallait bien la loger quelque part, hier... et cet hôtel étant le plus près des messageries...

FISCHTEMBERG.

Malheureux!.. qu'as-tu fait!..

ARMAND.

Que veux-tu dire?

FISCHTEMBERG.

Que le père est logé à la même enseigne.

ARMAND.

Ah! mon Dieu!

FISCHTEMBERG,

Chambre 21, en face de celle de sa fille!..

ARMAND.

Que m'apprends-tu là?

FISCHTEMBERG.

Ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne se soient pas encore rencontrés.

ARMAND.

Que faire?.

FISCHTEMBERG.

Emmener la petite au plus vite, pendant que son père est sorti...

ARMAND.

Mais où la mettre, pour qu'elle soit en sûreté... à l'abri des recherches?..

FISCHTEMBERG, après réflexion.

Eh mais! conduis-la chez madame de Beauséjour...

ARMAND.

Cette dame dont je t'ai si souvent entendu parler?

FISCHTEMBERG.

Air : de l'Écu de six francs.

Cette dame est fort obligeante...
Elle fait tout pour de l'argent.

ARMAND.

C'est une espèce d'intrigante...

FISCHTEMBERG.

Non! tu la juges mal, vraiment!
Elle rend service...

ARMAND.

Au comptant!

FISCHTEMBERG.

Jadis, elle était jeune et belle,
Et dame t on la voit en ce jour!
Par charité rendre à l'amour,
Tout ce que l'amour fit pour elle.

ARMAND.

Ah! oui, je comprends!

FISCHTEMBERG.

Tu la feras passer pour ta parente... de cette manière, l'ingénue de Landerneau n'aura pas le moindre soupçon.

ARMAND.

Ah! mon ami, quel excellente idée tu as là!

FISCHTEMBERG.

Oui, mais service pour service.. Je t'avouerai qu'en ce moment j'aurais besoin de mille francs pour acquitter une dette très pressante... et comme tu dois être en fonds depuis ton retour..

ARMAND.

Tu as compté sur moi?.. tu as bien fait... je t'enverrai cette somme aujourd'hui même, chez toi.

FISCHTEMBERG.

C'est que je ne rentrerai pas, je dîne en partie fine, au Moulin-Rouge.

ARMAND.

Au Moulin-Rouge, allée des Veuves? Tiens! si j'y menais dîner aussi Eugénie?..

FISCHTEMBERG.

Parfait!.. c'est un endroit écarté, où tu es sûr de n'être vu de personne.

ARMAND.

En même temps, je remettrai pour toi, au comptoir, un billet de mille francs sous enveloppe.

FISCHTEMBERG.

A merveille! tu le peux sans danger, j'y suis très connu! Maintenant, je cours prévenir Mme de Beauséjour.

ARMAND.

Eh bien! et l'adresse que tu oublies de me donner?

FISCHTEMBERG.

Ah! c'est vrai! étourdi que je suis? rue Saint-Georges, 42.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ARMAND, seul.

Qu'on est heureux d'avoir des amis comme cela... avec eux on n'est jamais dans l'embarras. Aussi, je ne puis pas me dispenser d'obliger, ce cher Fischtemberg, qui m'est d'un si grand secours aujourd'hui... Mais je n'ai pas de temps à perdre... il faut que je décide Eugénie à partir d'ici... Je vais m'informer si elle est visible.

SCÈNE IX.

ARMAND, EUGÉNIE, sortant de sa chambre.

ARMAND, à part.

C'est elle!

EUGÉNIE, courant à lui.

M. Armand!.. Ah! combien j'avais hâte de vous voir! je commençais à être dans une grande inquiétude... je craignais que vous ne m'eussiez oubliée?..

ARMAND.

Vous oublier!... moi! Ah! Mademoiselle, avez-vous pu croire?..

EUGÉNIE.

N'est-ce pas, M. Armand, que vous seriez incapable de me tromper ?..

ARMAND.

Jamais je n'eus cette idée, Mademoiselle.

EUGÉNIE.

Aussi mes parens vous seront éternellement reconnaissans, car j'espère les retrouver bientôt, grâce aux démarches que vous m'avez promis de faire.

ARMAND.

Sans doute; mais, je ne vous cache pas que cela peut être long... et, en attendant, je vous ai trouvé un domicile plus convenable que celui-ci.

EUGÉNIE.

Pourquoi ? j'y suis très bien !

ARMAND.

Y pensez-vous? une demoiselle seule, dans un hôtel garni !.. c'était bon provisoirement... J'ai parlé de vous à une de mes parentes... une cousine... une dame fort respectable qui s'est intéressée vivement à votre position. Elle veut absolument que vous alliez habiter chez elle...

EUGÉNIE.

Allons ! c'est un service de plus dont je vous serai redevable... Je vous demande seulement le temps de prendre mon châle, mon chapeau, et je suis prête à vous suivre.

ENSEMBLE.

Air : Venez compagnons d'infortune.

Je vais faire à l'instant diligence.
Auprès de vous je n'ai plus peur,
Et je me mets, sans défiance,
Sous la garde de votre honneur.

ARMAND.

Allez faire à l'instant diligence.
Auprès de moi n'ayez plus peur;
Et mettez-vous, sans défiance,
Sous la garde de mon honneur !

(Eugénie rentre dans sa chambre.)

SCÈNE X.

ARMAND, puis LE GARÇON D'HOTEL.

ARMAND, seul.

Tant de confiance !.. Je me sens ému... Je suis presque tenté de renoncer à mes projets... Mais que diraient mes amis ?.. Je serais en butte à leurs sarcasmes... au ridicule ; d'ailleurs, l'amour, la passion ne justifient-ils pas tout ?... Car, je ne puis me dissimuler que j'aime cette jeune fille... que je l'adore !.. Allons ! allons ! pas de faiblesse !.. Holà ! quelqu'un ?

LE GARÇON, entrant.

Monsieur a appelé ?

ARMAND, lui donnant de l'argent.

Tenez... prenez ceci... vous paierez les frais faits par la dame du n° 15... et vous garderez le reste pour vous.

LE GARÇON.

Merci, Monsieur.

EUGÉNIE, revenant.

Me voilà... Pardon de vous avoir fait attendre.

ARMAND.

Venez vite.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il faut faire à l'instant, etc.

(Il lui donne le bras et sort avec elle par le fond.)

LE GARÇON, seul, regardant l'argent.

Une pièce d'or !... ça doit être au moins un agent de change, qui enlève la femme d'un banquier... Mais, quand on est garçon d'hôtel, il faut être sourd, muet, aveugle... et pas manchot !...

(Il sort par le fond).

SCÈNE XI.

VICTOR, Mme PHILIPPEAU.

(Entrant tous deux par la porte de l'escalier de service).

VICTOR.

Non !.. ne me retenez pas davantage... Je veux m'en aller...

Mme PHILIPPEAU, l'amenant sur le devant de la scène.

Mais, Monsieur, vous vous êtes engagé à m'accompagner partout.

VICTOR.

Ma foi, j'y renonce !.. Vous êtes d'une exigence par trop tyrannique : Parce que j'ai eu la sottise de vous donner mon adresse, vous m'écrivez d'accourir près de vous en preux chevalier... vous me menacez même d'aller me relancer chez papa !.. et tout cela pour m'apprendre que vous avez rêvé caniche...

Mme PHILIPPEAU.

Vous ne comprenez donc pas ?

VICTOR.

Eh ! rêvez chat, si bon vous semble !

Mme PHILIPPEAU.

Je vous assure, jeune homme, que c'est un pressentiment, une preuve que je vais remettre la main sur Azor et sur mon époux.

VICTOR.

Eh ! mettez la main sur le diable, si vous voulez !

Mme PHILIPPEAU.

Vous savez bien que je ne puis faire un pas sans vous... N'êtes-vous pas mon guide-âne ?

VICTOR, il s'assied.

Je vous préviens que je ne bouge plus !...

Tout ce que je puis vous promettre, c'est de courir vous retenir une place dans une patache quelconque... sur l'impériale, sous la bâche... n'importe où... et de vous expédier franco pour Landerneau...

Mme PHILIPPEAU.

Partir! partir! quand nous n'avons plus que quelques petites courses à faire ?

Air : Simple soldat.

A visiter il ne nous reste plus
Que la Bastille et que la Madeleine,
Le Palais-Royal...

VICTOR.

Quel abus !
Mais notre course encore sera vaine !

Mme PHILIPPEAU.

Je veux pousser jusqu'à Versaille aussi...

VICTOR, à part.

C'est une femme des plus intrépides.

Mme PHILIPPEAU.

Nous reviendrons par Boulogne et Passy,
Et puis enfin pour trouver mon mari,
Nous passerons aux Invalides!

VICTOR, effrayé.

Plus que ça de promenade!.. Merci!.. Bien obligé!.. Je ne démarre pas de là... Je me cramponne...

Mme PHILIPPEAU, se désolant.

Vous me refusez! Ah! que je suis malheureuse!.. Ah! ciel! ah! grands Dieux! aie! les nerfs!.. les nerfs!..

VICTOR allant à elle.

Une attaque de nerfs! Voilà le bouquet!

Mme PHILIPPEAU.

Soutenez-moi... je sens que je vais m'évanouir.

(Elle se laisse tomber dans les bras de Victor.)

VICTOR, la soutenant.

Pas de mauvaise charge!.. A l'aide!.. au secours!.. du vinaigre!..

LE GARÇON, entrant.

Le fiacre à l'heure que Madame a demandé est dans la cour.

Mme PHILIPPEAU, revenant subitement à elle.

Le fiacre!.. c'est bien!.. Vite, Monsieur, partons... à cette condition, je consens à reprendre mes sens.

VICTOR.

Allons!.. (A part.) Il faut se résigner encore... Elle serait capable de me rester sur les bras.

LE GARÇON, indiquant l'escalier de service.

Par ici, Madame!

Air : Songez à m'obéir.

Mme PHILIPPEAU, à Victor.

Il faut guider mes pas
Et que votre bras
Me soutienne ;
Avec empressement
Que galamment
On me promène !

VICTOR, résistant.

Ne tirez donc pas comm'çà !
Mon tailleur en souffrira...

Mme PHILIPPEAU.

O sort des plus doux !
Rendez à mon âme attendrie,
Mon chien, mon époux...

VICTOR, à part.

C'est toute une ménagerie.

ENSEMBLE.

Mme PHILIPPEAU.

Il faut guider mes pas, etc.

VICTOR.

Allons, guidons ses pas,
Et qu'enfin mon bras
La soutienne.
Il faut, ah! quel tourment !
Que galamment
Je la promène.

(Ils sortent par l'escalier de service).

SCÈNE XII.

LE GARÇON, puis PHILIPPEAU.

LE GARÇON, seul.

Encore une fugue... cette fois, c'est un adolescent qui enlève sa grand'mère!

PHILIPPEAU, entrant par le fond, très pâle et effaré.

Au diable Paris!.. que le tonnerre bombarde Paris!.. Garçon!.. allez me bassiner mon lit!.. j'ai une courbature atroce!..

LE GARÇON.

Vous avez donc bien couru!

PHILIPPEAU.

Dans vingt voitures, à perdre haleine... J'avais tant de courses... chez mon notaire... à la préfecture... chez mon fils... que sais-je?.. Il fallait être le Juif-Errant pour avaler un tel ruban de queue, à pied!.. aussi, j'ai essayé de tous les genres de véhicules... fiacre, citadine, cabriolet... enfin, par économie, j'ai voulu tâter des omnibus... bien mal m'en a pris... n'y entre pas qui veut, il paraît... car lorsque j'en voyais passer un, et que je voulais monter dedans, une voix inhumaine, debout, sur le marchepied, me criait : Complet!! Bref, fatigué, rompu, moulu, j'avise l'hirondelle... l'hirondelle, me dis-je, c'est d'un bon augure, j'arriverai chez mon fils à vol d'oiseau... mais, bah! on m'a fait faire, malgré moi, le tour de Paris par correspondance!

Air : Un homme pour faire un tableau.

Je m'endors donc dans le chemin ;
Bientôt l'conducteur me réveille ;
J'descends... mais mon fils, quel destin !
Etait déménagé d'la veille...
Voyez quel malheur est le mien,
Je perds ma fill', mon fils que j'aime...
Je perds mon épouse et mon chien...
Sous peu je me perdrai moi-même.

Aïe ! les reins !..

LE GARÇON.

Entrez toujours dans votre chambre, Monsieur... il y a du bois préparé dans la cheminée... vous pourrez l'allumer vous-même... pendant ce temps, je cours vous chercher une bassinoire.

PHILIPPEAU.

Avec du sucre... beaucoup de sucre dedans.

(Il entre dans sa chambre).

LE GARÇON.

Pauvre homme ! décidément, il n'a pas de chance !

PHILIPPEAU, dans sa chambre.

Garçon, des allumettes !

LE GARÇON.

Il y en a de chimiques-allemandes auprès du lit. (Il s'est approché de la chambre de Philippeau ; il en voit sortir des flammes.) Ah ! mon Dieu ! quelle lueur !

PHILIPPEAU, sortant épouvanté de sa chambre.

De l'air !.. de l'air !.. je suis asphyxié !.. D'où vient cette fumée ?.. Qu'est-ce qui m'arrive encore ?..

(On entend crier au dehors).

Au feu ! au feu !..

PHILIPPEAU.

Voilà la maison qui brûle, à présent !..

(Musique à l'orchestre jusqu'à la fin. — Des voyageurs sortent de toutes les chambres, emportant leurs effets ; les uns à demi-vêtus, d'autres en robe de chambre ; des femmes en peignoir, camisole, bonnet de nuit ; et tous courent çà et là en criant.)

CHŒUR.

Air : de Fernand-Cortez.

Au feu ! sauvons-nous !
Oui, fuyons tous
Loin d'l'incendie !
La flamme en furie
Gagn'tout déjà
Ell'sort de là !

(Tous désignent la chambre de Philippeau. — Des garçons d'hôtel et des pompiers accourent. — Grande rumeur et confusion).

PHILIPPEAU, criant.

Garçon !.. mes effets !.. j'ai besoin de mes effets !..

LE GARÇON.

Impossible ! l'hôtel est en flammes !

PHILIPPEAU.

Allons, bon ! voilà mes effets qui rôtissent !

LE GARÇON.

L'incendie a commencé dans votre chambre... c'est vous qui avez mis le feu... vous répondez des dégats !

PHILIPPEAU.

Ah ! cré coquin ! je me sauve aussi !.. J'ai beaucoup d'agrément !!

(Le garçon veut le retenir ; Philippeau s'empare d'une cruche pleine d'eau qu'il lui jette au visage, puis s'échappe en courant).

REPRISE DU CHŒUR.

Au feu ! sauvons-nous ! etc.

(La toile tombe).

ACTE III.

Le théâtre représente le jardin d'un restaurant ; des tables dressées sous des arbres ; des couverts sur les tables. A gauche et à droite, au premier plan, cabinets avec des persiennes fermées donnant sur le devant de la scène.

SCÈNE I.

FRICOTEAU, PLUSIEURS GARÇONS.

CHŒUR.

Air : Des Trois marteaux.

Ne perdons pas notre temps,
L'heure des dîners s'avance ;
Il faut faire diligence
Pour contenter les chalands.
Amis, faisons diligence
Vivent les gourmands ! (bis.)

FRICOTEAU.

Allons, allons, Messieurs, la soirée promet d'être belle, la recette s'en ressentira... Il y aura foule aujourd'hui au Moulin-Rouge. A propos, tous les cabinets du jardin sont-ils pris ?

PREMIER GARÇON, indiquant le cabinet de droite.

Celui-ci est déjà occupé par cette jolie actrice qui vient toujours ici avec ce jeune lion.

FRICOTEAU, indiquant le cabinet de gauche.

Je sais... et celui-là ?..

PREMIER GARÇON.

Il est vide !..

FRICOTEAU.

Il ne le sera pas long-temps... Allez donc tout préparer et ne vous amusez pas à la moutarde... Allerte....

REPRISE DU CHOEUR.

Ne perdons pas notre temps,
L'heure des dîners s'avance, etc. etc.

(Tous sortent, excepté Fricoteau.)

FRICOTEAU.

Ah! voici déjà du monde...

SCÈNE II.

FRICOTEAU, ARMAND, EUGÉNIE, Mme DE BEAUSÉJOUR.

(Armand arrive, donnant le bras à ces dernières.)

ARMAND.

Garçon!.. un cabinet?

FRICOTEAU.

Ici... ou au premier?

ARMAND.

Au premier.

FRICOTEAU.

Je vais en retenir un!. Que désire Monsieur? nous avons d'excellent homard!...

ARMAND.

Exceptez cela, donnez-nous ce que vous voudrez...

FRICOTEAU, à part.

C'est au moins un seigneur russe, ou un quart d'agent de change!

(Il sort.)

ARMAND.

Eh! bien, Mesdames, comment trouvez-vous ce restaurant?

Mme DE BEAUSÉJOUR.

Délicieux!.. Si près de Paris, on se croirait vraiment à la campagne... Moi, d'abord, j'ai toujours eu des goûts champêtres.

Air: Du 1er Prix.

Loin de la ville, je vous jure,
J'aime ces restaurans discrets,
Où, sous l'ombrage et la verdure,
On peut dîner à peu de frais.
Un repas paraît délectable,
Derrière un bosquet bien touffu;
Puis, il est souvent agréable
De voir et de n'être pas vu.

ARMAND.

Qu'en pense la charmante Eugenie?

Mme DE BEAUSÉJOUR.

Vous ne répondez rien?

ARMAND.

Eh! quoi... Mademoiselle, ne quitterez-vous pas cet air triste, quand ma cousine se joint à moi pour vous procurer de la distraction.

EUGÉNIE.

Je sais que j'ai beaucoup d'obligations à Mme de Beauséjour... mais le chagrin d'être séparée de mes parens...

Mme DE BEAUSÉJOUR.

Eh! mon Dieu! ma chère enfant, vous les retrouverez, ils vous retrouveront.., Rien ne se perd à Paris... D'ailleurs, dans le cas contraire, je me ferais un véritable plaisir de vous reconduire moi-même à Landerneau, dans votre famille... (Bas à Armand.) Il faut le lui laisser croire....

EUGÉNIE.

Ah! Madame!. que de remercîmens ne vous devrais-je pas!

Mme DE BEAUSÉJOUR.

Mais ce ne sera qu'après vous avoir gardée avec moi le plus long-temps possible... car je vous aime déjà presqu'autant que le fait ce cher cousin, dont je connais les secrets de cœur.

ARMAND.

Qui pourrait en effet voir l'aimable Eugénie sans l'aimer?.. Aussi, plus nous la connaissons, plus l'affection que j'ai... (Se reprenant.) que nous avons tous les deux pour elle, prend de force, et...

FRICOTEAU, revenant.

Monsieur est servi.

ARMAND.

C'est bien!

ENSEMBLE.

Air: Du Ballet d'Armide.

Allons, plus de tristesse
Ne tremblez
Ne tremblons- pas ainsi,
Car le bras qui me / vous presse
Est celui d'un ami.

(Ils sortent tous trois par la gauche.)

SCÈNE III.

FRICOTEAU, puis DES DÎNEURS ET D'AUTRES GARÇONS; ensuite, VICTOR et Mme PHILIPPEAU.

FRICOTEAU, seul.

Voilà une pratique qu'il faut soigner... Ce jeune homme a l'air amoureux de la petite... Il fera de la dépense, c'est sûr... Mais j'entends du bruit! (Il regarde à droite.) Eh! ce sont encore des convives qui nous arrivent!.. Ça chauffe!.. ça chauffe!..

(Chœur des dîneurs et des garçons qui entrent.)

Air: Accourez à la ronde.

Au Moulin-Rouge en foule
Empressons-nous d'accourir;
Ici l'heure s'écoule
Dans la joie et le plaisir.

UN DÎNEUR.

Les amans et les belles,
S'y querellent chaque jour;
Ce moulin n'a point d'ailes,
C'est l'ennemi de l'amour.
Oui: c'est l'ennemi de l'amour.

REPRISE DU CHOEUR.

Au Moulin-Rouge en foule, etc.

(Des dîneurs se placent aux différentes tables et les garçons les servent. Fricoteau a remonté la scène

pour se joindre à eux. Mme Philippeau entre, s'appuyant lourdement sur le bras de Victor, qui porte son châle, son ombrelle et son chapeau.)

VICTOR, lui lâchant le bras.

Ouf!.. je tombe de fatigue!..

Mme PHILIPPEAU.

Et moi de faim!.. Vite à dîner!..

VICTOR, à part.

Cette dame est sans façon... Il faut encore que je la nourrisse!.. Si ça continue, la pension de papa y passera.

FRICOTEAU, s'approchant.

Où Monsieur et Madame veulent-ils qu'on mette leur couvert?

Mme PHILIPPEAU.

En plein air!..

VICTOR, vivement.

Je m'y oppose... (A part). Diable!.. il ne manquerait plus qu'on me vît à table avec un pareil vis-à-vis... comme ce serait flatteur!..

FRICOTEAU, bas à Victor, avec ironie.

Je comprends!.. l'amour aime le mystère! (Haut.) Eh! bien! entrez dans ce pavillon. (Désignant le cabinet de gauche.) On va vous servir... Nous avons d'excellent homard!...

VICTOR.

Donnez-nous plutôt une omelette au lard!.. pour entrée... ça ouvre l'appetit.

FRICOTEAU.

Ensuite, comme entremets?

VICTOR.

Une omelette au rhum.

FRICOTEAU.

Et pour dessert?

VICTOR.

Une omelette soufflée.

FRICOTEAU, riant.

Trois omelettes pour deux!.. cabinet jardin!.. (A part, en sortant.) En voilà des épiciers!..

VICTOR.

Dieu me damne si je m'attendais à venir dîner au Moulin-Rouge aujourd'hui, par exemple!.. drôle d'idée que vous avez eue là...

Mme PHILIPPEAU.

Dame! vous me parlez au milieu des Champs-Élysées, d'un restaurant situé allée des Veuves... je me doute que ce doit être le rendez-vous des femmes qui ont perdu leurs époux... et comme je suis dans cette catégorie intéressante....

VICTOR, l'interrompant.

Vous m'avez forcé de vous y traîner... (A part.) Quel boulet!

Mme PHILIPPEAU.

Ah! Monsieur, je noublierai jamais que c'est vous qui m'avez enlevée de la cour des messageries, pour me conduire à la recherche de mon mari!

VICTOR.

C'est bien vous qui m'avez enlevé!

Mme PHILIPPEAU.

Vous aviez l'air d'un si honnête jeune homme!..

VICTOR.

Et depuis ce moment là....

Mme PHILIPPEAU.

Je me suis accrochée à votre bras...

VICTOR.

Comme un cabas!..

FRICOTEAU, revenant.

L'omelette n° 1 est cuite à point... Elle vous attend.

VICTOR.

Maintenant, j'y pense!.. j'aurais mieux aimé des œufs sur le plat... au moins on voit son compte.

FRICOTEAU, à part.

Est-il méfiant!..

Mme PHILIPPEAU.

C'est égal!.. entrons toujours!

(Victor et madame Philippeau entrent dans le cabinet de gauche.)

SCÈNE IV.

FISCHTEMBERG, FRICOTEAU.

FISCHTEMBERG, entrant.

Joseph!

FRICOTEAU.

On y va!... Tiens! c'est M. Fischtemberg!

FISCHTEMBERG.

Dites-moi, M. Fricoteau, personne ne m'a demandé?

FRICOTEAU.

Si fait!... un jeune homme qui est ici avec deux dames; il a même laissé cette lettre au comptoir pour vous.

FISCHTEMBERG.

Donnez vite!... (Après l'avoir ouverte, à part.) Mille francs!... Armand m'a tenu parole!

FRICOTEAU.

Monsieur dîne-t-il?... nous avons d'excellent homard!

FISCHTEMBERG.

Allons, farceur!... pas de mauvaise plaisanterie!... allez me chercher la carte. (Fricoteau s'éloigne.) Me voilà donc réduit à me mettre à table en tête-à-tête avec moi-même... Manger seul... ça me coûte toujours... si au moins j'avais mon naturel de Landerneau! mais il m'a échappé depuis l'incendie de son hôtel... J'aurais dû le faire assurer... Jusqu'à Anaïs aussi qui me brûle la politesse... Il faut avouer que je n'ai pas l'estomac heureux aujourd'hui... Mais j'y songe!... si je retournais auprès d'elle?... je suis sûr d'être bien accueilli, maintenant que je puis lui offrir son cachemire... Pauvre Gustave! qui la croit si fidèle!... Oui, c'est décidé, je vole à son domicile... et je suis certain de l'y trouver, d'après cette lettre qu'elle m'a écrite pour s'excuser. (Il lit.) « Mon cher Polydore, il » faut remettre à un autre jour notre partie pro- » jetée... je me suis donné une entorse dont je » souffre beaucoup... Je ne veux voir personne, » pas même Gustave votre rival... il m'obsède...

» c'est un imbécile. » Elle l'a bien jugé !... N'importe !... courons !... la consigne ne tiendra pas contre mon présent...

(Il va pour sortir et se rencontre avec Philippeau qui entre vivement.)

SCÈNE V.

FISCHTEMBERG, PHILIPPEAU.

PHILIPPEAU.

Garçon! garçon! vite un couvert... j'ai une faim canine de cheval!... Que vois-je? mon ami Fischtemberg!

FISCHTEMBERG.

Moi-même!... (A part.) Diable!... et sa fille qui est ici!... heureusement qu'elle est en cabinet particulier!...

PHILIPPEAU.

Ah! sacredié! que je suis aise de vous retrouver!

FISCHTEMBERG.

Et moi donc!... Mais par quel heureux hasard?...

PHILIPPEAU.

Je vais vous conter ça... D'abord, comment me trouvez-vous?

FISCHTEMBERG.

Resplendissant!...

PHILIPPEAU.

Je viens de me faire habiller à neuf... j'ai acheté des habits tout faits... à la dernière mode... et qui me vont... regardez... ils me gênent un peu dans les entournures pourtant... c'est égal!... En voilà pour 185 fr. 70 c. il fallait bien renouveler ma garde-robe qui a flambé avec l'hôtel des Quatre-Vents.

FISCHTEMBERG.

J'ai appris ce sinistre!

PHILIPPEAU.

Ah! mon ami! quelle catastrophe!... Je suis sûr que je sens encore le roussi.

FISCHTEMBERG.

Où diable avez-vous été vous réfugier?

PHILIPPEAU.

J'ai couru tout de suite chez vous; mais vous veniez d'en sortir... Alors...

FISCHTEMBERG.

Mais tout ça ne m'explique pas votre présence en ces lieux...

PHILIPPEAU.

Alors je me suis transféré à la préfecture de police pour faire enfin ma déclaration au sujet de ma famille égarée... J'avais pris un cabriolet à l'heure .. En revenant, tourmenté par une fringale monstre, je dis à mon cocher : Où me menerez-vous bien dîner? — Dame! Monsieur, qu'il me répond, voulez-vous aller au Moulin-Rouge? — Qu'est-ce que c'est que ça, lui demandai-je? — Ah! Monsieur, qu'il me réplique avec un petit air narquois.

Air : De la Colonne.

C'est un restaurant confortable
Dont on vant' l'orchestre et les plats;
On y danse au sortir de table;
Bref dans ce jardin plein d'appas
Le plaisir s'offre à chaque pas;
Il possèd' mill' détours, mille issues
Où l'amour rôde en tapinois;
Aussi dans ce dédal' parfois
Qu'on a vu de femmes perdues.

Des femmes perdues! m'écriai-je... c'est mon affaire!... je retrouverai là sans doute ma femme et ma fille; et me voilà.

FISCHTEMBERG.

Vous ne pouviez mieux tomber! Eh bien! en attendant, si nous dînions.

PHILIPPEAU.

Ma foi! j'allais vous le proposer.

FISCHTEMBERG.

J'accepte pour vous obliger. (Il appelle.) Garçon!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRICOTEAU.

FRICOTEAU.

Qu'est-ce qu'il faut à ces Messieurs?... Nous avons d'excellent homard!

FISCHTEMBERG.

Encore!..

PHILIPPEAU.

Nous voulons un dîner bien simple.

FISCHTEMBERG.

Oui, très simple.

FISCHTEMBERG.

Air : De Marianne.

D'abord, pour entrer en matière,
Donnez-nous des anchois, du thon,
Potage au jus, bifteacks-Madère,
Un poulet gras et du melon.
Saumon et truite,
Salade ensuite,
Perdreaux truffés; surtout des vins exquis :
Champagne, Beaune,
Et vin du Rhône,
Sans oublier le Pomard, le Chablis.
Il manque à ce repas modeste
Quelques entremets de douceurs;
Après le café, les liqueurs,
Nous verrons pour le reste.

PHILIPPEAU, à part.

Diable!... comme il y va... Il ne perd pas la carte...

FRICOTEAU, sortant.

Je cours tout commander, et vous faire mettre à la broche.

SCÈNE VII.

FISCHTEMBERG ET PHILIPPEAU.

FISCHTEMBERG.

Ah! ça! mais j'y pense, et ces dix mille francs que vous avez touchés chez votre notaire?... est-ce qu'ils auraient été aussi la proie des flammes?

PHILIPPEAU.

Rassurez-vous! je les avais sur moi avec tout l'argent que j'ai apporté à Paris.

FISCHTEMBERG.

Ah! mon cher, quelle chance que vous ne soyez pas brûlé... pour vos billets de banque...

PHILIPPEAU.

Et pour moi donc!

FISCHTEMBERG.

Tenez, pour la peine, il faut que je vous embrasse...

(Il se jette dans ses bras.)

PHILIPPEAU.

Arrêtez!... vous allez me faire craquer quelque part... Là... j'en étais sûr!... (Il se retourne et laisse voir une large déchirure dans le dos.) Il paraît qu'à Paris on ne coud pas les habits... on les colle...

FISCHTEMBERG.

Ça se refera en marchant... Mais revenons à votre argent... qu'en comptez-vous faire?

PHILIPPEAU.

Le placer avantageusement... et je crois avoir trouvé une fameuse spéculation!...

FISCHTEMBERG, inquiet.

Une spéculation!... laquelle?

PHILIPPEAU.

En me promenant, je vois des badauds qui regardaient une affiche tricolore... je m'approche... et je lis ces mots magiques: « Avec cent francs, voulez-vous gagner dix-mille francs! allez rue Dauphine, 18... au premier. » Je cours donc à cette bienheureuse adresse. En entrant, j'aperçois un vieux monsieur, orné de moustaches grises; un genre de débris de l'empire... Je lui fais le salut militaire, et alors...

FISCHTEMBERG, l'interrompant.

Je comprends!.. Ah! malheureux!.. vous avez livré nos dix mille francs!.. M. Philippeau, vous êtes une cruche, une huître, un cornichon.

PHILIPPEAU, stupéfait.

Qu'est-ce à dire!.. mais je n'ai rien livré du-tout!..

FISCHTEMBERG, se radoucissant tout-à-coup,

Pardon, mon cher ami!.. je m'explique mal.. je veux dire qu'on vous aurait pris pour une cruche, une huître, un cornichon!

PHILIPPEAU.

Je ne suis pas si bête! je n'ai donné que trente francs pour qu'on m'inscrive.

FISCHTEMBERG, tout-à-fait rassuré.

A la bonne heure!

PHILIPPEAU.

Seulement, j'ai promis que demain j'apporterais les fonds.

FISCHTEMBERG, vivement.

Gardez-vous-en bien!.. votre vieux débris de l'empire n'est qu'un flibustier!

PHILIPPEAU.

Vraiment? Vous m'effrayez!

FISCHTEMBERG.

Quel danger vous avez couru, quand j'y pense!.. Tenez, remettez-moi votre argent... et je vous donne en échange des actions du chemin de fer athmosphérique de Paris au Kamschatka... dont on s'occupe en ce moment...

PHILIPPEAU.

Au Kamschat?...

FISCHTEMBERG.

Ka.... trajet direct.... c'est une excellente affaire...

PHILLIPEAU.

Vous croyez!.. Allons! puisque vous me l'assurez, j'ai confiance...

FISCHTEMBERG, à part.

Je le tiens!

PHILIPPEAU.

Nous traiterons cela à table, entre la poire et le fromage, comme on dit.

FISCHTEMBERG.

Et au dessert, vous me compterez la somme!

PHILIPPEAU.

Je l'ai précisement dans mon portefeuille.

(Ils vont s'asseoir tous deux à une table tout près du cabinet de droite.)

PHILIPPEAU.

Mais voyez-donc si l'on nous servira!.. (Il appelle,) Garçon!

UN GARÇON, servant à une table à côté.

Voilà! voilà!..

(Il s'en va en courant.)

PHILIPPEAU,

Eh! bien!.. c'est comme ça qu'il vient!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. GUSTAVE et ANAIS, dans le cabinet de droite, assis à une table servie.

GUSTAVE, ouvrant les persiennes,

Ouf! on étouffe ici!..

ANAÏS.

Ce cabinet est si petit!

GUSTAVE.

C'est vrai! mais le bonheur tient si peu de place...

ANAÏS.

Toujours galant, mon cher Gustave.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VICTOR et Mme PHILIPPEAU, dans le cabinet de gauche, assis à une table servie.

Mme PHILIPPEAU, ouvrant les persiennes.

Si je donnais un peu d'air... il fait une chaleur...

VICTOR, vivement.

Prenez donc garde !.. on va nous voir !

Mme PHILIPPEAU.

Nous ne faisons aucun mal.

VICTOR, à part.

Fichtre !.. il n'y a pas de danger.

PHILIPPEAU, à Fischtemberg.

Ah ! ça !.. Est-ce que nous allons dîner par cœur !.. (Il appelle.) Garçon !

LE GARÇON, servant à la table à côté.

Voilà ! voilà !..

(Il s'en va en courant.)

PHILIPPEAU.

Mais c'est le chien de Jean de Nivelle, que ce garçon-là !

FISCHTEMBERG.

Un peu de patience, mon cher !

PHILIPPEAU, regardant de côté.

C'est drôle, on dirait que ces messieurs mangent le même dîner que nous avons commandé...

GUSTAVE, à Anaïs.

Vous êtes un ange, ma chère Anaïs.

FISCHTEMBERG, écoutant, à part.

On parle dans ce cabinet ?.. ces voix ne me sont pas inconnues !..

PHILIPPEAU, voyant revenir le garçon, il l'appelle.

Garçon !..

LE GARÇON, servant toujours à côté.

Voilà !.. voilà.

(Il s'en va en courant.)

PHILIPPEAU, se levant avec colère.

A la fin ! c'est indécent, (Il se promène à grands pas, sur le théâtre, en se croisant les bras.) Ce restaurant est la Tour d'Ugolin !

FISCHTEMBERG, à part.

Je n'entends plus rien...

(Il se lève et s'approche du cabinet.)

ANAÏS, à Gustave.

Vraiment, Gustave, vous auriez de la jalousie ?

FISCHTEMBERG, très étonné.

Gustave !!!

GUSTAVE.

Eh ! bien, oui, ma chère Anaïs, je l'avoue.

FISCHTEMBERG, à part.

Anaïs !!! Ah ! la scélérate !.. avec son entorse !..

PHILIPPEAU, se promenant toujours, à part.

Si je ne prends pas de nourriture... prenons du moins de l'exercice.

Mme PHILIPPEAU, à Victor.

Je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est de m'avoir déposée dans une maison meublée...

VICTOR.

Parbleu ! ne fallait-il pas vous conduire chez papa !

Mme PHILIPPEAU.

C'est égal... une femme, à mon âge, dans un garni !.. c'est bien compromettant !

PHILIPPEAU, à part.

Comme c'est amusant ! Je ressemble à l'ours du Jardin-des-Plantes, qui se promène dans sa loge, les bras croisés, en attendant sa pâture.

Mme PHILIPPEAU.

Si M. Philippeau savait...

PHILIPPEAU, il se trouve près du cabinet.

Hein ?.. Je crois qu'on a prononcé mon nom !

VICTOR, impatienté.

Eh ! M. Philippeau est un sot !

PHILIPPEAU, à part.

C'est bien moi !.. Je ne me suis pas trompé.

VICTOR, vivement.

Quelqu'un ! fermons vite ! (Il se lève).

PHILIPPEAU s'approche au moment où Victor ferme la persienne ; il la reçoit sur le nez ; reculant :

Oh !!..

(Il regarde à travers les barreaux de la persienne, pour essayer de voir.

ANAÏS, à Gustave.

Eh bien ! oui.

FISCHTEMBERG, à part.

Ça recommence... écoutons.

ANAÏS, à Gustave.

Votre ami Fichtemberg me fait la cour.

GUSTAVE.

Je m'en doutais.

FISCHTEMBERG, à part.

Me voilà sur le tapis.

ANAÏS.

Mais je ne l'écoute pas.

FISCHTEMBERG, à part.

Oh ! la farceuse !..

ANAÏS.

Je commence même à douter de sa moralité.

FISCHTEMBERG, à part.

Elle m'habille bien !

PHILIPPEAU, à part.

Je ne puis rien voir.

ANAÏS.

Dans ce moment, il exploite un certain Philippeau...

PHILIPPEAU, qui est revenu près de Fischtemberg entend prononcer son nom, à part.

Encore !

GUSTAVE, à part.

Ciel ! qu'entends-je ?

ANAÏS.

Il paraît que ce Philippeau est un Jobard.

PHILIPPEAU, à part.

Décidément, je suis très connu à Paris.

GUSTAVE, vivement.

Quelqu'un ! (Il se lève).

PHILIPPEAU.

(Il s'approche de la persienne au moment ou Gustave la ferme ; il la reçoit sur le nez. En reculant.)

Oh ! je n'ai pas de chance !

SCÈNE X.

PHILIPPEAU, FISCHTEMBERG, DINEURS, puis UN 2e GARÇON.

FISCHTEMBERG, à Philippeau.

Allons, mon cher, remettons-nous à table!

PHILIPPEAU.

A table!.. Elle est veuve de plats! On ne nous a servi que des cure-dents et de la moutarde!..

FISCHTEMBERG.

Vraiment! (Il appelle.) Garçon!

UN DEUXIÈME GARÇON, arrivant.

Voilà!

PHILIPPEAU.

Ah! cette fois, il arrive!

LE DEUXIÈME GARÇON, à Philippeau en lui remettant une carte.

Voici l'addition... C'est 52 fr. 50 c.

PHILIPPEAU.

Quel compte nous fait-il là?

(Les deux dîneurs qui étaient à la table voisine de celle de Philippeau, se prennent tout-à-coup de querelle).

PREMIER DINEUR, se levant.

Je vous dis que si!..

DEUXIÈME DINEUR, se levant.

Je vous dis que non!

PREMIER DINEUR, tirant violemment Philippeau par le bras.

Demandez plutôt à Monsieur, il en a été témoin!

PHILIPPEAU, étonné.

Témoin de quoi?

DEUXIÈME DINEUR, au premier.

Vous en avez menti!

PREMIER DINEUR.

Vous êtes un insolent!

(Un des dîneurs veut donner un soufflet à l'autre, et c'est Philippeau, qui s'est placé au milieu d'eux, qui le reçoit).

LES DEUX DINEURS.

Air de Wallace.

Pour une telle offense,
Il n'est point de pardon;
Sur le terrain, je pense,
Vous m'en rendrez raison.

PHILIPPEAU.

Calmez-vous, Messieurs, je vous prie;
Il existe un malentendu;
Et vous battre serait folie,
Pour un soufflet... que j'ai reçu!

REPRISE ENSEMBLE.

(Les deux dîneurs sortent, suivis de tous les convives qui ont quitté les tables au commencement de la dispute).

LE DEUXIÈME GARÇON, présentant la carte à Philippeau.

Monsieur, quand vous voudrez payer, j'attends toujours.

PHILIPPEAU.

Parbleu! et nous aussi nous attendons... Il y a deux heures que je vous appelle... à preuve qu'il était cinq heures... et qu'il en est maintenant... (Il veut regarder à sa montre.) Ah! mon Dieu!.. je n'ai plus ma montre!..

FISCHTEMBERG.

Voilà ce que c'est que de se mêler des disputes des autres...

PHILIPPEAU.

Comment! est-ce que ces deux individus, si chatouilleux sur le point d'honneur, me l'auraient chipée?.. (Il se fouille.) En voici bien d'une autre!.. et mon portefeuille que je ne trouve plus!..

FISCHTEMBERG.

Votre portefeuille aussi!.. (A part.) Diable! ceci me regarde!.. et je cours... (Il sort vivement.)

PHILIPPEAU.

Attendez-moi, cher ami, je vous suis.

(Il veut s'échapper, le garçon le retient).

LE GARÇON.

Un instant!.. payez d'abord!

PHILIPPEAU.

Laissez-moi passer... Encore une fois, je n'ai rien mangé!

LE GARÇON.

Peu importe! nous ne sommes pas chargés de donner de l'appétit... mon camarade a tout servi à cette table, ainsi...

PHILIPPEAU.

Celle de mes voleurs!.. ah! les scélérats, ils ont aussi escarpé mon dîner!.. Décidément, il faut que je les rattrape!.. (Au garçon, qu'il prend à la gorge.) Ne me retiens pas d'avantage, toi... ou je t'étrangle!

LE GARÇON, criant.

Au secours!.. à la garde!...

(Fricoteau accourt, suivi de tous ses garçons, de dîneurs et de deux sergens de ville.

CHŒUR.

Air de Père Lerouge.

Point de résistance!
Payez sans plus de façon!
On va, par prudence,
Vous mettre en prison!
Vengeance!
Vite en prison!

PHILIPPEAU.

Je tiendrai bon!

(Enfin, on arrête Philippeau, qui se débat.)

PHILIPPEAU.

Voilà donc comme on rend la justice dans la capitale d'un pays civilisé!.. c'est du propre! on me vole, et c'est moi qui paie le violon... Mais ça ne se passera pas comme ça!... Osez me conduire en prison, je vous fais tous arrêter, comme complices de mes deux filous!

FRICOTEAU.

Qu'est-ce à dire?.. on vous aurait dérobé quelque chose?

PHILIPPEAU.

Eh! parbleu! ma montre et mes billets de mille!.. voilà une heure que je me plais à vous le crier aux oreilles!

FRICOTEAU.

Qu'entends-je!.. il y aurait des voleurs dans mon établissement!

PHILIPPEAU.

Il en est rempli... il y en a partout!..

FRICOTEAU.

C'est ce que nous allons voir!.. Que personne ne sorte! je vais faire fouiller tout le monde!.. (A ses garçons.) Placez-vous à toutes les issues, vous autres... (Aux sergens de ville.) Et vous, Messieurs, prêtez-moi votre aide et votre poigne dans ma visite domiciliaire!.. Commençons d'abord par ces deux cabinets!.. Ah! ça, M. Philippeau, vous êtes bien sûr du signalement de votre voleur?

PHILIPPEAU.

Il se cacherait dans une botte de foin que je le reconnaîtrais.

FRICOTEAU.

Procédons!.. mais avec politesse... (Allant frapper à la porte du pavillon de droite.) Qui que vous soyez... au nom de la loi, sortez!..

(Au même instant, Gustave et Anaïs paraissent sur le seuil du cabinet.

GUSTAVE

Que nous veut-on?... (A part.) Ciel! mon père!

PHILIPPEAU.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois... c'est lui!..

FRICOTEAU.

Qui, lui?.. votre voleur?... Gardes, emparez-vous de Monsieur...

PHILIPPEAU.

Arrêtez! c'est mon fils!

TOUS.

Son fils!!

PHILIPPEAU.

Ah! vous voilà donc, Monsieur le gueusard... répondez!

GUSTAVE, interdit.

Mon père!

PHILIPPEAU.

Taisez-vous!

FRICOTEAU, à Philippeau.

Rentrez votre colère en vous-même, nous n'avons pas fini.

(Il va frapper au pavillon de gauche. — Mme Philippeau et Victor paraissent).

VICTOR, à part.

Du monde! je suis perdu de réputation.

Mme PHILIPPEAU.

Qui vient nous déranger?

PHILIPPEAU.

Mais je n'ai pas la berlue!.. c'est elle!

FRICOTEAU.

Allons! c'est une voleuse, à présent... Gardes! appréhendez Madame...

PHILIPPEAU.

Arrêtez! c'est ma femme!

TOUS.

Sa femme!

PHILIPPEAU.

Félicité!

Mme PHILIPPEAU, courant à son mari.

Théodore!..

PHILIPPEAU.

Femme Philippeau, que faisiez-vous dans ce cabinet particulier... et avec un jeune homme encore!..

Mme PHILIPPEAU.

Je vais t'expliquer...

FRICOTEAU.

Plus tard!.. Poursuivons nos investigations... j'y tiens...

PHILIPPEAU.

Et moi aussi.

FRICOTEAU.

Montons au premier...

(Il remonte la scène avec Philippeau. — A ce moment Mme de Beauséjour, Armand et Eugénie arrivent par le fond).

PHILIPPEAU.

N'est-ce pas une illusion?.. ma fille!.. Ah! ça, cette maison est donc une lanterne magique!..

(Eugénie court se jeter dans les bras de sa mère).

TOUS.

Air : Quelle aventure singulière.

Quelle rencontre inattendue!
C'est un nouveau tour du hasard.
J'en ai l'âme encor toute émue;
Je n'y comprends rien pour ma part.

PHILIPPEAU.

Ma femme, mon fils et ma fille,
Me sont donc rendus en ces lieux;
Je cherchais bien loin ma famille,
Quand elle me crevait les yeux!

REPRISE.

Quelle rencontre inattendue, etc.

PHILIPPEAU.

A présent, j'espère, vous aliez me faire savoir comment il se fait...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FISCHTEMBERG, accourant.

FISCHTEMBERG.

Victoire, victoire, mon cher Philippeau, enfin je le tiens!

PHILIPPEAU.

Mon portefeuille?

FISCHTEMBERG.

Le voici!.. quant à vos voleurs, ils sont entre les griffes de la justice.

PHILIPPEAU.

Donnez! (Après avoir compté ses billets.) Le

compte y est bien !.. Ah ! mon ami, comment payer jamais un pareil dévouement !..

FISCHTEMBERG.

En me rendant vos billets de banque, si miraculeusement retrouvés... pour que j'aille à l'instant les métamorphoser en actions.....

PHILIPPEAU.

J'ai changé d'avis... j'aime mieux les remporter avec moi dans ma patrie !

FISCHTEMBERG, à part.

Il m'échappe !

PHILIPPEAU.

Mais, avant de partir, je veux gronder un peu ma famille... vous permettez ?..

FISCHTEMBERG.

Faites comme chez vous.

PHILIPPEAU.

Ah ! ça, vous autres, me direz-vous à la fin ce que vous êtes devenus ?

Mme PHILIPPEAU.

C'est inutile !.. chacun de nous te racontera ses impressions de voyage, à Landerneau.

PHILIPPEAU.

Tu as raison, Félicité... D'ailleurs, en ce moment, je suis trop heureux pour me mettre en colère... Je pardonne même à Gustave, que j'enlève aux charmes de Paris; à force de faire son droit, il pourrait bien donner à gauche.

ARMAND.

Ne te désole pas, mon cher Gustave... je t'accompagnerai.

PHILIPPEAU.

Quel est ce monsieur ?

Mme PHILIPPEAU.

Eh ! mais, je ne me trompe pas... c'est notre compagnon de voyage, je crois?

EUGÉNIE, vivement.

M. Armand de Senneville.

GUSTAVE,

Le même, mon père, que je vous avais proposé, autrefois, pour être le mari de ma sœur... et que je vous présente comme un de mes bons amis...

PHILIPPEAU.

En effet! je me rappelle...

Mme PHILIPPEAU.

A mon tour, permets que je te présente aussi M. Victor, mon sauveur... celui qui m'a aidé dans mes recherches...

PHILIPPEAU.

En vérité !.. Quoi, jeune homme, c'est vous qui vous êtes chargé ?

VICTOR.

Chargé, c'est le mot...

ARMAND.

Eh bien ! M. Philippeau.. me sera-t-il encore permis d'espérer... La main de votre fille me serait une bien douce récompense.

PHILIPPEAU.

Certainement !.. cette demande n'a rien que de très flatteur... et si Eugénie y consent... aussitôt de retour dans mes lares... nous ferons la noce... Seulement je mets une condition à votre mariage.

ARMAND ET EUGÉNIE.

Laquelle ?

PHILIPPEAU.

C'est que vous et vos enfans, jusqu'à la cinquième génération inclusivement, vous ne mettrez jamais le pied dans la capitale... J'y ai eu trop d'agrémens. Si ce n'est pas pour moi, faites-le du moins pour ma mémoire.

CHŒUR.

Air : de M. Dumollet.

En voyage
Avec vos paquets ;
De Landerneau vous reverrez la plage.
Bon voyage,
Partez sans regrets,
Et dans Paris ne revenez jamais.

PHILIPPEAU, au public.

A mon départ, aux deux auteurs d'avance
J'avais promis un succès éclatant ;
Que leur dirais-j' ?.. Vous gardez le silence,
Tant mieux, Messieurs, qui ne dit mot, consent.

REPRISE DU CŒUR.

FIN.

Imp. de Mme de Lacombe, r. d'Enghien, 12.

LA

GARDEUSE DE DINDONS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. A. DARTOIS ET BIÉVILLE,

Musique nouvelle de M. Eugène DÉJAZET,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 14 juin 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
LÉOPOLD II, empereur d'Autriche	MM. ROMAND.
LÉOPOLD DE NEUBOURG, grand-chambellan et favori	CACHARDY.
LE BARON de CANICHBERG, intendant de la meute	LEPEINTRE jeune.
LE CONSEILLER BUTLER	RENAUD.
HERMANN, bûcheron	HOFFMANN.
LE BOURGUEMESTRE	NEUVILLE.
PÉTERS	CHARIER.
UN HUISSIER	DALBERGUE.
L'IMPÉRATRICE	Mmes PAUL ERNEST.
LA BARONNE	THIBAULT.
GOTHE, gardeuse de dindons	DÉJAZET.
DOROTHÉE, fille du bourguemestre	LÉON.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. — OFFICIERS. — CHASSEURS. VALETS. — PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène est en Allemagne, en 1790.

ACTE PREMIER.

L'un des carrefours d'une vaste forêt. — Au fond, une chaussée, élevée de trois pieds, traverse la scène de droite à gauche. — Sur le devant, à gauche, un pavillon de chasse, de construction gothique, mais élégante. — La porte, qui s'ouvre sur la scène, est au dessus d'un petit perron. — Du côté opposé est un buisson.

SCENE I.

LE BOURGUEMESTRE, sortant du pavillon, LE BARON DE CANICHBERG, arrivant du côté opposé.

LE BOURGUEMESTRE.

C'est d'une indiscrétion qui n'a pas d'exemple!..

NOTA. — La gauche est celle du spectateur; l'acteur inscrit le premier tient la gauche, et ainsi de suite.

S'emparer de la collation que j'ai fait préparer pour sa Majesté!...

CANICHBERG, criant.

L'avez-vous vu? pourriez-vous m'en donner des nouvelles?...

LE BOURGUEMESTRE.

De qui?... de l'empereur?

CANICHBERG.

Eh non!... de Jupiter, son chien favori!... le plus beau lévrier de la meute impériale, dont je suis l'intendant... Ce malheureux animal s'est

tout à coup séparé de ses collègues, et j'ai totalement perdu sa trace; s'il s'est égaré, sa Majesté est capable, dans son chagrin, de licencier sa meute, et comme j'ai l'honneur d'en faire partie... Vous ne l'auriez pas vu passer par ici?

LE BOURGUEMESTRE.

Je n'ai encore vu personne.... que quelques chasseurs... et deux dames de la cour qui se sont installées là-dedans, malgré mes observations... et consomment, sans façons, le déjeûner préparé pour S. M. Léopold II qui, pour la première fois depuis son avénement au trône des Césars, nous fait l'honneur de venir dans ce village, dont je suis le bourguemestre.

CANICHBERG.

On dit que vos administrés sont aussi indisciplinés que les miens?

LE BOURGUEMESTRE.

C'est-à-dire que les chiens de votre meute!... Merci de votre comparaison pour les habitans de ce canton, monsieur de Canichberg!...

CANICHBERG.

Eh!... je ne sais pas si mes chiens en seraient bien flattés!... des chiens de pure race!... Tandis que les bûcherons de cette forêt ressemblent à des ours.... mal léchés.... si j'ose m'exprimer ainsi.

LE BOURGUEMESTRE, à part.

Sont-ils insolens, ces hommes de cour!...

CANICHBERG.

Aussi, quand l'empereur m'a fait dire hier soir qu'il y aurait grande chasse aujourd'hui de ce côté, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mes craintes de fidèle sujet.

LE BOURGUEMESTRE.

Qu'osez-vous supposer, monsieur de Canichberg? La population de ce canton est fidèle... soumise... Et la preuve, c'est que tous nos villageois se font une véritable fête de voir le nouvel empereur, et qu'ils attendent, sur la place du village, pour que je les conduise à ce pavillon de chasse... où, selon l'usage, la plus jolie fille du canton, et cette année c'est Dorothée, ma fille unique, aura l'honneur de présenter à Léopold II... le bouquet seigneurial...

CANICHBERG.

Ce qui vaut toujours une dot... En choisissant votre fille, vous vous êtes conduit en bon père... si j'ose m'exprimer ainsi... Mais prenez garde... ce pavillon ne donne pas une très bonne réputation aux filles qui le visitent... Et sous le dernier règne, il s'y est dit-on passé des choses ..

LE BOURGUEMESTRE.

Je suis tranquille; ma Dorothée est la plus sage, comme elle est la plus jolie fille du pays!

CANICHBERG.

Oh! la plus jolie!... la plus jolie... Vous oubliez Mlle Gothe... la petite gardeuse de dindons... si j'ose m'exprimer ainsi...

LE BOURGUEMESTRE.

Comparer ma fille à une petite aventurière, venue dans ce pays... de l'enfer, peut-être! .. mais de Bohême, certainement... car elle a toute la malice et tout l'esprit des Bohémiens... Croiriez-vous, monsieur Canichberg, que cette petite insolente a osé donner à ses dindons... des noms de grands seigneurs... de gens en place... et que dans son troupeau il y a, dit-elle, un bourguemestre...

CANICHBERG.

Il est vrai... elle me l'a montré... (A part.) Il lui ressemble...

LE BOURGUEMESTRE.

Mais comment se fait-il que vous... monsieur le baron de Canichberg... vous connaissiez la gardeuse de dindons?

CANICHBERG.

Eh!... qui ne la connaît pas?... Nous parlions encore hier, au château, de ses espiégleries... L'impératrice en a ri comme une folle... si j'ose m'exprimer ainsi.

LE BOURGUEMESTRE.

C'est possible... mais moi .. je l'aurais déjà chassée du village... sans M. Hermann, son protecteur.

CANICHBERG.

Qu'est-ce que c'est que M. Hermann?

LE BOURGUEMESTRE.

C'est un bûcheron... un braconnier... espèce de bête brute, qui tuerait un homme comme un simple lapin, et qui m'a menacé de me traiter ainsi qu'un de ces innocens quadrupèdes de la forêt... si je chassais du village cette petite mécréante...

CANICHBERG.

Et pourquoi la chasser, cette intéressante fille?... Ne voyez-vous pas que sa gentillesse et son esprit sont la fortune de la contrée? que tous les seigneurs dont vous avez la visite, ne viennent ici que pour la voir, pour l'entendre? Sans elle, peut-être, la chasse ne serait pas venue de ce côté... Malheur donc à vous, bourguemestre, si jamais... (Il écoute.) Silence! je croyais avoir ouï les nobles aboiemens de Jupiter.

LE BOURGUEMESTRE.

Eh! non!... vous entendez rire aux éclats dans ce pavillon. Ce sont ces deux dames de la cour qui ont achevé la collation impériale... et qui se moquent encore de moi, peut-être... Mais je saurai bien dire à l'empereur... et morbleu!...

CANICHBERG, regardant dans le pavillon.

Comment! vous ne connaissez pas la dame qui est dans ce pavillon?

LE BOURGUEMESTRE.

Quelque petite baronne... quelque petite conseillère!...

CANICHBERG, vivement et avec effroi.

Eh! malheureux!... c'est l'impératrice elle-même!

LE BOURGUEMESTRE, stupéfait.

L'impératrice !... l'impératrice !... Ah ! mon Dieu !... moi, qui ai été si peu poli avec elle !... Comment réparer... comment lui faire comprendre ?... Je vais lui faire rendre hommage par tout le village réuni !... L'impératrice !... l'impératrice !... (Il sort par la gauche.)

CANICHBERG.

Ah ! ah ! ah ! est-il épouvanté ! C'est qu'on pourrait bien avoir entendu... Pourvu qu'il ne me soit pas échappé quelque mot incongru... si j'ose m'exprimer ainsi... Voici l'impératrice.

SCENE II.

LA BARONNE, L'IMPÉRATRICE, CANICHBERG.

L'IMPÉRATRICE, sortant du pavillon.

Baronne, faites demander mes équipages... L'empereur ne vient pas... je veux retourner au château.

LA BARONNE.

Eh !... voici le baron de Canichberg... le plaisant de la résidence d'automne... il peut donner à Votre Majesté des nouvelles de l'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

Approchez, baron, approchez... Avez-vous rencontré l'empereur dans la forêt ?...

CANICHBERG.

Mon devoir, quand il chasse, n'est-il pas de diriger ses illustres chiens ?... J'étais donc à mon poste... et j'attendais que l'empereur fît donner le signal... lorsque... un courrier de France est arrivé...

L'IMPÉRATRICE.

Un courrier !...

CANICHBERG.

Oui, madame... un courrier de cabinet... au moment où la chasse allait commencer...

L'IMPÉRATRICE.

Et l'empereur est retourné sur-le-champ au château ?

CANICHBERG.

Je l'ignore, madame... mais il s'est éloigné avec M. le comte de Neubourg... son grand-chambellan ; c'est alors que, dans un moment d'humeur, j'ai fait... sans le vouloir, claquer mon fouet, et que Jupiter est parti comme la foudre... à travers les bois... Je n'ai pas voulu céder à un autre l'honneur de le poursuivre ; voilà pourquoi je me trouve près de ce pavillon de chasse...

L'IMPÉRATRICE, souriant.

Si l'on en croit la chronique de la résidence, vous venez souvent ici, baron...

LA BARONNE.

Oui, pour rendre visite à certaine fille de village...

CANICHBERG.

Je viens ici comme tout le monde... par curiosité, par désœuvrement... Mais aujourd'hui, je proteste à Votre Majesté que, sans Jupiter... (Écoutant.) N'est-ce pas lui que j'entends ?

(Il va au fond.)

L'IMPÉRATRICE.

Restez, baron... Cette jeune fille est donc bien jolie ?...

CANICHBERG.*

De quelle jeune fille daigne me parler Votre Majesté ?...

LA BARONNE.

De cette petite gardeuse...

CANICHBERG.

Des innocens volatiles dont l'Inde nous a gratifiés... Je la connais... La figure n'est pas mal... mais la langue est bien déordonnée... Figurez-vous, Majesté... que cette petite malicieuse... a donné des noms de citadins... de fonctionnaires publics... et même de grands seigneurs... à ses ignobles volatiles. Que je donne à mes chiens des noms de héros ou de dieux, comme César, Jupiter, Hector, etc... cela se conçoit... le chien est l'animal par excellence... mais appeler des dindons comte, marquis ou conseiller... c'est d'une hardiesse, d'une inconvenance... si j'ose m'exprimer ainsi...

L'IMPÉRATRICE.

Eh ! dites-moi, baron, ne pourriez-vous pas me faire voir cette jeune fille ?...

CANICHBERG.

Quoi !... Votre Majesté daignerait jeter ses augustes regards sur cette gardeuse... de ce que je disais tout à l'heure ?...

L'IMPÉRATRICE.

Oui, je voudrais la voir, et lui parler... sans en être reconnue...

CANICHBERG.

Rien n'est plus facile... Majesté... elle est toujours dans les environs, entourée de sa cour, comme elle l'appelle... Et si vous l'ordonnez...

(Ritournelle.)

LA BARONNE, regardant au fond.

Eh ! mon Dieu ! n'est-ce pas elle que voilà ?

CANICHBERG.

On ne peut pas se méprendre à son entourage...

* La baronne, Canichberg, l'impératrice.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GOTHE.

(Elle a une gaule à la main et paraît sur la chaussée du fond, précédée d'un troupeau de dindons. — L'impératrice est du côté opposé avec la baronne et Canichberg, de manière que Gothe ne les aperçoit pas en arrivant.)

GOTHE.

AIR nouveau.

Oh! oh! oh!
Mon beau
Petit troupeau!
Cherchez un abri sous l'ormeau,
Comme le moineau!
Oh! oh! oh!
Quel noble ramage!
Quel riche plumage!
Et quel étalage! (*Bis.*)
Ils sont fiers comme des Castillans,
Et soumis comme des courtisans.
Oh! oh! oh!
Mon beau
Petit troupeau!

CANICHBERG.

Venez... venez... petite!... voici des dames de la cour qui voudraient se pourvoir de vos superbes volatiles.

GOTHE.

Me voilà, tout de suite!... (A son troupeau qui a disparu.) Restez là, dans le pré... vous autres... et malheur à celui ou à celle qui s'écartera de la société!

L'IMPÉRATRICE, à la baronne.

En effet!... cette jeune fille est charmante!...

LA BARONNE.

Vous trouvez?...

CANICHBERG, à Gothe qui reparaît.

Approchez, aimable Gothe!... approchez, ces dames vous connaissent avantageusement... si j'ose m'exprimer ainsi!...

GOTHE. *

Et vous dites qu'elles veulent m'acheter des dindons?... Oh! mesdames; vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi dans le village?

AIR connu.

Je suis certaine que personne
Ne vous servira mieux que moi!..
Ma marchandise est belle et bonne...
Fiez-vous à ma bonne foi!
J'ai des dindons de toute espèce.
J'en engraisse...
Selon les prix...
J'en ai des grands et des petits!...
Que faut-il que je vous administre?

(Parlé.) Voulez-vous une paire de conseillers bien tendres... ou un bourguemestre bien dodu? voulez-vous acheter un président à hautes pattes... un ambassadeur avec sa crête... ou un feld-maréchal sans ergots?... Voyez!... choisissez...

J'en ai quelques uns!
Mais si vous voulez un bon ministre,
Prenez vite!.., Ils n' sont pas communs!

L'IMPÉRATRICE.

Ce langage...

CANICHBERG, bas, à Gothe.

Prenez garde, ma chère amie, vous ne savez pas à qui vous parlez.

GOTHE.

Je n'ai pas besoin de le savoir!... Madame, serait le Grand-Turc... que je ne me gênerais pas davantage.

CANICHBERG.

Vous osez vous exprimer ainsi!...

L'IMPÉRATRICE, à Canichberg.

Laissez-la dire!...

LA BARONNE.

Elle est originale...

L'IMPÉRATRICE.

Êtes-vous née dans ce pays, mon enfant?...

GOTHE.

Ah! dame!... je ne peux pas vous dire... Je n'ai jamais connu mes parens... et je n'en suis pas plus fière pour cela... Tout ce que je puis vous raconter sur ma naissance... c'est qu'un beau jour... j'étais encore toute petite... je me suis trouvée au milieu d'un troupeau de dindons... qui avaient l'air d'être de ma famille; car ils m'aimaient comme une sœur... et ne voulaient jamais obéir qu'à moi. Ils n'étaient pourtant pas de mes parens, ces bons dindons... ils appartenaient à une grosse fermière de ce village, qui m'avait élevée, et qui mourut en me laissant pour héritage la plus belle dinde de son troupeau. Son neveu, qui était encore plus dindon que mon héritage, fut jaloux de moi et me chassa de la ferme... Qu'est-ce que je fis alors?... je me mis gardeuse pour mon compte, et je gardai la dinde que la fermière m'avait donnée... La même année, cette excellente bête me fit des œufs superbes... qui devinrent de superbes dindons... ou de superbes dindes!... qui, au bout de cinq ans, à force de me faire des œufs... et les œufs, à force de me faire des dindons, ont fini par me mettre à la tête d'une foule de particuliers qui ne doivent rien à personne.

* Canichberg, Gothe, l'impératrice, la baronne.

L'IMPÉRATRICE.

C'est fort bien ! .. et cette patience industrieuse vous honore... mais c'est un bien triste métier que le vôtre.

LA BARONNE, à Gothe.

Vous n'avez donc pas d'ambition ?

GOTHE.

Oh ! si... j'ai l'ambition de me marier... et si l'empereur voulait...

L'IMPÉRATRICE, vivement.

L'empereur ?...

GOTHE.

Oh ! ce n'est pas lui que j'épouserais, mais c'est lui qui me ferait épouser Hermann.

CANICHBERG, à part.

Le rustre dont parlait le bourguemestre...

L'IMPÉRATRICE.

Qu'est-ce que M. Hermann ?

GOTHE.

Un jeune bûcheron de ces forêts... un garçon qui n'est ni beau ni poli... car il est un peu brusque... un peu brutal même, mais bon pour tout le monde.... et surtout pour moi !... Il se mettrait au feu pour me rendre service.

L'IMPÉRATRICE, riant.

Vous êtes amoureuse, je le vois...

GOTHE.

Oh ! amoureuse, comme une impératrice...

L'IMPÉRATRICE.

Comment ?

GOTHE.

Je dis ça... à cause de l'impératrice Marie... qui aime tant l'empereur, à ce qu'on dit... qu'elle en est jalouse... mais jalouse !... Et moi qui vous dis ça, à vous autres qui êtes peut-être de la cour... Après ça, je trouve que c'est bien naturel... et à la place de l'impératrice... je ne serais pas tranquille..... car on dit qu'avant son mariage l'empereur était un gaillard... qui courait après toutes les jolies filles des environs de Vienne !... Tous les grands seigneurs sont comme ça... Il suffit qu'une jeune fille soit née au village... Tenez... il n'y a pas jusqu'à M. Canichberg ici présent... qui ne vienne me faire des déclarations d'amour... à moi !... (Bas.) Aussi, j'ai donné son nom à l'un de mes pensionnaires... au plus laid... celui qui est toujours déplumé ..

(L'impératrice rit.)

LA BARONNE, riant aussi.

Comment, le seigneur de Canichberg lui-même...

CANICHBERG.

Cette petite ne sait ce qu'elle dit...

GOTHE.

Oui... c'est vous qui me l'apprendrez... avec votre tête de caniche... si j'ose m'exprime ainsi...

(Canichberg remonte vers le fond et disparaît à droite.)

LA BARONNE.

Pourquoi n'épousez-vous pas votre Hermann, mademoiselle Gothe ?

GOTHE.

Je ne demanderais pas mieux... Mais, il est si fier... Hermann... Son père, qui était garde de la forêt, est mort sans lui laisser un sou... et son fils n'a que ça... pour vivre. Aussi, il prétend que je suis trop riche pour lui avec mes dindons, et il ne veut m'épouser que lorsqu'il aura obtenu la place de son père !...

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien !... il faut qu'il la demande.

GOTHE.

Ah ! voilà... Hermann est un vrai sauvage, qui n'est jamais sorti de sa forêt. . il ne sait parler qu'à moi... Et, si je n'obtiens pas la place pour lui... il ne l'obtiendra jamais...

LA BARONNE.

Alors... demandez-la !...

GOTHE.

Hermann m'a défendu... d'adresser la parole... à un grand seigneur... Dans son genre... il est aussi jaloux que l'impératrice.

L'IMPÉRATRICE, riant.

S'il en est ainsi... je veux vous accorder ma protection dans cette affaire...

GOTHE.

Oh ! merci, madame !... mais, je crois que je vais en avoir une bien meilleure que la vôtre...

(Elle remonte.)

LA BARONNE, riant.

Et laquelle, mademoiselle Gothe ?

GOTHE, à demi-voix.*

Celle de l'empereur... rien que ça... Hermann m'a défendu de parler aux grands seigneurs... et de leur rien demander surtout... mais l'empereur... c'est différent... Un beau monsieur de la cour, qui m'a parlé. mais auquel je n'ai pas répondu... depuis la défense d'Hermann, m'a promis, hier, qu'il me présenterait à l'empereur aujourd'hui, dans ce grand pavillon de chasse... vous comprenez ?...

L'IMPÉRATRICE, riant.

Fort bien !...

GOTHE.

AIR nouveau.

PREMIER COUPLET.

Dieu qu'ça s'rait heureux !
Puisque c'est l'usage,
Faut qu' j'entre en ménage,
Le plus tôt s'ra le mieux !
Et chaque jour je prie
Pour que je m' marie !
Si l'empereur voulait,
Ça s'rait bientôt fait !

* L'impératrice, Gothe, la baronne.

DEUXIÈME COUPLET.

Le mariage est bon,
On s' fait un' famille ;!
Je m' vois une fille,
Puis un p'tit bûcheron !
Quelle chose gentille,
Qu'un garçon, une fille !...
Si l'empereur voulait,
Ça s'rait bientôt fait !

CANICHBERG, qui a reparu au fond.

Voici M. le conseiller Butler.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BUTLER.

BUTLER, à l'impératrice.

Madame, le comte de Neubourg m'a chargé de vous apprendre que l'empereur est retourné à la résidence.

GOTHE, à part. *

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il ne va pas venir ?

BUTLER, à part.

Bon ! la petite est au rendez-vous...

L'IMPÉRATRICE, à la baronne.

On me trompe peut-être ?...

LA BARONNE, à l'impératrice .**

C'est le courrier qu'il a reçu...

BUTLER, bas, à Gothe.

Préparez votre demande... l'empereur va venir...

L'IMPÉRATRICE.

Partons !... Donnez-moi la main jusqu'à ma voiture, conseiller Butler... (A Gothe) Adieu, mon enfant ; nous nous reverrons...

GOTHE.

Est-ce que ces dames s'en vont sans m'acheter quelques uns de mes grands dignitaires ?... (Bas, à la baronne, qui donne la main à Canichberg.) *** Achetez-moi M. de Canichberg !

LA BARONNE, riant.

Je chargerai l'un de mes gens de vous voir pour ça. (Tout le monde sort, excepté Gothe.)

SCENE V.

GOTHE, seule.

L'empereur va venir .. Je vais le voir... lui parler !... Allons... voilà la peur qui me prend !... Pourvu qu'Hermann, qui court toujours après moi, me donne le temps d'arranger cette affaire !

SCÈNE VI.

GOTHE, HERMANN.

HERMANN, arrivant vivement et s'arrêtant au milieu du théâtre.

Là ! j'en étais sûr !

GOTHE, à part.

Bon ! c'est lui !

HERMANN.

Et moi qui vous croyais à la tête de votre troupeau !

GOTHE, embarrassée.

Mon ami... c'est que...

HERMANN.

C'est que... c'est que... c'est ici le rendez-vous de chasse !

GOTHE.

Vous voilà encore avec votre jalousie !

HERMANN.

Eh bien ! oui !... je suis jaloux !... quand je vois que tous les seigneurs, les piqueurs, les chasseurs de la résidence, s'arrêtent à causer avec vous... et que vous les écoutez avec un plaisir !... Ce qu'il y a de bon... c'est que vous n'avez de préférence pour personne... Oh ! mon Dieu !... vous parlez à tout le monde...

GOTHE.

Ça prouve que je suis une bonne fille !...

HERMANN.

Ça prouve... que vous n'êtes qu'une coquette !... et que vous ne m'aimez pas !... car, si vous m'aimiez... vous ne voudriez pas me faire du chagrin... en écoutant comme ça tous ces enjôleurs de jeunes filles... Par malheur, je n'ai aucun droit sur vous...

GOTHE.

Qu'est-ce qui vous empêche d'en avoir des droits ?.... et des superbes... comme on dit.... Épousez-moi...

HERMANN.

C'est ça... que je vous épouse, pour qu'on dise : Hermann, qui n'a que sa cognée de bûcheron et son fusil de braconnier, a épousé mamselle Gothe, parce qu'elle a un joli petit troupeau de volatiles !... Non, mamselle !... non, je vous l'ai dit... je vous épouserai quand j'aurai la place de mon père... ou que je me serai amassé un petit avoir pour mettre à côté de ce que vous avez...

GOTHE.

D'abord... la place ne viendra pas vous trouver toute seule... et comment voulez-vous gagner

L'impératrice, Butler, Canichberg, la baronne, Gothe.
** Canichberg, l'impératrice, la baronne, Butler, Gothe.
*** Canichberg, la baronne, Gothe.

de l'argent?... Vous vous faites un scrupule de tuer le gibier de l'empereur... et la plupart du temps votre état de bûcheron ne va pas.

HERMANN.

J'en aurais pourtant, de cet argent... si j'avais voulu.

GOTHE.

Comment ça?

HERMANN.

Oh!... c'est une aventure!... je puis vous la dire, à vous... car, vous, c'est moi!... je vous aime, comme si vous étiez ma sœur!... et je respecte votre vertu à l'égal du nom de ma défunte mère, qui était une brave et digne femme! Pour en revenir à mon histoire, figurez-vous qu'hier... sur le tard... je regagnais ma chaumière, au fond du bois... lorsqu'au détour d'un taillis, je fus accosté par un homme de bonne mine, et tout habillé de noir... J'eus peur d'abord. . car il me vint dans l'esprit que c'était Robin des Bois.

GOTHE.

Quelle idée!...

HERMANN.

Mais, le particulier m'appela par mon nom... et me mit la main sur l'épaule pour m'arrêter!... Alors, je me dis: c'est un voleur... et j'allais lui faire un mauvais parti, quand je réfléchis que j'étais une mauvaise pratique pour un voleur... et que, puisqu'il connaissait mon nom... ça devait être autre chose... Je ne me trompais pas... Il faisait un clair de lune superbe!... L'individu me montra une poignée d'or, en me disant: Hermann, veux-tu gagner dix fois cela... Dix fois sa main pleine d'or!...

GOTHE.

Ça devait faire de l'argent...

HERMANN.

Je le crois bien! Et que faut-il faire pour ça?... que je demandai à cet homme... Alors, il me répondit... et je me sauvai comme si j'avais entendu hurler trente loups.

GOTHE.

Ce qu'il vous dit était donc bien terrible?...

HERMANN.

Savez-vous ce qu'il me demandait... le scélérat?

GOTHE.

Non!...

HERMANN, bas.

Il me demandait de tuer Léopold II.

GOTHE.

L'empereur?

HERMANN.

Rien que ça!... Conçoit-on que cet homme me connaisse... et qu'il ose me proposer de tuer l'empereur... un homme qui ne m'a rien fait!...

GOTHE.

Et, quand il vous aurait fait quelque chose, monsieur Hermann, est-ce que vous oseriez?...

HERMANN.

Ah! dame...

GOTHE.

Comment, monsieur?...

HERMANN.

Mais non, vous savez bien que je ne suis pas méchant... Il n'y a qu'un homme que je tuerais... Oh! ça...

GOTHE.

Et lequel, s'il vous plaît?

HERMANN.

Celui qui me prendrait mon amoureuse.... vous, Gothe; celui qui me ravirait votre amour... qui est mon seul bien... Oh! pour celui-là... je ne le manquerais pas... Oui, j'en fais le serment devant vous!... je le tuerais, fût-ce un bûcheron... un grand seigneur... fût-ce... Mais, je suis tranquille... vous êtes bonne fille... vous ne m'exposerez pas à tenir mon serment, n'est-ce pas?

GOTHE.

En vérité, il y a des momens où je crois que vous êtes fou!... Est-ce que je peux en aimer un autre?

HERMANN.

Bien vrai?

GOTHE.

AIR nouveau.

Va, mon doux ami,
Sois sûr ici,
D'être chéri.
Toi seul aujourd'hui
Es mon appui,
Es mon ami!
T'aimer est ma loi!
Je serai, je l'doi,
Fidèle... je croi!
Ainsi plus d'effroi!
Mon cœur et ma foi
Et ce je n' sais quoi
Que l'on aime en moi,
Tout s'ra pour toi!

HERMANN.

Ah! plus de soucis!
Dans c'que tu dis
Est l' paradis!

GOTHE.

C'est un parti pris!
Je te chéris!
Nous serons unis.

HERMANN.

Je suivrai ta loi,
Dans ton cœur j'ai foi.

GOTHE.

Il est de bon aloi!

HERMANN.

Mariés une fois,
Je veux que tu sois
Reine dans ces bois.
Lièvre, lapin... et moi,
Tout sera pour toi!

ENSEMBLE.

GOTHE.
Va, mon doux ami, etc.
HERMANN.
Ah! plus de soucis, etc.

HERMANN.

Bien vrai? bien vrai?

GOTHE.

Est-ce que je peux vous tromper? (A part.) Et l'empereur qui va venir!... (Haut.) Je n'ai pas plus de malice que mes dindons... Et, à propos de mes dindons, je vous attendais pour vous demander un service.

HERMANN.

Un service?...

GOTHE.

Et si vous me le rendez... je vous promets le baiser que je vous ai toujours refusé.

HERMANN.

Vous me promettez un baiser!.. Oh bien!.. demandez... demandez.

GOTHE.

Vous connaissez tous mes dindons?

HERMANN.

Comme s'ils étaient mes frères! Nous les avons gardés si souvent ensemble... pauvres bêtes!...

GOTHE.

Vous savez! mon plus maigre, qui est toujours rouge comme un coq, et qui ne bat plus que d'une aile...

HERMANN.

Votre bourguemestre?

GOTHE.

C'est cela même!...

HERMANN.

Est-ce que vous voulez que je le tue?

GOTHE.

Mais, non!... il veut tuer tout le monde aujourd'hui... Il ne s'agit que de courir après lui...

HERMANN.

De quel côté?...

GOTHE.

Il s'est sauvé dans le grand fourré qui borde la forêt... de ce côté... tout là-bas!... là-bas!...

HERMANN.

Le grand fourré... c'est un peu loin... mais c'est égal...

AIR nouveau.

Vous le r'verrez, je l' jur' d'avance,
Je prends ma course... et de ce pas...
Je viens chercher ma récompense,
Le bourguemestre dans mes bras!
Songez bien à ce prix, ma chère...
C'est un baiser qui m'est promis...

GOTHE.

Un, ou deux... si ça peut vous plaire,
Je n' compt' pas avec mes amis!

ENSEMBLE.

J' le r'verrai .. vous l' jurez d'avance!
Prenez votr' course, et de ce pas...
Venez chercher votr' récompense...
Le bourguemestre dans vos bras.

HERMANN.

Vous le r' verrez, je l' jure d'avance, etc.
(Il part comme un trait, et disparaît dans la forêt.)

SCÈNE VII.

GOTHE, seule.

Enfin!... le voilà parti!... C'est ce que je voulais... Ah ben! il était temps, car voilà ce jeune seigneur qui doit me faire parler à l'empereur... il est avec le conseiller de tout à l'heure... Eh bien!... et l'empereur, donc!...

SCÈNE VIII.

NEUBOURG, BUTLER, GOTHE.

BUTLER, à demi-voix, à Neubourg.

La voilà!

NEUBOURG, en entrant.

Conseiller Butler... vous dites qu'il n'y a plus personne dans ce pavillon?

BUTLER.

Personne. Vous pouvez avancer sans crainte... Sire...

GOTHE, à part, avec étonnement.

Sire! ..

BUTLER.

Il paraît qu'on n'attend plus Votre Majesté...

GOTHE, même jeu.

Votre Majesté!.. C'est l'empereur!... excusez!... En voilà une de connaissance!... Et moi qui causais avec lui comme avec un homme ordinaire!

NEUBOURG.

Conseiller Butler... comme nous allons être séparés, rendez-moi la clé de la petite tourelle du château... Je vous l'ai remise, je crois...

BUTLER.

La voilà, Sire... (Il lui donne une clé.)

NEUBOURG

Pour n'être pas aperçu, je passerai par le petit escalier qui conduit aux appartemens de l'impératrice mère.

GOTHE, toussant.

Hein ! hein !...

NEUBOURG, se retournant, et apercevant Gothe.

Eh ! mais, conseiller... vous ne me disiez pas que cette charmante fille était là ! (A Gothe.) Approchez... approchez... Est ce que je vous fais peur aujourd'hui ?

GOTHE, un peu embarrassée.*

Du tout !... vous ne me faites pas peur !... vous me faites même plaisir... c'est que je viens de découvrir une chose... dont je ne me doutais guère. . Vous êtes un fameux sournois, tout de même... Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez... l'empereur...

NEUBOURG.

C'est vrai... je ne vous l'ai pas dit.

GOTHE.

Et vous m'avez fait bavarder... vous savez... à propos des dindons de la cour... que même vous m'avez donné des noms de courtisans... Mais, tout ça n'était qu'un badinage... et si j'ai dit par ci, par là, quelques bonnes vérités, Sire, il ne faut pas m'en vouloir... c'est un peu votre faute... Je n' savais pas qu' vous étiez l'empereur.

NEUBOURG.

Et maintenant, que vous le savez ?...

GOTHE.

Dame !... je crains que Sa Majesté .. ne soit fâchée contre la gardeuse de dindons... Ce serait dommage... parce qu'elle avait confiance en lui.

NEUBOURG, à part.

Pauvre petite ! (Haut.) Rassurez-vous... je puis vous répondre que l'empereur ne vous en veut pas.

GOTHE.

Ah ! tant mieux !... car j'ai quelque chose à lui demander... (Elle s'avance avec respect en faisant la révérence.) Sire...

NEUBOURG.

Non, non... pas en ce lieu.

GOTHE.

Au contraire... tandis que je vous tiens... Sire...

(Nouvelle révérence.)

NEUBOURG, l'arrêtant encore.

Non, vous dis-je !... vous me ferez votre demande dans le pavillon !...

GOTHE, passant entre lui et le pavillon.

Dans le pavillon !... C'est ça... quand vous serez avec du monde... et que je n'oserai plus ouvrir la bouche... Oh ! non, non... vous v' là... j' vous prends ; Sire .. (Nouvelle révérence.)

* Neubourg, Gothe, Butler.

NEUBOURG, d'un ton sévère.

Je vous défends de parler !...

GOTHE, à part.

Ah !... voilà déjà la tyrannie qui perce...

NEUBOURG.

Écoutez !... Selon l'usage, une jeune fille doit venir dans ce pavillon offrir des fleurs à l'empereur... je vous autorise à dire au bourguemestre que je veux que ce soit vous.

GOTHE.

Monsieur le bourguemestre... il ne m'obéira pas... il est furieux contre moi... à cause que... vous savez...

NEUBOURG, riant.

Ah ! oui... vous l'avez enrôlé... dans votre troupeau...

GOTHE.

Juste !... D'ailleurs, il a choisi sa fille... une grande perche qui pourrait servir de gaule à mener mes élèves... J'ai donné son nom à ma dinde huppée..

BUTLER, qui est remonté vers le fond, s'approchant tout à coup, à Neubourg.

Le bourguemestre avec tout le village !...

NEUBOURG, à Butler.

C'est bien !.. (A Gothe.) Vous direz au bourguemestre, de ma part, que s'il a le malheur de m'envoyer sa grande dinde de fille, je le destitue sur-le-champ... (Se retournant, à Butler.) Entrons.

GOTHE.

Oui, Sire !

(Ils entrent dans le pavillon.—Gothe reste seule.)

SCÈNE IX.

GOTHE, puis LE BOURGUEMESTRE, DOROTHÉE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

GOTHE, seule.

A-t-il l'air majestueux !... Il n'y a qu'un empereur qui puisse avoir cet air-là !...

(Les villageois arrivent par la chaussée du fond.—En tête, sont le bourguemestre et sa fille.—Celle-ci est ridiculement parée ; elle porte une corbeille de fleurs.)

CHOEUR.

AIR nouveau.

Quel honneur ! (*bis.*)
A l'empereur,
Au nom de tout l'village,
Nous venons faire hommage (*bis.*)
Et de ces fleurs
Et de nos cœurs. (*bis.*)
Quel honneur (*bis.*)
Et quel bonheur !

LE BOURGUEMESTRE, à part.

On est venu me dire que l'impératrice était partie, et l'empereur arrivé... j'en suis bien aise... l'impératrice me gênait un peu. Haut.) Nous voilà devant le pavillon... (A Dorothée.)* Ma fille!.. ma Dorothée! approchez... levez la tête et baissez les yeux... C'est cela... Vous avez été choisie pour offrir cette corbeille à notre souverain, parce que vous êtes la plus belle fille du village...

DOROTHÉE, faisant la révérence.

Merci, papa!...

LE BOURGUEMESTRE.

La plus gracieuse...

DOROTHÉE, faisant la révérence.

Merci, papa!...

LE BOURGUEMESTRE.

La plus spirituelle...

DOROTHÉE, faisant la révérence.

Merci papa!...

GOTHE, à part.

A-t-elle l'air de ce que disait tout à l'heure l'empereur!...

LE BOURGUEMESTRE.

J'ai ordonné à tous les habitans de vous nommer unanimement... librement, et sans aucune influence, sous peine de prison... et tout le monde s'est empressé de manifester sa sympathie de la manière la plus flatteuse... Souvenez-vous que cette cérémonie ne doit vous rapporter que de l'honneur, et qu'elle vous donne le droit d'être mariée dans l'année aux frais de la cassette impériale... Allez!

GOTHE, s'avançant.**

Un moment...

LE BOURGUEMESTRE.

Qu'est-ce qui a osé prononcer ces paroles séditieuses?...

GOTHE.

C'est moi!...

TOUS.

Gothe!...

LE BOURGUEMESTRE.

Gardeuse de dindons, que venez-vous faire parmi des êtres civilisés?...

GOTHE.

C'est moi qui dois présenter cette corbeille à l'empereur!

TOUS.

Vous?...

GOTHE.

Moi!..

LE BOURGUEMESTRE.

Ma petite... les filles de votre état ne sont pas aptes à remplir de telles fonctions... Ma fille, d'ailleurs, est l'expression de la volonté de tout le village.

* Gothe, le bourguemestre, Dorothée, les paysans derrière eux.

** Gothe, Dorothée, le bourguemestre.

TOUS.

Oui! oui!

GOTHE, aux paysans.

Et moi, je suis l'expression de la volonté de l'empereur.

TOUS.

De l'empereur?...

LE BOURGUEMESTRE.

C'est impossible!... Ma fille...

GOTHE, tirant le bourguemestre à part.*

Sa Majesté est là... (Elle montre le pavillon.) Et voici ce qu'elle m'a dit tout à l'heure... en y entrant : « Je vous autorise à dire au bourguemestre » de ma part que s'il ose m'envoyer sa grande » dinde de fille, je le destitue sur-le-champ...

LE BOURGUEMESTRE.

Me destituer!

GOTHE.

Maintenant, faites entrer votre fille... si vous l'osez!

LE BOURGUEMESTRE, à part.

Si elle disait vrai!... Je suis père, mais je suis bourguemestre... je vais éclaircir le fait... Dorothée, attends-moi ici... et ne lâche pas la corbeille... (Il va pour entrer dans le pavillon.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BUTLER.

BUTLER, paraissant sur le seuil.

Où allez-vous donc, monsieur le bourguemestre?...

LE BOURGUEMESTRE.

Prendre les ordres de Sa Majesté... relativement à la jeune fille qui doit lui présenter cette corbeille... J'avais pensé que ma fille...

BUTLER, montrant Gothe qui, avec intention, vient de le tirer doucement par la basque de son habit.**

Ah!... cette charmante personne... est votre fille?...

LE BOURGUEMESTRE.

Non, monseigneur... c'est.. (Il montre Dorothée.)

BUTLER, désignant toujours Gothe.

Vous ne pouviez faire un choix qui plût davantage à l'empereur!...

LE BOURGUEMESTRE.

Mais ce n'est pas...

BUTLER, au bourguemestre en prenant la main de Gothe.

Je ne vous croyais pas susceptible d'être le père d'une si charmante fille...

* Dorothée, le bourguemestre, Gothe.

** Gothe, Butler, le bourguemestre, Dorothée.

DOROTHÉE, s'avançant. *

Mais, monseigneur, c'est moi.

BUTLER.

Ah!... c'est vous qui avez choisi ces fleurs?... (Il prend la corbeille et la donne à Gothe.) Tenez, ma belle enfant... entrez... et remerciez monsieur le bourguemestre. (Dorothée remonte en pleurant.)

GOTHE, joyeuse, faisant la révérence au bourguemestre.

Merci, monseigneur le bourguemestre...

(Elle entre dans le pavillon.)

BUTLER, prenant la main au bourguemestre.

Merci, bourguemestre!...

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XI.

DOROTHÉE, le BOURGUEMESTRE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

LE BOURGUEMESTRE.

Je suis dans un état d'exaspération... une gardeuse de dindons l'emporte sur ma fille unique... mon propre enfant... mon pur sang!... Heureusement que son triomphe ne sera pas long... le temps d'offrir une corbeille... et de dire deux mots... Elle va sortir, et alors...

DOROTHÉE, pleurant.

Mon père... que faut-il faire à présent?...

LE BOURGUEMESTRE.

Il faut prendre ton mouchoir... et essuyer tes larmes... la fierté sied bien à la fille d'un bourguemestre humilié...

DOROTHÉE.

Je ne pleure plus, mon père...

LE BOURGUEMESTRE.

C'est très bien!... tu n'en es que plus belle... Oh! comme je te vengerais, ma fille... sans la protection spéciale que ce brutal de bûcheron accorde à cette odieuse dindonnière.

HERMANN, dans la coulisse.

Mamselle Gothe!... ohé!...

TOUS.

C'est Hermann!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HERMANN; il arrive, tenant dans ses bras un dindon vivant.

HERMANN, gaîment. **

Mamselle Gothe!... le voilà, votre bourguemestre... je vous le ramène...

* Gothe, Butler, Dorothée, le bourguemestre.

** Dorothée, le bourguemestre, Hermann.

LE BOURGUEMESTRE.

Insolent!...

HERMANN.

Tiens!... c'est vous!.. vous voilà tous les deux!... comme c'est heureux... Mais ça n'a pas été sans peine... et je suis arrivé à temps... Bourguemestre, vous étiez... c'est-à-dire, il était poursuivi par un chien de la meute impériale, je me suis battu contre le quadrupède pour sauver le volatile... Le combat a été rude... Je crois même que mon adversaire a été un peu endommagé...

LE BOURGUEMESTRE.

Comment... tu as osé lever la main sur un chien impérial?...

HERMANN.

La main... le pied... le bâton... pour mamselle Gothe, qu'est-ce que je ne ferais pas?... Mais où est-elle?... que je lui rende le particulier, et que je reçoive la récompense promise... C'est une récompense honnête, quoique ce soit un baiser... Mais dites-moi donc où elle est... dites-moi le donc?...

LE BOURGUEMESTRE.

Elle est... elle est toute seule dans ce pavillon... avec l'empereur...

DOROTHÉE.

Et elle lui donne peut-être la récompense honnête qu'elle vous avait promise...

TOUS, riant aux éclats.

Ah!... ah!... ah!...

HERMANN.

Gothe... avec l'empereur... dans ce pavillon!...

LE BOURGUEMESTRE.

Depuis une heure au moins..

HERMANN.

Depuis une heure... et elle m'avait envoyé chercher son bourguemestre!... c'était donc pour ça!... Oh! mais! oh! mais!... (Il jette le dindon à la volée dans la coulisse.) Voilà mon amour qui s'envole... Gothe, enfermée là avec un homme!...

DOROTHÉE.

Oh!... pas avec un homme... avec l'empereur...

TOUS, riant.

Ah!... ah!.. ah!...

HERMANN, furieux.

L'empereur!... ou le diable... je vais lui faire voir...

LE BOURGUEMESTRE, le retenant.

C'est ça!... pour te faire enfermer pour le reste de tes jours... Abandonne plutôt une aventurière... indigne de l'amour d'un brave citoyen... et livre-la à ma justice municipale...

HERMANN.

Non! non!... je me vengerai!... Je veux me venger...

LE BOURGUEMESTRE.

Arrête!... Voilà le pavillon impérial qui s'ouvre enfin...

TOUS.

La voilà! la voilà!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GOTHE, un papier à la main et paraissant toute joyeuse.

GOTHE. *

Enfin... je la tiens, cette place!...

LE BOURGUEMESTRE.

Vive Gothe! l'impératrice!

TOUS.

Vive Gothe! l'impératrice!

GOTHE.

L'Impératrice!... moi!... que signifie?...

HERMANN.

Cela signifie que vous êtes déshonorée aux yeux de tout le village... et qu'Hermann ne veut plus de vous...

GOTHE.

Là, j'en étais sûre... qu'il ne serait pas encore content... Mais puisque je vous apporte la place de premier garde-chasse de la forêt!... que l'empereur m'a donnée pour vous!... Voyez!...

HERMANN, prend le papier et le déchire.

Je n'en veux pas!... je ne veux plus rien de vous...

GOTHE.

Mon ami, vous êtes fâché!... mais l'empereur est encore là!... et lui-même va vous dire... Attendez-moi!... (Elle rentre dans le pavillon.)

FINALE.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Vive Gothe, l'impératrice!...
Ah! pour elle quel honneur,
Par le plus auguste caprice,
Elle était avec l'empereur!

HERMANN.

Fallait-il qu'elle me trahisse!
Elle à qui j'ai donné mon cœur!
Je saurai punir son complice;
Je me vengerai de l'empereur!

GOTHE, revenant une clé à la main, pleurant.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! par l'autre porte
L'empereur s'en est allé,
Oubliant cette petite clé!

HERMANN.

Me trahir de la sorte!...
Moi qui l'aimais si tendrement!...

GOTHE.

Hermann! mon cher Hermann!

HERMANN.

Je vous hais maintenant!
Pour toujours je vous abandonne!
(Il s'enfuit.)

LE BOURGUEMESTRE.

Alors, c'est l'instant de sévir...
La loi m'ordonne de punir...
Voici l'arrêt de ma justice!

TOUS.

Voici l'arrêt de sa justice!...

LE BOURGUEMESTRE.

Je te chasse de ce hameau!

TOUS.

Bravo! bravo!

LE BOURGUEMESTRE.

Toi, Gothe! et ton troupeau!

TOUS.

Bravo! bravo!

LE BOURGUEMESTRE.

Oui, ton troupeau, comme complice.

GOTHE.

C'est une horreur! une injustice! (*Bis.*)

TOUS.

Ah! ah! ah!

CHOEUR.

Vive Gothe... l'impératrice!...
Ah! pour elle quel honneur!
Par le plus auguste caprice,
Elle était avec l'empereur!...
Vive Gothe... l'impératrice!
Elle était avec l'empereur!... (*Bis.*)
Avec l'empereur! (*Bis.*)

(Gothe sort en pleurant. — Les villageois la suivent en se moquant d'elle. — Elle paraît bientôt sur la chaussée du fond, précédée de ses dindons qui fuient devant elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

* Gothe, Hermann, le bourguemestre, Dorothée.

ACTE DEUXIÈME.

Un vaste salon à la résidence d'automne. — Trois portes au fond. — Portes latérales. — A gauche, sur le devant, une table. — Au second plan, une fenêtre. — A droite, un paravent. — Du même côté, au premier plan, la porte d'un escalier dérobé.

SCÈNE I.

NEUBOURG, LÉOPOLD, CONSEILLERS, BUTLER

(Tous sont assis au lever du rideau, Neubourg sur le devant, à gauche, près d'un bureau contre lequel l'empereur est accoudé. — Les conseillers sont assis en face ; Butler est le plus à droite.)

LÉOPOLD.

Oui, messieurs... mes conseillers... la paix doit être maintenue... N'attirons pas sur le sol de l'Allemagne les hommes et les idées qui bouleversent la France en ce moment...

BUTLER.

Sire... c'est l'avis unanime du conseil.

NEUBOURG.

A en croire les bruits qui circulent... il serait déjà trop tard pour nous préserver de la contagion... Des sociétés secrètes s'organisent, dit-on, au sein même de nos capitales... et l'on assure que de nouveaux francs juges se sont établis dans les forêts de la Bohême.

LÉOPOLD.

Oui, l'on prétend même que ce tribunal a prononcé un arrêt contre moi, comme le protecteur naturel de toutes les suzerainetés allemandes... Vive Dieu !... je plaindrais celui qui serait chargé de mettre un pareil arrêt à exécution.

(Il se lève ; aussitôt les conseillers se lèvent aussi. — Des valets entrent et rangent les siéges.)

NEUBOURG.

Sire, il nous trouverait tous entre vous et lui.

TOUS.

Tous !

LÉOPOLD.

Je connais, messieurs, votre dévoûment à la maison de Lorraine... Mais ces bruits, j'aime à le croire, sont propagés par la malveillance ou la peur... Depuis mon récent avénement au trône, j'ai mis tous mes soins à me faire aimer du peuple... et je regarderai comme mon plus mortel ennemi celui de mes barons qui, par quelque notable injustice, ne craindrait pas de m'aliéner l'affection du plus obscur de mes sujets.

NEUBOURG, à part.

Ceci m'arrive directement.

LÉOPOLD.

Vous m'avez entendu, messieurs...

AIR de Turenne.

Mon pouvoir, sans doute, est immense,
Chacun obéit à ma voix ;
Mais nos sujets ont aussi leur puissance,
Leurs forces partout sont les lois.
Tâchons qu'ils n'en cherchent pas d'autres.
Juste pour tous, et vraiment rois,
Du peuple respectons les droits,
Afin qu'il défende les nôtres.

NEUBOURG.

Sire, l'affection de vos sujets vous est acquise par vos bienfaits... Cependant, d'après les avis reçus ce matin même, j'ai dû faire aujourd'hui interdire l'entrée du château à tout le monde, afin que les habitans de ces campagnes ne puissent plus approcher aussi facilement que par le passé de votre royale personne...

BUTLER, à part, riant.

Il a ses raisons pour cela.

LÉOPOLD.

Pourquoi donc ne pas laisser ces braves gens s'approcher de moi ?... J'ai si peu de temps à rester parmi eux...

NEUBOURG.

Sire, j'ai dû céder aux craintes de l'impératrice.

BUTLER, à part, riant.

Et aux siennes, surtout...

LÉOPOLD.

Messieurs, le conseil est terminé... vous pouvez vous retirer... Allez !

(Les conseillers saluent et se retirent.)

SCÈNE II.

NEUBOURG, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Neubourg... demain, vous vous rendrez au pavillon de chasse... où je n'ai pu me trouver hier, comme je l'avais promis... Vous ferez agréer mes excuses... mes excuses, entendez-vous... à ces bons villageois... et vous leur distribuerez trois cents florins pris sur nos épargnes... C'est vous

seul, Neubourg, que j'ai voulu charger de cette heureuse mission. J'entre un instant chez l'impératrice qui me boude depuis ce matin... je ne sais pas trop pourquoi. A propos... ce soir, à la nuit, vous ferez mettre une sentinelle au pied de la tourelle... J'ai perdu dans le bois la clé du petit escalier dérobé qui conduit à ces appartemens. (Il entre à gauche.)

SCÈNE III.

NEUBOURG, seul.

Cette clé qu'il a perdue... je l'avais ramassée dans la forêt, mais je ne puis le lui dire... car je l'ai laissée dans le pavillon de chasse où cette jeune fille... Comme elle m'a joué !...

AIR du Carnaval.

Pour rencontrer cette vertu hautaine,
Et n'éprouver qu'un refus sans raison...
En vérité, ce n'était pas la peine
A l'empereur d'emprunter son grand nom.
J'avais pensé triompher de la belle
En prononçant ce seul mot : Nous voulons...
Mais, vain espoir, la petite rebelle,
Traite les rois comme ses compagnons!

Je tremble qu'elle n'ait parlé .. Heureusement nous partons demain pour Vienne... et le château, grâce à mes soins, est interdit pour aujourd'hui à tout le monde... aux femmes, surtout... Allons, allons, j'en serai quitte pour la peur... et je voudrais bien qu'il en fût de même avec la vieille baronne... de Péternick... à laquelle j'ai fait si imprudemment une promesse de mariage... Il est vrai qu'elle l'a payée cinq cent mille florins... et que, sans cette hypothèque sur ma personne, je n'aurais rien obtenu de la vieille dame... Mais, à mon âge, épouser onze lustres bien révolus! Heureusement que ce sont... de ces belles ruines qui attestent à tous les yeux une splendeur passée. (A lui-même, en voyant entrer la baronne.) Voyez plutôt...

SCENE IV.

NEUBOURG, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Comte... c'est vous que je cherchais...

NEUBOURG, riant, à part.

Elle me cherche toujours ..

LA BARONNE.

Je venais vous parler de notre mariage ..

NEUBOURG, à part.

Nous y voilà !...

LA BARONNE.

A Vienne, vous m'aviez dit : « Nous nous marierons à la résidence d'automne... loin du tumulte de la cour, afin que mon bonheur fasse moins de jaloux... »

NEUBOURG.

C'est vrai... j'ai dit cela...

LA BARONNE.

D'après cette idée, que j'ai approuvée, mon cher comte, je viens vous annoncer qu'il faut que notre mariage se fasse ce soir ou demain... car nous partons pour Vienne... l'empereur vient de l'annoncer à l'impératrice.

NEUBOURG.

L'empereur me l'a dit aussi, mais j'ai réfléchi... Nous marier à quarante lieues de Vienne .. dans une chapelle de village... cela ressemblerait à un mariage secret... Les méchans diraient que je n'ai pas osé vous épouser solennellement... en plein jour... et moi, je tiens à prouver à toute l'Allemagne combien je suis fier de vous posséder... Permettez-moi donc de ne vous épouser qu'à Vienne... et dans la cathédrale... (A part.) Qui gagne du temps, gagne tout...

LA BARONNE.

Prenez garde, comte de Neubourg... voilà déjà deux ans que vous éludez la promesse que vous m'avez faite...

NEUBOURG.

Il y a tant que cela !... Il me semblait que c'était hier, tant est puissant sur moi le souvenir du service que vous m'avez rendu. Sans vous, je serais prisonnier des enfans d'Israël... et le château de mes pères serait peut-être mis en loterie à dix florins le billet, et vous m'accusez d'indifférence... de froideur... vous, baronne !...

LA BARONNE, tendrement.

Mon Dieu ! je sais bien que vous m'aimez... je sais surtout que vous m'êtes fidèle...

NEUBOURG.

Cher ange !... (Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Voilà pourquoi je vous demande de hâter cette noble alliance.

NEUBOURG.

Ma chère baronne, ne me regardez pas avec ces yeux-là, ou je suis capable de vous épouser dès ce soir...

LA BARONNE.

Mais rien ne serait plus facile... le chapelain du château est averti, et n'attend qu'un ordre de moi...

NEUBOURG, à part.

Est-elle pressée !...

LA BARONNE.

L'impératrice se réjouit de ce mariage.

NEUBOURG, à part.

Merci!...

LA BARONNE.

Et l'empereur le verrait avec plaisir... car il serait une nouvelle preuve de votre retour à la vertu.

NEUBOURG.

Avec vous, qui ne serait pas vertueux?

LA BARONNE.

Vous savez que sans cela on ne parviendra jamais à la cour de Léopold... Heureusement, je vous ai bien corrigé... et vous voilà encore plus moral peut-être que l'empereur...

NEUBOURG.

Que voulez-vous dire?

LA BARONNE.

Que l'impératrice soupçonne Léopold... de ne tant aimer la chasse, que pour rendre visite aux jolies filles de ces cantons.

NEUBOURG.

Quelle idée!...

LA BARONNE.

Je ne vous dissimule pas que je la partage... et que depuis notre visite inattendue, d'hier, au pavillon de chasse...

NEUBOURG, à part.

Ah! mon Dieu! voilà encore ce pavillon qui revient sur l'eau.

LA BARONNE.

L'empereur devait s'y trouver... et comme il ne savait pas ..

NEUBOURG.

Prenez garde! le voici avec l'impératrice.

LA BARONNE.

Faut-il avertir le chapelain pour ce soir?

NEUBOURG.

Puisque vous le voulez!... (A part.) Et qu'il faut en passer par là!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉOPOLD, L'IMPÉRATRICE.

LÉOPOLD.*

Comte de Neubourg, on vient de me dire qu'un bûcheron s'est présenté aux portes du château, demandant avec instance à parler à l'empereur...

NEUBOURG, à part.

Un bûcheron!... S'il était du village où s'est passé l'aventure!...

LÉOPOLD.

Puisque c'est vous dont la prudence a fait défendre l'entrée de ce château à ces bons villageois... donnez l'ordre qu'on m'amène cet homme.

NEUBOURG.

Sire, cet homme est peut-être dangereux?...

LÉOPOLD.

Cet homme se plaint de moi avec emportement... avec violence. Je veux le voir, je veux l'entendre. Assurez-vous qu'il est sans armes, et qu'il me soit amené...

L'IMPÉRATRICE.

Mais, Sire...

NEUBOURG.

Votre Majesté...

LÉOPOLD.

Je le veux...

NEUBOURG.

J'obéis, Sire... (A part.) Je ne serai tranquille que lorsque nous serons à Vienne.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LÉOPOLD, L'IMPÉRATRICE, LA BARONNE.

LÉOPOLD.

Devant vous, Marie, cet homme n'oserait s'expliquer avec franchise.

L'IMPÉRATRICE.

Pourquoi? je l'encouragerai, au contraire... permettez que je reste.

LÉOPOLD.

Vous le voulez?

L'IMPÉRATRICE.

Je vous en prie!

LÉOPOLD.

Eh bien! soit! (A un officier qui se trouve dans le fond.) Que l'on amène cet homme!

(L'officier sort. — Léopold s'assied dans son fauteuil à gauche, l'impératrice à côté de lui.—La baronne reste debout, appuyée sur le siége de l'impératrice. —L'officier introduit Hermann par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HERMANN, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, au fond, à Hermann.

Vous êtes devant l'empereur!

HERMANN.

Je le connais aussi bien que vous, l'empereur... Souvent je l'ai rencontré dans la forêt, et j'ai crié: Vive l'empereur!... Aujourd'hui je ne dis rien

* L'impératrice, Léopold, Neubourg, la baronne.

LÉOPOLD, à Hermann.

Approche!

HERMANN, s'approchant et apercevant l'impératrice et la baronne.

Salut!... excusez!... vous êtes en compagnie

L'IMPÉRATRICE, à Hermann, avec bonté.

Rassurez-vous!... nous vous écouterons avec intérêt.

LÉOPOLD.

On dit que tu te plains de moi?

HERMANN.

Oh! oui, que je m'en plains! et d'une fière force!

LÉOPOLD.

Que t'ai-je donc fait?

HERMANN, avec une colère concentrée.

Ce que vous m'avez fait? Ah! voilà. Hier encore, vous ne m'aviez rien fait... mais aujourd'hui...

L'IMPÉRATRICE, à part.

Cet homme m'inquiète!

LÉOPOLD.

Il est possible que l'on t'ait fait quelque tort en mon nom... Explique-toi sans crainte, et je jure, s'il en est ainsi, que le dommage qu'on t'a causé sera réparé.

HERMANN.

Il y a des dommages qui ne se réparent pas!

LÉOPOLD.

Allons, parle... et sois bref!

L'IMPÉRATRICE, avec inquiétude.

Oui, parlez!

HERMANN, regardant l'impératrice.

Vous le voulez?... Eh bien! Majesté, qu'est-ce que vous diriez si quelqu'un venait vous enlever votre impératrice?

L'IMPÉRATRICE, à la baronne.

Que dit-il?

LÉOPOLD.

Qu'a de commun l'impératrice avec tes griefs?

HERMANN.

Oh! vous me comprenez! Et pourtant, je vais m'expliquer encore mieux!... Tout le canton sait que j'avais un sentiment pour mamselle Gothe!... mamselle Gothe, entendez-vous!... la plus jolie gardense de dindons du pays.

LA BARONNE, bas, à l'impératrice.

Cette fille de village...

L'IMPÉRATRICE.

Ecoutons!

LÉOPOLD.

Si je comprends un mot de ce que ce rustre me dit...

HERMANN.

Je me serais fait tuer pour elle. Eh bien! il arriva qu'hier elle avait perdu son plus beau dindon... son bourguemestre, comme elle l'appelle... et que, dans son chagrin, ou plutôt dans sa malice, elle me pria de le chercher... Aussitôt je m'enfonce dans le taillis... je le poursuis... je m'en empare, et je reviens joyeux!... joyeux!... et qu'est-ce que je trouve? Gothe en tête-à-tête dans le pavillon de chasse.

L'IMPÉRATRICE.

Dans le pavillon!

HERMANN.

Et depuis une heure!

LÉOPOLD.

Avec qui?

HERMANN, avec force.

Avec vous, Majesté!

L'IMPÉRATRICE.

Ciel!

HERMANN, avec plus de force.

Avec vous!

LÉOPOLD, se levant.

Avec moi!... Sais-tu, mon drôle, que pour tous les mensonges que tu viens de me raconter, je je pourrais te faire pendre sur l'heure?

HERMANN.

Ça m'est bien égal à présent, Gothe était mon seul bien!... c'était mon bonheur!... ma vie! Or, je suis venu ici pour vous dire: « Majesté, ne » passez plus dans la forêt quand j'y serai... car... »

L'IMPÉRATRICE.

Quelle indignité!...

LÉOPOLD.

Marie!...

HERMANN, à part.

Marie, c'est l'impératrice!... Ce que j'ai dit a dû lui faire plaisir!

LÉOPOLD.

Rassurez-vous, ma chère Marie, cet homme n'est probablement qu'un insensé!... (A l'officier qui était resté au fond.) Monsieur de Werner, qu'on retienne ce malheureux dans une des salles basses du château... jusqu'au moment où je pourrai lui faire rendre la justice qui lui est due.

HERMANN, sortant.

C'est ça! faites-moi pendre... Mais je vous réitère ma question... Qu'est-ce que vous diriez si l'on vous avait pris votre impératrice?

(Il sort avec l'officier.)

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, L'IMPÉRATRICE, LA BARONNE.

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien! Léopold, avais-je tort de m'alarmer?

LÉOPOLD.

Quoi! vous pourriez me soupçonner?...

L'IMPÉRATRICE.

Vous soupçonner?... Le mot est tout à fait impérial!

LÉOPOLD.

Il y a dans cette aventure un mystère que je veux éclaircir à l'instant... Car je jure que je ne suis point allé à ce pavillon !... (A un huissier qui est dans la galerie du fond.) Les équipages de chasse, et que tout le monde soit prêt à me suivre dans la forêt.

L'IMPÉRATRICE.

Quoi ! Sire...

LÉOPOLD.

Je veux me rendre, sur l'heure... à ce pavillon de chasse... Et quel que soit l'auteur de ce scandale... malheur à lui ! (Il entre à droite.)

SCÈNE IX.

L'IMPÉRATRICE, LA BARONNE, puis, GOTHE.

L'IMPÉRATRICE.

Baronne... il a pourtant l'air de bonne foi !

LA BARONNE.

Je le pense, madame... (A part.) C'est le plus grand diplomate de son royaume.

L'IMPÉRATRICE.

Lui, si noble... si rigide pour les autres... Oh ! non, je ne pourrai jamais croire...

GOTHE, à mi-voix, en entrant par la porte dérobée, à droite.

Grâce à la clé de l'empereur, me voilà arrivée quelque part.

L'IMPÉRATRICE, sans la voir.

Je veux retourner au pavillon de la forêt... Vous viendrez avec moi, baronne. (Apercevant Gothe.) Que veut cette jeune fille ?

LA BARONNE.*

Eh ! c'est Mlle Gothe ! je la reconnais...

GOTHE.

Tiens ! les deux dames d'hier !

L'IMPÉRATRICE.

Pourquoi se trouve-t-elle ici !... (Vivement à Gothe.) Comment êtes-vous entrée ?

GOTHE.

Avec cette clé que l'empereur a oubliée hier dans le pavillon...

L'IMPÉRATRICE.

L'empereur !

GOTHE.

Et que je lui rapporte... la voilà...

(Elle la donne à la baronne, qui la remet à l'impératrice.)

L'IMPÉRATRICE.

En effet... c'est la clé de l'empereur.

GOTHE.

Par bonheur, je lui avais entendu dire à son ami : « Donnez-moi la clé de la tourelle. »

L'IMPÉRATRICE.

Et il a osé jurer... Oh !... c'est affreux !...

LA BARONNE.

Et vous n'avez pas craint, imprudente, de vous présenter au château ?

L'IMPÉRATRICE.

Qu'y venez-vous faire ?

GOTHE.

Demander un certificat d'innocence à l'empereur.

L'IMPÉRATRICE, étonnée.

D'innocence ?

GOTHE.

Il n'y a que lui qui puisse savoir ce qui s'est passé dans le petit pavillon : et, comme il est juste, il me fera rendre justice...

L'IMPÉRATRICE.*

Venez, mon enfant ; approchez, et dites-moi toute la vérité. L'empereur est donc venu hier au pavillon de la forêt ?

GOTHE.

Oui, madame... un peu après que vous avez été parties.

L'IMPÉRATRICE.

Il était seul ?

GOTHE.

Il était avec un seigneur... qu'il appelle conseiller... et qui peut se vanter de lui donner de fameux conseils.

LA BARONNE.

Ils sont tous comme ça.

GOTHE.

C'est un bel homme que l'empereur... pas vrai ? Je ne le connaissais pas, ça m'a fait plaisir de le voir ; il paraît que de son côté il n'a pas été trop fâché de la rencontre... car il a dit, ou plutôt, je me trompe, il a fait dire au bourguemestre par son conseiller qu'il voulait que ce soit moi qui lui présente le bouquet d'usage ; j'ai donc pris la corbeille et je suis entrée dans le pavillon, où l'empereur m'attendait.

L'IMPÉRATRICE

Le perfide !...

GOTHE.

AIR nouveau.

Alors il s'approcha de moi...
J'étais vraiment toute honteuse !
Et pourtant, malgré mon effroi,
De cet honneur j'étais heureuse.

* L'impératrice, la baronne, Gothe.

* La baronne, l'impératrice, Gothe.

Il prit ma main avec douceur,
Et la pressa d'une manière ..
(Mouvement de l'impératrice)
Pardon de l'avoir laissé faire,
Ah ! madame, j'avais si peur !

L'IMPÉRATRICE.

Poursuivez.

GOTHE.

Même air.

« Vous tremblez, dit-il en riant,
» Ai-je donc l'air si redoutable ? »
Puis il m'attira doucement
Vers son fauteuil, près de la table ;
Puis il me dit : « D'un protecteur
» Reçois ce baiser tutélaire. »
(Mouvement plus prononcé de l'impératrice.)
Pardon de l'avoir laissé faire,
Ah ! madame, j'avais si peur !

L'IMPÉRATRICE.

Après, mon enfant !

GOTHE.

Après... il me dit qu'il serait bien aise de m'accorder quelque chose... à moi... J'ai pensé tout de suite à Hermann... d'autant plus que je n'étais venue là que pour ça... et bravement j'ai demandé à l'empereur la place de premier garde-chasse.

L'IMPÉRATRICE.

Et l'empereur vous l'accorda bien vite...

GOTHE.

Comme vous dites... il écrivit quelques mots sur un papier... puis il me dit : « Voici le brevet... il est au nom de M. Hermann, le bûcheron... mais nous allons voir s'il est digne de le posséder. D'abord, où demeure-t-il, M. Hermann ? — Sire, dans le bois, que je répondis... on voit même sa petite cabane d'ici... — Ah !... ah !... fort bien... dit-il ; venez me la montrer de la fenêtre de cette chambre... » Et alors il voulut me mener dans la chambre voisine.

LA BARONNE, à part.

Elle va tout dire, je crois...

GOTHE.

Passez le premier, Majesté, que je lui dis, ce n'est pas à une pauvre fille de village comme moi que vous devez faire l'honneur... Ça le fit rire... et il entra dans la chambre ; mais moi, qui avais vu sa malice... et qui ne suis pas si bête que mes bêtes... en deux tours, cric, crac... je ferme la porte de la chambre... je prends le brevet, et je me sauve sans demander mon reste.

L'IMPÉRATRICE.

En vérité !...

LA BARONNE.

Gothe, voilà un trait de vertu !...

GOTHE.

Ah ! bien oui !... ça m'a bien réussi, la vertu !... Je sors du pavillon... et voilà que tout le village se met à crier : « Vive Gothe. l'impératrice ! » qu'Hermann, furieux, déchire le brevet... et que, me voyant sans protecteur, le bourguemestre, colère comme un dindon qu'il est, me chasse honteusement du village...

L'IMPÉRATRICE.

Et l'empereur... qu'est-il devenu ?

GOTHE.

Je suis rentrée dans le pavillon pour le prier de venir apaiser Hermann .. mais il était parti par la porte qui donne de l'autre côté de la forêt... Seulement, j'ai trouvé cette petite clé... sur la table, et je suis venue la lui rapporter... pour lui demander justice et réparation...

L'IMPÉRATRICE.

Vous l'obtiendrez, mon enfant, car vous la méritez...

(Gothe salue et remonte en admirant le salon.)

LA BARONNE.

D'après ces aveux naïfs, j'espère que vous êtes rassurée.

L'IMPÉRATRICE.

Léopold en est-il moins coupable ? .. Oh ! que j'aurais de plaisir à le confondre .. après son serment !... Justement le voici... Mon enfant, restez là, derrière moi, et attendez que je vous présente moi-même à l'empereur.

(Gothe se cache derrière l'impératrice.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LÉOPOLD.*

LÉOPOLD.

M'accompagnerez-vous, ma chère Marie ?... Vous pourrez vous convaincre...

L'IMPÉRATRICE.

Il n'est pas besoin pour cela d'aller si loin chercher la vérité... Et si vous êtes bien sûr de n'être point allé à ce pavillon malencontreux... comment se fait-il qu'on y ait trouvé cette clé qui ne sert qu'à vous ?

LÉOPOLD.

Cette clé... En effet... je l'ai perdue hier en allant à la chasse... Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?...

L'IMPÉRATRICE.

Hier... à la chasse... Mais, en vérité, je ne veux pas abuser de tout l'avantage de ma position... Venez, mon enfant... et que votre présence...

* La baronne, Gothe, l'impératrice, Léopold.

LÉOPOLD.

Quelle est cette jeune fille?

L'IMPÉRATRICE.

Elle vous rapporte la clé de la tourelle... et vient demander justice et réparation à l'empereur...

(Elle fait passer Gothe entre elle et l'empereur.)

GOTHE.

Mais... ce n'est pas l'empereur...

L'IMPÉRATRICE.

Ce n'est pas l'empereur ?

GOTHE.

Mais non. . mais non... ça n'est pas lui... par exemple!... l'empereur est bien plus beau que ça.

L'IMPÉRATRICE, confuse.

Comment... Léopold...

LÉOPOLD.

Eh! ne voyez-vous pas qu'un fourbe, un lâche a eu l'audace de se servir de mon nom pour abuser cette jeune fille ?

GOTHE, troublée.

Quoi, Sire... vous êtes l'empereur... et l'autre ne l'était pas... mais alors, madame est donc l'impératrice... Ah! madame! ah! Majesté, combien je suis confuse de ma hardiesse! (A part.) Et moi qui ai refusé sa protection... excusez!

LÉOPOLD.

Dites-moi, mon enfant... êtes-vous certaine de pouvoir reconnaître celui que vous avez pris pour l'empereur?

GOTHE.

Je crois bien!

LÉOPOLD.

C'est bien!... alors, sa punition est sûre... (Allant au fond.) Faites venir ici tous ceux qui ont fait partie de la grande chasse d'hier.

GOTHE, à part.*

Ah! je vas voir la cour de l'empereur, moi qui n'ai jamais vu que la cour de mes dindons...

L'IMPÉRATRICE.

Que voulez-vous faire, Léopold ?

LÉOPOLD.

Un exemple éclatant de justice... Prendre mon nom pour une pareille action! (Prenant une sonnette sur le bureau à gauche, et la donnant à Gothe.) Mon enfant, prenez cette clochette.

GOTHE.

Vous me la donnez... merci!... On dirait qu'elle est en or... (Elle l'agite.) Et comme ça sonne, l'argent...

LÉOPOLD.

Afin de n'inspirer par votre vue aucune défiance... placez-vous derrière ce paravent... (Il le développe.) Et sitôt que vous reconnaîtrez votre empereur, celui de la forêt... vous agiterez votre sonnette... Vous regarderez par cette ouverture...

(Avec sa canne l'empereur crève le paravent.)

* La baronne, l'impératrice, Leopold, Gothe.

GOTHE.

Si c'est comme ça que vous arrangez vos meubles... vous avez crevé l'œil d'un Chinois... Il faudra donc que je regarde par cet œil-là?... (Léopold fait un signe d'impatience.) On y va, Sire!... on y va! (Elle se met derrière le paravent.)

UN HUISSIER, annonçant.

Le baron de Canichberg!...

LÉOPOLD.

Que me veut ce ridicule personnage dans un pareil moment!...

GOTHE, derrière le paravent.

Oh! voilà l'ancien qui voulait me faire baronne.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CANICHBERG. *

CANICHBERG.

Votre Majesté a fait demander toutes les personnes qui ont assisté à la chasse... Et comme intendant de la meute impériale, je dois être le premier... d'autant plus, Sire, que je viens réclamer vengeance et justice.

LÉOPOLD.

Qu'est-ce encore?

CANICHBERG.

Sire, Jupiter, votre chien favori, a été audacieusement attaqué dans la forêt... par un furieux qui lui a dépareillé ses deux plus belles pattes de devant... si j'ose m'exprimer ainsi... Je demande que le coupable, convaincu de cet attentat, soit pendu sans autre forme de procès... chose d'autant plus facile que le criminel est en ce moment prisonnier au château... C'est le bûcheron Hermann...

GOTHE, effrayée et laissant tomber la clochette.

Oh! mon Dieu!...

LÉOPOLD, furieux.

Cette clochette? .. (Levant sa canne sur le baron.) Eh quoi!... ce serait vous, infâme!...

GOTHE, sortant vivement de derrière le paravent.

Eh! non, non, Majesté... il a parlé de pendre Hermann... et j'ai laissé tomber la sonnette.

CANICHBERG.

Gothe en ces lieux!... que signifie?...

GOTHE.

Pendre Hermann!... il ne se gêne pas... Sire, j'espère bien que vous n'écouterez pas un si mauvais conseil. . Hermann est un honnête homme... Il ne veut pas croire à mon innocence... mais on n'est pas pendu pour ça.

CANICHBERG.

Sire, votre plus beau chien n'a plus que trois pattes!...

* La baronne, l'impératrice, Léopold, Canichberg, Gothe.

GOTHE.

Ne voilà-t-il pas un grand malheur !... C'est encore une de plus que vous !

CANICHBERG.

Fille des champs... ne plaisantons pas avec les choses sérieuses... Sire, il faut un exemple... et... vous ne craindrez pas de le donner...

LÉOPOLD.

Baron de Canichberg... vous êtes un sot... Laissez-nous... (Canichberg s'incline.)

GOTHE, à part.

Oui, c'est ça !... A ta niche, mon vieux... si j'ose m'exprimer ainsi...

CANICHBERG, à part.

La monarchie est perdue ! (Il sort.)

LÉOPOLD, à Gothe.

On vient !... retournez à votre poste !...

GOTHE, se remettant derrière le paravent.

Oui, Majesté ! Et cette fois, j' tiendrai bien la sonnette !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, COURTISANS, OFFICIERS, HUISSIERS, DAMES.

CHOEUR.

Aux ordres de Sa Majesté
Chacun vient se rendre,
Chacun vient apprendre
Ce que Sa Majesté
A souhaité. } *bis.* } *bis.*

GOTHE, à part, après avoir regardé par le trou du paravent.

Je n' vois pas celui qu'on m' demande,
Mon empereur de contrebande.

LÉOPOLD, L'IMPÉRATRICE, et LA BARONNE, qui ont écouté.

Je n'entends rien ! d'après cela,
Le traître n'est pas encor là !

(La musique continue, piano, pendant les annonces.)

HUISSIER, annonçant.

Monsieur le conseiller Butler !... monseigneur le grand-chambellan, comte de Neubourg !...

GOTHE, qui a regardé.*

O ma sainte patronne
De peur je frissonne !

LÉOPOLD, aux courtisans.

Figurez-vous, messieurs, qu'un perfide sujet,
Un imposteur, un traître,
S'est présenté sous le nom de son maître,
Au pavillon de la forêt !

* La baronne, l'impératrice, Neubourg, Léopold, Butler, courtisans au fond, Gothe, derrière le paravent.

NEUBOURG, à part.

Oh ! mon Dieu !

LÉOPOLD.

Pour commettre une action infâme,
Pour déshonorer une femme !

NEUBOURG.

Sire, à ce faux rapport, vous ne croirez jamais,
On fait tant de contes !...

GOTHE, à part.

Ah ! je vais...
Te faire voir si j'en fais...
Des contes !...
(Elle prend la sonnette.)

NEUBOURG.

Sire, est-il besoin d'adresse;
Et faut-il donc
Emprunter votre auguste nom,
Pour abuser fille de cette espèce?

GOTHE, à part.

De cette espèce !
(Elle sonne.)

LÉOPOLD.

Qu'entends-je !

NEUBOURG.

Qui sonne ainsi ?

L'IMPÉRATRICE et LA BARONNE.

La sonnette !...

GOTHE, l'agitant plus fort.

C'est la védette
Qui fait charivari !

LÉOPOLD, ouvrant le paravent.

Voyez cette jeune fille !

NEUBOURG.

Gothe !

LÉOPOLD.

Enfin la vérité brille.
(A Gothe.)
C'est donc bien lui qui, sous mon nom,
Voulut te séduire ?

GOTHE.

Oui, Sire...
C'est l'empereur du pavillon.

TOUS.

Neubourg !

LA BARONNE.*

Quelle déception !

CHOEUR.

L'IMPÉRATRICE et BUTLER.

C'était le comte de Neubourg !
C'était le favori lui-même !
De l'empereur, la colère est extrême,
Le comte est perdu sans retour.

GOTHE.

C'était le comte de Neubourg !
C'était le favori lui-même !
De l'empereur la colère est extrême,
Il f'rait bien d' corriger sa cour.

* Neubourg, Gothe, Léopold, l'impératrice, la baronne.

LÉOPOLD.

C'était le comte de Neubourg !
C'était mon favori lui-même !
Ah ! contre lui ma colère est extrême,
Je dois un exemple à ma cour.

LA BARONNE.

C'était le comte de Neubourg !
C'était le perfide que j'aime !
De l'empereur la colère est extrême,
Le voilà perdu sans retour.

NEUBOURG.

Me voilà fort mal à la cour!
Mais je me suis trahi moi-même !
De l'empereur la colère est extrême,
Suis-je donc perdu sans retour ?

LÉOPOLD, allant au fond.

Qu'on amène le bûcheron Hermann !

GOTHE.

Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce qu'on va lui faire ?

NEUBOURG, à part.

Quel peut être son projet ?

LA BARONNE, à part.

Donnez donc cinq cent mille florins pour avoir une pareille rivale !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HERMANN. *

LÉOPOLD, à Hermann.

Approche !...

GOTHE, allant à lui.

Hermann !...

HERMANN, reculant.

Gothe, ici !. .

LÉOPOLD.

Hermann, écoute : Cette jeune fille a cinq mille florins de dot... veux-tu l'épouser ?...

GOTHE, avec joie.

Cinq mille florins de dot !...

HERMANN.

Sire... elle en aurait deux cent mille que je n'en voudrais pas davantage...

L'IMPÉRATRICE.

Mais si l'on vous attestait qu'elle est encore digne vous...

GOTHE.

Oui... si l'on me donnait un certificat d'innocence, avec le timbre impérial... qu'est-ce que vous diriez ?

* Neubourg, Gothe, Hermann, Léopold, l'impératrice, la baronne.

HERMANN.

Je dirais que je ne veux pas pour ma femme de la maîtresse même d'un empereur !

GOTHE.

Oh ! comme il me traite !

LÉOPOLD.

Mais, rustre entêté...

HERMANN.

Majesté... Gothe est infidèle, rien ne me fera changer d'idée !... Gothe est déshonorée aux yeux de tout le village... Je ne veux plus d'elle !... et tout ce que je demande... c'est de quitter le pays... Si j'y restais, il arriverait quelque malheur !...

LÉOPOLD.

Qu'on le ramène dans sa prison et qu'on en garde soigneusement la porte !

HERMANN.

La porte?... Il fallait faire garder cette fenêtre!

(Il s'élance par la fenêtre, à gauche.)

TOUS, avec terreur.

Ah !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté HERMANN.

GOTHE, à la croisée.

Il ne s'est pas blessé! Le voilà qui se sauve dans la forêt...

BUTLER.

Courez !...

LÉOPOLD.*

Non ! qu'on le laisse s'évader !... Quant à vous, comte de Neubourg... vous avez entendu ce bûcheron... Quelle peine croyez-vous avoir méritée?

NEUBOURG.

Sire... après toutes les bontés dont vous m'avez comblé... sans doute, je suis bien coupable !... et je subirai mon châtiment sans murmurer... Quelle forteresse Votre Majesté daigne-t-elle m'assigner ?

LÉOPOLD.

Une forteresse, monsieur, ne vengerait que moi !... Il faut aux habitans de ces cantons une réparation éclatante, et aux seigneurs de ma cour, qui seraient tentés de vous imiter à l'avenir, un exemple qui les fasse reculer... Vous avez pris mon nom... souffrez que je dispose du vôtre... Je le donne à cette jeune fille !...

TOUS, avec surprise.

Comment !...

LÉOPOLD.

Demain, vous l'épouserez solennellement en ma présence, au pavillon de la forêt !

* Neubourg, Gothe, un peu au fond, Léopold, la baronne.

GOTHE, s'avançant.

M'épouser !... En voilà une aventure !

NEUBOURG.

Quoi... Sire... vous exigeriez ?...

LÉOPOLD.

C'est mon dernier mot, monsieur... et à moins que cette jeune fille ne refuse...

GOTHE.

Du tout, Sire !... j'accepte !... Hermann refuse de croire à ma parole... il m'abandonne !... il me repousse... eh bien ! je lui montrerai que je peux me passer de lui... Et puisque, pour me rendre l'honneur, il me faut un mari, il est plus juste que ce soit M. le comte qu'un autre.

LA BARONNE, suppliant.

Mais, sire... le comte m'appartient !

LÉOPOLD.

Il vient de se rendre indigne de vous !... (Au comte.) Comte de Neubourg... vous avez entendu cet arrêt... Demain, au pavillon de la forêt... en notre présence... afin que notre nom soit publiquement lavé de la tacheque vous lui aviez faite... cette jeune fille sera saluée par tout le village: comtesse de Neubourg !

GOTHE, à part.

Comtesse de Neubourg !... Comme mes dindons vont être fiers !

REPRISE DU CHOEUR : Aux ordres de sa Majesté.

LÉOPOLD.

Oui, je veux être respecté !
On doit me comprendre...
Chacun doit apprendre
Qu'en vain l'on a compté
Sur ma bonté.

LE CHOEUR, L'IMPÉRATRICE et GOTHE.

Aux ordres de Sa Majesté
Chacun doit se rendre.
Il suffit d'entendre
Ce que Sa Majesté
A souhaité.

NEUBOURG.

Aux ordres de Sa Majesté,
Et sans me défendre,
Il faut bien me rendre,
Car j'avais trop compté
Sur sa bonté !

LA BARONNE.

Aux ordres de Sa Majesté
Il ne peut se rendre !
Je dois le défendre !
Il m'a trop cher coûté
Pour m'être ôté !

(Léopold donne la main à l'impératrice et sort par le fond.—Neubourg s'avance pour offrir la sienne à la baronne, mais, au moment où celle-ci va la prendre, Gothe s'en empare et sort avec lui. — La baronne reste, furieuse.)

ACTE TROISIÈME.

L'intérieur du pavillon des bois. — Porte au fond. — Au troisième plan, à droite, entrée d'une galerie conduisant au palais. — En face, à gauche, entrée d'une galerie menant à la chapelle. — Du même côté, au premier plan, une porte dérobée, ouvrant sur le parc. — Chaises, fauteuils. — Table, au premier plan, à droite; du même côté, au deuxième plan, une fenêtre.

SCÈNE I.

CANICHBERG, LE BOURGUEMESTRE, NEUBOURG et BUTLER

(Ces derniers entrent par le fond, au lever du rideau.)

LE BOURGUEMESTRE, à la fenêtre, lisant une proclamation.

« En conséquence, nous avons ordonné que le-
» dit comte, en réparation de son crime envers
» moi et envers les habitans de ces campagnes,
» épouserait ce soir même, à minuit, dans la cha-
» pelle de notre pavillon de chasse, et en notre
» présence, ladite demoiselle Gothe .. voulant,
» par là, apprendre aux gens de notre cour à res-
» pecter notre peuple, et faire connaître à nos
» sujets de toutes les conditions que les grands
» de notre empire n'abuseront pas impunément
» de leurs droits ou de leur position. Donné en
» notre résidence d'automne, le 25 septembre
» 1792. Signé, LÉOPOLD II. »

VOIX, au dehors.

Vive l'empereur !

NEUBOURG, allant à la fenêtre.

Mes amis, je vous remercie.

LE BOURGUEMESTRE.

Quoi ! monseigneur... vous avez entendu ?... Ah ! si j'avais su...

NEUBOURG.

Et pourquoi ?... Vous avez rempli votre devoir. Tenez, mes amis, voici pour madame la comtesse et pour moi. (Il leur jette une bourse.)

LE PEUPLE, criant.

Vive le grand-chambellan !

CANICHBERG.

Croyez bien... monsieur le comte, que je prends part au malheur... inouï...

NEUBOURG.*

Un malheur!... épouser une jeune et jolie fille!... Baron de Canichberg, vous ne vous y connaissez plus...

CANICHBERG.

C'est possible, monseigneur... Mlle Gothe est en effet une fort jolie fille; elle a de la vertu, si j'ose m'exprimer ainsi. Mais... sa naissance... et la vôtre...

NEUBOURG

Eh! monsieur...

AIR : Soldat français.

Certes, je tiens à mes nobles parens,
Leur gloire est là, jamais je ne l'oublie;
Mais faut-il donc qu'il existe des rangs
Pour fille aimable, et sensible, et jolie?...
Que peut faire à notre renom,
Lorsqu'elle nous plaît mieux qu'une autre,
Qu'une femme soit noble ou non?...
Qu'importe qu'elle ait un grand nom,
Puisque nous lui donnons le nôtre?

CANICHBERG.

Au fait... c'est une raison...

NEUBOURG.

Monsieur le bourguemestre, si vous êtes l'ordonnateur du cortége, vous ferez marcher en tête l'écusson de ma noble famille.

LE BOURGUEMESTRE.

Celui où l'on voit un lion couronné?

NEUBOURG.

Oui, mais, pour aller au devant des vœux de l'empereur... j'ai fait remplacer le lion par un dindon... les armes de la famille à laquelle on m'allie...

LE BOURGUEMESTRE.

Remplacer un lion par un dindon!

CANICHBERG.

Encore. . si c'était un lévrier.

NEUBOURG.

Allez, messieurs, et que tout soit prêt pour cette brillante cérémonie.

CANICHBERG, bas, au bourguemestre.

Je suis sûr qu'il l'épouse en enrageant.

LE BOURGUEMESTRE.

Et dire que ce bonheur n'est pas arrivé à ma Dorothée!

CANICHBERG, sortant.

Vous me parlez toujours de votre Dorothée!

LE BOURGUEMESTRE, de même.

Vous me parlez bien toujours de votre lévrier!

* Butler, Canichberg, Neubourg, le bourguemestre.

SCÈNE II.

NEUBOURG, BUTLER.

BUTLER.

Ainsi, Neubourg, vous acceptez ce mariage?

NEUBOURG.

Oui, je l'accepte... Qu'est-ce que je demandais?... Un tête-à-tête de quelques heures avec la piquante Gothe... Gothe va m'appartenir... et demain soir, je serai seul sur la frontière de Prusse, à l'abri de la colère d'un empereur... (Gaîment.) trop difficile à vivre.

BUTLER.

Songez à l'avenir que vous perdez.

NEUBOURG.

Son courroux ne saurait durer... et plus tard je pourrai sans peine faire casser le ridicule mariage auquel je suis condamné... Quant à la noble comtesse que je vais faire... je vous charge de régler son apanage... afin qu'elle puisse porter son nouveau nom... avec tout l'éclat que va lui donner cette aventure...

BUTLER.

Avez-vous bien pris toutes vos précautions pour n'être point inquiété dans votre fuite?

NEUBOURG.

La gaîté que j'affecte doit tromper tout le monde. Je donne à votre amitié le soin de me faire amener demain matin... votre chaise de voyage, attelée de quatre chevaux...

BUTLER.

Mais, pour franchir la frontière, il faut un ordre du ministre.

NEUBOURG.

Le départ de l'envoyé de Prusse me servira parfaitement... Il n'a pu me dire encore où nous devons nous rejoindre... Voyez-le, je vous prie; et, comme l'empereur ne vous pardonnerait pas de m'avoir aidé à me soustraire à sa volonté, il ne faut plus qu'on nous trouve ensemble: vous m'apporterez la réponse chez le garde de la forêt, ici près... Le son du cor m'avertira que vous m'y attendez.

LA BARONNE, au dehors.

Monsieur le comte de Neubourg est ici?

BUTLER.

Prenez garde, voici la vieille baronne!

NEUBOURG.

Rien n'est comique comme sa figure, depuis que l'empereur a voulu ce mariage.

BUTLER.

Ce mariage vous sauve de la baronne... A quelque chose malheur est bon...

NEUBOURG.

Ici, le malheur est excellent.

(Butler sort par la petite porte à gauche.)

SCÈNE III.

NEUBOURG, LA BARONNE, entrant par le fond.

LA BARONNE, très émue.

Comte de Neubourg... c'est vous que je cherchais...

NEUBOURG, à part.

Elle me cherche plus que jamais.

LA BARONNE.

J'ai devancé l'empereur et l'impératrice pour vous parler... pour vous demander sérieusement si vous consentez à ce mariage?...

NEUBOURG.

Si j'y consens?... le mot est divin... Le criminel ne doit-il pas se soumettre à sa condamnation.

LA BARONNE.

Mais cela ne peut pas être... l'empereur n'a pas le droit de disposer de mon bien... de mon bonheur... de ma vie...

NEUBOURG.

Non, certainement, l'empereur n'a pas ce droit-là... mais il le prend... Il est vrai que je n'avais aussi aucun droit de prendre son nom... et qu'alors c'est ici... partie et revanche.

LA BARONNE.

Mais c'est une indignité... et toute la noblesse devrait se soulever en masse, comme moi.

NEUBOURG.

Oui... mais vous connaissez les courtisans... Ils rient de mon malheur... (A part.) Et quelques uns l'envient peut-être...

LA BARONNE.

Alors... il ne vous reste plus qu'un moyen d'échapper au déshonneur qui vous menace.

NEUBOURG.

Lequel... chère baronne?...

LA BARONNE.

C'est de fuir dans les états du grand-duc de Bade, mon parent.

NEUBOURG.

Fuir!

LA BARONNE.

Avec moi.

NEUBOURG, reculant.

Désobéir à mon souverain? jamais... oh! jamais!... Je suis trop fidèle sujet...

LA BARONNE.

Mais vous ne fuirez pas... l'empereur veut vous ravir à mon amour... je vous enlève...

NEUBOURG.

Oh! baronne... que me proposez-vous là.. ma vertu...

LA BARONNE.

Si vous m'aimez comme vous le dites... vous devez y consentir...

NEUBOURG.

L'honneur me le défend!... l'empereur m'a condamné... je dois subir ma peine...

LA BARONNE.

Mais si l'on faisait consentir cette jeune fille à rompre un mariage auquel sa naissance et sa position lui défendent d'aspirer...

NEUBOURG.

Oh! si elle me refusait... alors... (A part.) Je ne crains pas ce malheur... ce mariage tourne la tête à la petite!...

LA BARONNE.

J'aperçois cette créature au bout de la galerie... laissez-moi avec elle... je daignerai lui faire des propositions qu'elle acceptera... je l'espère!...

NEUBOURG.

Chère baronne... prenez garde!... jusqu'à son consentement, vous allez parler à la future comtesse de Neubourg... (Il sort par le fond.)

LA BARONNE, seule.

La comtesse de Neubourg! elle! Oh! non! non!... cela ne sera pas!... Pour sauver Neubourg d'un tel malheur, j'ai dû prendre mes précautions. (Elle appelle à la petite porte, à gauche.) Péters!.. (Un valet paraît.) Tous mes gens à la Croix de fer dans le bois... et soyez attentifs!... Allez... (Péters sort.) La voilà!...

SCÈNE IV.

LA BARONNE, GOTHE, en grand costume de mariée, poudrée, etc. — Elle arrive par la galerie à droite, en admirant sa parure.

GOTHE.

AIR nouveau.

Voyez, voyez... comme elle est belle...
La gardeuse de dindons!
C'est à présent que les garçons,
Ici, vont courir après elle!...
Oh! mais... Gothe sera fidèle,
Oui, toujours fidèle au mari
Que son empereur a choisi...

Qui m'aurait dit dans le village,
Lorsque chacun me repoussait,
Que bientôt un grand personnage
M'épouserait!...
Qui m'eût dit, à moi, pauvre fille...
Qu'on trouvait tout au plus gentille:
« Gothe, bientôt tu porteras
» Rubans, dentelles, falbalas? »

Ah ! de plaisir mon cœur pétille,
Et grâce aux bijoux dont je brille,
Mes pauvres dindons, hélas !
Ne me reconnaîtront pas !

Voyez, voyez, comme elle est belle,
La gardeuse de dindons, etc.

LA BARONNE.

Assez, assez, petite...

GOTHE.

Petite ?... Excusez, madame... mais je suis aussi grande que vous, à présent... avec mes beaux falbalas !... Avec ça qu'ils m'ont mis de grands talons... D'ailleurs, je vais être comtesse... et vous n'êtes que baronne...

LA BARONNE.

Eh quoi !... décidément vous auriez l'audace... d'épouser le comte de Neubourg ?

GOTHE.

Prenez garde que je vais demander votre permission pour ça.

LA BARONNE, à part.

L'insolente !...

GOTHE.

Et puis n'est-ce pas l'ordre de l'empereur ?

LA BARONNE.

L'empereur, en ce moment, est irrité contre le comte, mais vous... si vous étiez sage, vous refuseriez un mari qui ne vous convient pas...

GOTHE.

Refuser un si joli garçon... un seigneur si aimable... Est-ce que vous le refuseriez, vous ?

LA BARONNE, embarrassée.

Moi... c'est différent... ma naissance... mon rang...

GOTHE.

Ah ! voilà le grand mot... Ma naissance, mon rang... Est-ce que je n'en ai pas une aussi, de naissance.. Puisque me voilà au monde... je n'y suis pas venue toute seule... n'est-ce pas ?... Et comme je n'ai jamais connu mon père ni ma mère, je suis peut-être une princesse... ça s'est vu !... Du reste, en épousant M. le comte, je serai sur le même rang que vous à la cour !... Nous allons rire !

LA BARONNE.

Quoi ! vous espérez être présentée ?...

GOTHE.

Si vous voulez bien le permettre !... (Elle fait la révérence.) Avec ça.... que ce n'est pas déjà si difficile... On me mènera à l'empereur, qui me dira : Comtesse, je vous reçois !... Je lui répondrai : Mon empereur, je vous remercie... Il me dira : Il n'y a pas de quoi... Et je serai de la cour... tout aussi bien que vous.

LA BARONNE.

Ne l'espérez pas... L'exil volontaire du comte de Neubourg suivra de près ce mariage... Les seigneurs de la cour de Vienne ne voudront jamais consentir à voir à leur côté une gardeuse de dindons.

GOTHE.

Ils auront peut-être peur qu'on ne dise que je suis toujours dans mes fonctions.

LA BARONNE.

Mademoiselle... vous oubliez...

GOTHE.

Tiens... ne faut-il pas les remercier de l'intention que vous leur supposez....

LA BARONNE.

Écoutez, mon enfant... le temps presse... l'empereur et l'impératrice vont venir pour être témoins de votre mariage, c'est à vous de tirer le comte de Neubonrg du péril où votre gentillesse l'a mis... Une voiture vous attend dans la forêt .. vous allez partir à l'instant pour l'Italie.

GOTHE.

Vous m'envoyez à Rome ?...

LA BARONNE.

Avec une somme considérable...

GOTHE.

Je devine... vous voulez m'acheter mon fiancé... Ce n'est pas l'embarras... on dit que vous l'avez déjà payé une fois.

LA BARONNE, à part.

L'impertinente !...

GOTHE.

Il paraît qu'il vous le faut à tout prix... ce pauvre seigneur... Mais, l'empereur me l'a donné, et je le garde... (Elle remonte.)

LA BARONNE, à part.

Allons, je vois qu'il faut avoir recours aux moyens extrêmes... j'avais prévu le refus de cette petite sotte.

GOTHE.*

Voici bientôt l'heure où tout le monde va venir... (Faisant la révérence à la baronne.) Madame la baronne me fera-t-elle l'honneur d'assister à la cérémonie ?

LA BARONNE.

Puisque rien ne peut changer votre résolution, mademoiselle, je vous quitte... mais vous ne tarderez pas à vous repentir de votre obstination ridicule... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE V.

GOTHE, seule.

Pauvre femme !... je me mets à sa place... Payer un mari cinq cent mille florins... et le voir don-

* Gothe, la baronne.

ner gratis à un autre !... Mais ce n'est pas ma faute, à moi... j'épouse par ordre... je ne suis déjà pas trop contente... car, au fond, j'ai le cœur gros, j'ai envie de pleurer... et si seulement Hermann avait voulu... oh ! mais il saura tout, grâce à ce papier... car je sais écrire tant bien que mal. Quand il tombait une plume de quelques uns de mes dindons, je me la faisais tailler par le magister, et j'ai fait tant de barres et de ronds qu'à présent j'écris presque comme une baronne.

(Demi-nuit.)

SCÈNE VI.

GOTHE, PÉTERS, en grande livrée, entrant par la petite porte à gauche.

PÉTERS, à voix basse.

Madame !...

GOTHE.

Que me voulez-vous, monseigneur laquais ?

PÉTERS.

Madame n'est-elle pas mademoiselle Gothe ?

GOTHE.

Mademoiselle ?... je le suis encore, je m'en vante... Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le valet ?

PÉTERS.

Mademoiselle... un jeune bûcheron, qu'on appelle Hermann, est là... dans le bois, près de la Croix de fer... il voudrait vous parler...

GOTHE.

Hermann !... il est ici !... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !...

PÉTERS.

Il vous attend !...

GOTHE.

A la Croix de fer ?

PÉTERS.

Près du grand taillis. (Il sort.)

GOTHE.

J'y cours !... (Elle s'arrête.) Mais... est-ce que je le peux, à présent que je suis la fiancée d'un autre ?...

AIR : Jadis, un empereur célèbre.

Je vais jurer fidélité
Au mari qu'un prince me donne ;
Et l'honneur doit être écouté...
Mais je ne fais tort à personne ;
Je suis encore libre de tout lien !
Puis il est nuit, et l'on ne verra rien !

(Elle sort par la petite porte à gauche. — Nuit complète. — Au moment où Gothe disparaît, un personnage, portant le même habit que Neubourg, entre par le fond avec mystère... c'est Hermann.)

SCÈNE VII.

HERMANN, seul.

Ah ! m'y voilà ! L'homme de la forêt m'avait bien dit que sous cet habit de chambellan, qu'il m'a fait prendre... je pourrais m'approcher de l'empereur... Sous la livrée de cour, on pénètre partout... on ne vous regarde pas au visage... et on vous laisse passer... Il sait tout, ce scélérat d'homme noir... Mais ce qu'il ne sait pas, c'est ce que je viens d'apprendre : l'empereur ne m'a rien fait ; c'est le grand chambellan, c'est le comte de Neubourg qui lui a pris son nom, pour me prendre, à moi, ma maîtresse. Oh ! celui-là n'a qu'à bien se tenir ! il a détruit mon bonheur, et j'ai juré de me venger. (On entend des cris au dehors.) Mais quels sont ces cris ? On vient de ce côté. Oh ! je tiendrai mon serment.

(Il se met à l'écart, dans la galerie à droite.)

SCÈNE VIII.

HERMANN, à l'écart, NEUBOURG et GOTHE GENTILSHOMMES.

NEUBOURG, aux gentilshommes qui restent au fond.

Merci, mes amis, merci. Veuillez avertir Sa Majesté que madame la comtesse est sauvée.

GOTHE.

Complétement. (Les gentilshommes disparaissent. — Un valet entre, pose un flambeau sur la table à droite et sort. — Demi-jour. — Gothe s'avançant.)* Oui, monsieur le comte, sans vous, ils allaient m'emmener je ne sais où, en Italie peut-être... et je n'aurais pas pu être votre femme.

HERMANN, à part.

Sa femme ! c'est lui !

NEUBOURG.

Heureusement je me suis trouvé là. (A part.) Je guettais le signal de Butler, qui se fait bien attendre.

GOTHE.

Il faut tout de même que vous soyez un brave homme pour m'avoir ainsi sauvée, moi qu'on vous force à épouser.

NEUBOURG.

Ah ! si tu savais de quelle catastrophe tu me sauves !

GOTHE.

Oh ! je la connais, votre catastrophe... Je suis sûre que c'est elle qui me faisait enlever. C'est

* Neubourg, Gothe, Hermann, au fond.

bien, ce que vous avez fait là, et pendant que nous sommes seuls, ça m'encourage à vous demander...

NEUBOURG.

Quoi donc?

GOTHE.

Attendez, que je cherche mon papier.

(On entend le son du cor.)

NEUBOURG, à part.

Le signal de Butler!

(Il s'esquive par la petite porte à gauche.)

GOTHE, cherchant son papier.

Pourvu que les scélérats qui voulaient m'enlever ne me l'aient pas fait perdre...

HERMANN, traversant à pas de loup.

Tu ne m'échapperas pas, chambellan!

(Il va pour suivre Neubourg.)

GOTHE, qui a trouvé son papier.

Le voilà! (Elle se retourne, et, trompée par l'habit, elle s'adresse à Hermann, croyant parler à Neubourg.) Un moment donc! (Hermann s'arrête.) Écoutez-moi, monseigneur!

(Elle le prend par le bras.)

HERMANN, à part.*

Elle me prend pour lui.

GOTHE.

Dans un instant, peut-être, il ne sera plus temps. Monseigneur... l'empereur vous a ordonné d'être mon mari... et, ne pouvant pas épouser Hermann, j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre... Mais je mourrais de chagrin si ce pauvre garçon n'était pas désabusé sur mon compte... Je ne le verrai plus!... Mais quand il reviendra, monseigneur, je veux que le bourguemestre lui remette, avec tous mes dindons que je lui donne, ce papier signé de vous. (Lui montrant un papier.) Vous allez voir... Et s'il y a un mot qui ne soit pas de la vérité la plus vraie, je vous permets de l'effacer... (Elle s'approche du flambeau. — Hermann la suit. — Elle ouvre le papier et lit.) Brunsfeld, etc. « Moi, soussigné, comte de Neubourg, prétendu » de Mlle Gothe Evrard, gardeuse de dindons, je » certifie que ladite demoiselle Gothe ne mérite » que les louanges de tout le village, vu que... » (S'interrompant.) Hein! comme c'est bien dit!... (Lisant.) « Vu que... elle m'a résisté comme une ti- » gresse qu'elle est... » Une tigresse, ça dit tout!... (Lisant.) « Et que loin de se rendre à mes prières » impériales, vu qu'elle me prenait pour l'empe- » reur, elle m'a enfermé dans une des chambres » du pavillon... dont elle a emporté la clé, avec sa » vertu, après avoir mis le verrou... En foi de » quoi, je lui ai donné ce certificat d'innocence » pour lui servir à retrouver l'estime générale et » particulière que je lui ai fait perdre sans le » vouloir... Fait, etc., etc... » Et vous signerez.

HERMANN, à part.

Si c'était vrai pourtant...

* Hermann, Gothe.

GOTHE.

Monseigneur, vous ne répondez pas.. Vous êtes fâché de ce que je pense toujours à Hermann?.. Que voulez-vous?

AIR nouveau.

PREMIER COUPLET.

Pauvre fille de village
Pour sout'nir mon courage,
Hermann s'offrit toujours...
J'acceptai son secours.
Depuis ce temps, sans rien prétendre,
Il m'aimait d' l'amour le plus tendre!
J' l'avais payé d'un doux retour!
(Mouvement d'Hermann.)
Ah! rassurez votre âme!
A compter de ce jour,
Puisque j'vais être grand' dame,
Je n'aurai plus d'amour.

DEUXIÈME COUPLET.

Je d'vais êtr' son épouse,
Et sa fureur jalouse
Soudain changea mon sort!
Mais où donc est mon tort?
C'est pour lui qu' j' fus imprudente;
Malgré sa conduite outrageante,
Je sens là que j' l'aime encor!
(Mouvement d'Hermann.)
Ah! rassurez votre âme!
A compter de ce jour,
Puisque j'vais êtr' grand' dame,
Je n'aurai plus d'amour!

HERMANN, se retournant.

Plus d'amour!... Eh bien! si... tu en auras encore!

GOTHE, tout ébahie.

Hermann! C'était Hermann! Ah!

(Elle tombe dans ses bras.)

HERMANN.

Ah! mon Dieu! la v'là en syncope!... Gothe!... Gothe! reviens à toi! .. (Il lui tape dans les mains.) Elle ne revient pas!... Au secours!...

GOTHE, vivement, lui mettant la main sur la bouche.

Veux-tu bien te taire!... Tu vas faire venir l'empereur!... Faut-il qu'il soit bûcheron!

HERMANN.

Gothe! je te rends mon estime!... Je te rends mon amour!... Je crois à ton innocence!... et je t'épouse les yeux fermés.

GOTHE.

Il est bien temps!... Est-ce que je peux t'épouser, à présent qu'on m'a mise dans cette belle robe?

HERMANN.

Mais si tu m'aimes?

GOTHE.

Cette demande ! Certainement que je t'aime !... Mais j'épouse l'autre.

HERMANN.

Tu ne l'épouseras pas ! Je vas le tuer... et moi après.

GOTHE.

C'est ça ! tous les deux !... et moi je n'en aurai pas un !... (Musique.) Tiens ! voilà le cortége pour la cérémonie.

HERMANN.

Gothe ! Gothe ! qu'est-ce que tu vas faire?

GOTHE.

Je n'en sais rien. L'empereur qui ordonne, mon mariage qui approche, et toi qui te désoles. Je perds la tête, mais je vous déclare que je veux que tout le monde vive !... Entendez-vous ?...

(Ils se mettent à l'écart, à droite, Hermann derrière Gothe — La cour entre par la galerie.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE, LA BARONNE, NEUBOURG, BUTLER, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, LE BOURGMESTRE, CANICHBERG, VALETS, portant des candelabres. — Jour complet.

CHOEUR.

Célébrons la douce alliance
De l'amour et de l'innocence ;
Que le destin le plus heureux
De ces époux comble les vœux !

LE BOURGUEMESTRE.

Le chapelain attend les époux à la chapelle.

LA BARONNE.

J'étouffe de dépit.

LÉOPOLD. *

Comte de Neubourg, vous êtes prêt à m'obéir ?

NEUBOURG, résolument.

Toujours, Sire...

GOTHE, à part.

Il a l'air de dire : Prenez ma tête !

LE BOURGUEMESTRE.

Que le cortége se forme.

CANICHBERG, s'avançant vers Gothe.

A moi la main de l'illustre fiancée !

LÉOPOLD.

Partons. (Mouvement du cortége.)

GOTHE. **

Un moment ! Pardon, Majestés !... mais je suis une honnête fille... et je ne veux tromper personne, pas même mon mari.

LÉOPOLD.

Comment ?

GOTHE, à Léopold.

Vous avez ordondé que M. le comte m'épouse parce qu'hier matin il s'est trouvé en tête-à-tête avec moi, dans le pavillon du bois... sous un faux nom...

LÉOPOLD.

Eh bien ?

GOTHE.

Ce soir, dans la même pavillon, Hermann a eu aussi un tête-à-tête avec moi, sous un faux habit...

LÉOPOLD.

Que dites-vous ?

HERMANN, se jetant à genoux.

La vérité ! Sire !... (Gothe s'agenouille aussi.) *

TOUS.

Hermann !

HERMANN.

Oui, Majesté... hier vous m'avez offert la main de Gothe avec cinq mille florins... et je l'ai refusée !... Sire... aujourd'hui... je vous la demande... sans aucune espèce de dot ; car je crois à son innocence !

GOTHE.

Sire, cette croyance-là mérite une récompense...

LÉOPOLD.

AIR : Vaudeville de la Somnambule.

Je dois punir une action infâme !

L'IMPÉRATRICE.

Que ce garçon devienne son mari.

LA BARONNE.

Et de Neubourg, moi, je deviens la femme.

GOTHE, bas, à Léopold.

Sire, il sera bien plus puni !

LÉOPOLD.

Si je consens, si je pardonne,
De ma faiblesse, il se rira tout bas !

GOTHE, bas, à Léopold.

Oh ! qu'il épous' madame la baronne,
Je réponds qu'il ne rira pas !

(Léopold sourit. — Elle se relève, ainsi qu'Hermann.)

L'IMPÉRATRICE.

J'ai promis de protéger Gothe, et je désire qu'elle épouse Hermann.

LA BARONNE.

Et moi, Sire, je le désire aussi.

GOTHE, à part.

Je le crois bien...

* La baronne, l'impératrice, Léopold, Neubourg, Canichberg, Gothe, Hermann, le bourguemestre, au fond.

** La baronne, l'impérartice, Léopold, Gothe, Neubourg, Canichberg, Hermann, un peu en arrière.

* La baronne, l'impératrice, Léopold, Gothe à genoux, Hermann de même, Neubourg, Canichberg, le bourguemestre.

NEUBOURG, à part.

Coalition générale contre mon mariage.

LÉOPOLD.

Allons, comte de Neubourg, puisque tout le monde est pour vous, épousez madame la baronne... Je vous pardonne !

NEUBOURG, à part.

Il appelle ça pardonner.

GOTHE, à part..

Il n'évitera pas la catastrophe.

BUTLER, bas, à Neubourg.

Vous épousez la baronne... Voulez-vous toujours la chaise de poste attelée de quatre chevaux?

NEUBOURG, bas.

Fais-en mettre six !

CANICHBERG, au bourguemestre.

Dites donc, vous savez, mon lévrier reste boiteux.

LE BOURGUEMESTRE.

Eh bien ! et ma Dorothée qui reste fille.

CANICHBERG.

Vous me parlez toujours de votre Dorothée.

LE BOURGUEMESTRE.

Vous me parlez bien de votre lévrier.

AIR : Va mon doux ami. (Duo du 1er acte.)

GOTHE.

Quittons ces habits
Mal assortis,
Restons petits !
De la cour partons
Et revenons
A nos dindons.

HERMANN.

Pourvu que j' sois fait
Gard' de la forêt.

GOTHE.

T' auras ton brevet.

HERMANN.

Puisqu'on parle pour soi,
Je voudrais, ma foi,
Des bravos !

GOTHE.

Et moi ?
Tu n' penses pas, je croi,
Qu' tout s'ra pour toi ?

HERMANN.

(Parlé.) Alors, parlons pour tous.

ENSEMBLE, au public.

O vous, notre roi,
Qui fait's la loi...
On sait pourquoi !
Vous dont les arrêts,
De nos essais,
Font le succès,
Tout notre désir
Est d' vous fair' venir
Pour vous divertir !
Ainsi, point d' courroux,
Indulgens pour tous,
Messieurs, soyez doux...
Talent, zèle, chez nous
Tout est pour vous.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ah ! point de courroux !
Messieurs pour tous
Montrez-vous doux !
Soins, talens chez nous,
Selon vos goûts
Tout est pour vous.

FIN DE LA GARDEUSE DE DINDONS.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

SCÈNE XIII.

CHACUN CHEZ SOI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. LÉONCE ET LUBIZE,

REPRÉSENTÉE POUR LA 1re FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 15 JUIN 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
BRULIÈRE.....	M. SYLVESTRE.	Mme BRULIÈRE.....	Mme LAMBQUIN.
MONVOISIN, vieil ami de Mme Brulière.....	M. DELMAS.	HORTENSE, femme de Brulière	Mlle FERNAND.
JOSEPH, domestiq. de Brulière.	M. ALBERT.	ALBERTINE, fille de Mme Brulière et sœur de Brulière....	Mlle DÉSIRÉE.

La scène se passe à Paris, chez Brulière.

NOTA. S'adresser, pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au Gymnase.

Le théâtre représente un salon: portes latérales, porte au fond, fenêtre

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, *assis près d'une table, et lisant le journal.*

« Nouvelles étrangères... » Ah! ça doit être intéressant..... (*On sonne à gauche.*) Voilà! voilà! Que c'est ennuyeux! on ne peut pas seulement lire son journal! C'est madame Brulière la jeune qui sonne... dépêchons-nous, elle veut être servie à la minute... c'est bien naturel, à vingt ans on est impatient... (*Au moment où il va entrer dans l'appartement de droite, on sonne à gauche.*) Ah! diable, voilà madame Brulière la mère qui carillonne... Elle est toujours pressée celle-là... Dame! c'est tout simple...quand on est vieux on n'a pas le temps d'attendre. (*On sonne de nouveau à droite.*) Un instant... (*On sonne de nouveau à gauche.*) Un instant... A laquelle obéir d'abord? C'est fort embarrassant.

SCÈNE II.

JOSEPH, BRULIÈRE, *puis* MONVOISIN.

BRULIÈRE, *entrant par le fond.* Eh bien? A quoi songes-tu donc?... N'entends-tu pas ces dames?

JOSEPH. Parfaitement..... mais j'étais en train de me demander à quel coup de sonnette je devais donner la préférence... (*En ce moment on sonne des deux côtés à la fois.*) Tenez, monsieur, les entendez-vous?

BRULIÈRE. En effet, c'est fort délicat; si tu désobéis à ma mère, elle voudra que je te renvoie et je te chasserai... et si tu manques à ma femme, c'est différent; elle exigera que je te chasse, et je te mettrai à la porte.

Les coups de sonnette redoublent, Monvoisin entre par le fond.

JOSEPH. Que faire, mon Dieu?

MONVOISIN, *s'avançant**. Parbleu! ce que tu fais.

JOSEPH. Je ne fais rien.

MONVOISIN. Et c'est ce que tu as de mieux à faire.

BRULIÈRE. Mais ces dames seront furieuses.

MONVOISIN. D'abord... mais dès qu'elles verront qu'elles sont toutes deux dans la même situation, chacune sera intérieurement flattée de l'irrévérence de Joseph envers l'autre.

JOSEPH. Vous croyez?

BRULIÈRE. Au fait, c'est une idée!

JOSEPH. Alors je me sauve pour ne pas essuyer le premier feu.

Il sort.

SCÈNE III.

BRULIÈRE, MONVOISIN.

MONVOISIN. J'arrive, à ce qu'il paraît, dans un assez mauvais moment... mais s'il fallait attendre le beau fixe pour venir vous voir, on serait exposé à ne vous faire que de bien rares visites...

BRULIÈRE. Il est vrai.

MONVOISIN. Je ne sais pas comment vous vous arrangez, mais l'orage gronde sans cesse sur votre maison.

BRULIÈRE. Cela provient, mon cher monsieur Monvoisin, de ce qu'elle est exposée à deux tempêtes également impétueuses, et c'est moi qui suis le paratonnerre.

MONVOISIN. Je ne comprends pas.

BRULIÈRE. C'est bien simple: vivant ici avec ma mère et ma femme, qui prétendent toutes deux à la souveraineté, je suis le point de mire de toutes leurs querelles.

* Joseph, Monvoisin, Brulière.

MONVOISIN. C'est juste.

BRULIÈRE. S'il ne s'agissait que d'obéir à une femme, rien de plus naturel, c'est dans l'ordre... mais à deux, c'est impossible, par la raison que deux femmes ne veulent jamais la même chose.

MONVOISIN. C'est fort embarrassant.

BRULIÈRE. Alors viennent les cris, les disputes, les reproches... on se fâche d'un côté, on boude de l'autre; l'une invoque son titre de mère..... l'autre ses priviléges d'épouse, et je suis là au milieu de ce conflit, exposé à tous les contre-coups.

MONVOISIN. Vous m'étonnez. Madame veuve Brulière, votre mère, est d'une douceur, d'une bonté...

BRULIÈRE. Certainement.

MONVOISIN. Voilà quarante ans que je professe pour sa personne les sentiments de la plus vive admiration... Hélas! il n'a pas dépendu de moi que je ne devinsse monsieur votre père... mais on m'a préféré l'auteur de vos jours.

BRULIÈRE. Eh bien, à vous parler franchement, j'aime autant que votre mariage ne se soit pas arrangé... car enfin, je me connais et je me conviens... tel que je suis.

MONVOISIN. C'est tout ce qu'il faut... mais pour en revenir à votre intérieur... je suis certain que tous les torts viennent de votre femme...

AIR *de Céline.*

J'ai toujours connu votre mère
Sensible et bonne... Dieu merci.

BRULIÈRE.

Mais, mon Hortense, qui m'est chère,
Est vraiment excellente aussi!
Ah! que les destins sont étranges!
Ces femmes que nous admirons,
Séparément ce sont deux anges,
Ensemble ce sont deux démons.

MONVOISIN. Alors, mon cher ami, vous n'avez qu'un moyen de mettre un terme à vos tribulations filiales et conjugales.

BRULIÈRE. Il y a un moyen, dites-vous? Parlez, vous serez mon sauveur.

MONVOISIN. C'est tout simplement de prendre parti pour l'une de ces deux dames, n'importe laquelle... (je préférerais pourtant que ce fût la mère), de lui abandonner toute autorité... de la soutenir dans toutes les occasions, et de lui donner toujours raison, même quand elle aurait tort.

BRULIÈRE. Très-bien! c'est un très-bon conseil que vous me donnez là; seulement, c'est inexécutable.

MONVOISIN. Pourquoi donc?

BRULIÈRE. Pourquoi? C'est qu'il faudrait avoir du caractère, et que je n'en ai pas.

MONVOISIN. Est-il possible!

BRULIÈRE. Ce n'est que trop vrai.

MONVOISIN. Vous n'y mettez pas de bonne volonté..... Voyons, faites-vous violence... il n'y a que le premier pas qui coûte en fait de tyrannie. Voyez Néron si bon au commencement de son règne...

BRULIÈRE. Je ne suis pas un Néron.

MONVOISIN. J'en conviens... aussi ne vous dis-je pas de l'imiter en tout.

BRULIÈRE. Je le pense bien.

MONVOISIN. Allons, prenez une bonne résolution.

Mme BRULIÈRE, *en dehors.* Joseph!...

HORTENSE, *en dehors.* Joseph!...

MONVOISIN. J'entends ces dames; il est inutile qu'elles me voient avec vous... Je viendrai savoir le résultat de votre coup d'état.

ENSEMBLE.

AIR :

Allons, il faut vous monter;
C'est le premier pas qui coûte...
Une fois qu'on est en route,
On ne veut plus s'arrêter.

BRULIÈRE.

Voyons, il faut me monter;
C'est le premier pas qui coûte...
Je sens qu'une fois en route,
Rien ne pourra m'arrêter.

Monvoisin sort.

SCÈNE IV.

BRULIÈRE, *puis* Mme BRULIÈRE *et* HORTENSE *.

BRULIÈRE. Il me laisse seul... seul contre deux femmes corroucées...

Mme BRULIÈRE, *entrant vivement en scène par la gauche.* C'est une horreur!

HORTENSE, *entrant de même par la droite.* C'est une indignité!

Mme BRULIÈRE. Ne pas venir quand je sonne!

HORTENSE. Me faire attendre quand j'appelle!...

Mme BRULIÈRE. Ah! c'est vous, mon fils!

HORTENSE. Vous voilà, monsieur...

BRULIÈRE, *à part.* Que ne puis-je invoquer un alibi!...

Mme BRULIÈRE. C'est à vous de faire respecter mon autorité!

BRULIÈRE. Quoi! ma mère, on aurait osé!...

HORTENSE. Me laisserez-vous manquer impunément?

BRULIÈRE. Quoi! ma femme, on se serait permis!...

Mme BRULIÈRE. Se jouer ainsi de moi!...

HORTENSE. Me témoigner si peu d'égards!...

BRULIÈRE. Ce drôle de Joseph n'a qu'à bien se tenir.

Mme BRULIÈRE, *bas à son fils.* Mais qu'a donc votre femme? elle paraît bien en colère!

* Mme Brulière, Brulière, Hortense.

BRULIÈRE. C'est Joseph qu'elle a sonné et qui ne s'est pas rendu à ses ordres.

Mme BRULIÈRE. Ah! vraiment!

BRULIÈRE. Quand vous appelez vous-même, il s'en serait bien gardé..... il sait trop que j'entends qu'on vous obéisse avant tout.

Mme BRULIÈRE. Pauvre garçon!

HORTENSE, *tirant son mari à l'écart.* Quel est donc le sujet de la mauvaise humeur de votre mère?

BRULIÈRE. C'est Joseph qu'elle a sonné et qui ne s'est pas rendu à ses ordres.

HORTENSE. En vérité!

BRULIÈRE. Quand tu appelles toi-même, il s'en serait bien gardé... Il sait trop que j'entends qu'on t'obéisse avant tout!

HORTENSE. Ce bon Joseph!

BRULIÈRE, *à part.* Là, qu'est-ce que je disais! je me fais honte à moi-même.

Mme BRULIÈRE. Puisque nous voilà réunis, je dois vous prévenir que j'ai fait retarder le dîner d'une heure.

HORTENSE. Et pour quelle raison?

BRULIÈRE, *à sa mère.* Ah! oui, maman, pour quelle raison?

Mme BRULIÈRE. J'ai une conférence à cinq heures.

BRULIÈRE, *à sa femme.* Au fait, si ma mère a une conférence...

HORTENSE. J'en suis désolée, mais nous allons ce soir au spectacle, et...

BRULIÈRE, *à sa mère.* Au fait, maman, nous allons au spectacle.

Mme BRULIÈRE. Arrangez-vous comme vous voudrez, mais je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit...

HORTENSE. Ah!... et moi, je persiste dans la résolution que j'ai prise.

BRULIÈRE, *à part.* Allons, nous voilà bien!

HORTENSE.

AIR : *Quel art plus noble.*

A vous, monsieur, je le demande,
Peut-on vivre dans ce conflit?
Ici tout le monde commande,
Aussi personne n'obéit.

Mme BRULIÈRE.

Il faut à la fin que ça change,
Par vous, seul maître en ces débats.

BRULIÈRE, *surpris.*

Je suis le maître... c'est étrange,
Vraiment, je ne m'en doutais pas.

JOSEPH, *accourant.* Monsieur!... monsieur!... (*Apercevant Mme Brulière et Hortense.*) Mesdames! mesdames!

Mme BRULIÈRE. Qu'y a-t-il donc?

JOSEPH. C'est Mlle Albertine qui arrive de sa pension.

Brulière remonte à gauche.

SCÈNE V.

LES MÊMES. ALBERTINE*.

ALBERTINE, *entrant par le fond et traversant le théâtre, passe devant son frère pour aller embrasser Hortense.* Bonjour, ma sœur ; que je suis contente de te voir ! (*Allant à sa mère.*) Bonjour, maman.

Mme BRULIÈRE. Vous nous donnez vraiment un bel échantillon de l'éducation que vous avez reçue dans votre pension.

ALBERTINE. Qu'ai-je donc fait ?

Mme BRULIÈRE. J'ignorais que, dans les témoignages de sa tendresse, une jeune personne bien élevée dût faire passer sa mère après sa belle-sœur.

ALBERTINE. Pardon, maman, je ne t'avais pas aperçue en entrant.

Mme BRULIÈRE. C'est tout simple, on n'a d'yeux que pour madame.

ALBERTINE. Mais, maman, je t'assure...

Mme BRULIÈRE. C'est bien, je vous fais grâce de vos explications !

ALBERTINE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Maman, ne me fais pas attendre,
Et bien vite ouvre-moi tes bras.

Mme BRULIÈRE.

Moi, pour vous être bonne et tendre ?
Non, vous ne le méritez pas !

ALBERTINE.

Avant peu tu m'embrasseras.

Mme BRULIÈRE.

Et d'où vous vient cette assurance ?

ALBERTINE

C'est que tu n'iras pas, je croi,
Prolonger une pénitence
Qui te punit autant que moi.
Abrége donc la pénitence
Qui te punit autant que moi.

Mme BRULIÈRE, *l'embrassant.* Résistez donc à un enfant aussi aimable !

JOSEPH, *entrant.* Le chocolat de madame est prêt.

Mme BRULIÈRE. C'est bien ! (*A Brulière.*) Vous savez, mon fils, ce que je vous ai dit...

BRULIÈRE, *bas à sa mère.* C'est entendu, maman, nous dînerons à six heures.

HORTENSE, *bas à Brulière.* N'oubliez pas ma recommandation.

BRULIÈRE, *bas à sa femme.* C'est convenu, ma bonne, on se mettra à table à cinq heures.

ENSEMBLE.

AIR :

BRULIÈRE.

Elles partent contentes,
Je souscris à leurs vœux !
Les voilà bien riantes;
Pour moi combien c'est heureux !

Mme BRULIÈRE *et* HORTENSE.

Allons, je pars contente,
On souscrit à mes vœux;
Je ne suis pas méchante
Quand on fait ce que je veux.

BRULIÈRE, *à part.*

Je gagne du temps, voilà tout,
Car pour moi la chose est bien claire,
On se querellera beaucoup,
Mais certe, on ne mangera guère

REPRISE DU CHŒUR.

Brulière et Mme Brulière sortent.

* Mme Brulière, Albertine, Brulière, Hortense.

SCÈNE VI.

HORTENSE, ALBERTINE.

ALBERTINE. Enfin, les voilà tous partis. Qu'il me tardait, ma bonne sœur, d'être seule avec toi ! j'ai tant de choses à te dire!

HORTENSE. Je t'écoute.

ALBERTINE. On peut, sans crainte, te confier un secret..... tu es indulgente et de bon conseil.

HORTENSE. Où veux-tu en venir ?

ALBERTINE. Tu sais que l'on m'a laissée jusqu'à ce jour en pension, quoique mon éducation fût terminée depuis longtemps, parce que là j'avais des maîtres de toutes sortes pour me perfectionner... et que madame, ayant des manières fort distinguées, m'apprenait à me présenter dans le monde.

HORTENSE. Nous avons voulu que tu devinsses une jeune personne accomplie.

ALBERTINE. Tu te moques de moi, mais je ne t'en veux pas. Madame de Courmont, ma maîtresse de pension, a pour neveu un jeune homme...

HORTENSE. Un jeune homme...

ALBERTINE, *vivement.* Un jeune homme très-bien... auditeur au conseil d'état..... je ne sais pas trop ce que c'est, mais il paraît que c'est une fort belle position..... il vient très-souvent voir sa tante, et comme je travaille toujours dans le salon...

HORTENSE. Il cause avec toi.

ALBERTINE. Il ne cause pas beaucoup..... c'est sans doute une conséquence de ses fonctions... il ne fait qu'écouter, et c'est moi qui parle...

HORTENSE. Et tu fais en sorte qu'il n'ait pas une sinécure...

ALBERTINE. Si tu savais comme il est timide... il faut deviner ce qu'il pense, car il se garde bien de le dire...

HORTENSE. Un jeune homme timide... Tu es bien heureuse !

ALBERTINE. Je ne suis pas de ton avis..... Depuis trois mois, ce jeune homme soupire... soupire... Je voyais bien que ce n'était pas naturel, j'ai cherché plusieurs fois à le mettre sur la voie, mais rien.

HORTENSE. Comment, mademoiselle !..

ALBERTINE. Les soupirs allaient leur train et voilà tout... Alors je me suis dit : si je ne l'aide pas un peu, nous n'en finirons jamais.

HORTENSE. Ah ! mon Dieu ! tu m'effrayes.

ALBERTINE. Eh bien, hier, nous étions tout seuls dans le salon... il me regardait... c'est son fort, car si sa bouche est muette, ses yeux sont bien bavards.

HORTENSE. Ah !

ALBERTINE. Très-bavards !... il me regardait donc tristement... je m'approche de lui et je lui dis : Monsieur Gustave, — il s'appelle Gustave — vous avez du chagrin ? — Oh ! oui, répond-il en soupirant. — C'est que peut-être vous aimez quelqu'un ? — Oh ! oui. — Il ne faut pas rougir pour cela, et à votre place, moi, je le dirais franchement à la demoiselle — Oh ! non ! Je n'oserai jamais. — Essayez toujours ; je suis bien sûre que ça lui fera plaisir. — A ces mots, il devient pourpre, laisse tomber son chapeau, se jette à mes genoux... et il a bien fallu, pour le forcer à se relever, lui dire : Mais, Monsieur Gustave, je ne demande pas mieux que de devenir votre femme !...

HORTENSE. Mais, mademoiselle, votre conduite est d'une inconséquence...

ALBERTINE.

AIR *d'Yelva.*

Oui, j'en conviens, je fus un peu légère,
Et je fis mal en agissant ainsi;
Car nous devons attendre, d'ordinaire,
Aimable ou non, qu'on nous donne un mari.
Mais quand on voit le bonheur apparaître,
Et que, timide, il s'arrête en chemin,
On peut bien, sans se compromettre,
Un peu l'aider, en lui tendant la main.

HORTENSE. Tu as beau dire...

ALBERTINE. Oh ! c'est une chose terrible que d'avoir affaire à un amoureux si timide.

HORTENSE. La timidité est un défaut ou plutôt une qualité bien rare chez la jeunesse d'aujourd'hui.

ALBERTINE. Comme tu dis cela, ma sœur !

HORTENSE. Je puis, à mon tour, te faire une confidence. — Tu es assez grande pour l'entendre et assez raisonnable pour en profiter.

ALBERTINE. Parle bien vite.

HORTENSE. Tu me vois tremblante, inquiète... Un jeune homme que le hasard m'a fait rencontrer dans le monde, s'est pris pour moi d'un fol amour ; il me suit à la promenade... au spectacle, partout...

ALBERTINE. Ah ! si Gustave pouvait lui ressembler ! Dis-moi, serait-ce par hasard ce petit brun à moustaches qui, dimanche dernier était toujours derrière nous aux Tuileries ?

HORTENSE. Tu l'avais remarqué ?

ALBERTINE. Est-ce que je ne vois pas tout ?

HORTENSE. Ton frère peut d'un instant à l'autre s'apercevoir de ses poursuites, dont je ne saurais me défendre...

ALBERTINE. Rassure-toi ; à nous deux nous aurons bientôt remis ce petit monsieur à sa place... C'est égal, je voudrais bien que monsieur Gustave eût un peu de son audace.

HORTENSE. Mais, j'entends ma mère..... elle serait jalouse, j'en suis sûre, de l'amitié que tu me portes... je me retire...

ALBERTINE *. C'est-cela ; je vais profiter de l'occasion pour lui parler de monsieur Gustave.

ENSEMBLE.

AIR :

Doux espoir !
Je vais voir,
Servant ma tendresse,
Mon adresse
A ma sœur
Donner le bonheur.

Hortense sort.

SCÈNE VII.

Mme BRULIÈRE, ALBERTINE.

Mme BRULIÈRE. Ah ! vous voilà, Albertine ?

ALBERTINE. Oui, maman.

Mme BRULIÈRE. Avec qui causiez-vous donc là ?

ALBERTINE. Avec ma sœur.

Mme BRULIÈRE. Qui sans doute cherchait à vous détourner du respect et de l'obéissance que vous devez à votre mère ?

ALBERTINE. Ah ! peux-tu croire ?...

Mme BRULIÈRE. C'est bien ; mais, grâce à Dieu, vous ne resterez pas longtemps exposée à cette pernicieuse influence.

ALBERTINE. Que veux-tu dire ?

Mme BRULIÈRE. Vous allez le savoir ; avancez-moi un fauteuil, j'ai à causer avec vous.

ALBERTINE **. C'est drôle... moi aussi, maman, j'ai à te parler.

Mme BRULIÈRE. Comme je suis la mère et vous la fille, vous me permettrez de commencer.

ALBERTINE. C'est trop juste.

Mme BRULIÈRE. Ce que j'ai à vous dire est très-sérieux.

ALBERTINE. C'est comme la confidence que j'ai à te faire ; elle est de la dernière importance.

Mme BRULIÈRE. Quoique vous soyez encore bien jeune, j'ai dû, par des raisons qu'il est inutile que je vous fasse connaître, songer à votre établissement.

ALBERTINE. Vraiment..... Eh bien, ma

* Albertine, Hortense.

** Albertine, Mme Brulière assises.

man, c'est aussi à ce sujet-là que je voulais t'entretenir.

Mme BRULIÈRE. Ainsi tu n'aurais aucune répugnance pour le mariage?

ALBERTINE. Bien au contraire.

Mme BRULIÈRE. Une demoiselle bien élevée ne doit pas s'exprimer avec cet abandon.

ALBERTINE. Pardon, maman.

Mme BRULIÈRE. J'ai donc résolu de te donner un mari.

ALBERTINE. Si ce n'était pas mal de dire ce qu'on pense, je dirais que c'est une bonne idée que tu as eue là.

Mme BRULIÈRE. Mais comme je veux avant tout assurer ton bonheur, je n'accorderai ta main qu'à un homme complétement digne de toi.

ALBERTINE. C'est bien comme ça que je l'entends.

Mme BRULIÈRE. Quoique la beauté ne soit pas de première nécessité chez un homme...

ALBERTINE. Oh!...

Mme BRULIÈRE. Hein?...

ALBERTINE. Non, je dis que pourtant il faut...

Mme BRULIÈRE. Eh bien, oui, sans doute il faut que ton mari ait une physionomie agréable.

ALBERTINE. Mais j'y tiens beaucoup.

Mme BRULIÈRE. Qu'il ait une position dans le monde.

ALBERTINE. Assurément.

Mme BRULIÈRE. De la fortune.

ALBERTINE, *à part.* Quel bonheur que Monsieur Gustave soit riche!

Mme BRULIÈRE. Et comme monsieur de Montbrun possède tous ces avantages, je n'ai pas hésité à donner parole à son oncle.

ALBERTINE. Monsieur de Montbrun..... tu as eu tort, maman; ce mariage n'est pas possible...

Mme BRULIÈRE. Comment? pourquoi donc?

ALBERTINE. Parce que je n'aime pas monsieur de Montbrun *.

Mme BRULIÈRE. Jolie raison que vous me donnez là **!

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Qu'importe au jour du mariage
Qu'on s'aime ou non; vraiment ça fait pitié!
Bon ou mauvais, toujours dans un ménage
Avec le temps arrive l'amitié.

ALBERTINE.

Pour faire attendre, quand j'y pense,
Cette amitié qui doit venir un jour,
Moi je voudrais qu'un peu d'amour
M'aidât à prendre patience.
L'amour fait prendre patience.

Enfin, maman, je n'aimerai jamais monsieur de Montbrun, attendu que j'en aime un autre

Mme BRULIÈRE. Est-il possible!

ALBERTINE. Oui, maman... un autre qui m'aime, que je n'oublierai jamais et que j'ai promis d'épouser.

Mme BRULIÈRE. Taisez-vous, mademoiselle.

ALBERTINE. Si vous me refusez votre consentement, eh bien, je le sens, j'en mourrai.

Mme BRULIÈRE. On ne meurt plus d'amour.

ALBERTINE. Alors ce sera de chagrin.

Mme BRULIÈRE. Pas davantage: l'on pleure d'abord... puis un peu moins... puis l'on se console et l'on finit par être très-heureux.

ALBERTINE On voit bien, maman, que vous n'avez jamais aimé.

Mme BRULIÈRE. C'est ce qui vous trompe, mademoiselle; j'ai eu le cœur peut-être plus sensible que le vôtre, et sans connaître le jeune blondin qui vous tourne la tête, je puis assurer qu'il était un cavalier...

ALBERTINE. Quoi, maman?

Mme BRULIÈRE. Il est inutile que je vous en dise davantage... Qu'il vous suffise de savoir que mes parents ayant disposé de ma main... je me suis résignée, et que je n'en ai pas moins fait très-bon ménage avec monsieur Brulière... Vous ferez comme moi..... Soyez donc prête à m'obéir; car avant huit jours vous serez madame de Montbrun.

ALBERTINE. Avant huit jours!... Ah! mon Dieu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORTENSE, BRULIÈ . JOSEPH *.

HORTENSE, *entrant en scène par la porte de droite, suivie de Joseph.* Rien de plus simple: vous ferez monter un lit pour Albertine dans le boudoir de madame Brulière.

Mme BRULIÈRE. Un lit dans mon boudoir?

HORTENSE. Sans doute.

Mme BRULIÈRE. Je m'y oppose.

BRULIÈRE, *entrant au fond.* Allons, bon, voilà qu'on se dispute encore!

ALBERTINE**. N'ai-je donc plus ma chambre?

HORTENSE. Ah! c'est que tu ignores que depuis ton départ j'en ai fait un cabinet de travail.

ALBERTINE. En ce cas, je n'en veux plus...

HORTENSE. Cette chambre était d'ailleurs beaucoup trop loin de tout le monde, et maintenant qu'Albertine est une demoiselle, sa place est auprès de sa mère.

Mme BRULIÈRE. C'est impossible; le moindre bruit trouble mon repos, dérange mon sommeil, me donne ma migraine.

* Albertine se lève.

** Mme Brulière se lève.

* Albertine, Mme Brulière, Hortense, Brulière.

** Albertine passe devant Mme Brulière.

ALBERTINE. Ne crains, rien maman; je me coucherai bien doucement, et le matin je ferai mon possible pour ne pas chanter en me réveillant.

Mme BRULIÈRE. Qu'on ne me parle plus de ce projet.

Brulière passe derrière Hortense.

BRULIÈRE. Pauvre petite sœur! il faut pourtant bien la loger quelque part.

Mme BRULIÈRE. Qu'on lui dresse un lit au salon.

HORTENSE. Y songez-vous?

Mme BRULIÈRE. Certainement.

HORTENSE. Et les visites, où les recevrons-nous?

BRULIÈRE. C'est assez juste.

ALBERTINE. A quoi bon se donner tant de peine? à mon âge on dort partout.

Mme BRULIÈRE. J'entends que ma volonté s'accomplisse.

Mme Brulière passe devant Albertine.

ALBERTINE. Ma bonne mère...

Mme BRULIÈRE. Taisez-vous...

HORTENSE. On exécutera mes ordres!

ALBERTINE. Ma sœur!

HORTENSE. Laisse-moi.

ALBERTINE. Ah! si je n'étais pas une petite fille... si j'étais à la place de mon frère...

BRULIÈRE, *à part.* Au fait, elle a raison: je suis un homme, et je ne puis abdiquer davantage les prérogatives de mon sexe. (*Haut.*) Ma patience est à bout, à la fin; voilà trop longtemps que l'anarchie règne dans mes foyers domestiques.

Mme BRULIÈRE. Sans doute.

HORTENSE. Eh bien?

BRULIÈRE. Que tout le monde ici m'écoute et m'obéisse, car je suis le maître...

ALBERTINE, *à part.* Je n'en crois rien.

BRULIÈRE. Mais s'il y a un maître... une maîtresse aussi est nécessaire... car il y a des détails de ménage dans lesquels je ne puis entrer... Et je le pourrais, que je ne le voudrais pas... car je suis le maître....

ALBERTINE, *à part.* Il finira par s'en convaincre.

BRULIÈRE. Et à cette maîtresse, chacun obéira comme à moi-même, plus qu'à moi-même.

ALBERTINE, *à part.* C'est probable!

BRULIÈRE. Je l'entends ainsi, car...

ALBERTINE. Tu es le maître.

Mme BRULIÈRE. A la bonne heure; mon fils, faites un choix.

HORTENSE. Décidez entre nous.

BRULIÈRE. C'est ce que je veux faire.

Mme BRULIÈRE. Voyons.

HORTENSE. Parlez.

BRULIÈRE. Un instant.

ALBERTINE, *à part.* Il faiblit.

Albertine, Mme Brulière, Brulière, Hortense.

BRULIÈRE, *à part.* C'est fort embarrassant..... ma mère crie plus fort..... mais ma femme crie plus longtemps..... D'ailleurs je n'entends ma mère que pendant le jour..... tandis que ma femme...

HORTENSE. Eh bien?

Mme BRULIÈRE. Nous attendons votre arrêt.

BRULIÈRE. Eh bien, c'est ma femme qui sera la maîtresse! Allons donc!...

Mme BRULIÈRE. Ah!...

Elle va tomber dans un fauteuil à gauche.

HORTENSE. Je triomphe!

ALBERTINE, *à part.* Bien jugé!

ENSEMBLE.

AIR :

BRULIÈRE.

J'ai fait voir un beau caractère;
A ma femme il faut obéir;
Pour tous il était nécessaire
De savoir à quoi s'en tenir!

ALBERTINE.

Il a montré du caractère;
A ma sœur on doit obéir;
Vraiment il était nécessaire
De savoir à quoi s'en tenir.

HORTENSE.

Il a montré du caractère;
C'est à moi qu'on doit obéir.
Vraiment il etait nécessaire
De savoir à quoi s'en tenir.

Mme BRULIÈRE, *à part.*

Il a montré du caractère;
Je ne peux pas en revenir!
De cette fermeté j'espère
Trouver moyen de le punir.

Brulière sort par le fond et Hortense par le côté.

SCÈNE IX.

Mme BRULIÈRE, ALBERTINE.

Mme BRULIÈRE. Elle la maîtresse! quelle humiliation! j'obéirais à sa volonté... je subirais ses caprices... jamais! Les ingrats!... moi qui étais venue habiter avec eux pour leur prodiguer mes conseils... qui dirigeais leur ménage, qui descendais dans les plus petits détails de leur intérieur...

Mme Brulière passe à droite.

ALBERTINE, *à part.* C'est donc ça que tout allait si mal!

Mme BRULIÈRE. Mais je les oublierai... je les quitterai..... je les abandonnerai à leur malheureux sort!

Mme Brulière revient à gauche.

ALBERTINE, *à part.* C'est ce qui peut leur arriver de plus heureux.

Mme BRULIÈRE. C'est sur toi, ma petite Albertine, que je veux désormais reporter toute ma tendresse... toute ma prédilection .. Dès que tu seras mariée, j'irai m'installer chez toi... C'est auprès de toi que je veux passer mes derniers jours!

ALBERTINE. Quoi! maman...

Mme BRULIÈRE. Oui, mon enfant, c'est à diriger ton jeune ménage que je veux consacrer ma vieille expérience.

ALBERTINE, *à part.* C'est fait de moi..... (*Haut.*) Mais, maman...

Mme BRULIÈRE. Pas de remercîments... tu es digne de ce que je veux faire pour toi..... Je vais tout disposer pour hâter l'instant où nous quitterons cette affreuse maison... Adieu, mon enfant, mon trésor, ma consolation, adieu... adieu...

Elle sort en jetant un dernier regard de tendresse sur Albertine.

SCÈNE X.

ALBERTINE, *seule.*

Je suis perdue!... Quoi! maman viendra vivre dans mon ménage quand j'en aurai un!... C'est mon frère qui est le coupable et c'est moi que l'on veut punir... Pauvre mère, il lui faut toujours quelqu'un à tourmenter...

MONVOISIN, *en dehors.* C'est bien, c'est bien... je vais l'attendre dans le petit salon.

ALBERTINE. Je ne me trompe pas, c'est la voix de monsieur Monvoisin.

SCÈNE XI.

ALBERTINE, MONVOISIN.

MONVOISIN. Eh! c'est vous, ma belle enfant!

ALBERTINE. Bonjour monsieur Monvoisin.

MONVOISIN. Vous voilà donc revenue de pension?

ALBERTINE. Pour toujours, monsieur Monvoisin.

MONVOISIN. Mais que je vous regarde encore! comme vous voilà grandie et embellie!

ALBERTINE. Vous trouvez?

MONVOISIN, *la regardant fixement.* C'est tout le portrait de sa chère maman, quand elle avait dix-huit ans.

ALBERTINE, *à part.* Comme il me regarde!...

MONVOISIN. Oui, ce sont bien là ses traits délicats qui ont pris de la consistance... cette taille si mince qui s'est développée, ce doux sourire qui est allé je ne sais où.

ALBERTINE, *à part.* Que dit-il donc?...

MONVOISIN.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais.*

Oh! pour mon cœur c'est un beau rêve,
Je me crois à mes jeunes ans....
Mais je sens qu'il faut qu'il s'achève,
Car je craindrais, s'il durait trop longtemps,
Que ce délicieux mensonge
Ne fît tort à la vérité....
En effet, la fille est le songe,
Et la maman est la réalité.

ALBERTINE, *à part.* Est-ce que par hasard le beau jeune homme de maman...

MONVOISIN. Hélas!...

ALBERTINE, *à part.* Il soupire... plus de doute, c'est lui... Ah! quelle idée!... Si, pour éviter le malheur dont je suis menacée, je pouvais... Il ne faut quelquefois qu'une étincelle pour allumer un incendie... C'est que ce feu-là est bien éteint... c'est égal, soufflons toujours...

MONVOISIN. Maintenant, ma charmante enfant, que votre éducation est terminée, nous allons songer à vous marier.

ALBERTINE. Me marier, moi? jamais!... (*A part.*) Comme je mens!

MONVOISIN. Que dites-vous donc là?

ALBERTINE. Je tiens trop à mon repos, à ma tranquillité.

MONVOISIN. Quelles singulières idées!

ALBERTINE. Les hommes, monsieur Monvoisin, sont tous des ingrats, des perfides...

MONVOISIN. Qui vous a dit cela?

ALBERTINE. On les aime, on s'y attache... on croit pouvoir compter sur eux... mais pas du tout.

MONVOISIN, *à part.* Voyez-vous, cette petite fille!

ALBERTINE. Et puis après on devient triste, maussade; on boude, on crie, on tourmente ses enfants, et l'on rend tout le monde malheureux autour de soi... Pauvre mère! je ne lui en veux pas depuis que je connais la cause de ses chagrins.

MONVOISIN, *à part.* Que veut-elle dire?

ALBERTINE. Il paraît que ça fait bien souffrir.

MONVOISIN. Est-ce que madame votre mère vous aurait révélé...

ALBERTINE. A moi? y songez-vous? On se cache des petites filles, et on a tort, parce qu'elles finissent toujours par tout découvrir.

MONVOISIN. Et qu'avez-vous découvert?

ALBERTINE. Une foule de choses!... D'abord, maman est souvent inquiète, préoccupée... plus d'une fois je l'ai surprise soupirant très-fort! Mais ce n'est rien encore!

MONVOISIN. Ah! il y a autre chose!

ALBERTINE. Oui... je peux bien vous dire ça, à vous qui êtes discret... Personne ne nous entend?

MONVOISIN. Personne.

ALBERTINE, *avec mystère, à part.* Je crois que ça va prendre!... (*Haut.*) L'autre jour je suis entrée dans sa chambre... elle ne m'a pas entendue, tant elle était plongée dans ses rêveries. Elle levait les yeux au ciel, mettait la main sur son cœur, comme ça... et puis je l'ai entendue dire très-distinctement : S'il m'avait aimée, il m'aurait de-

mandée en mariage quand je suis devenue veuve...

MONVOISIN. Elle a dit cela?... (*A part.*) Elle m'aime toujours!

ALBERTINE. Et puis elle a ajouté :

AIR *d'Henrion.*

Les femmes ont trop de mémoire,
Aussi je me souviens hélas!...
Mais lui, j'ai tout lieu de le croire,
Du passé ne se souvient pas!
Jamais son regard ne m'implore,
Il est sourd à mes tendres vœux!
Ah! j'aurais su... s'il m'aime encore
Le lire dans ses yeux!

MONVOISIN, *à part.* Comment! elle aurait consenti...

ALBERTINE, *à part.* Comme ça prend! comme ça prend!... (*Haut.*) Mais au moment où j'allais sans doute connaître le nom du... elle s'est retournée, m'a aperçue, et m'a dit avec colère : Sortez! petite curieuse!... J'ai beau me creuser la tête... je ne peux pas deviner... Si vous vouliez m'aider un peu, monsieur Monvoisin...

MONVOISIN. Soyez tranquille, mademoiselle; nous découvrirons ce grand secret.

Mme BRULIÈRE, *en dehors.* Joseph! Joseph!

ALBERTINE. Ma mère!... Elle vient de ce côté.

MONVOISIN. C'est elle!... J'éprouve une émotion... les jambes me manquent!...

ALBERTINE, *à part.* Il est dans le cas de se précipiter à ses pieds, et elle qui n'est au fait de rien... Comment l'éloigner?... (*Haut.*) Mon Dieu! monsieur Monvoisin, maman est fâchée sans doute de ce que j'ai découvert une partie de son secret... elle va me gronder... et quand il y a du monde, elle est bien plus sévère.

MONVOISIN. Je me retire, mademoiselle, je me retire... mais je reviendrai bientôt.

SCÈNE XII.

ALBERTINE, *seule.*

AIR : *Pour ceux qui ne viennent pas.*

Comme il court, comme il s'enflamme!
Mais c'est un petit volcan!
Gustave n'eut sur son âme
Jamais un pareil élan!
Le moindre obstacle l'irrite,
Il en perdra la raison!
Oh! comme le feu prend vite!
Dans une vieille maison!

Mme BRULIÈRE, *en dehors.* Prévenez que je dînerai dans mon appartement.

ALBERTINE. Maintenant, c'est le tour de maman... Je ne sais pas trop comment m'y prendre... Une fille marier sa mère, ce n'est pas facile!

SCÈNE XIII.

Mme BRULIÈRE, ALBERTINE.

Mme BRULIÈRE, *à Albertine.* Ah! c'est toi, mon enfant! comme te voilà pensive!... Tu sais que je ne veux que ton bonheur?

ALBERTINE. Je le sais... (*A part.*) Comment la préparer?

Mme BRULIÈRE. Il faut que tu aies en moi une entière confiance, et d'abord j'exige que tu m'en donnes une preuve en m'ouvrant ton cœur.

ALBERTINE. Oui, maman... (*A part.*) C'est fort embarrassant!

Mme BRULIÈRE. Voyons, mon enfant, fais-moi connaître celui que tu aimes.

ALBERTINE. Celui que j'aime... (*A part.*) Oh! j'y suis...

Mme BRULIÈRE. Dis-moi quel est le nom de ce jeune homme.

ALBERTINE. Mais qui vous a dit, maman, que ce fût un jeune homme?

Mme BRULIÈRE. Je pensais...

ALBERTINE. Est-il donc nécessaire qu'un homme soit jeune pour qu'on puisse l'aimer?

Mme BRULIÈRE. Non, sans doute.

ALBERTINE. Je suis si étourdie... si folle... comme vous dites, que j'aurais besoin d'un guide éclairé et prudent pour me conduire.

Mme BRULIÈRE. Quel langage!

ALBERTINE. D'ailleurs, celui dont je veux parler est si bon... si complaisant!... Toute petite, il me faisait sauter sur ses genoux... plus grande, il était mon fournisseur de bonbons... aujourd'hui encore, il cherche tous les moyens de m'être agréable... témoins ces boucles d'oreilles, dont il m'a fait cadeau le jour de ma fête.

Mme BRULIÈRE. Eh quoi! ce serait...

ALBERTINE. Mais ce que j'aime surtout en lui, ce qui lui a tout à fait gagné mon cœur, c'est son affection, son respect pour vous.

Mme BRULIÈRE. Ah!... Et monsieur Monvoisin... car c'est de lui qu'il s'agit... connaît-il les sentiments qu'il t'a inspirés?

ALBERTINE. J'ai tout lieu de penser qu'il les partage.

Mme BRULIÈRE. Quel enfantillage!... Qui peut te le faire croire?

ALBERTINE. Mais une foule de choses.

Mme BRULIÈRE, *à part.* Voilà qui est singulier!

ALBERTINE. Par exemple, vous savez que le mois dernier j'ai passé toute une semaine ici; monsieur Monvoisin venait souvent vous voir.

Mme BRULIÈRE. Tous les jours... suivant son ancienne habitude.

ALBERTINE. Un soir, je m'en souviens, vous étiez assise là, sur votre fauteuil... moi je travaillais près de vous, là-bas... et lui était ici; il ne cessait de tourner les yeux de notre côté...

Mme BRULIÈRE, *surprise.* Il ne cessait... de nous regarder...

ALBERTINE. Si bien que j'en étais toute honteuse.

Mme BRULIÈRE, *à part.* Moi qui croyais qu'il avait oublié... car je ne puis douter que ce ne soit pour moi...

ALBERTINE. Et cette fois que nous sommes allés aux Tuileries, il vous a donné le bras et vous comblait de politesses et de prévenances.

Mme BRULIÈRE. Tu crois?

ALBERTINE. Tout le monde s'en est bien aperçu.

Mme BRULIÈRE, *à part.* Tout le monde!... et moi je ne voyais pas!... Il pense encore à moi!...

ALBERTINE. Tout à l'heure... là... il fallait l'entendre... en parlant de celle qu'il aime...

Même air qu'à la scène XI.

Souvent j'éveille sa mémoire
Sur mes sentimens... mais, hélas!
En vain, j'ai tout lieu de le croire,
La cruelle ne m'entend pas!
Le feu brûlant qui me dévore,
Cette femme, objet de mes vœux,
N'a pas voulu sans doute encore
Le lire dans mes yeux!

Mme BRULIÈRE, *à part.* Quoi! ses yeux parlaient, et je ne les ai pas entendus!

ALBERTINE. Mais ce qui ne peut me laisser aucun doute sur ses intentions, c'est son indignation lorsque je lui ai raconté la manière affreuse dont mon frère s'était conduit envers vous... il a été indigné, maman. — Comment! s'est-il écrié, on a osé faire un tel affront à cette bonne madame Brulière! à cette excellente madame Brulière! une personne si digne de commander, si bien faite pour être aimée!... Eh bien, ça me décide tout à fait... Alors il m'a regardée avec un air... puis il m'a pris la main et m'a dit : C'est à nous de la dédommager de tant d'ingratitude..... Désormais nous serons deux pour l'aimer.

Mme BRULIÈRE. Il a dit cela?

ALBERTINE. Oui, maman.

Mme BRULIÈRE, *à part.* Après quarante ans!... quelle constance!... Ah! c'est bien rare!

JOSEPH, *annonçant.* Monsieur Monvoisin demande si madame est visible.

Mme BRULIÈRE. Faites entrer au salon... (*A part.*) Qu'est-ce donc? je me sens troublée... (*Haut.*) Je cours le recevoir... (*A part.*) Pauvre Monvoisin!... Mais une telle fidélité recevra sa récompense.

Elle sort.

SCÈNE XIV.

ALBERTINE, *seule, riant.*

Ha! ha! ha! mais voyez un peu comme elle se dépêche... Ah! il est heureux que je sois sortie de pension!... Je donne la tranquillité à mon frère... le bonheur à Hortense... un mari à maman... enfin, j'assure le repos de tout le monde... Mais, moi, qui me fera épouser M. Gustave? Personne n'y songe, et je vois bien que si je ne m'en occupe pas... Mais comment m'y prendre?

SCÈNE XV.

ALBERTINE, HORTENSE.

HORTENSE, *entrant vivement en scène.* Mon Dieu! que faire? que devenir?

ALBERTINE. D'où vient ton trouble?

HORTENSE. Que va penser mon mari? que dira ma belle-mère?

ALBERTINE. Mais qu'est-il donc arrivé?

HORTENSE. Tu sais ce jeune homme dont je t'ai parlé ce matin...

ALBERTINE. Si vif, si entreprenant; enfin, le contraste de Gustave?

HORTENSE. Il a eu l'audace de m'écrire.

ALBERTINE. C'est une idée qui ne viendrait jamais à Gustave.

HORTENSE. Et au moment où un homme envoyé par lui remettait cette lettre à ma femme de chambre, qui refusait de la recevoir, ton frère s'est trouvé là, s'en est emparé, et la pauvre Justine est accourue vers moi toute effrayée... (*Brulière entre du fond.*) Ah!...

ALBERTINE. Pauvre sœur! comment la tirer de là?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRULIÈRE, *puis* Mme BRULIÈRE, MONVOISIN*.

BRULIÈRE, *entrant d'une façon tragique.* Je pourrais, madame, vous immoler à ma juste vengeance; le jury m'absoudrait... ou tout au moins admettrait des circonstances atténuantes... Je pourrais encore vous abandonner à la rigueur des lois; enfin, je pourrais provoquer votre infâme complice et...

* Albertine, Hortense, Brulière, Mme Brulière, Monvoisin.

me faire tuer par lui!... Mais je me contenterai de vous confondre... de vous démasquer à tous les yeux!

HORTENSE. Mais, monsieur...

BRULIÈRE, *élevant la voix*. Taisez-vous!...

HORTENSE. Ecoutez-moi.

BRULIÈRE, *plus haut*. Je ne veux rien entendre!

Mme BRULIÈRE, *entrant*. Mon Dieu! quel est ce bruit? qu'y a-t-il donc?

BRULIÈRE. Arrivez, ma mère, arrivez, monsieur Monvoisin, vous n'êtes pas de trop, je voudrais que le monde entier fût dans ce salon et partageât mon indignation.

HORTENSE. Je vous en conjure...

BRULIÈRE. Taisez-vous, madame... Il ne s'agit pas de vagues soupçons. J'ai entre les mains des preuves accablantes de votre trahison.

Mme BRULIÈRE. Qu'entends-je?...

BRULIÈRE. Cette lettre...

MONVOISIN. Une lettre!...

BRULIÈRE. Écoutez et frémissez... (*Il décachète la lettre et jette l'enveloppe à terre.*) « Étoile de ma vie, depuis le jour où le Dieu » d'amour vous offrit à ma vue, votre image » rayonne dans mon souvenir. Je vous aime! » Point d'admiration.

Il montre la lettre à sa mère et à Monvoisin.

Mme BRULIÈRE. Quelle horreur!...

BRULIÈRE. Quelle indignité!... (*Lisant.*) « Pour parvenir jusqu'à vous, je renverserai » tous les obstacles!... » Les obstacles, c'est moi! il veut me renverser! Viens-y!...

MONVOISIN. Et quel est le nom?

BRULIÈRE. Je l'ignore, la lettre n'est pas signée.

Mme BRULIÈRE. Est-ce qu'on signe jamais ces sortes de lettres?

ALBERTINE, *à part*. Ah! la lettre n'est pas signée, c'est bon à savoir. (*Elle se baisse vivement, ramasse l'enveloppe et la met dans sa poche.*) Maintenant la voilà sans adresse, je puis en faire mon profit.

BRULIÈRE, *d'un air solennel*. Ainsi, madame, vous êtes convaincue!

HORTENSE. Non, monsieur, mais je suis indignée de vos odieux soupçons.

ALBERTINE. Je ne puis souffrir plus longtemps que ma sœur, si bonne, si vertueuse, soit accusée injustement.

Mme BRULIÈRE. Que veut-elle dire?

ALBERTINE. Je serai grondée, on m'accusera de légèreté, d'inconséquence...

HORTENSE, *bas à Albertine*. Quel est ton projet?

ALBERTINE, *bas à Hortense*. Laisse-moi faire. (*Haut.*) Après tout, il fallait bien que tôt ou tard tout se découvrît...

BRULIÈRE. Serait-il possible!

Mme BRULIÈRE. Quoi! cette lettre!...

ALBERTINE. Était pour moi.

HORTENSE, *bas à Albertine*. Je ne souffrirai pas.

ALBERTINE, *bas à Hortense*. Pas de remercîments, ce sont mes affaires que j'arrange.

Mme BRULIÈRE. Comment, mademoiselle...

ALBERTINE. Je lui avais pourtant bien défendu de m'écrire...

Mme BRULIÈRE. Une correspondance secrète à votre âge?

ALBERTINE. Que voulez-vous, maman! les jeunes gens d'aujourd'hui sont si entreprenants! lui surtout; il ne connaît pas d'obstacles... il faut lui pardonner; il m'aime tant, ce pauvre Gustave!

MONVOISIN. Gustave!

ALBERTINE. Un jeune homme charmant, le neveu de ma maîtresse de pension.

Mme BRULIÈRE. Silence, mademoiselle!

ALBERTINE. Vous le connaissez, monsieur Monvoisin?

MONVOISIN. Je l'ai vu très-souvent chez sa tante, mais il m'avait toujours semblé doux et timide comme une demoiselle.

ALBERTINE. Devant le monde, c'est possible; mais dans le tête-à-tête, ce n'est plus ça.

Mme BRULIÈRE. En tête-à-tête?

ALBERTINE. Vous allez en juger : l'autre soir nous nous promenions sous la grande allée de tilleuls, et il s'écria : Chère Albertine, si l'on veut nous séparer, je t'enlèverai.

Mme BRULIÈRE. Il vous a tutoyée?

ALBERTINE. Cette fois-là seulement, parce que je lui avais abandonné ma main.

Mme BRULIÈRE. Mademoiselle!

MONVOISIN. Si vous m'en croyez, ma chère madame Brulière, vous vous hâterez de faire ce mariage; ce jeune homme est d'une bonne famille... et au point où paraissent en être les choses....

Mme BRULIÈRE. Nous verrons. (*A Albertine, d'un ton ironique.*) Et ce guide respectable sur lequel devait s'appuyer votre inexpérience...

ALBERTINE. Est-ce qu'une jeune fille doit aller sur les brisées de sa mère?

Mme BRULIÈRE. Bien! ma fille! et puisque tu me rends mon futur... il est juste que je t'en dédommage en te permettant d'épouser celui que tu aimes. Nos deux noces se feront le même jour.

BRULIÈRE. Deux noces!

Mme BRULIÈRE. Oui, mon fils, j'épouse M. Monvoisin, dont j'apprécie depuis longtemps les qualités et le mérite.

ALBERTINE, *bas à Hortense*. C'est moi qui ai arrangé ça.

Mme BRULIÈRE. La seule chose qui me coûte, c'est de me voir forcée de me séparer de vous; une femme doit suivre son mari.

ALBERTINE. Que voulez-vous, maman? il faut se résigner : vous serez heureuse avec M. Monvoisin, Hortense avec mon frère, moi avec M. Gustave...

Mme BRULIÈRE. Tu as raison, car je vois que le meilleur moyen de vivre bien ensemble...

BRULIÈRE. C'est de vivre chacun chez soi !

CHOEUR.

AIR.

Plus de querelles, de douleur ;
La paix revient dans la famille,
Et c'est une petite fille
Qui de tous a fait le bonheur.

ALBERTINE, *au public.*

AIR *de Turenne.*

Plus de repos pour la famille ;
La guerre était dans la maison.
Vous l'avez vu, moi simple jeune fille,
J'ai mis chacun à la raison; (*bis*)
Mais il me faut, messieurs, votre suffrage
Pour que rien ne manque à mes vœux :
Quand, grâce à moi, tout le monde est heureux,
Ne détruisez pas mon ouvrage.

FIN.

Paris.— Imprimerie Doudey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA PÊCHE AUX BEAUX-PÈRES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BAYARD ET T. SAUVAGE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 16 Juin 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FABIEN D'ARCY	MM. GERMAIN.
M. CAMUS DE MONTGIBAUT, propriétaire	SAINVILLE.
OLGAR BERNIQUET	ALCIDE-TOUSEZ.
MULLER, tailleur	LACOURIÈRE.
MORICAUD, cocher, valet de chambre	LHÉRITIER.
DOROTHÉE	Mlle NATHALIE.
CAROLINE DE MONTGIBAUT	Mlle DURAND.

A Paris. — 1845. — *Chez Fabien.*

ACTE PREMIER.

Un salon simple. Porte au fond, portes latérales. — à droite, 2e plan, une croisée.

SCÈNE PREMIERE.

FABIEN, OLGAR.

Ils entrent ensemble par le fond : Fabien, dansant; Olgar, se traînant.

ENSEMBLE.

Air : *Polka de camprubi.*

FABIEN.

Aimable Mazourka!
Pas charmant, je t'adore;
Mais, toi, vive Polka,
Je te préfère encore!

OLGAR.

Maudite Mazourka!
Pas affreux! je t'abhorre...
Mais, toi, sotte Polka,
Je te hais plus encore!
Eh! bien, oui, j'attaque
La Cosaque
Et la Polaque;
Car, çà me détraque...
Et je le sens, chez moi, tout craque!

ENSEMBLE.

FABIEN.

Aimable Mazourka! etc.

OLGAR.

Maudite Mazourka! etc.

SCENE II.

FABIEN, DOROTHÉE, OLGAR.

DOROTHÉE, *entrant par la gauche.*

Ah! enfin, vous voilà, monsieur Fabien!.. Tiens! monsieur Olgar...

OLGAR.

Oh! Dorothée, un fauteuil... une chaise... un canapé quelconque... Ouf! ouf! ouf!

DOROTHÉE, *prend une chaise à droite.*

Tenez, asseyez-vous. (*Elle porte la chaise à Fabien, qui s'assied.*)

OLGAR, *croyant la chaise, derrière lui, tombe.*

Ah! bien! ah! bon! merci!

FABIEN.

Eh! Dorothée!.. comment, déjà levée!

DOROTHÉE.

Pardine! voyez l'heure!.. le temps ne vous a pas paru long... vous vous amusiez...

FABIEN.

Et toi, tu dormais!.. le portier m'avait pourtant dit qu'on avait vu de la lumière chez toi, toute la nuit... tu ne travaillais pas, j'espère?

DOROTHÉE.

Moi! allons donc... cette lumière... c'était pour vous... quand vous seriez de retour.

OLGAR.

Décidément, j'ai Strasbourg compromis!

FABIEN.

Strasbourg?

OLGAR.

Oui... le département du Bas-Rhin, mon cher!

DOROTHÉE.

Eh! vite, je cours préparer le déjeûner de Monsieur.

FABIEN, *ironiquement.*

Oh! diable! le déjeûner de Monsieur!.. c'est juste... prends garde de te donner une courbature, en le confectionnant, cordon-bleu!..

DOROTHÉE.

Plaignez-vous!... du café Corcelet, un petit pain Viennois, et dubeurre, que ça embaume la crême.

FABIEN.

Tu as raison... je suis un ingrat!

OLGAR.

Es-tu heureux, gredin! es-tu un être fortuné, d'avoir là, pour te soigner, une bonne fille comme Dorothée!.. une gouvernante...

FABIEN.

Dis, plutôt, une sœur! car c'est tout comme: n'est-elle pas ma sœur de lait?.. une amie! Elevée, par ma mère, avec moi, elle faisait partie de notre maison... et, après la mort de mon père, que je croyais si riche!.. c'est le seul bien qui me soit resté, dans sa succession. (*Il se lève.*)

OLGAR, *bas.*

J'aurais autant aimé cent mille livres de rente!

DOROTHÉE, *tendant la main à Fabien.*

Et ce bien là, vous l'avez accepté!..

FABIEN.

Tu m'as consolé de la perte de tous les autres!

OLGAR.

C'est touchant!.. avec ça l'on dit généralement que Dorothée est d'une vertu... féroce!

FABIEN.

Olgar!..

OLGAR.

Tiens! ça la fait rougir!.. Dorothée, ma chère amie, regardez-moi en face... vous êtes fraîche... comme une rose... rouge.

DOROTHÉE

Et vous aussi, Monsieur... comme une rose... jaune!

FABIEN.

Tu comprends la couleur?

OLGAR.

Flatteuse, va!.. c'est vrai, je dois avoir l'air très jonquille... les femmes ne sont pas insensibles à cette nuance...

DOROTHÉE.

Ce n'est pas comme M. Fabien... à la bonne heure! l'œil vif, le teint animé... voilà un homme!.. Avez-vous bien dansé?

FABIEN.

Dame! c'est toi qui l'as voulu... pour me forcer à me distraire... j'ai obéi... et quand j'y suis, vois-tu, ça va, ça va!.. (*Faisant un balancé.*) Et prêt à recommencer.

OLGAR.

Et moi donc! si je voulais, en avant... aie!

FABIEN.

Si tu pouvais... ah! ah! ah!

DOROTHÉE, *riant.*

Ah! ah! ah!

OLGAR.

Oh! diable de Polka!.. Oui, riez, riez... vous ne savez pas, vous, ce qui rend ma situation plus douloureuse... relativement à... Strasbourg?... c'est que je vais me marier.

DOROTHÉE.

Vous y pensez?

OLGAR.

Tiens! si j'y pense? et furieusement, ma chère!

FABIEN.

A cause de tes créanciers.

OLGAR.

C'est possible... pour conserver l'entente cordiale avec mes anglais...

DOROTHÉE.

Oui, mais une femme?...

OLGAR.

Une femme!.. mais, ma chère, on se m'arrache, c'est une rage, ça tient de la frénésie, ou plutôt, ça tient à mon système... il y a des gens qui se donnent bien du mal pour se faire un état... moi, je me suis dit: Olgar, mon ami, tu n'as pas le sou, fais-toi millionnaire...

DOROTHÉE.

Rien que ça!..

FABIEN.

Pas mal choisi.

OLGAR.

Et, tout cela, par une de ces idées naïves qui passent devant le nez de tout le monde et qu'on ne saisit pas au toupet, parce que généralement, on en manque... de toupet... moi, j'en ai au moral et au physique.

DOROTHÉE.

Voyons le système... (*à part.*) Ça peut servir! (1).

OLGAR.

Tu n'as pas été sans remarquer ces braves bourgeois qui pêchent à la ligne, tout le long, le long, le long de la rivière... eh! bien, ces imbécilles-là ne sont pas aussi bêtes qu'ils en ont l'air... je les imite!

DOROTHÉE.

Comment?

OLGAR.

Avec une miette de pain, ils attrapent des poissons monstres... moi, qu'est-ce que je fais?.. je loue un vaste appartement, des meubles magnifiques... Je donne d'excellents dîners, je truffe mes amis et mes connaissances... pour les conserver, c'est infaillible!... J'ai des toilettes mirobolantes; une voiture, des laquais de remise; une loge à l'Opéra et aux Italiens... que sais-je, un luxe à humilier toute la fashion de la capitale... en un mot, je fais comme les imbécilles... c'est-à-dire, les pêcheurs... J'amorce!.. bon!.. Je vois les beaux-pères qui tournent et retournent... en voilà un qui approche... attention!.. mais lui, pas bête! il plonge: c'est un malin... bon!.. à un autre... ça mord... Je rends de la ligne à celui-là... ça mord encore... J'en rends toujours... un beau-père bien gros, chargé d'écus à casser l'hameçon le plus solide... il ne faut pas manquer son coup... J'attends ma belle... J'ai la main légère... v'lan! et le tour est fait! Je tiens mon brochet, si c'est un beau-père... ou ma barbue si c'est une belle-mère... (*Fabien s'assied à gauche.*) Vous comprenez, maintenant... mais ce n'est pas tout... une fois pris, je choie, j'empâte, je promène, je fascine, j'éblouis le brave homme, en lui jetant de la poudre aux yeux... moyen simple et ingénieux pour l'empêcher de voir clair... et ce digne beau-père que je lorgne, ce brochet que je guette pour l'amorcer, et qui semble avoir été confectionné tout exprès pour mon usage particulier, attendu aujourd'hui même à Paris, est intitulé: M. Camus de Montgibaut.

FABIEN.

M. de Montgibaut? un riche propriétaire des environs de la Rochelle?...

OLGAR.

Le marquis de Carabas du pays... il m'a été expédié par une de mes tantes.

DOROTHÉE.

Vous le connaissez, monsieur Fabien?

FABIEN.

C'était un des clients de mon père... En effet, il a une fille unique, une fille charmante.

DOROTHÉE.

Ah! vous l'avez vue?

(1) F, O, D.

FABIEN.

Oui, à un voyage que je fis, pour mon père.. Dix-huit ans, taille ravissante!..

OLGAR.

Ça m'est bien égal... il n'y a pas de machine orthopédique qui redresse une bossue comme un million... Mademoiselle de Montgibaut a trois cent mille francs de dot!

DOROTHÉE.

Trois cent mille francs!

OLGAR.

Comptant!.. et avec ce que j'ai..

DOROTHÉE.

Ce n'est pas long à compter... ça fait trois cent mille francs.

OLGAR.

Erreur!.. avec ce que j'ai... ça fait deux cent mille francs; mais que d'économies je ferai!.. Une fois marié, je me retire dans mes terres; je me sature de toute espèce de bouillons, je reprends ma fraîcheur... pas jonquille, méchante... et, regretté de mes innombrables enfants, à l'âge de cent trois ans, je quitte la vie, victime de mon obésité. (*Fabien s'est endormi.*)

DOROTHÉE.

Vous avez du chemin à faire.

OLGAR.

Bah! on arrive à tout, avec de la patience et des côtelettes... A propos de côtelettes, le beau-père, en arrivant, trouvera une lettre de moi... une charmante invitation à déjeûner... Oh! diable! je suis décidé à brusquer les choses! (*Plus bas.*) C'est qu'il n'y a pas à balancer: dans trois jours le mariage, ou coffre!.. je ne peux pas souffrir le voisinage des Batignoles!

Air: *de l'Apothicaire.*

Dans le système que voici,
Des deux côtés, moi, je m'expose...
Prison là-bas, prison ici...
C'est, à peu près, la même chose.
Garçon, on me flanque à Clichy...
De l'hymen j'aime mieux la chaîne.

DOROTHÉE.

J'entends... vous devenez mari,
Par commutation de peine!

OLGAR, *riant.*

C'est ça!.. mais mon tailleur doit m'attendre... il m'apporte une toilette... un gilet délicieux... brodé par les grâces, sous la figure de la petite Nini, une jeune brodeuse... à qui je veux du bien.. et qui me dorlotte!.. Adieu, méchante!.. Fabien!.. tiens, il dort!

DOROTHÉE.

Pauvre garçon!

OLGAR.

Merci!.. Je suis pâle, n'est-ce pas?.. Mais, bah! avec un peu de rouge... Ah! ah! ah!.. à bientôt!

SCÈNE III.

FABIEN, DOROTHÉE

DOROTHÉE, *regardant Fabien endormi.*

Air : *Voltigez, hirondelles.* (F. David.)

Il dort... que c'est merveille !
Repos plein de douceur...
Pauvre ami !... qu'il sommeille !
Mais, à son bonheur, veille
Une sœur ! *(3 fois.)*

A l'voir, un' joie extrême
Vient enivrer mon cœur !...
Ah ! si jamais, lui-même...
Mais non... il faut qu'il m'aime,
Comme un' sœur...
Rien qu'un' sœur...
Une sœur !

FABIEN, *s'éveillant.*

Êh bien !.. il ne parle plus ?.. (*Il se lève.*) Olgar !..

DOROTHÉE, *essuyant vivement une larme.*

Il est parti. (1).

FABIEN.

Ah ! c'est toi... Je m'étais endormi... Ce bavard, avec sa pêche aux beaux-pères !..

DOROTHÉE.

Oui, il est drôle !.. et pourtant, M. Fabien, il y a du bon dans son système.

FABIEN.

Allons donc, faire des dupes !

DOROTHÉE.

Oh ! ce n'est pas ce que j'approuve !.. mais il est bon quelquefois de s'aider un peu... d'avoir de la persévérance, de l'ambition.. de chercher à monter !..

FABIEN.

C'est à cause de moi que tu dis cela... intrigante !

DOROTHÉE.

Eh ! oui, pour vous... qui êtes un brave jeune homme, gentil tout plein... qui n'avez qu'un pas à faire, peut-être, pour relever votre fortune !.. avec un peu d'audace et de courage !.. mais..

FABIEN.

Mais je n'en ai pas !.. Va, va, ne te gêne pas.. gronde-moi ! Que veux-tu ?.. bien jeune encore, j'ai été si cruellement éprouvé ! moi, qui devais espérer une grande fortune, un bel avenir, élevé dans le luxe, habitué à toutes les jouissances du monde, et, tout-à-coup, sans ressource, sans espérance, ruiné !.. plus rien et tu veux que je pense..

DOROTHÉE.

Je veux... je veux que vous pensiez à votre père !.. Il avait commencé comme vous voilà... et il devint un banquier riche, estimé !.. et..

FABIEN.

Et en a-t-il été plus heureux, mon pauvre père !.. Engagé dans des spéculations effrayantes, entraîné, inquiet, une fièvre cérébrale l'emporta au moment de réaliser des bénéfices énormes... La malveillance attribue ce malheur au désespoir.. La panique s'empare des clients.. chacun réclame ses fonds à grands cris... plus de confiance, plus de crédit... la maison s'écroule.. et je ne sais ce que je serais devenu.. sans toi, bon mon ange, qui m'as consolé, qui as ranimé mon courage !

DOROTHÉE.

Et vous en avez eu pour sauver le nom de votre famille ! Ah ! la tâche a été rude !.. Seul, vous avez fait face à tout ; à force de travail, de sacrifices, vous avez terminé une liquidation dont vous désespériez !..

FABIEN.

C'est vrai !

DOROTHÉE.

Désespérer ! allons donc ! c'est un mot qu'on ne doit pas connaître à votre âge !.. En avant ! en avant !.. et l'on arrive

FABIEN.

Et je suis arrivé !.. j'en suis encore étourdi ! quand j'y pense, je ne comprends pas comment nous avons vécu... C'est vrai, tant qu'a duré la bourrasque, je remuais des chiffres à force.. mais pas un écu !.. je me serais fait un scrupule d'y toucher.. c'était le bien de nos clients, c'était l'honneur de mon père !.. mais tu étais là, toi !

DOROTHÉE.

Et ces créances un peu véreuses... qui étaient bien à vous ! (*A part.*) Pauvre garçon ! s'il n'avait eu que ça !

FABIEN.

Enfin, la tâche que tu m'avais imposée est achevée... je suis au port... tu veux que je me rembarque dans le tracas des affaires ?

DOROTHÉE.

Certainement !

FABIEN.

Allons donc !.. tu n'y penses pas.. tout est terminé... les employés sont congédiés... demain les portes de la vieille maison de banque seront fermées, et moi, simple commis chez Delahaye, un ancien ami de la famille, je vivrai obscur, avec mille écus d'appointements, mais heureux et tranquille !

DOROTHÉE.

Eh ! bien, non, monsieur, ça ne se peut pas !

FABIEN.

Si fait !

DOROTHÉE.

Vous, simple commis ? ça ne se peut pas !

Air : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Avec ardeur, contre le sort luttez
Et, dignement, reprenez votre place ;
Vous le devez au nom que vous portez !
Autour de vous, voyez ce qui se passe :

(1) D, F,

Si ces banquiers, ces chefs de grand's maisons
Se sont élevés, c'est qu'ils luttaient sans cesse!
Et, quand, plus tard, on les faisait barons,
Ils étaient tous plus nobles par leurs noms
Que par leurs titres de noblesse!

FABIEN.

Eh! ma pauvre fille!.. la confiance... le crédit...

DOROTHÉE.

Est-ce que ça vous manquera?.. est que ça vous manque déjà?.. et cette lettre que vous m'avez donnée hier, et que je lisais encore cette nuit. (*Elle montre la lettre qu'elle a tirée de sa poche.*)

FABIEN.

Cette nuit!..

DOROTHÉE, *vivement.*

C'est-à-dire, hier au soir.. Il y a de bonnes gens dans cette ville de Bordeaux, monsieur!

FABIEN.

Il y en a partout.

DOROTHÉE, *remettant la lettre dans sa poche.*

Mais cette maison Brizac, qui vous rend justice, qui reconnaît que, sans votre talent, votre probité, votre zèle, elle aurait tout perdu!.. qui vous fait ses offres de service.. Oh! j'ai tout lu!.. je l'aime, moi, je l'estime, parce qu'elle vous aime, parce qu'elle vous estime!.. je l'embrasserais de bon cœur!

FABIEN.

La ville de Bordeaux?

DOROTHÉE.

Non! la maison Brizac et compagnie.

FABIEN.

Folle, va!.. tous ne sont pas de si bonne composition!.. et, par exemple, ce M. Mongibaut...

DOROTHÉE.

Le brochet de M. Olgar?

FABIEN.

C'était un de nos commanditaires les plus terribles... Grâce à Dieu, ses deux cent cinquante mille francs l'attendent à la Banque... c'est notre dernier paiement.

DOROTHÉE.

Il faut qu'on vous les laisse.

FABIEN.

C'est peut-être la dot de sa fille.

DOROTHÉE.

Eh bien! soit, vous prendrez la fille avec!

FABIEN.

Ah! ah! ah!

DOROTHÉE.

Juste une somme égale à celle que vous offre la maison Brizac.. et puis une jolie fille.. ça ne vous tente pas?.. Ah! si j'étais un homme!

FABIEN

Ah! ah! ah! tu serais bien plus avancée!..

DOROTHÉE.

Tiens! peut-être!.. qui sait!

FABIEN.

Tu ferais de belles choses avec tes rêves d'ambition!.. Pauvre fille! tu n'y entends rien!

DOROTHÉE.

Rien.. vous avez raison!.. D'ailleurs, de quoi que je me mêle?.. est-ce que ça me regarde?.. (*Essuyant des larmes.*) N'est-ce pas votre bonheur?

FABIEN.

Mon bonheur? Eh bien! si fait, ça te regarde, et plus que tu ne penses... et, si je veux vivre simple, obscur, c'est.. (*Elle le regarde, il change de ton.*) Mais, adieu... on m'attend peut-être dans les bureaux.. Je vais quitter ce costume... qui n'est pas bureaucratique du tout!

DOROTHÉE *avec humeur.*

Oui! quitter votre habit rapé, pour prendre votre redingote rapée.

FABIEN, *faisant le fier d'abord.*

Mon habit rapé! (*riant*) c'est possible.

DOROTHÉE.

Vous n'en avez pas d'autre!

FABIEN.

C'est vrai!.. la belle parure pour faire ma cour à M. Montgibaut... ce serait gentil... ambitieuse!.. (*Il va pour sortir, et s'arrête. A lui-même.*) Bonne fille!.. (*Haut, tendant la main à Dorothée.*) Allons... faisons la paix!.. (*Elle s'approche vivement, lui donne la main; Fabien sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, *puis* MULLER.

DOROTHÉE.

Ambitieuse!.. eh! bien, oui... je le serai... pour lui... un commis!... M. Fabien?.. non; il reprendra la maison de son père... il sera riche, il sera son maître!.. je l'ai mis là... et quand Dorothée a quelque chose dans la tête ou dans le cœur... et puis, il se mariera... à quelque belle demoiselle... qui lui apportera de la fortune et qu'il rendra heureuse... parce qu'il est gentil, parce qu'il est bon... oh! oui, bien heureuse!

MULLER, *passant la tête entre les battants de la porte du fond.*

Y êtes-vous, mamzelle Dorothée?

DOROTHÉE, *sans l'entendre.*

Eh! mais, la fille de M. Montgibaut!.. pourquoi pas?

MULLER *de même.*

Si vous n'y êtes pas, mamzelle, dites-le.

DOROTHÉE.

M. Muller!.. tiens! qu'est-ce que vous faites là?.. vous avez l'air d'un chat pris dans une porte!

MULLER, *un paquet sous le bras.*

Alors, je puis entrer... j'entre (1)

DOROTHÉE.

Est-ce que vous apportez les habits que je vous ai commandés pour M. Fabien?

MULLER.

Ah! bien oui!.. comme vous y allez!.. des habits commandés hier?.. vous me prenez donc pour une mécanique?.. non; ça, c'est pour un voisin... (*Il dépose les habits sur une chaise à gauche.*) Ce que je vous apporte, c'est le prix de votre chaîne, en or.

DOROTHÉE.

Parlez bas!

MULLER, *très bas.*

Je l'ai vendue... voilà 300 francs, en petits jaunets, tout neufs.

DOROTHÉE.

Ah! mon Dieu!.. mais c'est trop cher!.. elle ne valait pas ça.

MULLER

Si fait. .. et la façon!..

DOROTHÉE.

Plus bas!

MULLER, *très bas.*

J'ai fait valoir la façon... c'est notre fort, à nous autres tailleurs, la façon!.. et puis, je l'ai bien placée, allez... à un brave garçon... qui la porte sur son cœur, toujours!

DOROTHÉE.

Comment! sur son cœur?.. ma chaîne?

MULLER.

Dame! il vous aime, ce garçon... un bel homme!.. (*à part.*) Elle ne devinera pas que c'est moi!..

DOROTHÉE.

Il m'aime?..

MULLER.

Un très bel homme!.. un de mes confrères.

DOROTHÉE.

Un tailleur?

MULLER.

Ça coule de source... il pense à vous... souvent... toujours... un état où l'on passe sa vie, les jambes croisées, à tirer l'aiguille... ça n'occupe pas l'imagination... et, alors, on pense à ce qu'on aime!

DOROTHÉE.

Ah! je comprends... (*à part.*) Pauvre Muller!

MULLER, *à part.*

Elle n'a pas deviné.

DOROTHÉE.

C'est peut-être le même qui s'est chargé de retirer mon argent de la caisse d'épargne?

MULLER.

Oui... c'est-à-dire, non.. celui-là, c'est moi, mamzelle; ce qui n'empêche pas que je pense à vous, parce que, moi aussi, j'ai les jambes croisées, et... (*Elle le regarde, il change de ton.*) Et puis, ça m'a donné une idée... une autre... qu'est-ce que vous pouvez faire de tout votre argent, ma petite?.. cette chaîne, ce livret... ces...

DOROTHÉE.

Tiens! vous êtes bien curieux, mon petit!

MULLER.

C'est vrai! de quoi que je me mêle!.. je vous fais là des questions... stupides!.. je vous ennuie... je vous... voulez-vous que je me jette à la porte?.. (*Il reprend son paquet.*) Dites un mot, je me prends au collet et je me flanque dehors... avec ça que M. Olgar doit m'attendre. (1)

DOROTHÉE.

M. Olgar... ah! oui, il attend ses habits... qu'il ne vous payera pas.

MULLER.

C'est possible... dame! si on ne fournissait que ceux qui payent, nous aurions souvent les bras croisés, comme les jambes.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Quand j'vois ces modernes marquis,
Ces lions, à la démarche altière,
Je m'dis: comme, avec nos habits,
Ces faquins là font d' la poussière!
Si chaq' fournisseur leur ôtait
Ce qu'on lui doit... tous, à la ronde,
Auraient l'costume qu'on portait
Le jour d'la création du monde!

DOROTHÉE.

Comme ça, vous fournissez M. Olgar, gratis?

MULLER, *déployant son paquet.*

Des habits chiqués, mamzelle... c'est pour aller à la pêche, à ce qu'il m'a dit... à la pêche au beau-père... je ne connais pas ce poisson-là.

DOROTHÉE, *riant.*

Ah! ah! ah! comment, il vous a dit?..

MULLER.

Oh! il est si bavard!.. il me dit tout... qu'il va se marier... que sa future est jolie... qu'il sera riche... qu'il aura beaucoup d'enfants... et moi aussi, mamzelle...

DOROTHÉE.

Oh! le joli gilet! (*Elle prend les habits qu'elle étale sur la chaise, à gauche.*)

MULLER.

Charmant!.. (*Continuant.*) Moi aussi, je serais si heureux de trouver une petite femme qui...

DOROTHÉE.

Un habit bleu...

MULLER.

Barbeau... (*Continuant.*) Une femme qui partageât mon existence d'homme... Dieu! comme je l'aimerais!

DOROTHÉE, *à part, près des habits.*

Si j'osais!.. pourquoi pas?

(1) M. D,

(1) D, M,

MULLER.

Comme je verserais du miel dans sa vie !.. vous ne manqueriez de rien, mamzelle, je vous aime tant !.. je vous soignerais...

DOROTHÉE.

Plaît-il ?.. une déclaration !

MULLER.

Eh bien ! oui, tant pis !.. je me déclare !.. je vous...

DOROTHÉE, *regardant toujours les habits.*

C'est presque la taille de M. Fabien.

MULLER.

Le gilet, oui... mais l'habit...

DOROTHÉE.

L'habit serait trop étroit ?

MULLER.

Oui... c'est-à-dire, peut-être... il est un peu large... ce n'est pas moi qui l'ai coupé... oh ! moi, j'ai les ciseaux dans l'œil... ça ne paraît pas, mais je les ai.

DOROTHÉE.

Vous avez tant de goût !

MULLER.

Du goût... oh ! oui, j'en ai, oh ! fichtre ! oui !.. la preuve, mamzelle, c'est que la première fois que je vous ai vue... je m'ai dit : voilà une femme !.. voilà celle qui me va !.. aussi, le grand mot est lâché !..je vous aime... je veux vous épouser... mon cœur, ma main, mon état, je mets tout à vos pieds, tout ! m'y voilà !

DOROTHÉE, *toujours occupée des habits.*

Avec vos habits ?

MULLER.

Avec mes habits... tiens ! sans mes habits... ce serait drôle !

FABIEN, *en dehors, appelant.*

Dorothée !

MULLER.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DOROTHÉE.

Chut ! mon maître, M. Fabien !.. (*A part.*) oh ! si je pouvais !.. j'y suis !

MULLER, *toujours à genoux.*

Il ne peut pas trouver mauvais que...

DOROTHÉE.

Mais, si fait ; au contraire... il s'est aperçu de vos idées... comme moi.

MULLER.

Ah ! bah ! vous saviez...

DOROTHÉE.

Il m'a défendu de vous recevoir, je perdrais ma place... et il vous jeterait par la fenêtre !

MULLER *se levant vivement.*

Alors je repasserai, adieu ! (1)

DOROTHÉE.

Il n'est plus temps ! restez, et dites comme moi !

(1) M, D.

SCENE V.

MULLER, DOROTHÉE, FABIEN.

FABIEN, *entrant par la droite*

Dorothée ! tu ne m'entends donc pas ?.. (*apercevant Muller*) ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

DOROTHÉE, *feignant l'embarras.*

Ça, monsieur, c'est... c'est...

MULLER, *à part.*

Comme il me reluque !

FABIEN.

Hein ?

DOROTHÉE.

C'est votre tailleur.

MULLER, *à part.*

Son tailleur ? c'est très adroit !... j'en ai l'air.

FABIEN.

Mon tailleur !.. ah ! oui, le garçon... je reconnais.

DOROTHÉE, *à part.*

Ah ! ma foi ! tant pis ! (*Haut.*) Il vous apporte les habits que vous avez commandés.

MULLER, *entraîné.*

Oui, il vous apporte les habits que... (*Bas.*) Mais non ! mais non !

DOROTHÉE, *bas, à Muller.*

Chut ! donc !.. dites comme moi !

FABIEN.

Vraiment !... j'ai donc commandé ?..

MULLER.

C'est-à-dire... c'est mamzelle Dorothée qui a commandé, pour vous...

FABIEN.

Toi ?

DOROTHÉE.

Dame !..

MULLER.

Et, la semaine prochaine, bien sûr...

DOROTHÉE, *bas, à Muller.*

Eh bien ! eh bien !

MULLER, *bas, à Dorothée.*

Mais écoutez donc, s'il les prenait...

FABIEN.

Hein ? vous dites ?..

DOROTHÉE.

Rien.

MULLER.

Rien.

FABIEN.

Merci de tes habits, mon garçon... je n'en avais pas besoin... (*Il passe à gauche.*)

MULLER, *à part.*

Ah ! je respire !

FABIEN.

Mais je les prends ! (1)

MULLER.

Plaît-il ?

DOROTHÉE.

Monsieur les prend !.. (*Bas.*) Taisez-vous donc !

(1) F, M, D.

MULLER, *bas.*

Mais M. Olgar, qui attend!

DOROTHÉE.

Il attendra !.. la semaine prochaine...

MULLER.

Mais...

DOROTHÉE.

Mon petit Muller !.. je vous aimerai bien.

MULLER.

Vrai!

FABIEN, *qui examine les habits.*

Voilà un charmant gilet.. Qui est-ce qui l'a choisi ?

MULLER

C'est M. Ol...

DOROTHÉE.

C'est moi.. (1) (*A Muller.*) Vous savez bien que monsieur était occupé... c'est moi... et cet habit ! comme c'est fait !.. il n'y a que M. Muller pour couper un habit comme ça !.. Il est si gentil, si aimable, M. Muller ! (*Elle lui tape sur la joue.*)

MULLER *enchanté.*

Mamzelle ! (*A part.*) Elle m'embarlificote !

DOROTHÉE.

Ça vous habillera comme une peinture! Essayez-les.

FABIEN.

Je vais être superbe !

MULLER.

C'est peut-être un peu étroit des entournures... en retouchant... (*Bas à Dorothée.*) comme ça, je les remporterai.

DOROTHÉE, *à part.*

Par exemple!

FABIEN, *se dirigeant vers la chambre de droite.*)

Allons, venez. (*Muller court à ses habits, les remet en paquet et les prend sous son bras.*)

SCENE VI.

MULLER, DOROTHÉE, MORICAUD, FABIEN.

MORICAUD, *entrant par le fond.*

Holà ! oh !.. c'est moi !.. Excusez, monsieur Fabien...

FABIEN.

Tiens ! c'est Moricaud !

DOROTHÉE.

L'ancien valet de chambre de votre père.

MORICAUD.

Plus valet de chambre, petite mère.. vous n'aimez pas cet état-là.. Holà ! oh ! cocher de remise.. et, pour le quart-d'heure, je trimballe M. Olgar Berniquet... un grand qui a l'air bête, et le reste idem.. J'étais là, à votre porte, avec mes chevaux, le nez en l'air.. Holà ! oh ! que je me suis dit, montons donc faire la politesse d'un bonjour à cette fringante petite mère, mamzelle Dorothée... Excusez, monsieur Fabien.

MULLER, *à part.*

J'ai envie de filer avec mon paquet. (*Il va pour sortir.*)

DOROTHÉE.

Comme ça se trouve! voilà justement M. Muller qui n'a pas le temps d'essayer à M. Fabien les habits qu'il lui apportait... vous redeviendrez bien valet de chambre ? (*Elle lui jette le paquet de Muller.*)

MORICAUD.

A votre service. (*Bas à Dorothée.*) Je reviens vous dire deux mots!..

DOROTHÉE, *bas.*

Tout-à-l'heure.

MULLER.

Et mon paquet?..

DOROTHÉE, *bas.*

Taisez vous donc!

FABIEN.

Eh! bien, elle me donne un valet de chambre, à présent!.. merci!.. mais, tes chevaux?..

MORICAUD.

Soyez paisible. . votre concierge, le père Clopin a l'honneur de les garder... et puis ils sont calmes... on les nourrit pour ça!

DOROTHÉE.

Allez! allez!

MULLER.

Mais!.. (*Elle lui impose silence.*)

FABIEN.

Va pour le valet de chambre! (*Il sort à droite, Moricaud le suit.*)

SCÈNE VII.

MULLER, DOROTHÉE.

MULLER, *allant pour les suivre.*

Mon paquet!..

DOROTHÉE, *le retenant.*

Mais taisez-vous donc !.. vous êtes insupportable !

MULLER *fâché.*

Insupp... moi, mamzelle .. ah !..

DOROTHÉE.

Eh bien ! non, mon petit Muller... vous êtes gentil, je vous aime bien !

MULLER.

Vous m'aimez... ah! sapristi ! ah! mein gott! oh! que ça fait plaisir par où ça passe!.. alors, si vous m'aimez, mamzelle, v'là mon cœur, v'là ma main, v'là tout! soyez ma femme... voulez-vous ?

DOROTHÉE *préoccupée.*

Merci, M. Muller... mais, voyez-vous, je ne veux pas me marier... je veux rester fille !.. faites comme moi.

MULLER.

Rester fille!.. oh! non, je ne pourrai jamais!.. sapristi! que ça doit être difficile, cette profession-là!.. mais si vous saviez comme je serai aimable, complaisant... comme...

DOROTHÉE *vivement.*

Je vais voir ça!.. écoutez-moi : il va venir, tout-à-l'heure, un vieux monsieur et une jeune fille... ils demanderont M. Olgar, peut-être...

MULLER.

M. Olgar ?..

DOROTHÉE.

Mais c'est chez M. Fabien qu'ils viennent; vous ne leur direz rien... vous les amènerez ici.

MULLER.

Permettez... le concierge...

DOROTHÉE.

Puisqu'il garde les chevaux du père Moricaud... descendez dans sa loge, mon petit M. Muller...

MULLER *indécis.*

Mais mon paquet, mes habits...

DOROTHÉE.

Puisque M. Fabien les garde... il les payera.

MULLER, *hésitant.*

Mais...

DOROTHÉE *le câlinant.*

Allez donc, mon petit Muller, si vous voulez que je vous aime!

MULLER, *décidé.*

Si je veux!.. Sapristi!.. j'y vais, mamzelle, j'y vais!

DOROTHÉE, *le croyant parti.*

Ah! enfin!

MULLER, *reparaissant au fond.*

Mais je ne mourrai pas fille, je vous en préviens! (*il sort.*)

DOROTHÉE.

Pauvre garçon!.. il étouffe, et depuis longtemps; pour moi, qui ne peux être à lui!.. je le plains!.. ça fait tant de mal d'aimer seul... de se dire : celui que j'aime ne sera jamais à moi... jamais!.. (*essuyant une larme.*) Eh! bien, eh! bien, qu'est-ce que je fais là?.. je vais m'attendrir!.. de la gaîté!.. forçons mon petit Fabien à être riche!.. à être heureux!.. et puis, après...

SCÈNE VIII.

DOROTHÉE, MORICAUD.

MORICAUD, *rentrant par la droite.*

Holà! oh!.. v'là qui est fait!

DOROTHÉE.

Eh bien! monsieur Moricaud, ces habits...

MORICAUD.

Eh bien! petite mère, ça va comme une housse à mes chevaux!.. ça le pince un peu des entournures...

DOROTHÉE.

Bah!

MORICAUD.

C'est ce que j'ai dit : bah! (*allant à la fenêtre, à droite.*) Holà! oh!

DOROTHÉE.

A qui en avez-vous donc?

MORICAUD.

Je parle à mes chevaux, mamzelle.

DOROTHÉE, *riant.*

Mais ils ne bougent pas.

MORICAUD.

Excusez... c'est une habitude!.. ça fait croire qu'ils sont fringants... ça flatte le bourgeois.

DOROTHÉE, *regardant.*

Dieu! que vous avez là une jolie voiture!

MORICAUD.

Du Clochez, premier numéro!.. un vernis à se mirer, à se faire la barbe, quoi!

Air : *Je loge au 4e étage.*

Et, si vous désiriez, que sais-je?..
Faire un' prom'nade dans Paris,
Vous, sur les coussins, moi, sur l'siége...

DOROTHÉE.

Comm'ça l'on n'est pas compromis.

MORIRAUD.

J'offre, avec le cocher... gratis...
Chevaux, voitur' tout' la sequelle...
Pour moi n'y a pas de plaisir plus doux
Que d'vous mener bon train, mam'zelle.
(*Tendrement.*) Si c'est d'être mené par vous!

DOROTHÉE.

Vous êtes bien galant, monsieur Moricaud!

MORICAUD.

Je suis amoureux, mamzelle.

DOROTHÉE, *riant.*

Miséricorde!.. ah! ah! ah!.. et de qui?

MORICAUD.

De vous!

DOROTHÉE..

De moi!.. ah! ah! ah!.. bien!.. (*à part.*) et de deux!

MORICAUD.

Vous êtes rieuse!.. allez... nous rirons!.. oui, de vous!.. et ce n'est pas d'aujourd'hui. Ça date du temps où la mère de M. Fabien vous gâtait, ni plus ni moins que si vous étiez sa fille... un beau brin de fille tout de même! vous étiez plus souvent au salon qu'à l'office... de beaux messieurs vous reluquaient... et moi, je n'osais pas approcher... j'étouffais, de loin... mais aujourd'hui, aujourd'hui que nous v'là de plain-pied... il m'est revenu des idées!.. vous riez! allez toujours!.. nous rirons!.. en deux trots, voici la chose : vous êtes fille, je suis veuf... je n'ai pas de vices; comme mes chevaux, je ne m'emporte jamais... j'ai le feu dans le cœur, comme eux aux quatre jambes... je veux de vous, voulez-

vous de moi?.. holà! oh! nous ferons un fameux attelage!

DOROTHÉE, *riant toujours.*

Ah! ah! ah!.. comme vous y allez, monsieur Moricaud!.. avec vous, on n'a pas le temps de respirer!

MORICAUD.

Je mène le sentiment au galop..... c'est de mon état!.. vous voulez du temps pour réfléchir?.. prenez l'heure!..

DOROTHÉE.

Oh! mon Dieu! j'entends.. c'est bien! monsieur Moricaud, je vous répondrai plus tard.

MORICAUD.

A quand la promenade?

SCÈNE IX.

DOROTHÉE, MULLER, M. MONTGIBAUT, CAROLINE; MORICAUD, *au fond.*

MULLER, *entrant le premier, par le fond.*

Par ici, monsieur, mademoiselle... (*bas à Dorothée.*) Le v'là... il se croit chez l'Olgar!

MONTGIBAUT, *entrant avec Caroline qui lui donne le bras.*

Bien, mon garçon, bien!.. c'est d'une attention!.. ne pas nous laisser le temps de demander... (*apercevant Dorothée qui s'est approchée*) (1). Ah! voilà du sexe!.. excusez, mademoiselle... ou madame...

DOROTHÉE.

Mademoiselle, s'il vous plaît... j'aime mieux ça.

MONTGIBAUT.

Et moi aussi... eh! eh! eh!.. elle est gentille tout plein! je voudrais parler à monsieur...

DOROTHÉE, *l'interrompant.*

A mon maître?.. je vais avoir l'honneur de vous annoncer... (2) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Muller, aidez-donc monsieur à ôter son pardessus.

MULLER.

Voilà!.. (*Il ôte le paletot, le chapeau, la canne, qu'il dépose à gauche.*)

MONTGIBAUT.

Merci, mon garçon, merci!.. comment! il me déshabille?

DOROTHÉE.

Et, si mademoiselle veut permettre...

CAROLINE.

Oh! non; ce n'est pas la peine.

MORICAUD, *à demi-voix, à Dorothée.*

Adieu, petite mère... pensez...

(1) Mul, D, Mont, Car, Mor, *au fond.*
(2) Mul. Mont. D. Mor. 3e plan; Car.

DOROTHÉE *très haut et avec affectation.*

Allez, mon garçon, allez à vos chevaux... et tenez la voiture prête, on en aura besoin dans la journée.

MORICAUD, *sortant.*

Holà! oh! compris!

DOROTHÉE.

Allez, Muller... mais j'ai à vous parler, ne tardez pas!

MULLER.

Je reviens bien vite, mademoiselle Dorothée. (*Il sort.*) (1)

MONTGIBAUT.

Dorothée!.. elle s'appelle Dorothée, cette petite grassouillette-là!..

DOROTHÉE.

Excusez, monsieur, c'est le valet de chambre, qui sort pour le service et....

MONTGIBAUT.

Le valet de chambre?.. ce petit?.. ah! ton maître a un valet de chambre, ma mie?..

DOROTHÉE.

Ah! bien! voilà le cocher qui a oublié ses gants!

MONTGIBAUT.

Comment, Dorothée, ton maître a un cocher?... ce gros, qui sort... poudré à blanc!.. boucle à l'œil!.. diable! diable! diable!.. c'est du chenu!.. et toi, Dorothée... excuse, ma mie, si je t'appelle Dorothée... j'adore ce nom!... et tu me vas, vrai, tu me vas!

DOROTHÉE.

Vous êtes bien bon! (*à part.*) Tiens! lui aussi, il nous va!

MONTGIBAUT.

Et à quel titre es-tu ici, toi?

DOROTHÉE.

Comme femme de charge... pour tenir la maison de mon maître, en attendant qu'il se marie... Dieu! sera-t-elle heureuse, sa femme! quel amour de mari elle aura, et que le beau-père sera un homme bien avisé!.. Mais, excusez, monsieur, mademoiselle, je vais annoncer, à mon maître, monsieur et mademoiselle de Montgibaut.

MONTGIBAUT, *la retenant.*

Halte-là, ma mie!.. qui est-ce qui t'a dit mon nom?

DOROTHÉE.

Est-ce que ça ne se voit pas?

Air : *de Voltaire chez Ninon.*

A voir cette tournur' d'élite,
Ces beaux yeux, cette air comme il faut
Est-c' qu'on ne r'connaît pas tout d'suite
Monsieur Camus de Montgibaut?...

MONTGIBAUT.

C'est ça! Camus de Montgibaut!

DOROTHÉE.

Oui, vraiment!.. j'en étais bien sûre;
A ce nez là, je m'suis dit : bon!
Ce gentilhomm' porte son nom
Ecrit au milieu d' sa figure!

(*Elle sort par la droite.*)

(1) M, D, C.

SCENE X.

MONGIBAUT, CAROLINE, *ensuite* OLGAR

MONTGIBAUT, *à lui-même.*

Ah! bien! ah! bon!.. elle me va Dorothée! J'aime beaucoup la femme potelée... j'ai cette faiblesse turque.

CAROLINE.

Mais, papa...

MONTGIBAUT.

Bonne maison, ma fille!.. la tante de ce petit Olgar m'avait bien dit que c'était un homme cossu... j'aime ça, j'avoue encore cette faiblesse... j'adore ce qui brille!

CAROLINE.

Pourvu qu'il ne soit pas trop laid!

MONTGIBAUT.

Laid! lui? laid!.. allons donc! un gaillard qui a valet de chambre, cocher, femme de charge, est toujours beau!.. et, pourvu qu'il se contente pour ta dot des deux cent mille fr. que je vais retirer de la liquidation de M. Fabien Darcy... En voilà un qui ne sera jamais beau... il n'a pas le sou!

CAROLINE.

Pauvre jeune homme!..

OLGAR, *en robe de chambre, entrant par le fond* (1).

Ah! gredin! ah! gueux! ah! scélérat de tailleur! Dorothée! Dorothée! (*Il vient à Montgibaut.*) L'infâme!..

MONTGIBAUT.

Ne touchez pas!

OLGAR.

Tiens! c'est un bonhomme!

MONTGIBAUT.

Comment! un bonhomme!

OLGAR, *se retournant vers Caroline.*

Excusez, vieux!.. c'est Dorothé qui... tiens! c'est une petite!

MONTGIBAUT.

Oh! malhonnête!

CAROLINE.

Le vilain homme!

OLGAR.

Pardon, excusez, mes chers... je venais chez mon voisin... vous n'avez pas vu mon tailleur, mon gredin de tailleur?.. je suis furieux!

MONTGIBAUT.

Il est enragé!

OLGAR.

Il y a deux heures que je l'attends, monsieur! deux heures! ah! gueux!.. (*mouvement de Caroline.*) Ah! pardon! belle dame! (*très bas.*) Ah! gueux! (*haut.*) m'exposer à paraître ainsi devant un personne charmante!

MONTGIBAUT, *riant.*

Le fait est que vous n'êtes pas séduisant.

(1) M, O, C.

OLGAR.

Plaît-il, bonhomme?

CAROLINE.

Oh! non!

OLGAR.

Vous dites?

SCENE XI.

MONTGIBAUT, OLGAR, DOROTHÉE, CAROLINE.

DOROTHÉE, *entrant par la droite.*

Voilà, monsieur... dans un moment... et...

OLGAR.

Ah! Dorothée..

DOROTHÉE.

Monsieur Olgar!..

MONTGIBAUT ET CAROLINE.

Olgar?

DOROTHÉE, *à part.*

Aïe! maladroite!

OLGAR.

Hein! plaît-il?

MONTGIBAUT.

Tiens! monsieur répond au nom d'Olgar?

OLGAR.

Je réponds... (*à part.*) Est-ce qu'il me prend pour un caniche?.. (*haut.*) Oui, monsieur, Olgar est mon petit nom... auque on ajoute ordinairement celui de Berniquet.

CAROLINE.

C'est lui!

DOROTHÉE, *à part.*

Patatras!

MONTGIBAUT.

Je m'en doutais... et vous?..

OLGAR.

Comment?

MONTGIBAUT.

Je dis : et vous?... ne vous doutez-vous pas?..

OLGAR, *riant.*

De quoi?.. il est drôle!.

MONTGIBAUT, *s'écriant.*

Ah! ça, mais... ah! ça, mais... où suis-je donc ici?.. (1) chez qui m'a-t-on amené?.. chez qui? chez qui? saperlotte!

DOROTHÉE.

Chez M. Fabien Darcy.

CAROLINE.

M. Fabien!

MONGIBAUT.

Je suis chez le petit Darcy!.. mais j'ai dit à cet animal que je venais chez M. Olgar.

OLGAR.

Chez moi!

DOROTHÉE.

Il a entendu Fabien!

(1) O, M, D, C.

OLGAR.

Quoi, monsieur?

MONTGIBAUT.

Montgibaut... je suis Montgibaut!

OLGAR.

Ah! grand Dieu!.. vous! et votre charmante fille...

MONTGIBAUT, *lui lui présentant.*

Et ma charmante fille... Caroline.

OLGAR.

Mademoiselle... oh! que je suis désolé!.. excusez si je parais devant vous sans être vêtu! (1)

MONTGIBAUT.

Il n'y a pas de mal... vous n'êtes pas beau en robe de chambre... mais il y en a de plus laids... (*à sa fille.*) Hein?

CAROLINE, *à part.*

Je ne crois pas.

OLGAR.

Vous êtes bien bon!.. merci!

DOROTHÉE.

C'est une justice à rendre à monsieur... il est moins bien en frac que comme ça.

MONTGIBAUT.

Pas possible!

OLGAR, *minaudant.*

Non, non...

DOROTHÉE.

Si fait... en frac... vous êtes plus pataud, en frac...

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!

OLGAR.

Mais non...(*à part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc à détériorer mon physique!..

MONGIBAUT.

Je montais vous dire, en passant, que j'accepte votre invitation... ah! ça, mais, vous connaissez donc le petit Darcy?

OLGAR.

Beaucoup, beaucoup.

DOROTHEE.

C'est son banquier.

OLGAR.

Ah? oui... tiens! (*bas à Dorothée.*) merci!.. (*à part.*) Amorçons!.. (*haut.*) c'est mon banquier.

MONTGIBAUT.

Ah! bah!

DOROTHÉE, *à part.*

Il n'a pas le sou!

OLGAR.

J'ai tous mes fonds chez lui... il fait mes affaires.

MONTGIBAUT.

Ah! bah!

DOROTHEE *à part.*

Bon! sans le savoir, il fait les nôtres.

(1) D, O, M, C.

MONTGIBAUT.

Tiens! tiens!.. je pensais qu'il avait dit aux affaires: allez vous faire... lanlaire!.. et vous avez, en lui, une confiance?..

OLGAR.

Sans la plus petite borne!.. c'est un homme d'une probité, d'une capacité, d'une... le banquier le plus estimé de Paris.

CAROLINE.

Ah! tant mieux!

DOROTHÉE, *à part.*

La petite a dit: tant mieux!

OLGAR.

Je lui ai confié une somme énorme!

MONGIBAUT.

Ah! bah!

DOROTHÉE, *à part.*

Le papa a bien l'air d'un brochet.

OLGAR.

C'est un homme étonnant!.. il a triplé mes fonds!..

DOROTHÉE, *à part.*

Triple menteur, va!

MONTGIBAUT.

Voilà qui est singulier!.. je croyais la maison à bas... je voulais retirer les miens... de fonds... saperlotte!

DOROTHÉE.

Et vous aviez tort! (*à part.*) Ils sont dans la caisse, ils n'en sortiront pas! (*Haut*) Ah! voilà M. Fabien.

SCENE XII.

DOROTHÉE, OLGAR, FABIEN, MONTGIBAUT, CAROLINE.

FABIEN.

Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre!.. mais, instruit de votre visite, j'ai voulu vous présenter vos comptes...

MONTGIBAUT.

Trop bon, jeune homme, trop bon, jeune homme, trop bon!.. permettez-moi, jeune homme, de vous donner l'accolade!.. (*Il l'embrasse.*)

OLGAR, *à part.*

Tiens! il ne m'a pas embrassé, moi!.. (*Allant à lui.*) Permettez...

MONTGIBAUT, *le repoussant.*

Je n'embrasse pas les robes de chambre!... (*Présentant sa fille à Fabien.*) Ma fille! voilà ma fille Caroline, elle-même.

FABIEN.

J'ai déjà eu le plaisir de voir mademoiselle.

CAROLINE.

Oui... chez ma tante... vous vous le rappelez, monsieur?

DOROTHÉE.

Ah! c'est mademoiselle, dont M. Fabien parle toujours!

CAROLINE.

M. Fabien!

MONTGIBAUT *se posant en face de Fabien.*

Tiens! tiens! tiens!.. c'est étonnant; plus je vous regarde, plus je vous vois... comme votre père, à vingt-cinq ans... c'est fabuleux!... les mêmes traits... le nez un peu plus... la même tournure... la taille un peu moins.... et puis, une excellente tenue! j'aime ça.. ce n'est pas une robe de chambre!.. j'aime ça!

DOROTHÉE, *à part.*

Nos habits font leur effet.

OLGAR, *tournant autour de lui.*

Ah! c'est incroyable!.. Fabien, mon cher, tourne-toi un peu!

FABIEN.

Eh! mais, as-tu bientôt fini de me parcourir?

OLGAR.

C'est prodigieux!... la même nuance, les mêmes... (*s'écriant.*) Ah!

MONTGIBAUT.

Qu'est-ce qu'il a?

OLGAR.

Le gilet aussi!.. (1).

DOROTHÉE.

M. Olgar, si vous alliez vous faire plus beau?

MONTGIBAUT.

Il n'y aurait pas de mal.

OLGAR.

Le gilet aussi!.. figurez-vous que ces habits là ressemblent à ceux que j'attends .. le gilet surtout!

DOROTHÉE.

Ah! le gilet que Mademoiselle Nini vous a brodé.

OLGAR.

Nini... je ne connais pas! (*á part.*) Ah! ça, est-ce que Nini travaillerait pour d'autres?

FABIEN.

Si j'osais vous prier, monsieur, de passer là, je vous communiquerais votre compte.

MONTGIBAUT.

Oh! je sais que mon argent est en bonnes mains,(2) jeune homme! communiquez-moi mon compte, puisque ça vous va... mais que ce ne soit pas trop long... je ne peux pas digérer vos colonnesde chiffres... j'aimerais mieux avaler celle de la place Vendôme!.. où j'ai une petite visite à rendre, avec ma fille, avant déjeûner.

OLGAR.

Permettez-moi d'aller me mettre en état de vous recevoir... à onze heures précises... j'ai donné ordre à mes gens pour cette heure là.

DOROTHÉE, *à part.*

Oh! ses gens!

MONTGIBAUT.

C'est mon heure, et je ne retarde jamais (1), j'ai un estomac Bréguet... allez ôter votre robe de chambre... (*Bas*). Franchement, vous ne me séduiriez pas comme ça, si j'étais demoiselle... ce qui n'est pas... ah! ah! ah!

OLGAR.

Ah! ah! ah!... nous rirons!.. Je cours au café de Paris... un déjeûner à étouffer... d'admiration.

MONTGIBAUT *á Caroline.*

Ne t'impatiente pas, mon enfant... je te laisse avec la petite Dorothée. (*A part.*) eh! eh! j'aime beaucoup cette petite mère là.

DOROTHÉE.

Soyez tranquille, monsieur! (*Bas à Fabien*). Elle est gentille!

FABIEN.

Oui... charmante!

MONTGIBAUT, *á Fabien.*

Allons, jeune homme!

Air: *De la prudence, faisons silence.*
(Angélique et Médor.)

Sans plus attendre,
On va vous entendre;
Puis chez mon gendre
Il faudra me rendre.
Point d'embarras!
En doublant le pas;
Car pour un repas,
On ne m'attend pas.

DOROTHÉE.

Sans plus attendre,
Il va vous entendre;
A part. Quant à son gendre.
Il peut se méprendre;
Et de ce pas,
Non, il n'ira pas
A ce beau repas;
Je ne le veux pas!

OLGAR.

Sans plus attendre,
Allez vous entendre
Chez votre gendre
Revenez vous rendre;
Moi, de ce pas,
Ne m'endormant pas,
Je vais du repas,
Choisir tous les plats.

FABIEN.

Sans plus attendre,
Allons nous entendre;
Chez votre gendre
Vous pourrez-vous rendre;
Car, les débats
Ne retiendront pas,
En ces lieux, vos pas,
Loin de ce repas.

(1) D, F, O, M, C.
(2) D, F, M, C, O.

(1) D, F, C, M, O.

CAROLINE.

Je vais attendre..
Et, puissè-je apprendre
Qu'avec son gendre
Il n'a pu s'entendre!
Cefat, hélas!
Je le dis tout bas
Avec son fracas,
Ne me plaira pas!

(*Olgar sort par le fond, Mongibaut et Fabien par la droite.*)

SCÈNE XIII.

CAROLINE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *à part, suivant Fabien des yeux.*

Il la regarde... mais pas un mot... il est bien trop délicat pour lui faire un doigt de cour!

CAROLINE.

Mon Dieu! qu'il a l'air ridicule!

DOROTHÉE *s'approchant.*

M. Fabien?

CAROLINE.

Oh non!

DOROTHÉE, *à part.*

Pardine! je savais bien! mais ça entame l'affaire. (*Haut.*) C'est peut-être de M. Olgar que mademoisellle veut parler?.. Au fait, il n'est pas... et puis, il a l'air un peu... mais c'est votre futur... vous l'aimez...

CAROLINE.

Pas du tout!.. Je vous prie, mademoiselle, de ne pas dire des choses comme ça!

DOROTHÉE.

Puisque vous l'épousez...

CAROLINE.

Oh! c'est une idée de mon père.

DOROTHÉE.

Il y tient?

CAROLINE.

Beaucoup. La tante de M. Olgar fait toujours son éloge, et mon père croit tout ce que dit la tante de M. Olgar.

DOROTHÉE.

Le fait est que M. Olgar n'est pas mal... c'est ce que je disais ce matin... il est mieux que M. Fabien.

CAROLINE.

Vous trouvez? oh! non, non... M. Fabien est mieux... mais beaucoup mieux!

DOROTHÉE.

Vous trouvez? C'est possible, vous vous y connaissez mieux que moi. C'est vrai que M. Fabien a les yeux spirituels..,

CAROLINE.

Et un air si bon!

DOROTHÉE.

Et il est encore meilleur que son air, mamzelle! tout le monde l'aime... tout le monde fait des vœux pour lui! c'est qu'on l'a vu si dévoué près de son père! Dans le temps de ses malheurs, il était près de lui, il calmait ses peines, il ranimait ses espérances; heureux quand il l'avait vu sourire!.. Aussi, en mourant, ce brave homme nous rassembla tous autour de lui, et, bénissant en notre présence ce fils bien-aimé: « Va, mon enfant, lui dit-il, tu ne m'as pas causé un chagrin et je suis fier de toi! que le ciel te rende tout le bonheur que je t'ai dû! » (*s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier.*) Et il partit, en lui laissant, pour tout héritage, son honneur à défendre... et il l'a défendu... il n'y a pas aujourd'hui de nom plus vénéré que celui de son père!

CAROLINE.

M. Fabien! comme il mérite d'être heureux à son tour!

DOROTHÉE.

C'est ce que je lui répète tous les jours. . Oui, monsieur, que je lui disais encore ce matin, avec vos qualités, gentil garçon comme vous l'êtes, doux, aimable, complaisant, généreux... (*à part.*) Il faut lui faire bonne mesure! (*continuant.*) Vous trouverez un riche parti quand vous voudrez... et quelle fille ne serait pas fière de vous épouser!.. de faire votre bonheur en assurant le sien... il n'y aurait pas dans Paris une petite femme plus aimée, plus enviée que la vôtre!

CAROLINE, *avec émotion.*

Vous croyez?

DOROTHÉE.

J'en mettrais ma main... qu'est-ce que je dis donc?.. j'en mettrais mes deux mains au feu!

CAROLINE.

Et que disait-il à cela?

DOROTHÉE.

Lui, mamzelle?.. il me répondait qu'il n'épouserait jamais une fille, pour sa fortune... mais, pour elle-même, parcequ'il l'aimerait. Et il disait cela avec un gros soupir! (*en confidence*) Je crois qu'il a le cœur ébréché.

CAROLINE.

En vérité?

DOROTHÉE.

Depuis un voyage qu'il fit, il y a deux ans, à la Rochelle, chez un client de son père qui avait une fille charmante!

CAROLINE.

Ah!... il vous a dit?..

DOROTHÉE.

Air: *de l'Angelus.*

Il m'a bien souvent répété,
L'cœur ému, les yeux pleins de larmes,
Que son esprit et sa bonté
Semblaient encor doubler ses charmes..
M'a-t-il fait l'elog' de ses charmes!
Il souhaitait, au fond du cœur,
Qu'ell' fût heureuse... la chose est claire..
Oui, mamz'll', quand, avec ardeur,
D'un' jeun' fille on souhait' le bonheur,
C'est qu'on s'rait bien ais' de le faire.

CAROLINE.

Et... cette jeune fille?

DOROTHÉE.

Il eut occasion de la faire danser plusieurs fois... au même bal... à la ville...

CAROLINE *vivement.*

Non!.. à la campagne !

DOROTHÉE.

Ah !.. (*Caroline baisse les yeux. A part*). Ça y est!

SCENE XIV.

CAROLINE, MONTGIBAUT, DOROTHÉE, *ensuite* FABIEN.

MONTGIBAUT, *à la cantonade, entrant par la droite.*

C'est bien ! c'est admirable, les additions, les divisions... Mais ça donne des crampes à l'imagination !.. (*à Caroline.*) Ah ! te voilà ! tu t'ennuyais?..

CAROLINE.

Au contraire.

DOROTHÉE, *à part.*

Pauvre petite !

MONTGIBAUT.

Partons, , nous sommes en retard.... On doit nous attendre, place Vendôme... (*Tirant sa montre.*) Dix heures ! bigre !... dis donc, Dorothée, est-ce que ton valet de chambre ne pourrait pas me faire venir un fiacre?

DOROTHÉE.

Un fiacre?... (*A part, regardant par la fenêtre.*) Il y est encore !.. (*Haut.*) Un fiacre !.. fi donc !

MONTGIBAUT.

Fi donc ! tant que tu voudras... je n'aime pas beaucoup ce genre de véhicule... Un Montgibaut en fiacre !... ah ! pouah ! mais fais m'en venir un !

DOROTHÉE.

Allons donc, Monsieur !.. mon maître ne le souffrirait pas... sa voiture est à vos ordres.

MONTGIBAUT.

Hein?.. qu'est-ce que tu dis là?.. je ne puis pas accepter...

DOROTHÉE.

Que vous acceptiez ou non, la voiture est à la porte... et bon gré, malgré, vous y monterez.

MONTGIBAUT.

Ma foi ! je veux bien; ma foi ! je veux bien !.. Elle a un air tout-à-fait engageant ! . Partons, mon enfant, je te laisse chez ta tante et je reviens déjeûner chez M. Olgar (1).

(*Il va prendre son paletot et son chapeau à gauche.*)

(1) M, C, D,

DOROTHÉE, *à part.*

Oh ! chez M. Olgar...

MONTGIBAUT.

Après ça, je verrai le petit Fabien qui me rendra mes fonds aujourd'hui même !... (*Caroline aide son père.*)

DOROTHÉE.

Ah ! mon Dieu !

MONTGIBAUT, *se retournant*

Tu dis ?...

DOROTHÉE, *qui a tiré une lettre de sa poche et l'a jetée au milieu du théâtre; la ramassant et la présentant à Montgibaut.*

Je dis... je dis... Voilà une lettre que vous venez de laisser tomber.

MONTGIBAUT.

Moi ?... (1)

DOROTHÉE.

Prenez donc !... (*Montgibaut la prend.*) Maintenant, je vais faire avancer la voiture... Descendez vite ! (*Elle sort par le fond.*)

MONTGIBAUT, *mettant la lettre dans sa poche.*

Nous voici ! allons... (*A Caroline, lui donnant le bras.*) Eh ! mais, quel air mélancolique !

CAROLINE.

Non, mon papa. . (*Apercevant Fabien qui entre par la droite.*) (2) Ah !

MONTGIBAUT.

Quoi? ah !... Quoi? ah ! (*apercevant Fabien*) Ah !..

FABIEN.

Vous sortez ?

MONTGIBAUT, *en sortant*

A bientôt .. Je déjeûne dans la maison... mais j'accepte votre politesse, pour aller plus vite... j'accepte. (*Il emmène sa fille qui se retourne, en sortant par le fond, pour regarder Fabien.*)

FABIEN.

Il accepte... quoi ?... quelle politesse ?... Il a l'air d'un brave homme !

SCENE XV.

FABIEN, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *á la porte du fond et á la cantonade.*

Eh ! vite, faites bien tout ce qui est convenu !... (*á elle-même , allant à la croisée de droite*) L'idée est bonne !... et Muller qui s'est justement trouvé là... notre valet de chambre... ah ! ah ! ah !...

FABIEN.

Quelle gaîté !..

DOROTHÉE.

Ah ! ah ! ah !... fouette cocher !

(1) M, C, F.
(1) C, M, D.

FABIEN.

A qui, diable ! en as-tu ?...

DOROTHÉE, *se retournant.*

Ah ! monsieur Fabien !... au petit Muller, qui leur a, bravement, ouvert la portière de votre équipage !

FABIEN.

Quel équipage ?...

DOROTHÉE, *se reprenant.*

C'est-à-dire, du fiacre... Ce M. de Mongibaut s'en va enchanté de vous !

FABIEN.

Oh ! enchanté... c'est tout simple... je lui ai donné de l'argent ! et même ça me fait penser.... qu'est-ce donc que cet or que j'ai trouvé sur ma cheminée, tout-à-l'heure ?

DOROTHÉE, *un peu troublée.*

De l'or ?.. ah ! vous avez trouvé ?. c'est juste.. mon Dieu ! rien de plus simple... c'est cette créance... véreuse.. comme vous dites... vous savez, cette dernière créance...

FABIEN.

Une créance ?..

DOROTHÉE.

Oui, oui... je vous remettrai la note une autre fois... pourvu que les jaunets soient arrivés à propos.

FABIEN.

Ça m'est tombé du ciel ! . M. de Montgibaut me demandait de l'argent... un léger à-compte.. pour sa dépense.. J'étais fort embarrassé... et j'allais lui dire, franchement, que je n'avais pas le sou, à moi...

DOROTHÉE.

Vous auriez fait là de la belle besogne !

FABIEN.

Quand il a vu ces quinze louis sur la cheminée... « Eh ! voilà tout ce qu'il me faut ! » s'est-il écrié... et je les lui ai donnés... sans trop savoir par où ils m'étaient venus.

DOROTHÉE.

Oh ! quel bonheur !.. C'est donc ça que ce brave homme parlait à sa fille de votre air cossu et distingué... Dites donc, si vous étiez en train de faire, sans y songer, ce que M. Olgar fait, en y songeant... si vous pêchiez un beau-père ?

FABIEN *mécontent.*

Moi... Dorothée !

DOROTHÉE, *l'imitant.*

Vous, Dorothée !.. oh ! avec votre air digne !.. dame ! écoutez donc, la petite en vaut la peine... elle est gentille... et, à votre place...

FABIEN.

Y penses-tu ? une jeune fille qui me connaît à peine !..

DOROTHÉE.

Une jeune fille... qui vous aime !

FABIEN.

Moi ! allons donc !

DOROTHÉE,

Allons donc ! tant que vous voudrez... mais, tenez, tout-à-l'heure, elle était là, près de moi... elle parlait de vous, de votre voyage.. et d'un certain bal...

FABIEN.

Comment ! elle se rappelait ?..

DOROTHÉE.

Air : *de l'Angelus.*

Vraiment, elle n'oubliait rien...
Ces jeun's fill's ont tant de mémoire !...
Ell' disait : « Bon monsieur Fabien,
« Son courage est si méritoire,
« A son bonheur je voudrais croire ! »
Et puis, un' voix... une candeur...
Moi, tout bas, j'pensais, qu'd'ordinaire,
Quand un' jeun' fille, au fond du cœur,
D'un beau jeune homm' souhait' le bonheur,
C'est qu'ell's'rait bien ais' de le faire.

FABIEN.

O ciel ! tu crois...

DOROTHÉE.

Je crois qu'elle vous aime... que diable ! je m'y connais !

FABIEN, *la regardant.*

Vraiment ?

DOROTHÉE, *baissant les yeux.*

Dame !

FABIEN.

Tu aimes quelqu'un, Dorothée ?

DOROTHÉE, *timidement.*

Non, monsieur. . je veux dire... que... Écoutez donc, il y a des choses que l'on connaît... sans les connaître... on les devine.

MULLER, *entrant par le fond et bas.* (1)

Mamzelle Dorothée !..

DOROTHÉE, *allant à lui*

Muller !

MULLER.

Le tour est fait !

(*Sur un signe de Dorothée, il disparaît à gauche.*)

FABIEN.

Eh ! mais, dis-moi donc un peu... il rôde bien souvent par ici, ce petit tailleur.

DOROTHÉE, *revenant à la place qu'elle occupait.*)

Plaignez-vous-en donc !.. il vous apporte de beaux habits.

FABIEN, *l'observant.*

Est-ce bien pour cela qu'il revient toujours ?

DOROTHÉE.

Tiens ! pourquoi donc ?

FABIEN.

Bien vrai ?.. tu n'aimes personne ?

DOROTHÉE.

Bien vrai.

FABIEN.

Tant mieux !

(1) F. D. M.

DOROTHÉE.

Parce que ?

FABIEN.

Parce que... tu sauras plus tard.

DOROTHÉE *étonnée.*

Est-ce que ?..

FABIEN.

Je veux te marier.

DOROTHÉE.

Il se pourrait !.... Alors, donnez-moi l'exemple... Parlez à mademoiselle Caroline... à son père... (*Entendant Montgibaut.*) Le voici !

SCENE XVI.

FABIEN, MONTGIBAUT, DOROTHÉE, MULLER.

MONTGIBAUT, *un cordon de sonnette, à patte de chevreau, à la main.*)

C'est incroyable ! c'est inimaginable ! c'est insupportable !

FABIEN.

Monsieur Montgibaut....

MONTGIBAUT.

Ah ! jeune homme, figurez-vous.. (*Changeant de ton.*) Mais d'abord, je vous fais mon compliment... elle est bien !.. elle est parfaite.. un col de cygne, irréprochable... très facile à mener... et d'une douceur...

FABIEN, *à part.*

Qui ça... Dorothée !

MONTGIBAUT.

C'est moelleux !.. c'est douillet !.. C'est excellent !... vous avez là une voiture...

DOROTHÉE, *à part.*

Aïe !

FABIEN.

Quelle voiture?

MONTGIBAUT, *à Dorothée*

Elle m'a ramené... brrr !... (*à Fabien s'animant*). Mais figurez-vous, jeune homme... voilà un quart d'heure que je sonne à la porte de ce fanferluchon d'Olgar... j'ai tiré, j'ai tiré, j'ai tiré !... je me suis suspendu au cordon de la sonnette... et voilà le résultat... (*il montre le cordon de sonnette*) sa main m'est restée dans la pa... c'est-à-dire... sa patte m'est restée dans la mienne !..

FABIEN.

Il n'a rien entendu?

DOROTHÉE.

Il est sourd !

MONTGIBAUT.

Comme un pot !

MULLER, *qui est entré un peu après Montgibaut, bas à Dorothée.*

Je crois bien !.. j'ai décroché la sonnette.

DOROTHÉE, *bas.*

Chut !.. et le café de Paris ?..

MULLER, *de même.*

C'est fait !

MONTGIBAUT.

Cette manière de donner à déjeûner me paraît aussi neuve que peu régalante... surtout pour quelqu'un qui crève de faim... je vous demande bien pardon... mais c'est le mot... je crève !

DOROTHÉE.

Comme ça se trouve !.. mon maître qui allait déjeûner. (*à Muller qui a regagné le fond*) Le couvert de M. Montgibaut !.. (*Muller sort à gauche, après un signe de Dorothée*).

FABIEN, *à part.*

Hein ?... elle est folle !

MONTGIBAUT.

Tiens ! tiens !.. voilà une idée !.. je te l'ai déjà dit, tu me plais, Dorothée... tu me plais.

FABIEN.

Mon Dieu ! monsieur, je suis honteux... je déjeûne si légèrement (1) !

MONTGIBAUT *à part.*

Ah ! bigre !.. tant pis !.. car j'ai une faim de loup !.. je me risque...

FABIEN, *bas à Dorothée un peu au fond.*

Mais, y penses-tu ?.. avec ma tasse de café et mon petit pain viennois...

DOROTHÉE, *bas.*

Oh ! quand il y a pour un il y a toujours... (*Muller, aidé d'un garçon, apporte par la gauche, une table couverte d'un déjeûner très recherché* (2).

MONTGIBAUT, *faisant face au public et aspirant.*

Hein ?.. quel est ce parfum ?.. (*se retournant*). Ah !.. ah !..

FABIEN, *regardant la table qu'il n'a pas vu entrer, à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

DOROTHÉE.

Monsieur est servi !...

MONTGIBAUT.

Diable ! diable ! jeune homme !... c'est ce que vous appelez un déjeûner léger... excusez ! (*aspirant*) ça vous truffe (3) rien que par la respiration !.. et du champagne glacé !... ah ! bigre ! bigre ! bigre !!! (*il ôte son paletot*).

FABIEN.

En vérité, je ne puis comprendre...

DOROTHÉE, *derrière la table au milieu.*

Hum ! hum !... à table, monsieur.

MONTGIBAUT.

C'est ça, à table !.. (*lui pinçant le menton*). Tu me plais, toi !.. (*jetant son paletot sur la tête de Muller*). A toi, groom !

MULLER, *se révoltant.*

Hein ! groom !

(1) M, F, D.
(2) Mont, Mul, D, F.
(3) O, mont, Mul, F. D.

DOROTHÉE, *d'un air câlin*.

Ah !.. mon petit Muller !..

MULLER, *s'approchant à l'avant-scène et regardant le paletot qu'il tient à la main.*)

Comme c'est fait !.. (*montrant Montgibaut*) Après ça, habillez donc une guérite !..

MONTGIBAULT *se prélassant à table.*

C'est que tout ça vous a un air !.. qui est-ce qui vous a confectionné ce déjeûner... léger ?

FABIEN, *se mettant à table.*

Oh ! je ne sais... je...

DOROTHÉE, *passant à droite de Montgibaut, bas.*

La cuisinière de Monsieur... un cordon bleu !

MONTGIBAUT.

Ah ! bah !.. (*à lui-même*) Bonne maison !... Cocher, cordon bleu... (*criant et tendant son verre*). Groom, du champagne !

MULLER.

Moi !

DOROTHÉE, *même jeu.*

Ah ! mon petit Muller !.. (*Muller passe à la gauche de Montgibaut et verse*).

FABIEN, *à part.*

Je n'y suis plus du tout... ma foi !.. (*criant*) Du champagne, groom ! (*Muller, qui occupe le milieu de la table, côté du fond, verse*).

MONTGIBAUT, *chantant.*

Lorsque le champagne
Fait, en s'échappant,
Pif! paf!

(*Au moment où Olgar entre, Muller s'écarte à gauche.*

SCÈNE XVII.

DOROTHÉE, MONTGIBAUT, MULLER, 2e *plan.* OLGAR, *occupant le milieu de la table*, FABIEN.

OLGAR, *entrant par le fond.*

Ah ! çà mais... ah ! çà mais .. ah ! ça mais !.. avez-vous vu mon beau-père ?

MONTGIBAUT.

Olgar !

OLGAR, *l'apercevant.*

Tiens !

DOROTHÉE.

C'est trop tard !

OLGAR.

Tiens, tiens ! vous déjeûnez ici ?..

MONTGIBAUT.

Dame ! puisqu'on ne peut entrer chez vous !.. du champagne, groom !.. (*Muller verse à gauche* (1).

(1) Mor, D, Mont, F.

OLGAR, *près de la table, côté du fond.*

Mais si, si fait !.. mais j'ai commandé un déjeûner au café de Paris... un déjeûner exquis... (*baissant la tête près des plats*). Tiens, mais voilà mes plats !.. c'est exactement... (*Fabien le repousse*).

FABIEN, *riant.*

Ah ! ah ! ah !.. (*à part*). J'y suis !

DOROTHÉE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! quelle ressemblance !

MONTGIBAUT, *riant plus fort.*

Oh ! oh ! oh ! c'est invraisemblable, ça, mon cher !... Du champagne, groom ! (*Muller passe à sa gauche*).

OLGAR, *repoussant Muller qui passe à la droite de Montgibaut.*

Mais vous ne déjeûnerez pas ici !.. mais je ne veux pas !.. mais je vous attends, beau-père ! (*il prend Montgibaut par le bras*).

MONTGIBAUT.

Mais me laisserez-vous !...

FABIEN, *se renversant à force de rire.*

Ah ! ah ! ah !..

OLGAR, *empêchant Montgibaut de déjeûner, et repoussant de nouveau Muller en tournant autour de Montgibaut.*

Mais votre bouche est à moi !.. mais votre estomac est à moi !

MONTGIBAUT.

Sapristi ! vous me faites boire de travers !

MULLER, *repoussant Olgar.*

Eh ! lâchez donc !

OLGAR, *reconnaissant Muller.*

Tiens, tiens, tiens ! mon tailleur !.. ah ! gredin !.. (*Il veut s'élancer sur lui, Dorothée le prend par le bras et le fait pirouetter devant elle; Muller se retire au fond*)

DOROTHÉE.

Mais, monsieur, est-ce qu'on vient comme ça déranger les honnêtes gens qui déjeûnent ?.. (*Ele va prendre la place au milieu de la table* (1).

MONTGIBAUT

C'est vrai, ça !.. je me trouve bien ici, moi !.. j'aime tout ce que je mange, tout ce que je bois, tout ce que je vois !.. (*il regarde Dorothée*) ça m'enchante ! ça me chatouille ! ça me... la maison est bonne... touchez-la, monsieur Fabien... je ferai comme la maison Brizac, de Bordeaux... je ne retire plus mon argent.

DOROTHÉE, *passant à la gauche de Fabien et à part.*

Il a lu la lettre !..

MONTGIBAUT, *mettant sa perruque de travers.*

Du champagne, groom ! (*Muller s'approche et verse à boire*).

DOROTHÉE, *bas à Fabien.*

Vous épouserez sa fille, Monsieur !

FABIEN, *bas.*

Non... j'aime quelqu'un !...

(1) O, Mont, Mul, D, F.

DOROTHÉE.

Ah !... mon dieu !

OLGAR, *regardant Montgibaut, et à part.*

Oh ! je te repêcherai, toi !

ENSEMBLE.

AIR : *Quel miracle, quel spectacle ! (Cagliostro.)*

MONTGIBAUT, FABIEN, MULLER.

Je veux / Il faut } boire
A la gloire
De l'illustre maison ;
A plein verre,
Je / Il l'espère,
Vous me / On lui } ferez / a raison ;
Allons, trinquons
Et buvons !

DOROTHÉE, *à part.*

Dois-je croire
Cette histoire ?
Quelque foll' liaison ;
Ah ! j'espère
Si bien faire,
Qu'il entendra raison ;
Oui, oui, nous verrons...
Nous verrons.

(Fabien et Mongibaut debout tringuent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon élégant. Portes latérales. Porte au fond. Un bureau à droite, 1er plan. Fauteuils.

SCENE PREMIERE.

FABIEN, DOROTHÉE, *puis* MORICAUD, *puis* MONTGIBAUT, COMMIS.

(*Au lever du rideau quatre commis sont en scène, Fabien entre par le fond.*)

FABIEN, *tenant un grand portefeuille.*

C'est bien, Messieurs... voilà de grandes affaires qui nous arrivent... il faut redoubler de zèle... ah ! Monsieur Auguste, voyez, à l'entrepôt, cette partie de café de Melchior et ce que l'on peut faire sur cette consignation... vous, Monsieur Desplaces, si l'on demandait du papier sur Hambourg... sur Vienne... sur Francfort... voici la note du portefeuille... est-elle exacte ?.. (*Il la parcourt.*)

DOROTHÉE, *entrant et apportant sur un plateau un verre d'eau qu'elle pose sur le bureau, à part.*

Allons donc ! Je lui ai remis du courage au cœur !.. il s'est réveillé, le voilà parti !

FABIEN.

Quant à vous, Ernest, vous irez à la banque... on a doublé le crédit de ma maison.

DOROTHÉE, *à part.*

De sa maison !.. il l'a dit !

(*Montgibaut paraît au fond, Dorothée sort à gauche,*)

FABIEN, *continuant sans voir Montgibaud.*

Durand, vous ferez attendre notre agent de change... Je vais recevoir les administrateurs du nouveau chemin de fer...

MONTGIBAUT, *frappant avec sa canne.*

Bravo ! bravo ! bravo ! (1).

FABIEN.

Monsieur de Montgibaut !

(1) M, F.

MONTGIBAUT.

Ne vous dérangez pas... Je vous écoute, je vous admire donnant vos ordres comme Napoléon... les rois attendaient dans son antichambre ; chez vous, ce sont les agents de change !.. allez toujours, j'attends ! (*Il prend une chaise et s'assied au milieu du théâtre.*) comme un roi !

FABIEN, *à Montgibaut.*

Pardon !.. (*Aux commis.*) Messieurs, j'ai des signatures à vous donner... approchez.., (*Il s'assied à son bureau, les commis s'approchent.*)

MONTGIBAUT.

C'est ça !.. approchez, ministres !

MORICAUD, *entrant par la gauche.*

Monsieur, votre toilette...

FABIEN.

Je ne sortirai pas ce matin.

DOROTHÉE, *entrant par la gauche.*

Monsieur, votre déjeûner !

FABIEN.

Merci... Je n'ai pas le temps ! (*Il signe.*) (1).

MONTGIBAUD *avec enthousiasme.*

Il n'a pas le temps de déjeûner !

MORICAUD, *à demi-voix, à Dorothée.*

Vous voyez, petite mère, me voilà rentré au service de mon ancien maître... Je suis redevenu valet-de-chambre, pour vous plaire.

DOROTHÉE.

Chut !.. dites-moi, le bouquet... l'avez-vous porté ?..

MORICAUD.

A Mademoiselle Caroline de Montgibaut... c'est fait !.. au nom de M. Fabien... c'est drôle !

(1) D, O, M, C.

Je croyais que c'était M. Olgar qui l'avait commandé.

DOROTHÉE.

Ça ne vous regarde pas ; allez à vos affaires.

MORICAUD.

C'est juste !.. (*á part.*) Elle a un air de reine qui me tient toujours bride en main. (*Il sort á gauche.*)

FABIEN, *après avoir remis plusieurs papiers aux commis.*

Voilà qui est fini... allez, Messieurs... (*Les commis sortent par le fond.*)

MONTGIBAUT.

Allez !.. et dire qu'avec une douzaine de paraphes, il vient peut-être de remuer des millions !.. saperlotte !.. que c'est beau ! |

DOROTHÉE, *penchée sur sa chaise.*

N'est-ce pas que c'est beau ?..

MONTGIBAUT.

Ah ! c'est toi... toujours fraîche et jolie !.. oui, c'est beau la banque ! (*Il se lève, Dorothée range la chaise.*) (1).

FABIEN, *redescendant.*

Ne vous y fiez pas trop !.. dorure Christofle, ça brille en dessus...

MONTGIBAUT.

Allons donc ! toujours l'argent... l'or...

Air : *ce boudoir est mon parnasse*

L'or qu'on prête, qu'on manie,
Qu'on rend, qu'on garde... un banquier,
Dont la caisse est bien garnie,
Est semblable au pâtissier;
Il s'attache à ce qu'il tâte...
Vous ne pouvez pas, je crois,
Mettre la main à la pâte
Sans qu'il vous en reste aux doigts.

DOROTHÉE.

Ah ! ah ! ah !.. c'est ça !

MONTGIBAUT.

Et quand on a comme vous de l'activité, de la capacité, et...

DOROTHÉE.

De la probité...

MONTGIBAUT.

C'est la vérité... (*Lui prenant le menton.*) Petite futée !

FABIEN, *qui a réuni des papiers et va pour sortir.*

Pardon, Monsieur, les administrateurs de notre chemin de fer doivent m'attendre.(2).

MONTGIBAUT.

Allez, mon associé... à propos... et moi qui oubliais, en parlant d'argent, que je suis à sec.. plus rien... dans votre diable de Paris, ça va, ça va !. on croit avoir de l'or plein ses poches, brrr !.. du vif argent, qui vous file entre les doigts !.. avec ça, tout ce qui est beau me tente.

DOROTHÉE.

Ça peut mener loin !

FABIEN.

Et combien ?..

MONTGIBAUT.

Une centaine de louis.

FABIEN.

Je vais vous envoyer cela !

DOROTHÉE, *l'arrêtant, bas.*

Et sa fille... vous oubliez...

FABIEN.

Ah ! pardon,.. comment se porte mademoiselle Caroline ?..

DOROTHÉE.

Votre charmante fille...

MONTGIBAUT.

Bien, bien !.. (*Fabien sort á gauche, Montgibaut l'accompagne.*)

DOROTHÉE, *á part, en passant à droite.*

Si je pouvais entortiller le papa !

SCENE II.

MONTGIBAUT, DOROTHÉE.

MONTGIBAUT, *à Fabien, à la cantonade.*

Expédiez-moi promptement... elle m'attend dans la voiture.

DOROTHÉE.

Mademoiselle Caroline !.. elle est en bas ?.. mais, je cours...

MONTGIBAUT, *la retenant.*

Où donc ?

DOROTHÉE.

La chercher, Monsieur; il ne faut pas qu'elle attende !.. c'est ici...

MONTGIBAUT.

Ici ?.. du tout, du tout !.. il est inutile qu'elle vienne.

DOROTHÉE.

Tiens ! et pourquoi ça, Monsieur ?

MONTGIBAUT.

Pourquoi ! pourquoi !.. parce que, Dorothée... parce que. .

DOROTHÉE, *á part.*

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il se douterait ?..

MONTGIBAUT, *à part.*

Ça l'interloque !.. elle a compris.

DOROTHÉE.

Est-ce que vous craignez que... la présence de M. Fabien... d'un beau jeune homme ?..

MONTGIBAUT.

Tu n'y es pas, Dorothée.

DOROTHÉE.

Est-ce que je ne suis pas là ?

MONTGIBAUT.

Tu y es... c'est justement pour ça.

DOROTHÉE.

Plaît-il ?

(1) D, M, F.
(2) D, F, M.

MONTGIBAUT.

Dame!..

DOROTHÉE.

Vous dites?

MONTGIBAUT.

Je dis qu'il y a des situations... à cause des convenances... ce n'est pas que je veuille... ah! Dieu! tu es libre, Dorothée... eh! eh! eh!.. tu es libre et gentille!

DOROTHÉE.

Monsieur!.. J'ai peur de comprendre...

MONTGIBAUT.

Moi, vois-tu, ça m'est égal, j'ai du plaisir à te voir... Je dis même plus, à la place de Fabien... eh! eh! eh!..

DOROTHÉE.

Eh! quoi! monsieur, vous, un brave homme, vous avez pu juger aussi légèrement une honnête fille... (*Elle se détourne avec émotion.*)

MONTGIBAUT.

Allons! allons! que diable! c'est assez naturel... d'abord, parce que, dans le monde, on se trompe toujours moins en pensant le mal que le bien... et puis... écoute donc, ma fille... un jeune homme aimable qui... et une jeune fille charmante qui... et, tous deux, sous la même couverture d'ardoises... eh! eh! eh! on peut croire...

DOROTHÉE.

Croire! quoi, monsieur?

MONTGIBAUT.

Mais quand je te dis qu'à sa place...

DOROTHÉE.

Fi! c'est indigne à vous... ce que vous dites là!.. ah!.. je n'y avais jamais pensé... parce qu'une pauvre fille a de l'amitié, du dévouement pour le fils de sa bienfaitrice... parce qu'elle l'aime comme un frère...

MONTGIBAUT.

Oh! un frère!..

DOROTHÉE.

Oui, un frère... c'est le mien... c'est ma mère qui l'a nourri de son lait... Madame Darcy m'éleva avec lui, près de lui... elle m'appelait sa fille... comme il m'appelait sa sœur... car, voyez-vous, je n'avais plus d'autre famille... ma mère était morte à leur service! (*Elle essuie une larme.*)

MONTGIBAUT, *ému.*

Bien, bien, Dorothée!

DOROTHÉE.

Et, plus tard... quand il fut orphelin comme moi... quand il n'avait plus que moi... qu'est-ce qu'il fallait donc faire?.. le quitter, l'abandonner comme tous les autres!.. pauvre garçon!.. eh bien! non, que je me dis; il était mon frère dans ses jours de prospérité... je serai sa sœur quand le malheur lui arrive!.. et je suis restée là pour le consoler, pour lui donner du courage... car, sans moi, il serait mort!

MONTGIBAUT, *s'attendrissant comme elle.*

Assez, Dorothée, assez!

DOROTHÉE.

Et il a vécu... pour lui, pour moi!.. mes jours, mes épargnes, mon amitié, voilà ce que je lui offris!..

Air : *des frères de lait.*

Par mes conseils le comptoir de son père
S'est relevé! ce qu'il est aujourd'hui
Il me le doit... et voilà le mystère
Qui m'a contrainte à rester près de lui,
J'étais sa sœur, son guide, son appui.
Et c'est pour prix d'un dévoûment modeste,
De ce cœur pur, noblement éprouvé,
Qu'on me ravit mon honneur, qui me reste,
Ce bien... le seul que j'avais conservé!

MONTGIBAUT *pleurant.*

Assez, saperlotte! assez!.. vous êtes une bonne et honnête fille!.. je te demande pardon... (*Otant son chapeau.*) Permets-moi de vous embrasser!..

DOROTHÉE.

Dame! monsieur... si ça vous fait plaisir. (*Montgibaut l'embrasse.*)

MONTGIBAUT.

Oui, oui... j'ai eu tort... mais c'est que ce petit Fabien, avec son air sentimental...

DOROTHÉE.

Eh! bien, s'il a une passion dans le cœur.

MONTGIBAUT.

Ah! bah! une folie de jeune homme?..

DOROTHÉE.

Que vous êtes naïf!.. (*Se reprenant.*) En ce cas, est-ce que je le saurais?.. non, monsieur, celle qu'il aime est une jeune fille d'une famille distinguée comme la vôtre!.. qui a un père considérable... comme vous!..

MONTGIBAUT.

Tiens! tiens! tiens!

DOROTHÉE.

Mais il s'est choisi un gendre, qui n'est pas fort.

MONTGIBAUT.

Un imbécille?

DOROTHÉE.

Comme le vôtre.

MONTGIBAUT.

Tiens! tiens! tiens!.. et cette jeune fille?..

DOROTHÉE.

Est charmante!.. c'est tout le portrait de son père.

MONTGIBAUT.

C'est ma fille, saperlotte!

DOROTHÉE.

Ça l'est!

MONTGIBAUT.

Allons donc! il ne m'en a jamais ouvert quoique ce soit!

DOROTHÉE.

Ah! lui, qui ne fait que commencer, et vous, qui êtes si riche!.. il est bien trop délicat pour ça!

MONTGIBAUT.

Tant mieux!.. j'ai donné ma parole...

DOROTHÉE.

A M. Olgar!

MONTGIBAUT.

A sa tante... et, entre nous... je crois que ma fille l'aime.

DOROTHÉE.

Sa tante?

MONTGIBAUT.

Eh! non... qu'elle est naïve!.. (*Se reprenant.*) Olgar!..

DOROTHÉE.

Je ne crois pas.

MONTGIBAUT.

Qu'est-ce que tu me dis là?

SCENE III.

LES MÊMES, OLGAR, CAROLINE.

OLGAR, *entrant par le fond et donnant la main à Caroline.*

Oh! palsambleu! belle demoiselle, je ne souffrirai pas...

CAROLINE.

Mais, monsieur...

MONTGIBAUT.

Ma fille! chut! (*Il remonte.*)

OLGAR.

Non, non!.. eh! c'est le père Camus de Montgibaut. (1)

DOROTHÉE, *à demi-voix, à Montgibaut.*

Oh! le père Camus!

CAROLINE, *allant à lui.*

Mon papa!

MONTGIBAUT.

Comment se fait-il?.. (2)

OLGAR.

Que je donne la main à mademoiselle?..voici, beau-père!.. je venais chez mon ami Fabien, pour lui parler de mes fonds... lorsqu'à sa porte, je vois une voiture... et, à la portière de cette voiture, un gant blanc, sur un moule délicieux... j'avance la tête... et je vois une robe blanche, aussi sur un moule délicieux... je devine que c'est une femme...

DOROTHÉE.

Comme c'est malin!

OLGAR.

Alors je me dis: c'est quelque jolie visiteuse pour ce gaillard de Fabien!..

MONTGIBAUT.

Hein?

DOROTHÉE *vivement.*

M. Fabien ne reçoit pas de visiteuses... (3) des mères de famille, je ne dis pas... ça se conçoit! toutes les familles qui ont des demoiselles à marier lui font des avances... c'est tout simple! un gentil garçon qui est en train de devenir millionnaire!.. il se mariera... (*Bas, à Montgibaut.*) Regardez donc votre fille!.. (*Caroline paraît très émue.*)

OLGAR.

Mon Dieu! on sait ça.. enfin, je reconnais mademoiselle... seule... je veux monter dans la voiture...

MONTGIBAUT.

Bref? (1)

CAROLINE.

Alors, mon papa, j'ai mieux aimé descendre et prier M. Olgar de m'amener ici, chez M. Fab...

DOROTHÉE, *bas, à Montgibaut.*

Chez M. Fabien!

CAROLINE.

C'est-à-dire près de vous.

OLGAR.

Voilà!

MONTGIBAUT.

Tu as bien fait, parce que .. (*remarquant le bouquet de Caroline*) ah! voilà des fleurs qui embaument!.. qui est-ce qui t'a envoyé ce joli bouquet? (*Caroline baisse les yeux.*)

OLGAR, *bas, à Dorothée.*

C'est le mien, que tu lui as fait remettre... merci!

DOROTHÉE.

Dame! vous voyez... (*Bas, à Montgibaut.*) C'est M. Fabien!

MONTGIBAUT.

Eh! mais ne tremble donc pas.. il n'y a pas de mal... c'est un brave garçon.

OLGAR, *le saluant.*

Monsieur... papa beau-père!.. je suis confus... (*bas à Dorothée*). Tu vois, la pêche a réussi... à moi le brochet!

DOROTHÉE, *à part.*

C'est ce que nous verrons!

MONTGIBAUT, *remontant.*

Ah! çà mais... et mon argent?.. je suis pressé de courir (2).

OLGAR.

Et, ce soir, nous allons au spectacle.

MONTGIBAUT.

Ah!

DOROTHÉE.

Permettez... c'est impossible... M. Fabien compte sur M. Montgibaut... l'invitation est chez vous.

CAROLINE, *vivement.*

Papa accepte.

DOROTHÉE.

Monsieur accepte.

(1) O, D, R, C.
(2) O, M, C, D.
(3) O, M, D, C.

(1) O, D, M, C.
(2) O, M, D, C.

OLGAR.

Comment!.. je vous mène au spectacle... aux Français... j'ai une loge.

DOROTHÉE.

Justement, M. Fabien en a fait louer une pour l'Opera.

OLGAR.

Mais...

CAROLINE.

Papa n'aime que l'Opéra!

DOROTHÉE

Monsieur n'aime que l'Opéra.

MONTGIBAUT.

Oui, oui, je n'aime que l'Opéra... la danse surtout!.. il y a là des petites pirouetteuses... qui... que... (*réfléchissant que sa fille est là, et la regardant*) Oh!.. (*d'un ton de reproche à Olgar*). Il n'y a pas de pirouetteuses, Monsieur!

OLGAR.

Eh! qui est-ce qui vous dit le contraire?.. Ah! çà, mais, je ne peux pas remplir ma loge à moi tout seul!

SCENE IV.

OLGAR, MONTGIBAUT, FABIEN, DOROTHÉE, CAROLINE.

FABIEN, *entrant par la gauche, à la cantonade.*

Maladroit! je vous avais ordonné... Ah! monsieur Montgibaut, que j'ai d'excuses à vous faire!... j'avais donné à un commis cet or pour vous... et je le retrouve sur mon bureau.

MONTGIBAUT.

Il n'y a pas de mal... il n'y a pas de mal... au contraire... j'ai causé avec cette fille qui m'a parlé de vous.

FABIEN.

De moi!..

DOROTHÉE, *bas à Fabien.*

Regardez donc à gauche!.. (*elle remonte un peu*).

FABIEN, *se retournant et allant à Caroline.*

Ah! Mademoiselle, pardon (1)... je n'avais pas eu l'honneur...

OLGAR.

C'est moi qui t'ai amené Mademoiselle, mon cher! ah! tu me dois de la reconnaissance... et, pour ça, tu me donneras bien une place dans ta loge, ce soir...

DOROTHÉE, *à part.*

Aie!

FABIEN, *étonné.*

Dans ma loge?..

(1) O, M, D, F, C,

MONTGIBAUT.

Nous acceptons... merci (1)!

CAROLINE.

J'adore la musique... comme M. Fabien.

FABIEN.

Ah! Mademoiselle... enchanté... (*à part*). Quelle loge?

OLGAR.

C'est convenu, je m'invite dans ta loge.

FABIEN.

Mais je n'en ai pas.

DOROTHÉE, *à part.*

Aïe!

MONTGIBAUT.

Hein?

OLGAR.

Ah! bah!

DOROTHÉE, *à Montgibaut, bas.*

Prétexte!.. pour s'en débarrasser.

OLGAR.

Mais alors...

DOROTHÉE, *à Olgar, bas.*

Taisez-vous donc, c'est indiscret!

OLGAR, *étonné.*

Tu crois?

MONTGIBAUT.

Allons... bonjour... à ce soir... (*bas à Fabien*). Je comprends... nous acceptons!..

FABIEN.

Vous... (*Dorothée le fait taire*).

MONTGIBAUT.

Je reconduis ma fille... et puis, je suis attendu chez mon tailleur... (*à Fabien*) le vôtre.... M. Wechmann... il m'avantage beaucoup... avec ses habits, je deviens un beau, je n'ai presque plus de ventre!.. Allons, Caroline...

DOROTHÉE, *bas à Fabien.*

Donnez donc le bras à Mademoiselle.

OLGAR, *faisant un mouvement pour offrir sa main à Caroline.*

Mademoiselle...

DOROTHÉE, *le retenant pendant que Fabien offre son bras.*

Restez, j'ai à vous parler... (*bas à Fabien*). Allez.. allez... (*Elle les accompagne. Montgibaut, Fabien et Caroline sortent par le fond*).

SCENE V.

DOROTHÉE, OLGAR.

OLGAR.

Ah! mais... ah! mais...

(1) O, D, M, F, C.
(2) O, D, F, M, C.

DOROTHÉE, *le retenant.*

Restez donc !...

OLGAR.

Ah ! çà, qu'est-ce que tu as à me dire ?.. tu me retiens !...

DOROTHÉE.

Pour vous demander... où en est la pêche au beau-père ?

OLGAR.

Que le bon Dieu te patafiole !... c'est pour ça que tu m'arrêtes, et tu crois que je vais être assez bête pour rester... (*Changeant de ton.*) Ça ne va pas mal, merci... seulement, le papa Montgibaut, que je respecte beaucoup... mais qui est une vieille... tortue, traîne les choses en longueur, et les créanciers, que je ne respecte pas... menacent de me fourrer dedans, quelque part.

DOROTHÉE.

Vraiment ?

OLGAR.

Et, ma foi, pour en finir... j'avais une idée... oui, je ne suis pas plus bête qu'un autre...

DOROTHÉE, *à part.*

Qui n'est pas plus bête que vous... (*haut*) Et cette idée ?..

OLGAR.

C'était d'enlever la petite.

DOROTHÉE.

Ah ! c'est affreux !

OLGAR.

J'avais même préparé une lettre... dont j'avais chargé Moricaud... Moricaud !.. votre Moricaud !..

DOROTHÉE.

Eh ! bien, oui... mais quelle lettre ?

OLGAR.

Pour attirer cette petite dans un piége... en tout bien, tout honneur... Son imbécille de père...

DOROTHÉE.

Que vous respectez...

OLGAR.

Beaucoup !... est toujours là pour m'empêcher de faire ma cour... je la ferais alors tout à mon aise... toujours en tout bien, tout honneur... et le vieux brochet n'aurait pu me refuser sa progéniture... ainsi surprise, compromise et conquise !...

DOROTHÉE.

Ah ! miséricorde !

OLGAR.

Adieu ! je cours les repêcher... Je vais presser le père, faire l'œil à la fille... J'ai l'œil très chatoyant... hein ? comment le trouves-tu ?.. et si les choses n'avancent pas, ma foi, en avant le billet incendiaire !

DOROTHÉE.

Mais vous êtes un gueux !

OLGAR.

Oui, quelquefois... mais, vois-tu, ce sont là les grands moyens... les moyens régence... qu'on n'emploie qu'à la dernière extrémité.

Air : *de Joseph.*

Deux jolis Dieux règnent sur cette terre,
Le dieu d'amour, le dieux d'hymen ;
L'un est un drôle adroit et sanguinaire,
Et l'autre un savant médecin ;
Qu'une jeune fille s'égare,
A son secours qu'appelle-on ?
L'Hymen... brave dieu qui répare
Les torts du petit Cupidon.

(*Il va pour sortir.*)

DOROTHÉE, *à part, réfléchissant.*

Ah ! c'est bon à savoir !..

FABIEN, *entrant à la cantonade.*

Bien ! bien ! faites attendre le tailleur.

OLGAR, *près de la porte.*

Ah ! Fabien... je compte sur une place dans ta loge... Adieu, cher, adieu !..

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

DOROTHÉE, FABIEN.

FABIEN.

Ah ! ça, qu'est-ce qu'il a donc avec ma loge ?

DOROTHÉE.

Votre tailleur vous attend, Monsieur.

FABIEN.

Eh ! qu'il attende !.. Il prétend toujours que je lui ai commandé quelque chose, celui-là !

DOROTHÉE, *à part.*

Pauvre Muller !.. mon amoureux !.. Il saisit le moindre prétexte...

FABIEN.

Mais, M. Montgibaut aussi... qui me remerciait..

DOROTHÉE.

C'est juste... vous le menez à l'Opéra, c'est convenu.

FABIEN.

Mais l'Opéra m'ennuie !

DOROTHÉE.

Eh ! bien ! vous n'écouterez pas... vous regarderez mademoiselle Caroline... qui vous regardera aussi.

FABIEN.

Allons, te voilà encore avec tes idées !

DOROTHÉE.

Dame !.. j'y tiens, à mes idées... parce qu'elles sont bonnes ! et vous y viendrez aussi, à force d'être là, près d'elle... de sentir son bras toucher le vôtre... son regard chercher le vôtre... vous finirez par prendre feu !

FABIEN.

Allons, tu es folle !

DOROTHÉE.

Un peu... pour vous !.. et voyons, est-ce

qu'il n'y a pas là quelque chose pour cette bonne fille... qui vous aime ?

FABIEN.

Dorothée !

DOROTHÉE.

Vous vous troublez... c'est bon signe... Est-ce que vous croyez que je n'ai pas remarqué que vous vous occupez un peu plus d'elle... que vous lui parlez avec plaisir... Ça vient, Monsieur, ça vient !

FABIEN.

C'est possible !.. Elle est bien... elle a de l'esprit... et puis, se retrouver toujours là, en face de deux jolis yeux... d'une taille...

DOROTHÉE.

Charmante !..

FABIEN.

Ça vous bouleverse, ça vous...

DOROTHÉE, *un peu émue.*

Là ! vous voyez bien !

FABIEN.

Aussi, je ne veux plus la revoir !

DOROTHÉE.

Parce que ?..

FABIEN.

Parce que je ne dois pas l'aimer... je ne puis pas l'épouser.

DOROTHÉE.

Et pourquoi ça ?.. Elle est riche... vous avez une bonne maison...

FABIEN.

Que je te dois !

DOROTHEE.

Et, pour votre bonheur, il ne vous manque plus rien... qu'une bonne femme.

FABIEN, *lui prenant la main.*

Et je l'ai trouvée !

DOROTHÉE.

Vous !

FABIEN.

Oui !.. apprends donc ce secret que je puis te révéler enfin !.. oui, c'est une bonne fille, qui, depuis trois ans, veille sur moi comme la sœur la plus tendre... elle m'a mis au cœur du courage, des espérances qui m'ont ouvert un nouvel avenir.

Air : *d'Arved.*

Je lui dois tout ! fortune, honneur, courage ;
Lui dire alors : soit ma femme...

DOROTHÉE, *très émue et à part.*

Qui ? moi !

FABIEN.

N'est-ce pas dire : achève ton courage,
Fais un heureux !.. non ! deux heureux, je croi.

DOROTHÉE.

Que dites-vous ?.. vous !.. ah ! quelle espérance !

FABIEN.

Mon cœur bannit d'autres vœux en ce jour,
Et je sens là que la reconnaissance
Auprès de toi peut être de l'amour !..

(Pendant ces trois derniers vers l'émotion de Dorothée s'est accrue au point, qu'elle se soutient à peine.

ah ! reviens à toi !.. quel trouble !..

DOROTHÉE.

Oui... la surprise... l'émotion... ah ! si vous saviez, quel bien !.. vous m'aimez ?..

FABIEN.

Tu douterais...

DOROTHÉE *très troublée, se remettant peu à peu.*

Non... non... je ne doute pas... et puis... ah !.. vous êtes un brave jeune homme !.. votre sœur !.. oui, je l'étais, je la suis encore... et c'est pour ça...

FABIEN.

Que tu acceptes !..

DOROTHÉE.

Que je refuse !

FABIEN.

Que dis-tu ?

DOROTHÉE *avec fermeté.*

Oui, je refuse... vous avez eu du courage !.. et moi aussi, j'en aurai !

FABIEN.

Tu ne m'aimes pas !..

DOROTHÉE.

Moi !.. mais si je m'en croyais, je vous sauterais au cou... je vous dirais : je vous... mais, vous avez cru que j'étais une honnête fille... merci !.. et c'est à cause de cela... devenir votre femme, ce serait gâter mon ouvrage, ce serait dire à tout le monde : ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi !.. et tout le monde aurait le droit de répéter, en me montrant, quand je passerais avec vous : « voyez-vous cette fille-là ? c'est Dorothée... la petite Dorothée !.. elle a été élevée par pitié dans une famille qui l'avait comblée de biens... et elle s'est emparée du fils de sa bienfaitrice pour en faire son mari !.. et, quand elle avait l'air de l'aimer comme une sœur, elle voulait être banquière !.. et, qui sait ?.. ça lui a peut-être coûté cher ! »

FABIEN.

Quoi ! l'on oserait croire...

DOROTHEE.

Puisqu'on ose déjà !.. et ce M. Montgibaut tout le premier...

FABIEN.

Mais c'est une calomnie !..

DOROTHÉE.

Qui aurait l'air d'une vérité...

Air : *précédent.*

N'en parlons plus !... laissez-moi mon courage !...
Car votre mère est placée entre nous ;
Elle me dit d'achever mon ouvrage,
Avec honneur, pour moi... comme pour vous !

FABIEN.

Tu m'aimeras... oh ! j'en ai l'espérance !

DOROTHÉE.

S'il était vrai !... mon devoir, en ce jour,
Pour mériter tant de reconnaissance,
Serait encor d'étouffer mon amour !
Pour mériter tant de reconnaissance,
Oui, je saurais étouffer mon amour !

FABIEN.

Quoi ! Dorothée...

DOROTHÉE *vivement.*

Épousez mademoiselle Caroline!.. il le faut! je vous en prie!.. Allons, monsieur, le père vous estime, la fille vous aime... vous l'aimez...

MONTGIBAUT, *en dehors.*

Eh! allez-vous-en au diable!

FABIEN.

M. de Montgibaut!..

DOROTHÉE.

Bravo!.. il vient ici... demandez-la!

SCENE VII.

FABIEN, MONTGIBAUT, DOROTHÉ.

MONTGIBAUT *furieux, ouvrant la porte du fond.*

Laissez-moi!.. ou je vous casse une chaise sur le torse!

FABIEN.

Qu'est-ce donc?

MONTGIBAUT *au comble de l'exaspération.*

Ah! vous voilà!.. ô! Providence, merci!.. sans ça, ma colère, mon indignation, me restaient sur le cœur... et j'étouffais!

FABIEN.

Qu'avez-vous, monsieur?

MONTGIBAUT.

Ce que j'ai!.. gred.. scélé.. polis.. j'étouffe tout de même!

FABIEN.

Vous voilà bien échauffé!

MONTGIBAUT.

Echauffé!.. je bouillonne comme une chaudière sans soupape!.. je vais éclater!.. (*Avec fureur*). Pour qui?.. pour quoi m'avez-vous pris? je vous le demande, répondez!..

FABIEN

Moi!..

MONTGIBAUT.

Oui! soyez franc, ayez le courage de votre opinion!.. nommez l'animal le plus grotesque, le plus ridicule!.. je m'attends à tout!.. nommez une huître un colimaçon, je ne serai pas surpris!.. descendez aux plantes, aux légumes, aux simples, je ne m'étonnerai pas; car, pour traiter un homme ainsi que vous m'avez traité, il faut l'estimer à l'égal du plus mince cucurbitacé!

DOROTHÉE.

Monsieur Montgibaut veut rire!

MONTGIBAUT, *avec fureur.*

Taisez-vous, ma mie!.. (*Avec plus de douceur.*) Tais-toi!.. (1). Je t'estime... tu es innocente de la chose, je veux bien; mais, (*très-fort*) monsieur!

FABIEN.

Monsieur, comme j'ai toujours professé pour vous le plus profond respect...

MONTGIBAUT.

Vous m'avez pris.. vous m'avez pris.. pour un brochet!

(1) D, M, F.

FABIEN.

Vous, Monsieur?

DOROTHÉE.

Permettez...

MONTGIBAUT.

Je te permettrai tout, Dorothée, pourvu que tu me permettes d'achever!.. (*A Fabien*). Ah! vous vous livrez à la pêche!.. à la pêche aux beaux-pères!

FABIEN.

Ah! c'est trop fort!

DOROTHÉE, *à part.*

Dieu! est-ce que monsieur Olgar?..

MONTGIBAUT.

Et pour les attraper.. ces excellents beaux-pères.. attraper.. c'est le mot!.. on leur jette des hameçons plus ou moins dorés... tels que voiture de louage, toilettes à crédit, déjeûners confortables!.. vous les amorcez, vous les câlinez, vous les truffez!.. (*S'écriant*). Ah!..

FABIEN.

Monsieur!..

DOROTHÉE.

Il étrangle!

MONTGIBAUT.

Et la lettre!.. la lettre de la maison Brizac, de Bordeaux.. que tu m'as glissée, toi.. et que j'ai lue bêtement, moi!.. car je n'aurais jamais laissé mes fonds.. si c'était un hameçon?

FABIEN.

Monsieur!.. vous attaquez mon honneur!

MONTGIBAUT.

Et, tout cela, pour enlever ma fille à ce vre monsieur Olgar.. pour..

FABIEN, *avec impatience.*

Mais, Monsieur, qui vous demande votre fille?

DOROTHÉE, *le retenant.*

Monsieur Fabien! (*Fabien remonte* (1).

MONTGIBAUT, *à Dorothée.*

Mais, ne m'as-tu pas?..

DOROTHÉE.

Arrêtez, monsieur Mongibaut; il y a erreur, assurément. Qui peut vous avoir dit?.. d'où savez-vous (2)?..

MONTGIBAUT.

De chez mon tailleur.. le vôtre!.. Oui, j'en frémis encore! j'étais allé chez lui pour essayer un habit puce et un pantalon marron; et, comme j'étais seul, dans un petit boudoir, à rentrer dans mes chausses, j'entends, près de là, prononcer mon nom; j'applique mon œil au trou de la serrure, et je vois cinq ou six garçons.. assis les jambes croisées, comme des Turcs!.. « C'est lui, » disait l'un en ricanant, « c'est le père Camus... » (*à Fabien*) (une moitié de mon nom, monsieur), « le papa de la petite c'est le brochet, c'est le goujon qu'on pêche à la ligne, comme dit Muller! » « Ah! ah! ah! ah! » disait l'autre, en ricanant plus fort, « c'est le

(1) M, D, F.
(2) F, M, D.

Montgibaut...» (*à Dorothée*), (l'autre moitié de mon nom, monsieur), « qui mord à l'hameçon comme une carpe qu'il est, etc., etc., etc.. » et, là dessus, ils ricanaient tous... Ils se permettaient des lazzis... Oh! ma foi! je n'y tiens plus! je me sens bouillir!. j'enfonce la porte, je me précipite la canne en avant, sur ces Turcs insolents ; et, surpris comme la Smalah du nommé Abd-el-Kader, je les rosse, je les abîme, je les massacre !.. ma canne y est restée en deux... C'est pour ça que vous me voyez sans !

DOROTHÉE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... ces pauvres tailleurs !

FABIEN

Et c'est sur de pareils propos que vous m'accusez?

MONTGIBAUT.

Niez-vous?

DOROTHÉE.

Mais, oui ; car ce n'est pas !...

SCÈNE VIII.

FABIEN, MONGIBAUT, MORICAUD, DOROTHEE, puis MULLER.

MORICAUD *entrant par le fond.*

Monsieur, le petit tailleur attend...

MONGIBAUT, *reconnaissant Moricaud.*

Ah ! mais... ah ! c'est lui !.. c'est toi, faquin !

MORICAUD.

Plaît-il, Monsieur ?..

DOROTHÉE.

Qui ça, Moricaud !..

MONGIBAUT

Ah ! c'est Moricaud !.. ah ! c'est le cocher.. (*Il le prend au collet*).

DOROTHÉE, *à part.*

Aie !

FABIEN.

Que veut dire ?..

MORICAUD, *s'éloignant.*

Mais, Monsieur, je ne vous ai jamais versé (1).

MONTGIBAUT.

Non... mais c'est toi qui conduisais l'élégant escargot, doublé de brocatelle, que vous m'avez galamment offert, le jour de mon arrivée.

FABIEN.

Moi !.. je vous ai offert ?..

DOROTHÉE.

Oui, oui... laissez dire !

MONTGIBAUT.

Eh! bien, à qui appartenait cet escargot mirobolant? A qui? à qui?

DOROTHÉE.

Parle, Moricaud ! dis la vérité !

(1) F, M, D, Moricaud.

MORICAUD.

La vérité vraie?

DOROTHÉE.

Oui ! oui !

MONTGIBAUT ET FABIEN.

Parleras-tu?

MORICAUD.

Dame ! c'était un locatis... que mon maître d'alors avait loué.

MONTGIBAUT.

Loué !.. et d'un !.. loué !.. à qui?

MORICAUD.

A qui?

DOROTHÉE.

Moricaud... la vérité !

MORICAUD.

Toujours vraie?

DOROTHÉE.

Toujours !

MONTGIBAUT ET FABIEN.

Parle donc !.. à qui?

MORICAUD.

Eh ! bien, à M. Olgar... qui ne payait pas... à telles enseignes qu'on n'a pas voulu lui continuer l'abonnement, au même prix.

MONTGIBAUT.

A Olgar?

DOROTHÉE.

Voilà le mot lâché... je ne voulais pas vous le dire.

MONTGIBAUT.

Mais comment se fait-il alors que...

MULLER, *entrant par le fond.*

Monsieur, votre habit...

MONTGIBAUT, *le voyant.*

Ah ! votre petit groom !

FABIEN.

Vous voulez dire le garçon tailleur...

DOROTHÉE.

Aie !

MONTGIBAUT.

Garçon tailleur, ça?.. c'était votre groom !

FABIEN.

A moi?

DOROTHÉE.

Il a pris un état... il aime mieux ça !

MONTGIBAUT, *le prenant au collet.*

Mais viens donc ici, gredin !.. viens donc !..

MULLER, *se dégageant.*

Monsieur !.. lâchez !.. (2). Vous n'avez pas le droit de déchirer cet habit ; je ne vous l'ai pas fourni !

MONTGIBAUT.

Tais-toi, et réponds ! Tu es de chez Wechman, le tailleur?

MULLER.

Je suis son coupeur.

MONTGIBAUT.

Tais-toi !.. (*aux autres.*) Ne l'influencez pas ! (*Haut.*) Tu vas me dire et tôt, tôt... qui

(1) F, Mul, M, D, Mor.
(2) Mul, F, M, Mor.

est-ce qui vous a appris la pêche aux beaux-pères?..

MULLER.

Dame! faut-il dire?

DOROTHÉE.

Oui, la vérité.

MULLER.

Rien que la vérité?

MONTGIBAUT.

Toute la vérité, ou je te casse quelque chose.

MULLER.

Eh bien! c'est M. Olgar!

DOROTHÉE.

Là!.. (1).

MONTGIBAUT.

Olgar! tu connais... vous connaissez?..

MULLER.

C'est nous qui l'habillons... à telles enseignes qu'il ne paie pas, et que mon maître le poursuit.

MORICAUD.

Comme le mien.

DOROTHÉE.

Comme tous les autres.

MONTGIBAUT.

Olgar! la tête me tombe des épaules! mais non... mais il est riche... et les fonds considérables qu'il a chez vous. .

FABIEN.

Chez moi?.. mais pas du tout!

DOROTHÉE.

C'est lui qui est son débiteur.

MONTGIBAUT.

Ah! bigre!

SCENE IX.

MULLER, FABIEN, OLGAR, MONTGIBAUT, DOROTHÉE, MORICAUD.

OLGAR, *parlant au fond, à la cantonade.*

Je vous demande jusqu'à demain... jusqu'à demain seulement!

MONTGIBAUT, *allant à lui.*

Ah! c'est lui, c'est toi, c'est...

OLGAR.

Bonjour, papa... ça va bien, merci! (*bas, à Fabien.*) On veut me coffrer... prête-moi dix mille!..

MONTGIBAUT, *lui donnant un coup de poing.*

Ah! gueux!.. v'lan!

OLGAR, *se retournant.*

Plaît-il?

MONTGIBAUT.

Ah! jeune homme charmant... jeune homme rangé.. jeune homme cossu... lion!.. (*Nouveau coup de poing.*) V'lan!

OLGAR, *reculant un peu.*

Ah! mais, vous me faites mal!

MONTGIBAUT.

Tant mieux! Tu viens sans doute apporter de nouvelles sommes à ton banquier?

OLGAR.

Oui, je viens...

DOROTHÉE, *à part.*

Enferre-toi!

MONTGIBAUT, *lui donnant un coup de poing.*

Ah! scélérat! v'lan!

OLGAR, *reculant en tournant.*

Mais, sapristi! beau-père, vous me faites mal!

MONTGIBAUT, (*le poursuivant et le faisant reculer.*)

Ah! je suis une anguille!.. ma fille est un brochet!.. tu vas me pêcher à la ligne!.. Ah! polisson! (*Il lui donne une tape sur la tête.*

OLGAR, *revenu à sa place.*

Permettez...

MONTGIBAUT, *lui sautant au collet.*

Nie donc! nie donc! nie donc!

DOROTHÉE, *à part.*

Ça marche!

FABIEN, *s'interposant.*

M. Montgibaut!..

OLGAR.

M. Camus! sapristi! ne me tapez plus, ou je vous le rends... Ah! mais... j'ai des noirs!

MONTGIBAUT, *criant.*

Nie donc!

OLGAR, *criant plus fort.*

Oui, je nie!.. quoi?

MONTGIBAUT, *montrant Muller.*

Que ton tailleur te poursuit!..

OLGAR, *à Muller.*

Comment, drôle!

MULLER.

Dame! il voulait m'assommer!

MONTGIBAUT, *montrant Moricaut*

Que ton carrossier veut te faire coffrer!

OLGAR, *à Moricaut.*

Ah! misérable!

MORICAUT.

Holà! oh! n'approchez pas!

MONTGIBAUT.

Que ton banquier n'a pas un sou à toi!

OLGAR, *à Fabien.*

Hein? tu as dit?..

FABIEN.

Et! que diable veux-tu que je dise?

DOROTHÉE.

Monsieur a tout dit... c'est un banquier honnête, estimé, jouissant d'une réputation bien acquise... et il ne peut pas vous servir d'hameçon pour attraper un beau-père, surtout quand c'est un homme aussi respectable que M. de Montgibaut!

MONTGIBAUT.

Voilà! (*A Dorothée.*) Merci! merci!

(1) Mul, F, M, D, Mor.

OLGAR.

Ah ! c'est comme ça !.. ah ! Fabien !

FABIEN.

Assez !.. Je te prie de ne pas me mêler plus long-temps à ce tripotage!

MONTGIBAUT.

Bon jeune homme!.. c'est vous que ma fille...

OLGAR, *furieux*.

Comment ! votre fille !.. mais c'est indigne !... Mais est-ce que vous croyez que moi.. un lion, comme dit ce bonhomme (*Mouvement de Montgibaut,*) je vais me laisser égorger comme un agneau qui n'a pas encore de duvet!.. Ah ! mais non ! banquier ! (*Passant près de Dorothée.*) Ah ! mais non ! banquière !.. (1) Si j'ai pêché aux beaux-pères sur les brochets, tu as chassé aux commanditaires sur les bécasses, toi !

FABIEN.

Olgar !

DOROTHÉE.

Monsieur !

OLGAR.

Oui, aux commanditaires... avec mes propres armes !.. Tu as promené le bonhomme dans mon propre carrosse !.. tu l'as ébloui dans mes propres habits !.. tu l'as truffé avec mon propre déjeûner !

MONTGIBAUT.

Qu'est-ce que j'entends là ?

DOROTHÉE.

Monsieur, ne croyez pas!.. (2)

FABIEN.

C'est une calomnie ! vous me rendrez raison !

OLGAR.

Demande donc à ces drôles-là... tes complices !..

MORICAUD ET MULLER.

Ah ! dites donc, vous !

OLGAR.

Demande donc à Dorothée... ta petite !..

MONTGIBAUT.

Sa petite ?...

DOROTHÉE.

Taisez-vous ! ou je vous arrache les yeux !

MONTGIBAUT.

Mais, c'est affreux !.. mais, je bondis ! mais, c'est un tissu d'horreur et d'abomination !... L'un me pêche comme une bécasse !.. l'autre me chasse comme un broch... Non... non... c'est-à-dire que le JUIF ERRANT est honnête à côté de ça !..

DOROTHÉE.

Vous pourriez penser?..

MONTGIBAUT.

Arrière, fille à double face !.. tu n'as plus ma confiance !

(1) Mul, F, O, D, Mor.
(2) Mul, F, M, D, O, Mor.

FABIEN.

Monsieur, je vous rendrai compte...

OLGAR.

Beau-père, je ne vous quitte pas ! (1)

MONTGIBAUT, *suffoquant.*

Laissez-moi !.. je ne vous crois plus !.. je vous hais !.. je vous maudis !... banquier, lion !..

Air : *honneur aux hussards.*

A ma fille pure et sans tache,
Si vous osez... ah ! d'un père irrité
Craignez la fureur ! je vous hache
Menu, menu, comme chair à pâté,
Menu, menu, menu, menu, comme chair à pâté,
Oui, sans pitié, je vous écharpe !
Je n'ai pas, ça paraît certain,
Des nageoires comme une carpe,
Mais j'aurai les dents d'un requin !

DOROTHÉE.

Monsieur, vous ne sortirez pas !

MONTGIBAUT.

Arrière !

ENSEMBLE.

Air: *de Farinelli.*

Ah ! c'est affreux ! ah ! c'est abominable !
De tout cela vous me rendrez raison...
De ces horreurs, l'un et l'autre est coupable
Et n'espérez de nous aucun pardon.

OLGAR ET FABIEN.

Oh ! c'est affreux ! oh ! c'est abominable !
De tout, morbleu vous me rendrez raison,
De ces horreurs, seul vous êtes coupable,
Et je saurai punir la trahison,

DOROTHÉE, MORICAUD, MULLER, *à Olgar.*

Ah ! c'est affreux ! ah ! c'est abominable !
Voilà l'auteur de cette trahison,
De ces horreurs, seul vous êtes coupable,
Et l'on devrait vous mettre à la raison.

DOROTHÉE.

Mais écoutez...

MONTGIBAUT.

C'est assez d'imposture !

FABIEN.

Monsieur, permettez-moi !

MONTGIBAUT.

Laissez-moi, malheureux !

OLGAR.

Moi, je vous suis !

MONTGIBAUT.

Va-t-en !.. ou je te jure
De t'arracher jusqu'au dernier cheveux.

Il porte la main sur la tête d'Olgar, un faux toupet lui reste dans la main. (*parlé.*)

Une perruque!

DOROTHÉE, *riant.*

Il n'a rien à lui !

ENSEMBLE.

Ah ! c'est affreux ! ah ! c'est abominable, etc.

(*Moricaud sort. Dorothée, Fabien et Olgar sont accablés. Montgibaut est sorti, mais il rentre tout-à-coup et vient donner un coup de pied, par derrière, à Olgar.*

(1) Mul, F, O, D, M.

MONTGIBAUT.

Vlan!.. (*Il sort vivement.*)

OLGAR.

Vous me faites mal, sapristi!..

(*Il le poursuit, et, près de la porte, il lance un coup de pied dans le vide.*

SCÈNE X.

FABIEN, OLGAR, DOROTHÉE, MULLER.

DOROTHÉE, *à part.*

Tout est perdu!

FABIEN, *à Dorothée.*

Mais tu m'expliqueras...

OLGAR, *revenant.*

Ah! mes petits amis... ah! vous m'avez traité comme un père dindon... merci! je n'ai pas l'âge!

MULLER.

Tiens! on l'est à tout âge... dindon.

DOROTHÉE.

N'est-ce pas donc... dindon!

OLGAR.

Ah!.. ah! tu as profité de mes confidences pour me flanquer dedans! ah! tu as voulu m'enlever mon brochet de beau-père!..

FABIEN.

Mais...

OLGAR.

Ah! tu as cru que l'héritière me glisserait dans la main comme une anguille... tranchons le mot, je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air... tu veux me la souffler!

DOROTHÉE.

Eh! bien! pourquoi pas?

FABIEN.

Dorothée!

DOROTHÉE.

Laissez-donc, monsieur... s'il croit vous mesquiner. (*vivement.*) Eh bien! oui, nous vous la soufflerons, parce qu'elle est gentille, parce qu'elle nous va, parce qu'il lui faut un joli garçon, et ce n'est pas vous!..

MULLER.

C'est çà!.. c'est ça!.. comme elle en découd!

OLGAR.

A la bonne heure!.. elle est franche... tu jettes le masque... j'aime mieux te voir à découvert! (*à Fabien.*) Ah! tu veux me la... je t'en défie!

FABIEN.

Toi, malheureux!

DOROTHÉE.

Mais, allez donc, monsieur.

OLGAR.

Oui, oui, je t'en défie, banquier! je te provoque, je te jette mon gant!.. j'abuse de mes avantages, c'est possible!..

MULLER.

Comme il se carre dans mes habits!

DOROTHÉE.

Le fat!

OLGAR.

Mais tu ne l'auras pas! tu en seras pour tes frais de pêche!

FABIEN.

Ah! tu le prends ainsi!.. eh bien! c'est ce que nous verrons!

DOROTHÉE.

Bravo!.. monsieur accepte le défi!

MULLER.

C'est ça!

FABIEN.

Oui, j'accepte!.. et je t'apprendrai que... Va-t-en au diable!

OLGAR.

J'y vais!.. le diable m'inspire!.. en avant le moyen incendiaire!.. Elle sera à moi; quand je devrais l'enlever à son bonhomme de père, comme à toi, banquier!

DOROTHÉE.

O ciel! vous oseriez...

OLGAR.

Adieu, banquière! (*Il sort vivement.*)

MULLER.

Qu'est-ce qu'il vous a dit?.. voulez-vous que je lui donne des calottes?

DOROTHÉE.

Eh! vite!

(*Elle lui parle bas et le fait sortir à droite pendant que Fabien parle.*)

SCÈNE XI.

FABIEN, DOROTHÉE.

FABIEN.

Une jolie fille comme Caroline à un sot comme lui!.. s'il l'enlevait!

DOROTHÉE.

Eh! non, monsieur, je serai plus leste que lui!.. cette lettre qu'il avait laissée, hier, ici... le moyen incendiaire, qu'il avait préparé pour éloigner M. Montgibaut, pour obtenir l'aveu de sa fille, il va tourner contre lui!

FABIEN.

Il me reproche d'aller sur ses brisées!

DOROTHÉE.

Et c'est vrai!.. oui! la ligne qu'il tenait dans sa main n'a pêché que pour vous! tout ce qu'il faisait pour jeter de la poudre aux yeux, c'est vous qui en profitiez; il n'y a qu'une chose de mon invention... c'est la perte de cette lettre, que le papa Montgibaut a lue... le vieil indiscret!.. j'en étais sûre!

FABIEN.

La lettre de Bordeaux?..

DOROTHÉE.

Qui vous a conservé sa confiance et son argent!

FABIEN.

Quoi! de pareils moyens!..

DOROTHÉE.

Ça ne vous regarde pas! c'est mon affaire!.. et, maintenant, grondez-moi! chassez-moi!

FABIEN.

Non!.. je te dois plus encore que je ne croyais... et, pour te payer tout cela... ou plutôt pour t'en punir, à présent que tu as rendu toi-même un autre mariage impossible... je te l'ai dit... tu seras ma femme...

DOROTHÉE *émue.*

Vous épouserez mademoiselle Caroline.

FABIEN.

Il n'y faut plus penser!.. et toi, tu m'aimes!..

DOROTHÉE *détournant les yeux.*

D'amitié!

FABIEN.

Oh! pour te dévouer ainsi, pour me consacrer ta vie... il faut qu'il y ait là, dans ton cœur, un amour que tu caches en vain!..

DOROTHÉE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

FABIEN.

Oui! un amour qui se trahit malgré toi!..

DOROTHÉE *tremblante.*

Monsieur!...

FABIEN.

Pour moi?..

DOROTHÉE *prenant une résolution.*

Et si c'était pour un autre!

FABIEN.

Pour qui donc?

DOROTHÉE.

Mais...

FABIEN.

Non! celui que tu aimes, c'est...

DOROTHÉE.

Monsieur...

SCÈNE XII.

FABIEN, DOROTHÉE, MULLER.
puis MORICAUD.

MULLER, *entrant par la droite.*

Mamzelle...

DOROTHÉE, *le voyant entrer et le montrant.*

C'est Muller!

FABIEN.

Lui!..

MULLER.

Hein? quoi?.. (*Bas à Dorothée.*) J'ai envoyé... Moricaud avait encore la lettre, il est parti!

FABIEN.

Mais, c'est impossible!

DOROTHÉE, *jouant l'embarras.*

Dame! Monsieur Muller, j'ai tout avoué... vous êtes un honnête garçon... et certainement, je suis flatté... mais je dépends de mon maître, Monsieur Fabien.

MULLER, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle dit là?.. qu'est-ce que...

DOROTHÉE, *bas, à Muller.*

Dites oui... toujours, ferme!

FABIEN.

Tu aimes Dorothée?

MULLER.

Oui... oui... ferme!..

FABIEN.

Ah!

MULLER.

Oui!.. Je l'aime à en devenir bête; et ça augmente tous les jours.

FABIEN.

Et Dorothée... t'aime?

MULLER.

Moi... dame!.. (*Elle le regarde.* Ou... (*à part.*) Tiens! tiens!.. (*Haut.*) Oui! ferme!

DOROTHÉE.

Et... si vous en doutiez... cette chaîne qu'il cache-là, et que je tenais de votre mère...

FABIEN.

Cette chaîne!.. un gage... qu'elle t'a donné?..

MULLER *montrant une chaîne cachée sous son gilet.*

Cette chaîne... Elle me... oui, oui!.. (*à part.*) Elle savait donc que c'était moi?..

FABIEN.

Mais tu n'es qu'un simple garçon tailleur...

MULLER.

Oui.

FABIEN.

Un peu niais...

MULLER.

Oui... c'est-à-dire... permettez... (*Elle le regarde.*) Oui! ferme!

DOROTHÉE.

C'est l'amour qui le rend comme ça!.. mais une fois qu'il serait mon mari...

MULLER.

Oh! voyez-vous, Mamzelle, pour vous, je serai adroit, j'aurai de l'esprit.. J'en ai déjà.. mais l'amour, ça me le renfonce... et puis, je m'établirai!..

DOROTHÉE.

C'est mon égal... un brave garçon... qui me rendra heureuse!..

MULLER *avec feu.*

Ah! ça, oui! ferme! parce que.. et puis...

DOROTHÉE.

Bien... bien... (*Muller remonte.*)

FABIEN.

A la bonne heure! tu es libre... tu es ta maîtresse... (*Il passe à la table à droite, Moricaud ouvre la porte du fond, Dorothée le voyant, va à lui.*)

MORICAUD, *à demi-voix.*

Mamzelle Dorothée!.. (1). Elle vient d'arriver... elle est là, dans le salon, où elle croyait trouver son bonhomme de père.. elle attend..

DOROTHÉE.

J'y vais! (*Moricaud sort, elle se dirige vers la droite et s'arrête quand Fabien, après avoir écrit, se lève.*) (2).

FABIEN.

Mais, du moins, j'acquitterai la dette de ma famille... la mienne... à mon tour, j'assurerai ton bonheur... (*Donnant à Muller le papier sur lequel il a écrit.*) Voici sa dot.

MULLER, *prenant le papier.*

Une dot!

DOROTHÉE, *se rapprochant de Fabien.*

Eh! que m'importe!.. ce qu'il faut, c'est que vous vous déclariez à mademoiselle Caroline... qui est votre égale, qui est jolie, qui vous aime...

FABIEN.

Impossible... le moyen de la voir... d'aller chez son père... Je ne le puis plus!

DOROTHÉE.

Mais... si elle venait chez vous?

FABIEN.

Allons donc!

OLGAR, *en dehors.*

Laissez-moi!.. retenez-le!

FABIEN.

Olgar!

MONTGIBAUT, *en dehors.*

Où est-il?

MULLER.

Monsieur Montgibaut!

DOROTHÉE, *à part.*

Qu'il vienne, maintenant, je le tiens!

SCENE XIII.

LES MÊMES, OLGAR, MONTGIBAUT.

OLGAR, *entrant vivement.*

Au diable!.. retenez-le, c'est un enragé!

MONTGIBAUT, *entrant.*

Où est-il? (3)

MULLER, *le retenant.*

Monsieur!

MONTGIBAUT, *brandissant sa canne.*

Il faut que je l'assomme!.. j'éprouve le besoin d'assommer quelqu'un!.. j'en ai une neuve! (*Il montre sa canne.*)

(1) Mul, D, M, F.
(2) M, D, F.
(3) Mont, Mul, F, D, O.

OLGAR.

Mais quand je vous dis!..

MONTGIBAUT.

Ma fille! gueusard! (*Il va sauter sur lui, Muller le retient.* (1)

DOROTHÉE.

Qu'y a-t-il?

MONTGIBAUT.

Il y a que ma fille est enlevée!

TOUS.

Enlevée! (2)

OLGAR.

Mais non! puisque j'ai changé d'avis .. et que...

MONTGIBAUT.

Et cette lettre que j'ai trouvée sur sa table, en rentrant...

DOROTHÉE, *la prenant.*

Ah! c'est vrai! c'est l'écriture de M. Olgar.

OLGAR.

De moi!.. permettez... (*Il prend la lettre.*)

MONTGIBAUT.

Rends-moi ma fille! Sardanapale!

FABIEN, *le retenant.*

M. de Montgibaut!

OLGAR.

Retenez-le!.. mais cette lettre... ah! c'est la mienne!

MONTGIBAUT.

Tu avoues?.. il avoue!.. ah! ma canne me démange!

OLGAR.

Eh bien! grattez-la!.. mais écoutez!

FABIEN.

Cette lettre?..

OLGAR.

C'est la mienne... mais elle n'est pas de moi... c'est-à-dire je ne l'ai pas envoyée!

MONTGIBAUT.

Infâme!

DOROTHÉE.

Eh bien! si fait!.. pourquoi le nier? c'est clair, c'est évident... avouez tout!.. vous vouliez attirer la fille de ce brave M. Camus de Montgibaut dans un piége...

OLGAR.

Hier, mais...

MONTGIBAUT.

Tais-toi!

DOROTHÉE.

Dans un piége où elle serait tombée... sans M. Fabien!..

MONTGIBAUT ET OLGAR.

Hein?

FABIEN.

Moi!

DOROTHÉE, *continuant vivement*

Sans cet honnête jeune homme qui m'a dit:

(1) F, Mul, Mont, D O.
(2) Mul. F, Mont. D, O.

rothée, ma sœur, il faut déjouer le com-
ot de ce Lovelace!.. sauver une fille char-
ante!.. rendre un enfant à son père!.. à
n respectable père!..

MONTGIBAUT, *s'attendrissant.*

Merci! merci!.. (*Caroline paraît à droite s'approche lentement sans être vue.*)

DOROTHÉE, *continuant.*

Enlève-la à ses ravisseurs... donne-lui ta
ambre pour asile... moi, qui l'aime, je ne la
rrai pas, j'aurai ce courage!..

MONTGIBAUT, *plus attendri.*

C'est bien! ah! sapristi! c'est bien!

OLGAR.

Mais, quand je vous dis!..

MONTGIBAUT.

Tais-toi!

DOROTHÉE.

Et la preuve... c'est que je l'ai sauvée... je
ous la rends!.. la voici!

CAROLINE.

Mon père! (1)

MONTGIBAUT.

Ah! mon enfant! (*Il la serre dans ses bras
n pleurant.*)

OLGAR.

Mais, Virginius de province, mon bon-
omme, on vous fourre dedans!.. Fabien ne
aime pas!..

DOROTHÉE.

Il ne l'aime pas!..

FABIEN.

Permettez!

OLGAR.

Non! non!

FABIEN.

Si fait!.. et je la demande à son père... oui,
nonsieur, vous pouvez douter de moi peut-
être; mais je vous prouverai, je le jure, que
'étais digne de votre bonté et de l'amour de
otre fille!

DOROTHÉE.

Allons donc!

Air: *faut l'oublier.*

C'est un honnêt' garçon, mamizelle!

CAROLINE.

Oh! oui, mon papa.. je le crois!

OLGAR.

Et tout çà se dit devant moi!

FABIEN, *à Caroline.*

Oui, mon cœur vous sera fidèle!

MONTGIBAUT, *à lui-même.*

Faut-il le croire... l'estimer?..

DOROTHÉE.

Pour leur bonheur et pour le vôtre,
Ces nœuds-là doivent se former,
(*à part.*) Vouloir qu'il rende heureuse une autre,
Ah! mon Dieu! comme il faut l'aimer!

(1) M, F, Mont, C, D, O.

OLGAR, *à Montgibaut*

Mais vous avez promis...

MONTGIBAUT.

Tais-toi! tu ne me fourreras pas dans tes filets... comme un brochet, une carpe, un simple goujon, un...

OLGAR.

Mais...

MONTGIBAUT.

C'est assez!.. quant à ma fille chérie... qui m'embarrasse beaucoup... on ne me l'enlèvera plus!.. je la donne à cet honnête M. Fabien!.. mon gendre!

(*Muller a remonté la scène et se trouve à droite, 2e plan.*)

CAROLINE

Oh! mon papa, que je suis contente!

OLGAR, *furieux.*

Mais c'est indigne!.. mais... (*Riant tout-à-coup.*) Ah! ah! ah! . une idée!.. c'est moi qui ai fait la pêche... et c'est lui qui la mange!.. (*à Dorothée.*) Intrigante!.. dis donc, veux-tu être ma gouvernante?.. nous pêcherons ensemble!

DOROTHÉE, *tendant la main à Muller qui s'approche.*

Voici mon mari... qui vous demande votre pratique.

MULLER, *à Olgar.*

On paye comptant!

MONTGIBAUT.

Ah! ah! ah! friponne!.. tu feras une bonne maison!

CHŒUR.

Air *du chœur final du Poisson d'avril.*

O moment rempli de douceur!
Heureux qui peut, dans cette vie,
Trouver, sur sa route, une sœur,
Une amie!

DOROTHÉE, *au public.*

Air: *Vaudeville du Baiser au porteur.*

J'attends, messieurs, pour me croire en famille,
Un mot de vous... ailleurs on vous dira,
Que je suis franche artiste, bonne fille,
Que j'ai du zèle, et du cœur... et voilà!
C'est peu.... c'est tout!... On donne ce qu'on a.
Que, du public, la bonté m'environne,
Qu'il me soutienne, et, plus tard, j'ai l'espoir
D'avoir aussi ma petite couronne...
Mais il faudrait la commencer ce soir,
Allons, messieurs, commencez-là ce soir!

CHŒUR, *reprise.*

O moment rempli de douceur! etc.

FIN.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Viatat, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

LES AMOURS
DE MONSIEUR ET MADAME DENIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET MICHEL DELAPORTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 17 Juin 1845.

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE.

DENIS, jeune maître de danse, 25 ans.....	MM. Potier.
MONSIEUR DE CHAMPIGNOLE, 65 ans.....	Henzey.
MADAME BÉCHAMEL, ancienne marchande de broderies d'or, 50 ans.	Mme. Houdry.
JEANNE, sa nièce, 16 ans.....	Mlle. Leroux.
UN DOMESTIQUE.....	M. Édouard. (1)

L'action se passe à Paris, en 1700.

Note pour MM. les Directeurs de province. — Les rôles de Denis et de Jeanne appartiennent aux artistes tenant l'emploi des Bouffé et des Déjazet.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre du style Louis XIV. Au fond, porte principale. A droite, premier plan, une fenêtre praticable avec rideaux et ouvrant sur un balcon. Près de là, une cage suspendue où s'agite un chardonneret. Même côté, deuxième plan, porte conduisant dans l'appartement de madame Béchamel. Au premier plan, à gauche, une cheminée avec sa garniture. Même côté, deuxième plan, porte conduisant dans l'appartement de Jeanne. Près de la croisée, un petit guéridon sur lequel est un tambour à dentelles et une serinette. Au fond, à gauche, contre la porte, une petite table.

Nota. Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur; les changements de scène sont indiqués par un renvoi au bas des pages.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, *seule.*

(*Au lever du rideau, Jeanne, assise près de la fenêtre, tient sur ses genoux le tambour à dentelles et travaille. — On entend sonner deux heures.*)

Deux heures !.. rien que deux heures! (*Elle se lève.*) Bien sûr la pendule retarde, et M. Denis fait comme la pendule... maître à danser à l'Opéra, il oublie, au milieu de ces demoiselles, que l'heure de ma leçon est venue et que je l'attends... mais non... j'ai tort, M. Denis n'aime que moi... ses yeux me l'ont dit toutes les fois que j'ai osé le regarder .. ses yeux seuls ont pu parler, car madame Béchamel ne nous quitte jamais. Heureusement M. Denis a trouvé l'art de se faire bien venir de ma marraine... pas de jour qu'il ne lui apporte quelque petite chatterie .. et à moi quelque gentil cadeau. (*Regardant la cage.*) Ce

(1) L'indication des costumes se trouve à la fin de la pièce.

chardonneret... c'est encore lui qui m'en a fait présent... (*S'approchant de la cage.*) Pauvre petit!.. on dirait qu'il s'impatiente aussi de ne pas voir venir son maître... il faut le distraire... allons, monsieur, allons, faites ce que je faisais tout-à-l'heure, travaillez pour chasser la tristesse... devenez savant... apprenez à chanter. (*Elle joue de la serinette.*) Eh bien!.. il ne répète pas!.. voyons, monsieur, chantez donc!.. je crois qu'il faut le prendre par la douceur... (*flûtant sa voix.*) petit fils, petit mignon, baisez maîtresse, baisez vite.

SCENE II.

DENIS, JEANNE.

(*Denis est entré sur les derniers mots de Jeanne. Il tient sous un bras un pâté, et sous l'autre un panier de pruneaux. Après avoir posé le tout sur la petite table du fond, il s'avance à pas de loup derrière Jeanne.*)

DENIS, *à part.*

Seule! bravissimo!..

JEANNE, *sans voir Denis.*

Petit fils, petit mignon, baisez, baisez vite.

DENIS, *à part.*

On dirait que le chardonneret se fait prier... ce que c'est que d'être bête!..

JEANNE, *continuant.*

Baisez vite. (*Denis, arrivé jusqu'à elle, l'embrasse furtivement.*) Ah! monsieur Denis! (*Elle se lève et vient en scène.*)

DENIS.

Lui-même!

JEANNE.

Qu'avez-vous fait, monsieur?

DENIS.

J'ai donné une leçon de politesse au chardonneret, voilà tout.

JEANNE.

Fi! monsieur, j'en suis toute tremblant.

Air : *Je suis un jeune homme charmant.*

J'en conviens, je suis dans mon tort...

JEANNE.

Agir de surprise et de ruse!
Oser prendre... c'est un peu fort!
Allez, vous êtes sans excuse!

DENIS.

D'un vif remords vraiment Denis
Près de vous ne peut se défendre...
Et ce baiser qu'il vous a pris,
Il est tout prêt à vous le rendre.

JEANNE, *l'arrêtant au moment où il va pour l'embrasser de nouveau.*

Finissez!.. si ma marraine vous avait vu...

DENIS.

J'ai apporté de quoi lui fermer la bouche.

JEANNE.

Qu'est-ce donc?

DENIS, *lui montrant le panier et le pâté.*

Voyez... un pâté d'anguilles de Melun... et un panier de pruneaux de Tours.

JEANNE.

Mais vous vous ruinez pour nous.

DENIS.

Du tout... ça n'est pas moi qui paie.

JEANNE.

Comment?

DENIS.

Par mes mains, c'est S. M. Louis XIV qui fait ce petit présent à votre marraine.

JEANNE.

Le roi!

DENIS.

Certainement! suivez bien : M. le duc, qui est intendant du palais, vole Sa Majesté; M. le vicomte, qui est sous-intendant, triche M. le duc : M. de Berny, qui est grand-maître de la table, gruge M. le vicomte; mon père, qui est officier de bouche, pille M. de Berny, et moi, je chippe M. mon père. Voici comme quoi cette anguille et ces pruneaux sont arrivés de Versailles à la rue aux Ours, et comme quoi encore ces comestibles, achetés pour le grand roi, c'est-à-dire payés par le grand roi, seront mangés par...

JEANNE.

Ma marraine et M. de Champignole.

DENIS.

Quoi! ce baron séculaire et lézardé comme un vieux mur?

JEANNE.

Son âge et sa goutte ne l'empêchent pas de faire la cour à ma marraine... et je crois, entre nous, qu'il veut l'épouser.

DENIS.

Bravo! votre marraine vous laissera tout naturellement suivre l'exemple qu'elle vous aura donné : et, pour presser ce dénouement conjugal, dès demain j'apporterai des vins fins... des vins chauds surtout... il faut souffler sur ces deux tisons éteints; car c'est à leur flamme, quelque faible qu'elle soit, que nous allumerons les torches de notre hyménée, comme dirait M. de Quinault, musique de M. de Lulli.

JEANNE.

Mais, monsieur...

DENIS.

Oh! ne jouons donc pas à cache-cache! vrai, vous êtes d'une timidité qui remonte au déluge. Est-ce que vous avez besoin de parler pour que je vous comprenne? ces joues qui se colorent .. ce petit fichu qui s'élève... ces yeux qui se baissent... tout cela me dit clairement que nos cœurs s'entendent et s'attendent. Et au fait, quoi de plus simple? vous touchez à votre printemps, je suis dans mon aurore : vous êtes fraîche et gentille, je suis vif et pimpant; or, soyons naïfs comme deux tourtereaux que nous sommes; vous me dites :

« M. Denis, vous m'aimez, je vous aime, nous nous aimons, demandez-moi, obtenez-moi, épousez-moi. » Là-dessus je vous réponds : « Je vous demande aujourd'hui, je vous obtiens demain, et je vous épouse d'hier en huit... » et voilà !

JEANNE.

Vous me faites peur !

DENIS, *à part.*

Est-elle ingénue ! patience ! l'esprit lui viendra !

JEANNE.

Et si ma marraine allait dire non ?

DENIS.

Votre marraine ? c'est une forteresse que j'assiégerai avec tant de friandises, de confitures et de bonbons que je la forcerai bien à capituler. Pour commencer, j'ai pratiqué dans ce panier certaine mine... (*Il indique le panier qu'il a apporté.*)

JEANNE.

Dans ce panier de pruneaux ?

DENIS.

Il n'y a pas que des pruneaux ; et quand la digne madame Béchamel en fera l'ouverture, ma mine doit lui sauter aux yeux.

JEANNE.

N'allez pas lui faire mal.

DENIS.

Sitôt le coup porté, madame Béchamel me tendra les bras .. et alors commencera pour nous une existence dorée sur tranche et toute émaillée de roses pompons... rien ne s'opposera plus à ce que je vous prodigue légalement ces noms si doux que l'académie a oubliés, avec tant d'autres, dans son grand dictionnaire ; et vous, ma délicieuse, vous pourrez prononcer devant tout le monde ce oui plein de charmes, que vous allez me dire là à moi tout seul. (*Il se met à ses genoux.*)

JEANNE.

Monsieur ! on ne se met pas comme ça devant une demoiselle !

DENIS, *à part.*

Innocence de l'âge d'or !...

SCENE III.

LES MÊMES, MADAME BÉCHAMEL.

MADAME BÉCHAMEL, *entrant par la droite.*

Que vois-je ! que signifie ?

DENIS et JEANNE.

La marraine !
Ma

MADAME BÉCHAMEL, *à Denis qui ne s'est pas dérangé.*

Pourriez-vous m'expliquer...

JEANNE, *bas.*

Mon Dieu ! que dire ?..

DENIS, *bas.*

Rien. (*Haut*). Belle dame, je suis à la troisième position du menuet. (*Il se relève et tire de sa poche un petit violon*). Passons à la quatrième.

MADAME BÉCHAMEL.

Ah ! c'était la troisième position ?...

JEANNE, *à part.*

Est-il effronté !

MADAME BÉCHAMEL.

C'est différent. (*à Denis*). Et dites-moi, monsieur Denis, êtes-vous satisfait de votre élève ?

DENIS.

J'en suis assez content aujourd'hui... il y a progrès... nous avons abordé les grandes difficultés.

MADAME BÉCHAMEL, *se tournant vers Jeanne.*

Vraiment ?

JEANNE.

Dame ! j'ai fait de mon mieux, ma marraine.

DENIS.

Puisque nous sommes en si bon train, achevons la leçon ! (*passant à madame Béchamel*) Charmante dame, vous êtes la galerie.

MADAME BÉCHAMEL.

Voyons... (*elle s'assied à droite.*) Je ne suis pas fâchée de juger par moi-même.

DENIS.

Nous allons exécuter un menuet de ma composition que je compte vous dédier ; je l'ai intitulé : *menuet de Cythère.* (*il prélude sur son violon*). Attention !

(*Denis et Jeanne dansent sur les couplets suivants*).

Air du Menuet d'Exaudet.

Observez
Et suivez
La figure ;
Par un léger mouvement,
Inclinez-vous doucement
Comme le veut la mesure.

JEANNE.

M'y voila.

DENIS.

C'est bien ça...
Mon élève ! (*Il lève son archet*).
Tendez un peu le jarret
Quand vous verrez que l'archet
Se lève.

JEANNE.

Ce n'est pas très difficile...

DENIS.

Oh ! vous deviendrez habile...
(*bas en la pressant sur son cœur*).
Sur mon cœur !
Quel bonheur !

JEANNE (*bas*).

Soyez sage !

MADAME BECHAMEL.

Eh ! mais,
Vous êtes bien près !

DENIS.

C'est dans tous les menuets
L'usage !

JEANNE (*à part*).

Comme il ment !

DENIS.

Maintenant,
Face à face.
(*Il l'embrasse à la dérobée.*)

JEANNE (*bas à Denis*).

Mais y pensez-vous, grand Dieu !

DENIS (*bas à Jeanne, désignant Mme Béchamel*).

Elle n'y voit que du feu !

JEANNE (*à part*).

Faut-il qu'il ait de l'audace !

DENIS.

Balancez...
(*Il la balance dans ses bras*).

MADAME BÉCHAMEL (*un peu inquiète de ce qu'elle voit et se levant.*)

C'est assez !

JEANNE (*avec soumission*).

Oui, marraine.

DENIS (*remontant*).

Votre nièce marchera !
Le reste elle l'apprendra
Sans peine !
(*Il remet son violon dans sa poche*).

MADAME BÉCHAMEL (1).

Allons, allons, M. Denis, c'est affaire à vous, de former ainsi les jeunes filles.

DENIS.

C'est que, je vous le jure, belle dame, je ne donne nulle part de leçons avec autant de plaisir que chez vous.

MADAME BÉCHAMEL.

Bien, jeune homme, bien ! (*à part.*) Ses petits yeux m'ont regardée avec une expression... Pauvre agneau ! je le devine ! (*à Jeanne*) Y a-t il longtemps que M. Denis est arrivé ?

DENIS, *bas.*

Dites que non.

JEANNE, *de même.*

Ce serait mentir.

DENIS, *de même.*

Mentez.

JEANNE, *de même.*

Je ne sais pas.

MADAME BÉCHAMEL.

Je te demandais....

JEANNE.

Si M. Denis avait apporté quelque chose..... oui, tenez... regardez. (*Elle indique le panier.*)

DENIS, *bas à Jeanne.*

Pas mal.

MADAME BÉCHAMEL.

Qu'est-ce que c'est ?

DENIS.

Oh ! une bagatelle !

MADAME BÉCHAMEL, *allant au fond.*

Comment donc ! mais c'est du dernier galant ! un pâté !..

JEANNE.

D'anguilles de Melun.

MADAME BÉCHAMEL.

Un panier de...

JEANNE.

De pruneaux de Tours.

(1) Denis, Jeanne, Madame Béchamel.

MADAME BÉCHAMEL, *revenant en scène* (2).

Ah ! monsieur Denis, voilà une attention... vous vous êtes souvenu que j'aimais les pruneaux...

DENIS.

Vous me promettez donc d'en goûter aujourd'hui ; j'insiste, charmante veuve, aujourd'hui.

MADAME BÉCHAMEL.

Oui, mon ami, oui, je goûterai vos pruneaux aujourd'hui, tout à l'heure.

DENIS.

On n'est pas plus gracieuse !... et, dans ma joie, je vous embrasserais les mains pendant vingt-quatre heures de suite, si je n'étais obligé de retourner à mes leçons de l'Opéra. (*Il remonte au fond prendre son chapeau sur la table* (2).

JEANNE.

Encore !..

MADAME BÉCHAMEL.

Déjà !...

DENIS.

Il s'agit d'un pas à faire répéter à mademoiselle Batifolle avant la représentation de ce soir. On donne les *Amours de Vénus*... ballet nouveau.

MADAME BÉCHAMEL.

Allez donc, léger Zéphir, et ne restez pas suspendu dans les airs, car je vous attends à dîner.

JEANNE, *à part.*

Quel bonheur !

DENIS.

Accepté, acceptatibus !...

MADAME BÉCHAMEL.

Il parle latin !.. tous les talents à la fois !

ENSEMBLE.

Air d'une valse de Strauss.

DENIS.

Comptez-y, toutes belles...
Je viendrai vous revoir
Ce soir...
L'amour donne des ailes
Pour les doux
Rendez-vous.

MADME BÉCHAMEL et JEANNE (*chacune de son côté*).

Bientôt, quittant ses belles,
Il viendra nous revoir
Ce soir.
L'amour donne des ailes
Pour les doux
Rendez-vous.

(*Denis sort en pirouettant*)

SCÈNE IV.

MADAME BÉCHAMEL, JEANNE.

MADAME BÉCHAMEL.

Voilà, sur ma foi, un fort aimable garçon ; et qui rendra sa femme bien heureuse ; n'est-ce pas, Jeanne ?

(1) Denis, Madame Béchamel, Jeanne.
(2) Madame Béchamel, Denis.

JEANNE, *soupirant.*

Oh ! oui.

MADAME BÉCHAMEL.

Jeunesse, esprit et gaîté, il a tout pour lui ! (*Après une pause*). Ce n'est pas pourtant que la jeunesse soit une qualité indispensable pour plaire... Vois, par exemple, monsieur de Champignole !

JEANNE, *à part, souriant.*

Oh ! la passion de ma marraine !

MADAME BÉCHAMEL.

Est-ce que le baron ne te reviendrait pas, ma nièce ?

JEANNE.

Si fait. (*A part*). Il faut la flatter. . ça la disposera bien...

MADAME BÉCHAMEL.

Vrai !

JEANNE.

Du moment qu'il vous plaît, c'est qu'il doit plaire... vous vous connaissez si bien à tout, marraine.

MADAME BÉCHAMEL.

Petite flatteuse !... au reste, tu ne fais que me rendre justice... j'agis toujours après réflexion... Du temps que je tenais un fonds de broderies d'or avec feu Béchamel, le baron, qui hantait la cour, avait souvent besoin de recourir à nous : non-seulement ce noble monsieur ne payait jamais ses mémoires, mais encore il avait l'art d'entortiller si bien mon défunt, qu'il en tirait souvent de beaux et bons écus dont il est toujours resté débiteur.

JEANNE.

Tiens, tiens !

MADAME BÉCHAMEL.

Si bien que j'ai regardé comme un acte de haute administration de lui donner quittance par un mariage.

JEANNE.

Comme c'est adroit !

MADAME BÉCHAMEL.

N'est-ce pas ? et, puisque mon choix a ton approbation, eh bien ! ma toute chérie, avant huit jours M. de Champignole sera... ton époux.

(*M. de Champignole paraît au fond : madame Béchamel s'empresse d'aller au-devant de lui, sans attendre la réponse de Jeanne*).

JEANNE, *terrifiée.*

Ah ! mon Dieu !

(*Elle se laisse tomber sur la chaise de droite*).

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE CHAMPIGNOLE, *une haute canne à la main.*

MADAME BÉCHAMEL.

Eh ! arrivez donc, cher, arrivez donc !

M. DE CHAMPIGNOLE.

Quel visage radieux !

(1) Madame Béchamel, Champignole, Jeanne.

MADAME BÉCHAMEL.

J'ai hâte de vous donner une bonne nouvelle.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Une bonne nouvelle ?

MADAME BÉCHAMEL.

Tout est arrangé.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Vraiment ?

MADAME BÉCHAMEL.

Ma nièce vous trouve fort à son gré, et nous ferons les deux noces ensemble.

JEANNE, *se levant, stupéfaite.*

Les deux noces ?

MADAME BÉCHAMEL.

Oui, la tienne avec M. de Champignole, et la mienne avec le petit Denis.

JEANNE, *de plus en plus troublée* (1).

Denis ! vous épousez M. Denis ?..

MADAME BÉCHAMEL.

Sans doute... ce garçon est très estimable.. j'ai à cœur de faire sa félicité.

JEANNE.

Sa félicité !..

MONSIEUR DE CHAMPIGNOLE, *à part.*

Grand bien lui fasse !

MADAME BÉCHAMEL.

N'as-tu pas remarqué, ma nièce, de quelles attentions délicates m'entourait ce bon jeune homme ? tu n'avais qu'à ouvrir les yeux, et tu aurais compris avec quelle ardeur il m'aime... mais tu es si simple !

JEANNE.

Il se pourrait !.. (*Elle reste accablée.*)

MADAME BÉCHAMEL, *bas au baron.* (2).

Auprès d'elle Agnès serait une délurée.

MONSIEUR DE CHAMPIGNOLE.

Cela fait votre éloge, belle dame. (*Madame Béchamel cause à voix basse avec le baron.*)

JEANNE, *à part.*

Je n'en reviens pas ! M. Denis se moquait donc de moi ce matin... oui, c'est cela... ma marraine est riche, et il l'épouse pour sa fortune. Oh ! c'est affreux ! c'est indigne !

MADAME BÉCHAMEL.

Tu ne dis rien à M. le baron ?

JEANNE.

Si... si, ma marraine. (*à part.*) Je serai malheureuse toute ma vie... mais je me marierai le même jour que lui .. (*Haut et d'une voix à moitié larmoyante.*) Monsieur le baron, ma marraine m'a dit... je ne me doutais pas... certes... ce n'était pas vous que... si, si, c'était bien vous, car si j'avais su... enfin... je. . je... je pleure, mais n'y faites pas attention... c'est de joie... je suis bien contente, bien décidée... enfin, puisque M. Denis épouse ma marraine, je vous épouserai, Monsieur le baron, si vous voulez bien me faire cet honneur là.

(2) Madame Béchamel, Jeanne, Champignole.
(1) Jeanne, Madame Béchamel, Champignole.

MADAME BÉCHAMEL, *au baron.*

Vous l'entendez?

M. DE CHAMPIGNOLE.

Je suis flatté, infiniment flatté, mais très peu surpris... quand on s'appelle Monsieur de Champignole... (*Il se rengorge.*)

JEANNE.

(*Bas.*) Ma marraine, est-ce que je ne pourrais pas me marier aujourd'hui?

MADAME BÉCHAMEL.

Aujourd'hui? c'est un peu vif; mais sois tranquille, les retards ne viendront pas de moi. Aujourd'hui nous pouvons signer le contrat... et, pour aller chez le notaire, tu vas te parer de ta robe de noce que j'avais commandée à l'avance... le reste arrivera en son temps. Viens. (*Fausse sortie.*) Ah! j'oubliais. (*Elle prend le pâté et le panier de pruneaux.*)

M. DE CHAMPIGNOLE, *bas.*

Gourmande!

MADAME BÉCHAMEL.

Attendez-moi, heureux vainqueur!..

ENSEMBLE.

Air de walse,

M. DE CHAMPIGNOLE, *à part.*

En son amour, oui, j'avais confiance,
Car mon grand nom la devait éblouir :
Déja son cœur, avec impatience,
Aspire au jour qui devra nous unir.

MADAME BÉCHAMEL, *à part.*

Un tel succès passe mon esperance,
Et j'ignorais à ce point reussir...
Mais puisqu'elle a si grande impatience,
Au vieux baron bientôt je vais l'unir.

JEANNE, *à part.*

Toi, qui trompas hélas! ma confiance,
Le ciel un jour saura bien te punir;
Au vieux baron je m'unis par vengeance,
Quand de chagrin je devrais en mourir.

(*Madame Béchamel entre avec Jeanne dans la chambre de droite.*)

SCENE VI.

M. DE CHAMPIGNOLE, *puis* DENIS.

M. DE CHAMPIGNOLE, *s'asseyant à gauche, près de la cheminée.*

Cette chère poulette .. elle paraît apprécier son bonheur... une seule chose me contrarie en cette alliance... c'est que ce petit Denis, en se mariant à la veuve, va se trouver mon parent. Oui, je serai son neveu... moi, de Champignole, neveu d'un maître à danser!.. (*Il prend une prise.*)

DENIS, *en toilette, venant du fond.*

AIR : *du guerrier troubadour.*

Brûlant d'amour, je viens dîner en ville,
Et ce qu'ici, moi je trouve à croquer,
C'est...

(*Il s'interrompt en apercevant M. de Champignole.*)

(1) De Champignole, Denis.

Tiens! le vieux!

M. DE CHAMPIGNOLE, *piqué.*

Vieux!.. choisissez donc mieux vos adjectifs, sautriot! (*Il se lève*).

DENIS.

Sautriot!.. vous voudriez bien l'être encore! mais pas moyen... avec ces deux fumerons là. (*Il lui donne une petite tape sur les mollets.*)

M. DE CHAMPIGNOLE.

Monsieur, pas de familiarité s'il vous plaît!

DENIS.

Bath! entre jeunes gens qui vont faire la même folie... car vous allez aussi prendre femme.. tête de linotte.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Seriez-vous jaloux?

DENIS.

Jaloux de... merci!.. Denis, l'heureux Denis n'a rien à vous envier.

M. DE CHAMPIGNOLE, *à part.*

Il a un goût bien fantasque, ce garçon!

DENIS.

Monsieur de Champignole.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Monsieur Denis...

DENIS.

Une question, une simple question.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Laquelle?

DENIS.

A quel âge êtes-vous né?

M. DE CHAMPIGNOLE, *à part.*

L'idiot!

DENIS.

Vous avez soixante-cinq ans, on se marie d'ordinaire à vingt-cinq; et, selon mon calcul, vous avez dû naître à quarante ans!.. bel âge pour un enfant!

M. DE CHAMPIGNOLE.

Mauvais plaisant! Gardez vos calculs pour les jours où l'on vous paie vos cachets.

DENIS.

Vous ne calculez pas, vous! ça se conçoit.. quand on ne paie pas ses dettes...

M. DE CHAMPIGNOLE, *offusqué.*

Hein!.. qui vous a dit?

DENIS.

Qui? parbleu!.. le premier venu... vous devez à tout le monde... Tout-à-l'heure encore mon cousin m'a fait voir une liste de vos créanciers qui est d'une longueur!

M. DE CHAMPIGNOLE.

De quoi se mêle cette espèce!

DENIS.

Ah! je vais vous dire..... comme il a reçu de vous la commande d'une corbeille de mariage...

M. DE CHAMPIGNOLE.

Ah! c'est lui qui...

DENIS.

Oui, qui s'est avisé de prendre des informations pour savoir s'il serait payé... Ah dam!

vous en prenez pour tant d'argent!... une corbeille gigantesque... ou plutôt un bahut... ça coûte bon à garnir... mais vous n'économisez pas votre monnaie... monnaie de singe!

M. DE CHAMPIGNOLE.

Et vous avez osé dire à votre cousin...

DENIS.

Le plus grand bien de votre personne.

M DE CHAMPIGNOLE.

En vérité!

DENIS.

Aussi est-il complétement rassuré... Oh! à Dieu ne plaise que j'entrave votre mariage!

M. DE CHAMPIGNOLE, *à part*.

Il a du bon!

DENIS.

Peste! mon gaillard! comme vous avez trouvé le placement de votre personne!

M. DE CHAMPIGNOLE.

Mais vous-même, jeune homme, n'est-ce que pour battre des chassez-croisez et des entrechats que vous êtes si assidu... allez, je suis malin, et à présent que madame Béchamel m'a tout dit...

DENIS.

Vous avez tout deviné! votre intelligence a pu aller jusque-là!

M. DE CHAMPIGNOLE.

Je l'avouerai, d'abord j'ai été un peu surpris, mais enfin...

DENIS.

Et moi donc! au surplus, tous les goûts sont dans la nature..... et puis... vous êtes si bien assortis ensemble!

M. DE CHAMPIGNOLE, *avec fatuité*.

Je m'en flatte.

DENIS.

Je m'inscris pour être parrain de votre premier.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Je voudrais pouvoir vous présenter la même requête, mais vous avez bien peu de chance... il y a au moins vingt ans que votre future a perdu son dernier.

DENIS, *tout ébahi*.

Son dernier!... êtes-vous fou... elle... Jeanne!

M. DE CHAMPIGNOLE, *non moins étonné*.

Je vous parle de votre future, de madame Béchamel.

DENIS.

Qu'ouïs-je! la veuve... ma future! allons donc!

M. DE CHAMPIGNOLE.

Elle vient de s'en expliquer assez clairement.

DENIS.

Ventre-saint-gris... quelle tuile!

M. DE CHAMPIGNOLE.

Et, vu votre prochain mariage, je vous défends d'avance de m'appeler votre neveu.

DENIS.

Hein?

M. DE CHAMPIGNOLE.

C'est bien assez que j'épouse votre nièce.

DENIS.

Qui, ma nièce?

M. DE CHAMPIGNOLE.

Jeanne!

DENIS, *dans une extrême agitation*.

Je frémis de comprendre... (*marchant sur le baron*) Tu épouserais Jeanne, toi?

M. DE CHAMPIGNOLE.

Je vous défends surtout de me tutoyer.

DENIS, *relevant ses manches*.

Il va se passer ici quelque chose de terrible... et mon futur neveu n'a qu'à bien se tenir.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Monsieur, ne vous avisez pas de me manquer.

DENIS.

Sois tranquille, j'ai le coup-d'œil juste, la main leste et la fenêtre est ouverte. (*il écarte les rideaux*).

M. DE CHAMPIGNOLE, *effrayé*

La fenêtre!...

DENIS.

Il y a une terrasse au-dessous et des pots de réséda; tu figureras très bien dans ce parterre.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Au secours!.. au sec... (*il prend la chaise qui est contre la table et s'en sert comme d'un bouclier*).

ENSEMBLE.

AIR : *de la Bouquetière,*

DENIS.

Oui, mon beau seigneur,
Malgré l'orgueil qui te transporte,
De la bonne sorte,
Va te corriger le danseur!
Allons, vieux farceur,
Hâte-toi de prendre la porte,
Ou dans ma fureur
Ici je vais faire un malheur.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Mais c'est une horreur
De voir comment il se comporte...
Homme de ma sorte,
Outragé par un vil sauteur!
Drôle, ta fureur,
A beau menacer... peu m'importe!
Pour toi, c'est honneur,
Qu'être éconduit par un seigneur!

SCENE VII.

LES MÊMES, MADAME BÉCHAMEL.

MADAME BÉCHAMEL, *venant de la droite*.

On se bat chez moi! (*toisant Denis*) Et c'est ce petit drôle que je trouve les poings levés!...

(1) Denis, Champignole.
(2) Denis, Madame Béchamel, Champignole.

DENIS.

Ne faites pas attention, Madame ; je mime avec M. le baron.

MADAME BÉCHAMEL.

A nous deux, monsieur le maître à danser. Ah ! tu t'introduis chez moi pour y porter le désordre... tu pousses l'audace jusqu'à me glisser dans des pruneaux la plus impertinente épître... Figurez-vous, baron, que ce rien du tout n'a pas craint de me demander ma nièce en mariage, mais c'est vous qui l'épouserez. (*à Denis*) Plutôt que de te la donner, vois-tu, je lui ferais épouser bien pis encore (*grimace du baron*).

DENIS.

Vous ne pourriez pas... mais vous n'aurez pas la peine de chercher... Jeanne m'aime, je l'aime, et elle sera ma femme.

MADAME BÉCHAMEL.

Impudent !

DENIS.

De plus, je veux bien vous donner un avertissement, à vous... et à ce vieux sycomore.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Faquin ! si j'avais mon épée !...

DENIS.

Si vous persistez à vouloir faire de Jeanne une madame de Champignole. (*prenant une chaise*) Vous voyez bien cette chaise. (*au baron*) Ceci vous représente.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Eh bien ?

DENIS, *brisant la chaise.*

Voilà ce que je ferai de vous !

MADAME BÉCHAMEL.

Quelle indignité !

M. DE CHAMPIGNOLE, *à Denis.*

Misérable ! si tu me tues, je t'actionnerai devant les parlements.

MADAME BÉCHAMEL, *à Denis.*

Monsieur !..

DENIS.

Madame !

MADAME BÉCHAMEL.

Je vous permets cette fois encore de sortir par la porte ; mais un mot... une minute de plus...

DENIS.

Merci... à mon tour, M. de Champignole, je vous permets d'épouser Jeanne... en secondes noces.

MADAME BÉCHAMEL.

Sortiras-tu ?

DENIS.

Au revoir, ma future tante !

MADAME BÉCHAMEL.

Impertinent !

ENSEMBLE.

AIR : *entre nous c'est la guerre.*

DENIS.

Amis, pas de colère,
Vous faites en vain les gros yeux.
En ces lieux,
Je l'espère,
Je reviendrai victorieux !

(*Denis sort en faisant un chassez-croisé.*)

MADAME BÉCHAMEL, CHAMPIGNOLE.

Redoute ma colère,
Si tu parais devant mes yeux !
A ces lieux,
Je l'espère,
Pour toujours tu fais tes adieux.

MADAME BÉCHAMEL. *parlé.*

Je suffoque !

DENIS, *revenant, parlé.*

Bien des choses de ma part à ma charmante élève. (*Nouveau chassez-croisé en sortant.*)

SCÈNE VIII.

MADAME BÉCHAMEL, M. DE CHAMPIGNOLE.

MADAME BÉCHAMEL, *se laissant tomber sur une chaise.*

Le maraud !.. j'en ferai une maladie, c'est sûr.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Sans le respect que m'imposait votre présence, je l'aurais...

MADAME BÉCHAMEL.

Eh ! M. le baron, il ne fallait pas vous contraindre ! (*Se levant.*) Mais puisqu'il paraît qu'au besoin vous savez agir, donnez-moi votre bras.

M. DE CHAMPIGNOLE, *lui donnant le bras.*

Où allons-nous ?

MADAME BÉCHAMEL.

Au plus pressé... chez le notaire.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Vivat !

MADAME BÉCHAMEL.

Ensuite vous vous occuperez des témoins.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Et des cadeaux de mariage.

MADAME BÉCHAMEL.

Partons ! (*Regardant le baron.*) M. le baron, tâchez, s'il vous plaît, de faire en sorte que je sois grand'tante cette année.

M. DE CHAMPIGNOLE, *avec importance.*

Madame, les Champignole sont connus !

(*Ils sortent par le fond.*)

SCENE IX.

JEANNE, *en mariée, puis* DENIS.

JEANNE, *un instant seule.*

(*Elle sort toute triste de la chambre de droite. Elle est en toilette de mariée.*)

Pour être certaine que je ne rêve pas, j'ai besoin de regarder ma toilette !.. ma toilette, je serais si heureuse de la porter si c'était.... pour un autre.

AIR : *de Céline.*

Beau bouquet et blanche couronne,
Pour lui seul je vous desirais...
Mais hélas ! l'ingrat m'abandonne,
Et vous ne m'offrez plus d'attraits.
Lorsqu'on pare ici ma tristesse,
Pour ajouter à ma douleur,
Denis, tu cherches la richesse...
Moi, je ne voulais que ton cœur !..

(*Deux domestiques entrent, et déposent au fond, à droite, un grand coffre orné de satin, de rubans, et de peintures représentant des petits amours.*)

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE DOMESTIQUE.

La corbeille de mariage que M. de Champignole vous envoie. (*Ils sortent.*)

JEANNE.

Une corbeille ! ce grand coffre à ramages ! je ne veux pas seulement y jeter les yeux, et je suis tentée de lancer tout ce qu'il y a dedans par la fenêtre. (*Elle ouvre le coffre.*)

DENIS. (*dans le coffre.*)

Minute !.. ne jetons rien !

JEANNE.

Denis !

DENIS, *sortant du coffre.*

Rendu à domicile, franc de port !

JEANNE.

Vous, monsieur !

DENIS, *venant en scène.* (1)

Que dites-vous de la voiture ?

JEANNE.

Fi !.. n'êtes-vous pas honteux de vous présenter devant moi ?

DENIS, *étonné.*

Vous dites ?

JEANNE.

Après ce que j'ai appris ! laissez-moi ! allez conter vos douceurs à madame Béchamel, votre future.

DENIS.

Elle ! ma future !... et vous avez pu croire à cette fin du monde !

JEANNE.

Ma marraine assure que depuis très longtemps vous mourez d'amour pour elle.

DENIS.

Ainsi vous supposez que j'entre chez un pâtissier, que j'y vois un joli gâteau du jour, bien frais, bien tendre, bien appétissant... et que je lui préfère une vieille brioche de la semaine dernière, bien sèche et bien racornie... allons donc !

JEANNE.

Mais si dans cette brioche il y a une fortune.

DENIS.

La veuve Béchamel m'offrirait un château de perles fines, ferait pleuvoir sur moi une avalanche de ducats, florins, piastres, pistoles ou louis d'or, que je préférerais loger avec vous dans ma boîte à violon.

JEANNE.

Comme vous parlez bien, quand vous vous y mettez ! et moi qui vous croyais infidèle, qui, pour me venger, ai promis d'épouser M. de Champignole.

DENIS.

Vous appelez ça vous venger, pauvre petite !

JEANNE.

Oh ! mais du moment que vous n'épousez pas ma marraine, je n'épouse plus M. le baron !.. qu'il revienne, et je mets sa corbeille en pièces devant lui.

DENIS.

Et moi, je le mets en pièces devant sa corbeille.

JEANNE, *écoutant.*

Chut !

DENIS.

Qu'est-ce ?

JEANNE.

On monte !

DENIS.

Oh ! c'est le baron. (*Ouvrant la fenêtre toute grande.*) Cette fois il y passera.

JEANNE

C'est ma marraine... je reconnais son pas... cachez-vous.

DENIS.

Où ?

JEANNE.

Là... derrière ce rideau. (*Elle indique le rideau près de la fenêtre à droite que Denis vient d'ouvrir. Il se cache. Jeanne ferme le rideau et se tient devant avec inquiétude.*)

SCENE X.

MADAME BÉCHAMEL, JEANNE.

MADAME BÉCHAMEL, *elle entre en plaçant sa coiffe et sa grande mante sur une chaise à gauche ; à elle-même.*

Le notaire est à la campagne ! quelle contrariété !.. (*Remarquant chez Jeanne un air singulier.*) Qu'as-tu donc, toi ? que fais-tu, plantée là, droite comme une asperge ?

JEANNE, *se remettant.*

C'est que... c'est que... je vous attendais pour vous parler au sujet... de ce que vous savez...

MADAME BÉCHAMEL.

Ce que je sais... je sais que tu aimes M. de Champignole et que tu brûles de l'épouser... (*Elle va la prendre par la main.*) As-tu quelque chose de nouveau à m'apprendre ?

JEANNE, *allant au fond.*

Il y a de nouveau ce coffre qui vient d'arriver.

(1) Madame Béchamel, Denis, Champignole.
(1) Jeanne, Denis.

MADAME BÉCHAMEL.

Et c'est ce coffre qui te donne l'air si joyeux ? (*à part.*) Oh! ces petites filles .. comme on les subjugue avec des brimborions. (*Haut.*) Je te devine, tu voudrais voir M. de Champignole, le remercier, lui sauter au cou !

JEANNE.

Oui, je voulais vous prier de l'envoyer chercher !

MADAME BÉCHAMEL.

Quelle impatience ! qu'as-tu donc de si pressé à lui dire... voyons, conte-moi cela, petite. (*A part.*) Ça doit être curieux.

JEANNE, *à part.*

Allons, du courage ! (*Haut*)

AIR : *de la demoiselle.*

Je lui dirai : peut-être qu'autrefois
Vous avez pu fasciner ma grand'mère ..
Mais à présent vous n'avez plus de voix
Pour prendre le ton qui sait plaire ..

MADAME BÉCHAMEL.

Qu'entends-je, ô ciel !

JEANNE.

Enfin je lui dirai :
Si je vous ai promis le mariage,
Ce beau serment, monsieur je le tiendrai,
Mais... quand nous aurons le même âge.

MADAME BÉCHAMEL.

Miséricorde ! ma nièce est-elle devenue folle ?

JEANNE, *d'un ton décidé.*

Oui, ma marraine, j'étais folle, quand j'allais me laisser marier à M. de Champignole... mais maintenant je sais à quoi m'en tenir... je sais que Denis...

MADAME BÉCHAMEL.

Est un méchant petit paltoquet que je viens de jeter à la porte.

JEANNE.

Oui, parce qu'il m'aime, parce qu'il ne veut épouser que moi.

MADAME BÉCHAMEL.

Et d'où savez-vous cela ? (*A part*) Est-ce que pendant mon absence quelqu'un serait venu lui monter la tête... Denis n'a pourtant pas paru... le portier le guettait, une tête de loup à la main... (*Comme frappée d'une idée subite.*) Oh ! j'y suis... (*A Jeanne.*) Ce coffre !.. il sera venu à bout de corrompre les porteurs et d'y glisser quelque poulet. (*Elle s'approche du coffre*) Ciel ! un chapeau !. (*Elle le retire.*) Celui du séducteur ! il est ici !...

JEANNE, *à part.*

Il est pris !

MADAME BÉCHAMEL, *à Jeanne.*

Où est-il ?

JEANNE.

Ma marraine, je vous jure...

MADAME BÉCHAMEL, *les yeux tournés vers le rideau.*

Ah ! le rideau a remué. Il est là *. (*Elle écarte le rideau et l'on aperçoit la fenêtre ouverte*). Personne !

JEANNE, *à part*

Il s'est envolé ! est-il leste !

MADAME BÉCHAMEL.

S'il avait pu se casser le cou !... mais non... il faut que ces imbéciles de jardiniers aient justement placé là un grillage pour la vigne... je la ferai arracher !...

JEANNE.

Quel dommage !.. du si bon raisin !

MADAME BÉCHAMEL.

Je ferai condamner cette fenêtre.

JEANNE.

La vue était si belle !

MADAME BÉCHAMEL.

Puisque vous êtes si curieuse, allez voir un peu dans votre chambre si j'y suis.

JEANNE, *riant.*

Je le veux bien, car je suis sûre que le baron de Champignole n'y est pas. (*Elle entre à gauche*).

SCÈNE XI.

MADAME BÉCHAMEL, puis M. DE CHAMPIGNOLE.

MADAME BÉCHAMEL.

Ah ! on fait la Rébecca !.. on s'insurge ! peine perdue, la belle ! vous aurez beau dire, vous serez la femme de mon débiteur, ou je ne suis plus la veuve Béchamel

(*La nuit vient peu à peu*).

* M. DE CHAMPIGNOLE, *entrant.*

Vous êtes seule, ma divine... est-ce que ma tourterelle est encore à sa toilette ?... Je comprends, elle aura voulu essayer de mes cadeaux...

MADAME BÉCHAMEL.

Je vous conseille de les vanter, vos cadeaux !...

M. DE CHAMPIGNOLE.

Pourtant je crois avoir fait les choses... (*Regardant dans le coffre qui est resté ouvert*. Quel désordre !... (*Il en retire des parures fripées*). Que signifie ?...

MADAME BÉCHAMEL.

Ça signifie que vous avez laissé entrer le loup dans la bergerie.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Ah ! bah ! (*A part*). C'est un tour de son maudit cousin.

MADAME BÉCHAMEL.

Il n'y pas un instant à perdre ! le notaire est à sa campagne de Fontenay-aux-Roses ; demain seulement il sera de retour à Paris.

(1) Jeanne, Madame Béchamel.
(2) Madame Béchamel, Champignole.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Alors, nous signerons demain.

MADAME BÉCHAMEL.

Vous voilà bien! c'est aujourd'hui même qu'il faut que le contrat soit pataraffé.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Mais le moyen?

MADAME BÉCHAMEL.

Nous allons partir tout de suite pour Fontenay-aux-Roses... Le jour baisse, allez vite chercher une voiture et revenez me prendre; moi et ma nièce, nous serons prêtes... et fouette cocher!

M. DE CHAMPIGNOLE.

C'est ça... fouette, cocher!... ventrebleu! ce sera presque un enlèvement!... Me voilà sur mon terrain.

MADAME BÉCHAMEL.

Hâtez-vous! (*M. de Champignole sort*).

SCENE XII.

MADAME BÉCHAMEL, puis DENIS.

MADAME BÉCHAMEL.

Assurons-nous d'abord de ma révoltée... (*Elle appelle*). Jeanne! Jeanne! (*Elle ouvre la porte à gauche. — A ce moment on entend du bruit. — Elle se retourne et voit Denis qui tombe de la cheminée*). Ah! ah! miséricorde!.. c'est le diable! au secours! (*Elle se sauve dans la chambre de droite. Denis l'y enferme*).

(*Musique sourde à l'orchestre, jusqu'à la fin de l'acte*).

DENIS, *enfermant madame Béchamel.*

Merci, dieu des amours!... ne perdons pas de temps.

(*Jeanne vient de la gauche avec de la lumière*)*.

JEANNE.

Qu'y a-t-il? ah! encore vous!

DENIS.

Toujours moi.

JEANNE.

D'où venez-vous?

DENIS.

Je tombe...

JEANNE.

Du ciel?

DENIS.

De la cheminée.

JEANNE.

Tout est fini; ma marraine a envoyé le baron chercher une voiture... on va m'emmener.

DENIS.

C'est aussi ce que je voulais faire. L'instant est favorable, venez.

MADAME BECHAMEL, *en dedans.*

C'est sa voix. C'est encore lui. (*Elle secoue la porte pour l'ouvrir.*

(1) Jeanne, Denis.

JEANNE, *effrayée.* (1).

Elle vous a entendu... sauvez-vous!

DENIS.

Je ne m'en irai cette fois qu'avec vous. Je vous conduis chez madame Coquillard, ma sœur aînée... de là nous ferons nos soumissions respectueuses.

JEANNE.

Quitter ma marraine!

MADAME BÉCHAMEL, *en dedans.*

Il m'a enfermée. Scélérat!.. tu auras beau faire, ma nièce sera demain baronne de Champignole.

JEANNE.

Demain!.. Ah! ça me décide!—Mais comment sortir... le portier ne nous laissera pas passer.

DENIS.

Je vous certifie qu'il va nous tenir la porte toute grande. (*Il se dépouille de son habit et revêt promptement la coiffe et la mantille que madame Béchamel a jetées sur un fauteuil*).

MADAME BÉCHAMEL, *frappant en dedans.*

Ouvre-moi, drôle, ou je crie au voleur!

CHAMPIGNOLE, *frappant à la porte du fond.*

Ouvrez... c'est moi.

JEANNE.

Entre deux feux! nous sommes perdus!

DENIS, *soufflant la chandelle.*

Nous sommes sauvés! *Bas à Jeanne*). Tenez-vous là, et faites comme moi. (*Ils se tiennent de chaque côté de la porte*). (1).

CHAMPIGNOLE, *frappant toujours.*

Ouvrez donc! (*Denis ouvre*). La voiture est en bas.

DENIS, *lui donnant un vigoureux soufflet.*

Merci! (*Il disparaît avec Jeanne*).

SCENE XIII.

M. DE CHAMPIGNOLE, Madame BÉCHAMEL.

M. DE CHAMPIGNOLE, *tenant sa joue.*

Ouf!. . Qui est là?

MADAME BÉCHAMEL, *en dedans.*

Au secours!

M. DE CHAMPIGNOLE.

C'est la voix de ma future tante... Les cris viennent de là... Que se passe-t-il donc ici? quelle obscurité!... mais, mordieu! nous y verrons clair tout à l'heure! (*Il ouvre la porte de droite à madame Béchamel*).

MADAME BÉCHAMEL, *une lumière à la main.*

Polisson! (*Elle donne un soufflet à Champignole.*)

M. DE CHAMPIGNOLE.

Aie! (1).

MADAME BÉCHAMEL.

Ah! c'est vous, monsieur de Champignole... l'avez-vous vu?

(1) Denis, Jeanne.
(2) Jeanne, Denis.
(3) Madame Béchamel, Champignole.

M. DE CHAMPIGNOLE, *tout étourdi.*

Non, je l'ai reçu... je vois un million de chandelles.

MADAME BÉCHAMEL.

Il était ici.

M. DE CHAMPIGNOLE.

Qui ?

MADAME BÉCHAMEL.

Lui, votre rival, Denis!

M. DE CHAMPIGNOLE, *furieux.*

Denis... c'était Denis!.. j'ai mon épée cette fois!

MADAME BÉCHAMEL, *reconnaissant l'habit de Denis.*

Plus de doute, voilà son habit.

M. DE CHAMPIGNOLE, *prenant l'habit.*

En êtes-vous bien sûre ? (1).

MADAME BÉCHAMEL.

Il nous échappe encore. (*Elle remonte*).

M. DE CHAMPIGNOLE, *tirant son épée et en perçant l'habit.*

Ah! tu te sauves, lâche!

(*On entend claquer un fouet. Madame Béchamel court à la fenêtre*).

(4) Champignole, Madame Béchamel.

MADAME BÉCHAMEL.

Ah! le misérable!

DE CHAMPIGNOLE.

Qu'est-ce encore ?

(*On entend le bruit d'une voiture*).

MADAME BÉCHAMEL.

Il part! il part!

DE CHAMPIGNOLE.

Bon voyage!

MADAME BÉCHAMEL.

Mais il enlève ma nièce. Courez, courez donc!

DE CHAMPIGNOLE, *hésitant.*

Courir...

MADAME BÉCHAMEL.

Si vous ne les rattrapez pas, vous me paierez... ou vous m'épouserez.

CHAMPIGNOLLE.

Vous épouser... peste! je cours. (*Il sort. Madame Béchamel est toujours à la fenêtre et crie*) : Arrêtez-les, arrêtez-les!

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

PERSONNAGES DU DEUXIÈME ACTE.

MONSIEUR DENIS, 75 ans.....	M. POTIER.
MADAME DENIS, 66 ans.....	Mlle. LEROUX.
CROQUETTE, nièce de M. Denis, 16 ans.....	Mlle. ROSINE DEBROU.
NICAISE, amant de Croquette, 25 ans.....	M. PALAISEAU.
UN NOTAIRE.	
Parents et amis.	

Cinquante années se sont écoulées depuis le premier acte.

Le théâtre représente la chambre à coucher de Monsieur et Madame Denis. Tous les meubles et accessoires en sont d'un style Pompadour. Au fond, en face du spectateur, une large alcôve, praticable et à rideaux. Dans l'intérieur de cette alcôve, deux lits séparés par une table de nuit, sur laquelle sont la montre et la tabatière de M. Denis. Les pantoufles de Madame Denis et les chaussures de son mari sont au pied des lits. — A droite et au dessus de l'alcôve, le portrait en pied de M. Denis. A gauche, le portrait de Madame Denis : tous les deux jeunes, et dans le costume qu'ils avaient au premier acte. — A droite de l'alcôve, une croisée faisant face au spectateur. A gauche de l'alcôve, une porte de sortie. Entre l'alcôve et la fenêtre, une harpe. Entre la fenêtre et l'angle du mur, l'étui de la harpe. — Au premier plan latéral de droite, porte conduisant à un escalier. Même côté, troisième plan, porte de la chambre de Croquette. — Au premier plan latéral de gauche, une cheminée surmontée d'une glace, laquelle est couronnée par une sculpture de bois doré, représentant des bergers trumeaux. Sur le marbre, pendule, fiole, flambeaux, trois tasses à café avec leurs soucoupes, une paire de lunettes et un almanach liégeois. Dans l'âtre de la cheminée, du bois : une clef est accrochée au mur contre la glace. Même côté, deuxième plan, la chambre de M. et Madame

Denis. Dans l'angle de fond du mur de gauche, une tête à perruque portant la perruque de M. Denis. Entre la porte de sortie du fond et l'alcôve, une petite table carrée où est la boîte à poudrer de M. Denis. Le mantelet de Madame Denis, sur une chaise, près de la cheminée. L'ancienne pochette de M. Denis est suspendue au mur de droite. Entre la porte de l'escalier de droite et la chambre de Croquette, un porte-manteau à pied où pend la robe-de-chambre de M. Denis.

SCÈNE PREMIERE.

M. ET MADAME DENIS.

(*Quand la toile se lève, les rideaux de l'alcove sont tout grands ouverts et laissent voir M. Denis dans le lit de gauche, et madame Denis dans le lit de droite.*)

(*Le mari qui dort profondément, a la tête couverte d'un bonnet de coton noué sur le front par des rubans jaunes. La femme, en cornette et en camisolle, est sur son séant et écoute avec pitié M. Denis qui ronfle.*)

MADAME DENIS.

Il ronfle ! ! !... aujourd'hui ! ! ! le cinquantième aniversaire de notre mariage!!! (*Soupir.*) Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... moi !..

M DENIS, *il se réveille en baillant.*

Ah!..

MADAME DENIS.

Le voilà qui s'éveille enfin !.. c'est bien heureux ! (*M. Denis se retourne dans son lit, comme un homme qui cherche à se rendormir. Appelant.*) Monsieur Denis... Monsieur Denis!..

M. DENIS, *baillant de nouveau.*

Ah !..

MADAME DENIS.

AIR : *Souvenez-vous-en.*

Quoi! vous ne me dites rien!
Mon ami, ce n'est pas bien.
Jadis c'était différent,
Souvenez-vous en... souvenez-vous en..,
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

M. DENIS, *se mettant sur son séant.*

Mais m'amour, j'ai sur le corps,
Cinquante ans de plus qu'alors...
Car c'était en mil sept cents,
Souvenez-vous en... souvenez-vous en...
Le premier feu des amours
Ne peut pas durer toujours!...

MADAME DENIS, *soupirant.*

Ah!..

(*M. Denis prend une prise dans sa tabatière qui est sur la table de nuit ; après quoi il en donne une à sa femme.*)

M. DENIS.

Quand vous m'avez réveillé, poupoule, je rêvais que j'étais attablé avec M. Polycarpe, notre ancienne connaissance de saint Germain-l'Auxerrois, et que nous mangions un homard...

MADAME DENIS, *avec dédain.*

Oui, voilà de vos rêves... à présent !.. (*On entend sonner neuf heures.*)

M DENIS.

Neuf heures...

MADAME DENIS.

Tout autant!.. voyons, levez-vous ; le maître à chanter de notre nièce Croquette doit venir dans la matinée, et certes vous n'êtes pas beau à surprendre en bonnet de coton.

M. DENIS.

Ah ! diable, c'est vrai ! votre M. Nicaise donne aujourd'hui sa première leçon. (*Il saute à bas du lit et est enveloppé d'un pet-en-l'air et d'un caleçon.*)

MADAME DENIS, *le regardant en levant les épaules.*

Quelle tournure!.. .

M. DENIS, *mettant ses chausses.*

Croquette savait pourtant bien assez de musique comme ça... sans qu'il fût besoin de donner accès chez nous à ces pigeons ramiers qu'on appelle maîtres de musique, et dont les leçons consistent à roucouler des yeux d'angora et à ne parler que par soupirs. (*Il passe sa robe de chambre.*)

MADAME DENIS.

En vérité ! vous devenez d'une intolérance !..

M. DENIS.

Je suis marguiller, Madame ! (*On entend chanter Croquette dans sa chambre*) Entendez-vous... voilà déjà la petite qui repasse dans sa chambre, toutes les fariboles mondaines qu'on lui met dans le gosier.

MADAME DENIS.

Voudriez-vous qu'elle étudiât du plain-chant... Monsieur Denis, faites chauffer mes pantoufles, je vais me lever...

M. DENIS, *prenant ses pantoufles au pied du lit.*

Oui, bobonne.

MADAME DENIS.

Monsieur Denis ! .

M. DENIS.

Plaît-il ?

MADAME DENIS.

Fermez donc mes rideaux !,. (*Il ferme les rideaux et va allumer le feu. Pendant ce jeu de scène, Croquette paraît.*)

SCÈNE II.

M. DENIS, MADAME DENIS *dans l'alcove*, CROQUETTE.

CROQUETTE, *venant du fond par la porte de droite.*

AIR. *De mademoiselle Loïsa Pujet.*

Jeune fille à seize ans
Toujours rit et toujours chante.
Jeune fille à seize ans
Profite de son printemps.

parlé en allant à monsieur Denis sur un piccicato de l'orchestre.

Bonjour, mon petit oncle.

M. DENIS, *sans quitter son soufflet.*

Bonjour, mon enfant. (*Il l'embrasse. A part.*) Ah! si madame Denis avait des joues veloutées comme celle-là.... mais hélas, la pêche est devenue pomme de rainette. (*Il se met à chauffer les pantouffles.*)

CROQUETTE, *à part.*

(*Suite de l'air.*)

Le seul mal qui la tourmente,
C'est l'amour... et malgré ça,
Ah! comme ma vieille tante
Voudrait en être encor la!

REPRISE.

Jeune fille à seize ans, etc.

M. DENIS, *il se lève, ayant à la main les pantouffles.*

Pour le coup, si madame Denis n'est pas contente de moi!..

CROQUETE, *riant.*

Ah! ah! ah! Monsieur qui chauffe les pantouffles de madame!..

M. DENIS, *venant près d'elle.*

Qu'est-ce que tu dis, petite espiègle?

CROQUETTE.

Rien!.. je vous admire... quand une fois je serai mariée, j'espère bien mettre M. Nicaise sur ce pied là.

M. DENIS, *revenant près de Croquette sur ce dernier mot, au moment ou il se dirigeait vers l'alcove avec les pantouffles qu'il ne quitte pas.*

Lui... ton mari! Nicaise!.. un intrus!..

CROQUETTE.

Mais... ma tante connaît depuis longtemps M. Nicaise!..

M. DENIS.

Oui, c'est le fils de son apothicaire! c'est un grand vaurien qui ne cherche qu'à te déranger...

MADAME DENIS, *dans l'alcove.*

M. Denis, mes pantouffles?..

M. DENIS, *vivement.*

Ah! les voilà, bichette, les voilà. (*En donnant les pantouffles à madame Denis, il passe le bras à travers le joint du rideau.*)

MADAME DENIS, *se montrant dans un déshabillé assez comique et n'apercevant pas d'abord Croquette.* (1).

Ah! ça Monsieur Denis est-ce une mystification?.. vous me rendez mes pantouffles toutes froides... (*Elle met ses pantouffles.*)

M. DENIS.

Bah!.. alors, ma chatte, il faut vous en prendre à Croquette qui m'a fait causer. (*Il va chercher la boîte à poudrer sur la toilette, et fait jouer ensuite la houppe sur sa perruque.*)

CROQUETTE, *s'approchant de madame Denis.*

C'est vrai, ma bonne tante, grondez-moi bien fort, et embrassez-moi après.

MADAME DENIS, *se radoucissant à sa vue.*

J'aime mieux commencer par la fin. (*Elle l'embrasse, á part.*) Ah! ce ne sont pas là les joues de M. Denis. (*Haut.*) Et qu'avais-tu donc tant à dire, petite bavarde?

CROQUETTE, *à mi-voix*

C'était au sujet de ma musique...

MADAME DENIS, *souriant.*

Oui, j'entends, au sujet de M. Nicaise.

CROQUETTE. *à mi-voix.*

Impossible de faire revenir mon oncle sur la mauvaise opinion qu'il a conçue de lui.

MADAME DENIS, *de même.*

Ne t'inquiète pas trop de cela, M. Nicaise est un honnête garçon; il n'a que des intentions conjugales, et je le protège.

CROQUETTE, *de même.*

Quel bonheur! il sera donc mon mari?

MADAME DENIS, *de même.*

Je l'espère... mais M. Denis est têtu... et je n'en fais plus ce que je veux... tant s'en faut; enfin, tu es ma petite nièce, et ce fut ta grand'mère, la bonne madame Coquillard, qui fit autrefois mon mariage... Je ne l'ai pas oublié... ton oncle me conduisit chez elle le fameux jour où...

CROQUETTE.

Que vous était-il donc arrivé ce jour-là?

MADAME DENIS, *craignant d'en trop dire.*

Rien.

(*Pendant les interlocutions précédentes, M. Denis a fini de poudrer sa perruque. — Il a ôté et jeté sur son lit son bonnet de coton dont l'absence d'un moment a laissé voir sa tête entièrement dépouillée. Il s'est ensuite approché de la glace, et a mis sa perruque fraîchement réparée; après quoi, ayant reporté la boîte à poudrer dans la chambre du deuxième plan à gauche, il est venu en scène.*)

M. DENIS.

Croquette, le café est sur le feu?

CROQUETTE.

Oui, mon oncle.

M. DENIS.

Va le chercher : moi, je mettrai le couvert.

(1) M. Danis, Madame Denis, Croquette.

CROQUETTE.

Bien, mon oncle (*Elle sort par le premier plan à droite; M. Denis met le couvert.*) (1)

MADAME DENIS.

Et moi, je vais rajuster ma toilette pour ne pas trop effrayer M. Nicaise. (*Elle va devant la glace.*)

M. DENIS.

(*Jusqu'à l'interruption de Croquette, il s'occupe du couvert; il place, près de la porte du premier plan à droite, un petit guéridon, et y dépose les tasses et les soucoupes qu'il va prendre sur la cheminée.*)

Encore coquette!

MADAME DENIS.

Pourquoi pas?

M. DENIS.

AIR : *De madame Favart.*

Le sentiment de la coquetterie
Chez les femmes ne meurt jamais.

MADAME DENIS.

Monsieur Denis, par hasard, je vous prie,
Seriez-vous donc encor jaloux?

M. DENIS.

Eh mais!
Quand si longteups je fus, ô ma belle,
Le seul maître de votre cœur;
Si maintenant vous m'étiez infidèle,
Avouez-le, j'aurais bien du malheur.

MADAME DENIS, *quittant la glace après avoir mis du rouge et des mouches.*

Me voilà plus présentable.

CROQUETTE, *qui a posé le café et les petits-pains sur le guéridon.*

Tout est prêt.

M. DENIS.

A table (2). (*Il s'asseyent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, NICAISE (1).

(*Nicaise entre par la porte du fond, à gauche; il apporte avec lui une énorme liasse de papiers de musique qu'il dépose au bas de la fenêtre.*)

NICAISE.

Ouf! (*s'approchant de la table*) Monsieur et madame Denis, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MADAME DENIS, *l'apercevant.*

C'est Monsieur Nicaise. (*Il éternue comme une personne qui avale de travers.*) Atchin!

CROQUETTE.

Bonjour, Monsieur Nicaise.

NICAISE, *saluant d'un air gauche.*

Mesdames, je ne suis pas moins le vôtre.

M. DENIS.

Morbleu! Monsieur! (*Éternuant encore.*) Atchin!

NICAISE.

Dieu vous bénisse...

M. DENIS.

Est-ce qu'on entre comme çà sans frapper! si madame Denis eût été en train de s'habiller, Monsieur! (*Madame Denis et Croquette éclatent de rire.*)

NICAISE, *avec pudeur.*

AIR : *Qu'est devenue Fanny* l'abbé Coquet.

Fi!.. quelle idée a donc pu vous venir?
Monsieur Denis, vous me faites rougir...

M. DENIS.

Dites, qu'eussiez-vous fait en pareille occurrence!

NICAISE.

Si j'étais arrivé
Dans cette circonstance,
Ah! croyez-en, monsieur, ma parfaite innocence,
Je me serais sauvé!.. (*bis,*)

(*Madame Denis et Croquette rient de plus belle.*)

M. DENIS, *regardant sans se déranger les papiers de musique.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

NICAISE.

Un assortiment de musique... voyez... en voilà de la grande... de la petite .. de la moyenne aussi.

M. DENIS.

Il y a là de quoi chanter jusqu'à la consommation des siècles...

NICAISE.

Je ferai un choix.

M. DENIS.

Eh bien! faites-le pendant que nous allons achever de déjeûner. Vous pouvez vous asseoir, monsieur.

NICAISE.

Merci... mais je suis encore dans ma croissance... oui, je crois, et mon père croit de même qu'on grandit plus debout qu'assis.

MADAME DENIS, *bas, à son mari.*

Et vous trouvez ce garçon dangereux?..

M. DENIS.

Il dissimule.

NICAISE, *à part, en allant vers la gauche.*

C'est le cas de mettre la dernière main à l'impromptu que je compose depuis huit jours pour mademoi- selle Croquette. (*Il tire son portefeuille et un crayon.*)

CROQUETTE, *bas, à Nicaise, en lui passant à la dérobée du café qu'elle a versé dans la soucoupe.*

Prenez...

NICAISE, *prenant la soucoupe.*

Elle pense à moi... quelle bonne crême... (*Il boit le café.*) Quelle bonne crême... (*Montrant Croquette.*) De fille!.. (*Il pose la soucoupe sur la cheminée.*) On dit que M. de Voltaire trouve toutes ses inspirations dans la demi-tasse, et il ne me faut plus qu'un petit vers.

(1) Madame Denis, M. Denis.
(2) Croquette, Madame Denis, M. Denis.
(3) Nicaise, Croquette, Madame Denis, M. Denis.

M. DENIS, *pendant que Nicaise a tiré de son portefeuille un petit papier sur lequel il compose.*)

Tâche, Croquette, que la leçon ne dure pas trop longtemps... il faut que vers midi je sois à ma paroisse de *Saint-Pierre-aux-Bœufs* afin d'y rendre le pain béni...

CROQUETTE.

Nous en avons pour une petite heure au plus.

M. DENIS.

Oh! nous l'abrégerons.

NICAISE, *à part.*

Je le tiens. (*Déclamant.*)

Avec le feu de tes vives prunelles,
Tant on les voit briller,
O ma Croquette, on irait sans chandelles
De la cave au grenier!
Cette brûlante flamme
Qui m'incendie et me rend fou
A fait de ma pauvre âme
Un morceau d'amadou.

(*Parlé.*) C'est assez joli... et sans café! sans café!

Oui, malgré la fureur
De ton oncle, vieux radoteur,
Je...

M. DENIS, *se levant.*

Voilà qui est fait. (*Madame Denis et Croquette se lèvent aussi.*) Maintenant passons vite à la leçon et expédions-la. (*En disant ces derniers mots, M. Denis sort le guéridon par la porte du premier plan de droite.*) (1)

NICAISE, *à part.*

Voici le moment de glisser avec adresse mon ode à la muse qui l'a inspirée... (*Appelant Croquette avec mystère.*) Hum! hum! (2) (*Il plie le billet qu'il met maladroitement dans la main de Croquette. M. Denis le surprend en descendant la scène et en passant près d'eux, et s'empare vivement du papier.* (3)

M. DENIS.

Halte-là, mon gaillard!..

NICAISE.

Pardon... M. Denis... mille pardons... ça n'est pas pour vous.

M. DENIS.

Je m'en doute bien.

CROQUETTE, *bas, à Nicaise.*

Maladroit!..

MADAME DENIS, *bas, à Croquette.*

Où sont les lunettes de M. Denis?

CROQUETTE, *bas, à madame Denis.*

Sur la cheminée.

MADAME DENIS, *bas, à Croquette.*

Va les prendre et cache-les.

(*Croquette fait ce que lui dit sa tante.* (1)

(1) Nicaise, Croquette, Madame Denis, M. Denis.
(2) Nicaise, Croquette, Madame Denis, M. Denis.
(3) Nicaise, M. Denis, Madame Denis, Croquette.
(4) Croquette, Nicaise, M. Denis, Madame Denis.

NICAISE, *à M. Denis.*

Eh bien! vous allez lire... mais, monsieur, c'est indiscret.

M. DENIS.

Impossible de rien déchiffrer.

NICAISE.

Sans me flatter, monsieur, j'ai pourtant une écriture assez... j'écris très bien.

M. DENIS.

C'est ce que nous allons voir. Monsieur! mes lunettes... (*Il va à la cheminée* (1). *Croquette, qui les a prises, les montre à madame Denis et à Nicaise.*)

CROQUETTE.

(*Bas*) Je les tiens!

NICAISE, *bas.*

Je comprends.

M. DENIS, *ayant cherché en vain.* (2)

Je croyais avoir mis mes lunettes sur la cheminée!

CROQUETTE.

Vous les portiez hier soir au sermon, et sans doute vous les aurez oubliées sur votre chaise...

NICAISE.

Des lunettes... ça s'oublie...

M. DENIS.

Diable... diable...

MADAME DENIS.

Qu'à cela ne tienne... donnez-moi ce papier, j'ai de meilleurs yeux que vous et je vais... (3)

M. DENIS, *méfiant.*

Je veux lire moi-même...

MADAME DENIS, *jouant la sévérité et rassurant les amants du coin de l'œil.*

Croyez-vous, M. Denis, que l'honneur de votre nièce ne me soit pas cher? Vertuchoux! si M. Nicaise s'est permis... il n'a qu'à se bien tenir.

M. DENIS.

A la bonne heure! (*Il lui donne la lettre.*)

NICAISE, *bas, à Croquette.* (4)

Elle dit tout ça pour la frime, la vieille... hein!..

CROQUETTE, *bas.*

Ne parlez pas!

M. DENIS, *à sa femme.*

Eh bien!.. Lisez donc.

MADAME DENIS.

J'y suis... (*à part.*) Tâchons d'avoir un peu plus de bon sens que ce pauvre Nicaise. Hum! hum!

NICAISE, *bas à Croquette.*

Cachez la canne de votre oncle, mademoiselle Croquette; cachez la... j'ai mes raisons.

MADAME DENIS, *lisant.*

« Mademoiselle, j'ai remarqué avec chagrin

(1) Nicaise, M. Denis, Madame Denis, Croquette.
(2) M. Denis, Nicaise, Madame Denis, Croquette.
(3) Nicaise, M. Denis, Madame Denis, Croquette.
(4) M. Denis, Madame Denis, Croquette, Nicaise.

« que j'inspirais d'injustes soupçons à M. votre
« oncle.

NICAISE. *à part.*

Ah ! mais ça n'est pas mes vers...

MADAME DENIS, *continuant.*

« Pour... ne pas y rester exposé plus long-
« temps, je vous ai apporté cette provision de
« musique, qu'il vous sera loisible d'étudier
« sans moi... j'aime mieux renoncer à vous
« donner des leçons, que de jeter le moindre
« nuage dans l'esprit du plus vertueux des
« hommes. Signé Nicaise. »

NICAISE, *bas à Croquette.*

Qui est-ce qui a écrit ça ?

CROQUETTE, *bas à Nicaise.*

Vous?..

NICAISE, *à lui-même.*

Allons donc... j'avais fait des vers.

M. DENIS, *transporté d'admiration.*

Il y a cela ? MADAME DENIS.

En toutes lettres !

NICAISE. *à part.*

Ah ! je comprends... elle a brodé mon texte à l'usage du vieux...

M. DENIS, *à Nicaise.* (1).

Monsieur, recevez mes excuses... et donnez moi la main.

NICAISE, *lui donnant la main.*

Monsieur, je reçois... et je donne.

MADAME DENIS, *jetant l'épître au feu.* (2).

Nous sommes sauvés!!.. (*Après avoir jeté la lettre, elle revient à M. Denis. Pendant ce jeu de scène, Croquette est allée à la cheminée et a avancé la pendule.*)(3). Ce pauvre Monsieur Nicaise, vous lui aviez fait une peur. !

CROQUETTE, *riant et revenant à son oncle.* (4).

Mon oncle, je viens de retrouver vos lunettes.

M. DENIS.

Bah !..

CROQUETTE.

Oui... elles étaient tombées là.. en bas de la cheminée.

M. DENIS, *avec méfiance.*

Ah ! oui dà !

MADAME DENIS, *bas à Croquette.*

Tu les retrouves trop tôt. (*On entend sonner une demi heure.*

M. DENIS.

Qu'est-ce qui sonne là ?

CROQUETTE.

Onze heures et demie.

NICAISE, *voulant tirer sa montre.*

Ah ! vous avancez.

CROQUETTE, *bas.*

Taisez-vous donc !

M. DENIS, *ayant mis ses lunettes et regardant la pendule.*

Onze heures et demie !.. mazette ! si je veux arriver à *saint Pierre-aux-Bœufs* pour l'heure de mon pain béni, je ne risque rien de me dépêcher... c'est tout au plus si j'ai le temps de me barbifier et de passer mon habit. (*M. Denis ôte sa robe de chambre et l'étend sur le portemanteau.*) (1).

MADAME DENIS.

Dépêchez-vous donc, Monsieur Denis, vous savez bien que vous êtes toujours en retard.

ENSEMBLE.

AIR : *Du comte de Charolais.*

M. DENIS.

Ne comptez pas longtemps sur mon absence,
Vous en auriez tous trois trop de plaisir.
Beau troubadour, avec moi, par prudence,
Dans un instant je te ferai partir.

MADAME DENIS.

De déployer par trop de méfiance,
Monsieur Denis, on peut se repentir.
Il suffirait pour perdre l'innocence,
D'un vieil Argus l'épiant à plaisir.

CROQUETTE, *à part.*

De sa rigueur et de sa méfiance,
J'ai fort bien fait, ma foi de le punir.
Ah ! profitons de ce moment d'absence,
Plus il est court, mieux il faut le saisir.

NICAISE, *à part.*

Amour, merci de cette manigance.
Qui vient enfin le faire déguerpir,
Tâchons de mettre à profit son absence,
Car il s'apprête à bientôt revenir.

(*Monsieur Denis entre dans la chambre du fond, à gauche.*)

SCENE IV.

NICAISE, MADAME DENIS, CROQUETTE.

CROQUETTE.

Enfin !..

MADAME DENIS.

Monsieur Nicaise, quant on est amoureux, on n'est pas maladroit comme vous... ah ! de son temps, Denis était un autre homme .. il fallait le voir à vingt ans !

NICAISE.

Il a eu vingt ans !

MADAME DENIS.

Et il était vif, coquet, pimpant !

NICAISE.

Vous vous souvenez de ça... vous avez une fière mémoire

MADAME DENIS.

Tenez, Monsieur Nicaise... nous voilà tous les deux comme nous étions. (*Elle montre les deux portraits.*)

NICAISE.

Ah ! on avait déjà inventé la peinture dans ce temps là ?

MADAME DENIS.

Nous voilà en notre tenue de mariés : M. Denis en habit de bourracan et en culotte de

(1) Madame Denis, M. Denis, Nicaise, Croquette.
(2) Croquette, Madame Denis, M. Denis, Nicaise.
(3) Madame Denis, Croquette, M. Denis, Nicaise.
(1) M. Denis, Madame Denis, Croquette, Nicaise.

velours... moi, tout en satin blanc... nous étions gentils comme deux cœurs !

AIR : *Tu sais si bien enflammer le désir.*

Ces gais témoins du printemps de mes jours
Où des amours,
Vint m'enivrer la flamme,
Je veux, enfants, les conserver toujours
Pour consoler et réchauffer mon âme...
De reculer des sens le lourd sommeil,
Ils ont pour moi le divin privilège...
C'est ainsi qu'on voit au réveil
Un petit rayon de soleil
Qui vient à tomber sur la neige !
Oui, c'est le soleil sur la neige.

NICAISE, *les yeux sur le portrait.*

M. Denis... ça !... Allons, allons, c'est flatté, mais ça n'est pas ressemblant.

CROQUETTE.

Comme il avait l'air éveillé dans ce temps là, mon oncle !

MADAME DENIS.

C'était un démon !... On le chassait par la porte, il rentrait par la fenêtre; il aurait passé par un trou de serrure... Enfin, le croiriez-vous... il m'a enlevée !...

NICAISE.

Bah !

CROQUETTE.

Et vous l'avez laissé faire, ma tante ?

MADAME DENIS.

Que veux-tu, il ne m'a pas donné le temps de la réflexion.

M. DENIS, *dans le cabinet.*

Madame Denis.

CROQUETTE, *à Nicaise.* (1)

Vite en place !

(*Nicaise va chercher la harpe qu'il apporte au premier plan de droite, et Croquette place deux chaises: tout cela aussi lestement que possible.*)

MADAME DENIS, *les considérant; au fond, à part.*

Comme au jour du menuet... quand ma tante Béchamel... il me semble que j'y suis encore !

(*Nicaise s'est assis près de Croquette qui fait mine d'être occupée à pincer de la harpe.*

SCENE V.

LES MÊMES, M. DENIS, *par intervalles.*

M. DENIS. (*Il entr'ouvre la porte de sa chambre; le bas de son visage est couvert de savon, et sa main presse sur sa lèvre une serviette légèrement tachée de sang.*)

Madame Denis, du taffetas d'Angleterre... je me suis coupé. (*Il se retire.*)

MADAME DENIS.

Il faut toujours être après vous. (*Bas à Nicaise.*) Je vous laisse avec ma nièce; soyez sage, M. Nicaise.

NICAISE.

Comme une image.

M. DENIS, *se remontrant.*

Madame Denis, mon sang coule !

MADAME DENIS.

Me voilà... me voilà... (*Elle entre dans la chambre où est M. Denis.*)

SCENE VI.

NICAISE, CROQUETTE.

CROQUETTE.

Ce pauvre oncle... il s'est coupé bien à propos, n'est-ce pas ?

NICAISE, *d'un ton niaisement amoureux.*

Ah! oui.

CROQUETTE.

A présent, rien ne nous gêne plus.

NICAISE, *même ton.*

Ah ! non.

CROQUETTE.

Oui, non... Tâchez donc d'être un peu plus aimable que ça..... Pendant que nous sommes seuls, dites-moi de jolies choses.. comme mon oncle en disait à ma tante.

NICAISE.

Ah ! oui, qu'est-ce qu'il pouvait donc bien lui dire à votre tante ?...

CROQUETTE.

Vous m'impatientez. Au lieu de rester là comme une statue, vous feriez mieux de me donner ma première leçon.

NICAISE.

Vous croyez ?... Je vous trouve pourtant assez musicienne comme ça.

CROQUETTE.

Pas du tout... je ne sais encore que les principes.

NICAISE, *à part.*

Ça va devenir embarrassant. (*Il se lève.*)

CROQUETTE, *se levant et allant choisir dans la musique.*

En voilà-t-il de la musique! Vous avez dû acheter ça bien cher ?..

NICAISE.

Oh ! j'ai achetée ça au poids...

CROQUETTE, *parcourant la musique avec étonnement.*

De profundis... fanfares pour *la trompette.* Vous n'avez donc pas regardé ce que vous preniez?

NICAISE.

Est-ce que ce n'est pas de la musique ?... j'en avais demandé trois livres, et j'ai pris ça de confiance.

CROQUETTE.

Qu'est-ce que vous dites-là ?...

NICAISE.

Tenez... ça aurait toujours fini par se dé-

(1) Madame Denis, Croquette, Nicaise.

couvrir ; la vraie vérité, c'est que jamais je n'ai su un traître mot de musique... jamais... au grand jamais.

CROQUETTE.

Voilà qui est fort ! et vous vous donnez pour professeur !...

NICAISE.

Je me serais donné pour grand turc si vous aviez voulu apprendre l'ottoman. (*Ils remontent la scène.*)

CROQUETTE.

Et quand mon oncle va savoir...

NICAISE.

Il ne saura rien... si vous voulez.

CROQUETTE.

Comment cela ?...

NICAISE

Vous allez voir... vous connaissez un peu de musique, n'est-ce pas? Eh ! bien apprenez-moi ce qu'on vous a appris... et, devant votre oncle, moi je vous remontrerai ce que vous m'aurez montré.

CROQUETTE, *à part.*

Tiens. . ma tante qui le croyait si bête !

NICAISE.

C'est l'amour qui m'a inspiré. Ainsi c'est convenu, Croquette, devant le monde je serai votre maît re et, quand nous serons tous seuls, vous serez ma maîtresse... en attendant que vous soyez ma femme.

CROQUETTE.

Je ne sais si je dois me prêter...

NICAISE.

Ah ! Croquette, vous verrez comme je profiterai... comme je... (*Devenant égrillard.*) Ah ! Croquette... ah ! ma Croquinette... Ah !... (*Il cherche à lui prendre la taille.*)

CROQUETTE.

Ah ! mais vous devenez d'une hardiesse !

NICAISE.

C'est que, quand je regarde vos yeux, il me semble que je suis au feu d'artifice... la tête me tourne, les jambes s'en vont... Oh ! Croquette... je suis si bien auprès de vous que je crois que je vais me trouver mal.

CROQUETTE.

Pauvre garçon !... asseyez-vous !...

NICAISE.

Non, Croquette, je veux me mettre sur vos genoux.

CROQUETTE, *effarouchée.*

Hein !

NICAISE.

Non... je me trompe... à vos genoux... tenez... comme ça... (*Il tire son mouchoir et se met à genoux dessus.*)

CROQUETTE.

Tiens... vous êtes gentil à genoux !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DENIS, MADAME DENIS (1).

(*Ils sortent de la chambre de gauche. M. Denis est en toilette, il porte boucles d'argent, jabot à dentelle et manchettes. — Sur sa tête est un tricorne. — Ses mains sont enfermées dans un grand manchon, suivant la mode du temps. — A la vue de Nicaise aux genoux de Croquette et avant qu'on ait eu le temps de le prévenir, il allonge un coup de pied à l'amant de sa nièce.*)

M. DENIS.

Polisson !

NICAISE.

Pardon ! (*Il se relève en laissant son mouchoir sur le parquet.*)

CROQUETTE, *à part.*

Mon oncle !...

NICAISE.

Monsieur, vous auriez pu me blesser !

M. DENIS.

Hors d'ici ! (*Il conduit Nicaise à la porte par les oreilles.*)

MADAME DENIS (2).

Ah ! monsieur Denis, vous êtes d'une brutalité !

M. DENIS.

Taisez-vous, madame ! Cette fois, je n'ai pas eu besoin de mes lunettes pour voir qu'on se moquait de moi. (*à Croquette*). Quant à vous, mademoiselle...

NICAISE, *rentrant* (3).

Pardon, j'ai oublié mon mouchoir.

M. DENIS, *lui lançant son mouchoir au visage.*

Le voilà... tout-à-l'heure tu viendras nous dire que tu as oublié ta musique.. mais elle va t'attendre dans la rue. (*il va poser son manchon dans le haut de la barre du portemanteau à droite, saisit alternativement plusieurs paquets de musique et les lance par la fenêtre.*)

VOIX D'UN PASSANT, *au dehors.*

Faites donc attention, là-haut !

CROQUETTE, *à la fenêtre.*

Bon ! vous avez attrapé un passant !

MADAME DENIS, *de même.*

Il a l'air furieux !

M. DENIS, *montrant Nicaise*).

Que Monsieur aille s'expliquer avec lui.

NICAISE, *à part.*

Mais ce vieux est atroce !

CROQUETTE.

Vous n'y songez pas, mon oncle! faire sortir M. Nicaise par la grande porte... (*montrant la rue*). Voyez tout-ce monde amassé ! M. Ni-

(1) Madame Denis, M. Denis, Nicaise, Croquette.
(2) Madame Denis, M. Denis, Croquette.
(3) Nicaise, M. Denis, Croquette, Madame Denis.

caise s'en ira tout aussibien par la petite porte qui donne sur la rue aux Ours ! (*Elle indique la porte du premier plan de droite*).

NICAISE.

Je m'en irai même mieux par là.

M. DENIS.

Eh bien! soit, mais qu'il parte, n'importe par où... pourvu qu'il sorte de la maison.

CROQUETTE, *à part.*

Sortir par-là, je l'en défie bien !

Denis pousse Nicaise dehors ; madame Denis et Croquette quittent la fenêtre et viennent en scène).

SCÈNE VIII.

MADAME DENIS, M. DENIS, CROQUETTE.

M. DENIS.

Je reviens à vous, ma nièce, et je...

MADAME DENIS.

Encore une fois ne la rudoyez pas, rappelez-vous donc ce que vous étiez à son âge.

M. DENIS, *avec ironie.*

Justement... et puisque vous me jetez sans cesse à la tête mes anciennes erreurs, je veux que Croquette fasse pénitence pour moi.

CROQUETTE.

Par exemple!

M. DENIS.

Rentrez dans votre chambre, péronnelle... et dès demain...

TRIO.

Air de Castanelle.

M. DENIS.

Au couvent
Belle
Jouvencelle!

CROQUETTE.

Plus souvent!

M. DENIS.

Oh! pas de querelle.
En vain vous faites la rebelle,
Demain au couvent!

MADAME DENIS.

C'est affreux!

CROQUETTE.

Odieux!

M. DENIS.

En ces lieux, peut-être,
C'est moi qui suis maître.
Et je dis : Je veux!

MADAME DENIS.

C'est agir à l'envers
Qu'invoquer des grilles.

CROQUETTE.

Par bonheur les filles
Passent au travers.

ENSEMBLE.

DENIS.

Prudemment
Fermons la porte,
Pour que plus elle ne sorte.
Dès demain je la transporte
Au fond d'un couvent.

MADAME DENIS.

Vainement
Il ferme la porte;
Croquette, pour toi qu'importe!
Je saurai prêter main forte
Contre le couvent.

CROQUETTE.

Vainement
On ferme la porte,
Afin d'empêcher que je sorte...
L'amour va me rendre forte
Contre le couvent.

M. DENIS.

C'est ce que nous verrons !... (*il prend sa nièce par la main et la conduit dans la chambre du dernier plan à droite dont il ferme la porte à double tour*).

MADAME DENIS (1).

Monsieur Denis, vous êtes un affreux monstre!.. vous savez pourtant ce qu'on risque à exaspérer les amoureux.

M. DENIS.

C'est pour cela que je vais trouver M. Polycarpe; il me choisira pour ma nièce un bon cloître bien fermé... bien grillé...

MADAME DENIS.

Et vous croyez que je vous permettrai...

M. DENIS.

Je me passerai, madame, de votre permission

MADAME DENIS, *à part.*

A tout prix, il faut empêcher cela (*elle met son capuchon*).

M. DENIS.

Vous sortez ?

MADAME DENIS.

Je crois n'avoir pas besoin de votre bon plaisir.

M. DENIS.

Mon bras est à vos ordres...

MADAME DENIS.

Monsieur, je suis encore d'âge à marcher seule.

M. DENIS, *fermant la porte de Croquette.*

Comme vous voudrez, je pars tranquille.

REPRISE.

M. DENIS.

Prudemment
Etc.,... Etc....

MADAME DENIS.

Vainement
Etc.,... Etc....

(*M. et madame Denis sortent par le fond. — On entend jouer la clef dans la serrure.*)

SCENE IX.

CROQUETTE, NICAISE.

(*A peine M. et madame Denis sont-ils sortis*

(1) Madame Denis, M. Denis.

que la porte de la chambre de Croquette s'ouvre doucement. La jeune fille paraît tenant à la main une paire de ciseaux.)

CROQUETTE.

Oh ! mes ciseaux, que je vous remercie. Grâce à vous j'ai pu démonter cette vieille serrure qui ne tenait à rien. M. Denis a pris lui-même la précaution d'emmener ma tante. — Je suis seule avec Nicaise ! Au couvent ! oh ! que non pas mon oncle ! si vous avez péché jadis, vous ferez pénitence vous-même. Ils doivent être descendus. (*Elle se met à la fenêtre.*)

NICAISE *rentrant par la porte du premier plan de droite, et sans voir Croquette.* (1)

Pardon... il n'y a pas moyen de s'en aller par là.

CROQUETTE, *quittant la fenêtre..*

Ils sont partis !

NICAISE.

Croquette !

CROQUETTE.

(*A part.*) Le voilà. (*Haut et feignant la surprise.*) Vous ici, M. Nicaise!

NICAISE.

Vous êtes gentille, vous me faites descendre par un escalier noir comme un four, et vous m'indiquez une porte qui ne s'ouvre pas.

CROQUETTE, *à part.*

Je crois bien !.. je l'avais fermé moi-même hier au soir!

NICAISE.

J'ai les mains dans un état !..

CROQUETTE.

Laissez donc, monsieur, c'est un prétexte que vous prenez pour rester ici.

NICAISE.

Par exemple!

CROQUETTE.

Parce que vous savez que mon oncle est sorti avec ma tante, et que je suis seule.

NICAISE.

Permettez... voilà un gros quart-d'heure que je suis là...

CROQUETTE

A écouter, j'en étais sûre ! Vous avez entendu tout ce que disait mon oncle ?

NICAISE.

Ecouter aux portes ! ah ! fi donc !

CROQUETTE.

Vous l'avez entendu me déclarer qu'il me mettrait au couvent dès demain.

NICAISE.

Au couvent !

CROQUETTE.

Et là-dessus, vous vous êtes dit : Je ne le souffrirai pas. Oh ! vous avez de la tête, vous, de la mémoire surtout !

NICAISE.

Pardine ! Figurez-vous que je sais par cœur...

CROQUETTE.

Tout ce que mon oncle a fait autrefois; mais je vous préviens que je ne me laisserai pas enlever... comme ma tante.

NICAISE.

Vous enlever, moi !.. est-ce que j'en aurais l'idée seulement ?.. vous compromettre ? Ah ! bon !

CROQUETTE.

Je sais que vous allez m'assurer que vous m'aimez pour le bon motif, que vous me conduirez chez ma grand'maman Coquillard qui fera pour moi ce qu'elle a fait autrefois pour ma tante, c'est-à-dire qui nous protégera et nous mariera.

NICAISE.

Mais, au fait, la grand'maman Coquillard....

CROQUETTE.

A ce, monsieur, je vous répondrai : comment faire ?

NICAISE

Ah ! oui, voilà, comment faire ?

CROQUETTE.

Eh ! mon dieu ! je vous vois venir, vous n'êtes jamais embarrassé, vous.—Nous sommes enfermés, mais vous savez qu'il y a deux clefs et que ma tante n'en a emporté qu'une.

NICAISE.

Nous avons la clef des champs ?

CROQUETTE.

Seulement le portier ne me laissera pas sortir.

NICAISE.

C'est sûr ; mais je peux m'en aller tout seul.

CROQUETTE.

En apparence... et vous avez déjà trouvé le moyen de me faire passer sous les yeux du père Corbeau, sans qu'il se doute de rien.

NICAISE.

En vous cachant...

CROQUETTE, *ouvrant l'étui de la harpe.*

Là dedans. Vous êtes professeur : la harpe avait besoin de réparations, vous la portez chez le luthier... et le luthier... c'est...

NICAISE, *cherchant.*

C'est... M... Cruchet.

CROQUETTE.

Maman Coquillard !..

NICAISE.

Mais c'est vrai ! j'ai très bien arrangé ça, moi ! voyez pourtant comme l'amour donne des idées !

CROQUETTE.

M. Nicaise, je vous ai résisté, je le devais... mais votre amour... la crainte du couvent l'emporte.

NICAISE, *regardant l'étui.*

Vous serez bien mal là-dedans.

CROQUETTE, *s'y blotissant.*

Je me fie à votre honneur, ne me laissez pas tomber.

(1) Nicaise, Croquette.

NICAISE.

Oh ! je suis fort, allez. La clef, s'il vous plaît.

CROQUETTE.

Là, sur la cheminée... fermez, et partons.

NICAISE, *rapprochant le couvercle de l'étui.*

Il s'agit de sortir à présent... (*Il met la clef dans la serrure de la porte du fond, à gauche, puis s'arrête.*) Oh !

CROQUETTE, *entr'ouvrant l'étui.*

Qu'y a-t-il?

NICAISE.

On ouvre la porte de l'autre côté.

CROQUETTE, *refermant l'étui.*

Ma tante!

NICAISE.

Madame Denis! (*Il prend la harpe et la place devant lui pour se cacher.*)

(*Madame Denis a ouvert la porte. Elle entre, ayant sous le bras un panier recouvert d'une serviette, et s'arrête en voyant Nicaise à travers les cordes de la harpe.*)

SCENE X.

LES MÊMES, MADAME DENIS. (1)

MADAME DENIS.

Que faites-vous ici, M. Nicaise? vous êtes donc rentré? (*Elle pose le panier sur la petite table du fond.*)

NICAISE.

Du tout, je ne suis pas sorti.

MADAME DENIS.

Oh ! oh !.. et où alliez-vous?

NICAISE.

Attendez. (*Se rappelant et imitant Croquette.*) Je suis professeur, la harpe avait besoin de réparations, et je la porte chez le luthier...

MADAME DENIS. (2)

La harpe! mais la voilà! la porte de Croquette ouverte!.. quelle idée! (*Elle ouvre l'étui.*) J'en étais sûre. (*A part.*) Enfermez donc les jeunes filles ! (*Haut.*) Comment vous trouvez-vous là-dedans, mademoiselle?

CROQUETTE, *timidement.*

Dam... mieux qu'au couvent, ma tante!

MADAME DENIS.

Un enlèvement !

CROQUETTE.

Que voulez-vous? M. Nicaise ne m'a pas donné le temps de la réflexion.

MADAME DENIS, *à part.*

Oh! la petite masque ! (*Elle remonte la scène, ainsi que Croquette.*)

CROQUETTE.

M. Nicaise avait tout bravé pour rester ici. Il voulait se tuer, ce pauvre garçon, alors j'ai consenti à me laisser conduire chez grand'maman Coquillard, pour devenir madame Nicaise, comme vous êtes devenue Mme Denis.

(1) Madame Denis, Nicaise, Croquette.

(2) Nicaise, Madame Denis, Croquette.

MADAME DENIS.

Comment, M. Nicaise, vous avez eu l'audace...

NICAISE.

Je ne suis pas bien... je vous demande la permission de m'asseoir. (*Il s'appuie contre la cheminée.*)

MADAME DENIS, *regardant Nicaise.*)

Hum ! ma nièce, ce n'est pas Nicaise que je dois gronder.

CROQUETTE.

Air de Frédéric Bérat.

Chère tante, souvenez-vous
Du temps où, dans votre jeunesse,
Monsieur Denis...

MADAME DENIS, *l'arrêtant.*

Eh bien ! ma nièce!..

CROQUETTE.

Soyez indulgente pour nous,
Vous qui fûtes toujours si bonne,
Ici chassez votre courroux,
De grâce, ne grondez personne,
Chère tante, souvenez-vous !

MADAME DENIS.

Ta chère tante est une radoteuse... je n'aurais pas dû vous conter les escapades de M. Denis... où en seriez-vous si je n'étais pas venue?

NICAISE, *se rapprochant de madame Denis.*

Nous serions à moitié chemin à présent.

MADAME DENIS.

Et que deviendriez-vous si, pour vous punir, je vous abandonnais... mais rassurez-vous, la morale elle-même me fait un devoir de vous venir en aide... (*Avec bonté*) et puis... j'avoue ma faiblesse.. ça me fait plaisir de renaître en vous... c'est gentil, la jeunesse !.. le cœur ne vieillit pas, mes enfants... voilà pourquoi j'ai compris les vôtres... voilà pourquoi j'espère encore triompher de M. Denis... j'avais déjà conçu un petit projet que je vais mettre à exécution ce soir même.

NICAISE.

Vrai !

MADAME DENIS.

Le consentement de M. Denis est indispensable, car c'est lui qui doit doter sa nièce... et ce consentement... nous l'aurons !.. Croquette, viens avec moi, vous : Nicaise, restez ici, j'aurai besoin de votre aide tout-à l'heure.

NICAISE, *à part.*

Voilà un amour de petite vieille... (*Haut*) Il faut que je vous embrasse. (*Il l'embrasse.*)

MADAME DENIS.

Pas si fort donc ! pas si fort !.. allons, viens, Croquette.

AIR : *De l'élixir d'amour.*

ENSEMBLE.

Agissons avec prudence,
suivons ses avis,
En tout
suivez mes avis,

Et bientôt, sans résistance,
Se rendra monsieur Denis.

(*Madame Denis entre avec sa nièce dans la chambre du fond, à gauche*).

SCENE XI.

NICAISE, *puis* M. DENIS.

NICAISE.

Croquette sera ma femme!! ça n'aura pas été sans peine! m'en a-t-il fallu de l'imagination pour en arriver là.. En ai-je eu des idées et des émotions! enfin je n'ai pas trouvé le temps de m'apercevoir que je n'avais pas goûté... mais je m'en aperçois... oh! j'ai un creux ici... qu'est-ce que je pourrais donc bien prendre... au fait, je suis presque de la famille. (*Il cherche sur la cheminée.*) Elixir... c'est pas ça! tiens, qu'est-ce qu'il y a donc dans ce panier? (*Il ouvre le panier que madame Denis a apporté.*) Ah! un pâté! des pruneaux! du Champagne! voilà mon affaire. (*On entend M. Denis tousser au dehors.*) La toux de M. Denis... je la reconnais... où me cacher? (*indiquant l'alcôve.*) Ah! là... (*Petite pause*) Non, je compromettrais madame Denis! ! (*M. Denis tousse plus fort.*) Ah! derrière ce porte-manteau! (*il prend le manchon qui est resté sur le haut du porte-manteau, et se l'enfonce sur les yeux, après quoi il prend la robe de chambre et étend les bras pour compléter l'illusion.*)

M. DENIS, *entrant par le fond, et posant dans un coin sa canne et son chapeau.*) (1).

Je n'ai pas trouvé M. Polycarpe, mais il fera jour demain... et ma nièce ne perdra rien pour attendre!

NICAISE, *à part.*

C'est gênant, cette pose là. (*Il fléchit un peu.*)

M. DENIS.

Digne Polycarpe! voilà un homme à cheval sur les principes... c'est lui qui m'a fait nommer marguiller!...

NICAISE, *se laissant aller un moment.*

J'ai le torticolis dans les bras.

M. DENIS.

Il me semble qu'on a remué. Ah! c'est Croquette qui est dans sa chambre. (*S'asseyant devant le feu et tournant le dos à Nicaise.*) Ah! ah! je vois d'ici M. Nicaise.

NICAISE, *à part.*

Je suis mort!

M. DENIS.

Ça se permet d'être amoureux...

Air de madame Grégoire.

Je ne conçois rien
A toutes ces flammes mondaines
D'un petit vaurien,
Qui ne rêve qu'à des fredaines..
Être débauché,
Quel affreux péché!
L'enfer vint jeter à la ronde
Les femmes pour damner le monde...
Dieu du ciel! quand donc
S'en passera-t-on?

Si j'étais pour quelque chose dans le gouvernement, je défendrais aux femmes d'avoir de jolis yeux... et je ne les mettrais en circulation qu'à l'âge de soixante-dix ans!

(*Après ce couplet, madame Denis suivie de Croquette, sort de sa chambre exactement dans son costume de mariée du premier acte, sauf la coiffure ; elle tient l'habit de bourracan que son mari portait aussi au premier acte, et le place au fond.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DENIS, CROQUETTE.

MADAME DENIS, *bas, apercevant son mari qui lui tourne le dos.*

Il est rentré. (*Nicaise se hasarde à sortir un peu de dessous la robe de chambre.*)

CROQUETTE.

Et Nicaise, qu'est-il devenu. (*L'apercevant coiffé du manchon comme d'un bonnet de grenadier.*) Ah! (1).

M. DENIS, *qui a pris l'almanach placé sur la cheminée.*

L'almanach Liégeois! voilà une lecture saine pour le soir. (*Il lit.*)

MADAME DENIS, *pendant ce temps, donne le panier à Croquette en lui disant :*

Tu sais ce que tu as à faire.

(*Croquette prend le panier et rentre dans la chambre de gauche. Madame Denis va parler à Nicaise.*) (2).

NICAISE, *avec surprise, quand madame Denis lui a parlé bas.*

Ah!

MADAME DENIS.

Chut!

M. DENIS, *bas.*

Tiens, c'est l'almanach de dix-sept-cents.

MADAME DENIS, *à Nicaise, continuant à mi-voix ce qu'elle lui disait tout bas.*

Tu as bien compris... trois coups dans la main... et le signal. (*Elle lui montre son mouchoir.*)

NICAISE, *se frappant le front.*

Tout ça est là. (*Il sort sur la pointe du pied par le fond à gauche ; le manchon est resté sur sa tête.*)

SCÈNE XIII.

M. DENIS, MADAME DENIS.

MADAME DENIS, *à part, regardant sa toilette.*

Essayons.

(1) M. Denis, Croquette, Madame Denis, Nicaise.

(2) M. Denis, Madame Denis, Nicaise.

M. DENIS.

On a corné une page... la saint Jean!.. la fête de ma femme et l'anniversaire...

MADAME DENIS, *qui est venue s'appuyer sur le dos du fauteuil de son mari.*

De notre mariage...

M. DENIS, *se retournant.*

Que vois-je... suis-je bien éveillé?.. ma femme en toilette de noces! quelle idée!

MADAME DENIS.

Une fantaisie... un caprice.. bien ridicule, n'est-ce pas?

M. DENIS.

Le fait est que si on vous voyait sous ce costume...

MADAME DENIS.

Il me va donc bien mal? (*Elle minaude.*)

M. DENIS.

Mais non...

MADAME DENIS.

Levez-vous et regardez bien.

M. DENIS, *se levant.*

Ah ça... je ne me trompe pas... cette robe de satin blanc...

MADAME DENIS.

C'est ma robe de mariée... que vous m'avez attachée vous-même le matin du grand jour... il y a juste cinquante ans.

M. DENIS.

Oui, je me rappelle... je me suis même piqué à certaine agraffe.

MADAME DENIS.

La voilà.

M. DENIS, *avec pudeur.*

Ah! madame, ces souvenirs-là vont mal à un marguillier... ils sont trop mondains.

MADAME DENIS *à part.*

Aie! aie!

M. DENIS.

Et pourtant... voir ce n'est pas pécher... (*il se rapproche*) laisse-moi donc te regarder encore! en ôtant mes lunettes... je retrouve tout-à-fait ma petite Jeanne d'autrefois..mais.. (*il soupire.*)

MADAME DENIS.

Vous soupirez.

M. DENIS.

Nous sommes bien loin de ce temps-là... mon bel habit de bourracan, il a fini... comme moi.

MADAME DENIS.

Du tout.

M. DENIS.

Hein?

MADAME DENIS.

Je l'ai conservé aussi.

M. DENIS.

Vrai?

MADAME DENIS, *allant le chercher au fond et le lui montrant.*

Tenez, le reconnaissez-vous?

M. DENIS.

Oui. . c'est bien lui... et il est resté frais et jeune ... oh! si j'osais...

MADAME DENIS, *à part*

Allons donc!

M. DENIS, *le reposant sur une chaise de droite.*

Non...

MADAME DENIS, *avec une intention moqueuse.*

Il ne vous irait peut-être plus.

M. DENIS.

Et pourquoi s'il vous plaît. (*à part.*) Nous n'attendons pas de visite, personne ne le saura, je me risque. (*haut.*) Ah! il ne m'ira pas! (*il le met.*) Ah! vous croyez-donc que je ne suis pas conservé aussi. Tenez, voyez comme il m'emboite.

MADAME DENIS.

Très bien.

M. DENIS.

On reprendrait aussi sa tournure d'autrefois si on le voulait bien (*il met une main dans sa poche et en tire des rubans.*) Qu'est-ce que c'est que ça... des rubans roses... la jarretière de la mariée!..

MADAME DENIS.

Petit fripon! vous aviez voulu la prendre vous-même... je crois vous voir encore la mettre fièrement à votre boutonnière.

M. DENIS, *l'y mettant.*

La voilà... oh! la mémoire me revient aussi... ma petite Jeanne. Te souviens-tu... le soir après le bal... (*Ici Croquette apporte une petite table toute dressée et la met au fond.*)

MADAME DENIS.

Monsieur Denis!

M. DENIS, *ayant vu ce qu'a arrangé Croquette qui vient de se retirer dans la chambre du fond à droite.*

J'avais fait préparer une petite collation... deux couverts seulement.

M. DENIS.

Et cette collation...

MADAME DENIS, *lui montrant la table.*

La voilà.

M. DENIS.

Sommes-nous donc ici dans le palais de la belle au bois dormant?

MADAME DENIS.

Comme elle nous avons dormi cinquante ans.

M. DENIS.

Et comme elle nous nous nous réveillons!.. les deux couverts .. c'est bien ça!.. un pâté!

MADAME DENIS.

D'anguilles de Melun!

M. DENIS.

Des pruneaux.

MADAME DENIS.

De Tours!

M. DENIS.

Et du Champagne.

MADAME DENIS.

Que je goûtais pour la première fois ce soir

(1) Madame Denis, M. Denis.

là, (*Soupirant.*) et dont nous ne buvons plus depuis bien longtemps.

M. DENIS, *prenant la bouteille.*

Eh bien ! nous allons en boire.

MADAME DENIS.

Ca vous fera peut-être mal.

M. DENIS. (*Gaillardement.*)

Je m'en moque!.. ce couvert, cet habit, cette robe... tout ça me bouleverse... le Denis d'autrefois ressuscite!.. (*il fait sauter le bouchon*).

MADAME DENIS.

Son ombre !

M. DENIS.

Méchante ! (*il boit*).

MADAME DENIS.

Prenez garde ! vous n'êtes plus ce Denis qui chantait si bien.

M. DENIS.

Je chanterai encore. (*il boit*).

MADAME DENIS.

Qui dansait si galamment le menuet.

M. DENIS. (*Résolument.*)

Le menuet... je le danserai quand vous voudrez.

MADAME DENIS.

Vous ?

M. DENIS, *détachant sa pochette.*

Tout de suite ! en place! (*il accorde son petit violon*).

MADAME DENIS.

Voilà une pochette bien enrouée.

M. DENIS.

Elle reprendra le diapazon... comme son maître ! Je commence. (*il joue de sa pochette tout en dansant*).

Air du menuet du premier acte.

M. DENIS.

(*Pendant ce menuet, Denis s'agite en vain avec la coquetterie tremblottante du vieillard voulant faire le galant.*

M'amour, vois
Mes exploits
A la danse!

MADAME DENIS, *riant.*

Pas trop mal... allez toujours !

M. DENIS.

Du temps de nos amours
J'ai la belle prestance.

MADAME DENIS, *à part, le regardant danser.*

Ah ! vraiment,
C'est plaisant!

M. DENIS, *sautant d'une façon étiolée.*

Tiens, admire!

MADAME DENIS.

Tudieu, quel léger zéphir!
(*A part.*)
Il me fera mourir
De rire.

M. DENIS, *faisant un effort.*

Voilà du nerf!

MADAME DENIS, *riant toujours.*

C'est sublime.

M. DENIS.

Mon vieux souvenir m'anime !
Le Denis
De jadis
Se réveille!

MADAME DENIS, *appuyant sur le premier mot en soupirant.*

Jadis... souvenez-vous en,
Vous faisiez en dansant
Merveille!

M. DENIS, *se piquant d'honneur.*

Comme alors,
Sans efforts,
Je gambade!
(*Il trébuche.*)

MADAME DENIS, *le faisant pirouetter.*

Passez,
Balancez,
Valsez!

M. DENIS, *voulant s'arrêter.*

J'ai tous les ressorts cassés.

MADAME DENIS, *sans l'écouter.*

Et puis la galopade...

(*Elle l'entraîne, en le faisant galoper sur un temps d'arrêt de l'orchestre.*

M. DENIS, *essoufflé.*

Ah ! là... là...
Halte-là !

MADAME DENIS.

Qu'est-ce à dire!
Vos esprits sont-ils rendus!

M. DENIS.

Si je fais un pas de plus,
J'expire!

(*Il se laisse tomber sur une chaise à gauche de la table. Madame Denis passe vers la droite, et se rapproche de la fenêtre.*)

MADAME DENIS.

Qu'est-ce que je vous disais?.. vous voilà tout essoufflé.

M. DENIS.

Oh ! quand j'aurai repris l'habitude!... (*il boit. — On entend frapper au dehors trois coups dans la main*).

MADAME DENIS, *à part.*

Ils sont là ! (*à son mari qui se verse à boire.*) Que faites-vous ?

M. DENIS.

J'avale mes cinquante ans!.. (*il se lève*). A présent je n'en ai plus que vingt-cinq!

MADAME DENIS, *à part.*

Oh ma belle robe, quel miracle tu as fait ! Croquette, ta cause est gagnée ! (*elle jette le mouchoir par la fenêtre*).

M. DENIS. (*Exalté.*)

1700 est revenu... nous aurons le petit souper, le tête-à-tête... la saint Jean complète!! à table... mais avant nous accorderons bien un baiser à ce petit chéri.

MADAME DENIS, *remontant la scène ainsi que M. Denis.*

Y pensez-vous !.. et nos cheveux blancs.....

M. DENIS. (*Amoureusement.*)

C'est pour les cacher qu'on a inventé la poudre.

MADAME DENIS.

Et nos rides...

M. DENIS.

Le cœur n'en a pas.

Air : *Du Puits d'Amour.*

Eh quoi! même au jour de sa fête,
Tant de rigueur pour un époux?

MADAME DENIS.

Ne craignez-vous pas que Croquette...

M. DENIS.

La petite est sous les verroux.

MADAME DENIS.

Mais songez donc que la vieillesse,
Monsieur, a glacé votre sang!..

M. DENIS.

Comme le bon vin, la tendresse
Devient plus forte en vieillissant. } (*bis.*)

(*Il est à genoux devant sa femme. Croquette sort de la chambre du fond à droite.*)

CROQUETTE.

Mon oncle!

NICAISE, *venant par la porte du fond en face.*

Voilà, M. Polycarpe et les invités de madame Denis.

M. DENIS.

Bonté du ciel! M. Polycarpe!.. s'il me voyait en cet état... moi, un marguiller... je me sauve.

MADAME DENIS, *l'aidant à se relever.*

Il n'est plus temps.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MEMES, CROQUETTE, NICAISE, *puis amis de M. et madame Denis* (1).

(*Une foule nombreuse d'amis envahit la chambre. — Chacun porte des bouquets et des rubans de noces à la boutonnière.*)

Le personnage qui représente M. Polycarpe a un costume très austère, et paraît scandalisé de tout ce qu'il voit.

CHŒUR.

AIR : *Chantons.*

Chantons tous
Les heureux époux
Qu'amour enchaîne
A la cinquantaine!
Chantons tous
Les heureux époux
Qui du temps bravèrent les coups.

M. DENIS, *bas.*

Je suis perdu... bafoué!

MADAME DENIS, *bas.*

Laissez-moi faire. (*Haut.*) M. Polycarpe, et vous, mes amis, vous êtes surpris, n'est-ce pas de nous trouver sous ces habits de fête. Nous les avons remis pour signer le contrat de mariage de notre nièce Croquette qui épouse M. Nicaise.

M. DENIS.

Mais...

MADAME DENIS.

Aucun autre motif n'aurait pu décider M. Denis à rompre pour un moment avec ses habitudes austères. (*Bas.*) Si vous saviez comme M. Polycarpe vous regarde!..

CROQUETTE.

Oh! mon bon petit oncle!

M. DENIS.

Je suis pris.

NICAISE. (*A part.*)

Voici M. Hilarion, le notaire. (*Le notaire entre et se place au fond.*

M. DENIS.

Le notaire. (*A sa femme.*) Ah! fine mouche!

MADAME DENIS.

Nous aurons un mariage et une cinquantaine, et comme disait dans le temps madame Béchamel « nous ferons les deux noces ensemble. »

M. DENIS, *prenant sa femme à l'écart.*

Au fait... ces pauvres enfants... à mon âge j'ai bien été sur le point de... (*Haut*) Oui, mes amis, nous ferons les deux noces ensemble.

CROQUETTE.

Oh! ma tante! je ferai comme vous je garderai ma robe de noces.

NICAISE.

Et moi d'avance, M. Denis, je vous invite pour la cinquantaine de M. et madame Nicaise.

REPRISE DU CHŒUR.

Chantons tous, etc.

MADAME DENIS *au public, après lui avoir fait une grande révérence, ainsi que son mari.*

AIR : *Du Puits d'amour.*

Tous deux au déclin de notre âge
De trembler nous n'avons pas tort...

M. DENIS.

Pour mériter votre suffrage,
Messieurs, nous voulons vivre encor.

MADAME DENIS.

Les vieillards ont mainte faiblesse
Que leur passe un juge indulgent.

M. DENIS.

Soutenez-nous, et notre pièce
Sera meilleure en vieillissant.

TOUS DEUX. (*Ensemble.*)

Soutenez-nous, et notre pièce
Sera meilleure en vieillissant,

(*Monsieur et madame Denis font de nouveau une grande révérence.*

REPRISE DU CHŒUR.

Chantons tous,
Etc.,. etc... etc...

FIN.

(1) Les amis à l'extrême gauche, M. Denis, Madame Denis, Croquette, Nicaise.

INDICATION DES COSTUMES.

MADAME DENIS.

Acte premier.

Costume d'entrée.

Robe de mousseline blanche avec rubans roses passés dans les coulisses, en formant un liseré transparent. Manches à sabots garnis de dentelles.

Costume de mariée.

Jupe de satin blanc broché. Corsage et basques en satin rose tendre, broché et ruché avec un petit ruban de satin rose également broché, de la largeur d'un centimètre. Manches à sabots garnis de dentelles. Souliers de satin blanc à hauts talons en peau blanche. Couronne de fleurs d'oranger avec des barbes en tulle brodé, de la largeur de 25 centimètres. Cheveux relevés en forme de diadême, avec rouleau de chaque côté.

MADAME DENIS.

Deuxième acte.

Au lever du rideau, le costume traditionnel.

Un bonnet jaconas blanc à grand fond, serré par une coulisse avec bande de batiste plissée, de la largeur de 8 centimètres. Un peignoir en toile de coton blanche. Col avec une garniture de mousseline unie. Manches longues.

Costume habillé au changement.

Perruque poudrée avec dentelle noire, attachée sous le menton. Robe à paniers en reps brun très clair, broché rose et blanc. Souliers de satin noir à talons en cuir rouge. Fichu de mousseline unie sur le cou.

Pour les dernières scènes, la robe de mariée du premier acte.

MADAME BÉCHAMEL.

Robe de satin café au lait, brocbé, à raies hanneton, manches à coudes et garnies de dentelles. Fichu de tulle double, à triple rang de dentelles et serrant la taille. Souliers de prunelle noire à talons rouges. Bonnet à la Maintenon. Tour gris.

MONSIEUR DENIS.

Acte premier.

Habit de soie bleu-clair, broché de petits points blancs. Collet droit. Gilet de satin blanc, brodé en soie bleue et rose, très coquet. Culotte pareille à l'habit. Bas de soie blancs à coins bleus. Tricorne petit et léger. Souliers de daim à bouffettes et à boucles par dessus. Perruque blonde frisée par devant et nouée par un ruban noir derrière.

MONSIEUR DENIS.

Deuxième acte.

Bonnet de toile de coton surmonté d'un ruban brun et jaune et tout droit. Une camisole de laine. Un caleçon de coton. Basbleus chinés. Pantoufles. Robe de chambre à grands ramages, qu'il met en se levant.

Deuxième costume.

Habit de velours rouge-brun à côtes. Manchettes brodées. Collet rabattu. Gilet satin jaune, brodé de grandes fleurs roses et oranges. Petit col blanc plissé. Chemise à jabot à petits plis. Culotte de velours noir un peu large. Souliers à boucles d'or. Chapeau à trois cornes, très bas de forme, avec une passementerie de soie noire. Perruque poudrée à trois rangs de boucles et bien échancrée du devant.

M. LE BARON DE CHAMPIGNOLLES.

Habit de velours violet à la Louis XIV, avec garnitures d'or appliquées sur toutes les coutures ; et, sur les pattes, larges boutons idem. Veste de satin blanc, moirée, brodée en or. Culotte pareille à l'habit, avec un crevé cerise au bas. Bas de soie ponceau. Souliers de daim noir, à talons rouges, avec bouffettes de satin cerise. Cravate longue à rabat de guipure avec une bouffette cerise. Les bouts de manche de l'habit ont également une rosette de satin cerise. Ceinture cerise à franges d'or. Chapeau relevé d'un seul côté, entouré de pluches blanches et surmonté de deux plumes rouges et violettes.

A la première entrée il a une canne haute : à la deuxième entrée, une épée. Perruque grise à la Louis XIV.

NICAISE.

Habit de soie bleu-clair, Louis XV. Culotte id. Gilet blanc coupé en sifflet. Bas de soie blancs. Souliers noirs à boucles. Chapeau tricorne. Perruque poudrée avec boucle à l'œil.

CROQUETTE.

Robe de mousseline blanche à deux volants. Corsage à pointe. Berthe en point d'Angleterre. Manches plates avec manchettes pareilles à la berthe. Un choux de rubans roses pour draper la berthe sur la poitrine. Bracelet de velours noir avec petites boucles d'argent. Coiffure relevée, à grands tirebouchons derrière, avec une rose sur le côté gauche. Souliers de cuir noir verni avec une petite bouffette rose.

S'adresser, pour la musique, à M. COUDERC, chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques.

Nota. Plusieurs des costumes coloriés de cette pièce se trouvent à Paris, chez Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

SCÈNE VIII.

DAME ET GRISETTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. N. FOURNIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 21 JUIN 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
CAMILLE DE RENNEVILLE, jeune veuve créole.....	Mlle ROSE-CHÉRI.	VICTOR, ami de Justin, élève en chirurgie	M. TISSERANT.
JUSTIN, son cousin, étudiant en droit.....	M. DESCHAMPS.	ANTOINETTE, jeune ouvrière,	Mlle DÉSIRÉE.

La scène se passe à Rennes, chez Antoinette.

NOTA. S'adresser pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

Une chambre en mansarde simplement meublée; au fond, une fenêtre; à gauche au fond, la porte du dehors; à droite au fond, une porte; à droite au 2e plan, une autre porte. Une table à ouvrage.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, ANTOINETTE (1).

Toutes les deux sont vêtues en ouvrières un peu aisées; Antoinette, montée sur un tabouret, regarde par la croisée.

CAMILLE, *assise à droite près de la table, tenant son ouvrage.* Prends bien garde qu'il ne te voie... il sort de chez lui, dis-tu?

ANTOINETTE. Oui, le voilà..... c'est l'étudiant... il met le pied dans la rue... il a un livre sous le bras... il va très-vite.

CAMILLE. Regarde-t-il par ici?

ANTOINETTE. Non... Ah! si fait... il lève les yeux vers nos croisées.

CAMILLE. Il s'arrête?

ANTOINETTE. Non... il passe.

CAMILLE. A la bonne heure.

ANTOINETTE. Il tourne le coin du faubourg, je ne le vois plus... (*Elle quitte la croisée, et revient s'asseoir près de Camille, à sa*

(1) Le premier personnage inscrit en tête de chaque scène tient la droite du public, et ainsi de suite.

gauche.) Eh bien, madame, êtes-vous contente?

CAMILLE. Toujours madame? Antoinette, nous nous fâcherons; ne t'ai-je pas dit cent fois de m'appeler Camille tout simplement? ne sommes-nous pas sœurs?

ANTOINETTE. Oui, sœurs de lait, nourries ensemble, ici, par Marguerite, et amies d'enfance... du moins jusqu'à six ans... Mais depuis ce temps-là nous sommes bien changées!... Ah! quelle distance entre nous deux!... Vous! une grande dame!...

CAMILLE. Encore?

ANTOINETTE. Toi, je veux dire, tu as de l'esprit, des manières, et des millions! tandis que moi, simple ouvrière...

CAMILLE, *lui prenant la main*. Tu es bonne et charmante!... d'ailleurs, dans ce moment-ci, ne suis-je pas aussi une ouvrière comme toi?

ANTOINETTE. Oui... pour la frime!... depuis un mois..... quand tu as su que j'étais venue de Saint-Servan à Rennes, dans ce faubourg écarté, pour soigner notre pauvre nourrice qui était malade, et qui, grâce au ciel, va beaucoup mieux, il t'a pris l'idée la plus extraordinaire!

CAMILLE. Tu le sais, mon caractère est décidé, prompt, ferme surtout; est-ce la liberté dont j'ai joui de bonne heure, est-ce le sang créole qui coule dans mes veines? Jamais je ne recule devant une entreprise hardie, dès qu'elle me paraît honorable et utile; les uns me traitent d'enfant gâté, les autres de femme romanesque et inconséquente; je les laisse dire; dans une seule circonstance, j'ai cédé aux conseils de ma famille, et Dieu sait combien je m'en suis repentie! Monsieur de Renneville, ce riche colon que l'on m'a fait épouser, et que j'ai suivi à l'île Bourbon, était à tous les yeux l'homme le plus aimable, le plus charmant!..... et pourtant, il m'a rendue bien malheureuse!

ANTOINETTE. Est-ce qu'il ne t'aimait pas?

CAMILLE. Oh! si fait!..... il m'aimait..... presque autant que les autres femmes... L'esprit le plus léger, le cœur le plus faible, tout maître et despote qu'il était!..... Que de fois n'ai-je pas rougi pour lui des choix qu'il osait afficher? Que dis-je, des choix! hélas! ma pauvre amie, il ne choisissait pas..... le premier minois venu lui faisait tourner la tête... fût-ce une esclave, fût-ce même une négresse!

ANTOINETTE. Voyez-vous ça? en voilà des noirceurs!

CAMILLE. A peine veuve, je revins en France pour régler quelques affaires, et je m'arrêtai à Lorient, chez ma tante, bien décidée à ne plus aliéner ma liberté; car, vois-tu, ma chère amie, d'après ce que je sais des hommes, ils ressemblent tous, plus ou moins, au cher défunt; pas la moindre conscience en amour... Aussi, ai-je bien juré de repartir veuve... inconsolable, à moins de rencontrer une exception..... un phénomène, un miracle!..... Eh bien, ma tante assure que cette exception existe, et que ce phénomène est ici.

ANTOINETTE. Monsieur Justin?

CAMILLE. Son propre fils, un cousin que je n'ai jamais vu, et qui achève ici ses études de droit; un vrai modèle de conduite, dit-on. Ma tante, sans savoir encore toute l'étendue de ma fortune, souriait à l'idée d'un mariage entre nous; je la laisse entamer les négociations; mon cousin consent à ce qu'elle désire, tout est bien convenu; le voilà engagé bien positivement; j'ai sa lettre. C'est ce que je voulais; je prétexte une affaire à Paris; je savais que mon cousin demeurait à Rennes, dans ce quartier désert, le quartier des sages, presque vis-à-vis des fenêtres de notre vieille nourrice, à qui tu es venue donner tes soins; je descends chez elle, je m'établis auprès de toi, j'emprunte tes habitudes, ta manière de vivre, ton costume, et je suis ta compagne. Comment trouves-tu que je m'acquitte de mon personnage?

ANTOINETTE. Dame! c'est selon... pour la couture, tu n'es pas forte..... tu fais des points!... tiens...

CAMILLE. J'en rougis... une vraie créole!...

Elles se lèvent.

ANTOINETTE. Et puis, comment reçois-tu monsieur Victor, le compatriote de monsieur Justin, cet élève en chirurgie qui vient ici pour visiter notre pauvre nourrice?

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Des étudiants de la ville
C'est le plus aimable, dit-on,
Il est gai, d'une humeur facile,
Toujours galant, et sans façon.
Toi qui veux être couturière!
Garder un air si solennel
Près d'un joli garçon! ma chère,
Dans notre état ça n'est pas naturel.

CAMILLE, *riant*. Je m'observerai..... De ton côté, prends garde de me trahir... car tu es seule dans le secret.

ANTOINETTE. C'est vrai; je suis dans le secret; seulement, je n'y comprends rien du tout.

CAMILLE. Tu ne comprends pas que j'ai résolu de savoir si ce jeune homme si raisonnable, si studieux, se laissera prendre comme les autres à l'appât de quelques coquetteries? Je ne suis à ses yeux que la première venue, une grisette, une voisine jeune et gentille; eh bien, que je fasse quelque impression sur lui, il faudra donc plus tard que je craigne les jolies femmes de toutes les classes et de toutes les conditions?... Non, non, ce que je veux c'est qu'il sache résister.

ANTOINETTE. A toi? est-ce que c'est possible?

CAMILLE. A moi comme à toute autre..... J'avais d'abord songé à te charger de cette épreuve...

ANTOINETTE. Moi?

CAMILLE. Jeune et jolie comme tu es, tu avais mille chances de réussir.

ANTOINETTE. Oh! je ne saurais pas être coquette.

CAMILLE. Cela s'apprend si vite! mais dans ces sortes d'affaires, on n'est jamais mieux servi que par soi-même... Maintenant si mon cousin est assez faible pour oublier ses engagements, je ne vois plus en lui qu'un mari vulgaire!... un homme comme monsieur de Renneville, sur lequel on ne peut pas compter. Alors je prends quelques arrangements pour améliorer le sort de sa famille, en secret, car il serait trop fier pour accepter, et je repars pour les colonies par le premier bâtiment...

ANTOINETTE. Quoi! vraiment?

CAMILLE. Voilà mon système.

ANTOINETTE. C'est-à-dire que tu l'épouseras s'il ne t'aime pas, et que tu ne l'épouseras pas s'il t'aime... c'est drôle, un système!... Enfin, pour l'instant, tu dois être enchantée, car il ne fait pas grande attention à toi...

CAMILLE. C'est vrai!

ANTOINETTE. Et pourtant, dans un quartier où il y a si peu de monde, il aurait dû te remarquer tout de suite; eh bien, non; tu as beau te montrer à ta fenêtre, il ne reste jamais à la sienne...

CAMILLE. Je crois même qu'il y met de l'affectation.

ANTOINETTE. Tu as beau chanter, et tu roucoules très-bien... il n'a pas l'air d'écouter... Nous avons laissé tomber tour à tour une douzaine d'effets, nous avons laissé envoler pas mal d'oiseaux, peine perdue! Dans la rue, on passe à côté de lui, on glisse... enfin, tous les moyens connus!..... rien! il ne s'en doute seulement pas... c'est un ours; ça fera un mari parfait, tu peux l'épouser.

CAMILLE. Patience!..... et l'événement d'hier au soir?

ANTOINETTE. C'est vrai..... encore une épreuve.

CAMILLE. Involontaire cette fois... Ce service qu'il m'a rendu..... s'il est de ceux qui ne cherchent qu'un prétexte, en voilà un, j'espère... Mais on vient; serait-ce lui?

ANTOINETTE. Non... on chante..... c'est monsieur Victor... D'après ton système, celui-là ne doit pas te plaire...

CAMILLE. Que m'importe?... je ne dois pas l'épouser...

Elle va se rasseoir et reprend son l'ouvrage.

SCÈNE II.

CAMILLE, VICTOR, ANTOINETTE.

VICTOR, *entrant gaiement.*

Place à la faculté!
Voilà la gaîté!
Voilà la santé!
Sans vanité,
Près de la beauté
L'amabilité
M'a patenté.

Bonjour, mademoiselle Antoinette; bonjour, mademoiselle Camille...

CAMILLE. Ah! vous v'là, vous?

VICTOR. Oui; eh bien, comment va la malade? après l'algarade d'hier au soir! Quelle jolie espièglerie! ces étudiants de Rennes sont-ils aimables!

ANTOINETTE. Et tapageurs!

VICTOR. Nous avions si bien dîné!

ANTOINETTE. Vous en étiez?...

VICTOR. C'est-à-dire, j'étais resté en arrière pour payer l'extra, le champagne; c'était mon tour. Ils ont profité de ça, les vauriens, pour accoster mademoiselle Camille sur la place du Mail. Mais aussi, une jolie fille comme vous se hasarder si tard!... Dès qu'il fait nuit, la ville nous appartient, à nous autres.

Il va poser son chapeau à gauche.

CAMILLE. Dam!... je revenais de porter notre ouvrage.

ANTOINETTE, *bas à Camille**. C'est-à-dire de secourir cette pauvre mère Durand...

CAMILLE, *bas.* Chut!

VICTOR. Après ça, pour quelques propos d'usage, fallait-il tant s'effaroucher? Vous vous sauvez, naturellement on vous poursuit... vous alliez leur échapper, tout se serait passé le mieux du monde, quand l'ami Justin, qui rentrait chez lui, intervient, les arrête et s'avise de prendre la chose au sérieux!... alors on se fâche, c'est encore tout simple, et on allait lui faire un mauvais parti... heureusement, je rejoins les camarades... ils ont du respect pour moi... leur doyen!... je les apaise en les faisant rire... un peu aux dépens de votre chevalier... Pendant ce temps-là, mon Justin avait disparu, vous rentrez lestement et la porte se referme sur vous.

ANTOINETTE. Ma pauvre amie!

VICTOR. Eh bien, on dirait que vous êtes encore malades de peur toutes les deux!... Parlez, voilà le médecin.

Il s'avance vers Antoinette, qui lui échappe**.

ANTOINETTE. Merci, je n'ai pas besoin...

VICTOR. Si fait... cherchez bien, aimable Antoinette, je crois que vous avez un peu de fièvre...

* Antoinette, Camille, toujours assise, Victor.
** Camille, Victor, Antoinette.

ANTOINETTE. Eh non, vraiment!

VICTOR, *à Camille.* C'est donc vous, charmante Camille?

CAMILLE. Oh! que nenni!

VICTOR, *à part.* Oh! que nenni! elle est gentille celle-là... mais un peu trop bretonne... (*Haut.*) Donnez-moi donc votre jolie main que je vous tâte le pouls...

CAMILLE. Laissez donc...

VICTOR; *il insiste, elle le pique avec son aiguille.* Aye!... oh! ces couturières!...

ANTOINETTE. Qui s'y frotte...

CAMILLE. S'y pique.

VICTOR. S'y pique! s'y pique!... mauvais cœur!... ce n'est pas comme mademoiselle Antoinette... voilà une fille d'esprit qui ne se pique pas... c'est-à-dire qui ne pique pas... aussi, j'ai un faible pour elle... (*A Antoinette.*) Vrai, je vous aime, je vous adore!... c'est qu'il y a dans votre physionomie quelque chose de si... relevé... moi, d'abord, si j'ai un défaut, c'est la franchise... je ne trompe jamais les femmes, je me donne franchement pour ce que je suis... un bon vivant... très-aimable...

ANTOINETTE. Vous n'êtes pas mal avantageux.

VICTOR. Il faut ça pour se bien porter; très-aimable, dépensant joyeusement mes neuf cent cinquante francs de pension, en attendant la clientèle... et une heureuse fin... c'est-à-dire un riche mariage.

AIR *du Charlatanisme.*

Pour nous autres praticiens,
Gens positifs par habitude,
Les deux trésors quotidiens
Ce sont le plaisir et l'étude.
Ils se partagent nos instants;
Oui, quant à moi, je vous l'atteste;
Or voici comme je l'entends;
Le plaisir prend d'abord tout mon temps,
Et l'étude après, s'il en reste.

Les jours sont si courts!...

CAMILLE. Eh bien, à la bonne heure.

ANTOINETTE, *regardant Camille.* Et votre ami a-t-il les mêmes principes?

VICTOR. Quel ami? j'en ai tant!

ANTOINETTE. Eh bien, monsieur Justin, l'étudiant en droit?

Camille se lève et se rapproche.

VICTOR. Ah! Justin, Justinien, comme on dit... lui, c'est autre chose! un brave garçon de mon pays, que j'aime beaucoup, quoique je ne le voie guère... mais tenez, ne me parlez pas des étudiants en droit!... toujours courbés sur leurs vieux livres.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Remuant la poudre des lois,
De droit romain leurs têtes sont farcies;
Et dans les siècles d'autrefois
Ils vivent avec des momies!
Je ne comprends pas ces efforts
Ni cette rage d'antiquaire
D'aller ressusciter les morts!

ANTOINETTE.

Vous qui faites tout le contraire;
Oui, ces messieurs ressuscitent les morts,
Mais vous faites tout le contraire.

VICTOR. Ah! des épigrammes! Eh bien, je vous pardonne, je pardonne aussi au laborieux Justin; pauvre garçon! complétement ruiné, et voulant se relever par le travail, pour ne rien devoir à personne, quel héroïsme... mais aussi quelle hygiène!... pas de joies! pas d'amours fleuris! les beaux yeux d'une femme sont lettre morte pour lui; en revanche, il vous lira les *Pandectes* à livre ouvert.

CAMILLE. Mais c'est très-beau, ça.

VICTOR. C'est très-beau... pour son professeur... Ce n'est pas ma faute, je l'ai prêché bien souvent pour qu'il fût des nôtres.

CAMILLE. Par exemple!... de quoi vous mêlez-vous?

VICTOR. Je suis l'aîné... je dois veiller sur lui... entre pays... bah! peine perdue!... il a du caractère...

ANTOINETTE. Et du courage... sa conduite d'hier au soir...

VICTOR. Oui... oui... parfait! s'il savait en profiter... Tenez, ce matin encore, je lui ai proposé de m'accompagner ici, c'était juste, ça se devait... Quand le beau sexe a de la reconnaissance à vous témoigner... c'est bien le moins...

CAMILLE. Eh bien?

VICTOR. Eh bien, il a refusé tout net.

CAMILLE. Ah!

VICTOR, *à Antoinette.* Tout net!... Refuser de vous voir!... moi qui sacrifierais pour cela ma vie et mon cours de clinique... mon cours de clinique surtout... plutôt cent fois qu'une.

ANTOINETTE. C'est bon, c'est bon; est-ce que vous n'entrez pas chez la malade?

VICTOR. Tiens, c'est vrai! je n'y pensais plus!

ANTOINETTE. Heureusement, elle est en pleine convalescence.

VICTOR. Oh! permettez... chère Antoinette, il faut beaucoup de soins, de ménagements... et pendant longtemps encore, des visites tous les jours, et même deux fois par jour... et cela purement par intérêt,.. c'est-à-dire sans intérêt!... pas d'argent! fi donc! d'ouvrières à étudiants!... mais j'ai un principe, moi! je n'abandonne pas comme ça mes malades...

ANTOINETTE. Ni leur entourage...

VICTOR. Eh! eh! petite espiègle... écoutez donc, je ne suis pas un Justin... la vertu a son mérite... mais c'est un ingrédient dont j'use à petites doses, et que je n'ordonne jamais... vous êtes trop gentilles pour ça... Allons, mesdemoiselles, place à la faculté!...

Il prend son chapeau, passe solennellement entre elles en chantant la marche du *Malade imaginaire*, et sort par la porte du fond à droite.

SCÈNE III.

ANTOINETTE, CAMILLE,

ANTOINETTE. Eh bien, tu le vois, monsieur Justin est la sagesse même, il refuse de venir!... et pour le coup tu dois être enchantée.

CAMILLE, *avec distraction.* Sans doute.

ANTOINETTE. Car tu as fait l'impossible pour attirer son attention. T'es-tu donné de la peine, mon Dieu! Oh! j'en suis témoin, c'est une justice à te rendre... Eh bien, il ne s'occupe pas de toi le moins du monde.

CAMILLE. C'est vrai.

ANTOINETTE. Ni vu ni connu!... comme c'est beau, ça! A présent, qu'est-ce que tu vas encore imaginer?

CAMILLE. Rien.

ANTOINETTE. Ah! l'épreuve est finie?

CAMILLE, *avec une petite nuance de dépit.* Elle est complète; il en est sorti à son honneur, et je n'ai plus, moi, qu'à quitter la place.

ANTOINETTE. Ainsi tu l'épouseras?

CAMILLE. Apparemment... Après sa thèse, aux vacances... je l'attendrai chez ma tante... si toutefois il est homme à prendre des vacances... alors je verrai.

ANTOINETTE. Quelle surprise pour lui quand il te retrouvera là-bas!

CAMILLE. Ah! mon Dieu, il ne me reconnaîtra pas... il ne m'a pas remarquée... Je rentre dans ma chambre... toi, prépare ma nourrice à mon prochain départ... je vous quitterai toutes deux avec bien du regret...

ANTOINETTE. Et moi aussi!... mais enfin, puisque maintenant te voilà satisfaite...

CAMILLE. Sans doute... très-satisfaite... très-satisfaite.

Elle rentre à droite.

SCÈNE IV.

ANTOINETTE, *seule.*

Eh bien, c'est drôle; moi je ne serais pas satisfaite du tout... il me semble que ça m'humilierait d'avoir perdu ainsi mon temps et ma peine!... enfin, c'est son idée!... mais moi, j'aime bien qu'on me fasse la cour et qu'on me dise que je suis gentille... A Saint-Servan, j'avais un prétendu qui négligeait beaucoup trop cet article-là... ce pauvre Macloud!... un ouvrier comme moi, un brave garçon, qui me parlait toujours mariage... mais quant à dire de jolies choses, quelle différence avec monsieur Victor!... oh! celui-là... (*On frappe.*) Qui est là?... entrez!... la clef est sur la porte... Qui est-ce qui peut venir ici?.. (*On frappe encore.*) Mais entrez donc... faut-il que j'aille vous ouvrir?

SCÈNE V.

ANTOINETTE, JUSTIN; *il tient un livre à la main.*

JUSTIN, *à part en entrant.* M'y voici... Allons, de la résolution!

ANTOINETTE, *reculant.* Un jeune homme!

JUSTIN, *à part.* La voilà!... (*Regardant Antoinette.*) Non... c'est l'autre.

ANTOINETTE, *à part.* L'étudiant!... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il vient faire ici?

JUSTIN, *avec embarras.* Excusez-moi, mademoiselle, si j'ose... sans être connu de vous...

ANTOINETTE. Oh! si fait... je vous connais... monsieur Justin... un voisin...

JUSTIN. Précisément; c'est comme voisin que j'étais monté pour vous prier... car c'est seulement en revenant de mon cours que j'ai eu l'idée... une idée bien indiscrète peut-être... oui, je m'aperçois que je vous dérange, et...

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

ANTOINETTE. Pas du tout, monsieur; moi, ça m'est égal... (*A part.*) Comme il est embarrassé!... Ah! mon Dieu! est-ce que par hasard ce serait moi qu'il aurait remarquée? ça serait drôle! (*Haut.*) Asseyez-vous donc, je vous en prie...

JUSTIN. Merci... je croyais... si j'avais su que vous étiez seule, je ne me serais pas permis..,

ANTOINETTE. Ah! c'est donc à Camille, à mademoiselle Camille que vous voulez parler?

JUSTIN. Oh! l'une ou l'autre, peu importe... seulement, c'est à mademoiselle Camille...

ANTOINETTE. Oh! alors, c'est une autre affaire; mon pauvre monsieur, vous avez tort.

JUSTIN. Comment?

ANTOINETTE. Voulez-vous que je vous donne un bon conseil?

JUSTIN. Lequel?

ANTOINETTE. Allez-vous-en!

JUSTIN. Plaît-il?

ANTOINETTE. Allez-vous-en bien vite, et je ne lui dirai pas que vous êtes venu.

JUSTIN. Par exemple! que signifie?...

ANTOINETTE. Je ne peux pas vous en dire davantage.

JUSTIN. Non, non, il faut que je me plaigne à elle-même.

ANTOINETTE. Vous plaindre!... vous venez vous plaindre?... oh! alors, c'est bien différent... je vais l'avertir... (*A part.*) Il vient

se plaindre!... s'il peut aller jusqu'à la quereller, ça ira très-bien... d'après le système... (*Haut.*) Bonjour, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VI.

JUSTIN, *seul.*

Oui... j'ai eu raison de venir ici... tant d'études, tant de travaux presque terminés!... tout cela compromis, perdu peut-être!... ces perpétuelles distractions... comment s'en défendre, quand cette jeune fille est là... toujours?. . la tâche que j'ai entreprise, mon avenir, tout dépend d'un dernier effort... Que je passe ma thèse avec succès, voilà mes études de droit terminées, je suis reçu avocat... j'ai un titre, un état... je suis à même de regagner une position indépendante, et je n'aurai pas à rougir d'avoir accepté la main d'une parente, madame de Renneville, une riche alliance qui, dit-on, doit assurer mon bonheur... et celui de ma mère!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

De mes efforts voilà le terme,
Et pour y parvenir enfin,
Je dois avancer d'un pas ferme
Les yeux fixés sur mon chemin;
Celui qui s'en écarte glisse;
C'est un voyageur égaré
Qui marche au bord d'un précipice;
S'il y regarde, il est perdu.

Assurément, mademoiselle Camille ne peut pas se fâcher de ma démarche... oh! non!... elle a l'air si doux, si bon!... et cependant, au moment de l'aborder, j'éprouve un embarras!... Allons, allons... il faut pourtant en finir!

SCÈNE VII.

CAMILLE, JUSTIN.

CAMILLE, *à part.* Lui ici!... hélas! j'étais bien sûre... Que me veut-il, bon Dieu?

JUSTIN, *à part.* Après tout, ce n'est qu'une ouvrière...

Il passe à droite vers la table pour y poser son chapeau.

CAMILLE, *à part.* C'est qu'en effet il est fort bien!... (*Haut.*) Hum!...

JUSTIN, *l'apercevant.* Ah!

Ils se saluent.

CAMILLE. On m'a dit, monsieur, que vous désiriez me parler?

JUSTIN, *les yeux baissés.* Mon Dieu, mademoiselle, vous devez être bien surprise de ma visite...

CAMILLE. Surprise!... non, monsieur... vous vous êtes si bien comporté hier au soir... je vous dois des remercîments...

JUSTIN. Ah! ce n'est pas là ce qui m'amène...

CAMILLE. Ah! ce n'est pas...

JUSTIN. Je n'ai fait hier que ce que tout autre aurait fait à ma place... et je ne prétends pas que vous m'en sachiez gré...

CAMILLE. Mais alors, quel motif?...

JUSTIN, *se donnant de l'assurance.* Hem!... J'ai pris la liberté de vous déranger pour une petite réclamation.

CAMILLE. Est-ce que vraiment, là, vous venez pour vous plaindre de moi?

JUSTIN, *avec embarras.* Oh! pas plus de vous que de votre amie..... je crois même que c'est elle... je ne m'adresse à personne en particulier...

CAMILLE. Mais enfin on s'explique; qu'est-ce que c'est? de quoi êtes-vous mécontent?...

JUSTIN, *de même.* Ah!... j'en suis confus... mais vous comprenez, mademoiselle... quand on est à la veille de passer sa thèse... c'est si important!... mettez-vous à ma place...

CAMILLE, *riant.* C'est difficile.

JUSTIN. Pardon... J'espère que vous m'excuserez... voici ce que c'est. (*Avec résolution et sans la regarder.*) J'aurais besoin d'un calme parfait, d'une tranquillité absolue!... oh! pour quelques jours seulement!... mais le bruit... les éclats d'une gaieté... bien naturelle à votre âge... la distance qui nous sépare est si courte!..... mon attention distraite malgré moi par les chants qui frappent mon oreille.

CAMILLE. N'est-ce que cela?

JUSTIN, *s'oubliant.* C'est que la voix est si jolie!... si fraîche!...

CAMILLE, *l'interrompant.* C'est bon, c'est bon, soyez tranquille...

JUSTIN. Et puis, dès le matin, si je lève les yeux, je vous vois à votre fenêtre.

CAMILLE. Eh bien?...

JUSTIN. Eh bien, naturellement quand la personne est jolie, on oublie...

CAMILLE. Mais dans ce cas-là, monsieur, on tire les rideaux, on ne regarde pas.

JUSTIN, *s'oubliant.* Et le moyen de s'empêcher!... (*Se reprenant.*) Enfin, voilà ce que j'avais à vous dire.

CAMILLE. J'ai grand tort en effet, recevez mes excuses..... A compter d'aujourd'hui, vous pourrez travailler en repos... vous ne me verrez plus, vous ne m'entendrez plus, je vous assure..... il fallait parler plus tôt..... quand on ne sait pas... mais à présent voilà qui est convenu..... c'est bien... (*A part en voyant Justin immobile.*) Comment! il reste encore?... (*Haut.*) Ne craignez rien, vous dis-je, votre travail ne sera plus interrompu, vous pouvez en être sûr..... (*Elle le salue.*) Il s'en va!... c'est très-bien.

JUSTIN, *qui est allé tout doucement jusqu'à la porte avec son livre sous le bras, s'arrête au moment de sortir**). Pardon, mademoiselle...

* Justin, Camille.

CAMILLE. Plaît-il?

JUSTIN. Je crains que ma démarche ne vous ait blessée.

CAMILLE. Mais non...

JUSTIN, *vivement.* Oh! je le vois bien..... vous êtes fâchée...

CAMILLE. Mais non, vous dis-je...

JUSTIN, *avec chaleur, en posant son livre et son chapeau sur une chaise* Au fait, quand j'y pense, mon exigence est déraisonnable... ai-je le droit de vous gêner, de régler vos habitudes? J'ai l'air d'abuser d'un service rendu. Oh! que Dieu m'en préserve! Non, non, vous êtes bien libre d'ouvrir votre fenêtre, et d'y paraître, et de chanter, si bon vous semble, et bien haut, et toute la journée.

CAMILLE. Non, non.

JUSTIN. Je ne m'y oppose plus; au contraire.. Je le désire... c'est à moi de ne pas regarder, de ne pas écouter...

CAMILLE. Mais...

JUSTIN. Mais, je vous en conjure, ne vous gênez pas.

CAMILLE. Non, je ne veux plus vous importuner.

JUSTIN. M'importuner! ô ciel! quelle idée! je me suis donc bien mal exprimé! importune! vous! pouvez-vous l'être? oh! non, jamais!

CAMILLE. Que dites-vous?

JUSTIN. Ne plus vous voir! ne plus vous entendre!... à présent! quand j'y suis déjà si habitué!... Oh! non, c'est impossible...

CAMILLE. Comment?

JUSTIN. Le mal est fait: il est trop tard!

AIR: *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Empêcher que je ne vous voie!
Y songez-vous? ce serait m'enlever
Mes seuls, mes courts instants de joie!
Il n'est plus temps de m'en priver,
C'est mon bonheur, je veux le conserver.
A mes transports croyez-vous faire trêves
En vous cachant à mes yeux? quelle erreur!
Pour vous voir, la nuit j'ai mes rêves,
Et le jour, hélas! j'ai mon cœur!

CAMILLE. Au nom du ciel, songez..... ces travaux dont vous parliez...

JUSTIN. Oui, j'ai voulu me concentrer dans l'étude, j'en avais fait le but de ma vie... tout le monde l'a cru..... moi aussi, d'abord..... Mais depuis que vous êtes venue ici, ma pensée m'échappe, elle est à vous, près de vous, toujours!

CAMILLE, *regardant de tout côté.* Imprudent! taisez-vous!

JUSTIN. Ah! je n'ai pu retenir l'aveu de ma faiblesse.

CAMILLE, *à part.* Sa faiblesse!... comme les autres! (*Haut.*) Monsieur Justin, il en est temps encore peut-être, fuyez et ne me revoyez plus.

JUSTIN. Moi vous fuir!... impossible! vous le savez maintenant, Camille, je vous aime, je vous adore.

CAMILLE. Ah! mon Dieu!

JUSTIN. Et c'est à vos pieds que je le jure!

Il tombe à ses genoux.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR. Qu'est-ce que je vois là!

CAMILLE. Ciel!

JUSTIN, *se relevant.* Victor!

VICTOR, *éclatant de rire.* Justin Justinien! mon philosophe! mon sage! on lui aurait donné le prix Monthyon! voyez pourtant comme l'Académie peut se tromper! (*A Justin.*) Est-ce que tu a appris ça dans les Pandectes? (*Appelant.*) Mademoiselle Antoinette, mademoiselle Antoinette!

CAMILLE. Ah! mon Dieu!

VICTOR. Guérison complète! on l'aura traité par les réactifs!

ENSEMBLE,
Trio de l'Image.

VICTOR.
Ah! quelle est la puissance
D'un sexe redouté!
J'ai trouvé la science
Aux pieds de la beauté.

CAMILLE.
O ciel! quelle imprudence!
Quelle témérité!
Par cet éclat d'avance
Son arrêt est porté!

JUSTIN.
O ciel! par cette offense
Son cœur est irrité;
Ah! je le vois d'avance,
Mon arrêt est porté!

ANTOINETTE, *entrant par la reprise du morceau.*
Quel bruit! quelle imprudence!
La malade à côté
Réclame du silence;
Quels éclats de gaieté!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANTOINETTE.

VICTOR, *bruyamment.* Oui! chère Antoinette!... Justin!... le farouche Justin!..... aux pieds de mademoiselle Camille.

ANTOINETTE. Ah!..... (*A part.*) L'hypocrite!... (*A Camille.*) Quoi! ce serait vrai?

CAMILLE, *vivement à Victor.* Vous vous trompez...

VICTOR. Bon! je me trompe! quand j'ai vu...

JUSTIN. Eh bien, oui, j'aime mademoiselle, et je suis fier de le déclarer tout haut.

CAMILLE. Monsieur!...

ANTOINETTE, *à part.* Ah! le malheureux!

VICTOR. Là! je ne le lui fais pas dire. (*A Justin.*) A la bonne heure donc! te voilà des nôtres! tu comprends la vie!... A bas les Pandectes! vive la joie, les amourettes et les grisettes!... Le savant fait peau neuve! Mesdemoiselles, je vous présente un philosophe débarbouillé qui demande à réparer le temps perdu, un être aussi aimable qu'il a été maus-

sade jusqu'ici. Partie carrée! j'adore l'une, tu adores l'autre; embrassons-nous tous les deux!... embrassons-nous tous les quatre!

JUSTIN, *à part.* Être confondu avec..... Oh! je ne sais où j'en suis... (*Haut.*) Pardon, mademoiselle, de tout le scandale que j'ai causé ici, j'en ai honte, je me retire... adieu!

VICTOR. Justin!

JUSTIN, *avec force.* Eh! laissez-moi! laissez-moi! Il sort.

SCÈNE X.

CAMILLE, VICTOR, ANTOINETTE.

VICTOR, *suivant Justin.* Eh! dis donc! tes Pandectes que tu oublies... Ah! ah! il oublie ses Pandectes! (*Il ouvre le volume.*) tiens, des notes!... *Si quadrup spauper em fecerit...* vu ce matin l'ouvrière arroser son dahlia... *si quis canis...* la jolie tête, le joli bras! traduction libre... Ah! ah! ah!

CAMILLE. Monsieur Victor, j'ai un mot à vous dire.

VICTOR. Mademoiselle... bien flatté... Ha! ha! ha!

CAMILLE, *avec une colère concentrée.* Marguerite est parfaitement rétablie... nos soins peuvent maintenant lui suffire... vous voudrez bien nous envoyer la note de vos visites.

VICTOR. Plaît-il?... la note?... mais parler ainsi à un médecin, c'est le congédier.

ANTOINETTE, *à Camille.* Quoi! tu voudrais...

CAMILLE, *bas.* Tais-toi. *Haut.*) Vous ne devez pas en être surpris, d'après la morale que vous prêchiez tout à l'heure... c'est vous, c'est votre exemple qui a entraîné monsieur Justin...

VICTOR. Comment... c'est moi...

CAMILLE. Vous en êtes convenu ce matin... jugez d'après le disciple de ce qu'on doit attendre du maître. Un homme qui par état devrait être grave, et qui affiche le ton le plus léger... débitant une galanterie bannale à de pauvres jeunes filles que leur condition défend mal contre les jugements téméraires, et qu'à ce titre du moins on devrait respecter, capable enfin de nuire à leur établissement, et incapable de réparer ses torts; voilà, monsieur, voilà l'exemple que vous donnez.

VICTOR. Permettez...

CAMILLE, *faisant une révérence.* Grâce au ciel, monsieur, nous n'avons besoin ni d'ordonnances ni de visites.

VICTOR, *à part.* Où prend-elle tout ce qu'elle dit, cette petite Bretonne?... (*A Antoinette.*) Entendez-vous?

ANTOINETTE. Oui... et à bon entendeur, salut... monsieur le doyen.

Elle fait la révérence.

Antoinette, Camille, Victor.

VICTOR. Elle aussi!... fort bien! (*A part.*) Laissons passer la bourrasque..... les grands sentiments, il ne faut jamais heurter ça de front... ça n'a qu'un temps. (*Haut.*) Je me retire... Pauvre cliente!... Je vous rends responsables, mesdemoiselles.

ANTOINETTE, *s'avançant.* Comment?

VICTOR. Comme médecin, je me retire... mais comme amoureux, je reviendrai.

Il sort.

SCÈNE XI.

CAMILLE, ANTOINETTE.

CAMILLE. Enfin le voilà parti! je n'y tenais plus!...

ANTOINETTE. C'est vrai! tu es toute agitée... aussi ce monsieur Justin! qu'est-ce qui l'aurait cru? Il s'est donc jeté à tes pieds?... il t'a donc déclaré son amour?

CAMILLE. Oui.

ANTOINETTE. Ce n'est pas un crime, ça... Et à ta place, il me semble que je n'en serais pas fâchée... il est si gentil!..... Est-ce que tu ne l'épouseras pas?

CAMILLE, *se promenant avec agitation.* Non!

ANTOINETTE. Et tu repartiras pour les colonies?

CAMILLE. Oui!

ANTOINETTE, *à part.* Ce pauvre jeune homme! si j'avais osé, je l'aurais averti! (*Haut.*) Est-ce que tu ne lui as encore rien avoué... du système?...

CAMILLE. Oh! que tu m'impatientes!...

ANTOINETTE. Moi!...

CAMILLE, *se reprenant.* Pardon... écoute: tu vas envoyer quelqu'un à la poste où j'avais dû laisser ma berline de voyage... qu'on la tienne prête... va, je t'en prie, va vite. Je ne veux pas rester ici plus longtemps.

ANTOINETTE. J'y vais!..... (*A part.*) Oh! je ne serais pas si cruelle que ça.

Elle sort.

SCÈNE XII.

CAMILLE, *seule.*

Oui, je l'ai juré... d'ailleurs, la raison l'ordonne..... tout est rompu entre lui et moi. S'enflammer si aisément! se compromettre ainsi! pour qui? pour une femme qu'il connaît à peine, pour une grisette, lui qui est engagé sérieusement... car, voilà sa lettre... je la tiens... Oh comme il se repentira!.... voilà bien la légèreté, voilà les principes de mon premier mari!... Avec cet air si sérieux, si profondément pénétré! Je vous dis qu'on ne peut se fier à personne.

Rondeau de Mlle Clarisse Garcin.

C'est par ma fermeté,
Ma fierté,
Que je veux vous apprendre,
Messieurs, à votre tour,
De l'amour
Comme on sait se défendre.
Au premier effort
Se rendre d'abord
Cette coutume est la vôtre;
Ah! sous ce rapport,
Que le sexe fort
Est faible à côté du nôtre!
C'est ma fermeté, etc.

Oui, sans hésiter
Je prétends rester
Fidèle à ma loi sévère,
Doit-on de son cœur
Avoir jamais peur
Quand on a du caractère?
C'est par ma fermeté, etc.

Maintenant écrivons un mot... (*Elle va à la table et s'assied: la porte s'ouvre brusquement, Camille jette un cri.*) Ah!

SCÈNE XIII.

CAMILLE, JUSTIN.

JUSTIN, *entrant vivement.* Je vous effraye!... Ah! pardon!...

CAMILLE. Vous, monsieur!... c'est vous!... que me voulez-vous encore?

Elle prend son ouvrage et fait semblant de travailler.

JUSTIN. Ah! mademoiselle, l'éclat de tout à l'heure, la scène dont j'ai été cause... ont excité votre colère... votre mépris peut-être... après les folies de Victor, qu'avez-vous pensé de moi?... Léger, frivole, sans cœur, sans principes... voilà ce que je suis à vos yeux!... Ah! je ne puis supporter cette idée... il faut que vous m'entendiez encore... il faut que je regagne votre estime! Je dois vous le dire, cet amour n'est pas le caprice d'un instant, c'est mon sort, c'est ma vie que je viens mettre à vos pieds, Camille, prononcez...

CAMILLE, *avec dignité.* Moi, monsieur?...

JUSTIN. O ciel!... vous êtes encore irritée!

CAMILLE. Tant de hardiesse! un aveu si soudain, si imprévu!...

JUSTIN. Oh! mademoiselle, j'invoque votre franchise... j'ai pu croire... j'ai pu m'imaginer... c'est un hasard, peut-être un hasard fatal?..... mais enfin, (*avec hésitation*) depuis longtemps, n'avez-vous pas semblé prendre à tâche de fixer mon attention?

CAMILLE, *à part.* C'est vrai!

JUSTIN. Je ne songeais qu'à l'étude, moi; c'était ma seule passion; n'est-ce pas vous qui m'avez disputé à l'étude?

CAMILLE, *à part.* C'est vrai!

JUSTIN. Car je ne vous ai pas tout dit; caché derrière mon rideau, je vous contemplais pendant de longues heures, je m'enivrais de votre vue, de vos accents!... et lorsque après un combat où j'ai usé mes forces, vous m'avez ravi le repos, vous m'abandonnez à mon désespoir! et tout ce bonheur que vous sembliez me promettre n'était que mensonge, déception!

CAMILLE. Monsieur Justin!...

JUSTIN. Ah! dois-je vous accuser de coquetterie?

CAMILLE, *affectant de plaisanter.* Et quand il serait vrai, monsieur!... si en effet, par imprudence ou par mégarde, j'avais été coquette... Eh! mon Dieu, la plupart des femmes ne le sont-elles pas? vous seriez donc prêt à céder à toutes les séductions?...

JUSTIN. Ah! ne plaisantez pas, de grâce, sur ce ton-là; je ne sais pas répondre, moi!... Voué à l'étude, seul, étranger au monde, tout est sérieux pour moi; mon amour est grave comme ma vie, et je sens qu'il durera autant qu'elle!

CAMILLE. Un tel amour pour une femme que vous ne connaissez pas!

JUSTIN. Oh! je vous connais plus que vous ne pensez.

CAMILLE, *se levant.* Moi?

JUSTIN. Simple ouvrière, vous savez encore être généreuse; vos bienfaits cachés sont découverts.

CAMILLE. Comment?

JUSTIN. Cette pauvre femme à qui je m'intéressais depuis longtemps, cette mère de famille, à qui vous prodiguez en secret vos soins affectueux et vos épargnes!

CAMILLE. Quoi! vous saviez...

JUSTIN. Elle vous bénit! et moi, faudra-t-il donc que je sois seul à maudire le jour où je vous ai vue?

CAMILLE, *avec effort.* Monsieur Justin... puisque vous m'accordez quelque estime, demandez-vous, avant de me condamner, si je ne dois pas être en garde contre des transports irréfléchis... A votre âge, on offre son amour au hasard, avec témérité... (*avec intention*) sans tenir compte, parfois, d'engagements sacrés... irrévocables.

JUSTIN. O ciel!

CAMILLE. Cette émotion!... je devine... vous n'êtes pas libre?

JUSTIN. Il est vrai que ma famille... m'a proposé un établissement.

CAMILLE. Ah!

JUSTIN. On me destine une de mes parentes.

CAMILLE. Vous voyez?...

JUSTIN. Je suis même... engagé avec elle.

CAMILLE, *à part.* Au moins, il est sincère! et si je pouvais, par quelque autre moyen...

JUSTIN, *avec force.* Mais alors, je ne vous avais pas vue, Camille, et à présent, ce mariage m'est odieux!

CAMILLE. Que dites-vous?

JUSTIN. Une cousine que je ne connais pas! une créole, piquante peut-être pour un autre, mais que je déteste.

CAMILLE. Permettez... si pourtant elle était digne de toute votre affection?...

JUSTIN. Autant que vous, c'est impossible!

CAMILLE. Cela est pourtant.

JUSTIN. Vous la connaissez?

CAMILLE, *à part.* Quelle idée!... (*Haut.*) Eh bien, oui, il n'est plus temps de vous le cacher... il faut enfin tout vous dire... votre cousine, vous la verrez, vous la jugerez... aujourd'hui même... elle est ici...

JUSTIN. Ici! comment?

CAMILLE, *regardant du côté de la chambre.* Chut!... elle est venue à Rennes pour vous éprouver.

JUSTIN. Est-il possible?

CAMILLE. Sous le nom, sous le costume d'une ouvrière comme moi!

JUSTIN. Qu'entends-je?... et vous, vous, Camille?

CAMILLE. Moi?... je me suis chargée de cette épreuve, pour la servir, et bien à contre-cœur!... Voilà le secret de cette coquetterie que vous me reprochiez tout à l'heure... Et maintenant que vous savez tout... maintenant que vous allez voir celle avec qui vous êtes engagé, renoncez à moi, vous le devez; à ce prix, je ne lui dirai rien... songez-y... elle est millionnaire, elle est jeune et belle... et tenez, la voici!

JUSTIN. L'autre!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ENSEMBLE.

AIR *des Chemins de fer.*

JUSTIN.

Ma surprise est extrême!
Quoi! c'est elle! en ces lieux,
Ma cousine elle-même
Apparaît à mes yeux!

CAMILLE.

Sa surprise est extrême!
Sa cousine en ces lieux
Près de celle qu'il aime,
Se présente à ses yeux.

ANTOINETTE.

Monsieur Justin!

CAMILLE, *à Antoinette,*

Venez, madame.

ANTOINETTE, *surprise.*

Madame!

CAMILLE, *bas.*

Au nom du ciel, tais-toi!

JUSTIN.

Ah! quel trouble en mon âme!
C'est elle que je voi!

Reprise du chœur.

JUSTIN, *regardant Antoinette, à part.* Est-il bien possible? elle! ma cousine! moi, qui ce matin...

ANTOINETTE, *à Camille.* Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça?

CAMILLE, *à Justin.* Eh bien, avais-je raison? N'est-elle pas charmante?

JUSTIN, *à Antoinette.* En effet... Ah! madame, je suis vraiment confus...

ANTOINETTE. Encore madame!...

CAMILLE, *bas.* Chut!... (*Haut.*) Eh bien, vous ne remerciez pas votre cousine?

JUSTIN. Pardon, le respect...

ANTOINETTE, *à part.* Sa cousine!..... le respect!... (*A Camille.*) Ahça, qu'est-ce que ça signifie?

CAMILLE. J'ai tout dit à votre cousin.

ANTOINETTE, *bas à Camille.* Comment! tu me fais passer pour sa cousine, et je joue ici ton personnage?...

CAMILLE. Il le faut.

ANTOINETTE. Très-bien. Je comprends... toujours l'épreuve... voilà le moment de faire la coquette, n'est-ce pas?

CAMILLE. Eh! mais... sans doute.

ANTOINETTE, *passant entre Camille et Justin; à Justin.* Monsieur Justin..... je suis bien flattée de la peine que vous vous êtes donnée pour me voir..... je m'y attendais... comme je vous le disais ce matin, dès le premier moment que je me suis mise à ma croisée, je vous ai remarqué tout de suite... (*A Camille.*) Est-ce ça?

CAMILLE. Mais... à peu près.

JUSTIN, *à Antoinette.* Ah!... je crains de ne pas mériter...

ANTOINETTE. Oh! si fait! vous méritez tout sorte d'intérêt... on m'avait dit d'avance un bien de vous!... et je ne vous cache pas...

CAMILLE, *bas.* Assez...

ANTOINETTE. Déjà?

CAMILLE, *bas.* C'est bon!...

Elle repasse entre Justin et Antoinette.

JUSTIN. Madame...

ANTOINETTE. Oui, mon cousin, j'approuve tout à fait les arrangements de notre famille, et puisque de votre côté vous paraissez enchanté...

JUSTIN. Sans doute... Mais, en vérité, j'ai honte... tant de peine prise pour moi!... je suis si troublé..... excusez-moi; ma tête se perd..... Ah! ne me jugez pas trop sévèrement... car je ne sais moi-même ni ce que je dis, ni ce que je fais... Adieu, madame. (*Sur un signe de Camille. Antoinette salue.*) Adieu, mademoiselle!... (*Camille salue. A part.*) Ah! c'est à en devenir fou!

Justin sort.

SCÈNE XV.

ANTOINETTE, CAMILLE.

ANTOINETTE. Eh bien, es-tu contente de moi?

CAMILLE. Comment donc! très-contente,

et si on laissait aller mademoiselle !... il paraît que la situation ne te déplaît pas.

ANTOINETTE. Mais non... ça va tout seul... je croyais que c'était plus difficile !

CAMILLE. Ah ! que pense-t-il maintenant ?... que va-t-il faire, ô Dieu !

ANTOINETTE. Seulement, comme tu le disais ce matin, tu m'exposes... car enfin, si je lui plais à ce jeune homme, comme c'est probable, s'il persiste à me faire la cour, et s'il me prie bien fort de l'aimer !... dame !..... ça ne sera pas ma faute, mais je ne réponds de rien...

CAMILLE. Mon Dieu ! tu n'as guère de fermeté !

ANTOINETTE. Écoute donc..... tu en parles bien à ton aise. Je perds patience...

AIR *du Premier prix.*

Tu me fais faire la coquette ;
Puis, lorsque j'en ai pris le ton,
A mon naturel de grisette
Tu me rappelles sans façon.
Comment veux-tu qu'on s'y démêle?
Décide alors, pour en finir,
Si j'suis dame ou si j'suis d'moiselle,
Il faut qu'on sache à quoi s'en t'nir.

CAMILLE. Quelqu'un !... serait-ce déjà ?...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR. C'est moi ! (*A part.*) Par exemple ! quelle nouvelle !

ANTOINETTE. Monsieur Victor !

CAMILLE. Comment ! il ose encore * !..

VICTOR, *d'un air composé.* Permettez, je viens ici en ambassadeur. (*A part.*) Qu'est-ce que Justin m'a conté !... Comment? Antoinette ! sa cousine !..... au fait ce petit air créole !... une millionnaire déguisée !... c'est que j'étais déjà très-bien avec elle... et...

CAMILLE. Mais enfin...

VICTOR. Souffrez que je commence par moi-même. (*A part.*) Surtout n'ayons pas l'air d'être instruit. (*Haut.*) Voilà ce que c'est : le petit sermon de mademoiselle Camille m'a vivement touché, je l'avoue... j'ai fait des réflexions... solides... vous aviez raison : ma conduite était immorale, et la morale... O Dieu, j'étais né exprès pour être moral : alors, je me suis dit : Pourquoi donc mademoiselle Antoinette, qui est charmante et à qui je le dis depuis si longtemps, ne partagerait-elle pas le sort d'un honnête garçon qui l'adore ? Oui, jeune et innocente ouvrière, je t'adore : pour toi je foule aux pieds l'inégalité des conditions ; reçois ma main avec mon cœur.

* Antoinette, Victor, Camille.

ANTOINETTE. Que dit-il ?

VICTOR. Oui, tout ! mes neuf cent cinquante livres de pension... et toute ma clientèle... à venir.

ANTOINETTE. Comment, monsieur Victor ! vous me prendriez telle que je suis ?

VICTOR. Telle que vous êtes... c'est ça... précisément. Je n'en demande pas davantage.

ANTOINETTE. Quoi ! sans dot ? sans rien ?

VICTOR, *à part.* Comme elle soutient son rôle !

CAMILLE. Je conçois... vous avez vu monsieur Justin.

VICTOR, *embarrassé.* C'est-à-dire... je l'ai vu..... en passant... un instant... comme il sortait d'ici... Et à propos de cela... voici... (*Montrant un papier.*) Oh ! ce n'est pas ma note... quoique vous me l'ayez demandée... mais ça ne presse pas..... je ne suis pas un médecin comme un autre..... c'est un petit billet que Justin m'a remis.

CAMILLE, *vivement.* Pour moi ?

VICTOR. Non... pour mademoiselle Antoinette...

ANTOINETTE. Pour moi ?

VICTOR. Je ne sais ce qu'il contient..... mais je m'en suis chargé avec un plaisir !... c'était une occasion de vous revoir... tenez...

CAMILLE, *très-émue.* Ah ! cette... lettre ?...

ANTOINETTE, *embarrassée pour déchiffrer.* Dis donc, si tu veux me la lire ?

VICTOR, *à part.* Elle se fait servir..... voyez-vous le naturel qui reparaît *?...

CAMILLE, *lisant.* Ma cousine...

VICTOR, *faisant l'étonnée.* Ma cousine !... comment, ma cousine ?..... (*A Antoinette.*) Vous êtes sa cousine... vous ?... ô Dieu ! est-il possible ?

ANTOINETTE. Chut !

CAMILLE, *lisant.* « Ma cousine, il y a un » mois encore, l'union projetée entre nous » aurait pu combler mes vœux ; mais l'é- » preuve que vous avez faite a décidé de » mon sort ; je suis de ceux qui n'aiment » qu'une fois dans leur vie, et dont le cœur » se donne pour toujours !..... il n'y a pour » moi qu'une seule femme au monde, c'est » votre jeune compagne, et mon bonheur, » mon unique bonheur sera de lui consacrer » mon existence tout entière. Après cet aveu, » ma cousine, daignerez-vous me rendre, ma » parole ? Prononcez mon arrêt !... »

ANTOINETTE. Son arrêt ! Eh bien ! c'est aimable !

VICTOR. Quel bonheur ! il me la cède. Ah ! le beau trait !... c'est noble !... c'est généreux !...

* Victor, Antoinette, Camille.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, JUSTIN.

VICTOR. Eh ! viens donc, héroïque ami !... Viens recevoir le prix de ta constance.*

JUSTIN. J'ose à peine avancer...

VICTOR. Charmante timidité !... va donc !

CAMILLE, *se composant*. Eh bien, monsieur Justin, d'après cette seconde lettre, vous refusez donc votre cousine ?...

JUSTIN. Madame...

ANTOINETTE. Oh ! n'ayez pas peur... je ne suis pas fâchée. **

CAMILLE, *à Antoinette*. Ainsi madame, vous consentiriez à lui rendre sa parole ?

VICTOR. Si elle y consent ! je le crois bien : ne suis-je pas là, Justin, pour acquitter ta dette ? Elle a reçu mes serments... et quels serments ! Jamais amour plus brûlant !..... va, je te promets de la rendre heureuse.... (*A Antoinette.*) Foi d'étudiant !

ANTOINETTE. Je vous crois, foi de couturière.

VICTOR. Comment ?... couturière ! la plaisanterie continue ?... c'est charmant !

CAMILLE. Une plaisanterie !... en effet l'une de nous deux a pris un déguisement, l'une de nous deux est riche, et d'un rang élevé... celle-là est aimée sérieusement et pour toujours ; n'est-il pas vrai, Justin ?

JUSTIN. Comment ?

CAMILLE.

Air *de Teniers*.

D'une cousine, eh quoi ! votre âme
A pu dédaigner les projets !
C'est une offense qu'une femme,
Vous le savez, ne pardonne jamais ;
Aussi quand votre humeur étrange
Ici semble encor persister
A refuser sa main, elle se venge
En vous forçant de l'accepter...
Lui tendant la main.
Tenez, voulez-vous l'accepter ?

JUSTIN. Grand Dieu !

VICTOR. Comment ! c'était elle ?

Il lui baise la main.

* Antoinette, Camille, Victor, Justin.

** Antoinette, Victor, Camille, Justin.

ANTOINETTE. Eh ! oui.

VICTOR. Et je ne l'ai pas deviné !... je suis volé !

JUSTIN. Camille !*

ANTOINETTE, *à Camille*. Ah ça, il t'aime, et tu l'épouses ? et ton système ?.....

CAMILLE. Je ne voulais éprouver que sa raison, et j'ai éprouvé son amour... je suis contente.

JUSTIN. Quel bonheur !

ANTOINETTE. Et moi aussi, monsieur Victor, j'ai éprouvé votre amour !... vous m'épousez donc tel que je suis !

VICTOR. C'est-à-dire... nous en reparlerons... à loisir...

CAMILLE, *à Antoinette*. Sois tranquille ; tu es bien jeune encore.

VICTOR. Oui, nous sommes bien jeunes.

CAMILLE. La fortune que je laisse à notre vieille nourrice te reviendra un jour, et tu auras une dot pour ton prétendu de Saint-Servan ; il t'aime véritablement, c'est l'essentiel. Vois : je m'étais promis d'épouser un homme sans défauts, mais je crains bien que pour être sans défauts, il ne faille être sans passion... et alors...

ANTOINETTE. Tu acceptes la passion ?

CAMILLE. Je me risque.

ENSEMBLE.

Rondeau de Mlle Clarisse Garcin.

Honneur à la vertu,
C'est bien dû ;
Mais la meilleure chose
Est sujette à défaut ;
Il en faut
Savoir régler la dose.

CAMILLE, *au public*.

L'excès, même en bien,
Dit-on, ne vaut rien,
Pourtant, messieurs, moi je pense
Que nous devons tous
Souhaiter pour nous
L'excès de votre indulgence.
Soyez trop bons ce soir;
J'ai l'espoir
Qu'une faveur complète
Va, pour les applaudir,
Réunir
La dame et la grisette.

* Victor, Antoinette, Camille, Justin

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PORTHOS

A LA RECHERCHE D'UN ÉQUIPEMENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ANICET, DUMANOIR ET ÉD. BRISEBARRE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 Juin 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PORTHOS, mousquetaire	MM. Félix.
COQUENARD, procureur	Leclerc.
JUPIN, marchand fourreur	Amant.
BIQUET, clerc de Coquenard	Ballard.
URSULE, femme de Coquenard	Mmes Delvil.
PHILOMÈLE, femme de Jupin	Juliette.

La scène se passe à Paris sous le règne de Louis XIII.

Le théâtre représente un cabinet meublé sévèrement et médiocrement dans le style du XVIe siècle. — Premier plan de gauche, une grande croisée. — 2e plan, Portes latérales, porte de fond; à droite un petit bureau encombré de papiers. — Premier plan de droite, une grande cheminée; à gauche près de la porte du fond, un buffet; à droite une table; chaises, casiers, etc, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

COQUENARD, JUPIN, *puis* BIQUET.

COQUENARD, *en dehors.*

Biquet!.. Biquet!..

BIQUET, *en dehors.*

Patron?..

COQUENARD, *entrant par la droite, d'un air inquiet, criant.*

Biquet! (*à lui-même.*) Midi!.. le coup de midi à tous les cadrans du quartier... elle n'est pas encore revenue de Saint-Merry, notre paroisse!.. Je dois être rouge d'inquiétude.

JUPIN, *entrant par le fond, regardant de tous côtés.*

Pas une forme humaine!.. (*apercevant Coquenard*) Ah! (*allant à lui.*) ce vieil ami Coquenard!

COQUENARD.

Le compère Jupin!

JUPIN.

Le plus fort procureur de la rue Brise-Miche!

COQUENARD.

Le plus gros fourreur de la rue aux Ours... (*criant très fort.*) Biquet!..

BIQUET, *qui se trouve derrière lui, très tranquillement.*

Voilà, patron.

COQUENARD, *le désignant à Jupin.*

Mon premier clerc... je n'ai que celui-là. (*à Biquet.*) Cours vite à Saint-Merry... cherche-la, jusque dans l'orgue... et ramène-la moi... BIQUET.

Qui donc?

COQUENARD, *le poussant vivement dehors.*

Madame Coquenard... ma femme... ma moitié... belître!..

JUPIN.

Sa moitié?.. il a une... comment! je fais un petit voyage en Auvergne, pour diriger ma récolte de châtaignes... je te quitte garçon et je te retrouve époux, et...

COQUENARD.

Pas encore, Jupin. (*avec abandon*). Il arrive un âge, vois-tu, où l'on sent le besoin d'avoir une compagne à ses côtés...

JUPIN.

Et tu as épousé?

COQUENARD..

Vingt ans... des écus... et des appas.

JUPIN, *secouant la tête.*

Vingt ans!.. Diable!

COQUENARD.

Air: *Vaudeville des frères de lait.*

Age charmant!... les beaux jours de ma femme,
Ont tout-à-coup réchauffé mon hiver;
Je refleuris, reverdis sur mon âme:
Oui, cet hymen m'a rajeuni mon cher!

JUPIN.

Oh! rajeuni!...

COQUENARD.

Refléchis c'est bien clair.
J'avais tout seul quarante ans; l'innocente,
De son côté n'avait que vingt printemps.
Puisqu'à nous deux çà fait juste soixante
Pour ma moitié, je n'ai plus que trente ans,
Heureux coquin je n'ai plus que trente ans.

JUPIN.

Enfin, cette femme?..

COQUENARD.

Une pensionnaire du couvent de la Visitation, dont l'unique parente, une vieille cousine, ma cliente... m'institua le tuteur avant de décéder...

JUPIN.

Bien entendu.

COQUENARD.

Ce pauvre petit chou s'ennuyait à la Visitation, d'où la défunte avait ordonné qu'elle ne sortît que pour entrer en puissance de mari... mais soit hasard, soit fatalité, il ne se présentait pas le moindre épouseur... et pour que ma pupille ne mourût pas de langueur... je me suis sacrifié... je lui ai donné ma main....

JUPIN, *avec malice.*

En échange de l'héritage de la vieille parente...

COQUENARD, *soupirant.*

Qui revient pour moitié à un arrière-petit-cousin, que l'on n'a pu encore découvrir, malgré toutes les recherches... que je me propose de faire..

JUPIN.

Peuh!.. il est peut-être mort.

COQUENARD.

Je me complais dans cette pensée... Je ne lui veux pas de mal... mais je lui souhaite bien sincèrement cette indisposition... (*avec bonhomie.*) pas pour moi, mon Dieu!. mais pour ma femme... qui a des goûts d'économie... que je développe.. et dont la seule passion violente est...

JUPIN.

Pour toi?

COQUENARD, *se rengorgeant.*

D'abord.. et pour un épagneul que je lui ai donné... c'est son petit cavalier.

JUPIN.

Comme celui de madame Jupin (*soupirant.*) qui est toujours la femme la plus à cheval...

COQUENARD.

Bah!

JUPIN.

Sur la vertu... Elle fait maigre à présent, quatorze fois par semaine... deux fois par jour...

COQUENARD.

Ce régime-là serait contraire à ma constitution.

JUPIN.

Que veux-tu... elle me rend si heureux d'un autre côté!.. elle est si bonne, pour les autres!.. Tiens, même pendant que j'étais en Auvergne, elle a recueilli, sur la recommandation de son directeur, une espèce de soudard... notre cousin éloigné, à ce qu'il paraît... qui avait ferraillé malgré les ordonnances de monseigneur le cardinal de Richelieu, et le reître a disparu, sans lui payer un billet de deux cents pistoles... valeur reçue en fournitures... (*lui donnant un papier.*) vois plutôt...

COQUENARD, *le prenant et lisant.*

Et cœtera, et cœtera, et cœtera... signé Porthos, mousquetaire de sa majesté Louis XIII.

JUPIN.

Philomèle veut que tu instrumentes.

COQUENARD.

J'instrumenterai...

JUPIN.

Qu'il soit logé au Petit-Châtelet.

COQUENARD.

Je l'y hébergerai... (*il place le billet sur son bureau.*)

URSULE, *en dehors, pleurant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

COQUENARD.

Qui est-ce qui pleure comme çà?

BIQUET, *accourant par le fond.*

C'est votre femme, patron, que je viens de rencontrer rue Saint-Martin, revenant de la paroisse... (*il sort après le couplet chanté par Ursule.*)

SCÈNE II.

COQUENARD, JUPIN, URSULE, *éplorée.*

URSULE, *pleurant.*

Air : *Vole mon cœur, vole.*

Mon pauvre Mimi!
Mon doux ami,
Mon compagnon si chéri!
Quand tu m'es ravi,
Je n'ai plus rien, rien que mon mari!

JUPIN, *bas à Coquenard.*

Je te complimente.

COQUENARD.

Moi, mon cher, j'en perds l'esprit!

JUPIN.

C'est qu'elle est charmante!

COQUENARD.

Elle est mieux quand elle rit.

URSULE.

Mon pauvre Mimi!
Mon doux ami!
Mon... (*Apercevant Jupin.*

Quelqu'un!.. (*l'orchestre termine l'air.*)

COQUENARD.

Jupin, notre ami... dont je t'ai parlé... mais que t'est-il donc arrivé?

URSULE.

Hélas!.. j'ai perdu mon mimi!

JUPIN.

Diable! (*réfléchissant, à Coquenard.*) Qu'est-ce que c'est que ça, son mimi?

COQUENARD.

C'est un nom que je lui ai donné...

URSULE.

A mon épagneul, monsieur...

JUPIN, *à part.*

Est-ce plat!.. donner à un pareil animal le nom de... mimi... (*haut.*) J'appelle celui de ma femme... Lolo... (*à part.*) à la bonne heure!

URSULE.

Il était à mes côtés... le service terminé, je me lève... et le ruban rose auquel il était attaché, ne se trouvait plus dans ma main ..

COQUENARD.

Et le chien?

URSULE.

Encore moins!

COQUENARD.

Je m'en doutais!

URSULE.

Je regarde, j'appelle, je m'informe... inutilement, mon Dieu!.. personne ne l'avait vu... (*pleurant.*) cher mimi! hi! hi! hi!

COQUENARD, *à part.*

Mais il me faisait du tort, ce drôle-là... je ne suis pas fâché qu'il soit perdu... (*haut.*) Allons donc, Ursule... Console-toi, mignonnette... il existe encore des chiens en ce monde... n'est-ce pas, Jupin?

JUPIN.

Certainement... j'en connais.

COQUENARD.

Si nous ne retrouvons pas Mimi... eh! bien... (*Avec effort.*) Je ferai un sacrifice... je t'acheterai un caniche... ou un dogue... c'est plus gros, ça se perd moins... viens Jupin, nous allons courir après l'ingrat... (*à Ursule.*) Allons, finis... si tu continues à pleurer, je ne t'embrasserai pas.

URSULE, *pleurant plus fort.*

Hi! hi! hi!

COQUENARD, *à Jupin.*

Quelle innocence! hein?.. c'est un trésor que je garde...

JUPIN, *à part.*

Comme son argent... sans le dépenser.

COQUENARD

A bientôt bellotte... nous reviendrons avec Mimi... ou avec un autre... qui fera des tours... qui donnera la patte.. donne moi ton bras, Jupin. (*Il sort par le fond en entraînant Jupin.*)

SCÈNE III.

URSULE, *seule.*

Un autre que Mimi!.. c'est lui seul que je veux... que m'importent les autres?.. M. Coquenard ne le trouvera pas, j'en suis sûre .. il est si maladroit... (*Se désolant.*) Je ne le reverrai plus.. (*Réfléchissant.*) A moins qu'il ne le découvre.. lui... ce jeune homme qui, depuis quelques jours, se trouve sans cesse sur mon passage... à l'Église... et qui à la vue de mes larmes, de mon désespoir... s'est élancé sous le portique en me criant : qu'il me le rapporterait mort ou vif... brave jeune homme... il ne manque jamais l'office .. auquel j'assiste... c'est bien ça d'avoir de la piété... à la même heure que moi... ah! je voudrais bien qu'il réussît... il me semble que je l'aimerais pour m'avoir rapporté Mimi... et que j'aimerais Mimi plus encore parce que c'est lui qui me l'aurait rapporté!

SCÈNE IV.

URSULE, BIQUET, PORTHOS.

BIQUET, *en dehors.*

Le patron défend qu'on parle à la patronne quand il vaque!

PORTHOS, *en dehors.*

Arrière, robin!..

URSULE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!

BIQUET, *en dehors.*

Vous n'entrerez qu'en passant sur mon corps!..

PORTHOS, *en dehors.*

Eh ! bien ! j'y passerai !

BIQUET, *arrivant par le fond en roulant à terre.*

Miséricorde !

PORTHOS, *passant par dessus.*

Je te l'avais bien dit que j'y passerais...

URSULE, *à part.*

Que vois-je !.. lui !..

PORTHOS.

Elle !

URSULE.

Ce bruit !.. qui donc est cause ?..

PORTHOS, *s'avançant galamment.*

Rassurez-vous, Madame, c'est un animal...

BIQUET, *indigné.*

Oh !

PORTHOS.

Non, pas toi.. un autre... plus intelligent et plus beau...

URSULE, *vivement.*

Mon épagneul !

PORTHOS.

Que j'ai eu le bonheur de saisir au... collier, et que sans cet imbécille... (*à Biquet.*) C'est de toi que je parle ; cette fois-ci !.. (*a Ursule.*) J'eusse amené en personne, pour implorer son pardon.

Air : *de Céline.*

A votre tendresse éplorée
A vos soins si bons et si doux,
Je rends la brebis égarée.
Mimi revient à vos genoux.
L'ingrat, il mérite la haine !...
(Mouvement d'Ursule.)
Puis-je donc voir sans m'irriter,
Un épagneul rompre une chaîne,
Que tant d'hommes voudraient porter !

URSULE, *naïvement.*

Vous voudriez porter son collier ?

PORTHOS.

Au figuré !.. entendons-nous !

URSULE, *vivement*

Mais où est-il donc ?..

PORTHOS.

Mimi a pris un temps de galop... vers sa niche... ou sa gamelle...

URSULE.

Biquet... allez vite lui donner sa pâtée.

BIQUET, *furieux.*

Plaît-il !.. un premier clerc de procureur, qui...

PORTHOS, *le menaçant.*

A cette pâtée, Biquet !.. (*Il le pousse violemment, et le fait sortir par le fond*).

SCÈNE V.

URSULE, PORTHOS.

URSULE, *au comble de la joie.*

Ah ! Monsieur... je ne sais que dire... que faire... pour vous remercier de ce que je vous dois !

PORTHOS.

Les jolies femmes ne me doivent jamais rien... c'est moi au contraire qui... et je m'acquitte presque toujours.

URSULE, *naïvement.*

Jolie ?.. moi ?.. c'est singulier... mon mari ne me l'a jamais dit...

PORTHOS.

Il y a bien des choses qu'il ne vous a probablement pas dites... nous nous occuperons de cela.

URSULE, *voulant s'éloigner.*

Merci, Monsieur, merci !.. oh ! je ne vous oublierai jamais.

PORTHOS, *l'arrêtant.*

Vous me quittez ?

URSULE.

Mon mari m'a dit qu'il ne fallait jamais causer avec un autre homme que lui...

PORTHOS, *à lui même.*

Mais il l'a très mal élevée... (*Haut.*) Restez au moins, jusqu'à ce que j'aie obtenu la récompense honnête qui m'est due... un baiser. oh ! rien qu'un.

URSULE, *naïvement.*

Revenez demain, Monsieur, j'en demanderai aujourd'hui la permission à mon mari.

PORTHOS.

Je vous l'accorde... ne craignez rien, je prends tout sur moi.

URSULE.

C'est différent... alors embrassez-moi, Monsieur... ça ne me regarde plus... (*Il l'embrasse à plusieurs reprises.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COQUENARD.

COQUENARD, *entrant par le fond à part.*

Les dogues sont hors de prix... je lui acheterai un sansonnet... (*Haut.*) Grand Dieu !

URSULE.

Monsieur Coquenard !

PORTHOS.

Le mari !

COQUENARD, *furieux.*

Sur la joue !

PORTHOS.

Non, sur les deux... (*Embrassant Ursule.*) Comme ça, tenez...

COQUENARD, *furieux.*

Vertubœuf !..

PORTHOS.

Maintenant... c'est votre tour. (*Il le saisit, et l'étreint.*) Ne bougez pas !

COQUENARD, *cherchant à se dégager.*

Voulez-vous bien finir !. qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là ? (*Furieux.*) Qui êtes ous, inconnu ?

PORTHOS, *embarrassé.*

Qui je suis... procureur ?.. (*Gaîment.*) Eh ! je suis... moi...

COQUENARD.

Est-il possible !

PORTHOS

Parole d'honneur... embrassons-nous encore...

COQUENARD.

De tout mon cœur... (*Le repoussant, par réflexion.*) Mais qui... vous ?

URSULE, *à part.*

Il veut tromper mon mari !..

PORTHOS, *embarrassé.*

Je suis...

URSULE, *lui soufflant bas.*

Mon cousin !

PORTHOS.

Le cousin de votre femme !

COQUENARD, *avec explosion.*

Je m'en doutais !

PORTHOS, *à part.*

Pas moi !

COQUENARD.

Vous vous nommez par conséquent.

PORTHOS, *embarrassé.*

Oui...

URSULE, *lui soufflant.*

Hercule de Bouillancour !

PORTHOS.

Hercule de Bouillancour !

COQUENARD.

Et vous étiez en garnison...

URSULE, *lui soufflant bas.*

En province.

PORTHOS,

A Pondichéry !

COQUENARD.

Et vous êtes venu en permission ?

PORTHOS.

Non, je suis venu sans permission ?..

COQUENARD, *ébahi.*

Comment !... c'est là mon petit cousin !

URSULE.

Qui, en arrivant, m'a ramené mon épagneul qu'il a trouvé...

COQUENARD.

Est-ce heureux !... (*à lui-même*). J'économise mon sansonnet... (*tout-à-coup*). Ah ! diable ! et sa part de la succession !

URSULE, *bas à Porthos.*

Fi ! Monsieur !... que c'est laid d'avoir fait de si gros mensonges à mon mari !..

PORTHOS.

Moi ?.. (*à lui-même*). Elle a de magnifiques dispositions, cette petite femme-là !

COQUENARD.

Mon Dieu ! mon Dieu !.. moi qui vous croyais mort !..

PORTHOS.

Vous êtes bien bon... pas encore.

COQUENARD.

Et vous jouissez d'une forte santé ?..

PORTHOS.

Pas trop .. je ne suis jamais malade... mais je couve une grosse indisposition.

COQUENARD, *joyeux.*

Ah ! bah !

PORTHOS.

Dont les symptômes se manifestent trois ou quatre fois par jour, par un appétit d'enfer.

COQUENARD, *à part*

Allons, il faut en faire son deuil.

PORTHOS.

Et tenez, voilà une crise qui se déclare... vous n'avez pas encore soupé ?..

COQUENARD.

Du tout !

PORTHOS.

J'accepte votre invitation...

COQUENARD.

Mais...

PORTHOS.

Surtout pas de cérémonie... seulement, pour moi, cinq ou six plats de plus.

COQUENARD, *à part, stupéfait.*

Est-ce qu'ils se nourrissent tous comme ça à Pondichéry ?..

PORTHOS.

Quant à mon appartement...

URSULE, *bas.*

Monsieur !..

COQUENARD, *vivement.*

Je n'ai que deux chambres à coucher... la mienne et celle de ma femme...

PORTHOS.

Vous devez remplir la vôtre... je m'accommoderai de celle de ma cousine.

COQUENARD.

Hein ?..

PORTHOS, *menaçant.*

Sang-dieu ! refuseriez-vous l'hospitalité à un membre de votre famille ?

COQUENARD.

Non, Bouillancour, non... (*à lui-même*). Il a une brette d'une longueur démesurée !... (*il regarde l'épée de Porthos*).

URSULE.

Je vais donner des ordres pour le repas.

PORTHOS, *à part avec satisfaction.*

Ah !

COQUENARD, *très vivement.*

Ça me regarde... (*à part*) Je ne veux pas qu'elle le prenne au mot... six plats de plus !.. (*Haut*) Ursule vous tiendra compagnie, Bouillancour...

PORTHOS, *à part.*

Brave homme !

URSULE, *vivement.*

Du tout ! du tout !.. il faut d'abord que j'aille embrasser mon épagneul... (*à part*) et mettre ma plus jolie robe pour le repas.

PORTHOS, *la regardant.*

Quels yeux !

COQUENARD, *le regardant.*

Quelle santé!.. s'il pouvait attrapper une indigestion!.. (*avec sensibilité*). Mais ça me coûterait trop de lui en donner une.

ENSEMBLE.

Air : *Quadrille de Don César de Bazan.* 1re fig.

(*A part.*) Ah! je maudis de bon cœur,
La parenté de malheur!
Car le voilà sans façon,
Installé dans la maison.

PORTHOS, *à part.*

Je deviens donc, ô bonheur!
L'ami du vieux procureur,
Et me voilà sans façon,
Installé dans la maison!

URSULE, *à part.*

Ah! maintenant dans mon cœur
Je sens naître la frayeur!
Car le voilà sans façon,
Installé dans la maison!

PORTHOS, *à part.*

La parenté, j'imagine
N'ira pas loin... mais enfin,
Il ne tient qu'à ma cousine
(*Montrant Coquenard.*)
Que je reste son cousin.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Ursule sort à droite, Coquenard par le fond.*)

SCENE VII.

PORTHOS, *seul.*

Par Jupiter! je suis dans la citadelle!.. malheur à la garnison!.. (*à la cantonade*). Je ne sortirai de chez toi, procureur mon ennemi, qu'équipé de pied en cap, pour le siège de la Rochelle... mais dépêche-toi, la compagnie de mousquetaires dont... j'ai l'honneur d'être ainsi qu'Athos et Aramis... mes deux frères d'armes, mes inséparables... part ce soir même. Ainsi, procureur, prends tes mesures... ou plutôt les miennes..- (*s'asseyant*) « Es-tu comme nous?.. m'a dit ce matin Aramis. — Parbleu! oui... alors fais comme nous, a répliqué Athos .. tu sais qu'un mousquetaire du roi serait déshonoré, honni... s'il achetait, surtout s'il payait son équipement... s'il ne le devait pas aux bonnes grâces d'une belle... Duchesse, marquise, présidente ou bourgeoise... comme jadis les chevaliers tenaient leur écharpe des mains de quelque noble châtelaine... c'est une tradition immémoriale dans la compagnie des mousquetaires; et vive Dieu! nous allons chez les dames de nos pensées... des duchesses... si nous les rencontrons; nous sortirons de chez elles par la grande porte, complètement équipés... si nous rencontrons leurs ducs et messieurs leurs laquais, nous sortirons sans équipement, et par la fenêtre. » (*se levant*). D'une façon ou d'une autre, ils sont sûrs de sortir. . et moi, de mon côté, je me suis transporté chez ma princesse bavaroise... (*regardant si personne ne l'écoute*) qui n'est autre que la petite bourgeoise de ce logis dont j'ai volé le chien... pour faire connaissance... (*avec force*). O procureuse ma mie! je ne sortirai de céans qu'élégamment équipé, et par la porte... vu que je n'ai pas été élevé à sortir par les fenêtres... et que ça me coûterait de changer mes habitudes... commençons l'attaque, écrivons à cette femme de robe... (*il s'attable au petit bureau et prend machinalement un papier*). Que vois-je? ma signature! je ne me trompe pas : le billet de deux cents pistoles que j'ai fait à l'épouse de ce fourreur de la rue aux Ours!.. la belle Philomèle Jupin!.. Sang-dieu! sa créance ici, chez un procureur!.. elle se venge, elle veut me loger au petit Châtelet... (*criant*) Je demande du temps... ce papier pourrait s'égarer... je le garderai avec soin. (*il le met vivement dans sa poche*). Oh! ma petite procureuse!..

SCENE VIII.

URSULE, PORTHOS.

URSULE *entrant par la droite.*

Il est encore là!

PORTHOS.

Que vois-je!.. comment, ma cousine en toilette pour moi qui suis de la famille!

URSULE.

De la famille?

PORTHOS.

La nature vous avait pourtant suffisamment pourvue... regardez-moi un peu... elle a très bien fait les choses, la nature.

Air : *du Puit d'amour.*

Notre Reine charmant modèle,
De grâces et d'attraits divins
Certes n'a pas la main plus belle,
Les yeux plus doux, les traits plus fins :
Pourtant, malgré cet assemblage
Dont nos seigneurs sont entichés,
Ce qu'elle montre, je le gage,
Ne vaut pas ce que vous cachez.

(*à part*). Qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui? je suis pétri de madrigaux.

URSULE.

Permettez... vous n'êtes pas mon cousin, Monsieur! vous avez trompé mon mari... j'étais tout interdite... je vous ai laissé faire... mais c'est fini, allez-vous-en!

PORTHOS.

M'en aller!.. vous mettez votre famille à la porte?

URSULE.

Encore ?

PORTHOS.

Qui vous prouve que je ne suis pas Hercule, et que le sang des Bouillancour ne bouillonne pas dans mes veines?..

URSULE.

Allons donc!.. mon cousin Hercule est petit, laid, rouge, bègue et bête.

PORTHOS.

C'est beaucoup, pour un seul cousin,.. et vous ne trouvez pas de ressemblance?..

URSULE, *avec élan.*

Oh! du tout... vous, vous êtes si... (*s'interrompant*). Allez-vous-en !

PORTHOS.

Ah! permettez... votre mari m'a invité à souper, et ce serait lui faire de la peine... (*à part*) et à moi aussi.

URSULE.

Vous m'avez rendu , Mimi , monsieur... Toutes les fois que je le regarderai , je penserai à vous... Allez-vous-en...

PORTHOS, *à part.*

Ça ne peut pas finir comme ça... il me manque quelquec hose.(*Il se regarde des pieds à la tête.*)

URSULE, *soupirant.*

Adieu.

PORTHOS.

Vous le voulez ?.. décidément?.. (*Prenant son chapeau.*) Adieu, belle inhumaine, je me tuerai sans souper... voilà tout.

URSULE, *revenant.*

Hein?... vous dites ?..

PORTHOS.

Je dis, ma mignonne , que j'étais parti de chez moi pour me faire sauter la cervelle... et que ça m'était sorti de la tête.

URSULE.

Vous tuer!.. Et pourquoi ?

PORTHOS, *à part.*

Me voilà sur la voie de mon équipement... (*Haut.*) Je suis mousquetaire de Sa Majesté, ma compagnie part demain pour la Rochelle, et je ne puis la suivre... Or, comme il me fallait un prétexte honnête pour manquer à l'appel... j'en ai trouvé un que je crois suffisant.

URSULE.

Que n'allez-vous plutôt à la Rochelle ?..

PORTHOS.

Impossible, chère belle, impossible.. à un mousquetaire ; il ne suffit pas d'avoir du courage, du dévouement , toutes les vertus chevaleresques... que j'ai... il faut avec ça un équipement complet que je n'ai pas.

URSULE.

Vraiment ?

PORTHOS.

J'ai dissipé ma légitime en diverses bonnes œuvres... j'ai tant donné aux pauvres, que je me trouve hors d'état de me rien donner à moi-même.

URSULE.

N'avez-vous pas des amis?

PORTHOS.

Oh ! je connais beaucoup de dames, plus ou moins apanagées... J'aurais pu m'adresser à elles.... à la petite comtesse hongroise de la place Royale... qui me veut du bien... mais on n'accepte de pareils services que de la femme qu'on aime.

URSULE.

Et vous ne l'aimez pas?

PORTHOS.

La preuve, c'est que j'étais en route pour l'éternité, quand Mimi s'est jeté dans mes jambes... cet animal ignorait mes projets... J'ai voulu finir par une bonne action... le ciel m'en récompensera... Adieu !

URSULE.

Vous allez?..

PORTHOS.

Trancher le fil de mes jours... Adieu.

URSULE, *vivement..*

Et si vous aviez un équipement ?...

PORTHOS.

Je ne trancherais rien du tout... mais avec ce costume, on ne peut aller que dans l'autre monde... Adieu !

URSULE, *le retenant.*

Attendez, vous irez à la Rochelle.

PORTHOS.

Qu'entends-je!.. votre mari vous permettrait...

URSULE.

J'ai de l'or , beaucoup d'or... que M. Coquenard m'a donné, à la condition de ne pas le dépenser sans sa permission... je la lui demanderai après... comme pour...

PORTHOS.

Comme pour les baisers de tantôt. (*A part.*) C'est un trésor... d'innocence que cette petite procureuse !

URSULE.

Accepterez-vous?

PORTHOS.

Sang-dieu ! si j'accepte?.. des deux mains... (*A part.*) Je tiens mon équipement !.. vivent les bougeoises!

URSULE, *après avoir réfléchi.*

Vous acceptez... vous m'aimez donc, alors?

PORTHOS, *à part.*

Hein?.. c'est juste!.. (*Haut*). Oui, d'amour... du plus tendre amour. (*A part.*) Je lui dois bien cela.

URSULE.

D'amour ?.. pas comme mon mari, n'est-ce pas?

PORTHOS.

Ah ! quelle différence!.. ça n'a pas le moindre rapport... Depuis que je vous ai vue... je n'ai plus regardé personne !

URSULE, *a part.*

C'est comme moi!

PORTHOS.

J'ai rêvé toutes les nuits!

URSULE, *à part.*

Comme moi!

PORTHOS.

De vous!

URSULE, *à part.*

De lui!

PORTHOS.

De ce jour, ma comtesse hongroise m'a paru laide.

URSULE, *à part.*

Comme à moi, mon mari!.. (*Haut.*) Mais je vous aime donc aussi?

PORTHOS.

Ça ne m'étonnerait pas du tout.

URSULE.

Je n'y vois pas de mal... car on m'a dit, en me mariant, de n'aimer personne comme mon mari.. et comme je ne vous aime pas du tout de la même manière...

PORTHOS.

C'est parfaitement raisonné.

URSULE.

Quel bonheur!.. Mimi peut se perdre à présent, ça m'est bien égal...

PORTHOS, *à part.*

J'ai supplanté l'épagneul... c'est très flatteur!

URSULE.

Vous aurez un équipement magnifique... je veux que vous fassiez honneur au roi... Mais j'y pense!.. est-ce qu'il est indispensable que vous partiez?

PORTHOS.

Oh! mais je reviendrai... constant et fidèle, comme Mimi... bien entendu, si je ne suis pas tué.

URSULE, *effrayée.*

Tué!.. on se battra donc à la Rochelle?

PORTHOS.

Vingt-quatre heures par jour... le reste de mon temps sera tout à vous.

URSULE.

Et c'est pour aller vous battre que vous voulez cet équipement?

PORTHOS.

Pas pour autre chose.

URSULE.

Alors vous ne l'aurez pas!

PORTHOS.

Hein!

URSULE.

Vous ne partirez pas.

PORTHOS.

Plaît-il?

URSULE.

Je ne veux pas que vous soyez tué!

PORTHOS.

Je ne serai peut-être que blessé.

URSULE.

Blessé!.. quel horreur!.. Vous resterez ici, vous apprendrez l'état de procureur; je ferai mettre Biquet à la porte, et vous le remplacerez.

PORTHOS.

Remplacer Biquet!.. vous êtes trop bonne.

URSULE.

Au lieu d'un uniforme, je vais vous apporter l'habit neuf de mon mari.

PORTHOS.

Mais ça ne lui ira pas... (*A part.*) ni à moi non plus.

URSULE.

Vous resterez ici, je le veux.

ENSEMBLE.

PORTHOS.

Air : *Vos jolis yeux bleus.*

Non, selon vos vœux,
Vraiment je ne peux
Rester en ces lieux
Vaillant mousquetaire.
J'aime cent fois mieux
Mourir à la guerre,
Que vivre en ces lieux
Près de vos beaux yeux...

URSULE.

Restez je le veux!
Toujours en ces lieux,
Toujours sous mes yeux,
Restez comme un frère!
Aimez-vous donc mieux
Mourir à la guerre?
Bien vivre en ces lieux
Ne vaut-il pas mieux?
Si mon mari que rien ne lasse
Par la ville s'en va courir
Près de moi vous tiendrez sa place...
Çà lui fera tant de plaisir!

PORTHOS, *entraîné et parlant.*

Et à moi donc.

REPRISE ENSEMBLE.

Restez, je le veux... etc. etc.

PORTHOS.

Quel destin heureux!
Toujours en ces lieux,
Toujours sous vos yeux,
Rester comme un frère!...
S'il est glorieux
D'aller à la guerre
Bien vivre en ces lieux
Ne vaut-il pas mieux?

Ursule sort par la gauche.

SCENE IX.

PORTHOS, *seul avec joie.*

Oh! oui, sang-dieu! vivre en ces lieux... sous ses yeux... ça vaut mille fois mieux... (*S'interrompant.*) Hein?.. plaît-il?.. qu'est-ce que vous dites là, faquin?.. Je cherche un équipement, et cette procureuse ingénue m'offre un habit de petit-clerc!.. moi, Porthos, l'ami d'Athos et d'Aramis, remplacer

Biquet!.. (*Saluant comme si elle était là*) Madame, vous aimez beaucoup trop vos parents, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages. (*Il va pour sortir.*)

SCENE X.

PORTHOS, BIQUET *entrant par le fond portant un panier couvert.*

PORTHOS, *se heurtant contre Biquet.*

Gare donc, maroufle!

BIQUET, *bousculé.*

Est-ce que monsieur veut sortir comme il est entré?

PORTHOS.

Eh c'est ce pauvre Biquet... Bonjour, Biquet... tu ne tiens pas à grand'chose ici, mon garçon, et si j'étais ambitieux... mais rassure-toi, je ne le suis pas... Adieu, Biquet.

BIQUET.

Comment, monsieur, vous partez?.. et le souper?...

PORTHOS.

Le souper?

BIQUET.

Je l'ai là dans ce panier.

PORTHOS, *à part.*

Au fait, si je soupais?... J'ai bien envie de souper... soupons. (*Haut.*) Biquet!.. ici, Biquet!.. Dis-moi, Biquet, fait-on bonne chère, chez ton procureur?

BIQUET.

Oui, monsieur... quand nous avons du monde... mais le patron n'invite jamais personne.

PORTHOS.

Qu'y a-t-il là dedans?

BIQUET.

Ah! monsieur! un repas de président à mortier!.. D'abord, une éclanche de mouton... que monsieur a eu d'occasion.

PORTHOS.

D'occasion?..

BIQUET.

Oui, elle vient de la desserte de M. l'échevin... plus, une merluche toute neuve... des pois chiches, des noisettes et du marolles.

PORTHOS.

De la merluche et des pois chiches!!... Sang-dieu! jette moi tout cela dans la rue.

BIQUET.

Comment, monsieur?

PORTHOS, *prenant le panier.*

Comment?.. tu vas voir. (*Ouvrant la fenêtre et jetant le panier.*) Tiens, comme ça.

BIQUET.

Ah! grand Dieu!.. et l'éclanche?..

PORTHOS.

Sera encore une occasion passable pour les chiens vagabonds... Ici, Biquet!.. Ta voracité m'intéresse, et je veux te faire tâter d'un ambigu de mousquetaire... Tu connais Mignot, le traiteur?

BIQUET, *avec un soupir.*

De réputation seulement.

PORTHOS, *écrivant sur des tablettes qu'il tire de sa poche.*

Tu vas lui dire d'apporter ici le souper dont voici le menu... Commande pour douze.

BIQUET.

Mais nous ne serons que quatre...

PORTHOS.

Eh bien! quand il y en a pour douze, il y en a assez pour quatre... (*Lui donnant la note.*) Tiens, mon garçon... voilà comment soupent les mousquetaires... (*A part.*) quand ils soupent.

BIQUET.

Mais, monsieur, qui paiera tout ça?

PORTHOS.

Sois tranquille... ça ne sera pas toi... (*A part.*) ni moi. (*Haut.*) Va, cours.

BIQUET.

Oui, monsieur, vivent les mousquetaires!.. J'avais bien peur de mourir de faim...

PORTHOS.

Te voilà sûr de mourir d'indigestion... c'est plus gai. (*Biquet sort par le fond en courant.*

SCÈNE XI.

PORTHOS, puis PHILOMÈLE.

PORTHOS.

Ah! ça mais, c'est encore pis dans cette baraque que chez la Jupin!.. Pouah!.. que c'est mesquin la bourgeoisie!.. Comment!.. lorsque Athos et Aramis nagent dans des flots de velours et de soie, je me traîne dans la serge et la peau d'ours!.. Un cavalier construit, taillé et sculpté comme moi!... Après souper, je vais au Louvre... au Cours-la-Reine... et gare à la première duchesse qui me passe devant les yeux!.. je la raffle.

PHILOMÈLE, *entrant par le fond.*

M. Coquenard, s'il vous plaît?..

PORTHOS, *reculant.*

La Jupin!..

PHILOMÈLE.

M. Porthos ici!..

PORTHOS, *à part.*

Ah! sang-dieu! je vais lui dire un peu son fait.

PHILOMÈLE, *le toisant*

Je vous trouve enfin!

PORTHOS.

Oui, mais pour me perdre incessamment.

PHILOMÈLE.

Que dites-vous?

PORTHOS.

Je dis que reprenant mon rang et ma dignité de gentilhomme, j'ai rompu avec les marchands, robins et croquants des deux sexes... je dis que, comme Jupiter, je remonte

à l'Olympe me débarbouiller avec de l'ambroisie.

PHILOMÈLE.

Oh ! vraiment ! et votre Olympe est rue Brise-Miche.

PORTHOS.

Halte-là !.. j'étais venu ici à votre intention, douce Colombe... Je voulais payer ès-mains du procureur Coquenard ces deux cents misérables pistoles, pour lesquelles vous m'alliez faire poursuivre... procédé noble et généreux, qui sent bien sa rue aux Ours ?

PHILOMÈLE.

Vous savez !..

PORTHOS.

Ah ! voilà donc comment on agit dans la fourrure !

PHILOMÈLE, *embarrassée.*

Je l'avoue... j'avais cédé à un premier mouvement de dépit... mais je venais chez M. Coquenard pour retirer, à l'insçu de mon mari, les pièces de la procédure... Voyons, faisons la paix, M. Porthos, donnez-moi votre bras, et me ramenez au logis... je vous présenterai à M. Jupin.

PORTHOS, *d'un ton mélancolique.*

Il est trop tard, Philomèle !.. Désespéré de vos cruautés... j'étais sorti de chez moi pour me faire sauter la cervelle...

PHILOMÈLE.

O ciel !

PORTHOS, *à part.*

Voilà deux fois que je me la fais sauter aujourd'hui... (*Haut.*) Lorsque la destinée a jeté dans mes jambes une princesse...

PHILOMÈLE.

Vous dites ?

PORTHOS.

Je veux dire l'épagneul d'une princesse...

PHILOMÈLE.

D'une princesse !..

PORTHOS.

Bavaroise de naissance, et veuve d'un palatin... c'est une palatine... j'hésitais encore entre elle et vous, fière Junon .. mais la noble... Ramoniska m'a fait comprendre qu'un gentilhomme ne pouvait plus longtemps accepter le couvert sous le toit d'une petite marchande... que c'était me compromettre... m'encanailler... elle l'a dit !..

PHILOMÈLE.

L'insolente !!

PORTHOS.

Et qu'il fallait d'abord vous rembourser les deux cents pistoles que...

PHILOMÈLE.

Me payer ?.. Vous ne me devez rien.

PORTHOS, *à part.*

Bravo !.. j'ai touché juste ! (*Haut.*) Pourtantce billet que j'ai trouvé là..

PHILOMÈLE, *le lui saisissant des mains, passant devant lui, et le jetant dans la cheminée.*

Tenez, ce feu ne va pas...

PORTHOS, *à part.*

Eh ! eh ! ceci est asssez duchesse.

PHILOMÈLE.

Pour n'être pas palatine et pour loger rue aux Ours, on peut jeter aussi quelques centaines de pistoles... D'abord je vous préviens que M. Jupin est un homme bouffi d'amour-propre... puis c'est un homme de caractère... quand je lui ai dit : faites ceci, faites cela..! rien au monde ne l'empêcherait de le faire.

PORTHOS.

Tudieu ! quel gaillard !

PHILOMÈLE.

Vous étiez son hôte... il ne souffrira pas qu'on le lui enlève... il vous empêchera bien de retourner chez votre Bavaroise.

PORTHOS.

Trahir ma princesse !

PHILOMÈLE.

Je le veux !.. (*se reprenant.*) M. Jupin le veut.

PORTHOS.

Hélas ! mon cœur est de l'avis de M. Jupin, mais la reconnaissance...

PHILOMÈLE.

La reconnaissance ? que devez-vous donc à cette princesse ?

PORTHOS.

D'abord, bien des petites choses... que vous m'avez refusées... (*avec hésitation.*) Puis, j'ai eu la faiblesse .. l'homme est si faible !..

PHILOMÈLE.

Vous avez eu la faiblesse...

PORTHOS.

D'accepter... l'offre... d'un... équipement...

PHILOMÈLE.

D'un équipement ?... ah ! je sais... on connaît vos habitudes, messieurs les mousquetaires... il faut, pour flatter votre vanité, qu'un équipement soit pour vous l'hommage d'une dame. ... allez donc, vous êtes des fats !..

PORTHOS.

C'est vrai, nous sommes une compagnie de fats.

PHILOMÈLE.

Ce sont les duchesses qui vous ont gâtés... moi je ne suis qu'une bourgeoise... je ne donne rien.

PORTHOS, *résigné.*

Vous m'avez habitué à ce régime-là.

PHILOMÈLE.

Et cette princesse vous offrait ?..

PORTHOS.

Un uniforme de drap rouge...

PHILOMÈLE.

Beau présent, ma foi !.. M. Jupin vous en donnera un de velours.

PORTHOS, *à part.*

Allons donc! (*haut.*) plus un baudrier brodé d'argent.

PHILOMÈLE.

D'argent?.. M. Jupin fera mieux les choses. Vous l'aurez brodé d'or.

PORTHOS, *à part*

Allons donc!... (*haut.*) plus un cheval normand

PHILOMÈLE.

Quelque rossinante étique,.. M. Jupin se connaît en chevaux... vous aurez un superbe genêt d'Espagne.

PORTHOS, *á part.*

Allons donc! (*haut*) plus...

PHILOMÈLE.

Vous l'aurez... mais pourquoi cet équipement?

PORTHOS, *à part.*

Peste! ne lui disons pas que c'est pour aller à La Rochelle! (*haut.*) Le Roi passe demain la revue de sa compagnie de mousquetaires et...

PHILOMELE.

Et je veux que vous soyez brillant comme un soleil, à cette revue... J'irai vous voir passer.. ça fera plaisir à M. Jupin... (*se dirigeant vers le petit bureau, et se disposant á écrire.*) Attendez, attendez.

PORTHOS, *á part.*

Ah! je tiens mon équipement!..

Air: *Patrie, honneur.*

Quel changement, voyez donc grâce à moi
Que de grandeur, de fierté, de noblesse!
D'une bourgeoise, aussi bien que le roi
D'un mot soudain j'ai fait une Duchesse!...
Quant au mari
riant, Morbleu! je jure ici
De faire aussi
Quelque chose pour lui.

SCENE XII.

URSULE, PORTHOS, PHILOMELE.

URSULE *entrant par la gauche et apportant un habit noir qu'elle dépose sur une chaise placée près du petit guéridon.*

Mon cousin, voici votre nouveau costume.

PORTHOS, *á part.*

Oh! la petite Coquenard!

PHILOMÈLE, *se levant.*

Plaît-il?

URSULE, *sans la voir.*

Et je fais disposer pour vous la chambre de Biquet.

PORTHOS, *bas.*

Allons-nous-en, femme Jupin... Allons-nous-en (*il cherche vainement á entraîner Philomèle.*)

URSULE, *á part.*

Quelqu'un!

PHILOMÈLE, *regardant alternativement Ursule et l'habit noir qu'elle vient d'apporter.*

Serait-ce là, votre bel uniforme?... et votre princesse bavaroise.

PORTHOS, *bas.*

Il y a erreur, femme Jupin... allons-nous-en.

URSULE.

Quelle est cette femme?

PHILOMÈLE.

Cette femme vous vaut bien, je pense!.. et d'abord, qui êtes-vous, ma mie?

URSULE.

Ursule Coquenard.

PORTHOS, *á part.*

Gare l'obus!

PHILOMÈLE.

La petite procureuse!.. c'était à une procureuse que vous m'aviez sacrifié...

URSULE.

Seriez-vous la comtesse hongroise?..

PHILOMELE.

Comtesse de la rue aux Ours, comme vous palatine de la rue Brise-Miche... Je suis Philomèle Jupin... et on ne se moque pas de moi impunément. (*á Porthos.*) Sortons.

PORTHOS.

Oui, sortons

URSULE, *á Porthos.*

Restez

PORTHOS, *á part.*

Ça devient piquant!

PHILOMÈLE.

Et de quel droit, ma mie... prétendez-vous retenir monsieur?

URSULE.

Monsieur est mon cousin.

PORTHOS.

C'est vrai... oui... Je suis son cousin.

PHILOMÈLE.

Mais il est le mien aussi... (*á Ursule.*) Et pourtant je ne croyais pas être de votre famille.

PORTHOS.

Pourquoi donc?... toutes les grâces sont sœurs... vous devez être au moins cousines germaines... (*á part.*) J'ai trouvé ça!

PHILOMÈLE.

Taisez-vous faquin!. je veux confondre cette petite... la preuve, ma mie, la preuve que monsieur est votre cousin?

URSULE.

Mais c'est que mon mari l'a reçu.

PHILOMÈLE.

Ça prouve que votre mari est un imbécille. Nous le savions déjà.

URSULE.

Et qui me dit à moi qu'il soit votre parent?

PHILOMÈLE.

On connaît mes principes... on sait qu'à nul autre qu'à un proche je ne laisserais tou-

cher le bout de mon gant... Porthos, baisez-moi la main.

PORTHOS, *à part.*

Allons, la Jupin n'en aura pas le démenti.

URSULE.

Vous le prenez ainsi?... mon cousin, embrassez-moi comme ce matin.

PORTHOS, *à part.*

Ni la petite Coquenard non plus.

URSULE.

Sur le front

PHILOMÈLE.

Quelle horreur!

PORTHOS.

Un cousin... c'est bien innocent... et puis, vous voulez des preuves... on vous en donne... (*il l'embrasse.*) Voilà ce que c'est.

PHILOMÈLE.

On me pousse à bout!.. mon cousin, embrassez-moi sur la joue.

PORTHOS, *à part.*

Ah! mais ça m'amuse beaucoup, à présent. (*il l'embrasse.*) Ferme comme un roc!

URSULE.

Sur les deux joues, mon cousin!

PORTHOS, *à part.*

Ça me va!... (*il l'embrasse.*) doux comme du satin!

PHILOMÈLE.

Prenez garde!... je ne céderai pas, je vous en avertis!

URSULE.

Ni moi non plus, je vous en préviens...

PORTHOS, *à part.*

Bravo! voilà la prude et l'ingénue lancées... (*Elles s'arrêtent indécises.*)

Air : *du fleuve de la vie.*

Mais qu'est-ce donc qui vous arrête?...
Cela marchait si bien!... comment
Laissez-vous l'épreuve incomplète.

URSULE ET PHILOMÈLE.

Mais...

PORTHOS.

Quoi donc? Je m'y prête gaiment
Ce jeu charmant me plaît... Oui certe:
J'en ai moi seul tout le gain est-ce heureux!

URSULE ET PHILOMÈLE.

Mais nos maris?...

PORTHOS.

Dam! ils sont deux
Pour supporter la perte.

COQUENARD, *en dehors.*

Ursule!

URSULE.

Mon mari!

PHILOMÈLE.

Bon!.. je vais tout lui dire.

JUPIN, *en dehors.*

Philomèle est ici?

PHILOMÈLE.

Mon mari!

URSULE.

Très bien! il va tout savoir.

PORTHOS, *se jettant entre elles.*

Imprudentes! qu'allez-vous faire?.. tout-à-l'heure j'étais le cousin de tout le monde... voulez-vous donc que je ne sois plus le cousin de personne?.. d'abord, je ne me charge pas de convaincre ces Messieurs.

PHILOMÈLE, *après un silence.*

Madame Coquenard?

URSULE.

Madame Jupin?

PHILOMÈLE, *lui tendant la main.*

Je ne parlerai qu'après vous.

URSULE, *la lui donnant.*

Taisez-vous, je me tairai.

PORTHOS, *prenant les deux mains.*

C'est cela, nous arrangerons l'affaire en famille.

SCENE XIII.

LES MÊMES, COQUENARD et JUPIN *entrant par le fond, portant chacun un pot de giroflé.*

JUPIN.

Le portier avait raison!.. Philomèle était ici avec ta femme... tant mieux... elles auront fait connaissance.

PORTHOS.

Elles s'adorent déjà!..

COQUENARD.

Jupin, je te présente Monsieur Hercule de Bouillancour... cousin de ma femme.

PHILOMÈLE, *bas.*

Oh! si je ne me retenais...

PORTHOS, *bas.*

Retenez-vous, femme Jupin!

JUPIN, *bas.*

Le cousin dont le trépas te souriait.?.. (*Il salue.*) Monsieur... votre santé est bonne?.. mignonne, j'ai pensé à toi... un pot de giroflée jaune... ta fleur favorite... (*Il le met sur la cheminée.*)

COQUENARD, *à Ursule.*

Je n'ai pas voulu être en reste de galanterie... j'adore l'oreille d'ours, mais Jupin m'a dit que la giroflée était de meilleur air... j'ai donc pris de la giroflée... quoi que cette plante jaune m'incommode... (*Il met son pot sur un guéridon placé près de la croisée.*)

JUPIN.

Philomèle nous soupons chez; Coquenard... il m'a invité.

COQUENARD, *revenant à part.*

C'est-à-dire qu'il s'est invité. (*Haut.*) Eh! bien! mon cher Hercule, j'ai appris que les

mousquetaires partaient demain pour la Rochelle.

LES DEUX FEMMES, *à part, et avec chagrin.*

Demain !

COQUENARD.

Nous boirons ce soir le coup de l'étrier.

JUPIN.

La compagnie sera habillée de neuf... vous devez avoir aussi un équipement de luxe.

PORTHOS, *lui frappant sur l'épaule et souriant.*

Oui, je l'attends.

COQUENARD, *appelant.*

Biquet !.. le souper vite !.. Jupin, nous allons toujours mettre la table. (*Ils la disposent.*)

URSULE, *à Porthos.*

Je dirai ce soir à mon mari que vous changez d'état... et vous resterez ici.

PORTHOS, *bas.*

Oui, cher ange !

PHILOMÈLE, *bas.*

Vous n'irez pas à la Rochelle, et vous ne resterez pas céans.

PORTHOS, *bas.*

Non, Philomèle.

COQUENARD.

Je ne sais pas ou est ce Biquet... Ursule, mets donc le couvert.

URSULE, *contrariée.*

Avec plaisir... (*Revenant*) Madame Jupin voudra bien m'aider.

PHILOMÈLE, *contrariée.*

Certainement.

(*M. et madame Coquenard et M. et madame Jupin ouvrent le buffet alternativement, et prennent tout ce qu'il faut pour mettre le couvert qu'ils disposent.*)

PORTHOS, *à part et furieux.*

Adieu, mon équipement et la Rochelle !.. mais par Jupiter ! l'amour paiera pour la gloire !.. il faut d'abord faire la paix avec chacune d'elles et obtenir un rendez-vous... mais pas moyen de parler à l'une sans que l'autre... si j'écrivais ?.. oui c'est cela... pendant le souper, je trouverai moyen de... (*Il court au bureau et écrit.*)

JUPIN.

Vous écrivez, Mousquetaire ?

PORTHOS.

Oui, à deux de mes amis. (*à part.*) Quel signal ? (*Voyant un pot de giroflée sur la cheminée.*) Ah ! ces fleurs... J'y suis. (*Il écrit vivement.*)

BIQUET, *entrant par le fond avec des plats contenant plusieurs grosses pièces.*

Patron, voilà le souper.

COQUENARD, *épouvanté.*

Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

BIQUET.

Ça n'est que le premier service.

COQUENARD, *lui saulant à la gorge.*

Mais bourreau ! qui a commandé tout ça ?

PORTHOS, *quittant le bureau.*

Moi !

COQUENARD.

Et qui paiera ?

PORTHOS.

Vous.

JUPIN.

C'est juste.

COQUENARD, *à part.*

Oh ! si tu ne partais pas demain !..

PORTHOS.

Allons, à table !.. en ma qualité de cousin et d'invité, je me place au milieu... madame Jupin à ma droite... madame Coquenard à ma gauche.

PHILOMÈLE, *à part.*

A côté de lui ? . oh ! non pas... (*Haut.*) C'est cela. (*Montrant l'extrémité à gauche.*) Madame Coquenard ici.

URSULE, *à part.*

Ah ! oui dà !.. (*Haut montrant l'extrémité à droite.*) Madame Jupin, ici.

PORTHOS.

C'est bien convenu ?..

(*Pendant qu'ils vont tous prendre leurs chaises, il place après l'avoir regardé, un billet sous le couvert d'Ursule, et un autre sous celui de Philomèle.*)

TOUS.

Oui... oui...

PORTHOS.

Allons, asseyons-nous.

TOUS, *prenant place en chantant le chœur.*

Air : *de M. Hormille.*

Jour aimable,
Vite à table,
Ce moment
Est charmant.
On va faire
Bonne chère:
C'est au mieux
En ces lieux.

(*Tremolo à l'orchestre jusqu'à la reprise du chœur.*)

JUPIN, *à part.*

Elle est très bien la petite Coquenard. (*Haut.*) Je fais une proposition... Coquenard, si nous troquions ?.. à souper... bien entendus... entre maris, on troque.

COQUENARD, *avec humeur.*

Ça m'est bien égal !

PORTHOS, *à part.*

Que le diable l'emporte !

PHILOMÈLE, *offrant sa place et prenant celle d'Ursule.*

Comment donc... Madame ?..

(*Porthos se lève et essaie de reprendre le billet placé sous les couverts que chaque dame quitte, mais Coquenard et Jupin le saisissent chacun par un bras et le font rasseoir malgré lui.*)

URSULE, *offrant sa place et prenant celle de Philomèle.*

Avec le plus grand plaisir!.. (*Elle déploie sa serviette, trouve le billet, et le cache vivement en feignant de tousser.*) Hum! hum!

PORTHOS, *à part.*

La petite Coquenard a mis la main dessus,

PHILOMÈLE, *déploie sa serviette, le billet tombe, elle met vivement le pied dessus.*

Que vois-je?..

PORTHOS, *à part.*

La Jupin va éclater!

URSULE ET PHILOMÈLE *à part.*

Un billet de lui pour moi.

PORTHOS, *à part.*

La tempête, se mitonne, le nuage va crever.. si j'allais me mettre à couvert dehors, sauve qui peut. (*Il fait glisser avec précaution sa chaise sur ses roulettes jusqu'à la porte du fond, se lève et s'esquive vivement.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Jour aimable... etc.

JUPIN, *cherchant à trinquer avec Porthos.*

Eh bien! où diable est-il donc le mousquetaire?

COQUENARD, *appelant très fort.*

Bouillancour! Bouillancour!

URSULE, *à part.*

Ce doit être une ruse... que peut-il m'écrire?.. Pas moyen devant tout le monde...

PHILOMÈLE, *à part.*

Il me demande peut-être un rendez-vous, il est allé m'attendre... Mais comment faire pour... (*Tout-à-coup, avec inspiration et déguisant un soutire.*) Ah! monsieur Jupin, qu'est-ce que vous avez donc?

JUPIN.

J'ai le dessein de supplanter le mousquetaire auprès de ce magnifique Chapon.

PHILOMÈLE, *jouant la frayeur.*

Mais vous n'êtes pas bien!.. vous êtes rouge comme une écrevisse!.. Monsieur Jupin... il faut prendre l'air et rentrer chez vous!

JUPIN.

Mais...

PHILOMÈLE.

Monsieur Jupin... je vous dis que vous me faites peur!.. vous avez les yeux comme des tisons!

URSULE, *à part avec joie.*

S'il pouvait s'en aller! (*haut.*) Le fait est que M. Jupin a bien mauvaise mine.

JUPIN, *laissant tomber sa fourchette.*

Est-ce que décidément je serais malade?..

PHILOMÈLE.

Vous êtes effrayant!

COQUENARD.

Il a trop mangé!

JUPIN.

Je commençais...

COQUNARD, *à part, enlevant le chapon.*

Tu ne finiras pas.

PHILOMÈLE.

Allons, venez, monsieur Jupin.

URSULE, *avec une secrète joie.*

Oui, partez, monsieur Jupin.

JUPIN, *très troublé.*

Mais... ma canne?.. mon chapeau?

PHILOMÈLE.

La voici.

URSULE.

Le voilà.

JUPIN.

Mon pot de giroflée.

BIQUET, *le lui donnant.*

Est-ce celui-là?

PHILOMÈLE.

Oui .. oui.. Biquet, mon ami, soutenez M. Jupin jusqu'en bas.

JUPIN, *très ému.*

Je commence à croire que vous avez raison... je voudrais bien être chez moi.

ENSEMBLE.

Air : *du barbier* (Buona sera mio signore.)

COQUENARD, PHILOMÈLE et URSULE.

Qu'il est blême! quelle mine

JUPIN.

C'est la fièvre qui me mine!

TOUS LES TROIS.

C'est la fièvre qui vous mine
Allez vite vous coucher

JUPIN.

C'est la fièvre qui me mine
Vite il faut me dépêcher!

(*Il sort par le fond avec Philomèle et Biquet.*)

SCÈNE XIV.

COQUENARD, URSULE.

COQUENARD, *stupéfait.*

Ah ça! qu'est-ce qui a donc pu faire mal à ce pauvre Jupin?.. ce ne peut pas être le chapon... dont il allait manger... (*Regardant autour de lui, et apercevant son pot de giroflée qu'il a placé sur le petit guéridon avoisinant la fenêtre.*) Ah! j'y suis!.. c'est cette abominable giroflée jaune!.. attends, attends... (*Il pose le pot de fleur sur l'appui de la croisée qu'il vient d'ouvrir.*

URSULE, *qui a lu le billet, éclatant.*

Philomèle!.. ce billet était pour Philomèle! ces protestations d'amour... ce rendez-vous... pour Philomèle!.. Ah! quelle horreur!

COQUENARD, *revenant.*

Hein? qu'est-ce que c'est?..

URSULE, *sans faire attention à lui.*

Oh! mais je ne le souffrirai pas!..

COQUENARD.

Qu'est-ce que c'est? hein?..

URSULE, *vivement.*

Monsieur Coquenard !..

COQUENARD.

Non... nous sommes seuls... appelle-moi Théodule... tu sais?..

URSULE.

Monsieur Jupin est votre ami, n'est-ce pas?

COQUENARD.

Depuis dix-neuf ans.

URSULE.

S'il courait un grand danger... vous chercheriez à le sauver, n'est-il pas vrai?

COQUENARD.

Si je le pouvais sans m'exposer, je ne dis pas.

URSULE.

Vous ne courez aucun risque.

COQUENARD.

Oh! alors, je brave tout pour lui !...

URSULE.

Lisez ! (*elle lui donne le billet*).

COQUENARD.

O ciel !.. un billet de Bouillancour à Philomèle ! Le scélérat lui donne un rendez-vous ! le bandit lui propose pour signal... le pot de giroflée sur la fenêtre !.. (*avec explosion*). Là, qu'est-ce que je disais !.. je reconnais bien là la giroflée jaune !...

URSULE.

Il s'agit bien de...

COQUENARD.

La confiance de Jupin dans cette fleur devait le perdre !.. mais que diable veux-tu que je fasse pour sauver ce malheureux?..

URSULE, *impatientée.*

Eh ! Monsieur... vous devez savoir ça mieux que moi... (*pendant qu'il relit le billet, à part*). Ah! j'y suis ! M. Porthos ira à la Rochelle... (*elle sort vivement par la porte de gauche*).

SCÈNE XV.

COQUENARD, PUIS JUPIN.

COQUENARD, *la voyant sortir.*

Ursule !.. elle me laisse sans idée !.. j'en suis vide !.. (*relisant*) « Belle Philomèle... couchez votre mari de bonne heure... (*indigné*) ah !... à dix heures... je viendrai... si... je vois sur votre fenêtre le pot de giroflée... » Ah ! le pendard !.. mais que faire?... si je... oui, prenons mon chapeau et ma canne... d'ici chez Jupin je trouverai en route quelque... (*en sortant, il heurte Jupin qui entre par le fond*). Oh !

JUPIN.

Ah!

COQUENARD.

C'est lui !... ah ! mon Dieu !... comme vous êtes essoufflé... vous n'êtes donc plus malade?

JUPIN.

En rentrant chez moi, ma femme m'a donné les nouvelles les plus satisfaisantes de ma santé... il paraît qu'à présent je me porte très bien... (*changeant de ton*). Mais aussitôt après, elle m'a fait part d'une autre nouvelle triste...

COQUENARD.

Bah ! (*Ils se regardent tous deux avec compassion, puis cachent en même temps derrière leur dos, une lettre qu'ils tiennent à la main*).

JUPIN.

Je suis parti de chez moi en courant à la recherche d'une idée...

COQUENARD.

Tiens, j'allais sortir pour le même objet !

JUPIN.

Et j'en ai trouvé une sur mon chemin.

COQUENARD.

J'allais en chercher une... à la même place! (*à part*) Pauvre ami !

JUPIN, *de même.*

Pauvre diable! Ah !

COQUENARD, *lui tendant la main.*

Jupin, mon ami... qu'avez-vous fait de votre pot de giroflée?

JUPIN, *négligemment.*

Je l'ai posé près de mon lit... sur un meuble adjacent.

COQUENARD, *à part.*

Il persiste dans son aveuglement !..

JUPIN.

Et vous Coquenard... qu'avez-vous fait de votre vase de fleurs?..

COQUENARD.

Oh ! moi... qui ne peux pas sentir cette plante... je l'ai mise dehors, sur l'appui de ma fenêtre.

JUPIN, *à part.*

Ah ! le malheureux !.. il a donné le signal !.. (*soupirant très fort*) Ah !...

COQUENARD.

Qu'avez-vous donc, Jupin?.. voilà deux fois que vous soupirez gros...

JUPIN.

Oh ! rien, rien.. c'est une une habitude que j'ai... le soir... (*à part*). Mon devoir est de le sauver, sans troubler son repos.

COQUENARD, *à part.*

Respectons sa sérénité.

JUPIN, *se campant devant lui.*

Eh bien?...

COQUENARD, *de même.*

Eh ! eh !.. quoi !

JUPIN.

Savez-vous que votre cousin Bouillancour est un charmant cavalier.

COQUENARD, *à part.*

Il me met sur la voie !

JUPIN.

Je suis sûr que si ce gaillard-là allait à La Rochelle... il ferait des prodiges de valeur.

COQUENARD.

Il en ferait.

JUPIN.

Malheureusement il lui manque pour cela...

COQUENARD.

Rien,..

JUPIN.

Si fait... il lui manque un équipement...

COQUENARD.

Vrai?

JUPIN.

Il n'est pas équipé... ma femme me l'a assuré.

COQUENARD.

Et vous croyez que s'il avait... cet attirail... il partirait?..

JUPIN.

Incontinent!

COQUENARD, *à part.*

J'ai une idée!.. j'ai trouvé une idée sans sortir!..

JUPIN.

Eh! parbleu! vous devriez bien... comme parent... lui faire ce cadeau-là.

COQUENARD, *à part.*

Hein?.. qu'est-ce qu'il dit? est-ce que ça me regarde? (*Haut.*) Comme on se rencontre!.. j'allais vous donner le même conseil.

JUPIN.

Par exemple!.. est-ce que c'est mon affaire?.. (*lui frappant sur le ventre.*) Que diable! vous êtes riche...

COQUENARD.

Riche, riche... il me semble que les fourrures vont assez bien.

JUPIN.

Voyons!.. donnez-lui... tenez... rien que l'uniforme.

COQUENARD.

Si vous le voulez absolument... ce sera uniquement pour vous obliger... et dans ce cas vous lui fournirez au moins le cheval?.. (*à part.*) car enfin c'est lui qui est en péril.

JUPIN, *hésitant.*

Le cheval... le... je ne vous cache pas que le cheval... me gênera dans ce moment... mais je m'imposerai cette dépense pour rendre service à un ami... (*insistant.*) Seulement pour ça!.. car enfin... (*Il le regarde.*)

COQUENARD, *le regardant.*

Et moi aussi...

JUPIN, *de même.*

Ecoutez donc...

COQUENARD, *avec douceur et insinuation.*

Car enfin, mon pauvre ami... vous devriez lui donner tout.

JUPIN, *se fâchant.*

Je ne devrais lui donner... rien!

COQUENARD.

Ah! vous le prenez comme ça!.. Eh bien! qu'il reste à Paris!

JUPIN.

Qu'il s'y implante!

COQUENARD.

Qu'il s'y incruste!

JUPIN.

Qu'est-ce que ça me fait?

COQUENARD.

Ça ne me regarde pas.

JUPIN.

Si fait.

COQUENARD.

Non... c'est vous!

JUPIN.

Non... c'est vous!

JUPIN ET COQUENARD, *ensemble.*

Tenez! Tenez! (*Ils se donnent chacun un billet qu'ils tirent de leur poche.*)

JUPIN. COQUENARD.

Dieu! Ciel!

JUPIN.

Philomèle!

COQUENARD.

Ursule!

JUPIN.

Même rendez-vous.

COQUENARD.

Même giroflée.

JUPIN, *courant.*

Je donne le cheval.

COQUENARD.

Je donne l'uniforme.

JUPIN.

Je donne tout.

COQUENARD.

Je donne le reste.

ENSEMBLE.

Air : *Affreux commissaire.*

Affreux mousquetaire!
Il me fait la guerre!
Il faut à tous prix,
Il faut morbleu! le chasser de Paris!

(*Ils se précipitent au fond, se disputent à qui sortira le premier; et sortent chacun après s'être coiffé et trompé de chapeau.*)

SCÈNE XVI.

URSULE, *entrant par la gauche et regardant.*

M. Coquenard n'est plus ici!.. (*avec satisfaction.*) Ah! il est allé chez son ami Jupin avec cette abominable lettre, et il le sauvera du danger... qui menace sa femme... quelle peur j'ai eue!.. pour Madame Philomèle!.. heureusement que j'étais là pour la défendre... (*Soudainement.*) Je vais passer la soirée chez elle .. et si malgré tout il ose venir... je le verrai.... (*Vivement.*) Oui, prenons ma mante... mon voile... (*Elle se dirige vers l'extrémité de droite où sa mante est placée sur une chaise.*)

SCÈNE XVII.

URSULE, PORTHOS.

PORTHOS, *à demi-voix, entrant précipitamment par le fond, pendant qu'elle cherche à s'affubler, et se dirigeant vers la fenêtre avec un peu de surprise.*)

Par Jupiter!.. le pot de giroflée est sur l'appui de la croisée!.. chaque lettre est donc bien allée à son adresse...

URSULE, *se retournant.*

Lui!

PORTHOS.

Elle!

URSULE.

C'est bien vous.

PORTHOS.

Je crois que oui.

URSULE.

Qui vous a dit de venir?

PORTHOS.

Qui? la giroflée.

URSULE.

Je ne comprends pas.

PORTHOS, *vivement.*

Bien, bien, je comprends, moi... ça nous suffit.

URSULE.

C'est M. Coquenard qui a placé cette fleur.

PORTHOS.

Lui-même?.. (*Riant.*) Elle a fait mettre par son mari... au fait, ça lui revenait de droit.

URSULE, *appelant.*

Biquet! Biquet!

PORTHOS.

Que faites-vous! qu'est-ce que cela signifie?

URSULE.

Cela signifie... que la rue Brise-Miche est trop près de la rue aux Ours...cela signifie que vous partirez pour La Rochelle. (*Montrant Biquet qui entre par la gauche, apportant un uniforme complet.*) Car voici votre équipement.

PORTHOS, *avec joie.*

Sang-dieu! un équipement complet!.. il ne me manque plus que le cheval!

Biquet sort par la gauche.

URSULE.

Il est dans la cour... regardez.

PORTHOS, *regardant par la fenêtre.*

Un magnifique normand! et c'est à vous que je dois... (*A part.*) Je tiens mon équipement.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, PHILOMÈLE, *entrant précipitamment par le fond.*

PHILOMELE, *les voyant à distance l'un de l'autre.*

J'arrive à temps.

PORTHOS, *avec affectation.*

Eh! bien, non, Ursule, maintenant que j'aime, que je suis aimé, il m'est impossible de quitter Paris.

PHILOMELE.

Vous vous trompez, monsieur le mousquetaire.

URSULE.

Philomèle!

PORTHOS.

La fourreuse!

PHILOMÈLE.

Rien ne vous empêche plus de vous rendre au siège de la Rochelle... car voici votre équipement...

(Un valet s'avance portant l'équipement de mousquetaire, le place sur un siége, puis sort par le fond.

PORTHOS.

Un second uniforme!

URSULE, *à part.*

Elle aussi!

PHILOMÈLE.

Et votre cheval est dans la cour.

PORTHOS, *regardant par la fenêtre.*

Un second normand!... deux équipements, et deux chevaux!

PHILOMELE, *à part.*

Elle aussi!

PORTHOS.

Mais je ne peux pourtant pas quitter Paris sans...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, COQUENARD, *et* JUPIN, *entrant précipitamment par le fond.*

COQUENARD, *solennellement.*

Vous le pouvez, Bouillancour.

JUPIN, *poussant un valet portant une boîte.*

Car voici votre équipement.

PORTHOS.

Un troisième uniforme!

COQUENARD.

Et votre cheval est dans la cour!

PORTHOS, *regardant.*

Un troisième normand!(*à lui-même.*)Allons, j'aurai bien du malheur si je reste en route.

SCENE XX.

LES MÊMES, BIQUET, *accourant par le fond.*

BIQUET.

M. Pathos!.. M. Pathos!...

PORTHOS.

Porthos... animal!

BIQUET.

Deux grands diables viennent d'entrer dans

la cour, criant qu'on vous a vu entrer ici, et qu'ils se nomment Rathos et Damis.

PORTHOS, *allant à la fenêtre.*

Athos et Aramis... bélître... oui, les voilà, tous deux sans équipement. Ils seront sortis par la fenêtre... moi, sang-dieu! je sortirai par la porte!... et nous irons tous trois au siège de la Rochelle! . Eh! Athos!... Aramis!.. voici 2 uniformes qui vous tendent les bras, (*Il lance par la fenêtre deux équipements de mousquetaire.*) et 2 bons chevaux normands qui vous tendent le dos... en selle, mes guerriers!

DEUX VOIX, *en dehors.*

Vive Porthos!

PORTHOS, *à Philomèle.*

Après le siège de la Rochelle, toute belle, je reviendrai, rue aux Ours, vous donner ma pratique.

JUPIN, *à part.*

Je vendrai mon fonds.

PORTHOS, *à Ursule.*

Et vous, Ursule, penserez-vous quelquefois au cousin Bouillancour?...

URSULE.

Jamais, Monsieur, mais je prierai tous les jours pour lui.

PORTHOS.

Maître Coquenard, enrichissez-vous, faites fortune... ça me fera plaisir... (*bas.*) Je vous promets d'épouser votre veuve.

COQUENARD.

Je ne m'y prêterai pas!

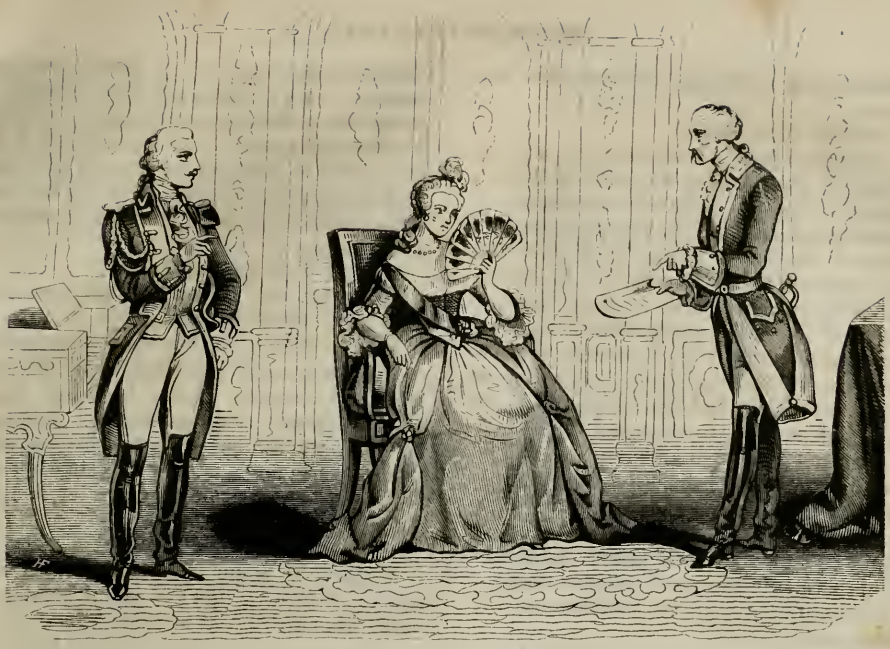
CHOEUR FINAL *de l'Escadron Volant.*

Le beau mousquetaire,
Aux Rochellois nos ennemis,
Va faire la guerre
Qu'il faisait jadis aux maris.

(Porthos s'avance pour baiser les mains d'Ursule et de Philomèle qui se sont approchées de lui, mais Coquenard et Jupin éloignent leurs femmes et prennent leur place en saluant jusqu'à terre le mousquetaire, qui envoie en riant des baisers aux deux femmes, pardessus la tête de leurs maris. — **TABLEAU.**

FIN.

Saint-Denis-du Port, près LAGNY. — Imprimerie hydraulique de Crocux et Vivat.



ACTE II, SCÈNE V.

UN CHANGEMENT DE MAIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR MM. BAYARD ET CH. LAFONT,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 28 JUIN 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ÉLISABETH, impératrice de Russie.	Mlle ROSE-CHÉRI.	LE MAJOR DRAKEN.....	M. LANDROL.
ALEXIS ROMANOUSKI....	M. MONTDIDIER.	FOEDORA, sa fille.....	Mlle DÉSIRÉE.
LE COMTE SCHUVALOFF..	M. KLEIN.	ALEXANDRE, officier des gardes.....	M. PASTELOT.

OFFICIERS, PAGES, GARDES.

La scène se passe, au premier acte, dans la salle commune d'une forteresse. Au deuxième acte, au palais impérial d'été, à Pétersbourg.

NOTA. S'adresser pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle, avec fenêtre à gauche; portes latérales; entrée au fond; petite porte cachée à droite. Une statue de saint Nicolas au-dessus de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, ALEXIS, *achevant de déjeûner.*

LE MAJOR. A votre santé, mon cher lieutenant! à votre prompte délivrance!

ALEXIS. Parbleu, major... je n'ai pas grand mérite à l'attendre patiemment... Une prison où l'on boit de si bons vins de France!

LE MAJOR. C'est toujours une prison.

ALEXIS. Et pour geôlier, le meilleur des hommes.

LE MAJOR. C'est toujours un geôlier.

ALEXIS. Major, vous êtes mon ami!

LE MAJOR. Tant mieux! aidons-nous mutuellement à supporter les ennuis de la

captivité, car je ne suis pas plus libre que vous...

ALEXIS. Allons donc!

LE MAJOR. Non... Gouverneur de la prison d'État la plus peuplée de toute la Russie, grâce au voisinage de Saint-Pétersbourg, je suis le premier des prisonniers que je garde... Il m'est interdit de quitter mon poste sans une permission de l'impératrice Elisabeth, qui n'en accorde jamais... et je n'ai pas même la liberté en perspective.... comme mes pensionnaires... Vous sortirez d'ici pour redevenir vos maîtres... et moi, pour passer à quelque château fort plus important... Je changerai de prison, voilà tout.

ALEXIS. Chacun son ambition.

LE MAJOR. Mais, bah! En ce moment, je n'ai plus le droit de me plaindre... ma bonne étoile a permis que vous me fussiez envoyé... Depuis ce temps-là, votre gaieté, votre humeur charmante ont mis l'ennui en fuite.

ALEXIS. Grâce à ce vin pétillant que la France nous envoie!

LE MAJOR. Et qui est toujours ici le bienvenu!

AIR: *Adieu, je vous fuis*, etc.

Jadis pour m'embellir ces lieux,
Le plaisir entrait en cachette ..
Il avait alors deux beaux yeux,
Pied mignon et taille parfaite.
Mais l'âge vient, de la raison
J'entends la voix qui me conseille;
Et le plaisir dans ma prison
Ne pénètre plus qu'en bouteille!

Tendant son verre à Alexis.

A la continuation de nos misères!

ALEXIS. Puisse ma captivité durer aussi longtemps que celle des Juifs à Babylone!

Ils boivent et se lèvent.

LE MAJOR. Oh! vous dites cela parce que je vous traite en ami; je vous laisse libre sous le premier verrou... Mais si vous en aviez dix sur le corps...

ALEXIS. Comme mon nouveau voisin... en face...

LE MAJOR, *à part*. Ah! diable!

ALEXIS. Dites-moi?...

LE MAJOR, *changeant de conversation*. Une chose qui me confond, c'est qu'avec un caractère comme le vôtre, vous ayez pu vous jeter dans les conspirations...

ALEXIS. Conspirateur!... moi!... jamais!

LE MAJOR. Comment! votre arrestation n'a pas eu des motifs politiques? (*Baissant la voix.*) Hein? ce parti qui veut porter au trône une princesse de Brunswick, en l'unissant au jeune duc de Courlande!...

ALEXIS. Ah! bah!... à ce fils de Dolgorouki, de ce ministre ambitieux qui l'avait, dit-on, fiancé à l'une des filles de Pierre le Grand...

LE MAJOR. Il avait la prétention de descendre aussi du père de ce prince, du côté gauche... et à ce titre, par cette alliance, le jeune duc ne faisait que reprendre sa place... La chute et la mort du père mirent fin à ce beau rêve, et le fils fut jeté encore enfant au fond d'une prison d'Etat... d'où les mécontents voudraient le tirer pour donner un chef à leur parti.

ALEXIS. Il y a des mécontents?

LE MAJOR. Oh! il y en aura toujours... et bien sûr, vous n'êtes pas...

ALEXIS. Major, j'ai tout comme un autre, et plus qu'un autre peut-être, l'envie de parvenir... mais pour arriver à ce but, je ne choisirai jamais les conspirations... inutiles. Et puis, on dit que l'impératrice est une femme charmante... qu'elle a besoin d'amour comme la nature au printemps... et que sa vie est un printemps éternel...

LE MAJOR. C'est vrai!

ALEXIS. Et je me révolterais contre une femme pareille!... moi!... je lui dresserais plutôt des autels!... A sa santé!

Il se lève et boit.

LE MAJOR, *se levant et traversant la scène*[*]. Mais enfin on ne vous a pas arrêté sans motif!

ALEXIS. Aussi y en a-t-il un... mais un de ces petits motifs gentils, aimables... Major, aimez-vous les femmes?

LE MAJOR. Mais oui, quelquefois...

ALEXIS. Moi, toujours... et l'on m'a prédit que j'arriverais par là à quelque chose...

LE MAJOR. Et vous êtes en prison?

ALEXIS. C'est quelque chose... pour commencer...

LE MAJOR. Mais enfin comment se fait-il?

ALEXIS. Ah! voilà... Je suis au service depuis dix-huit mois... mon père avait un système d'éducation solide, et que je vous recommande pour vos petits-enfants... quand votre fille, mademoiselle Fœdora, vous en donnera... ce qui ne peut pas manquer d'arriver...

LE MAJOR. Et ce système d'éducation?

ALEXIS. C'était de me laisser faire tout ce que je voulais.

LE MAJOR. Joli principe!

ALEXIS. Meilleur que vous ne croyez... ça donne aux jeunes gens de la résolution, du caractère... et pour ma part, je n'ai jamais douté de rien... J'avoue qu'en arrivant au régiment, je me trouvai un peu dépaysé... il y avait là des principes qui contrariaient furieusement ceux de mon éducation... Je m'y faisais... mais avec peine .. Et comme il me fallait des consolations... j'avais remarqué...

LE MAJOR. Une jolie femme?

ALEXIS. Vous y êtes... c'est toujours une

[*] Alexis, le Major.

jolie femme qui est sur ma route... pour me consoler du regard ou de la voix... Celle-là donc était la plus jolie de Wilna.

LE MAJOR. Ah! vous étiez à Wilna!... Les Polonaises sont charmantes!

ALEXIS. Elle n'était pas du pays... C'était la femme du comte Schuvaloff.

LE MAJOR. Le comte Schuvaloff... le ministre de la police?

ALEXIS. Tiens! pourquoi pas?... Vous le plaignez?

LE MAJOR. Le comte! avec son air suffisant et sot... profond et creux... noble et insolent... Je ne peux pas le souffrir...

ALEXIS. Bravo! je ferai votre partie... et sa femme aussi... Je la rencontrais dans les bals, dans les promenades ; veuve pour une saison, elle était venue passer l'été chez une vieille parente aveugle...

LE MAJOR. Comme le ministre de la police?

ALEXIS. Lui!... mais non... il vit clair, contre l'habitude... on lui avait écrit que sa femme... Il se figurait... des bêtises!... il chargea d'honnêtes gens... des gens à lui... de surveiller la comtesse... et il y eut même une histoire très-drôle...

LE MAJOR. Qu'on vous a contée.

ALEXIS. J'y étais... Bref, madame Schuvaloff reçut l'ordre de revenir à Saint-Pétersbourg... que, de mon côté, j'avais la plus grande envie de connaître...

LE MAJOR. Comme ça se trouvait!

ALEXIS. J'obtins un congé de mon colonel, et je partis...

LE MAJOR. Avec la comtesse?

ALEXIS. Fi donc!... une heure après.... un voyage délicieux et des rêves enchanteurs que je faisais sans dormir... Enfin, j'arrivai à Saint-Pétersbourg par la plus belle nuit!

LE MAJOR. Avec la comtesse?

ALEXIS. Fi donc!... une heure avant.... Mais comme je descendais de voiture, la police en masse était là pour me demander de mes nouvelles!... aimable attention!... Je cherchais une auberge, et l'on me logea dans cette forteresse, aux frais de l'impératrice, une jolie femme que j'adore aussi de loin, sans la connaître... et qui me devait quelque chose de mieux. Vrai!... voilà mes crimes, major... ou plutôt ceux de cet infernal comte Schuvaloff, dont je me vengerai.

LE MAJOR. Mais êtes-vous bien sûr que ce soit lui?

ALEXIS. Très-sûr... il envoie en prison tous les danseurs de sa femme... C'est un système... et j'ai dans l'idée qu'il y en a d'autres ici.

LE MAJOR. Mais il faut réclamer, vous plaindre... Je verrai le comte.

Air *de l'Apothicaire.*

A la première occasion
Je parlerai...

ALEXIS.

Quelle folie!
Par saint Alexis, mon patron,
N'en faites rien, je vous en prie!
Le vœu de votre prisonnier
C'est que par charité chrétienne...
Le mari puisse l'oublier
Et que la femme s'en souvienne!
L'observant.

Mais il y a peut-être dans ce château... quelque malheureux plus pressé que moi?

LE MAJOR. C'est possible!

ALEXIS. Pour qui vous pourriez...

LE MAJOR. Rien du tout.

ALEXIS*. A propos... la nuit dernière... n'a-t-on pas amené ici quelque prisonnier d'Etat?

LE MAJOR. La nuit dernière?... (*A part.*) Que dit-il là?

ALEXIS. J'ai cru entendre... en face de ma cellule... un nouveau venu...

LE MAJOR, *affectant de l'indifférence.* Ah! oui... je sais... Quelque étourdi comme vous.

ALEXIS. Vrai? (*A part.*) Que ça?... ah! tant mieux!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FŒDORA**.

FŒDORA. Mon papa! mon papa!... Ah! monsieur Alexis.

ALEXIS. Mademoiselle Fœdora! toujours plus jolie!

LE MAJOR. Si tu viens chercher un compliment, te voilà servie.

FŒDORA. Mais non... je vous assure... je venais... (*A Alexis.*) Il n'y a pas de mal... c'est que quand on ne s'attend pas... Mon Dieu! je ne sais plus ce que j'avais à vous dire...

LE MAJOR. Voyons, remets-toi!

ALEXIS, *à part.* Pauvre petit cœur!... comme il bat!

FŒDORA. Ah! c'est mon maître de musique qui va retourner à Saint-Pétersbourg... Son kibik est attelé, et il m'offre de se charger de ma harpe.

LE MAJOR. Qui a besoin de faire un voyage dans la capitale?

FŒDORA. Oui, mon papa... pour cause de santé.

ALEXIS. Ah! mademoiselle, les prisonniers ne vous entendront plus...

FŒDORA. Oh! monsieur, j'en ai une autre.

LE MAJOR. Vous voilà attrapé, hein!...

ALEXIS. Moi qui aime tant la musique... et qui regrette de n'avoir pas ici un clavecin pour vous faire admirer mon talent!

* Le Major, Alexis.

** Le Major, Fœdora, Alexis.

FŒDORA. Votre talent!..... toujours modeste!

LE MAJOR. Tiens, je vais aussi profiter du départ de ton vieux maître pour écrire à ce cher Alexandre, qui voudrait bien être prisonnier à votre place!...

ALEXIS, *regardant Fœdora.* Monsieur Alexandre?

LE MAJOR. Mon neveu... un jeune sous-lieutenant dans la garde de l'impératrice, et tous les officiers de la garde ont le cœur tendre..... Depuis que notre jeune et belle Czarine a déclaré qu'elle ne donnerait jamais sa main droite à un prince de l'Europe..... ils aspirent tous à sa main gauche...

FŒDORA. Mon Dieu!..... qu'est-ce que c'est donc qu'un mariage de la main gauche?

ALEXIS. Rien de plus simple... lorsque les circonstances ne permettent pas qu'un nœud officiel... Alors... si l'amour... ma foi!..... demandez à votre père.

LE MAJOR. Rien de plus facile!... comme il est naturel que... si l'on veut se marier et que le rang... alors... le mystère... ma foi!... Ah!.. ça! qu'est-ce que tu viens me demander?...

FŒDORA. Comme c'est clair!

LE MAJOR. Quant à mon neveu... son cœur est ici... près de Fœdora... Il est amoureux et jaloux... de loin... ce qui est un peu gênant.

ALEXIS. Amoureux, soit... je comprends bien... mais jaloux... ce n'est pas à lui de l'être...s'il est aimé de mademoiselle Fœdora.

LE MAJOR. Comment donc! c'est son fiancé... bientôt son mari.

ALEXIS, *un peu ému.* Vraiment.. je félicite... mademoiselle...

FŒDORA. Monsieur... vous êtes bien bon... (*Changeant de ton.*) Mon maître va partir.

LE MAJOR. Allons... et ensuite, notre partie de tricrac.

ALEXIS. Volontiers... à condition que mademoiselle Fœdora me donnera des conseils.

LE MAJOR. C'est-à-dire, des distractions... Du tout...quand mes prisonniers sont libres, ma fille ne l'est plus.

FŒDORA. Alors, mon papa, je vous conseille de renfermer monsieur Alexis..... il pourrait bien s'échapper...

LE MAJOR. Lui!... il n'a pas assez d'esprit pour ça!

FŒDORA. Pas assez d'esprit pour ça!

Elle suit son père qui sort.

SCÈNE III.

ALEXIS, *seul.*

Hein? plaît-il? pas assez d'esprit!..... je crois qu'il se moque de moi, le major... ... est-ce que c'est un défi?. ... je l'accepte... Et sa fille, mademoiselle Fœdora... elle a l'air de me défier aussi, elle... mais ce n'est pas de m'échapper... au contraire..... elle me donnerait plutôt l'idée de rester..... Si elle se figure que les obstacles me découragent... Son cousin Alexandre!... un petit niais, j'en suis sûr... et qui sait? en acceptant les deux défis, je gagnerai peut-être l'un par l'autre... c'est cela... Je reste pour aimer Fœdora, et l'amour me donne la clef des champs... Tout par les femmes... c'est ma devise.. deux intrigues... en prison, cela occupe, cela fouette le sang..... Je voudrais en avoir dix à la fois!.. mais il n'y a ici qu'une femme à aimer... c'est peu... Et un geôlier à tromper... ce n'est pas assez.. Eh! mais... mon nouveau camarade... mon voisin... un étourdi comme moi, a dit le major... tant mieux! Parbleu! il n'a pas mal commencé... ce billet qu'il m'a jeté comme une balle... à travers ses barreaux... il est adroit...c'est écrit avec du sang...et un clou... et du papier, juste ce qu'il faudrait pour faire une bourre... Singulier hasard qui me met en relation avec un homme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu... que je ne verrai peut-être jamais... c'est égal... il est malheureux... c'est un ami... c'est un frère... je n'ai pu lire ce billet sans me sentir les yeux mouillés de larmes... moi! (*Lisant.*) « Mon cher voisin, qui que vous soyez, » ne refusez pas à un malheureux l'amitié » qu'il vous demande..... l'amitie, le plus » beau don de Dieu, après la liberté..... » (*S'interrompant.*) Pauvre diable!... il ne met l'amour qu'en troisième..... (*Lisant.*) « Ne pourrai-je encore revoir le ciel et » presser la main d'un ami!..... » (*S'interrompant.*) Tiens! pourquoi donc pas? (*Lisant.*) « Il faut que je vous parle; à l'heure » du déjeuner, je n'entends pas retirer la » clef de mon cachot... et, si, pour pénétrer » jusqu'à moi... »

SCÈNE IV.

FŒDORA, ALEXIS.

FŒDORA, *rentrant furtivement.* Encore ici!... seul!...

ALEXIS, *s'interrompant.* Tiens! c'est une idée... cela... et... (*En se retournant il aperçoit Fœdora.*) Ah!

Il cache vivement le papier.

FŒDORA. Mon Dieu! monsieur le lieutenant, je vous dérange peut-être?

ALEXIS. Une jolie femme ne dérange jamais... au contraire.

FŒDORA. C'est ce que je pensais..... et puis je désirais... vous parler...

ALEXIS. Et moi aussi !... c'est de la sympathie... Eh ! mais vous tremblez...

FOEDORA. Oui .. un peu !

ALEXIS. Cependant, vous faites une bien bonne action en ce moment.

FOEDORA, *étonnée.* Vous trouvez ?... qui vous a dit ?...

ALEXIS. Mais... mon cœur, qui ne me trompe jamais..... tenez, ici, je pensais à vous... et je me disais... Mademoiselle Fœdora, qui est si bonne, doit aussi penser à moi, qui l'aime.

FOEDORA. Monsieur...

ALEXIS. Ce mot-là vous fait peur !... il faut cependant vous y habituer.

FOEDORA. Oh ! c'est fait...

ALEXIS. Je vous le dirai souvent... moins souvent encore que je ne le penserai...

FOEDORA. Vous ne me le direz plus...

ALEXIS. Je vais devenir muet ?...

FOEDORA. Vous allez être libre.

ALEXIS. Plaît-il ?... on m'ouvre cette prison... mon ami intime... le ministre de la police ?...

FOEDORA. Non...

ALEXIS. Sa femme ?...

FOEDORA. Non.

ALEXIS. Ah ! pardon !... quelque protecteur puissant ?

FOEDORA. Moi !

ALEXIS Vous ?...

FOEDORA. Silence !... oui, moi... j'ai préparé votre évasion, qui ne peut compromettre personne..... (*Mouvement d'Alexis.*) Personne ?... vous avez entendu mon père tout à l'heure.

ALEXIS. Ah ! oui... « Il n'a pas assez d'esprit pour cela ! » Pas assez d'esprit...

FOEDORA. Il parlait de vous ; c'était vous dire : Faites, si vous pouvez... je n'empêche pas... je ne demande pas mieux... Est-ce que, sans cela, il vous laisserait libre comme il le fait ?... Je sais ce qu'il pense, moi... il moi... il m'a tout dit... Le motif de votre emprisonnement... cette belle dame...

ALEXIS. Vous savez...

FOEDORA. C'est mal... c'est très-mal... mais vous ne la reverrez plus !... Oh ! je vous en prie... ne fût-ce que pour ne plus irriter son mari contre vous...

ALEXIS, *à part.* Pauvre ange ! elle pense au mari !

FOEDORA. Un mari ! ce doit être respectable quand c'est un ministre !...

ALEXIS. Oh ! c'est selon l'opinion.

FOEDORA. « Alexis n'est qu'un étourdi, m'a » dit mon père... je ne le mettrai pas à la » porte, mais je voudrais qu'il s'échappât... » qu'il disparût pendant quelque temps..... » On l'a déjà oublié... et bientôt, il serait » censé s'être évadé du premier convoi dirigé » sur la Sibérie. »

ALEXIS. Vraiment .. il a dit... ce cher major... et vous ?...

FOEDORA. Oh ! moi je n'ai rien répondu... mais sur le kibik de M. Verneuil, mon vieux maître de musique qui part dans deux jours pour la France... (on ne risque pas de le compromettre) j'ai fait transporter l'étui de ma harpe... vide... c'est vous qui vous y placerez... près de M. Verneuil, qui n'est pas dans la confidence.

ALEXIS, *riant.* Ah ! le pauvre homme ! Quelle peur, quand je m'élancerai de là dedans...

FOEDORA. Ne riez donc pas... vous me faites mal !... Vous ne vous échapperez que lorsque vous serez dans la campagne... Il y a dans la poche du kibik des pistolets toujours chargés... C'est une précaution de M. Verneuil... Il est très-poltron... Vous en déchargerez un en l'air... ça ne peut faire de mal à personne... et ce sera pour moi le signal de votre délivrance... Et... et je serai bien heureuse !...

ALEXIS. Comme vous dites cela !...

FOEDORA.

AIR *d'Aristipe.*

Allez, monsieur, partez et bonne chance!
Que Dieu vous donne un heureux avenir.
Peut-être un jour votre reconnaissance
Me donnera de loin un souvenir. *(bis.)*

ALEXIS.

O ciel ! des pleurs ! mon départ vous afflige.

FOEDORA.

Ne risquez plus vos jours... et conservez
Votre liberté... je l'exige !...
Il la regarde, elle baisse les yeux.
Au nom de celle à qui vous la devez !

ALEXIS. Fœdora... je lis dans votre cœur, comme dans le mien... Cette évasion serait un malheur pour nous deux.

FOEDORA. Oh ! non !... Silence... j'entends !

Elle remonte pour écouter.

ALEXIS, *à part.* Oh ! si elle m'aimait !... Pauvre petite ! l'abandonner... il y aurait de l'ingratitude*.

FOEDORA. Partez...

ALEXIS. Mais mon amour ?... Et cette main...

FOEDORA. Elle est à mon fiancé.

ALEXIS. Eh ! qu'importe ?...

FOEDORA. L'impératrice en a deux à donner ; mais une pauvre fille comme moi n'en a qu'une... (*On entend la voix du Major.*) Partez !...

ALEXIS. Partir, c'est très-bien... Mais le moyen de gagner le kibik du maître de musique... tous ces corridors fermés...

FOEDORA. Le dernier corridor vient d'être

ouvert... Hâtez-vous... (*On entend le Major.*) Mon père!...

ALEXIS, *sortant.* Ciel!...

FŒDORA. Il partira!... Je suis sauvée!...

Elle essuie ses larmes.

LE MAJOR, *en dehors.* Fœdora! Fœdora! Je ne la trouve pas!...

SCÈNE V.

LE MAJOR, ALEXANDRE, FOEDORA.

LE MAJOR, *entrant.* Eh! ma foi, mon garçon... je ne sais ce qu'elle est devenue.

ALEXANDRE. Fœdora!... ma cousine!...

LE MAJOR. Ah! parbleu! la voici!... Ce que c'est que les amoureux! ils ne voient pas encore, qu'ils ont déjà deviné. Allons, pour la punir de s'être fait chercher ainsi, embrasse-la...

ALEXANDRE. Ah! si je croyais que ce fût la punir!...

FOEDORA. Non, Alexandre... je suis bien aise de vous revoir... oh! bien aise...

ALEXANDRE. Voyez-vous, Fœdora, j'étais si malheureux d'être retenu loin de vous, à Saint-Pétersbourg, qu'en apprenant le départ du comte Schuvaloff pour ce château, avec deux compagnies des gardes, j'ai cherché un camarade qui me cédât son tour de service, et j'ai payé d'un mois de ma solde le plaisir de vous voir aujourd'hui!...

FOEDORA. Oh! que vous êtes bon, mon cousin!...

ALEXANDRE. Moi? non... je vous aime... voilà tout. . Eh! mais vous ne dites rien!.. cet air inquiet... vous avez pleuré!...

FOEDORA. Moi?... vous croyez?... peut-être... tout à l'heure.

LE MAJOR. Ah! les adieux à notre vieux maître de musique*.

FOEDORA, *vivement.* Oui, mon père... je pense à lui... Mais vous annonciez le comte Schuvaloff?...

ALEXANDRE. Sans doute... et j'ai mis mon cheval au galop pour arriver le premier... sous prétexte de prévenir mon oncle...

LE MAJOR. Et tu as bien fait!... Qui l'amène ici? (*A part.*) L'impératrice lui aurait-elle tout dit? (*S'apercevant que Fœdora l'écoute.*) Parbleu! je profiterai de la visite du comte pour lui parler d'un de nos amis, qui n'est guère des siens...

Il rit.

FOEDORA, *avec effroi.* Mais, s'il venait pour cela! pour le voir!...

UN VALET, *annonçant.* Son excellence le ministre de la police!

FOEDORA. Ah! mon Dieu!... Ce n'est pas beau un ministre**!

* Le Major, Fœdora, Alexandre.

** Fœdora, le Major, Alexandre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMTE SCHUVALOFF.

LE COMTE. Major, je vous salue!... Votre fille*?...

LE MAJOR. Oui, excellence!

LE COMTE, *riant bêtement.* Eh! eh! eh!... J'ai envie de me mettre en prison chez vous... eh! eh! eh!

FOEDORA, *à part.* Alors c'est moi qui m'échapperais!

LE MAJOR. Nous avons toujours des places en réserve pour vos excellences...

Alexandre rit, le Comte reprend son sérieux.

LE COMTE, *sévèrement à Alexandre.* Que faites-vous ici? (*Alexandre veut parler.*) Je ne permets pas d'observation!

Alexandre salue et sort, le Comte le suit des yeux.

FOEDORA, *à part.* Je tremble!...

LE COMTE, *sèchement à Fœdora.* Mademoiselle!...

FOEDORA, *bas au Major, pendant ce temps.* Ne lui parlez pas de ce jeune homme! il vaut mieux qu'il l'oublie ..

Elle sort.

SCENE VII.

LE MAJOR, LE COMTE.

LE COMTE. Major, nous sommes seuls?...

LE MAJOR. Parfaitement seuls, excellence!

LE COMTE. Devinez-vous de qui je viens vous parler?

LE MAJOR. Non, excellence; d'ailleurs, je ne me permettrais pas...

LE COMTE, *d'un air suffisant.* C'est égal... je vous permets... devinez, mon cher, si vous pouvez...

LE MAJOR. Eh! mais, c'est peut-être de ce jeune lieutenant qu'on a logé ici, à son arrivé de Wilna, où il avait eu l'honneur de faire sa cour à madame la comtesse de Schuvaloff. Un pauvre jeune homme qui n'est coupable que de quelques valses... voilà tout...

LE COMTE. Oh! à cet égard, j'ai mes convictions... arrêtées.

LE MAJOR. Cependant, il y a des gens que leur rang doit mettre à l'abri... de...

LE COMTE, *riant avec effort.* De quoi, s'il vous plaît?... Pensez-vous que j'accuse la comtesse de m'avoir... Ah! ah! ah!... Vous croyez que je suis jaloux?... que je soupçonne ce petit officier de s'être permis... Ah! ah! ah! mais vous vous intéressez à lui; je suis bien aise de l'apprendre. — Vous le dirigerez, dès ce soir, sur la forteresse d'Archangel...

LE MAJOR. Permettez, s'il n'est pas coupable...

* Fœdora, le Major, le Comte, Alexandre.

LE COMTE. Ah! c'est une affaire d'état... je ne reçois pas d'observation! Revenons à ce qui m'amène... vous devinez sans peine qu'il s'agit... (*baissant la voix*) d'un prisonnier... d'un prisonnier... qui est arrivé la nuit dernière, et que vous avez reçu...

LE MAJOR. Sans éclat... selon les ordres de l'impératrice...

LE COMTE. Oui, oui... c'est un secret entre elle et vous... C'est mal... car, enfin, en ma qualité de ministre de la police, je devrais savoir...

LE MAJOR. Il paraît que vous ne savez rien, en votre qualité de...

LE COMTE. Je sais tout, monsieur... excepté ce que... enfin notre auguste souveraine m'a fait appeler ce matin; nous avons causé très-familièrement... et elle m'a remis des instructions écrites de sa propre main... pour vous, monsieur le major... Ecoutez.

Il se découvre.

LE MAJOR. J'écoute...

LE COMTE, *lisant.* « Monsieur le comte » Schuvaloff se rendra immédiatement près » du major Draken; il fera occuper tous les » abords de la forteresse par deux compa- » gnies de nos gardes... s'assurera, mais sans » chercher à le connaître, de la présence du » prisonnier arrivé la nuit dernière, et dont » le major répond sur sa tête. »

LE MAJOR. Dès que votre excellence voudra.

LE COMTE. Silence!... c'est l'impératrice qui parle... (*Lisant.*) « Le major indi- » quera...» ceci vous concerne... « Le ma- » jor indiquera au comte l'ancienne salle des » gardes, dont la fenêtre s'ouvre sur la Néva. »

LE MAJOR. C'est précisément celle-ci!...

LE COMTE. « C'est là que le prisonnier » sera laissé seul, avec tous les égards dus au » malheur. A deux heures, une gondole » drapée s'approchera de la forteresse, s'ar- » rêtera à la poterne de l'est. Les dames qui » seront dans la gondole en descendront, et » l'une d'elles, qui doit me rendre compte » de tout...» (*s'interrompant*) Une femme! (*lisant*) «s'introduira dans la salle des gardes, » par la porte de Saint-Alexandre, dont » monsieur le major ne révèlera le secret à » personne. » (*Il s'interrompt et regarde autour de lui*) Il y a un secret! (*Le Major se tait.*) Il y a un secret! (*Le Major se tait.*) Il y a un secret? où donc*?...

LE MAJOR, *montrant le papier.* « Dont » monsieur le major ne révèlera le secret à » personne...» A personne!

LE COMTE. Mais, en ma qualité...

LE MAJOR. L'impératrice ne reçoit pas d'observation!

LE COMTE. Ah!... quelle peut être cette visite mystérieuse?

* Le Comte, le Major.

LE MAJOR. Vous devez le savoir, vous qui savez tout!

LE COMTE. Sans doute!.. c'est quelque dame du palais à qui l'on suppose assez d'adresse pour faire causer le prisonnier. L'impératrice a mandé ce matin la comtesse Schuwaloff.

LE MAJOR. Qui a beaucoup d'adresse?

LE COMTE, *souriant.* Beaucoup.

LE MAJOR, *saluant le Comte.* Elle est à bonne école!

LE COMTE. Mais oui... mais oui... je suis assez adroit... L'impératrice a des vues sur le prisonnier... Il paraît que personne n'est instruit de sa présence ici?

LE MAJOR. Personne... pas même ma fille!

LE COMTE. Eh bien! j'ai une idée!

LE MAJOR. En vérité?..

LE COMTE. Comment est-il, ce jeune homme?.. car il est jeune... oh! je crois le voir...

LE MAJOR. Pâle... défait... parlant peu... il semble résigné à son sort.

LE COMTE, *l'observant et baissant la voix.* Et sans doute, son regard a conservé toute la noblesse des Romanow?...

LE MAJOR. Je ne vous comprends pas...

LE COMTE, *plus bas* C'est que j'ai dans l'idée que c'est le jeune duc de Courlande... qui descend... en ligne courbe... du père de Pierre le Grand... On dit qu'en effet, dans son enfance... il avait le front... le nez... l'œil du grand empereur... hum!.. c'est lui.

LE MAJOR. Vous croyez?.

LE COMTE. Mais je vais donner mes ordres... placer les gardes, fermer les issues... Quant à vous, Major, amenez ici, à l'instant, le prisonnier qui est... qui se nomme...

LE MAJOR. Oh! vous qui savez tout...

Le Comte s'éloigne furieux Ils vont pour sortir au fond à gauche, un coup de pistolet se fait entendre au loin

LE COMTE, *revenant avec effroi.* Qu'est-ce?.. quel est ce bruit?..

LE MAJOR. Une arme à feu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FŒDORA*.

FŒDORA, *entrant vivement.* Ah! j'ai entendu!.. (*Les apercevant.*) Ciel!

LE COMTE. Grand Dieu!

LE MAJOR. C'est ma fille!.. Que viens-tu faire ici?..

FŒDORA. Pardon!.. c'est que j'avais cru entendre...

LE MAJOR. Rien... (*Au Comte.*) Peut-être un signal qui annonce la gondole.

LE COMTE. Ah! oui... c'est cela... ce doit être cela...

Il va pour sortir.

* Fœdora, le Comte, le Major.

LE MAJOR, *de même, et en souriant.* Voilà ce qui a fait si grand peur à votre excellence.

LE COMTE, *vivement.* Major, je ne reçois pas d'observation...

Il sort par le fond, le Major par la gauche.

SCÈNE IX.

FŒDORA, *puis* ALEXIS.

FŒDORA. Oui, un signal... c'est celui que j'attendais... Bon jeune homme! Il me bénira! Et moi qui craignais de l'aimer... (*essuyant une larme*) je ne le verrai plus... ça me fait de la peine... mais j'aime mieux ça... à cause de mon pauvre cousin; c'est plus sûr.

ALEXIS, *rentrant par la droite.* Le voilà libre!

FŒDORA, *poussant un cri.* Ah!.. vous, monsieur?... vous revenez?

ALEXIS. Je ne suis pas parti... moi, vous quitter, Fœdora!

FŒDORA. La liberté est là-bas. .

ALEXIS Le bonheur est près de vous!

FŒDORA. Vous vous perdez!..

ALEXIS. Ces lieux ne m'offrent point de danger... Je serai libre un jour... bientôt... trop tôt, peut-être... Que me manque-t-il ici?.. L'amitié prend soin d'égayer pour moi cette prison, que l'amour me rend plus chère qu'un palais... Vous fuir... quand je donnerais ma vie pour vous... ma vie!.. et je ne vous donne que ma liberté... vous voyez bien que je vous redois encore,..

FŒDORA. Mais par quel miracle?... me suis-je trompée?... ce coup de feu...

ALEXIS. Annonçait effectivement une évasion... mais ce n'est pas la mienne.

FŒDORA. Ah! monsieur... un autre!..

ALEXIS. Mon voisin!... un pauvre jeune homme... un étourdi comme moi, à ce que m'a dit votre père. Je lui ai passé vos instructions; il n'a eu que le temps de se jeter dans mes bras...

FŒDORA. Ah! vous me faites trembler...

ALEXIS. Rassurez-vous!

AIR: *J'en guette un petit, etc.*

Un autre que moi sur la terre
En ce moment doit vous bénir!
C'est la liberté qu'il préfère,
L'amour devait me retenir.
Oui, vous venez, ange céleste,
De donner à chacun sa part,
Le bonheur à celui qui part,
L'espérance à celui qui reste!

FŒDORA. Ah! voilà ce que je craignais!.. Mais...

Le Major rentre pâle, défait, se soutenant à peine.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MAJOR*.

LE MAJOR. Moi, criminel d'Etat!.. ma fille! Fœdora!..

ALEXIS. Major!..

LE MAJOR. Lieutenant, vous ici!.. tant mieux!.. vous m'aiderez, vous... ah! je suis perdu!..

FŒDORA. Que dites-vous, mon père?..

LE MAJOR. Eh bien! ce prisonnier... en face de votre cellule! il s'est échappé...

FŒDORA, *à part.* C'est l'autre!

ALEXIS. Qu'importe?... un pauvre diable!

LE MAJOR. Que l'impératrice m'avait confié, à moi, à moi seul, dont j'ai répondu sur ma tête...

FŒDORA. O ciel!.. c'était donc?..

ALEXIS. Un étourdi sans importance!..

LE MAJOR. C'était le duc de Courlande!..

FŒDORA. Le prince...

ALEXIS. Ce jeune homme que j'ai délivré...

LE MAJOR, *avec fureur.* Vous!

FŒDORA, *se jetant à genoux.* Grâce, mon père**!...

ALEXIS. Mais vous m'avez trompé!.. et j'ai cru pouvoir sans crime lui donner la liberté que vous me souhaitiez à moi-même!..

LE MAJOR. Malheureux!.. et le comte Schuvaloff, mon ennemi.. que tout à l'heure encore je me plaisais à tourmenter... il est ici... avec les ordres de l'impératrice pour me le redemander... et il y va de ma vie, de mon honneur!

FŒDORA, *avec désespoir.* Ah! mon Dieu***!

ALEXIS. Le secret n'est connu que de nous... silence!... il faut rejoindre les traces du fugitif avant que rien ne transpire... Attendez... il doit gagner un couvent voisin .. ayez confiance en moi!.. laissez-moi sortir... je le ramène.

LE COMTE, *en dehors.* Tenez le reste de vos hommes sous les armes!

LE MAJOR. Le Comte!.. je suis mort!.. Il sera sans pitié!... sortez... sortez!..

Alexis sort

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE, ALEXANDRE

LE COMTE, *entrant.* Ah! major... eh bien! le prisonnier?..

LE MAJOR. Oui, Excellence... j'attendais, je pensais... car enfin... ce soir...

Alexis rentre.

LE COMTE. Plaît-il?... ce prisonnier****...

* Alexis, le Major, Fœdora.
** Alexis, Fœdora, le Major.
*** Fœdora, Alexis, le Major.
**** Fœdora, Alexis, Alexandre, le Comte, le Major.

ALEXIS, *s'avançant avec inquiétude.* Voici, Excellence!

LE MAJOR, *à part.* Que dit-il?..

LE COMTE. Ah! pardon... j'ignorais que j'eusse l'honneur... c'est le prisonnier...

ALEXIS, *à part, avec joie.* Il ne le connaît pas?.. nous sommes sauvés!..

FŒDORA, *lui serrant la main, à part.* C'est bien, cela!..

LE COMTE, *bas au Major.* Maladroit!.. vous ne me prévenez pas! (*A Alexis*) Vous pouvez compter que les égards... c'est l'ordre de l'impératrice...

ALEXIS. Bien!.. j'y compte... puisque... voilà... (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais que lui dire!..

LE COMTE, *bas au Major.* Qu'est-ce que vous me disiez, qu'il était pâle, défait?... il se porte fort bien!..

LE MAJOR. Oui... non... (*A part.*) Je ne sais plus ou j'en suis...

ALEXANDRE, *saisissant un signe entre Alexis et Fœdora.* Eh! mais... que signifie?...

ALEXIS. Eh bien! excellence... qu'y a-t-il?... Que me veut-on? Est-ce une nouvelle prison que l'on me destine?

LE COMTE. Non, monsieur... prince...

FŒDORA, *à part.* Le ministre n'est pas fort!... c'est heureux!...

LE COMTE. Monsieur le duc... (*Regardant le Major.*) Hein?...

LE MAJOR, *bas et vivement.* Vous ne devez pas chercher à le connaître.

LE COMTE, *bas au Major.* Ah! vous avez beau faire le discret... il y a du Pierre le Grand dans cette tête-là! c'est un Romanoff!... (*A Alexis.*) J'ai ordre de ma souveraine de vous laisser dans cette salle, dont je vais avoir l'honneur de fermer les portes...

ALEXIS. Ah! vous ne me laissez pas quelqu'un pour me tenir compagnie? (*Souriant.*) Par exemple, cette jeune fille?..

FŒDORA. Moi? monsieur...

Alexandre s'approche d'elle vivement.

LE COMTE, *souriant aussi.* Ah! je comprends... (*A part.*) C'est tout à fait le sang des Romanoff... (*Haut.*) Personne. (*Aux autres.*) Les ordres sont précis... sortons...

TOUS.

AIR *de Don Sébastien.*

Ainsi veut l'impératrice!
Il faut donc qu'on obéisse!
Que chacun soit circonspect,
Et se retire avec respect.

La musique continue jusqu'à la reprise.

ALEXIS*. Permettez... je veux dire un mot au major...

LE COMTE. Prince!...

* Alexandre, Fœdora, le Comte, Alexis, le Major.

ALEXIS. Je le veux... (*Le Major s'approche, il lui parle bas.*) Hâtez-vous de me tirer de là... mais ne craignez rien... je mourrai plutôt que de vous trahir...

LE MAJOR, *bas.* Ah! c'est vous qui m'avez...

Le Comte écoute, Fœdora tousse, Alexis se retourne vivement.

ALEXIS. Hein? (*Le Comte s'éloigne. Il reprend bas.*) Que va-t il m'arriver?...

LE MAJOR, *bas.* Une visite de la part de l'impératrice... une dame de la cour... peut-être la comtesse...

ALEXIS, *bas.* Ah! bah!

LE COMTE. Permettez... je ne puis plus longtemps...

ALEXIS. C'est bien!...

Le Major remonte la scène et va parler bas à Alexandre

ALEXIS, *le rappelant.* Excellence!

LE COMTE. Jeune inconnue

ALEXIS. Vous êtes marié?

LE COMTE. Mais oui...

ALEXIS. Je vous en fais mon compliment.

REPRISE DU CHOEUR.

Ainsi veut l'impératrice, etc.

Ils sortent tous.

SCÈNE XII.

ALEXIS, *seul.*

Quel dommage que je n'aie pas envie de rire! voilà une figure qui me rendrait toute ma gaieté... (*On entend mettre les verrous à gauche.*) Ah! diable!... (*Au fond.*) Encore! Eh! mais je me suisjeté là dans une aventure qui finira mal... j'en ai peur... mais pourvu que ça commence bien... Et ce que me disait ce pauvre major... la visite d'une dame... de la comtesse Schuvaloff, peut-être... l'impératrice l'envoie au jeune prince... pourquoi?... quel motif?... Ah! bah!... ça ne peut pas être pour l'étrangler. Ah! bien oui. Mais si ce n'était pas une femme?... Si Elisabeth envoyait à l'ami... de ses ennemis... quelque visite armée jusqu'aux dents... (*On entend ouvrir une porte à droite.*) Là!... on vient!... que saint Nicolas me soit en aide! (*Une dame masquée paraît.*) Non! (*La dame fait signe derrière elle. La porte se referme.*) Une taille charmante! Si c'était!... Oh! toutes les tailles se ressemblent un peu.

SCÈNE XIII.

ALEXIS, L'INCONNUE.

L'Inconnue se place devant lui avec assurance comme pour le regarder, et fait un mouvement de surprise.

ALEXIS. Ah! c'est vous... (*Courant à elle.*) Permettez, belle dame! (*L'Inconnue se dévoile.*) Ciel!... ce n'est pas vous!...

L'INCONNUE. Vous attendiez... quelqu'un ?

ALEXIS. Moi! oui... point du tout, madame... Mais je croyais... on m'avait dit...

L'INCONNUE. On vous avait dit...

ALEXIS. On m'avait annoncé une femme... mais je n'attendais pas...

L'INCONNUE, *fièrement*. Vous n'attendiez pas...

ALEXIS. Je n'attendais pas un ange...

L'inconnue le considère un instant en silence.

L'INCONNUE, *retenant un sourire*. Mais enfin, cette femme à qui vous croyiez parler...

ALEXIS. Une amie qui aurait eu pitié de mes malheurs, de mon âge.

L'INCONNUE. Une amie! Et comment pouvait-elle pénétrer jusqu'à vous?...

ALEXIS, *à part*. Aie! aie!

L'INCONNUE. Parlez... votre captivité n'est donc pas rigoureuse ?

ALEXIS. Si fait... mais en prison, on rêve tout ce qu'il y a de mieux... femme... espérance!... la pitié d'une femme... vous savez.. il n'y a rien de tel pour faire des miracles...

L'INCONNUE. Des miracles!... vous y croyez ?...

ALEXIS. Mais oui... auprès de vous...

L'INCONNUE, *le regardant avec surprise*. Ah! vous êtes bien le duc de Courlande!...

ALEXIS, *vivement*. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie*... Je suis désolé de vous recevoir dans un lieu si peu digne de vous... Je n'ai jamais tant maudit ma prison!...

L'INCONNUE, *s'asseyant*. Vraiment ?...

ALEXIS. Pardon! j'oubliais que votre présence en fait un paradis!...

L'INCONNUE, *à part*. C'est singulier!... (*Alexis s'assied auprès d'elle avec familiarité. Elle le regarde. Il se trouble et s'éloigne.*) Il me semble que vous acceptez votre malheur avec assez de résignation...

ALEXIS. Je le prends en patience... faute de mieux... Je lis... je rêve... je fais un peu de musique...

L'INCONNUE. De la musique!...

ALEXIS. Au clavecin.

L'INCONNUE. Vous! comment se peut-il?...

ALEXIS, *à part*. Aie! qu'est-ce que j'ai dit là ?...

L'INCONNUE. Qui donc vous a appris...

ALEXIS. Oh!... fort peu... Il y avait à Archangel... un vieux prisonnier... qui savait... et puis avec des dispositions... Et... il y a tant d'âmes charitables! tant de cœurs dévoués!...

L'INCONNUE. Prince et prisonnier, vous pensez beaucoup de bien des hommes...

ALEXIS. Et des femmes!...

L'INCONNUE. Ah! vous êtes amoureux!...

* L'Inconnue, Alexis.

ALEXIS, *se rapprochat*. Mais, oui.... (*Mouvement de l'inconnue.*) Je crois que cela commence!...

L'INCONNUE, *souriant*. Quel langage! En vérité, j'en crois à peine mes regards... vous qu'on disait dévot...

ALEXIS. Il y a temps pour tout...

L'INCONNUE. Triste, malheureux...

ALEXIS. Vous avez changé tout cela!

L'INCONNUE. Ambitieux même!...

ALEXIS. Oh! je le serais beaucoup...

L'INCONNUE. Vous accueillez bien gaiement une visite mystérieuse...

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Une visite enfin d'où peut dépendre
Votre malheur... ou votre liberté!

ALEXIS.

Ma liberté!... si l'on veut me la rendre
Un mot suffit... l'auriez-vous apporté?
Mais le malheur, ah! ce serait dommage!
Peut-il entrer sur vos pas, dans ces lieux?...
Non: si l'on doit vous charger d'un message,
Ce n'est que pour faire un heureux.

Et certes, l'impératrice...

L'INCONNUE. Mais si Elisabeth n'était pas dans ma confidence...

ALEXIS. C'est elle qui vous envoie...

L'INCONNUE, *se levant vivement*. Qui vous l'a dit?...

ALEXIS. Mais, je le suppose...

L'INCONNUE. Vous avez tort... je viens pour m'entendre avec vous...

ALEXIS. Ah! je ne demande pas mieux!...

L'INCONNUE. Au nom de votre parti!

ALEXIS. De mon parti! (*A part.*) Diable! je ne m'attendais pas à des confidences de cette sorte...

L'INCONNUE, *à part*. Il se trouble.

ALEXIS, *à part*. Est-ce un piége?

L'INCONNUE. Car vous n'ignorez pas qu'un parti s'agite... et, pour se donner un chef, a jeté les yeux sur vous... on dit même qu'il a des intelligences à la cour de l'impératrice... et jusque dans son conseil...

ALEXIS. Vous croyez que nous sommes aussi avancés que cela ?

L'INCONNUE. Sans doute... la puissance d'Elisabeth a-t-elle jeté de profondes racines dans le pays? On l'accuse d'avoir usurpé, en montant au trône, la place des Brunswick.... et, en vous fiançant à une princesse de cette branche... comme on vous fiança encore enfant... à une princesse de l'autre branche...

ALEXIS. Ah! fiancé aux deux branches!... je ne puis pas manquer de tenir à l'arbre.

L'INCONNUE. Dès lors, sans doute, l'armée, le peuple se déclareront pour vous dès qu'ils verront votre drapeau... Hésitez-vous à le relever?...

ALEXIS. Non... je n'hésite pas... (*Mouvement de l'Inconnue.*) Je refuse.

L'INCONNUE. Est-il possible!

ALEXIS. Ma foi, oui, je refuse. A quoi bon, je vous prie, m'en aller révolutionner la Russie, pour prendre la place d'une jolie femme.... qui est bien mieux son affaire que moi?...

L'INCONNUE. Mais votre parti?...

ALEXIS. Ah! bah!... Un tas de poltrons, d'intrigants, sur qui le bruit du canon fait le même effet que le signe de la croix sur le diable...

L'INCONNUE. Mais vos droits?...

ALEXIS. A l'avancement? oh! c'est bien peu de chose!... Et moi... là... en conscience, je me reconnais profondément incapable de gouverner un état. (*A part.*) J'espère que j'arrange les affaires de l'autre.

L'INCONNUE. Mais Elisabeth est votre ennemie... et vous la défendez?...

ALEXIS. Mais elle est l'honneur de votre sexe, et vous l'attaquez!

L'INCONNUE. Vous croyez donc qu'elle rendra la Russie heureuse?

ALEXIS. J'en suis sûr... Pour diriger ce peuple ombrageux, il faut une main ferme couverte d'un gant de soie... Voyez Elisabeth... c'est un grand prince!... on dit qu'elle redevient femme quelquefois. (*Mouvement de l'Inconnue.*) Elle fait bien! A toutes les grâces d'un sexe elle joint toute l'énergie de l'autre. Législatrice et conquérante, elle est appelée à compléter l'œuvre de Pierre le Grand... Et j'irais lui disputer la couronne, moi, pauvre jeune homme, élevé tant bien que mal, et bon, tout au plus, à faire un soldat!... Donnez-moi de l'air, des armes... la liberté... et je ne demande que l'honneur de me faire tuer à son service!

L'INCONNUE, *s'oubliant.* C'est bien!... c'est très... (*Se reprenant.*) Vous avez du courage, de l'esprit, du cœur!...

ALEXIS. En prison, on dépense si peu!... On fait des provisions.

L'INCONNUE. Ou je me trompe fort, ou vous plairiez à Elisabeth.

ALEXIS. Tant mieux! Car c'est la femme que j'aime le plus au monde!

L'INCONNUE. On dirait que vous avez pu en aimer d'autres...

ALEXIS. Pourquoi pas?

L'INCONNUE. En prison?

ALEXIS, *se reprenant.* Toujours en rêve!... il y a dix ans que cela dure ainsi... Et jugez quels trésors j'offrirais à celle qui descendrait près de moi... pour m'apporter le bonheur... (*se rapprochant d'elle*) réunissant toutes mes passions en une seule, je sens que ce serait la femme la plus aimée de toute la Russie...

Elle le regarde avec dignité. Il s'arrête.

L'INCONNUE, *souriant.* Ah!

AIR: *Des frères de lait.*

Il m'a semblé que sur la politique
Nous nous étions mal entendus tous deux.

ALEXIS.

Il est peut-être un point plus sympathique
Et sur lequel nous nous entendrons mieux.

L'INCONNUE.

Vous êtes bien prudent!

ALEXIS.

Moi!

L'INCONNUE.

Je le pense...
Si jeune encor... c'est une qualité.

ALEXIS

Prenez garde!... oui... trop louer ma prudence,
C'est faire appel à ma témérité.

L'INCONNUE*, Prince! (*Le regardant de loin, à part.*) C'est singulier!... je ne m'attendais ... Il m'a émue.

ALEXIS, *à part.* Ah ça, est-ce qu'elle va me quitter ainsi? Elle est bien belle!

L'INCONNUE, *prête à sortir.* Monsieur le duc, Dieu vous garde!

Elle sort.

ALEXIS. Madame!... encore un peu de politique...

Il fait un mouvement vers elle. La porte se referme.

SCÈNE XIV.

ALEXIS, *puis* LE MAJOR, FŒDORA.

ALEXIS, *seul.* Partie!... plus rien!... ah! morbleu, je suis... je suis un... un bien honnête prince!... Avoir une femme charmante, là, près de moi, mais un air imposant... (*On entend ouvrir une porte.*) Elle revient!... non... par ici!

LE MAJOR. La gondole s'éloigne...

ALEXIS. Major!... Fœdora! venez donc! tout va bien!

Il embrasse vivement Fœdora.

FOEDORA**. Monsieur...

ALEXIS, *à part.* Ma foi! tant pis... Je me rattrape.

LE MAJOR. Cette dame?

ALEXIS. Ne me connaissait pas...

FOEDORA. Elle était belle?

ALEXIS. Superbe!

Mouvement de Fœdora.

FOEDORA. Et que voulait-elle?

LE MAJOR. Vous ne vous êtes pas trahi?

ALEXIS. Pas du tout! pas assez... Mais vous, votre jeune neveu?

LE MAJOR. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'un prisonnier important s'est échappé... il m'aide à le faire poursuivre... il sera discret... J'envoie dans toutes les directions... si l'on pouvait rejoindre monsieur Verneuil...

FOEDORA. Moi, mon père!

ALEXIS. Ah! le comte!

* Alexis, l'Inconnue.

** Fœdora, Alexis, le Major.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE COMTE, ALEXANDRE.

LE COMTE*. Mettez les troupes sous les armes!... que tout soit prêt pour le départ.... (*A Alexis.*) Ah! jeune inconnu... (*bas, au Major*) que je connais.... (*A part.*) Je disais bien... c'est un Romanoff... du côté gauche. (*Haut.*) Combien je suis heureux... pour vous... d'une circonstance...

ALEXIS, *à part.* Qu'est-ce qu'il a? Il perd la tête...

LE MAJOR, *bas, à Alexandre.* Rien encore?

ALEXANDRE, *bas.* Rien! (*Haut.*) Tout est prêt pour le départ...

LE COMTE. J'aurai l'honneur de vous accompagner au palais impérial d'été.

ALEXIS. Moi, excellence?

LE MAJOR, *à part.* Grand Dieu!... (*Bas, à Alexis.*) Refusez...

ALEXANDRE, *à Fœdora, qui se rapproche avec effroi.* Qu'est-ce donc?

Fœdora se contient.

LE MAJOR. Mais, monsieur le comte, le prisonnier confié à ma garde....

LE COMTE, *le saisissant par le bras, et bas.* Vous ne le quitterez pas... et à la moindre tentative pour s'échapper... (*Le Major le regarde.*) Silence!... (*Haut.*) C'est vous, major, qui êtes désigné pour servir d'aide de camp au prince, duc de Courlande...

ALEXANDRE, *à part.* Qu'entends-je!... un prince!...

ALEXIS*. Mais c'est impossible!... mais je ne puis... voici ma prison... la demeure qu'Élisabeth m'a donnée... J'y reste...

FŒDORA, *bas.* C'est ça!... ferme!...

LE MAJOR. Sans doute... Et à moins d'un ordre...

LE COMTE, *l'interrompant.* C'est précisément cet ordre que vient de laisser en sortant d'ici...

ALEXIS Qui donc?

LE COMTE, *avec emphase.* L'impératrice...

TOUS. L'impératrice!

Le Major est atterré. Fœdora regarde Alexis avec inquiétude. Alexis reste stupéfait. Le Comte donne l'ordre du départ à Alexandre, qui les observe tous avec surprise.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon élégant donnant sur des jardins. Des fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, ALEXANDRE.

LE COMTE, *en dehors.* Je ne reçois pas d'observation... (*Entrant*) Monsieur l'officier!

ALEXANDRE. Excellence!...

LE COMTE. Faites placer vos factionnaires, et dès qu'on annoncera le major, prévenez-moi!... (*Alexandre salue et pose les sentinelles.*) Ah! que les femmes sont capricieuses, et que les impératrices abusent de la permission d'être femmes!... Je vous demande un peu quel intérêt vient tout à coup à Élisabeth pour ce jeune prince!... Quelle ait eu envie de le connaître... soit... affaire de curiosité!... mais le faire venir dans cette résidence... d'où elle a éloigné presque toute sa cour... Que lui veut-elle?... Ah! depuis l'exil du colonel de ses gardes, son dernier favori, elle est bien seule!... et à la chapelle de Saint-Nicolas, tout à l'heure... elle était distraite... elle promenait autour d'elle un regard impatient... on eût dit qu'elle cherchait quelqu'un... et ce n'était pas saint Nicolas!... c'est tout simple, saint Nicolas! ah! bien oui! On ne l'épouse ni de la main droite, ni de la main gauche!... O femmes! ô femmes!... Mais qu'est-ce qu'il a donc pour lui ce jeune duc?... l'impératrice, qui a le cœur si tendre... pouvait trouver... sans chercher bien loin... des dévouements plus éprouvés, plus solides... Ces jeunes gens, ça n'a que le premier feu... au lieu que nous... à notre âge!... Ah!... vous me direz que je suis marié... c'est une faute!...

ALEXANDRE. Excellence!... un officier des gardes précède de quelques instants le major... et son prisonnier.

LE COMTE. Le duc de Courlande... ce prisonnier... Jeune homme, vous l'avez vu... là-bas, dans la forteresse... avez-vous éprouvé pour lui quelque sentiment d'affection?...

ALEXANDRE. Moi... au contraire... je le déteste cordialement!

LE COMTE. Et pourquoi?

ALEXANDRE. Oh! c'est une idée... à moi.

LE COMTE, A la bonne heure!... je n'en suis pas fâché... alors l'exécution de votre consigne ne vous coûtera aucune peine.

ALEXANDRE. Ma consigne...

LE COMTE. Vous placerez des hommes à tous les portes de cette résidence...

ALEXANDRE. C'est fait.

* Le Comte, Alexandre, sur le second plan. Le Major, Alexis, Fœdora.

* Le Comte, Alexandre, Alexis, le Major, Fœdora.

LE COMTE. Avec défense expresse de laisser sortir... qui que ce soit.

ALEXANDRE. C'est fait.

LE COMTE. Vous-même vous aurez les yeux attachés sur le prisonnier... pour me rendre compte de ses démarches, de ses pensées ..

ALEXANDRE. Permettez...

LE COMTE. Je ne reçois pas d'observation! S'il voulait s'échapper... forcer la consigne... retenez-le par tous les moyens possibles... ne craignez pas de tirer votre épée...

ALEXANDRE. Grand Dieu!

LE COMTE. Frappez!...

ALEXANDRE.

AIR:

Mais, Excellence! une telle consigne...

LE COMTE.

De la Czarine est un ordre formel.

ALEXANDRE.

Mais l'épier!...

LE COMTE.

C'est un honneur insigne!

ALEXANDRE.

Souffrez...

LE COMTE.

Silence! un mot est criminel...
Dans la Russie, exemple de ce monde,
Quand le czar parle ou qu'on parle en son nom,
Il ne permet pas qu'on reponde,
C'est le moyen d'avoir toujours raison.

ALEXANDRE. Le voici!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MAJOR, ALEXIS *.

ALEXIS. Non, major, laissez-moi... ne cherchez pas à m'effrayer... il y a ici comme un parfum de grandeur, de fortune et d'amour... qui me monte à la tête, qui me ravit, m'enivre... ces jardins pompeux, cet éclat, cette foule brillante... me voici dans un palais .. au milieu des courtisans.. près de l'impératrice!... moi!...

LE MAJOR, *bas.* Silence donc!... on écoute...

ALEXIS. Ah! c'est juste!,.. tiens! c'est le ministre... (*à part*) le mari de sa femme...

LE COMTE, *le saluant.* Je présente mes hommages...

ALEXIS, *bas au Major.* Comme il salue bas!... c'est bon signe.

LE MAJOR, *à Alexandre.* Bonjour, mon ami, bonjour!...

LE COMTE. Monseigneur a fait un voyage heureux et rapide...

ALEXIS. Hein?... plaît-il?...

LE COMTE. Je dis monseigneur...

ALEXIS. Ah! c'est à moi. (*Le Major tousse.*) Oui, j'y suis... c'est qu'il y a si longtemps que je ne suis plus habitué à ces marques de respect...

* Le Comte, Alexis, le Major, Alexandre.

LE MAJOR. En effet... il y a si longtemps...

ALEXANDRE. Ah! mon Dieu! mon oncle, qu'avez-vous donc? quelle figure?...

LE MAJOR. Comment! est-ce que je suis pâle?

LE COMTE. Seriez-vous malade?...

ALEXIS. En effet, major!... Ah! ah! ah! d'honneur, je voudrais que vous pussiez voir votre figure dans une glace!... vous avez un air effaré qui est le plus plaisant du monde!...

LE MAJOR, *bas.* C'est que je ne suis pas ravi... enivré!... quand je songe à notre position!

ALEXIS, *bas.* Eh bien! faites comme moi, n'y songez pas.

LE COMTE. Vous dites?...

ALEXIS. Plaît-il?

LE MAJOR. Quoi?

LE COMTE. Si vous avez quelques demandes à faire... quelques ordres à donner... je serais trop heureux de les recevoir... et voici un jeune lieutenant que l'impératrice attache à votre personne... et qui aura tous les égards... tous les ménagements...

LE MAJOR. Ah! c'est mon neveu... j'en suis... bien aise... parce que... et puis... enfin...

ALEXANDRE. Qu'avez-vous donc, mon oncle... vous bégayez.

LE MAJOR. Moi!...

LE COMTE. Eh! oui!...

ALEXIS. Vous bégayez horriblement, mon cher!... (*Bas.*) Riez donc!...

LE MAJOR, *riant avec effort.* Ah! ah! ah! c'est singulier!...

LE COMTE. Ah! dites-moi, major, le lieutenant Alexis...

ALEXIS. Plaît-il?...

LE MAJOR, *vivement.* Hum!... (*Bas à Alexis.*) Maladroit!

LE COMTE. Pardon... je parle d'un jeune misérable qui est là-bas... en prison...

ALEXIS. Ah!... si ce n'est que cela...

LE COMTE. A-t-il été dirigé sur Archangel, comme je vous l'avais ordonné?...

ALEXIS, *à part.* Bonté divine!

LE MAJOR. Lui?... non... c'est-à-dire... je pensais que cet ordre n'avait rien de sérieux, parce que... et puis...

LE COMTE. Vous bégayez encore!...

ALEXIS. C'est une infirmité.

LE COMTE. Toutes mes paroles sont sérieuses!... Monsieur, vous allez écrire ici un ordre pour qu'il soit remis au capitaine Kernig, qui le conduira à cette forteresse.

LE MAJOR. Oui .. je vais... ...

ALEXIS, *bas.* N'écrivez pas!

LE COMTE. Eh! mais du bruit du côté de la chapelle!...

LE MAJOR, *bas à Alexandre.* Et mon prisonnier?

ALEXANDRE. J'ai mis trois officiers à sa poursuite.

Il remonte.

LE MAJOR, *bas.* Je sens des vertiges... la tête me tourne...

ALEXANDRE, *au milieu de la scène.* L'impératrice!...

ALEXIS. Enfin, je vais la revoir... je suis ému!

LE MAJOR, *à part.* Et moi donc!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉLISABETH, *plusieurs personnes* *.

CHOEUR.

AIR:

Venez tous, la czarine ordonne
Qu'on l'accompagne dans ces lieux!...
Et pour protéger sa personne,
Sur elle ayons de loin les yeux.

ÉLISABETH, *entrant vivement.* Non, messieurs, non... je ne m'effraye pas des menaces de quelques ambitieux qui ne m'ont élevée au trône que pour exploiter ma reconnaissance!... ne pouvant se confier à Ivan, un enfant... ils veulent se donner un autre chef... ils ne l'auront pas!... et... (*Apercevant Alexis, et à part.*) Ah! c'est lui!

ALEXIS, *au Major.* Je crois qu'elle nous a vus.

LE MAJOR. Non, non.

ÉLISABETH, *sans paraître le voir; à Shuvaloff.* Comte... je vous trouve bien hardi d'avoir osé me faire présenter la requête d'un homme à qui j'avais donné ma confiance... que j'avais mis à la tête de mes gardes, et qui m'a trahie!...

LE COMTE. Majesté... j'ai cru qu'un grand de l'empire...

ÉLISABETH. Il n'y a de grand, dans cet empire, que ceux qu'il me plaît d'élever... jusqu'à ce qu'il me plaise de les renverser... (*jetant un regard sur Alexis*) que personne ne l'oublie ici!...

ALEXIS, *bas.* Elle nous regarde!...

LE MAJOR, *à part.* C'est fait de moi!

LE COMTE, *suivant les regards d'Elisabeth.* Je présente à votre majesté le duc de Courlande... et le major Draken.

Alexis salue.

ÉLISABETH. Ah! c'est bien!

LE COMTE, *bas à Elisabeth.* Vos ordres sont exécutés... on le surveille... et s'il cherche à s'échapper...

ÉLISABETH. Duc de Courlande, soyez le bienvenu... vous nous rendez notre visite.

ALEXIS. Majesté... quand on est libre...

ÉLISABETH. Votre prison ne vous retient plus.

ALEXIS, *montrant le Major.* Non, majesté, elle m'accompagne.

LE MAJOR, *bas.* Prenez garde!...

ÉLISABETH. Monsieur le major... voulez-vous bien me confier un moment votre prisonnier?... Allez... je connais votre zèle... et si je suis sans pitié pour qui me trahit... (*mouvement du Major*) je sais récompenser qui me sert bien!...

LE MAJOR. Majesté... je... je...

ÉLISABETH. Une figure bien triste!

ALEXIS. Oh!... un geôlier!...

LE COMTE. Oui... un geôlier... Ah! ah!

Elisabeth le regarde, il salue.

CHOEUR.

AIR:

Sortons tous, la czarine ordonne
Que l'on s'éloigne de ces lieux!...
Mais pour protéger sa personne,
Sur elle ayons de loin les yeux.

Ils sortent tous.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, ALEXIS.

ALEXIS, *de loin.* C'est étonnant, comme un titre change une femme!... hier j'étais tout... et aujourd'hui je suis tout...

ÉLISABETH, *à part, l'observant.* Son assurance l'a un peu quitté... (*Haut.*) Vous le voyez... aujourd'hui comme hier, j'ai voulu éloigner de moi tout l'appareil de la grandeur... mais le mystère n'est plus permis... est-ce pour cela que vous tremblez?

ALEXIS. Je tremble... en effet, madame... c'est de la crainte d'avoir déplu à votre majesté... si j'avais su... si j'avais soupçonné... jamais je n'aurais eu l'audace...

ÉLISABETH. De me parler avec franchise... quoique peut-être vous m'ayez un peu flattée.

ALEXIS. Oh! non, madame, c'était de l'admiration... en ce moment encore...

ÉLISABETH. Oh! en ce moment, vous avez peur.

ALEXIS. Oui... non... c'est-à-dire, quand je songe à ce que je suis...

ÉLISABETH. Mais vous êtes mon cousin... et mieux encore... si vos souvenirs sont aussi fidèles que les miens... si vous vous rappelez cette scène touchante... dans mon palais...

ALEXIS, *à part.* Ah! mon Dieu!... que va-t-elle me demander?

ÉLISABETH. Vous étiez bien jeune alors...

ALEXIS. Bien jeune... en effet.

ÉLISABETH. Et moi aussi... Mais on était ambitieux pour vous... hein?... vous rappelez-vous?...

* Le Comte, Elisabeth, Alexandre dans le fond. Le Major, Alexis.

ALEXIS. Moi... je...

ÉLISABETH. Vous ne pouvez l'avoir oublié.

ALEXIS. Non certainement!

ÉLISABETH, *le pressant.* Vous vous rappelez...

ALEXIS. Oui, oui!

ÉLISABETH. J'en étais sûre!

ALEXIS, *à part.* Qu'est-ce que ce peut être?...

ÉLISABETH. Cela est bien loin de nous!...

ALEXIS. Oh! bien loin!...

ÉLISABETH. Et j'ai pu penser que vous étiez devenu mon ennemi... dans cette prison où vous fûtes jeté par une autre que moi... mais où je semblais vous avoir oublié!... Ne m'en voulez-vous pas de ce que l'idée de vous voir, de vous parler, ne me soit pas venue plus tôt?

ALEXIS, *Me plaindre!...* Dieu m'en garde! trop heureux si je puis mériter un pardon...

ÉLISABETH. Quel pardon?... qu'avez-vous fait?... Je ne puis tout d'un coup vous donner une liberté pleine et entière... la clémence n'est pas toujours facile!

ALEXIS, *à part.* Elle va me renvoyer là-bas!

ÉLISABETH. Vous resterez dans ce palais... ce sera votre prison... en attendant mieux... Vous promettez de ne point en sortir?

ALEXIS. C'est facile... si votre majesté en fait sa résidence...

ÉLISABETH. L'été seulement.

ALEXIS. Alors, je vous demanderai la permission de ne point m'engager pour l'hiver... Et ma prison?...

ÉLISABETH. Votre prison... vous y tenez donc beaucoup?

ALEXIS. On a ses petites habitudes.

ÉLISABETH. Non... j'ai d'autres projets, peut-être... vous resterez ici... Je vous y verrai quelquefois... souvent même... et... nous m'apprendrez ainsi jusqu'où peut aller ma confiance... et qui sait?... Vous avez de l'esprit... si vous étiez un conseiller sûr et fidèle?... Il peut y avoir des prisonniers dignes d'être ministres.

ALEXIS. Il y a tant de ministres dignes d'être...

ÉLISABETH, *riant.* Ha! ha! Vous en voulez peut-être aux miens... qui n'ont rien fait pour vous... c'est moi qui ai seule pensé à vous revoir.. Et désormais, c'est à moi seule que vous vous adresserez, entendez-vous?... et pour commencer, voyons, n'avez-vous rien à me demander?

ALEXIS. Madame...

ÉLISABETH. Une grâce... une faveur...

ALEXIS. Une grâce... une faveur... (*A part.*) Dieu! la belle occasion!...

ÉLISABETH. Eh bien!

ALEXIS. C'est que... je n'ose...

ÉLISABETH. Parlez donc... ce que vous n'osez demander...

ALEXIS. Mon Dieu! madame, c'est la liberté d'un pauvre diable de lieutenant qui était... qui est renfermé dans cette forteresse.

AIR

Dans ces lieux où votre présence
Dut nous porter bonheur à tous,
Que pour lui votre bienveillance...
ÉLISABETH, *l'interrompant.*
Eh quoi! je vous parle de vous,
Et pour autrui je reçois vos prières!...
ALEXIS, *s'oubliant.*
C'est tout à fait comme pour moi!...
ÉLISABETH.
Comment pour vous!
ALEXIS, *se reprenant.*
Oui, je le croi...
Car tous les malheureux sont frères.

ÉLISABETH. Vous vous intéressez beaucoup à ce lieutenant?

ALEXIS. Mais oui... beaucoup.

ÉLISABETH. Eh pourquoi est-il puni? renfermé à Shlusselbourg?

ALEXIS. Oh! majesté... pour si peu de chose!... Un caprice de ministre...

ÉLISABETH. Et pourquoi ne se plaint-il pas?

ALEXIS. A qui?.. Dieu est si haut... et l'impératrice est si loin!...

ÉLISABETH. Et son nom... son nom?

ALEXIS. Alexis Romanouski.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, UN PAGE.

LE COMTE. Majesté! pardon, si j'ose...

ÉLISABETH*. Ah! monsieur le comte de Schuvaloff, approchez! vous arrivez fort à propos...

ALEXIS, *à part.* Ah! diable!... le mari!...

LE COMTE. Permettez... je viens entretenir votre majesté de choses graves...

ÉLISABETH. Répondez-moi d'abord. (*Elle fait un signe au Page, qui approche un fauteuil et sort.*) Quel est donc ce jeune lieutenant.... qu'un de mes ministres.... vous, peut-être.... (*elle regarde Alexis, qui fait signe que oui*) a fait enfermer dans la forteresse de Shlusselbourg?

LE COMTE. Un lieutenant?... j'ignore...

ÉLISABETH. Il se nomme... Alexis...

LE COMTE, *cherchant.* Alexis?

ÉLISABETH. Alexis... (*Bas, à Alexis.*) Aidez-moi donc!

ALEXIS, *bas.* Romanouski!

ÉLISABETH. Alexis Romanouski!

LE COMTE. Ah!

ÉLISABETH. Vous le connaissez?

ALEXIS, *à part.* Parbleu!

* Alexis, Elisabeth, le Comte.

LE COMTE. Oh! de nom... seulement...

ÉLISABETH. Et pourquoi est-il prisonnier?

ALEXIS, *à part.* Aïe!... nous voilà sur des charbons ardents!

ÉLISABETH. Parlez, monsieur!.... Pour quel motif?

LE COMTE. Oh! sans doute pour le service de votre majesté... quelque mutinerie d'officier.

Elisabeth regarde Alexis, qui fait signe que non.

ÉLISABETH. Ce n'est pas cela.

LE COMTE. Votre majesté pense... c'est possible. (*A part.*) Est-ce qu'elle saurait?...

ÉLISABETH, *l'observant.* Quel trouble!

ALEXIS, *à part.* Pauvre homme!

ÉLISABETH, *observant Alexis.* Quel sourire!.. voilà qui pique ma curiosité... (*Au Comte.*) Expliquez-vous, monsieur.

LE COMTE. Bien certainement, madame, il s'agit de quelque faute grave... des propos...

ÉLISABETH. Ce n'est pas cela.

LE COMTE. Une part dans cette conspiration dont je tiens la preuve..

ALEXIS, *vivement.* Moi!... (*Elisabeth le regarde, il se reprend.*) Pardon, madame... moi, veux-je dire, je crois que monsieur le comte ne dit pas la vérité...

ÉLISABETH. C'est-à dire qu'il ment!.... (*mouvement*) cela arrive quelquefois—au conseil... Mais ici, je veux savoir... parlez, duc, je vous en prie... je le veux!

ALEXIS. Mon Dieu! ce n'est ni une mutinerie, ni une conspiration qui a causé les malheurs de ce pauvre Alexis... jeune et aimable officier.

ÉLISABETH. Ah! il est aimable?

ALEXIS. Mais oui... D'ailleurs, il chérit votre majesté, il se ferait tuer pour elle!... (*A part.*) Tiens! je fais mon affaire... pendant que j'y suis... il ne m'en coûte pas davantage!

LE COMTE. Je ne dis pas, il peut...

ÉLISABETH. Laissez donc... (*A Alexis.*) Après, c'est?...

ALEXIS. C'est une jalousie de ministre... je veux dire de mari.

Le Comte cache son embarras, qu'Elisabeth suit en souriant.

ÉLISABETH. De la jalousie... un mari... Il y a donc de l'amour sous jeu.

ALEXIS. Un peu... très-peu...

LE COMTE. Comment monsieur le duc de Courlande, enfermé rigoureusement, aurait-il su?...

ÉLISABETH. C'est juste!

ALEXIS, *troublé.* Oh! en effet... il paraît singulier... Ce sont les officiers qui m'ont accompagné de la forteresse jusqu'à ce palais... qui causaient en riant de cette aventure...

ÉLISABETH. En riant! alors ce n'est pas grave... Contez-moi donc...

LE COMTE. Pardon!... c'est un intérêt d'Etat qui m'amène, et...

ÉLISABETH. Bien! bien!... Allons au plus pressé...

LE COMTE. Mais il s'agit de votre majesté...

ÉLISABETH. Il s'agit d'un de mes officiers... et d'un de mes ministres... Je suis curieuse de savoir...

LE COMTE. Oh! il ne faut pas croire...

ÉLISABETH. Hein?... Comte, est-ce qu'il s'agirait de vous?...

LE COMTE. De moi!...

ÉLISABETH, *regardant Alexis.* Est-ce que vous seriez pour quelque chose?

LE COMTE. Je ne pense pas que...

ÉLISABETH. Si fait! si fait!... vous y êtes pour quelque chose. Ah! madame Schuvaloff est mêlée dans tout cela... et le est jolie?

ALEXIS. Charmante!... (*Elisabeth le regarde*) dit-on.

LE COMTE. Et de la vertu.

ÉLISABETH. Oui, de la vertu... toutes les dames de ma cour en ont... c'est convenu! Vous dites donc que ce jeune officier a vu madame Schuvaloff à Pétersbourg?

ALEXIS. A Wilna.

LE COMTE. Plaît-il?... (*A part.*) Maudit homme!

ALEXIS, *à part.* Il sait tout... qu'est-ce que je risque?

ÉLISABETH. A Wilna! en effet, elle y fit, il y a quelque temps, un voyage... pour remettre sa santé...

LE COMTE. C'est cela même... et j'appris qu'un jeune insolent osait poursuivre de ses importunités.... une dame au service de votre majesté!

ÉLISABETH, *sévèrement.* C'est fort mal!

ALEXIS. Oh! importun!

ÉLISABETH. S'il était importun!

LE COMTE. Très-importun!... J'ai un rapport exact...

ÉLISABETH. Ah! un rapport... vous avez un rapport de police là-dessus.

LE COMTE. Très-exact... La comtesse avait été obligée d'appeler près d'elle un de mes agents...

ALEXIS. Elle n'avait appelé personne.

LE COMTE. Cela est tellement vrai, madame, que ce fidèle serviteur étant entré chez madame Schuvaloff... par son or-

ALEXIS. Par le vôtre.

dre...

LE COMTE. Par le mien, soit... Un soir, à près de minuit...

ALEXIS. Ah! dix heures n'étaient pas sonnées.

LE COMTE. Monsieur le duc, je vous prie de croire que je n'avance rien...

ALEXIS. Si fait... vous avancez l'heure.

ÉLISABETH. Continuez donc... le rapport dit...

LE COMTE. Qu'il la trouva toute tremblante... Elle venait d'entendre quelqu'un escalader la fenêtre d'un cabinet voisin... Enfin, ce drôle s'y était introduit furtivement!

ALEXIS. Oh! furtivement!

LE COMTE. Enfin, il y était!

ALEXIS. Il y était!

ÉLISABETH. Il y était!... Au fait, si le rapport le dit ..

LE COMTE. Le rapport le dit... Comme cet officier de police allait pénétrer dans le cabinet... la porte s'ouvrit avec tant de violence, qu'il fut renversé par le choc... et toutes les lumières s'éteignirent comme par enchantement.

ALEXIS. C'était le vent!

LE COMTE. La comtesse me l'a dit depuis... Mais quand la police se releva, plus personne... le misérable avait pris la fuite.

ALEXIS. Je ne crois pas.

LE COMTE. Si fait!

ALEXIS. Mais non.

LE COMTE. Mais si.

ALEXIS. Non.

LE COMTE. Si.

ALEXIS. Je dois bien le savoir!

LE COMTE. Vous!

ÉLISABETH. Comment?

ALEXIS, *se reprenant.* Les officiers qui m'accompagnaient assuraient que cet heureux misérable...

ÉLISABETH. N'avait pas pris la fuite?

LE COMTE. Enfin la comtesse revint précipitamment à Saint-Pétersbourg.

ALEXIS. Où vous l'aviez rappelée...

LE COMTE. Pour fuir ce jeune audacieux...

ALEXIS. Qui était parti...

LE COMTE. Après elle!... c'est dans le rapport... Quand elle arriva, elle me supplia de le faire arrêter.

ALEXIS. C'est donc pour cela qu'il était arrêté une heure avant l'arrivée de la comtesse.

ÉLISABETH, *riant.*

AIR

Il arrivait donc avant elle...
Parti le dernier! c'est charmant!...

ALEXIS.

Oui, si le rapport est fidèle.

ÉLISABETH.

Mais il fut traité...

LE COMTE, *doucement.*

Il fut traité fort doucement!...

ALEXIS.

Non Comme un ennemi... le vôtre.
Menacé du knout.

LE COMTE, *à part.*

Je n'y puis
Plus rien comprendre... à moins que lui
Ne fût dans la poche de l'autre!...
Vrai! je m'y perds... à moins que lui, etc.

ALEXIS. Ça doit être dans le rapport.

LE COMTE. Ça y est!...

ÉLISABETH. Dans le rapport!... ah! ah! ah!... ah! vous avez des rapports de ces choses-là à la police... vous me les montrerez... ce doit être amusant... surtout quand c'est le ministre lui-même, qui .. ah! ah! ah!

Alexis rit aussi.

LE COMTE, *riant avec effort.* Oui, oui... c'est fort plaisant. (*Reprenant gravement.*) L'objet dont je viens entretenir...

ÉLISABETH, *riant.* Et la comtesse est tout à fait rétablie?

LE COMTE. Tout à fait... L'objet dont je viens...

ÉLISABETH, *riant.* Et c'est pour cela que ce jeune officier est renfermé à Shlusselbourg... pour cela seulement?

ALEXIS. Seulement.

LE COMTE. L'objet dont...

ÉLISABETH. Pauvre jeune homme!..... Comte, il est assez puni...

LE COMTE. Aussi... j'ai donné des ordres...

ALEXIS. Pour le faire conduire à Archangel.

ÉLISABETH. Hein?...

LE COMTE. Oh!...

ÉLISABETH. Il sera mis en liberté aujourd'hui... aujourd'hui même... je le veux... Si l'on tenait en prison tous les officiers..... heureux... que deviendrait mon armée?..... et pour lui faire oublier un traitement aussi inusité... vous lui ferez expédier un brevet de capitaine... (*Mouvement de Schuvaloff.*) Mais pour le tenir à une distance... respectueuse... de la comtesse... vous le dirigerez sur la frontière de Pologne... (*A Alexis.*) Son protecteur est-il content?

ALEXIS. Oh! madame!...

ÉLISABETH. Ce pauvre comte!...

LE COMTE. L'objet dont je viens entretenir votre majesté...

ÉLISABETH. Eh bien! quoi!..... je doute que ce soit aussi gai que ce que vous venez de me raconter!... Parlez...

LE COMTE. Pardon, madame! c'est grave... c'est une affaire d'état... et je ne puis...

ALEXIS. Madame!...

Il fait un mouvement pour sortir.

ÉLISABETH. Non... non... vous êtes musicien, m'avez vous dit... voyez donc... donnez-moi votre avis sur ce clavecin qu'on m'envoie d'Allemagne... (*Alexis salue et va s'asseoir au clavecin à droite. Elisabeth continue bas au comte.*) Qu'est-ce?

LE COMTE. Un rapport que je reçois...

ÉLISABETH. Sur une dame de ma cour... une autre...

LE COMTE, *baissant la voix.* Sur le parti des exilés... un mouvement se prépare..... une réunion a lieu aujourd'hui même, au couvent de Saint-Constantin.

ÉLISABETH. Eh ! que m'importe?... poursuivez les... Jamais de bonheur sans nuage! des factieux! (*Alexis se retourne.*) Eh bien !...

ALEXIS, *balbutiant.* Mais... pas mal...

ÉLISABETH. Vous trouvez..... vous aimez le clavecin... je préfère la harpe...

Alexis se remet au piano tout en écoutant.

LE COMTE, *baissant la voix.* Mais .. madame... ce qu'il y a de plus... le mot m'échappe !... c'est que l'on attend à cette réunion... le prisonnier...

ÉLISABETH. Le duc de Courlande !... Mais voyez-le donc !...

LE COMTE, *à voix basse.* Il doit se mettre à leur tête... le rapport le dit...

Alexis fait une fausse note.

ÉLISABETH. Lui !...

ALEXIS, *avec calme.* C'est faux !

LE COMTE. Ce rapport !...

ALEXIS. Ce rapport... quel rapport ?... je parle du clavecin.

ÉLISABETH, *riant.* Ah ! ah ! ah !... c'est bien !... continuez donc... (*Alexis se remet au clavecin, elle continue bas à Schuvaloff.*) A-t il l'air d'un conspirateur ?..... puisqu'il est ici...

LE COMTE, *de même.* Il ne peut être là-bas, c'est clair... mais plus tard...

ÉLISABETH. Oh ! ne me faites pas croire à l'ingratitude !

LE COMTE, *plus bas.* S'il est fiancé avec la princesse Catherine !

ÉLISABETH, *plus bas.* Ne l'était-il pas avec moi !

LE COMTE. Comment !...

ALEXIS, *à part.* Je n'entends plus !

ÉLISABETH, *à Alexis.* Monsieur le duc, savez-vous ce que m'annonce monsieur de Schuvaloff ?... que vous voulez me trahir.

ALEXIS Madame !...

ÉLISABETH. Vous joindre à des factieux... qu vous attendent...

ALEXIS. O ciel !... votre majesté croirait...

ÉLISABETH. Continuez donc à faire de la musique... nous en ferons ensemble..... Je vous reverrai. (*Elle fait un signe au Comte, qui ouvre la porte du fond. On voit le Major.*) Major Draken, je vous rends votre prisonnier.

LE COMTE, *à part.* Je le surveillerai.

Alexis et le Major font un mouvement l'un vers l'autre, Elisabeth se retourne, ils s'arrêtent, elle les salue et sort.

LE COMTE, *au Major, à demi-voix.* Ah ! vous laissez causer vos prisonniers... vous me le payerez tous !

LE MAJOR. Mais...

LE COMTE. Je ne reçois point d'observation !

SCÈNE VI.

ALEXIS, LE MAJOR.

LE MAJOR, *effrayé.* Ah ! mon Dieu !...

ALEXIS. Hein ?... ... quoi ? qu'est-ce qu'il vous a dit ?...

LE MAJOR. Que je laisse causer les prisonniers !... il sait donc...

ALEXIS. Rassurez-vous... il ne sait rien... c'est-à-dire, si fait... il m'a forcé à raconter... là..... devant la czarine... mais le duc de Courlande a obtenu la grâce du lieutenant Alexis... je suis libre et capitaine !...

LE MAJOR. Mais le duc...

ALEXIS. C'est toujours moi ! Oh ! l'impératrice, quelle femme charmante !... elle est belle, elle est bonne !... Le cœur me bat rien qu'au souvenir... Elle veut me retenir auprès d'elle, dans ce palais, à sa cour... elle me fait ses confidences... elle me demande mon avis... Je me vois déjà chambellan..... conseiller... ministre !...

LE MAJOR. Miséricorde !...

ALEXIS. Ah ! ah ! ah ! une idée !... si j'allais remplacer le comte Schuvaloff... dans son titre, dans ses honneurs !... partout !...

LE MAJOR Oh ! vos plaisanteries me donnent la chair de poule !... quand nous sommes sur un abîme !...

ALEXIS. C'est, ma foi, vrai !..... le diable m'emporte si je sais comment nous en sortirons.

LE MAJOR. La colère d'Élisabeth sera terrible !... je la trompe !...

ALEXIS. Et pourtant il faut tout avouer peut-être... car ce que vous ignorez.. c'est que l'on conspire au nom du prince fugitif...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALEXANDRE, *puis* FŒDORA.

ALEXANDRE, *entrant vivement.* Mon oncle !...

LE MAJOR, *effrayé.* Hein *?...

ALEXANDRE. Ah ! mon Dieu !... encore... quel bouleversement !...

LE MAJOR. Je suis bouleversé..... moi..... vous trouvez ?...

ALEXIS. Un peu; mais, bah ! un militaire !

ALEXANDRE. Il est vrai, mon oncle, que pour un major de cavalerie...

ALEXIS, *riant.* Vous vous démontez facilement.

LE MAJOR, *à part.* Il rit !... il ose rire !...

ALEXANDRE C'est ma cousine Fœdora qui arrive à l'instant !...

FŒDORA, *entrant.* Mon père **!...

* Alexis, Alexandre, le Major.

* Alexis, Alexandre, Fœdora, le Major.

ALEXIS. Fœdora !

LE MAJOR. Bonjour ! bonjour !..... (*A Alexandre.*) Et mon prisonnier ?...

ALEXANDRE, *faisant un pas pour sortir* On a perdu ses traces, on ne sait ce qu'il est devenu.

FOEDORA, *bas au Major et à Alexis.* Je le sais, moi !

ALEXIS *et* LE MAJOR. Ah !

FOEDORA. Chut !

ALEXANDRE Hein ?...

LE MAJOR. Quoi ?...

ALEXIS. Plaît-il ?...

ALEXANDRE. Vous dites ?...

LE MAJOR. Rien ! rien ! (*Alexandre sort. A Fœdora.*) Eh bien ! tu as revu ton vieux maître de musique ?

FOEDORA. Il est encore malade de la peur qu'il a eue.

ALEXIS. Vieux poltron !...

LE MAJOR. Et mon prisonnier, le duc de Courlande...

FOEDORA. Il paraît que c'est un bon jeune homme, dévot, timide, un bon prince enfin... Il s'est confié à M. Verneuil, il ne l'a pas quitté jusqu'à Saint-Pétersbourg.

ALEXIS, *s'écriant.* Nous le tenons !

LE MAJOR. Chut !... si on vous entendait...

ALEXIS, *baissant la voix.* Nous le tenons !

FOEDORA, *de même.* Mais au contraire ; comme j'arrivais, il venait d'être enlevé en quelque sorte malgré lui, pour être conduit au couvent de Saint-Constantin...

ALEXIS. Juste ! au milieu des factieux... le rapport avait raison.

LE MAJOR Il doit y être en ce moment !

ALEXIS*. Eh bien ! j'y cours... Je le prendrai par le cœur, par les sentiments... ce qu'il faut, c'est qu'il rentre dans sa prison... et que je sois renvoyé dans la mienne.... là chacun de nous reprend son nom sans qu'Elisabeth et ses ministres surtout se doutent...

FOEDORA. Oh ! oui... je comprends... nous retournons tous en prison . quel bonheur !...

ALEXIS. L'impératrice pourra tout savoir plus tard... lorsque le temps de la colère sera passé... Quant à moi, vous me reconduirez à Shlusselbourg.... et là vous me donnerez la liberté qu'Elisabeth a rendue au lieutenant Alexis... je gagne la frontière, je disparais...

FOEDORA. C'est cela, vous êtes sauvé !

LE MAJOR. Mais, dès à présent, voudra-t-elle vous éloigner ?...

ALEXIS. C'est à quoi je rêve... Il faut qu'elle me bannisse de sa présence... qu'elle vous ordonne de me reconduire là-bas... Ah ! si j'y avais pensé plus tôt... mais il en est temps encore... Je lui parle un langage qui lui déplaît... s'il le faut, je lui manque de respect... elle se fâche, et je suis renvoyé dans ma prison... où le vrai duc aura repris sa place... je cours le trouver... adieu !...

LE MAJOR. Je vous suis !

FOEDORA. Oh ! il a de la tête... il a du cœur. . J'aime ça, moi !...

Alexis va pour sortir par le fond à gauche.

UN FACTIONNAIRE, *paraissant.* On ne sort pas !

ALEXIS. Ah ! diable !

LE MAJOR. Nous sommes surveillés !

FOEDORA. Mais c'est une prison que cette cour-là !...

ALEXIS, *ouvrant la porte du milieu.* Ah ! par mon saint patron, on ne me retiendra pas malgré moi...

ALEXANDRE, *paraissant.* C'est ma consigne !

ALEXIS. Et si je veux forcer la consigne !

ALEXANDRE. J'ai mon épée pour la défendre... c'est l'ordre de l'impératrice.

ALEXIS. Ah ! merci !... voilà une cousine qui entend l'hospitalité !

Alexandre disparaît ; les portes se referment.

FOEDORA. Si elle traite tous ses cousins comme ça !...

LE MAJOR Alors, il faut tout avouer, au risque de me perdre !...

FOEDORA. Mon père !

ALEXIS. Ne risquons rien !... pas moyen de rejoindre le prince... Mais vous, Fœdora, vous n'êtes pas prisonnière... (*Il se met à une table et écrit.*) Vous sortirez !...

LE MAJOR*. Que faites-vous là ?...

ALEXIS. J'écris au prince... ce que je ne puis aller lui dire .. l'éloquence du cœur !... mademoiselle Fœdora se charge de ma lettre.

FOEDORA. Oh ! oui... je le verrai... je me jetterai à ses pieds !... je lui dirai .. qu'est ce que je lui dirai ?

ALEXIS Vous... attendez... Major, vous avez des hommes dévoués... voyez votre neveu... peut-être faudrait-il lui confier notre secret...

LE MAJOR. Je n'ose pas... il vous déteste !...

ALEXIS, *se levant.* Il est jaloux !... Oh ! à sa place je le serais cent fois davantage... Eh bien ! dites lui que j'aime Fœdora, comme une sœur...

FOEDORA. Oui, oui... comme une sœur... et que s'il m'aide à vous sauver, je suis à lui, à la vie, à la mort !... Ma lettre !...

Il la donne à Fœdora.

LE MAJOR. Eh ! mais... au bout de cette galerie... l'impératrice !...

FOEDORA. Ah ! moi qui ne la connais pas...

LE MAJOR. C'est inutile... viens ! viens !...

ALEXIS. Oui, laissez-moi... dans une demi-heure nous serons sur la route de

* Fœdora, Alexis, le Major.

* Fœdora, le Major, Alexis.

Shlusselbourg ! (*Le Major et Fœdora sortent. Il reste seul.*) Il faut qu'elle me chasse !

Air *du Verre.*

Il faut pour partir à l'instant,
L'irriter, me perdre près d'elle...
Par où ? par quel moyen comment !
La position est nouvelle !
Tant le gens rampent en ces lieux
Pour des croix, un titre, une place...
Et moi, j'intrigue, ambitieux !
Pour obtenir... une disgrâce !...
Comme je suis ambitieux !
Je cours après une disgrâce.

(*Apercevant Elisabeth.*) Comme elle est rêveuse !... elle ne me voit pas !...

SCÈNE VIII.

ALEXIS, ELISABETH.

ÉLISABETH, *rêveuse.* Toujours des complots à punir... moi qui ne suis heureuse que lorsque j'aime !...

ALEXIS, *à part.* Oh ! lui manquer de respect !... je n'oserai jamais...

ÉLISABETH, *de même.* Ils me reprochent mon amour pour les plaisirs... Sans cela, que serait la vie ?.... que serait le trône ?...

ALEXIS, *à part.* Oh ! malgré moi je suis ému !... Une femme, soit !... mais une impératrice !...

Il s'assied au clavecin.

ÉLISABETH, *à part.* Le jeune duc est bien... et d'une franchise... les autres ne sont que des flatteurs !... des ingrats !...

ALEXIS, *à part.* Il n'y a pas de temps à perdre !... Pourquoi pas ?... Allons, il le faut !...

ÉLISABETH. Plus de confiance, plus d'amour !... (*Alexis touche du clavecin.*) Ah ! c'est vous !...

ALEXIS, *jouant la surprise.* Ciel !... pardon, majesté... je me croyais seul... et je rêvais...

ÉLISABETH. A quoi donc, monsieur le duc ?...

ALEXIS. Mais vous veniez de me quitter !... et ce palais me semblait désert... (*Soupirant.*) Je regrettais ma prison.

ÉLISABETH. Où vous étiez bien plus solitaire.

ALEXIS. Du moins, je n'y connaissais pas cette vie nouvelle... ces désirs... ces espérances... qui viennent m'enivrer ici... je n'y avais pas vu de femme !... (*A part.*) Du courage !

ÉLISABETH. Ah ! vous êtes galant !...

ALEXIS. Je suis amoureux !...

ÉLISABETH, *inquiète.* Amoureux... déjà ! Vous avez vu quelque dame de ma cour ?

ALEXIS. Je n'en ai vu qu'une.

ÉLISABETH. Et... parlez, je suis très-curieuse !... Cette dame... c'est...

ALEXIS. C'est la seule que je ne puisse nommer devant vous...

ÉLISABETH. Oh !... ce ne serait pas un crime !...

ALEXIS. Si fait !... un crime de lèse-majesté. (*Mouvement d'Elisabeth. A part.*) Elle m'a compris !

ÉLISABETH. Monsieur le duc !...

ALEXIS. Pardon !... oh ! pardon, madame, je me suis trahi... mon cœur est trop plein, je sens mon secret qui déborde malgré moi... je vous outrage, je le sais... vous me renverrez dans ma prison... mais du moins, madame, avant d'y rentrer, je vous aurai dit... que je vous aime !...

ÉLISABETH. Monsieur !...

ALEXIS, *à part.* C'est fait de moi !

ÉLISABETH. Ah ! voilà qui est un peu brusque !... et ce que vous m'avez dit hier... ce matin... ne m'avait pas préparée... à tant... d'imprudence..

ALEXIS. Dites à tant d'audace !...

ÉLISABETH. Il n'y a pas de mal.

ALEXIS, *à part.* Comment ! il n'y a pas de mal ?

ÉLISABETH. C'est de la reconnaissance !... Si nous punissions ceux qui nous aiment... que ferions-nous donc pour ceux qui nous haïssent ?

ALEXIS. Oh ! (*A part.*) Comment ! elle ne se fâche pas !...

ÉLISABETH. Restez... je ne vous en veux pas ; il m'arrive si rarement de croire à la franchise... mais, de grâce, soyez plus circonspect !...

ALEXIS, *à part.* Oh ! ma foi !.. (*Haut.*) Non, madame, non, ne l'espérez pas... je suis un malheureux, un insensé... trop longtemps captif ; je sens que près de vous ma tête est trop faible... c'est mon premier amour !... et la majesté de la souveraine défendrait mal la femme que j'adore !... oui, dussé-je me faire bannir...

Il lui baise la main.

ÉLISABETH. Mon cousin !...

ALEXIS, *à part.* Elle va se mettre dans une colère !

ÉLISABETH. C'est abuser de ma bonté... revenez à vous..... songez qu'on m'observe sans cesse... et que vous vous perdriez malgré moi.

ALEXIS, *à part.* Ah ! bah !...

ÉLISABETH, *s'asseyant.* Remettez-vous... soyez digne de la bonté que j'ai pour vous... et de la liberté que je vous rends, à ma cour, où vous resterez...

ALEXIS, *à part.* Mais ce n'est pas cela.

ÉLISABETH. Je ferai plus... je vous appellerai à mes conseils comme autrefois le duc

votre père.... prenez garde... vous aurez besoin de toute votre raison...

ALEXIS. Eh ! madame, comment vous répondre de moi... lorsque je me sentirai plus près de vous !... lorsque mes regards pourront s'égarer sans cesse avec ma raison sur tant de charmes... Oh ! non, madame... chassez-moi !... je suis un insensé... toujours prêt à me perdre... (*Il l'embrasse sur l'epaule.*) Je suis perdu !...

ÉLISABETH, *se levant.* Ah !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, LE MAJOR.

LE COMTE. Non, monsieur le major, non...

ÉLISABETH. Ah ! comte de Schuvaloff !... Messieurs !... approchez !...

ALEXIS, *à part.* Pour le coup, j'ai été trop loin !

LE COMTE. Majesté !...

LE MAJOR *, *bas.* Où en êtes-vous ?...

ALEXIS, *de même.* Ça va bien, elle me renvoie dans ma prison.

ÉLISABETH. Monsieur le duc de Courlande a droit dé-ormais à la liberté la plus absolue... je lui rends toute ma faveur... et je veux que demain il soit après nous le prince le plus respecté de l'empire !...

ALEXIS Pas disgracié ! mais alors ?...

ÉLISABETH. Allez, monsieur le duc, et comptez sur une amitié qui n'aura de bornes que celles de votre dévouement.

ALEXIS Madame !...

LE MAJOR, *bas.* Qu'est ce que vous me disiez donc ?...

ALEXIS.

Air

Ciel ! après tant d'audace,
Un si tendre pardon !...
Emmenez moi, de grâce...
J'en perdrais la raison.

ÉLISABETH.

Faut-il pour cette audace
L'envoyer en prison ?...
Je lui devais sa grâce ;
J'ai troublé sa raison,

LE MAJOR.

Au lieu d'être en disgrâce,
Il monte tout de bon !
D'effroi mon cœur se glace ;
J'en perdrai la raison.

LE COMTE.

L'intrigue nous menace
De quelque trahison !...
Mais de lui, quoi qu'il fasse,
J'aurai, morbleu ! raison.

Alexis sort avec le Major. Elisabeth le suit des yeux.

* Le Comte, Elisabeth, Alexis, le Major.

SCÈNE X.

ÉLISABETH, LE COMTE.

LE COMTE. Majesté, ce jeune duc...

ÉLISABETH, *le suivant toujours.* Est fort bien... de l'esprit, du courage...

LE COMTE. Permettez... il est dangereux !...

ÉLISABETH. Vous croyez ?... c'est possible !

LE COMTE. S il s'unit à vos ennemis !...

ÉLISABETH. Et il s'unit à moi !...

LE COMTE Qu'entends-je !... un mariage !...

ÉLISABETH. C'est un prince !

LE COMTE. Lui donner votre main !

ÉLISABETH. La main droite qui porte le sceptre !...

LE COMTE. Je supplie Votre Majesté d'agir avec prudence... il y a dans tout ceci un air de crainte... de mystère..... On m'annonce la fille du major Draken... elle a déjà vu le duc de Courlande... ici... dans ce palais..... en secret...

ÉLISABETH. Ah !... le connaît-elle ?...

LE COMTE. Beaucoup trop, je le crains...

ÉLISABETH. Et pourquoi le connaît-elle ?... où l'a-t-elle vu ?... un prisonnier qui ne devait voir personne... Et cette jeune fille..... est-elle jolie ?

LE COMTE. Mais oui... pas mal... dix-sept ans à peine ?... Elle a voulu lui faire parvenir un billet...

ÉLISABETH. Au prince ! et ce billet..... où est-il ?...

LE COMTE. Elle le cache... je ne l'ai pas...

ÉLISABETH. Vous avez tort, mais vous êtes d'une maladresse... cette jeune fille... qu'elle vienne !... je veux la voir...

LE COMTE. On l'arrête par mon ordre.

ÉLISABETH, *frappant du pied.* Qu'elle vienne donc !...

LE COMTE. La voici.

ÉLISABETH. Ah ! ne me nommez pas !

Le Comte est tout étourdi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FŒDORA.

FŒDORA*. Monsieur le comte !... Monsieur le comte !... on m'arrête... est-ce par votre ordre ?... faites moi conduire près de mon père !...

LE COMTE. Mademoiselle, je ne puis..... je.....

FŒDORA, *apercevant Élisabeth qui l'observe.* Quelqu'un !... Ah ! madame, protégez-moi !...

ÉLISABETH. Qu'est ce donc, cher comte ?... qu'a donc fait mademoiselle ?..... Remettez-vous, mon enfant !...

* Elisabeth, Fœdora, le Comte.

FOEDORA. Madame! .. que de bonté! ..... la comtesse peut-être...

ÉLISABETH. La comtesse Schuva'off. (*Le Comte veut parler, elle lui impose silence d'une oupd'œil.*) voyez donc ces papiers, cher comte...

FOEDORA, *à part.* Oh! oui... ce doit être la femme de son mari... on comprend...

ÉLISABETH, *se rapprochant d'elle.* Ne tremblez pas ainsi... vous cherchiez...

FOEDORA. Mon père...

ÉLISABETH, *bas.* Et... son prisonnier, auquel vous vous intéressez .. (*Mouvement de Fœdora, Élisabeth baisse la voix.*) l'as plus que moi... je lui veux du bien.

Le Comte feint de parcourir des papiers.

FOEDORA. Vous l'avez revu?... vous l'avez reconnu?... vous savez...

ÉLISABETH. Je sais... qu'il attend un billet de vous...

FOEDORA. Il vous a dit!... oh! madame!

Elle regarde le Comte avec effroi.

ÉLISABETH, *bas.* On ne nous entend pas!

FOEDORA. *plus bas.* Oui... un billet qui peut le sauver... oh! je sais qu'il vous a aimée!... que vous l'aimez!...

ÉLISABETH. Ah! vous savez!.. mais vous... ne vous aime-t-il pas?...

FOEDORA. Comme une sœur!

ÉLISABETH. Ah!... et, de votre côté, vous l'aimez!...

FOEDORA. Comme un frère!... (*A part.*) Ses yeux me font peur!... (*Haut.*) J'ai voulu le délivrer!... mais je l'ai perdu peut-être!

ÉLISABETH Et comment?...

FOEDORA. Ciel!... vous ne savez donc pas!

ÉLISABETH. Si fait... si fait... mais ce billet qu'il attend...

FOEDORA. Silence!... le comte... qui n'est ni beau... ni bon...

ÉLISABETH. Ne viendra pas me l'enlever, à moi!...

FOEDORA. Oh! faites-le-lui parvenir... le voici!

ÉLISABETH, *vivement.* Donnez!...

LE COMTE. Qu'est-ce donc?

ÉLISABETH, *ouvrant le billet.* Rien... rien... un papier... sans importance.

Elle le lit à part.

FOEDORA, *bas.* Mais il va le voir... prenez donc garde!... (*A part.*) Après ça, il ne voit rien, ce ministre-là!...

ÉLISABETH, *jetant un cri.* Grand Dieu!..

LE COMTE. Plaît-il?...

ÉLISABETH*, *très-agitée.* Comte! comte!... vous m'avez trompée!... (*le Comte veut parler*) vous m'avez trompée, vous dis-je!.. cet homme... qui est il?... d'où vient-il?... ce prisonnier... (*avec une émotion concentrée*) qui a osé...

* Fœdora, Elisabeth, le Comte.

FOEDORA, *effrayée.* Madame!...

LE COMTE. Ce prisonnier...

Elle lui donne le billet.

ÉLISABETH. Ce n'est pas le prince!... voyez... voyez... lisez!...

FOEDORA. Mais madame... madame... que faites-vous... Ah! vous nous perdez!... cette lettre... rendez-moi...

ÉLISABETH. Taisez-vous!... mais lisez donc!

LE COMTE, *lisant.* « Mon généreux libé-» rateur .. s'il faut reprendre ma place, je » tiendrai ma promesse! Sans ambition sur » la terre, j'ai usé de cette liberté que vous » m'avez rendue, pour rompre des trames » insensées... je ne demande qu'à vivre » dans ce couvent, désormais mon seul pa-» lais, où je prierai Dieu pour l'impératrice » et pour vous.

» DUC DE COURLANDE. »

ÉLISABETH. Il est libre... et un autre... un autre... et voilà comme je suis servie!...

FOEDORA. O ciel!

LE COMTE, *tremblant.* Mais je vous jure... majesté...

FOEDORA. L'impératrice! .. ah!

Elle tombe presque évanouie à ses pieds.

LE COMTE. Je cours au couvent de Saint-Constantin... avec vos gardes... je m'empare du prince... je...

ÉLISABETH. Eh! que m'importe le prince! mais cet inconnu...

LE COMTE. Moi-même j'ai été trompé!

ÉLISABETH. Comme un sot.

LE COMTE. C'est vrai! mais le major seul...

ÉLISABETH. Le major... qu'on l'amène... ici... à l'instant... (*le Comte va au fond*) et cet homme... ce prisonnier... non, non... qu'il ne vienne pas!... je ne veux pas le voir!... on s'est joué de moi!

FOEDORA. Grâce, majesté!... c'est moi... moi qui ai tout fait... j'ai rendu la liberté au duc... que je ne connaissais pas... et le lieutenant Alexis, pour nous sauver...

ÉLISABETH Alexis... un lieutenant... (*très-émue*) ils s'aiment!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE, LE MAJOR, ALEXANDRE.

LE COMTE*. Majesté... le major.

FOEDORA, *courant à lui.* Mon père!... je vous ai perdu!...

ÉLISABETH. Major! venez... approchez!... mais lui... mais lui!... où est-il? .. où est-il?

LE COMTE. Vous refusiez de le voir!...

ÉLISABETH. Qui vous a dit cela?... (*Le Comte parle à Alexandre, qui remonte.*) Major, vous m'avez trompée... (*Il veut par-*

* Fœdora, le Major, Elisabeth, le Comte, Alexandre.

ler.) Je sais tout... le prince s'est échappé... un audacieux a pris sa place...

LE COMTE. Il y va de votre tête!...

ÉLISABETH, *au Comte* Et de la vôtre!...

FŒDORA. Oh! lui, ça m'est égal!... mais mon père!...

LE MAJOR. C'est pour me donner le temps de retrouver le fugitif... que ce pauvre jeune homme a osé...

ÉLISABETH. Par ambition!...

LE MAJOR. Par dévouement pour nous... au risque de se perdre...

ÉLISABETH. Par ambition!

FŒDORA. Oh! non!... par dévouement!...

ÉLISABETH. Du dévouement!... vous y croyez, vous!... vous êtes heureuse... vous n'avez jamais été trompée, trahie... (*à part*) comme moi!

LE COMTE. Le voici!

ÉLISABETH. Ah!... silence!... pas un regard!... il ignore... vous allez voir jusqu'où va ce grand courage!

FŒDORA, *à part.* Oh! comme c'est perfide, une impératrice!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALEXIS, ALEXANDRE.

ALEXIS Majesté, on me rappelle*.

ÉLISABETH. Oui, prince... je vous attendais!

ALEXIS. Oh! pardon!... j'étais si heureux de cette liberté que vous m'avez rendue... et je courais...

ÉLISABETH. Vers le couvent de Saint-Constantin... où des factieux vous attendaient!

ALEXIS. Moi!

ÉLISABETH. Ils comptent sur le duc de Courlande; mais le major répondait de vous.

ALEXIS. Oh! il n'a rien à craindre.

ÉLISABETH. Cependant mon conseil a décidé que pour enlever à mes ennemis leur unique espoir... vous perdriez...

ALEXIS. La liberté, madame!... je vous la dois... je vous la rends... Partons, major.

FŒDORA, *à part.* Brave jeune homme!

ÉLISABETH. Non!...

ALEXIS. Ma liberté!

ÉLISABETH. Plus encore peut-être.

ALEXIS. La vie!.. (*Silence.*) Ah!...

Il les regarde tous avec émotion.

ÉLISABETH Aujourd'hui même, prince! on est quelquefois coupable de porter un titre comme le vôtre!...

ALEXIS. Et votre majesté a décidé...

* Fœdora, le Major, Alexandre un peu en arrière, Alexis, Elisabeth assise, le Comte.

ÉLISABETH. Ce que la politique ordonne... Le major, délivré d'une responsabilité terrible... partira seul... avec sa fille... et vous, prince!...

ALEXIS. Je vais mourir... (*Silence.*) Soit! mourir en prince!...

ÉLISABETH, *se levant.* Oh! si vous ne l'étiez pas!

ALEXIS. Je le suis... j'aurais mieux aimé... je l'avoue... me faire tuer pour votre majesté, sur un champ de bataille... et vous prouver une reconnaissance, un dévouement qui ne finira qu'avec ma vie... quoi que vous ordonniez; cela pouvait être moins court... cette vie était si belle pour moi!... belle comme l'espérance!... (*Elisabeth paraît troublée.*) Elle commençait à m'enivrer... (*Avec effort.*) Enfin!... adieu, major; pensez à un prisonnier fidèle... Fœdora, une larme à l'ami de votre père!...

FŒDORA. Oh! oui... oui... (*A part.*) Qu'elle en cherche donc à sa cour... comme celui-là!

ÉLISABETH, *étonnée.* Quoi!... prince, n'avez-vous plus rien à me dire?...

ALEXIS. Plus rien... ah! si fait, majesté! Si plus tard... le major était accusé... de quelque faute légère... pardonnez-lui en souvenir de moi... Quant à sa fille... mademoiselle Fœdora... voici son cousin... son fiancé... un brave officier de vos gardes... qu'elle aime et dont j'ose vous recommander l'avenir.

Elisabeth paraît très émue.

ALEXANDRE. Oh! pardon!...

ALEXIS, *prenant les mains au Major et à Fœdora, qui se détournent.* Allons, allons!... de la fermeté!... Bah!... un peu plus tôt, un peu plus tard... Adieu!...

ÉLISABETH, *émue, à part.* Oh! oui... tant de courage .. de dévouement.

Il va pour sortir, Elisabeth paraît très-combattue.

ALEXIS. Partons monsieur le comte!

LE MAJOR *et* FŒDORA. *suppliants.* Madame!... c'en est trop... je dois ..

ÉLISABETH. Alexis!... (*Il se retourne tout troublé.*) Alexis, restez!...

Alexis va se jeter à ses pieds.

ALEXIS. Ah!... Madame, vous savez...

ÉLISABETH. Je sais que vous êtes le plus noble, le plus généreux des hommes!... je sais que, pour sauver vos amis, vous donneriez une vie... que je réclame!... Ne tremblez plus pour eux... je ne veux autour de moi que des heureux... Comte Alexis Romanouski, vous resterez à ma cour... à la tête de mes gardes... et vous ne me trahirez pas!

ALEXIS, *à ses pieds.* Oh! jamais!

LE COMTE, *à part.* Elle poussait le prince de la main droite!... ce n'est qu'un changement de main!

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis 46, au Marais.

LA RÉVOLTE

DES

MARMOUZETS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NYON,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 1er Juillet 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
KORNIG	M. Coquet.
LE PRINCE CONRAD	Mlle Hortense Jouve.
CÉSAR DE KIRKENWASER	M. Laurent.
GABRIELLE DE BLENSTAD	Mlle Séraphine.
ALIX, jardinière	Mme Adalbert.
PHILIPPS	Mlle Antonia.
MENINS	

La scène se passe au château de Hohenlohe, sous le règne de Joseph II.

Le théâtre représente le jardin d'un château impérial, à droite un pavillon. — Table en marbre à gauche au 1er plan. — Au fond, derrière les arbres, de fortes murailles comme dans une citadelle. — Dans cette muraille, à l'extrême droite, une petite poterne.

SCÈNE PREMIÈRE.

KORNIG, *seul.*

(*Au lever du rideau, il fait petit jour; Kornig, enveloppé de son manteau et le chapeau rabattu, entre, un livre à la main; une patrouille traverse le théâtre au fond; après la patrouille disparue, le jour.*)

LE CHEF DE PATROUILLE, *en dehors.*

Qui va là ?

KORNIG.

C'est moi... moi, Kornig, votre gouverneur... Ce diable de lansquenet m'a procuré un frisson !.. Ce que c'est qu'une place forte... Reprenons ma lecture... (*lisant*) Chapitre III, des Mangonneaux et des Couleuvrines... (*reprenant*) Des Mango... Retenez donc des noms pareils ! (*Apercevant un papier qui est sorti du livre.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?.. un papier dans ce livre, sur l'art des fortifications, qu'on m'a envoyé hier, de la part du margrave de Hesse, ministre tout puissant... (*Dépliant le papier avec crainte.*) L'écriture du grand conseiller ! son âme damnée... (*lisant*) « Mon cher Kornig... point de faiblesse « à l'égard de votre disciple... le jeune prince « Conrad, frère de l'empereur. Veillez sur « lui, car d'autres veillent sur vous... Pensez « à Vandernott qui expie dans les cachots « l'audace qu'il a eue de s'opposer aux volon- « tés du margrave, à propos du mariage pro- « jeté pour son élève et le vôtre maintenant... « Beaucoup de sévérité; rendez-lui sa capti- « vité odieuse... S'il vous aime, vous êtes « perdu... » (*Parlé.*) Miséricorde ! me voilà dans de beaux draps, moi, pauvre conseiller

ALIX.

Nous préviendrons le capitaine Albert que vous êtes ici...

GABRIELLE.

C'est cela. Maintenant, où vas-tu me loger?

ALIX.

Dans le costume de mon cousin Guriel.

GABRIELLE, *vivement.*

Dans des habits d'homme!

ALIX

Juste! sans cela vous ne pourriez pas rester ici.

GABRIELLE.

Où suis-je donc?

ALIX.

Dans la résidence du prince Conrad où les femmes sont supprimées par ordre supérieur.

GABRIELLE.

Eh bien! et toi?

ALIX.

Je ne suis pas une femme, moi...

GABRIELLE.

Comment?

ALIX.

Je suis la fille du jardinier... (*avec sensibilité.*) De défunt papa... (*gaîment.*) Sans cela on ne me laisserait pas ici... dans ce château... qu'est plein de petits jeunes gens...

GABRIELLE.

Des jeunes gens?

ALIX.

Les menins du prince... ceux qui subissent pour lui les punitions qu'il mérite... vous serez leur camarade...

GABRIELLE, *vivement.*

Y penses-tu?

ALIX.

Eh! oui... sous le nom de mon cousin Guriel... pour lequel j'ai demandé...

GABRIELLE.

Mais...

ALIX.

Dieu! on vient!.. par ici, suivez-moi.

GABRIELLE

Où?

ALIX.

Là... dans la bibliothèque... on ne vous verra pas sortir... y a une petite porte sur les jardins... venez donc...

GABRIELLE.

Mais pourquoi faire?

ALIX.

Pour changer de sexe... (*montrant la bibliothèque.*) J'ai mis là-dedans tout ce qu'il faut pour ça. (*Elles entrent dans le pavillon.*)

SCENE IV.

LE PRINCE, LES MENINS, *puis* CÉSAR.

TOUS LES MENINS, *entrant bruyamment.*

Ah! ah! à bas! à bas!

Air : *de la belle Bouchère.*

Ici vraiment, quel affreux esclavage,
Chacun de nous,
Tout bas enrage
Du sort qui nous engage.
Plaisir, bonheur, voluptés du jeune âge,
Instants si doux,
Vous fuyez tous
A l'aspect des verroux

LE PRINCE.

Grâce à la volonté de l'empereur, mon frère,
Sévère
Malgré titre et blason
Je me trouve en prison,
Dans cet endroit maudit, dans cette forteresse
Tristesse,
Pour moi plus de gaîté
Et plus de liberté.

REPRISE.

LE PRINCE.

C'est une horreur!.. une indignité!.. c'est de la tyrannie!.. nous empêcher de nous promener sur les murs... à califourchon!..

PHILIPPS.

Maudits lansquenets!

LE PRINCE.

Les imbécilles!.. nous faire descendre au meilleur moment!.. quand je commençais à apercevoir cette jolie petite faneuse qui se trouvait juste... là... en face de nous dans les champs... c'est si joli, une femme!.. ah! margrave de Hesse! ministre maudit! qui veut m'empêcher de regarder les femmes!.. infâmes lansquenets!.. à propos, qui est-ce qui a reçu les coups de hallebarde qu'on m'a donnés tout-à-l'heure!

TOUS, *riant.*

C'est César...

LE PRINCE, *riant.*

J'en étais sûr... il est toujours là au bon moment.

CÉSAR, *en dehors.*

Oh! là! là! oh! là! là!

TOUS.

Le voilà! le voilà!

CÉSAR, *entrant.*

Aïe! holà! là! vil sicaire, va!

LE PRINCE, *riant.*

Ah! ah! mon pauvre César!

CÉSAR.

Juste... à la naissance des reins... oh! là! là!

LE PRINCE, *gaîment.*

Allons, allons! la petite faneuse valait bien cela... quelle tournure!..

CÉSAR, *avec humeur.*

Je n'ai rien vu... je n'ai fait que sentir... ah!

LE PRINCE.

Finiras-tu?.. ne dirait-on pas qu'on l'a écorché?

CÉSAR.

Entre nous, je le crois...

LE PRINCE.

Allons, assez, tu m'impatientes... si tu te plains encore, prends garde... je ferai le diable aujourd'hui.

CÉSAR.

Et c'est moi qui goberai...

LE PRINCE, *riant.*

Les patoches...

PHILIPPS.

C'est ton droit... tu es le dernier arrivé.

CÉSAR.

Mais il n'en viendra donc pas un, mon Dieu!.. un petit, un tout petit... haut de ça... un avorton.

LE PRINCE.

Peut-être... Alix me demandait dernièrement...

CÉSAR, *soupirant à part.*

Ah! Alix...

PHILIPPS.

Mais où est-elle donc cette petite?..

LE PRINCE.

C'est vrai... sa vue me fait toujours un plaisir...

CÉSAR.

Vous avez tort, prince... elle est laide... elle a le nez... considérable... et rubicond... et puis je crois qu'elle louchotte...

LE PRINCE.

Par exemple, le plus joli minois de fillette... dans le genre de la faneuse... Oh! la faneuse... je la reverrai... je lui parlerai... je lui...

PHILIPPS.

Et les lansquenets...

LE PRINCE.

César est là...

CÉSAR.

Merci, Monseigneur... (*A part.*) Quel amour de prince, comme je te souhaite une bonne petite fièvre .. très dangereuse, à toi!..

LE PRINCE.

Ah! ministre damné! tu veux, dans l'intérêt de ta politique, me marier malgré moi... avec une femme laide, bien sûr... Tu me cloîtres pour que je te cède... dans ce château-fort... séparé de Vandernott, mon bon précepteur... prisonnier aussi sans doute... loin de moi.. mais je te résisterai, margrave; je resterai garçon... pour te faire endèver... toi et mon frère l'empereur... pour monter sur les murailles de ma prison.. pour embrasser les faneuses... pour chasser les lansquenets...

CÉSAR.

Ah!.. ça retombera encore sur mon dos...

LE PRINCE.

Au large, drôle! à bas les lansquenets!

TOUS.

A bas les lansquenets!..

LE PRINCE.

Air : *de Grisar* :

A nos gardiens, à nos tyrans
Déclarons une rude guerre,
Que tous ces manants,
Voient à leurs dépens,
Que nous ne sommes plus enfants.
Brisons leurs grilles, leurs verroux,
Affrontons gaîment leur colère,
Culbutons les tous,
Sens dessus, dessous,

Soyons les maîtres chez nous.
Dans ces murs, notre territoire,
Plus de captivité,
Rien ne conduit à la victoire,
Comme la liberté!
Mettons, des geoliers, des soldats,
la cohorte
A la porte;
Prenons avec éclats,
Nos ébats,
Soldats,
A bas.

TOUS, *reprise de*

Mettons, des geoliers, etc., etc.

TOUS LES MENINS *criant.*

A bas les lansquenets.

LE PRINCE.

Silence... notre gouverneur... Kornig.

SCÈNE V.

LES MÊMES, KORNIG

KORNIG, *à lui-même en entrant.*

S'il m'aime, je suis perdu!

LE PRINCE, *à part.*

Oui, c'est cela... il ne faut pas qu'il soupçonne nos projets de révolte... (*Haut et courant à Kornig qu'il embrasse.*) Ah! mon bon maître Kornig!..

KORNIG.

(*Se débattant.*) Monseigneur... monseigneur... voulez-vous bien finir... cette tendresse...

LE PRINCE.

Tenez, Kornig, je vous détestais...

KORNIG, *vivement.*

Il n'y a pas de mal à cela... les sentiments sont libres...

LE PRINCE, *continuant.*

Parce que vous avez remplacé mon bon Wandernott... Mais à présent... c'est singulier... je sens que je vous aime presqu'autant que lui!

KORNIG, *vivement, à part.*

Mais il faut qu'il me prenne en grippe, en horreur. . en abomination...-si je pouvais savoir ce qui peut lui être agréable pour le lui refuser... tout net...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GABRIELLE, *en homme*, ALIX.

ALIX *à Gabrielle, au fond.*

Allons, Mademoiselle, allons, du courage! ça ira tout seul...

TOUS.

Ah! Alix!..

LE PRINCE, *vivement.*

Alix!.. (*il veut courir à elle ; Kornig le retient.*

KORNIG.

Eh bien!.. eh bien! Monseigneur, que dirait le margrave!

LE PRINCE, *frappant du pied avec rage.*

Toujours le margrave!

CÉSAR, *à part, regardant Alix.*

C'est elle!.. (*il soupire*) Oui!..

KORNIG, *à Alix.*

Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi, pécore?

ALIX.

Maître Kornig, c'est mon cousin... mon cousin Guriel que je vous amène.. pour que vous le fassiez entrer dans les menins.

CÉSAR, *à lui-même et joyeux.*

Un nouveau!..

ALIX *à Kornig.*

J'ai votre promesse.

KORNIG.

Eh bien! garde-la... je ne t'en empêche pas.

CÉSAR.

Bah! maître Kornig, bah! laissez-vous aller... il a l'air d'avoir des dispositions... faut pas négliger ça...

KORNIG.

Tais-toi, imbécile!

LE PRINCE.

Maître Kornig a raison..(

KORNIG, *à part.*

Comment?

LE PRINCE.

Il me déplaît, ce petit... (*à Alix*). Allons, va-t'en avec ton cousin... je serais désolé qu'il privât César des émoluments de sa charge... (*à part*) Pauvre enfant!.. (*Alix remonte la scène avec Gabrielle*).

KORNIG, *à part.*

Ah! l'arrivée de ce petit bonhomme vous contrarierait, Monseigneur.. (*Haut*). Un instant... si je t'ai promis...

ALIX, *revenant vivement.*

Vous l'acceptez?

CESAR, *à part.*

Bravo!

KORNIG, *à lui-même.*

Il est vexé.

LE PRINCE, *à lui-même.*

Tiens, tiens.. je désire.. il refuse... eh bien, mais en ne voulant pas, j'aurai.

KORNIG.

Monseigneur, il est temps de prendre votre leçon. (*Il se place à la table de marbre ; pendant ce temps, le prince attire à lui les menins dans un coin opposé.*

LE PRINCE, *bas aux menins.*

Messieurs, et toi aussi Guriel... tu es des nôtres, maintenant... il s'agit de faire déguerpir ces horribles lansquenets... voyons, par quel moyen... (*Ils causent bas*).

ALIX, *bas à Gabrielle.*

Maintenant, faut chercher comment nous pourrons prévenir M. de Blenstad.

GABRIELLE, *de même.*

Oui, comment...

ALIX, *de même.*

Je ne sais pas... En attendant, je vais faire disparaître vos habits de femme qui sont restés dans la bibliothèque. (*elle sort vivement par le fond*).

SCENE VII.

LES MÊMES, moins ALIX.

KORNIG, *très haut.*

Monseigneur... Tacite vous attend... nous allons, expliquer du Tacite...

LE PRINCE, *vivement.*

Tacite!.. mon auteur favori... Oh! maître Kornig, vous êtes d'une bonté aujourd'hui!..

KORNIG, *à part.*

Ah! ça mais... J'ai donc un guignon d'enfer!

LE PRINCE, *continuant.*

Tacite!.. mais Wahdernott ne m'en parlait que deux fois l'an.

KORNIG, *à part.*

Je ne lui en parlerai plus qu'à sa fête...

LE PRINCE, *continuant.*

Il m'ennuyait avec sa politique... (*à part.*) Quelle idée!.. (*Haut.*) Vous serez gouverneur de place, un jour, me disait-il... Il faut apprendre les ordres à donner aux soldats. . savoir comment on fait changer une garnison...

KORNIG, *fermant le livre vivement.*

Eh! le feld maréchal avait raison, Monseigneur... et nous allons...

LE PRINCE, *vivement.*

Nous occuper du changement des garnisons peut-être?

KORNIG, *appuyant.*

Certainement.

LE PRINCE, *feignant l'indignation.*

Oh!.. (*Il se lève.*)

KORNIG.

Ah! vous faites la moue, Monseigneur... César, tendez la main...

CESAR, *vivement.*

Mais ce n'est plus à moi, c'est au petit...

KORNIG, *sévèrement.*

Tendez la main...

CÉSAR, *obéissant, Kornig le frappe.*

Aïe ! aïe!.. mais c'est au petit...

KORNIG.

Tiens, c'est vrai !.. quand on veut faire changer une garnison...

LE PRINCE, *bâillant.*

Ah !..

CÉSAR, *bâillant.*

C'est à avaler sa langue.

KORNIG, *à lui-même, joyeux, et bâillant aussi.*

Il bâille... Je le fais bâiller... (*Haut.*) On écrit un ordre ainsi conçu ; mais regardez-donc, Monseigneur... moi... Karl, Fritz, Job, Kornig, conseiller aulique... et pour le présent gouverneur du château de...

GABRIELLE, *vivement.*

Hohenlohe.

LE PRINCE, *vivement.*

Non !

KORNIG, *s'entêtant.*

Si !.. Hohenlohe... celui où nous sommes... (*Il écrit.*) Hohenlohe donne ordre aux lansquenets de quitter la garnison à l'instant même.

LE PRINCE, *se levant.*

Assez ! assez !

GABRIELLE, *vivement.*

Pour aller remplacer l'impérial Brandebourg qui viendra à Hohenlohe...

LE PRINCE, *à lui-même, regardant Gabrielle.*

Tiens ! tiens ! tiens !

KORNIG, *qui a écrit.*

Certainement... il a raison le petit... (*à part.*) Il est gentil cet enfant... (*Haut,*) Et l'on signe...

LE PRINCE, *qui s'est approché, enlève le papier aussitôt qu'il est signé.*

Oh ! finissez de grâce... (*Il froisse le papier.*)

KORNIG.

César, tendez la main... (*Il le frappe.*)

CÉSAR.

Mais, ce n'est plus à moi, c'est au petit...

KORNIG.

Il est gentil cet enfant, le prince est furieux.. il me déteste. Allons chercher un Quinte-Curce... pour l'achever... avec un peu de Cicéron..,

ENSEMBLE.

TOUS LES JEUNES GENS.

Air : *de l'amour à l'aveuglette.*

Ah ! je sens mon cœur,
Battre de bonheur,
Profitons de l'erreur
De notre précepeur
Moment enchanteur,
Il est, quel honneur !
Pris au piège trompeur!
Je suis vainqueur.

KORNIG.

Ah ! je sens mon cœur
Battre de bonheur,
Il me prend en horreur
Moi, son vieux précepteur!
Moment enchanteur
Ils sont, quelle erreur,
Pris au piège trompeur :
Je suis vainqueur.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE VIII.

LE PRINCE, GABRIELLE, CÉSAR, MENINS, *puis* ALIX.

(*Le prince qui, tout en faisant la moue, a regardé sortir le précepteur, se met à sauter dès qu'il a disparu.*)

LE PRINCE.

Victoire !.. nous sommes maîtres de la citadelle.

ALIX, *qui est entrée, bas à Gabrielle.*

Les habits sont enlevés...

LE PRINCE, *l'apercevant.*

Alix !.. (*Il court à elle et l'embrasse.*)

ALIX, *se défendant.*

Monseigneur...

LE PRINCE.

Ne remue pas, je t'embrasse une fois pour toi... (*Il l'embrasse.*)

CÉSAR, *indigné.*

Oh !

LE PRINCE, *vivement.*

La seconde pour moi... (*Il l'embrasse.*)

CÉSAR, *outré.*

Ah !

LE PRINCE.

Une troisième pour ces messieurs. (*Il l'embrasse encore.*)

CÉSAR, *exaspéré.*

Oh ! ah ! il s'en donne, il ne se refuse rien.

LE PRINCE.

Tu vas porter cet ordre au capitaine.

ALIX.

Pour chasser la garnison ?

GABRIELLE, *vivement.*

Et faire venir l'Impérial Brandebourg.

LE PRINCE, *à part, regardant Gabrielle.*

Encore le régiment de Brandebourg.

ALIX, *en sortant par le fond.*

Soyez tranquille, Monseigneur, je vas les faire décamper.

CÉSAR, *à lui-même.*

Trois fois !.. et à tort et à travers... oh ! les nerfs...

LE PRINCE, *vivement.*

Vous tous, Messieurs, visitez l'arsenal du château... emparez-vous des armes, et dès que la garnison sera partie, occupez les postes,

garnissez les remparts. Car, s'il le faut, vive Dieu! nous soutiendrons un siège! Aux armes!

TOUS LES MENINS.

Air : *du loup dans la bergerie.*

Aux remparts (*bis*)
Allons de toutes parts
Et grimpons sans retard,
Comme de vrais lézards;
Dard dard, dard, dard,
Mais si tambour battant
Arrivait à l'instant,
Un autre régiment
Attaquons vaillamment
Pan!

Aux armes! (*Ils sortent bruyamment*).

SCENE IX.

CÉSAR, LE PRINCE, GABRIELLE, *puis* ALIX.

LE PRINCE, *redescendant la scène.*

Une révolte, me voilà dans mon élément. Je vais mériter des punitions pour au moins quinze jours.

CÉSAR, *gaîment.*

Bah!.. faut bien s'amuser quand on est jeune.

LE PRINCE, *à César.*

C'est un peu pour toi, ce que j'en fais, César.

CÉSAR.

Allons donc! Et le règlement?.. C'est le petit qui a droit, comme dernier arrivé, à toutes les punitions.

LE PRINCE, *à Gabrielle.*

C'est ma foi vrai! Mon pauvre Guriel... le règlement...

GABRIELLE, *effrayée.*

Mais quelles punitions?

CÉSAR.

Des misères, des pages à copier, des pataches, du pain sec... (*d'un ton palliatif.*) avec de l'eau!..

LE PRINCE, *gaîment.*

Ah! lorsque j'étais enfant! c'était plus grave...

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Il parait que dans mon jeune âge,
Quand je n'avais pas été sage
La correction aux menins
Ne se donnait pas dans les mains;
Pour rappeler la pénitence
Sur eux, on gravait la sentence,
S'ils l'oubliaient un seul instant,
Ils y pensaient en s'asseyant.

N'est-ce pas, César?

CÉSAR.

Oui, prince. (*à part.*) Quels souvenirs cuisants!.. et nombreux!..

ALIX, *rentrant.*

Monseigneur, les lansquenets font déjà leurs paquets.

LE PRINCE.

Bravo! pour cette bonne nouvelle, il faut que je t'embrasse.

CÉSAR, *le retenant.*

Prince, modérez-vous, ça pourrait vous faire du mal... c'est très échauffant, cet exercice-là.

ALIX, *bas, à Gabrielle.*

Mamz'elle, si vous saviez...

GABRIELLE.

Quoi?

ALIX.

Votre mantelet, je l'ai oublié... il est resté dans la bibliothèque.

GABRIELLE.

Ah! mon Dieu!..

CÉSAR, *regardant à gauche*

Oh! les voilà tous qui ont pris des épées, des piques, des pertuisanes .. Et moi je n'en ai pas! Hé! Philipps, y en a-t-il encore? (*Il sort à gauche en courant.*)

SCENE X.

LE PRINCE, GABRIELLE, ALIX, KORNIG.

KORNIG, *sortant du pavillon.*

Horreur! abomination des abominations!..

LE PRINCE, *gaîment.*

Maître Kornig!

ALIX, *bas, à Gabrielle.*

Nous sommes prises.

KORNIG, *furieux.*

Monseigneur, qu'est-ce que c'est que cela? (*Il lui présente une mante de femme.*)

LE PRINCE, *gaîment.*

Ça... c'est un mantelet de femme.

KORNIG, *outré.*

De femme... trouvé par moi dans la bibliothèque... où vous seul, monseigneur, avez le droit d'entrer...

LE PRINCE, *à part.*

Une femme... ici...

KORNIG.

Quelle est-elle, monseigneur? répondez... son nom?

LE PRINCE.

Air: *Restez. troupe jolie.*

Ah! que demandez-vous, mon maître,
Vous voulez connaître son nom;
Mais ce serait la compromettre,
Non, je ne le dirai pas, non,

N'y comptez pas mille fois, non.
Mon silence doit vous suffire,
La nommer serait par trop bas,
Jamais on ne me fera dire
(*à part*) Un nom que je ne connais pas.

KORNIG, *par réflexion.*

Oh! quelle idée!.. cette petite que ce matin j'ai vu rôder... (*A Alix.*) Mademoiselle... connaissez-vous ce vêtement?

ALIX, *embarrassée.*

Moi?.. maître Kornig...

KORNIG.

Serpent que tu es!

ALIX.

Maître Kornig...

GABRIELLE, *bas, à Alix.*

Tais-toi...

LE PRINCE, *voyant le mouvement de Gabrielle.*

C'est singulier...

KORNIG.

Je te chasse du château, petite drôlesse...

ALIX.

Maître Kornig, je vous jure...

GABRIELLE, *bas, à Alix.*

Silence!

LE PRINCE, *voyant encore le mouvement de Gabrielle.*

Encore!

KORNIG.

Sors de ma présence, fille éhontée!

ALIX, *bas, à Gabrielle.*

Ah! mamzelle, si c'était pas pour vous... (*Haut.*) Maître Kornig, je... je... je... (*Pleurant à chaudes larmes et sortant à droite.*) Hi! hi! hi! hi! si j'avais fait quelque chose encore, ça me serait égal!

KORNIG.

Monseigneur, le grand conseiller Joseph se ranstruit.

LE PRINCE, *vivement.*

Tant mieux! ça ne peut pas lui faire de mal!

KORNIG, *hors de lui.*

Et quant à vous, monseigneur, quant à vous... vous serez puni... vous serez... comme lorsque vous étiez enfant... car vous n'êtes que cela, entendez-vous... je vais chercher les instruments ad hoc... (*à part.*) s'il peut me voir en face après ça... ma foi...

SCENE XI.

LE PRINCE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Ah! monseigneur, que je vous plains!

LE PRINCE, *avec intention.*

Allons, franchement .. ma conduite mérite bien une petite correction...

GABRIELLE, *vivement.*

Comment, monseigneur, vous osez prétendre qu'Alix...

LE PRINCE, *avec intention.*

Moi... du tout... par exemple... tu sens bien que je n'avouerai jamais.... la maladroite aussi, qui va s'aviser d'oublier cette maudite capuche!

GABRIELLE, *indignée.*

Mais cela n'est pas...

LE PRINCE, *avec intention.*

Ah! pardon! mon pauvre Guriel... c'est ta cousine, je l'oubliais.

GABRIELLE, *avec entraînement.*

Mais elle est innocente, monseigneur, vous le savez bien... Alix, cette nuit, a toujours été...

LE PRINCE.

Avec moi!

GABRIELLE.

Avec moi!

LE PRINCE, *tout-à-coup.*

Ah!

GABRIELLE, *à part.*

Qu'ai-je dit?

LE PRINCE.

Ah! mons Guriel... mauvais sujet... je te fais mes compliments... eh! mais, j'y pense, jamais châtiment ne se trouvera mieux mérité...

GABRIELLE.

Plaît-il?

LE PRINCE.

Eh oui... cette punition...

GABRIELLE, *inquiète.*

Quelle punition?

LE PRINCE.

Dont vient de parler Kornig... comme lorsque j'étais enfant... tu sais bien... c'est toi que ça regarde...

GABRIELLE.

Moi!..

LE PRINCE.

Oui, comme dernier arrivé... j'en suis fâché, d'honneur... j'eusse préféré que ce fût César...

GABRIELLE, *vivement.*

Ah! Monseigneur...

LE PRINCE.

Je n'y puis rien... le réglement...

ENSEMBLE.

Air : *de Doche.*

LE PRINCE.

Quelle frayeur extrême,
L'agite en ce moment.
Faut-il à l'instant même
Apaiser son tourment.

GABRIELLE.

Quelle frayeur extrême,
M'agite en ce moment
Fuyons à l'instant même
Pour calmer mon tourment.

LE PRINCE.

Mais on vient, je te laisse,
Ici, remplace-moi,
Recueille sans faiblesse
Les profits de l'emploi.

REPRISE.

GABRIELLE.

Quelle frayeur extrême
M'agite en ce moment,
Fuyons à l'instant même
Pour calmer mon tourment.

LE PRINCE, *en sortant.*

Quelle frayeur extrême
L'agite en ce moment,
Pensons à l'instant même
A calmer son tourment.

KORNIG, *en entrant.*

Quelle fureur extrême,
M'agite en ce moment,
Songeons à l'instant même,
Au juste châtiment.

(*Le prince s'éloigne vivement. Gabrielle va pour s'esquiver, Korning l'arrête.*

GABRIELLE.

De grâce...

LE PRINCE.

Voyons, parle... la mante était à une femme... que tu connais... beaucoup...

GABRIELLE, *interdite.*

Monseigneur...

LE PRINCE, *vivement.*

Oui, oui, n'est-ce pas... oh! ne crains rien... maintenant je te sauverai. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

KORNIG, GABRIELLE.

KORNIG.

Ah! ah! te voilà, Guriel... à ton poste... tu ne te fais pas tirer l'oreille, au moins, toi... j'aime ça... tu peux te vanter de ne pas être malheureux, mon garçon... pour ton début, tu tombes justement sur ce qu'il y a de mieux.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu!

KORNIG.

Un peu de courage, mon ami, ce n'est qu'un moment à passer...

GABRIELLE, *à part.*

Et il ne revient pas.

KORNIG.

Allons donc, pas d'enfantillage.

GABRIELLE.

N'approchez pas.

KORNIG.

Ne fais donc pas tant de façons, que diable! c'est l'affaire d'un instant.

ALIX, *entrant par le fond.*

Maître Kornig?

KORNIG.

Encore toi...

ALIX.

Un courrier qui vient de repartir m'a remis ces dépêches...

KORNIG, *prenant le paquet.*

Du grand conseiller Joseph.

GABRIELLE, *bas, à Alix.*

Cherche monseigneur... dis-lui qu'il vienne ici tout de suite... il le faut.

ALIX.

Mais...

GABRIELLE.

Va donc!.. c'est pressé!..

ALIX, *bas et sortant vivement.*

Oui, Mamzelle...

KORNIG, *à Gabrielle.*

Je suis à toi, mon ami, ne t'impatiente pas. (*lisant*) Que vois-je... le margrave de Hesse change de politique... Il faut que je fasse toutes les volontés du prince Conrad... qu'il m'aime à l'adoration... et j'allais accommoder Monseigneur... dans la personne de ce pauvre garçon... Changeons de batterie... je vais le récompenser...

GABRIELLE, *à part.*

Comme il me regarde...

ENSEMBLE.

Air : *de Donizetti*

KORNIG.

Changeons de tactique
Un moment ici,
Car la politique
Le veut aujourd'hui.
Plus le moment s'avance,
Plus je lis dans son cœur,
Franchement, je le pense
Je crois qu'il avait peur.

GABRIELLE.

Quel instant critique!
Je me trouve ici
De la politique
Victime aujourd'hui.
Plus le moment s'avance,
Plus je sens dans mon cœur,
La crainte et la souffrance,
Ah! je tremble de peur.

KORNIG.

Allons, Guriel, viens ici, je te prie

GABRIELLE.

Jamais, jamais

KORNIG.

Pourquoi donc avoir peur.

GABRIELLE,

N'approchez pas, ou bien je crie...

KORNIG.

Viens donc, enfant, viens, c'est pour ton bonheur.

GABRIELLE.

Au secours!.. à moi!.. à moi!..

(*Tous les menins en armes, accourent à ses cris sur le théâtre.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE PRINCE, CÉSAR, LES MENINS.

(*César, recouvert d'une vieille armure et la visière baissée, se tient immobile au fond.*)

REPRISE.

KORNIG.

Changeons de tactique.

GABRIELLE.

Quel instant critique!

TOUS LES AUTRES.

Changeons de tactique,
En avant ici,
Que chacun s'applique
A vaincre aujourd'hui.

TOUS LES MENINS.

A bas Kornig!

LE PRINCE, *gaîment.*

Rendez-vous, maître Kornig!

KORNIG.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LE PRINCE.

Une insurrection... pas davantage.

GABRIELLE, *à part.*

Allons retrouver Alix... (*Elle sort en courant à gauche.*)

LE PRINCE, *gaîment.*

Ah! maître Kornig, vous nous défendez de monter sur les murs, de regarder les faneuses... vous nous infligez des punitions d'enfant... Chacun son tour, morbleu! nous allons vous rendre... ce que vous vouliez nous donner.

KORNIG.

A moi! jour de Dieu!

LE PRINCE.

Vous êtes notre prisonnier...

TOUS.

Oui! oui! oui!

KORNIG.

Prisonnier de ces marmousets.

LE PRINCE.

Maître Kornig, vous offensez notre armée.

KORNIG, *appelant.*

Lansquenets!.. à moi!.. à moi!..
(*On entend des fanfares*)

LE PRINCE, *riant.*

Les voilà qui vous répondent.

KORNIG.

Comment?

LE PRINCE.

En sonnant le départ... (*riant*) par votre ordre.

KORNIG, *troublé.*

Mon ordre?

LE PRINCE, *riant.*

Vous rappelez-vous la leçon de politique?

Air : *de Julie.*

Avec talent, lorsqu'ainsi l'on professe,
On fait fortune, ô mon cher précepteur,
Je vois d'ici le margrave de Hesse
De mes succès vous donner tout l'honneur.
Vous m'appreniez sans relâche et sans trêve
Comment on fait changer les garnisons,
J'ai profité mon cher de vos leçons
Ne suis-je pas un bon élève

(*On entend de nouveau des fanfares.*)

Voilà mon cher le fruit de vos leçons,
Je suis, je crois, un bon élève.

KORNIG, *à lui-même.*

Je suis roué!

LE PRINCE

Allons!.. pas de résistance... nous allons procéder... (*Lui arrachant les verges de sa poche.*) Voilà justement.

KORNIG, *se débattant.*

Jamais!.. jamais!.. à mon âge!..

LE PRINCE, *riant.*

Voyons, calmez-vous, pauvre maître; on vous fait grâce.

TOUS. *étonnés, et se parlant à voix basse.*

Grâce!..

LE PRINCE.

Ah! je suis un singulier conspirateur, moi... Si j'ai pris les armes, c'est pour avoir ma liberté, mais non pas pour attenter à celle des autres... Allez en paix, mon bon vieux précepteur... et nous autres aux remparts!
(*Il veut sortir.*)

CÉSAR, *lui barrant le passage.*

On ne passe pas! Vous êtes notre prisonnier.

TOUS LES MENINS.

Oui!.. oui!..

KORNIG, *à part.*

Voilà l'histoire des révolutions!

LE PRINCE, *impatienté.*

Que voulez-vous de moi, Messieurs?

CÉSAR.

Que vous receviez une bonne fois pour votre compte... les punitions que nous avons reçues pour vous.

Air : *Ecu de 6 francs.*

Nous ne voulons plus de patoches,
Non mon seigneur, et vos menins,
Ne veulent plus à vos bamboches,
Comme des sots prêter les mains. (*bis.*)
Chacun de nous, ici se lasse
Pour votre compte il est bien temps,
De recevoir des châtiments,
Qu'on ne peut supporter en face.

LE PRINCE.

Monsieur César...

KORNIG, *à part.*

Il paraît qu'il faut que quelqu'un y passe...

LE PRINCE.

Allons! j'ai donné des verges... pour...

CÉSAR.

Justement pour ça... ça vous apprendra à laisser traîner dans la bibliothèque... des mantes de femmes... O Alix... moi qui n'osais te regarder de peur d'altérer ta candeur... Maître Kornig à la besogne!..

TOUS LES MENINS.

Oui!.. oui!..

CÉSAR.

Moi, je me poste dans cette allée, je surveille.

ENSEMBLE.

TOUS LES MENINS.

Air: *des noces de Jocrisse.*

Marchons au pas, que l'on s'avance,
S'il le faut, faisons résistance,
Et qu'au premier son du tambour
Chacun s'apprête
A tenir tête
Au régiment de Brandebourg.

LE PRINCE, KORNIG,

Ils vont au pas, chacun s'avance
Pour ici faire résistance
Dès le premier son du tambour
Chacun s'apprête
A tenir tête
Au régiment de Brandebourg.

(*Les Menins sortent, César se promène au fond.*)

SCENE XIV.

KORNIG, LE PRINCE, CÉSAR, *au fond.*

KORNIG, *à lui-même.*

Et le grand conseiller Joseph qui m'ordonne de me faire aimer... joli moyen!..

LE PRINCE, *à lui-même.*

Comment me tirer de là?.. oh? Kornig n'osera jamais... puis, ne le sais-je pas par cœur, je n'ai qu'à désirer quelque chose pour qu'il fasse le contraire de mes volontés... c'est un moyen, ça... et puiqu'il m'a réussi ce matin...

KORNIG.

Eh bien! Monseigneur .. vous avez entendu... on m'ordonne de...

LE PRINCE.

Que voulez-vous... c'est un petit malheur...

KORNIG, *stupéfait.*

Comment, Monseigneur... ça ne vous contrarierait pas trop... Oh! si j'avais su ça plutôt!..

CÉSAR.

Je vais agir en conscience, à tour de bras!

LE PRINCE.

A tour de bras!

KORNIG.

Je vais chercher quelque chose de solide... (*Montrant les verges qui sont à terre*). Plus fort que ça. (*Il entre dans le pavillon.*)

LE PRINCE, *l'enfermant dans le pavillon.*

Plus fort que ça!.. ah! le vieux scélérat!... Mais qu'est-ce qu'il a donc à présent?.. il n'est plus le même que ce matin.

CÉSAR.

Eh bien! il s'en va.

KORNIG, *dans le pavillon.*

Monseigneur, ouvrez-moi... ça va aller on ne peut mieux.

LE PRINCE.

Va-t-en au diable!

SCÈNE XV.

LE PRINCE, CÉSAR.

LE PRINCE.

Maintenant... hors d'ici.

CESAR.

Halte-là!

LE PRINCE.

César...

CÉSAR.

Oui, César.. dont vous avez détruit le bonheur cette nuit, dans la bibliothèque, avec Alix...

LE PRINCE.

Erreur, mon pauvre César..

CESAR.

Mais le mantelet?..

LE PRINCE.

Appartenait à une autre femme.

CESAR.

Tarteiffle! et moi qui ai cru... Alix.. ma voix t'appelle..

LE PRINCE.

Eh! cours donc après elle.. car maître Kornig l'a chassée.

CESAR.

Ah! je vais.. (*Fausse sortie*). Malpeste!.. et notre affaire..

GABRIELLE, *arrivant en cherchant.*

Où peut-elle être, cette Alix?..

CESAR.

Guriel!..

LE PRINCE, *à part.*

La voilà..

CESAR *à Gabrielle, en lui remettant la poignée de verges.*

Ah! c'est toi, petit?... tu donneras à Monseigneur ce qu'il te demandera.. (*Courant par le fond*) Alix.. Alix!..

SCENE XVI.

GABRIELLE, LE PRINCE.

GABRIELLE.

Qu'y a-t-il donc?

LE PRINCE.

Que je suis la victime d'une contre-révolution... je n'ai plus ici d'ordres à donner, j'en reçois... et je suis condamné à subir...

GABRIELLE, *vivement et jetant les verges au loin.*

Ah! mon Dieu! monseigneur...

LE PRINCE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

Air : *Artiste.*

Tu pâlis, il me semble,
Oh! quelle émotion.
Comment c'est lui qui tremble
Pour la punition.
Que ton cœur se ranime!
O prodige nouveau!
Aujourd'hui, la victime
Fait trembler le bourreau
Faut-il que la victime
Rassure le bourreau.

(*Il le prend par la main.*)

GABRIELLE.

Laissez-moi!

LE PRINCE.

Pas avant que tu ne m'aies dit le nom de l'inconnue au mantelet...

GABRIELLE, *avec résolution.*

Monseigneur, c'est la fiancée de maître Kornig...

LE PRINCE.

Mon précepteur!.. ah! parbleu! le tour est charmant!.. (*L'embrassant.*) Tiens, Guriel, tu l'embrasseras de ma part!..

GABRIELLE.

Finissez, par grâce! *On entend quelques coups de feu*). Ah! je suis sauvée...

LE PRINCE.

Qu'est-ce cela?

GABRIELLE.

Ce sont eux... les voilà... le régiment de Brandebourg...

LE PRINCE.

Ils assiègent le château...

GABRIELLE.

C'est lui!..

LE PRINCE.

Qui, lui?

GABRIELLE.

Leur capitaine... Albert de Blenstad, mon cousin!

LE PRINCE, *d'un ton piqué.*

Ton cousin... ah! ah! j'y suis... le rival heureux de maître Kornig...

GABRIELLE.

Et le plus zélé de vos partisans... qui est prêt à donner sa vie pour votre service, Monseigneur...

LE PRINCE, *avec noblesse.*

Assez, Guriel, assez... Dis de ma part à l'inconnue de la capuche, que le prince Conrad la remercie d'aimer ainsi fidèlement un de ses bons et loyaux serviteurs.

GABRIELLE.

Ah! Monseigneur... (*Bruit d'arquebusade*)

LE PRINCE.

Mais ces pauvres enfants, vaillamment postés sur les remparts... s'il leur arrivait malheur... (*écrivant sur des tablettes*). Ah! tiens, Guriel... ce mot... jeté... par dessus les bastions... au capitaine Albert de Blenstad... qu'il leur fasse peur, je le veux bien... mais seulement avec de la poudre...

GABRIELLE.

Ah! prince... (*elle lui baise la main*). Je vous aime bien, maintenant... (*elle sort vivement par le fond*).

SCÈNE XVII.

LE PRINCE, ALIX, puis CÉSAR.

ALIX, *entrant et appelant Gabrielle qui sort du côté opposé.*

Mamzelle, mamzelle... les soldats vont pénétrer dans le château...

LE PRINCE *la saisissant par derrière.*

Je te défendrai, moi... rassure-toi...

ALIX.

Qu'est-ce que vous faites donc là, Monseigneur?

LE PRINCE.

Je te rassure.

ALIX.

Vous m'embrassez...

LE PRINCE, *la pressant.*

Ah! décidément, c'est très gentil, une femme!

CÉSAR, *entrant en criant.*

Qu'est-ce que vous faites donc là-bas?..

LE PRINCE ET ALIX.

César!..

CÉSAR.

Oui, César, qui a reçu une balle dans l'endroit de ce matin... où l'on m'a hallebardé... voilà une place qui a du malheur... aïe!.. aie! Alix... quelque chose... un siège... un tabouret...

SCENE XVIII.

LES MÊMES, KORNIG, GABRIELLE, MENINS, *entrant en se sauvant.*

CHOEUR.

Air : *du loup dans la bergerie.*

Battons en retraite,
Oui notre défaite,
Est vraiment complète.
Quel malheur!
Fuyons tout de suite
A notre poursuite
Accourt au plus vite,
Le vainqueur.

KORNIG.

Enfin, plus d'alarmes,
Car je les tiens tous.
Messieurs, bas les armes,
Menins, rendez-vous!

REPRISE.

KORNIG, *à la cantonade.*

Ah! ah! capitaine, emparez-vous de toutes les issues...

GABRIELLE, *bas, à Alix.*

Il est là, je l'ai vu...

KORNIG, *aux Menins.*

Et vous, autres drôles, ne bronchez pas... ou sinon... (*au prince.*) Prince, la victoire est à nous... malgré le danger... j'ai assisté au combat... de mon observatoire... et j'attends vos ordres pour les punir tous sévèrement...

LE PRINCE, *montrant Gabrielle.*

Excepté pourtant mademoiselle de Blenstad!

KORNIG.

Ma fiancée, mademoiselle de... sous des habits d'homme... (*Avec éclat.*) Allez-vous faire épouser ailleurs, mademoiselle!..

GABRIELLE, *joyeuse.*

Il renonce à ma main!..

ALIX.

Et à votre fortune!..

UN SOLDAT, *apportant un pli.*

De la part du grand conseiller Joseph!

KORNIG, *effrayé.*

Du grand conseiller!

LE PRINCE *lui prend le papier et lit.*

« Mon cher Kornig, votre présence d'esprit « vient de sauver l'empire et le margrave... « en faisant changer de garnison le régiment « de Brandebourg, vous avez fait avorter une « conspiration... »

KORNIG, *stupéfait.*

Ah bah! est-ce que je serais un profond politique.

LE PRINCE, *lisant toujours.*

Que vois-je... « Surveillez toujours soigneu- « sement votre élève, car nous savons de « bonne part que le feld-maréchal Wander- « nott, quoique malade à la citadelle de Spitz- « berg, cherche encore à entretenir par lettres « la résistance du prince contre les projets « de mariage formés sur lui par le margrave « de Hesse... » (*parlé.*) Wandernott, mon ami .. malade à la citadelle... et je l'ignorais... Maître Kornig?

KORNIG.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Faites savoir au margrave de Hesse que le prince Conrad, votre élève, signera son contrat de mariage, le jour où le feld-maréchal Wandernott sortira de prison.

CÉSAR.

Il se marie aussi!.. ah! ça mais, je brûle de faire comme tout le monde, moi!.. Alix... sois mon épouse... veux-tu? aïe...

ALIX, *à Gabrielle.*

Par exemple... un mari qui ne peut pas bouger, et puis, il n'a rien...

LE PRINCE.

Si fait... je le ferai cornette dans le régiment de Brandebourg.

CHŒUR.

Air *du loup dans la bergerie.*

Ici, plus de chagrin, de gêne,
Espérons un doux avenir,
Nous avons éloigné la peine
Nous ferons naître le plaisir.

LE PRINCE.

Air : *les anguilles.*

Messieurs, le margrave de Hesse
Me charge de vous prévenir,
Que dans sa justice, il vous laisse
Tous les marmouzets à punir.
A vous de juger ma conduite,
Mon sort est remis en vos mains:
Frappez-donc, messieurs, frappez vite,
Et n'épargnez pas mes menins.

FIN.

Saint-Denis-du Port, près LAGNY. — Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat.

LA CONTREBASSE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. BIÉVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juillet 1845.

Personnages.	*Acteurs.*
LOMBARD, capitaine au long cours	MM. LEMÉNIL.
LÉOPOLD, jeune violoncelle	BERGER.
BELEUIL, fashionnable ridicule	LUGUET.
FRANÇOIS, domestique de Mme Albert	DUBLEIX.
DEUX COMMISSIONNAIRES	HÉNIK. ANDRIEUX.
Mme ALBERT, sœur de Lombard	Mmes VALORY.
CÉCILE, nièce de Mme Albert	LAMBERT.

La scène est à Paris, chez Mme Albert.

Un salon élégant. — Porte au fond. — A droite, deuxième plan, une porte. — A gauche, premier plan, une porte. — Une croisée au troisième plan, chaises, fauteuils, etc.

SCENE I.

FRANÇOIS, entrant par la gauche et portant un violoncelle.

En voilà un violon! Je parie, moi, pas bête, que M. Léopold, le maître d'accompagnement de mamselle, l'avait laissé ici dans l'espérance de venir un jour le rejoindre; mais je t'en souhaite! Hier, madame a aperçu l'instrument derrière le piano de mamselle, et ce matin, la première chose qu'elle m'a commandée, c'est d'aller le reporter chez notre voisin! Pauvre jeune homme!... Je ne gagnerai pas de pour-boire à cette commission-là!... (Fausse sortie.) C'est tout de même drôle que M. Léopold, qui venait tous les jours accompagner mamselle, ait tout d'un coup suspendu ses visites.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

A lui qui montrait tant de zèle,
Voir ainsi fermer la maison,
Ça doit sembler drôle à mamselle,
Moi, j'en crois savoir la raison
C'était un maîtr' beaucoup trop tendre,
Et madame aura reconnu
Qu'à sa nièce il voulait apprendre
Quéqu' chos' qui n'était pas conv'nu.

(Fausse sortie.) Le fait est que, tout en époussetant, je les ai surpris bien des fois. Mamselle tapait son piano : pan! pan! pan! tout doucettement, comme pour lui dire : C'est mon cœur qui fait pan! pan! pan!... et lui faisait aller sa basse : zing! zing! zing! comme pour lui répondre : Ah! que je voudrais donc vous accompagner toujours!.. Et la conversation continuait : Pan! pan!... zing! zing!

SCENE II.

FRANÇOIS, CÉCILE, qui est entrée sur la dernière phrase.

FRANÇOIS

Oh! mamselle!

CÉCILE.

Eh bien! François, comment vous permettez-vous de toucher à cet instrument?

FRANÇOIS.

Je l'époussetais, mamselle, je l'époussetais... parce que madame m'a dit de le reporter chez M. Léopold.

CÉCILE.

Ah! .. (A François qui va sortir.) François!...

FRANÇOIS.

Mamselle...

CÉCILE.

Il est encore de bien bonne heure pour aller chez M. Léopold.

FRANÇOIS.

Oh! mamselle, il se lève dès l'aurore.

CÉCILE.

C'est égal! il sera plus honnête d'y aller dans la journée.

FRANÇOIS.

Mais madame m'a dit...

CÉCILE, impatientée.

C'est bon!

FRANÇOIS.

C'est bien, mamselle! (A part.) Faut-il qu'elle tienne à ce gros violon!...

(Il reporte le violoncelle dans le cabinet.)

CÉCILE, à part.

Ce pauvre Léopold!

AIR :

Lui fermer notre porte
Si brusquement!
L'exiler de la sorte!
Pourquoi, vraiment?
Craint-on qu'il ne me taise
Un doux secret?
Ou bien qu'il ne me plaise?...
C'est déjà fait!

(A François qui rentre.) François, il y a long-temps que je ne vous ai rien donné?

FRANÇOIS.

Oh! mam'selle...

CÉCILE.

Tenez.

FRANÇOIS.

Vous êtes trop bonne, mamselle... (A part.) Un napoléon! Voilà bien ce qui prouve les sentimens! (On entend sonner.)

CÉCILE.

On sonne! si c'était mon oncle!...

FRANÇOIS.

Votre oncle, le marin... Je vas voir, mamselle.

CÉCILE.

Si c'est mon oncle, vous le ferez entrer tout de suite chez ma tante.

FRANÇOIS.

Oui, mamselle... (A part.) C'est fini! je crois que madame a bien fait de renvoyer M. Léopold.

SCÈNE III.

FRANÇOIS, BELEUIL, mise du jour, mais outrée, le lorgnon-bésicle en sautoir et sur le nez.

FRANÇOIS.

Monsieur...

BELEUIL.

M. Anastase de Beleuil... J'ai déjà jeté ma carte à votre confrère qui a été m'annoncer.

FRANÇOIS.

Je crains que monsieur n'attende quelque temps, car il ne fait pas encore jour chez madame.

BELEUIL.

Que ces dames ne se gênent point pour moi, j'ai tout le loisir de les attendre.

(François sort à droite.)

SCÈNE IV.

BELEUIL, seul.

Par l'enfer!... la démarche que je vais tenter est diablement risquée; mais ce qui est risqué me réussit toujours!... Il s'agit ici d'un établissement superlificoquentieux! une héritière de 25,000 livres de rente!... J'avais besoin, pour me déclarer, d'un moyen d'introduction non suspect. Eh bien! la Providence des jeunes gens à marier, et par conséquent endettés, m'a fourni ce moyen! Un de mes amis, le célèbre Royaumont, Royaumont du Conservatoire, Royaumont dont la femme... enfin, Royaumont, a été chargé d'organiser chez la maîtresse de céans un festival pour le retour de je ne sais quel oncle provincial qui doit doter sa charmante nièce de la moitié d'un million, dit-on!... Qu'est-ce que je fais? Je m'offre effrontément, moi et ma contrebasse, dont j'ai observé depuis long-temps toutes les prérogatives. Je n'en ai pas... de contrebasse; mais ce naïf Léopold, mon infortuné rival, dans l'ignorance de mes projets de séduction, m'en a prêté une! Je n'en ai jamais su jouer, jamais, au grand jamais! et cependant c'est grâce à cet instrument, trop peu apprécié, que j'espère réussir...— Comment! mon bon, me dirait un monsieur, vous comptez sur la contrebasse pour... — Oui, mon bon, oui, j'y compte!...Vous riez!... Eh bien! supposons que l'objet de vos soupirs donne un concert : vous jouez du violon, de la flûte, de la clarinette; vous arrivez naïvement, votre instrument sous le bras, juste au moment de la symphonie; vous restez perdu au milieu des autres musiciens, avec lesquels vous recevez des remer-

cieniens généraux, et tout est dit. Mais si vous vous offrez comme contrebasse! ah! que les choses ne se passent pas si simplement! Primo! en raison de l'énormité de votre instrument, vous êtes obligé de l'envoyer d'avance, et naturellement vous l'accompagnez pour vous excuser d'embarrasser ainsi la maîtresse de la maison. Première visite, dans laquelle il ne tient qu'à vous de causer une première impression... Bon!... Vient après cela le concert. Vos malheureux confrères, absorbés par leur musique, sont tous accroupis et contournés dans les postures les plus ridicules! .. Vous, vous restez debout, vous n'avez à exécuter que des notes d'accompagnement, si vous savez jouer; ou, si vous ne savez pas, comme moi, vous vous tirez d'affaire en faisant de temps en temps : Fron! fron! (Il imite le jeu de l'archet sur la contrebasse.) Ce n'est pas plus malin que ça! Vous pouvez donc conserver toute votre liberté d'esprit, si vous en avez... et, dominant tout l'auditoire... (Il se pose.) vous déployez tous vos avantages extérieurs, toujours si vous en avez! et vous lancez sur celle que vous voulez séduire des œillades d'autant plus diaboliques qu'elles tombent sur un cœur déjà attendri par les accords du concert : deuxième impression, plus significative encore que la précédente!... Enfin, pour couronner l'œuvre, vous vous présentez le lendemain pour reprendre votre contrebasse; vous recevez seul les complimens mérités par tous, et vous êtes diablement primitif si vous n'achevez pas une séduction aussi bien entamée. Voilà, mon bon, voilà à quoi peut servir la contrebasse; voilà comment, avec l'aide de mon esprit insinuant, de mon œil de basilic et de mon physique tant soit peu pharamineux, j'espère subjuguer la tante et la nièce. Mais on vient! ce sont elles sans doute; il s'agit de produire notre première impression.

SCÈNE V.

BELEUIL, Mme ALBERT, CÉCILE.

Mme ALBERT, entrant par la droite.

Monsieur Anastase...

BELEUIL.

De Beleuil, pour vous servir!

Mme ALBERT.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir fait attendre.

BELEUIL.

Comment donc, mesdames, c'est moi qui dois me confondre en excuses de me présenter à une heure aussi diaboliquement matinale!

Mme ALBERT.

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur?

BELEUIL.

Anastase de Beleuil, baron de Beauregard, propriétaire à Belle-Vue... qui a eu l'honneur de valser avec vous, madame, et de polker avec mademoiselle, chez M. Royaumont dont la femme... (Se reprenant vivement.) Royaumont du Conservatoire.

Mme ALBERT.

Ah! monsieur vient sans doute pour mon concert?

BELEUIL.

Justement, madame! Ce cher Royaumont a trouvé presque tout ce qu'il lui fallait, au Conservatoire; mais il lui manquait une contrebasse d'élite, et comme il sait que j'en joue... passablement...

Mme ALBERT.

Ah!... c'est un fort bel instrument.

CÉCILE.

C'est le plus grand!

BELEUIL.

Comme dit très élégamment, mademoiselle, c'est le plus grand... Aussi, ne pouvant pas l'apporter sous mon bras, je suis obligé, madame et mademoiselle, de vous demander la permission de vous en obstruer d'avance.

Mme ALBERT.

C'est trop juste!

CÉCILE.

Monsieur est artiste?

BELEUIL.

Artiste amateur... Je vous prie de croire que je ne cours pas le cachet! J'ai trop de naissance pour exercer une profession... mon existence est tout simplement celle d'un célibataire ami des arts.

Mme ALBERT.

Mais c'est un état très amusant!

BELEUIL.

Fort amusant! Il y a peu de temps encore, j'avais la fatuité de croire que c'était le plus amusant... et mon intention était d'exercer ce diable d'état de célibataire, jusqu'à mon dernier souffle!... Mais, aujourd'hui!... (Il regarde amoureusement Cécile.) je ne pense plus que cela me soit possible!

Mme ALBERT.

Pourquoi donc?

BELEUIL.

AIR : Fleur de l'âme. (Vimeux.)

Ah! c'est que pour se plaire en cet état, madame,
Il ne faut pas avoir, en dansant la polka,
Un moment respiré l'haleine d'une femme,
Doux parfum que jamais Gestin ne fabriqua!
Il ne faut pas se dire : — Ah! sans elle, ma vie
S'en irait! Je perdrais mon diable d'embonpoint!
Ah! pardieu! je la veux! dussé-je, à la mairie,
Devenir son époux devant monsieur l'adjoint!

Mais, je me laisse aller à vous dévoiler des sentimens intimes qui vous intéressent fort peu assurément. Tout ce que je puis vous dire, mesdames, c'est que je me suis trouvé le plus heureux des célibataires, amis des arts, en apprenant par ce cher Royaumont dont la... (S'arrêtant.) que je pourrais vous être de quelque utilité

Mme ALBERT.

Nous vous sommes obligées, monsieur.

BELEUIL.

On m'a dit que notre répétition aurait lieu à deux heures, c'est pourquoi j'ai fait apporter si tôt ma contrebasse.

CÉCILE.

Mais je ne la vois pas.

BELEUIL.

Oh, je l'ai laissée dans l'antichambre.

Mme ALBERT, à Cécile.

Mais il faut la faire entrer!

(Cécile remonte au fond et fait signe au dehors.)

BELEUIL.

Oh! madame...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DEUX COMMISSIONNAIRES, apportant un étui de contrebasse, disposé de façon à être le moins grand possible; il a une ouverture derrière, masquée par une toile qui se baisse au fur et à mesure que les entrées ou sorties l'exigent. — Les commissionnaires déposent l'étui au fond, à droite, près d'une ouverture masquée, faite à la toile du fond et qui correspond à celle de l'étui, dont le couvercle s'ouvre en face du public.

BELEUIL.

Vous allez bien m'en vouloir, madame, d'encombrer ainsi ce ravissant salon?

(Cécile revient en scène.

Mme ALBERT.

Mais, au contraire, monsieur, nous devons vous savoir gré...

BELEUIL.

Ah! madame, ceci vous plaît à dire! (Remontant, aux commissionnaires.) Prenez garde, Auvergnats! ne heurtez rien!

Mme ALBERT, bas, à Cécile.

Quel original!

CÉCILE, bas, à Mme Albert.

Original! c'est bien peu dire!

BELEUIL, au fond et à part.

Je crois que la première impression est produite. (Aux commissionnaires. Tenez, Auvergnats!

UN COMMISSIONNAIRE, se récriant.

Un franc pour deux!...

BELEUIL.

Oui! oui! gardez tout! ne me rendez rien!

L'AUTRE COMMISSIONNAIRE.

Il ne manquerait plus que ça!... En v'là une pratique! (Ils sortent.)

BELEUIL, redescendant au milieu.

Je paie toujours bien ceux que j'emploie. Il faut ça! et quand on a une fortune assez diabolique...

Mme ALBERT.

Ah! monsieur a de la fortune!

BELEUIL.

Qu'est-ce qui n'en a pas aujourd'hui!

(Il remonte un peu.)

Mme ALBERT, bas, à Cécile.

Il est mieux que je ne croyais, ce jeune homme.

CÉCILE, hochant la tête.

Je ne trouve pas.

BELEUIL, revenant.

J'ai de la fortune, et quelquefois j'en suis fâché, parce que cela me rend, vous concevez, le point de mire de toutes les mamans.

Mme ALBERT.

Eh bien! avec vos idées matrimoniales..

BELEUIL.

Ah! madame, on a beau en avoir, on ne peut pas épouser tout le monde! eh! eh! eh! (Il s'arrête court en regardant Cécile.) Surtout quand on a le cœur entamé! (Il soupire.) Mais je craindrais de vous importuner en prolongeant davantage ma visite

Mme ALBERT.

Mais du tout, monsieur!

BELEUIL.

J'aurai, je l'espère, l'honneur de vous revoir à la répétition?

Mme ALBERT.

Assurément!

ENSEMBLE.

AIR : Passez jeunes galans. (Geneviève)

BELEUIL, aux dames qui le reconduisent.

Mais il me faut partir,
Je vous quitte;
Ma visite
Pourrait ne pas finir,
Si j'en croyais mon plaisir.

Mme ALBERT.

En vous voyant partir
Aussi vite,
On hésite
A vous plus retenir,
Mais vous devez revenir...

CÉCILE.

Il ne saurait partir
Assez vite!
Sa visite
M'inspirait le désir
De ne jamais le subir.

(Les dames sont redescendues.)

Cécile, Beleuil, Mme Albert.

BELEUIL, revenant vivement.

On pourrait, sur l'honneur,
En voyant tant de grâce,
Avec sa contrebasse
Laisser ici son cœur.

ENSEMBLE.

Mais il me faut partir, etc.

Mme ALBERT.

En vous voyant partir, etc.

CÉCILE.

Il ne saurait partir, etc.

(Beleuil en sortant se cogne d'un côté de la porte, puis de l'autre. — Mme Albert entre à droite en riant.)

SCENE VII.

CÉCILE, puis, LÉOPOLD.

CÉCILE.

En vérité, je n'ai jamais vu de jeune homme plus ridicule! Quelle différence avec ce bon Léopold, si simple, si modeste!

LÉOPOLD, dans l'étui.

Cécile!

CÉCILE, effrayée.

Ah! mon Dieu!... on dirait qu'on a parlé!... J'ai même cru reconnaître sa voix!... Ah! c'est que j'y pense toujours!

LÉOPOLD, dans l'étui.

Cécile!

CÉCILE.

Ah! pour le coup, je ne me trompe pas! c'est lui!

LÉOPOLD, de même.

Vous êtes seule?

CÉCILE.

Oui. Mais où êtes-vous donc? Je commence à avoir peur!

LÉOPOLD, ouvrant l'étui.

Ne craignez rien.

CÉCILE, jetant un cri.

Ah!

LÉOPOLD.

Silence!... Ouf!... je respire!... Pardonnez-moi de me présenter devant vous d'une manière si étrange.

CÉCILE.

En effet, c'est la première fois que je vois arriver ainsi!

LÉOPOLD.

Ah! c'est que je n'avais pas le choix des moyens!

CÉCILE.

Comment?

LÉOPOLD.

Depuis huit jours, chaque fois que je me présente, on me dit que vous êtes sortie, vous et madame votre tante... J'ai compris que votre porte m'était défendue; impossible de forcer la consigne! Cependant un ancien camarade de collége, pauvre garçon, assez avantageux, est venu m'emprunter une contrebasse pour votre concert...

CÉCILE.

M. de Beleuil?

LÉOPOLD.

Lui-même. Aussitôt il m'a semblé que c'était une occasion, et, au lieu de faire apporter la contrebasse qu'il désirait, je me suis fait apporter moi-même.

CÉCILE.

Vous conviendrez que c'est un peu extraordinaire!

LÉOPOLD.

Ah! c'est que je voulais absolument vous parler... vous demander, vous supplier de m'apprendre pourquoi, tout à coup, on a suspendu nos leçons, pourquoi l'on m'a remercié si brusquement, pourquoi l'on m'interdit votre présence.

CÉCILE.

Hélas! je ne le sais pas plus que vous!

LÉOPOLD.

Ai-je trompé la confiance de votre tante?... Vous ai-je jamais dit que vos grâces, votre beauté, votre esprit, avaient enflammé mon cœur d'un amour...

CÉCILE, troublée.

Mais vous me le dites, monsieur!

LÉOPOLD.

AIR d'Yelva.

J'ignore encor comment j'ai pu déplaire.
Vous ai-je dit quel était le pouvoir
Que sur mon cœur avait mon écolière?

CÉCILE, à part.

Sans qu'il le dît, moi, j'ai bien su le voir!

LÉOPOLD.

J'ai renfermé dans mon âme ravie
Cet amour, que j'ai fait serment
De vous taire toute ma vie...

CÉCILE.

Mais croyez-vous le taire en ce moment?

LÉOPOLD.

Je le tairai toute ma vie!

CÉCILE.

Alors, pourquoi le dire en ce moment?

LÉOPOLD.

Ah! c'est que je n'ai plus de ménagemens à garder: je ne viens plus ici comme professeur, et s'il était possible que je ne vous eusse pas déplu, pourquoi votre tante me repousserait-elle? Je n'ai

pas de fortune ; mais un artiste à qui l'on veut bien reconnaître du talent ; qui, jeune encore, a su se faire un nom, ne peut-il pas aspirer à une alliance honorable ?

CÉCILE.

Sans doute ! d'autant plus que mon père était artiste comme vous.

LÉOPOLD.

C'est ce que je me dis.

Mme ALBERT, dans la coulisse.

Cécile ! Cécile !

CÉCILE.

O mon Dieu ! ma tante ! que va-t-elle dire ?

LÉOPOLD, courant à l'étui.

Ne craignez rien.

CÉCILE.

Non, non ! on va répéter et on vous découvrirait !

LÉOPOLD.

Eh bien ! là, dans votre salon d'étude.

(Il entre à gauche.)

CÉCILE.

C'est cela ! Je vous ferai sortir dès que je le pourrai !

SCÈNE VIII.

CÉCILE, Mme ALBERT, puis LOMBARD, et FRANÇOIS, portant un sac de nuit et un étui de violoncelle.

Mme ALBERT, entrant par la droite.

Cécile ! Cécile ! mon frère ! ton oncle qui arrive ! je viens de l'apercevoir par la fenêtre de ma chambre ! il descend de voiture... Ah ! ça me fait un effet !... Il y a si long-temps que je ne l'ai vu !...

CÉCILE.

Eh bien ! ma tante, allons au devant de lui !

LOMBARD, accent provençal, à François qui le suit.

Allons donc ! maladroit ! *

Mme ALBERT, courant à lui.

Ah ! mon frère !

LOMBARD, d'un ton bourru.

Bonjour, ma sœur !

CÉCILE.

Mon oncle.

LOMBARD, de même.

Bonjour, ma nièce !

Mme ALBERT.

Qu'as-tu donc ?

LOMBARD.

Rien ! ça va se passer... troun de l'air !

* Cécile, Lombard, Mme Albert, François, deuxième plan à droite.

FRANÇOIS.

Monsieur, faut-il...

LOMBARD.

Silence ! rascasse !

Mme ALBERT.

Mais, mon frère...

LOMBARD.

Pardonne... je cherche à me contenir, car, si je me laissais aller... je tuerais ce garçon !

FRANÇOIS.

Moi ?

Mme ALBERT.

Lui ! comment ! t'aurait-il manqué de respect ?

LOMBARD.

Lui ! si c'était lui ! je lui aurais déjà tordu le cou !

FRANÇOIS.

Mais, monsieur...

LOMBARD.

Allons, porte mes effets dans l'appartement que ma sœur me destine, et ne heurte pas mon violoncelle, ou je te casse tous les vertèbres !

(François entre à droite.)

SCÈNE IX.

CÉCILE, LOMBARD, Mme ALBERT.

CÉCILE, à part.

Il est aimable, mon oncle !

Mme ALBERT, à Lombard.

Calme-toi !...

LOMBARD.

Ah ! c'est que je suis furieux contre un quidam !... (Cécile et Mme Albert s'approchent de lui et cherchent à le calmer.) Vous avez raison... laissons cela... et rassure-toi, ma petite nièce... Je suis un peu vif, mais je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air ! Pas vrai, ma sœur ?... (A Cécile.) Allons, viens m'embrasser !

CÉCILE.

Volontiers, mon oncle.

LOMBARD.

Il y a dix ans que nous ne nous sommes vus ; tu ne dois pas me reconnaître ?

CÉCILE.

Oh ! si fait, mon oncle, vous n'êtes pas du tout changé !

LOMBARD.

Eh bien ! je ne t'en dirai pas autant. Peste ! comme tu t'es développée !... Te voilà bonne à marier ! Aussi, avec le consentement de la tante, je t'amène un prétendu.

CÉCILE.

Un prétendu !

LOMBARD.

Rien que ça!... un loup de mer, qui vient d'accomplir sa dernière course, et qui veut faire connaissance avec l'océan matrimonial. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur ce chapitre, parce que je sais qu'il faut toujours des préparations, et je veux, avant tout, me faire aimer.

Mme ALBERT.

Et comment ne t'aimerait-on pas, toi, si bon, si aimable ?

LOMBARD.

Oh ! aimable! pas dans ce moment ici... pas à Paris !

Mme ALBERT.

Comment ?

LOMBARD.

Sans l'impatience que j'avais de vous voir, je vous aurais écrit de venir me trouver à Carcassonne, et j'aurais aussi bien fait.

Mme ALBERT.

Pourquoi ?

LOMBARD.

Parce que je n'ai jamais pu venir à Paris sans y être mystifié, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre !

Mme ALBERT.

C'est une idée!

LOMBARD.

J'y suis venu trois fois, sans compter celle-ci; la première fois, on m'y a volé, bafoué, et donné un bon coup d'épée.

CÉCILE et Mme ALBERT.

Est-il possible!

LOMBARD.

La seconde fois, on m'y a marié...

Mme ALBERT.

A une femme charmante !

LOMBARD.

C'est possible... mais on s'est moqué de moi, et j'ai reçu un second coup d'épée.

CÉCILE.

Encore !

LOMBARD.

Toujours ! La troisième fois, je n'étais pas encore veuf, et on m'a...

Mme ALBERT, vivement.

Ah ! mon frère !...

LOMBARD.

Tu ne crois pas ? Eh bien ! soit ! je n'en ai jamais pu avoir la preuve; mais, ce qui est trop certain, c'est mon troisième coup d'épée.

CÉCILE.

Mon pauvre oncle !

LOMBARD.

Enfin, aujourd'hui...

CÉCILE.

On vous en a donné un quatrième ?

LOMBARD.

Non, pas encore, Dieu merci ! mais ça ne tardera peut-être pas !

CÉCILE.

Par exemple !

LOMBARD.

Figurez-vous que, tout à l'heure, dans un café où je déjeûnais...

Mme ALBERT.

Comment! tu as déjeûné ?

LOMBARD.

Oui, ma foi ! en descendant de diligence, j'avais un appétit d'enfer! et, tandis qu'on débarquait mes malles, je suis entré dans un café, une buvette, près des messageries. La première personne que j'y rencontre, c'est un ancien camarade. Naturellement, je me mets à sa table; nous causons de Paris. Je lui dis les raisons que j'ai de ne pas chérir ce séjour. Or, à chaque mystification que je racontais, un quidam, placé à la table voisine, partait d'un éclat de rire. Malheureusement, il avait les yeux fixés sur une gazette, et comme, à la rigueur, cela pouvait expliquer son hilarité, il n'y avait pas moyen de se fâcher. Cependant, je le guettais. Tout à coup il demande ce qu'il faut pour écrire, griffonne un billet et sort... Moi, j'achevais tranquillement mon beefsteack, et je ne pensais plus à lui, quand un garçon me demande si je ne suis pas le capitaine Lombard. — Oui. — Alors, voici une lettre pour vous.

Mme ALBERT.

Pour toi ?... Mais qui pouvait t'écrire dans ce café ?

LOMBARD.

Vous allez voir! (Il lit.) « Ma vieille connais- » sance... » (S'arrêtant.) Hein !... (Lisant.) « J'ap- » prends avec une vive satisfaction ton retour dans » mes murs. Tu peux compter que, cette fois, » comme toujours, je te renverrai mystifié et » blessé... Ton affectionné, PARIS MYSTIFICA- » TEUR. »

Mme ALBERT.

C'est une plaisanterie!

LOMBARD.

Sans doute, c'est une plaisanterie, mais de qui, si ce n'est de mon quidam, sorti quelques instans auparavant.

Mme ALBERT.

Oh! rien n'est moins sûr!

LOMBARD.

Possible ! Mais, troun de l'air ! j'ai ses traits gravés là! Et si, comme il semble me l'annoncer, il revient à moi...

SCÈNE X.

CÉCILE, LOMBARD, FRANÇOIS, Mme ALBERT.

FRANÇOIS, entrant par le fond.

C'est une lettre très pressée qu'on apporte pour madame.

Mme ALBERT.

Tu permets, mon frère?

CÉCILE, à part.

Ce pauvre Léopold! impossible de le faire sortir!

LOMBARD, à Cécile.

Eh bien! pitchoune... la musique, le piano, sommes-nous forte?

CÉCILE.

Comme cela, mon oncle!

LOMBARD.

Il ne faut pas oublier que tu es la petite-fille du célèbre violoncelle Lombard... et que moi-même... Nous jouerons ensemble le duo de *Guillaume Tell*... Tu dois le savoir?

CÉCILE.

Oui, mon oncle.

LOMBARD.

Ah! c'est que, vois-tu, c'est mon morceau favori... Tous les soirs, à bord, je le jouais à mes matelots...

CÉCILE.

Tous les soirs!

LOMBARD.

Tous les soirs!... et j'avais un fier succès!... D'abord, celui qui n'aurait pas applaudi, aurait reçu cinquante coups de garcette!

Mme ALBERT, qui a achevé de lire sa lettre.

Ah! quel contre-temps!

LOMBARD.

Qu'est-ce que c'est donc?

Mme ALBERT.

Mon Dieu! je puis te le dire maintenant... une surprise, un concert que j'avais préparé pour ton retour.

LOMBARD, avec joie.

Un concert!

Mme ALBERT.

Ne te réjouis pas; il ne peut avoir lieu!

LOMBARD.

Et à cause?

Mme ALBERT.

On en donne un aux Tuileries, et tous nos musiciens y sont appelés.

LOMBARD.

Troun de l'air! Si ce n'était pas aux Tuileries, e croirais que c'est une mystification!

Mme ALBERT.

C'est M. Royaumont, un professeur du Conservatoire, qui me l'écrit. Du reste, ce n'est que partie remise.

LOMBARD.

C'est égal, ça me vexe! J'avoue qu'un concert, avec un petit solo de violoncelle, m'aurait bien délassé des fatigues de la route! Eh! je vois que tu avais déjà une contrebasse. (Il s'en approche.)

Mme ALBERT.

Oui, c'est un jeune homme qui l'a fait apporter ce matin.

CÉCILE, à part.

Ah! mon Dieu! il va l'ouvrir!

LOMBARD, ouvrant l'étui.

Eh! mais il n'y a rien dedans!

Mme ALBERT.

Est-il possible!... * Il faut donc qu'on l'ait apporté vide.

LOMBARD.

Vide!

CÉCILE.

Par distraction, peut-être.

LOMBARD.

Une distraction!

AIR Du verre.

S'il s'agissait d'un flageolet,
Je le concevrais encor, passe!
Mais je trouve un peu plus drôlet
Qu'on oublie une contrebasse!

Mme ALBERT.

Mon Dieu! ne vas-tu pas déjà!...

LOMBARD.

Non pas! mon avis est le vôtre!...
Mais cette distraction-là
Pourrait bien m'en promettre une autre!

SCÈNE XI.

CÉCILE, Mme ALBERT, BELEUIL, LOMBARD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, au fond, annonçant.

M. de Beleuil!

Mme ALBERT.

M. de Beleuil, comment!...

BELEUIL, entrant, un bouquet à la main.

Madame, j'ai bien l'honneur...

LOMBARD, à part.

Mon quidam!

Mme ALBERT, à Beleuil.

Mon Dieu, monsieur, vous venez pour la répétition?

* Cécile, Mme Albert, Lombard.

BELEUIL.

Oui, madame, et je vois que j'arrive un des premiers... mais jamais trop tôt pour moi.

LOMBARD, remontant doucement, à part.

Ah! il vient ici!

Mme ALBERT, à Beleuil.

Je suis désolée qu'on ne vous ait pas averti. M. Royaumont m'écrit à l'instant qu'il est commandé, avec tous ces messieurs du Conservatoire, pour un concert aux Tuileries. *

(Lombard, qui a redescendu la scène, se place en face de Beleuil.)

BELEUIL, le reconnaissant, à part.

Oh!

Mme ALBERT, présentant Lombard.

Mon frère, monsieur, qui arrive à l'instant!

LOMBARD, saluant.

Monsieur est musicien?

BELEUIL.

Monsieur...

LOMBARD.

Il me semble que j'ai déjà eu l'avantage de vous voir ce matin?

BELEUIL.

C'est ce que je me disais. (A part.) C'est l'oncle! (Haut.) Pardon! voulez-vous me permettre d'offrir ces fleurs à mademoiselle?

(Il passe près de Cécile et lui offre le bouquet.) **

LOMBARD, bas, à sa sœur.

Tu connais ce jeune homme?

Mme ALBERT, de même.

Fort peu. Est-ce que ce serait?...

LOMBARD, de même.

Mon quidam! oui! Et s'il vient ici pour me mystifier...

Mme ALBERT, de même.

Du tout!

LOMBARD, de même.

Soit! (S'approchant de Beleuil, haut.) *** De quel instrument jouez-vous?

BELEUIL.

Je cultive la...

Mme ALBERT, l'interrompant.

Mais, peut-être, monsieur, vous êtes-vous privé de quelque partie de plaisir pour notre répétition?

BELEUIL.

Nullement, madame. (A part.) Il faut que je me raccommode avec l'oncle. (Haut.) Il ne peut y avoir de plus grand plaisir pour moi que de rester avec vous, mesdames, et de faire la connaissance du capitaine. (Il lui présente la main.)

LOMBARD, la serrant avec force.

Vous êtes bien honnête!... De mon côté, j'aime beaucoup les artistes... (Il lui secoue la main.)

BELEUIL, faisant une grimace de douleur.

Je sais... je sais... (Il se dégage.)

* Cécile, Mme Albert, Lombard, Beleuil.

** Cécile, Beleuil, Mme Albert, Lombard.

*** Cécile, Beleuil, Lombard, Mme Albert.

LOMBARD.

Vous disiez que vous cultiviez...

BELEUIL.

La contrebasse.

LOMBARD.

Bah!.. cette contrebasse...

BELEUIL.

C'est la mienne.

LOMBARD, allant près de l'étui.

Ah! c'est la vôtre?

Mme ALBERT.

Je tremble!

LOMBARD.

Parbleu! j'en suis bien aise!

BELEUIL.

Je l'ai fait apporter ce matin.

LOMBARD, ouvrant l'étui.

En ce cas, voulez-vous bien nous expliquer pourquoi cette boîte se trouve vide?

BELEUIL, remontant. *

Vide! (Après avoir regardé dans l'étui.) Ah! ah! ah!... parole d'honneur! c'est drôle!... Ah! ah! ah!... (A part.) Diable de Léopold!

LOMBARD.

C'est malheureux! Je vous aurais prié d'accompagner ma nièce.

CÉCILE, à part.

Bien obligée!

BELEUIL.

Comment donc! j'aurais été ravi! Quoique amateur, je suis d'une assez jolie force! Je pourrais même dire d'une très jolie force! (A part.) Je ne risque rien!

Mme ALBERT.

Ah! monsieur est fort?

BELEUIL.

Je joue à première vue tout ce qu'on veut, des duos, des solos, des ouvertures...

LOMBARD.

Oh! des solos de contrebasse!

BELEUIL.

Oui, capitaine; c'est la fureur... Dernièrement, j'en ai joué un chez une marquise espagnole... la marquise de Mahulo.

CÉCILE.

Monsieur veut peut-être parler d'un solo de violoncelle?

Mme ALBERT.

Oh! oui.

BELEUIL.

Précisément! c'est un solo de violoncelle que je voulais dire.

LOMBARD, avec joie.

AIR Du charlatanisme.

De violoncelle! ô bonheur!
C'est l'instrument par excellence!

BELEUIL, à part.

Bon! je vais lui gagner le cœur!

* Cécile, Lombard, Beleuil, Mme Albert.

LOMBARD.

Et votre talent, je le pense,
Est fort grand sur cet instrument ?

BELEUIL.

De le classer faites-moi grâce.
Je dois convenir seulement
Qu'il égale complétement
Mon talent sur la contrebasse.

CÉCILE.

Oh ! mais j'aime bien mieux le violoncelle.

Mme ALBERT.

Et moi aussi.

BELEUIL.

Et moi aussi ! Il n'y a pas de comparaison !

LOMBARD.

Vous devez savoir le duo de *Guillaume Tell ?*

BELEUIL.

Le duo de *Guillaume Tell,* je ne sais que ça !
(Chantant.)

O ma patrie !
Verte et fleurie...
Viendra, le soir,
T'asseoir.
Bonsoir,
Au revoir...

Je le sais par cœur.

LOMBARD.

Par cœur !... Vous nous le jouerez !
(Il parle bas à Cécile, qui passe à l'extrême droite et prend une sonnette qu'elle trouve sur un petit guéridon. — Elle sonne.) *

Mme ALBERT.

Je l'espère bien !

BELEUIL.

Quand vous voudrez, madame... Je l'ai encore joué la semaine dernière chez une comtesse italienne, la comtesse Petronini... Malheureusement, nous n'avons pas de violoncelle... (A part.) Heureusement, nous n'avons pas...

LOMBARD, à François qui paraît.

Allez chercher, dans ma chambre, le violoncelle que vous venez d'y porter.

BELEUIL, stupéfait.

Plaît-il?...

LOMBARD.

Vous allez avoir la complaisance de nous jouer le duo de *Guillaume Tell.*

BELEUIL.

Permettez !... C'est que...

LOMBARD.

Ah ! vous avez dit que vous le saviez par cœur.

Mme ALBERT.

C'est vrai !

BELEUIL.

C'est vrai ! mais, je ne me doutais pas... je ne me doutais pas que vous auriez... là... tout de suite ..

* Lombard, Beleuil, Mme Albert, Cécile.

LOMBARD.

Un violoncelle ?

BELEUIL.

Oui ! oui !... C'est-à-dire, non !... Je veux dire que vous auriez envie de l'entendre tout de suite.

LOMBARD.

Puisque vous avez le temps.

BELEUIL.

Eh bien ! non, justement ! Parbleu !... si j'avais le temps !

Mme ALBERT.

Mais, en effet ! si monsieur a à faire.

BELEUIL.

Oui ! j'ai à faire... Une affaire pressée... Je ne comprends même pas que j'aie pu l'oublier !... C'est encore une distraction... Après celle de la contrebasse, celle-ci ne doit pas vous étonner. C'est dans mon caractère; et une fois que les choses sont dans votre caractère, elle sont tout excusées.

LOMBARD.

Oui !

BELEUIL.

Vous me pardonnerez donc, capitaine, ainsi que ces dames, si je suis forcé de me retirer.

Mme ALBERT et CÉCILE.

Certainement !

LOMBARD.

Non pas !

BELEUIL.

Comment !

Mme ALBERT.

Mon frère !

LOMBARD, le tirant à part.

Monsieur, voici une lettre que j'ai reçue ce matin...

BELEUIL, à part.

Ma lettre !... (Haut.) Capitaine, je ne connais pas !...

LOMBARD.

J'aime à le croire !... Mais, d'après cette lettre, que vous ne connaissez pas, je dois me regarder comme exposé à toutes sortes de mystifications.

BELEUIL.

Je vous jure, capitaine...

LOMBARD.

J'aime encore à vous croire !... Cependant, je dois vous le dire; si un quidam, qui se serait donné comme musicien, me laissait supposer, en refusant de prouver son talent, qu'il ne s'est introduit ici que pour s'amuser à mes dépens, je vous déclare qu'il ne sortirait pas sans recevoir cinquante coups de ce rotin que vous voyez !

Mme ALBERT et CÉCILE.

O ciel !...

BELEUIL.

Capitaine, je ne pense pas que ce soit pour moi que vous disiez cela. (Aux dames.) Je ne pense pas...

(François a apporté le violoncelle et l'a remis à Lombard, sans être aperçu de Beleuil, qui leur tournait le dos. — Lombard tient le violoncelle caché derrière son dos.)

LOMBARD.

Non, certes ! car vous, vous êtes à même de me prouver que vous n'avez pas voulu me mystifier. (Beleuil se retourne vers lui comme pour s'excuser, en étendant les bras. — Lombard lui pose le violoncelle à portée.) Voici un violoncelle.

BELEUIL, serrant le violoncelle entre ses bras.

Mais, capitaine !...

LOMBARD, prenant une chaise qu'il place près de la porte de gauche.

Voici une chaise.

BELEUIL, passant à gauche.

Si on ne m'attendait pas... *

LOMBARD.

Voici le rotin dont nous parlions... Nous vous écoutons.

BELEUIL.

Certainement, si j'avais....

LOMBARD, impatienté.

Troun de l'air ! (Mme Albert le retient.)

BELEUIL, effrayé.

De l'air ! de l'air !... (A part.) Je voudrais bien en prendre... (Il va pour s'esquiver par le cabinet et aperçoit Léopold.) Ah !

CÉCILE, à part.

Ah !

BELEUIL, à part.

Léopold ici !

LOMBARD.

Où allez-vous donc ?

BELEUIL.

Nulle part, capitaine !

LOMBARD.

Alors, vous consentez ?...

BELEUIL.

Impossible de vous rien refuser. (Passant près des dames.)** Je n'irai peut-être pas très bien... L'émotion inséparable d'un...

LOMBARD.

C'est égal ! Jouez tant bien que mal !

BELEUIL.

C'est ça ! tant bien que mal ! Il ne s'agit que de montrer de la bonne volonté. (A part.) S'il ne lui faut que ça !

(Lombard et Mme Albert prennent chacun une chaise qu'ils posent tout près de celle destinée à Beleuil, et s'assoient vivement, pendant que celui-ci a les yeux fixés vers le cabinet, dont la porte qui s'ouvre sur la scène est restée entr'ouverte. — Cécile est près de sa tante.) ***

BELEUIL, s'asseyant, se trouve face à face avec Lombard.

Mais, pardon ! est-ce que vous comptez rester là, tout près de moi ?

LOMBARD.

Ça vous gêne ?

BELEUIL.

Diablement ! Je suis enfant ! tous les artistes le sont ! Je ne peux pas jouer quand on est près de moi.

LOMBARD.

Qu'à cela ne tienne !

(Il s'éloigne avec sa chaise, Mme Albert rapproche sa chaise de celle de Beleuil. — Cécile suit le mouvement.)

BELEUIL.

Et vous aussi, mesdames... je vous demande pardon... (Mme Albert s'éloigne et s'assied à côté de Lombard, et Cécile près d'elle. — A part.) Si je pouvais filer !

(Il va du côté de la porte du fond, ayant toujours le violoncelle sous le bras.)

LOMBARD, qui parlait à sa sœur, se retournant.

Ah ça ! en finirez-vous ?

BELEUIL.

Voilà, capitaine ! Je cherche ma colophane... (Il la prend sur un meuble, et revient. — A part.) O Batta !... inspire-moi !

(Il s'assied et fait résonner les cordes du violoncelle sous ses doigts.)

LOMBARD, se bouchant les oreilles.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

(Il se retourne et cause avec sa sœur.)

BELEUIL.

Ce n'est rien, capitaine... j'accorde. (A part et soulevant son violoncelle par le manche.) Peut-être qu'en lui donnant un grand coup de cet instrument sur la tête, je l'étourdirais, et je pourrais... (Léopold joue dans le cabinet le duo de *Guillaume Tell*.) Hein ! oh !...

(Il place vivement le violoncelle entre ses jambes, et imite le jeu de Léopold.)

LOMBARD, sans regarder, pendant qu'il joue.

Ah !...

BELEUIL, à part, se tournant vers le cabinet.

Léopold ! ô généreux ami !

LOMBARD.

Pas mal !

Mme ALBERT.

Mais oui !

BELEUIL, à part.

Ils sont dedans !... (Bas au cabinet.) Merci ! oh ! merci !

Mme ALBERT.

Bravo ! bravo !

LOMBARD.

Chut !...

CÉCILE, à part.

Mais ce n'est pas lui...

Mme ALBERT.

Très bien !

LOMBARD, en extase.

Chut donc !... Oh ! ah !... oh !... ah !...

CÉCILE, à part.

C'est Léopold ! (Léopold a fini.)

LOMBARD, ravi, se levant.

Oh ! jeune homme ! (Il s'approche de Beleuil.)

BELEUIL, soulevant son violoncelle de façon à masquer la porte du cabinet à Lombard.

N'approchez pas, capitaine ! vous allez me trouBler !

* Beleuil, Lombard, Mme Albert, Cécile.

** Lombard, Beleuil, Mme Albert, Cécile.

*** Beleuil, Lombard, Mme Albert, Cécile.

LOMBARD.

Moi! grand Dieu! non! non! ne craignez rien!... c'est divin! c'est admirable! (Il se rassied.)

Mme ALBERT et CÉCILE.

C'est charmant!

LOMBARD.

Ah! jeune homme, de grâce! jouez long-temps! jouez toujours!

BELEUIL.

Tant que vous vous voudrez... (A part.) C'est-à-dire tant que Léopold... (Léopold joue une variation vive.— Beleuil imite le jeu. — Léopold reprend le premier motif et s'arrête au milieu de la phrase musicale. — A part.) Eh bien! il ne va plus!... il me laisse en plan!... Léopold! infâme Léopold! (Bas.) Je t'en prie! je t'en supplie!

LOMBARD.

Eh bien?

BELEUIL.

Pardon!... (Prenant sa colophane.) Je mets de la colophane!... et je cherche mon mouchoir... j'ai le front tout mouillé!

LOMBARD.

Ah! vous jouez avec tant d'âme!

BELEUIL, à part.

Pourvu qu'il ne recommence pas avant que je n'y sois! (Il s'essuie et se mouche.)

LOMBARD, se levant.

Tenez! ce serait vous qui m'auriez écrit cette impertinente lettre dont je vous parlais, je crois que maintenant je vous la pardonnerais!

BELEUIL, qui s'est levé, son violoncelle toujours en main.

Ah! capitaine!

LOMBARD.

Oh! c'est que, voyez-vous, ma sœur et moi, nous sommes les enfans du célèbre violoncelle Lombard!

BELEUIL.

En vérité!

LOMBARD.

Mon père ne me permit pas de suivre sa carrière, prétendant que je n'avais pas le feu sacré!.. pour exécuter, c'est possible; mais pour sentir les charmes du violoncelle!... ah!...

(L'orchestre donne l'accord du couplet suivant. Beleuil, croyant que c'est Léopold qui joue, se met vivement en position d'exécuter; mais, après réflexion, et regardant le chef d'orchestre, il reconnaît son erreur, et sourit à part, tandis que Lombard adresse les premiers vers à sa sœur.)

AIR de Téniers.

Pour qu'un talent de son espèce,
Sur cet instrument, mes amours!
Me fît entendre, quelle ivresse!
Un ou deux morceaux tous les jours...
Je ne sais pour le reconnaître
Ce que je pourrais accorder!

BELEUIL, regardant Cécile.

Ah! prenez garde! car, peut-être,
Moi, je saurais quoi demander!

LOMBARD.

Eh bien! ne vous gênez pas! demandez tout ce que vous voudrez!

BELEUIL.

Tout?

LOMBARD.

Tout!

BELEUIL.

Tout?

LOMBARD.

Oui! tout!

LÉOPOLD, à la porte du cabinet.

Tout!...

LOMBARD.

Mais, avant, achevez!

BELEUIL.

Oui, cher capitaine!

LÉOPOLD, à la porte du cabinet.

Nous allons voir! (Il disparaît, on se rassied.)

BELEUIL.

Je vais commencer! (Toussant.) Hum! hum! (A part.) Est-ce que Léopold n'entend pas?

CÉCILE, à part.

Il avertit Léopold.

BELEUIL, toussant, et frappant contre la porte avec son archet.

Hum! hum!

LOMBARD.

Vous toussez?

BELEUIL.

Ce n'est rien!

Mme ALBERT, montrant la porte du cabinet.

C'est peut-être cette porte qui est restée ouverte...

BELEUIL, à part.

Ciel!

LOMBARD.

C'est vrai! il vient un air!...

(Il va pour la fermer.)

BELEUIL, l'arrêtant.

Non! non! capitaine; je vous en prie! ça ne me gêne pas... au contraire! J'ai besoin d'air!

LOMBARD.

C'est différent! allons!

(Ils se rassoient tous deux.)

BELEUIL, très haut.

Je vais commencer! (Toussant.) Hum! hum!

LOMBARD.

Continuez...

BELEUIL.

Toujours du Guillaume-Tell?...

LOMBARD.

Oui... oui! (Léopold joue l'air: *J'ai du bon tabac.* — Riant.) Ah! ah! ah!... ce n'est pas dans la partition!... (Tous rient.)

BELEUIL.

Léopold! Léopold! je t'en supplie! (Léopold ferme la porte du cabinet. — Désespéré.) Tout est perdu! (Laissant glisser son violoncelle à terre, il s'affaisse.) Ah!...

LOMBARD, se levant.

Eh bien! qu'est-ce qui vous prend donc?... (S'approchant.) Une faiblesse!

(Les deux dames se lèvent et se rapprochent de lui.)

Mme ALBERT.

Une faiblesse !

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu !

BELEUIL.

Non ! un engourdissement ! Je vous dirai que depuis un jour où je me suis démis le poignet en accompagnant Litz... *

LOMBARD.

Vous avez accompagné Litz !

BELEUIL.

Oui... à cheval... à une grande revue... nous sommes tombés tous les deux... Et depuis cet accident, je suis sujet à des engourdissemens qui durent des heures !

LOMBARD et Mme ALBERT.

Des heures !

BELEUIL.

Quelquefois des semaines ; j'en ai eu un qui m'a duré deux mois !

LOMBARD.

Ah ! mon Dieu !

BELEUIL.

Et à la manière dont celui-ci me prend... il sera de deux mois !

Mme ALBERT.

Ah ! il faut espérer que non !

LOMBARD.

En tout cas, vous viendrez nous voir.

BELEUIL.

Comment donc !... tout à l'heure même, j'aurai cet avantage... Si ces dames veulent bien m'autoriser à revenir prendre ici ma contrebasse... ou plutôt, l'étui...

Mme ALBERT.

Certainement, monsieur.

BELEUIL, à part.

Troisième impression ! (Haut, à Lombard.) Et alors j'oserai peut-être vous dire ce que je voudrais obtenir !

LOMBARD.

Bien ! bien !

CÉCILE, à part.

Comme il me regarde !

BELEUIL, saluant.

Mesdames...

ENSEMBLE.

AIR du pas de quatre de la Péri.

CÉCILE et BELEUIL.

Le voilà, grâce aux cieux,
Me
De ce pas périlleux,
Sauvé, sans accident fâcheux !

LOMBARD et Mme ALBERT.

Quel talent merveilleux !
Quels sons mélodieux !
Je n'ai rien entendu de mieux !

* Lombard, Beleuil, Mme Albert, Cécile.

SCÈNE XII.

Mme ALBERT, LOMBARD, CÉCILE.

LOMBARD.

Quel talent ! quel talent !

Mme ALBERT.

Le fait est que c'est extraordinaire, surtout dans un amateur !

LOMBARD.

Un amateur ! ah ! c'est un artiste ! Je n'ai jamais rien entendu de pareil ! Je ne sais si Batta lui-même !... (Allant vivement prendre le violoncelle qui est à gauche.) Ah !... une idée !... je cours m'enfermer dans ma chambre !

Mme ALBERT.

T'enfermer ?

LOMBARD.

Oui ! Je veux voir si je ne pourrai pas retrouver du vaporeux, du velouté de sa manière !... Viens ! conduis-moi ! (Ils sortent par la droite.)

SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, CÉCILE.

CÉCILE, s'approchant de la porte à gauche.

Eh ! vite, maintenant ! délivrons ce pauvre Léopold !

LÉOPOLD, entrant.

Ah ! Cécile !

CÉCILE.

Ah ! Léopold ! comme vous avez joué !

LÉOPOLD.

Trop bien ! car j'ai vu le moment où, dans ses transports, votre oncle allait vous donner à cet imbécile !

CÉCILE.

Aussi, vous vous êtes arrêté.

LÉOPOLD.

Je crois bien !

CÉCILE.

Mais je redoutais un scandale ! Si mon oncle s'était aperçu de votre ruse, lui qui croit toujours qu'on veut le mystifier et qui est si violent ! Ah ! tenez ! je vous en prie, partez vite !

LÉOPOLD.

Partir ! mais c'est impossible ! c'est laisser à ce Beleuil tout l'avantage de la position.

CÉCILE.

Que craignez-vous, puisque je vous aime ?

LÉOPOLD.

Ah ! Cécile ! (Il se jette à ses pieds.)

SCÈNE XIV.

LÉOPOLD, LOMBARD, CÉCILE.

LOMBARD, rentrant vivement.

Troun de l'air ! j'ai oublié mon archet... Que vois-je ? un homme aux genoux de ma nièce !

LÉOPOLD.

Pardonnez, monsieur...

CÉCILE.

Mon oncle !

LOMBARD.

Mille tonnerres !

LÉOPOLD.

Je demandais à mademoiselle... je demandais...

LOMBARD.

Parbleu ! je m'en doute bien ! vous demandiez...

LÉOPOLD.

La permission de vous parler.

LOMBARD.

A moi ?

CÉCILE.

Oui, mon oncle... Monsieur est mon maître d'accompagnement.

LÉOPOLD.

Léopold Didier...

CÉCILE.

Le grand prix de cette année.

LOMBARD.

Le grand prix ! Quoi ! jeune homme, vous seriez... (Lui donnant une poignée de main.) Je suis enchanté !... (Vivement.) Mais, avec tout ça, vous étiez aux genoux de ma nièce !

LÉOPOLD.

C'est que je l'aime, monsieur...

LOMBARD.

Vous l'aimez !... et ma sœur ?...

LÉOPOLD.

Nous comptions sur vous pour la déterminer.

LOMBARD, riant, à part.

Sur moi !... qui devais...

CÉCILE, câlinant.

Monsieur est très fort violoncelle...

LOMBARD, enchanté.

Violoncelle !... Ah ! monsieur... Oh ! mais, après celui que je viens d'entendre...

CÉCILE, timidement, montrant Léopold.

Mais, c'était lui !

LOMBARD.

Lui ?

CÉCILE.

Oui, mon oncle.

LÉOPOLD.

Beleuil faisait les gestes.

LOMBARD.

Les gestes !

CÉCILE.

Et c'était monsieur...

LÉOPOLD.

Qui, du salon d'étude de mademoiselle... (Ouvrant la porte du cabinet.) Vous pouvez voir... mon violoncelle y est encore.

LOMBARD, après s'être approché du cabinet et reprenant sa place.

Comment ! c'était ?... Ah ! monsieur, ce jeu sublime !... ces accords ravissans !... c'était vous, qui de là... Mais alors, ce grand cachalot m'a donc mystifié, comme il me l'avait écrit !... Et vous l'avez aidé !...

LÉOPOLD.

Pour le sauver !

LOMBARD.

Pour le sauver !... un rival !... ah ! c'est artiste ! (Lui donnant la main.) C'est violoncelle !... c'est bien !... c'est-à-dire, c'est bien de votre part : mais de la sienne !... Ah ! troun de l'air ! s'il revient, comme il me l'a promis !...

LÉOPOLD.

Oh ! il ne reviendra pas !

BELEUIL, en dehors.

C'est bon ! restez ici, Auvergnats.

LÉOPOLD et CÉCILE, à part.

Ciel !

LOMBARD, à Léopold.

Je vais chercher ma canne... je recevrai après mon quatrième coup d'épée, s'il le faut... Mais avant je veux le caramboler !

CÉCILE.

Mon oncle, je vous en prie !...

LOMBARD.

Viens, ma nièce ! (Ils sortent à droite.)

LÉOPOLD.

Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va lui donner...

SCÈNE XV.

LÉOPOLD, BELEUIL.

BELEUIL.

Annoncez-moi... le célèbre Beleuil, l'illustre rival de Bat...

LÉOPOLD.

Malheureux ! sauve-toi !

BELEUIL.

Hein ?

LÉOPOLD.

On sait tout !

BELEUIL.

Qui ?

LÉOPOLD.

Le capitaine !

BELEUIL.

Quoi ?

LÉOPOLD.

Que j'ai joué pour toi !

BELEUIL.

Bah !

LÉOPOLD.

Il t'a entendu ! il a emmené sa nièce, et il va revenir !...

BELEUIL.

Il va revenir !... et il est diablement en colère ?

LÉOPOLD.

Il a été chercher son rotin !

BELEUIL, effrayé.

Son .. Par l'enfer !... (Il va vers la porte de droite.) Dieu ! j'entends sa voix !

(Il se sauve dans le cabinet de gauche.)

LÉOPOLD.

Mais non !...

SCÈNE XVI.

LÉOPOLD, LOMBARD.

LOMBARD, entrant brusquement et regardant de tous côtés.

Eh bien ! vous êtes seul ?

LÉOPOLD.

Oui, capitaine. En m'apercevant ici, Beleuil a deviné que tout était découvert, et il s'est enfui !

LOMBARD.

Enfui !... C'est impossible !... (Regardant au fond.) Ses commissionnaires sont encore là. (Montrant le cabinet, puis la porte de droite.) Il ne peut être qu'ici. . ou chez ma sœur, et je vais... (Il se dirige vers le cabinet.) Ou plutôt... je vais d'abord fermer la porte d'entrée, ce sera plus sûr !

(Il sort par le fond.)

LÉOPOLD.

Ah ! j'ai eu une peur !..

SCÈNE XVII.

BELEUIL, LÉOPOLD.

BELEUIL, sort du cabinet, il est atteré.

Le corsaire ! la porte d'entrée !

LÉOPOLD.

Écoute ! il n'y a plus qu'un moyen de te sauver !

BELEUIL.

Je n'en vois pas !

LÉOPOLD, ouvrant l'étui.

Fourre-toi là-dedans !

BELEUIL.

Là-dedans !

LÉOPOLD.

Tes commissionnaires t'emporteront !

BELEUIL.

C'est vrai ! mes Auvergnats !... Ah ! mon sauveur !

LÉOPOLD.

Dépêche-toi !

BELEUIL, entrant dans l'étui.

Mais, je vais étouffer !

LÉOPOLD.

Je te réponds que non !

BELEUIL.

Dieu ! si mes polkeuses me voyaient !

LÉOPOLD.

Je vais appeler tes porteurs. (Il ferme l'étui.)

BELEUIL, reparaissant.

Ah !

LÉOPOLD, qui a déjà fait quelque pas, revenant.

Quoi ?

BELEUIL.

Recommande-leur de ne pas me porter les pieds en l'air !

LÉOPOLD, fermant l'étui.

Prends garde !

SCÈNE XVIII.

LOMBARD, LÉOPOLD, BELEUIL, dans l'étui, puis Mme ALBERT, CÉCILE, DEUX COMMISSIONNAIRES.

LOMBARD, rentrant.

Là ! j'ai pris mes mesures ! maintenant voyons un peu !... ce cabinet d'abord...

(Il entre à droite, son rotin levé.)

LÉOPOLD.

Bon ! (Appelant au fond.) Hé !... hé !... (Les commissionnaires entrent.) Emportez !

LOMBARD, revenant.

Hein ! qu'est-ce que c'est que ça ?

LÉOPOLD.

Ce sont ces braves gens qui demandent que vous vouliez bien leur faire ouvrir la porte.

LOMBARD.

Pour emporter la boîte de cet intrigant !... Ah ! troun de l'air ! la fenêtre à la bonne heure !

LÉOPOLD.

O ciel !

LOMBARD, à la croisée.

Y a-t-il dé qu'un ! Passarés !... Allons, mes braves, vingt francs pour vous !

BELEUIL, criant et frappant dans l'étui.

Ah !... ah !...

(Mme Albert et Cécile entrent au bruit.)

LES COMMISSIONNAIRES.

Mais il y a quelqu'un là-dedans !

(Ils ouvrent l'étui.)

LOMBARD, Mme ALBERT, CÉCILE.

Quelqu'un !

BELEUIL, se montrant.

Eh bien ! oui !

LOMBARD.

Ah ! le voilà donc ! *

Mme ALBERT et CÉCILE.

Monsieur de Beleuil !

* Lombard, Léopold, Beleuil, Cécile, Mme Albert.

LÉOPOLD, retenant Lombard, qui veut frapper Beleuil.

Capitaine!

BELEUIL, se faisant un rempart des commissionnaires.

Ne me quittez pas, vous autres!... Vous êtes mes Auvergnats! C'est moi qui vous ai amenés! Ne me quittez pas!

LOMBARD, allant pour le frapper.

Vous croyez donc...

BELEUIL, même jeu, et passant sa tête entre les deux commissionnaires.

N'approchez pas, capitaine!... (Déclamant.) Ils me défendent, ces honnêtes Auvergnats!... ils s'opposeront à des actes indignes d'un homme civilisé!... Si vous voulez une affaire... eh bien! soit!... j'y consens! quoique ça n'ait pas le sens commun! car enfin, pourquoi m'en voulez-vous?

LOMBARD.

Vous m'avez mystifié! *

BELEUIL.

Ah! c'est vous qui vous trouvez mystifié?

LOMBARD.

Vous vous êtes donné comme contrebasse!

BELEUIL, passant un de ses bras entre les commissionnaires et indiquant Cécile.

Mais c'était pour plaire à votre charmante nièce!

LOMBARE.

Ah! c'était pour ça!... Eh bien! pour première vengeance, vous saurez qu'avec le consentement de ma sœur je donne ma nièce à M. Léopold Didier. (Il fait passer Cécile près de Léopold.)**

BELEUIL.

Ah! capitaine!

LÉOPOLD.

Ah! monsieur!

CÉCILE.

Ah! mon oncle!

LOMBARD.

A condition que nous habiterons tous ensemble à Carcassonne, et que vous me jouerez tous les jours un morceau de violoncelle.

BELEUIL, qui s'est doucement rapproché de Lombard, d'un air aimable.

Le duo de *Guillaume Tell*.

(Mouvement de Lombard; il se réfugie derrière les commissionnaires.)

LOMBARD, d'un ton menaçant.

Quant à vous, monsieur!...

BELEUIL.

Auvergnats!...

LÉOPOLD.

Ah! capitaine, il est assez puni!

LOMBARD.

Non pas!

BELEUIL.

Si fait!... (S'approchant.) Et, d'ailleurs, je vous offre une réparation. Vous vouliez jeter cet étui par la fenêtre... eh bien!... je ne m'y oppose plus!

LOMBARD.

Alors, mettez-vous dedans!

BELEUIL, cherchant dans sa poche.

Et, si ça ne vous suffit pas... voici...

LOMBARD, avec empressement.

Votre carte?... (A part.) Mon quatrième coup d'épée!

BELEUIL.

Non... un billet de concert.

LOMBARD.

De concert!... Croyez-vous que, pour un concert, je vais...

BELEUIL.

Vous y entendrez le célèbre Batta, qui sera accompagné, sur la contrebasse, par le général Tom Pouce.

LOMBARD.

Ce petit! c'est colossal!

CHOEUR FINAL.

AIR du pas de quatre de la Péri.

LOMBARD.

Allons, prenez ma main,
Je vous pardonne enfin,
Mais ne faites plus le malin!

BELEUIL.

Vous me tendez la main,
O généreux marin!
Vous me pardonnez donc enfin?

CÉCILE et LÉOPOLD.

Ah! quel heureux destin!
Pour moi plus de chagrin,
Puisqu'on vous / m' accorde ma / votre main!

Mme ALBERT.

Ah! quel heureux destin!
Ils sont unis, enfin!
Mon frère approuve leur hymen!

BELEUIL, au public.

AIR : de Lantara.

Doit-on prononcer violoncelle
Ou violonchelle?... Sur ma foi,
Puisque chacun dit vermicelle,
Violoncelle est bon, selon moi;
Si c'est mauvais, qu'on me dise pourquoi.
Au fond, pourtant, la chose m'est égale,
Mais, voyez-vous, si je vous fais chercher
Cette question grammaticale,
Vous oublierez, messieurs, de vous fâcher.
Cherchez, messieurs, ce que je vous signale,
Pour oublier de vous fâcher.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

* Léopold, Lombard, Beleuil, Cécile, Mme Albert.

** Léopold, Cécile, Lombard, Beleuil, Mme Albert.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

SCÈNE VIII.

LE BROCANTEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. AUGUSTE FOLLET ET EUGÈNE NUS,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 6 JUILLET 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
EUSTACHE CAMUS.....	M. LIONEL.	SALOMON, brocanteur.....	M DUSSERT.
TIMOTHÉE, journaliste.....	M. OLIVIER.	AGLAÉ, fille de Vermillon.....	Mlle JULIA.
VERMILLON, propriétaire	M. AMÉDÉE.	MADAME BOSQUET, portière....	Mlle ADELINE.

L'action se passe à Nantes.

Le théâtre représente une mansarde garnie d'une table qui n'a que trois pieds, d'une chaise et d'un mauvais buffet. Portes latérales, celle de droite ouvrant sur un cabinet; au fond, à droite, une troisième porte; à gauche, une alcôve fermée par un vieux rideau; à côté, un œil-de-bœuf, sous lequel est une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, la scène est vide. Aglaé paraît à l'œil-de-bœuf en dehors; elle passe la tête par l'ouverture, regarde dans l'intérieur, et n'apercevant personne, dépose sur la table une assiette de fruits. Elle se retire ensuite.

TIMOTHÉE, *puis* EUSTACHE.

TIMOTHÉE, *entrant par la porte du fond.* Personne!... Encore couché, je parie... (*Appelant.*) Eustache! Eustache!

EUSTACHE, *dans l'alcôve.* Hein! qui m'appelle?

TIMOTHÉE. Moi!

EUSTACHE. Toi! ah! très-bien! qui êtes-vous?

TIMOTHÉE. Timothée, parbleu!

EUSTACHE, *paraissant.* Voilà!

Il est vêtu de mauvais habits et coiffé d'un foulard.

TIMOTHÉE. Comment! tu dors tout habillé?...

EUSTACHE. Que veux-tu, mon cher! il faut vivre; et, faute de mieux, j'ai mangé mes draps... Mais quel motif...

TIMOTHÉE. M'amène si matin? Figure-toi que, depuis le lever de l'aurore, je suis à la recherche de dix lignes...

EUSTACHE. Dix lignes!

TIMOTHÉE. Pour compléter mon journal, *le Courrier de Nantes*, qui doit paraître à neuf heures .. c'est un espace que j'avais réservé hier pour les événements de la nuit... mais cette misérable nuit a été d'un calme

plat... On dirait que les amants et les filous se sont donné le mot pour me laisser dans l'embarras... c'est au point que je me vois forcé d'inventer un nouveau serpent marin, ou de ressusciter le veau à plusieurs têtes.

EUSTACHE. Diable! ça ne serait guère amusant pour tes abonnés... malheureusement j'ai mieux que cela à t'offrir...

TIMOTHÉE. Vrai! c'est mon bon ange qui m'a amené ici... Voyons, parle; je vais écrire sous ta dictée...

EUSTACHE. Volontiers. (*Dictant.*) « M. Eustache Camus... »

TIMOTHÉE. Hein! c'est de toi qu'il s'agit?...

EUSTACHE. Ne m'interromps pas! (*Dictant.*) « M. Eustache Camus, jeune orphelin » aussi recommandable par ses qualités morales que par ses agréments physiques...

TIMOTHÉE, *riant*. Quelle modestie!...

EUSTACHE. « Et propriétaire de quinze mille livres de rentes.

TIMOTHÉE. Ah bah!

EUSTACHE. « Dans la personne d'une respectable tante, domiciliée à Mayence, se » trouvait depuis deux ans sans nouvelle de » cette fille majeure... Dans sa douleur, il ne » pouvait se consoler d'être surnuméraire » des contributions indirectes, et il a demandé » une augmentation à son directeur, qui s'est » empressé de lui offrir...

TIMOTHÉE. Quoi?

EUSTACHE. « Sa démission... »

TIMOTHÉE. Tu as perdu ton emploi?...

EUSTACHE. Entièrement dégommé!... depuis hier, voilà ma position sociale...

TIMOTHÉE. Pauvre garçon!

EUSTACHE. Sans compter que mon affreux propriétaire, le père Vermillon, a eu le toupet de m'inviter à déserter son toit, sous prétexte que depuis neuf mois qu'il m'abrite, je suis déjà en arrière de trois termes...

TIMOTHÉE. Que veux-tu? il est dans son droit...

EUSTACHE. Sans doute... mais je lui avais proposé un arrangement magnifique...

TIMOTHÉE. Lequel?

EUSTACHE. De me donner la main de sa fille...

TIMOTHÉE, *riant*. Ah! ah! ah!

EUSTACHE. De cette manière, il pouvait me loger, me vêtir et m'héberger gratis, sans que cela sortît de la famille.

TIMOTHÉE. Et il a refusé?...

EUSTACHE. Oui, mon ami... il me préfère un stupide israélite, un marchand d'habits, le juif Salomon...

TIMOTHÉE. Salomon!

EUSTACHE. Le plus farouche de mes créanciers.

TIMOTHÉE. Alors ton compte est réglé...

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

A son argent que ta pauvreté cède;
Tu fus toujours de misère accablé,
Et lui, s'il a volé tout c' qu'il possède,
Possède aussi tout ce qu'il a volé.
Plus que Judas il est fourbe, je pense;
Et ce qui l'a jusqu'alors empêché
De brocanter sa conscience
C'est que l'article est à trop bon marché,
La conscience est à trop bon marché.

EUSTACHE. Pauvre Aglaé! si jolie, si douce et si bonne... qui a eu pour moi des attentions si délicates... que je voyais chaque matin, par un œil-de-bœuf, déposer sur cette table... (*Apercevant l'assiette.*) Eh! tiens! que disais-je? (*Il va la prendre.*) La moitié d'une poire, deux noix et une côte de melon... Elle a pensé à moi...

TIMOTHÉE. Ainsi te voilà sans ressources...

EUSTACHE. Il m'en reste une, une seule... j'ai écrit hier à M. Dapreval le notaire, que son étude étant veuve d'un saute-ruisseau, je serais fier de combler cette lacune... et à neuf heures j'irai savoir sa réponse...

TIMOTHÉE, *tirant sa montre*. Il en est huit et demie, on m'attend à l'imprimerie, et rien encore...

EUSTACHE. Et bien, et mon article...

TIMOTHÉE. Ton article... il n'a pas le sens commun...

EUSTACHE. Tant mieux, il ne déparera pas les autres...

TIMOTHÉE. Hein?

EUSTACHE. Vrai, Timothée, tu m'affliges... car enfin ton journal pouvait parvenir jusqu'aux oreilles de ma tante, et en apprenant ma profonde débine, je suis sûr que la vieille fille se serait découvert des entrailles...

TIMOTHÉE. Ta tante... (*A part.*) Une idée!... (*Haut.*) Et tu es son héritier?...

EUSTACHE. Unique... mais il y a un intendant qui, si j'en crois les cancans du pays, est entré bien avant dans ses bonnes grâces.

TIMOTHÉE. Ah! diable! tu la nommes...

EUSTACHE. Pétronille, née Camus...

TIMOTHÉE, *à part*. Je tiens mon affaire... (*Il écrit.*) Comme cela, ce sera plus présentable... (*Haut.*) Décidément, je t'insère...

EUSTACHE. Ah! merci!

TIMOTHÉE. Je cours chez mon imprimeur...

EUSTACHE. Moi, je vais achever ma toilette...

AIR *de la Cachucha.*

Je brûle de savoir
Mon destin tout de suite.
Si le malheur m'irrite,
Gare à mon désespoir.
Jusqu'au bout je veux voir
Le sort à ma poursuite;
Encore une visite,
Et puis après bonsoir!
Maudite chance!
Toute espérance

Va, je le pense,
Me quitter aujourd'hui,
Car du notaire
Je désepère
Et je vais faire,
Oui, je vais faire
Un pas de clerc chez lui.

TIMOTHÉE.

Forcé par le devoir,
Il faut que je te quitte ;
Dans une heure au plus vite
Je reviendrai te voir.
Quand l'horizon est noir,
Le bon temps vient ensuite...
Une chance subite
Comblera ton espoir.

ENSEMBLE.

Je brûle de savoir, etc.

Timothée sort.

SCÈNE II.

EUSTACHE, *seul.*

Ma toilette... elle ne sera pas longue... (*Il ôte son foulard, le met dans sa poche, se regarde à un morceau de glace, passe sa main dans ses cheveux et dit :*) Voilà!... Ah! mon chapeau... (*Il va à son lit, et en rapporte un chapeau tout aplati.*) J'en avais fait un traversin... (*Il le redresse et le met sur sa tête*) n coup de brosse par là-dessus...

Il prend la brosse; la mère Bosquet entre par le fond, un petit pain à la main.

SCÈNE III.

EUSTACHE, Mme BOSQUET.

Mme BOSQUET. Bonjour, monsieur Eustache; je vous apporte à déjeuner.

EUSTACHE. Bien, mame Bosquet, mettez ça sur le buffet.

Mme BOSQUET. Est-ce que vous ne mangerez pas autre chose ce matin?

EUSTACHE. Pourquoi cette question gastronomique, s'il vous plaît?

Mme BOSQUET. Dans un pain d'un sou...

EUSTACHE. Quand on n'a pas une grosse caisse, il faut savoir se contenter d'une petite flûte...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AGLAÉ, *puis* VERMILLON.

AGLAÉ, *paraissant à la porte de gauche.* Mame Bosquet, mame Bosquet...

Mme BOSQUET. Me v'là, mamselle...

AGLAÉ. Descendez tout de suite... (*Apercevant Eustache.*) Ah! M. Eustache...

EUSTACHE. Que vois-je! mademoiselle Aglaé!...

VERMILLON, *entrant par le fond et regardant Aglaé.* J'en étais sûr...

EUSTACHE. Et vous aussi, père Vermillon! on a bien raison de le dire... (*montrant Aglaé*), un bonheur ne vient jamais seul...

VERMILLON, *à Aglaé.* Qu'est-ce que vous venez faire ici?...

AGLAÉ. Prévenir madame Bosquet qu'il y a en bas une personne qui demande à voir l'appartement du premier.

VERMILLON. J'augmente le premier de cent francs, portière...

Mme BOSQUET. Mais si on n'en veut pas...

VERMILLON. Ce sera votre faute, et je vous mettrai à la porte... en dehors, entendez-vous!...

Mme BOSQUET, *à part en sortant.* Vieux despotique!...

VERMILLON. N'oubliez pas de m'apporter le journal aussitôt qu'il sera arrivé...

Mme BOSQUET, *du dehors.* Oui, monsieur!

Eustache se rapproche d'Aglaé.

SCÈNE V.

VERMILLON, EUSTACHE, AGLAÉ.

VERMILLON. Ici, Aglaé!... (*A Eustache.*) Avez-vous de l'argent?...

EUSTACHE. Moins que peu... pour le quart d'heure, je suis plongé dans un abîme... sans fond... (*Frappant sur ses poches vides.*) Sans aucuns fonds...

VERMILLON. En ce cas, vous vous procurerez un autre gîte pour demain...

AGLAÉ, *à Vermillon.* Mon père!...

VERMILLON, *lui montrant la porte du fond.* Ma fille, la boutique vous réclame...

EUSTACHE, *à Aglaé.* Vous êtes bonne, Aglaé, vous êtes belle... vous ne ressemblez pas à votre père... et c'est votre plus bel éloge...

VERMILLON. Vous me devez trois termes et vous m'insultez encore...

EUSTACHE. Je ne vous insulte pas, vieux grigou! je vénère en vous le père de votre fille... Mais ne me forcez pas à sortir du respect que je vous dois; car je vous dirais des choses qui feraient dresser les cheveux de votre perruque...

Il sort.

SCÈNE VI.

VERMILLON, AGLAÉ.

VERMILLON. Polisson! paltoquet! enfin, je vais en être débarrassé... (*A Aglaé.*) Mais jusque-là, je te défends de lui parler...

AGLAÉ. Pourtant s'il m'adresse un mot...

VERMILLON. On ne lui répond pas... une jeune fille ne doit jamais répondre...

AGLAÉ. Comme ça serait poli!...

VERMILLON. Est-ce qu'on est poli avec des gens qui vous doivent trois termes ?

AGLAÉ. Mais, mon père....

VERMILLON. Croyez-vous que j'ignore le sentiment coupable que vous nourrissez en faveur de ce garnement ?... J'ai juré à votre mère de ne pas contrarier vos inclinations, et je tiendrai ma promesse... vous êtes libre d'aimer Eustache, pourvu que vous épousiez Salomon.

AGLAÉ. Salomon ! mais je ne peux pas le souffrir.

VERMILLON. Qui vous parle de le souffrir?... il s'agit seulement de l'épouser.

AGLAÉ. De grâce, mon père...

VERMILLON. Ce mariage aura lieu pour plusieurs raisons, que je me dispense de vous déduire... qu'il vous suffise de savoir que je l'exige...

AGLAÉ. Mais, mon père, je vous en prie...

VERMILLON. Je l'exige! votre devoir est de m'obéir...

AGLAÉ. Pourtant...

VERMILLON. Assez causé ! On vous attend à la boutique ; allez.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VII.

VERMILLON, *seul.*

Petite sotte! conçoit-on cette résistance ? Sous prétexte qu'elle n'aime pas Salomon... la belle raison... comme si sa mère m'avait jamais aimé...ce qui ne nous a pas empêchés de vivre ensemble pendant vingt ans.... fort mal, il est vrai,.. mais enfin nous avons vécu. (*Se frottant les mains.*) Oui, morbleu, elle épousera Salomon et le plus tôt possible... car ce mariage, c'est mon ancre de salut.. ce maudit vaisseau sur lequel j'ai placé toutes ma fortune, et qui est en retard de plus d'un mois, me jette dans des transes... et encore si je n'avais pas emprunté pour cette opération... vingt-cinq mille francs à payer aujourd'hui, et dont je n'ai pas le premier sou... Sans mon gendre, mon Crésus de gendre, où en serais-je, grand Dieu !... les huissiers, les protêts, une faillite... mais je puis compter sur lui plus que sur moi-même, et...

Salomon entre par le fond; il tient sous chaque bras, des boîtes, des paquets, des habits, etc.

SCÈNE VIII.

VERMILLON, SALOMON.

SALOMON. Bardon... che fous téranche?

VERMILLON. Justement, le voici.

SALOMON. Ya, mein herr... pour vi serfir, si ch'en étais cabaple...

VERMILLON. Toujours dans les affaires?

SALOMON. Touchours... les betites affaires comme les crantes... che fends de tout... (*Ouvrant l'un après l'autre ses cartons.*) Tu fil, tes aiguilles, tes rubans, tes pichoux, tes dentelles, tes étoffes... tes montres en or avec tes chaînes de sûreté en caütchouc... contrôlés par le Monnaie... che procante surtout, et che n'en rouchis pas, au contraire...

AIR : *Paillasse, tes tréteaux sont toujours debout.*

Procante
Choquante,
Ce monde qui médit de toi,
Procante
Piquante
Vit sous ta loi !
Qu'est-ce que c'est qué le gommerce
Où tout l' monde aujourd'hui s'exerce,
Marchands brévetés, patentés ;
A répandre de tous côtés
Des broduits frelatés...
Brocante, etc.
Que fait cette fieille coquette
Qui chaqu' matin, à sa toilette,
Puise son teint dans un flacon,
Et flanque son buste, dit-on,
D'un rempart de coton ?
Brocante, etc.
Et ces grands auteurs charitables
Qui s'en vont tire aux pauvres tiables:
Ecrivez dram's et feuilletons,
Che les sign'rai, mauvais ou pons,
Et nous bartacherons...
Brocante
Choquante,
Ce monde qui médit de toi,
Brocante
Piquante
Vit sous ta loi...

VERMILLON. Ce cher Salomon! mais quel heureux hasard ?...

SALOMON. Che croyais troufer ici mon dépiteur ; vous safez, cette cheune homme...

VERMILLON. Eustache? il est dehors, le va-nu-pieds.

SALOMON. Ah ! tiaple... moi que che foulais le faire mettre dedans...

VERMILLON. Et vous ferez bien... un drôle qui a eu l'audace de marcher sur vos brisées, de vouloir faire la cour à ma fille...

SALOMON. Lui !

VERMILLON.

AIR *du Verre.*

J' n'ai pas d' conseils à vous donner...
Mais si j'étais à votre place,
Afin de le morigéner,
Par ma foi, je romprais la glace.
Lui, votr' rival ! un trait pareil
Mérite des peines sans nombre ;
Et je n' laisserais pas au soleil
Celui que j' pourrais mettre à l'ombre.

SALOMON. Soyez tranquille... che n'y manquerai pas... et si cela peut être acréaple à mademoiselle Aglaé?

VERMILLON. Parbleu! je crois bien, vous lui feriez le plus grand plaisir.

SALOMON. Le pon petit cœur! Est-ce qu'elle est en pas, à la caisse, comme d'usache?...

VERMILLON. Sans doute... c'est aujourd'hui le 15...

SALOMON. Ya, chour t'échéance...

VERMILLON, *à part.* Je ne le sais que trop.

SALOMON. Et che foulais lui brésenter...

VERMILLON. Vos hommages...

SALOMON. T'abord... et puis encore autre chosse ensuite.

VERMILLON. Quoi donc?

SALOMON. Oh! eine pagatelle... ein petit pon de 25,000 fr.

VERMILLON. Comment!

SALOMON. Que ch'afais escompté.... pour oplicher un ami.... à 45 pour cent.

VERMILLON. Mon billet...

SALOMON. Ya, ya...

VERMILLON, *embarrassé.* Mon cher Salomon.... que ma fille sera donc charmée de vous voir...

SALOMON. Che serai pien charmé aussi.

Il va pour sortir.

VERMILLON, *le retenant.* Ce matin encore elle me parlait de vous, elle me pressait de fixer le jour de votre mariage.

SALOMON. Eh pien, nous règlerons ça avec l'autre petite chosse...

Nouveau mouvement de sortie.

VERMILLON, *même jeu.* Vous savez que c'était pour augmenter sa dot que j'ai tenté cette affaire en cochenille...

SALOMON. Ya, ya, 100,000 fr. sur la reine de Carthache...

VERMILLON. C'est aujourd'hui ma dernière échéance; et concevez-vous mon guignon? ce maudit bâtiment n'arrive pas...

SALOMON. Oh! il ne peut pas tarder beaucoup... et comme le cochenille il est en hausse, fous aurez te gros bénéfices...

Nouveau mouvement de sortie.

VERMILLON, *l'arrêtant de nouveau.* Je l'espère bien; mais j'avais compté sur la vente de cette marchandise...

SALOMON, *vivement.* Pourquoi faire?

VERMILLON. Pour faire honneur à ma signature...

SALOMON. Qu'entends-je? fous n'avez pas t'argent?...

VERMILLON. Vous l'avez dit.

SALOMON, *à part.* Et ch'allais épouser sa fille... Heureusement son baraque et son boutique ils valaient mes 25,000 fr.

VERMILLON. Je m'estime heureux que ce soit justement vous... car, aux termes où nous en sommes, vous aurez pour moi des égards...

SALOMON. Certainement, tous les égards possibles... ne fous chênez pas... ch'attendrai...

VERMILLON, *lui tendant la main.* Touchez là! vous êtes un brave garçon, mon gendre!

SALOMON. Ch'attendrai toute le chournée.

VERMILLON, *souriant.* Et demain aussi, sans doute.

SALOMON. Ya, ya, demain... jusqu'à midi...

VERMILLON. Comment?

SALOMON. Oh! soyez tranquille... si fous n'êtes pas en mesure, che ferai protester le billet...

VERMILLON, *surpris.* Protester!...

SALOMON. Ya... et au moyen d'ein petite chuchement...

VERMILLON. Un jugement! mais vous voulez donc me perdre, me déshonorer?...

SALOMON. Che veux seulement rentrer dans mes fonds.

VERMILLON. Et ma fille, monsieur, ma malheureuse fille qui vous aime!

SALOMON. Ce était pien flatteir pour moi, mais che la croyais plus riche...

VERMILLON, *hors de lui.* Comment faire... quel parti prendre?... Faire protester mon billet, compromettre mon crédit!... Songez donc que ce bâtiment peut arriver d'un moment à l'autre... demain, après-demain, dans huit jours.... mais enfin il arrivera...

SALOMON. C'être juste... mais che gonnaissais un moyen.

VERMILLON. Lequel?

SALOMON. Cédez-moi le cochenille.

VERMILLON. Quoi! vous consentiriez... ah! vous me sauvez la vie... Combien m'en donnez-vous? parlez vite!

SALOMON. Fotre pillet.

VERMILLON. 25,000 fr. de bénéfices, c'est 100,000 fr. que vous aurez à me remettre.

SALOMON. Bardon, che fous remettrai rien du tout que fotre pillet.

VERMILLON. 25,000 fr. pour une cargaison de cochenille qui en vaudra le double une fois arrivée... Mais c'est un vol, une spoliation...

SALOMON. C'est eine affaire te gommerce tout simplement... fous êtes libre de ne pas consentir.

VERMILLON. Et si je ne consens pas...

SALOMON. Che fous mettrai en faillite.

VERMILLON. Vous êtes un coquin, un fripon, un voleur...

SALOMON. Che suis un négociant, foilà tout... Justement il y a là tout ce qu'il faut pour écrire, et dans une minute...

Il se met à table et écrit.

VERMILLON, *à part.* Infâme juif! si jamais je peux me venger...

Mme BOSQUET, *entrant.* Monsieur Vermillon ! monsieur Vermillon !

VERMILLON. Allez au diable !

Mme BOSQUET C'est votre journal que vous m'avez recommandé.

VERMILLON, *avec empressement.* Mon journal ? donnez... (*La mère Bosquet sort sur un signe de Vermillon.— A part.*) S'il m'annonçait... Rien n'est terminé encore... Vite, voyons les arrivages... (*Il regarde le journal ; tout à coup son visage et ses gestes trahissent une grande émotion.*) Qu'ai-je lu ?...

SALOMON. Si fous foulez apposer votre griffe...

VERMILLON. Puisque vous m'y forcez...

Il va à la table et signe.

SALOMON. Du tout ! c'est seulement pour fous opliger... (*A part.*) Eine petite affaire de 300 pour cent...

VERMILLON, *revenant.* Là ! et maintenant mon billet ?

SALOMON. L'acte de fente...

VERMILLON. Voici.

SALOMON. Foilà. (*Ils échangent les deux titres à la fois.*) Tonnant, tonnant...

VERMILLON, *le narguant.* Comme fous dites.

Chacun serre son papier.

SALOMON. Ch'étais satisfait de ma chourné...

VERMILLON. Je ne suis pas mécontent de la mienne... (*D'un ton railleur.*) A propos, lisez-vous le *Courrier de Nantes*, Salomon ?

SALOMON. Ya, de temps en temps, à mon décheuner, quand il enveloppait mon fromache.

VERMILLON. On y trouve quelquefois des choses... celui de ce matin, par exemple...je suis sûr qu'il vous intéresserait...

SALOMON. Fous croyez ?

VERMILLON. Voyez plutôt..

Il lui donne le journal.

SALOMON. Ah! ah! — « M. Eustache Camus... »

VERMILLON. Hein ! mon locataire, il s'est fait insérer...

SALOMON. Et moi che feux l'incarcérer. (*Lisant toujours et riant.*) Ah! ah! ah! ce était drôle, un directeur qui lui offrait sa iminution.

VERMILLON, *lisant.* Sa démission.

SALOMON. Ya... sa diminution.

VERMILLON. Le garnement, il n'a plus de place, et il en voulait une dans le cœur l'Aglaé...

SALOMON. Ah! il y a fait un *post-scriton*... (*Lisant.*) « Nous abbrenons à l'instant que » le tante de cette cheune homme fient de » mourir à Mayence, en instituant son nefeu » légataire unifersel de sa fortune, qui s'é- » lève à cent mille écus. »

VERMILLON. Cent mille écus... voilà mon gendre... je suis sauvé...

SALOMON. Et mon argent aussi... à présent il pourra me payer...

VERMILLON. Tant mieux, ça vous dédommagera.

SALOMON, *se frottant les mains.* Ya, ça me tétommachera, ça me tétom... (*il s'arrête et cherche*) ça me tétommachera... te quoi ?

VERMILLON. De ce que vous perdez d'un autre côté.

SALOMON. Che ne gombrenais pas.

VERMILLON. C'est que vous n'avez pas tout lu... (*Lui prenant le journal des mains.*) Tenez, là, là à, la quatrième page. (*Il lit en faisant suivre Salomon.*) « On lit dans le » journal du Havre : La corvette l'*Alecton* » vient d'entrer dans notre port, ayant sur » son bord l'équipage du trois-mâts la *Reine* » *de Carthage,* qui a été forcé d'abandonner » ce navire, naufragé en vue de la côte de » Coromandel. » Ah ! ah! ah!

SALOMON. La *Reine de Carthache* naufragée!...

VERMILLON. Comment trouvez-vous la nouvelle ?

SALOMON. Alors, fous allez me rendre le petit pon de 25,000...

VERMILLON. Plaît-il?

SALOMON. Autrement ce serait ein fol, eine spoliation...

VERMILLON, *le contrefaisant.* Ce était eine affaire té gommerce, tout simblement.

SALOMON, *froissant le journal avec colère.* Herr gott! che suis enfoncé par le Fermillon.. il y a té quoi en ruchir...

VERMILLON. Ah! ah ! ah ! rugissez, rugissez, coquin de juif!... Quant à moi, je ne serai pas mis en faillite, et j'aurai un gendre de 100,000 écus.

ENSEMBLE.

AIR *du Siége de Corinthe.*

VERMILLON.

Je perds en cette affaire,
Il m'a voulu gruger,
Mais son malheur, j'espère,
Va me dédommager...

SALOMON.

Ch'étouffais de colère ;
Me voir ainsi cruger !...
Mais bientôt, je l'espère,
Che pourrai me venger.

Vermillon sort par le fond.

SCÈNE IX.

SALOMON, *seul.*

Fieux scélérate... fieille gredin .. che suis

furieux, der teufel... ch'ai enfie de lui casser un membre... mais on me le ferait raccommoder, et les médecins coûtaient si cher... il valait encore mieux gontinuer ma petite négoce... Montsir Eustache il allait pientôt rentrer. sans doute... il afait besoin de fêtements, et comme il est riche, il payera en conséquence... che me rattraperai en petite, si che poufais pas faire en crosse... Che l'entend qui monte l'escalier, tépêchons!...

Il étale des habits sur une table

SCÈNE X.

SALOMON, EUSTACHE.

EUSTACHE *rentrant précipitamment par la droite; il est en proie à une violente exaspération et n'aperçoit pas Salomon, qui est à l'autre extrémité du théâtre.* Infâme tabellion! me faire jeter dehors comme un caniche indisposé!

SALOMON. Il paraissait pien arbité...

EUSTACHE. Cette fois, il faut en finir avec la vie... car que devenir, ô Aglaé! loin de vous, et sans toit... pour abriter ma tête?...

SALOMON, *à part.* L'héritache lui afait trouplé le cervelle.

EUSTACHE. Le sort en est jeté... L'Océan est aux portes de Nantes... suivons l'exemple de la Loire!... portons-lui le tribut de mes os!...

Il s'approche de la porte.

SALOMON, *l'arrêtant.* Où allez-vous?

EUSTACHE. Ah! c'est toi! juif maudit; tu viens me relancer à cette heure suprême.

SALOMON. Fous afiez tort...

EUSTACHE. Ne nie pas!... je sais que tu as obtenu des jugements contre moi. Tout ce que j'ai t'appartient... Heureusement, je n'ai pas le sou.

SALOMON. Pas le sou! Gomment! vous étiez sans archent... et fous ne m'en tisiez rien... c'était mal, cheune homme, c'était bien mal..... permettez que je fous offre ma pourse... une vingtaine de louis que che fiens te toucher... tout à l'heure...

EUSTACHE. Hein? plaît-il? vingt louis!...

SALOMON. C'était peu de chosse, mais ma caisse il était à fotre disposition... et toutes mes marchantises afec...

EUSTACHE. Ah ça, vous êtes fou...

SALOMON. Non, che étais fotre ami...fotre ami pien défoué... foilà un habit, une redingote, deux chilets et trois bantalons... avec un chapeau que ché fous apporterai tout à l'heire, ça fera six cents francs... que fous me baierez blus tard... afec les intérêts t'usache... (*à part*) quarante-cinq pour cent....

EUSTACHE. Ah! Salomon..... comment pourrai-je m'acquitter...

SALOMON. Oh! ça fientra, ça fientra plus tard...

EUSTACHE. Tenez, franchement, vous auriez tort d'y compter.

SALOMON. Ah! bah! ein petit héritache...

EUSTACHE. Ah! oui, celui de ma tante... mais elle ne pense guère à moi...

SALOMON, *à part.* Gomment! est-ce qu'il ne safre pas...

EUSTACHE. Elle n'y a même jamais pensé...

SALOMON, *à part.* Il ne safre rien..... (*Frappé d'une idée.*) Oh! (*Haut.*) Cheune homme...

EUSTACHE. Quoi?

SALOMON. Fous aimez matemoiselle Aglaé...

EUSTACHE. Si je l'aime. . (*A part.*) Je comprends tout... il veut acheter ma renonciation à son amour.

SALOMON. Eh pien, che fous la tonne.

EUSTACHE. Vous... (*A part.*) Je n'y comprends plus rien... (*Haut.*) Mais son père me l'a refusée...

SALOMON. Parce que fous n'afiez rien... mais si fous possédiez... cent mille francs.

EUSTACHE. Cent mille francs!

SALOMON. Il ne tient qu'à fous te les avoir sur-le-champ... (*Montrant son carnet.*) Ils sont là, tans mon portefeuille... une partie te cochenille que ch'afais achetée, et che fous en faisais cadeau.

EUSTACHE. Cadeau!

SALOMON. Moyennant que fous me céderez tous vos troits à la succession de fotre tante.

EUSTACHE. Mes droits... mais ils ne valent pas... cinquante centimes...

SALOMON. Aussi c'est pour fous oplicher... che feux en courir la chance...

EUSTACHE. Ah! Salomon, je vous bénirais... si je savais comment la chose se pratique...

SALOMON, *lui tendant la main.* Ainsi c'est convenu...

EUSTACHE, *lui frappant dans la main.* Archiconvenu...

SALOMON. Nous allons tout de suite chez le notaire Dapreval... faire dresser l'acte...

EUSTACHE Je passe un habit, et je vous y rejoins...

SALOMON. Fous n'aurez plis qu'à signer...

ENSEMBLE.

AIR de *Wallace*.

EUSTACHE.

Quelle aventure!
Je vais donner de c' pas
Ma signature...
Ça ne m' ruinera pas.

SALOMON.

Ah! che le chure.
Je ne m'attendais pas

Qu' sa signature
M' sortirait d'embarras...

Salomon sort par le fond.

SCÈNE XI.

EUSTACHE, *puis* TIMOTHÉE.

EUSTACHE, *étalant les vêtements sur la chaise.* Qu'est-ce que cela veut dire? j'ai donc rencontré, sans m'en douter, la lampe des Mille et une Nuits... (*Il regarde les vêtements laissés par le Juif, en chantant.*)

Elle est à moi, c'est ma sultane...
Elle est à moi, j'obtiens sa main...

TIMOTHÉE, *entrant par la gauche.* Diable! comme te voilà joyeux, et nippé!

EUSTACHE, *courant à lui.* Timothée! si tu es mon ami, prends cette carafe.

TIMOTHÉE. Pourquoi faire?

EUSTACHE. Prends toujours... et jette-m'en le contenu à la face... De l'eau, Timothée, éteins mon cerveau qui brûle, et pardonne-moi de te faire remplir ces fonctions de pompier...

TIMOTHÉE. Une douche? tu es donc fou?

EUSTACHE. Oui, je suis fou... de joie, de bonheur... Ah! Salomon, je voudrais être assez riche pour t'aider à reconstruire le temple de ton homonyme...

TIMOTHÉE. Salomon!

EUSTACHE, *passant son habit.* Oui, mon ami, Salomon qui est venu ici, tout exprès pour faire ma fortune... et mon mariage, avec une cargaison de cochenille...

TIMOTHÉE. Plaît-il?

EUSTACHE. Moyennant quoi, je lui ai abandonné...

TIMOTHÉE. Quoi donc?

EUSTACHE. L'autre manche...

Mme BOSQUET, *une lettre à la main.* Monsieur Eustache, une lettre pour vous...

Elle lui remet la lettre et sort.

EUSTACHE. Une lettre!... de Mayence... Ma tante aurait fini par penser à moi...

TIMOTHÉE. Bah!

EUSTACHE. Comme ça se rencontre! juste au moment où je viens... Mais voyons ce qu'elle chante. (*Lisant.*) « Mon cher neveu, je n'ai » pas reçu ta dernière dans laquelle tu me » demandais de l'argent... »

TIMOTHÉE, *riant.* Bien!

EUSTACHE, *continuant.* « Mais je m'em- » presse de te rassurer sur l'état de ma santé » qui est fort bonne, quoique j'aie fait une » grave maladie à la suite d'une rupture avec » mon intendant, qui, après avoir veillé à mon » service, avait eu l'audace de demander ma » main... » L'intrigant!...

TIMOTHÉE. T'en voilà débarrassé!

EUSTACHE, *continuant.* « Dans mon dé- » sespoir, j'ai recueilli les consolations d'un » jeune docteur, qui m'a fait comprendre le » besoin des affections de famille, et je cède » à ses instances en t'écrivant aujourd'hui. » — Brave homme!

TIMOTHÉE. Voilà un beau trait... je l'insérerai dans mon journal... Ainsi, te voilà riche en perspective! (*A part.*) J'ai presque dit la vérité.

EUSTACHE, *lisant toujours.* « Je cède à » ses instances en t'écrivant aujourd'hui... » pour te faire part... de mon... mariage avec » lui. » (*Il s'assied.*) Mariée! c'était bien la peine de rester fille pendant quarante ans!

TIMOTHÉE. Oh! à cet âge, ça n'est pas dangereux!

EUSTACHE. Voyons la suite! (*Achevant la lettre.*) « Dieu a voulu bénir cette union... » Il y a six semaines, j'ai donné le jour à » deux jumeaux. »

TIMOTHÉE. Des cousins!

EUSTACHE. Bien, bon, très-bien! Moi qui comptais sur un magot à la mort de ma tante, m'en voilà deux de son vivant! Oh! je suis écrasé, aplati!

TIMOTHÉE. Allons, que diable! du courage!

EUSTACHE. Du courage! mais ma fortune, mon mariage, tout dégringole à la fois; car enfin je ne puis pas tromper ce juif, le flouer indignement...

TIMOTHÉE. Comment cela?

EUSTACHE. Eh oui! cette cargaison de cochenille qui devait me mettre dans les bonnes grâces du père Vermillon, je l'ai achetée de Salomon en échange de tous mes droits sur l'héritage de ma tante...

TIMOTHÉE. Hein! tu dis...

EUSTACHE. Et maintenant que j'ai la preuve que cet héritage est perdu pour moi, je ne puis plus signer ce marché.

TIMOTHÉE. Au contraire, mon ami, signe au plus vite, signe tout ce qu'il te présentera.

EUSTACHE. Quoi! tu voudrais...

TIMOTHÉE. Oh! chenapan, voleur, tu t'es pris dans tes filets.

EUSTACHE. Que veux-tu dire?

TIMOTHÉE. Que tu étais l'objet d'une indigne friponnerie; que ce juif que ta délicatesse veut ménager, s'imagine en ce moment te flouer toi-même comme en pleine Bourse...

EUSTACHE. Bah!

TIMOTHÉE, *tirant un journal de sa poche et le mettant sous les yeux d'Eustache.* Tiens, nigaud.

EUSTACHE. Que vois-je! Quelle mauvaise plaisanterie...

TIMOTHÉE. La nouvelle était plus piquante ainsi rédigée; comprends-tu maintenant? Salomon a lu mon article, et il a cru te rafler du coup...

EUSTACHE. Deux cent mille francs... rien que ça... ô filou !

TIMOTHÉE. Et tu hésiterais...

EUSTACHE. Plus souvent! Je cours de ce pas chez le notaire...

SCÈNE XII.

LES MÊMES VERMILLON.

VERMILLON, *qui a paru au fond, dépose son chapeau sur une chaise.* Un notaire !... plus de doute...

TIMOTHÉE. Je vais t'accompagner...

EUSTACHE. Comme tu voudras. (*Apercevant Vermillon.*) Ah ! c'est vous, père Vermillon ? qu'est-ce que vous me voulez encore? vos trois termes, pas vrai ?

VERMILLON. Ah ! fi donc !

EUSTACHE, *lui jetant sa bourse.* Tenez, payez-vous !

VERMILLON. Mais, monsieur...

EUSTACHE. Je n'ai pas le temps de vous écouter, mon brave homme ! Vous me rendrez ma monnaie plus tard... Viens, Timothée.

Il prend le chapeau de Vermillon et sort avec Timothée.

SCÈNE XIII.

VERMILLON *seul, courant après Eustache.*

Monsieur Eustache! (*Il revient.*) Il emporte mon chapeau ! la tête n'y est plus... Au fait, c'est bien naturel, après un pareil événement.. Mais la manière dont il m'a reçu, cette bourse qu'il m'a jetée... la fortune aurait-elle changé son cœur ?... n'aurait-il plus l'intention d'épouser ma fille?... Si ce mariage m'échappe je suis ruiné. Comment faire pour le ramener, pour le décider? Ah ! je n'ai qu'un moyen, un seul... oui, c'est cela... (*Appelant.*) Aglaé! Aglaé ! Justement la voici !

SCÈNE XIV.

VERMILLON, AGLAÉ.

AGLAÉ. Plaît-il, papa?

VERMILLON. Approche, mon enfant. Je suis ton père, et tu as confiance en moi, n'est-ce pas? Dis-moi franchement : à quel point en es-tu avec Eustache ?

AGLAÉ. Dam, je ne sais pas au juste, moi.

VERMILLON *à part.* Diable! (*Haut.*) Mais il t'a bien demandé par-ci par-là, un petit baiser?

AGLAÉ. Ah ! papa...

VERMILLON. Sans conséquence, entre voisins!

AGLAÉ. Jamais!

VERMILLON. Tant pis !

AGLAÉ. Plaît-il ?

VERMILLON. C'est-à-dire tant mieux !... Mais du moins il t'a pris la main, il te l'a serrée tendrement?

AGLAÉ. Pour cela, oui, mon père, quelquefois...

VERMILLON. A la bonne heure ! et puis il t'a dit : Mademoiselle, je vous adore, je voudrais bien vous épouser. Hein, il t'a dit cela... avoue, avoue !

AGLAÉ, *baissant les yeux.* Dam !...

VERMILLON. Et toi, qu'est-ce que tu répondais ?

AGLAÉ. Moi, je ne répondais rien...

VERMILLON. Elle ne répondait rien ! Petite sotte... mettez donc vos enfants en pension... On doit toujours répondre quand on vous parle... la simple politesse l'exige...

AGLAÉ. Mais ce matin vous me disiez...

VERMILLON. Ce matin j'avais mes raisons, et maintenant, c'est différent, je les ai encore mes raisons... seulement ce ne sont plus les mêmes...

AGLAÉ. Il serait vrai ! vous consentiriez...

VERMILLON. Je n'ai pas dit cela... mais puisque j'ai rompu avec Salomon... si j'étais sûr des sentiments de M. Eustache...

AGLAÉ. Oh ! je vous réponds qu'il m'aime, allez !

VERMILLON. C'est possible... mais tu peux te tromper, et je voudrais m'en assurer par moi-même... Écoute, Aglaé, M. Eustache va rentrer... reste ici, fais-le jaser... moi, caché dans ce cabinet, j'entendrai votre conversation, et s'il est bien tendre, bien empressé, eh bien, nous verrons, nous verrons...

AGLAÉ. Quoi ! vous voulez...

VERMILLON. Le voici ! je cours à mon poste... et toi, ma fille, songes-y bien ! qu'il soit galant, amoureux... force-le de se déclarer, ou c'en est fait de ton mariage...

Il entre dans le cabinet.

AGLAÉ *seule.* Allons, je tâcherai d'obéir...

SCÈNE XV.

VERMILLON *caché*, AGLAE, EUSTACHE.

EUSTACHE *entrant sans voir Aglaé et remettant le chapeau de Vermillon où il l'a pris.* C'est signé, c'est fini ; et maintenant arrive qui plante... Aglaé !

AGLAÉ, *à part.* Que lui dire ?.. (*Haut.*) Oui, monsieur Eustache, j'étais venue...

EUSTACHE. Visiter mon garde-manger, comme de coutume, n'est-ce pas, ange du ciel? me combler à mon insu de morceaux de sucre, de croûtes de pâté et de marmelades de pomme...

AGLAÉ. Monsieur...

EUSTACHE Oh ! laissez-moi vous dire toute

la reconnaissance que vous avez allumée dans mon âme, avec les débris de vos desserts!... Sans vous, Aglaé, j'étais condamné à déjeuner éternellement avec une flûte toute sèche et un insipide verre d'eau; mais vos friandises m'ont rendu la flûte douce et le verre d'eau sucré; vous êtes ma mère nourricière, ma corne d'abondance...

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Semblable au prophète divin
Qui fut, l'Histoire nous l'atteste,
Par un corbeau nourri chaque matin,
J'avais aussi mon pourvoyeur céleste;
Mais mon destin plus que le sien fut beau ;
Car, pour échapper à la tombe,
S'il eut le secours d'un corbeau,
Moi, j'eus celui d'une colombe;
Au lieu d'avoir un noir corbeau,
J'avais une blanche colombe.

Mais une chose m'inquiète... ce juif.

AGLAÉ. Salomon! je le déteste...

EUSTACHE. Vrai?

AGLAÉ. Et mon père aussi...

EUSTACHE. Lui...

AGLAÉ. Ils sont brouillés...

EUSTACHE. Eux brouillés! quelle chance... Eh bien, tu l'emportes, Aglaé: au lieu de partir, je reste; au lieu de renoncer à toi, je prends ta main, je m'installe à tes pieds... (*il tombe aux pieds d'Aglaé*), et si l'on veut nous séparer, je.....

VERMILLON, *paraissant*. Ah! je vous y prends, infâme séducteur...

Aglaé pousse un cri.

EUSTACHE *se levant*. Vermillon!...

AGLAÉ. Mais, mon père...

VERMILLON, *bas à sa fille*. Tout va bien. (*Haut à Eustache.*) Monsieur! vous comprenez qu'il me faut une réparation...

EUSTACHE. Un duel... eh bien, oui, un duel. . un duel à mort.

VERMILLON. A mort! malheureux! tu voudrais boire mon sang, après l'avoir deshonoré!

EUSTACHE. Que diable voulez-vous donc?

VERMILLON. Un mariage, monsieur...

EUSTACHE. Avec Aglaé?...

VERMILLON. Sans doute...

EUSTACHE. Fallait donc dire ça tout de suite...

VERMILLON. Vous acceptez?...

EUSTACHE, *prenant la main d'Aglaé*. Si j'accepte! partons pour la mairie!...

VERMILLON. Partons à l'instant...

EUSTACHE. Tout de suite...

ENSEMBLE.

AIR. *De mon rival.*

VERMILLON.

Ah! mon bonheur est étrange!
De mon dédain, sans aigreur,
Mon gendre enrichi se venge
En faisant notre bonheur.

EUSTACHE *et* AGLAÉ.

Ah! mon bonheur est étrange;
Il étonne encor mon cœur;
Mais je crains que l'sort ne change...
Prévenons vit' ce malheur.

Eustache et Vermillon remontent la scène pour prendre le chapeau de Vermillon. Celui prévient Eustache et s'en empare. Eustache cherche le sien ; puis il fait signe qu'il se souvient de l'avoir jeté par la fenêtre. Salomon entre, apportant un chapeau recouvert d'un crêpe.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SALOMON, EUSTACHE, VERMILLON et AGLAÉ.

SALOMON, *d'un ton railleur*. Monsieur Eustache, foilà fotre chipus, afec un petit acrément te circonstance que chy afre fait achouter.

AGLAÉ. Un crêpe?

SALOMON, *goguenard*. Vous safiez le malheur qui était arrifé à cette paufre *reine de Carthache*.

EUSTACHE. Non...

SALOMON. Naufrachée... tout est perdu.

EUSTACHE. Naufragée!

VERMILLON. C'est dans le journal de ce matin.

EUSTACHE. Et vous le saviez! Mais c'est un vol... un brigandage..,

SALOMON. C'est eine affaire té gommerce tout simplemeut.,.

EUSTACHE. Ah! fripon... Mais ce que vous ne saviez pas, c'est que ma tante n'est pas morte, qu'elle a un mari, deux enfants... (*déchirant le crêpe*) et que tu en seras pour tes frais de notaire...

VERMILLON *et* SALOMON. Pas morte?...

AGLAÉ. Qu'est-ce que cela signifie?

VERMILLON. Mais cette nouvelle...

SALOMON. Mais le chournal...

EUSTACHE. Un puff de mon ami Timothée!

SALOMON. Che suis folé...

VERMILLON. Je retire ma parole...

SALOMON. Et moi mes hapits...

Ils entourent Eustache, qui se débat.

AGLAÉ. Ah! mon Dieu!...

EUSTACHE. Et moi je ne retire rien du tout.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE. Que se passe-t-il donc!

VERMILLON, *lui sautant à la gorge*. Ah! geusard de journaliste... c'est toi qui vas me payer...

TIMOTHÉE, *le repoussant*. Me recevoir ainsi, père Vermillon, quand je vous apporte une nouvelle...

VERMILLON. Quelle nouvelle?

TIMOTHÉE Il n'est question sur le port que de la chance qui vous arrive.

VERMILLON. Quelle chance?

TIMOTHÉE. Vous aviez des capitaux importants sur la *Reine de Carthage*?

TOUS. Eh bien?

TIMOTHÉE. Eh bien, le vaisseau abandonné par son équipage a été poussé à la côte, et la cargaison a été sauvée.

TOUS. Sauvée...

TIMOTHÉE. Un bâtiment marchand l'a recueilli, et il vient d'entrer dans le port.

SALOMON. Der teufel!

VERMILLON. Oh! je suis anéanti...

TIMOTHÉE. Comment! quand vous rattrapez cent mille francs?

VERMILLON, *montrant le juif.* Eh! non, c'est lui...

TIMOTHÉE. Le juif...

SALOMON, *montrant Eustache.* Eh! non, c'est lui...

EUSTACHE. Moi-même, père Vermillon. Rassurez-vous; la cochenille fera la dot de votre fille.

VERMILLON. Ah! mon gendre!...

SALOMON. Oh! ché pendrais pien mon cou par le corte!

AIR *du Baiser au porteur.*

Messieurs, l'auteur de ce petit ouvrage
A peur devant ses juges assemblés;
Mais qu'un sourire l'encourage,
Et tous ses vœux seront comblés,
Oui, tous ses vœux, Messieurs, seront comblés,
C'est aussi là notre but unanime.
Le Juif est seul un peu plus exigeant;
Montrant tous les personnages, hormis Salomon.
Ce qu'il nous faut, c'est un succès d'estime.
Montrant Salomon.
Ce qu'il voudrait, c'est un succès d'argent...

ENSEMBLE.

Accordez-nous, s'il vous plaît, votre estime,
Et chaque soir apportez votre argent.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE TROISIÈME MARI,

VAUDEVILLE EN UN ACTE, (IMITÉ DE LA CHANSON DE BÉRANGER.)

PAR

M. CLAIRVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 9 Juillet 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN	M. Félix.
LÉANDRE	M. Ludovic.
MADAME JEAN	Mme. Albert.
PÉTRONILLE, servante	Mlle. Figeac.

Le théâtre représente une salle de ferme ; à gauche, un four.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETRONILLE, *entrant.*

Tiens, c'est drôle, je suis la première éveillée... je croyais que Jean serait plus matinal.... est-ce qu'il serait allé rejoindre sa femme? Oh! non, madame l'avait bien défendu, et d'un ton, d'un air... Il est trois heures, M. Jean, vous coucherez au moulin, je le veux... Et malgré les prières, les supplications de son mari, elle s'est enfermée toute seule dans sa chambre. C'est singulier, elle qui n'a jamais de volontés, qui, du temps de ses deux premiers maris, était si craintive, si soumise, le ton qu'elle a pris hier... après ça, vous m'direz une noce qui s'termine à trois heures du matin, faut être juste.

AIR : *du Charlatanisme.*

Deux époux ont, sans contredit,
A s'raconter plus d'une histoire,
Et monsieur Jean, toute la nuit,
N'a fait que chanter, rire et boire.
Aussi, malgré son air calin,
Madame a bien fait d'l'éconduire,
Et d'l'envoyer seul au moulin;
Car à trois heures du matin,
On n'a plus l'temps de se rien dire.

C'est égal, sa fermeté d'hier m'a surprise, car ce n'est pas parce que c'est ma maîtresse, mais M. Jean peut se flatter d'être tombé sur une femme... Dieu! quelle femme! un mouton pour la douceur, et notre maître dont l'état est d'en vendre... des moutons... ça a dû le flatter, c't homme!.. Eh! mais je reste là à jacasser, et j'oublie les instructions qu'il m'a données hier soir, pendant que madame était à se barricader dans sa chambre. D'abord, placer la table à manger près du four : ça, c'est pas une mauvaise idée, les matinées sont encore fraîches... là, v'là que ça y est... ensuite, faire coucher Pataud dans la cour ; ça, c'est fait d'hier soir, et ça n'a pas été sans peine... il me montrait les dents, c't animal!.. mais monsieur prétend que ça avertit, que ça réveille quand quelqu'un vient... ça n'est pas encore une mauvaise idée ; enfin, et pour finir, faire disparaître ce grand miroir, ceci me semble moins ingénieux; car, sans être coquette, une femme est bien aise de se dire un petit bonjour en se levant... Oh! avec une autre que madame Jean ça ne se passerait pas sans querelle; mais notre maîtresse est si douce, si bonne, si peu contariante... ah! ça, mais personne ne se lève donc aujourd'hui.

SCENE II.

PETRONILLE, JEAN.

JEAN.

Pétronille!

PETRONILLE.

Ah! vous v'là, not' maître.

JEAN.

Catherine n'est pas encore levée?

PETRONILLE.

Non, monsieur.

JEAN.

Tant mieux, j'avais peur d'avoir trop dormi.

PETRONILLE.

Il paraît qu'on n'est pas mal au moulin.

JEAN.

Ne m'en parle pas... j'ai eu le cauchemar toute la nuit... je me faisais un mauvais sang... c'est qu'on n'a jamais eu une idée pareille... au moment où, avec la permission de monsieur le maire.. on n'a jamais eu une idée pareille.

PETRONILLE.

C'est votre faute aussi, vous étiez si gai, si joyeux, si farceur, pendant toute la noce... est-ce que vous croyez qu'on se marie pour s'amuser? non, monsieur, non, il faut être galant, attentif, empressé près de sa femme.

JEAN.

Mais c'était le bonheur qui me rendait fou; j'étais si heureux que j'en perdais la tête; et ce matin encore, malgré ses rigueurs, quand je pense qu'elle est là, qu'elle est ma femme, qu'elle m'appartient... ah! Pétronille, tu vois un marchand de moutons bien heureux.

PETRONILLE.

Qu'est-ce que je vous avais dit?

JEAN.

Une femme superbe, une meunière accomplie, et le plus joli petit moulin... non, je le sens, je ne pourrai plus vivre sans elle.

Air connu.

Je suis son époux, son amant,
Mon âme en est fière;
Car jadis plus d'un concurrent
Cherchait à lui plaire.
Mais grace à cet hymen charmant,
Je puis crier tout haut maint'nant:
A moi la meunière
Du moulin à vent.

Aussi, pour me réconcilier avec elle, et puisqu'elle repose encore, si je lui ménageais une surprise à son réveil... quelque chose de galant, de tendre... un bouquet de roses ou des côtelettes de mouton.

PETRONILLE.

Ah! monsieur, des côtelettes!

JEAN.

Tu crois que ma femme préférera les roses... je ne dis pas... ça sent bon, mais ça ne se mange pas, tandis que les côtelettes...

PETRONILLE.

Du reste, tout ce que vous ferez sera bien fait, la bourgeoise n'a pas de volontés.

JEAN.

C'est ce que je me suis laissé dire.

PETRONILLE.

Et l'on vous a dit vrai... fallait la voir du temps de ses deux premiers...

JEAN.

Oh! Pétronille, ne me parle pas de mes deux prédécesseurs.

PETRONILLE.

C'étaient de bien vilaines gens, allez.

JEAN.

Oui, je me suis laissé dire qu'ils étaient...

PETRONILLE.

Querelleurs, ivrognes, et d'une brutalité...

JEAN.

Comment, après deux épreuves semblables, a-t-elle osé penser à se remarier?

PETRONILLE.

Voilà ce qui m'étonne aussi, d'autant plus qu'après la mort de son second, je l'entendais qui se disait quand elle se croyait seule: Comment! il ne s'en présentera pas un troisième... un troisième que je puisse rendre... et elle s'arrêtait.

JEAN.

Pardine! avec son caractère, ça va tout seul, un troisième que je puisse rendre heureux!

PETRONILLE.

Un troisième que je puisse faire... et elle s'arrêtait...

JEAN.

Que je puisse faire... je ne devine pas...

PETRONILLE.

Si c'était que je puisse faire enrager not' maître...

JEAN.

J'ai bien trouvé un autre mot qui va... mais il ne m'irait pas, à moi... et puis, le passé me répond de l'avenir... quand une femme a été fidèle avec deux maris.

PETRONILLE.

Oh! pour le tromper, elle en avait trop peur... et il n'y a rien comme la poltronnerie pour rendre vertueuse... on a bien jasé, dans le temps, d'un petit jeune homme dont le papa possédait un domaine dans ce village.

JEAN.

Un petit jeune homme?

PETRONILLE.

Oui, un petit freluquet, qui, après avoir mangé le château de son père, n'aurait pas été fâché de grignoter un peu le moulin de la bourgeoise, mais heureusement il est toujours arrivé trop tard.

JEAN.

Trop tard?

PÉTRONILLE.

AIR: *de Madame Favart.*

Depuis cinq ans, qu'ils ont fait connaissance,
C'est de sa part, toujours le même amour;
Mais il voyage, et dame! en son absence
A la meunière on fait la cour.

Aux tendres soins des garçons du village
Elle se laisse apprivoiser,
Et c'est toujours quand elle est en ménage
Que l'on revient pour l'épouser.

JEAN.

Diable ! j'ai peur qu'après mon mariage,
On ait encor dessein de l'épouser.

PETRONILLE.

Ah ! bien sûr que, s'il avait su que madame était veuve en secondes noces ..

JEAN.

Tu crois qu'il serait accouru ?

PETRONILLE.

Je crois bien, ces lions de Paris, ça mange tout, et de tout, même des moulins.

JEAN.

Ah ! mon Dieu ! j'y pense, cette lettre que j'ai vu tomber hier de la poche de ma femme...

PETRONILLE.

Une lettre ?

JEAN.

Oui, une lettre qui sent bon... je me suis dit tout de suite, ça sent mauvais.

PETRONILLE.

Faut pas la lire, not' maître.

JEAN.

Bah ! ma femme est si bonne.... est-ce qu'elle a rien de caché pour moi, elle me l'aurait montrée.

PETRONILLE.

Vous l'aurait-elle montrée ?

JEAN.

Admettons qu'elle me l'aurait montrée... (*Lisant.*) Madame veuve Thomassin ! tiens ! en voilà un qui ne sait pas encore...

PETRONILLE.

Dame ! comme ce n'est que d'hier !

JEAN.

« Ma toute belle !..

PETRONILLE.

Il y a : ma toute belle.

JEAN.

« Ma toute belle !

PETRONILLE.

Faut pas lire, monsieur.

JEAN.

Au contraire, ça paraît fort instructif... « Ma toute belle, j'apprends que le ciel vous « a débarrassée de votre second mari ; si deux « fois j'ai manqué le bonheur, ah ! du moins « qu'il ne m'échappe pas le troisième... faites « préparer les actes, et qu'en arrivant à « Fleury ..

AIR : *de Turenne.*

Ciel ! qu'ai-je lu ?

PÉTRONILLE.

C'est charmant ! c'est superbe,
Et la Providence vous sert.
Il vient trop tard.

JEAN.

Comme dit le proverbe,
C'est aujourd'hui la Saint-Lambert,
Et près de la femme qu'il aime,
Qui quitte sa place, la perd.
Pour l'épouser, vous attendrez, mon cher,
Qu'elle en épouse un quatrième.

Et signé... signé... Léandre... Corbleu ! mor-bleu ! ventrebleu !

PETRONILLE.

Ah ! monsieur, ne jurez pas comme ça, si madame vous entendait.

JEAN.

Si tu crois que c'est agréable, c'est vrai... on se réveille tout joyeux... on se frotte les mains, on se frotte les yeux... on se monte la la tête, et puis, tout-à-coup, un pot de fleurs, une tuile, une cheminée...

PETRONILLE.

Mais non, monsieur, ce n'est pas une cheminée.

JEAN.

C'est bien plus noir.

AIR : *du Troisième au-dessus de l'entresol.*

Etre ainsi fait d'amitié,
Quelle faute j'ai commise !

PÉTRONILLE.

N'oubliez pas la surprise
Qu'vous d'vez faire à vot' moitié.

JEAN.

Une surprise ! ah ! c'est joli !
Je trouve ce mot à ma guise.
Sarpejeu ! c'est elle aujourd'hui
Qui m'en fait une de surprise

ENSEMBLE.

Etre ainsi fait d'amitié,
Puisqu'il faut que je le dise,
C'est une fière surprise
Que me fait là ma moitié.

PÉTRONILLE.

Certain à son amitié,
Et surtout à sa franchise,
N'oubliez pas la surprise
Qu'vous d'vez faire à vot' moitié.

SCENE III.

PÉTRONILLE, puis LÉANDRE.

PETRONILLE.

Pauvre cher homme ! comme c'est dommage.. un mari si bon, si complaisant.. mais je suis bien tranquille, madame le calmera... elle est si douce, si avenante, avec deux caractères comme les leurs, ils n'ont qu'une chose à craindre, c'est de faire trop bon ménage, tandis qu'une maîtresse femme qui vous aurait déniché une pareille pâte, comme elle vous aurait dressé ça, comme...

LÉANDRE.

Ouf ! je n'en puis plus !

PETRONILLE.

Que vois-je ? monsieur Léandre !

LÉANDRE.

Pas si haut, ne me nomme pas.

PETRONILLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous êtes poursuivi?

LÉANDRE.

Depuis Paris, rien que ça, une véritable chasse à courre, dirigée par M. Lecerf, grand veneur du commerce, dûment patenté sous le n° 4243.

PETRONILLE.

Eh bien! et la loi sur la chasse.

LÉANDRE.

Ce privilégié chasse de par la loi.

PETRONILLE.

Ah! j'entends..

LÉANDRE.

Une folie que j'ai faite pour une petite fille des Délassements, qui ne rêvait qu'appartement régence... que te dirai-je? je me suis ruiné pour elle.

Air: *Du fleuve de la vie.*

Quel joli mobilier régence!
Le régent n'en eut pas mieux choisi:
Le lit, la table étaient régence,
La toilette l'était aussi.
Bref! tout, ma chère, était régence,
Tout, excepté le tapissier,
Qu'hélas! j'en ai pas pu payer.
Comme sous la régence.

Ouf! je n'en puis plus.

PETRONILLE.

En effet, votre figure...

LÉANDRE.

Je dois être pâle, n'est-ce pas?

PETRONILLE.

Vous êtes jaune, d'un vilain jaune foncé tirant sur le vert.

LÉANDRE.

C'est une gastrite; quand je cours, ça me fait un effet...

PETRONILLE.

Comment, monsieur, c'est un créancier qui vous amène...

LÉANDRE.

Un affreux industriel qui a eu l'indélicatesse de faire protester mes billets... fi! quel ton! quel genre! comme c'est faubourg St-Antoine. Heureusement me voici arrivé à Fleury, dans le domaine de la jolie meunière; elle est veuve, elle est riche, et cette fois j'espère bien...

PETRONILLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous ne savez pas?..

LÉANDRE.

Serait-elle ruinée?

PETRONILLE.

Non, au contraire; mais vous disiez: elle est veuve...

LÉANDRE.

Eh bien?

MADAME JEAN, *en dehors.*

Jean! Pétronille!

LÉANDRE.

Dieu! qu'entends-je?

PETRONILLE.

C'est elle!

LÉANDRE.

Ah! le trouble!.. ma gastrite, l'émotion!..

PETRONILLE.

Est ce que vous vous trouvez mal?

LÉANDRE.

Moi, je me trouve bien, très bien.

MADAME JEAN, *en dehors.*

Pétronille! monsieur Jean!

LÉANDRE.

Oh! une idée, cache-moi quelque part.

PETRONILLE.

Que je vous cache?

LÉANDRE.

Oui, pour lui causer une surprise agréable.

MADAME JEAN.

Eh bien! personne. . Me répondra-t-on?...

LÉANDRE.

Ah! ce cabinet!

PETRONILLE.

Il était temps, la voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES MADAME JEAN.

MADAME JEAN.

Jean! monsieur Jean! Pétronille!... Ah! c'est vous, mademoiselle!

PETRONILLE.

Oui, madame, et j'accourais.

MADAME JEAN.

Vous accouriez? plaisante manière d'accourir; voilà deux heures que j'appelle.

PETRONILLE.

Mais, madame.

MADAME JEAN.

A l'avenir, je vous prie, un peu plus d'empressement.

PETRONILLE, *à part.*

Quelle humeur!

MADAME JEAN.

Ah! c'est qu'à présent, il faudra marcher droit.

Air: *Ah! ah! qu'elle est bien.*

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième, enfin, je commande.
Jean est grondeur; mais je m'en ris,
Car je suis forte, je suis grande
S'il fait faire un peu de bruit
Lui mettant son bonnet de nuit:

Vli, vlan, taisez-vous
Dirais-je, et que je vous entende,
Vli, vlan tassez-vous,
Je me venge de deux époux.

PETRONILLE.

Est-ce bien not' bourgeoise que j'entends!

MADAME JEAN.

Allez, petite sotte, mais allez donc!

PÈTRONILLE.

Petite sotte!.. elle m'appelle petite sotte! Par exemple! voilà la première fois... j'y vais, madame, et moi qui ce matin encore vantais sa douceur... Ah! pauvre monsieur Jean!

SCÈNE V.

LÉANDRE, MADAME JEAN.

MADAME JEAN.

Laisser cette farine dans cette chambre pour qu'elle s'échauffe... Ah! monsieur Jean... mais où est-il?.. encore au moulin, il me boude peut-être, si je le savais...

LÉANDRE.

Elle n'a pas l'air très bien disposée.. mais à ma vue... prenons une physionomie bien sentimentale et préparons mon flacon... après deux ans d'absence, qui sait?.. la joie, l'émotion!

MADAME JEAN.

J'ai beau regarder... personne... ah! je vais aller moi-même.

LÉANDRE.

Belle meunière!..

MADAME JEAN.

Léandre!

LÉANDRE.

Oui, Léandre, qui revient toujours le même...

MADAME JEAN.

Ah! ah! ah! ah!

LÉANDRE.

Eh quoi! vous riez!..

MADAME JEAN.

De votre phrase... vous êtes parti du village, bien frais, bien gras, bien joufflu; je vous revois maigre, pâle, abattu, et vous me dites: Je reviens toujours le même... ah! ah! ah!

LÉANDRE.

Décidément, le flacon était du luxe.

MADAME JEAN.

Ce pauvre Léandre!..

LÉANDRE.

Pauvre! oui, je l'étais ce matin encore; mais je vous vois, je vous retrouve, je vous aime toujours; dites un mot, et cette fois, je vous épouse.

MADAME JEAN.

Et vous arrivez de Paris pour ça?

LÉANDRE.

Oui, belle meunière, l'amour m'a conduit ici.

MADAME JEAN.

Ah! ah! ah!

LÉANDRE.

Eh quoi! vous riez encore?

MADAME JEAN.

Ah! ah! ah! c'est pour en mourir!.. oh! que ça fait donc mal!.. que ça fait donc mal!

LÉANDRE.

Mais belle rieuse, ne saurai-je pas!

MADAME JEAN.

Ah! ne me regardez pas, ou ça va recommencer...

LÉANDRE.

Eh! quoi! lorsque je vous offre cette main...

MADAME JEAN.

Un peu de patience donc?

LÉANDRE.

Air: *de tourterelle.*

L'espoir m'est bien permis
Après ce temps d'épreuve;
Enfin vous voila veuve,
Veuve de deux maris;
A vous je puis prétendre.

MADAME JEAN.

Calmez ces doux transports.

LÉANDRE.

Puisque tous deux sont morts,
Que faut-il donc attendre?

MADAME JEAN.

Qu'il prenne à monsieur Jean,
L'envie d'en faire autant.

LÉANDRE.

Hein! Monsieur Jean?.. qu'est-c'est que ça?

MADAME JEAN.

Mon troisième.

LÉANDRE.

Votre troisième! (*A part.* Décidément, cette femme est une charade! Je connaissais son premier, son second... mais son troisième .. c'est fait pour moi.

MADAME JEAN.

C'est fait d'hier.

LÉANDRE.

C'est très mal fait. Vous étiez donc bien pressée de vous marier... les deux premiers vous ont donc rendue bien heureuse?

MADAME JEAN.

Non, certes... et voilà peut-être le motif de mon empressement... Le premier qui était tambour de la commune, avait contracté une habitude de battre, mais une habitude... et quand il n'y avait rien à tambouriner dans le village... il prétendait qu'il se gâtait la main.

LÉANDRE.

Que dites-vous?

MADAME JEAN.

Que par malheur pour moi, il est mort avec tout son talent.

LÉANDRE.

Pauvre victime!.. et le second?..

MADAME JEAN.

Le second était cantonnier en chef des chemins de fer.,. c'était encore pis! un homme qui par état avait toujours la main comme ça.

Air : *de l'héritière.*

En chemin d'fer quand on se fait conduire,
C'est un signal que l'on attend ;
Car ce signal alors veut dire
Que le convoi, point important,
Pourra passer sans accident.
Mais, quand un époux à sa femme
Fait ce geste-là sans bouger,
Cela veut dire que la dame
Ne passera pas sans danger.

LÉANDRE.

Et me préférer encore un de ces rustres, moi, qui vous aurais tant aimée, qui vous aurais rendue si heureuse.

MADAME JEAN.

Oh! soyez tranquille, mon nouveau mari paiera pour les deux autres... mais plus je vous regarde... c'est à ne pas vous reconnaître... quel changement!

LÉANDRE.

Vous me trouvez maigri?.. ce sont les peines de cœur, et puis ma gastrite.

MADAME JEAN.

Vous qui aviez autrefois de si jolies couleurs...

LÉANDRE.

Des couleurs... mais ça ne se porte plus, c'est très mal porté.

MADAME JEAN.

Vous qui étiez si joufflu, si robuste.

LÉANDRE.

Robuste, je le suis toujours.

MADAME JEAN.

Vraiment?..

LÉANDRE.

Ca ne paraît pas, mais je suis tout nerfs.

MADAME JEAN.

Ah! bien! tant mieux! en l'absence de M. Jean, vous allez me rendre un service.

LÉANDRE.

Un service, parlez!.. quel service puis-je vous rendre en l'absence de M. Jean?

MADAME JEAN.

Vous allez rentrer ces sacs de farine.

LÉANDRE.

Hein?.. plaît-il?

MADAME JEAN.

Vous refusez?..

LÉANDRE.

Au contraire, très volontiers... Oh! que c'est lourd!... que c'est donc lourd!... décidément c'est trop lourd!

MADAME JEAN.

Air : *Et non, non, non, vous n'êtes point Lisette*

Vous qu'on vit dans un temps
A la force prétendre,
Pour soulever deux cents.
Il faut vous y reprendre.
Et! non, non, non
Vous n'êtes plus Léandre,

Et! non, non, non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vous étiez jeune et fier,
Elégant, doux et tendre,
Maint'nant vous avez l'air
D'un vieux père Cassandre,

Et, non, non, non, etc.

LÉANDRE.

Belle meunière, vous me jugez mal, c'est la fatigue, l'inquiétude.

MADAME JEAN.

L'inquiétude?

LÉANDRE.

Oui, apprenez que je suis traqué, poursuivi, cerné dans ce village, et que si je ne trouve aujourd'hui cinq cents francs pour désarmer un farouche garde du commerce, c'en est fait de ma liberté.

MADAME JEAN.

Cinq cents francs... ah! mon Dieu! que ne le disiez-vous?

LÉANDRE.

Comment, vous seriez assez bonne...

MADAME JEAN.

Allez, allez vite!

LÉANDRE.

Oh! généreuse meunière!

MADAME JEAN.

Mais allez donc.

LÉANDRE.

Au moins pourrai-je venir vous faire mes adieux...

MADAME JEAN.

Mais je ne vois pas ce qui vous en empêcherait.

LÉANDRE.

M. Jean n'est donc pas jaloux?

MADAME JEAN.

Je voudrais bien voir qu'il le fût.

LÉANDRE.

Ah! bonheur!

Air : *le même.*

Chez l'homme à qui je dois
Vite, je vais me rendre :
Ici, comme autrefois,
Daignerez-vous m'attendre?
Oh! non, non, non,
N'oubliez pas Léandre,

Oh! non, non, non, non, non
N'oubliez pas ce nom.

SCENE VI.

MADAME JEAN, puis PETRONILLE et JEAN.

MADAME JEAN.

C'est égal, il est toujours gentil; mais moi, comment m'aura-t-il trouvé?... je suis sûre que je suis à faire peur... eh bien ! mon miroir ?qu'est devenu mon miroir?

PETRONILLE.

Madame, v'là Monsieur.

MADAME JEAN.

Ah ! enfin !

JEAN.

Petronille m'a dit que tu avais demandé après moi... eh ! mon Dieu ! je n'étais pas perdu... j'étais chez le boucher... Madame Jean, daignez accepter...

MADAME JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN.

Des côtelettes... un gage d'amour.

MADAME JEAN.

Fi, l'horreur !

JEAN.

Mais c'est tout filet... elle ne se doute pas que c'est tout filet.

MADAME JEAN.

Oh ! quelle patience !.. Mademoiselle Petronille, me direz-vous ce qu'est devenu mon miroir?

PETRONILLE.

Madame, c'est Monsieur.

MADAME JEAN.

Comment, c'est Monsieur?

PETRONILLE.

Monsieur qui m'a dit...

MADAME JEAN.

Qui vous a dit ?..

JEAN.

Voyons, Catherine , voyons : je concevais l'utilité d'un miroir avant notre mariage, pour te dire que tu étais bien gentille, fort agaçante; mais maintenant que je suis là... il y aurait double emploi.

MADAME JEAN.

Laissez donc !.. et quand vous n'y serez pas... Pétronille, mon miroir?

PETRONILLE.

Faut-il, Monsieur ?

MADAME JEAN.

Faut-il, Monsieur !... qu'est-ce que j'entends là ?.. Obéissez, ou je vous chasse.

JEAN *à part.*

Diable ! pour un agneau... est-ce qu'elle se serait aperçu que j'ai trouvé sa lettre.

MADAME JEAN.

C'est comme cette table, pourquoi l'a-t-on placée près du four?

JEAN.

Ah ! je vas te dire, j'aime à avoir chaud en dînant.

MADAME JEAN.

Et moi, j'aime à avoir frais... Pétronille, éloignez cette table...

JEAN, *à part.*

Mais elle a des idées fort arrêtées, ma femme.

MADAME JEAN.

Eh ! mais où donc est Pataud, ce bon serviteur qui est toujours le premier à me rendre ses devoirs ?..

PETRONILLE.

Je l'ai fait coucher dehors... c'est encore une idée de Monsieur.

MADAME JEAN.

Un pauvre animal qui est si vieux, si souffrant... Ah ! çà, monsieur Jean, aurez-vous bientôt fini d'avoir des idées ?

JEAN.

Mais, ma femme, un chien de garde.

MADAME JEAN.

Avisez-vous de ça encore, et je vous envoie lui tenir compagnie.

JEAN.

Moi ! (*bas*). Mais qu'est-ce que tu me disais donc ce matin, qu'elle était si bonne, si douce...

PETRONILLE.

C'est-à-dire que j'en reste là...

MADAME JEAN.

Allons, qu'est-ce qu'il y a ? quand vous resterez à me regarder avec des yeux effarés... est-ce que vous n'avez rien de mieux à faire?

JEAN.

Si fait !... un billet qu'il faut que j'aille acquitter... j'avais oublié que Jean-Pierre attendait... Eh bien ! où diable est-il fourré ?

MADAME JEAN.

Quoi donc?

JEAN.

Un billet de cinq cents francs que je suis bien sûr d'avoir mis là...

MADAME JEAN, *à part.*

Aïe ! aïe ! aïe !

JEAN.

Rien ici, rien là, rien partout... dis donc, femme...

MADAME JEAN.

Qu'est-ce que c'est?

JEAN.

C'est que j'ai beau chercher... tu sais bien cet argent que j'avais serré dans le secrétaire pour payer les moutons.

MADAME JEAN.

Oui, après ?..

JEAN.

C'est singulier, je ne le trouve plus...

MADAME JEAN.

La belle malice, j'en ai disposé.

JEAN.

Vous avez disposé de cet argent... de l'argent des moutons.

MADAME JEAN.

Mais oui!

JEAN.

Sans me prévenir.

MADAME JEAN.

Mais oui!..

JEAN.

C'est une horreur, vous me ferez faire faillite, et je ne souffrirai pas...

MADAME JEAN.

Oh! que si...

JEAN.

Madame, désormais je garderai la caisse.

MADAME JEAN.

Oh! que non!..

JEAN.

Et qui m'en empêchera?

MADAME JEAN.

Moi!

Air : *Ah! ah! qu'elle est bien.*

Peut-on se lamenter autant :
Cinq cents francs voyez quelle somme
Pour tenir désormais, l'argent
Vous me semblez trop économe.
Aussi c'est d'aujourd'hui réglé,
Moi du trésor, je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous,
Plus d'argent pour vous, petit homme;
Vli, vlan, taisez-vous,
Je me venge de deux époux.

SCENE VII.

PETRONILLE, JEAN.

JEAN.

Ah! mais! ah! mais! qu'est-ce que c'est que ce genre-là! elle me prend la caisse et elle me donne des soufflets...

PETRONILLE.

Ce pauvre bourgeois!

JEAN

Dis-moi, Pétronille, est-ce que du temps de ses deux premiers, ma femme était sujette aux soufflets?..

PETRONILLE.

Elle en recevait alors...

JEAN.

Et elle en donne aujourd'hui?.. ah! mais je la trouve changée à mon désavantage.

PETRONILLE.

Ce que c'est que le mauvais exemple... comme ça se gagne...

JEAN.

Mais je n'y gagne pas, moi, morbleu! c'est pour ça que je suis marié... cristi! pristi! est-ce qu'elle s'imagine que je vais endosser l'arriéré de mes prédécesseurs?

PETRONILLE.

Un peu de sang-froid, monsieur.

JEAN.

Du sang-froid, quand c'est encore tout chaud! mais c'est-à-dire que je bous, je bous, Pétronille, je bous.

PETRONILLE.

Calmez-vous, monsieur; madame paiera peut-être bien cher ce moment de vivacité.

JEAN.

Oh! certes, elle paiera... quand je dis qu'elle paiera, c'est moi qui dois payer et qui n'ai plus d'argent; que faire?.. Il faut que j'en emprunte... mais où?.. et quand je pense qu'on me disait : Monsieur Jean, en épousant Catherine la meunière, vous épousez un de vos moutons... Il est gentil, le mouton!..

Air : *Du serment.*

Explorons tout le voisinage
Pour me procurer cet argent,
Car ma signature m'engage
A faire honneur à ce paiement.

PETRONILLE.

Explorez tout le voisinage
Pour vous procurer cet argent,
Car l'honneur ici vous engage
A faire honneur à ce paiement.

ENSEMBLE.

JEAN.

Explorons tout le voisinage, etc.

SCENE VIII.

PETRONILLE, puis LÉANDRE.

PETRONILLE, *seule.*

Non, décidément, il faut qu'on m'ait changé ma bourgeoise... Petite sotte!.. obéissez où je vous chasse... v'li! vlan!.. taisez-vous... non, non ce n'est pas madame Catherine d'autrefois, où si c'est elle, il faut qu'on lui ait jeté quelque sort.

LEANDRE, *en dehors.*

Enfant chéri des dames,
Je suis...

PETRONILLE.

Encore M. Léandre!

LEANDRE, *entrant.*

Fort bien avec les femmes
Mal avec les...

Ah! je respire, je suis libre!.. M. Lecerf est payé, et je l'ai vu lui et ses acolytes remonter en coucou... c'est pittoresque, un garde du commerce en coucou... surtout lorsqu'il s'en va...

PETRONILLE.

Tiens, c'est singulier, je n'ai pas entendu

aboyer Pataud, vous n'êtes donc pas passé par la cour?

LÉANDRE.

Si fait!

PETRONILLE.

Et vous n'avez pas vu de chien?

LÉANDRE.

Pas la queue d'un...

PETRONILLE, *à part.*

Plus de doute, madame aura détaché Pataud... Ah! pauvre M. Jean! pauvre M. Jean!

LÉANDRE.

Petite, va prévenir ta maîtresse que je l'attends ici...

PETRONILLE.

Oh! maintenant que Madame est remariée, elle ne viendra pas...

LÉANDRE.

Va toujours.

PETRONILLE.

Ça suffit... (*En sortant.*) Voilà un va toujours qui me ferait frémir si j'étais à la place de not' maître.

SCENE IX.

LÉANDRE, *seul.*

Bravo!.. la belle Catherine va venir!.. Cette fois il ne sera pas dit que j'aurai fait le voyage pour rien... sans doute, du temps des deux premiers, j'aurais pu si j'avais voulu m'en donner la peine... mais deux brutes d'une force herculéenne, deux alcides qui m'eussent broyé au moindre soupçon... Tandis que sur le troisième, j'ai pris des informations... il n'est pas fort... et puis M. Jean est marchand de moutons, il doit être pacifique comme ses pensionnaires. Allons, voilà qui est décidé, je me lance dans l'Idylle, dans le Wateau, dans le Boucher... Rien à dire... c'est de mode... et puis, tout en soignant la meunière, je soignerai ma gastrite...

MADAME JEAN, *en dehors.*

Tu entends, Pétronille, je n'y suis pour personne... je ne veux pas être dérangée.

SCENE X.

LÉANDRE, MADAME JEAN.

LÉANDRE.

Ah! que c'est bien à vous d'être venue.

MADAME JEAN.

Pas trop, mais j'étais si inquiète, si tourmentée... Eh bien, mauvais sujet, cette vilaine affaire?..

LÉANDRE.

Complètement terminée, grâce à vous... aussi j'accours plein de reconnaissance...

MADAME JEAN.

Finissez-donc... vous êtes trop reconnaissant.

LÉANDRE.

Ah! jolie meunière, quoique toujours chaste, vertueuse, inhumaine, vous n'avez pas toujours été aussi cruelle.

MADAME JEAN.

Vous croyez· je ne me rappelle pas.

LÉANDRE.

Et moi ces souvenirs ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

MADAME JEAN, *à part.*

Voyons s'il a de la mémoire... (*haut.*) Des souvenirs, dites-vous?..

LÉANDRE.

Comment vous ne vous rappelez plus ces charmantes matinées, où à peine émancipé du collège, je venais prendre du lait au moulin... à cette époque, il y a cinq ans, vous n'étiez par encore mariée; et en cinq annés trois maris!

MADAME JEAN.

Ah! oui, je me souviens alors, tous deux bien innocemment sous le petit berceau de clématides.

LÉANDRE.

Où personne ne pouvait nous apercevoir, pas même le soleil. L'avez-vous encore ce berceau?

MADAME JEAN.

Mon premier mari l'a fait abattre.

LÉANDRE.

Tant pis!.. c'était un berceau à conserver... mais ces maris ça ne respecte rien...

Air : *du Piège.*

Quoi du bonheur de mes plus heureux jours
Il osa donc vous faire un crime?
Quoi, ce bosquet de nos chastes amours
Est, de l'hymen, tombé victime.

MADAME JEAN.

C'est qu'à la longue, on ne s'y voyait plus.
Et mon premier redouta son feuillage,
Car, plus les bosquets sont touffus,
Et plus les maris ont d'ombrage.

Enfin, et bien à tort, ce bosquet parlait à mon mari d'une foule de choses...

LÉANDRE.

Bavard de bosquet, va... Hélas! pourquoi faut-il que je me sois éloigné du village... je me souviendrai toujours de cette époque fatale... J'apprends à Paris, que vous allez vous marier, j'abandonne tout, affaires, plaisirs; je prends la diligence et j'arrive juste le lendemain de votre noce... mais aussi, et tout en respectant le nouveau lien qui vous engageait, comme vous avez été bonne, compatissante...

Vous rappelez-vous quand vous m'avez reconduit par le petit bois?

MADAME JEAN.

J'ai été trop bonne... cent fois trop bonne... mais vous aviez tant de chagrins...

LÉANDRE.

Existe-t-il toujours le petit bois?

MADAME JEAN.

Hélas! non, mon second mari l'a mis en coupe réglée.

LÉANDRE.

Ah! ça, mais tous ces gens-là avaient donc l'horreur des bois... Et la petite grotte dans le fond de laquelle on lisait sur une pierre : Léandre et Catherine; qu'en a-t-on fait?

MADAME JEAN.

Une niche à lapin.

LÉANDRE.

Ah! c'est le coup de grâce.

Air : *de Calpigi.*

Je m'étais dit que, d'âge en âge,
Tous les amoureux au village,
Verraient nos noms entrelacés,
Dans la grotte : ils étaient tracés
Pour ne jamais être effacés.
Maintenant ceux qui vont s'y rendre,
Prendront Catherine et Léandre
Non pour deux amants langoureux,
Mais, pour deux lapins amoureux.

MADAME JEAN.

Allons, Léandre, je suis heureuse, bien heureuse de vous avoir reçu, mais mon mari pourrait rentrer... et quoique je n'en aie pas peur...

LÉANDRE.

Eh quoi! vous me renvoyez sans une indemnité de route, sans un baiser!

MADAME JEAN.

Oh! maintenant, cela ne se peut plus...

LÉANDRE.

Catherine, songez au berceau, songez au petit bois, songez...

MADAME JEAN.

Je songe à mon mari.

LÉANDRE.

Air : *de Léocadie.*

Eh quoi!
C'est moi
Que l'on sacrifie;
C'est moi qu'ici
Vous traitez ainsi?

MADAME JEAN.

Partez,
Sortez,
Adieu pour la vie,
Songez qu'ici,
J'attends mon mari.

LÉANDRE.

S'il vient, je l'assomme,
Foi de gentilhomme,
Je le brise comme
Je brise cet œuf.
(*Il brise un œuf.*)

MADAME JEAN.

Mais Jean est lui-même
D'une force extrême,
D'un coup de poing même
Il assomme un bœuf.

LÉANDRE.

Un bœuf?

MADAME JEAN.

Un bœuf!

LÉANDRE.

Eh! mais que m'importe
Ah! l'on verra
Qui l'emportera.
(*On frappe à la porte.*)

MADAME JEAN.

C'est lui!

LÉANDRE.

Lui, qui?

JEAN, *en dehors.*

Ouvrez-moi la porte.

MADAME JEAN.

Ouvrons, hélas!

LÉANDRE.

Pour Dieu, n'ouvrez pas!

MADAME JEAN.

Quoi! votre courage
Déjà déménage;
Sur votre visage,
Grand dieu! quel effroi!

LÉANDRE.

Oui, le bœuf m'arrête,
S'il assomme cette
Forte et grosse bête,
C'en est fait de moi.

JEAN.

Ouvrez, ouvrez,
C'est moi, c'est le maître,
Ouvrez, ouvrez!
On vous le paierez.

MADAME JEAN.

Fuyez!

LÉANDRE.

Par où!
Ah! cette fenêtre.

LE CHIEN, *au dehors.*

Hou! hou!
Hou! hou!

LÉANDRE.

Quoi! cerné partout,
J'en perdrai la tête,
Pas une retraite,
Pas une cachette,
Non, j'ai beau chercher.

MADAME JEAN.

Je suis plus que morte.

JEAN.

Ah! si je m'emporte,
Je brise la porte.

LÉANDRE.

Ciel! où me cacher?

MADAME JEAN.

Allons,
Ouvrons.

LÉANDRE.

A qu'osez-vous dire?

MADAME JEAN.

Tâchez de fuir,
Moi, je vais ouvrir.

LÉANDRE.

Ouvrir déjà !
Ah ! le ciel m'inspire !
(*Entrant dans le four.*)
Certes il n'ira
Pas me chercher là.

SCENE IX.

JEAN, MADAME JEAN, LÉANDRE, *dans le four.*

JEAN, *tenant un marteau à la main.*

Où est-il ? où est-il ?.. il faut que je le tue !..

MADAME JEAN.

Ah ! mon Dieu ! que de bruit pour... eh bien, où est-il donc passé ?

JEAN.

Je veux l'assommer, je veux le pulvériser.

MADAME JEAN, *à part.*

Sans doute par cette fenêtre... maintenant à nous deux.

JEAN.

Je veux l'aplatir..; je veux lui casser la tête.

MADAME JEAN.

Vous allez me casser du sucre.

JEAN.

Mais Madame, ce marteau n'était pas pour...

MADAME JEAN.

Vous allez me casser du sucre.

JEAN.

Certainement, Madame, le sucre est une bonne chose.. et je ne refuse pas... ce n'est pas vous d'ailleurs... c'est lui que je... allons, bon, voilà que je me cogne sur les doigts... mais toujours est-il que pour ne pas voir clair dans vos allures, il faudrait être...

MADAME JEAN, *indiquant à son mari qu'il casse les morceaux trop gros.*

Plus fin !.. plus fin que ça donc !

JEAN.

Ah ! il me prend des rages !..

MADAME JEAN.

Prenez garde, Monsieur, vous allez faire des miettes.

JEAN.

Madame... tout-à-l'heure vous n'étiez pas seule...

MADAME JEAN.

Cassez toujours !

JEAN.

Madame, pourquoi cette porte était-elle fermée ?

MADAME JEAN.

Faites donc attention, vous allez enfoncer la table.

JEAN.

Ah ! je ne sais ce qui me tient de vous jeter ce pain à la tête.

MADAME JEAN.

Ce n'est pas pour cela que je vous ai mis le pain à la main.

JEAN.

Madame, je ne suis plus un homme.

MADAME JEAN.

Donnez-moi ce marteau... je finirai !

JEAN.

Cristi ! pristi ! nom d'un petit bonhomme !

MADAME JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ce genre-là ? vous croyez-vous ici dans une écurie, au milieu d'un troupeau de bêtes à cornes.

JEAN.

Je ne saisis pas l'écurie... mais les cornes, je les sens, je les flaire.

MADAME JEAN.

Alors, brûlez du sucre.

JEAN.

Ah !

Air : *de Jeanne Vaudoise.*

Mon petit mari,
Mon mari chéri,
Tous les deux ici
Commandons sans cesse.
Vous êtes maître, et moi je suis maîtresse.
Du chef de la communauté
Grande, est la puissance ;
Quand vous ferez ma volonté,
Comptez sur mon obéissance.
Mon petit mari,
Mon mari, etc,

(*Sur la reprise elle le pince en le faisant tourner sur lui-même.*)

N'allez pas d'un mari grondeur
Exercer l'empire,
Malgré ma bonté, ma douceur,
Vous me forceriez à vous dire :
Mon petit mari.

(*Même jeu, elle sort.*)

SCÈNE XII.

LÉANDRE, *dans le four*, JEAN.

JEAN.

Comment, elle me frappe, et elle a le front de me demander si je crois qu'on m'attrappe. Mais je le sens bien, je ne le sens que trop... et puis, me faire casser du sucre, quand j'aurais eu tant d'envie de casser autre chose. Ah ! dans la fureur qui m'exaspère... mais où est-il !.. où est-il cet affreux séducteur ?.. qui jabottait avec ma femme.

LÉANDRE.

Je n'entends plus rien... si j'essayais.

JEAN.

Ciel ! un chapeau !

LÉANDRE.

Le mari !

JEAN.

Ah ! je vais donc enfin savoir !.. (*Lisant.*) « Gibus, sans doute Léandre Gibus... Gibus, « fabricant de chapeaux mécaniques... » ma femme était coiffé d'un chapelier... et mécanique encore... horreur! infamie!.. un homme qui me donne un chapeau ! (*Relisant.*) Très commode pour le voyage...et qui me trompe. (*Lisant.*) Avec brevet d'invention.

PÉTRONILLE, *en dehors.*

Ca suffit, je vais lui porter ces deux bouteilles.

JEAN.

Ah ! je le sens, je vais devenir enragé, je suis altéré de vengeance !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PETRONILLE.

JEAN, *à Pétronille.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

PETRONILLE.

Deux bouteilles d'excellent Malaga, que madame m'a chargée de porter à l'adjoint qui vous a mariés.

JEAN.

Du Malaga à ce fléau ?.. Jamais.

PETRONILLE.

Ah ! Monsieur... l'artisan de votre bonheur !

JEAN.

Donne-moi un verre, que je m'en console de mon bonheur !

PÉTRONILLE.

Mais Monsieur, je ne sais si je ne dois...

JEAN.

Veux-tu bien verser tout de suite, tu n'es pas ma femme, toi...

LÉANDRE.

J'étouffe... il faut que l'on ait cuit hier soir.

JEAN.

Hein ! la jolie petite menotte !..

LÉANDRE.

Qu'es-ce que je vois-là ?

JEAN.

A ta santé, Pétronille.

PETRONILLE.

Merci, not' maître.

JEAN.

Au trépas de l'infâme Léandre !

PETRONILLE.

Eh quoi ! vous savez donc ?

JEAN.

Je sais tout !

LÉANDRE, *buvant.*

Il est très bon le malaga !

JEAN.

Tiens, je voudrais que ce fût de l'arsenic pour le lui faire avaler... Eh bien !

PETRONILLE.

Quoi ?

JEAN.

Plus rien dans mon verre.

PETRONILLE.

Aussi, vous le placez près du foyer, ça pompe, la chaleur.

JEAN.

Ah ! tu crois !

LEANDRE, *embrassant Pétronille.*

Ah ! les jolies épaules !

PETRONILLE.

Dites donc, monsieur, pourquoi donc que vous m'embrassez ?

JEAN.

Moi, je t'ai embrassée !

PETRONILLE.

Pardine, j'ai bien senti quelque chose de chaud sur mon cou...

JEAN.

C'est la chaleur du four !.. ah ! Pétronille, si tu savais...

PETRONILLE.

Quoi donc ?

JEAN.

Je ne sais pas si c'est le malaga ou si ce sont tes yeux, ou si c'est le gibus; mais il me prend comme des frénésies.

PETRONILLE.

Quelles frénésies, Monsieur ?

JEAN.

Celle de t'embrasser, c'est comme une rage, quoi !

PETRONILLE.

Vous êtes enragé, monsieur ?

JEAN.

Air : *Du Tourbillon de Muzard.*

Non, mais le vin
M'a rendu mon entrain;
Maintenant, je brave le chagrin,
Et puisqu'on dédaigne mon amour,
A mon tour
Je te ferai la cour.

PETRONILLE.

O ciel ! que dites-vous !

JEAN.

Que tes yeux sont doux.

PETRONILLE.

Pensez à votre femme.

JEAN.

Je pense a ses refus,
Je pense à Gibus,
Et le courroux m'enflamme.
Je ne dois plus songer
Qu'à me bien venger.

PÉTRONILLE.

C'est affreux, c'est indigne !

JEAN.

Ah ! tu m'embrasseras !

PÉTRONILLE.

Ne m'approchez pas !
Ou je vous égratigne.

ENSEMBLE.

PETRONILLE.

Si c'est le vin
Qui vous a mis en train.
Voulez-vous me causer du chagrin.
Songez donc que je dois en ce jour
A mon tour,
Repousser votre amour.

JEAN.

Puisque le vin
M'a rendu, etc.
(*Il poursuit Pétronille.*)

JEAN.

Je prétends être heureux.

PÉTRONILLE.

Je vous saute aux yeux.

JEAN.

Et destoc et de taille
J'aurai donc combattu :
C'est à ta vertu,
Que je livre bataille

PETRONILLE.

A la garde! au secours !

JEAN.

A moi tes amours !
Pour toi, quand mon cœur brûle,
Brûle d'un feu nouveau,

PÉTRONILLE.

Ah ! pitié

JEAN.

Bravo !
L'ennemi capitule.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Jean poursuit Pétronille qui va se réfugier sur une chaise. Jean met le pied sur le premier échelon. Madame Jean paraît.

SCENE XIV.

LES MÊMES, MADAME JEAN.

MADAME JEAN.

Est-il Dieu possible?

JEAN.

Ma femme !

PETRONILLE.

La bourgeoise !

LÉANDRE.

Ah ! bon ! ah ! bien !

MADAME JEAN.

Eh bien ! quand vous resterez perchée sur cette chaise ?

PETRONILLE.

Je défendais ma vertu !

MADAME JEAN.

Et M. Jean était sur le premier bâton de la chaise... Fi ! fi ! vous devriez rougir, monsieur Jean.

JEAN.

Rougir... quand c'est moi, au contraire... Madame, j'ai lu dans le fond de votre cœur et dans le fond de de ce chapeau...

MADAME JEAN.

Ah ! le vilain homme !

JEAN.

Epelez la coiffe de ce chapeau.

MADAME JEAN.

Il est gris !

JEAN.

Mais non, il est noir... et d'ailleurs, il n'est pas venu ici tout seul...

PETRONILLE.

Ecoutez donc, not' maître... si c'est un chapeau mécanique...

JEAN.

Va au diable !

MADAME JEAN.

Et vous, Pétronille, c'est ainsi que vous portez le malaga.

PETRONILLE.

Mais Madame, c'est M. Jean...

MADAME JEAN.

Mais Madame, c'est M. Jean... et le four que je vous avais dit de chauffer...

LÉANDRE, *dans le four.*

Qu'est-ce qu'elle parle de chauffer ?

JEAN.

Mais on a cuit hier.

MADAME JEAN.

Cuit hier, cuit hier... et les vendangeurs que nous attendons...

LÉANDRE.

Au nom du ciel ne cuisez pas !

MADAME JEAN.

Léandre !

JEAN.

Allons, Pétronille, le feu au fournil.. je vais nettoyer le four...

MADAME JEAN.

Non, plus tard.

JEAN.

Tout de suite, au contraire. — Ah ! les vendangeurs vont venir !

MADAME JEAN.

Non, ce n'est pas aujourd'hui.— Il est trop tard !

JEAN, *retirant Léandre par les jambes.*

Je tiens deux fumerons ! ah ! quels fumerons!

LÉANDRE.

A la garde ! au secours !

JEAN.

Gibus, je tiens le gibus.

ENSEMBLE.

Air :

Quel malin tour!
Mettre cuire un homme au four:
C'est en ce jour,
Faire chaudement l'amour.

Misérable chapelier, défends toi.

MADAME JEAN.

Je voudrais bien voir !

Air : *Ah! ah! qu'elle est bien.*

Monsieur, vous êtes encore gris,
Mais j'oublierais cette pécadille,
Si je ne vous avais surpris
En train d'embrasser Pétronille
Déjà sur le premier éch'lon,
Sans moi vous franchissiez l' second;
Vli, vlan taisez-vous
Outrager une jeune fille,
Vli, vlan, taisez-vous,
Je me venge de deux époux!

JEAN.

Cristi! cristi! sapristi!.. madame Jean!

MADAME JEAN.

Taisez-vous!

JEAN.

Je suis bon, moi; je suis obéissant, moi; je reçois des soufflets sans vous en rendre, moi; voyons, Catherine, est-ce que vous vous vengercz toujours?

MADAME JEAN.

Toujours!

JEAN.

Eh bien, ça me va, et vous allez m'écouter...

MADAME JEAN.

Je n'ai pas le temps

JEAN.

Oh! que si, Catherine que vous en avez le temps.

MVDAME JEAN.

Qu'est-ce à dire? voulez-vous me lâcher, monsieur?

JEAN.

Quand vous aurez répondu à votre petit mari, à ce pauvre Jean que vous traitez si mal, et qui pourtant vous aimait si bien.

MADAME JEAN.

Eh bien, monsieur!

PETRONILLE.

Tiens, tiens, tiens!

LÉANDRE.

Mais!

JEAN.

Tiens, c'est vrai, je vous oubliais, vous. — Maintenant faites-moi l'amitié de m'attendre; j'aurai tout à l'heure à causer avec vous.

LÉANDRE.

Monsieur, j'ai une affaire, je reviendrai.

JEAN.

Alors nous allons causer tout de suite.

LÉANDRE.

Non, monsieur, j'ai le temps d'attendre.

JEAN.

A la bonne heure!

MADAME JEAN.

Mais qu'est-ce donc? que signifie ?..

JEAN.

Ah! quant à vous, ma petite femme, c'est au sujet des soufflets que j'ai reçus.

Air : *Encore un quart'ron Claudine.*

Ceux qu'votre main m'destine,
Ne s'ront jamais r'fusés
Mais songez qu'sur ma mine,
Chaque soufflet qu'vous posez
Ça vaut deux baisers!
Catherine,
Ça vaut deux baisers!

(*Il l'embrasse deux fois.*)

MADAME JEAN.

Voulez-vous bien finir!

PETRONILLE.

Tiens! mais ce n'est pas bête.

LÉANDRE.

Devant moi!

JEAN.

Tiens, j'oubliais..

LÉANDRE.

Monsieur, à quel jeu jouons-nous, s'il vous plaît?

JEAN.

Au chevalier de la triste figure, et c'est vous qui l'êtes.

Même air.

A l'amant le plus tendre
Je dois mon malheur, mais
D'chaqu' baiser qu' j'ai pu prendre
J'lui dois les intérêts
Çà vaut deux soufflets.
Léandre,
Çà vaut deux soufflets. (*Il le soufflette.*)

MADAME JEAN et PETRONILLE.

O ciel!

LÉANDRE.

Monsieur, c'est un duel à mort, laissez-moi partir.

JEAN.

Non, pas encore, car nous ne sommes pas quittes; depuis ce matin que je reçois des soufflets, je suis sûr que je dois au moins une vingtaine de baisers.

MADAME JEAN.

Une vingtaine? par exemple!

JEAN.

Eh bien, non, là, c'est vous qui me les devez.

MADAME JEAN.

Moi !

JEAN.

Et vous êtes trop honnête pour me faire banqueroute.

MADAME JEAN.

Que je vous embrasse... moi... quand je voudrais...

JEAN.

Vous venger sur moi des chagrins que vous ont causé vos deux premiers maris ; Catherine, est-ce juste?

Air : *Faut l'oublier.*

Deux maris, qu'il eût fallu battre,
Ont rendu votre sort affreux,
Mais faut-il me punir pour deux,
Moi qui vous aime comme quatre.
Pour trois maris, j' paierai, je l'dois,
Si le châtiment que j'implore,
Vous fait aussi m'aimer pour trois.
La main de celle qu'on adore,
Ne fait jamais de mal je crois ;
Pour que je vous embrasse encore,
Rebattez-moi. (*bis.*)

MADAME JEAN.

Même air :

Il a raison, surprise étrange,
Je suis injuste, il est soumis;
Mais de mes deux premiers maris,
Il faut pourtant que je me venge.
C'est un cas bien embarrassant,
Pour deux coupables que j'abhorre,
Dois-je punir un innocent,
Tenez, monsieur, je le déplore,
Mais puisque tout m'en fait la loi,
Pour que je vous rebatte encore,
Embrassez-moi. (*bis.*)

JEAN, *l'embrassant.*

A la bonne heure? donc ; et maintenant, monsieur Léandre, à nous deux !

MADAME JEAN.

A nous trois, s'il vous plaît. — Le vent s'élève, le moulin tourne et le jour baisse. — Monsieur Jean, voulez-vous passer encore cette nuit au moulin?

JEAN, *mettant le sac de farine dehors.*

Non pas.

MADAME JEAN.

Léandre, je ne vous renvoie pas, mais le convoi du chemin de fer passe à trois heures à Fleury, et il en est deux...

LÉANDRE.

Mais d'ici, il n'y a qu'un pas.

MADAME JEAN, *malicieusement.*

Sans doute... mais votre gastrite...

PETRONILLE, *à Jean qui rentre.*

Monsieur n'a pas un frère?

JEAN.

Pourquoi ?

PETRONILLE.

C'est que je l'épouserais...

JEAN.

Tiens ! tu n'es pas dégoûtée !

MADAME JEAN, *au Public.*

Air : *de la Vieille.*

Joyeux enfant du Vaudeville
Où bien longtemps je demeurai jadis,
Je reviens à mon domicile
Pour y retrouver mes amis;
Car autrefois en cet asile
Je me souviens, quand je partis,
J'avais beaucoup beaucoup d'amis.
Souvent hélas l'absence les écarte,
J'aurais été les voir en arrivant,
Mais j'ignorais leur adresse, et comment
Aurais-je pu chez eux laisser ma carte.
Eux mes amis n'ont pas cett' excus' là
Daignez, messieurs, me prouver qu'ils sont là.

FIN DU TROISIÈME MARI.

S'adresser, pour la musique, à M. TARANE, au théâtre du Vaudeville.

Saint-Denis-du Port, près LAGNY. — Imprimerie hydraulique de GIOUX et VIALAT.

UN PREMIER SOUPER DE LOUIS XV,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MÉLESVILLE ET CLAIRVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 21 Juillet 1845.

Personnages.	Acteurs.	Personnages.	Acteurs.
LOUIS XV, 15 ans.....	Mme. Paul-Ernest.	Mlle. DE MAILLY	Louise.
MARIE LECZINSKA.....	Mlle. Pitron.	Mlle. DE PRESLES.....	Pauline.
DUBOIS.....	MM. Neuville.	D'EGMONT.....	Chavigny.
VILLEROY.....	Dussert.	Mlle. DE LA FERTÉ.....	Hortense
RICHELIEU.....	Olivier.	Mlle. DE CHATEAUROUX.	Léonie.
POMPADOUR.....	Ernest.	DE LAUZUN	Julia.
SAINT-GENIEZ.....	Charrier.	DE CHOISEUL	Charlotte.
CANILLAC.....	Jules.	ROQUELAURE. joués p. des femmes	Léon.
MADAME DE PARABÈRE..	Mlles. Grave.	COSSÉ	Sophie.
MADEMOISELLE DUCLOS.	Victorine.	D'ENTRAGUES.	Mathilde.
MADAME DE SABRAN....	Adeline.	UN CAPITAINE des gardes.	M. Arthur.
MADAME DE PHALARIS..	Morelle.	Pages.—Dames.—Un régiment des Gardes-Françaises.	

La scène est au Palais-Royal.

Les indications de droite et de gauche sont prises du public.

Le théâtre représente un riche salon du Palais-Royal. Au fond, trois portes garnies de portières, excepté celle du milieu. Grandes portes latérales; celle de droite conduit au cabinet du Régent, celle de gauche, aux appartements du palais. Quatre portes dérobées, masquées dans la boiserie. Sur le devant, à droite, une table couverte d'un tapis à crépines d'or, avec papier et tout ce qu'il faut pour écrire. Les trois portes du fond s'ouvrent sur un autre salon brillamment éclairé. Au fond de ce second salon et au milieu, une grande croisée avec balcon, donnant sur la place.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, *sortant du cabinet à droite avec une liasse de papiers à la main, et comme s'il continuait une dispute avec le régent.*

Très bien, monseigneur!.. quand vos ennemis vous auront renversé pour mettre Philippe V à votre place, Votre Altesse me croira peut-être .. (*à lui-même.*) Il ne m'écoute pas!.. morbleu! sa bonté, sa faiblesse nous perdront!.. il y a une conspiration, j'en suis sûr... je la sens... j'en connais les principaux complices!.. ses amis intimes, comme de juste!.. mais l'âme du complot, le chef?.. voilà ce qui m'échappe!.. s'il avait voulu remplir ces lettres de cachet qui sont toutes signées... qu'est-ce que je lui demandais? quatre ou cinq noms seulement: Villeroy, Richelieu, Canillac, Saint-Geniez... cet éclat eût épouvanté les poltrons, nous avions des révélations!.. et alors moi, mons Dubois, comme ils m'appellent... son conseiller intime, le Limousin, le fils de l'apothicaire, que l'on affecte de mépriser, je sauvais l'état! .

Air: *du vaudeville de l'Apothicaire.*

Pour moi, c'est là le principal,
Ma fortune en serait poussée!
Car, je ne crois pas, au total,
La couronne bien menacée.
Mais je désire aller plus loin :
Je veux devenir excellence!..
Et qu'elle en ait ou non besoin,
J'ai besoin de sauver la France!
Oui qu'elle en ait ou non besoin, etc.

(*Faisant un pas vers le cabinet.*) Oui, monseigneur... (*il regarde.*) Bon! il n'y est plus!.. il s'est échappé par le petit escalier... (*Revenant.*) Voilà!.. quand on lui parle de punir, il se sauve!.. il prétend que j'invente des conspirations pour me rendre nécessaire!..

s'il n'y en avait pas, à la bonne heure, je ne dis pas... mais il y en a une, c'est certain. Et par là, ventrebleu! (*Il va pour sortir et se rapproche de la table.*) Eh! mais le régent se ravisera peut-être... avant le souper, il aime assez à expédier les affaires arriérées, pour ne pas être dérangé... mettons les lettres de cachet là, sous ses yeux... (*Il les place sur la table, Cavois paraît au fond.*) Ah! Cavois, où est monseigneur?

CAVOIS.

A la chapelle... la cérémonie des fiançailles royales est commencée.

DUBOIS, *à lui-même.*

C'était une si belle occasion! pendant le tumulte de la fête... j'arrêtais tout le monde, personne ne s'en serait aperçu... (*à Cavois.*) Avant le souper de monseigneur, vous n'oublierez pas de voir, comme d'habitude, s'il a laissé quelques ordres pressés sur ce bureau.

CAVOIS.

Oui, monsieur le conseiller.

MADAME DE PARABÈRE, *paraissant dans le second salon en s'éventant.*

Ah! quelle foule!... quelle chaleur! (*Cavois sort.*)

SCÈNE II.

DUBOIS, MADAME DE PARABÈRE.

DUBOIS.

Madame de Parabère!.. (*allant au-devant d'elle.*) Comment, belle dame, vous n'êtes pas restée?..

MADAME DE PARABÈRE.

Ah! Dubois, c'est pour en mourir, on s'étouffe dans cette chapelle!

DUBOIS.

Ecoutez donc! le mariage d'un roi de quinze ans... cela ne se voit pas tous les jours...

MADAME DE PARABÈRE.

Eh! mon Dieu! pauvre petit prince!.. pourquoi le marier si jeune?

DUBOIS.

Raison d'état, madame la marquise! après avoir rompu avec la jeune infante qu'elle nous avait envoyée, il fallait enlever tout espoir à l'Espagne, et le mariage de Louis XV avec Marie Leczinska...

MADAME DE PARABÈRE.

Mais Albéroni doit être furieux...

DUBOIS, *se frottant les mains.*

J'y compte bien!

MADAME DE PARABÈRE.

Cellamare cherchera à se venger.

DUBOIS, *de même.*

Je le voudrais!

MADAME DE PARABÈRE, *souriant.*

Etes-vous méchant!

DUBOIS.

Méchant! quelle injustice! moi qui ne m'occupe que de vos plaisirs!

MADAME DE PARABÈRE.

De nos plaisirs?

DUBOIS.

Hé! sans doute!.. pour faire trêve à vos ennuis et rompre la monotonie des fêtes de la cour... j'en ai imaginé une d'un genre tout nouveau; j'ai proposé à monseigneur le régent d'entourer Sa Majesté, pour le jour de son mariage, d'une petite cour en miniature.

MADAME DE PARABÈRE.

Une cour en miniature?

DUBOIS.

Oui, composée de tous les jeunes héritiers de nos grands seigneurs.

MADAME DE PARABÈRE.

Des enfants?

DUBOIS.

Des enfants de quinze à seize ans .. l'âge du roi, qui règnera sur sa petite cour jusqu'à dix heures du soir.

MADAME DE PARABÈRE.

Eh! mais ce sera très drôle!

DUBOIS.

On a même formé pour sa maison militaire deux régiments du même âge... l'un de gardes françaises, l'autre de chevau-légers... Sa Majesté les passera en revue... après quoi, infanterie et cavalerie... soldats et généraux iront dormir du sommeil de l'innocence...

MADAME DE PARABÈRE, *riant.*

C'est délicieux!.. je vois d'ici l'air grave et important de tous ces petits bons hommes... les mines, les coquetteries des petites filles... les disputes... les perfidies...

DUBOIS, *riant.*

Ils n'auront qu'à copier leurs papas et leurs mamans!.. Le métier de courtisan s'apprend si vite!.. (*Voyant Richelieu qui ne paraît pas encore.*) Demandez à monsieur le duc de Richelieu.

MADAME DE PARABÈRE, *émue.*

Monsieur de Richelieu!

DUBOIS.

Le voilà plus éblouissant, plus gai que jamais!..

RICHELIEU, *au dehors.*

Charmant! adorable!

MADAME DE PARABÈRE, *souriant.*

On ne dirait guères qu'il sort de la Bastille pour la troisième fois...

DUBOIS, *à part.*

Et qu'il devrait y rentrer... car il est du complot, j'en suis sûr!.. et si je pouvais mettre la main sur lui!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, *entrant par le second salon.*

C'est bien le plus joli couple!

MADAME DE PARABÈRE.

Vous sortez de la chapelle, monsieur le duc.

RICHELIEU, *lui baisant la main.*

Le coup d'œil est ravissant!.. cela m'a rappelé mon mariage avec Diane de Noailles... j'avais quinze ans, comme notre gracieux souverain... j'étais vif, impétueux, comme lui... Eh! tenez, je m'y connais... aux regards éveillés qu'il jetait sur toutes les dames de la cour, je vous prédis que ce sera le roi...

DUBOIS, *sévèrement.*

Le plus sage, le plus clairvoyant...

RICHELIEU, *changeant de ton.*

C'est ce que je voulais dire, mon cher Dubois! (*reprenant le ton léger*) mais malgré tout le respect que je lui dois, j'ai cru que j'allais éclater, et le fou rire m'a pris quand on a adressé cette question à Leurs Majestés.. consentez-vous à vous prendre mutuellement pour époux?

Air : *vaudeville de l'Héritière.*

Oui, répondit le roi de France
Avec un merveilleux aplomb!

MADAME DE PARABÈRE.

Et la reine?

RICHELIEU.

Soit innocence,
Soit frayeur, soit émotion
Elle a, je crois, répondu: Non!

DUBOIS.

Se pourrait-il?

MADAME DE PARABÈRE.

Petite prude!

RICHELIEU.

Ce mot doit paraître inouï,
Dans une cour où d'habitude,
Les dames disent toujours *oui.*

MADAME DE PARABÈRE.

Ah! Monsieur le duc, vous nous faites parler!

RICHELIEU, *à mi-voix et s'approchant d'elle.*

Je voudrais en avoir le secret.

DUBOIS, *l'examinant et à part.*

Ouais!.. Je le crois d'une autre conspiration... plus personnelle!.. si je pouvais... (*Il s'approche pour écouter pendant qu'ils parlent bas,*)

RICHELIEU, *bas à madame de Parabère.*

J'attendais votre réponse.

MADAME DE PARABÈRE, *bas.*

Ma réponse?.. et à quoi?

RICHELIEU, *bas.*

Eh! mais... à mon billet de ce matin, par lequel je vous demandais... (*Voyant Dubois qui en se baissant pour écouter se trouve entre eux.*) Vous cherchez quelque chose, maître Dubois?

DUBOIS, *prenant des papiers sur la table.*

Oui... un papier assez important! (*à part.*) Je ne saurai rien.

RICHELIEU, *avec ironie.*

Voulez-vous que je vous aide?

DUBOIS, *remettant les papiers sur la table.*

C'est inutile, je l'aurai laissé... J'ai tant de choses dans la tête! corbleu! il me faudrait dix commis, vingt commis de plus, pour y suffire. Morbleu! ventrebleu! maugrebleu!

RICHELIEU, *souriant*

Bon! prenez quelqu'un qui jure à votre place et vous aurez du temps de reste.

DUBOIS, *froidement.*

Au fait! j'y penserai!

Air : *des sept Châteaux du Diable.*

Mais pardon!
Permettez...

RICHELIEU ET MADAME DE PARABÈRE.

Comment donc!

DUBOIS.

J'ai plus d'une raison,
Pour faire diligence.
(*A part.*) Maintenant,
Courons près du régent:
Puissè-je en insistant,
Vaincre son indulgence.

ENSEMBLE.

DUBOIS.

Sans adieu,
Je reviendrai dans peu,
Car il faut en ce lieu,
Que j'assiste à la fête.
Hâtons-nous,
Notre Royal époux
Va bientôt, près de nous.
Conduire sa conquête.

MADAME DE PARABÈRE ET RICHELIEU.

Sans adieu,
Nous reviendrons dans peu..
Chacun doit en ce lieu
Prendre part à la fête!
Hâtez-vous,
Car le royal époux
Doit bientôt près de nous,
Conduire sa conquête.

Dubois sort par le fond.

SCENE IV.

RICHELIEU, MADAME DE PARABÈRE.

RICHELIEU, *le suivant des yeux, très haut.*

Au revoir, cher ami! (*à mi-voix.*) Ce visage de chat, m'est odieux!.. quand il me regarde il me semble toujours que j'entends s'ouvrir les portes de la Bastille.

MADAME DE PARABÈRE, *riant.*

Il paraît qu'il vous regarde souvent.

RICHELIEU, *légèrement.*

Oui... J'y ai ma chambre! Je suis là comme chez moi... (*Tendrement.*) Mais dans ce moment, je serais au désespoir d'y retourner...

MADAME DE PARABÈRE.

Vous avez quelque nouvelle passion?

RICHELIEU.

Ne le savez-vous pas?

MADAME DE PARABÈRE, *riant.*

Je n'en crois pas un mot.

RICHELIEU.

Vous doutez de moi!.. l'amant le plus loyal, le plus fidèle!

MADAME DE PARABÈRE.

Quelle est donc cette lettre que vous m'écriviez ?

RICHELIEU.

L'épître la plus brûlante.

MADAME DE PARABÈRE, *avec ironie.*

Que vous avez donnée à une autre par mégarde.

RICHELIEU, *naïvement.*

Je ne crois pas !.. non, j'avais chargé un de mes pages de vous la glisser pendant la cérémonie... Le drôle aura fait quelque bévue...

MADAME DE PARABÈRE.

Pourvu qu'elle ne tombe pas en des mains.. que m'y disiez-vous ?

RICHELIEU.

Que je vous adore, que je meurs d'amour.

MADAME DE PARABÈRE.

Les phrases d'usage !.. cela va à tout le monde... ça ne peut me compromettre.

RICHELIEU.

Je vous suppliais de m'accorder un rendez-vous ici.. ce soir, après le souper du Régent..

MADAME DE PARABÈRE.

Ah ! ceci est plus sérieux !..

RICHELIEU.

Pour vous prouver que Son Altesse vous trompe.

MADAME DE PARABÈRE.

Encore ?..

RICHELIEU.

J'en suis certain !

MADAME DE PARABÈRE.

Fi ! Monsieur le duc ! vous qui avez tant de moyens de réussir, vous devriez rougir d'employer la calomnie !

RICHELIEU.

Quel aveuglement ! mais enfin, si je prouvais ce que j'avance?.. si je vous montrais le Régent aux pieds d'une autre femme ?..

MADAME DE PARABÈRE.

D'une autre femme !.. oh ! alors...

RICHELIEU.

Eh bien ?

MADAME DE PARABÈRE.

Ma vengeance ne se ferait point attendre !

RICHELIEU, *à part.*

Bravo ! si nous pouvons mettre dans la conspiration toutes les femmes qu'il a trompées, et, par suite, leurs amants... il y aura foule, émeute...

MADAME DE PARABÈRE, *venant à lui.*

Mais il me faut des preuves ..

RICHELIEU.

Des preuves !.. Eh ! bien... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Chut ! M. de Villeroy... le grave gouverneur de notre jeune monarque.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VILLEROY, SEIGNEURS.

CHOEUR (*en dehors.*)

Air : *de Satan.*

Quelle charmante alliance !
Enfin les voilà bénis,
Jamais on ne vit en France,
Deux époux aussi gentils !

(*Villeroy entre par le fond, précédé par Pompadour, Canillac, Saint-Geniez.*

VILLEROY, *s'essuyant avec son mouchoir.*

Ah ! oh !.. ouf ! quelle journée ! quelle gloire pour moi !

RICHELIEU, *gaîment.*

Eh bien, mon cher maréchal, vous jouissez de votre ouvrage... des succès de votre élève !

VILLEROY.

Je l'avoue... Je suis très ému !.. et quand on les a mariés... il m'a semblé que c'était moi-même... (*Se reprenant :*) Hum ! qu'est-ce que je dis donc ! le respect !

MADAME DE PARABÈRE.

Les jeunes époux ne vont-ils pas venir ?

VILLEROY.

Oui, pour recevoir les hommages de leur petite cour !.. voilà encore un moment où je serai très ému...

RICHELIEU, *avec intention, à Villeroy.*

Et monseigneur le Régent ?

VILLEROY.

Il a disparu après la cérémonie. (*à mi-voix.*) Sans doute quelque rendez-vous galant !

RICHELIEU, *à madame de Parabère.*

Vous l'entendez...

MADAME DE PARABÈRE, *à part.*

Ah ! s'il était vrai !

VILLEROY.

Mais il reparaîtra pour notre petit souper ; (*s'adressant aux trois seigneurs qui se tiennent un peu sur le deuxième plan*) Car vous savez, Messieur, que nous soupons ici... ce soir... à dix heures... dès qu'on aura envoyé les jeunes gens dormir... vous en êtes, Richelieu ?

RICHELIEU, *regardant madame de Parabère.*

Toujours !

VILLEROY.

Vous aussi Pompadour, Canillac, Saint-Geniez...

LES SEIGNEURS.

Certainement.

VILLEROY.

Tous les intimes de Son Altesse... un souper délicieux... J'en suis ému d'avance.

RICHELIEU, *à part.*

Ah ! ça, il est toujous ému, ce bon maréchal.

M. DE PARABÈRE.

Et sans doute aussi, vers la fin de ce repas enchanté, toutes les portes dérobées s'ouvriront, suivant l'usage, et des quatre coins de

cette salle, de charmantes beautés... (*Les seigneurs rient d'un air de complaisance.*)

VILLEROY, *riant aussi.*

Ah! madame la marquise, pouvez-vous penser!..

RICHELIEU, *de même.*

Soupçonner Monseigneur d'inconstance! (*bas à la marquise.*) Dites un mot, et je vous mets en présence de votre rivale...

MADAME DE PARABÈRE, *bas.*

J'y consens.

RICHELIEU, *bas.*

Eh bien, ce soir à onze heures, vous frapperez trois coups à cette porte... (*Il montre la première porte à gauche.*)

MADAME DE PARABÈRE, *de même*

Trois coups ..

RICHELIEU, *bas.*

Silence! (*Il remonte avec les seigneurs.*)

VILLEROY, *à part, sur le devant.*

J'ai promis à la duchesse du Maine de gagner à la conspiration madame de Sabran, qui repousse mon hommage; c'est facile, en lui prouvant que le régent la trompe pour une autre femme!.. Et, pourvu qu'elle soit là, à cette porte, à onze heures... (*Il montre la porte dérobée, à droite.*)

SAINT-GENIEZ, *à part, montrant la deuxième porte, à droite.*

J'espère que mademoiselle Duclos sera exacte...

POMPADOUR, *à part, montrant la deuxième porte à gauche.*

Pourvu que madame de Phalaris ne se trompe pas de porte. (*On entend des cris au dehors, et le tambour qui bat aux champs.*)

MADAME DE PARABÈRE.

Quel bruit!

VILLEROY.

On sort de la chapelle!

RICHELIEU, *regardant au fond.*

Voici Leurs Majestés!

VILLEROY, *avec transport.*

Enfin, nous avons une reine de France! Je suis excessivement ému!

(*Les cris redoublent; les trois portes du fond s'ouvrent; les courtisans et les dames de la cour entrent sur deux lignes; un huissier paraît.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUIS XV, MARIE LECZINSKA, DUBOIS, LA COUR.

(*Les pages, les huissiers sont au fond, les dames et les seigneurs de la cour garnissent tout le théâtre.*)

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le roi!.. la reine!

CHŒUR.

Même air :

Quelle charmante alliance!
Enfin les voilà bénis!
Jamais on ne vit en France
Deux époux aussi gentils...

VILLEROY.

Eh bien! sire, êtes-vous content?

LOUIS XV.

Comme un roi, mon cher gouverneur; un spectacle si nouveau! Les cris du peuple! l'ivresse de ces braves gens... ma noblesse qui m'entoure...

VILLEROY, *avec enthousiasme.*

Voyez, voyez, mon maître, tout cela est à vous!

LOUIS XV, *à mi-voix.*

Les femmes aussi?

VILLEROY, *déconcerté.*

Hein? comment? Qu'est-ce qu'il dit donc?

MADAME DE PARABÈRE, *à la reine.*

Et Votre Majesté est sans doute bien joyeuse?

MARIE LECZINSKA, *timidement.*

Oh! non... Ce luxe, ce bruit, tout cela me fait peur... et j'ai presque envie de pleurer.

MADAME DE PARABÈRE, *bas.*

Que Votre Majesté s'en garde bien! (*Souriant.*) On croirait qu'elle fait mauvais ménage... et il n'y a pas assez longtemps...

DUBOIS, *présentant une bourse sur un plat d'argent à la reine.*

Sa Majesté veut-elle bien se montrer à ses nouveaux sujets, et leur distribuer en signe de joyeux avènement...

MARIE LECZINSKA, *vivement.*

Oh! bien volontiers! (*Elle se laisse conduire vers le balcon, et toute la cour suit le mouvement. Louis XV reste sur le devant de la scène avec Villeroy.*)

LOUIS XV, *regardant Madame de Parabère qui suit la reine.*

Oh! la belle femme! que de grâces! je n'ai jamais rien vu d'aussi joli!

VILLEROY, *qui a entendu ces paroles.*

Votre Majesté admire sa noble épouse!

LOUIS XV, *troublé.*

Oui, non, c'est-à-dire...

VILLEROY, *continuant.*

C'est bien! c'est d'un bon mari! ah! sire, votre éducation me fera honneur!

LOUIS XV, *sans l'écouter.*

Un mot, mon gouverneur... vous qui savez tout, à ce que vous dites.

VILLEROY.

Certainement.

LOUIS XV.

Comment se nomme-t-elle?

VILLEROY, *étonné.*

Qui ça?.. la reine?

LOUIS XV.

Eh! non... cette charmante personne... là à sa gauche... coiffée avec des épis d'or...

VILLEROY, *inquiet.*

Et quoi, sire, vous avez remarqué?..

LOUIS XV.

Qu'elle est charmante!.. très bien!

VILLEROY.

Permettez-moi de vous dire...

LOUIS XV.

Son nom?.. pas autre chose...

VILLEROY.

Que vous ne devez voir que votre noble épouse.

LOUIS XV.

Monsieur, vous m'avez dit qu'un roi devait tout voir par lui-même. (*Insistant.*) Son nom, monsieur le duc?

VILLEROY.

Sire, en ma qualité de gouverneur, je ne sais...

LOUIS XV.

Vous ne savez donc rien?

VILLEROY, *indigné.*

Par exemple!

LOUIS XV.

Son nom, ou je vais le lui demander à elle-même. (*Il fait le mouvement d'y aller.*)

VILLEROY.

Sire, arrêtez, un pareil scandale!.. eh bien! cette dame est madame la marquise de Parabère, une amie de votre cousin le régent.

LOUIS XV, *souriant.*

Ah! j'en suis bien aise!

VILLEROY.

Pourquoi donc?

LOUIS XV.

Parce que les amies de nos amis... sont nos...

VILLEROY, *effrayé.*

Hein? plaît-il? (*Entre ses dents.*) Petit mauvais sujet! (*Haut.*) Au nom du ciel, sire, songez à la reine, qui, elle aussi, est jeune, aimable, et à laquelle vous venez de jurer fidélité!

LOUIS XV, *distrait*

C'est une marquise! eh bien! c'est gentil, une marquise! oh! Dieu! la belle femme!

VILLEROY, *hors de lui.*

Ah!

Air *de Céline.*

Entre elles quelle différence!
Observez les bien toutes deux,
Chez la reine que de décence!

LOUIS XV.

Oui, mais l'autre a de si beaux yeux!

VILLEROY.

Que de pudeur!

LOUIS XV.

Que de coquetterie!
Mon cœur, mes sens, en sont bouleversés.

VILLEROY.

L'une sait trop qu'elle est jolie...

LOUIS XV.

L'autre ne le sait pas assez.
Si l'une sait qu'elle est jolie,
L'autre ne le sait pas assez

(*Pendant cette petite scène toute la cour s'est tenue dans le second salon, groupée autour de la reine que l'on a vue s'approcher du balcon et distribuer les pièces d'or données par Dubois.*)

CRIS *dans la place.*

Vive la reine! vive Marie Leczinska!

LOUIS XV, *bas à Villeroy.*

Je vais prier ma femme de l'attacher à sa personne!

VILLEROY, *bas.*

Impossible! ça ne s'est jamais fait... le décorum!

RICHELIEU, *s'approchant respectueusement.*

Venez, sire, il faut aussi vous montrer à ce peuple avide de contempler son prince!..

LOUIS XV, *prenant la bourse qu'un huissier lui présente dans un plat d'argent.*

Avec plaisir! (*A part.*) Cela me rapprochera d'elle! (*Il monte sur le balcon avec la reine et jette des pièces d'or. — Les cris redoublent.*

VILLEROY, *à part, inquiet.*

Il me fait trembler!.. je suis vraiment très ému. (*Cris au dehors : Vive le roi, vive Marie Leczinska.*) Si le régent était là, il pourrait m'aider. (*A Dubois qui sort en ce moment du cabinet du régent.*) Mon cher Dubois, où est donc son altesse?

DUBOIS, *à part.*

Dieu le sait! (*Haut.*) Fort occupée d'une grande affaire... politique... Je ne pense pas qu'il revienne avant l'heure du souper... (*A part.*) s'exposer ainsi, sans gardes!.. si l'on en profitait pour l'enlever!

VILLEROY, *à lui-même.*)

Alors, pour sauver l'honneur de la couronne, il faut bousculer le programme et presser le moment de la retraite...

(*Tout le monde redescend; Louis XV s'approche de madame de Parabère.*)

LOUIS XV, *à part.*

Ma foi, je n'y tiens plus... il faut que je lui parle. (*Haut, s'enhardissant.*) Madame, belle dame!

VILLEROY, *se mettant entre eux et ayant l'air de parler pour le roi.*

Mesdames, sa majesté n'ose vous dire qu'elle vous prie de vous retirer.

LOUIS XV, *étonné.*

Comment?

VILLEROY, *de même.*

Oui, elle désire rester seule avec la reine.

LOUIS XV, *bas, avec colère*

Mon gouverneur!...

VILLEROY.

Pour recevoir sa petite cour qui est invitée au cercle de leurs Majestés.

LOUIS XV, *à part, avec dépit.*

Ah! maudit maréchal, tu me paieras celui-là.

MADAME DE PARABÈRE, *à part, regardant Louis XV.*

C'est drôle! J'ai idée que ce n'est pas là ce que le roi voulait me dire.

DUBOIS.

Justement j'entends les carrosses de nos jeunes seigneurs qui entrent dans la cour.

VILLEROY, *bas, montrant le jeune couple.*
Je ne les quitte pas des yeux !
DUBOIS, *à part, et montrant Villeroy.*
Toi, je ne te perds pas de vue !
RICHELIEU, *offrant sa main à Madame de Parabère.*
Allons, marquise !
LOUIS XV, *à part.*
Oh ! la belle femme ! la superbe femme.

CHŒUR DE SORTIE.

Air : *Au bruit du champagne.*

Plaisir, allégresse,
Oui, régnez en ces lieux,
Que tous les yeux
Respirent la tendresse !
Que l'aimable jeunesse
Soit souveraine ici !
Pour aujourd'hui !

(*Pendant ce chœur, les seigneurs donnent la main aux dames ; on salue le roi et la reine, et l'on sort sur la fin de l'air. Villeroy s'éloigne le dernier en faisant des signes à son élève.*)

SCENE VII.

LOUIS XV, MARIE LECZINSKA.

LOUIS XV, *à part.*
Là, il l'emmène, j'allais lui dire de si jolies choses !
MARIE LECZINSKA, *à part.*
Ma gouvernante m'a bien recommandé de me tenir sur la réserve quand il me parlerait de sa petite voix si douce... (*Elle s'asseoit en arrangeant sa robe.*) Tenons-nous sur la réserve.
LOUIS XV, *jetant son chapeau avec fureur.*
Que le diable emporte mon gouverneur !
MARIE LECZINSKA, *se levant tout effrayée.*
Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc, sire ?
LOUIS XV.
Ah ! pardon, pardon, madame, j'oubliais que votre Majesté...
MARIE LECZINSKA, *naïvement.*
Vous avez du chagrin, sire ?
LOUIS XV.
Je suis furieux !
MARIE LECZINSKA.
Contre moi ?
LOUIS XV.
Du tout... contre ce vieux maréchal, qui s'étudie, je crois, à me taquiner.
MARIE LECZINSKA.
Comment ?
LOUIS XV, *d'un ton de bonhomie.*
Enfin, je vous en fais juge... il voit que je regarde avec plaisir... (*Il s'arrête en regardant la Reine.*) Qu'est-ce que je fais donc, moi, je ne puis pas lui dire...
MARIE LECZINSKA, *répétant ces derniers mots.*
Que vous regardiez avec plaisir ?... Qu'est-ce que vous regardiez, sire ?
LOUIS XV.
La fleur de ma noblesse... Tous ces braves gentilshommes qui me sont si dévoués... au moment où j'allais lui adresser quelques paroles aimables... à ma noblesse... il la renvoie malhonnêtement.
MARIE LECZINSKA.
Il a tort.
LOUIS XV.
N'est-ce pas ?
MARIE LECZINSKA.
Moi, d'abord, je vous laisserai faire toutes vos volontés, tout ce qui vous plaira...
LOUIS XV.
Ah ! (*A part.*) Eh ! mais j'aurai là une excellente petite femme...
MARIE LECZINSKA.
C'est mon devoir, et j'y trouverai mon plaisir... car je suis bien sûre que ce qui vous plaira me sera toujours agréable...
LOUIS XV, *à part, d'un air de doute*
Hem ! hem !
MARIE LECZINSKA.
Vous dites, sire ?
LOUIS XV.
Vous avez raison... (*A part, la regardant.*) Elle est très gentille aussi, ma femme ! Des yeux ! une petite main ! (*Il lui prend la main et s'aperçoit qu'elle tressaille.*) Eh ! mais qu'avez-vous, vous tremblez... je vois des larmes dans vos yeux !
MARIE LECZINSKA.
Je voulais le cacher à votre Majesté... mais je n'y tiens plus ! depuis une heure, je souffre horriblement.
LOUIS XV, *à part.*
Elle se sera aperçue.. elle est jalouse. (*Haut.*) Vous souffrez ? et qu'est-ce qui vous fait souffrir ?
MARIE LECZINSKA.
Ma robe... qui me gêne.
LOUIS XV.
Votre robe !
MARIE LECZINSKA.
Oui... de grandes baleines, depuis là, jusque-là...
LOUIS XV.
Comment, on a mis des baleines !
MARIE LECZINSKA.
Ça me fait tenir droite, mais ça me fait bien mal ! sans compter des épingles qui me martyrisent... (*Elle montre sa collerette.*)
LOUIS XV.
C'est affreux !.. mais des épingles, on peut les enlever !
MARIE LECZINSKA, *reculant.*
Oh ! non, sire... vous ne sauriez...

LOUIS XV.

Si fait ! je suis très adroit ! (*Il se pique.*) Oh ! aie !

MARIE LECZINSKA.

Là, voyez-vous... vous vous êtes piqué.

LOUIS XV, *portant son doigt à sa bouche.*

Ce n'est rien ! En voilà déjà trois ou quatre.

MARIE LECZINSKA, *l'arrêtant du geste.*

Oh ! mais c'est assez !

LOUIS XV.

Ah ! vous croyez que... c'est... (*A part, admirant ses épaules.*) Tiens ! tiens ! tiens !.. c'est qu'elle est réellement... une blancheur de cygne... et puis... (*La parcourant des yeux.*) C'est qu'elle est très bien, ma femme, et ma foi... (*Il s'avance vers elle. Les portes du fond s'ouvrent, on voit la foule des petits courtisans pour la présentation. Deux huissiers viennent placer deux fauteuils et des pliants à gauche.*)

MARIE LECZINSKA.

Ah ! notre jeune cour ! la présentation !

LOUIS XV.

C'est insupportable ! on ne peut pas causer ménage un instant !..

MARIE LECZINSKA, *lui tendant la main.*

Allons, prenons place.

LOUIS XV.

L'air grave... de la dignité !

MARIE LECZINSKA.

Et prenez garde de marcher sur ma queue ! (*Elle relève sa robe et s'assied à gauche avec le roi.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, LAUZUN, ROQUELAURE, CHOISEUL, D'ENTRAGUES, COSSÉ, MESDEMOISELLES DE PRESLE, DE MAILLY, D'EGMONT, DE LA FERTÉ, DE CHATEAUROUX, etc., etc.

(*Musique à l'orchestre. Un huissier annonce chaque nouveau personnage en lui donnant ses noms. Présentation.*

L'HUISSIER, *annonçant.*

M. le duc de Lauzun, Mademoiselle de Mailly, M. le comte d'Entragues, Mademoiselle de Presle, M. le comte de Choiseul, Madame la princesse d'Egmont, M. le duc de Cossé, Mademoiselle de La Ferté, M. le duc de Roquelaure, Madame de Chateauroux.

(*Ils s'avancent par couples dans l'ordre où ils sont nommés. Lauzun donnant la main à Mademoiselle de Mailly, d'Entragues à Mademoiselle de Presle, etc. On vient saluer le roi et la reine, puis on se salue réciproquement. Ensuite chaque cavalier conduit sa dame à la gauche de la reine et se place à droite, en face du roi.*)

L'HUISSIER, *annonçant un très petit seigneur.*

M. le grand-écuyer !

MARIE LECZINSKA, *à part.*

M. le grand... ce petit-là !..

LOUIS XV.

Mesdames, prenez place... (*Les petits courtisans se poussent, se coudoient et se disputent les tabourets.*)

MADEMOISELLE DE CHATEAUROUX, *à la princesse d'Egmont.*

Pardon, madame... ma mère a le tabouret, et celui-ci m'appartient.

LA PRINCESSE D'EGMONT.

La mienne est dame d'honneur, mademoiselle, et je dois être près de Sa Majesté..

MADEMOISELLE DE CHATEAUROUX, *à part.*

Impertinente !

LA PRINCESSE, *à part.*

Pimbêche !

MADEMOISELLE DE MAILLY, *passant devant elles.*

Mesdemoiselles, j'en suis bien fâchée... mais mon trisaïeul est monté dans les carosses du roi... ainsi...

ROQUELAURE.

Vertu Dieu ! M. de Lauzun, vous m'avez marché sur le pied.

LAUZUN.

C'est plutôt vous, monsieur le duc... tête bleue ! si nous n'étions pas ici.

TOUS, *enfonçant leurs chapeaux d'un air de matamore.*

Par là morbleu !

D'ENTRAGUES, *les calmant.*

Eh bien ! eh bien ! messieurs ! devant Leurs Majestés !

TOUS, *se découvrant avec respect.*

Ah ! sire ! pardon ! (*On s'asseoit en cérémonie.*)

MADEMOISELLE DE CHATEAUROUX, *à la reine.*

Votre Majesté n'a point souffert de la chaleur pendant la cérémonie.

LA PRINCESSE, *avec intérêt.*

On étouffait !

LAUZUN.

C'était à ne pas y tenir !

ROQUELAURE.

Une chaleur du mois de juillet !

MARIE LECZINSKA.

Mais non, je crains plutôt de m'être enrhumée.

LA PRINCESSE.

Oui... il faisait très froid...

LAUZUN.

Des vents coulis..

ROQUELAURE.

Il gelait à pierre fendre.

LOUIS XV.

Tu étouffais tout-à-l'heure.

ROQUELAURE, *s'inclinant.*

Je me suis trompé, sire.

LOUIS XV, *à part.*

Ma foi, ma petite cour est très bien dressée !.. presque aussi forte que la grande... (*Se levant.*) Mais les femmes sont charmantes...

c'est drôle... il me semble que les dernières que je vois sont toujours les plus jolies!.. si je leur adressais quelques douceurs.. (*Il tousse comme s'il voulait parler.*)

ROQUELAURE.

Silence! le roi va parler.

LOUIS XV.

Mesdames... (*Au moment où Louis XV se tourne vers les dames pour leur adresser la parole, on entend une fanfare de clairons et de trompettes.*) TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LOUIS XV, *à part, avec dépit.*

Allons! il est écrit que je ne pourrai jamais achever mes discours! je parie que c'est un tour de mon gouverneur!

SCENE IX.

LES MÊMES, VILLEROY.

Sire...

LOUIS XV, *à part.*

J'en étais sûr!.. (*Haut, avec humeur.*) Qu'y a-t-il?

VILLEROY.

Votre petite armée qui sollicite l'honneur d'être passée en revue par Votre Majesté!

LOUIS XV.

Mon armée!.. qu'elle monte!

VILLEROY, *étonné.*

Hein? mais la cavalerie, sire?

LOUIS XV.

Ah! oui, c'est vrai, la cavalerie ne peut pas monter! je la verrai plus tard! faites monter l'infanterie... croyez-vous qu'elle puisse tenir ici?..

VILLEROY.

L'infanterie?.. mais oui, sire. (*Il s'éloigne.*)

LOUIS XV, *à part.*

Si je pouvais me servir de ma maison militaire pour éloigner tous mes surveillants et avoir mes coudées franches... attention! (*Les dames font un mouvement pour se retirer.*) Restez, mesdames, c'est un plaisir que je veux vous donner. (*Les huissiers rangent tous les siéges.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE RÉGIMENT DE GARDES FRANÇAISES.

(*Les dames passent à droite. On entend la musique militaire, et un petit régiment de gardes françaises entre, tambour-major en tête. Il se forme en bataille et exécute plusieurs manœuvres. Le roi passe la revue, entouré des jeunes seigneurs.*)

LOUIS XV, *s'arrêtant en face du bataillon qui présente les armes.*

Mes braves, c'est avec orgueil que j'applaudis à votre superbe tenue! un roi doit faire des prodiges quand il est secondé par de vieilles moustaches... comme celles... (*les regardant*) que vous aurez un jour... et je ne doute pas... je suis même certain que... (*Ton naturel.*) Mon gouverneur vous dirait le reste s'il était là... mais je ne sais ce qu'il est devenu...

ROQUELAURE.

Sire, M. de Villeroy n'aime pas à parler en public.

LOUIS XV.

C'est une calomnie, messieurs!

LOUIS XV, *riant.*

Air : *Adieu je vous fuis bois charmants.*

Il remplit très bien son emploi,
Mon gouverneur sait mainte langue,
Et c'est lui qui parle pour moi,
Lorsque je fais une harangue!
Quand l'esprit me manque, il est là,
Il doit m'en prêter, et pour cause!

ROQUELAURE, (*souriant.*)

S'il ne prêt' que celui qu'il a,
Vous ne lui devrez pas grand chose.

LOUIS XV.

Ah! grand vaurien de Roquelaure, emporte-pièce!.. tu es bien le neveu de ton oncle... (*à ses troupes*) Mes amis, comme preuve de ma satisfaction, j'invite toute mon armée au bal que je donne ici ce soir...

TOUS ET LES DAMES.

Un bal!

LAUZUN, *bas, au roi.*

Votre Majesté oublie qu'à dix heures nous allons nous coucher.

LOUIS XV, *bas.*

C'est ce que nous verrons... je suis le roi peut-être.. pour mon premier jour de royauté, je veux que l'on s'amuse...

TOUS.

Oui! oui!

LOUIS XV, *à part.*

Et je veux revoir cette charmante marquise... (*Aux officiers des gardes françaises.*) Colonel, et vous, mes braves, vous m'êtes dévoués?

TOUS.

Ah! sire!

LOUIS XV, *à mi-voix.*

Courez, commandez la musique, les rafraîchissements... emparez-vous de tous les postes, et sous aucun prétexte... (*Il leur parle bas.*)

MARIE LECZINSKA, *aux dames*

Un bal!

MADAME D'EGMONT.

Si Votre Majesté veut se reposer, nous n'avons qu'à passer dans les appartements de la princesse palatine.

LES OFFICIERS, *à Louis XV, qui a continué à leur parler bas.*

C'est convenu !

TOUS.

Vive le roi !

LOUIS XV.

Allez ! (*Le régiment commence à défiler.*)

CHŒUR.

Air : *marche des diamants de la Couronne.*

Marchons, et comme à la bataille,
Du plaisir suivons le signal.
Nous saurons braver la mitraille,
Comme l'on court gaîment au bal.

REPRISE.

(*Marie Leczinska et ses dames sortent par la gauche, le régiment sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

LOUIS XV, LAUZUN, ROQUELAURE, CHOISEUL, COSSÉ, D'ENTRAGUES.

LOUIS XV, *à lui-même.*

Très bien, voilà un premier pas de fait vers la révolte... mais ça ne suffit pas .. (*A ses familiers qui ont remonté la scène.*) Restez Messieurs, et asseyez-vous.

ROQUELAURE.

Un conseil secret ?

LOUIS XV.

Précisément.

TOUS, *allant prendre des sièges.*

Quel bonheur ! des sièges ! des sièges !

LOUIS XV, *à Lauzun qui lui avance un siège.*

Lauzun, mets-toi à cette table, tu tiendras la plume... J'ai à vous consulter...

LAUZUN, *s'asseyant à la table et prenant un siège.*

Sur une affaire d'État ?

ROQUELAURE.

Une question de haute politique ?

LOUIS XV, *gravement.*

Une question vitale pour la monarchie... (*Lentement.*) Êtes-vous d'avis d'aller nous coucher sans souper ?

TOUS.

Sans souper !

ROQUELAURE.

Quelle horreur !

LAUZUN.

Fi donc !

ROQUELAURE.

Un roi de France, se coucher sans souper, ça ne s'est jamais vu.

TOUS

Jamais !

LOUIS XV.

C'est pourtant ce qui nous menace, car on nous traite comme des enfants.

ROQUELAURE.

Ah ! morbleu ! s'il y avait là un souper, il verrait...

LOUIS XV, *à mi-voix.*

Justement, il y en a un.

TOUS, *rapprochant leurs siéges de celui du roi.*

Bah !

LOUIS XV.

Chut ! un souper préparé par l'ordre du régent pour mon digne gouverneur, Richelieu, Pompadour, Saint-Geniez, Canillac, Dubois .. que sais-je !.. et nous n'en sommes pas... on nous renverra à dix heures !

D'ENTRAGUES.

C'est intolérable !

TOUS.

C'est odieux !

ROQUULAURE.

C'est de l'arbitraire !

LOUIS XV.

Messieurs, si nous leur soufflions le souper ?

TOUS, *se levant.*

Adopté ! adopté !

LOUIS XV.

A l'unanimité ! il paraît qu'il n'y a qu'une voix !

ROQUELAURE.

Mais comment le souffler ?

CHOISEUL ET COSSÉ.

Oui, comment.

LOUIS XV.

En le mangeant.

LAUZUN.

Votre Majeste a une lucidité de vue !..

CHOISEUL.

Et une netteté d'expressions...

ROQUELAURE.

Mais comment y arriver ?

LAUZUN.

Les dix heures approchent...

ROQUELAURE.

On va venir nous chercher,

LAUZUN.

Et ces Messieurs mangeront le souper.

LOUIS XV.

A notre barbe... quand je dis à notre barbe ! enfin, c'est égal... il faut absolument nous débarrasser des convives.

TOUS.

Oui, c'est ça !

LAUZUN.

Mais le régent.

LOUIS XV.

Oh ! mon cousin ne m'inquiète pas... il est bon... il aime à rire... et vous voyez que pour ne pas gêner ma puissance de deux heures, il me laisse maître de son palais...

ROQUELAURE.

Oui, mais les autres ne sont pas si complaisants, ils seront sans pitié.

CHOISEUL.

Comment faire ?

LAUZUN.

Je meurs de faim !

TOUS.

Moi aussi !

LOUIS XV.

Et les soupers du régent sont délicieux... on dit qu'il y a du champagne...

TOUS.

Du champagne !

CHOISEUL.

Je n'en ai jamais goûté !

LAUZUN.

Ni moi.

ROQUELAURE.

Je le connais de réputation, voilà tout !

LOUIS XV.

Messieurs, nous sommes déshonorés si nous ne le buvons pas.

Air : *de la Marseillaise des femmes.*

On doit, si je suis Roi de France,
Obéir à ma volonté !
Et les soupers de la Régence,
Plairaient fort à ma royauté.
Sans juger notre mérite,
Chacun nous traite en enfants,
Mais si ma cour est petite,
Tous nos appétits sont grands !..
Agissons !

TOUS.

Agissons ! agissons !

LOUIS XV.

L'amour sacré de la gourmandise,
Nous protégera dans notre entreprise,
Conspirons !

TOUS.

Conspirons !

LOUIS XV.

A l'aventure,
C'est un grand coup qu'il faut frapper.
Je jure.

TOUS.

Je jure
De manger le souper.

DEUXIÈME COUPLET.

ROQUELAURE.

Oui, cédez à notre demande,
Et du pouvoir, s'il est jaloux,
Si pour vous le régent commande,
S'il gouverne même pour vous,
A la cour, sans qu'il se plaigne,
Vous avez droit d'usurper,
Puisqu'à votre place il règne,
A la sienne, il faut souper.
Agissons !

TOUS.

Agissons ! (*bis*)

LOUIS XV.

L'amour sacré de la gourmandise, etc.

ROQUELAURE, *s'excitant.*

Comment ! à nous six les plus fortes têtes du royaume ! nous ne trouverons pas un moyen ?

LAUZUN, *regardant sur la table et jetant un cri.*

Ah ! mon Dieu !

TOUS.

Hein ? quoi donc ?

LAUZUN.

Qu'est-ce que je vois là ? des lettres de cachet signées du régent et dont les noms sont en blanc !

LOUIS XV.

Eh bien ?

ROQUELAURE.

Une idée ! si nous les remplissions du nom de ces Messieurs ?

LAUZUN.

Bravo ! si nous les envoyions souper à la Bastille ?

DE COSSÉ ET D'ENTRAGUES.

Ce serait charmant !

LOUIS XV.

Oh ! oh ! un moment ! peste ! comme vous y allez !

CHOISEUL.

Bah ! une espièglerie !

ROQUELAURE.

M. de Richelieu dit qu'on y est très bien à la Bastille.

LAUZUN.

D'abord, il y a à parier qu'ils l'ont tous mérité.

LOUIS XV, *riant.*

Ou qu'ils le mériteront !..

ROQUELAURE.

Et puis, ils en ont l'habitude...

LOUIS XV.

Excepté mon gouverneur.

ROQUELAURE.

Eh bien, il la prendra

LOUIS XV, *souriant.*

Au fait, je ne serais pas fâché à mon tour de le mettre en pénitence ! aux voix, Messieurs !

TOUS.

Adopté !

LOUIS XV.

A l'unanimité, toujours à l'unanimité ! eh ! vite remplissons-les... (*Prenant la plume et écrivant sur une lettre de cachet.*) Le duc de Villeroy, mon gouverneur, pour ouvrir la marche ! à tout seigneur, tout honneur !

LAUZUN, *écrivant aussi.*

Mon tuteur... M. de Richelieu... il ne me grondera pas pendant vingt-quatre heures !..

D'ENTRAGUES, *écrivant.*

Moi, le duc de Pompadour... papa le déteste.

CHOISEUL, *écrivant.*

Moi, Saint-Geniez.. Je ne serais pas fâché de voir la mine qu'il fera.

COSSÉ, *écrivant.*

Moi, Canillac.

ROQUELAURE, *écrivant.*

Moi, je ne dis pas le nom de ma victime... mais il existe un certain Monsieur qui me fait toujours peur avec sa figure de fouine et ses petits yeux... c'est un oiseau de mauvais augure que je ne suis pas fâché de mettre en cage... voilà.

LOUIS XV.

Fort bien, mais comment les faire exécuter?

TOUS, *s'arrêtant.*

Ah ! diable!

CAVOIS, *au fond.*

Je vais voir si Son Altesse est de retour...

TOUS.

Quelqu'un !

LOUIS XV, *troublé.*

Nous sommes découverts!

LAUZUN, *de même.*

Perdus!

ROQUELAURE.

On vient!

TOUS, *à mi-voix et se sauvant en désordre.*

Sauve qui peut !

(*Louis XV se jette à droite, dans le cabinet du régent dont la porte reste entrebâillée. Roquelaure et Cossé dans la 2e porte dérobée, à droite. Lauzun dans la 2e porte dérobée, à gauche. D'Entragues, du même côté dans la porte conduisant aux appartements. Choiseul dans la première porte dérobée, à gauche.*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *cachés*, CAVOIS.

CAVOIS, *entrant.*

Déjà l'heure du souper, les convives ne sauraient tarder!.. Voyons vite... comme me l'a recommandé maître Dubois, si monseigneur a laissé quelques ordres pressés. (*Prenant plusieurs papiers sur le bureau.*) « Tenir prêts les équipages de chasse de monseigneur, — cinq heures du matin. » Ça regarde Brontin. (*Voyant les lettres de cachet.*) Qu'est-ce que cela? (*Les parcourant.*) Ah ! mon Dieu !.. tout le conseil de régence ! (*Avec un sourire en regardant la dernière.*) Et même!.. Oh! celui-là ne l'a pas volé!.. Mais c'est donc un coup d'état !.. Le régent sera revenu en secret par son escalier dérobé... et pour arrêter une conspiration naissante. (*Louis XV pousse vivement la porte, qu'il tenait entrebâillée.*) Oh ! il est encore là ! (*Elevant la voix avec intention.*) Mon devoir est d'obéir. Je vais prendre les mesures nécessaires. (*Il sort en emportant les lettres de cachet*).

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins CAVOIS.

LOUIS XV, *sans entrer ne passant que la tête hors de sa cachette et parlant de loin et à demi-voix.*

Est-il parti ?

D'ENTRAGUES, *de même.*

Oui.

ROQUELAURE, *de même.*

Plus personne ?

LAUZUN, *de même.*

Non.

LOUIS XV, *toujours de la porte.*

Qu'est-ce qu'il a dit?

CHOISEUL, *de même.*

Je n'ai pas entendu.

LOUIS XV, *entrant.*

Il a parlé de conspiration.

ROQUELAURE.

Oh ! là, là, ça nous regarde.. (*Ils quittent tous leur cachette.*)

LOUIS XV.

Justement il a emporté ces papiers.

COSSÉ.

Nous sommes compromis.

CHOISEUL, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

Ça va nous retomber sur le dos.

ROQUELAURE, *marchant à grands pas.*

C'est nous que l'on va punir.

LAUZUN, *de même.*

Et mettre à la Bastille.

ROQUELAURE.

Au pain sec.

LOUIS XV.

Et à l'eau... en guise de champagne.

TOUS.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu!

ROQUELAURE, *à ses camarades.*

Allons-nous-en... (*Haut.*) Sire, j'ai bien l'honneur...

TOUS, *saluant.*

Sire... nous avons l'honneur...

LOUIS XV.

Comment! vous m'abandonnez!.. Courtisans!.. Allons, messieurs, du courage... que diable! Est-ce que des hommes doivent trembler comme ça?

ROQUELAURE.

Des hommes.. des hommes... ça vous plaît à dire.

LOUIS XV.

Vive Dieu ! tant que je serai roi, vous n'aurez rien à craindre.

LAUZUN.

Silence!.. écoutez!..

TOUS, *les uns après les autres et suivant avec anxiété l'horloge qui commence à sonner dix heures.*

Air : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un! deux ! trois ! quatre! cinq ! six ! sept!
Huit ! neuf ! dix !...

LOUIS XV.

C'en est donc fait !
De mon jour de puissance !
Nos ennemis en courroux,
Vont pour se venger de nous..

TOUS.

Nous mettre à l'abstinence...

(*Les portes du fond s'ouvrent.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, VILLEROY.

TOUS.

M. de Villeroy!

LOUIS XV, *à part.*

Mon gouverneur! il vient me chercher! Eh bien! tant pis, je m'insurge!..

VILLEROY.

Pardon, sire; mais dix heures viennent de sonner... veuillez me suivre!,.

LOUIS XV.

Vous suivre, monsieur de Villeroy! (*Aux petits seigneurs*). Secondez-moi, vous autres.

TOUS, *s'excitant.*

Oui! oui!

VILLEROY.

Vous connaissez les ordres que j'ai reçus...

LOUIS XV, *fièrement.*

Des ordres! qui donc se permet de donner des ordres au roi de France?

TOUS.

Oui, qui ça? qui ça?

VILLEROY.

Avec tout le respect qui vous est dû, sire...

LOUIS XV.

Je veux rester...

TOUS.

Nous voulons rester...

LOUIS XV.

Je veux danser.

TOUS.

Nous voulons danser!..

VILLEROY

Il est de mon devoir de vous défendre...

LOUIS XV.

Votre devoir, M. de Villeroy, était de vous défendre vous-même.

VILLEROY.

Plaît-il?

LOUIS XV.

Eh! oui, à Namur que vous avez laissé prendre.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

VILLEROY.

Sire!..

LOUIS XV.

A Crémone où l'on vous a pris...

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

VILLEROY, *aux seigneurs.*

Messieurs, ne croyez pas... Sire qui a pu vous dire...

Air : *du Verre.*

Ces faits qui blessent mon honneur,

LOUIS XV.

C'est le régent qui les rapporte.

VILLEROY.

Comment! à votre gouverneur,
Osez-vous parler de la sorte?

LOUIS XV.

C'est à tort que vous me grondez,
Quand je fais preuve de science,
Puisque vous me recommandez,
D'apprendre l'histoire de France.

TOUS.

Puisque vous lui recommandez,
D'apprendre l'histoire de France.

VILLEROY.

Ah! j'étouffe... (*Au roi.*) Mais je n'en dois pas moins m'assurer...

LOUIS XV, *passant à droite.*

Prenez garde!.. si j'appelle ma maison militaire...

VILLEROY.

Votre maison militaire! elle est couché sire!.. tous vos soldats viennent d'être emm nés par leurs précepteurs.

LOUIS XV.

Ah! si mon armée dort! je ne peux pas la réveiller. C'est égal! je ne vous suivrai pas!

VILLEROY.

Non?..

LOUIS XV.

Non!

VILLEROY.

Je suis au désespoir... mais puisque Votre Majesté m'y force... (*Il remonte pour appeler.*)

LOUIS XV, *bas à ses amis.*

Voici l'instant! cachons-nous! (*Roquelaure se jette derrière un fauteuil à gauche, Lauzun sous la table, Cossé sous un rideau, le roi derrière un fauteuil à droite, d'Entragues derrière la portière à droite, Choiseul derrière celle de gauche. — Le mouvement doit être très rapide.*)

VILLROY, *appelant au fond.*

Holà! quelqu'un!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CAVOIS, UN CAPITAINE DES GARDES.

(*A la voix de Villeroy les portes du fond se sont ouvertes. On voit une rangée de gardes dans la galerie.*)

CAVOIS, *entrant avec le capitaine, et d'un ton respectueux.*

Pardon, maréchal, je suis désolé!.. Votre épée!

VILLEROY.

Hein? mon épée?

CAVOIS.

Une voiture vous attend dans la cour avec un piquet de mousquetaire...

VILLEROY, *plus étonné*

Une voiture!

CAVOIS.

Pour vous conduire à la Bastille!

VILLEROY.

A la Bastille!

CAVOIS.

Au nom du roi !.. Voici la lettre de cachet.

VILLEROY.

Arrêté ?.. moi... mais ça ne se peut pas... c'est une erreur !.. messieurs, permettez... Tenez, voici M de Richelieu, qui vous dira qu'il est impossible...

SCENE XVI.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, *entrant gaîment.*

Eh bien, soupons-nous? je me sens en verve! Hé! bon Dieu, maréchal, quelle figure allongée!

VILLEROY.

Je n'ai jamais été aussi ému.

RICHELIEU.

Qu'y a-t-il donc?

VILLEROY, *d'un air piteux.*

Mon cher duc, je vais à la Bastille.

RICHELIEU, *se tournant vers Cavois.*

Ah! bah?

CAVOIS.

Un ordre du régent.

RICHELIEU.

Ah! que je suis affligé! (*A part.*) C'est bien fait! ce maudit tartuffe n'a que ce qu'il mérite. (*haut.*) Croyez que je prends une part bien vive... (*Il se tourne en riant vers Cavois et lui montre du doigt la mine piteuse de Villeroy.*)

CAVOIS, *à Richelieu.*

M. le duc, votre épée?

RICHELIEU.

Hein? plaît-il?

CAVOIS.

J'ai aussi une lettre de cachet pour vous.

RICHELIEU.

Pour moi?

VILLEROY, *à part.*

Lui aussi!.. Parbleu! j'en suis enchanté! ce ricaneur éternel!

RICHELIEU.

Mais c'est une abomination! mais j'en sors de la Bastille! Il faut appeler le duc Pompadour, Saint-Geniez, Canillac...

CAVOIS.

Ces messieurs vous attendent dans la voiture.

RICHELIEU.

Ils en sont aussi!.. (*à part*). Le régent aura découvert mon intrigue avec madame de Parabère.

VILLEROY, *à part.*

Le régent aura su que je faisais la cour à madame de Sabran.

CAVOIS.

Allons, messieurs ..

RICHELIEU.

Mais il y a un mal-entendu.

VILLEROY.

Assurément.

RICHELIEU.

Hé! tenez, voici M. Dubois qui vous répondra de nous.

SCENE XVII.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS.

Qu'est-ce donc ? que se passe-t-il ! pourquoi ce bruit?

RICHELIEU.

Ah! mon cher Dubois!

VILLEROY.

Ah! mon bon ami Dubois!

RICHELIEU.

Vous arrivez à propos.

VILLEROY.

Pour être notre sauveur.

DUBOIS.

Comment?

RICHELIEU.

Nous partons pour la Bastille.

VILLEROY.

Des lettres de cachet.

RICHELIEU.

Avec Pompadour et Saint-Geniez.

VILLEROY.

Et Canillac.

DUBOIS, *avec joie, à part.*

Et toute la clique!.. bravo! il s'est donc décidé ! il s'y est mis... Je triomphe! (*Haut*). J'en suis navré, messieurs, mais je n'y puis rien. Il faut obéir au roi. (*Bas à Cavois*). Emmenez-les...

CAVOIS.

M. le conseiller...

DUBOIS, *avec impatience.*

Emmenez-les donc!

CAVOIS.

Alors, passez devant, monsieur le conseiller.

DUBOIS.

Comment, que je passe devant!

CAVOIS, *lui montrant une lettre.*

J'en ai aussi une pour vous.

DUBOIS.

Pour moi?

RICHELIEU, *riant aux éclats.*

Pour lui! ah! ah! ah! délicieux!

VILLEROY, *de même.*

Ah! ah! ah! excellent!

DUBOIS, *exaspéré.*

Par là, maugrebleu! C'est une surprise! un moment!..

RICHELIEU, *riant.*

Il faut obéir au roi.

VILLEROY, *riant.*

J'en suis navré.

DUBOIS, *à part.*

J'enrage! Et moi qui lui reprochais de ne pas se décider... il se décide trop!

CAVOIS, *leur montrant la porte.*

Messieurs!

DUBOIS, *à part.*

Bonté divine ! si j'entre à la Bastille ! je ne puis suivre le fil... tout est perdu ... Ah ! un mot au régent par son page Ravanne.. (*Haut*). Capitaine, voici mon épée... ah ! qu'est-ce que je vois donc ! je n'en ai pas.

RICHELIEU, *à Dubois.*

Passez donc.

DUBOIS, *faisant des cérémonies.*

Trop honnête !

VILLEROY.

Après vous !

TOUS, *avec colère.*

Ah ! ventrebleu !

Air : *J'étouffe de colère.*

La plaisante / fâcheuse aventure,
Chacun, en ce moment,
Espérait, je le jure,
Un autre dénoûment.

SCÈNE XVIII.

LOUIS XV, LAUZUN, CHOISEUIL, COSSÉ, ROQUELAURE, D'ENTRAGUES. *Ils sortent tous de leur cachette.*

LOUIS XV, *se montrant au dessus du fauteuil.*

On les emmène !

ROQUELAURE, *de même.*

A notre place !

D'ENTRAGUES.

Oui, vraiment.

LAUZUN, *levant le tapis de la table et passant la tête.*

Voilà ce que c'est que de se montrer.

COSSÉ.

Chut ! ils montent en voiture !

CHOISEUIL.

Ils sont partis ?

TOUS, *en scène.*

Victoire !

LOUIS XV.

A nous le champ de bataille.

ROQUELAURE, *avec élan.*

A nous le souper.

TOUS.

A nous le...

LOUIS XV.

Ah ! bien, oui... mais où est-il le souper ?

ROQUELAURE.

Oui, au fait... où est-il ?

TOUS.

Cherchons...

LAUZUN, *ouvrant une porte.*

De ce côté.

CHOISEUL, *de même.*

Rien par-là.

ROQUELAURE, *de même.*

Pas d'office !

COSSÉ

Pas de salle à manger.

ROQUELAURE.

Mort diable !. il serait dur d'avoir embastillé nos Argus en pure perte.

LOUIS XV.

Dire qu'il est là près de nous... je le sens.

TOUS, *flairant.*

Moi aussi.

LAUZUN.

Et que nous n'en aurons que la fumée.

LOUIS XV, *frappant du pied avec rage.*

Où te caches-tu donc, maudit souper ?

UNE VOIX, *sous le théâtre.*

Voilà ! voilà !

TOUS, *étonnés et se regardant.*

Qu'est-ce que c'est ?

VOIX, *dans le dessous, se répandant par écho.*

Le souper de monseigneur ! le souper de monseigneur !

LOUIS XV.

Tiens ! la cuisine est dans la cave.

VOIX, *par écho.*

Monseigneur est servi !

(*Une table somptueusement servie et éclairée, sort de dessous le théâtre.*

TOUS, *reculant.*

Ah !

LOUIS XV, *émerveillé.*

Voyez, messieurs.

ROQUELAURE.

On ne dira pas que celui-là tombe du ciel.

LAUZUN.

C'est de la magie blanche !

LOUIS XV.

Je comprends... à ses petits soupers, le régent ne veut ni curieux ni bavards... et, de cette manière, on ne craint pas les indiscrétions des valets. (*Avec élan*). Allons, qui m'aime me suive... A table, messieurs.

TOUS, *se précipitant.*

A table !

CHŒUR.

Air : *Giroflée, giroflа.*

Oui, qu'ici chacun prenne,
Sans gêne,
Ses ébats !
Car, dieu merci, la reine,
Ne le saura pas !

LOUIS XV.

Champagne, madère,
Biscuits et pâtés :
Je pourrai me faire,
A la royauté !

REPRISE.

Oui, qu'ici chacun prenne, etc.

LOUIS XV, *prenant son verre.*

A vous, messieurs... je donne l'exemple ! (*Il boit*).

ROQUELAURE.

Le roi boit !

TOUS.

Le roi boit !

LOUIS XV, *toussant.*

Que le diable t'emporte, tu m'as fait avaler de travers !

LAUZUN.

C'est à recommencer! (*Ils mangent tous précipitamment.*

D'ENTRAGUES.

Qui est-ce qui veut du faisan?

TOUS.

Moi! moi!

COSSÉ, *de même.*

De la gelée d'ananas.

TOUS, *criant.*

Moi! moi! (*parlant tous ensemble.*) Passe-moi ton assiette, — j'en veux encore, — et moi, — par ici, — tu prends tout, — à boire! à boire!

LOUIS XV, *dominant le bruit.*

Ah! Messieurs! un peu d'ordre et de tenue!. vous avez l'air d'écoliers en vacances.. ou de clercs de la Bazoche qui ont un plat de plus à leur dîner!.. voyons, on dit qu'aux petits soupers du régent, on raconte des histoires... Je ne sais pas d'histoires ; mais j'ai trouvé une lettre...

TOUS.

Une lettre!

LOUIS XV.

Une lettre d'amour! et je donnerais beaucoup pour savoir à qui elle est adressée...

LAUZUN.

Ah! bah!

LOUIS XV.

En sortant de la cérémonie... près du grand escalier, j'ai marché sur ce petit papier parfumé... et comme je venais de le ramasser adroitement, j'ai vu un page qui cherchait de tous côtés avec inquiétude...

ROQUELAURE.

C'est lui qui l'aura perdu!

CHOISEUL.

L'imbécile!

LAUZUN.

A sa santé!

TOUS.

Oui, oui, à sa santé! (*Ils boivent.*)

COSSÉ.

Et que dit la lettre? sire?

LOUIS XV, *l'ouvrant.*

Ah! des choses qui... Je ne sais pourquoi m'ont fait battre le cœur... tourner la tête... vous allez voir... (*Il lit.*) « Belle marquise...

TOUS.

C'est une marquise!

ROQUELAURE.

A la santé de la marquise!

D'ENTRAGUES.

A sa santé! (*Ils boivent.*)

LOUIS XV, *lisant.*

« Belle marquise. »

ROQUELAURE, *la bouche pleine.*

« *Vos beaux yeux me font mourir d'amour.* » C'est connu...

LOUIS XV.

Eh! non! (*lisant.*) « Cessez de me désespérer par vos rigueurs. »

ROQUELAURE, *buvant.*

Moi j'aurais mis : *vos cruautés!*

LOUIS XV.

Tais-toi donc! (*Lisant.*) « Que je puisse enfin tomber à vos genoux, couvrir cette « main charmante de mille baisers brûlants « et mourir d'amour à vos pieds. »

ROQUELAURE, *un peu gris.*

Avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

LAUZUN.

Mais de qui est donc cette lettre?

LOUIS XV.

Il n'y a pas un mot d'orthographe... ça doit être d'un des premiers seigneurs de la cour.

ROQUELAURE, *buvant.*

A sa santé!

TOUS.

A sa santé!

LOUIS XV, *à Cossé qui se lève.*

Qu'est-ce que tu as donc, Cossé?

COSSÉ, *balbutiant.*

Je ne sais, sire, je sens des inquiétudes dans les jambes...

LOUIS XV, *à d'Entragues qui se lève aussi.*

Et toi, d'Entragues?

D'ENTRAGUES.

J'ai bien mal à la tête. (*Ils se mettent chacun sur un fauteuil et s'endorment.*)

CHOISEUL, *le verre à la main, les montrant en se levant.*

Oh! ça fait pitié!

LAUZUN, *de même et trébuchant en se levant.*

Des femmelettes!

ROQUELAURE, *de même.*

Ça ne sait pas boire...

LOUIS XV, *se levant aussi.*

Si l'on pouvait lui souffler cette charmante marquise!... se présenter à sa place!... hein, messieurs. Cette idée seule enflamme mon esprit... et me donne des palpitations...

Air : *Rêvant d'abord au Parlement.* (Létorières, Deuxième acte.)

LOUIS XV.
Il lui demande un rendez-vous.
ROQUELAURE.
C'était pour cette nuit peut-être.
CHOISEUL.
Oui ; mais comment la reconnaître?
LAUZUN.
Et tromper son maudit jaloux?
TOUS.
Que l'amour nous inspire!
Qu'avec nous il conspire!
Ce dieu nous dit tout bas,
Pour plaire à tant d'appas,
Lorsque l'on suit mes pas,
On ne s'égare pas!

ROQUELAURE *buvant.*

C'est ça, il faut la lui enlever.

CHOISEUIL.

Comment!

ROQUELAURE.

Je n'en sais rien... mais le champagne nous

inspirera... une dernière santé, Messieurs !..

TOUS.

Une dernière santé !.. (*Ils vont à la table pour remplir leurs verres ; Roquelaure frappe la table de la bouteille qu'il tient ; la table et les lumières rentrent subitement sous terre ; le théâtre est dans l'obscurité la plus complète.*

TOUS, *surpris et s'arrêtant.*

Oh !

LAUZUN.

Plus de table !

CHOISEUL.

Plus de lumières !

LOUIS XV.

Tant mieux !

ROQUELAURE.

Si vous croyez que nous y verrons plus clair.

LOUIS XV.

Pour compléter l'aventure ! Il ne nous manquerait plus qu'une apparition mystérieuse, galante...

LAUZUN.

Oui, de jolies petites fées.

ROQUELAURE.

Des sylphides.

CHOISEUIL.

Aux pas légers !...

LOUIS XV.

Aux voix harmonieuses.

ROQUELAURE.

Qui viendraient tout-à-coup.

LOUIS XV.

Cela avancerait furieusement notre éducation. (*On entend frapper trois petits coups à la première porte dérobée à gauche*). Chut ! avez-vous entendu ? (*Il va à la porte. — On entend trois coups à la première porte à droite*).

ROQUELAURE.

Encore ! de ce côté ! (*Il y va ; — trois coups à la deuxième porte à gauche*).

LAUZUN.

Par là aussi !.. (*Il y court ; — trois coups à la deuxième porte dérobée à droite*).

CHOISEUIL, *s'élançant à la porte..*

Messieurs, partie carrée !

TOUS, *se faisant signe de se taire.*

Silence !

MADAME DE PARABÈRE, *en dehors ; première porte à gauche.*

Est-ce vous, monsieur le duc ?

LOUIS XV, *à ses amis.*

Une voix de femme ! (*répondant*). Sans doute !

MADAME DE SABRAN, *en dehors, première porte à droite.*

Etes-vous là, maréchal ?

ROQUELAURE, *à ses amis.*

Maréchal ! (*Répondant en prenant sa voix dans le grave.*) Oui...

MADAME DE PHALARIS, *en dehors, seconde porte à gauche.*

Ouvrez donc, Pompadour.

LAUZUN, *à ses amis.*

Pompadour... (*Répondant.*) Me voilà !

MADEMOISELLE DUCLOS, *en dehors, seconde porte à droite.*

C'est moi, Saint-Geniez...

CHOISEUL, *à ses amis.*

Saint-Geniez !.. oh ! les fripons !.. ouvrons-nous, messieurs ?

LOUIS XV, *bas.*

Parbleu !

ROQUELAURE, *bas.*

Qu'est-ce que nous leur dirons ?

LOUIS XV, *bas.*

Je ne sais pas... mais soyons bien scélérats...

LAUZUN, *bas.*

Oui, mais comment est-on bien scélérat ?

LOUIS XV, *bas.*

Je n'en sais rien... mais c'est égal !.. (*Ils ouvrent.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MESDAMES DE PARABÈRE, DE SABRAN, DE PHALARIS, MADEMOISELLE DUCLOS.

(*Elles sont toutes quatre voilées. Musique en sourdine.*)

Air : *Ah ! Monseigneur je suis tremblante.*

LES QUATRE FEMMES.

Je tremble, hélas !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Douce espérance !

LES QUATRE FEMMES.

Trouble secret !

LES QUATRE JEUNE GENS.

Ah ! quel bonheur !

LES QUATRE FEMMES, *à mi-voix.*

Si l'on venait... quelle imprudence !

LES QUATRE JEUNES GENS, *de même*

Calmez, calmez votre frayeur !

MADAME DE PARABÈRE, *bas.*

Ne trompez pas ma confiance,
Car je fuirais un séducteur !

LOUIS XV, *bas.*

Ne craignez rien, en ma présence,
Je ne suis point un séducteur !

ENSEMBLE.

Mon cœur s'agite,
Quel doux émoi !
Il bat plus vite !
Est-ce d'effroi !
Non... il palpite
Sans effroi !

MADAME DE PARABÈRE.

Mais, avant tout, il faut m'apprendre,
Ce secret que je dois entendre.

LOUIS XV, *à part.*

Comment ! Quel secret ?

MADAME DE SABRAN, *à Roquelaure.*

Ah ! calmez mon martyre !..

MADAME DE PHALARIS *à Lauzun.*

Hâtez-vous de me dire...

MADAME DUCLOS, *à Choiseul.*

Cet horrible forfait !

TOUTES QUATRE.
Parlez ! parlez !...
LES QUATRE JEUNES GENS.
Dieu ! que lui dire?
MADAME DE PARABÈRE.
Son cœur... pour d'autres soupire?
LES TROIS AUTRES FEMMES.
Dites bien vite.
LES TROIS AUTRE JEUNES GENS.
Eh ! mais... Eh ! mais...
LES FEMMES.
Si je croyais...
MADAME DE PARABÈRE.
Oh ! comme je me vengerais !
LOUIS XV, *à ses amis.*
Ma foi... je l'avouerais
Ça nous mène au succès !
MADAME DE PARABÈRE.
Il est donc vrai, votre silence,
M'exhorte, hélas, à la vengeance,
Je punirai le séducteur ! (*bis*)
LOUIX XV.
Il est trop vrai votre vengeance
Doit châtier un séducteur ! (*bis,*) *
(*Tous les quatre saisissent la main des femmes.*)
ENSEMBLE.
Mon cœur s'agite
Quel doux émoi, etc.
MADAME DE PARABÈRE, *bas, à Louis XV.*
Songez, mon cher Richelieu...
LOUIS XV, *à part.*
C'est la marquise !
MADAME DE PARABÈRE.
Que vous devez me prouver la trahison du régent.
LOUIS XV, *à part.*
Contre le régent !.. mon cousin... c'est à moi de le venger ! si on ne se soutenait pas entre parents ! (*A mi-voix.*) Je vous prouverai tout ce que vous voudrez, belle dame...
MADAME DE SABRAN, *bas, à Roquelaure.*
Ainsi, mon bon Villeroy, vous me jurez que vous m'aimez, et que le régent est aux pieds d'une autre femme?
ROQUELAURE, *bas.*
Certainement ! (*A part.*) Villeroy ! (*Bas, au roi.*) C'est pour votre gouverneur que madame de Sabran est là...
LOUIS XV, *à part.*
Oh ! le libertin ! qu'il vienne encore me faire de la morale !
MADAME DE PHALARIS, *à Lauzun.*
Vous êtes sûr que Son Altesse me trompe?
MADEMOISELLE DUCLOS, *à Choiseul.*
Qu'il cherche à en séduire une autre?..
LOUIS XV, *montrant à madame de Parabère, Roquelaure près de madame de Sabran.*
Regardez... dans l'ombre !..
MADAME DE PARABÈRE.
En effet !
ROQUELAURE, *montrant à madame de Sabran le roi près de madame de Parabère.*
Voyez plutôt !

(*) Dans ce morceau, au lieu d'échos, on peut faire des ensembles de tout ce que disent les dames.

MADAME DE SABRAN.
O ciel !
LAUZUN, *à madame de Phalaris, montrant Choiseul près de mademoiselle Duclos.*
Tenez !
MADAME DE PHALARIS.
Est-il possible !
CHOISEUL, *à mademoiselle Duclos, montrant Lauzun près de madame de Phalaris.*
En doutez-vous?
MADEMOISELLE DUCLOS.
Perfide !
LES QUATRE FEMMES, *avec colère.*
Ah ! je me vengerai !
LES QUATRE JEUNES GENS, *à part.*
Bravo ! ça marche ! (*Ils se rapprochent des femmes.*)
MADAME DE PARABÈRE, *au roi.*
Mais vous ne me tromperez pas?
LES TROIS AUTRES FEMMES.
Vous me serez fidèle?
LAUZUN, *avec un élan comique.*
Ah ! Dieu !
CHOISEUL, *de même.*
Ah ! ciel !
ROQUELAURE.
Toujours.
LOUIS XV.
Ah ! toujours !
(*Les quatre femmes leur abandonnent leurs mains qu'ils couvrent de baisers.*)
LES QUATRE JEUNES GENS.
Hardi ! hardi ! ça marche !..
LOUIS XV, *se jetant aux genoux de madame de Parabère.*
Charmante marquise !
LES TROIS AUTRES, *aux genoux de leurs dames.*
Adorable beauté !

SCENE XX.

LES MÊMES, VILLEROY, RICHELIEU, POMPADOUR, SAINT-GENIEZ, *puis* MARIE LECZINSKA, SES DAMES ET TOUTE LA COUR, LAQUAIS, *portant des flambeaux.*

VILLEROY, *au fond.*
Ces pauvres enfants se seront endormis.
RICHELIEU, *riant.*
Non, parbleu ! ils sont bien éveillés.
TOUS.
Que vois-je?
VILLEROY.
Mon élève !
MADAME DE PARABÈRE, *confuse.*
Le roi !
LES TROIS AUTRES FEMMES, *de même.*
Ciel !
LOUIS XV, *sans se déranger.*
Tiens ! c'est vous, mon gouverneur !.. Bon soir !

RICHELIEU.

Ces enfants aux pieds de ces dames, pendant que nous étions à la Bastille.

MADAME DE PARABÈRE ET LES TROIS AUTRES, *éclatant de rire.*

A la Bastille ! vous !.. ah ! ah ! ah !

VILLEROY.

Sans un ordre du régent qui s'est aperçu de l'erreur... (*A Louis XV.*) Mais levez-vous donc, sire, voici la reine.

LOUIS XV, *se levant, ainsi que les trois autres.*

Ma femme ! ah ! diable ! c'est juste !

L'HUISSIER, *annonçant.*

La reine !

MARIE LECZINSKA, *suivie de toute la cour.*

Pardon ! sire, je vous ai fait attendre ! vous avez dû bien vous ennuyer !

LOUIS XV, *avec embarras.*

Mais non, pas trop !.. je pensais à vous !

MADAME DE PARABÈRE, *à part.*

Pas mal, pour un commençant !

MARIE LECZINSKA.

Au moment de faire ma toilette, je m'étais assoupie, et je dormirais encore sans un tapage effroyable dans la cour du palais. (*Écoutant.*) Eh ! tenez, il continue...

LOUIS XV, *écoutant.*

En effet ! ce bruit de tambours ! le piétinement des chevaux ! que se passe-t-il donc ?

VILLEROY.

Ce n'est pas étonnant ! oser attenter à la liberté des premiers officiers de la couronne ! nous envoyer à la Bastille !

RICHELIEU.

Cela met en rumeur toute la ville.

VILLEROY.

Il y aura des punitions exemplaires...

RICHELIEU.

Et dès qu'on connaîtra les coupables...

ROQUELAURE, CHOISEUL, LAUZUN, *vivement.*

Ne cherchez pas... c'est nous !

LOUIS XV, *vivement.*

Non, messieurs... c'est moi !

VILLEROY.

Vous, sire !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, *qui a entendu les derniers mots, au fond, vivement.*

Et Votre Majesté a bien fait, car ils étaient tous de la conspiration !

TOUS.

De la conspiration !

DUBOIS.

J'en ai les preuves !

VILLEROY, RICHELIEU, POMPADOUR, SAINT-GENIEZ.

Hein ?

DUBOIS.

Oui, sire, oui, mesdames... ces bienheureuses lettres de cachet que je sollicitais du régent... sauf la mienne cependant dont je ne lui avais jamais parlé... ont eu tout le succès que j'en attendais... dès que l'arrestation de ces messieurs a été connue, l'alarme s'est mise dans le camp ennemi... on s'est trahi, on a perdu la tête... Porto-Carrero a été arrêté aux barrières ; Cellamare s'est barricadé chez lui... j'ai fait saisir ses papiers... (*Regardant Villeroy et Richelieu.*) La liste des affiliés... et à l'heure qu'il est, monseigneur le régent dénonce au parlement l'attentat d'un ambassadeur, les menées de l'Espagne et la trahison de la duchesse du Maine.

LOUIS XV.

Comment, c'est moi qui suis cause de tout ce remue-ménage ?

DUBOIS, *avec enthousiasme.*

Oui, sire, pour votre premier jour de pouvoir vous avez sauvé votre royaume.

LOUIS XV, *à part.*

Allons, j'ai fait de la prose sans le savoir... Ça arrive aux plus grands hommes. .

DUBOIS.

Aussi son altesse est-elle décidée à avancer l'époque de votre majorité... dès demain vous serez roi...

LOUIS XV, *bas à madame de Parabère.*

Roi ! ah ! c'est tout-à-l'heure que je l'étais !

MADAME DE PARABÈRE, *bas.*

Sire !

LOUIS XV, *bas.*

Soyez tranquille, je ne dirai rien... car il y avait une autre conspiration contre le chef de l'Etat...

RICHELIEU.

Nous nous justifierons... et mon dévouement. . connu...

LOUIS XV.

J'en ai la preuve entre les mains... tenez M. le duc... (*Il lui rend sa lettre.*)

RICHELIEU, *confus.*

Ma lettre !... ah ! sire !

VILLEROY, *élevant la voix.*

Certainement ! ma moralité ne m'aurait jamais permis...

LOUIS XV, *bas à Villeroy.*

De donner un rendez-vous à madame de Sabran ! Petit mauvais sujet !

VILLEROY.

Ah ! sire ! (*à part*). Je suis excessivement ému !

DUBOIS.

C'est à votre majesté de décider du sort des coupables !

LOUIS XV, *noblement.*

Eh bien ! donc .. nous, Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, nous pardonnons à tout le monde !

TOUS.

Vive le roi !

DUBOIS, *à part.*

Il pardonne!... comme le régent! je n'en ferai jamais rien!

LOUIS XV.

Et pour gage de cette amnistie générale (*on entend l'orchestre du bal*). Justement la fête que j'avais commandée. J'y invite toute la cour, grande et petite... et j'ouvre le bal avec la reine... (*à part, regardant madame de Parabère*) Pour avoir le droit de faire danser les autres!...

CHŒUR.

(*Pendant ce chœur le petit régiment est entré sur deux lignes et garnit les deux ailes. — La cour se range au fond pour laisser le théâtre aux danseurs.*)

Air : *Ah! qu'il est doux de se trouver ensemble.*

A notre prince, amis, rendons hommage,
Que de raison!... et d'esprit tour à tour,
Oui, ce trait seul pour nous est l'heureux gage,
Qu'il doit toujours mériter notre amour.

(*On se place. Danses, menuet, quadrille de Gardes Françaises. Chaconne. A la fin de la danse on reprend le chœur et le rideau tombe.*)

FIN.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

L'HOMME ET LA MODE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. LUBIZE ET LAJARIETTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 Juillet 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VICTOR DE STELVAL	MM. Félix
DOLBAC	Desbirons.
LURTUBIE	Delvil.
MADAME DE VERRIÈRE	Mmes. Thénard.
MADAME DENNEVAL	Laverny.
Invités.	
Domestiques.	

La scène se passe chez Madame de Verrière : au premier acte à la campagne, au deuxième acte à Paris

Les personnages sont placés comme ils doivent l'être en scène; le premier inscrit regarde la gauche des spectateurs.

S'adresser, pour la musique exacte de cet ouvrage, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin de campagne; un bosquet à droite; des chaises, une table rustique, statues, vases de fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LURTUBIE *seul, un papier et un crayon à la main.*

Comment, il me faudra renoncer à ma réputation d'homme d'esprit!... mais non... mais non... c'est trop commode!... tout est permis à un homme de talent... moi, par exemple, s'il m'arrive de laisser échapper une sottise, je suis si distrait, personne ne s'en étonne... on se dit tout simplement : il garde son esprit pour le mettre dans ses vers... et je suis à la veille de voir couler cet échafaudage de vanité satisfaite, et tout cela par la maladresse de mon collaborateur... un jeune étudiant en droit auquel je suis chargé de payer tous les mois sa pension... un hibou, un sauvage... je m'aperçois un jour qu'il a de l'esprit et qu'il n'en fait rien... je veux le lui acheter; mais lui, trop désintéressé, offre de me le donner : je l'accepte, je le mêle avec le mien et voilà comment il compose des vers charmants auxquels je mets mon nom, et ces vers font l'admiration de nos plus jolies femmes... madame Denneval surtout, ma charmante cousine, m'en demande sans cesse... je lui en fais... faire de délicieux... mais ne voilà-t-il que dans ceux que je lui ai promis pour ce matin, mon collaborateur a mis : « L'azur « de tes yeux. » Et les yeux de ma cousine sont noirs... C'est affreux de sa part... vraiment j'en perds la tête!...

Air : *Quel art plus noble et plus sublime.*

Mais, c'est à tort que je m'irrite,
A quoi bon prendre un étranger?
N'ai-je pas assez de mérite?
Je ne veux plus le ménager.
Puisqu'il ne sait plus me comprendre,
Je lui jouerai dans mon dépit
Un tour qui devra le surprendre...
J'aurai moi-même de l'esprit!..

C'est que c'est encore difficile quand on n'en a pas l'habitude... je cherche depuis hier au soir... (*Musique douce à l'orchestre.*) Allons, voilà tout le monde levé au château... et je n'ai pas pu changer encore la couleur de mes yeux.

SCENE II.

LURTUBIE, MADAME DE VERRIÈRE, MADAME DENNEVAL, DOLBAC, *quelques invités au fond.*

MADAME DE VERRIÈRE.

Oh ! voici notre poëte, mesdames... eh bien, Lurtubie, ces vers promis à madame Denneval ?

LURTUBIE.

J'allais les achever...

MADAME DENNEVAL.

Comment, vous d'ordinaire si fécond...

LURTUBIE, *à part.*

Je crois bien, j'en ai toujours de faits d'avance.

MADAME DE VERRIÈRE.

Dites-nous donc, Lurtubie, pourquoi les jolies choses que vous écrivez quelquefois... ressemblent-elles si peu à celles que vous dites toujours?

LURTUBIE, *embarrassé.*

Pourquoi?

DOLBAC.

Mais c'est tout simple, mesdames, Lurtubie parle pour tout le monde et il n'écrit que pour vous.

LURTUBIE, *vivement.*

Dolbac me l'a volé, j'allais le dire.

MADAME DE VERRIÈRE, *riant.*

Ce pauvre Lurtubie est l'homme du monde le plus volé. (*Tout le monde rit.*)

DOLBAC.

Si cette épigramme sort d'ici, vous êtes perdu, mon cher Lurtubie.

MADAME DENNEVAL.

Je crois bien, un mot de madame de Verrière...

LURTUBIE.

Si madame a daigné mettre mon faible mérite à la mode, elle ne voudra pas briser son idole.

MADAME DE VERRIÈRE.

Nous verrons cela quand vos vers seront terminés.

LURTUBIE, *à part.*

Je suis un homme de génie... perdu. (*Il va au fond et se promène avec Dolbac, les deux dames restent sur le devant de la scène.*) (1)

MADAME DENNEVAL.

Que vous êtes heureuse, ma toute belle, de dicter ainsi vos lois au monde élégant et d'imposer vos fantaisies à ce Dieu qu'on appelle la mode.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous appelez ça du bonheur.. être le point de mire de tout ce qu'il y a d'être inutiles et fainéants ; ne pouvoir paraître au bois, à l'Opéra ou dans un salon, sans que tous les yeux ne fassent un inventaire minutieux de tout ce que vous portez... n'être abordée que pour subir un interrogatoire sur la manière de placer un chapeau, de tourner un ruban ou de draper un cachemire.

Air: *Il n'est pas mauvais comédien.*

Ou, bien de traîner à sa suite,
Cette foule de désœuvrés,
Qui n'ont vraiment d'autre mérite,
Que d'être auteurs très ignorés ;
D'une équestre littérature,
Qui fait des salons les plus beaux
Une bourse pour la voiture,
Ou bien, un marché de chevaux.

MADAME DENNEVAL.

Quel tableau !

MADAME DE VERRIÈRE.

Il n'est que trop vrai... car de tous ces hommages, de toutes ces flatteries, que me reste-t-il ?.. rien... qu'un souvenir vague d'amour-propre satisfait... mais pas une parole douce et sensée, pas un regard tendre et sincère... des fadeurs... des lieux communs... de l'esprit quelquefois, de l'amitié franche, de l'amour véritable, jamais... aussi, après une journée ou une nuit de triomphe... il me semble qu'à la suite d'un rêve brillant, je me suis éveillée dans un désert.

MADAME DENNEVAL.

Cependant Dolbac vous fait une cour assidue, et si cette union...

MADAME DE VERRIÈRE.

Dolbac, mon mari... jamais... il tient dans le monde une place élevée ; c'est l'homme à la mode, c'est la fashion personnifiée...

MADAME DENNEVAL, *souriant.*

Je comprends, ce sont deux grandes puissances qui s'unissent pour faire la loi aux petits états qui les entourent.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous ne pouvez comprendre mes chagrins.. mariée à un homme que vous aimez, entourée de parents qui vous chérissent, le monde n'est pour vous qu'un délassement... mais moi, veuve d'un vieillard, je me suis jetée dans le tourbillon des plaisirs pour réparer ce que j'appelais le temps perdu... J'ai cru que dans ces réunions brillantes que mon mari m'avait interdites, je trouverais le bonheur... Je me suis trompée... mais il n'est plus temps .. Je ne suis plus libre... esclave de la mode et des préjugés, je sens le joug qui m'opprime et je n'ose pas le secouer, est-ce là du bonheur?

(1) Madame De Verrière, Madame Denneval.

MADAME DENNEVAL.

Vous avez une manière toute particulière de faire chérir l'obscurité.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous voilà toute sérieuse, ma chère amie, je vous demande pardon de m'être ainsi laissée aller à ma misanthropie.

MADAME DENNEVAL.

Je comprends votre tristesse...

MADAME DE VERRIÈRE.

Mais je ne veux pas que vous la partagiez. (*A Dolbac, à Lurtubie et aux personnes qui sont au fond du théâtre.*) Je vous préviens, Mesdames, que je vous ai ménagé pour aujourd'hui une surprise. (1).

TOUS.

Une surprise !

MADAME DE VERRIÈRE.

Je vous ferai dîner avec un sauvage.

TOUS.

Un sauvage !

MADAME DE VERRIÈRE.

J'ai tout lieu de le croire... un jeune homme qui m'est recommandé depuis deux ans par mon oncle, le receveur-général, et qui ne s'est jamais présenté chez moi... c'est indigne !..

DOLBAC.

C'est affreux ..

MADAM DENNEVAL.

Ça crie vengeance...

MADAME DE VERRIÈRE.

N'est-il pas vrai !.. eh bien ! apprenez qu'hier, ayant reçu une nouvelle lettre de mon oncle qui me demande pour la vingtième fois si j'ai vu son protégé, je lui ai écrit un mot en lui envoyant ma voiture ; mon cocher a ordre de ne pas revenir sans lui.

LURTUBIE.

Il faut espérer que cette fois... que fait-il à Paris, ce jeune homme ?

MADAME DE VERRIÈRE.

Il fait son droit... si j'en crois mon oncle, il doit avoir été reçu avocat ces jours-ci... il va donc retourner dans son pays, ainsi, il n'y avait pas de temps à perdre.

MADAME DENNEVAL.

C'est délicieux...

DOLBAC.

Savez-vous, Madame, que c'est bien imprudent ce que vous avez fait là... vous que chacun imite... si la mode d'enlever les jeunes gens allait venir...

LURTUBIE, *avec fatuité.*

On ne serait plus en sûreté.

MADAME DE VERRIÈRE.

Il n'y a pas de danger ; les jeunes gens aujourd'hui ne ressemblent guère à M. de Stelval...

(1) Lurtubie, madame Denneval, madame De Verrière, Dolbac.

LURTUBIE.

Stelval, dites-vous ?..

MADAME DE VERRIÈRE.

Oui, Stelval... le connaîtriez-vous ?

LURTUBIE.

Du tout. (*à part.*) Mon fabricant de vers... Je suis perdu !

(*Un domestique qui est entré sur les mots :* Stelval, dites-vous ?.. *s'est approché de madame de Verrière, et lui a parlé bas.*)

MADAME DE VERRIÈRE.

Qu'on l'introduise ! (*Le domestique sort.*) Il est arrivé. (*Toutes les dames regardent leur toilette, à Dolbac.*) Il paraît que ces dames ont envie de le civiliser...

DOLBAC

Un sauvage. . c'est si rare dans ce siècle-ci.

MADAME DENNEVAL, *à Lurtubie.*

Je n'oublie pas mes vers...

LURTUBIE.

Soyez tranquille, Madame, j'y songe. (*à part.*) Ses yeux sont plus noirs que jamais... Je crois qu'ils le font exprès. (*Il passe à droite.*)

SCENE III.

LES MÊMES, VICTOR. (1).

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Victor de Stelval.

ENSEMBLE.

Air : *Ah ! quel air d'innocence.*

Voyez sa tournure !
Quel air de candeur !
Oh ! la chose est sûre,
Nous lui faisons peur !

(*Victor entre d'un air naturel, en voyant la société, il s'arrête et paraît intimidé. Sa toilette, qui n'a rien du sans-façon des étudiants est cependant tout-à-fait démodée. C'est son costume des dimanches dans son pays, arriéré de plusieurs années et faisant tache au milieu de l'élégance qui l'entoure.*

VICTOR, *à part, interdit:*

Oh ! que de monde !

LURTUBIE, *à part.*

C'est bien lui !

(*Victor est resté au fond, brossant son chapeau pour avoir un maintien; chaque fois qu'un regard lui est adressé il salue gauchement.*)

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Cette figure ne m'est point inconnue.

MADAME DENNEVAL, *bas à madame de Verrière.*

Il est très amusant !

(1) Madame Denneval, Madame de Verrière, Dolbac, Victor, Lurtubie.

DOLBAC, *à madame de Verrière.*

Je conçois pourquoi il se cachait. (*Il remonte un peu la scène.*)

LURTUBIE, *à part.*

N'ayons pas l'air de le connaître, c'est le meilleur moyen.

VICTOR, *à part, apercevant madame de Verrière qui est remontée vers lui.*

Ciel ! c'est elle !

(Madame de Verrière lui fait une profonde révérence, à laquelle il répond par plusieurs saluts, il se cogne contre une chaise. On rit.)

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous me pardonnerez, Monsieur de Stelval, de vous avoir ainsi arraché à vos occupations; mais j'avais à répondre aux pressantes recommandations de mon oncle.

VICTOR.

Croyez, Madame... J'étais loin de croire... et si j'avais su...

MADAME DE VERRIÈRE.

Mesdames, Messieurs, je vous présente Monsieur de Stelval.

MADAME DENNEVAL.

Dont on vous écrit, je crois le plus grand bien. (*Elle salue.*) Monsieur... (*Nouvel embarras de Victor.*)

DOLBAC, *venant en scène.*

Il était naturel que Madame de Verrière désirât apprécier elle-même les talents et les brillantes qualités dont lui parle votre très généreux protecteur.

(Il salue. Victor en lui rendant son salut, laisse tomber son chapeau. On rit.)

VICTOR.

L'oncle de madame est trop bon... car je ne mérite pas... oh ? je n'ai pas de mérite...

DOLBAC, *aux invités.*

Monsieur est avocat...

VICTOR, *à part.*

Que cet homme me déplaît.

MADAME DE VERRIÈRE.

Air : *restez, restez, troupe jolie.*

Ah ! Monsieur, vous ne pouviez prendre
Un état plus beau... Car enfin
N'est-il pas bien doux de défendre
La pauvre veuve et l'orphelin...

DOLBAC.

Monsieur doit par reconnaissance
Garder le nom, là sur son cœur,
De son professeur d'éloquence...
(*A part.*) Avec celui de son tailleur.

VICTOR, *à part.*

Ne cessera-t-il pas de se moquer.

MADAME DENNEVAL, *bas à madame de Verrière.*

Ma chère amie, c'est un sujet précieux qui peut devenir fort divertissant.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part moitié riant.*

Pauvre jeune homme, je lui ai rendu un bien mauvais service.

VICTOR, *allant à Lurtubie qu'il vient d'apercevoir.*

Monsieur, je vous salue... je suis aise de vous rencontrer. (*Lurtubie le regarde d'un air étonné : ce qui le trouble de nouveau.*)

DOLBAC, *à Lurtubie.*

Vous ne nous aviez pas dit que Monsieur fût de vos amis, Lurtubie

LURTUBIE, *passant au milieu* (1).

Moi, chevalier, je n'ai pas l'honneur... Monsieur se trompe certainement. (*à part*). Avouez donc un ami habillé de la sorte.

VICTOR.

Mille pardons, Monsieur... (*en reculant, i marche sur les pieds d'un invité. On rit.*) Que je dois avoir l'air gauche au milieu de tout ce monde.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Venons à son secours. (*Haut*). Monsieur de Stelval, à la campagne, liberté tout entière ; ne vous gênez donc pas, je vous prie ; je vous remets aux soins de ces messieurs, qui voudront bien vous faire les honneurs du billard.

VICTOR.

Je suis fort ignorant...

DOLBAC.

Du jeu de billard... nous vous l'apprendrons.

VICTOR.

Je vous remercie, Monsieur ; mais tout entier à des études fort sérieuses que ma famille me pressait de terminer, j'ai peu vu le monde... et... je...

DOLBAC.

Il n'est pas indispensable de voir le monde pour jouer au billard. (*Il lorgne les gants de mauvais goût de Victor ; celui-ci se cache les mains derrière le dos*).

VICTOR, *troublé.*

Non, sans doute... mais le jeu...

DOLBAC.

Vous a été interdit par papa ? rassurez-vous, il ne s'agit ici que d'une partie sans importance.

VICTOR, *rassuré.*

Oh ! alors, Monsieur, du moment que ce n'est que pour s'amuser.

DOLBAC.

Une poule à vingt francs seulement.

VICTOR, *troublé.*

Pardon, Monsieur, mille pardons, je ne jouerai pas... (*On rit*).

DOLBAC.

A votre aise, Monsieur, à votre aise. (*à part*). Il est ravissant de naïveté.

(1) Madame Denneval, madame de Verrière, Dolbac, Lurtubie, Victor.

MADAME DE VERRIÈRE.

Venez, mesdames suivons ces Messieurs. (*à part*). Ça lui donnera le temps de se se remettre.

ENSEMBLE.

MADAME DE VERRIÈRE.

Air : *Du puit d'amour.*

Je le vois, il est à la gêne
Et l'on se rit de ses douleurs,
Il me fait vraiment de la peine
Sauvons-lui les propos moqueurs.

TOUS.

Ah ! combien il est à la gêne,
Je ris tout bas de ses douleurs,
Il n'y voit plus et c'est à peine
S'il entend nos propos moqueurs.

VICTOR.

Ah ! combien je suis à la gêne,
Et l'on se rit de mes douleurs ;
Mais elle, c'est avec peine
Qu'elle entend leurs propos moqueurs.

(*Tout le monde sort excepté Victor.*)

SCÈNE IV.

VICTOR, *seul.*

C'est elle ! . c'est cette femme que j'aimais sans savoir qui elle était... et lorsque mon père m'envoyait des lettres de recommandation pour une dame du monde, je les jetais à la poste, et c'était à la femme objet de toutes mes pensées qu'elles s'adressaient... quand je songeais si souvent à elle dans ma petite chambre de la rue de la Harpe, je ne savais pas que sa maison me fût ouverte... je ne savais pas que si j'y venais un jour, ce serait pour rougir de honte et d'humiliation... pour exciter l'hilarité de ces insolents désœuvrés qui ne savent pas que le temps qu'ils perdent à étudier le nœud de leur cravate, je l'emploie, moi, à m'instruire, afin qu'un jour mon père puisse garder pour lui seul la petite fortune qu'il tient de ses ancêtres... Est-ce donc pour me faire servir de bouffon à sa société que madame de Verrière m'a forcé à venir chez elle ? oh ! non !.. elle souffrait autant que moi du ridicule dont on m'entourait,.. Jusqu'à ce sot de Lurtubie qui n'a pas voulu me reconnaître !

SCÈNE V.

VICTOR, LURTUBIE.

LURTUBIE, *à part, venant par le bosquet de droite.*

Si je pouvais lui faire changer mes yeux.

VICTOR, *apercevant Lurtubie.*

Ah ! le voici !

LURTUBIE, *après avoir regardé s'il n'y a personne.*

Vous m'en voulez, jeune homme ?

VICTOR.

Moi, Monsieur... et pourquoi ?

LURTUBIE.

Je vais vous dire... si tout-à-l'heure j'ai fait semblant de ne pas vous connaître, c'est que je craignais une indiscrétion.

VICTOR.

Une indiscrétion ?

LURTUBIE.

Sans doute ! je n'aurais pu éviter les questions, et la nature de nos relations une fois connue... vous comprenez...

VICTOR.

Pas du tout.

LURTUBIE.

Le monde est si méchant... Si l'on se doutait que pour quelques poésies qui m'ont fait un nom... j'ai un collaborateur...

VICTOR.

Vous appelez ça un collaborateur !..

LURTUBIE.

Vous faites les vers, sans doute, mais j'y mets mon nom... et c'est du courage... les hommes de génie ont tant d'ennemis... et puis, qu'est-ce que cela vous fait que je profite d'une chose dont vous n'usez pas ?..

VICTOR.

C'est juste ! mais je vois avec plaisir que dans le monde on tire profit de tout.

LURTUBIE.

C'est là tout le secret...

VICTOR.

Oui, c'est à qui arrachera les plumes du paon pour s'en parer... Rassurez-vous, Monsieur, je serai discret.

LURTUBIE.

Vous êtes charmant !.. (*Il lui donne la main après s'être assuré qu'ils sont seuls*).

VICTOR, *à part.*

Ah ! oui, il n'y a plus personne.

LURTUBIE, *à part.*

Je le flatte ! (*haut.*) Dites-moi, mon cher M. Stelval, dites-moi, nous avons commis une erreur dans les derniers vers que je vous ai demandés, vous avez mis des yeux bleus et ces vers sont destinés à madame Denneval... (*avec fatuité*). Cette charmant femme brune qui était là.

VICTOR.

Ah ! c'était...

LURTUBIE.

Chut !... (*Il fait un signe affirmatif avec un air vainqueur.*) ma cousine.

VICTOR, *à part.*

Sot et indiscret !... (*Haut.*) Eh bien, monsieur, remettez-moi ces vers, je les corrigerai.

LURTUBIE, *lui donnant les vers.*

Vous me sauvez la vie... aussi, si je puis vous être agréable... Je vous quitte, si l'on

soupçonnait..... dépêchez-vous, j'attends..... (*fausse sortie*) des yeux noirs, n'est-ce pas?

VICTOR.

Je vous rendrai toujours ceux-ci... vous pouvez avoir besoin... une autre fois... pour des yeux bleus... il faut être économe.

LURTUBIE.

Vous avez raison... on n'est pas toujours en verve.

VICTOR.

Vous en savez quelque chose.

ENSEMBLE.

LURTUBIE.

Air: *de l'Indienne.*

J'estime fort votre mérite
Puis qu'à mes vœux vous vous rendez;
Mettez dans ces vers, au plus vite,
Tout l'esprit que vous possédez.

VICTOR.

Sans trop compter sur mon mérite
J'obéis, car vous commandez.
Je vais terminer au plus vite
Ces vers que vous me demandez.

LURTUBIE, *il va pour sortir par la droite.*

Oh! madame de Verrières, (*sortant à gauche*), des yeux noirs, des yeux noirs.

SCENE VI.

VICTOR, MADAME DE VERRIÈRE.

(*Madame de Verrière est entrée sans être vue de Victor qui a reconduit Lurtubie. Il ne l'aperçoit qu'en se retournant et reste interdit, mais il est moins gauche que devant tout le monde.*)

MADAME DE VERRIÈRES.

Je vous cherchais, monsieur, pour vous adresser des excuses.

VICTOR.

Des excuses à moi, madame.

MADAME DE VERRIÈRE.

Oui, monsieur de Stelval, les lettres pressantes de mon oncle, le désir d'être utile à une personne dont il fait le plus grand cas... j'ai cru remplir ses intentions en vous mettant dans la nécessité d'y souscrire; croyez que je déplore sincèrement une démarche...

VICTOR.

Toute simple, n'est-il pas vrai, madame, s'il se fût agi d'un autre homme, mais qui devenait imprudente en s'adressant à moi qui ne pouvais paraître chez vous sans donner à rire à mes dépens.

MADAME DE VERRIÈRE.

Oh! croyez, monsieur...

VICTOR.

Que vous n'êtes pour rien dans la réception que m'ont faite vos amis, je veux le croire; (*mouvement de madame de Verrière.*) Je le crois, madame, le contraire serait bien cruel... car vous ne savez pas... un hasard inconcevable...

MADAME DE VERRIÈRE.

Que voulez-vous dire?...

VICTOR.

Ecoutez, madame... un jour, dans une rue du Marais, parmi les voitures de toutes sortes arrêtées dans leur course par je ne sais quel embarras, se trouvait un brillant équipage... près de ce carrosse, à terre, entourée de quatre enfants, une malheureuse mère allaitant le cinquième avait été placée par la Providence, oh! oui, par la Providence, car au moment où la circulation devint libre, de la voiture qui s'élançait rapide comme l'éclair, je pus seul apercevoir une petite main blanche qui laissa tomber sur la pauvre famille une bourse pleine d'or... depuis ce jour, une image délicieuse fut gravée dans ma mémoire... c'était celle de la femme angélique que le ciel avait choisie pour arracher une malheureuse mère aux horreurs de la misère.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous aviez donc vu sa figure?

VICTOR.

Comme je vous vois.

MADAME DE VERRIERE, *à part.*

Je croyais m'être bien cachée.

VICTOR.

Une année s'était écoulée et je n'avais jamais rencontré celle à laquelle je ne cessais de penser... Entraîné un soir au spectacle, malgré moi... je ne sais quelle était la pièce que l'on représentait... je me souviens seulement que me sentant ému par les paroles tristes et touchantes d'une femme qui se plaignait du vide de son âme, car jeune encore, elle n'avait ni une amie, ni un mari pour la comprendre; je promenais avec dépit mes yeux humides sur cette foule de spectateurs qui écoutaient sans émotion les douleurs de l'héroïne... lorsque mon regard s'arrêta sur une femme mise avec élégance, et qui seule, de tout ce monde, venait furtivement d'essuyer une larme... c'était mon inconnue.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Oh! oui, je m'en souviens!...

VICTOR.

Ce fut un nouveau coup pour mon cœur... mais docile à la voix de la raison, je ne cherchai point à la connaître, je ne la suivis pas... Il était trop facile de deviner quelle distance nous séparait...

MADAME DE VERRIÈRE.

Et vous n'y avez plus songé?

VICTOR.

Il n'est pas une minute de ma vie où elle ne m'apparaisse. . Je vous le demande, madame, qui ne serait touché d'un secret comme celui auquel j'ai été initié... Car c'est dans son

cœur que j'ai lu... ce que le hasard m'a fait découvrir, personne qu'elle et moi ne le sait, deux fois son âme triste et généreuse s'est dévoilé à moi, à moi seul.

MADAME DE VERRIÈRE.

C'est vrai monsieur, voilà qui est bizarre!

VICTOR.

Jugez, madame, ce que j'ai dû éprouver ce matin, lorsque je me suis trouvé devant... elle! oh! dites-moi ce que je dois croire et espérer... Une femme est au monde qui occupe toutes mes pensées... la raison me dit de la fuir, quoique ma famille et mon cœur me poussent sans cesse vers elle... Je veux obéir à la raison, et c'est elle-même qui m'arrache à mes études... C'est elle qui emploie presque la force pour me faire venir à elle... n'y aurait-il pas sacrilége et ingratitude envers le ciel à vouloir résister encore?...

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Qu'il ne voie pas mon émotion. (*Haut.*) Je n'ai pas de conseil à vous donner.

VICTOR.

Vous avez raison, madame, je n'ai songé qu'à moi et non à elle... n'est-elle pas l'idole que le monde encense... et ne règne-t-elle pas sur une cour où je ne puis être admis... mais ne craignez pas mes importunités.

Air : *d'Aristippe.*

De moi vous n'avez rien à craindre,
Vous le savez, je suis placé si bas
Que mon amour ne peut pas vous atteindre:
Si je gémis vous ne m'entendrez pas,
Non, de si haut vous ne m'entendrez pas.
Dans ma douleur, par bonheur, il me reste
Un bien qu'on ne peut retirer...
Comme créature céleste
J'ai le droit de vous adorer!
Tout bas je puis vous adorer!

MADAME DE VERRIÈRE.

Je n'ose lever les yeux sur lui...

VICTOR.

Je le vois, Madame, il ne me reste plus qu'à vous demander une grâce, c'est d'oublier mes paroles insensées... c'est de ne pas les redire à ces gens qui vous entourent et qui ne les comprendraient pas... ils en riraient... comme ils rient d'un salut maladroit ou d'un habit mal fait. Et le rire sur un cœur qui aime, c'est de l'huile bouillante sur un incendie .. permettez-moi de vous faire mes adieux.

MADAME DE VERRIÈRE, *avec hésitation.*

Vous ne pouvez, monsieur, vous dispenser de rester à dîner, que penserait on?..

VICTOR

Ah! oui, les convenances, le monde! J'obéirai, Madame. (*Il sort par la droite. En sortant, il se heurte à une chaise.*)

SCENE VII.

MADAME DE VERRIÈRE, *puis* MADAME DENNEVAL, DOLBAC, LURTURBIE, *société.*

MADAME DE VERRIÈRE.

Comme je suis troublée!.. Eh! quoi, ce jeune homme si gauche, si ridicule, il m'a vue, il a surpris mes secrets, et il pense sans cesse à moi... Oh! c'est que quand il parle, il n'est plus le même... sa voix est touchante, il a de la chaleur, de la sensibilité. Quel dommage de ne pouvoir l'entendre sans le voir... mais qu'il est gauche, embarrassé! Oh! que personne ne s'aperçoive de mon trouble... je serais perdue de réputation!.. (1)

CHOEUR.

Air :

Accourons aux champs
Jouir du printemps,
Ce calme enchanteur
Vient charmer le cœur!..

MADAME DENNEVAL.

Nous vous cherchions, ma chère.

DOLBAC, *à madame de Verrière.*

Comme vous semblez agitée...

MADAME DE VERRIÈRE, *embarrassée.*

Moi?.. du tout.

DOLBAC, *à part.*

Est-ce que ce rustre?.. Les femmes sont si bizarres... mais je connais le moyen d'empêcher.

LURTURBIE.

M. Stelval n'était-il pas avec vous?

MADAME DE VERRIÈRE.

Il m'a quittée il y a quelques instants.

DOLBAC.

Sa conversation était intéressante, car il vous a entretenue longuement.

MADAME DE VERRIÈRE.

M. Dolbac est toujours peu charitable dans ses réflexions.

MADAME DENNEVAL.

Ah! je dois convenir qu'il n'a pas tort... le temps ne vous a sans doute pas paru long, mais je puis vous affirmer qu'il y a longtemps que vous êtes avec lui.

LURTUBIE.

On s'aperçoit si facilement de votre absence.

MADAME DE VERRIÈRE, *avec impatience.*

Vous savez, Lurtubie, que je hais les fadeurs...

MADAME DENNEVAL, *à Lurtubie.*

Qu'a-t-elle donc?

DOLBAC.

Il y a toujours plus à gagner dans la conversation d'un avocat.

(1) Dolbac, madame de Verrière, madame Denneval, Lurtubie, invités à droite et à gauche.

MADAME DENNEVAL.

Ah! oui, M. Stelval est avocat.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VICTOR, *paraissant et s'arrêtant tout-à-coup en entendant prononcer son nom.*

VICTOR, *à part.*

On parle de moi.

DOLBAC, *à madame de Verrière et aux invités placés près de lui.*

Il est aisé de deviner sa profession à la facilité avec laquelle il manie la parole... Je comprends que madame de Verrière...

MADAME DE VERRIÈRE.

Ah! Monsieur... trève à une plaisanterie...

DOLBAC.

Ce n'est point une plaisanterie, pourquoi vous en défendre... L'intérêt que vous semblez lui porter est bien naturel...

MADAME DE VERRIÈRE.

Ne m'est-il pas recommandé par mon oncle.

DOLBAC.

Il se recommande bien lui-même... et l'on doit avoir du plaisir à cultiver un homme dont les manières peu communes ont toute la simplicité de l'âge d'or.

VICTOR, *à part.*

Il se moque de moi.

DOLBAC.

C'est vraiment un brillant cavalier, et sa présence ne peut qu'ajouter cet hiver à l'éclat de vos soirées.

MADAME DENNEVAL.

Oh! oui, il vous faudra l'inviter ..

DOLBAC.

Vous le représentez-vous dansant une contredanse, ou plutôt au milieu de votre salon, vous pressant tendrement la main, en exécutant avec vous la Mazourka que vous dansez si bien!..

MADAME DE VERRIÈRE.

Oh! taisez-vous...

VICTOR, *à part.*

Quelle perfidie!

DOLBAC.

Sans doute à votre arrivée à Paris, lorsque le monde élégant ira jouir au bois des derniers beaux jours de l'automne, ce brillant provincial accompagnera à cheval votre calèche... je le vois d'ici, caracolant près de la portière de votre carrosse.

MADAME DENNEVAL, *riant.*

Je m'en fais une idée. (*Tout le monde rit.*)

LURTUBIE, *riant aux éclats.*

Le fait est qu'il serait plaisant...

DOLBAC.

Il aura sans doute une place dans votre loge à l'Opéra... (*Tout le monde rit.*)

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

A quel ridicule je me suis exposée... (*Haut.*) Riez... riez, vous le pouvez, des exagérations de M. Dolbac... mais je ne sais vraiment à quoi attribuer ces sarcasmes... ce jeune homme m'était recommandé, je voulais le voir...

Air : *Amis voilà la riante semaine.*

Oui, j'ai trouvé d'abord et ça m'étonne
Quelque plaisir dans ce doux entretien ;
Mais maintenant, oh! je vous l'abandonne,
Il est trop gauche et l'on en fera rien.

LURTUBIE, *bas à madame Denneval et aux invités qui sont près de lui.*

Le maladroit il faisait sa conquête
Si, profitant de tous ses agréments,
Il eût voulu mettre dans sa toilette
Autant de goût que dans ses sentiments.

Mais je le prélère en défaveur.

DOLBAC.

Puisque vous nous l'abandonnez, je vous déclare, madame, que je ne l'épargnerai pas.

MADAME DENNEVAL.

Je vous y aiderai.

LURTUBIE.

Et moi aussi.

DOLBAC.

Je ne sais à quoi cela tient, mais je ne puis souffrir ce M. Stelval.

VICTOR, *paraissant et prenant le milieu de la scène.*

Je vous avoue, Monsieur, que vous m'inspirez la même antipathie.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Était-il là depuis longtemps?

DOLBAC.

Vous savez, Monsieur, que lorsque deux hommes se gênent mutuellement, il est un moyen...

MADAME DE VERRIÈRE.

Messieurs, je vous en prie...

VICTOR.

Ne craignez rien, Madame; je ne répondrai pas à la provocation de Monsieur, car étranger à ce que l'on appelle le point d'honneur, et ne me laissant conduire que par la raison, je ne me bats pas, non! le duel est un acte de démence!

TOUS.

Il ne se bat pas!

LURTUBIE.

Il ne se bat pas! (*A part.*) C'est comme moi.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Je m'étais bien trompée!

LURTUBIE, *à part.*

Ses idées sont aussi arriérées que la coupe de son habit.

(*Dolbac offre sa main à madame de Verrière, tout le monde tourne le dos à Victor, et quitte la scène, et sort par la droite.*)

VICTOR, *à part et descendant à droite.*

Ils me tournent le dos!.. ils ne me comprennent pas!.. ou plutôt c'est moi qui suis étranger à leur langage!..

MADAME DE VERRIÈRE, *en sortant.*

C'est dommage!..

SCÈNE IX.

VICTOR, *seul, voyant sortir madame de Verrière.*

Et elle aussi... elle me fuit comme les autres .. ah! je savais bien que je ne devais pas paraître ici... je savais bien que je serais ridicule au milieu de ces usages que je ne connais pas... pourquoi m'a-t-on forcé à venir dans cette maison où je devais trouver cet être que j'adorais, entouré d'une auréole... c'était pour moi une créature idéale et céleste... et je viens de m'éveiller... mon songe si beau a disparu... humiliation et déception, voilà tout ce que j'ai trouvé... oh! ça crie vengeance... (*Remontant la scène.*) On vient... ah! fuyons... fuyons... mais je me vengerai!

(*Il sort par la gauche.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un boudoir ouvrant par trois portes au fond sur un salon brillant décoré pour un bal. En scène, à gauche, sur une table, un trictrac ouvert. Tables de jeu, bougies, etc. Des fauteuils sont préparés pour recevoir dans le salon du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE VERRIÈRE, *seule et agitée.*

(*Au lever du rideau, elle est assise devant une table et occupée à écrire.*)

« Ne répondez pas à l'invitation que vous « avez reçue; n'allez pas au bal de madame de « Verrière; le ridicule et l'humiliation vous « y attendent; c'est un ami qui vous prévient, « un ami qui ne peut souffrir les préjugés qui « vous poursuivent, mais qui n'a pas la force « de les braver... plaignez-le, car son cœur « vous est dévoué pour la vie... samedi soir. » (*Elle sonne.*) Oh! non, qu'il ne vienne pas, je souffrirais trop! (*à Joseph qui entre.*) Joseph, sans perdre une minute, mais après avoir ôté votre habit de livrée, portez cette lettre à son adresse... songez qu'il faut absolument qu'elle soit remise ce soir.

JOSEPH.

Oui, madame.

MADAME DE VERRIÈRE.

Ah! un mot encore... (*Elle va dans le salon du fond avec lui en lui parlant, et elle ne voit pas entrer madame Denneval et Lurtubie qui viennent du fond à gauche.*)

SCÈNE II.

MADAME DENNEVAL, LURTUBIE.

LURTUBIE.

Décidément, belle dame, vous me boudez.

MADAME DENNEVAL.

Certainement.... eh! quoi! depuis huit jours je vous demande le troisième couplet de cette romance, et il n'arrive pas.

LURTUBIE.

Prenez-vous-en à ma muse de ce retard... chaque matin je l'appelle... ma muse... et elle est sourde à ma voix... on n'a pas de l'esprit quand on veut!

MADAME DENNEVAL.

Je m'en aperçois.

LURTUBIE.

Depuis quelque temps je ne peux plus parvenir à composer un seul vers.

MADAME DENNEVAL.

Vous n'êtes réellement plus bon à rien, mon cher Lurtubie.

LURTUBIE.

C'est l'inquiétude qui me perd... vous ne savez pas que j'ignore ce qu'est devenu ce pauvre Victor... je suis allé moi-même à son domicile, rue de la Harpe, il en est parti sans laisser sa nouvelle adresse.

MADAME DENNEVAL.

Que craignez-vous donc?

LURTUBIE.

Je crains que l'amour ne lui ait fait commettre quelque acte de désespoir.

MADAME DENNEVAL.

Lui?.. il tient trop à la vie pour s'immoler à une grande passion.

LURTUBIE.

C'est vrai, il ne se bat pas... mais moi, je respecte toutes les opinions.

MADAME DENNEVAL.

Du reste, rassurez-vous, nous le reverrons ce soir.

LURTUBIE.

Ce soir ?

MADAME DENNEVAL.

Plus adroit... ou plus heureux que vous, M. Dolbac a découvert sa nouvelle adresse, et aujourd'hui même, il lui a fait remettre une invitation pour la soirée de madame de Verrière.

LURTUBIE.

Comment, lui qui avait paru si gauche, je dirai même si grotesque... madame de Verrière l'aurait invité à paraître dans ses salons, qui ne renferment que ce qu'il y a de mieux.

MADAME DENNEVAL.

Vous ne comprenez rien... ne devinez-vous pas que c'est afin de rire de lui, pour voir quelle figure il fera au milieu de ce monde brillant... quel costume il aura choisi...

LURTUBIE.

Et madame de Verrière a consenti... elle qui fut si contrariée du départ précipité de ce jeune homme.

MADAME DENNEVAL.

Aussi ne voulait-elle pas... et ce n'est qu'en piquant son amour-propre, en lui disant qu'on pourrait croire que ce jeune homme ne lui est pas indifférent que nous sommes parvenus, Dolbac et moi, à vaincre sa répugnance pour se prêter à la mystification que nous préparons.

LURTUBIE, *s'oubliant.*

Comment, il viendra... ce cher Victor, je vais le revoir !... vous pouvez compter, belle cousine, sur votre troisième couplet.

MADAME DENNEVAL.

Quoi ! votre imagination...

LURTUBIE, *embarrassé.*

S'échauffe et s'enflamme au feu de l'amitié, mais aussi...

Air : *De sommeiller, encor,*

Quand l'amitié se met en route,
Soudain je sens que mon esprit,
Mis par cette absence en déroute
Avec elle aussitôt s'enfuit.
Mais que l'amitié se rapproche
Tout mon esprit revient...

MADAME DENNEVAL.

Hélas!
De ce retour-là sans reproche,
Vraiment, je ne m'aperçois pas !

LURTUBIE.

Je vous le répète, ma cousine, vous aurez cette nuit votre troisième couplet.

MADAME DENNEVAL.

J'en serai charmée... les deux premiers sont si jolis, (*à part.*) qu'il est impossible qu'ils soient de lui.

LURTUBIE.

Mais voici madame de Verrière.

MADAME DE VERRIÈRE, *qui était au fond occupée pendant la scène à recevoir ses invités, vient en scène entre madame Denneval et Lurtubie. Les invités restent dans le salon du fond.*

Quoi ! ma charmante, dans ce salon isolé, quand tout le monde vous réclame

MADAME DENNEVAL.

Pouvait-on penser à moi quand vous étiez là ?

MADAME DE VERRIÈRE.

Venez donc flatteuse...

MADAME DENNEVAL.

Et notre jeune homme, est-il arrivé?

MADAME DE VERRIÈRE.

Pas encore; mais savez-vous, ma chère, que je ne puis m'empêcher de le plaindre.

LURTUBIE

Je le plains aussi... mais en moi-même... je crains d'être montré au doigt.

MADAME DENNEVAL.

M. Lurtubie a raison... dans votre brillante position, vous êtes trop en évidence pour ne pas chercher à éviter toutes les suppositions malveillantes...

Air : *Du premier prix.*

C'est qu'au ridicule, ma chère,
Il n'est vraiment aucun moyen,
Dans le monde de se soustraire...

MADAME DE VERRIÈRE.

Mais vous savez aussi très bien,
Que fort souvent le ridicule
Ressemble au fer qu'on fait rougir,
Et qui, sans le moindre égard, brûle
La main qui cherche à s'en servir.

LURTUBIE, *embarrassé.*

Voici ce cher Dolbac !... (*Dolbac est depuis quelques instants dans le salon du fond à saluer les invités.*)

SCÈNE III.

DOLBAC, MADAME DE VERRIÈRE, MADAME DENNEVAL, LURTUBIE.

(*Madame Denneval a exécuté ce mouvement de gauche à droite en remontant vers Dolbac. Les invités sont venus en scène quelques-uns se sont placés aux tables de jeu.*)

MADAME DENNEVAL.

Venez donc, Dolbac, nous aider à faire entendre raison à madame de Verrière qui a encore des scrupules au sujet de Victor.

DOLBAC.

Quoi !... ce rustre... mais ce n'est pas un être comme nous... c'est un produit du huitième siècle qui aura été oublié dans un coin inhabité de ce monde.

MADAME DE VERRIÈRE.

Comme vous le traitez...

DOLBAC.

C'est un sauvage... et un sauvage, dans un pays civilisé doit servir aux plaisirs des gens du monde... Dans ce moment, vous le savez, pas de bal, de réunion qui n'ait son proverbe ou son escamoteur.... sa chansonnette ou son mystificateur... mais c'est toujours la même chose... à vous donc, à vous la gloire de la découverte de l'homme bouffon, sans s'en douter.. du comique de bonne foi, qui donne à rire à ses dépens et se joint même quelquefois aux rieurs, pour se moquer avec eux de sa propre maladresse.

MADAME DE VERRIÈRE.

Je vous l'ai dit Dolbac, je ne veux pas avoir à me reprocher le chagrin que ce jeune homme peut éprouver, s'il s'aperçoit...

MADAME DENNEVAL.

Mais il ne verra pas qu'on se moque de lui.

LURTUBIE.

Est-ce qu'on voit jamais cela?

DOLBAC.

Lurtubie a raison... il y a un Dieu pour les gens ridicules. (*Aux invités*) Figurez-vous, mesdames, un homme jeune et joli garçon, habillé comme au temps du consulat... instruit et spirituel, mais ignorant des choses de ce monde, comme notre premier père et apportant dans la société les mœurs de l'âge d'or.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

MADAME DENNEVAL.

Aussi, allons-nous bien rire à ses dépens.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Heureusement il ne viendra pas!

UN DOMESTIQUE, *annonçant du fond.*

M. le comte de Stelval!

DOLBAC.

C'est lui!

MADAME DE VERRIÈRE, *à part, avec douleur.*

Il n'a pas reçu ma lettre!

SCENE IV.

LES MÊMES, VICTOR, *il tient le milieu de la scène.*

(*Lorsque l'on a annoncé Victor, tout le monde s'est avancé avec curiosité; Victor a passé au milieu, il est mis avec élégance, ses manières sont aisées. Il salue les invités.*)

CHOEUR.

Air.

Dieu! quelle élégance!
Il est vraiment charmant!
Nous saurons, je pense,
D'où vient ce changement?

MADAME DE VERRIÈRE, *à part avec joie.*

Est-ce une illusion?...

MADAME DENNEVAL, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

VICTOR, *à madame de Verrière.*

Permettez-moi, madame, de vous remercier de votre charmante invitation et d'unir mes hommages à ceux du cercle brillant qui vous entoure.

MADAME DE VERRIÈRE.

Croyez, monsieur, que c'est avec plaisir que je vous vois au nombre de mes amis.

VICTOR, *à madame Denneval.*

Madame Denneval... je n'ai pas oublié l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner, et je vous prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance. (*à Dolbac.*) Ah! M. Dolbac... (*Celui-ci remonte et se place entre Victor et madame de Verrière.*) je n'ai eu le plaisir de vous voir qu'une fois et j'ai pu apprécier vos hautes qualités, la délicatesse de votre esprit, l'élégance de vos manières.... permettez-moi de faire mes efforts pour mériter votre amitié.

DOLBAC, *vexé.*

Monsieur!

VICTOR, *bas à Dolbac, mais de manière à être entendu.*

Le collet de votre habit est trop bas d'un centimètre et demi. (*A Lurtubie.*) Ah! M. Lurtubie... vous êtes venu chez moi, sans me rencontrer... je suis désolé... votre lettre m'est parvenue 24, rue du Helder, où je loge maintenant... j'ai compris votre embarras, cher ami, voici votre troisième couplet que madame eût attendu longtemps encore, si je ne fusse venu, comme de coutume, au secours de votre verve poétique. (*Il remet le couplet à madame Denneval.*)

MADAME DENNEVAL, *à part.*

J'étais étonnée aussi que M. Lurtubie...

LURTUBIE, *à madame Denneval.*

N'en croyez pas un mot, je vous prie... j'aurai tout-à-l'heure une explication avec ce jeune homme, il se rétractera. (*A part.*) Je ne crains rien, il est comme moi, il ne se bat pas.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Qu'il a bien fait de venir!

DOLBAC, *à part.*

C'est donc une mystification.

MADAME DENNEVAL, *à part.*

Je le préfère ainsi. (*Pendant ce temps, Victor a fait le tour du salon avec aisance, il a salué les dames et leur a parlé bas; on entend l'orchestre.*)

DOLBAC, *bas à madame de Verrière.*

Vous êtes bien rêveuse, madame.

VICTOR.

Mesdames, j'entends le signal... (*A madame de Verrière.*) Madame, puis-je espérer...

DOLBAC, *entraînant madame de Verrière.*

Pardon, monsieur, madame m'a promis.

(*Tout le monde sort, excepté Lurtubie qui arrête Victor prêt à suivre la foule.*).

SCENE V.

VICTOR, LURTUBIE.

LURTUBIE.

Un mot, je vous prie.

VICTOR.

Je suis à vos ordres.

LURTUBIE, *à part.*

Il ne se bat pas... je suis tranquille. (*Haut.*) Monsieur, vous venez de commettre une action indigne d'un galant homme.

VICTOR.

Veuillez vous expliquer.

LURTUBIE.

Vous avez dit à madame Denneval que je n'étais pas l'auteur des vers que je lui adressais.

VICTOR.

C'est, je crois, la vérité.

LURTUBIE.

Jusqu'à un certain point... vous les composiez, c'est vrai... mais moi je les signais, ils étaient donc bien évidemment à nous deux... et vous venez de vous en attribuer tout l'honneur.

VICTOR.

Prouvez à madame Denneval de quoi vous êtes capable en lui en adressant d'autres.

LURTUBIE.

Du tout, monsieur, ça ne peut pas se passer ainsi. (*A part.*) Ferme ! il n'y a pas de danger.

VICTOR.

Que voulez-vous donc alors ?

LURTUBIE.

Je veux une réparation éclatante, je veux que vous rétractiez vos paroles

VICTOR.

Vous êtes fou.

LURTUBIE.

Je suis furieux, monsieur, et si vous me refusez cette réparation, ce sera les armes à la main que je l'exigerai. (*A part.*) Je ne risque rien.

VICTOR, *riant.*

Est-ce bon moyen de convaincre que vous savez faire les vers.

LURTUBIE, *à part.*

Il a peur... courage !

VICTOR.

Faire une sottise pour prouver qu'on a de l'esprit,

LURTUBIE, *très haut.*

Monsieur !... monsieur !...

VICTOR.

Voyons quelles sont vos armes ?

LURTUBIE, *changeant de ton.*

Hein !... plaît-il... comment... mes armes !... mais...

VICTOR.

Je suis à vos ordres, puisque ça peut vous aire plaisir.

LURTUBIE.

Mais vos opinions... je croyais... que... vos principes...

VICTOR.

Mes principes ! .. je les ai repoussés comme mes habits... est-ce que je ressemble au pauvre jeune homme craintif et timide que l'on chassait cet été du château de Choisy ?

Air : *Simple soldat.*

Dans mes habits je n'étais pas gêné,
Et je parlais à tous avec franchise,
Je vis alors chacun me rire au nez,
Et l'on traita ma vertu de sottise !
Oh ! la réforme est complète à présent,
Et par une faveur insigne,
Dans mes habits, serré bien fortement,
Je suis maussade et surtout insolent :
De vous maintenant je suis digne !
De votre monde je suis digne !

Je connais vos usages maintenant. Votre monde m'a jeté un défi et je l'ai accepté... il me faut une revanche et je l'aurai... voyons... vos armes ?

LURTUBIE.

Victor... je suis votre ami.

VICTOR.

Mon ami ?... est-ce qu'on a des amis dans le monde ?... oh ! j'ai oublié plus que votre amitié ! (*A part.*) Mon père, mon pauvre père !

LURTUBIE, *à part.*

Il se calme... c'est qu'il m'a fait une peur !..

VICTOR, *à lui-même.*

Voilà donc l'espoir de vos vieux jours... voilà donc le prix de vos sacrifices !.. une passion insensée m'a fait tout oublier et il vous faudra encore souffrir la gêne et les privations pour réparer mes fautes, et racheter à d'avides créanciers le nom de votre fils.

LURTUBIE, *à part.*

Je n'ose pas m'en aller de peur de le tirer de sa rêverie...

VICTOR, *à lui-même.*

Oh ! je la hais cette femme qui m'a perdu, pourquoi mon Dieu, pourquoi n'ai je pu résister au désir de me venger d'elle ?... Ah ! oublions mes douleurs... ici on ne les comprendrait pas. (*A Luturbie.*) Eh bien, monsieur, que décidez-vous ? ne voyez-vous pas que j'attends ?

LURTUBIE, *qui peu à peu s'est approché d'une porte pour sortir, reste cloué sur place à la voix de Victor.*

Permettez... certes, je suis offensé... mais...

VICTOR.

Pas d'observations, vous vous battrez... un duel est nécessaire pour mettre mon nom à la mode... il ne me manque plus que de vous avoir tué pour être un jeune homme accompli.

LURTUBIE, *venant à Victor.*

Vous oubliez donc la sainte amitié.

VICTOR.

Du tout, c'est ce qui fait que je vous choisis pour adversaire; se battre avec un étranger, ça se voit tous les jours! mais tuer un ami, voilà qui aura du retentissement, ma réputation est faite.

LURTUBIE.

Il est enragé!

VICTOR.

C'est vous qui avez produit mes vers dans le monde... c'est vous qui allez achever aujourd'hui ce que vous avez commencé... ah! mon cher, décidément, je vous devrai beaucoup... aussi, vous pouvez être convaincu que je bénirai votre mémoire... toutes les fois que j'en aurai le temps... allons... marchons!...

SCENE VI.

VICTOR, DOLBAC, LURTUBIE.

LURTUBIE.

Marchons, marchons... mais je ne... Dolbac!... ah! c'est le ciel qui l'envoie... venez à mon secours, mon cher ami, monsieur veut absolument se battre... et comme je me rencontrais là.

DOLBAC.

Enchanté, monsieur, de vous trouver dans d'aussi bonnes dispositions, car vous n'avez sans doute pas oublié que nous avons un ancien compte à régler ensemble... je pense que monsieur Lurtubie voudra bien me permettre de passer le premier.

LURTUBIE.

De tout mon cœur... je vous cède la place pour tout le temps que vous voudrez.

VICTOR.

Je croyais tout fini entre vous et moi, et je ne vois pas de motifs.

DOLBAC.

Je vous trouve de trop ici, et comme je suis trop bien appris pour vous prier de vous retirer, il faut que demain matin l'un de nous deux ait fait place à l'autre.

LURTUBIE, *à part.*

Ils parlent de ça avec un sang-froid!

VICTOR.

Il y a quelques mois vous agissiez avec moins de cérémonie.

DOLBAC.

Finissons, monsieur, refusez-vous de nouveau de vous mesurer avec moi?

VICTOR.

Refuser de me battre, ah! vous plaisantez, mon cher.

LURTUBIE, *à part.*

C'est à moi seul qu'il en veut.

VICTOR.

Mais je voudrais au moins un prétexte à ce combat, un motif quelconque.

DOLBAC.

Eh bien, monsieur, puisqu'il faut vous le dire... depuis votre arrivée dans ce bal, madame de Verrière n'est plus la même avec moi.

VICTOR.

J'en suis désolé pour vous, d'honneur!

DOLBAC.

Elle est distraite, rêveuse... Je le vois, vous occupez sa pensée... vous devez trouver ce motif suffisant pour que je veuille me battre avec vous.

VICTOR.

Ce que vous venez de me dire a lieu de me flatter... l'emporter sur un rival tel que vous, c'est un triomphe auquel il ne manque rien, puisque vous le proclamez vous-même.

DOLBAC.

Finissons, je vous prie.

VICTOR.

Je suis trop sensible à votre généreuse conduite, pour ne pas accepter à l'instant votre invitation... veuillez choisir les armes.

DOLBAC.

Le pistolet jusqu'à ce que vous ou moi...

VICTOR.

Très bien!...

LURTUBIE, *à part.*

Ils me donnent la chair de poule.

VICTOR.

Il faut la mort de l'un de nous deux, n'est-il pas vrai? alors que le sort décide qui de vous ou de moi se brûlera la cervelle, demain, tranquillement dans son lit, sans déranger personne.

LURTUBIE, *à part.*

Mais c'est un cannibale!

DOLBAC.

Ce n'est pas là un combat, monsieur.

VICTOR.

Pourquoi donc?... supposez que demain nous tirions l'un sur l'autre à bout portant, une seule arme étant chargée, ce serait un coup du hasard... ces dés peuvent tout aussi bien régler notre destinée... c'est plus original... on nous copiera bien sûr... c'est si commode!...

Air : *Mais malheureux que veut-tu faire?...*

Ah! d'honneur, pour entrer en lice
Ce moyen est des plus parfaits.
Nous échappons d'abord à la justice
Et puis ensuite aux regards indiscrets...
Et le matin ne fait-il pas trop frais...

DOLBAC, *parlé.*

Je consens! (*Il prend un cornet dans le trictrac.*)

LURTUBIE, *à part.*

D'un tel combat, je le jure d'avance,
Je ne crains pas de jamais m'enticher;
Que je serais malheureux, quand j'y pense,
D'avoir ma mort à me reprocher!

DOLBAC.

Allons, monsieur, le point le plus bas sera la victime.

VICTOR.

Voici la vie ou la mort...

DOLBAC, *lançant les dés.*

Neuf!... à vous, monsieur.

SCÈNE VII.

VICTOR, DOLBAC, MADAME DE VERRIÈRE, MADAME DENNEVAL, LURTUBIE.

MADAME DE VERRIÈRE, *à part.*

Ensemble!... (*haut.*) Monsieur Dolbac, il manque un quatrième à une table de wist dans le salon bleu.

DOLBAC.

J'y vais, madame. (*Il remonte et s'arrête au fond à droite.*)

MADAME DE VERRIÈRE, *montrant le côté opposé.*

Monsieur de Stelval, tout-à-l'heure on demandait un danseur de ce côté.

VICTOR.

Madame, je vous obéis. (*Dolbac et Victor sortent des deux côtés opposés en se faisant un signe d'intelligence.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DENNEVAL, MADAME DE VERRIÈRE, LURTUBIE.

MADAME DE VERRIÈRE, *prenant le milieu de la scène.*

Ils prenaient rendez-vous pour se battre, j'en suis sûre... et monsieur Lurtubie qui autorise par sa présence...

LURTUBIE, *surpris.*

Moi, madame?

MADAME DE VERRIÈRE.

C'est peut-être vous seulement qui avez eu l'idée de renouer ce duel!

LURTUBIE.

Vous ne me connaissez pas...

MADAME DENNEVAL.

S'il y a quelqu'un de coupable ici, c'est certainement vous, ma chère, qui faites naître des rivalités...

LURTUBIE.

La vérité est que ce n'est pas moi... mais que c'est bien pour vous que ces deux jeunes gens se disputaient.

MADAME DE VERRIÈRE.

Mais je ne conçois rien à cette conduite de M. de Stelval, n'a-t-il pas prouvé qu'il ne songeait plus à moi.

MADAME DENNEVAL.

C'est vrai... cependant si vous le vouliez bien, avant la fin de la nuit, ce jeune dédaigneux serait à vos genoux.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous me supposez un pouvoir que je n'ai pas.

MADAME DENNEVAL.

Dans tous les cas, vous avez été fort imprudente de séparer ces messieurs sans avoir au moins leur parole d'oublier tout-à-fait le motif de leur querelle.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous croyez qu'ils oseraient...

LURTUBIE.

Je ne suis pas tranquille, et je vous supplie d'exiger de Victor d'être plus calme... il en veut à tout le monde.

MADAME DENNEVAL.

Lurtubie a raison, ma bonne amie... il faut que vous parliez à Victor... vous seule avez le droit d'exiger de lui... je vais vous l'envoyer. (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

MADAME DE VERRIÈRE.

Arrêtez... non... je ne veux pas.

MADAME DENNEVAL.

Ah! mon Dieu! on dirait que vous craignez de vous trouver seule avec lui.

MADAME DE VERRIÈRE, *vivement.*

Vous vous trompez, madame, priez-le de venir.

MADAME DENNEVAL.

A la bonne heure!.. Lurtubie, votre bras. (*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE VERRIÈRE, puis VICTOR.

MADAME DE VERRIÈRE.

Pourquoi est-il revenu?.. Je l'aurais oublié... l'absence l'eût effacé de mon souvenir, et maintenant... oh! il doit me repousser... J'ai mérité sa haine et son mépris, car j'ai été envers lui bien ingrate et cruelle... mais le voici... remettons-nous.

VICTOR.

Vous désirez me parler, Madame.

MADAME DE VERRIÈRE.

Oui, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

VICTOR.

Une grâce à moi?

MADAME DE VERRIÈRE.

Je ne sais, Monsieur, quelle a été la cause d'une scène que je déplore vivement et dont il est de mon devoir de prévenir les conséquences... Je viens donc vous prier de n'y donner aucune suite.

VICTOR.

Je ne l'ai pas provoquée, Madame, et je vous promets de ne rien faire pour qu'elle se renouvelle... mais je ne vous cacherai pas que votre démarche m'étonne et que j'ai peine à me l'expliquer... un duel, mais c'est déli-

cieux... il y a de quoi faire mourir de jalousie toutes les charmantes compagnes de vos plaisirs... qu'est-ce que la vie d'un homme quand il s'agit de faire parler de soi... les triomphes du monde s'accordent mal avec des sentiments d'humanité.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous devez me parler avec cette sévérité... car je fus bien coupable.

VICTOR.

Coupable... mais non, Madame, vous n'avez fait que céder à la nécessité de votre position; la société a des exigences auxquelles une femme du monde doit se soumettre et tout sacrifier... aussi, je ne vous accuse pas.

MADAME DE VERRIÈRE.

Cependant vous en avez le droit, Monsieur, et moi-même...

VICTOR.

Le moyen de braver la moquerie des femmes et l'impertinence des hommes... non... non... il faut à tout prix se soustraire au ridicule... doit-on tenir compte à un homme de sa valeur morale ?.. si ses manières sont gauches et si sa toilette n'est pas à la mode?..

MADAME DE VERRIÈRE.

Je désavoue, Monsieur, une conduite dont je rougis aujourd'hui.

VICTOR.

Oh! vous fûtes bien impitoyable... vous n'avez donc pas compris que vous brisiez toutes mes illusions ?.. vous voir, vous parler était le rêve de ma vie, et je venais à vous le cœur plein de joie et d'espérances... il ne vous a pas suffi de me repousser, vous en aviez le droit, je n'aurais pas murmuré... non, il a fallu joindre l'humiliation au dédain... ce n'était pas assez de détruire mes espérances, il fallait briser le cœur qui les contenait, pour en arracher tout ce qui pouvait y rester de souvenirs consolants.

MADAME DE VERRIÈRE.

Oh! monsieur par pitié... (*Elle remonte la scène, Victor l'arrête.*)

VICTOR.

Il faut que vous m'entendiez, Madame... j'ai été immolé à vos usages, la plainte au moins doit m'être permise... oui, immolé sans pitié... et quel était mon crime?.. Je vous aimais en silence... je vous aurais entourée de respects... mais ma mise vous faisait rougir... vous n'avez pas daigné voir le cœur qui battait sous ce vêtement... humilié à cause de mon costume et de ma timidité... aujourd'hui, au contraire, je suis accueilli, on me félicite sur le changement opéré dans ma personne... Eh bien! savez vous, Madame, quel est ce changement?.. j'étais alors un homme honorable... mon devoir était tout pour moi... aujourd'hui, j'ai oublié famille et devoir... j'ai engagé l'existence de mon père pour devenir un homme digne d'être admis dans vos salons... j'ai réussi, vous le voyez, félicitez-moi, Madame... car c'est votre ouvrage, oui, votre ouvrage à vous seule: il fallait vous revoir, non plus pour vous dire : je vous aime... mais pour vous dire je vous hais..... Oh! oui, Madame, vous m'avez dégradé à mes yeux, vous m'avez perdu... n'ai-je pas raison de vous haïr ?

MADAME DE VERRIÈRE.

Ah! vous êtes bien cruel... mais ma conscience est encore plus impitoyable que vous, car elle me reproche chaque jour amèrement ma conduite et mon ingratitude.

VICTOR.

Les plaisirs du monde ont bientôt effacé ces fâcheux souvenirs... mais je ne songe pas que votre absence doit être remarquée... et la délicate susceptibilité de M. Dolbac pourrait s'offenser d'un tête-à-tête.

MADAME DE VERRIÈRE.

M. Dolbac n'a aucun droit...

VICTOR.

Ne doit-il pas devenir votre époux ?

MADAME DE VERRIÈRE.

Il sait depuis longtemps mon intention de rester veuve.

VICTOR.

Est-il possible!

MADAME DE VERRIÈRE.

Je dois à M. Dolbac le remords d'une mauvaise action, je ne le lui ai pas pardonné.

VICTOR.

Depuis longtemps?

MADAME DE VERRIÈRE.

Oui... vous veniez de partir... la femme du monde l'avait emporté un instant... mais bientôt je sentis à mes remords, combien vous deviez souffrir.

VICTOR.

Quoi, Madame, vous aviez pensé à moi!.. vous aviez donc vu que mon amour était sincère et que s'il me manquait pour vous peindre mes sentiments des paroles éloquentes, mes yeux savaient exprimer ce qui se passait au fond de mon âme.

MADAME DE VERRIÈRE.

Je fus trop coupable pour ne pas être franche .. mon cœur avait été ému aux douces paroles que vous m'aviez adressées, mais je ne m'appartenais pas, j'étais l'esclave des préjugés, et je n'ai pas eu la force de braver le ridicule... oh! je suis bien changée, en ce moment, je préférerais faire les honneurs de cette soirée à Monsieur Stelval d'il y a quelques mois, qu'à Monsieur le comte de Stelval d'aujourd'hui.

VICTOR.

Même avec son amour?

MADAME DE VERRIÈRE.

Surtout avec son estime.

VICTOR.

Je n'ose croire à vos paroles... et pourtant,

malgré moi, je sens ma colère s'évanouir.

MADAME DE VERRIÈRE.

Voulez-vous donc me contraindre à vous demander pardon?

VICTOR.

Oh!.. non!.. c'est moi qui dois l'implorer pour vous avoir méconnue.

MADAME DE VERRIÈRE.

Me haïssez-vous toujours?

VICTOR, *à ses pieds.*

Je vous aime. (*Madame Denneval et Lurtubie paraissent au fond.*)

SCÈNE X.

MADAME DE VERRIÈRE, VICTOR, MADAME DENNEVAL, LURTUBIE, *puis* DOLBAC.

MADAME DENNEVAL, *riant.*

Ah! ah! ah! enfin, il est à vos pieds.

LURTUBIE.

Nous vous l'avions bien dit qu'il ne fallait que vouloir pour dompter ce farouche philosophe.

VICTOR, *se relevant vivement.*

Ah! c'était un jeu!

MADAME DE VERRIÈRE, *cherchant à s'expliquer.*

Quoi! vous pensez...

VICTOR, *l'interrompant.*

Je devais m'attendre à cette humiliation.

LURTUBIE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

MADAME DENNEVAL.

Il perd la tête.

VICTOR.

Oh! je comprends... il fallait immoler une victime à M. Dolbac et c'est moi que vous avez choisi, cela devait être.

Air : *De votre bonté généreuse.*

Pour vous je croyais à ma haine
A mon mépris, à ma fureur...
Mais vous êtes femme et sans peine,
Vous avez compris mon erreur...
Pour mieux jouir de ma misère,
Sur mon amour il fallait m'éclairer;
Mon cœur sent que vous m'êtes chère:
C'est l'instant de le déchirer;
Mon cœur sent que vous m'êtes chère
Hâtez-vous de le déchirer!..

MADAME DE VERRIÈRE.

Ah! Monsieur, ces paroles...

DOLBAC, *entrant et se placant à gauche.*

Qu'y a-t-il donc ici?

VICTOR.

Oh! oui, riez!.. riez!.. mais à côté de cette gaîté... auprès de cette moquerie... il y a du sang! (*relevant le cornet et montrant le dé à Dolbac*). Monsieur Dolbac, je vous attends.

DOLBAC.

Je vous suis, Monsieur. (*ils sortent par la droite*).

SCENE XI.

MADAME DE VERRIÈRE, LURTUBIE, MADAME DENNEVAL.

MADAME DE VERRIÈRE.

Ils vont se battre! et ce duel, c'est moi, moi qui suis cause!

LURTUBIE, *passant au milieu.*

Plût au ciel! on ne se tue pas toujours dans un duel.

MADAME DE VERRIÈRE.

Ce n'est pas un duel?.. qu'est-ce donc?

LURTUBIE.

C'est bien un duel... mais ce n'est pas...

MADAME DEVERRIÈRE.

Vous me faites mourir... expliquez-vous?

MADAME DENNEVAL.

Je crois qu'il devient fou!

LURTUBIE.

Voilà ce que c'est... Ce dé indique celui des deux qui doit se brûler la cervelle. (*Mouvement général*).

MADAME DE VERRIÈRE.

Mais c'est affreux!.. et vous ne vous êtes pas opposé...

LURTUBIE.

Impossible!

MADAME DE VERRIÈRE.

Et vous restez là... et vous ne les suivez pas.. mais allez donc... il faut sauver celui que le sort a condamné.

LURTUBIE.

Je n'ai pas la force...

MADAME DE VERRIÈRE.

Eh bien! courons tous!.. (*Tout le monde s'élance ; on entend un coup de pistolet*). Il n'est plus temps! (*Elle a gagné la droite et s'appuie sur un fauteuil. Lurtubie tombe sur une chaise à gauche*).

MADAME DENNEVAL, *au milieu à Lurtubie.*

Lequel devait se tuer?

LURTUBIE.

Je... je n'en sais rien!

MADAME DE VERRIÈRE.

O mon Dieu! quel est celui que vous avez épargné?

SCENE XII.

LES MÊMES, DOLBAC, *paraissant au fond.*

MADAME DENNEVAL.

Dolbac!..

MADAME DE VERRIÈRE, *cachant sa figure dans ses mains.*

Dolbac! et n'avoir pu me justifier.

DOLBAC, *descendant en scène.*

Rassurez-vous, Mesdames, c'est moi que le sort avait désigné, mais au moment où j'allais lui obéir, Victor détourne l'arme fatale... et le bruit que vous avez entendu ne vous a annoncé que la générosité de mon adversaire; je regrette qu'il se soit soustrait à ma reconnaissance.

MADAME DE VERRIÈRE.

Il a refusé de vous accompagner ? (*Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.*)

DOLBAC.

Il est parti en me déclarant qu'il ne vous reverrait jamais.

MADAME DE VERRIÈRE.

Parti !.. et je ne l'ai pas détrompé... et il croit que je me suis plu à l'humilier... tandis que je n'avais cédé qu'à de perfides insinuations.

MADAME DENNEVAL.

Qui se serait douté qu'en si peu de temps, il s'opérerait en lui une si grande métamorphose.

LURTUBIE, *à part.*

Je l'avais deviné, moi !

MADAME DE VERRIÈRE.

Ce n'est pas l'homme élégant que je regrette... Oh ! non, c'est le pauvre provincial, tremblant et modeste, c'est l'homme que l'ambition et la vanité n'avaient pas encore gâté... Victor !.. Victor !.. pouvez-vous douter de mon amour.

SCENE XIII.

LES MÊMES, VICTOR, *qui a entendu, descend vivement à droite, il tient une lettre à la main.*

VICTOR.

Oh ! non !..

MADAME DE VERRIÈRE.

C'est lui !..

VICTOR.

Je n'en doute plus, cette lettre qu'on vient de me remettre m'a tout appris.

MADAME DE VERRIÈRE.

Vous m'avez pardonnée ?..

VICTOR.

Oh ! oui !.. même de vous être montrée esclave de la mode.

MADAME DE VERRIÈRE.

C'est un défaut dont je me corrigerai.

DOLBAC, *à madame Denneval.*

Décidément, cette femme-là ne me convenait pas.

MADAME DENNEVAL.

Certainement... une femme qui demande du bonheur à son mari... ça n'a pas le sens commun.

LURTUBIE, *à part.*

Victor est perdu pour moi... je ne serai plus jamais un homme d'esprit!.. je ne serai qu'un homme à la mode !

FIN DE L'HOMME ET LA MODE.

Saint-Denis-du Port, près LAGNY. — Imprimerie hydraulique de GIOUX et VIALAT.

ACTE II, SCÈNE XIV.

LE TÉLÉGRAPHE D'AMOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. MICHEL MASSON ET FRÉDÉRIC THOMAS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 5 AOUT 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE BARON DE KAUFFENBRACK..	MM. HEUZEY.	LÉOPOLDINE, comtesse d'Asfeld.	Mmes CH. POTIER.
ERNEST TELHEIM, capitaine.....	J. HENRY.	ROSE WARNER.....	MINA.
HERMANN, lieutenant.....	FERDINAND.	DOROTHÉE.....	V. PATUREL.
TRICK.....	CH. POTIER.	OFFICIERS, DAMES, VALETS, ETC.	

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne.

NOTA. S'adresser, pour la musique, à M. COUDER, chef d'orchestre du Théâtre des Folies-Dramatiques.

ACTE PREMIER.

Un bois. A gauche, la maison du garde. Sur le devant, une tonnelle avec une table.

SCENE PREMIÈRE.

DOROTHÉE, ERNEST.

DOROTHÉE, *à Ernest qui se lève de table.* Comme ça, v'là votre déjeuner fini, monsieur l'officier...

ERNEST. Sans doute, mon enfant, puisque vous ne pouvez pas m'offrir autre chose.

DOROTHÉE. Dame!... des œufs et du lait, nous ne sortons pas de là..., vous êtes ici au pavillon d'été du prince régnant, et mon père, qui en est le concierge, ne voudrait pas être confondu avec un simple aubergiste.

ERNEST. Il peut être tranquille sur ce point, votre père..... sa cuisine ne sera jamais prise pour un restaurant..... (*Tirant sa bourse et donnant une pièce de monnaie à Dorothée.*) Tenez, ma belle, voilà pour ce déjeuner pastoral...

DOROTHÉE. Un florin !.. Saperlotte, capitaine, vous payez comme un colonel....

ERNEST. A propos, combien y a-t-il d'ici à la résidence du prince?

DOROTHÉE. Deux lieues, tout au plus.

ERNEST. Fort bien ; nous pouvons être rendus à destination avant ce soir.

DOROTHÉE. Bah !... vous allez partir ?.... mais vous ne faites que d'arriver..... et moi qui comptais sur votre régiment qui se repose là sur la place.... des hommes superbes !...

ERNEST. Vous comptiez sur lui?.. et pourquoi faire ?...

DOROTHÉE. Pour danser... c'est la fête du pays.... Là ! ai je assez de guignon ! me v'là encore sans danseur cette année.

ERNEST. Il me semble qu'une jeune fille comme vous ne doit pas en manquer.

DOROTHÉE. Ah ben oui, ils se sont tous donné le mot ici pour ne plus m'inviter, depuis un jour où j'en ai abîmé six à la danse... Tiens !... qu'est-ce donc que je vois là-bas, sortir du palais d'été? ah ! c'est ce vilain baron de Kauffenbrack !...

ERNEST. Le baron de Kauffenbrack! mais je l'ai connu autrefois.

DOROTHÉE. Eh bien ! c'est une vilaine connaissance que vous aviez là.... et je doute que vous ayez eu à vous en louer.

ERNEST. Mais non.... pas absolument.....

DOROTHÉE. J'en étais sûre.... je ne veux pas en dire de mal, mais entre nous, sous le règne précédent, c'était l'espion du prince... il ne se faisait pas une méchanceté, il ne se commettait pas une injustice sans que le baron y fût pour quelque chose; aussi tout le monde le déteste... Quant à moi, je ne peux pas regarder en face le bout de son nez..... Le voici, je me sauve !...

Elle rentre.

SCENE II.

ERNEST, LE BARON.

LE BARON, *parlant à la cantonade.* C'est convenu, messieurs, attendez le prince ; moi, je vais au-devant des dames.

ERNEST, *allant au Baron.* Monsieur le baron veut-il me permettre de lui présenter mes devoirs ?

LE BARON. Hein.... qui êtes-vous, mon cher?

ERNEST. Vous ne me reconnaissez pas?

LE BARON. Attendez donc ... mais oui.... c'est le petit Ernest de Telheim.... Peste! vous êtes bien grandi.

ERNEST. Je vois avec plaisir que vous ne m'avez pas tout à fait oublié.

LE BARON. Certainement.... mais du diable si je pensais à vous..... j'ai à m'occuper de tant d'autres choses.... Par exemple, aujourd'hui je précède le prince, il se rend chez sa respectable mère... qui est malade... et comme il doit s'arrêter quelques instants au pavillon d'été où sa cour l'accompagne, je suis venu m'assurer si tout était prêt pour le recevoir.

Air *de Julie.*

Quand la cour se met en voyage
Je dois la précéder partout;
L'enthousiasme et le fourrage
Je règle tout et je réponds de tout;
Pas un moment qui m'appartienne;
Lorsqu'on a de tels embarras
Et tant de têtes sur les bras,
On finit par perdre la sienne.

Ah ça, mon cher, soyez sage, pas de duels à la résidence.... Au surplus, votre dernière affaire a été assez mauvaise pour vous rendre circonspect.

ERNEST. Il est vrai, monsieur le baron.... mais elle pouvait m'être bien plus fatale encore sans la protection d'une jeune fille.... d'un ange, qui me sauva la vie.

LE BARON. En vérité !...

ERNEST. Grièvement blessé, évanoui, abandonné sur le terrain par mon adversaire et par mes témoins qu'effrayaient les rigueurs de la justice..... j'allais mourir faute de secours, quand la Providence amena cette jeune fille à l'endroit où j'étais expirant ; elle me fit transporter dans une ferme voisine, et là, pendant huit jours, elle me prodigua ses soins, elle me consacra ses veilles, avec le plus généreux dévouement....

LE BARON. Bon... bon.... je comprends la suite..... pour peu que la villageoise soit jolie....

ERNEST. Jolie.... oh ! oui, elle doit l'être.

LE BARON. Comment ! elle doit?.. vous ne l'avez donc pas vue ?

ERNEST. Hélas ! non, jamais... ou plutôt je ne l'ai vue que dans mes rêves... tant que le délire de la fièvre mettait un voile sur mes yeux, je la sentais là... près de mon chevet... attentive, empressée, vigilante... Mais quand ma raison se réveillait, quand mes paupières appesanties pouvaient enfin s'ouvrir, et que mes regards cherchaient ma bienfaitrice... la pauvre colombe effarouchée s'envolait aussitôt.

LE BARON. Au moins vous avez appris son nom ?

ERNEST. Pas davantage..... Lorsque je fus hors de danger, l'adorable jeune fille quitta la ferme où elle ne se trouvait que par hasard, et soit qu'elle eût défendu qu'on ne me la nommât, soit qu'on ne la connût pas, il me fut impossible de savoir à qui je devais la vie.

LE BARON. Et vous dites qu'elle se cachait?... c'est qu'elle était laide, mon cher, je la suppose affreuse.

ERNEST. Oh! c'est impossible, avec une âme si belle.. . je ne connais pas sa figure... mais je connais son cœur.

LE BARON. Vous voilà bien avancé.. .. reconnaissez donc quelqu'un à ce signalement: taille généreuse.. visage sensible... menton désintéressé, nez modeste....

ERNEST. Vous riez, baron; eh bien cette ombre, cette vision.... cette jeune fille enfin à qui je n'ai inspiré que de la compassion sans doute, a lais-é en moi un sentiment impérissable de reconnaissance.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Non, jamais mon cœur n'oubliera
Ce que je dois à sa bonté touchante.
Ma bienfaitrice, quoique absente,
Ton souvenir est gravé là....

LE BARON.

Pour mille autres j'ai dit cela :
Croyant au cœur avoir assez de place,
On grave, on grave à l'âge où vous voilà ;
Puis le temps biffe, gratte, efface.
Tout ce que l'on a gravé là *.

Aussi, je vous conseille de renoncer à votre vision.

ERNEST. Oh! non c'est un trop doux rêve ... et puis il est sans importance pour mon avenir, car bientôt un mariage....

LE BARON. A la bonne heure.... voilà du solide... et vous avez trouvé....

ERNEST. Une jeune personne, à qui rien ne manque pour séduire les yeux, flatter la vanité, satisfaire l'ambition d'un mari....

LE BARON. Et où avez-vous découvert cette merveille **?...

ERNEST. A peu de distance de notre ville de garnison, dans un vieux domaine, le château d'Osborn, où mademoiselle de Rheimstal habite avec une de ses parentes .. on accueillit mes hommages; mais on ne toléra pas longtemps mes visites... Cela se conçoit, deux jeunes personnes qui vivent seules... à la campagne... Pourtant, s'il me fut interdit de la revoir avant l'époque où elle doit me rappeler pour notre mariage... elle me permet de lui écrire... et tous les jours je lui adresse une nouvelle lettre.

LE BARON. Excellent préservatif contre l'infidélité... Peut-être ne sera-t-il pas suffisant... vous allez voir tant de jolies femmes à la résidence... la jeune comtesse d'Asfeld surtout.

ERNEST. Et qu'est-ce que la comtesse d'Asfeld?

LE BARON. Une personne charmante... à ce qu'ils disent tous... Elle n'a aucun rang officiel à la cour; mais, entre nous, j'ai deviné celui qu'elle occupe... c'est la favorite du prince, mon cher...

ERNEST. Ah! il y a une favorite.

LE BARON. Il faut croire que madame d'Asfeld mérite ce titre, puisqu'elle a l'oreille de son altesse.

ERNEST. Je croyais que c'était vous qui l'aviez...

LE BARON. L'oreille?... je l'ai aussi... le prince en a deux.

ERNEST. C'est juste. (*Un Officier entre et dit un mot bas à Ernest.*) Je vous suis. (*Au Baron.*) Pardon; vous le voyez, on vient me chercher de la part du colonel.

LE BARON. Allez, capitaine; nous nous reverrons à la résidence.

AIR : *Je saurai bien le faire marcher droit.*

Comptez sur moi, mon cher, je vous le dis,
De vous pousser je me fais un mérite,
Et vous savez comment je m'en acquitte,
Quand j'entreprends de servir mes amis.

ERNEST.

Votre crédit est d'un puissant secours,
Je ne saurais le mettre en doute.
Pour avancer à lui j'aurai recours
(*à part*) Quand je voudrai verser en route.

LE BARON.

Comptez sur moi, etc.

ENSEMBLE.

ERNEST.

Heureusement que je me suis promis,
De ne jamais rien devoir qu'au mérite ;
Je sais assez comment il s'en acquitte
Quand il s'agit de servir ses amis.

Ernest sort avec l'Officier.

SCÈNE III.

LE BARON, *seul.*

Encore un qui me croit toujours en pleine faveur. Ah ça, ils ne savent donc rien en province!... ils ignorent que j'ai été supplanté par cette comtesse d'Asfeld, dont j'ai la générosité de faire l'éloge parce que je n'ose pas en dire de mal. De jour en jour, elle devient plus puissante .. Le prince en est fou... il ira jusqu'à faire la folie de l'épouser, si on n'y met bon ordre... et nous autres courtisans, qu'est-ce que nous deviendrons?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Sous le règne de ma rivale
Tout dégénère chaque jour,
Plus de complot, plus de cabale,
Qui plus est... on rit à la cour.
L'étiquette est bien moins sévère,
Grâce à l'intrigante, partout
Le pouvoir devient populaire;
Car elle est capable de tout.

Il est vrai que le prince est extrêmement jaloux; mais à quoi cela nous avance-t-il?...

* Le Baron, Ernest.

** Ernest, le Baron.

la conduite de madame d'Asfeld est irréprochable... Ah ! si elle avait seulement la plus petite intrigue d'amour... avec quel plaisir je demanderais à son altesse une prison pour son amant, et pour elle un bon ordre d'exil qui m'en débarrasserait pour toujours. (*Bruit au dehors.*) Qu'est-ce que j'entends? c'est la comtesse qui arrive... allons lui donner la main. Que n'est-ce pour l'aider à tomber !

SCÈNE IV.

LÉOPOLDINE, LE BARON, SUITE, *au fond.*

AIR *de Lestoc.*

CHOEUR.

Ah ! notre terreur fut extrême,
Mais le ciel pour la soulager
Voulut par sa bonté suprême
Vous protéger,
Dans le danger.

LE BARON. Un danger? vous m'effrayez !... Qu'est-ce donc, madame?

LÉOPOLDINE. Presque rien, baron, et je ris encore de la frayeur que j'ai causée... Le prince nous avait quittés... oui, il a voulu revenir seul par le bois en chassant... nous étions libres... je montais un cheval excellent, et, ma foi, je me suis écriée : Qui m'aime me suive.

LE BARON. Et tout le monde s'est précipité sur vos traces

LÉOPOLDINE. C'est ce qui vous trompe... personne ne m'a suivie ; la faute en est à mon cheval... il avait pris le mors aux dents, impossible de le retenir.

LE BARON. Ah ! grand Dieu ! (*A part.*) S'il avait pu la culbuter...

LÉOPOLDINE. Il allait comme le vent... il franchissait les haies, les fossés, les barrières... Enfin j'ai pu le dompter, et me voilà.

LE BARON. Votre récit m'a donné le frisson... cette imprudence pouvait amener une si grande catastrophe.

LÉOPOLDINE. Une chute, voilà tout. Cela aurait fait plaisir à quelques-uns de nos bons amis de cour... il y en a tant qui seraient heureux de me voir sauter... n'est-ce pas, monsieur le baron?

LE BARON. Je l'ignore, madame... je ne vous connais que des admirateurs.

LÉOPOLDINE. Savez-vous, baron, que vous êtes avec moi d'une galanterie...

LE BARON. Qui se trouve gênée par le respect que commande votre présence... mais quand vous n'êtes pas là...

LÉOPOLDINE. Vous laissez parler votre cœur, je le crois... (*A part.*) Et il doit dire de jolies choses sur mon compte.

LE BARON. Ah ! madame, si vous aviez pu m'entendre, ici même, tout à l'heure... je faisais votre éloge.

LÉOPOLDINE. Et, sans indiscrétion, peut-on savoir avec qui vous aviez la bonté de vous entretenir de moi?

LE BARON. Avec un jeune officier du second régiment des gardes qui est de passage dans ce bourg.

LÉOPOLDINE, *négligemment.* Il vient prendre, je crois, garnison à la résidence.

LE BARON. Oui: ce qui est même assez étonnant, attendu que le premier régiment n'a pas encore fini son temps de service auprès de son altesse... Je ne sais pas qui a pu inspirer au ministre l'idée de changer l'usage reçu.

LÉOPOLDINE. *à part.* Je le sais, moi.

LE BARON. Au surplus, je ne m'en plains pas... puisque ce hasard m'a procuré l'avantage de vanter vos vertus et votre grâce parfaite à l'un de mes protégés... le jeune capitaine Ernest de Telheim, qui n'a pas l'honneur de vous connaître.

LÉOPOLDINE, *à part.* Ernest est ici ? Oh ! il faut absolument que je lui parle !

LE BARON. Voici le prince qui arrive au pavillon d'été.

LA COMTESSE. Comment faire pour me trouver seule avec Ernest?

SCÈNE V.

LES MÊMES, DOROTHÉE, *sortant de la maison.*

DOROTHÉE. Tiens !.. on chasse par là-bas!... (*S'arrêtant.*) Ah ! que de monde !

LA COMTESSE, *à part.* Mais j'y songe... oui, cet endroit solitaire... (*Haut, à Dorothée.*) Ah ! te voilà, ma petite laitière.

DOROTHÉE. A vos ordres, madame la comtesse.

LÉOPOLDINE. Prépare-moi une jatte de crême et une tranche de ce bon pain bis que j'aime tant *.

DOROTHÉE. C'est facile... justement je viens de traire la noire. Faudra-t-il vous porter ça ?

LÉOPOLDINE. Non, je reviendrai. (*A part.*) Et j'aurai soin de faire prévenir Ernest... (*Haut.*) Baron, allons rejoindre son altesse et lui faire nos adieux.

LE BARON. Voici ma main, madame.

CHOEUR.

AIR : *Le prince Albert s'avance* (les Chanteurs ambulants.)

Le prince nous appelle
A son ordre, avec zèle,
Pour tout sujet fidèle,
C'est plaisir
D'accourir.

Le Baron, Léopoldine et toute la suite sortent.

* Dorothée, Léopoldine, le Baron.

SCÈNE VI.

DOROTHÉE, *puis* TRICK.

DOROTHÉE. Eh bien, elle est joliment friande de not' crême, la comtesse... quitter le prince, la cour, tout le bataclan... rien que pour venir s'en régaler. Ça fait un fier honneur à nos vaches. ..

TRICK, *arrivant tout poudreux, à Dorothée.* La patache est-elle arrivée?

DOROTHÉE, *étonnée.* Comment! c'est vous, cousin Trick!... Tenez, v'là ma joue, embrassez-moi!...

TRICK. La patache est-elle arrivée?

DOROTHÉE. Mais non, elle n'est pas arrivée.

TRICK, *s'asseyant.* Alors, je puis m'asseoir en l'attendant, car je suis éreinté, disloqué.

DOROTHÉE. Ah ça, qu'est-ce que vous venez donc faire chez nous?

TRICK. Je vais vous conter ça ; mais avant, Dorothée, offrez-moi quelque chose, j'ai l'estomac aussi délabré que les jambes.

DOROTHÉE. Tout de suite, cousin. (*Entrant dans la maison.*) V'là mon danseur tout trouvé.

TRICK, *se frottant les jambes.* Ah! dieux! j'ai les jointures dans un état...

DOROTHÉE, *rentrant et lui versant à boire.* Buvez ça, cousin, ça va vous remettre.

TRICK, *après avoir bu.* Ah! ça m'a ratissé le gosier avec agrément... Jamais votre mauvais vin ne m'avait paru si bon.

DOROTHÉE. Maintenant, racontez-moi!...

TRICK M'y voici... (*Parlant et buvant tour à tour.*) Vous connaissez bien Rose... la fille du lieutenant Werner, notre voisin, qui a l'inconvénient d'être manchot des deux jambes.... par suite de... N'importe, ça ne fait rien à l'histoire.

DOROTHÉE. Comment va-t-il ce brave monsieur Werner?

TRICK. Très-bien, très-bien... il va toujours avec des béquilles... Bref, hier au soir, j'entends dire que la petite voisine Rose est prête à partir pour la résidence du prince... à cause... n'importe, ça ne fait encore rien à l'histoire.... Là-dessus, je m'émotionne... vous comprenez, une jeune fille, seule sur les chemins... ça peut avoir des conséquences... Aussitôt je demande à son père et à mon père la permission d'accompagner sa fille... c'est-à-dire la fille de son père, à elle... Vous saisissez bien?

DOROTHÉE. Parfaitement, cousin!

TRICK. Je poursuis. (*Il boit.*) Je donne pour prétexte que je vas la recommander intimement au conducteur de la patache, que je ne connais pas du tout... J'avais mon idée...

DOROTHÉE. Vous vouliez accompagner Rose...

TRICK. Ah! si c'est vous qui me contez mon aventure... je n'ai plus rien à dire... Allez, allez... je vous écoute.

DOROTHÉE. Mais est-ce que je la sais, moi, cette aventure!

TRICK. Alors, taisez-vous; je repoursuis... (*Il boit, et se lève.*) Ladite patache passe à une bonne lieue de chez nous... plus que ça même.... C'est un voyage charmant... quand il ne pleut pas; mais il pleuvait .. c'est égal... Nous arrivons... il n'y avait plus qu'une place dans la voiture, et là quand il y en a pour un, il n'y en a pas pour deux... Rose monte, moi pas... il continuait à pleuvoir... Je me dis: Trick, si Dieu t'a donné de bonnes jambes ce n'est pas pour te croiser les bras, en route, mon ami; et me voilà à suivre la patache... je la suis, je la suis...

DOROTHÉE. Sans vous arrêter.

TRICK. Pardon, je me suis arrêté une fois... N'importe, ça ne fait toujours rien à l'histoire... je sais que j'ai eu tort... mais on n'est pas parfait... Enfin, je rattrappe la patache, et pour ne plus la perdre de vue, je m'accroche au train de derrière... position incommode... mais très-gênante... La nuit se passe... au point du jour, on arrête... je regarde du côté de la portière qui s'ouvre : tout à coup, j'aperçois une jambe de femme qui cherche le marche-pied... Comme il n'y avait pas d'autre jambe de ce sexe dans la patache... je m'élance en criant : Me v'là, mamselle Rose, et je reçois dans mes bras une respectable sexagénaire très-mal conservée... pas la moindre Rose... Dans la nuit, je m'étais trompé de patache, et par-dessus le marché, le conducteur qui avait mal dormi, m'agonit de sottises.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

L' butor m'envoie aux cinq cents diables ;
J' n'y fus pas... ça m'aurait r'tardé ;
J' prends un chemin à travers les sables,
Où le soleil a tant dardé
Qu' j'en suis rôti, quoique inondé.
Vous voyez que dans c't aventure
L' malheur ne m'a guère oublié ;
Mais j'arrive avant la voiture,
J'ai bien fait de venir à pied ;
Je d'vais précéder la voiture,
Du moment que j' venais à pied.

Et maintenant, je vais au devant de la patache.

DOROTHÉE. C'est inutile.... tenez... la voilà qui s'arrête sur la place... Voyez plutôt, Rose en descend.

TRICK C'est vrai... en c' cas, je vais au devant de mamselle Rose.

DOROTHÉE, *le retenant.* A quoi bon... elle vien'...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSE *.

DOROTHÉE, *allant au devant de Rose.* Bonjour, Rose; vous voilà donc par chez nous?

ROSE. Oui, ma chère Dorothée... et bien contente de vous revoir...

Elles s'embrassent.

TRICK. Et dire qu'elle m'embrasserait comme ça, si j'étais femme... Il y a des moments où mon sexe m'est bien désavantageux.

ROSE **. Comment! vous voilà, mon bon Trick.... C'est de la folie de m'avoir accompagnée jusqu'ici... vous devez être mort de lassitude.

TRICK. Mais non, je ne suis pas mort.... (*Exclamant en regardant Rose.*) Ah! grand Dieu!... au contraire!... il n'y a que les jambes d'endommagées, mais c'est au-dessous de moi... Ça ne me regarde pas.

DOROTHÉE. Est-ce que c'est la fête qui vous amène dans notre pays?

ROSE. Non, ma bonne Dorothée, je vais à la résidence en qualité de solliciteuse... c'est un rôle assez pénible, dit-on; mais je n'éprouve que du bonheur à le remplir... Il s'agit de mon père.

TRICK. Oui, on lui a retiré sa pension à ce vieux brave... c'est la plus criante injustice... Mais on a très-bien fait.

ROSE. Qu'osez-vous dire, Trick?

TRICK. Oui, mamselle, j'approuve le gouvernement... c'est une opinion qui n'est pas défendue... comme si je n'avais pas mes raisons pour ça... Suffit, mamselle Rose, je ne les dirai pas... vous n'avez pas besoin de rougir, j'attendrai la fin du voyage pour me déclarer... jusque-là vous ne saurez pas que je vous aime, vous ne saurez pas que je veux vous épouser.

DOROTHÉE. Bah! vous épouser?

ROSE. Oh! nous sommes encore bien loin de là... On ne peut pas prévoir ce qui arrivera.

TRICK. Il arrivera que nous arriverons à la résidence, qu'on nous recevra à la cour.

DOROTHÉE. C'est à la cour que vous allez? Eh bien, alors, il est inutile de vous déranger... elle est ici au grand complet.

TRICK. La cour?... elle serait venue au devant de nous?... C'est bien honnête de sa part.

DOROTHÉE. Et de plus, je vous accorde ma protection.

TRICK, *ironiquement.* Oh! sa protection!

DOROTHÉE *. Oui, monsieur, ma protection... Apprenez que grâce à mon lait, à mes œufs et à mes fromages, j'ai l'honneur d'être très-liée avec une jeune dame qui a beaucoup de crédit à la cour... Elle mène tout le monde... même le prince, à ce qu'on dit.

TRICK. Ah! diable!... et comment donc qu'elle le mène?

DOROTHÉE, *prenant le bout du nez de Trick, et faisant marcher celui-ci.* Comme ça, nigaud.

TRICK. Laissez donc mon nez... C'est inconvenant ce que vous faites là...

ROSE. Eh bien! cette dame?

DOROTHÉE. Elle va venir tout à l'heure prendre une tasse de crême à cette table.

ROSE. Quelle heureuse occasion!... Si je pouvais l'intéresser à mon père!

DOROTHÉE. J'ai beaucoup d'espoir.... la comtesse d'Asfeld est si bonne!... Elle est maintenant au Pavillon de Chasse... là-bas, au bout de l'avenue.

TRICK. Bon, j'y vole... j'entamerai l'affaire.... Un homme, c'est toujours mieux écouté par les femmes.

DOROTHÉE. Moi, pendant ce temps-là, je vais préparer votre petite chambre.

Elle prend le paquet de Rose.

ROSE, *à Trick.* Faites attention à ce que vous allez dire... C'est une grande dame!

TRICK. Soyez sans crainte, on n'est pas tout à fait une bête... on sait la manière de s'en servir... (*A Dorothée.*) Vous dites que le pavillon est là-bas... très-bien.

AIR *de Renaudin de Caen.*

D'ici là je ne fais qu'un saut;
D' mon éloquence et d' mon adresse
J' veux abasourdir la comtesse
Et la prendre en un mot
D'assaut;
J' cours, pour vous la force me r'prend;
Oui, de moi vous serez contente.

Il marche à grands pas.

Tenez, voyez comme j'arpente;
J'enfoncerais le juif errant.

ENSEMBLE.

D'ici là, etc.

ROSE.

Prenez bien garde qu'un seul mot
N'indispose notre comtesse,
Soyez aimable, usez d'adresse,
Et vers moi revenez bientôt.

DOROTHÉE.

Pour ses jambes nouvel assaut;
De courir ainsi qui le presse?
Mon Dieu! s'il va, s'il vient sans cesse,
Il ne pourra danser tantôt.

Trick sort, Dorothée rentre.

* Rose, Dorothée, Trick.

** Dorothée, Rose, Trick.

SCÈNE VIII.

ROSE, *seule.*

Pauvre Trick! comme il m'est dévoué... comme il m'aime .. et je le laisse espérer... mais c'est sa faute? pourquoi ne veut-il pas comprendre qu'il m'est impossible de répondre à son amour. Je vois qu'il faudra bien m'expliquer plus clairement... cependant c'est bien difficile à dire à quelqu'un qu'on estime tant: je ne vous aime pas du tout... Je le connais, il ne voudra pas le croire, à moins de lui avouer que ce cœur que je lui refuse, c'est à un autre que je l'ai donné.. un autre qui n'en sait rien... qui ne le saura jamais... qui ne m'a même jamais vue... J'ai bien fait de me dérober à ses regards. Moi, pauvre fille du peuple, lui, noble, à qui une si brillante existence est promise, que pouvait-il y avoir de commun entre nous?

AIR *de Fleurette.*

Oui, l'aimer c'est une folie,
De mon cœur je dois le bannir;
La raison veut que je l'oublie,
Car j'ai dû passer dans sa vie
Sans y laisser un souvenir.
L'oublier, mais puis-je le croire!
Quand je pense à lui tous les jours?
Cette espérance est illusoire;
L'esprit peut perdre la mémoire,
Mais le cœur se souvient toujours.

SCÈNE IX.

ROSE, TRICK, LÉOPOLDINE.

TRICK, *précédant Léopoldine.* Par ici, madame la comtesse... (*A Rose.*) Je vous disais bien que je l'enlèverais d'assaut.

LÉOPOLDINE, *à part.* Le prince est parti.... et le baron, mon seul ennemi, l'accompagne; me voilà libre, libre pour deux jours!

TRICK, *à Rose.* Voilà votre protectrice, mamselle. (*A Léopoldine.*) Madame, voilà ma protégée *.

LÉOPOLDINE. C'est-à-dire, votre future, mon ami...

ROSE. Quoi! monsieur Trick, vous avez dit?

TRICK, *cherchant à se défendre.* Mais non, mais non. (*A part.*) Elle me compromet, la comtesse... je ne lui dirai plus rien, à celle-là...

LÉOPOLDINE. Ne tremble pas ainsi, mon enfant.

ROSE. Madame, pardonnez à mon trouble... à mon émotion... je suis si reconnaissante de votre bonté.

LÉOPOLDINE. Comment, chère petite! mais je n'ai encore rien fait pour toi.

* Trick, Rose, Léopoldine.

TRICK, *bas, à Rose.* C'est vrai, vous avancez.

ROSE. Oh! si fait... Avoir daigné vous déranger... venir ici pour m'entendre...

LÉOPOLDINE. Ne me remercie pas pour cela. (*A part.*) Je n'aurais pu trouver un meilleur prétexte pour m'éloigner de la cour... (*Haut.*) Ce brave garçon m'a dit, je crois, qu'il s'agissait de votre père.

ROSE. Oui, madame; un pauvre officier qui a longtemps servi l'état avec honneur, avec courage.

TRICK. Même qu'il est criblé de blessures, ce n'est pas pour le flatter, mais il en a partout... sauf votre respect, madame la comtesse, partout.

ROSE. Nous vivions tous les deux d'une pension que lui faisait le prince.

LÉOPOLDINE. Et on la lui a retirée.

ROSE, *s'animant.* Oui, madame, et c'est bien mal ce qu'on a fait là.... je vous assure... il méritait moins que personne cet acte de rigueur... Lui! mon brave père, qui s'est si bien battu!... lui ravir ses quatre cents florins de pension... Ce n'est pas avec un sujet qui a été prodigue de son sang qu'un prince devrait avoir le droit de faire des économies.

TRICK. Qu'est-ce que vous dites... vous attaquez le gouvernement.

ROSE, *confuse.* Ah! c'est vrai... excusez-moi, madame la comtesse... je sollicite pour la première fois... Ce n'est peut-être pas comme ça que l'on demande?

LÉOPOLDINE. Pas tout à fait... qu'importe, ceci ne t'a fait aucun tort auprès de moi... au contraire... j'aime ton ingénuité... j'admire ta franchise... D'ailleurs, ce n'est pas une faveur que tu réclames... c'est un acte de justice... Compte sur moi, mon enfant, je t'appuyerai de tout mon crédit.

TRICK. C'est ça, appuyez, appuyez bien vite, enlevez-nous ça...

ROSE. Oh! madame, on me l'avait bien dit: vous êtes indulgente et secourable... Je ne sais comment vous témoigner ma gratitude... mais croyez-moi... chaque jour, dans mes prières, il est deux noms... celui de mon père, et... un autre... sur lesquels j'appelle la bénédiction du Seigneur... Il y en aura trois, maintenant.

LÉOPOLDINE. Oui, je te le promets.

AIR *de Téniers.*

J'exaucerai tes vœux, ton espérance;
Comptes-y bien, enfant, je l'ai juré;
Mais entre nous de la reconnaissance
En t'obligeant c'est moi qui t'en devrai.
En sa faveur trop souvent un perfide
Surprend nos dons, trésor des malheureux;
Vers le bon droit honneur à qui nous guide:
Nous rendre juste est être généreux

Allons, donne-moi ta pétition.

ROSE. Ma pétition?... mais je n'en ai pas... j'ignorais que cela fût nécessaire.

LÉOPOLDINE. C'est indispensable... Il en faut une pour le ministre.

TRICK. Nous allons vous bâcler ça... là, chez ma cousine Dorothée.

LÉOPOLDINE. Oui, allez mes amis, je vous attendrai ici en prenant une tasse de lait que j'ai demandée, mais qu'on ne se hâte guère de me servir.

TRICK. On vous oublie... est-il possible!... (*Appelant.*) Eh ! Dorothée, cousine Dorothée !

DOROTHÉE* *paraît ; elle tient un pot au lait, une tasse et une miche de pain.* Eh bien... qu'y a-t-il?

TRICK. Qu'est-ce que vous faites, ma chère! vous dormez... servez donc madame la comtesse.

DOROTHÉE. Voilà ! voilà !

Elle verse du lait dans une tasse.

ROSE**. Tout va bien... la comtesse me protége.

DOROTHÉE. Pardine, j'en étais sûre... elle est excellente... comme ma crême.

LÉOPOLDINE. Hâtez-vous, mes amis ; songez que j'attends la pétition.

ROSE. Vous l'aurez tout à l'heure, madame.

TRICK. Je l'écrirai moi-même; par exemple, je ne garantis pas les pâtés.

Dorothée, Rose et Trick rentrent dans la maison.

SCÈNE X.

LÉOPOLDINE, *seule.*

Enfin me voilà seule. La cour est au château, le prince et le baron sont partis, je pourrai voir Ernest sans danger... Oh ! oui, l'instant est venu de lui apprendre toute la vérité... Hélas ! s'il l'eût connue plus tôt, peut-être ne m'aurait-il jamais aimée, et son amour c'était mon bien le plus cher, mon unique espérance ; car lui seul peut m'aider à briser la chaîne qui me pèse et qu'un destin cruel me force de subir... Le voici... O mon Dieu! s'il allait ne pas ajouter foi à mes paroles !

SCÈNE XI.

LÉOPOLDINE, ERNEST.

ERNEST, *entrant, à lui-même.* Que m'a-t-il dit cet homme? on me donne rendez-vous à la maison du garde... (*Apercevant Léopoldine.*) Que vois-je ! mademoiselle de Rheimstal?

LÉOPOLDINE, *à part.* Allons, du courage !.. (*Haut.*) Non, monsieur le capitaine, ce n'est pas mademoiselle de Rheimstal que vous voyez devant vous... je vous ai trompé.

ERNEST. Qu'entends-je ? vous, mademoiselle, que je considérais comme un modèle d'innocence et de candeur, vous m'auriez trompé!

LÉOPOLDINE. Oui, capitaine... lorsque je vous ai vu au château d'Osborn, quand j'ai accepté vos hommages et accueilli votre recherche, je vous ai caché mon véritable nom.

ERNEST. Mais quel était donc le motif?...

LÉOPOLDINE. J'ai craint qu'en me faisant connaître à vous, je ne fusse privée de votre présence, et j'étais heureuse de vous voir.

ERNEST. Comment vous nommez-vous donc, madame ?

LÉOPOLDINE. Je suis la comtesse d'Asfeld.

ERNEST. La favorite du prince !...

LÉOPOLDINE. Vous détournez les yeux... De grâce, avant de me condamner, daignez au moins m'entendre. Cette position que j'occupe à la cour et que je déplore autant que vous, je la dois aux malheurs de ma famille... Mon frère, entraîné dans un complot politique, était condamné... je vins solliciter sa grâce et je l'obtins... mais à quelle condition, mon Dieu. Le prince, épris, disait-il, de mes charmes, m'ordonna de rester à sa cour, et je fus contrainte d'accepter publiquement des hommages que mon cœur repoussait en secret avec indignation.

ERNEST. Mettre un tel prix à sa clémence!

LÉOPOLDINE. Dites, monsieur, devais-je abandonner mon frère ? fallait-il que sa sœur le laissât mourir lorsque sa grâce était entre ses mains? Oh! non, n'est-ce pas? votre cœur, m'a répondu ; pour le sauver, rien ne devait me coûter, pas même le sacrifice de ma réputation !...

ERNEST, Oui, mademoiselle, oui, c'est un devoir que vous avez accompli.

LÉOPOLDINE. Et je vous le jure, Ernest, malgré l'amour du prince, je n'ai rien à me reprocher: je fus toujours digne du nom sans tache que j'ai reçu de mon père!

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Celle qui peut sans en rougir
Sous ce titre de favorite
Persécuter et s'avilir,
Qu'ici votre regard l'évite.
Mais libre d'un honteux lien,
Celle qui près du rang suprême
Contre l'honneur n'accorde rien
Regardez-la, car c'est moi-même.

ERNEST. Oh ! mademoiselle, me pardonnerez-vous d'avoir osé soupçonner la plus vertueuse des femmes?

* Dorothée, Trick, Rose, Léopoldine.
** Trick, Dorothée, Rose, Léopoldine.

LÉOPOLDINE. Oui, si vous m'aimez encore assez pour m'aider à mettre un terme à une position qui me pèse et dont j'ai hâte d'être délivrée.

ERNEST. Parlez, de grâce, que faut-il faire?

LÉOPOLDINE. Il faut élever une barrière insurmontable entre le prince et moi..... il est jaloux, mais j'ai tout lieu de le croire loyal... si je suis encore libre et qu'il découvre notre amour il sera impitoyable pour vous et pour moi... mais qu'un titre sacré nous unisse, j'en réponds, il le respectera.

ERNEST. Je vous comprends, madame, c'est votre main que vous daignez m'offrir... Ah! ma reconnaissance...

Il veut tomber à ses genoux.

LÉOPOLDINE. Que faites-vous, Ernest?... Songez que le mystère seul peut nous sauver... Écoutez-moi, l'absence de son altesse doit durer deux jours, c'en est assez pour qu'à son retour vous soyez mon époux..... (*Bruit de tambour.*) Quel est ce bruit!

ERNEST. C'est le signal du départ... Mon régiment va se mettre en route.

LÉOPOLDINE. Fâcheux contretemps..... j'avais encore tant de choses à vous dire!

ERNEST. Mais je puis demeurer... en donnant un prétexte.

LÉOPOLDINE. Non, votre absence éveillerait peut-être les soupçons... Partez, mon ami; j'aime mieux vous voir demain à la résidence.

ERNEST. Mais où pourrai-je vous rencontrer?

LÉOPOLDINE. Dans le parc du château, près de la grille des Lions.

ERNEST. Je ne l'oublierai pas... à demain..:

LÉOPOLDINE. A demain!...

ENSEMBLE.

AIR: *du Mauvais père.*

Séparons-nous;
Du prince avec prudence
Trompons la surveillance;
Redoutons son courroux, (*bis.*)
Séparons-nous.

Pendant qu'Ernest s'éloigne Rose sort de la maison, elle tient un papier à la main.

SCÈNE XII.

ROSE, LÉOPOLDINE.

ROSE. Ciel!... c'est lui.

LÉOPOLDINE. Lui..... que signifie.... connaîtrais-tu ce jeune officier, mon enfant?

ROSE. Oui, madame, un peu.... à la suite d'un duel où il fut grièvement blessé.... on le transporta dans une ferme où je me trouvais par hasard, et j'eus l'occasion de lui donner quelques soins.

LÉOPOLDINE. C'est bien, chère petite... tu as bon cœur... cette action m'intéresse encore plus à toi.... Voilà ta pétition, n'est-ce pas? donne-la-moi et je te promets de réussir.

ROSE. Ah! que j'ai été bien inspirée en venant ici.... (*A part.*) Il était là!... mais le régiment va partir.... l'avoir vu et le perdre sitôt!

LÉOPOLDINE, *qui a examiné la pétition.* C'est cela.... il est impossible de faire valoir des droits plus légitime que ceux-ci..... (*A Rose.*) Tu peux retourner auprès de ton père, et lui dire d'avoir bon espoir!

ROSE. Vous avez raison, madame la comtesse, je dois aller retrouver mon père. (*A part.*) C'est bien dommage! (*Haut.*) Mais avant de m'éloigner, permettez que je vous renouvelle les témoignages de ma reconnaissance.

LÉOPOLDINE. C'est bien, mon enfant, c'est bien!...

ROSE, *à part en sortant.* O mon Dieu!... le fuir au moment même où j'avais eu le bonheur de le revoir.

SCÈNE XIII.

LÉOPOLDINE, *puis* LE BARON.

LÉOPOLDINE. Maintenant, retournons à la résidence... Oh! que je vais être heureuse!.. quitter la cour et devenir la femme d'Ernest!... Ah! monseigneur, vous avez bien fait d'aller rendre visite à votre auguste mère et d'emmener ce cher baron avec vous....

LE BARON, *accourant.* Madame!...

LÉOPOLDINE, *à part.* Lui!.. (*Haut.*) Vous ici, monsieur! je vous croyais parti avec son altesse.

LE BARON. En effet, je devais accompagner le prince dans son petit voyage, mais il a changé d'idée... je reste... (*Il se frotte les mains.*) Je disais bien que je remonterais sur l'eau.

LÉOPOLDINE, *à part.* C'est étrange.... (*Haut.*) Est-ce donc là ce qui vous rend si joyeux?

LE BARON. Oui, madame, car son altesse en me renvoyant ici vous donne la plus grande preuve d'amour et à moi un témoignage de confiance qui me comble d'ivresse... j'en pleure d'attendrissement!...

LÉOPOLDINE. Que signifie?.... c'est pour moi que vous restez...

LE BARON. Pour vous seule, madame... le prince a bien voulu me charger de l'emploi le plus doux à remplir, il m'a institué votre chevalier d'honneur..... Quelle gloire pour moi!... (*A part.*) Quelle vexation pour elle!

LÉOPOLDINE. Je me félicite du choix de son altesse.... (*A part.*) Mais quel a pu être son but?

LE BARON, *gaiement.* J'ai ordre de vous accompagner partout.... de ne pas vous perdre de vue un instant; vous ne pourrez faire un pas sans me trouver à vos côtés; mes yeux devineront tous vos regards, mes oreilles ne perdront pas une seule de vos paroles.... en un mot, le prince a daigné le dire... je serai votre espion.

LÉOPOLDINE. Je dois l'avouer, personne ne convenait mieux que le baron de Kauffenbrack à cette honorable fonction.

LE BARON, *à part.* Ça a l'air de la contrarier un peu.

LÉOPOLDINE, *à elle-même.* Quel malheur! et Ernest qui doit venir demain au château! comment déjouer la surveillance de cet homme... Entourée d'espions, je ne pourrai faire un pas, dire un mot, sans qu'ils soient interprétés..... mon Dieu, ne trouverai-je donc pas un moyen?

LE BARON. Et tenez, madame, voilà toute la cour qui vient me féliciter, car j'ai été aussi nommé gouverneur du château.

LÉOPOLDINE. Oui, pour être mieux à même de savoir ce qui s'y passe...Votre emploi est complet, à ce que je vois.

LE BARON. C'est vrai, son altesse a fait grandement les choses..... le prince vous aime tant!

LÉOPOLDINE, *à part.* Mais, j'y songe..... cette jeune Rose Werner... oui, c'est cela... elle est simple, naïve; sans s'en douter, elle nous servira d'intermédiaire.... Par elle, je pourrai prévenir Ernest du danger... Pourvu qu'elle ne soit pas encore partie!...

LE BARON, *à part.* Elle paraît bien inquiète, y aurait il quelque intrigue sous jeu? je le saurai bientôt.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DAMES, OFFICIERS, SEIGNEURS, *puis* TRICK, DOROTHÉE ET ROSE.

CHOEUR.

AIR *final des Deux sœurs*, 1er *acte.*

Son altesse enfin rend hommage
Au dévouement, et la faveur
Du baron devient le partage :
Honneur! honneur au gouverneur.

TRICK, *sortant de la maison.*

Rose s'en va, je veux partir.

DOROTHÉE, *désolée, le suivant.*

Moi qui croyais le retenir.

LÉOPOLDINE, *allant à Rose qui entre.* (*A part.*)
La voici. (*Haut.*) Dis-moi sans détour,
Voudrais tu me suivre à la cour?

ROSE, *avec joie.*

Moi, madame, à la résidence!

LÉOPOLDINE.

Là ton père aura des appuis.

ROSE, *à part.*

Le voir encor, quelle espérance!

LÉOPOLDINE.

Tu refuses?

ROSE.

Non, je vous suis.

LÉOPOLDINE.

Tu viens donc à la résidence.

ROSE.

Oui, madame, oui, je vous suis.

TOUS.

Quelle faveur!
C'est un honneur
Bien du bonheur.

TRICK.

Et moi?

DOROTHÉE.

Vous m' restez pour la danse.

LE BARON, *à part.*

C'est singulier!

LÉOPOLDINE, *id.*

Enfin j'ai sous la main
Mon moyen de correspondance.

ROSE.

Que j' vais êtr' heureuse demain!

ENSEMBLE.

Ah! pour moi quel joli voyage!
Mon Dieu! donne à mon pauvre cœur
Assez de force et de courage
Pour supporter tant de bonheur.

LE BARON.

Cette enfant sera du voyage;
Est-ce intérêt, est-ce bon cœur,
Qui fait que la comtesse engage
Et son crédit et sa faveur?

LÉOPOLDINE.

Oui, l'espérance et le courage
Peuvent renaître dans mon cœur;
Et puisque Rose est du voyage
Pour mon amour je n'ai plus peur.

TRICK.

J'aimais bien mieux l'autre voyage,
Où j'ai marché de si bon cœur;
Ça me fatiguait davantage,
Mais ça m' faisait beaucoup moins peur.

DOROTHÉE.

Je sais bien qu' tout bas il enrage,
D' la voir partir, j'en ris d' bon cœur;
Il voudrait être du voyage
Je n' le lâch' plus, j' tiens mon danseur.

CHOEUR.

Cette petite est du voyage;
Elle à la cour, quelle faveur!
Pour une fille du village
Ah! c'est vraiment bien du bonheur.

Tout le monde se dispose à partir, excepté Dorothée qui retient Trick au moment où celui-ci va s'élancer sur les pas de Rose.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un parc : à gauche, au premier plan, l'escalier d'un grand pavillon, à droite, au premier plan, une terrasse avec des touffes d'arbustes. Au fond, l'habitation princière; à gauche et à droite, au troisième plan, des allées de tilleuls et de peupliers; un grand escalier conduit au jardin anglais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, DAMES.

LE BARON. Oui, mesdames, le désir formel de son altesse est que vous m'aidiez dans la mission de surveillance qui m'est confiée auprès de sa favorite.

UNE DAME. Le prince peut compter sur notre dévouement.

LE BARON. J'en étais sûr; vous êtes les amies intimes de la comtesse... Songez que rien n'est indifférent : un mot, un geste, un regard, l'immobilité même, ça peut signifier bien des choses... le prince veut tout savoir.

LA DAME. Comment! il est jaloux à ce point-là?

LE BARON. C'est bien naturel... dans sa position élevée il court plus de danger qu'un autre.

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Loin d'abriter un front, le rang suprême
L'expose encor plus, j'en ai peur;
Le péril croit avec la grandeur même;
Bref, il en est de ce malheur
Comme de l'éclair destructeur :
A peine un roseau doit le craindre;
Mais les chênes sont renversés,
On voit toujours la foudre atteindre
Ceux qui sont le plus haut placés.

Aussi je vous recommande la plus grande activité dans votre indiscrétion à l'égard de madame d'Asfeld... Je déplore que l'étiquette m'arrête au seuil de sa chambre à coucher.. Si j'avais le droit d'inspecter son sommeil! hélas! je ne puis la surveiller que depuis le matin jusqu'au soir... c'est bien peu... mais vous êtes mes auxiliaires... Ah ça, quel a été le premier mot de la comtesse en s'éveillant?

LA DAME. Elle a demandé l'heure.

LE BARON. La question est suspecte... ensuite a-t-elle parlé de son altesse?

LA DAME. Non, monsieur le baron, pas un mot.

LE BARON. Voilà qui est plus significatif.

LA DAME. Puis elle a soupiré deux ou trois fois.

LE BARON. Mettons-en quatre... il faut des chiffres exacts... quatre soupirs et pas un mot du prince; donc ils ne sont pas pour lui... Je vous remercie, mesdames, de ces précieux renseignements, continuez vos observations... Vous, baronne, je vous charge des regards... vous, conseillère, vous avez les gestes, et vous, marquise, les paroles... c'est bien le diable après cela s'il nous échappe quelque chose.

CHOEUR DES DAMES.

AIR : *Travaillez, mesdemoiselles.*

Oui, les mots, les moindres signes,
Vous saurez tout, gouverneur;
Nous voulons nous rendre dignes
De cet emploi si flatteur.

Les Dames sortent.

SCÈNE II.

LE BARON, LE MAJOR HERMANN.

LE BARON. Me voilà sûr de l'intérieur; maintenant occupons-nous du dehors... Ah! justement, voici Hermann.

HERMANN. Monsieur le baron, je me rends à vos ordres.

LE BARON. Eh bien, major, avez-vous appris quelque chose relativement à la comtesse d'Asfeld?

HERMANN. Oui, gouverneur, une chose assez étrange même.

LE BARON. Ah! vraiment, mon cher, voyons... voyons... parlez vite.

HERMANN, *hésitant.* C'est que je ne sais si je dois... cela peut la compromettre.

LE BARON. Tant mieux, major, tant mieux; il faut que le prince sache s'il a bien ou mal placé son affection... la dignité de la couronne l'exige.

HERMANN. Oui, mais aider à perdre une femme... moi, un soldat!

LE BARON. Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur Hermann... si, grâce à nous, la comtesse perd la faveur du maître, je deviens ministre, et le lendemain je vous fais colonel.

HERMANN. Colonel!... diable!.. c'est différent.

AIR *de Turenne.*

Ma remarque était ridicule,
Je me rends sans plus de combat;
Moi, colonel! j'abjure un vain scrupule;
Il s'agit de servir l'état...

LE BARON.

Fort bien; ce mot termine tout débat,
Car entre nous commettre une injustice,
Perdre quelqu'un par un perfide éclat,
Ça s'appelle servir l'état
Quand ça peu nous rendre service.

Eh bien! qu'avez-vous découvert?

HERMANN. Je sais positivement que, si le ministre a rappelé à la résidence le régiment des gardes qui est arrivé hier, c'est d'après les sollicitations de madame d'Asfeld.

LE BARON. Comment! c'est elle qui?. Ah! grand Dieu!.. quel trait de lumière.

HERMANN. Tiendriez-vous le fil de quelque intrigue?

LE BARON. Le fil?... mieux que cela, je tiens l'écheveau tout entier... Il ne s'agit plus que de le démêler... ce régiment n'était-il pas en garnison à Varlitz?

HERMANN. Précisément.

LE BARON. A deux lieues du château d'Osborn?

HERMANN. Où la comtesse a fait un voyage il y a trois mois.

LE BARON, *à lui-même.* Et le jeune Telheim qui me parlait hier de son amour pour une dame qu'il a rencontrée dans ce château.. si c'était?.. je le saurai... et moi qui me désolais de n'avoir que des choses insignifiantes à écrire au prince... voilà de quoi lui mettre la puce à l'oreille.

DOROTHÉE, *en dehors.* Allons, venez cousin Trick?

LE BARON. Du monde... suivez-moi, major, j'aurai à vous charger d'un message pour son altesse. (*A lui-même.*) Garde à vous, madame la comtesse, le combat s'engage... je vais lancer mon premier rapport!

Il sort par la gauche avec Hermann.

SCÈNE III.

TRICK, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *entrant la première par la droite.* Oui, cousin, nous y voilà.. (*S'arrêtant.*) Eh bien, il ne me suit pas.. (*Regardant.*) Bon! v'là le suisse qui lui barre le passage. (*Criant.*) Maislaissez-le donc entrer, je vous dis que Coco est malade... c'est lui qui le remplace.

TRICK, *portant deux boîtes de fer blanc.* Oui, concierge, c'est moi qui remplace Coco, l'âne à mamselle... d'ailleurs je suis son parent... pas à l'âne.. à Dorothée. (*Posant ses boîtes à terre.*) Ouf! m'y v'là dans ce château.

DOROTHÉE. Grâce à ma protection.

TRICK. C'est-à-dire grâce à vos fromages à la crême... Depuis ce matin que je rôde par ici, j'ai eu beau frapper à toutes les portes, carillonner à toutes les grilles et dire à chacun que je suis Trick, le prétendu de ma future, bernique! on m'a traité comme un caniche égaré... Par bonheur je vous rencontre, vous m'ornez de vos deux boîtes, et je passe sans difficulté en qualité d'âne par intérim... c'est agréable... mais c'est humiliant.

DOROTHÉE. Ah! dame, c'est qu'il a ses entrées à la cour, Coco; le suisse le connaît.

TRICK. Et moi aussi il me connaît, puisqu'il m'a flanqué onze fois à la porte... Vous appelez ça un suisse? je dis que c'est un savoyard.. N'importe, me v'là dedans, je vas enfin revoir mamselle Rose.

DOROTHÉE. Rose, encore! vous y tenez donc beaucoup?

TRICK. Et à qui voulez-vous que je tienne.. à vous peut-être?

DOROTHÉE. Pourquoi pas? vous êtes mon cousin... de plus mon cavalier... et quand on a dansé 27 contredanses avec une demoiselle, ça doit émotionner un jeune homme.

TRICK. Ça le rend poussif, v'là tout... Ah! bigre, on ne m'y reprendra plus à être votre danseur... vous consommez trop... un peu plus j'étais fourbu.

DOROTHÉE. Tant mieux donc,. si vous pouviez en avoir des crampes, ça vous forcerait à penser à moi.

TRICK.

AIR : *Ainsi que vous je veux, mademoiselle.*

Penser à vous, ah! ben oui, pas si bête,
Je sais mieux employer mon temps ;
Même auprès d' vous en tête-à-tête,
C'est Ros' que j' vois, c'est elle que j'entends.
Pourtant je serai franc, mamselle,
Quand vous m' parlez c'est un moment bien doux;
Mouvement de joie de Dorothée.
J' m'endors tout d' suite et je rêv' d'elle,
Voilà comment je pense à vous.

DOROTHÉE. Vous n'êtes qu'un sans-cœur.. Allons, donnez-moi mes boîtes... que je porte les fromages, on les attend à l'office.

TRICK, *lui présentant les boîtes.* C'est juste.. voilà. (*Se reprenant.*) Non, au fait, je les garde pour mon usage.

DOROTHÉE. Comment! vous les gardez?

TRICK. Sans doute... si je vous les rendais, je n'aurais plus de prétexte pour vaguer dans le château... il faut que je puisse circuler librement pour retrouver ma future... Avec ça à la main j'ai le droit d'arpenter les corridors, d'ouvrir tous les cabinets... de m'égarer jusque dans la salle du trône... on n'a rien à me dire... j'ai aussi mon rang à la cour : je suis porte-fromage du prince.

DOROTHÉE, *roulant lui reprendre les boîtes.* Je vous dis qu'on les attend.

TRICK. Je m'en fiche!.. je ne m'en sépare pas avant d'avoir rencontré celle que je cherche... quand je devrais les promener pendant huit jours.

DOROTHÉE. Miséricorde! elle serait fraîche ma crême fouettée.

TRICK. Elle serait affaissée, c'est vrai...

mais qu'importe! il faut que je revoie mademoiselle Rose.

DOROTHÉE. Ne vous chagrinez plus, je l'aperçois.

TRICK, *tournant sur lui-même.* Elle!... où? où? où?

DOROTHÉE, *désignant la gauche.* De ce côté... elle vient par ici en cueillant des fleurs.

TRICK. C'est vrai... Ah! Dieu... je tiens mon bonheur!

SCÈNE IV.

TRICK, ROSE, DOROTHÉE.

ROSE, *sans voir Trick et Dorothée, arrangeant un bouquet.*

AIR : *Ce gage de tendresse* (le Maître maçon).

Un dicton du village
Assure que la cour
Est pour fillette sage
Un périlleux séjour.
A l'effroi qu'on nous donne
Folle qui s'abandonne,
Je n'en crois que mon cœur,
Oui, l'adage est menteur ;
On a tort d'avoir peur,
D'avoir peur
Du bonheur,
Oui, l'adage est menteur;
Ici tout est bonheur.

(*Apercevant Trick et Dorothée.*) Vous voilà, mes amis! que je suis contente de vous voir!

TRICK. Vous êtes contente... pourtant vous chantiez et vous ne me saviez pas là.

DOROTHÉE. Pardienne! faut-il pas qu'elle se désole parce que vous lui manquez?

TRICK. Pas de gros mots, Dorothée... je peux vous manquer à vous... et à perpétuité... ça me va... mais à elle jamais.

ROSE. Que c'est gentil de votre part d'être venus me voir si matin!

TRICK. Vous trouvez que c'est matin... il est près de midi... Ah! c'est peut-être parce que je n'ai pas encore déjeuné.

ROSE. Vraiment? pauvre garçon!

TRICK. C'est un vœu que j'ai fait hier au soir... après souper... je me suis dit : Tant que je serai séparé de mamselle Rose, j'ai assez de mon chagrin pour m'alimenter, je ne prendrai que ça.. mais vous v'là, l'appétit me revient... je me sens même des tiraillements d'estomac... Sacrebleu! je rongerais bien quelque chose.

DOROTHÉE, *tirant une croûte de pain de sa poche.* Tenez, malheureux, grignotez ça.

TRICK. Qu'est-ce que c'est que ce comestible?.. on dirait une pétrification.

DOROTHÉE. C'est une croûte de pain... j'en emporte toujours dans mes poches quand j'emmène Coco à la ville.

TRICK. C'est juste... je tiens l'emploi... j'ai droit à la gratification.. (*A part.*) C'est un peu dur... bah! avec du fromage à la crême, ça passera...

Il va prendre furtivement un des fromages dans lequel il trempe son pain à la dérobée.

DOROTHÉE, *à Rose**. Par ainsi, le temps ne vous a pas semblé long au château.

ROSE. Oh! pas du tout; madame la comtesse a toutes sortes de bontés pour moi... et puis c'est une si jolie chose que la cour, chacun vous sourit et semble vous vouloir du bien.. j'y suis très-heureuse.. (*A part.*) Déjà deux fois ce matin j'ai pu l'apercevoir.

DOROTHÉE. Vous devez être fièrement bien logée.

ROSE. Comme une princesse... tout en haut... sur les toits.

TRICK. Avec les pierrots.

ROSE. Une vue charmante... de ma fenêtre je découvre tout ce qui se passe dans la caserne du nouveau régiment.

TRICK. Fi donc!.. vous appelez ça une vue, des soldats qui étrillent des bêtes.

ROSE. Les soldats, oui; mais les officiers...

TRICK. C'est vrai, les officiers n'étrillent que les soldats.

DOROTHÉE. Et parmi les chefs, il y en a d'arrivés d'hier qui sont joliment gentils... un surtout... le capitaine Ernest Telheim.

ROSE, *s'oubliant.* Vous le connaissez?

TRICK, *qui s'était retourné pour manger en secret, s'oubliant aussi.* Hein? qu'est-ce que vous dites?

DOROTHÉE, *à Trick.* Et vous qu'est-ce que vous faites, gourmand?... tremper votre pain dans le fromage d'une altesse**!

TRICK. Ne faites pas attention et parlons de nos affaires... Ah ça, mamselle Rose, il s'agit de la pension de votre père... j'espère que vous avez sollicité ferme! Allons, voyons vivement, nous ne sommes pas ici pour nous amuser... qu'est-ce qu'il y a de fait? avez-vous obtenu? partons-nous?

ROSE. Pas encore. (*A part.*) Dieu merci. (*Haut*). La comtesse est bien disposée pour moi, mais il ne faut rien brusquer.

TRICK. Si, si, j'aime mieux brusquer.. Les grands, voyez-vous, c'est comme le fer... il faut les battre quand ils sont chauds... D'ailleurs votre père attend... et moi donc! car vous m'avez promis qu'une fois la pension obtenue...

ROSE. Nous n'en sommes pas encore là... nous verrons... rien ne presse...

* Rose, Dorothée, Trick.
** Rose, Trick, Dorothée.

DOROTHÉE. Certainement rien ne presse: ne dirait-on pas qu'il y a le feu!

TRICK. Oui, qu'il y a le feu (*se frappant la poitrine*) là dedans... aussi je ne m'endors pas... j'ai déjà vu le ministre de la guerre, qui m'a renvoyé avec les honneurs dus à son rang... c'est égal, que je rencontre la comtesse, et vous allez voir comme ça va marcher avec moi.

ROSE, *à part.* O mon Dieu! mais s'il la presse, elle va tout accorder, et je ne veux pas partir encore.

TRICK. Ah! c'est que je suis un peu tannant moi, quand je m'y mets... elle n'a qu'à bien se tenir votre protectrice qui ne vous protége pas.

AIR : *Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.*

J' vas lui donner du fil à r'tordre;
Faut qu'ell' cèd' de bonn' volonté,
Ou j' m'établis, sans en démordre,
Son cauch'mar à perpétuité.
Je frapp'rai jusqu'à c' qu'on m' réponde;
Pour obtenir on vous l' dira,
Il suffit d'embêter son monde,
Et j' suis en fonds de c' côté-là.

ROSE. Eh bien moi, monsieur Trick, je vous défends de rien demander à ma protectrice avant que je ne lui parle moi-même; cela aurait l'air d'une persécution, d'un complot, vous feriez tout manquer... je ne vous le pardonnerais pas.

TRICK. Soit, parlez-lui, mais tout de suite.. car, je vous en préviens, si elle ne vous donne pas son apostille sur-le-champ, je l'aurai, moi, et avant peu... j'ai pris mes mesures en conséquence.

ROSE, *qui ne l'écoutait pas et regardait à droite, poussant un cri.* Ah! (*à part*) c'est lui! fuyons.

Elle sort par la gauche.

TRICK. Hein! quoi! elle se sauve, elle m'en veut... plus souvent que je la perdrai de vue! (*Courant après elle.*) Rose! mamselle Rose! écoutez-moi.

DOROTHÉE, *restée seule.* Eh bien, qu'est-ce ça veut dire?.. est-ce qu'elle a vu une couleuvre?

Pendant qu'elle regarde autour d'elle, Ernest rentre.

SCÈNE V.

ERNEST, DOROTHÉE

ERNEST, *à lui-même.* Ce doit être ici qu'elle m'a donné rendez-vous... Pardon, ma belle enfant.

DOROTHÉE. Tiens! c'est vous, monsieur le capitaine?.. je suis la petite laitière qui vous a servi hier des œufs et de la crême à votre dernière étape.

ERNEST. Oh! je vous reconnais... Pourriez-vous me dire si c'est bien cette grille qu'on appelle celle des Lions?

DOROTHÉE. Positivement, monsieur le capitaine; on la nomme ainsi à cause de deux chiens de bas-e-cour qui montrent les dents au monde devant la porte.

ERNEST, *à lui-même.* Allons, je ne me suis pas trompé.

DOROTHÉE. Cette partie du parc a encore un autre nom... on l'appelle aussi le jardin de la favorite.. Vot servante! (*A part.*) Voilà comme il m'en faudrait un danseur.

Elle sort à droite.

SCÈNE VI.

ERNEST, *puis* LÉOPOLDINE.

ERNEST. La favorite.... oh! Léopoldine ne portera plus longtemps ce nom qu'elle n'a jamais mérité... Depuis hier chacun ici me parle d'elle, et c'est à qui vantera sa générosité, ses vertus. Heureux Ernest, un brillant mariage va bientôt t'assurer la possession de ce trésor... grâce au ciel, l'absence du prince nous rend libres... elle va venir, elle me l'a promis... nous pourrons sans péril concerter nos projets de départ et de bonheur... oui, la voilà... comme elle a l'air troublé!... comme elle paraît inquiète!

LÉOPOLDINE, *sortant du pavillon. et regardant en arrière.* Non... personne ne m'a suivie.

ERNEST, *allant à elle.* Léopoldine, qu'avez-vous donc?

LÉOPOLDINE. Tenez-vous à distance, mon ami... et parlez bas... je vous en prie.

ERNEST. Vous êtes bien émue, madame.

LÉOPOLDINE. Je tremblais de ne pouvoir venir, et je tremble encore plus d'être venue.

ERNEST. Que dites-vous?.. le prince serait-il de retour?

LÉOPOLDINE. Non, mais qu'importe, si je suis encore plus espionnée que lorsque le prince est ici.

ERNEST. Vous, espionnée! et par qui donc?

LÉOPOLDINE. Par le baron, par mes femmes, par tout le monde... enfin je suis parvenue à tromper leur surveillance; mais bientôt on sera sur mes pas sans doute... je ne puis vous parler ici.

ERNEST. Et cependant il est indispensable de nous entendre.

LÉOPOLDINE. Oui, nous nous reverrons.

ERNEST. Mais comment sans vous compromettre?

LÉOPOLDINE. Attendez.

Elle regarde du côté du pavillon avec inquiétude pour s'assurer si personne ne vient la surprendre.

Léopoldine, Ernest.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TRICK, *paraissant au fond.*

TRICK, *à part.* J'ai vu la comtesse venir par ici... v'là le moment d'avoir son apostille. Oh! elle n'est pas seule.

Il disparaît à droite.

ERNEST*, *à Léopoldine qui redescend en scène.* Eh bien?

LÉOPOLDINE. Je me trompais... on ne vient pas... Ecoutez-moi, Ernest. Le jour, dans ce parc, il m'est impossible de vous parler; je suis environnée d'espions... mais le soir je congédie tout le monde... je suis seule.

Trick reparaît sur la terrasse, à droite, il écoute.

ERNEST. Ainsi, ce soir, je pourrai vous retrouver?...

LÉOPOLDINE, *indiquant la gauche.* Là dans ce pavillon qui communique avec mes appartemens... je vous attendrai à dix heures.

TRICK, *à part.* Tiens, tiens, un rendez-vous.

ERNEST. Oh! j'y serai, madame.

LÉOPOLDINE. J'y songe: peut-être vous sera-t-il impossible d'y venir, car, vous ne le savez pas, tous les jours un détachement de la garnison est envoyé au château de la princesse mère, et si c'est votre compagnie qu'on désigne aujourd'hui pour cette garde d'honneur comme le saurai-je?

ERNEST. Je cours m'en informer et je reviens, si vous n'êtes pas seule, un geste ou un simple regard vous apprendra si je dois partir.

LÉOPOLDINE. Non, c'est sans me voir, sans m'écrire qu'il faudra me répondre.

TRICK, *à part.* Ça sera embarrassant.

ERNEST. Mais comment, alors?

LÉOPOLDINE. A la faveur de cette bague que vous portez... vous la donnerez à une jeune fille que vous trouverez ici tout à l'heure. Ce signal voudra dire que vous restez.

TRICK, *à part.* En v'là une invention!

LÉOPOLDINE. Songez que cette enfant ignore tout, et qu'elle ne doit pas se douter du service qu'elle nous rend.

ERNEST. Fort bien... c'est comme cadeau qu'il faut lui faire accepter la bague. (*A part.*) Elle est jeune... en lui faisant la cour... ça ira tout seul.

LÉOPOLDINE. De mon côté, s'il survenait un obstacle qui m'empêchât de vous recevoir, vous le sauriez.... cette agrafe que vous voyez là, je la donnerais à la même jeune fille... Ainsi ne venez ce soir qu'après vous être bien assuré qu'elle ne porte pas mon agrafe.

ERNEST. C'est convenu.

* Léopoldine, Ernest, Trick.

TRICK, *à part.* Eh bien, on apprend de belles choses à la cour.

LÉOPOLDINE. Maintenant partez.

AIR *des Premières armes de Richelieu.*

Jusqu'au revoir.

ERNEST.

Amour espoir.

LÉOPOLDINE.

Je meurs d'effroi.

ERNEST.

Comptez sur moi.

LÉOPOLDINE.

Soyez prudent.

ERNEST.

J'en fais serment.

LÉOPOLDINE.

N'oubliez rien.

ERNEST.

Tout ira bien.

Il s'éloigne mystérieusement par la droite.

LÉOPOLDINE. Il était temps... voici le baron.

Le Baron entre par le fond à gauche.

SCENE VIII.

LÉOPOLDINE, LE BARON, TRICK.

LE BARON, *à lui-même.* Qu'ai-je appris? pas une de ces dames auprès de la comtesse... (*Regardant vers la droite*) Hein? qu'aperçois-je... un officier qui disparaît sous les arbres... C'est lui... Telheim!... maladroit! je pouvais les surprendre en tête-à-tête!... C'est égal, j'ai bien fait d'envoyer mon rapport au prince.

TRICK, *à part, reparaissant dans le jardin.* Voilà le moment de sortir de ma coquille. (*Apercevant le Baron.*) Ah! un vieux à présent.

Il se cache.

LE BARON. Madame.

LÉOPOLDINE, *avec indifférence.* Ah! c'est vous, baron!

LE BARON. Comment! on vous laisse seule?

LÉOPOLDINE. Cela vous étonne; en effet, vous qui m'entourez si bien, cela doit vous paraître extraordinaire.

LE BARON. D'autant plus qu'il m'avait semblé entendre ici...

LÉOPOLDINE. Quoi donc?

LE BARON. La voix d'un homme, madame.

LÉOPOLDINE, *à part.* Ciel... soupçonnerait-il?

TRICK, *à part.* Ça l'embarrasse... pauvre femme... Oh! quelle occasion pour ma demande!

LE BARON. J'en suis certain... quelqu'un vous parlait.

LÉOPOLDINE, *avec embarras.* Quelqu'un?

TRICK, *se montrant.* C'était moi.

LE BARON. D'où sort-il celui-là?

* Léopoldine, Trick, le Baron.

TRICK. De là, vous le voyez bien.

LÉOPOLDINE, *à part.* Cet homme nous aurait-il entendus?

LE BARON. Et que faisais-tu là, rustre?

TRICK. Je priais madame la comtesse de me signer une lettre de recommandation pour le ministre...

LÉOPOLDINE, *vivement.* Oui, ce jeune homme sollicitait auprès de moi.

LE BARON. Voyons, qui es-tu? de quoi s'agit-il?

TRICK. * Je viens pour... non... c'est-à-dire si fait... mais ce n'est pas pour moi... pourtant dans un sens c'est bien pour moi... car...

LE BARON. Explique-toi mieux.

LÉOPOLDINE. Oui, remettez-vous.

TRICK. Oh! je me remets bien, moi... c'est vous qui ne me remettez pas... je suis Trick, le même Trick d'hier.

LÉOPOLDINE. Ah! oui, le futur de Rose... et c'est pour son père...

TRICK. Positivement, madame. (*A part.*) Elle y vient toute seule.

LE BARON, *à part.* Ils me croient leur dupe... laissons-leur cette illusion.

TRICK. Voyez-vous, elle est timide, Rose... elle n'ose pas vous avouer qu'elle languit loin de moi... je lui manque à cette jeunesse... tandis que si vous vouliez...

LÉOPOLDINE. Soit! nous verrons cela.

TRICK. Vous pouvez voir cela tout de suite... Attendu que je porte sur moi tout ce qu'il faut pour écrire... la plume à mon oreille... l'encrier dans mon gousset et la pétition au fond de mon chapeau... Quant au pupitre, voilà mon dos.

LE BARON, *riant.* Eh! eh! cet animal n'est pas une bête.

LÉOPOLDINE, *prenant la plume et le papier.* Donnez, mon ami. (*A part.*) Rose pourra m'être si utile... il est juste que je fasse quelque chose pour elle.

TRICK. Attendez que je vous approche le secrétaire.

Il tend son dos sur lequel Léopoldine place le papier et écrit.

AIR *de l'Artiste.*

Voyez comm' c'est commode;
Plus d'un solliciteur
Va suivre ma méthode.
En briguant la faveur,
On peut lorsque l'on quête
Les profits, les cadeaux,
Manquer de cœur ou d' tête,
Pourvu qu'on ait bon dos,
Oui, l'on peut manquer d' tête,
Y n' faut qu'avoir bon dos.

* Léopoldine, Trick, le Baron.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSE, *venant du fond à gauche.*

ROSE, *à elle-même en entrant.* Trick m'a échappé... le voici.. je l'aurais parié, il est venu tourmenter la comtesse.

TRICK. Vous v'là, mamselle... pardon si je ne me dérange pas... je suis dans mes fonctions mobilières.

LÉOPOLDINE, *à part.* Rose ici... heureux hasard!

ROSE. Qu'est-ce vous faites là, monsieur?

TRICK. Des affaires superbes.

LÉOPOLDINE, *cessant d'écrire.* C'est fini... Maintenant, Trick, vous n'avez plus qu'à aller trouver le ministre, et, j'en réponds, justice sera rendue au brave Werner.

TRICK. Nous l'entendez, mamselle, nous aurons la pension bientôt.

ROSE, *à part.* Ce sera trop tôt. (*Haut.*) De quoi vous mêlez-vous?

LE BARON. Comment! ça la fâche, cette petite qu'on lui rende service... c'est très-bouffon.

LÉOPOLDINE, *à part.* Maintenant pensons à Ernest. (*Haut à Rose.*) Mon enfant, ton futur va revenir avec de bonnes nouvelles sans doute... attends-le ici... ici même, tu m'entends bien.... ensuite tu viendras m'instruire de sa réponse... Je tiens essentiellement à la savoir au plus vite.

TRICK. C'est ça; vous m'attendrez, n'est-ce pas?

ROSE. Puisque madame la comtesse l'ordonne.

LE BARON, *à part.* Elle s'intéresse beaucoup à cette affaire... ça n'est pas naturel.

LÉOPOLDINE, *au Baron.* Allons rejoindre ces dames.

LE BARON. A vos ordres, comtesse. (*A part.*) Il n'y a pas de danger qu'elle m'attrappe à présent... je me défie de tout.

TRICK. Moi, je cours chez le ministre... il me recevra cette fois... j'ai mon passe-port. A propos, monsieur le baron... si vous voulez aussi me donner votre apostille.

LE BARON. Mon apostille?... Attends.

Il le menace.

TRICK. Non, au fait... j'y renonce.

ENSEMBLE.

LÉOPOLDINE.

AIR *du Domino noir.*

Partons, l'heure s'avance,
A part.
J'ai l'espérance
Qu'ici bientôt Ernest viendra.
Que le ciel nous protége
Contre le piége;

* Trick, Léopoldine, Rose, le Baron.

L'amour nous doit ce bonheur-là.

LE BARON.

Partons, l'heure s'avance,

A part.

J'ai l'espérance
Qu'enfin elle se trahira.
Ici bientôt puissé-je
La prendre au piége !
Le sort me doit ce bonheur-là.

ROSE, *à part.*

Pour moi plus d'espérance;
Quelle souffrance!
Il faut donc m'éloigner déjà;
Que le ciel me protége.
Mon Dieu pourrais-je
Partir quand je sais qu'il est là ?

TRICK.

Mon cœur à l'espérance
S'ouvre d'avance.
Oui, le ministre me verra ;
Il faut qu'il me protége,
Ou je l'assiége,
Et j'en réponds, il s'en lassera.

Léopoldine et le Baron sortent par la gauche, Trick s'éloigne en courant par la droite.

SCÈNE X.

ROSE, *seule.*

Madame d'Asfeld le veut... il faut attendre. Trick réussira, et je n'aurai plus qu'à quitter ce château où je voudrais rester toujours... Rester... à quoi cela m'avancerait-il ?... Je l'ai revu... C'est déjà plus de bonheur que je n'en pouvais espérer... C'est étrange d'aimer ainsi quelqu'un qui ne sait pas même que j'existe... et pourtant il y a des moments où je m'imagine qu'il pense à moi... Oui, malgré les précautions que j'ai prises autrefois pour me dérober à sa vue, il me semble qu'il me reconnaîtrait si je me présentais devant lui.

AIR : *Deux langages* (M. Paul Henrion).

Ainsi qu'un nuage
Glisse dans les cieux,
Je vois mon image
S'offrir à ses yeux,
Cette ombre de femme
Qu'il veut retenir,
Fuis; mais dans son âme
Laisse un souvenir.
Oui, tel est le doux songe
Qu'en moi l'amour prolonge ;
Ce ne doit être qu'un mensonge,
Mais qu'il fait de bien !
Vrai, vrai, bien vrai, non, ma raison n'en croit rien,
Vrai, vrai, bien vrai, non ma raison n'en croit rien,
Non, hélas ! non, ma raison n'en croit rien.
Mais quel bien !
Ah! ah ! que cette erreur fait de bien ! *(bis.)*

Mon Dieu, je ne me trompe pas... là-bas, au bout de l'avenue... C'est lui... il vient de ce côté... faut-il l'éviter?... Oh ! non la comtesse m'a dit de rester là; je dois obéir à ma protectrice.

SCÈNE XI.

ROSE *timidement à l'écart*, ERNEST *entrant par la droite.*

ERNEST, *à lui-même.* Ma compagnie reste au palais... il faut en prévenir la comtesse... suivons les instructions qu'elle m'a données... Mais en fait de jeune fille je n'ai encore rencontré que des grenadiers.

ROSE, *à part.* Il ne regarde seulement pas de ce côté.

ERNEST, *apercevant Rose.* Ah! voici sans doute celle dont on m'a parlé.

ROSE, *à part.* Il m'a vue !

ERNEST. Il s'agit de lui faire accepter cet anneau... ce sera peut-être difficile... enfin essayons.

ROSE, *à part, tremblant de joie.* On dirait qu'il s'approche de moi.

Elle baisse la tête et se détourne.

ERNEST. Mademoiselle. (*A part.*) Que diable vais-je lui dire?

ROSE, *à part.* Il m'a parlé! (*Haut et se retournant vivement.*) Vous m'avez reconnue, monsieur ?

ERNEST. Hein?... moi... certainement... tout de suite... à première vue... (*A part.*) Il paraît que nous nous sommes rencontrés quelque part... si je sais où, par exemple!

ROSE, *à part.* Mon cœur ne m'avait pas trompée. (*Haut.*) Ah ! c'est bien à vous de ne pas m'avoir oubliée !

ERNEST. Vous oublier... est-ce que c'est possible, quand on a eu le bonheur de vous voir... (*A part.*) J'y suis... j'ai dû danser avec elle à quelque fête de village.

ROSE. Vous auriez été bien pardonnable de ne pas vous souvenir de moi... il y a si longtemps... et vous m'avez si peu vue.

ERNEST. Oui... j'en conviens... trop peu, même. (*A part.*) C'est au point que je ne me rappelle pas... N'importe, elle est charmante, cette petite... et moi qui cherchais un moyen d'amener la déclaration... la rencontre me sert à merveille !

ROSE, *à part.* Que se dit-il donc? (*Haut.*) Vous me trouvez bien hardie, peut-être, d'avoir osé espérer que vous vous souviendriez de moi?

ERNEST. Pourquoi donc?... cela devait être... il suffit d'envisager un moment cette physionomie charmante... cet air de candeur et de bonté pour s'en souvenir toujours...

ROSE. Vrai, monsieur Ernest?

ERNEST, *à part.* Elle sait mon nom! c'est

singulier... (*Haut.*) Mais sans doute... vos traits sont gravés dans ma mémoire... et dans mon cœur... croyez-le bien, mademoiselle... ou peut-être madame?

ROSE. Dites mademoiselle... Je resterai toujours Rose Werner... j'y suis bien décidée... je ne me marierai jamais.

ERNEST, *lui prenant la main.* Ah! et depuis quand avez-vous pris cette grande résolution?

ROSE, *très-timidement.* Depuis un jour où je me suis aperçu que je ne pourrais pas aimer mon mari.

ERNEST, *à part.* Je comprends... depuis le jour où nous avons dansé ensemble... (*Haut.*) Comment! ce mari, vous ne l'aimeriez pas... quel qu'il fût?

ROSE, *retirant brusquement sa main.* Vous m'en demandez trop, monsieur Ernest... (*A part.*) O mon Dieu! comme il est questionneur!

ERNEST. Et il y a longtemps, charmante Rose, que vous habitez ce château?

ROSE. Depuis que vous y êtes arrivé.

ERNEST, *à part.* Voyez-vous la sympathie?

ROSE. J'y suis venue pour solliciter en faveur de mon père, vieux soldat. Une dame aussi bonne que belle m'a prise sous sa protection... Vous la connaissez peut-être, c'est madame la comtesse d'Asfeld?...

ERNEST. Si je la connais... mais oui, un peu... (*A part.*) Il est temps de remplir les intentions de Léopoldine... mais j'éprouve presque du remords à tromper cette enfant... pourtant il le faut. (*Haut.*) Savez-vous que c'est un bienheureux hasard pour moi que votre rencontre?

ROSE. Elle ne se renouvellera pas, sans doute; car je vais bientôt partir.

ERNEST. Quoi... vraiment... vous quittez la résidence?

ROSE. C'est mon devoir. (*A part.*) Mais si ça lui fait trop de peine, cependant...

AIR *du Bengali* (Monpou).

Demain, monsieur, je me mets en voyage,
ERNEST.
Si par mes vœux je n'arrête vos pas,
Que cet anneau, Rose, au moins soit le gage
D'un souvenir qui ne s'éteindra pas.
ROSE.
A moi cet anneau! je l'atteste,
Il sera
Toujours là.
ERNEST.
Hélas! vous partez!
ROSE.
Non, je reste
Encore un jour.
ERNEST.
L'amour
Me doit ce jour.
ROSE, *à part.*
Après un tel plaisir
On peut mourir,
ERNEST.
Je ne puis sans rougir
Ainsi mentir,
ENSEMBLE.
ROSE, *à part.*
Après un tel plaisir
On peut mourir.
ERNEST, *à part.*
Je ne puis sans rougir
Ainsi mentir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TRICK.

TRICK, *accourant.* Mamselle Rose! mamselle Rose... Ah! la voilà... tiens! elle n'est pas seule... bon! c'est l'officier de tantôt... Hein? qu'est-ce qu'il fait là?

ROSE, *à part.* Trick!.. il avait bien besoin de venir nous déranger.

ERNEST, *à part.* Il arrive à propos, car la situation commençait à m'embarrasser.

TRICK, *à Rose.* J'en reviens, du ministère... ça va comme sur des roulettes...

ROSE. C'est bon... vous me direz cela quand nous serons seuls.

TRICK, *à part.* Ah! ce petit air... c'est drôle!

ERNEST, *bas à Rose.* Au revoir. (*Haut et saluant.*) Mademoiselle... (*A lui-même.*) Allons, tout a réussi... pauvre petite, si elle se doutait...

Il sort à gauche.

SCÈNE XIII.

TRICK, ROSE.

TRICK. L'officier s'en va... je n'en suis pas fâché... nous pouvons causer à présent.

ROSE. Il m'aime... il me l'a dit... Je n'ai plus rien à demander au ciel.

TRICK. Vous m'écoutez, n'est-ce pas?... très-bien. J'ai réussi... le papa Werner est pensionnaire du gouvernement. Ah! dame, il m'a fallu galoper pour ça... j'y ai risqué mes mollets... mais ça se refera... Eh bien! on dirait que vous ne m'entendez pas...

ROSE, *qui était rêveuse.* Si fait... vous parlez de la pension.

TRICK. Et de mes mollets... j'en ai le brevet dans ma poche... de la pension... Ainsi, nous n'avons plus rien à faire à la cour... la patache va passer... il s'agit de partir.

ROSE, *à part.* Partir! déjà... Oh! ça lui ferait trop de peine... et à moi, donc!

TRICK*. C'est dit, je vas retenir les places, n'est-ce pas?

ROSE. Oui, Trick, vous avez raison; il faut que mon père apprenne au plus tôt cette

* Ernest, Rose, Trick.

heureuse nouvelle... Partez, mon ami, partez à l'instant même.

TRICK. Hein?... Eh bien, et vous?

ROSE. Moi, je retournerai au pays plus tard... Vous direz à mon père que la reconnaissance m'oblige à rester encore quelques jours auprès de ma protectrice.

TRICK. Ah! mais non... ah! mais non... ça ne peut pas marcher comme ça.

ROSE. Il le faudra, pourtant; car vous ne pouvez pas rester ici, et moi je ne veux pas quitter la comtesse d'Asfeld.

TRICK. C'est-à-dire que vous me plantez là... après ce que vous m'avez promis, une fois la pension obtenue...

ROSE. Je ne me suis engagée qu'à m'expliquer franchement avec vous, et je vais tenir ma promesse... Je vous estime, Trick... vous êtes un brave et honnête garçon... Enfin vous méritez de trouver une femme qui vous aime...

TRICK. Je vous comprends, mamselle... et je l'ai trouvée, la femme qui m'aime... c'est pas vous... mais ma cousine Dorothée... voilà la femme qui me conviendrait... Il n'y a qu'une difficulté... c'est que je ne peux pas la souffrir... tandis que vous, Rose...

ROSE. Moi, Trick, je ne veux pas me marier.

TRICK. C'est clair... un refus... parce que vous en aimez un autre, sans doute?

ROSE. Et quand cela serait... faudrait-il demander votre consentement?

TRICK. Non, car si ça me regardait vous ne l'auriez pas... mais vous êtes bien la maîtresse d'aimer qui bon vous semble; du moment que ça n'est pas moi, j'ai le droit de vous trouver mauvais goût... Ah! si ça pouvait être ce jeune officier qui sort d'ici...

ROSE. Eh bien, si c'était lui?

TRICK. En ce cas, je serais bien vengé... car il ne vous aime pas, vu que lui aussi il en aime une autre.

ROSE. Trick, vous calomniez le capitaine... apprenez que je le connais depuis longtemps, que je suis sûre de son cœur... et tout à l'heure, ici...

TRICK. Ah bon! fameux!... j'y suis... la jeune fille en question... c'est vous... eh bien! vous vous y êtes joliment laissé prendre, ma chère!...

ROSE. Expliquez-vous.

TRICK. Il vous a fait la cour, n'est-ce pas? il vous a peut-être donné quelque chose?... justement... cette bague... pauvre innocente que vous êtes!... c'était convenu entre eux... ce n'est pas un cadeau, çà, c'est un signal.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BARON *, *paraissant sur l'escalier du pavillon.*

LE BARON, *à part.* Un signal!... hein?... qui?... comment?...

ROSE. Que voulez-vous dire?

TRICK. Eh bien, oui : cette bague que vous avez là... je vous le répète, c'est un signal entre le capitaine Telheim et la comtesse d'Asfeld.

LE BARON. Quelle découverte!

ROSE. Ce que vous dites est affreux... et pourquoi se feraient-ils des signaux?

TRICK. Tiens, pour se rapprocher... pour se voir sans témoins.

LE BARON, *à part.* Heureusement que je suis là.

TRICK. Vous avez cru tout bonnement qu'à la cour on était bête comme au village... mais on est pétri de ruse, ici, et doublé de tromperie... Il paraît que le prince fait surveiller la favorite; ça la gêne dans ses amours... on ne peut pas écrire, mais on peut correspondre par signes, sans les faire soi-même... pour ça on choisit une jeune fille bien naïve... sans importance... vous, par exemple... on en fait une espèce de télégraphe d'amour.

ROSE. Oh! c'est impossible!..

TRICK. C'est comme ça... Si le jeune homme veut aller voir la grande dame en secret, il trouve à point nommé sur son chemin la susdite jeune fille, et, tout en lui contant des douceurs, des balivernes, il l'engeôle et lui fait accepter n'importe quoi... une bague, par exemple...

ROSE, *très-émue.* Non, je ne veux pas vous croire...

TRICK. Possible... mais v'là l'objet à votre doigt, pourtant... Plus tard, la grande dame vient en flânant, sans avoir l'air... elle prend la main de la jeune fille et dit : Tiens, Jérôme... ou Nicolas, le nom de l'officier, enfin... Nicolas voudrait venir me voir... et à son tour, si elle a une réponse à faire, elle donne un autre bijou à la jeune fille... une épingle, une chaîne, une agrafe... la petite s'en va toute contente, l'officier la rencontre et ce signal veut dire : « Je vous attends. »

ROSE. Vous mentez, monsieur Trick... lui, si loyal... tromper une pauvre fille comme moi... cela n'est pas... cela ne peut pas être... convenez que tout cela n'est qu'une invention de votre part...

TRICK. Moi, je n'ai jamais rien inventé de ma vie... j'en suis incapable... j'ai entendu le compère, là, pas plus tard qu'il y a une heure... ils étaient ensemble... j'en suis sûr... j'espionnais...

* Le Baron, Rose, Trick

LE BARON, *à part.* Noble jeune homme!...

TRICK. Que répondrez-vous à ça?

ROSE. Je répondrai que c'est faux... je suis trop bonne de vous écouter... Je vois votre calcul... vous avez pensé que vous réussiriez auprès de moi en excitant ma jalousie... ne l'espérez pas, monsieur... je hais les méchants et je méprise les menteurs*.

TRICK. C'est bien, mamselle... vous me dites des choses... très-dures... à moi, qui vous avais sacrifié une femme... que je n'aime pas.... mais il me reste quelque chose à faire...

ROSE. Et quoi donc, s'il vous plaît?

TRICK. Je n'en sais rien... il me viendra peut-être une idée... oui, il m'en viendra, et quand je devrais me faire pendre, je vous prouverai que moi, Basile-Nicéphore Trick, je suis un imbécile de vous aimer... très-bien... un sans-cœur de vous le dire... d'accord... mais que je ne suis pas un menteur... adieu!

Il sort par la droite.

ROSE. Eh bien, qu'il s'en aille... il m'a rendue trop malheureuse!

LE BARON. Voici la comtesse et ces dames... nous verrons bien si le rustre a dit vrai.

SCÈNE XV.

ROSE, LE BARON, LÉOPOLDINE, DAMES.

CHOEUR DES DAMES.

AIR : *Sous cet épais feuillage* (la Fiancée).

En ces lieux sous l'ombrage
Qu'il est doux de pouvoir
Aux doux bruits du feuillage
Respirer l'air du soir!

LE BARON, *s'avançant.* Ces dames viennent prendre le frais, à ce que je vois.

LÉOPOLDINE. Monsieur le Baron voit-il là le motif d'un rapport... car vous avez écrit à son altesse... je le sais.

LE BARON, *à part.* Il paraît qu'elle me fait espionner aussi. (*Haut.*) Les devoirs de ma charge m'obligent à donner une foule de petits renseignements au prince...

LÉOPOLDINE. C'est bien, baron... je ne vous demande pas compte de vos messages.

ROSE, *à part.* Je le disais bien... Trick est un menteur... madame d'Asfeld ne me regarde seulement pas.

Les Dames se promènent, le Baron va vers elles comme pour les interroger tour à tour; mais il a sans cesse les yeux sur Léopoldine.

LÉOPOLDINE, *à part.* Mais ce message devait contenir quelque chose de grave contre moi. Sans cela le prince ne serait pas revenu si vite et en secret surtout..... car je ne me suis pas trompée... Cette voiture sans armoiries qui vient d'entrer dans la petite cour, c'est celle de son altesse... Cet homme, couvert d'un manteau, c'est le prince lui-même... et Ernest qui viendra peut-être. (*Apercevant Rose.*) Ah! tu es là... Rose... approche, chère petite.

ROSE. Madame... (*A part, se reculant et cachant sa main.*) Mon Dieu, que me veut-elle?... j'ai peur!

LÉOPOLDINE. Eh bien!... tu t'éloignes de moi.

LE BARON, *qui a suivi le mouvement, à part.* Nous y voilà. (*Haut, allant à Rose.*) Mais avancez donc... petite, quand madame la comtesse vous fait l'honneur...

LÉOPOLDINE. Est-ce que je t'effraye?

ROSE. Oh! non pas.

LE BARON. Non?..... je dis que si, moi. (*Prenant la main de Rose.*) Voyez plutôt, madame, comme sa main tremble.

Il met la main de Rose dans celle de la Comtesse.

LÉOPOLDINE. En effet..... qu'as-tu donc! (*A part, après avoir regardé la bague.*) Sa bague! il doit venir.

LE BARON*, *à part.* Bon!... elle a vu le signal.

ROSE. Moi?..... je n'ai rien, madame, je vous assure. (*A part.*) Non... Trick ne me trompait pas.

LÉOPOLDINE, *à elle-même.* S'il se montre, il est perdu.

LE BARON, *à part.* Elle accepte le rendez-vous.

LÉOPOLDINE, *détachant son agrafe, à Rose.* Il ne faut pas être craintive ainsi, mon enfant.

LE BARON, *qui a vu tomber l'agrafe.* Prenez garde, madame, vous perdez votre agrafe.

ROSE, *à part.* Son agrafe! c'est la réponse!

LÉOPOLDINE. Vous croyez... c'est vrai, je ne l'ai plus... je suis d'une maladresse aujourd'hui!

LE BARON, *à Rose.* Ramassez, petite, ramassez donc.

ROSE, *hésitant.* Moi?

LE BARON. Ne faut-il pas que ce soit madame la comtesse... Allons, dépêchez-vous.

ROSE. C'est juste... (*Rendant l'agrafe à la Comtesse après l'avoir ramassée.*) La voici, madame.

LÉOPOLDINE. Je ne la reprendrai pas.

LE BARON, *à part.* Je m'y attendais bien.

LÉOPOLDINE. Tout ce qui tombe de la main des riches est bien placé dans celle du

* Le Baron, Trick, Rose.

* Le Baron, Rose, Léopoldine, les Dames au fond.

pauvre. Garde ceci, mon enfant..... ce sera ton présent de noces !

ROSE, *à part.* Il est donc vrai.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Haut.

Vous refuser coûte à mon âme;
Mais je me suis fait une loi
De n'accepter jamais, madame,
Un présent trop riche pour moi.
Que votre bonté me pardonne,
Mais ce bijou qu'on me voit éloigner
Est trop beau pour qu'on me le donne

A part.

Et je ne veux pas le ga r,
Non, je ne veux pas le gagner.

LÉOPOLDINE. Tu refuses?

LE BARON. Ça ne m'étonne pas... c'est si paysan...les gens de la campagne... Apprenez, petite, qu'à la cour on ne refuse jamais rien.

LÉOPOLDINE. D'ailleurs, tu n'as pas ce droit-là avec moi..... la protectrice de ton père... J'entends que tu portes cette agrafe dès à présent... je veux te l'attacher moi-même. (*La lui attachant*) Elle te sied à ravir... Rose, si tu m'aimes, tu ne la quitteras pas de la soirée. (*Aux Dames de sa suite.*) Mesdames, la nuit approche, il est temps de rentrer. (*A part.*) Ernest la verra; il est sauvé !

LE BARON, *à part.* Maintenant, je les tiens tous deux dans mes filets.

Le Baron offre sa main à Léopoldine.

REPRISE DU CHOEUR.

En ces lieux sous l'ombrage,
Il est doux de pouvoir
Aux doux bruits du feuillage
Respirer l'air du soir.

Léopoldine, le Baron et les Dames sortent par la gauche.

SCÈNE XVI.

ROSE, *puis* ERNEST.

ROSE, *un moment seule.* Ainsi, je n'en peux pas douter, ils s'entendaient tous les deux pour abuser de ma candeur.... Lui que j'aimais tant, me mépriser assez pour faire de moi l'intrument d'une intrigue... Oh ! je veux le faire rougir de sa perfidie..... je veux qu'il sache que mon aveuglement a cessé et que je ne suis plus sa dupe. (*Regardant vers la droite.*) On vient... c'est lui... il me cherche... mais avant je veux faire manquer son rendez-vous avec la comtesse. (*Détachant son agrafe.*) Du moins, ce soir il ne se verront pas.

ERNEST, *entrant, à lui-même.* L'heure approche..... mais d'abord, assurons-nous du signal..... (*Haut.*) C'est vous, Rose ?

ROSE. Oui... je vous attendais.

ERNEST, *à part.* Pas d'agrafe ! La comtesse sera libre. (*Haut.*) Vous m'attendiez... mais c'est un aveu bien doux que celui-là, charmante Rose.

ROSE. Je me suis dit, après le don de cette bague, monsieur Ernest ne s'en tiendra pas là sans doute... une circonstance imprévue peut arriver, et il faut que je me trouve sur son passage..... s'il a un autre cadeau à me faire accepter... c'est-à-dire un signal à donner à la comtesse.

ERNEST. Quoi ! Rose, vous savez ?

ROSE. Je sais que tantôt je vous ai parlé avec l'ingénuité d'un cœur qui n'a jamais déguisé sa pensée; vous, pour tromper ma confiance, vous avez invoqué un souvenir qui faisait toute ma joie et que nul autre plus que vous ne devait respecter; voilà ce que je sais, monsieur.

ERNEST. Je reconnais mes torts, mademoiselle, et je n'ai pas attendu ce moment pour m'avouer coupable à moi-même; mais il y a dans vos reproches quelque chose dont ma raison ne se rend pas compte; ma conduite envers vous aurait-elle été plus blâmable encore que je ne le pensais?

ROSE. Et n'est-ce pas assez que de m'avoir dit à moi, que vous connaissiez bien, ces mensonges que vous deviez adresser à la première venue? Quand vous avez su que j'étais Rose Werner, ne deviez-vous pas détourner les yeux et aller chercher ailleurs une autre complice de vos amours... une autre qui ne vous eût pas vu souffrir... une autre qui ne vous eût pas assisté quand le sort des armes vous laissa sur le terrain, mourant et abandonné !

ERNEST. Qu'ai-je entendu... quoi! Rose... c'était vous ?

ROSE. Vous le saviez bien... puisque vous m'avez reconnue.

ERNEST. Eh bien ! non... je vous ai trompée..... Rose, je vous le jure sur l'honneur maintenant... je vous ai vue aujourd'hui pour la première fois.

ROSE. Ah ! vous êtes moins coupable alors.

ERNEST. Si je l'avais su... mais je serais tombé à vos pieds en témoignage de reconnaissance, comme j'y tombe maintenant pour vous demander pardon.

ROSE. Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, monsieur; je ne vous en veux même pas; mais sans le savoir vous avez fait le malheur de ma vie! Adieu !

Elle sort par la gauche.

SCÈNE XVII.

La nuit vient progressivement pendant cette scène ; à la fin, il fait nuit complète.

ERNEST, *seul.*

C'était elle ! elle... l'ange de mon salut ! le

rêve de mon cœur... Oh ! oui, mes remords me le disaient bien que j'étais ingrat, que j'étais coupable... et celle que j'adorais..... comme on adore la divinité... sans la voir... elle m'aimait !... pauvre enfant !... Je réparerai mes torts... Léopoldine m'attend .... j'irai la trouver... c'est aussi un noble cœur que celui là..... je lui révélerai tout... elle comprendra que l'honneur, la reconnaissance me font un devoir de renoncer au sort brillant qu'elle me destinait... enfin elle saura que c'est Rose que je dois aimer, Rose seule que j'aime.

AIR *du Gondolier.*

A ses genoux je veux lui dire ;
Pour calmer mes tourments
Rendez-moi mes serments,
En vous trop de fierté respire
Pour vouloir d'un époux
Qui n'est pas tout à vous.
Partout une image fidèle
Hélas! occuperait mon cœur !
Un prince au trône vous appelle.
Gardez la gloire et la grandeur,
Et moi que je sois aimé d'elle!
En elle est mon honneur,
Mon devoir, mon bonheur.

On entend la ritournelle d'une marche.

Quel est ce bruit... ah ! c'est la garde qui passe... ne compromettons pas la comtesse.

Il se tient à l'écart derrière un arbre.

SCÈNE XVIII.

ERNEST, UNE PATROUILLE.

Pendant que la patrouille traverse le théâtre de droite à gauche, Ernest le traverse dans la direction contraire en marchant avec précaution. — Le rideau baisse.

ACTE TROISIEME.

Un salon ouvrant au fond sur une terrasse ; une fenêtre, au premier plan à droite ; au deuxième plan, portes latérales. Le salon a trois ouvertures au fond ; celle du milieu est libre ; à chacune des deux autres, il y a un grand vase d'ornement sur piedestal.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, il n'y a personne en scène, on entend éternuer deux fois dans le vase qui est placé à droite du spectateur ; puis on voit paraître la tête de Trick au-dessus de l'ouverture de ce vase.

TRICK, *éternuant.*

Atchi!... Dieu me bénisse!... Ah ça! je m'enrhume là-dedans... (*Il sort du vase et descend en scène.*) C'est égal, j'ai eu une fière idée de ne pas sortir du parc et de me fourrer dans ce vase pour guetter l'arrivée du capitaine... Il ne peut m'échapper... De ce côté la terrasse du château... par ici l'appartement de la comtesse... je vois tout, je domine tout dans ma position de végétal... Ah ! on dit que je mens, que j'invente... nous verrons... Dès que le bel officier paraîtra, j'appelle mamselle Rose, j'appelle tout le monde... et je prouve que je ne suis ni un fourbe ni un calomniateur.

AIR *du Calife de Bagdad.*

Après la plus dur' des épreuves,
Dans la rivière j' voulais m' périr ;
Mais je me suis dit, ayons des preuves,
On a toujours le temps d' mourir.
J' l'aurai c'te preuve, et voilà comme
Tenant à mon nom d'honnête homme,
Je m' fais espion, même délateur:
Il faut bien sauver son honneur.

J'entends du bruit... on vient poser les sentinelles sur la terrasse... Et vite, rentrons dans mon domicile.

Il rentre dans le vase.

SCÈNE II.

TRICK *caché*, HERMANN, SOLDATS, *puis* LE BARON.

Des soldats passent dans le fond allant de gauche à droite; quand ils sont arrivés devant la porte du milieu, une sentinelle qui a paru du côté opposé est relevée et remplacée, tandis qu'elle donne bas la consigne au soldat qui va prendre la faction. Hermann paraît venant du fond et s'arrête devant la porte du salon.

HERMANN. Sentinelles, je vous recommande la plus active surveillance et la plus grande sévérité... Votre consigne est inexorable... tout individu étranger au château doit être saisi.

TRICK, *à part, montrant sa tête.* Diable!

HERMANN. S'il tente de s'échapper... feu sur lui.

TRICK, *de même.* Miséricorde!.. où me suis-je fourré!

Il disparaît.

HERMANN. Caporal, continuez à poser vos factionnaires.

LE BARON, *entrant par la gauche.* Des factionnaires?... oui, qu'on en pose partout... que le parc en soit émaillé, c'est l'ordre de son altesse... Allez !

Les soldats continuent à traverser le théâtre, la sentinelle qu'on vient de poser se promène un moment sur la terrasse ; puis elle disparaît.

SCÈNE III.

HERMANN, LE BARON.

HERMANN. Vous sortez de chez le prince, monsieur le baron ?

LE BARON. A l'instant, major ; et vous me voyez bouleversé, abasourdi... je ne comprends plus rien à la politique de son altesse.

HERMANN. Que s'est-il donc passé ?

LE BARON. Une chose incroyable... Vous savez que le prince est revenu incognito, ce

qui ne m'a pas étonné après mon rapport... sa jalousie devait être piquée au vif. Je me disais il veut surprendre la favorite... bon, cela m'arrange... Eh bien! pas du tout... à peine au château, il annonce officiellement son retour... maladresse qui peut empêcher son rival de tomber dans le piége.

HERMANN. C'est juste.

LE BARON. Bien plus, il m'envoie auprès de madame d'Asfeld... devinez le but de mon message.

HERMANN. Vous allez lui porter une lettre de reproches?

LE BARON. Ah bien oui!... je vais annoncer à la comtesse que le prince l'invite à souper ce soir... et il m'ordonne d'être excessivement aimable. Que dites-vous de cette lubie?

HERMANN. Peut-être n'est-ce qu'une épreuve?... il veut savoir comment elle soutiendra sa présence

LE BARON. Que le ciel vous entende... Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il est plus amoureux que jamais... Si madame d'Asfeld parvient à se justifier, notre position est affreuse... il y va de l'exil... de plus encore, peut-être, pour nous qui auront essayé de la perdre...

HERMANN. Vous me faites frémir.

LE BARON. Nous n'avons qu'un seul moyen d'échapper au péril qui nous menace... c'est de surprendre le capitaine chez la favorite... Tenez vous donc sur vos gardes pour vous saisir de l'intrus dès qu'il paraîtra... Mais s'il allait ne pas venir...

HERMANN, *prêtant l'oreille.* Écoutez, monsieur le baron... on marche de ce côté.

LE BARON, *remontant vers le fond.* En effet... voici quelqu'un... si c'était... Hélas! non, ce n'est que cette petite Rose... la protégée de la comtesse.

ROSE, *entrant étourdiment.* Quelle surprise! quel bonheur!... (*Elle s'arrête.*) Du monde! pardon, messieurs...

LE BARON, *à Hermann.* Continuez votre ronde, major Hermann... moi, je vais... (*Se ravisant.*) Mais j'y pense... cette petite sert, sans le savoir, de télégraphe aux deux amants; viendrait-elle ici pour un nouveau signal?... avant tout, je dois m'en assurer.

Hermann sort.

SCÈNE IV.

LE BARON, ROSE.

ROSE, *à part, s'apercevant que le baron l'examine.* Comme il me regarde!

LE BARON, *s'approchant de Rose.* Vous êtes entrée ici avec bien de l'empressement, mademoiselle; d'où veniez-vous? où alliez-vous?

ROSE. Moi, monsieur le baron, je sors de ma chambre, et j'allais chez la comtesse.

LE BARON, *l'examinant toujours avec défiance.* Et, chemin faisant, vous n'avez rencontré personne?

ROSE. Si fait... beaucoup de factionnaires qui ont l'air d'observer et semblent craindre d'être vus.

LE BARON, *sévèrement.* C'est leur consigne. Mais quelqu'un ne vous a-t-il pas remis...

ROSE. Quoi donc, monsieur le baron?

LE BARON. Est-ce que je le sais? Voyons, que vous a-t-on donné?...

ROSE. Rien du tout, je vous l'assure.

LE BARON*, *tournant autour d'elle en inspectant son costume.* C'est vrai... je ne vois rien de suspect (*Lui prenant tout à coup le menton.*) Eh mais...

ROSE. Eh bien! que faites-vous?... que me voulez-vous donc?

LE BARON. Quel est ce ruban? répondez!

ROSE. C'est la bride de mon bonnet.

LE BARON. Était-elle bien de cette couleur-là tantôt?

ROSE. Sans doute... je ne l'ai pas fait teindre.

LE BARON. Sans la faire teindre, on peut en changer, petite sotte. (*A lui-même.*) Je crois qu'il n'y a pas eu de contre-ordre... le prince attend.. Allons remplir ma mission; il faut être aimable... comme c'est gracieux!

Il entre à droite chez la Comtesse.

SCÈNE V.

ROSE, *seule.*

Qu'a-t-il donc à m'examiner, à me questionner ainsi?... Qu'importe? rien ne peut m'inquiéter à présent... je suis si heureuse! oh! oui, bien heureuse!... car monsieur Ernest m'aime, j'en suis sûre... il n'a jamais aimé véritablement que moi... Cette lettre qu'il a eu l'adresse de me faire parvenir ce soir m'a tout expliqué... Pauvre jeune homme! comme il s'accuse... comme il est repentant... et que le joie pour mon cœur!... D'abord, grâce au soin que j'ai pris de lui cacher le signal, il ne reverra pas madame d'Asfeld... et puis, il m'offre sa main... Relisons ma lettre, mon trésor!...

Elle ouvre la lettre et se dispose à lire.

SCÈNE VI.

TRICK, ROSE.

TRICK, *sortant la tête du vase* On n'entend rien, ce vase est sourd comme un pot.

ROSE. Quel est ce bruit? (*Se retournant.*) Que vois-je?... c'est vous, Trick?

Elle serre vivement la lettre dans son corset.

* Rose, le Baron.

TRICK. Silence... vous êtes seule?

ROSE. Oui, seule. Mais...

TRICK. Chut! (*Après avoir regardé à droite et à gauche.*) Bon! la sentinelle a tourné le dos... au petit bonheur! je me transvase.

ROSE. Et que faisiez-vous là, monsieur?

TRICK. Je guette l'arrivée du capitaine... afin de vous prouver que je ne mentais pas quand je vous ai annoncé son rendez-vous.

ROSE, *riant.* Comment! c'est pour cela que vous vous êtes caché là-dedans?

TRICK. Et j'y ai peu d'agrément... depuis que j'y végète... je sentais le besoin d'être en pleine terre. Dans le métier des fleurs, tout n'est pas rose, Rose... Il y a surtout les oiseaux qui se conduisent d'une manière très-inconvenante avec les arbustes... Dieu! que les pierrots sont mal élevés!

ROSE. Mais vous perdez votre temps, monsieur Trick... plus que jamais, j'en suis certaine, monsieur de Telheim n'aime pas la comtesse, et il ne viendra pas ici.

TRICK. Comme ça, vous m'accusez toujours d'être un calomniateur?

ROSE. Vous... oh! bien au contraire... je vous demande même pardon de vous avoir soupçonné.

TRICK. A la bonne heure... Ainsi, vous croyez...

ROSE, *l'interrompant.* Je crois que le capitaine n'aime que moi, et qu'il n'aura pas de rendez-vous avec madame d'Asfeld.

TRICK. En voilà une obstination... Et moi, je vous soutiens... non au fait, je ne soutiens rien... puisque c'est inutile... seulement, convenons d'une chose, si je vous les montre tous deux ensemble, ici même, ce soir...

ROSE. En ce cas-là, je m'engage à tout ce que vous voudrez.

TRICK. Bah! même à me laisser vous faire la cour?

ROSE. Bien plus, je promets de vous épouser.

TRICK. Vraiment, mamsel'e Rose?

ROSE. Oui; mais si le rendez-vous n'a pas lieu, vous vous engagez, de votre côté, à ne plus me parler de votre amour.

TRICK. Oh! ça, parole d'honneur... je ne vous en dirai plus un mot.

ROSE.

Air *de Michel et Christine* (chansonnette).

S'il vient, j' vous l'assure,
Je vous appartiens,

TRICK, *à part.*

Ah! ah! ah! ah! quel bonheur! je la tiens.

Haut.

S'il n' vient pas, j' vous l'jure,
Je m' tais sans retour.

ROSE, *à part.*

Ah! ah! ah! ah! je n' crains plus son amour,
Par ce moyen, j'en suis certaine,
Je me débarrasse de lui.

TRICK, *à part.*

Elle est à moi! le capitaine
Ce soir du parc n'est pas sorti.

ROSE, *haut.*

Vous l' permettez, ça s'en fait.

TRICK, *haut.*

J'en fais serment, j' s'rai vot' mari.

ENSEMBLE.

ROSE.

Ah! ah! ah! le joli serment!
Je perds cet amant,
Vraiment c'est charmant.

TRICK.

Ah! ah! ah! le joli serment!
Me v'là son amant
Vraiment c'est charmant
Ah! ah! ah! le joli serment!

ROSE. Mais on sort de chez la comtesse... c'est le baron, sans doute...

TRICK. Je cours me recacher.

ROSE. Dans le vase.

TRICK. Ma foi, non... j'y suis trop gêné... Je trouverai une autre cachette.

ROSE. C'est bien inutile.

TRICK. Rose, je ne vous dis que ça, vous serez madame Trick.

Il sort par le fond et disparaît.

SCÈNE VII.

ROSE, LÉOPOLDINE, LE BARON.

LE BARON. Ainsi, madame la comtesse, vous acceptez l'invitation?

LÉOPOLDINE. Avec autant de reconnaissance que vous avez de plaisir à me l'annoncer.

LE BARON. Cependant, si vous voyez quelque empêchement, quelque obstacle... j'en ferais part à mon prince, qui vous laisserait parfaitement libre.

LÉOPOLDINE. Mais non, et au contraire, je vous charge, baron, de dire à son altesse combien je suis sensible à son aimable attention.

LE BARON, *à part.* Cette femme-là a un aplomb qui me terrifie, moi, un vieux diplomate... Elle est bien tranquille... y aurait-il eu contre ordre?... (*Haut.*) Ainsi, je vais avoir l'honneur de vous conduire à l'instant auprès de mon souverain.

LÉOPOLDINE. Un moment; ma toilette réclame encore quelques soins. (*A Rose.*) Rose, c'est toi que cela regarde, mon enfant.

Elle s'assied devant une toilette*.

ROSE. Je suis à vos ordres, madame... (*A part.*) Maintenant, que je me sais aimée d'Ernest... je ne puis soutenir la vue de ma bienfaitrice.

LE BARON. Alors, madame, je vais porter votre réponse au prince.

* Rose, le Baron, Léopoldine.

LÉOPOLDINE. Oui, et dites-lui de ma part qu'il ne pouvait choisir un messager plus aimable que vous... Vrai, baron, vous avez été admirable (*à part*) de perfidie.

LE BARON. Madame, vous me comblez... (*A part.*) Ah! elle veut rester avec la petite... c'est sans doute pour la charger d'un nouveau signal... je le lui défends bien, après la consigne que j'ai donnée... On peut entrer ici tant que l'on voudra, mais non pas en sortir.

Il s'incline et sort par la gauche.

SCÈNE VIII.

LÉOPOLDINE, ROSE.

LÉOPOLDINE, *à elle-même.* Je ne m'y trompe pas... ceci cache un piége... mais je n'ai point à le redouter pour celui que j'aime... Rose, sans la savoir, a dû l'avertir... (*Haut.*) Approche, chère enfant.

ROSE. Me voici, madame. (*A part.*) Non, je ne dois pas rester ici plus longtemps; mais comment la quitter sans lui avouer...

LÉOPOLDINE. Donne-moi ces fleurs. (*Elle attache à sa ceinture les fleurs que Rose vient de lui donner.*) Dis-moi, Rose, ce soir, dans le parc, tu as rencontré quelqu'un, je crois?

ROSE, *avec émotion.* Oui, madame.

LÉOPOLDINE. Un officier... celui que tu as secouru autrefois, peut-être.

ROSE, *plus troublée.* Il est vrai. (*A part.*) Elle me parle de lui... je vais me trahir.

LÉOPOLDINE, *qui l'a observée.* Eh bien, qu'as-tu donc?... tu parais inquiète... tremblante... tu sembles avoir quelque chose à me dire et n'oser me parler?

ROSE. En effet... je voudrais... mais je ne sais comment vous dire...

LÉOPOLDINE. Explique-toi sans crainte... demande, Rose... demande-moi tout ce que tu voudras... Si c'est un nouveau bienfait que tu réclames... quel qu'il soit, je te l'accorde.

ROSE. Oh! non... plus de bienfaits... je ne suis déjà que trop votre obligée.

LÉOPOLDINE, *se levant.* Toi, mon obligée? Tu te trompes, chère petite... c'est moi qui te dois de la reconnaissance... Je te puis dire cela, à toi... tu ne me trahiras pas.

ROSE, *à part.* Si elle savait!

LÉOPOLDINE. Oui, grâce à ton secours, quelqu'un qui m'est cher... quelqu'un de qui les jours étaient en danger n'a plus rien à craindre maintenant... tu l'as sauvé.

ROSE, *à part.* Je ne la comprends pas... (*Haut.*) Moi... je l'ai sauvé?... et comment cela, madame?

LÉOPOLDINE. Je puis t'en faire l'aveu... Il s'agit d'Ernest Telheim... ce n'est pas par hasard que tu l'as retrouvé aujourd'hui à la résidence... c'est moi qui t'avais envoyée vers lui, et pour la seconde fois, Rose, il te doit la vie.

ROSE. Mais, qu'ai-je donc fait pour cela? de grâce, achevez.

LÉOPOLDINE. Il devait venir ici... Mais le prince est revenu... le prince, dont l'amour pour moi peut s'élever jusqu'à m'offrir un trône, est jaloux, impitoyable... Si Ernest se fût montré chez moi, il était perdu.

ROSE, *avec explosion.* Oh! madame, que j'ai été bien inspirée.... j'ai fait manquer votre rendez-vous!... (*Se reprenant.*) Mais comment avez-vous appris qu'il ne doit pas venir?

LÉOPOLDINE. C'est moi-même qui l'ai averti du péril, en t'envoyant à sa rencontre avec mon agrafe.

ROSE, *à part.* Mon Dieu! me serais-je abusée? (*Haut.*) Vous dites que cette agrafe...

LÉOPOLDINE. Tu m'avais promis de la porter, et il lui suffisait de la voir à ta ceinture pour qu'il ne vînt pas.

ROSE. Qu'entends-je?... et si je ne l'avais pas eue?

LÉOPOLDINE. Il serait venu, alors.

ROSE, *tombant à genoux.* Ah! pardonnez-moi... je l'ai perdu!

LÉOPOLDINE. Toi?

ROSE. Oui, car lorsqu'il a paru devant moi, je n'avais plus votre agrafe.

LÉOPOLDINE. Malheureuse enfant... qu'as-tu fait?

ROSE. Je croyais l'empêcher de venir.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Ah! quel remords vient de briser mon cœur,
D'effroi, d'horreur, je suis toute saisie,
La jalousie aura fait mon malheur.

LÉOPOLDINE.

Qu'ai-je entendu? la jalousie!

ROSE.

Fatale erreur! je l'entraîne au trépas
Quand je voudrais pour lui mourir moi-même.

LÉOPOLDINE, *à part.*

Je crains de la comprendre, hélas!
Haut.
Mourir!... pourquoi?

ROSE.

Ne devinez vous pas,
Pourquoi, mon Dieu, c'est que je l'aime,
Vous devez bien voir que je l'aime.

LÉOPOLDINE. Vous l'aimez, Rose... vous que je traitais comme une amie, vous étiez ma rivale... Mais lui, vous aimerait-il donc?

ROSE, *essayant de cacher vivement avec sa main la lettre qu'elle a serrée dans son corsage.* Ah! madame, ne me demandez rien.

LÉOPOLDINE. Quelle est cette lettre que vous cachez là... de lui, peut-être?

ROSE. Madame... je vous en supplie...

LÉOPOLDINE. Donnez-la-moi... Je le veux.

ROSE. Oh! non, jamais...

LÉOPOLDINE, *la lui prenant.* Je le veux,

vous dis-je... (*Après avoir parcouru la lettre des yeux.*) Oui, plus de doute... il l'aime... il n'a jamais aimé qu'elle... Ainsi, je suis trahie, sacrifiée par tous ceux en qui j'avais mis ma confiance et mon bonheur... Oh! je me vengerai!

ROSE. Vous venger de lui!... Ah! madame, ne croyez pas à cette lettre... c'est la reconnaissance qui la lui a fait écrire et non l'amour... Punissez-moi... mais grâce pour lui, et s'il vient...

LÉOPOLDINE. *l'interrompant.* Il ne viendra pas; qu'aurait-il à me dire... puisque c'est vous qu'il aime?

ROSE, *qui a regardé vers la fenêtre, à part.* Ciel!... dans le parc... c'est lui... (*Haut.*) Cependant, s'il était là... vous le sauveriez, n'est-ce pas?... vous ne seriez pas sans pitié?

LÉOPOLDINE. Oh! si... car sa présence serait un nouvel outrage... il ne paraîtrait devant moi que pour me tromper encore.

ROSE. Ainsi, vous l'abandonnez...

LÉOPOLDINE. Oui, s'il ose venir... Eh bien, que son sort s'accomplisse!

SCÈNE IX.

ROSE, LÉOPOLDINE, HERMANN, *paraissant à gauche.*

HERMANN. Le prince attend madame la comtesse.

LÉOPOLDINE. Je me rends à ses ordres.

ROSE, *bas, d'un air suppliant.* Madame, soyez généreuse... Il est là.

LÉOPOLDINE. Là! (*A part.*) Faut-il le perdre? que faire?... le ciel m'inspirera.

Elle sort par la gauche avec Hermann.

SCÈNE X.

ROSE, *seule.*

Elle part sans me répondre... elle est inflexible... c'est à moi de tout tenter pour qu'il ne pénètre pas ici... Mon Dieu! pourvu qu'il en soit encore temps. (*Elle va à la fenêtre.*) Oui, il est là... au pied de la terrasse. (*Appelant à voix étouffée*) Monsieur Ernest... monsieur Ernest... (*A elle-même.*) Il m'a entendu... (*Parlant à la fenêtre.*) Au nom du ciel! éloignez vous!... ici vos jours sont en péril... fuyez! fuyez!... O bonheur! il me comprend... il s'éloigne... il a disparu. Mon Dieu, protégez-le!

Rose reste penchée vers la fenêtre.

SCÈNE XI.

LE BARON, TRICK, ROSE, *à la fenêtre.*

LE BARON, *entrant par le fond avec Trick.* Ah! jeune homme, digne jeune homme... tu ne sais pas ce que tu viens de faire.

TRICK. Mais si, je viens de signaler un intrus dans le parc.

LE BARON. Tu ouvres les yeux du prince... tu sauves l'État, tu me sauves... tu sauves tout le monde.

ROSE, *à part.* Allons, plus de danger, j'espère.

TRICK. Bah! je sauve l'État... c'est la fois première que ça m'arrive.

ROSE, *à part, apercevant Trick et le Baron.* Que vois-je? Trick avec le baron.

LE BARON. Tu as bien mérité de la patrie... Veux-tu une place, deux places, trois places? tu les auras.

TRICK. En fait de place, je me contenterais d'une toute petite!... Ah! si vous pouviez me la faire avoir.

LE BARON. Dans quoi?

TRICK. Dans le cœur de mamselle Rose... mais j'oublie que ça ne dépend pas du gouvernement... Ah ça, c'est bien entendu, le capitaine va être cerné de toute part... on le conduira ici... C'est que je veux le faire voir à quelqu'un.

ROSE, *à part.* Grand Dieu! l'aurait-il dénoncé?

LE BARON. Tu seras content.... Dès que tu m'as appris que monsieur de Telheim était dans le parc, j'ai fait doubler les sentinelles; il ne peut nous échapper.

ROSE. Pauvre Ernest!... plus d'espoir!

LE BARON. Hein? encore cette petite.

TRICK. Ah! vous êtes là, mamselle... ça se trouve bien... Quand je vous le disais: j'ai gagné... le capitaine va être pincé.

ROSE. Malheureux!... et c'est vous?...

LE BARON. Silence, mademoiselle!... Ce jeune homme a fait son devoir... Quant au capitaine, tant pis pour lui... il devait savoir qu'en venant ici, il s'exposait à être fusillé.

TRICK, *stupéfait.* Fusillé!.... qu'est-ce que vous dites?... un moment... Ça n'est plus ça... j'en rappelle... il y a des lois...

LE BARON. Qui sont formelles, mon garçon. « Tout individu étranger à la cour qu'on surprendra la nuit dans les appartements du palais sera déclaré conspirateur, et puni comme tel. »

ROSE. Vous l'entendez... Trick, je ne vous dis qu'une chose... c'est par votre faute que ces malheurs sont arrivés... mais si monsieur Ernest meurt... je ne lui survivrai pas.

TRICK. Nom d'un petit bonhomme! je ne croyais pas que ça irait si loin que ça... Ah! mais je me rétracte, monsieur le baron, je me rétracte complétement.. Causer la mort de mon semblable, moi qui ne tuerais pas un canard.... je vous déclare que je n'ai rien vu.

LE BARON. A d'autres, mon garçon... Tes renseignements étaient exacts.

TRICK. Du tout, j'ai menti... je suis connu

pour ça... demandez à mamselle Rose... D'ailleurs, s'il y a quelqu'un à détruire, j'entends que ce soit moi... Que faut-il faire pour le mériter?

ROSE. Ah! vous ne le sauverez pas!

TRICK. Que si... que si... faut-il aimer la comtesse?... Eh bien, je l'adore!...

LE BARON. Imbécile!

TRICK. Faut-il crier à bas le prince? à bas le baron?

LE BARON. Veux-tu te taire!

TRICK.

AIR *de Madame Favart.*

A Rose Jusqu'à la fin je crierai grâce;
Ou bien, mam'selle, Rose on m' verra,
Devant le feu prendre sa place;
Au Baron. Vous n' pouvez pas m' refuser ça.
Oui, je m'attache à vot' poursuite,
Puisque j'ai si mal travaillé.

LE BARON.

Ah! laisse moi,

TRICK.

Non je n' vous quitte
Qu'après qu' vous m'aurez fusillé,
J' m'attache à vous et je n' vous quitte
Qu'après qu' vous m'aurez fusillé.

On entend un coup de feu.

ROSE. Grand Dieu!

LE BARON. On l'a vu!

TRICK. Comment... c'est sur lui!

LE BARON. Je l'espère bien... au surplus, je vais m'assurer... Dieu veuille que nous le tenions enfin!...

ROSE. Il est perdu!

TRICK. Peut-être, mamselle Rose. (*Courant au Baron qui s'éloigne.*) Je m'accroche à vous.

Il le prend par la basque de son habit.

LE BARON, *voulant se débarrasser de lui.* Veux-tu bien me laisser tranquille?

TRICK. Jamais, jamais, je ne vous lâche pas.

Le Baron sort traînant après lui Trick qui le tient toujours par l'habit.

SCÈNE XII.

ROSE, *puis* LÉOPOLDINE.

ROSE. Il est arrêté... blessé sans doute!... Oh! que faire? que devenir?

LÉOPOLDINE, *sortant de la gauche.* Qu'ai-je entendu?... ce coup de feu...

ROSE. Je vous le disais bien, madame, il était là .. C'est sur lui que l'on a tiré!

LÉOPOLDINE. Le malheureux **!

ROSE. Peut-être n'a-t-il pas été atteint.... S'il était encore temps de le sauver... vous ne l'abandonneriez pas, madame?

LÉOPOLDINE. Eh bien!... allez... voyez... tâchez d apprendre...

ROSE. Oh! merci... merci... (*Elle remonte le théâtre et s'arrête.*) Que vois je?... un homme qui vient de ce côté?... c'est lui!

LÉOPOLDINE. Il vient?.... c'est bien.... laissez-moi... retirez-vous.

ROSE, *à elle-même.* Oh! non.... je ne m'éloigne pas.. je reste... prête à donner ma vie, s'il le faut, pour sauver la sienne.

* Rose, le Baron, Trick.
** Léopoldine, Rose.

SCÈNE XIII.

LÉOPOLDINE, ERNEST, ROSE, *écoutant au fond.*

LÉOPOLDINE, *à part.* Je vais savoir jusqu'à quel point il était indigne de mon amour.

ERNEST, *entrant.* Ils ont perdu mes traces! mais où suis-je?

LÉOPOLDINE. Chez moi, Ernest.

ERNEST. Ah! c'est vous, madame la comtesse!

LÉOPOLDINE. C'est bien, vous avez été fidèle au rendez-vous. Mais, seriez vous blessé?

ERNEST. Non, j'ai pu leur échapper.... cependant ils ne tarderont pas à m'atteindre. Ce n'est pas pour moi que je tremble... mais pour vous, si l'on me surprend ici... vous êtes compromise, perdue!...

LÉOPOLDINE. Oh! je n'attends plus ce malheur.

ERNEST. Que dites-vous?

LÉOPOLDINE. Il est arrivé... Le prince sait tout, et à l'instant même il vient de me signifier ma disgrâce et mon exil.

ROSE, *à part.* Il se pourrait?

ERNEST. Eh quoi! madame, exilée, malheureuse, à cause de moi, par ma faute!

LÉOPOLDINE. Qu'importe la perte des honneurs de la fortune, si j'ai conservé votre amour!

ERNEST, *à part.* Je ne peux pas la désabuser... l'honneur me le défend.

LÉOPOLDINE. J'ai détourné sur moi la colère du prince, et si l'exil vous effraye... eh bien, je partirai seule.

ERNEST. Seule, dites-vous? et vous avez pu croire que j'y consentirais... moi, l'auteur de votre infortune, je dois vous aider à la supporter... (*A part.*) Rose, ton cœur me comprendra.

LÉOPOLDINE. Ainsi, pour moi vous renonceriez à votre position, à votre famille, à votre avenir?

ERNEST. Et ne vous ai-je pas fait perdre tout cela... je ne connais pas deux manières d'être honnête homme, madame... A la comtesse d'Asfeld, heureuse, brillante, au comble de la faveur, j'aurais tenu peut-être un autre langage; mais à vous, Léopoldine, à vous, persécutée par ma faute, je viens dire : Disposez de moi, je partagerai jusqu'au bout la fatale destinée que je vous ai faite.

LÉOPOLDINE Et vous me suivrez sans hésiter?

ROSE, *à part.* Que va-t-il dire?

ERNEST.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Sans hésiter, oh! oui, je vous le jure.

LÉOPOLDINE.

J'ai donc sur vous toujours même pouvoir?

ERNEST, *à part*

A mon amour je ne suis pas parjure.

LÉOPOLDINE.

Répondez moi :

ERNEST.

Je ferai mon devoir!

LÉOPOLDINE

Si les regrets se glissaient dans votre âme...

ERNEST.
De leur murmure, oh! n'ayez jamais peur;
Vous ne pourriez les entendre, madame,
Ils se tairaient à la voix de l'honneur.

ROSE, *à part.* Tout est fini pour moi.

SCÈNE XIV.

ROSE, *au fond*, TRICK, ERNEST, LÉOPOLDINE, *puis* LE BARON.

TRICK, *accourant.* Ah! capitaine, sauvez-vous, voilà le baron... que je n'aie pas votre mort à me reprocher.

ERNEST, *à Léopoldine.* Partons, madame.

ROSE, *qui a regardé au fond.* Oui, le baron vient... fuyez... fuyez bien vite!

LÉOPOLDINE. Il n'est plus temps... le voici*!

LE BARON, *entrant accompagné de soldats qui restent au fond sur la terrasse.* Gardez bien toutes les issues, que personne ne sorte. (*A part.*) Le capitaine ici... à merveille.

LÉOPOLDINE. Pourquoi cet ordre sévère? qu'y a-t-il, baron?

LE BARON, *à part.* Oui, fais l'ignorante... (*Haut.*) J'en suis au désespoir, madame... j'ai une pénible mission à remplir... mais le devoir avant tout.

LÉOPOLDINE. Enfin, que voulez-vous?

LE BARON. J'ai la douleur de vous apprendre que votre règne est fini.

UN DOMESTIQUE *entre, à la Comtesse.* De la part de Son Altesse.

LE BARON, *à part.* Son ordre d'exil, sans doute.

LÉOPOLDINE, *à elle-même, après avoir lu.* Ah! ce n'est pas là le bonheur que j'avais rêvé.

Elle s'assied et signe le papier qu'elle vient de lire.

LE BARON, *à Ernest.* Monsieur de Telheim, rendez-moi votre épée.

ERNEST, *se préparant à obéir.* La voici.

LÉOPOLDINE, *se levant, et après avoir remis le papier au Domestique qui sort.* Non, gardez votre épée, elle ne saurait être en de plus dignes mains, colonel.

TOUS. Colonel!

LE BARON. Ah ça, madame la comtesse...

LÉOPOLDINE, *à Ernest.* C'est vous, au contraire, qui allez demander celle du baron.

LE BARON. Hein?... qu'est-ce que c'est?

TRICK. Mais ça m'amuse beaucoup tout ça... continuez... continuez.

LÉOPOLDINE. L'espionnage et la calomnie ne profitent pas toujours... j'en suis au désespoir, baron, mais il faut vous exécuter de bonne grâce.

LE BARON. Du tout, je proteste et je vais moi-même dire à mon souverain comment on le trompe.

VOIX *au dehors.* Vive la princesse Léopoldine!

TOUS. La princesse!

* Léopoldine, Rose au fond, le Baron, Ernest, Trick

LÉOPOLDINE. Oui, monsieur le baron; oui, mes amis, c'est mon acte de mariage avec le prince que je viens de signer.

LE BARON, *à part.* Je suis très-mal à mon aise.

ERNEST, *à Léopoldine.* Ainsi donc, madame, le prince...

LÉOPOLDINE. Il sait toute la vérité... il sait que ce n'est pas pour moi que vous veniez ici... il a lu cette lettre que vous écriviez à celle que vous avez toujours aimée.

ERNEST, *bas à Léopoldine.* Oh! je devine alors, madame... quand vous me parliez de la colère de Son Altesse, lorsque vous me disiez que vous étiez condamnée à l'exil...

LÉOPOLDINE, *confidentiellement.* C'est une dernière épreuve que je voulais tenter sur votre cœur... Pour vous sauver, Ernest, il fallait épouser le prince; mais avant de m'y résoudre, j'avais besoin de savoir si vous étiez digne de mon dévouement... Je vous ai dit que j'étais dans l'infortune et vous m'avez offert votre appui... vous m'avez crue condamnée à l'exil et vous n'hésitiez pas à me suivre... vous avez été généreux... votre conduite a dicté la mienne... (*Haut.*) Soyez heureux, Ernest... (*A Rose.*) Rose, voilà ton époux.

Elle la fait passer entre elle et Ernest**.

ROSE. Moi... sa femme!... ah! madame, que de générosité!

LE BARON. Comment! c'est pour elle qu'il venait?

TRICK. Et pour qui donc?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HERMANN, SEIGNEURS, DAMES.

HERMANN, *au fond.* Le prince vous attend, madame, pour vous conduire à l'autel.

LE BARON. Princesse, j'ai été bien coupable... mais souvenez-vous de l'attachement que j'ai toujours montré...

LÉOPOLDINE. Pour votre place?... Eh bien, gardez-la, je vous pardonne.

LE BARON. Vive la favor... (*A part.*) Qu'est-ce que je dis? (*Haut.*) Vive la princesse!

ROSE. Je suis heureuse, je vous pardonne aussi, Trick.

TRICK. Et moi, je ne me pardonne pas... Pour me punir, je ferai un malheur.

ROSE. Vous tuer peut-être?

TRICK. Mieux que ça, j'épouse Dorothée.

CHOEUR.

AIR *final du Grand Palatin.*

Ah! quel plaisir, quelle allégresse
Pour le village et pour la cour!
Et de Rose et de la princesse
Ce beau jour
Couronne l'amour.

* Le Baron, Rose, Léopoldine, Ernest, Trick.
** Le Baron, Léopoldine, Rose, Ernest, Trick.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46, au Marais.

SCÈNE X

BRANCAS LE RÊVEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. ALEXANDRE DE LAVERGNE ET SAINT-YVES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 12 AOUT 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE MARQUIS DE BRANCAS....	MM. Derval.	LORRAIN, valet de chambre du vicomte.....	Barthélemy.
LE VICOMTE DE SOUVRAY...	Germain.	LAVERDURE, filleul de Lorrain.	Lacourière.
LE COMTE DE BLAMONT, lieutenant aux gardes, ami du vicomte.	Berger.	LA COMTESSE D'APREVAL, jeune veuve.....	Mme Dupuis.
LE CHEVALIER DE St-SURIN.	Meynadier.		

Plusieurs Gentilshommes, un Exempt.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel du Vicomte de Souvray, sous la régence d'Anne d'Autriche.

Un salon richement meublé. A droite, au premier plan, une cheminée, une table et un fauteuil près de la cheminée; au troisième plan, une porte : à gauche; un petit guéridon avec un flambeau dessus. Au deuxième plan, une croisée. Au troisième plan, une porte; au fond, une autre porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SOUVRAY, LE CHEVALIER DE SAINT-SURIN, LE COMTE DE BLAMONT.*

Au lever du rideau, Souvray est debout; Saint-Surin et Blamont sont assis à la table, sur laquelle se trouvent des bougies allumées, des flacons de vin et des verres. Ils jouent au trictrac.

BLAMONT, *jetant les dés.* As et six me valent quatre points. (*Saint-Surin joue et marque. Blamont jetant les dés*) Et neuf!... partie gagnée!

SOUVRAY, *à part.* Enfin... c'est heureux!

SAINT-SURIN. Voilà cent pistoles.

BLAMONT. Maintenant, ta revanche.

SOUVRAY. Messieurs, il se fait tard... n'oubliez pas qu'il y a ce soir bal à la cour, et que nous y sommes invités.

SAINT-SURIN. Souvray a raison, et si tu

* Souvray, Saint-Surin, Blamont.

m'en crois, Blamont, nous ne serons là notre partie.

BLAMONT. C'est dommage... je me trouve si bien ici... le cornet d'une main, et le verre de l'autre ..

SAINT-SURIN, *se levant.* Malheureusement, en ta qualité de lieutenant aux gardes, il faut que tu sois de bonne heure au Louvre.

BLAMONT, *se levant.* Hélas! *

SAINT-SURIN, *remplissant les verres.* Allons, messieurs, le coup de l'étrier, et levons la séance.

BLAMONT. Je propose une dernière santé... A nos maîtresses !

TOUS TROIS, *trinquant...* Oui, oui... à nos maîtresses !

BLAMONT. Ah ! mais, un instant... il faut nommer les masques.

SAINT-SURIN. Comment donc ! c'est trop juste : à la petite Flaminia, de la Comédie Italienne!

TOUS TROIS, *trinquant.* A Flaminia !

BLAMONT. Moi, pour le moment, messieurs, je rends des soins à la femme de mon procureur.

SAINT-SURIN et SOUVRAY. Ah ! ah ! ah !... une procureuse !

Ils viennent en scène.

BLAMONT. Oui, messieurs, une procureuse. On la nomme madame Droguet... Aurore Droguet !...

SOUVRAY. Oh ! madame Droguet ! quel nom !... Fi ! ça pue la roture !

BLAMONT. Que veux-tu, mon cher... c'est la faute de la Scudéri... Cette vilaine précieuse nous gâte toutes les femmes de la cour avec ses romans... Aujourd'hui, la conquête d'une belle n'en finit plus !... c'est presque un siége de Troie !

SAINT-SURIN. C'est ma foi vrai ! Et pour me servir du phébus à la mode, on n'aborde plus au port de *Parfait contentement* sans avoir fait un voyage de long cours sur le *fleuve de Tendre !*

BLAMONT, *riant.* Tu l'as dit :

AIR *du Baiser au porteur.*

Pour être aimé, par un effort sublime,
Résignez-vous à mainte station
A Petits soins, à Tendre sur estime,
Tendre sur inclination ...

SOUVRAY.

Au diable le maudit gargon !
Oui, grâce à lui, malgré soupirs et peine,
C'est tout au plus si, payé de retour,
Vous obtenez, quand vient la soixantaine,
Le premier baiser de l'amour !

TOUS TROIS.

A soixante ans, vous obtenez à peine
Le premier baiser de l'amour.

SAINT-SURIN, *à Souvray.* Et tu en sais quelque chose... illustre Amadis des Gaules!

* Saint-Surin, Souvray, Blamont.

SOUVRAY. Moi... qu'est-ce à dire ?

BLAMONT. Allons, ne vas-tu pas faire le mystérieux... et crois-tu que nous ignorions ta passion malheureuse pour la jolie comtesse d'Apreval?

SOUVRAY. Malheureuse... malheureuse...

BLAMONT. La comtesse est une coquette qui se moque de toi, comme elle s'est moquée de Saint-Surin...

SAINT-SURIN. De Blamont...

BLAMONT. De tout le monde... D'ailleurs, tu as un rival.

SOUVRAY. Et qui donc?

BLAMONT. Le marquis de Brancas, parbleu! le chevalier d'honneur de la reine-mère.

SOUVRAY. Brancas! le gentilhomme le plus distrait de France et de Navarre... lui, mon rival ?... Ah! ah! ah!... la bonne plaisanterie !

BLAMONT. Eh ! eh ! .. Brancas est un beau cavalier !

SOUVRAY. Allons donc !... un songe creux qui n'est pas de ce monde... qu'on rencontre tantôt portant sa rapière sur la hanche droite, tantôt ayant aux jambes un bas rouge et un bas noir...

BLAMONT. Qui, à l'église, va plonger sa main dans la tasse d'un aveugle, croyant la mettre dans le bénitier.

SAINT-SURIN. Le fait est que le pauvre marquis est un peu dans les rêveurs...

BLAMONT. Un peu... le mot est modeste... A propos, vous ne savez peut-être pas sa dernière distraction?

SAINT-SURIN. Non...

BLAMONT. Oh ! c'est délicieux ! *

SOUVRAY, *à part, avec impatience.* Ils ne s'en iront pas !

BLAMONT. Figurez-vous qu'hier au soir, il y avait cercle et comédie chez la vicomtesse de Saint-André... Lorsque Brancas entra dans le salon, on répétait le Cid, du grand Corneille... Un des acteurs manquait, et la vicomtesse pria le marquis de lire le rôle... c'était celui de don Diègue... Vous connaissez la scène de la provocation :

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi...

SAINT-SURIN, *continuant.*

Il vous fait gouverneur du prince de Castille...

BLAMONT. Et cœtera, et cœtera... D'abord, Brancas donna la réplique à merveille... mais, insensiblement, il s'identifia tellement avec son personnage, ou plutôt sa distraction fut si forte, qu'arrivé à la provocation... au moment où Gormas le frappe au visage en lui disant :

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense !...

savez-vous comment il répliqua à son interlocuteur ?

* Saint-Surin, Blamont, Souvray.

SAINT-SURIN et SOUVRAY. Non.

BLAMONT. Par le soufflet le plus retentissant qui soit jamais tombé d'aplomb sur la joue d'un chrétien !

SAINT-SURIN *et* SOUVRAY, *riant.* Ah! ah! ah! Un soufflet !

BLAMONT. Un vrai! Jugez de l'effet !... Tout le monde riait aux éclats... excepté cependant le père de Chimène, le gros président de Maurevel, qui prit mal la chose...

SAINT-SURIN. Je le crois bien... le robin le plus rageur!...

SOUVRAY. Vous conviendrez, j'espère, qu'un homme aussi distrait que Brancas ne saurait être un rival bien redoutable auprès de la comtesse.

BLAMONT. N'importe... si tu comptes sur ce riche mariage pour payer tes dettes, je plains tes créanciers.

SAINT-SURIN. Certes, nous les plaignons.

SOUVRAY. Ah! vous me piquez au jeu, messieurs les incrédules...* Eh bien! je vous confondrai !... Je gage avec qui voudra que, demain matin, madame d'Apreval n'aura plus rien à me refuser.

SAINT-SURIN. Allons donc !

BLAMONT. Nous ne sommes plus au temps des miracles.

SOUVRAY. Messieurs, il est onze heures... je vous attends demain matin, au point du jour, et si je ne vous fais pas déjeuner ici, avec la comtesse, je te donne, Blamont, ma compagnie de mousquetaires, dont tu m'as offert la semaine dernière quarante mille écus... et à toi, chevalier, mon équipage de chasse, qui n'a pas son pareil... Voyons, vos enjeux, à vous?

BLAMONT. Ma ferme de Beauce.

SAINT-SURIN. Ma petite maison du faubourg.

SOUVRAY. Touchez là, marché conclu !

BLAMONT *et* SAINT-SURIN. Marché conclu !

Pendant la fin de cette scène, Lorrain est entré par la gauche, et a rangé la table à côté de la cheminée, après avoir ôté le jeu de trictrac.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LORRAIN.

SOUVRAY. Lorrain, fais avancer les porteurs de ces messieurs.

LORRAIN. Ils attendent dans le vestibule.

BLAMONT. C'est-à-dire que tu nous renvoies... Au fait, nous devons lui laisser le champ libre.

SAINT-SURIN. Il n'a pas trop de toute la nuit pour trouver le moyen...

BLAMONT. Ainsi tu ne viendras pas au bal de la cour !

* Saint-Surin, Souvray, Blamont.

SOUVRAY. Mais si... Dans une demi-heure au plus tard je compte y faire une apparition...

BLAMONT. Ah bah!... Et tu prétends, demain matin?

SOUVRAY. Demain matin.

SAINT-SURIN. Au point du jour*...

SOUVRAY. Au point du jour.

BLAMONT, *d'un air railleur.* Bonne chance, mon ami!

SAINT-SURIN. Bonne chance!

ENSEMBLE.

BLAMONT *et* SAINT-SURIN.

AIR *de la valse de Scaramouche.*

Ici que rien ne nous arrête,
Partons,
Allons
A cette fête;
Mais pour célébrer ta conquête,
Demain ici nous reviendrons.

SOUVRAY

Non, messieurs, rien ne nous arrête,
Et nous aurons
Doux tête à tête!
Puis pour célébrer ma conquête,
Demain nous nous rassemblerons.

Blamont et Saint-Surin sortent par le fond, après avoir serré la main de Souvray.

SCÈNE III.

LORRAIN, SOUVRAY.

SOUVRAY, *à lui-même.* Allons! il n'y a plus à hésiter. (*Haut.*) Lorrain ! à nous deux, maintenant!... Tu viens d'entendre mon pari?... Je ne l'aurais pas fait si mes précautions n'eussent été bien prises... tu as suivi mes instructions?

LORRAIN. A la lettre, monsieur le vicomte... j'ai choisi pour notre expédition les plus intelligents de vos laquais... Les drôles sont déjà costumés.

SOUVRAY. Et armés?

LORRAIN. Jusqu'aux dents !

SOUVRAY. Sont-ils bien laids ?

LORRAIN. Épouvantables, monsieur le vicomte... des moustaches, des fausses barbes... (*Mettant une fausse barbe à moustaches, et se posant.*) Tenez, que dites-vous du chef de la bande ?

SOUVRAY. Parfait!... Eh bien, ne perds pas de temps; va t'embusquer avec eux au coin de la rue... la comtesse ne peut manquer de passer par là en revenant du Louvre... Aussitôt que vous apercevrez son carrosse, barrez-lui le passage... élancez-vous à la tête des chevaux, menacez le cocher et les laquais de vos mousquetons... simulez, en un mot, une attaque de voleurs... Moi, de cette fenêtre, je suivrai tous vos mouvements, et lorsque la comtesse, au comble de l'effroi, se

croira abandonnée du ciel et des hommes. en preux chevalier je m'élancerai l'épée à la main... je vous chargerai...

LORRAIN. Pas trop fort, monseigneur!

SOUVRAY. Je vous taillerai en pièces! et je serai bien maladroit ensuite, si la reconnaissance de la comtesse ne me fait pas gagner mon pari.

LORRAIN. Et monsieur le vicomte ne craint pas qu'elle soupçonne?...

SOUVRAY. Laisse donc!... Le coup passera sur le compte de Guilleri... ce hardi voleur qui exploite en ce moment notre bonne ville de Paris... Ah!... quand tout sera terminé, vous irez vous reposer de vos fatigues à l'office, en vidant à ma santé un quartaut de mon meilleur vin, que je vous abandonne.

LORRAIN. Monseigneur... que de générosité!...

SOUVRAY. Ah! j'oubliais... ordre au reste de ma livrée d'aller se coucher et de ne pas bouger, quoi qu'il puisse se passer cette nuit dans l'hôtel.

LORRAIN. Monsieur le vicomte sera obéi.

Souvray sort par le fond.

SCÈNE IV.

LORRAIN, *puis* LAVERDURE.

LORRAIN. Avant tout, deux mots à mon imbécile de filleul... Laverdure! (*Appelant.*) Laverdure!

LAVERDURE, *entrant par la gauche.* Me v'là, mon parrain Lorrain... me v'là!*

LORRAIN. Approche... approche encore... on dirait que tu trembles!...

LAVERDURE. Vous croyez?... Dam, mon parrain Lorrain, c'est que je ne suis pas habitué à tous vos beaux salons... et surtout à vos magnifiques tapis... Quand je mets le pied là-dessus, il me semble que je marche sur un cent d'œufs, comme on dit chez nous...

LORRAIN, *riant.* Ah! ah! ah!... mon pauvre garçon, j'aurai de la peine à te former.

LAVERDURE. Oh! ça viendra... Quand je suis parti à pied de Sainte-Menehould, en Champagne, papa m'a dit comme ça : Garçon, tu vas à Paris... les gens malins y réussissent, et t'es futé, sans que ça paraisse... aussi, tu y feras ton chemin, surtout si tu suis les bons exemples... Et maintenant, je vois que papa avait raison, je parviendrai... car c'est vous, mon parrain Lorrain, que je veux prendre pour modèle.

LORRAIN. Eh! pas si mal, pas si mal... décidément ce garçon m'intéresse.

LAVERDURE. Oh! bien vrai, mon parrain, je vous intéresse? Je suis donc un être intéressant?...

* Laverdure, Lorain.

LORRAIN. Oui... Je veux faire quelque chose de toi.

LAVERDURE. *voulant l'embrasser.* Ah! mon parrain! souffrez...

LORRAIN, *le repoussant.* Je veux te pousser... (*Confidentiellement.*) Une affaire de la plus haute importance me force à m'absenter cette nuit de l'hôtel... il faut que quelqu'un me remplace pour attendre monsieur le vicomte, pour lui donner sa robe de chambre, ses pantoufles, pour remplir, en un mot, auprès de lui, l'office de valet de chambre... et j'ai jeté les yeux sur toi...

LAVERDURE. Hein! plaît-il?... sur moi, Laverdure... allons donc, mon parrain!... On a beau être Champenois, on ne l'est pas à ce point là... non!

LORRAIN. Ah ça, veux-tu m'écouter?

LAVERDURE. Je ne connais seulement pas monsieur le vicomte, puisque je ne suis ici que depuis ce matin...

LORRAIN. Raison de plus... cela te fera connaître avantageusement.

LAVERDURE, *hochant la tête.* Savoir... savoir...

LORRAIN. Allons, morbleu! de l'aplomb!... je te nomme valet de chambre... surnuméraire... En mon absence, tu feras l'intérim... et si monsieur le vicomte me demande, n'oublie pas de lui dire que je suis où il sait bien.

LAVERDURE. Où il sait bien... bon!... Où c'est-il?

LORRAIN. Ça ne te regarde pas!

LAVERDURE. Ah!...

LORRAIN. C'est entendu... tu vas entrer en fonctions... Sois adroit, intelligent, attentif; en un mot, tâche de plaire à monseigneur.

Il sort à gauche, sans être vu de Laverdure.

SCÈNE V.

LAVEDRURE, *seul, croyant que Lorrain est encore là.*

Oh! s'il ne s'agit que de plaire, voyez-vous, mon parrain, je me flatte... (*Se retournant.*) Eh bien! il a disparu!... il me laisse seul dans ce grand salon!... C'est drôle... quand je suis seul, comme ça, la nuit, ça me fait un effet... oui... avec ça que tantôt, à l'office, on racontait de Guilleri et de sa bande des histoires d'un noir... à ne pas y croire!... Brrr.. chassons ces idées-là!... pensons plutôt au sort qui m'attend!... C'est ça qu'est une belle place!... valet de chambre!... on est son maître, on fait de gros profits, on lutine les femmes de chambre, on les suborne... les malheureuses!...

AIR : *Les cloches du couvent* (Mme Duchambge).

Devant moi se déroule
Un superbe avenir!

Je m'élèv' de la foule
Et je me fais servir !
Il s'assied dans le fauteuil à droite.
Dans un bel équipage
J' fais un fier étalage ! *Il étend ses bras.*
Et le soir sans efforts, *Il bâille.*
Sur un bon lit bien tendre,
Ralentissant
Je n'ai plus qu'à m'étendre,
Et voilà que j' m'endors...
Je dors.

Il s'endort tout à fait. L'orchestre joue la ritournelle pianissimo.

SCÈNE VI.

BRANCAS, *enveloppé dans son manteau,* LAVERDURE, *endormi.*

BRANCAS, *entrant par le fond. Il est préoccupé et croit s'adresser à son valet.* Oui, mon cher Dubois (*il tend son chapeau*), tiens. . (*Croyant que Dubois le tient, il le laisse aller ; le chapeau tombe.*) Que la comtesse était belle, ce soir, avec cette parure de bal... comme tous les yeux étaient fixés sur elle !... Quand je l'ai abordée, il m'a semblé qu'elle m'accueillait avec intérêt. (*Tout en parlant, il a défait son manteau et le jette sur Laverdure de façon à le couvrir entièrement.*) Un moment j'ai pu croire... mais le vicomte de Souvray a paru, et alors elle est redevenue froide pour moi comme elle le sera toujours !... (*Il a détaché son épée de sa ceinture et la présente au valet qu'il croit à ses côtés. Se retournant et ne voyant personne.*) Eh bien... Dubois !... Holà ! quelqu'un ! .. Personne !... (*Il pose son épée sur le guéridon.*) J'avais pourtant recommandé qu'on m'attendît !... Ah ! les valets !... c'est comme mon coquin de cocher qui s'était endormi sur son siége et que j'ai eu toutes les peines du monde à réveiller en sortant du Louvre ! (*Il tire ses gants de sa poche et les met tous les deux à la même main.*) Ah ! ce vicomte !... si elle savait pourtant comme il est peu digne d'elle !... cette nuit même, au bal, n'a-t-il pas osé se vanter d'avoir des droits à ses bonnes grâces !... Oh ! je n'ai pu me contenir !... je lui ai donné un démenti à la face de tous ! .. et demain, sans doute, il me tuera, ou je lui ferai payer cher ses odieuses calomnies !... Mais, non... pauvre fou ! elle l'aime, j'en suis certain !... Oh ! c'est bien décidé, je ne la verrai plus !...

Il a traîné machinalement une chaise comme pour s'asseoir dessus ; mais dans sa distraction, il abandonne la chaise et s'assied brusquement sur Laverdure, qui pousse un cri et se lève avec effroi.

LAVERDURE. Hein ! qui va là ?... Au voleur !

BRANCAS. Comment ! il y a quelqu'un là ?

LAVERDURE, *se frottant les yeux.* Pardon, excuse, mon parrain... Je vous assure que je ne dormais pas.

BRANCAS, *le secouant.* Il ne dormait pas !.. Allons, faquin ! tiens-toi donc sur tes jambes !

LAVERDURE. Oui, mon parrain ! * (*A part.*) Oh ! qu'est-ce que je dis !... c'est le bourgeois !

BRANCAS, *sans le regarder.* Dubois...

Laverdure remet la chaise à sa place, relève le chapeau et prend le manteau sur son bras.

LAVERDURE. Il demande du bois ?...

BRANCAS. Ma robe de chambre...

LAVERDURE. Donnons-lui d'abord sa robe de chambre.

Il pose le chapeau sur une chaise à droite, et emporte le manteau dans la chambre à gauche, d'où il rapporte la robe de chambre qu'il présente tout ouverte à Brancas. Celui-ci, assis près de la table, a rempli machinalement un verre de vin, qu'il laisse sans le boire, puis se met à tisonner avec la pincette tout en parlant.

BRANCAS. C'est un grand insolent, au moins, que ce vicomte de Souvray. Il me tarde d'être à demain pour le tenir au bout de mon épée !

LAVERDURE, *présentant toujours la robe de chambre* Monseigneur... voilà votre...

BRANCAS, *le regardant, et se mettant à rire.* Oh ! quelle figure grotesque !

LAVERDURE, *riant aussi à part.* Je lui plais ! .. je lui plais !

BRANCAS Qui es-tu ?

LAVERDURE, *d'un ton mystérieux.* Monseigneur, je suis l'intérim...

BRANCAS. L'intérim ?...

LAVERDURE, *id.* L'intérim...

BRANCAS Où est... (*ch rchant*) où est... chose... mon valet de chambre ?

LAVERDURE, *mystérieusement.* Monseigneur, il est .. où vous savez.

BRANCAS. Hein ?... (*A part, en tisonnant.*) Ah ! quelque commission que je lui aurai donnée et dont je ne me souviens plus... J'ai une si pauvre tête ! (*Haut, tendant les pincettes.*) Débarrasse-moi donc de mon épée.

LAVERDURE Oui, monseigneur. (*Il saisit les pincettes et se brûle les doigts.*) Aïe ! aïe ! aïe ! (*A part.*) Ah ! mais, il est jovial, le bourgeois.

BRANCAS. Mes pantoufles !

Laverdure va les chercher dans le cabinet à gauche.

LAVERDURE. Voilà les pantoufles de monseigneur !

BRANCAS. Déchausse-moi.

Laverdure se met à genoux, Brancas allonge une jambe qu'il place sur le coude de Laverdure qui est baissé. **

LAVERDURE, *à part, sans bouger.* En voilà bien d'une autre à présent !... Il me prend pour un tabouret... (*Haut.*) Pardon, monseigneur...

* Laverdure, Brancas.

** Brancas, Laverdure.

BRANCAS, *sans l'écouter.* Non!... j'ai beau faire, je ne puis oublier ce fatal amour... Cette nuit encore, pour me distraire, pour m'étourdir, après ma scène avec le vicomte, j'ai joué... et là, comme auprès de la comtesse, la chance m'a été contraire...

LAVERDURE, *à part.* Je suis bien mal à mon aise!.. Mais, mon parrain qui m'a tant recommandé de lui plaire..

BRANCAS. Enfin, cette dernière partie, je devais la gagner... Nous en étions à un coup décisif.. Mon adversaire venait d'amener un point déplorable.. trois! moi, plein d'espoir, je prends le cornet, je jette les dés, et...

En parlant il a saisi le verre de vin qui est sur la table, et croyant tenir un cornet de tric-trac, il fait le geste de lancer des dés et répand le vin sur la tête de Laverdure qui se relève en poussant un cri.

LAVERDURE. Oh!... oh! là là! monseigneur!

BRANCAS, *étonné.* Imbécile!... que faisais-tu là?

LAVERDURE. Monseigneur, vous m'avez dit.

BRANCAS, *se levant.* Allons, aide-moi à ôter mon pourpoint.

LAVERDURE. Oui, monseigneur. (*Il se dispose à obéir; en ce moment on entend un grand tumulte au dehors. Laverdure s'arrête effrayé.*) Monseigneur!... entendez vous?

BRANCAS. Qu'est-ce que cela?

LAVERDURE. Sans doute une attaque de voleurs! (*Brancas va à la fenêtre.*) Papa m'avait bien dit qu'on ne voyait que ça dans ce maudit Paris!

BRANCAS. En effet!... autant que je puis distinguer dans l'obscurité... Ils entourent un carrosse... le cocher fait résistance... Le malheureux! il va céder! Eh! vite, Dubois! mon épée! mon épée!

Il la prend sur le guéridon.

LAVERDURE, *tremblant.* Mais, monseigneur, y pensez-vous!... seul contre dix, contre vingt peut-être!

BRANCAS, *l'épée à la main.* Mon épée, te dis-je! (*Il en donne un coup du plat à Laverdure.*) Et, maintenant! nous allons voir!

Il jette l'épée et sort rapidement en brandissant le fourreau.

SCÈNE VII.

LAVERDURE, *seul.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qui va arriver?... C'est encore ce gueusard de Guilleri qui fait des siennes, bien sûr!..... et dire que mon maître va s'exposer... Si je faisais mon devoir, je volerais à son secours... C'est pas le cœur qui me manque .. mais les jambes... Je n'en ai plus! (*Prêtant l'oreille.*) Ils approchent! où fuir? où me cacher?... Ah! ces rideaux.

Il se cache derrière un des rideaux de la croisée à gauche.

SCÈNE VIII.

BRANCAS, LA COMTESSE, LAVERDURE.

Brancas rentre tenant dans ses bras la Comtesse évanouie; elle est en toilette de ballet un voile cache sa figure.

BRANCAS, *allant en tous sens, avec la Comtesse dans ses bras.* Dubois!... des sels!... un médecin!... Va réveiller mes gens!... Qu'on vienne! qu'on s'empresse!

LAVERDURE. *sortant de derrière le rideau.** Ah! c'est vous, monseigneur!... Ils ne vous ont donc pas tué?

BRANCAS, *de même.* Comment, lâche!... Au lieu de me seconder!...

LAVERDURE. Je vous croyais déjà mort!

BRANCAS, *de même.* Ne vois-tu pas qu'il y a là une femme évanouie!... Au milieu de la nuit, que faire?... Je ne m'entends pas du tout aux évanouissements, moi, d'abord!... (*Il dépose la Comtesse sur le fauteuil de droite***, *et tire un flacon de sa poche.*) Va, cours chercher un médecin!

LAVERDURE, *s'en allant.* Oui, monseigneur...

BRANCAS, *respirant le flacon.* Tu lui diras.. (*Laverdure revient; Brancas lui met le flacon sous le nez.*) Non!... tu lui remettras ceci.

Il le donne à Laverdure.

LAVERDURE, *s'en allant.* Oui, monseigneur...

BRANCAS, *se rapprochant de la Comtesse dont le voile s'est dérangé.* Mais, voyons, avant tout, si elle n'est pas blessée; car, dans l'obscurité... (*Reconnaissant la Comtesse.*) Ciel! la comtesse!

LAVERDURE, *revenant.* Faut-il aller chercher le médecin?

BRANCAS, *les yeux fixés sur la Comtesse et avec une vive émotion.* La voilà qui revient à elle!

LAVERDURE. Monseigneur, faut-il que j'aille d'abord éveiller tout le monde?

BRANCAS. Malheureux! garde-t'en bien!... Sors, je n'ai pas besoin de toi!

Fausse sortie de Laverdure.

LAVERDURE, *revenant.* Si pourtant monseigneur désirait un peu de vinaigre...

BRANCAS. Sortiras-tu, te dis-je!

Il le pousse dehors.

SCÈNE IX.

BRANCAS, LA COMTESSE.

BRANCAS, *revenant vivement près de la Comtesse* Ses couleurs reparaissent... Elle ouvre les yeux!

* Brancas, la Comtesse, Laverdure.

** Laverdure, Brancas, la Comtesse.

LA COMTESSE, *d'une voix faible.* Où suis-je?...

BRANCAS. Madame...

LA COMTESSE. Qui est là?... Est-ce vous, monsieur de Souvray!

BRANCAS, *à part.* Encore un souvenir pour le vicomte!... Mais cet homme-là me poursuivra donc partout! (*Haut et timidement.*) Ah! madame! il m'en coûte de vous ravir une illusion qui paraît vous être chère; mais c'est moi qui ai eu le bonheur de vous arracher des mains de ces bandits.

LA COMTESSE. Vous, monsieur de Brancas! Oh! combien j'ai de grâces à vous rendre!... C'est qu'ils m'avaient déjà forcée de descendre de carrosse, et, sans vous!... (*Voyant du sang sur sa main.*) Mais que vois-je!... Vous êtes blessé!

BRANCAS. Oh! une égratignure!

AIR : *Ce tiroir* (Circonstances atténuantes).

Pour vous j'aurais voulu, madame,
De mon sang donner la moitié;
Ah! du moins ainsi dans votre âme
J'aurais excité la pitié!
Vous m'auriez plaint, tout me l'assure,
Et, par cet espoir enivré,
Si j'étais mort de ma blessure,
Peut-être vous m'auriez pleuré!

LA COMTESSE, *avec émotion, après un instant de silence.* Savez-vous, monsieur de Brancas, qu'il ne fallait rien moins que le service signalé que vous venez de me rendre pour me faire oublier tous mes griefs envers vous?

BRANCAS. Vos griefs?... madame la comtesse, je ne puis concevoir...

LA COMTESSE. Comment! vous ne vous rappelez pas ce qui s'est passé ce soir au Louvre!

BRANCAS. Ce soir!... au Louvre!... (*A part.*) Saurait-elle déjà que j'ai provoqué le vicomte?

LA COMTESSE, *souriant.* Toujours le même!... Eh bien! écoutez donc. Un gentilhomme, dont je vous dirai ensuite le nom, invite une dame à figurer avec lui dans un quadrille. Elle accepte... quand tout le monde est en place, au moment où les violons viennent de donner le signal, cette dame cherche son danseur à ses côtés... Peine inutile!... il avait disparu!

BRANCAS, *se rappelant.* En effet!... oh! que je suis coupable!

LA COMTESSE. Rassurez-vous, le vicomte était là; il a pris votre place.

BRANCAS. Le vicomte! toujours le vicomte!... Oh! madame... comment obtenir mon pardon?

LA COMTESSE. Méritez-le d'abord.

BRANCAS. Le mériter! et le moyen, madame?

LA COMTESSE. Corrigez-vous, renoncez à vos distractions.

BRANCAS. Ah! madame, s'il ne faut que cela pour vous plaire... c'est déjà fait... et si jamais vous me surprenez à avoir l'ombre d'une distraction auprès de vous...

Il lui baise la main et lui prend son mouchoir avec lequel il s'essuie le front; au moment où il va le mettre dans sa poche, la Comtesse lui arrête le bras.

LA COMTESSE, *souriant.* Monsieur de Brancas! .. j'ai peur que vous ne soyez incorrigible.

BRANCAS. Moi, madame... (*S'apercevant de sa distraction.*) Ah! pardon!...

LA COMTESSE. Vous voyez... au moment même où vous me jurez de renoncer à vos distractions, à vos rêves...

BRANCAS. Renoncer à mes rêves!... et pourquoi au fait y renoncerais-je?.... Mais c'est ma vie à moi!... c'est mon bonheur que mes rêves... Oh! par grâce, madame, ne me les enlevez pas! car ils me consolent de la réalité. Par eux, je me suis fait un monde d'illusions, un monde de silence et d'oubli, où il n'y a pour moi ni passé ni présent, où l'avenir est riant et sans nuages. Dans ce monde-là, madame, point de fâcheux qui me viennent troubler. Ils ont beau courir, se heurter, se presser autour de moi.. Je ne les vois pas, je suis aveugle. Point de propos méchant qui puisse, en effleurant mon oreille, déposer au fond de mon cœur un germe de haine; je ne saurais l'entendre, je suis sourd. Point d'ami qui puisse me reprocher d'avoir trahi sa confiance, je suis muet. Que voulez-vous de plus, madame! Dans ce monde-là, je règne sans rivaux, sans partage... J'aime! je suis aimé! Ah! laissez-moi rêver toujours!

LA COMTESSE, *à part.* Quel langage!... et voilà l'objet des railleries de toute la cour. Oh! je le défendrai, moi!

BRANCAS. Mais qu'avez-vous, madame?... vous êtes peut-être souffrante...

Il prend une chaise comme pour l'offrir à la Comtesse et il s'assied dessus.

LA COMTESSE. Non... non... je me sens au contraire tout à fait remise... Veuillez, je vous prie, faire appeler mes gens

BRANCAS, *se levant.* Impossible, madame! Ils ont cru probablement voir en moi le chef des voleurs, car, à mon aspect, ils ont tous pris la fuite!

LA COMTESSE. Les misérables!...* M'abandonner ainsi!... mon Dieu! mon Dieu! que faire? que devenir? si cette aventure vient à s'ébruiter, je suis perdue!

BRANCAS. Non, madame, ne craignez rien! mon valet de chambre est le seul qui vous ait vue ici, et il ne vous connaît pas. Au point du jour, un carrosse de louage, que j'enver-

* La Comtesse, Brancas.

rai chercher, vous reconduira à votre hôtel, et je vous jure que toute cette aventure restera secrète.

LA COMTESSE. Je vous crois, monsieur de Brancas, je vous crois; vous êtes un loyal et honnête gentilhomme qui rougiriez d'abuser de ma situation. Mais, au nom du ciel, laissez-moi partir!

BRANCAS. Ah! madame, encore quelques instants... J'ai tant souhaité cette faveur!... que ce soit la récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre. D'ailleurs, que pouvez-vous craindre? Je ne suis pas dangereux, moi, je ne suis pas... le vicomte.

LA COMTESSE. Monsieur... qui peut vous faire supposer...

BRANCAS. Que voulez-vous? je me rends justice. Je sais qu'il y a à la cour de France un homme qui, quoi que je fasse, dans les ballets, dans les carrousels, partout où il faut lutter de luxe et d'élégance, l'emporte toujours sur moi; pour cela, je le lui pardonne. Mais que de doux regards, qu'un sourire que je voudrais payer de tout mon sang, soient aussi le privilége exclusif de cet homme, voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais, ce que je lui disputerai toujours, si vous me le permettez... et vous me le permettrez, n'est-ce pas, madame?

LA COMTESSE, *avec émotion.* Ne venez-vous pas d'acquérir des droits à ma reconnaissance?

BRANCAS.

AIR *de Bérat.*

Est-ce une erreur? dans vos yeux je crois lire
La fin de mon trop long martyre,
Mais non, je rêve encore, hélas!
Dites, faut-il croire à ce doux sourire?
Si c'est un rêve... ah! ne m'éveillez pas!

Même air.

Vous vous taisez... Sur cette main charmante,
Ainsi que la mienne tremblante,
Quand j'ose, gage plein d'appas!
Imprimer ma lèvre brûlante,
Si c'est un rêve... ah! ne m'éveillez pas!

Il lui baise la main. Au même instant, on entend un grand bruit dans l'antichambre.

LAVERDURE, *en dehors.* Mais, quand je vous répète!...

LA COMTESSE. Quel est ce bruit?

BRANCAS. Qui peut venir si tard?

SOUVRAY, *en dehors.* Tiens, maroufle! voilà pour t'apprendre à ne pas me reconnaître!

On entend le bruit d'un soufflet et un cri de Laverdure.

BRANCAS. Mais, c'est le vicomte de Souvray!

LA COMTESSE. Le vicomte! grand Dieu! S'il me trouvait chez vous à cette heure!...

BRANCAS, *éperdu.* Je ne vois qu'un moyen!... Mon cabinet... (*Il la conduit à la croisée; puis s'apercevant de sa méprise il l'entraîne de l'autre côté du salon.*) Entrez vite!

La Comtesse entre dans le cabinet; Brancas reste à l'écart.

SCÈNE X.

SOUVRAY, BRANCAS.

SOUVRAY, *entrant avec humeur, sans voir Brancas.* Je ne sais quelle malédiction est sur moi... Impossible de trouver mes gens dans la cour du Louvre... Il m'a fallu revenir à pied... Heureusement il n'est pas deux heures!... Tout mon monde doit être à son poste... et j'arrive à temps pour le passage du carrosse de la comtesse... (*Apercevant Brancas.*) Mais, que vois-je! Monsieur de Brancas chez moi!

BRANCAS, *à part.* Au diable l'importun! (*Haut.*) Monsieur le vicomte, je suis votre serviteur.

SOUVRAY, *à part.* Maudit contretemps! qui peut me l'amener à cette heure de la nuit?...

BRANCAS, *à part.* Il va peut-être me dire...

TOUS DEUX, *faisant le signe de s'asseoir.* Monsieur, si vous voulez bien...

SOUVRAY, *à part.* Est-ce qu'il va me faire les honneurs de chez moi?

Il s'assied.

BRANCAS, *à part.* Il paraît que l'explication sera longue.

Il s'assied.

SOUVRAY, *à part.* Au fait... il vient sans doute pour notre querelle de cette nuit.

BRANCAS, *à part.* J'y suis!... il veut régler les conditions de notre duel.

Moment de silence.

SOUVRAY. Eh bien, monsieur le marquis?...

BRANCAS. Eh bien, monsieur le vicomte?...

SOUVRAY. Je vous écoute.

BRANCAS. Je suis à vos ordres.

SOUVRAY. Seulement, je vous ferai observer que, demain, il aurait toujours été temps de...

BRANCAS. C'est la réflexion que je faisais à l'instant même.

SOUVRAY, *étonné, à part.* Ah!

BRANCAS, *de même.* C'est tout ce qu'il avait à me dire?

SOUVRAY, *à part.* Il faut pourtant que je m'en débarrasse.

BRANCAS, *à part.* Cette pauvre comtesse doit être sur des charbons ardents! (*Haut.*) Dites-moi, vicomte...

SOUVRAY. Marquis...

BRANCAS. Tenez-vous beaucoup à notre duel?

SOUVRAY. Mais, monsieur, je pourrais vous faire la même question.

BRANCAS. Ma foi! franchement, j'ai peut-

être été un peu vif... et, tenez, si vous consentiez...

SOUVRAY, *à part.* A tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il s'en aille.

BRANCAS. Si vous consentiez à vous rétracter.

SOUVRAY, *vivement.* Me rétracter! (*Se levant, et à part.*) Ah! mon Dieu! n'entends-je pas le bruit d'un carrosse!...

BRANCAS, *se levant.* Écoutez, vicomte, je ne crois pas que vous soyez aussi avancé que vous le dites dans les bonnes grâces de la comtesse... Mais enfin, si demain, vous me donnez une preuve positive...

SOUVRAY. Eh bien?

BRANCAS. Je m'avouerai vaincu!

SOUVRAY. Touchez là, marquis... c'est chose convenue...

BRANCAS Ce cher vicomte!

SOUVRAY. Ce cher marquis!

Il se regardent tous deux avec embarras.

BRANCAS. Ah ça, il se fait tard...

SOUVRAY. Le jour va paraître...

BRANCAS. Je n'en puis plus de fatigue...

SOUVRAY. Je tombe de sommeil...

Brancas va prendre le flambeau qui est à droite, Souvray celui de gauche.

TOUS DEUX. Et je vous demande la permission...

Ils reviennent vis-à-vis l'un de l'autre, le flambeau à la main et se considèrent avec surprise. Moment de silence.

SOUVRAY, *comme frappé d'une idée.* Où allez vous donc, marquis?

BRANCAS. Parbleu!... je vais me coucher... et comme je présume que vous avez envie d'en faire autant... je vais sonner un de mes gens pour...

SOUVRAY, *à part.* Un de ses gens!... est-ce que par hasard... (*Partant d'un éclat de rire.*) Ah! pour le coup, la distraction serait adorable!

Il pose son flambeau sur le guéridon à gauche.

BRANCAS. En vérité, vicomte, je ne comprends rien à votre gaieté.

SOUVRAY. Elle est pourtant bien naturelle... Chez qui pensez-vous être en ce moment?

BRANCAS. Mais, chez moi, apparemment.

SOUVRAY, *à part.* C'est bien cela! (*Haut.*) Eh bien! c'est ce qui vous trompe.

BRANCAS. Comment?

SOUVRAY, *avec sang-froid.* Vous êtes chez moi.

BRANCAS. Chez vous?

SOUVRAY. Voyez... jetez les yeux autour de vous... ces meubles... ces peintures...

BRANCAS, *regardant attentivement et sortant de sa distraction; à part.* Serait il possible!...

SOUVRAY, *riant.* Oui... tout s'explique. En sortant du Louvre, grâce au brouillard et à mon ivrogne de cocher, vous vous êtes trompé de carrosse... Vous avez pris le mien, qui vous a conduit ici; et comme tous nos hôtels se ressemblent...

BRANCAS, *avec accablement; à part.* Oh! je suis fou!... Sortons! sortons! (*Il prend son chapeau et son manteau.*) Mais la comtesse!.. Ce cabinet!... ô ciel!... ce n'est point un rêve!... non!... elle est là!.. et lui!... que faire?...

SOUVRAY, *riant.* Ah! l'excellente aventure! Mais, rassurez-vous, monsieur de Brancas... tout cela s'est passé entre nous... et comme je suis la discrétion même, je vous promets de n'en ouvrir la bouche qu'à une douzaine d'intimes.

BRANCAS. Trop bon, en vérité! (*Prenant une résolution.*) A tout prix, je saurai la sauver!

Il pose son chapeau et son manteau sur la table à droite et s'assied dans le fauteuil.

SOUVRAY, *qui ne le voit pas; à lui-même.* Ah! d'honneur, j'en rirai longtemps!... Voilà une méprise qui passe toutes les autres!.. (*Il rit, puis se retournant.*) Eh! mais qu'attendez-vous donc là?

BRANCAS, *sérieusement.* J'attends que vous ayez fini de rire.

SOUVRAY, *étonné.* Hein! plaît il?

BRANCAS. C'est assez plaisanter!... J'ai besoin de repos, je vous l'ai dit, et sérieusement, je vous supplie de vous retirer... Je suis chez moi, et j'y veux être seul!

SOUVRAY. Qu'entends-je!... En toute autre occasion le tour me semblerait peut-être fort original; mais, en ce moment, s'il faut vous le dire, il me paraît au moins déplacé... et je ne suis pas d'humeur à souffrir une mystification!

BRANCAS. Pardon, vicomte; mais je ne plaisante pas, je vous jure.

SOUVRAY. Ah! c'en est trop!...

Il sonne avec force.

BRANCAS, *à part.* Ah diable!...

SCÈNE XI.

SOUVRAY, LAVERDURE, BRANCAS.

LAVERDURE, *accourant par le fond, et allant à Brancas.* Voilà! voilà! monseigneur a sonné?

SOUVRAY, *sans remarquer ce mouvement.* Oui... courez réveiller mes gens... qu'ils viennent à l'instant..

LAVERDURE, *le regardant d'un air étonné.* Hein?... plaît-il?... monsieur m'a parlé?...

SOUVRAY. Eh! oui, imbecile... je t'ordonne...

LAVERDURE. Imbécile... je t'ordonne... d'abord de quel droit, monsieur, m'ordonnez-vous?...

SOUVRAY. Comment, maroufle!... Est-ce que je ne suis pas ton maître?...

LAVERDURE. Vous!... Ah bien! elle est bonne!... Vous, mon maître! outrecuidant personnage! vous, jamais! Je n'ai jamais eu aucun rapport avec vous... c'est-à-dire, si!... (*Il frotte sa joue.*) Mais le voilà mon maître, mon bon maître... (*Il désigne Brancas, qui rit sous cape.*) Il ne me donne pas de soufflets, lui! il a le droit d'augmenter mes gages, lui!... Vous, je ne vous connais pas!

SOUVRAY, *le menaçant*. Misérable!

Laverdure effrayé se sauve par le fond.

BRANCAS, *à part*. Quel coup du ciel!... (*Haut.*) Vous le voyez, ce n'est pas moi qui le lui fais dire

SOUVRAY. Mordieu! c'est ce que nous verrons! et puisqu'il y a complot, puisque tout conspire contre moi, jusqu'à mes gens que vous avez gagnés, monsieur de Brancas, vous me le payerez! et maintenant, c'est un duel à mort que je vous propose.

BRANCAS. Soit... demain, je serai tout à votre service.

SOUVRAY. Non pas, non pas!... c'est aujourd'hui, c'est ici même, c'est sur-le-champ qu'il me faut réparation!

BRANCAS. Y songez-vous?... pas de témoins!... un duel à huis clos entre gentilshommes! fi donc! Allons, mon cher vicomte, calmez-vous... nous avons besoin l'un et l'autre de quelques heures de sommeil... Vous surtout qui devez être très-fatigué... Vous avez beaucoup dansé au bal de la cour... Mais, demain, j'irai vous prendre à votre hôtel... A moins que vous ne préfériez que je vous attende ici... chez moi...

SOUVRAY. Chez lui!... chez lui!... Ah! c'est trop fort!... (*A part.*) Mon Dieu! mon Dieu! si le carrosse venait à passer dans ce moment, tout serait perdu!... (*Haut.*) Décidement, monsieur de Brancas, vous ne voulez pas me céder la place? Eh bien! je sors, je sors d'ici; mais n'espérez pas y rester longtemps... Je cours chercher le guet, et vous faire chasser de mon hôtel, comme un voleur... Entendez-vous, monsieur de Brancas... comme un voleur!

BRANCAS, *le saluant*. Que le ciel vous conduise!

ENSEMBLE.

AIR *d'Otello.*

Bientôt, j'y compte,
On verra de nous deux,
Pour votre honte,
Qui commande en ces lieux.

Souvray exaspéré sort par le fond.

SCÈNE XII.

BRANCAS, LA COMTESSE.

BRANCAS. Enfin, je suis maître de la place.. Hâtons-nous de délivrer la comtesse... Pauvre petite femme!.. Je veux jusqu'au bout, mériter sa reconnaissance

Il fait quelques pas.

LA COMTESSE, *sortant de la chambre de droite; avec agitation*. Monsieur... suis-je encore votre prisonnière?

BRANCAS. Ah! madame, que d'excuses j'ai à vous faire... Vous avoir si longtemps abandonnée!

LA COMTESSE. Oh! monsieur, j'ai mis à profit le temps que vous m'avez laissé... et, avant de quitter votre hôtel, permettez-moi de vous féliciter de nouveau du courage que vous avez déployé dans cette rencontre où j'ai couru de si graves dangers.

BRANCAS, *avec modestie*. Oh! madame...

LA COMTESSE. Comment donc!... des adversaires si redoutables... une attaque si bien concertée... et cette prétendue blessure... Ah! monsieur de Brancas, c'est affreux! c'est indigne! me compromettre ainsi! me perdre de réputation! Mais, monsieur, que vous avais-je donc fait?

BRANCAS Je ne sais ce que vous voulez dire, madame... Si je suis coupable, c'est d'une distraction tout au plus... d'une malheureuse distraction!

LA COMTESSE. Vous, distrait?... Oh! non! vous ne l'êtes pas, vous ne l'avez jamais été. Plût au ciel que vos torts n'eussent pas d'autre source! Ah! je me serais fait un devoir, un bonheur de vous venger du ridicule qu'on cherchait à déverser sur vous. Oui, je puis l'avouer à présent sans danger, vos paroles avaient touché mon cœur, votre situation m'avait intéressée, j'aurais pu aimer Brancas le distrait, Brancas le rêveur... mais Brancas le déloyal, qui de sa distraction se fait un masque sous lequel tout lui est permis... moquerie, outrage, violence... Oh! pour celui-là, je n'ai que haine et mépris!

BRANCAS. Est-il possible, madame! vous pouvez supposer...

LA COMTESSE. Démentez donc le témoignage de vos valets, que vous n'avez pas rougi de prendre pour complices!

BRANCAS, *cherchant à comprendre*. Pour complices?... mes valets?...

LA COMTESSE. Tout à l'heure, en parcourant les corridors de cet hôtel pour trouver une issue, j'ai vu briller une lumière, un bruit de voix est parvenu jusqu'à moi... j'ai prêté l'oreille... quelle indignité!... C'était vos gens, monsieur, qui, au milieu d'une

orgie, se félicitaient du succès de votre ruse!

BRANCAS, *à part.* Ma ruse!... est-ce que le vicomte?...

LA COMTESSE. Vous le voyez, monsieur, je sais tout... et je vous le répète, je veux sortir d'ici à l'instant même!

BRANCAS.

AIR *du Puits d'Amour.*

Eh quoi! madame, est-ce possible?
Y pensez-vous! le froid! ces vêtements!
Risquer un trajet si pénible...

LA COMTESSE.

Ah! je suis forte, je le sens!
Allez, monsieur, la femme qu'on outrage,
Quand elle veut, dans le fond de son cœur
Sait trouver assez de courage
Pour échapper au déshonneur!

BRANCAS. Madame... au nom du ciel!

LA COMTESSE, *courant à la porte du fond.* Fermée!... Eh bien! monsieur de Brancas, persisterez-vous encore à nier?

BRANCAS. Sur l'honneur! madame, j'ignore qui a pu se permettre...

CHOEUR D'HOMMES EN DEHORS,

AIR *d'une valse de l'Étourneau.*

L'amour a besoin de mystère;
Un rendez-vous
Est doux
Loin des jaloux.
Mais qu'une belle trop sévère
Laisse toucher son cœur,
On doit bien haut célébrer son vainqueur!

LA COMTESSE, *prêtant l'oreille.* Qu'entends-je?*... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Grand Dieu! la rue pleine de monde... partout des torches, des flambeaux!... (*Elle regarde à la fenêtre. Au moment où elle paraît, des applaudissements éclatent au dehors; elle se retire vivement.*)—(*Avec amertume.*) Oui, je les reconnais tous ces jeunes gentilshommes, dont j'ai dédaigné les hommages... ils sont là, le rire sur les lèvres, la raillerie à la bouche... Ah! monsieur, vous aviez raison de m'engager à prolonger mon séjour ici, car je vois que vous avez pris soin de me ménager une escorte jusqu'à mon hôtel, et je vous en rends grâces!

BRANCAS. C'est à en devenir fou!... Madame, encore une fois, je vous jure...

LA COMTESSE, *s'asseyant à gauche, avec désespoir.* Oh! mon Dieu! qui donc viendra à mon secours?

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, SOUVRAY, BRANCAS, UN EXEMPT, *près de la porte du fond.*

SOUVRAY, *entrant vivement et s'avançant vers Brancas.* Enfin, monsieur de Brancas! (*Apercevant la Comtesse.*) Ciel! la comtesse!

LA COMTESSE, *allant à lui vivement.* Monsieur de Souvray! c'est le ciel qui vous envoie!

SOUVRAY, *étonné.* Moi, madame?

LA COMTESSE. Oui, monsieur; car c'est à vous que je demande justice d'un gentilhomme déloyal, qui, pour obtenir ma main, n'a pas craint de supposer une attaque de voleurs, afin de pouvoir, en me sauvant d'un danger imaginaire, arracher à ma reconnaissance ce que j'ai toujours refusé à ses prières et à ses soupirs!

SOUVRAY, *avec embarras.* Madame...

BRANCAS, *à part.* Je devine tout!

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, SOUVRAY, BLAMONT, SAINT-SURIN, BRANCAS, PLUSIEURS AUTRES GENTILSHOMMES. *au fond.*

REPRISE DU CHOEUR.

L'amour a besoin de mystère, etc.

Tous les Gentilhommes saluent la Comtesse.

BLAMONT, *à Souvray.* Vivat! mon cher! je te proclame le roi du bel air et de la galanterie!

SAINT-SURIN. Nous te rendons les armes.

SOUVRAY. Quelle position!

BLAMONT. Ma ferme de Beauce est à toi.

SAINT-SURIN. Ainsi que ma petite maison du faubourg.

LA COMTESSE, *à part.* Que signifie?

TOUS. Mais comment diable as-tu fait?

SOUVRAY, *passant au milieu d'eux.* Taisez-vous donc*.

SAINT-SURIN, *saluant.* Eh! vive Dieu! je ne me trompe pas, M. de Brancas est aussi des nôtres!

TOUS. M. de Brancas?...

BLAMONT, *saluant Brancas.* Monsieur le marquis, je ne m'attendais pas à cette rencontre, qui me force de m'acquitter envers vous d'un devoir bien pénible.

BRANCAS, SOUVRAY, LA COMTESSE. Comment?

BLAMONT. Le roi, monsieur, informé de la provocation que cette nuit même vous avez adressée à M. de Souvray, m'a chargé de vous faire connaître ses intentions... et j'allais avoir l'honneur de me présenter à votre hôtel pour vous signifier...

Il lui présente une lettre.

LA COMTESSE, *à part.* Que dit-il?

BRANCAS, *lisant.* L'ordre de me démettre de mes charges, et de me retirer immédiatement dans mes terres.

* La Comtesse, Brancas.

* La Comtesse, Blamont, Souvray, Saint-Surin, Brancas.

BLAMONT. Il m'est enjoint de vous y conduire.

LA COMTESSE, *à part.* Un exil *!

SAINT-SURIN, *à demi-voix à Brancas.* Aussi, mon cher, quelle diable d'idée avez-vous eue de vous déclarer le champion d'une belle dame dont la présence ici proclame assez hautement, je crois, le triomphe de votre rival!

LA COMTESSE, *qui a entendu ces paroles, à part.* Eh quoi! ce duel... c'était pour moi?

BRANCAS, *à Blamont.* Monsieur de Blamont, je suis prêt à vous suivre.

Il a son chapeau sur la tête; mais par distraction il en prend un autre sur la table.

LA COMTESSE, *avec émotion à Souvray.* Ainsi, monsieur le vicomte, cet hôtel est le vôtre?

SOUVRAY. L'ignoriez-vous donc, madame?

LA COMTESSE. Oui... (*A part.*) Et cette erreur m'a rendue bien coupable!... (*Haut.*) Mais à présent que je sais tout...

SOUVRAY. Vous pardonnez, n'est-il pas vrai?

LA COMTESSE. Monsieur...

BRANCAS, *à part.* Plus de doute, elle l'aime!

SOUVRAY, *à Brancas.* Eh bien, monsieur le marquis, vous vouliez une preuve... celle-ci vous paraît-elle assez positive?

BRANCAS. Monsieur, restez désormais en paix dans cet hôtel, où j'ai pu croire un instant au bonheur... (*Il fait un pas vers la Comtesse**.) Pardonnez-moi, madame la comtesse, je rêvais! (*A Souvray.*) A vous la victoire, vicomte... mais quelque douce qu'elle puisse être, il y a des occasions où elle coûte si cher, qu'un galant homme préfère la défaite! (*Bas.*) Nous nous reverrons, monsieur... (*Tout en faisant quelques pas, il va pour mettre sur sa tête le chapeau qu'il tient à la main, mais s'apercevant de sa méprise, il le jette au loin.*) Je suis à vos ordres, monsieur de Blamont.

Il se dirige vers la porte après avoir salué la Comtesse; au moment où il va sortir, celle-ci se retourne.

LA COMTESSE. Monsieur de Brancas...

BRANCAS, *revenant vivement.* Madame!

LA COMTESSE. Eh bien! voilà encore une de vos distractions... vous oubliez...

BRANCAS. Quoi donc, madame?

LA COMTESSE, *lui tendant la main.* Peu de chose.. votre femme.

TOUS. Sa femme!

BRANCAS. Est-il possible! Oh! dites-moi que je ne rêve pas!...

LA COMTESSE. Et vous, dites-moi que vous ne rêverez plus!

CHOEUR FINAL.

AIR *précédent.*

Ah! si son bonheur n'est qu'un songe,
Qu'au moins l'erreur
Profite au rêveur.
Déjà par un riant mensonge,
N'a-t-il pas emprunté
Le doux aspect de la réalité?

* La Comtesse, Souvray, Blamont, Brancas, Saint-Surin.

* La Comtesse, Brancas, Souvray, Blamont, St-Surin.

FIN.

Imprimerie de Vve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PARIS A LA CAMPAGNE

ET

LA CAMPAGNE A PARIS,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE MM. PAUL SIRAUDIN ET CHARLES DANVIN,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 20 août 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JOSEPH TRUCHELU, 25 ans	M. ARMAND.
BUISSONNET, son cousin	M. REY.
M. LAVERDURETTE, maire du village de Franconville, âgé de 45 ans..	M. BELMONT.
HECTOR, cousin d'Eugénie, 20 ans	M. MORAND.
FANFIGNOLE, paysan, 30 ans	M. DORLANGES.
GROSLAID, paysan, 22 ans	M. COUTARD.
TROMBLON, concierge, 60 ans	M. FRANCE.
EUGÉNIE, femme de Laverdurette, 18 ans	Mme MARÉCHAL.
JEANNE, femme de Fanfignole, 25 ans	Mme CHATILLON.
MARGOTTE, nièce de Fanfignole et filleule de Laverdurette, 16 ans....	Mlle KLEINE.
Mlle CORDONNET, grisette, 20 ans	Mme ELISA.
TROIS CRÉANCIERS, PAYSANS, PAYSANNES.	

Le premier acte se passe à Paris, et le second au village de Franconville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre où loge Joseph Truchelu. Au fond, au milieu, une alcôve fermée avec des rideaux; à côté de l'alcôve, une clarinette accrochée à la muraille. Dans les deux angles de la chambre, deuxième plan, une fenêtre donnant sur la rue, à droite; la porte d'entrée à gauche. Premier plan, droite et gauche, deux portes de cabinet; à droite, entre la porte et la fenêtre, une toilette; tables, siéges, etc.

SCÈNE I.

TRUCHELU, seul.

(Au lever du rideau, la scène est vide; on entend le son d'un ophicléïde, puis peu à peu la voix de Truchelu.)

Sapristi! on ne peut donc pas dormir tranquille, dans ce quartier? (Même jeu. On entend comme un homme qui saute en bas de son lit, puis on voit s'agiter les rideaux.) Tonnerre!.. (Au même instant, on voit paraître, à travers les rideaux, la tête de Truchelu, coiffée d'un foulard.) Ce solo est déplacé... à cinq heures du matin... je m'en plaindrai au commissaire de police!.. (Même jeu.) Encore!.. (Il disparaît.) Attends!.. attends!.. voisin, je vais te donner de la symphonie... (On voit un bras qui décroche une clarinette pendue au mur près de l'alcôve; puis on entend des sons discordans.) La pastourelle!.. (L'ophicléïde cesse.) Il cesse... Ah!..

voyons... que je m'habille!.. Où sont mes bottes?.. où sont mes bretelles?.. (Appelant.) Tromblon!.. Tout s'égare donc, dans ce logement?.. Tromblon!.. (Il sort de l'alcôve, en robe de chambre; il a encore son foulard sur la tête.) Ce portier a l'oreille sourde comme une lanterne... et pourtant je ne demeure qu'au premier... sa loge est au-dessous!.. (Il se regarde dans la glace.) Comme je suis pâle, ce matin!.. j'ai la figure chiffonnée!.. les suites de cette délicieuse soirée... où j'ai perdu 500 francs sur parole?.. Un billet de cinq cents francs... et je ne possède que la doublure de mon gilet.. C'est ce matin que ce nouveau client doit se présenter... Ah! je regrette de ne pas avoir inventé le Pérou!.. (On entend de nouveau le son de l'ophicléïde.) Ah!.. (Il fait un saut.) encore l'ophicléïde!.. En avant ma clarinette!.. (Il saisit sa clarinette et court à la fenêtre.) Tiens!.. une jeune dame à la fenêtre!.. elle salue!.. Qui?.. Moi?.. (Étonné.) C'est moi!.. Elle me souhaite le bonjour... (Il rend plusieurs saluts.) Entre voisins et voisines... je lui porterai ma carte... Ah! mon Dieu! une tête à moustache se dessine à sa gauche... Elle se retire confuse... Beau cavalier, ma foi!.. Il me lance un regard inquiétant!., Ciel!.. (Il ferme vivement la fenêtre). Mon homme aux cinq cents francs !.. (On frappe. Il ôte vivement son foulard et arrange ses cheveux.) Qui peut venir à cette heure?

SCÈNE II.

TRUCHELU, TROMBLON.

TROMBLON, entr'ouvrant la porte et passant la tête.

Êtes-vous levé, M. Truchelu?

TRUCHELU.

Ah! c'est vous! portier! Qu'est-ce que vous voulez?

TROMBLON.

C'est des papiers qu'on vient d'apporter à l'instant!.. Pressé! qu'on m'a dit...

TRUCHELU, prenant les papiers.

Voyons!.. (Il lit.) Mémoire du tailleur... Voilà la dixième fois qu'il me l'envoie, l'impertinent!.. Il me force de prendre les rues désertes lorsque je sors... Pour douze cents malheureux francs!.. (Regardant un autre papier). Mémoire du cafetier!.. Encore un drôle qui ne m'a donné que de la chicorée et de l'eau chaude pour huit cents francs... Avec ça, un billard de campagne... des blouses grandes... comme le parc aux huîtres... (Avec indignation.) Je ne passerai jamais devant sa porte!.. (Même jeu.) Le bottier!.. six cents francs... (Même jeu.) Le chapelier!.. (Scandalisé.) Deux cents francs!.. Mais cet homme abuse des zéros... Je ne lui ôterai jamais son chapeau!.. Le traiteur,.. dix-huit cents francs... Mais je suis en pleine forêt! Ce traiteur copie Cartouche!.. Ah! la blanchisseuse!.. Celle-là est jolie!.. je passerai chez elle!.. (Avec fatuité.) Allons! je passerai chez elle!.. je lui dois ça.

Air: Amis, jamais le chagrin ne m'approche.

Mes créanciers, que le diable confonde!
Me poursuivent, je ne sais où;
Ils me feront aller au bout du monde,
Mais deviendrais-je empereur du Pérou,
Je le répète, ils n'auront pas un sou...
La blanchisseuse... Oh! c'est une autre histoire!
Elle est sensible, et... je ne suis pas mal,
Pour la séduire, acquit sentimental!
Je mets mon cœur à la fin du mémoire,
Et fais un zéro du total;
Je mets mon cœur à la fin du mémoire,
Et je lui flanque un zéro pour total.

Allez Tromblon...

TROMBLON, s'arrêtant en criant.

Ah! j'oubliais... une lettre qui vient d'arriver... C'est quinze centimes...

TRUCHELU, lisant.

« Monsieur, vous êtes prié de passer à l'état-» major-général, séant place du Carrousel, afin » de prendre l'ordre nécessaire à votre incarcé-» ration dans la maison d'arrêt de la garde na-» tionale...» (S'arrêtant.) Aux haricots!..

TROMBLON, qui s'est encore fouillé, jette un nouveau cri.

Ah!..

TRUCHELU, faisant un saut.

Qu'est-ce que c'est encore?

TROMBLON.

Une autre lettre que le facteur m'a remise hier soir...

TRUCHELU.

Mais cet homme est une poste aux lettres.

TROMBLON.

Je l'avais glissée là avec ma tabatière, pour ne pas l'oublier... C'est quinze centimes.

TRUCHELU.

On a donné ma nouvelle adresse à la moitié de Paris.

TROMBLON.

En tout... trente centimes...

TRUCHELU, lisant sans l'écouter.

Un jugement!.. (Effrayé.) A l'amende de vingt francs pour avoir joué de l'ophicléïde avant le jour... Mais ce n'est pas pour moi!.. (Lisant l'adresse.) M. Truchelu, rue du Cygne, 6. Il y a erreur... je n'ai jamais soufflé dans le cuivre... (Criant.) Ah! ce réveil-matin!.. c'est mon réveil-matin!.. l'entresol à ma gauche...

TROMBLON, criant, même jeu.

Ah!..

TRUCHELU, même jeu.

Quoi? encore une lettre?

TROMBLON.

C'est M. Laverdurette...

TRUCHELU.

Qui ça? Laverdurette?..

TROMBLON.

Un fourreur retiré... le maire du village de Fránconville... qui a passé l'hiver dans ce logement, et que vous venez de remplacer...

TRUCHELU.

Bah! Est-ce que ce serait?

TROMBLON.

L'entre-sol à gauche.

TRUCHELU.

Où j'ai vu sa charmante fille en négligé?..

TROMBLON.

Sa fille!.. Je ne lui connais que sa femme.!

TRUCHELU.

Sa femme? Une jolie brune?..

TROMBLON.

Eugénie...

TRUCHELU.

Eugénie?.. Qui m'a salué?,.

TROMBLON, même jeu.

C'est trente centimes...

TRUCHELU, de même.

Avec un gracieux sourire... Et l'autre!... qu'est-ce qu'il est donc?.. qu'est-ce qu'il fait donc dans la maison?...

TROMBLON.

Quel autre?...

TRUCHELU.

Avec des moustaches...

TROMBLON.

Ah! c'est le cousin!.. M. Hector!.. le cousin de Madame!..

TRUCHELU.

Le cousin de Madame?

TROMBLON.

Oui... un commis-voyageur... dont le mari ne se méfie pas... quoiqu'il soit jaloux comme tigre.

TRUCHELU.

Bah!..

TROMBLON.

Et fort comme un Turc!..

TRUCHELU.

Fichtre!..

TROMBLON.

Mais... je suis là à flâner... et j'ai du lait à acheter pour mon chat... et du mou pour mon épouse... C'est-à-dire, non... Vous n'avez besoin de rien?..

TRUCHELU.

Si fait... j'ai besoin de n'être ici pour personne... et particulièrement pour une jeune dame que je n'attends pas... mais qui peut tomber ici comme un ouragan... Elle répond au nom de Cordonnet... Tournure quartier latin... l'œil risqué... le langage parallèle... Elle insistera... interdisez-lui mon palier.

TROMBLON, même jeu.

Monsieur, c'est 30 centimes...

TRUCHELU.

Ah!.. (Il se fouille.) Vous mettrez ça sur le compte de mes bottes...

TROMBLON.

Bien, Monsieur... bien! Je vas porter les journaux au voisin du dessus...

(Il sort).

SCÈNE III.

TRUCHELU, seul.

Quel métier!... Depuis un an j'ai fait tous les quartiers de Paris... je déménage toutes les lunes... depuis que j'ai eu la faiblesse de m'attacher au char de Mlle Cordonnet...

AIR: de Julie.

Ah! cette femme est une glue!
Plus tenace que les huissiers!
Elle m'a fait louer dans chaque rue,
Elle m'a fait quitter tous les quartiers.
J'ai, pour éviter ses furies,
Fait tant de fois mon déménagement,
Que je ressemble assurément
Aux petites messageries.

FANFIGNOLE, en dehors.

Oh!... oh!... la Grise!...

TRUCHELU.

Qu'est-ce que c'est?... (Il va au balcon et regarde.) Tiens... des paysans... une charrette pleine de légumes... qui s'arrête sous ma fenêtre... (Revenant en scène.) Je n'ai rien de commun avec ces grossiers villageois... (Il ôte sa robe de chambre et s'habille.) Passons mon Elbeuf... Où irai-je bien?... où prendrai-je bien l'air?... Le pavé est émaillé de créanciers...

SCÈNE IV.

TRUCHELU, FANFIGNOLE, GROSLAID, MARGOTTE.

FANFIGNOLE, entrant, tenant Margotte par la main.

Entre, entre... mon enfant... y n' s'attend pas à notre visite... ça le surprendra...

TRUCHELU, se retournant.

Ah! les hommes-aux légumes... Qu'est-ce qu'ils me veulent? Ils se trompent...

(Les paysans saluent Truchelu et regardent autour d'eux.)

FANFIGNOLE.

Monsieur... je sommes ben votre serviteur... (A Margotte, bas.) Une révérence.

(Elle obéit.)

TRUCHELU.

Oh! la jolie petite paysanne!..

GROSLAID, bas à Fanfignole.

Quel est ce monsieur?

FANFIGNOLE, bas.

C'est peut-être un parent.

TRUCHELU, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à inspecter mon mobilier? (Haut.) Que voulez-vous, braves gens?..

FANFIGNOLE.

Monsieur, nous arrivons de notre village.

TRUCHELU.

Ah!

GROSLAID.

Et nous allons à la halle des Innocens, pour porter nos choux, nos poireaux et nos carottes.

TRUCHELU.

Bien!... (A part.) Est-ce qu'ils vont m'offrir leurs denrées?.. (Haut.) Après...

FANFIGNOLE.

Comme il y a trois mois que nous n'avons vu Monsieur...

TRUCHELU, étonné.

Trois mois?.. (A part.) Je ne reconnais pas ces figures rurales...

(Ils regardent autour d'eux).

MARGOTTE.

Est-ce que mon parrain est sorti?

TRUCHELU.

Votre par... (A Fanfignole). Son par...

FANFIGNOLE.

M. Laverdurette, notre maire...

TRUCHELU, à Margotte.

Votre parrain? M. Laverdurette?..

MARGOTTE.

Oui, mon beau Monsieur...

TRUCHELU.

Son beau monsieur... Asseyez-vous donc... (A part.) Elle est charmante!

GROSLAID, à part.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc au Parisien?...

TRUCHELU, à part.

Tiens... c'est la filleule de l'ophicléïde... Et ils se croient chez lui... (Regardant Margotte.) Elle est délicieuse!

GROSLAID, d'un air sombre.

Comme il la reluque!..

FANFIGNOLE.

Monsieur est de la maison?..

TRUCHELU.

Oui... je fais partie du logis!.. (Prenant de nouveau les mains de Margotte.) Cette jolie enfant est votre fille, Monsieur?..

FANFIGNOLE.

Fanfignole...

TRUCHELU.

Fanfignole?

FANFIGNOLE.

C'est ma nièce...

TRUCHELU.

Votre nièce... (Galamment.) Charmante...

GROSLAID, brusquement se plaçant entre eux.

M. Laverdurette, s'il vous plaît!..

TRUCHELU, sur le même ton.

Il n'y est pas... (A Margotte.) Quel est ce jeune villageois?..

MARGOTTE.

C'est Groslaid!..

TRUCHELU.

Groslaid!..

FANFIGNOLE.

Mon garçon de ferme.

TRUCHELU.

Groslaid? Il a le physique de son nom...

MARGOTTE.

Que je suis fâchée de ne pas trouver mon parrain!.. moi qui venais pour l'embrasser.

TRUCHELU.

Pour l'embrasser?.. Je le remplace... (Appuyant.) Je le remplace!.. et je suis heureux, en son absence...

GROSLAID, même jeu.

M. Laverdurette, s'il vous plaît?..

TRUCHELU, même ton.

Il n'y est pas!.. (A part.) Ce garçon se répète d'une façon fatiguante...

FANFIGNOLLE.

Est-ce qu'il sera long-temps absent?..

TRUCHELU.

Une légère course... Il reviendra pour dîner.

(Il regarde Margotte.)

MARGOTTE, à part.

Comme il me regarde ce jeune homme!..

FANFIGNOLE.

J' sommes ben fâchés... mais il faut que

j' nous rendions au marché... c'est l'heure de la vente... et puis, il faut que je soyons à Franconville avant quatre heures de l'après-midi...

TRUCHELU.

Attendez-donc?.. à Franconville... Mais oui... c'est-là qu'il demeure... Buissonnet...

MARGOTTE, vivement.

Buissonnet?..

GROSLAID, sourdement.

Buissonnet?..

TRUCHELU.

Vous le connaissez ?

MARGOTTE, baissant les yeux.

Hélas!..

GROSLAID, de même.

Hélas!..

TRUCHELU, à Fanfignole.

Pourquoi un hélas?

FANFIGNOLE.

Un drôle!.

TRUCHELU.

Un drôle?..

GROSLAID, de même.

Un gueux!..

TRUCHELU.

Un gueux?

MARGOTTE.

Un monstre!..

TRUCHELU.

Un monstre ! C'est mon cousin!..

MARGOTTE.

Votre cousin? Ah! bien, si vous lui ressemblez...

FANFIGNOLE.

Il avait promis mariage à cette pauv' enfant, qui l'aimait de tout son cœur...

MARGOTTE.

Et au jour d'aujourd'hui, il déserte la ferme, il me regarde à peine... il danse avec les autres filles du village, il les cajole!..

(Elle pleure.)

GROSLAID.

C'est bien fait!.. vous l'avez écouté... parce que c'était un monsieur... un richard...

TRUCHELU.

Un richard, Buissonnet... j'irai le voir...

MARGOTTE.

Oui... oui... venez...

GROSLAID.

Qu'il y vienne!..

MARGOTTE.

Vous le gronderez de se conduire ainsi envers moi...

FANFIGNOLE.

Allons... allons... en rrrroute!.. la petiote!. à la Halle!.. et en revenant nous passerons voir si M. Laverdurette est rentré...

CHŒUR.

Air : du Bal Mabille, (de Charles Danvin).

Au revoir, ne perdons pas d'instant,
Notre récolte est abondante et belle,
A la Halle, où l' chaland nous appelle
Courons porter le produit de nos champs.

TRUCHELU, galamment à Margotte.

Au pays, j'irai ma petite
Vous rendre visite.
Quel attrait m'invite!..

MARGOTTE.

Ah! Monsieur, venez au plus vite
Car votre cousin
Seul cause mon chagrin.
Par votre langage,
Fixant le volage,
Vous pourrez je gage
Faire mon hymen.

REPRISE.

Au revoir, ne perdons pas d'instant,
Si la récolte est abondante et belle,
A la halle où l' chaland vous appelle,
Courons porter le produit de nos champs.

(Ils sortent).

SCÈNE V.

TRUCHELU, puis EUGÉNIE.

TRUCHELU.

Oui.... j'irai la consoler.... dans son asile champêtre... route de Pontoise... Ah! tu la négliges, cousin... tu fais le lovelace dans les terres labourées... (Avec dédain.) Faublas en herbe... je te la soufflerai... Elle est fort bien... ce petit bonnet rond!.. je la formerai aux usages de Paris... je lui apprendrai la chorégraphie de Mabille, que la Cordonnet possède d'une manière si... élastique... (On frappe.) On a gratté au panneau de ma porte... si c'était un créancier... Tromblon laisse donc monter tout le monde?.. (La porte s'ouvre, Eugénie s'arrête timidement au fond.) Une femme!..

EUGÉNIE.

Pardon, Monsieur...

TRUCHELU.

Ah! mon Dieu ! c'est elle!.. ma jolie voisine.. Entrez, Madame, entrez... je suis visible...

EUGÉNIE.

Mon Dieu, Monsieur... ma visite peut vous paraître étrange...

TRUCHELU.

Étrange?.. Du tout... je comprends... votre salut de ce matin... vous m'avez remarqué à votre balcon... vous êtes jeune... jolie...

EUGÉNIE.

Monsieur...

TRUCHELU.

Moi... je suis jeune... et... on me l'a dit quelquefois... nous sommes faits pour nous comprendre... et... je vous ai comprise...

EUGÉNIE.

Vous pourriez vous tromper...

TRUCHELU.

Je ne crois pas... Joseph Truchelu... vingt-cinq ans, une âme de feu !..

EUGÉNIE.

Monsieur... je venais...

TRUCHELU, l'interrompant.

Pour me voir... et je vous en sais gré... c'est un bonheur inattendu... et mon amour... (Bruit d'ophicléïde.) Allons, bon... l'autre, à présent... il me coupe mes inspirations... Pardon, madame...

(Il prend sa clarinette, court au balcon et se met à jouer faux.

EUGÉNIE, qui a déposé son chapeau sur une chaise.

Que fait-il?.. Si mon mari m'avait aperçue... Je tremble !...

(L'ophicléïde cesse.)

TRUCHELU.

Ah ! il cesse !.. il me regarde d'un air furieux... Il est fort laid, ce monsieur... (Revenant en scène.) Madame, je suis à vous... Nous disions...

EUGÉNIE.

Mon Dieu !.. Monsieur... je ne sais comment vous expliquer...

TRUCHELU.

Osez... osez... votre trouble... c'est si naturel... un premier tête-à-tête... moi-même, mon cœur agite ma bretelle.

EUGÉNIE.

Monsieur... je vous crois un galant homme...

TRUCHELU.

Madame...

EUGÉNIE.

Incapable d'abuser de la position d'une femme...

TRUCHELU, gesticulant.

Madame !..

EUGÉNIE.

Assez généreux pour garder le secret...

TRUCHELU.

Cent sept ans...

EUGÉNIE.

Et me rendre un service qui assurera ma tranquillité.

TRUCHELU.

Un service?.. Disposez de moi... de mon bras... de mon cœur... de ma vie...

EUGÉNIE.

Oh ! je n'en exige pas tant...

TRUCHELU, d'un air fâché.

Tant pis... ah ! tant pis...

EUGÉNIE.

Il y a quatre jours encore, j'habitais ce logement avec mon mari... et en déménageant... dans ma précipitation... j'ai oublié des lettres cachées dans une armoire de ce cabinet... et que devant mon mari, je n'ai pu...

TRUCHELU, la fixant.

Bah !.. (Elle baisse les yeux.) A l'insu de... l'ophicléïde...

EUGÉNIE.

Monsieur... ce n'est pas... votre supposition.

TRUCHELU, à lui-même.

Ça se devait... je l'aurais parié... il est vieux.. il est laid !..

EUGÉNIE, d'un ton de reproche.

Monsieur... c'est mon mari...

TRUCHELU, riant.

Voilà son tort... parbleu !.. voilà son tort !..

EUGÉNIE.

Et j'ai compté sur votre complaisance...

TRUCHELU.

Ma complaisance !.. Oui... oui... comptez-y toujours !.. (Soupirant.) Oh ! toujours...

LAVERDURETTE, en dehors.

Je vous dis qu'il y est pour moi... il faut que je lui parle...

EUGÉNIE.

Ciel ! mon mari...

TRUCHELU.

L'ophicléïde?..

EUGÉNIE.

Il m'a vue... il m'a suivie... Je suis perdue !..

TRUCHELU, effayé.

Ciel de Dieu !.. s'il la trouve chez moi... il est fort comme un Turc !..

EUGÉNIE.

Cachez-moi?..

TRUCHELU.

Tenez, ce cabinet... vite... (Elle entre dans le cabinet de gauche.) Ah ! les lettres... emparons-nous-en pour les lui rendre aussitôt que le mari sera parti...

(Il entre dans le cabinet de droite.)

SCÈNE VI.

TRUCHELU, LAVERDURETTE.

LAVERDURETTE, frappant en dehors.

Voisin... je désirerais vous parler...

TRUCHELU, sortant du cabinet, et serrant un portefeuille dans sa poche.

Qui est là?.. On y va!..

(Il ouvre.)

LAVERDURETTE, entrant et regardant autour de lui.

Pardon ! je vous dérange peut être?..

TRUCHELU.

Moi !.. j'allais sortir... (A part.) S'il découvre.. Il a l'air solide...

LAVERDURETTE.

Mais vous êtes seul...

TRUCHELU.

Comme Robinson !.. après son naufrage... (A part.) Il inspecte !.. il inspecte !.. il me donne le frisson...

LAVERDURETTE.

Alors je vais vous mettre à la question.

TRUCHELU, effrayé

Hein ?..

LAVERDURETTE.

Et vous faire comprendre le motif qui m'amène...

(Il change son ophicléïde de bras.)

TRUCHELU.

Pourquoi a-t-il son instrument?.. Que veut-il faire ici de son instrument?..

LAVERDURETTE, avec explosion.

Monsieur.

TRUCHELU, bondissant.

Ah ! quoi?..

LAVERDURETTE.

Vous voyez un homme chagriné... embarrassé...

(Il change son ophicléïde de bras.)

TRUCHELU, voulant lui prendre.

Souffrez que je vous débarasse... ça doit être gênant... en promenade...

LAVERDURETTE, le gardant.

Trop bon !.. c'est ma passion... mon bonheur... je souffle là-dedans avec furie...

TRUCHELU.

J'ai déjà pu apprécier la force de vos poumons.

LAVERDURETTE.

Je suis fou de la musique... depuis le berceau... Avant d'être maire de Franconville... quand j'étais fourreur... rue des Vieilles-Étuves, j'avais adopté le chapeau-chinois... de la sixième légion...

TRUCHELU.

Bigre !..

LAVERDURETTE.

Vous dites ?..

TRUCHELU.

Bigre !.. Ça devait vous aller... (A part,) Où veut-il en venir ?..

LAVERDURETTE,

Mais cet instrument agréable n'a qu'une note.

TRUCHELU.

C'est peu !..

LAVERDURETTE, imitant,

Dzing... dzing... dzing !.. toujours la même chanson... c'était monotone, c'était fatiguant... (Il change son ophicléïde de bras.) J'ai pris cet instrument de salon... un progrès du siècle.,.

TRUCHELU, appercevant le chapeau d'Eugénie, qu'elle à oublié sur une chaise.

Oh !

(Il s'en empare et le cache derrière lui.)

LAVERDURETTE.

Vous dites !..

TRUCHELU.

J'attends... mettez-moi au courant... (A part.) L'a-t-il vu ?

LAVERDURETTE.

Voici!.. (Avec explosion.) Monsieur... depuis deux jours vous m'écorchez les oreilles avec votre clarinette...

TRUCHELU.

C'est faux !..

LAVERDURETTE.

C'est ce que je dis... c'est faux!.. Vous choisissez toujours les heures, les instants... où j'étudie un solo remarquable...

TRUCHELU.

Très remarquable... ça s'entend de loin...

LAVERDURETTE.

Une symphonie exécutée dans le désert... de M. Félicien...

TRUCHELU, l'interrompant.

Dans le désert ?.. Monsieur,.. c'est le mot.. quand on possède un pareil piston... on ne devrait en jouer que dans le désert.. Vous troublez mon sommeil....

LAVERDURETTE

Et vous, Monsieur... vous brouillez mes exercices... vous me coupez la respiration... et ça me gêne... (Même jeu.) Je viens vous trouver pour vous prier de nous entendre à ce sujet...

TRUCHELU, joyeux.

Ah ! ce n'est que pour ça ?.. Bien... allons... allons ?.. (Il gesticule et montre le chapeau,) Oh ! Où diable fourrer ce chapeau ?

LAVERDURETTE.

Prenons nos heures...

TRUCHELU.

Oui... ça me va... je vous laisse la soirée... et je m'empare des matinées...

LAVERDURETTE.

Je savais bien que nous finirions par nous mettre d'accord... une fois cette mesure prise nous serons sûrs de vivre en bonne intelligence.

TRUCHELU, à part.

Est-ce qu'il ne va pas partir ?..

LAVERDURETTE.

Vous êtes un charmant garçon, et je suis enchanté de ma démarche... Allons, que je ne vous gêne pas... je vous ai peut-être dérangé de vos occupations...

(Il se dirige vers le cabinet.)

TRUCHELU.

Ah ! enfin !.. il s'exporte !.. (Se retournant et apercevant Laverdurette la main sur le pène de la serrure du cabinet.) Ciel ! (Il court, se place devant lui en le repoussant avec le chapeau.) Oh !..

LAVERDURETTE.

Oh ! un chapeau de femme !..

TRUCHELU.

Où allez-vous ? où allez-vous ? L'escalier n'est pas là... à droite !..

LAVERDURETTE.

C'est juste... l'habitude... j'allais... Figurez-vous que j'ai habité ce logement...

TRUCHELU.

Je le sais... mais ce n'est pas une raison...

LAVERDURETTE.

C'est dans ce cabinet que je serrais mon ophicléïde, et sans y songer, je portais... (Riant.) Ah! ah ! c'est drôle, n'est-ce pas... (Cherchant à voir le chapeau.) Un chapeau de femme !.. Il me paraît que ce n'est pas là que vous placez votre clarinette... gaillard !..

TRUCHELU.

Il rit... il m'agace !..

LAVERDURETTE, bas.

Une poulette que j'ai fait fuir et que vous avez insérée...

TRUCHELU.

Monsieur... c'est indiscret !...

LAVERDURETTE.

C'est juste ! je suis dans mon tort ! je me présente là... moi... sans me faire annoncer... Je gage que je suis tombé au moment le plus chaud... le plus pathétique... Eh ! eh ! eh !

TRUCHELU, à part.

S'il se doutait... il m'assommerait !

LAVERDURETTE.

Je m'en vais... je file... je vous laisse... reprenez votre conversation... Que diable aussi vais-je m'aviser de déranger un tête-à-tête... Ne m'en veuillez pas, jeune homme !.. je n'ai rien vu... je ne sais rien... je suis muet... Eh ! eh ! eh !..

CHŒUR :

Air nouveau de Charles Dauvin.

Je serai muet
Gardez le secret,

(Montrant le cabinet,)

L'amour attend là...
Je connais cela...
A votre âge aussi
J'étais, Dieu merci !
La terreur de plus d'un mari !..
Allons, je vous laisse, adieu, mauvais sujet !
(Riant.)
Allez rassurer votre dame...

TRUCHELU, à part.

Il ne rirait pas, le jobart, s'il savait
Qu'il s'agit ici de sa femme.

REPRISE.

TRUCHELU.

Soyez bien discret
Gardez le secret
N'allez pas, oui-dà,
Parler de cela...
Je compte aujourd'hui
Sur vous, Dieu merci !..
Comm' s'il s'agissait d'un mari...

(Au moment ou il va pour sortir, Hector arrive, il paraît animé.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, entrant, à part.

Elle est ici !..

LAVERDURETTE.

Tiens... Hector !.

TRUCHELU, à part.

Le cousin !

(Il jette le chapeau dans l'alcôve.)

HECTOR, à part.

Son mari !..

LAVERDURETTE, à Hector.

Est-ce que tu connais Monsieur ?..

HECTOR, contraint et prenant le milieu.

Oui, j'ai eu le plaisir de voir Monsieur, hier, en soirée, et je lui devais une visite...

TRUCHELU, à part.

Pour les cinq cent francs... et pas le premier sou !..

HECTOR, à part.

Est-ce qu'il saurait aussi. (Haut.) Mais vous... M. Laverdurette... par quel hasard ?

LAVERDURETTE.

Oh ! moi... je viens de faire un marché avec Monsieur...

HECTOR, étonné.

Un marché ?...

TRUCHELU, essayant de sourire.

Un marché... oui... marché de concert...

(A part.) Comme le cousin me regarde avec un air :

LAVERDURETTE.

Au sujet de ceci... (Il montre son ophicléïde.) Je le gênais... il me gênait... (Il change son instrument de bras.) et... (Plus bas.) nous le gênons?

HECTOR, bas.

Comment ?

LAVERDURETTE, bas.

Je suis arrivé au moment où... à l'instant que... (Il montre le cabinet.) Elle est là !

HECTOR, surpris.

Là !

(Laverdurette rit.)

TRUCHELU, à part.

Que se disent-il donc tout bas?..

HECTOR, à part.

Et il rit !.. (Bas.) Et cette femme, avez-vous quelque idée?..

LAVERDURETTE, bas.

Non... mais je m'en doute... une grisette...

HECTOR, à part.

Je respire !.,.

LAVERDURETTE, bas.

Retirons-nous... Ce pauvre garçon, il ne faut pas le priver de son bonheur...

HECTOR, bas.

Oui... oui... attendez... deux mots seulement... (Hector va à Truchelu, et lui dit tout bas.) Monsieur je sais tout !..

TRUCHELU.

Tout?.. Quoi?..

HECTOR.

Une femme est chez vous...

TRUCHELU.

Est-ce que je ne suis pas libre ?

HECTOR.

Plus bas... devant le mari... s'il le savait, vous n'existeriez pas une heure...

TRUCHELU, effrayé.

Plus bas !.. plus bas !.. fichtre?..

HECTOR.

Monsieur... vous allez me suivre...

TRUCHELU.

Pourquoi faire ?

HECTOR.

J'ai une explication à vous demander...

TRUCHELU.

Ça ne presse pas...

HECTOR.

A l'instant... il le faut...

(Il le prend par le bras.)

LAVERDURETTE.

Monsieur sort avec nous.

HECTOR.

Oui... nous allons ensemble faire une course. (Bas à Truchelu.) Au bois de Boulogne...

TRUCHELU, plus effrayé.

Au bois ! Une femme et un duel sur les bras. Où me suis-je fourré !.. plutôt, où m'a t'elle fourré...

HECTOR.

Allons, Monsieur...

TRUCHELU.

Voilà... (A part.) Heureusement j'ai de bonnes jambes... je le quitterai en route...

(Tromblon entre.)

TRUCHELU, à Hector et Laverdurette.

Pardon... j'ai quelques ordres à donner à ma femme de ménage. (Il amène Tromblon sur le devant de la scène. — Bas.) Tromblon, quand je serai parti... tu feras sortir une femme qui est dans ce cabinet...

TROMBLON, bas.

Une femme !..

TRUCHELU, bas.

Chut ! tais-toi ! tu prendras les plus grandes précautions... Du silence... du mystère...

TROMBLON.

Bon !.. je connais ça... Allez !...

TRUCHELU, haut aux autres.

Partons !...

ENSEMBLE.

Air : des deux Marteaux.

HECTOR, à part.

Allons, je sors, mais j'espère bien
Pour le décider trouver un moyen ;
En me vengeant, d'un seul coup ici,
Je répare aussi l'affront du mari.

LAVERDURETTE.

Allons, sortons, car je vois combien
Je m'étais trompé ; mais il n'en est rien,
Dans cette affaire il s'est bien conduit,
Je pourrai jouer sans trouble, sans bruit.

TRUCHELU, à part.

Allons, je sors, mais j'espère bien
Pour fuir en chemin trouver un moyen.
Je ne veux pas seul, dans ce conflit,
Porter tout l'fardeau quand il a l'profit.

REPRISE DU CHŒUR.

Allons, je sors, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

TROMBLON, seul.

Tiens... tiens... une femme dans ce cabinet...

Qui diable ça peut-il être?... et comment se fait-il que je ne l'aie pas vu monter?..

(Il va pour ouvrir la porte du cabinet, Mlle Cordonnet entre.)

SCÈNE IX.

TROMBLON, Mlle CORDONNET.

Mlle CORDONNET.

Ah! c'est ici!... je l'attendrai.

TROMBLON.

Que désire Madame?

Mlle CORDONNET, regardant la chambre.

Son mobilier n'est pas mal, à ce drôle...

TROMBLON, la suivant.

Si Madame voulait me dire...

Mlle CORDONNET, avec colère.

Ah!... le gueux!.. il a cru, en changeant de quartier... me dépister... mais je l'en souhaite!..

TROMBLON, de même.

Je redemandrai à Madame...

Mlle CORDONNET, sèchement.

On ne vous parle pas.

(Pendant tout ce temps elle se promène à grands pas sur le théâtre. Tromblon la suit.)

TROMBLON.

Mais...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BUISSONNET.

BUISSONNET.

M. Truchelu, s'il vous plaît?..

Mlle CORDONNET, se retournant.

Entrez...

TROMBLON.

Quel est celui-là?..

BUISSONNET, à part.

Voilà un beau brin de femme!...

Mlle CORDONNET, à part.

Que veut ce jeune muguet? (Haut.) Peut-on savoir ce que vous voulez dire à M. Truchelu?

TROMBLON.

Eh bien!.. elle n'est pas gênée!.. Pardon, pardon, Madame...

Mlle CORDONNET.

Qui êtes-vous, brave homme?

TROMBLON.

Je ne suis pas brave homme... je suis portier.

Mlle CORDONNET.

Vous êtes... (Faisant un geste.) A c'te loge!...

TROMBLON.

Mais, Madame...

Mlle CORDONNET.

A c'te loge, tout d' suite...

TROMBLON.

Mais... (Se tournant du côté de Buissonnet.) Mais, Monsieur...

BUISSONNET, même geste que Mlle Cordonnet.

A c'te loge, tout d' suite...

TROMBLON.

On s'en va... on s'en va!...

(Il sort.)

SCÈNE XI.

BUISSONNET, Mlle CORDONNET.

BUISSONNET, à part.

C'est une connaissance à mon cousin... faisons les honneurs de sa maison.

(Il va prendre une chaise.)

Mlle CORDONNET.

Un ami à Truchelu... soyons aimable.

(Même jeu.)

TOUS DEUX.

Donnez-vous la peine de vous asseoir...

Mlle CORDONNET, s'asséyant.

Vous êtes bien bon!...

BUISSONNET.

Fort obligé!...

(Il s'assied.)

Mlle CORDONNET.

Vous disiez donc...

BUISSONNET.

Je disais donc que je m'appelle Buissonnet, que j'arrive de Pontoise, département de l'Oise.

Mlle CORDONNET.

J'en suis bien *oise*!..

BUISSONNET.

Jusqu'à l'âge heureux de 25 ans, je n'avais pas quitté... la province... quand il me prit fantaisie de vivre à la campagne... parmi les hommes des champs...

Mlle CORDONNET.

Oh! c' t'agrément!..

BUISSONNET.

Hein?..

Mlle CORDONNET.

Je dis... c' t'agrément.

BUISSONNET.

J'avais fort bien entendu... Mais, au bout de trois mois, je m'aperçus que cette existence m'était insupportable... Donc, ce matin, je pris la

voiture pour venir visiter Paris, que je ne connais que par ouï-dire...

Mlle CORDONNET.

Quoi ! vraiment ! vous êtes étranger à la capitale, jeune homme !..

BUISSONNET.

Totalement.

Mlle CORDONNET.

Et sans doute vous êtes venu chez M. Truchelu ?...

BUISSONNET.

Chez mon cousin Truchelu... pour lui demander de me présenter... Je veux m'amuser... j'en ai les moyens.

Mlle CORDONNET.

Seriez-vous capitaliste ?..

BUISSONNET.

J'ai là deux bons billets de mille francs qui frétillent dans ma poche.

Mlle CORDONNET.

Jeune homme !

BUISSONNET.

Madame...

Mlle CORDONNET.

Votre cousin est un monstre !.. un gueux !..

BUISSONNET.

Ah ! Madame !..

Mlle CORDONNET.

C'est juste ! vous êtes son parent, je ne l'invectiverai pas davantage... M. Truchelu n'est qu'une canaille !..

(Elle se lève.)

BUISSONNET, se levant.

Ah !...

Mlle CORDONNET.

Le mot est lâché !.. Et je ne souffrirai pas que dans Paris, cette ville de perdition, M. Truchelu vous serve de guide et de mentor.

BUISSONNET.

Mais...

Mlle CORDONNET.

Oh ! je devine votre pensée : vous allez me dire : Qui m'en servira ?

BUISSONNET.

C'est vrai !.. j'allais vous le dire...

Mlle CORDONNET.

Hé bien ! ce sera moi !... Ça vous va-t-il, jeune homme ?

BUISSONNET.

Très bien.

Mlle CORDONNET.

Touchez là !.. (A part.) Ah ! M. Truchelu, vous m'abandonnez... vous me plantez-là !

EUGÉNIE, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Si je pouvais... Ah !..

(Elle voit du monde et referme vivement la porte.)

Mlle CORDONNET.

Hein ?

BUISSONNET.

Il y a quelqu'un ici !...

Mlle CORDONNET.

Où ?

BUISSONNET.

Dans ce cabinet, peut-être...

Mlle CORDONNET, qui a ouvert l'alcôve, et qui a trouvé le chapeau d'Eugénie.

Ah !

BUISSONNET.

Quoi donc ?

Mlle CORDONNET.

Un chapeau de femme ! Une femme ici !... Je vous l'avais bien dit, M. Truchelu n'est qu'un galopin !.. (Ouvrant la porte du cabinet.) Ah ! il y a une femme ici !.. Venez, Madame, venez...

(Elle fait sortir Eugénie.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, à part.

Ciel !..

Mlle CORDONNET.

Je l'avais bien dit, une femme !

EUGÉNIE, tremblante.

Plus bas, Madame, je vous en supplie !..

BUISSONNET, à part, étonné.

Encore une femme !..

Mlle CORDONNET.

Plus bas !.. Non, non, je veux crier... j'en ai le droit... je veux que l'on sache...

EUGÉNIE.

De grâce...

Mlle CORDONNET.

Ah ! vous avez peur...

EUGÉNIE.

Mais je ne suis pas ce que vous pensez... M. Truchelu m'est tout-à-fait étranger... le hasard... une circonstance... Oh ! je vous jure...

Mlle CORDONNET.

Mais... alors... pourquoi vous cachiez-vous ?..

TRUCHELU, dans l'escalier.

Les Vandales ! les brigands !..

Mlle CORDONNET.

C'est sa voix ! c'est Truchelu !... Je veux le confondre ! l'anéantir... je prends votre place... vous, cachez-vous derrière l'alcôve... pas un mot... pas un geste ! M. Buissonnet, ne me trahissez pas...

(Elle entre dans le cabinet, Eugénie se cache dans l'alcôve.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TRUCHELU.

(Il est pâle, défrisé, il a une manche et un pan de moins à son habit, et il tient son chapeau écrasé à la main; il entre sans voir Buissonnet, et se jette sur un siége.)

TRUCHELU.

Affreux cousin! Je l'ai perdu dans un impasse... mais je suis brisé... moulu... disloqué....

BUISSONNET.

Ah! mon Dieu! comme il est fagotté!.. Est-ce qu'il serait fou, Truchelu?

TRUCHELU, effrayé, se retourne avec explosion et le saisit à la gorge.

Ah! qu'est-ce que tu veux, toi?.. qu'est-ce que tu demandes? qu'est-ce que tu viens faire ici?...

BUISSONNET.

Mais... mais tu m'étrangles!...

TRUCHELU, lâchant subitement Buisonnet, et tranquillement.

Tiens! c'est toi!.. Bonjour!.. comment que ça va?...

BUISSONNET.

Voilà ta manière d'embrasser tes parens?... Merci!...

TRUCHELU.

Tiens... voilà l'état dans lequel mes créanciers m'ont mis. (Montrant son bras.) Ils sont tombés trois sur moi.. le traiteur a pris la manche... le tailleur a pris le pan... (Il se retourne et montre son habit qui n'a plus qu'un pan.) Et le chapelier... (Montrant son chapeau écrasé.) a foulé sa fabrication sur ma tête... V'lan!.. trois cents... mes cheveux en ont frémi... Comme je revenais... le bottier débouche de la rue... il était seul... je rageais... je m'élance sur lui, et je lui flanque un coup de sa marchandise dans un endroit quelconque... en lui disant: Voilà désormais en quelle manière je te paierai, toi et les autres... Et je signe... v'lan!

BUISSONNET.

Pauvre garçon!

TRUCHELU.

Mais toi, Buissonnet, que viens-tu faire dans cette ville affreuse?

BUISSONNET.

Je viens pour y demeurer.

TRUCHELU, criant.

Malheureux!..

BUISSONNET.

Pour jouir de ses agrémens...

TRUCHELU, criant plus fort.

Malheureux!..

BUISSONNET.

Pour me lancer dans le tourbillon.., de ses aisirs...

TRUCHELU, avec explosion.

Malheureux!.. quitter l'innocence, le calme de ton village, pour t'engloutir dans un pareil cahos...

BUISSONNET.

J'y suis décidé!.. je suis lancé... je ne m'arrêterai pas...

TRUCHELU, poétiquement.

La campagne!.. voilà le paradis où je veux m'exiler. Ah! la campagne avec ses mœurs rustiques... avec ses habitudes pastorales... avec ses chaumes en paille... et ses villageoises aux jupons courts...

BUISSONNET.

Est-il possible!.. Mais tu ne sais donc pas ce qui t'attend, à la campagne?..

TRUCHELU, langoureusement.

Joie, ivresse, tendresse, allégresse...

BUISSONNET, appuyant, avec humeur.

Ruse, fausseté, vanité, méchanceté...

TRUCHELU.

C'est le tableau de Paris!..

BUISSONNET.

C'est le tableau de la campagne!..

Air : Walse de Jacquemin.

BUISSONNET.

Ah! la campagne est une vrai' galère;
On est trompé dans son goût, dans son choix;
Pour l'homme actif, ou l'homme solitaire,
Tous les tourmens s'y trouvent à la fois.

TRUCHELU.

En vain l'on a vanté la capitale,
Ses mœurs, ses arts, ses plaisirs... Ah! mon cher!
Quoiqu'en Europe on l'ait dit sans rivale,
Je le soutiens, sa rivale est l'enfer.

BUISSONNET.

Vous livrez-vous à la pêche, à la chasse,
Même eussiez-vous un permis très légal,
Sur vous un garde aussitôt fait main-basse,
Et l'on vous flanque un bon procès-verbal.

TRUCHELU.

Mais à Paris, c'est bien une autre affaire,
C'est nous qu'on chasse; un créancier maudit,
En nous traquant, nous donne pour tannière
Les murs grillés d'un humide réduit.

BUISSONNET.

Si vous aimez d'un amour bien sincère,
Défiez-vous d'un air trop ingénu,
Car on a vu souvent une rosière
Baisser les yeux sous le prix de vertu.

TRUCHELU.

En fait d'amour, partout c'est un mystère,
Toujours l'étoffe à Paris nous trompa;
Dans nos salons on voit à la lumière
Mille vertus... de la ru' de Bréda.

BUISSONNET.

Discrètement près d'une jeune épouse
Si vous cherchez à vous glisser la nuit,

Le vieux mari, dans son humeur jalouse,
La trique en main vous assomme sans bruit.

TRUCHELU.

Ici la forme est polie et plus traître;
Quand en délit il vous prend, sans éclats,
L'époux vous fait sauter par la fenêtre,
Ou dans un duel vous fait sauter le pas.

BUISSONNET.

Quand, fatigué des travaux d' la journée,
Vous sommeillez, v'lan! de la basse-cour,
D'ânes, d' dindons, une aubade damnée
Vous tient toujours l'œil ouvert jusqu'au jour.

TRUCHELU.

Qu'on se calfeutre ou bien qu'on se séquestre,
Soir et matin, éternel bacchanal!
Paris entier n'est plus qu'un vaste orchestre
Exécutant un concert infernal.

ENSEMBLE.

BUISSONNET.

Oui, la campagne, etc.

TRUCHELU.

La capitale est une vrai' galère!
L'homme y peut-il faire valoir ses droits?
Cherchez en vain; sur sa surface entière
Tous les tourmens s'y trouvent à la fois.

TRUCHELU.

Non, rien ne m'arrêtera... Oh! les champs!.. les prés, le gazon... voilà ce que je rêve...

BUISSONNET.

Eh bien!.. puisque tu le veux, faisons un échange... cède-moi ton logement.

TRUCHELU.

Ça va.

BUISSONNET.

Et je te laisse le mien... à Franconville... dans la ferme... du père Fanfignole... Voici la clef!

TRUCHELU.

La clef des champs et du bonheur!... Je pars!... adieu...

(Au moment où il va pour sortir, Hector paraît au fond et l'arrête.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HECTOR, puis LAVERDURETTE, ensuite TROIS CRÉANCIERS.

HECTOR, avec une boîte à pistolets.

Un instant, mon petit Monsieur...

TRUCHELU, faisant un bond.

A l'autre!... Ah!..

HECTOR.

Ah! vous vous éclipsez en route... Mais je savais bien vous retrouver...

TRUCHELU, voulant sortir.

J'ai affaire... on m'attend... un million d'excuses...

HECTOR, l'arrêtant.

Vous ne sortirez qu'avec moi!...

BUISSONNET.

Que veut ce Monsieur?

TRUCHELU, à Hector.

Mon cousin prend ma place... adressez-vous à lui!...

HECTOR.

Monsieur... il faut me suivre... à l'instant.

BUISSONNET.

Un duel!...

TRUCHELU, à Buissonnet.

Explique-toi avec Monsieur... moi, je...

LAVERDURETTE, dehors.

Où est-il, le gueux?

TRUCHELU, saisi.

L'ophicléïde!...

HECTOR.

Fâcheux contre-temps!

LAVERDURETTE, entrant et saisissant Truchelu.

Ah! Forban! ah! don Juan!.. Ma femme!... rends-moi ma femme!...

TRUCHELU, criant.

Ta femme!...

BUISSONNET ET HECTOR.

Sa femme!...

HECTOR, à part.

Il sait tout!

LAVERDURETTE.

Elle est ici... Tromblon me l'a dit.

TRUCHELU.

Tromblon!...

LAVERDURETTE.

C'était elle qui était là dans cette chambre... elle y est encore!...

TRUCHELU.

Elle y est!...

(Laverdurette le secoue.)

LAVERDURETTE.

Bandit!... il faut que je te brise!...

TRUCHELU.

Lâchez-moi!...

LAVERDURETTE.

Misérable!... il me faut trois palettes de ton sang!...

TRUCHELU, outré.

Vous êtes donc un carabin!...

LAVERDURETTE, hors de lui.

Il tenait son chapeau... tantôt... devant moi... Où est son chapeau?.. (L'apercevant sur un siége.) Ah! c'est lui! le voilà!...

TRUCHELU, se jetant dessus, le met sur sa poitrine et l'aplatit sur son sein en boutonnant son habit.

Viens le chercher !

(Il se met en défense.)

LAVERDURETTE, retenu par les autres.

Mais, brigand, ouvre-moi cette porte... ma femme est là... je le sais... Ouvre !... ouvre !...

TRUCHELU, à part.

Tromblon ne l'a donc pas fait partir?

BUISSONNET, à part.

C'est le moyen de la sauver. (Courant à la porte.) Eh bien! vous allez la voir, cette femme !...

TRUCHELU, sautant sur lui.

Ah! Buissonnet!... n'ouvre pas!...

BUISSONNET.

Si!.. il le faut.

TRUCHELU, luttant avec lui.

Tu me perds!.. tu la perds!..

LAVERDURETTE, retenu par Hector.

Mais, ouvrez donc.

BUISSONNET.

Tout de suite!.. Voilà!

TRUCHELU, luttant toujours.

Buissonnet, tu me perds!.. Buissonnet, tu me tues!.. (La porte s'ouvre, il jette un cri et tombe sur un siége en se cachant la tête dans ses mains.) Ah! voilà la crise!..

(Mlle Cordonnet sort du cabinet.)

LAVERDURETTE ET HECTOR, avec un ton différent.

Ce n'est pas elle !..

TRUCHELU, se levant d'un bond.

Ce n'est pas elle?.. Qui ?..

Mlle CORDONNET.

C'est moi, gredin !...

TRUCHELU, jetant un cri.

La Cordonnet!.. D'où sort-elle? d'où vient-elle?...

Mlle CORDONNET.

Ah! tu ne m'attendais pas là!...

TRUCHELU, cherchant à fuir.

Passage!.. laissez-moi fuir!.. Je la retrouverai donc partout!

(Il s'élance vers la porte, le tailleur, le traiteur et le chapelier paraissent.)

TOUS TROIS.

Le voilà!...

CHŒUR.

Air nouveau de M. Couder.

LES CRÉANCIERS.

Le voilà pris sur place,
Cernons son logement;
Notre bonté se lasse,
Sur lui faisons main-basse,
Ou qu'il paie à l'instant.

TRUCHELU.

Ils viennent, quelle audace,
Cerner mon logement!
Comment quitter la place?
Comment de cette race
Me défaire à l'instant?

LAVERDURETTE, HECTOR ET Mlle CORDONNET.

Quelle affreuse grimace!
Ah! dans son logement
C'est lui-même qu'on chasse;
Ils ont cerné la place,
Il est pris maintenant.

LAVERDURETTE.

Que's sont ces gens? Dieu! quel tapage!

TRUCHELU.

Mes créanciers... Je suis en cage!
Me voilà pris au trébuchet...
Ah! comment fuir? J'enrage!

LES TROIS CRÉANCIERS.

Payez... car nous avons protêt...

TRUCHELU, furieux.

Payer? jamais!... Allons, passage!
Ou, d'un bras colossal,
Je fais dans ce local
Un massacre général.

(Trémolo jusqu'à la reprise du chœur.)

TOUS TROIS.

Tombons sur lui!...

LA VOIX DE FANFIGNOLE, sous les fenêtres en dehors.

En rrroute, la Grise!.. Oh! hue! oh! hue!.. (Criant.) Eh!.. l' père Laverdurette est-il chez lui?

TRUCHELU, à part.

Oh! quelle inspiration!

LAVERDURETTE.

Tiens... le paysan de Franconville!

TRUCHELU.

Sautons le pas.

(Il saute par la fenêtre.)

LA VOIX DE FANFIGNOLE.

Hue!.. hue!.. la Grise!..

(On entend la voiture qui roule.)

Mlle CORDONNET, alarmée.

Ah! mon Dieu!.. il s'est tué!..

BUISSONNET, bas.

Non... restez...

HECTOR, qui a vu remuer le rideau de l'alcôve, l'entr'ouve.

Ciel!.. elle est là!.. (Il va au-devant de Laverdurette et l'entraîne.) Venez.

REPRISE DU CHŒUR.

HECTOR, à part.

Elle ici... quelle audace !
Et l'époux confiant
Abandonne la place...
A mes yeux, point de grâce !
Je la fuis à l'instant.

LAVERDURETTE.

Allons, quittons la place;
Rassuré maintenant,
Ah ! que j'étais bonnasse
De croire à tant d'audace
Quand ma femme m'attend.

LES CRÉANCIERS.

Courons, quittons la place,
Poursuivons vivement
Le fripon ! Point de grâce !
Sur lui faisons main-basse,
Qu'il soit pris à l'instant.

Mlle CORDONNET ET BUISSONNET.

Restons à cette place,
Car dans ce logement
C'est moi / lui qui le remplace;
Pauvre cousin !
Truchelu part, qu'il fasse
Un voyage charmant.

(Hector entraîne Laverdurette.— La toile tombe.)

ACTE II.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Fanfignole, fermée par un mur au fond. A droite, tenant au mur, une partie de la maison de Laverdurette; une fenêtre au premier, faisant face au public; au-dessous de la fenêtre un treillage. A droite, premier plan, la maison de Fanfignole; à gauche un hangard. Droite et gauche, deuxième plan, deux portes charretières donnant entrée dans la cour. Une table et tout ce qu'il faut pour écrire; quelques chaises de paille.

SCÈNE I.

FANFIGNOLLE, à table, faisant des comptes, MARGOTTE, de l'autre côté, battant le beurre, GROSLAID, au milieu, vannant du grain. Des Paysans rentrant du foin, Paysannes portant des fardeaux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : de la Fanfare.

Travaillons bien, allons, courage !
A nos travaux mettons du cœur,
Dépêchons-nous, après l'ouvrage,
C'est le plaisir et le bonheur.

GROSLAID.

Mamzelle Margotte, j' pourrons-t'y vous offrir mon bras pour vous conduire à la fête ?

MARGOTTE.

Votre bras !.. plus souvent !..

GROSLAID.

Ah ! si M. Buissonnet était encore ici... (Il soupire.) Vous ne lui refuseriez pas votre bras...

MARGOTTE, battant le beurre en lui tournant le dos.

Laissez-moi tranquille !..

FANFIGNOLE.

Où est donc Jeanne !.. je ne l'ai pas encore vue de la matinée ?..

MARGOTTE.

Ma tante ? Elle est dans la plaine... au milieu de ses moutons...

FANFIGNOLE.

Un jour de fête ! Et le Parisien... est-ce qu'il dort encore ?..

MARGOTTE.

M. Truchelu ? Oh ! que non... il est sorti dès le petit point du jour... avec sa houlette.

GROSLAID.

Et son chien. (A part.) Gredin de Parisien, va ! on avait ben besoin, l'orsqu'il m'est tombé sur les épaules, dans la voiture, de l'amener ici.

(Il montre sa demeure.)

FANFIGNOLE.

Avec sa houlette ?... Diable !.. est-ce qu'il serait allé trouvé Jeanne ? L'autre jour je l'ai aperçu qui lui pinçait la taille...

MARGOTTE.

Voilà un beau garçon, M. Truchelu... et aimable !.. il a toujours de jolies choses à vous dire...

GROSLAID.

Oui... et à vous prendre... il embrasse toutes nos jeunes filles... Et dire, bourgeois, que vous êtes assez... b... bon enfant pour lui vendre votre petit terrain attenant à votre ferme... vous voulez l'instaler dans l' pays... Allez !.. allez !.. je ne vous dis que ça !..

FANFIGNOLE.

Qu'est-ce que t'entends par là drôle !..

GROSLAID.

Moi... rien... marchez... pis vous verrez...

FANFIGNOLE.

Veux-tu bien te taire !.. ou je t'assommons !..

GROSLAID.

Je me tais !.. (A part.) Mais c'est égal... si je

pouvons lui jouer un pied... de Sainte-Ménéhoulde... Oh! Dieu!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Bonjour, mes bons amis...

TOUS TROIS.

M. Hector...

HECTOR.

Je suis de retour de ce matin... depuis un mois je voyage...

FANFIGNOLE.

Et vous vous êtes dit: En allant à Paris, je vais passer par Franconville pour voir ma cousine.

HECTOR.

Est-ce que M. Laverdurette est à sa maison de campagne?..

FANFIGNOLE.

Non... mais il ne tardera pas, je l'ai vu ces jours derniers à Paris, en allant au marché... il nous a bien promis de venir honorer not' fête de sa présence, avec sa bonne et vertueuse dame.

HECTOR, réprimant un mouvement, à part.

Je devrais la fuir! la détester!.. et cependant c'est pour elle que je suis revenu ici.

MARGOTTE.

Si vous voulez entrer à la ferme pour l'attendre?..

HECTOR.

Merci, ma belle enfant...

GROSLAID, dans le fond.

Tiens! j'appercevons M. Truchelu...

HECTOR, surpris.

Truchelu?

FANFIGNOLE.

Truchelu...

GROSLAID, à Fanfignole.

J' crois qu'y court après vot' femme...

FANFIGNOLE, courant au fond.

Après ma femme? Eh! non... imbécile, ma femme est seule... près de son troupeau... Y m' fait des peurs...

HECTOR, bas, à Groslaid.

Truchelu habite donc ce village?

GROSLAID, désignant le pavillon.

C'est là qu'il demeure...

HECTOR, à lui même.

En face de la fenêtre de ma cousine... Mes soupçons se confirment... depuis le jour où j'ai surpris Eugénie dans sa chambre... je suis parti sans pouvoir obtenir une explication, et puisque je le retrouve ici, cette fois il ne m'échappera pas... (Haut.) M. Fanfignole je vais faire un tour dans le village... admirer les préparatifs de la fête...

FANFIGNOLLE.

Oh! ce sera charmant!.. nous avons le tir au fusil... le tir à l'oie... la course en sac... et un bal champêtre avec trois clarinettes...

HECTOR.

Au revoir, mes amis, au revoir...

AIR : O Dieu des Flibustiers.

Ajournons mon départ,
Il faut dans le silence
Assouvir ma vengence!
Ce n'était qu'un retard.

GROSLAID, à part,

Il arrive un peu tard,
Mais cet égal, je pense,
S'il l'assomme en silence,
J' bénirai son départ.

TOUS.

Ajournez vot' départ,
Car la fête commence,
Soyez tout à la danse,
Vous nous quitt'rez plus tard.

(Hector sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, puis, TRUCHELU.

GROSLAID.

Ainsi, mamzelle Margotte, c'est bien décidé, vous ne voulez pas me donner l'espoir, si Buissonnet ne revient pas... de prétendre à votre jolie petite menotte?..

MARGOTTE.

Jamais!..

GROSLAID, vexé.

Jamais.

FANFIGNOLE, vers le fond.

Ah! voilà M. Truchelu!

GROSLAID.

Ma Bête *vélimeuse*? Il arrive ben...

(Fanfignole retourne à sa table, Margotte se remet à battre le beurre, et Groslaid vanne de nouveau; on voit Truchelu paraître par la porte chatretière à droite, il est habillé en berger trumeau, il porte une houlette, et traîne à sa suite un énorme boule-dogue; il avance d'un air vaporeux, en regardant les paysans travailler.)

TRUCHELU, poétiquement.

AIR : Du Pâtre du Tyrol.

Que j'aime à voir dans la campagne,
La luzerne, le ciel d'azur,
Le chien d' berger qui m'accompagne,
Les jupons courts à l'œil si pur,

L' trèfle des vallons,
Les bœufs, les moutons,
Le soleil et sa compage,
Le chant des oiseaux,
Le bruit des ruisseaux
Mélancoliques échos.

(Il reprend le premier vers à moitié, puis tire la corde de son chien en s'interrompant.)

Ici Manlius! Voilà le gardien fidèle des timides brebis... Trouvez-moi un chien de berger taillé sur ce modèle?..

MARGOTTE.

Bonjour, M. Truchelu...

GROSLAID, à part.

Elle l'agace!..

TRUCHELU.

Ah! bonjour petite Margotte!.. Quelle fraîcheur!.. qu'elles jolies pommes d'apis.. Trouvez moi donc ça rue de Bréda.

MARGOTTE.

Vous êtes bien bon... ce n'est pas comme ce loup de Groslaid.

GROSLAID.

Loup!.. loup!

TRUCHELU.

Le fait est que ce n'est pas le plus bel échantillon de l'espèce mâle du terrain.

GROSLAID, grommelant.

Va toujours... va toujours...

TRUCHELU.

Et ça jure... auprès de vous, qui êtes si gentille... en pleine floraison... (Pénétré.) Ah! ce n'est pas pour dire... Franconville est le véritable jardin de Seine-et-Oise... le pays des fleurs... et des abricots... et je passe mes instans à en cueuillir.

(Il embrasse Margotte.)

GROSLAID, avançant et se plaçant entre eux, lui envoie des grains dans la figure. Chantant.

J'ons rencontré Nanette
Qui s'en allions aux champs...

TRUCHELU, reculant.

Le butor! Est-ce qu'il n'y a pas de place dans la cour.

GROSLAID, même jeu.

Où vas-tu donc Brunette ?
Lui dit un beau passant.

TRUCHELU, de même

Est-ce que tu est sourd, buse? (En se reculant il se trouve contre la table et Fanfignolle qui se lève, en retirant sa chaise, la lui envoie dans les jambes.) Oh!

FANFIGNOLE.

Hein?

TRUCHELU, tirant son chien.

Ici Manlius!..

FANFIGNOLE.

Est-ce que je vous ai frôlé?

TRUCHELU.

Heurté... seulement heurté... (Lui pressant la main.) Ce bon cultivateur... comment va votre femme?

FANFIGNOLE, à part.

Toujours ma femme!..

TRUCHELU.

Je ne l'ai pas encore vue ce matin... Vous pouvez vous flatter d'être bien partagé... Ce bon cultivateur!.. la villageoise la plus ronde et la plus gaie de la commune... Ah! j'éprouve une joie ineffable à garder les bêtes avec elle...

FANFIGNOLE, vivement.

Comment... est-ce que?..

TRUCHELU, lui prenant de nouveau la main.

Ce bon cultivateur!.. Ah! vous avez là une femme bien aimable... une grosse boulotte bien divertissante... je vous en fais mon compliment...

FANFIGNOLE, se contraignant.

Bon... bon... bien bon!..

TRUCHELU, à part.

Il est ravi, ce paysan! je flatte son amour-propre... (Haut.) Je suis joyeux, je suis content... je voudrais passer ma vie au sein de cette contrée.

FANFIGNOLE.

Oui... Eh bien! je me suis décidé... je vous cède mon terrain... nous causerons de cet article aujourd'hui...

TRUCHELU.

Votre adjudication me sourit...

FANFIGNOLE, à Groslaid et Margotte.

Enfans, voici l'heure de la fête, allez vous habiller.

MARGOTTE, à part.

Je voudrais bien savoir si M. Truchelu a reçu des nouvelles de Buissonnet... (Bas à Truchelu.) M. Truchelu, attendez-moi ici pendant la fête...

TRUCHELU, bas.

Oui... seul... seul...

GROSLAID, à part.

Elle lui a parlé bas... (A Margotte.) Vous dites...

MARGOTTE.

Ça ne vous regarde pas.

TRUCHELU, à part, étonné.

Et c'est elle qui me donne un rendez-vous...

GROSLAID, qui a entendu, à Truchelu.

Un rendez-vous ?...

TRUCHELU.

Ça ne te regarde pas... (A part.) Je n'y manquerai pas.

CHŒUR.

Même air qu'au lever du rideau.

Tous à la fête du village,
Il faut nous rendre avec ardeur,
Dépêchons-nous ; après l'ouvrage,
C'est le plaisir et le bonheur.

TRUCHELU, tirant son chien.

Ici, Manlius !

(Il faut rentrer son chien pendant le chœur ; les paysans sortent par le fond ; Fanfignole et Margotte rentrent dans le bâtiment à droite.)

SCÈNE IV.

TRUCHELU, seul.

Il est bon là, ce joyeux fermier !.. il croit que je lui achèterai son lot... Depuis que j'ai hérité de ma tante Fumichon, et que j'ai payé mes dettes, je me range... j'encaisse mes écus comme Harpagon... et puisque je suis abrité gratis sous ce chaume hospitalier... j'y reste... je me fais campagnard à perpétuité... je me naturalise paysan... et je retranche de ma vie les grisettes et les créanciers.

SCÈNE V.

TRUCHELU, FANFIGNOLE, MARGOTTE, GROSLAID, M. LAVERDURETTE, EUGÉNIE. Paysans, Paysannes, en habits de fête.

CHŒUR.

Air de quadrille.

C'est la fête qui commence,
A la danse,
Aux plaisirs, aux jeux,
Livrons-nous avec ivresse ;
Qu'on s'empresse
D'être heureux.

(M. Laverdurette et Eugénie entrent après le chœur.)

TOUS.

Vive M. le maire ! vive M. le maire !

LAVERDURETTE, saluant de la main.

Merci, mes chers administrés, merci de votre réception...

TRUCHELU, à part.

Ah ! Dieu ! mon ophicléïde.

LAVERDURETTE.

Je viens prendre part aux plaisirs de votre fête... L'année prochaine je doublerai les prix... et doterai ma commune... d'un feu d'artifice.

TOUS.

Vive M. le maire !

LAVERDURETTE, bas à sa femmme.

Ils sont enchantés de moi... ça me popularise... ça me pose... je leur donne des lumières...

TRUCHELU.

Oh ! ma jolie voisine de Paris...

EUGÉNIE, le voyant, surprise.

Ce jeune homme ici... et sous ce costume... dans quel but?

MARGOTTE, à Laverdurette.

Bonjour, mon parrain !

LAVERDURETTE, l'embrassant.

Bonjour, Margotte... bonjour, mon enfant... Comme elle est embellie... comme elle pousse.

EUGÉNIE, qui s'est approchée doucement de Truchelu.

Monsieur... et mes lettres ?..

TRUCHELU, bas.

Vos lettres... je vous les donnerai ce soir... en secret...

GROSLAID, qui a entendu les derniers mots de Truchelu, à part.

Un rendez-vous... la femme du maire... Oh!

LAVERDURETTE, à part.

Avec qui ma femme parlait-elle ? (Il s'approche et le reconnaît.) Tiens !.. mon voisin de Paris... la clarinette...

TRUCHELU.

Moi-même... j'ai quitté cette embouchure...

LAVERDURETTE.

En berger ?..

TRUCHELU.

Je me suis livré aux champs...

FANFIGNOLE.

C'est mon locataire... il loge ici...

(Il lui désigne le logement.)

LAVERDURETTE.

Ah ! ici... (A part.) Et ils se parlaient bas...

Est-ce que l'histoire de Tromblon ?.. Oh ! oh ! je surveillerai !.. (A Eugénie.) Votre bras, Madame...

EUGÉNIE.

Nous rentrons déjà chez nous, mon ami?

LAVERDURETTE.

Oui, ma chérie... (A part.) Sa voix paraît tremblante !.. il y a quelque chose. (A sa femme.) Ne me quittez pas... (Haut.) Allons, mes amis, tout à la joie...

MARGOTTE, bas à Truchelu.

Attendez-moi, ne manquez pas.

TRUCHELU, bas.

Je me cloue !

FANFIGNOLE, prenant un fusil, à Truchelu.

Moi, je vais au tir au fusil.

GROSLAID, de même.

Moi, je vais au tir à l'oie.

TOUS.

Vive M. le maire !

CHŒUR.

Air de la Sirène.

Partons, partons, tout le village.
Est sur la place assemblé, je le gage ;
A nous presser tout nous engage,
Plaisirs perdus
Ne se retrouvent plus.

(Ils sortent tous, à l'exception de Truchelu.)

SCÈNE VI.

TRUCHELU, puis JEANNE.

TRUCHELU.

Cette petite Margotte est folle de moi... (Avec conviction.) Je la rendrai heureuse !.. (On entend Jeanne chanter dans la coulisse un refrain villageois.) Tiens! la femme de Fanfignole... elle revient de la plaine... elle ramène ses agneaux... C'est qu'elle est fort bien, cette boulotte !.. Tandis que nous sommes seuls à la ferme... j'ai bien envie de faire de la pastorale avec elle...

JEANNE, sans le voir.

Air de Madeleine et Gros-Jean.

C'est jour de fête, et j'arrivons
De mener paître mes moutons.
Mes oies, mes canards, mes dindons ;
J'crois être au sein de ma famille,
Je suis heureuse quand j'lui parlons,
Elle est joyeuse, elle est gentille !
Ell'glousse, ell'bêle, elle sautille,
Elle est plus gai'que mon mari,
Elle est bien plus aimable aussi,
Y n'fait que bougonner ici :
— Femme, arrange ça ! femme fais ceci !
Faut batt'le beurre, il faut porter la manne ;
Il me fait faire un métier de cheval,
Si j'ai peu de plaisir, en r'vanch'j'ai beaucoup d'mal.

TRUCHELU.

Comme c'est campagne !... comme c'est pur !..

ENSEMBLE.

JEANNE.

Il faut toujours que j'lui cédions,
Il est entêté comme un âne !
Tandis qu'aux champs, je commandons,
J'y somm's maîtresse, et j'préférons
Mes oies, mes canards, mes dindons.

TRUCHELU, l'imitant en criant.

Il faut toujours qu'ell'lui cédions,
Il est entêté comme un âne !
Au lieu qu'aux champs ell'commandont,
Elle est maîtresse, ell'préféront
Ses oies, ses canards, ses dindons.

JEANNE, se retournant.

Tiens ! c'est vous, M. Truchelu?

TRUCHELU, appuyant.

Je vous accompagnions... et je me divertissions !

JEANNE.

Où donc est not' homme ?

TRUCHELU.

Il est... à la fête... Ah !.. Jeanne ! il y en a un ici qui est plus à la fête que lui.

JEANNE.

Un ? (Regardant autour d'elle.) Bah ! qui donc ça?

TRUCHELU, la prenant par la taille.

Votre aimable berger !

JEANNE, lui donnant une forte tape sur la main.

A bas !... à bas !... Il m'asticote toujours, c'grand mirliflor !..

TRUCHELU.

Ah ! Jeanne ! si j'avais su que vous étiez au sein de vos brebis, je me serais empressé de me mêler à la foule, pour jouir de la vue de ce gras pâturage... qui frappe mes yeux...

JEANNE, d'un air bête.

Bah !.. et puis?..

TRUCHELU.

Et puis... pour te lutiner, te fasciner... te rendre folle de moi.

(Il lui prend la taille.)

JEANNE, lui donnant un coup de poing dans le côté.

Eh ben !,, y *m'tutèye*...

TRUCHELU, faisant la grimace.

Oh! (Même jeu.) Grosse méchante... oh! grosse boulotte!

JEANNE, même jeu.

Grand farceur, va!..

TRUCHELU, même jeu.

Aïe!..

JEANNE, riant bêtement.

Eh! eh! eh! le Parisien!.. c'est comme not' homme quand y m'faisions la cour... (Imitant un chat.) à la mi-août... y m'donnait une grande tape... comme ça... (Elle lui donne une grosse tape sur l'épaule. — Même jeu.) et je lui renvoyissions une caresse... itou... Boun!

(Une bourrade.)

TRUCHELU.

C'est la manière de se faire une déclaration à la campagne... il faut que je la séduise... (Lui donnant une tape.) Grosse luronne!

JEANNE, lui redonnant un coup de poing.

Ah! ça vous va... Boun!..

TRUCHELU, même jeu.

Boun!..

JEANNE, même jeu.

Boun!

(Elle le fait reculer en le bourrant de coups de poing.)

TRUCHELU.

Assez!.. assez!.. (Il tombe essoufflé sur une chaise.) Ouf!.. quel poignet! Ha! gaillarde!... Cristi! la gaillarde! je dois avoir les côtes tricolores...

JEANNE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! y renonce!.. Pouf! sur l'flanc... comme un âne au vert...

TRUCHELU.

C'est drôle! c'est neuf! c'est ravissant!.. je m'amuse beaucoup!

JEANNE.

Comme not'homme... il est épousiflé. Ah! ah! ah!

TRUCHELU.

Cette bergère est folle de moi!.. (Se levant; avec explosion.) Gardeuse de bétail!..

JEANNE.

Eh ben!.. qu'est-ce qui lui prend!..

TRUCHELU, de même.

Jeanne!.. quoique tu portes le nom d'une chèvre, tu es un agneau... une brebis caressante... il faut que je te dérobe une collection de baisers!..

JEANNE, en défense.

Aviscz-vous-en...

TRUCHELU.

Il m'en faut... une table... de multiplication.

Air Languedocien.

Il faut que j' t'embrasse.

JEANNE, en défense.

V'nez-y, beau coco!

TRUCHELU.

Ta menace
Double mon audace,
J'en veux à gogo,

(Appuyant.)

J'en veux une masse,
Friponne!

JEANNE.

Oui-da!
Sur vot' face
J' marque la surface
De cette main-là.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah!

TRUCHELU.

Une attaque?..

JEANNE, lui donnant un soufflet.

La voilà.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah!
Mille baisers pour cela.
Vous n'aurez rien pour cela.

DEUXIÈME COUPLET.

TRUCHELU, avec feu.

Je suis une braise!
Un brûlant tison!

JEANNE.

A votre aise!

TRUCHELU.

Que ça te plaise
Ou t' déplaise,
J'en veux un million!
Faut que j' les dépose
Sur cette joue-là
Comm' la rose
Toute fraîche éclose.

JEANNE, se sauvant.

Nous somm's deux pour ça.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah!

TRUCHELU, l'attrapant et lui prenant un baiser.

J' tiens le premier.

JEANNE, lui donnant un soufflet.

Le vollà.

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah !
Le double pour celui-là.
Vous n'aurez rien pour cela.

(Au moment où il l'embrasse pour la deuxième fois, Fanfignole paraît dans le fond ; il a son fusil ; Truchelu s'éloigne vivement de Jeanne, il court à gauche et se met machinalement à battre le beurre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FANFIGNOLE ; il a son fusil.

FANFIGNOLE, à part.

Oh ! il embrassait ma femme.

TRUCHELU, à part.

Je crois qu'il m'a vu.

FANFIGNOLE.

Méchant Parisien... ça te coûtera cher !..

JEANNE, à Fanfignole, lui tapottant les joues.

Bonjour, not' homme !.. bonjour, gros rougeot !.. Déjà revenu de la fête ? Comme tu t'es dépêché.

FANFIGNOLE, ironiquement.

Oui... Tu trouves que je me suis trop ? (Regardant Truchelu qui bat le beurre.) Qu'est-ce que vous faites donc là ?

TRUCHELU, s'arrêtant.

Moi... je me distrais... pour tuer le temps.

FANFIGNOLE, de même.

Ah ! je m'aperçois que vous avez beaucoup de moyens de distraction.

TRUCHELU, à part.

Allons, il m'a vu.

FANFIGNOLE, à Jeanne.

Est-ce qu'il y a long-temps que tu as ramené ton troupeau, femme ?..

JEANNE.

Un gros quart d'heure... Oh ! mais je n'ons point eu le temps de m'ennuyer... M. Truchelu me tenait compagnie... il est si farceur.

FANFIGNOLE.

Ah !.. Et qu'est-ce qu'il te disait... M. Truchelu ?

JEANNE.

Nous avons joué aux taloches.

FANFIGNOLE.

Ah !

(Il examine la batterie de son fusil.)

TRUCHELU, inquiet.

Oh ! une espèce de main chaude... de pied de bœuf... jeu innocent.

FANFIGNOLE.

Ah ! il paraît que vous aimez assez ce genre de jeux innocens.

TRUCHELU, inquiet.

Est-ce que votre canardière est chargée ?

FANFIGNOLE.

A double balle... et je suis sûr de descendre mon homme à cent pas... vu l'habitude.

(Même jeu.)

TRUCHELU.

Ne jouez donc pas avec cet ustensile.

FANFIGNOLE.

Vous paraissez bien agité.

TRUCHELU.

Oui, le sang m'incommode... j'ai des nuées... Je vais prendre l'air.

FANFIGNOLE, faisant résonner son fusil.

Restez donc !.. je veux... sans sortir, vous donner de quoi vous rafraîchir.

TRUCHELU, s'arrêtant.

Hein ?.. Il me fait frémir avec son arquebuse.

FANFIGNOLE.

Est-ce que c'est toi, Jeanne, qui est cause que le sang lui monte à la tête ?

JEANNE.

Ça se pourrait ben... Y m'a dit un tas de choses... (Truchelu fait signe à Jeanne de se taire.) t'as le nom d'une chèvre... j' veux une multiplication... des bêtises !..

FANFIGNOLE, fixant Truchelu.

Une multiplication ?..

TRUCHELU.

Elle me vend ! (Criant.) C'est faux !.. elle empiète !.. elle chantourne !.. votre femme chantourne.

JEANNE.

Et puis, il m'a pris la taille.

TRUCHELU.

Cette femme est un jeton... je n'ai pas touché à sa ceinture...

JEANNE.

Il aime beaucoup ma taille, le Parisien... il est ben plus galant que toi...

FANFIGNOLE, même jeu de fusil.

Ah! vous lui avez pris!..

TRUCHELU.

Où est le mal?.. elle est propriétaire de plusieurs ares... je suis son hôte, et... (Avec inspiration.) Ah!.. et nous parlions... perche.

JEANNE.

Perche?

TRUCHELU, lui faisant des signes.

Oui... vous savez bien... cette perche de terrain que vous voulez me repasser.

FANFIGNOLE.

Est-ce que vous avez des convulsions dans les bras? vous êtes là, à faire le télégraphe.

TRUCHELU.

Moi... j'ai des tourbillons... je vais prendre un bain de pied.

FANFIGNOLE, même jeu du fusil.

Restez donc... Tandis que nous sommes seuls, nous allons terminer ce petit marché... Ce terrain vous plait beaucoup?

TRUCHELU.

Oui, au premier abord... il m'avait paru pittoresque... Un champ de sainfoin...

FANFIGNOLE, montrant la table.

Nous avons justement ici tout ce qu'il faut pour cela.

TRUCHELU.

Oh! ça ne presse pas... demain... dans quinze jours... dans un an... Respirons!...

FANFIGNOLE.

Et moi je tiens à terminer aujourd'hui même... il y a Jérôme Blouson qui me tourmente pour le lui céder.

TRUCHELU, vivement.

Oui... Eh bien! si Blouson vous en donne un prix plus élevé... il ne faut pas vous blouser...

FANFIGNOLE, même jeu.

Moi, je tiens à vous donner la préférence... Blouson fait les yeux doux à ma femme.

JEANNE.

Tiens!.. je ne m'en sommes jamais aperçue... Il louche!..

FANFIGNOLE.

Et s'il devenait mon voisin... je ne répondrais pas de moi...

(Couchant Truchelu en joue.)

TRUCHELU, effrayé.

Baissez donc votre espingole.

FANFIGNOLE.

Car je suis jaloux de ma femme.

Air : de Fanchon.

Si d' trop près on la regarde,
Ah! qu'on y prenne garde!
C'est not' bien, on le défendra.

(Couchant Truchelu en joue.)

Un' deux... j' vise à la tête,
Et je suis sûr, l'œil est bon là,
De descendre la bête.

TRUCHELU, à part, inquiet.

C'est pour moi qu'il dit ça.

FANFIGNOLE.

Si quelqu'un, l'œil en flamme,
Veut embrasser ma femme,
Pour me payer de c' t'accroc-là...

(Même jeu.)

Je l' couche doit en ligne;
Faut qu' l'imbécil' qui m'outragea
Saute le pas...

(Montrant le papier qui est sur la table.)

Ou signe.

TRUCHELU, de même.

C'est pour moi qu'il dit ça.

FANFIGNOLE.

Ah! c'est que nous ne badinons pas, nous autres, sur le chapitre de l'honneur!

TRUCHELU.

Fichtre!.. vous êtes chatouilleux!.. (A part.) Quel grognard!..

FANFIGNOLE.

Allons, M. Truchelu, signons... et que cela soit fini!..

(Il écrit l'acte de vente.)

TRUCHELU, à part.

Ce paysan a une manière de vendre son bien... que je n'ai pas encore vu mettre en usage...

FANFIGNOLE, reprenant son fusil.

Il ne manque plus que votre griffe... Allons...

TRUCHELU, se résignant.

J'en serai quitte pour 300 francs... une perche de sainfoin... (A table.) Tout est bien en règle !

FANFIGNOLE.

Oh ! je me connaissons en affaires.

TRUCHELU, regardant.

Pardon, il y a erreur.

FANFIGNOLE.

J'ai omis... quelque chose ?

TRUCHELU.

Au contraire.

FANFIGNOLE, le regardant.

600 francs... c'est bien le prix convenu.

TRUCHELU.

300 francs, nous avions dit 300 francs...

FANFIGNOLE, faisant résonner son fusil.

C'était 600 francs.

TRUCHELU, retombant sur son siége. A lui-même.

Je suis dans un coupe-gorge. (Regardant le papier.) Faites donc des économies !...

JEANNE.

Ah ! M. Truchelu... que je suis donc contente que vous soyez notre voisin !

TRUCHELU, furieux, à part.

Pécore !..

FANFIGNOLE, la faisant passer de l'autre côté.

Femme, à la ferme ! (A Truchelu.)

Air : de la prison d'Edimbourg.

Je vous quitte ! pour votre compte
Labourez ce petit terrain,
Car la récolte sera prompte,
Et vous serez content du gain.

TRUCHELU, à part.

Je sais ce qu'un baiser me coûte t
Qu'on m'y reprenne une autre fois.
Cett' ferme est une grande route,
Je suis volé comm' dans un bois.

REPRISE.

FANFIGNOLE, JEANNE.

Je vous quitte, etc.

TRUCHELU.

Me forcer à signer un compte
Chez lui, les armes à la main,
C'est un' manière neuve et prompte
De se défaire d'un terrain.

(Fanfignole rentre dans la maison avec sa femme.)

SCÈNE VIII.

TRUCHELU, puis MARGOTTE.

TRUCHELU, qui est resté anéanti sur sa chaise, se lève furieux.

Mais ce cultivateur est un filou !... 600 francs deux baisers, 600 francs !.. A Paris on en a à meilleur marché... (Se tâtant les côtes.) et qui procurent de plus douces sensations !..

MARGOTTE, dans la coulisse.

Groslaid, je vous défend de me suivre ainsi.

TRUCHELU.

Une voix de femme !.. Ah ! Margotte, qui m'a donné rendez-vous... Cette jeune fille serait-elle encore une souricière que l'on m'a tendue ?.. Je m'exile... dans mon champ de sainfoin.

(Il va pour sortir.)

MARGOTTE, l'appelant.

Ah ! M. Truchelu !...

(Elle court à lui.)

TRUCHELU.

Ne m'approchez pas... à deux lieues... tenez-vous dans les bornes... (A part.) Je sais ce que l'autre m'a coûté.

MARGOTTE.

Eh bien ! c'est comme cela que vous me recevez ? moi qui accourais si joyeuse... pour causer un petit brin.

TRUCHELU.

Ici... ici... en tête-à-tête ? Si nous étions au désert de Sahara... dans les sables... je ne dis pas... et encore...

MARGOTTE.

Mais qu'avez-vous donc ? vous avez l'air tout bouleversé... Est-ce que vous seriez malade ?

TRUCHELU.

Je suis fort indisposé...

MARGOTTE, s'approchant.

Ah ! mon Dieu !

TRUCHELU.

Plus loin... plus loin... (Regardant autour de lui.) Qui vient là ?

MARGOTTE.

Mais, personne. (A part.) Je sais qu'il a reçu des nouvelles de Buissonnet... si je pouvais le faire causer adroitement... M. Truchelu ?

TRUCHELU.

Elle a soupiré... elle m'a regardé... avec un air... Après tout... celle-ci n'a pas un mari brutal... qui a une terre à vendre...

MARGOTTE, gentiment.

M. Truchelu !..

TRUCHELU, s'approchant un peu et en regardant toujours autour de lui.

Jolie Margotte !..

MARGOTTE.

Resterez-vous long-temps avec nous?..

TRUCHELU.

Enormément... un laps...

MARGOTTE.

Oh ! tant mieux !.. Vous n'êtes pas comme Buissonnet, vous... la campagne a des charmes pour vous...

TRUCHELU, faisant un mouvement.

Des charmes?... (Galamment.) Il faudrait être miope pour ne pas en trouver...

MARGOTTE.

Je suis sûre qu'il doit bien s'ennuyer à Paris?

TRUCHELU.

Lui?.. Le Faublas !.. il m'écrit qu'il se croit dans l'Olympe... le pays des immortels... et qu'il veut y finir... son temps.

MARGOTTE, à part.

Il ne reviendra pas.

TRUCHELU.

Et il a pu vous quitter, séduisante Margotte... abandonner tant de grâces, de gentillesse... pour courir les grisettes, les bals de cet antre de perdition ; il a pu dédaigner cette nature riche, splendide, ces vertus des champs si pures, si vraies, si poétiques..... (Avec dédain.) Oh ! cet homme est bien de son village !

MARGOTTE.

Ce n'est pas vous qui chercheriez à faire de la peine à une jeune fille.

TRUCHELU, avec véhémence.

Jamais !.. oh !.. (Il cherche une expression, et ne la trouvant pas, il répète.) Jamais !..

MARGOTTE.

Oh ! que vous mériteriez qu'on vous aime...

TRUCHELU.

Oui... (A part, regardant autour de lui.) Nous sommes bien seuls... je puis me risquer. (Haut.) Je serais si heureux d'être aimé... je ne demande qu'à me laisser aimer... je suis plein de bonne volonté... Et près de vous, agaçante villageoise, près de vous on s'oublie, on oublie le ciel et la terre, on oublie ses guignons, les turpitudes du globe... près de vous... je sens une émotion... un je ne sais quoi... un ravissement.

MARGOTTE, confuse.

Monsieur !...

TRUCHELU, avec élan.

Oh ! écoutez la voix de mon cœur !.. (On entend le cri d'un âne qui part de la basse-cour. Il s'arrête.) Ciel !...

MARGOTTE.

C'est Coco... notre âne gris.

TRUCHELU.

Ah ! le cri qui me réveille tous les matins... et il vient au milieu de mon délire brûlant... c'est atroce !..

(Groslaid paraît avec un paysan. Ils ont chacun une fourche à la main.)

MARGOTTE.

Comment, Monsieur, vous songiez à une petite paysanne?

TRUCHELU, avec élan.

Eh bien ! oui... je t'aime... je t'aime... je t'aime.

MARGOTTE.

Ah ! bien, si je m'étais douté...

TRUCHELU.

Ça ne paraissait pas... mais ça couvait... comme le Vésuve.., et ça fait irruption. (Avec élan.) Qu'on me fasse acheter vingt perches, cent arpens, le département au complet... je m'en moque... je t'embrasserai !.. je t'embrasserai !.. je t'embrasserai !.. (Groslaid et le paysan se sont approchés tout doucement, et au moment où il la poursuit, ils s'avancent sur lui, l'un par devant, l'autre par derrière, et lui prennent le cou entre leurs deux fourches.) Aie !

ENSEMBLE.

Air de Mina, ou : Oui, tu sortiras. (Homme bleu.)

Ah ! nous te tenons, c'est en vain qu'ta fureur éclate,
Serr'-le bien, Micou, Groslaid, dans cette nouvelle cravate,
Nous avons des bras
Qui ne ploieront pas ;
Nous n' craignons pas tes gestes, ta colère,
Nous nous vengeons de toi dans cette affaire ;
Va, crie au secours,
Mais nous sommes sourds !

TRUCHELU.

J'étouffe! au secours! Ah! vous me rendez écarlate!
Otez, ôtez-moi cette abominable cravate!
Ils ont de bons bras,
Et je ne peux pas
Les écraser dans ma juste colère,
Et leur faire prendre un billet de parterre;
Essayons toujours;
Au s'cours! au secours!

MARGOTTE, voulant les séparer.

Lâchez-le, mon Dieu! je crois qu'il devient écarlate!
Dites-moi pourquoi sur lui votre fureur éclate?
Ils n'écoutent pas!
Mais que faire, hélas?
Si j'appelais à nous monsieur le maire?
Il peut ici le sauver d' leur colère,
Appelons toujours,
Au s'cours! au secours!

LAVERDURETTE, à sa fenêtre.

Quel est ce tapage?

GROSLAID.

C'est un ravisseur!

TRUCHELU, se débattant.

Redoutez ma rage!

LAVERDURETTE.

Ah! vil séducteur!

(Aux paysans.)

Je descends... courage!

(Il disparaît.)

MARGOTTE.

Mais c'est une erreur!

REPRISE.

Ah! nous le tenons, etc.

(Il parvient à se débarrasser à l'aide de Margotte, et se sauve.)

GROSLAID.

Poursuis-le, Micou.

(Le paysan court.)

SCÈNE IX.

MARGOTTE, GROSLAID, LAVERDURETTE, FANFIGNOLE, JEANNE.

FANFIGNOLE, entrant.

Que veut dire tout ce tapage?

JEANNE.

Est-ce que le feu est à la grange?

GROSLAID.

C'est ben pis que ça.

TOUS.

Pis?.. Quoi donc?

LAVERDURETTE, accourant.

Me voilà!.. me voilà!.. Où est il? qu'en a-t-on fait?

GROSLAID.

Il s'est ensauvé... le Parisien... Je l'ai surpris au moment où il voulait à toute force embrasser... Margotte.

LAVERDURETTE, sévèrement.

Comment, Mademoiselle!.. il serait possible? Un enfant à qui j'ai donné mon prénom... au féminin... mener une pareille conduite!..

FANFIGNOLE.

Ma nièce, se laisser embrasser!.. (A part.) Comme ma femme!..

JEANNE.

Eh ben! où est le mal?

FANFIGNOLE.

Taisez-vous!... Il embrasse donc toutes les femmes de la commune, ce misérable?

LAVERDURETTE.

Je vais lui signer un ordre d'exportation...

GROSLAID.

Oui, M. le Maire, et le plutôt possible. ça lui servira.

LAVERDURETTE.

Hein?

GROSLAID.

Au fait... je peux ben vous dire ça... il n'en conte pas seulement qu'aux jeunes filles... je connais une femme mariée...

LAVERDURETTE, vivement.

Hein?..

GROSLAID.

Venez par ici, M. le Maire!.. (Il l'amène dans un coin.) que je vous narre ça.

FANFIGNOLE, bas, à Jeanne.

Mame Fanfignole... c'est p't être not' histoire qu'il lui conte...

JEANNE.

Tiens! est-ce ma faute?

(Groslaid parle à l'oreille de Laverdurette, et lui montre sa fenêtre, en tenant derrière lui sa fourche, sans s'en apercevoir, ce qui paraît faire des cornes à Laverdurette.)

LAVERDURETTE, bas, l'arrêtant,

Assez... la parole suffit. (A part.) Tromblon avait dit vrai!.. (Bas à Groslaid.) Tais toi... n'ébruite pas mon état critique, je te ferai garde-champêtre ! (A lui-même.) Ah ! gueuse de clarinette ?

FANFIGNOLE.

Il a l'air en colère...

LAVERDURETTE.

Il ne faut pas qu'on se doute de la bombe qui m'arrive... je laverai mon honneur dans ses veines...

FANFIGNOLE, inquiet.

Je gage, M. Laverdurette, que Groslaid vous a dit des bêtises, il ne fait que ça.

LAVERDURETTE, se contraignant,

Des bêtises?.. Oh ! oh ! sacrebleu ! non... C'est-à-dire... que... si l'on voulait... ce n'est rien... Ne vous en inquiétez pas, retournez à la fête... amusez-vous... ne pensez à rien... moi je vais me distraire... je suis joyeux... Quand à vous, ma filleule...

MARGOTTE.

Parrain !..

LAVERDURETTE.

Taisez-vous !.. laissez-moi... ne me parlez plus... Je mordrais bien quelque chose ! Oh ! gueuse de clarinette !..

(Il sort furieux et heurte Mlle Cordonnet qui entre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mlle CORDONNET.

Mlle CORDONNET.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc?.. il a failli me faire tomber de ma longueur... Grand cerf-volant !

JEANNE.

Une Parisienne !.. Qu'est-ce qu'elle veut encore ! c'te pimpante !

Mlle CORDONNET, descendant en scène.

M. Fanfignole, s'il vous plaît ?

FANFIGNOLE.

C'est ici...

Mlle CORDONNET.

Alors, c'est dans cette basse-cour que demeurait, il y un mois, un nommé Buissonnet ?

FANFIGNOLE, désignant l'endroit.

Ici au premier !..

Mlle CORDONNET, à part.

Ah ! c'est sous ce chaume que demeure Truchelu !

TOUS.

Truchelu !

FANFIGNOLE.

Vous le connaissez?

Mlle CORDONNET.

Si je le connais ! je l'ai trop étudié, le chenapan ! (Avec sentiment.) Ah ! pour mon bonheur, il aurait fallu que je ne le connusse pas...

JEANNE.

Vous avez à vous en plaindre, belle dame?..

Mlle CORDONNET.

J'étais mêlée à son existence comme le lièvre à l'ormeau... Hélas ! aurait mieux valu que je ne m'en mélasse pas... Mais il gîte sous ce toit, je le sais, Buissonnet me l'a dit... et je viens l'arracher à cette vie rustique, pour le mener à Paris, où il faut qu'il m'épouse...

GROSLAID.

Oui... oh ! oui... emmenez-le... l'enjoleux...

Mlle CORDONNET.

Mais qu'a-t-il donc fait ? est-ce qu'il aurait compromis une ingénue?

FANFIGNOLE.

Il courtise toutes nos femmes, et toutes nos filles... et s'il reste un jour de plus dans notre village... gare à lui...

Mlle CORDONNET.

Le don Juan !

(On entend des cris dans la coulisse.)

CHŒUR dans la coulisse.

AIR : La Guerre, ( )

La course ! la course !
Il est pris,
Chacun est surpris,
De lui voir la ressource
De pouvoir gagner le grand prix.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TRUCHELU, dans un sac, il est poussé par les paysans; tout le monde rit en le voyant.

TRUCHELU, continuant l'air.

Ah ! laissez-moi, de grâce !

LES PAYSANS.

Pour courir, il a l'tact

TRUCHELU.

Je tombe sur la place!

LES PAYSANS, riant.

Son affaire est dans l' sac.

(Trémolo jusquà la reprise.)

TRUCHELU, criant.

Mais je ne suis pas de la course... je demande un sursis...

Mlle CORDONNET.

C'est son filet... je l'ai dans l'oreille... (Se retournant.) Truchelu...

TRUCHELU.

Cordonnet! délivrez-moi... ils veulent faire de moi un vainqueur.

Mlle CORDONNET.

Est-ce dans cet asile que je devais vous retrouver, monstre?

TRUCHELU.

Ils m'ont mis dedans malgré moi! ils me poursuivent au galop.

Mlle CORDONNET, gravement.

M. Truchelu, quel est votre but?.,

TRUCHELU.

Deux cents pas... Déliez-moi...

Mlle CORDONNET.

Les cordons... oui... mais de vos sermens? Je brise vos liens, à condition que vous resserrerez les nôtres...

TRUCHELU.

J'aime mieux concourir...

Mlle CORDONNET.

Insolent! (Elle lui donne un soufflet.) Voilà le prix!..

TRUCHELU.

Aïe!.. Encore un!

Mlle CORDONNET, à Truchelu.

Me recevoir ainsi après un pareil trajet... Oh! ça ne se passera pas ainsi... je cours après toi... je t'empoigne... je te flanque dans un coucou... et fouette cocher!..

TOUS.

Et nous à la fête.

REPRISE DU CHŒUR.

(Il se sauve, elle le poursuit. Tout le monde sort. La nuit est venue.)

SCÈNE XII.

LAVERDURETTE, puis, TRUCHELU ET EUGENIE.

LAVERDURETTE, tenant un fusil.

Le soleil se couche!.. on me croit en train de faire les mêmes fonctions... c'est le moment où le polisson a donné rendez-vous à ma coupable épouse... je l'attends, le chien en arrêt... (Il arme son fusil. On entend aboyer un chien.) Un organe... dans mon parc!..

TRUCHELU, derrière le mur.

Oh! je suis happé!.. c'te niche!..

(Le chien aboie de nouveau.)

LAVERDURETTE.

C'est lui... il est dans mon domaine! (Il se met à l'écart.) Attention!

TRUCHELU, paraissant sur le haut du mur.

Le carnivore!.. il a entamé des relations, avec mes mollets... Enfin je leur ai échappé... forcé de faire le tremplin de haies en murs...

EUGÉNIE, à sa fenêtre, au premier.

J'ai entendu du bruit! serait-ce M. Truchelu?

LAVERDURETTE.

Une fenêtre s'ouvre... Ma femme!.

TRUCHELU.

Je n'ai plus de côtes... je n'ai plus de bras! je n'ai plus de jambes.,. je ne suis plus qu'un débris... Comment descendre...

(Il allonge la tête,)

EUGÉNIE, se penchant.

Un homme sur le mur!..

TRUCHELU.

Ah! un treillage le long de cette maison!

(Il se pose sur le treillage.)

EUGÉNIE.

Est-ce vous, M. Truchelu?

TRUCHELU.

Hein? Encore une femme!

TRUCHELU.

Quoi! qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'on veut?..

EUGÉNIE.

Mes lettres!

TRUCHELU.

J'ai bien le temps ! quand je suis en suspens.. quand je suis... (Laverdurette tire son coup de fusil, Truchelu jette un cri et tombe à terre.) Je suis mort !..

EUGÉNIE, jetant un cri.

Ah !

(Elle ferme vivement la fenêtre.

LAVERDURETTE, à lui-même.

Ah ! mon gaillard ! je t'ai salé ! Il est seul... allons chercher du renfort !

(Il sort.)

TRUCHELU, BUISSONNET.

TRUCHELU.

Mais on en veut donc à ma vie ? Oh ! la, la, la ! (Il se relève et marche en boitant. Il a le bas de son pantalon déchiré par le chien.) Ce lieu est rempli d'assassins... je suis entouré de brigands ! Un trou !.. une crevasse, pour me dérober à leur fureur !..

(Il s'appuie sur la table.)

BUISSONNET, arrivant, il marche avec peine et boite.

Ah ! je suis rendu, voilà bien la ferme !.. Gueux de Paris !

TRUCHELU.

On a parlé près de moi.

BUISSONNET.

J'ai fait la route sur un cheval de cabriolet... le seul que j'aie pu trouver.

TRUCHELU.

Je vois une ombre colossale qui se glisse de mon côté...

BUISSONNET.

Pourquoi ai-je quitté Franconville ?... ma bonne petite Margotte ?..

TRUCHELU.

Il approche, le scélérat ! (il se jette sur lui.) Misérable !..

BUISSONNET.

Aïe ! Qui est là ?

TRUCHELU, le tenant.

Ah ! tu veux me tuer !..

BUISSONNET.

Moi !..

TRUCHELU.

Tu veux me donner un mausolée ?

BUISSONNET.

Arrêtez !..

TRUCHELU, le frappant.

Tiens ! tiens ! tiens !

BUISSONNET.

Oh ! aïe !.. on m'assomme !

(Ils se lâchent, reculent, et se trouvant chacun près d'une chaise de chaque côté du théâtre, ils tombent sans force dessus et se relèvent subitement en jetant un cri.)

TOUS DEUX.

Ah !

(Ils tremblent.)

TRUCHELU.

Hein ? je connais cette voix... Qui... êtes-vous ?..

BUISSONNET.

C'est Truchelu !..

TRUCHELU.

Buissonnet !

BUISSONNET.

Et c'est toi qui m'a assommé ?

TRUCHELU.

Oui... je t'ai abîmé ! je te prenais pour lui ! pour eux... pour la bande ! Malheureux !.. que viens-tu faire dans cette caverne ?..

BUISSONNET.

Me reposer... reposer mes membres fatigués... je suis exténué... j'ai plus qu'une courbature...

TRUCHELU.

Bah !.. Pauvre garçon !.. Ce que c'est que la destinée !.. tout-à-l'heure... pour échapper à un massacre, je fais l'ascension de cette clôture... et au moment où je descendais le long de ce treillage, comme un lézard, et qu'une jeune femme... la femme du maire... m'appelait par (Lui montrant la fenêtre.) cette ouverture... v'lan !.. un coup de feu parti de je ne sais quelle direction, vient m'atteindre... Aïe !... Mais j'ai encore assez de force pour abandonner ce repaire où l'on fait la chasse aux hommes... O Paris !.. lieu de délices !... divin Elysée !.. c'est dans ton sein que je veux désormais finir mes jours !..

BUISSONNET.

Paris !.. c'est un Tartare !.. Ah ! je reviens au village que je n'aurais jamais dû quitter...

ENSEMBLE.

Air : Rondeau du premier acte.

BUISSONNET.

La capitale est une vrai' galère !
L'homme y peut-il faire valoir ses droits ?
Pour l'homme actif ou l'homme solitaire,
Tous les tourmens s'y trouvent à la fois.

TRUCHELU.

Ah ! la campagne est une vrai' galère !
On est trompé dans ses goûts, dans son choix ;
Cherchez en vain sur sa surface entière,
Tous les tourmens s'y trouvent à la fois.

BUISSONNET.

Tout en rendant justice à leur langage,
Je le soutiens, les femmes de Paris
Ne valent pas cell's de notre village,
Et cependant je m'y suis trouvé pris.

TRUCHELU.

Sous l'air naïf elles sont plus coquettes ;
Ce n'est ici que ruse et fausseté ;
Mais à Paris, du moins chez les grisettes,
C'est la franchise en infidélité.

BUISSONNET.

Dans ses salons, ses théâtres, ses rues,
Dans ses amours, fort peu favorisé,
Je n'ai trouvé partout que des sang-sues ;
Et l'on prétend que c'est civilisé.

TRUCHELU.

On me vantait les vertus du village,
Du paysan le caractère humain ;
Dérision ! c'est un peuple sauvage
Qui vous accueille un fusil à la main.

BUISSONNET.

Paris, mon cher, me paraissait sublime !
J'ai cru long-temps être choyé, fêté,
Je me trompais, c'est un gouffre un abîme,
Argent, bonheur, tout au fond est resté.

TRUCHELU.

C'est blasphémer ! ô ville de délices !
Je t'ai maudite, et dans mes souvenirs,
Ah ! loin de toi, j'ai retrouvé tes vices,
Mais je n'ai pas retrouvé tes plaisirs.

BUISSONNET.

Vivre à Paris !

TRUCHELU.

Rester au sein des plaines !

BUISSONNET.

J'aimerais mieux hanter les grands chemins.

TRUCHELU.

J'aimerais mieux habiter les Cévennes,
La Catalogne ou les Marais-Pontins.

REPRISE ENSEMBLE.

TRUCHELU.

Ah ! la campagne, etc.

BUISSONNET.

La capitale, etc.

TRUCHELU.

Cousin, soyons heureux chacun à notre manière... ta place est au milieu de la basse-cour... moi, dans la vieille Lutèce... où je jetai mon premier cri d'innocence !.. Adieu !.. répare tes forces... bois du lait... épouse une bergère !.. moi, je file dans l'ombre de la nuit, pour éviter aux habitans de cet infernal séjour la politesse de me faire la conduite... Adieu !..

(Il va pour sortir, et se heurte contre Hector qui entre.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, le saisissant.

Butor !..

TRUCHELU.

Ah ! pris !..

HECTOR.

C'est lui !.. Truchelu !..

TRUCHELU.

Mon homme aux cinq cents francs !

HECTOR.

Je vous retrouve donc enfin, Monsieur... Vous allez vous battre !..

TRUCHELU.

Me battre ?.. C'est le bouquet !.. ah ! voilà le bouquet !.. me battre !.. Qu'est-ce que vous voulez ?.. ma tête !.. prenez-la... ma vie ?.. prenez-la... mon sang ? (S'arrêtant.) Pourquoi ? Est-ce pour vos cinq cents francs ?..

HECTOR.

Bagatelle !..

BUISSONNET.

Ah ! ça, expliquez-vous !.. car mon cousin est un brave garçon, incapable de commettre une mauvaise action.

HECTOR.

Incapable ? Et la présence de madame Laverdurette dans votre demeure... cette liaison secrète...

TRUCHELU, se frappant le front et criant.

Ah ! ah ! je tiens le joint ! je tiens le joint !..

HECTOR.

Y êtes-vous?..

TRUCHELU.

Parbleu!.. parbleu!.. C'est cocasse!.. il croyait que je... tandis que c'était... Ah! ah!.. c'est cocasse!.. Mais je ne la connaissais pas, cette malheureuse!.. je n'ai jamais eu avec elle qu'un rapport de lettres...

HECTOR.

De lettres?..

TRUCHELU.

Au fait, c'est à lui!.. ça le regarde!.. je peux bien lui rendre... son style épistolaire... Tenez... voilà ce qu'elle venait chercher à mon entre-sol.

HECTOR, l'ouvrant.

Mes lettres!..

TRUCHELU.

Qu'elle avait oubliées... dans mon placard... et que j'allais lui remettre lorsque vous êtes tombé chez moi comme le Maure de Venise.

HECTOR.

Et je l'avais soupçonnée!..

TRUCHELU, d'un ton sentimental.

Ah! c'est mal!.. c'est très mal!.. (Changeant de ton.) Ça va mieux?.. vous ne voulez plus me perforer?.. Rue du Cygne, 6, cinquième arrondissement... je vous attends demain... vous paierez le déjeuner... Pardon, je suis pressé...

(Au moment où il va pour sortir, tout le monde arrive; des paysans portent des flambeaux.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FANFIGNOLE, MARGOTTE, LAVERDURETTE, JEANNE, GROSLAID, EUGÉNIE, PAYSANS, PAYSANNES.

LAVERDURETTE, montrant Truchelu.

Arrêtez cet homme!.. voilà le braconnier qui escaladait les murs.

(On le saisit.)

TOUS.

Lui? En prison!

TRUCHELU.

Mais je ne suis pas un braconnier... M. le maire *erre*.

LAVERDURETTE.

Ah! coquin!.. tu chasses la nuit sur nos terres!..

TRUCHELU.

Mais il erre, ce magistrat!.. c'est moi que l'on chasse depuis ce matin!..

LAVERDURETTE.

En prison!..

TOUS.

En prison!..

BUISSONNET, passant près de lui, bas.

Sois tranquille, je vais te sauver. (Haut.) Arrêtez!..

(Mouvement.)

MARGOTTE, joyeuse.

Buissonnet!

TOUS.

Buissonnet!

BUISSONNET.

Oui... Buissonnet en personne... qui est content de revoir ses amis... sa fiancée...

MARGOTTE, joyeuse.

Il me revient!..

BUISSONNET.

Et qui a été accueilli dans cette ferme par un coup de fusil.

TOUS.

Ciel!..

BUISSONNET.

Il me paraît qu'on me prenait pour un braconnier...

LAVERDURETTE.

Quoi! c'est donc vous qui étiez sur ce mur?

BUISSONNET, faisant le simulacre d'un homme qui tire un coup de fusil.

Moi-même... C'est donc vous alors, qui avez?..

LAVERDURETTE.

Non... non... c'est Groslaid...

GROSLAID, surpris.

Moi?

LAVERDURETTE.

Tu me l'as dit!..

TRUCHELU, se débarrassant des paysans.

Arrière... malotrus!.. vous voyez bien que la justice est éclairée...

(En ce moment, les paysans qui portent des flambeaux se trouvent placés de chaque côté du maire.)

LAVERDURETTE.

Ah! ça, pourquoi prendre le chemin?..

BUISSONNET.

Je quittais Paris, cette ville maudite!.. et le désir d'arriver plus tôt ici... m'a fait sauter pardessus les préjugés et les murs.

LAVERDURETTE, à Groslaid.

Ah! ça, imbécille! qu'est-ce que tu étais venu me conter?

GROSLAID.

M. le Maire...

LAVERDURETTE.

Tais-toi !.. Tu ne seras pas garde-champêtre... Buissonnet, je donne une dot à ma filleule.

BUISSONNET.

Je prends la dot... et la femme.

HECTOR, bas à Eugénie.

Eugénie... je vous avais soupçonnée injustement... puis-je espérer ?..

(Il lui rend les lettres à la dérobée.)

EUGÉNIE, les déchirant.

Voici ma réponse !..

TRUCHELU, qui a tout vu.

Bon ! le cousin est congédié. Tout le monde a son paquet, et moi...

(Mlle Cordonnet entre et court à Truchelu.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mlle CORDONNET.

Mlle CORDONNET.

Il n'est pas encore parti !

TRUCHELU, lui prenant le bras.

Voilà le mien !.. Cordonnet, bonne amie, je n'attendais que vous pour me mettre en route...

Mlle CORDONNET.

Bien vrai ?

TRUCHELU.

Je retourne à Paris... où je vous emmène... et où je vous épouse.

Mlle CORDONNET.

La voiture va passer.

TRUCHELU.

La voiture !.. je les ai eu horreur, les voitures... il m'est impossible de les supporter... nous irons à pied !

FANFIGNOLE.

Le Parisien part... bon voyage !..

CHŒUR.

Air : de la Fiancée (lever du rideau du deuxième acte).

Allons, { mettons-nous / mettez-vous } en voyage,
La leçon est bonne, je croi ;
Pour être heureux, a dit un sage,
Il faut rester chacun chez soi.

FIN.

NOTA. — S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. COUDER, chef d'orchestre du théâtre des Folies-Dramatiques.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

UNE HISTOIRE DE VOLEURS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SIRAUDIN ET FONTAINE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 28 août 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'INCONNU	M. Romand.
ARTHUR DE ROSELLE	M. Dussert
MADAME DE ROSELLE	Mme. Thibault.
EULALIE, sa nièce	Mme. Paul-Ernest.
JULIEN, domestique	M. Kopp.
NINETTE	Mlle. Chavigny.

La scène se passe dans le château de Madame de Roselle, aux Pyrénées.

Un salon à pans coupés. — Porte au fond, portes latérales. — Une fenêtre à l'un des derniers plans. — Une table à ouvrage à gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCONNU, *seul.*

(*Au lever du rideau, il entre mystérieusement par le fond; il est couvert d'un manteau et se dirige vers la table à ouvrage. La nuit commence*). C'est ici. (*Il ôte un livre de dessous son manteau, et le met sur la table, pendant qu'on agite une sonnette dans la coulisse de gauche*). Du bruit...

JULIEN, *hors de vue.*

Voilà! voilà!

L'INCONNU.

Eh! vite! (*Il remonte la scène pour sortir par le fond; en même temps la porte s'ouvre, et il se trouve face à face avec Julien, portant une bougie allumée de chaque main. Le bruit de sonnette continue. Jour complet*).

SCÈNE II.

L'INCONNU, JULIEN.

JULIEN, *entrant.*

Voilà, mesdames... voi... (*Apercevant l'inconnu*). Ah! quelqu'un!

L'INCONNU, *courant à lui.*

Chut!

JULIEN.

Au secours!

L'INCONNU.

Silence!

JULIEN.

Ah! je suis mort!

L'INCONNU, *lui présentant un pistolet.*

Oui, mort, si tu dis un mot! (*Il s'éloigne en lui présentant toujours le canon du pistolet; Julien reste immobile avec ses bougies à la main, et tremble de tous ses membres. Nouveaux coups de sonnette*).

SCENE III.

JULIEN, NINETTE.

NINETTE, *entrant par la porte de gauche.*

Julien! Julien!.. ah! le voici! vous n'entendiez donc pas... depuis le temps que je sonne? (*Julien reste dans la même position*). Eh bien! mais qu'a-t-il donc? est-ce que vous êtes sourd?

JULIEN, *d'une voix altérée.*

Oui.

NINETTE.

Vous ne parlez plus?

JULIEN, *de même.*

Non... si je dis un mot, je suis mort... c'est lui qui l'a dit.

NINETTE.

Qui ça, lui?

JULIEN.

Chut, Mamzelle Ninette; appelez-moi poltron, appelez-moi tout ce que vous voudrez, cette fois je l'ai vu... (*Avec horreur*). Brrrrr.

NINETTE.

Je l'aurais parié!.. encore une vision.

JULIEN.

Une réalité, Mamzelle... une réalité de cinq pieds onze pouces... (*A part*). C'est étonnant comme il y a des brigands de cinq pieds onze pouces.

NINETTE, *lui enlevant les flambeaux des mains.*

Ah! mon pauvre garçon!.. vous êtes fou! Donnez-moi ces flambeaux?

JULIEN, *à part.*

Elle rit!.. quelle lâcheté (*Haut*). Mais, Mamzelle Ninette, ma position n'est pas folâtre du tout! Lorsqu'il y a un mois, madame de Verneuil, votre sœur de lait, (encore un drôle de caractère, celle-là,) me prit à son service pour l'accompagner dans son château des Pyrénées; moi je me dis: « Les Pyrénées, « ça doit être un pays de plaines, bien sûr... « Il n'y a rien à craindre... » Je viens, et qu'est-ce que je trouve? une plaine, c'est vrai, mais une plaine où il pousse des montagnes avec des bandits et des pistolets d'arçon.

NINETTE.

Vous ne savez ce que vous dites. Il n'y a de voleurs que dans votre imagination.

JULIEN.

Ah! Dieu! si on peut dire!.. Pourquoi alors que tout disparaît au château?.. Et hier encore, ce livre que vous avez oublié dans le parc, et qu'on n'a pu retrouver.

NINETTE.

Eh bien!

JULIEN.

Volé... mamzelle... volé!

NINETTE, *regardant sur la table.*

Volé!.. c'est-à-dire égaré... Je l'avais laissé sur cette table, et... Mais, le voilà!..

JULIEN.

Ah! bah! c'est prodigieux! Demain je demande mon compte à madame.

NINETTE.

Vous retourneriez à Paris?

JULIEN.

Par tout ce qu'il y a de plus Laffite et Caillard... je jette entre nous les hautes et basses Pyrénées... et, à partir de tout-à-l'heure, je ferme la grille du château, et je n'ouvre à personne. (*Il sort*). Ah! mais non, par exemple! ah! mais non!

SCENE IV.

NINETTE, EULALIE.

NINETTE, *seule.*

Ce garçon a la monomanie des voleurs; il croit en voir partout; absolument comme ma sœur de lait, dont le caractère exalté... romanesque... Mais, la voici... Toujours son air rêveur...

EULALIE, *entrant.*

Ah! c'est toi, Ninette?

NINETTE.

Mon Dieu, qu'avez-vous donc? On dirait, à vous voir...

EULALIE.

Je suis triste, je m'ennuie... J'aurais presque envie de quitter ce château.

NINETTE.

Eh! quoi! déjà partir! après un mois à peine.

EULALIE.

Je conçois... tu aimes ce pays, ces montagnes où tu es née.

NINETTE, *baissant la voix.*

Et où je fus si heureuse!

EULALIE.

Si heureuse!.. prends garde, Ninette, ceci est un reproche.

NINETTE.

Oh! non, madame!

EULALIE, *piquée.*

Madame!

NINETTE, *se reprenant.*

Ma sœur, ma bonne sœur... Je n'ai pas oublié tout ce que je vous dois... Devenue veuve, il y a un an, de M. de Verneuil, vous vous êtes souvenue de moi, pauvre orpheline, qui n'avais aucun titre à vos généreux bienfaits.

EULALIE.

Aucun titre, dis-tu? N'avons-nous pas été nourries du même lait? N'est-ce pas ta mère, ta bonne mère, qui, la première, nous a faites sœurs dans ses bras, sœurs par l'amitié? Aussi, plus tard, quand je me suis trouvée libre, indépendante, j'ai songé à toi, pour être ma compagne... Car, ma bonne tante est d'un âge à ne plus comprendre mes goûts... mes goûts bizarres, comme elle les appelle, et je ne compte pas M. Arthur de Roselle, mon cousin, (*souriant*), mon très respectable cousin... Je t'ai donc prise avec moi... En peu de temps, j'ai adouci tes manières, et j'ai presque fait de la petite paysanne une demoiselle du monde.

NINETTE, *tristement.*

Oui, vous m'avez fait heureuse pour le monde; et pourtant, l'avouerai-je, je cherche vainement à oublier le passé.

EULALIE.

Dis-moi tout, Ninette... Aurais-tu laissé au

village des regrets? (*avec intention*) des amis?

NINETTE, *baissant les yeux.*

Dam! quand je l'ai quitté, j'avais mes dix-huit ans... et à cet âge...

EULALIE.

Je crains de deviner...

NINETTE.

Air : *Mon pays.* (L. Puget.)

Hélas! J'ai tout quitté, la tombe de ma mère,
Et ces lieux que j'aimais et mon humble hameau,
Comme en un rêve d'or, oubliant ma chaumière
J'ai fui mon doux pays où le ciel est si beau!
De ces regrets, madame,
N'accusez pas mon cœur!
A vous toute mon âme,
A vous ma bonne sœur.
Mais s'il faut que j'oublie
Mes serments et mes premiers amours,
O ma sœur, mon amie,
Par pitié rendez-moi mes beaux jours;
Car jamais on n'oublie
Ses premières amours
Et ses premiers beaux jours!

EULALIE.

Ainsi, tu songes toujours à cette liaison d'enfance... à ce M. Claude dont tum'as déjà parlé... le neveu du maître d'école.

NINETTE, *à part.*

Saurait-elle qu'il m'a écrit... (*Haut*). Si vous le connaissiez...

EULALIE.

C'est inutile, Ninette... il faut y renoncer.

NINETTE.

Y renoncer... c'est facile à dire.

EULALIE.

D'ailleurs, ne m'as-tu pas dit que depuis la mort de son oncle, Claude avait disparu.

NINETTE, *vivement.*

Mais s'il était devenu riche, si son oncle, en mourant, lui avait laissé une fortune... si, enfin il était de retour?..

EULALIE.

S'il était de retour, je te dirais encore : Il n'y faut plus songer... Toi, la femme d'un rustre, avec tes nouvelles manières!..

NINETTE.

Là, qu'est-ce que je disais.. mes manières, mon éducation.

EULALIE.

N'en dis pas de mal... l'éducation mène à tout.

NINETTE.

Alors, qu'elle me mène à Claude.

EULALIE, *tristement.*

Hélas! tu n'es pas la seule à faire des concessions, des sacrifices à ce qu'on appelle les exigences du monde... Dans ce monde, crois-moi, il est plus d'une femme qui commande à son cœur, pour obéir à des lois sévères.

NINETTE.

Comme vous me dites cela! auriez-vous aussi votre Claude, ma sœur?.

EULALIE.

Moi? quelle idée!.. mais laisse-moi... veux-tu?.. J'ai besoin d'être seule, de réfléchir à ce que tu m'as dit.

NINETTE.

Vous ne m'en voulez pas?

EULALIE.

T'en vouloir? (*Elle l'embrasse*). Va, mon enfant, va.

NINETTE, *s'en allant, à part.*

Décidément il y a quelque Claude sous roche. (*Elle sort*).

SCENE V.

EULALIE, *seule.*

J'ai failli me trahir... oui, j'ai vu le moment où j'allais rougir devant elle.

Air : *Voltigez, hirondelle.*

Du secret de sa flamme
Elle me parle, et moi
Je ne puis, pauvre femme,
Descendre dans mon âme
Sans effroi.
Et toi, qui dans ma vie
N'auras brillé qu'un jour,
Ma belle rêverie,
Adieu donc, je t'oublie
Sans retour.

Oublier... mais comment?.. Lisons... cela me distraira. (*Un billet s'échappe du livre*). Qu'est-ce ceci? un billet!.. c'est étrange!.. (*Lisant*). « Ce soir, à minuit, au pied de la terrasse. » Et pas de signature... Mon Dieu! seule à cette heure... j'ai peur... Cette fenêtre ouverte... courons... (*Elle va pour fermer la fenêtre, et s'arrête tout-à-coup*). Ah! mon Dieu! (*Redescendant la scène*) Il m'a semblé... là... derrière cette grille .. malgré l'obscurité... c'est lui... lui, ici!.. que faire? que résoudre? (*Madame de Roselle paraît*). Ah! ma tante!

SCENE VI.

EULALIE, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! bien! Eulalie, qu'y a-t-il? qu'as-tu donc?

EULALIE, *troublée.*

Moi, ma tante... je...

MADAME DE ROSELLE.

Il me semblait avoir entendu un cri partir de cette chambre.

EULALIE.

Vous croyez?

MADAME DE ROSELLE.

Et puis cette pâleur... cet air ému... on dirait que tu trembles.

EULALIE, *mystérieusement.*

Eh bien! oui, ma tante... je tremble. . j'ai peur.

MADAME DE ROSELLE, *effragée.*

Hein?.. prends donc garde!.. ces choses là se gagnent... Et de qui as-tu peur, grand Dieu?

EULALIE.

De moi-même.

MADAME DE ROSELLE.

Je le préfère pour ta sécurité... mais je ne saisis pas...

EULALIE.

Tenez, ma tante, je vais tout vous apprendre, à vous, dont les conseils, l'expérience...

MADAME DE ROSELLE.

Dis-moi tout de suite que je suis vieille.

EULALIE.

Mais avant, jurez-moi le plus grand secret. Jurez-moi que vous serez muette.

MADAME DE ROSELLE.

Autant que possible... Je te le jure...

EULALIE.

Eh bien! ma tante, traitez-moi de bizarre, de romanesque.

MADAME DE ROSELLE.

Oh! ça!..

EULALIE.

Je ne veux pas rester plus longtemps au château.

MADAME DE ROSELLE.

Comment! à peine arrivée... Oh! pour le coup, c'est une fièvre de locomotion-continue... Mais enfin, quel motif?

EULALIE.

Une aventure que je vous avais cachée, ma tante. Il y a un an, en me rendant à Paris, ma voiture fut attaquée par des brigands...

MADAME DE ROSELLE, *effrayée.*

Grand Dieu!

EULALIE.

Les malfaiteurs forcèrent le postillon à descendre de son siége, ma femme de chambre, effrayée, se sauva.

MADAME DE ROSELLE.

Et toi?

EULALIE.

Moi, je m'évanouis.

MADAME DE ROSELLE.

C'est encore du courage... moi, je serais morte.

EULALIE.

Quand je revins à moi, quand je rouvris les yeux, j'étais dans les bras d'un homme qui me soutenait pour me faire respirer des sels...

MADAME DE ROSELLE.

Ou du vinaigre des quatre...

EULALIE.

En ce moment la lune éclairait le visage de cet homme... je vis distinctement ses traits; et malgré moi, je pris plaisir à les considérer.

MADAME DE ROSELLE.

Malheureuse! il devait être affreux.

EULALIE.

Il était beau, ma tante!

MADAME DE ROSELLE.

En vérité! et la police souffre ces choses-là.

EULALIE.

Ce silence, ce calme qui nous environnaient, tout, jusqu'à l'aspect du site où nous étions, donnait à sa physionomie je ne sais quel caractère étrange de beauté... j'étais immobile à côté de cet homme, ne cherchant ni à fuir ni à le repousser... quand tout-à-coup (*mouvement de madame de Roselle*) il disparut sans m'adresser un seul mot.

MADAME DE ROSELLE.

Tu étais dévalisée!...

EULALIE.

Jugez au contraire de mon étonnement quand mon cocher et ma femme de chambre revinrent près de moi et m'apprirent que ma voiture était restée intacte... mes malles, mes bijoux, mon argent même, mon brigand avait tout épargné... Il ne m'avait pris qu'une petite croix d'or que je portais au cou et qui me venait de ma sœur de lait.

MADAME DE ROSELLE.

Où peut conduire la manie des croix!

EULALIE.

Une fois à Paris, je fis mon possible pour oublier cette aventure... je recherchais le monde, les réunions, le spectacle... mais un soir...

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien?

EULALIE.

Un soir que j'assistais avec mon cousin à la représentation d'un opéra-comique... c'était Fra-Diavolo... le souvenir de mon brigand me revint à l'esprit... pour m'y soustraire je promenais machinalement mes regards autour de la salle... et, en face de moi, je vis... ou plutôt je reconnus...

MADAME DE ROSELLE.

Ah! mon dieu! la peur me reprend...

EULALIE.

C'était lui... sa mise recherchée, trahissait sous son élégance....

MADAME DE ROSELLE.

La nature de ses occupations...

EULALIE.

Mais aussi, c'était toujours ce même regard noble, cette figure pâle, mélancolique; mes yeux, sans le vouloir, cherchèrent à rencontrer les siens...

MADAME DE ROSELLE.

Bien souvent?...

EULALIE.

Toute la soirée... et ce fut là mon tort, car

encouragé sans doute par ma faiblesse, à l'issue du spectacle, il poussa l'audace jusqu'à me glisser un billet dans la main.

MADAME DE ROSELLE.

Un billet!...

EULALIE.

Au grand mécontentement de mon cousin qui s'était aperçu de tout... et qui parlait déjà d'explications, de duel.

MADAME DE ROSELLE.

J'espère bien que tu le déchiras sous ses yeux?

EULALIE.

Je fis mon devoir... car je devais le fuir, le fuir à jamais... ignorer son nom... voilà, ma tante, voilà pourquoi, il y a un mois je me suis réfugiée dans ce château; pourquoi aujourd'hui je veux m'en éloigner, partir en toute hâte, car il faut que vous le sachiez, cet homme dont le souvenir m'obsède, ce bandit mystérieux qui me poursuit partout et sans cesse...

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien?

EULALIE.

Il est ici!

MADAME DE ROSELLE.

Ici!!!

EULALIE.

Il m'a écrit, je l'ai vu... et quand vous êtes entrée... là, derrière cette grille...

MADAME DE ROSELLE.

Miséricorde!... et tu me dis cela de sang-froid? et tu ne trembles pour nous tous... pour les jours de ta tante!... pour la fortune de ta tante!...(*elle remonte la scène*) oh! il faut à l'instant...

EULALIE.

Où allez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

Appeler du renfort... la gendarmerie, les gardes champêtres!. je pousserais même le désespoir jusqu'à la garde nationale.

EULALIE.

N'en faites rien, je vous en supplie... je l'exige... car songez-y ma tante, trahir, livrer cet homme qui ne nous a rien fait après tout... ce serait me désespérer.

MADAME DE ROSELLE.

De la pitié pour un Cartouche!

EULALIE, *avec dignité.*

De la pitié! oh! non... et quand je m'interroge, quand je descends dans mon cœur, quand je songe à cette existence peut être malheureuse... alors oui... c'est affreux à vous dire.

MADAME DE ROSELLE, *à part.*

Où veut-elle en venir?

EULALIE.

Air: *d'Ielva.*

Mais dans mon cœur une autre voix pénètre,
En le voyant proscrit et malheureux!
Je songe alors, qu'il a souffert peut-être!
Et son malheur le grandit à mes yeux.
Il en est temps dissipons ce doux rêve;
Libre par moi, je l'oublie aujourd'hui,
N'exigez pas que le roman s'achève;
Et sauvez-le pour me sauver de lui.

MADAME DE ROSELLE.

Bonté divine, voilà le dénouement, une Roselle éprise d'un bandit!..

EULALIE.

Oh! ma tante, ma bonne tante... vous avez mon secret... mais j'ai votre parole... ne me trahissez pas. (*Lui donnant la main*).

MADAME DE ROSELLE.

Sois tranquille!.. Ah! si Arthur, si ton cousin savait cela!

EULALIE

Eh bien?

MADAME DE ROSELLE.

Il t'aime, ce garçon, et sans les courses de chevaux, tu serais sa seule passion. (*On entend rire Arthur dans la coulisse*). Mais, c'est lui qui rentre au château... l'entends-tu? Il rit, le malheureux!

(*Arthur paraît au fond*).

EULALIE.

Silence! le voici!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ARTHUR, *en costume de chasse ridicule.*

ARTHUR, *à la cantonade.*

Ah! ah! ah! le pauvre garçon!.. j'en rirai six semaines... Ah! ah! ah!

MADAME DE ROSELLE.

Qu'y a-t-il donc?

ARTHUR.

Figurez-vous, chère tante... (*Apercevant Eulalie*). Oh! ma belle cousine! Pardon d'oser ainsi paraître devant vous en simple tenue d'Hippolyte au retour de la chasse!

EULALIE.

Et qu'avait donc Hippolyte à rire de la sorte?

ARTHUR.

Une vétille, une drôlerie... Figurez-vous, mesdames, que ce poltron de Julien refusait de nous ouvrir la grille à lord Byron et à moi. (lord Byron, mon cheval anglais, mon pur sang). sous le stupide prétexte que nous étions... devinez?.. des voleurs!

MADAME DE ROSELLE.

L'imbécille!

ARTHUR.

Oui, qui ça, lord Byron?.. Notez que le ciel tournait à l'orage et que la pluie commençait à tomber.

MADAME DE ROSELLE.

Il fallait crier, vous emporter.

ARTHUR.

C'est ce qu'a fait lord Byron.. Il s'est emporté peut-être un peu trop loin, s'il faut en

juger par une ruade qui m'a fait perdre tout ce que j'avais d'équilibre.

MADAME DE ROSELLE.

Vous avez fait une chute ?

ARTHUR.

Une chute sur celle des reins... Et c'est fort heureux, car, en tombant, j'ai rencontré le cordon de la cloche... Un second domestique est accouru au bruit de mon tocsin, et, pendant que Julien se sauvait à l'office, lord Byron et moi faisions notre entrée au château... lui, sans moi, et moi, mouillé comme un Triton... C'est fort divertissant... c'est énormément drôle.

EULALIE.

Vous riez de cela, mon cousin?

ARTHUR.

Sans doute. . Pour nous autres gentlemen, une fuite d'arçon... mais ce sont presque nos chevrons de services... C'est au point qu'une fois, à Chantilly, lord Byron, mon pur sang, lord Byron et moi nous nous séparâmes... de corps... et j'allai m'abattre à dix pas en avant (c'était mon chemin) : les deux genoux sur le turff.

MADAME DE ROSELLE.

Je gage qu'on vous porta en triomphe.

ARTHUR.

Mieux que cela... je fus couronné... au genou gauche.

Air : *C'est moi, qu'on appelle Lenoir.* (Monpou.)

Et voilà comme j'ai conquis,
Sur mon coursier de noble race
L'avantage d'être compris
Parmi les heureux favoris
Des gentlmen du Steeple-chase.
Grâce à mon cheval on m'admire lorsque je passe,
Chacun me fait place...
Et j'ai pour amis
Tous les Palfreniers de Paris.

(*L'orage commence. On voit de temps en temps quelques éclairs qui deviennent plus fréquents pendant les scènes suivantes.*)

MADAME DE ROSELLE.

Mais, avec tout cela, nous ne songeons pas au dîner... Il est bientôt huit heures.

ARTHUR.

Le dîner!.. si, ma foi. La chasse et lord Byron m'ont donné un appétit... diplomatique... Je vote pour le dîner.

MADAME DE ROSELLE, *à Arthur.*

Comment! dans ce négligé?..

ARTHUR.

Oh! c'est trop juste... Je cours m'adoniser.

EULALIE, *le retenant.*

C'est inutile, mon cousin... Vous êtes bien ainsi, restez.

ARTHUR, *à part.*

Est-elle bonne! . « Restez... » au risque d'attraper une fluxion de poitrine. (*A Eulalie.*) Etes-vous donc bonne, ma cousine!..

EULALIE.

De son côté, ma tante va donner des ordres pour qu'on nous serve ici... Le temps est à l'orage, le vent siffle à faire trembler, dans la salle à manger... et il est plus prudent...

ARTHUR.

De la frayeur!.. charmant!.. Est ce que par hasard vous craindriez les voleurs?

MADAME DE ROSELLE, *gravement et à Arthur.*

Peut-être.

ARTHUR.

Bon! ce serait piquant !

MADAME DE ROSELLE, *bas à Arthur.*

Plus bas, Arthur... cela va mal !..

ARTHUR.

Hein!

MADAME DE ROSELLE.

Cela va très mal... on ne vous aime pas !..

ARTHUR.

On ne... allons donc, vous m'étonnez, ma tante.

EULALIE, *se rapprochant.*

Qu'y a-t-il?

ARTHUR.

Rien... ma tante m'étonne... et cela me surprend.

Air : *valse de Giselle.*

ENSEMBLE.

EULALIE.

Il faut, hélas! qu'une horrible contrainte
Cache à ses yeux l'effroi qui me poursuit;
Il faut ainsi lui dérober la crainte
Qui vient sans cesse assiéger mon esprit.

ARTHUR.

Allez, ma tante, et n'ayez nulle crainte,
Un doux espoir me console et me dit :
Qu'à vos côtés je pourrai sans contrainte
Soigner de front l'amour et l'appétit.

MADAME DE ROSELLE.

Il faut, hélas! qu'une horrible containte
Cache à ses yeux l'effroi qui la poursuit,
Il faut ainsi lui dérober la crainte
Qui vient sans cesse assiéger son esprit.

(*Madame de Roselle sort en faisant des signes à Arthur.*)

SCÈNE VIII.

EULALIE, ARTHUR.

EULALIE, *qui a regardé sa tante.*

Des signes! (*A Arthur.*) Que signifie?..

ARTHUR.

Des invraisemblances que je ne saisis pas! mais revenons à nos moutons... c'est à dire à nos voleurs...

EULALIE, *à part.*

Ciel!

ARTHUR.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y aurait certain arrangement à l'aide duquel vous n'auriez plus à les craindre.

EULALIE.

Un mari, peut-être?..

ARTHUR.

Juste! (*A part.*) Elle m'a deviné.

EULALIE.

Mais où en trouver un?

ARTHUR.

Où en trouver?.. où en trouver, dites-vous? ma cousine, regardez-moi ..

EULALIE.

Vous?.. (*Se détournant en riant.*) Oh! c'est inutile.

ARTHUR.

Sans flatterie, ma cousine, j'ai quelque mérite... que diable!.. j'en ai quelque... je monte à cheval assez bien.

EULALIE.

Et vous en descendez...

ARTHUR.

Assez vite... mais n'importe; ajoutez à cela une physionomie qu'on trouve chiffonnée... je suis assez chiffonné... une fortune énorme et un âge...

EULALIE.

Analogue...

ARTHUR.

Vingt-cinq ans, ma cousine.

EULALIE, *riant.*

C'est à dire cinquante

ARTHUR.

Je n'en aurai que vingt-cinq, si vous daignez partager ce que j'ai.

EULALIE.

Ainsi, c'est donc pour vous ..

ARTHUR.

Pour moi qui vous ai devinée, qui ai lu dans vos yeux...

EULALIE.

Comment, Monsieur...

ARTHUR.

Oui, cousine!

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Pour vous, je renonce sans peine
A mon célibat bien heureux!
De l'hymen je porte la chaîne,
Et je me brûle au plus doux feux,
Oui, je me brûle aux plus doux feux.

EULALIE.

Vous, brûler?...

ARTHUR.

Moi je vous le jure;
Je m'enflamme au feu de vos yeux.

EULALIE, *à part.*

Au fait, le vieux bois, on assure,
Est celui qui brûle le mieux...
Oui, le vieux bois, chacun l'assure,
Est celui qui brûle le mieux.

Mais, en vérité, mon cousin, vous avez donc oublié nos conventions!

ARTHUR.

Ah! oui, je me rappelle... une de vos idées bizarres, cette petite croix d'or que vous portiez au cou, et sans laquelle vous refusez de vous marier, prétendant que cela vous porterait malheur.

EULALIE.

Que voulez-vous?.. je suis superstitieuse... trouvez-moi cette croix, et nous verrons ensuite.

ARTHUR.

Mais où diable la trouver?.. pour le coup, ma cousine, vous me laisseriez supposer...

EULALIE.

A votre aise.

ARTHUR.

Que vous n'avez pas oublié cet inconnu au billet de l'Opéra-Comique!

EULALIE, *à part.*

Que dit-il?

ARTHUR.

Si je le croyais... si je trouvais ce rustre... je serais capable...

EULALIE.

Un duel!..

ARTHUR.

Non... j'ai pour cela des empêchements de famille.

EULALIE.

Ah!..

ARTHUR.

Un oncle conseiller à la cour de cassation... si j'étais tué en duel, il pourrait me déshériter.

SCENE IX.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE *suivie de* JULIEN *et d'un autre valet.*

MADAME DE ROSELLE.

Voici le dîner.

ARTHUR.

Vivat!

(Julien et le valet apportent par le fond une table servie, le valet sort aussitôt.)

MADAME DE ROSELLE.

Eulalie avait raison... un orage affreux se prépare.

(*Coups de tonnerre.*)

EULALIE, *courant à Arthur.*

Grand Dieu! mon cousin, ne me quittez pas.

ARTHUR, *à madame de Roselle.*

Vous voyez, ma tante, on se rapproche de moi... l'orage fait miracle.

(*Nouveau coup de tonnerre.*)

EULALIE, *effrayée.*

Oh! taisez-vous, mon cousin.

MADAME DE ROSELLE.

Nous n'avons rien à craindre... le château est assuré.

ARTHUR.

Et nous aurons un paratonnerre la semaine prochaine!

MADAME DE ROSELLE.

A table!

ARTHUR.

A table! (*Faisant asseoir Eulalie.*) Ma cousine... (*S'asseyant lui-même et regardant Julien qui s'approche pour le servir.*) Ah! ah! monsieur Julien! le César des valets!

JULIEN.

Oui, Monsieur... oui... je suis un peu César... mais vous m'avez fait une si fière peur!

ARTHUR.

Après cela, madame, il a peut-être raison... Le journal du département parle d'une bande organisée qui parcourt nos montagnes. (*Mouvement d'Eulalie.*)

MADAME DE ROSELLE, *bas à Eulalie.*

Il est avec sa bande, ma chère...

EULALIE.

De grâce, mon cousin, parlez-nous d'autre chose.

ARTHUR, *riant.*

Mais non... c'est fort piquant... un vieux castel du temps de Charlemagne... une horde de brigands qui nous entoure... le tonnerre qui gronde, l'éclair qui brille, puis nous sommes aujourd'hui un vendredi et un treize... et j'ai remarqué que ma tante mettait son couteau en croix tandis que ma cousine renversait la salière.

MADAME DE ROSELLE.

Finissez, Arthur, finissez!..

ARTHUR.

Il ne nous manque plus que l'apparition obligée... le convive qu'on n'attend pas.

(*L'orage est très violent.*)

Air : *de Zampa.*

L'éclair, sur notre tête,
Les horizons en feux!
La voix de la tempête
Qui se plaint dans les cieux!
Soudain paraît nouveau convive;
Ainsi qu'au vieux temps
Des revenants:
C'est un bandit qui nous arrive
Un Zampa nouveau
Un Diavolo!

(*Grand coup de tonnerre. La fenêtre s'ouvre violemment et l'inconnu saute dans la chambre. Mouvement général. La musique continue jusqu'à la reprise suivante.*)

SCENE X.

LES MÊMES, L'INCONNU.

TOUS.

Ciel!

L'INCONNU, *à part.*

Oh! sapristi! du monde!

EULALIE, *à sa tante.*

C'est lui!

MADAME DE ROSELLE.

Ton voleur! ah! grand Dieu! (*Eulalie la retient.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

EULALIE ET MADAME DE ROSELLE.

Eh! quoi, c'est lui qui nous arrive :
Ainsi qu'aux vieux temps
Des revenants.
Faut-il, hélas! qu'il $\frac{\text{la}}{\text{me}}$ poursuive,
Vrai Diavolo,
Dans ce château!

L'INCONNU.

Moi, j'entre ici, nouveau convive,
Ainsi qu'aux vieux temps
Des revenants;
Comme un bandit qui leur arrive,
Un Zampa nouveau,
Un Diavolo.

MADAME DE ROSELLE, *allant à Arthur.*

Protégez-nous, Arthur! (*L'inconnu se place devant elle et la salue très respectueusement.*) Il me salue! (*L'inconnu s'approche également d'Eulalie qu'il salue de même.*) Elle aussi... plus de doute, c'est un voleur, au bonjour...

ARTHUR, *prenant son parti.*

Ah! morbleu, du courage... (*Se plaçant devant l'inconnu.*) Me direz-vous, Monsieur... (*L'inconnu le salue aussi. — Arthur s'arrête, hésite, et finit par lui rendre son salut.*) Permettez cependant; cette façon de se faire annoncer...

L'INCONNU.

Faites pas attention... (*Il secoue, dans les jambes d'Arthur, son chapeau trempé par la pluie.*)

ARTHUR, *reculant.*

Faites donc attention vous-même... Est-il mal élevé.

L'INCONNU, *d'un air menaçant.*

Hein?.. de quoi?

EULALIE.

Au nom du ciel!..

MADAME DE ROSELLE.

Ne l'irritez pas, mon neveu!..

ARTHUR.

En ce cas, que Monsieur s'explique; qu'il nous dise comment il se fait qu'à une pareille heure, et par cette fenêtre...

L'INCONNU.

C'est juste... du moment qu'on y tient...

EULALIE, *à sa tante.*

Dieux!.. s'il allait parler?

L'INCONNU.

Je vas vous dire tout uniment la chose...

ARTHUR, *surpris.*

Je vas!..

L'INCONNU, *à Arthur.*

Mais pas à vous, le vieux... c'est devant la bourgeoise seule.

ARTHUR ET MADAME DE ROSELLE.

La bourgeoise...

EULALIE, *à part.*

Ce langage... est-ce bien possible!..

L'INCONNU, *à Arthur.*

Or, je ne présuppose pas que vous la soyez; la bourgeoise...

MADAME DE ROSELLE.

Encore!

L'INCONNU, *à Arthur.*

Attendu qu'elle est jeune, vous, pas... jolie...

ARTHUR.

Monsieur...

L'INCONNU.

Vous pas... bonne, spirituelle... et vous...

ARTHUR, *vivement.*

Il suffit, Monsieur... vous ignorez devant qui vous parlez...

L'INCONNU.

Moi?... je m'en fiche pas mal...

MADAME DE ROSELLE.

Il jure!..

L'INCONNU.

Oh! pardon, Mesdames, je reprends le mot... je ne m'en fiche pas...

ARTHUR, *s'emportant.*

Mais, sacrebleu! Monsieur, savez-vous bien que j'aurais déjà dû vous faire sortir par où vous êtes entré!

L'INCONNU.

Vous?..

ARTHUR.

Moi... si je le voulais...

EULALIE, *s'interposant.*

Je vous en supplie, Arthur...

ARTHUR, *reculant devant l'inconnu qui le regarde fixement.*

Oui, si je le voulais... mais je ne le veux pas...

EULALIE.

Mais, en vérité, mon cousin, vous ignorez que je connais monsieur...

ARTHUR.

Comment!...

MADAME DE ROSELLE, *bas.*

Que fais-tu?...

L'INCONNU.

Y a pas de doute: madame me connaît et je connais madame... (*Bas à Eulalie.*) A la bonne heure, vous avez de ça, vous... aussi il faut que je vous parle...

EULALIE.

Monsieur...

L'INCONNU.

Il le faut absolument...

EULALIE.

Jamais!...

MADAME DE ROSELLE.

Miséricorde!... il lui parle à voix basse!...

ARTHUR, *s'approchant d'Eulalie.*

Je comprends tout, ma cousine... et c'était pour un rustre...

EULALIE.

Mon cher cousin, vous ne comprenez rien.

ARTHUR.

Pourtant!...

MADAME DE ROSELLE, *le prenant par le bras.*

Vous ne comprendrez jamais rien...

EULALIE, *à l'inconnu*

Quant à vous, monsieur, je vous prie d'oublier l'accueil un peu irréfléchi, un peu brusque peut-être de mon cousin...

ARTHUR.

Irréfléchi... quand on arrive chez vous par la fenêtre...

EULALIE.

Oubliez-vous que Julien avait fermé les portes...

ARTHUR, *à part.*

Au fait! c'est assez juste...

EULALIE, *à l'inconnu.*

Nous nous reprocherions, monsieur, de vous laisser exposé à la pluie à une pareille heure, et ma tante, que voici, sera trop heureuse de pouvoir vous offrir...

MADAME DE ROSELLE.

Un parapluie... de grand cœur...

EULALIE.

De vous offrir, pour la nuit, l'hospitalité au château...

MADAME DE ROSELLE.

Qu'entends je?... permettez...

L'INCONNU, *l'arrêtant.*

N'insistez pas... j'accepte... (*A part.*) Je suis dans la place, c'est ce que je voulais...

MADAME DE ROSELLE, *à Eulalie.*

Malheureuse! tu veux donc nous perdre?..

EULALIE, *allant prendre la sonnette qui est sur la table.*

Non, je veux le sauver... (*Elle sonne.*)

ARTHUR, *qui depuis un moment considère l'inconnu.*

C'est singulier... il me semble avoir vu cette tête sur les épaules de quelqu'un.

EULALIE, *à l'inconnu.*

Vous avez sans doute besoin de prendre quelque chose.

L'INCONNU.

Ma foi, oui... ma foi, oui... j'ai assez besoin de prendre...

MADAME DE ROSELLE.

Il l'avoue!...

EULALIE, *à Julien qui vient d'entrer.*

Vous servirez monsieur dans cette chambre...

JULIEN.

Monsieur... (*se reconnaissant.*) Ah!

L'INCONNU, *lui montrant son pistolet.*

Obéis, et *motus.*

MADAME DE ROSELLE.

Et voilà ton héros de roman?

EULALIE.

O ma tante, je suis bien guérie... venez-vous, mon cousin?

ARTHUR, *toujours occupé à considérer l'inconnu.*
Décidément j'aurai vu cette tête sur les épaules de quelqu'un...

ENSEMBLE.

Air : *du duc d'Olonne.*

LES DAMES.

Ah ! je sens en moi
Un cruel effroi,
Et d'un trouble imprévu
Tout mon être est ému.
Celui dont l'amour
M'obsède / L'obsède } en ce jour,
N'a laissé dans mon / son } cœur
Que la frayeur.

ARTHUR.

Il n'est pas, je croi,
Etranger pour moi,
Mais où donc ai-je vu
Ce bizarre inconnu.
Dieu ! s'il venait pour
Vexer mon amour,
Ce serait peu flatteur
Sur mon honneur

L'INCONNU.

Allons, je le vois,
En ce lieux je dois
Demeurer inconnu,
Ou sinon j'suis perdu.
Celle dont l'amour,
M'appelle en ce jour,
Va me rendre au bonheur
Espoir flatteur !

JULIEN.

Ah ! dans mon effroi,
Je n'ose, ma foi,
Regarder l'inconnu
Et je me crois perdu.
Allons jusqu'au jour
Veiller dans la cour
Pour chasser de mon cœur
Cette frayeur.

(*Madame de Roselle et Eulalie sortent par la petite porte de droite. Arthur par la gauche, au moment où Julien se dispose à suivre les autres; L'inconnu va le saisir par l'oreille et le reconduit en scène.*)

SCÈNE XI.

L'INCONNU, JULIEN.

L'INCONNU.

Hé bien ! c'est comme ça que nous servons les amis...

JULIEN.

Grâce, monsieur... je vous jure que je serai muet...

L'INCONNU.

Du tout, tu vas parler... à présent que nous sommes seuls, il ne s'agit plus de souper...

JULIEN.

C'est fini... je suis massacré!...

L'INCONNU.

Et d'abord, as-tu une montre?...

JULIEN.

Ah ! Dieu !... nous y voilà!... (*il cherche à cacher le ruban de sa montre.*)

L'INCONNU.

Eh bien ?... ah ! la voici... (*Lui arrachant la montre.*) Merci!... (*Il regarde l'heure.*)

JULIEN, *à part.*

Volé !.. et il me dit merci !..

L'INCONNU, *à part.*

Onze heures... ce n'est que pour minuit que j'ai donné rendez-vous à Ninette, pour minuit.,. (*Il met la montre sur la table*). Maintenant, réponds-moi... Où conduit cette porte ?

JULIEN.

Elle conduit chez monsieur Arthur...

L'INCONNU.

Et celle-ci ?..

JULIEN.

A l'appartement de ces dames... Mais vous ne voudriez pas...

L'INCONNU.

Suffit... et maintenant... tu vas filer, et plus vite que ça...

JULIEN.

Parole d'honneur... Vous n'avez plus besoin. .

L'INCONNU.

J'ai besoin de voir tes talons... mais si tu dis un mot avant demain matin...

JULIEN.

Un mot!.. pas même deux .. (*A part*). Je cours prévenir monsieur... (*Il sort*).

L'INCONNU, *seul.*

A présent, du toupet.. il faut que je lui parle... à cette grande dame... Ninette est prévenue ainsi... On vient... ce n'est pas elle!

SCÈNE XII.

L'INCONNU, ARTHUR.

ARTHUR, *entrant. à part.*

Je me suis rappelé... à l'Opéra-Comique... pendant qu'il se penchait sur moi... pour glisser un billet à ma cousine...

L'INCONNU.

Que me veut ce vieux racorni ?

ARTHUR.

C'était sur mes épaules que j'avais vu cette tête-là... (*Haut*). Monsieur...

L'INCONNU.

Monsieur...

ARTHUR.

Etes-vous brave, Monsieur? Réponde... oui ou non

L'INCONNU.

Si je vous répondais non.

ARTHUR.

Il ne l'est pas !.. Ah ! vous n'êtes pas brave,

et vous venez ici pour séduire une femme...

L'INCONNU.

Pardon, Monsieur...

ARTHUR, *à part.*

Pardon !. il fait le plongeon. (*Haut*). Ah? vous êtes un lâche... et vous avez osé, à mon nez, à ma barbe... Nous allons nous battre, Monsieur.

L'INCONNU.

Nous battre !

ARTHUR.

A toutes sortes d'armes, Monsieur... Vous n'en savez aucune?

L'INCONNU.

Aucune...

ARTHUR.

Je vous laisse le choix. (*A part*). Ah ! mon gaillard, tu es lâche, et tu en conviens... imprudent !

L'INCONNU.

A la fin des fins, qu'est-ce que vous me voulez ?

ARTHUR.

Peu de chose... Je veux vous tuer.

L'INCONNU.

Me tuer?..

ARTHUR.

Tout simplement... pour vous faire renoncer à la femme que j'aime...

L'INCONNU, *surpris.*

Hein ! vous l'aimez aussi ?

ARTHUR.

Vous comprenez enfin.

L'INCONNU, *à part.*

Il aime Ninette !.. (*Haut*). Vous l'aimez ?

ARTHUR, *même ton.*

Eh bien, Monsieur, eh bien ? (*A part*). Il ne se battra pas, sacrebleu !.. il ne se battra pas !

L'INCONNU, *froidement.*

A merveille ! Je comprends à cette heure. (*Il cherche dans sa poche de côté*).

ARTHUR, *à part.*

Il cherche son portefeuille... il va me signer des excuses.

L'INCONNU, *lui donnant un de ses pistolets.*

Prenez ce pistolet, Monsieur.

ARTHUR, *reculant.*

Diable !.. n'approchez pas !

L'INCONNU.

Eh bien !..

ARTHUR.

N'approchez pas, sapristi ! où je hurle à réveiller tout le département.

L'INCONNU.

Qu'est-ce qui vous prend donc ?

ARTHUR.

Il me prend, il me prend... Vous me proposez de me battre, je crois...

L'INCONNU.

Mais dame... c'est vous qui tout-à-l'heure...

ARTHUR

Tout-à-l'heure, c'est possible... vous aviez ma confiance... Vous me dites : Je suis un poltron, je suis un lâche... Moi, je crois cela... je me risque... et il se trouve que... Ah ! fi !.. je méprise vos procédés.

L'INCONNU.

Ah ! ça, homme d'âge, vous vous figurez peut-être que ça va se passer comme ça... du tout, du tout : il me faut votre peau.

ARTHUR.

Ma peau ?..

L'INCONNU.

C'est mon idée, à moi... j'aime les parchemins.

ARTHUR, *reculant vers la porte.*

Arrière, Monsieur, arrière !.. (*Julien paraît tout tremblant à la porte, il le saisit et s'en fait un bouclier*). Julien !.. n'approchez pas, sacrebleu, où je vous jette cet objet à la tête...

JULIEN, *bas à Arthur.*

Il va nous tuer, Monsieur... C'est un voleur.

ARTHUR, *tremblant de tous ses membres.*

Hein ?

JULIEN, *bas.*

C'est un brigand déguisé en bourgeois.

ARTHUR.

Ah ! grand Dieu !

L'INCONNU, *à Arthur.*

Je vous attends, Monsieur.

ARTHUR.

Laissez-moi. (*A part*). Il y a du sang dans son regard. Et moi qui causais... là... amicalement avec lui.

JULIEN, *bas.*

Si nous le faisions empoigner.

ARTHUR.

Oh ! quelle idée !.. (*Haut*). Monsieur, vous m'avez offert un cartel... Quoique neveu de la cour de cassation, je l'accepte.

L'INCONNU.

Ah ! en ce cas .. (*Il se remet en position*).

ARTHUR.

Mais vos pistolets ne me paraissent point convenables, je cours chercher d'autres armes.

JULIEN.

Comment ?

ARTHUR, *à Julien.*

C'est fort adroit... je vais chercher quatre hommes.

JULIEN.

Et quatre caporaux.

L'INCONNU.

Allez vieillard, allez. (*A part*). J'aurai le temps de voir l'autre; après quoi. .

ARTHUR.

Toi, Julien, en m'attendant, reste auprès de Monsieur.

JULIEN, *effrayé.*

Moi, rester avec... ah! ben! oui!

ARTHUR.

Et s'il fait mine de vouloir s'échapper... tu crieras au secours.

JULIEN.

Mais s'il me tue, monsieur?

ARTHUR.

Tu crieras toujours.

JULIEN.

Jamais! Je ne vous quitte pas. (*Il se cramponne à l'habit d'Arthur*).

ENSEMBLE.

Air : *des bohémiens de Paris.*

Sans adieux, sans adieux!
Ah! craignez notre colère;
Sans adieux, sans adieux,
Nous revenons en ces lieux.

L'INCONNU.

Sans adieux, sans adieux,
Je me ris de leur colère;
Sans adieux, sans adieux.
Je vous attends en ces lieux.

ARTHUR.

Qu'ici Julien le retienne,
Moi j'accours avec mes gens.

L'INCONNU.

Si j'attends que l' cœur lui vienne,
Je crois qu'j'attendrai longtemps.

REPRISE DE L'ENSEMBLE,

(*Arthur sort par le fond en se débattant avec Julien qui ne lâche pas son habit.*)

SCENE XIII.

L'INCONNU, *puis* EULALIE.

L'INCONNU, *seul.*

Va mon vieux, va chercher des armes... moi, pendant ce temps... (*Regardant à gauche*). La bourgeoise!.. allons donc!

EULALIE, *accourant.*

Fuyez, Monsieur, fuyez!.. il en est temps encore!

L'INCONNU.

Fuir?.. ah! ben oui... du tout... il faut que je vous parle.

EULALIE.

C'est impossible... Je ne puis vous entendre, mais je veux vous sauver.

L'INCONNU.

Me sauver... de quoi donc?..

EULALIE.

Vous ne savez donc pas, le domestique a parlé.

L'INCONNU.

Bah! voyez-vous ça!..

EULALIE.

Il a dit qui vous êtes... et avant une heure, dans un instant peut-être... oh! partez, monsieur, de grâce, éloignez-vous...

L'INCONNU.

Moi filer d'ici?. jamais...

EULALIE.

Eh quoi! lorsqu'au dépens de ma sécurité, de ma réputation, de mon bonheur, peut-être, je viens vous offrir un moyen de salut...

L'INCONNU.

Ah! ça, mais elle y tient... Ecoutez, madame, il ne s'agit pas de ça... il y a assez longtemps que ça dure, que je cherche le moment de vous dire, de vous apprendre...

EULALIE, *vivement.*

Monsieur, je vous défends.

L'INCONNU.

Il n'y a pourtant pas d'affront... parce que vous êtes noble, riche, bien éduquée, il ne faut pas croire que les pauvres diables n'ont pas le droit d'aimer comme les autres, de le dire... de le prouver...

Air : *En nous voyant séparés.*

Ah! vous comprenez déjà,
Qu'pour oublier leur misère,
Tous les pauvres gens sur terre
N'ont d'autre bien qu'celui-là.
Oui, dans sa bonté profonde,
Le bon Dieu fit, par bonheur,
Du soleil pour tout le monde,
De l'amour pour chaque cœur.
Cet amour remplit mon âme,
Ma richesse, la voilà;
Un pauvre garçon, madame,
N'peut donner que ce qu'il a.

EULALIE, *à part.*

Quel dommage pourtant! (*Haut*). Ah! tenez, Monsieur, brisons-là..... voici la petite clé du jardin; partez vite, remerciez-moi si je ne vous expose pas aux conséquences de votre incognito.

L'INCONNU.

Du tout... je vous tiens... je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez promis. .

EULALIE.

De la violence!.. (*On frappe violemment à la porte du fond*). Ciel! nous sommes surpris!..

L'INCONNU.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi!..

ARTHUR, *en dehors.*

Par ici!.. par ici!..

EULALIE.

La voix de mon cousin!.. Ah! Monsieur, Monsieur, vous m'avez perdue!..

L'INCONNU.

S'il vous plaît?.. qu'est-ce qu'elle dit donc?.. je l'ai perdue, à c'tte heure...

EULALIE, *après avoir regardé vers toutes les portes.*

Cette chambre est cernée; impossible de me soustraire...

L'INCONNU.

Ça n'est que ça?.. je vas... (*Il se dirige vers le fond*).

EULALIE, *l'arrêtant*.

Malheureux! mais ils sont là!..

L'INCONNU.

J'entends bien... j'entends bien.

EULALIE.

Et vous ne craignez pas?

L'INCONNU.

Mais non...

EULALIE.

Vous ne frémissez pas?

L'INCONNU.

Je ne frémis pas ..

EULALIE, *à part*.

Tant de sang-froid dans un pareil moment!.. (*Haut*). Hé bien!.. Monsieur, vous sentez-vous la force d'être un homme d'honneur!..

L'INCONNU.

Comment, si je... ah! ça! elle m'insulte!..

EULALIE.

Oh! pour un moment seulement... Dieu m'est témoin, Monsieur, que j'étais venue ici pour vous sauver.

L'INCONNU.

Encore! Cette femme a la manie du sauvetage.

EULALIE.

Si je n'ai pu y réussir, faites au moins pour moi ce que j'aurais voulu pouvoir faire pour vous... Vous allez déclarer que je vous suis inconnue.

L'INCONNU.

Oh! si ce n'est que ça...

EULALIE.

Que vous me voyez pour la première fois.

L'INCONNU.

C'tte histoire!

EULALIE.

Merci... et grâce à ce mensonge...

L'INCONNU.

Un mensonge... mais non...

EULALIE.

Grâce à ce stratagême, vous me sauvez l'honneur, et l'on ne voit plus en vous que ce que vous êtes réellement.

L'INCONNU.

Je l'espère bien...

EULALIE.

Un malheureux venu dans ce château.

L'INCONNU, *bondissant*.

Hein? un malheureux,

EULALIE.

Tenté par l'appât de mes diamans, de mes bijoux.

L'INCONNU.

Ah! sacrebleu!.. qu'est-ce qu'elle dit donc là?..

EULALIE.

Oh! mais soyez sans crainte... je ne vous abandonnerai pas... J'ai des amis puissants... et quel que soit le nombre de vos crimes.

L'INCONNU.

Mes crimes!

EULALIE.

Quelle que soit votre célébrité dans le métier que vous faites...

L'INCONNU, *exaspéré*.

Ah! ça mais... ah! ça mais cette femme est timbrée... Madame, vous êtes extrêmement timbrée!

JULIEN, *en dehors*.

Entrez! entrez! au nom de la loi.

EULALIE.

Les voici!..

L'INCONNU.

Tant mieux!.. nous allons voir... (*La porte du fond s'ouvre. Arthur et Julien se présentent, suivis de paysans armés de fourches et portant des gibernes*).

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ARTHUR, JULIEN, PAYSANS.

CHŒUR.

Air: *Vivent les batailles!*

Allons, qu'on saisisse
Ce vil scélérat,
Et qu'on le punisse
De son attentat.

ARTHUR, *sur la porte*.

Fusiliers, ne me quittez pas... (*Voyant Eulalie*). Ma cousine avec lui...

L'INCONNU.

Un moment, un moment! expliquons-nous, que diable!..

JULIEN.

Fusiliers, croisez fourches...

L'INCONNU.

A la fin des fins, qu'est-ce que tout ça veut dire?

ARTHUR.

Ah! tu veux le savoir.

L'INCONNU.

Ça me sera agréable... Qu'est-ce qu'on me veut?.. pour qui que l'on me prend?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE *suivie de* NINETTE.

MADAME DE ROSELLE, *entrant*.

Pour un voleur...

L'INCONNU.

Hein!. hé bien! à la bonne heure... mais qui est-ce qui a donc pu dire... (*A Arthur*). Est-ce que c'est vous, là bas?..

ARTHUR.

Arrière!..

L'INCONNU, *à Julien.*

Ou bien toi, méchant moucheron?..

JULIEN.

Fusiliers, recroisez fourches!..

L'INCONNU.

Ah! n'approchez pas, sacristi!.. Avant de faire feu, il s'agit de m'entendre... Je suis un honnête homme, moi...

MADAME DE ROSELLE, *ironiquement.*

Honnête!..

L'INCONNU.

Aussi honnête homme que vous, Madame... et la preuve, c'est que j'étais ici pour le bon motif.

EULALIE.

Que dit-il?..

L'INCONNU.

Oui, pour le bon motif... à cause d'une femme, et cette femme...

EULALIE, *s'approchant vivement de lui.*

Monsieur, vous ne la nommerez pas...

L'INCONNU.

Laissez-moi donc tranquille.

MADAME DE ROSELLE, *bas à l'inconnu.*

Malheureux! la déshonorer devant cette soldatesque.

ARTHUR, *à part.*

Au fait, j'ai des soupçons. (*Haut à l'inconnu*). Cette femme, répondez... (*Regardant fixement sa cousine*). Cette femme.

NINETTE, *s'avançant.*

C'est moi, Monsieur.

TOUS.

Ninette!..

NINETTE.

Me pardonnerez-vous, ma sœur; mais j'aurais été plus coupable encore en laissant soupçonner...

EULALIE, *bas.*

Oh! merci. (*A part*). Et c'est pour moi (*Haut*). Ninette, ce que tu fais là... c'est très bien... un pareil dévoûment!..

MADAME DE ROSELLE, *prenant la main de Ninette.*

Admirable!..

NINETTE *surprise.*

Plaît-il?.. vous ne m'en voulez donc pas.

EULALIE.

T'en vouloir, excellent cœur?

MADAME DE ROSELLE.

T'en vouloir, à toi?..

ARTHUR.

Lui en vouloir, à elle?

L'INCONNU, *à part.*

Il paraît que ça mord...

ARTHUR

A elle qui nous a procuré une soirée charmante... d'émotions... Lui en vouloir... Ninette, Monsieur t'aime, tu aimes Monsieur... on t'accorde la main de Monsieur...

EULALIE et MADAME ROSELLE.

Grand Dieu!

EULALIE, *vivement*

Mon cousin, vous n'y songez pas... ce mariage... n'est pas possible...

ARTHUR et L'INCONNU.

Parce que?..

EULALIE.

Parce que,si Ninette paraît aimer Monsieur, rien ne prouve que de son côte Monsieur...

NINETTE.

Oh! j'en suis sûre; j'en ai des preuves...

L'INCONNU.

Elle a des preuves, Madame.

NINETTE, *à Eulalie.*

Lisez plutôt cette lettre qu'il m'écrivait ce matin...

EULALIE.

A toi?., que signifie!..

MADAME DE ROSELLE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

EULALIE, *lisant.*

« Attends-moi ce soir à minuit, j'aurai pénétré près de ta grande dame...

L'INCONNU

C'est vous la grande dame...

EULALIE, *lisant.*

« Je sais qu'elle est fière, orgueilleuse... « (*S'interrompant.*) C'est toujours moi...

L'INCONNU.

Faut croire...

EULALIE, *lisant.*

« Qu'elle est fière, orgueilleuse... mais cette « fois, bon gré malgré, il faudra bien qu'elle « consente à notre mariage.

« Signé, CLAUDE. »

MADAME DE ROSELLE.

Claude!..

CLAUDE.

Vous voyez que c'est à la lettre...

EULALIE.

Quoi! Monsieur, vous seriez...

CLAUDE.

Je le suis...

EULALIE.

Mais non, c'est impossible... vous qui, depuis un an me poursuivez partout.

NINETTE.

C'était Claude...

EULALIE.

Vous qui un soir, à l'Opéra-Comique...

ARTHUR, *qui était remonté.*

A l'Opéra-Comique?..

CLAUDE, *à Arthur en riant.*

C'était Claude...

EULALIE.

Qui enfin, sur la grande route avez cependant arrêté ma voiture...

CLAUDE.

Moi! par exemple... obligez donc le monde... c'est-à-dire que des voleurs allaient vous dévaliser... quand je suis accouru, je vous ai délivrée... et je n'ai pris pour toute récompense...

ARTHUR.

Hein?.. qu'est-ce qu'il a donc pris?

MADAME DE ROSELLE.

Ça ne vous regarde pas.

EULALIE.

Mais ces assiduités près de moi...

NINETTE.

Dam! il voulait à toute force vous décider à lui donner ma main...

CLAUDE.

Et Ninette m'avait dit que vous n'étiez pas facile à approcher.

EULALIE, *à part.*

Et j'avais cru... quelle folie! (*haut.*) Monsieur, je vous demande pardon.

ARTHUR.

Voyons, cousine, Monsieur est-il, oui ou non, un voleur... car je n'y comprends plus rien.

EULALIE, *à Arthur.*

Vous comprendrez peut-être que M. Claude ne quittera pas le château...

ARTHUR.

Bien...

EULALIE.

Que bientôt son langage et ses manières seront plus en harmonie avec ceux de Ninette.

NINETTE.

Je m'en charge.

EULALIE.

De Ninette qui ne tardera pas à devenir sa femme...

CLAUDE.

Enfin!.. je ne l'ai pas volée... aussi maintenant je peux rendre à madame le bijoux qu'il y a un an... (*Il montre la croix d'or.*)

ARTHUR, *courant à lui.*

Cette croix!

EULALIE, *l'arrêtant.*

Un moment, mon cousin...

MADAME DE ROSELLE.

Voyons, Eulalie, un bon mouvement.

EULALIE.

Allons, puisqu'il le faut... (*A Claude.*) Dans un mois, remettez-là à Monsieur.

ARTHUR, *avec joie.*

Dans un mois!.. (*A Claude.*) Ah! bandit, mon ami, vous venez de me marier. .

CLAUDE.

Vous marier? pour un homme qui a peur des voleurs, c'est bien inconséquent.

CHŒUR.

Air :

Aujourd'hui dans ce monde
Que d'honnêtes voleurs!
Oui, notre siècle abonde
En pareils malfaiteurs.

FIN D'UNE HISTOIRE DE VOLEURS.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vialat, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

SCÈNE X.

UN FILS, S'IL VOUS PLAIT.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR MM. MOLÉRI ET EDME CHAUFFER.

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE JEUDI 28 AOUT 1845

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
COTONET, employé retraité....	MM. SERRES.	de hussards.....	ROSIER.
ROBICHON, juge de paix.... .	DUBOURJAL.	MADAME COTONET.....	Mmes CHESA.
VALENTIN, maréchal des logis		JULIETTE, fille de Robichon...	COURTOIS

La scène se passe dans un village aux environs de Versailles.

Le théâtre représente un salon : la porte d'entrée au fond. A droite du public, deux fenêtres. Sur le devant, une table à ouvrage ; à gauche, un guéridon sur lequel un déjeuner est servi. Du même côté, un plan au-dessus, la porte conduisant dans l'intérieur.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme COTONET, JULIETTE.

Mme Cotonet, assise à gauche de la table à ouvrage, fait de la tapisserie. Juliette, assise à droite, tient un livre à la main.

Mme COTONET. Juliette, tu vas trop vite... tu cours la poste... arrête-toi aux points et aux virgules; j'aime à comprendre ce qu'on me lit.

JULIETTE, *lisant.* Elevé sous les yeux d'une mère, attentive à lui prodiguer tous les soins que lui suggérait sa prévoyante tendresse, le jeune Gustave avait grandi...

Mme COTONET, *interrompant.* Heureuse mère! Elle prodiguait, elle pouvait prodiguer à son fils tous ses soins... Il me semble la voir là, près de lui, lui faire manger de la bonne bouillie faite avec de la fécule de manioc... parce que la fécule de manioc est plus légère et en même temps plus nourrissante... puis, lui mettre de jolis petits pantalons bleus, avec de jolies petites vestes rouges. (*A Juliette.*) Ensuite?...

JULIETTE. Mais, ma tante, si vous m'interrompez à chaque phrase...

Mme COTONET. C'est que, vois-tu, rien qu'en pensant à cela, les larmes me viennent aux yeux... (*Soupirant.*) Ah!...

JULIETTE. Dieu! ma tante, quel soupir!...

Mme COTONET. Tu crois, Juliette, que j'ai soupiré?... Au fait, mademoiselle, est-ce que cela vous regarde?... Est-ce que vous pouvez me comprendre?... Enfin... il suffit... continuez...

JULIETTE, *lisant*. C'était, à vingt ans, un cavalier accompli; il avait une physionomie ouverte, une taille bien prise, des yeux noirs pleins de vivacité, toutes les qualités enfin qui ne permettent pas aux femmes de rester indifférentes... aussi, s'en trouva-t-il une qui l'aima... (*Elle s'arrête et soupire.*) Ah!...

Mme COTONET. Quel est ce soupir, ma nièce?

JULIETTE. Est-ce que j'ai soupiré, ma tante?... Ah!... c'est que... mais vous ne pouvez pas me comprendre...

Mme COTONET, *se levant*. Je comprends très-bien, mademoiselle, que depuis trois mois que vous avez quitté Versailles pour venir vous fixer près de nous, avec mon frère, appelé dans ce pays aux fonctions de juge de paix; je vous surprends parfois triste, rêveuse, poussant des soupirs, et de fort gros soupirs.

JULIETTE. Comme vous, ma tante.

Mme COTONET. Comme moi... comme moi... c'est possible... Ces petites filles remarquent tout.

AIR *du Piége.*

A soupirer devant toi, désormais,
Ne crains plus que je me hasarde;
J'ai pour cela mes raisons .. que je tais.

JULIETTE.

Et moi, mon secret que je garde.

Mme COTONET.

Sous ton secret que tu caches en vain,
J'ai deviné, va, je suis clairvoyante,
Quelque amoureux, quelque Gustave enfin.

JULIETTE, *vivement*

Ce n'est pas là son nom, ma tante;
Il porte un autre nom, ma tante.

Mme COTONET. J'avais deviné.

JULIETTE, *étourdiment*. Alors, vous, ma tante, c'est donc aussi un...

Mme COTONET. Fi! quelle idée!... à mon âge!... si j'avais vingt ans de moins, je ne dis pas... parce que notre pauvre cœur est si inflammable!... et la jeunesse est si crédule!... Ecoute, Juliette... écoute, mon enfant; ne livre jamais ton cœur sans l'aveu de ta famille... c'est une inconséquence que l'on paie quelquefois bien cher...

JULIETTE. Vous croyez?...

Mme COTONET. Oh! oui...

JULIETTE. Ah! mon Dieu... mais il est trop tard... il est déjà livré, ma tante

SCÈNE II.

Mme COTONET, ROBICHON, JULIETTE.

ROBICHON, *entrant du fond*. Qu'est-ce qui est déjà livré?

JULIETTE, *se sauvant à gauche*. Mon père!...

Mme COTONET, *à Robichon* Cela ne te regarde pas, mon frère.

ROBICHON. Ce n'est donc pas de la compétence d'un juge de paix?... A la bonne heure. Juliette, avancez à l'ordre, avancez à la barre de votre père, tout de suite.

JULIETTE, *se rapprochant de Robichon*. M'y voici, papa.

ROBICHON. Ah ça, ma fille, me direz-vous d'où vous vient aujourd'hui... comme tous les jours, cet air sombre et chagrin? Voulez-vous que je gagne le spleen?

JULIETTE. Pourquoi donc, papa?

ROBICHON. Parce que je ne trouve pas ici ce que je veux... et, ce que je veux, ce sont des visages gais et riants autour de moi, des faces épanouies et sereines, quand j'ai quitté ma chaise curule et que je reviens, au sein de ma famille, me reposer des ennuis du métier.

Mme COTONET. En vérité, mon frère, je m'étonne chaque jour que vous ayez pu, avec votre caractère, accepter les fonctions de juge de paix.

ROBICHON. Aussi, ma sœur, suis-je le juge de paix le plus ennuyé, le plus contrarié, le plus vexé de toutes les parties du monde... mais enfin on ne se choisit pas un état... si l'on avait cette faculté, on se choisirait l'état de rentier ou de propriétaire. Le destin vous prend par la main et vous dit: Toi, mortel, tu seras marchand d'allumettes chimiques; toi, tu seras ministre... à moi il m'a dit: Tu seras juge de paix; tu aimes le repos, tu vivras au milieu des querelles; tu n'aimes pas à te mêler des affaires d'autrui, tu seras forcé d'y avoir continuellement le nez...

Mme COTONET. Oui, nous sommes souvent les jouets du destin... a qui le dis-tu?

ROBICHON. Aussi, quand je rentre dans mes foyers, je veux qu'on rie, morbleu, je veux qu'on chante, je ne haïrais même pas qu'on dansât... et surtout point d'affaires, point d'occupations. Le délicieux *far nienté* de ton mari, ma sœur. Ah! Cotonet, Cotonet!... Voilà un homme heureux. Commis retraité des contributions indirectes, il peut flâner tout à son aise, lui. C'est qu'on ne se figure pas le bonheur qu'il y a à être libre pour flâner!... flâner!... c'est le paradis sur la terre... c'est une jouissance!...

Mme COTONET. Où il y a bien à craindre quelquefois, comme dans toutes les jouissances d'ici-bas, le revers de la médaille.

ROBICHON. Laisse donc... on est là... on marche, les mains derrière le dos... puis on s'arrête au moindre bruit... on s'approche... on examine...

AIR : *Le beau Lucas aimait Elvire.*

Là, deux portefaix qui combattent,
Mme COTONET.
Et vous poussent dans des carreaux !
ROBICHON.
Plus loin, deux barbets qui se battent.
Mme COTONET.
Pour vos mollets gare à leurs crocs!
ROBICHON.
Du vrai flâneur tel est rôle,
Je vous en donne ma parole,
On chemine le nez au vent.
Mme COTONET.
Tandis qu'un filou très-souvent,
En vous montrant l'oiseau qui vole, } *(bis)*
Dans votre poche en fait autant.

ROBICHON. Bah! bah! on se range des barbets ou des boxeurs, et l'on tient ses mains dans ses poches... Juliette, tu m'as entendu; allons, qu'on ric tout de suite... plus fort... maintenant qu'on m'embrasse... et qu'on file... Va-t'en, mon enfant; j'ai à parler à ta tante.

JULIETTE, *sortant.* Et moi, je vais penser à Valentin.

Elle rentre par la porte latérale. Mme Cotonet se dispose à la suivre. Robichon l'arrête.

SCÈNE III.

ROBICHON, Mme COTONET.

ROBICHON. Paméla?

Mme COTONET. Robichon?

ROBICHON, *à mi-voix.* Grande nouvelle!

Mme COTONET. Bonne?... mauvaise?... qui me regarde?... parle... mais parle donc!...

ROBICHON, *idem.* Il passe dans notre village un régiment de cavalerie légère...

Mme COTONET. Explique-toi.

ROBICHON. Comment! tu ne devines pas que ce régiment, c'est le 3me de hussards?

Mme COTONET. Ciel!...

On entend au dehors une musique militaire.

ROBICHON. Tiens... entends-tu?... le voici qui arrive sur la place... Surtout point d'imprudence.

Mme COTONET, *tombant dans un fauteuil.* Ah! mon Dieu!... je n'ai plus de jambes... Ton bras, Robichon!... je ne pourrais jamais aller jusqu'à la fenêtre.

SCÈNE IV.

ROBICHON, Mme COTONET, JULIETTE.

Robichon conduit Mme Cotonet à la fenêtre de face, en chantant l'ensemble. Juliette se place à la seconde croisée.

JULIETTE, *accourant.* Des militaires!... Oh! comme le cœur me bat!

AIR : *Ah! le beau jour!*

ROBICHON.
C'est un beau jour.
Mme COTONET, JULIETTE.
Ah! le beau jour!
ROBICHON, *à sa sœur.*
Pour ton amour.
Mme COTONET, JULIETTE.
Pour mon amour.
ROBICHON.
Mais de ton cœur
Mme COTONET, JULIETTE.
Mais de mon cœur
ROBICHON
Contrains l'ardeur.
Mme COTONET, JULIETTE.
Cachons l'ardeur.

Mme COTONET, *à Robichon.* Où est-il?... où est-il donc?...

ROBICHON. Attends d'abord que je l'aperçoive... Ah! le voici... là-bas... ce maréchal des logis... à droite du premier escadron.

Mme COTONET. Je le vois... c'est-à-dire, je ne vois rien... j'ai des éblouissements... j'ai un nuage devant les yeux!

JULIETTE. Dieu! je l'aperçois... c'est bien lui!... je le reconnais!

ROBICHON, *à madame Cotonet.* Mais, regarde-le donc.

Mme COTONET. Oui, je le vois maintenant... oh! qu'il est bien!

JULIETTE. Il m'a vue... il me reconnaît aussi.

ROBICHON, *à madame Cotonet.* Modère-toi; j'entends Cotonet qui rentre...

Il ramène sur l'avant-scène Mme Cotonet, qui se décide avec peine à quitter la fenêtre.

REPRISE.

C'est un beau jour, etc.

SCÈNE V.

Mme COTONET, ROBICHON, COTONET, JULIETTE.

COTONET, *en nage, arrivant au galop.* Patatra! patatra! patatra!... Ouf!... Un fauteuil!...

Juliette quitte la fenêtre et approche un fauteuil, dans lequel Cotonet se laisse tomber comme une masse.

ROBICHON, *à Cotonet.* Je parie que tu viens encore de flâner.

COTONET. Tu appelles cela flâner... toi!... au galop!... Merci!... J'ai été au-devant du 3me de hussards, jusqu'au sommet de la côte des Trois Pommiers, et je suis arrivé avec lui jusqu'ici, à pied... huit lieues! à la bonne heure... je me suis donné du mouvement, de l'occupation : j'ai compté les croix et les chevrons de tout le régiment... et puis, vous ne savez pas: j'ai failli voir passer sur mon corps tout un corps de cavalerie.

Mme COTONET et JULIETTE. O ciel !

COTONET. Oui... j'allais de front avec la musique, réglant mon pas sur celui des chevaux... au trot quand ils allaient au trot... au galop quand ils allaient au galop, lorsque tout à coup, il me semble entendre crier au trot ! naturellement je me mets au trot.

ROBICHON. A pied !...

COTONET. Toujours à pied... j'allais donc mon petit bonhomme de trot... là... un véritable trot bourgeois... pas du tout; j'avais mal entendu... c'était le galop que le colonel avait commandé... Vous comprenez... un galop de quatre jambes contre un trot de deux !... J'allais être renversé, foulé, haché... je sentais déjà l'haleine des chevaux, lorsqu'un jeune maréchal des logis s'élance comme un éclair, me saisit par le collet de mon habit, m'enlève, et m'envoie à dix pas rouler sur le gazon...

JULIETTE. Vivent les militaires ! On est toujours sûr de les trouver prêts à faire une belle action.

Mme COTONET, *à son mari.* Avez-vous été blessé, mon ami ?

COTONET. Non... c'est-à-dire si... mais c'est peu de chose... Une légère contusion, à un endroit assez rondelet... par bonheur.

ROBICHON. Parbleu, beau-frère, tu ne l'as pas volé... courir ainsi, t'exposer, quand tu peux te promener tranquillement, flâner tout à ton aise !

COTONET. Tu es délicieux, toi. Je voudrais bien te voir à ma place, réduit à la misérable condition de te promener, de flâner comme tu dis !... et seul encore ! toujours seul ! quand on a été, pendant trente ans, occupé à appliquer le tarif, à faire des additions, des soustractions... S'il y avait de la justice en administration, vois-tu, on ne mettrait jamais un employé à la retraite avant sa mort. Ce serait une retraite naturelle, celle-là. En attendant déjeunons ; ma galopade m'a donné de l'appétit. Femme, à table. *

Il s'approche de la table.

Mme COTONET. Mon ami, je n'ai pas faim... je me sens indisposée... et comme je craindrais d'attrister votre repas, je vais me retirer dans ma chambre.

Elle entre dans sa chambre.

COTONET. Tu ne déjeûnes pas, biche ?... Allons, Juliette...

JULIETTE. Oh ! mon oncle, si vous comptez sur moi pour vous tenir tête, vous avez tort... je ne me sens pas du tout en appétit; et j'ai à faire une foule de choses extrêmement pressées.

Elle suit sa tante.

COTONET. Et toi aussi ?... que diable !... à nous deux, Robichon !

* Mme Cotonet, Cotonet, Juliette, Robichon.

ROBICHON. Oh ! moi c'est déjà fait... et puis, voici l'heure de l'audience... Bon appétit, heureux Cotonet !...

Il sort.

SCÈNE VI.

COTONET, *seul.*

Ah ça, c'est donc une conspiration contre mon estomac !... Ils me laissent seul... personne n'a faim !... Qu'est-ce que cela signifie ? Il y en a mille qui diraient à ma place : Tant mieux !... je mangerai pour quatre... moi, impossible !... pas moyen de manger seul !... ça ne passe pas... ça s'arrête là... Mais c'est que je tombe d'inanition... je vais me trouver mal de besoin...

Il se met à table.

SCÈNE VII.

COTONET, VALENTIN, *du fond.*

VALENTIN, *regardant la fenêtre où s'est placée Juliette.* Jalousies vertes !... une reine Marguerite... une gueule de loup... c'est bien à cette fenêtre que je l'ai vue... Oui, voilà la gueule de loup. (*Apercevant Cotonet par derrière.*) Quelle est cette tête surmontée d'un gazon gris ?...

COTONET. Si seulement, j'avais un chien... un chat... je dirais : Ici, Soliman !... ici, Minet !... je ne serais pas seul... ça me ferait deux convives... (*En se retournant, il aperçoit Valentin.*) Eh ! qu'est-ce que je vois donc là ? Je reconnais ce militaire, je l'ai vu... Oui, parbleu !... c'est mon sauveur !... c'est mon brave maréchal des logis !

VALENTIN, *reconnaissant Cotonet.* Le monsieur que j'ai envoyé rouler sur l'herbe !

ENSEMBLE.

AIR *de Rosita.*

Rencontre que j'aime,
Plaisir extrême ! *(bis.)*
Quoi ! mon / Votre sauveur
En ce lieu même
Vient de lui-même !
C'est jouer de bonheur.

VALENTIN. Estimable vieillard, excusez-moi si je me suis permis de vous enlever là-bas sans vous en avoir préalablement demandé la permission... j'y ai été, comme on dit, un peu cavalièrement.

COTONET. Vous excuser, brave jeune homme !... mais sans vous, le régiment tout entier galopait sur mon individu !

VALENTIN. Il est vrai que vous pouviez être rompu...

COTONET. Broyé.

VALENTIN. Aplati... (*Il lui présente un papier.*) Bourgeois respectable, voici ce qui m'amène chez vous.

COTONET. Un billet de logement... Est-ce que j'ai besoin de cela? Jeune homme... voulez-vous avoir la complaisance d'ouvrir vos bras immédiatement?

VALENTIN. Volontiers...

Il ouvre ses bras.

COTONET. Agréez l'effusion de ma reconnaissance...

Il se précipite dans les bras de Valentin.

VALENTIN. Mille sabretaches !... Vous m'étouffez !... (*Passant la tête par dessus l'épaule de Cotonet et regardant le déjeuner.*) Voilà un pâté qui embaume!

COTONET. Avez-vous déjeuné?

VALENTIN. Un militaire français n'a jamais déjeûné en présence d'une table bien servie.

COTONET. Décidément, jeune homme, vous êtes mon bon génie... Placez-vous, et déjeunons.*

ENSEMBLE.

AIR : *Clochette de Pagode.*

Devant un convive aimable
Qui vous plaît, qui vous sourit,
Devant une bonne table
Peut-on manquer d'appétit?

Ils sont assis.

COTONET, *versant à boire.* A votre santé, généreux militaire!...

VALENTIN, *buvant.* A la vôtre, vieillard hospitalier!... parole d'honneur, j'aime autant manœuvrer ici que dans la plaine... on peut y attrapper des coups de soleil, mais ils ne sont pas si désagréables. Enchanté, vieillard, d'avoir fait votre connaissance.

COTONET. Votre nom?...

VALENTIN. Valentin, 1re compagnie, 1er escadron, 3me de hussards, à suivre.

COTONET. Eh bien, Valentin... voulez-vous me permettre, vu mon âge et l'intérêt que vous m'inspirez, de dire Valentin tout court?

VALENTIN. Accordé.

COTONET. Eh bien, Valentin... je vous dirai franchement que si vous êtes enchanté d'avoir fait ma connaissance, je suis transporté d'aise d'avoir fait la vôtre. Je ne sais, mais vous me convenez tout à fait... Je vous trouve un air franc et ouvert... et puis, il y a de ça chez vous... enfin vous me bottez comme on dit, vous me bottez au suprême degré.

VALENTIN. Et moi, mon vénérable, puisque je vous botte au suprême degré, j'aurai l'avantage de vous cultiver idem.

COTONET. J'y compte bien... je l'exige même...

VALENTIN. Buvons.

COTONET. Et causons. Avez-vous encore vos parents? Dans quelle partie exerce M. votre père?... Je m'estimerais très-heureux si je vous entendais dire qu'il exerce dans l'octroi.

VALENTIN. Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis pas vous donner ce bonheur-là, mon vieux... Vous permettez que je vous appelle mon vieux?

COTONET. Si je le permets? Ça me flatte infiniment. Vous dites donc que votre père?

VALENTIN. Inconnu, parfaitement inconnu... pas plus question de père pour moi que d'aller me faire sacrer empereur des Marocains.

COTONET. Point de père !... quelle injustice du sort!... Celui-là n'a pas un père, quand il y en a tant d'autres.... Valentin, cela doit vous affecter profondément?

VALENTIN. Pas trop.

COTONET. Bah!

VALENTIN. Exemple: au régiment, il y a des enfants qui ont une foule de... non, je veux dire, il y a une foule d'enfants qui ont des pères... Savez-vous ce qui leur en revient?

COTONET. Des mandats à vue sur la poste, des pots de confitures, du raisinet de Bourgogne.

VALENTIN. Pas plus de mandats à vue que de confitures. Ils reçoivent des sermons de quatre pages... non affranchis... voilà tout... Or, moi qui n'ai pas de père, je reçois des jaunets; j'aime bien mieux ça.

COTONET. Mais ces jaunets, qui vous les envoie?...

VALENTIN. Ah! voilà... cherche... on m'écrit: Vous êtes prié de venir au plus vite toucher, etc., etc... Vous comprenez que je ne me le fais pas dire deux fois... je vais au plus vite toucher, etc., etc... Si je demande des explications, on m'impose silence; suffit, je me tais, j'empoche, et bonsoir la compagnie.

COTONET. Ah! Valentin, j'admire comme nous sympathisons sur tous les points...

VALENTIN. Vous n'avez pas de père?

COTONET. Au contraire, je suis pourvu de ce côté-là... Ce que je n'ai point, ce qui me manque, Valentin, c'est un enfant!

VALENTIN. Vous êtes garçon?

COTONET. Au contraire, je suis encore pourvu de ce côté-là, mais...

VALENTIN. Pas possible!

COTONET. Le croiriez-vous, Valentin? Jusqu'à ce jour je n'ai formé qu'un désir, je n'ai caressé qu'une chimère, je n'ai nourri qu'un espoir... c'est d'avoir un enfant.

AIR : *C'est le seul ennui qui m'oblige.*

Oui, Valentin, devenir père,
Mon cœur tressaille à ce seul mot;
Un enfant c'était ma chimère,
Eut-il été bossu, borgne ou manchot...
Mais jusqu'à la faculté même,
Que j'ai consultée,.

VALENTIN.

Eh bien?

COTONET.

Rien!

* Valentin, Cotonet.

VALENTIN.
Elle avait pourtant un moyen,
C'était d' s'en charger elle-même.
La faculté n'avait plus qu'un moyen,
C'était d' s'en charger elle-même.

Buvons !...

COTONET. Soit : buvons... Il n'est pas d'heure du jour et de la nuit où je n'en gémisse. Vivre seul ! n'avoir personne à qui laisser en mourant mon nom de COTONET !... n'est-ce pas, Valentin, que c'est une position atroce ?

VALENTIN. Atroce, c'est le mot... ah ça, mais, madame ?...

COTONET. Madame !... Vous la verrez, ma femme... je veux que vous la voyiez, ma femme. Valentin ?... Veux-tu me permettre... l'intérêt que vous m'inspirez croissant de minute en minute, de te tutoyer ?

VALENTIN. Allez toujours, ne vous gênez pas !

COTONET. Tu la verras, ma femme... tu jugeras par toi-même si raisonnablement je puis encore me bercer d'un espoir quelconque.

VALENTIN. Buvons !

COTONET. Oui, buvons ! noyons dans le vin mes chagrins domestiques... Mais je m'aperçois que les bouteilles sont vides. Attends, Valentin, je vais chercher à la cave d'un certain vin... tâche de ne pas trop t'ennuyer.

VALENTIN. Allez, allez, mon patriarche !...

CATONET.
AIR : *Une grisette.*

Sur mon absence
Prends patience.
De mon caveau je rapporte à l'instant
Une bouteille,
Oui, la plus vieille ;
Se levant.
Nous causerons encore en la buvant.
Tu me diras si de quelque chimère
Je puis encor caresser mes vieux ans ;
La vérité sortira de ton verre...
VALENTIN, *levé.*
Il faut d'abord que l' vin entre dedans !
Sur votre absence
J' prends patience ;
Mais du caveau rapportez promptement
Une bouteille,
Oui, la plus vieille ;
Nous causerons encore en la buvant.
CATONET.
Sur mon absence, etc.

(*En sortant.*) Tu la verras ma femme, et tu jugeras si je puis me bercer !...

Il sort.

SCÈNE VIII.

VALENTIN, *seul.*

Il faut avouer que je suis tombé dans la maison du bon Dieu !... c'est charmant ! une bonne table, du vin délicieux et une jolie femme : car j'espère bien la trouver ici, je suis certain qu'elle habite ces parages hospitaliers... si elle ne les habite pas, elle les fréquente... et je vais faire une battue dans toutes les directions, jusqu'à ce que... (*Juliette sort de la chambre et vient près de la table à ouvrage.*) Ciel ! Juliette !

SCÈNE IX.

VALENTIN, JULIETTE.

JULIETTE, *se retournant.* Valentin !... ah !... une chaise !...

Elle se trouve mal.

VALENTIN. Elle se trouve mal !... au secours !... quelqu'un !...

SCÈNE X.

JULIETTE, *évanouie*, VALENTIN, Mme COTONET.

Mme COTONET, *accourant.* Qu'y a-t-il donc ? (*Apercevant Valentin.*) Dieu ! ma vue se trouble !... Un fauteuil !... un fauteuil !...*

Elle tombe dans le fauteuil qu'occupait Cotonet.

VALENTIN. Hein ?... cette grosse dame aussi !... me voilà dans une aimable position !... (*Allant à Juliette.*) Chère Juliette, revenez à vous !... *Allant à Mme Cotonet, et lui frappant dans la main.*) Ma grosse dame... qui que vous soyez... Encore si j'avais sur moi des sels, des spiritueux. (*Il cherche dans ses poches et tire une bouteille.*) Ah ! voilà !... non, c'est du blanc pour les buffleteries !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, COTONET, *puis* ROBICHON.

COTONET, *une bouteille à la main.* Tu me diras des nouvelles de ce vin-là !... Que vois-je ? ma femme en syncope !...

Il court à sa femme.

VALENTIN.* Sa femme !... alors, c'est son affaire...

ROBICHON, *entrant.* Ma fille sans connaissance !...**

VALENTIN. Le père !... Je suis pincé !

ROBICHON, *à Valentin.* Vous ici !...

COTONET, *auprès de sa femme.* Robichon, Robichon ! Juliette ! quelqu'un pour m'aider ?...

ROBICHON, *apercevant madame Cotonet.* Ma sœur !... ah ! je comprends***.

VALENTIN, *près de Juliette.* Elle revient

JULIETTE, *apercevant Robichon.* Mon père !

COTONET, *toujours auprès de sa femme.* Elle ne revient pas du tout !... Paméla ? Paméla ?... ouvre seulement un œil !...

* Mme Cotonet, Valentin, Juliette.
** Cotonet, Mme Cotonet, Valentin, Robichon, Juliette.
*** Mme Cotonet, Cotonet, Robichon, Juliette, Valentin.

ROBICHON, *à Juliette.* Me diras-tu ce que signifie?...

JULIETTE. Laissez-moi d'abord secourir ma tante.

COTONET, *soulevant sa femme avec l'aide de Juliette*.* Doucement... là... c'est cela... (*A Valentin.*) Tu permets, brave jeune homme, que je conduise ma femme? c'est ma femme, Valentin... tu vois si je puis encore me bercer... (*Conduisant avec Juliette sa femme dans son appartement.*) Paméla, c'est moi... c'est Cotonet... reprends tes sens.

ENSEMBLE.

AIR : *Aux doux accents de la valse.*

COTONET.

Reviens à toi, reviens, biche chérie,
Reconnais-nous...
C'est ton époux,
Cotonet, qui t'en prie.
Elle revient et paraît attendrie;
Un mot flatteur
De son mari rend le calme à son cœur.

ROBICHON.

S'évanouir ainsi, quelle folie!
Veillons sur tous.
De son époux
Je craindrais la furie.
Elle devrait dans son âme attendrie,
Ma pauvre sœur,
Cacher tout son bonheur.

Mme COTONET.

N'allons point faire ici quelque folie,
Contraignons-nous;
De mon époux
Redoutons la furie;
Quoi qu'il en coûte à mon âme attendrie,
Au fond du cœur
Il faut, hélas! cacher tout mon bonheur,

VALENTIN, JULIETTE.

A feindre encor la raison nous convie;
Oui, devant tous
Observons-nous;
Ici, point de folie.
Quoi qu'il en coûte à notre âme ravie,
Au fond du cœur
Il faut encor cacher notre bonheur.

Cotonet, Mme Cotonet et Juliette entrent dans la chambre; Valentin a suivi ce groupe en faisant des signes d'intelligence à Juliette.

SCÈNE XII.

ROBICHON, VALENTIN.

ROBICHON, *à part.* Il est dit que je ne pourrai pas avoir un moment de repos!

VALENTIN, *à part, au fond.* Si je pouvais adroitement m'esquiver?

Il va pour sortir.

ROBICHON, *allant à lui, et le ramenant en scène.* Jeune homme, vous allez maintenant m'expliquer...

VALENTIN, *à part.* Aïe!... (*Haut.*) Tiens, c'est vous, monsieur Robichon? Vous n'êtes donc plus à Versailles?... touchez là, mon respectable trésorier... Je ne connais rien de plus respectable qu'un trésorier... quand il paye... Avez-vous de l'argent à me remettre aujourd'hui?

* Juliette, Mme Cotonet, Cotonet, Robichon, Valentin

ROBICHON. Pas pour l'instant... mais je vous prierai de me mettre au courant de la scène qui vient de se passer... Que vous a dit ma sœur?

VALENTIN. Votre sœur... c'est cette grosse dame?...

ROBICHON. Oui.

VALENTIN. Pas le plus petit mot, je vous jure... En entrant dans cette chambre, elle s'est trouvée mal, et voilà...

ROBICHON, *à part.* Je respire!... (*Haut.*) Mais ma fille aussi s'est trouvée mal... Pourriez-vous me dire pourquoi?

VALENTIN. Oh! cela c'est autre chose... c'est-à-dire... (*A part.*) Diable! diable!... Comment me tirer de là?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, COTONET, JULIETTE.

COTONET*, *sortant de l'appartement de sa femme, avec un air sombre.* Jamais elle ne m'a dit chose pareille!

ROBICHON, *à Cotonet.* Eh bien! ma sœur, comment va-t-elle? (*Avec inquiétude.*) T'a-t-elle dit quelque chose?

COTONET. Elle m'a dit une chose épouvantable!...

ROBICHON, *effrayé.* Ah! mon Dieu!

COTONET. Figure-toi qu'en revenant à elle, elle s'écrie : Où est-il? Je veux le voir! je veux l'embrasser!... Là-dessus, en époux tendre, je m'approche : Biche, me voici; tu peux me voir et m'embrasser tout à ton aise... Tu ne voudrais jamais croire ce qu'elle m'a répondu!...

ROBICHON. Quoi donc?

COTONET. Va te promener!... Oui, elle s'est oubliée au point de me dire : Va te promener! Il gagne un peu à droite.

JULIETTE, *entrant**.* Je ne sais vraiment pas ce qu'a ma tante... elle ne veut pas que je reste avec elle; elle veut être seule.

COTONET, *à Juliette.* Est-ce qu'elle t'aurait dit aussi à toi: Va te promener ?

ROBICHON. Ah! vous voici, mademoiselle!... approchez, s'il vous plaît... (*A Valentin qui se tient à l'écart.*) Vous aussi, monsieur Valentin...

COTONET, *à Robichon.* Tiens! tu le connais? C'est un digne garçon, va!

ROBICHON. Oui, un digne garçon, qui a le talent d'effrayer les jeunes filles, au point de les faire tomber en défaillance.

JULIETTE. Mon père, ce n'était pas de peur, je vous assure.

ROBICHON. Ah!...

VALENTIN, *à Robichon.* Je vois qu'il n'y a plus à reculer et qu'il vous faut une expli-

* Cotonet, Robichon, Valentin.

** Cotonet, Juliette, Robichon, Valentin.

cation catégorique... je vais vous la donner. Vous rappelez-vous, monsieur Robichon, les lettres aimables que vous m'écriviez à Versailles, ainsi conçues : « Vous êtes prié de venir toucher la somme de... plus ou moins... rue Satory, numéro 25 ? » C'était chez vous.

COTONET. Bah !... c'était chez Robichon que..

VALENTIN. Je m'y rendais avec la plus scrupuleuse exactitude, et je recevais sans compter, les yeux fermés... c'est-à-dire, les yeux ouverts... oui, je les tenais tout grands ouverts, mais ce n'était pas sur l'argent, monsieur Robichon.

COTONET. Sur quoi donc, Valentin ?

ROBICHON. Je ne le devine que trop.

JULIETTE, *vivement*. Papa, ce n'était pas ma faute; vous m'aviez donné votre caisse à tenir, et j'étais bien forcée de me trouver là.

ROBICHON. Ah ! après ?...

VALENTIN. Vous m'avez souvent écrit... ce qui fait que je me suis rendu souvent rue Satory, et j'ai toujours tenu les yeux ouverts.

JULIETTE. Et moi, mon père, j'étais toujours forcée, en raison de mes fonctions, de rester à mon poste.

ROBICHON. Achevez !...

VALENTIN. Si bien qu'à force de rendre visite à la caisse, je suis devenu amoureux fou du caissier...

JULIETTE. Et que moi, je n'ai pu voir sans intérêt un pauvre jeune homme que je savais être seul au monde...

VALENTIN. Et que si aujourd'hui vous me refusez sa main, vous me mettrez dans la cruelle nécessité d'aller me faire décapiter par les Bedouins...

JULIETTE. Et que je mourrai de désespoir d'avoir fait décapiter quelqu'un.

COTONET. Arrêtez... arrêtez !... Je ne souffrirai point qu'il y ait décapitation... Robichon, est-ce que ces enfants ne t'ont pas attendri ?

ROBICHON. Beaucoup... Mais Valentin n'épousera pas ma fille.

COTONET. Robichon, tu es père ou tu ne l'es pas ?...

ROBICHON. Je le suis, mais ma fille n'épousera pas Valentin.

JULIETTE. Mon père, je lui ai juré de n'être jamais à d'autre que lui.

AIR : *Tu demandes, Marie.*

Il me peignait sa flamme
Avec un ton si vrai
Qu'elle entra dans mon âme,
Et moi, je lui jurai
Amour, tendresse.
Avec ivresse
Il reçut ma promesse.
Le ciel punit,
A ce qu'on dit,
Celle qui la trahit.

COTONET, *allant à Robichon**. Robichon, si ton cœur n'est pas amolli cette fois, je ne te considère plus comme un homme.

ROBICHON. Laisse-moi !

COTONET. Robichon, ce jeune homme m'a sauvé la vie !

ROBICHON. Mon cher beau-frère, un mot de plus, et tu me forceras à te dire comme ma sœur : Va te...

COTONET. C'est bien... je comprends... homme sans entrailles... et j'y vais... j'y vais pour n'être pas témoin de ta barbarie... (*Allant à Valentin***.) Valentin, j'aurais donné plusieurs années de mon existence pour t'appeler mon neveu... Valentin, j'en aurais ajouté autant pour pouvoir dire davantage. (*En sortant et jetant un regard d'indignation sur Robichon.*) Je vais voir distribuer les rations aux hussards... cœur de granit !...

ROBICHON. Quant à vous, ma fille, je vous invite à vous retirer dans votre chambre, où la lecture du code civil pourra vous convaincre que la loi n'admet pas les engagements d'une mineure.

JULIETTE. Mais, papa...

COTONET, *revenant*. Pourtant, Robichon...

ENSEMBLE.

AIR *de Credeville.*

ROBICHON.
Il faut m'obéir;
A mon ordre bien en forme
Qu'on se conforme!
Je ne puis souffrir
Qu'on ose me désobéir.

COTONET, JULIETTE, VALENTIN.
Vite, il faut partir.
A son ordre bien en forme
On se conforme.
Il ne peut souffrir
Qu'on ose lui désobéir.

Cotonet sort par le fond. Juliette entre dans la chambre.

SCÈNE XIV.

ROBICHON, VALENTIN.

VALENTIN. Monsieur, je crois impossible que vous ne vouliez pas le bonheur de votre fille. Vous avez donc pour me refuser des motifs bien puissants?

ROBICHON. C'est ce dont je ne me crois pas obligé à vous rendre compte.

VALENTIN. Peut-être... Vous n'avez rien à redire à ma conduite ; je suis jeune, j'ai du zèle, je puis espérer de l'avancement; il y a nécessairement à votre refus une cause que je ne connais pas et dont il me semble que les relations mystérieuses qui existent entre nous me donnent le droit de vous demander l'explication.

ROBICHON. Ce raisonnement me paraît hasardé, jeune homme.

VALENTIN. Il est parfaitement juste. En

* Juliette, Cotonet, Robichon, Valentin.
** Juliette, Robichon, Cotonet, Valentin.

me refusant la main de Juliette, vous m'en déclarez indigne ; si ce n'est pas par ma conduite, c'est donc par ma position dans le monde... Or, vous savez qui je suis, je ne le sais pas, et c'est un point sur lequel je désire que vous m'éclairiez... je l'exigerai même au besoin.

ROBICHON, *effrayé.* Vous exigeriez?... (*D'un ton radouci.*) Valentin, je vous prie de ne pas insister en ce moment, je vous demande quelques heures avant de vous répondre.

VALENTIN. Il suffit, monsieur; je vous regarde désormais comme engagé envers moi... ce soir, si vous le jugez convenable, nous reprendrons cet entretien.

Il sort.

SCÈNE XV.

ROBICHON, *puis* Mme COTONET.

ROBICHON, *après avoir réfléchi quelques instants, et s'emportant tout à coup.* Ah ça, mais cela devient intolérable... c'est à ne pas y tenir ! Ce Cotonet qui me cherche querelle, Dieu sait pour qui!... Ce Valentin qui exige de moi des révélations que je ne dois pas lui faire... Jusqu'à ma fille qui s'insurge ! Ils ont donc juré de me faire perdre la tête !...

Mme COTONET, *sortant de la chambre et cherchant des yeux avec inquiétude.* Il n'est plus ici !

ROBICHON. Enfin, c'est égal, reposons-nous et réfléchissons. Il s'assied.

Mme COTONET. Robichon !

ROBICHON, *se levant.* Ailons, bon, voilà l'autre à présent.

Mme COTONET. Tu es seul, mon frère... tant mieux!... car ici il n'y a que toi qui puisses me comprendre. (*D'un ton larmoyant.*) Ah ! Robichon ! Robichon !

ROBICHON. Eh bien, ne vas-tu pas pleurer, soupirer encore? Que te faut-il davantage ? tu désirais le voir, tu l'as vu ?

Mme COTONET. Oui, Robichon, je l'ai vu.... mais je ne l'ai pas embrassé !

Elle va à la fenêtre et revient.

ROBICHON. Voilà une idée maintenant!... oh! les femmes, les femmes!... Elles sont insatiables!...*

Mme COTONET. Tu n'as donc pas remarqué, toi, comme il est bien!... quel œil plein de feu!... quelle jolie petite moustache noire!.. et quel air martial sous son uniforme !... Ah ! Robichon, si tu ne viens pas à mon secours, je commettrai quelque imprudence.

ROBICHON. Il ne manquerait plus que cela!... Mais du calme donc, du sang-froid, morbleu ?

Mme COTONET. Je n'ai plus la force de contenir les sentiments qui se pressent dans mon cœur... Il faut que mon mari sache tout aujourd'hui même.

ROBICHON, *effrayé.* Qu'est-ce que tu dis donc là? songes-tu bien ?...

Mme COTONET. Je n'écoute aucune objection... si tu me refuses ton appui, j'irai seule trouver mon mari. Je braverai ses reproches, sa fureur, je lui dirai tout ce que j'ai souffert, et s'il me repousse, j'aurai du moins acquis le droit de ne plus imposer silence à ma tendresse.

ROBICHON. Tais-toi, Paméla, tais-toi... j'entends mon beau-frère !...

Mme COTONET, *avec exaltation.* Oh !... qu'il vienne, qu'il vienne... je ne veux plus rien lui cacher...

ROBICHON. Encore une fois, Paméla... au nom du ciel!... pas dans ce moment... plus tard... Laisse-moi le temps de le préparer.

Mme COTONET. Tu as raison... mais tu me promets...

ROBICHON, *l'emmenant.* Oui, oui, retire-toi; qu'il ne te voie point dans cet état...

Mme COTONET. Je compte sur toi, Robichon... mais songe que je ne veux, que je ne peux plus m'en séparer.

Elle rentre dans la chambre.

SCÈNE XVI.

ROBICHON, *puis* COTONET.

ROBICHON. Encore une qui veut que je parle !... c'est le diable qui s'en mêle !

Il s'assied près du déjeuner.

COTONET, *entrant du fond.* Je tiens une idée... nous verrons si je ne viendrai pas à bout de lever tous les obstacles.

ROBICHON, *à part.* Je serais, parbleu! bien embarrassé de dire comment je vais m'y prendre.

COTONET. Justement, le voici... Robichon?...

ROBICHON, *sans l'entendre.* Comment!... moi qui fais tous les jours des conciliations, je ne trouverai pas un moyen !...

COTONET, *plus fort.* Robichon ?

ROBICHON. Ah! Eh bien, que me veux-tu?

COTONET. J'ai réfléchi... je sais maintenant pourquoi tu ne veux pas donner ta fille à Valentin.

ROBICHON. Puisque tu le sais...

COTONET, *gravement.* Mais je tiens une idée... Toutefois il est nécessaire que tu répondes d'abord à mes questions.

ROBICHON. Voyons, qu'est-ce que c'est ?

COTONET. Robichon, tu es dans le secret de la naissance de Valentin?

ROBICHON. C'est possible... après?

COTONET. Ce secret, je désire que tu me le fasses connaître.

ROBICHON. Et toi aussi ?... par exemple!...

* Robichon, Mme Cotonet.

(*A part.*) Au fait, pourquoi pas ? Voilà ma préparation toute trouvée.

COTONET. Je t'écoute, Robichon, je t'écoute avec le plus vif intérêt... parce que le bonheur de ce jeune hussard est devenu indispensable au mien... Et puis je tiens une idée. Voyons, parle-moi de la famille de mon protégé, de sa mère, de son père.

ROBICHON. De son père ?... Il n'en a pas.

COTONET. Tant mieux ; cela va parfaitement à mon idée.

ROBICHON. Quant à sa mère...

COTONET. Il n'en a pas, non plus ?

ROBICHON. Si...

COTONET. Il en a une !... tant pis.

ROBICHON. Pourquoi ?

COTONET. Toujours à cause de mon idée... enfin, c'est égal ; où est-elle, cette mère ?

ROBICHON. Elle est dans ce pays.

COTONET. Ah ! bah !... Son nom ?

ROBICHON. Je ne te le dirai pas... mais je puis te donner quelques détails sur elle.

COTONET. Alors, je devinerai...

ROBICHON. Cette femme, mon cher Cotonet, commit une grande faute dans sa jeunesse !...

COTONET. Est-elle mariée ?

ROBICHON. Oui.

COTONET. Je parie que c'est madame Bernardin, la femme de l'adjoint.

ROBICHON. Je t'ai déjà prévenu que je ne te la nommerai pas.

COTONET. C'est égal, continue. De quelle nature était la faute ?

ROBICHON. Eh ! mon Dieu ! qu'arrive-t-il lorsque deux jeunes gens sont contrariés dans leurs amours, et que, pour mieux les séparer, on met entre eux une distance de deux mille lieues, tout l'Océan ?

COTONET. Ah ! sans doute, on se fait alors de tendres adieux ; on jure de s'aimer jusqu'à la mort.

ROBICHON. On s'exhorte mutuellement à espérer, à attendre...

COTONET. Et puis, on n'attend pas... Si j'avais des enfants, Robichon, je jure que jamais je n'aurais la cruauté... (*Avec intention.*) Mais, Juliette n'est pas ma fille... et Valentin...

ROBICHON. Laisse-moi achever. Les choses se passèrent à peu près comme tu viens de le dire. Quelques mois plus tard, on apprenait que le jeune homme était mort en arrivant aux colonies...

COTONET. Et la jeune fille ?

ROBICHON. La jeune fille était mère.

COTONET. Comment ! madame Bernardin ?

ROBICHON. Je te répète que madame Bernardin n'a rien de commun avec cette histoire. Les parents reconnurent trop tard leur imprudence ; mais du moins ils n'épargnèrent rien pour en cacher le funeste résultat. L'enfant fut confié à des mains étrangères ; quant à la mère, on la maria quelques années après, avec un digne, un excellent homme, dont elle a fait jusqu'ici le bonheur, par son dévouement et la douceur de son caractère.

COTONET. La douceur de son caractère ! c'est vrai, je me suis trompé, ce n'est pas madame Bernardin... Ce ne peut être que madame Perruchon, la femme du pharmacien.

ROBICHON. Pas davantage.

COTONET. N'importe... je la trouverai... Ainsi, Robichon, voilà pourquoi tu ne veux pas que Valentin soit ton gendre ?

ROBICHON. Dame, il me semble que j'ai le droit d'exiger qu'on donne un nom à ma fille.

COTONET. Un nom ! un nom !... d'abord, ce n'est pas une chose impossible... Pourquoi madame Perruchon... ou une autre... si c'est une autre... ne va-t-elle pas trouver franchement son mari, pour lui faire une confession générale ?

ROBICHON, *à part.* Bien, très-bien !.... (*Haut.*) Y songes-tu ? s'exposer aux reproches, à la fureur peut-être d'un homme qui aurait le droit de lui dire : Vous m'avez trompé ?

COTONET. Trompé !... Est-ce qu'elle pouvait faire autrement, cette pauvre femme ?... Mais ce mari-là, c'est donc un homme qui n'a pas d'entrailles ? Reprocher à sa femme d'écouter la voix de la nature ! Allons donc !

AIR : *Ah ! si madame m'entendait.*

Ce mari-là me fait horreur,
Je le déclare et sans cœur et sans âme.
Sur son passé tyranniser sa femme !
Un tel époux excite ma fureur.
Je vais plus loin, et le dis sur l'honneur,
D'un monstre il tiendrai la conduite
A mon Valentin s'il osait
Refuser l'accueil qu'il mérite.

ROBICHON, *avec joie.*

Ah ! si sa femme l'entendait !

(*Haut.*) Comment, Cotonet, ton opinion...

COTONET. Mon opinion.... je n'ai pas d'opinion ; mais je tiens une idée à laquelle je me cramponne plus que jamais... Robichon, laisse-moi réfléchir... c'est moi qui te demanderai tantôt la main de ta fille pour mon protégé, et j'espère que tu n'auras plus de prétexte pour refuser.

ROBICHON, *à part et sortant.* Je crois le moment favorable. Allons chercher ma sœur.

SCÈNE XVII.

COTONET, *seul.*

Ah ! il faut un nom à Valentin !... eh bien, il l'aura... je l'ai mis dans ma tête, il l'aura... Voyons... voyons... n'y a-t-il point d'obstacle ?... aucun... je suis vieux... je n'ai point d'enfants, ce dont j'enrage de tout mon cœur... Valentin m'a sauvé la vie... par re-

connaissance, je veux assurer son sort en l'adoptant... rien de plus simple, j'en ai le droit, et voilà ma chimère réalisée... Je me trouve tout à coup à la tête d'un beau garçon de vingt-quatre ans, c'est cela une idée.

AIR *de la Sentinelle.*

J'ai lu qu'un jour, et le fait est certain,
Le roi des dieux sentant une migraine,
Se fit ouvrir le cerveau par Vulcain,
Et mit Pallas au monde ainsi sans peine.
Or je me dis si d'un cerveau divin
Jadis la sagesse est sortie,
Je puis bien du front d'un humain
Sous les traits d'un hussard malin,
Faire, moi, sortir la folie,
Oui la folie.

Mais il me faut le consentement de ma femme.... si elle allait refuser?.... diable! diable!... comment faire ?... (*Après avoir réfléchi.*) Une autre idée!... c'est étonnant comme les idées me viennent aujourd'hui!... Parbleu, je me sens inspiré par l'histoire que vient de me raconter Robichon... c'est cela... c'est cela même!... Cependant, faire un pareil mensonge à Paméla!... Bah! ce ne sera pas le premier... et puis, c'est pour une bonne action.

Il s'assied près de la table à ouvrage.

SCÈNE XVIII.

COTONET, ROBICHON, Mme COTONET.

ROBICHON, *amenant sa sœur.* Il est seul... viens... Allons, du courage...

Mme COTONET. C'est un pénible moment, mon frère!

ROBICHON, *sortant.* J'ai préparé les voies... je les mets en présence... Maintenant qu'ils s'arrangent; je vais me reposer.

SCÈNE XIX.

Mme COTONET, COTONET.

Mme COTONET, *s'avance lentement.* Je n'ose approcher de lui.

COTONET, *l'apercevant.* Paméla!... L'occasion est belle... ayons de l'aplomb.

Mme COTONET, *à part.* Je me sens toute interdite en sa présence.

COTONET, *à part.* Par où commencerai-je? C'est plus difficile que je ne croyais.

Mme COTONET. Non, je ne me déciderai jamais à un pareil aveu.

Fausse sortie.

COTONET, *à part.* Ma foi, tant pis, je me lance. (*Haut.*) Paméla!

Mme COTONET, *s'arrêtant.* Rodolphe!

COTONET, *à part.* Elle a dit Rodolphe!... Chauffons. Il se lève.

Mme COTONET. Tu m'as appelée ?

COTONET. Tu t'en allais, Paméla?... Est-ce que ma vue te contrarie ?... n'avons-nous rien à nous dire ?

Mme COTONET. Rien... ce n'est pas précisément le mot... Entre mari et femme on a bien toujours à se dire quelque chose... ne serait-ce que pour revenir sur le passé, pour reconnaître des torts qu'on voudrait faire oublier...

COTONET. Tu dis cela pour ta vivacité de tout à l'heure... c'est pourtant vrai, tu m'as brusqué, Paméla, tu m'as dit : Va te promener?... Méchante! ça m'a fait bien du mal, va... mais je ne veux pas que tu te désoles... je n'y pense plus... Veux-tu savoir, Paméla, pourquoi on se querelle, on se boude, on s'en veut si souvent dans un ménage ?... c'est parce ce qu'on ne s'entend pas bien...

Mme COTONET. Parce qu'on manque de confiance l'un envers l'autre...

COTONET. Parce qu'on doute du cœur de sa femme...

Mme COTONET. Parce qu'un se défie de la générosité de son mari...

COTONET. Et pourtant, dans le cœur d'une femme, combien y a-t-il de milliers de grâces et de pardons pour les erreurs d'un mari! N'est-il pas vrai, Paméla?..

Mme COTONET. Autant qu'il y en a dans le cœur d'un mari pour les torts de sa femme... n'est-ce pas, Rodolphe?..

COTONET, *à part.* J'avais tort de m'effrayer, cela va tout seul.

Mme COTONET, *à part.* Ce ton d'indulgence m'enhardit.

COTONET, *humblement.* Paméla!..

Mme COTONET, *sur le même ton.* Rodolphe!

COTONET. Si, avant de te connaître...

Mme COTONET. Si, avant notre mariage...

COTONET. Le hasard...

Mme COTONET. Le sort...

COTONET. M'abusant...

Mme COTONET. M'entraînant...

COTONET. Enfin, Paméla, si je t'avais trompée?

Mme COTONET. Trompée!... toi... qu'ai-je entendu ?

COTONET. Je te fais horreur, n'est-ce pas?

Mme COTONET. Ah! Rodolphe, peux-tu le croire?

COTONET, *à part.* Parole d'honneur, avec une femme comme celle-là, il y a plaisir à se faire criminel... (*Haut.*) Apprends donc un secret que je t'ai caché pendant vingt-quatre ans...

Mme COTONET. Je t'écoute, mon ami.

COTONET. Alors j'étais beau et blond... j'étais adoré des jeunes filles... Paméla, tu en sais quelque chose.

Mme COTONET. Moi!

COTONET. Oui, toi... mais tu n'en conviendras pas, parce qu'à présent je suis gros, gras, replet, que je porte perruque et que je prends du tabac... Si bien que, dans mes excursions en qualité de commis à cheval... Paméla, je n'oserai jamais continuer...

Mme COTONET. Je l'exige, Rodolphe...

COTONET. Non, j'aime mieux achever tout de suite : La malheureuse mourut en donnant le jour à une innocente créature...

Mme COTONET, *avec joie.* Serait-il possible?

COTONET, *à part.* On ne ment pas avec plus d'assurance.

Mme COTONET. Quoi! mon ami, tu serais père?

COTONET. J'ai commis ce crime, Paméla.

Mme COTONET. Un crime!... Est-ce que tu me connaissais avant qu'il fût venu au monde, ce pauvre enfant?

COTONET. C'est vrai, je ne te connaissais pas.

Mme COTONET. Est-ce qu'avant de m'avoir vue, tu pouvais être retenu par ton serment de fidélité?

COTONET. C'est vrai, je ne t'avais rien juré du tout, avant de t'avoir vue.

Mme COTONET. Donc, tu ne m'as pas trompée, et je ne puis en vouloir ni à toi, ni à ton enfant... Est-ce lui, d'ailleurs, qui a demandé à naître?

COTONET. Il n'a pas soufflé le mot de ça.

Mme COTONET. Et tu l'as tenu si longtemps éloigné de toi? voilà ce qui est un crime.

COTONET, *à part.* En vérité, les femmes sont quelquefois bien étonnantes!.. (*Haut.*) Ainsi, Paméla, si je te le présentais?

Mme COTONET. Je l'accueillerais avec joie.

COTONET. Tu l'aimerais...

Mme COTONET. Comme une mère...

COTONET. Tu consentirais à l'adopter?

Mme COTONET. De tout mon cœur.

COTONET, *avec transport.* Paméla! Paméla! tu es une créature angélique!

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ROBICHON, JULIETTE, VALENTIN *.

ROBICHON, *qui est entré sur les derniers mots de Cotonet, se retournant vers la cantonnade.* Tout va bien, mes enfants, vous pouvez entrer. (*Valentin et Juliette entrent.*) Valentin, vous avez exigé de moi tantôt une explication; la voici... (*Il le pousse dans les bras de Mme Cotonet.*) Allez vous jeter dans les bras de votre mère...

VALENTIN**. Ma mère!..

Mme COTONET, *serrant Valentin sur son sein.* Mon fils!

COTONET***, *à sa femme.* Bien, très-bien... tu serais sa propre mère que tu ne l'aurais pas mieux reçu.

Mme COTONET. Que veux-tu dire?

COTONET*. A présent, Valentin, viens sur le cœur de ton père.

ROBICHON, *serrant la main de Cotonet.* Homme généreux! je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire pour ma sœur et pour mon neveu.

COTONET. Hein?.. qu'est-ce que tu dis donc, toi?

Mme COTONET**, *à Robichon.* Il ne sait rien encore, mon frère... (*A Cotonet.*) Oui, Rodolphe, Valentin est mon fils, et je fus la pauvre fille dont Robichon t'a raconté l'histoire.

COTONET. Toi, grand Dieu!.. Ah! Paméla! Paméla!..

ROBICHON.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Ce mari-là me fait horreur,
Je le déclare et sans cœur et sans âme.
Sur son passé tyranniser sa femme!
Un tel époux excite ma fureur.
Je vais plus loin, et le dis sur l'honneur,
D'un monstre il tiendrait la conduite
A mon Valentin s'il osait
Refuser l'accueil qu'il mérite.

COTONET, *stupéfait.*

C'était de moi qu'il s'agissait!

ROBICHON.

De toi, mon cher, il s'agissait.

COTONET, *attendri.* Eh! bien... c'est vrai, j'ai dit cela... je le pensais... (*tendant la main à Valentin*) et je le pense encore.

Mme COTONET, *bas à son mari.* Oh! merci, mon ami!... Avec quelle joie je rendrai à ton enfant ce que tu fais pour le mien!

COTONET. Eh! morbleu! je n'en ai point, moi... Dans tout ce que j'ai dit, il n'y a pas un mot de vrai... c'était... (*Prenant son parti.*) Après tout, cela revient au même... qu'est-ce que je voulais? un fils... et le voilà.

VALENTIN. Prêt à se battre pour vous, jusqu'à ce que mort s'ensuive...

COTONET. Du tout, du tout; mais qui mangera, boira et se promènera toujours avec moi?

JULIETTE. Mon oncle!

COTONET. C'est juste... tu réclames ta part dans ces projets-là... Eh bien, Robichon?

ROBICHON. Je sais bien ce que tu vas me demander: mon consentement à leur mariage. Pourrai-je me reposer?

COTONET. Tout à ton aise.

ROBICHON. Alors, je n'ai plus d'objection à faire... qu'ils se marient...

COTONET. Et qu'ils se dépêchent de nous rendre grands-pères.

VALENTIN. Plutôt dix fois qu'une.

AIR : *Chœur final des Impressions de voyage.*

Pour l'avenir douce espérance!
Ce moment a comblé nos vœux.
Plus de chagrin, plus de souffrance,
Nous voilà désormais heureux.

* Mme Cotonet, Cotonet, Robichon, Valentin, Juliette.
** Cotonet, Robichon, Mme Cotonnet, Valentin, Juliette.
*** Robichon, Cotonnet, Mme Cotonnet, Valentin, Juliette.
* Robichon, Cotonnet, Valentin, Mme Cotonnet, Juliette.
** Robichon, Cotonnet, Mme Cotonnet, Valentin, Juliette.

FIN.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

FANFAN

LE BATONNISTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. J. GABRIEL ET DUPEUTY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 30 août 1845.

Personnages.	*Acteurs.*
PIERRE ROGER, dit FANFAN LE BATONNISTE	MM. FÉLIX.
DE BOUGIVAL, capitaliste	AMANT.
VICTOR BRÉVANNE	DESBIRONS.
M. PRÉCIEUX, marchand retiré du commerce	LUDOVIC.
UN NOTAIRE	CAMIADE.
ÉTIENNE, garçon de restaurant	BALLARD.
MARIE	Mlles FIGEAC.
Mlle PRÉCIEUX	DURAND.
UN MOMUSIEN.	
UN MARIÉ.	
GARÇONS RESTAURATEURS. — INVITÉS A LA NOCE. — VALETS.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon du restaurant du *Veau-qui-Tète*. — Au fond, trois grandes fenêtres avec balcon, celle du milieu est ouverte et laisse apercevoir la colonne de la fontaine de la place du Châtelet. — Portes latérales qui conduisent dans d'autres salons.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, PLUSIEURS GARÇONS écoutent chanter une société qui occupe le salon à gauche; ils sont groupés auprès de la porte entr'ouverte.

CHOEUR, en dehors.

AIR connu.

Francs buveurs que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire,
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit!

LE PREMIER GARÇON.

Quelle gaîté! quels viveurs! comme ça fait la réputation d'une maison.

CRIS EN DEHORS.

Du champagne! du champagne!

LE PREMIER GARÇON.

Portez vite du champagne à MM. les Momusiens... Le premier de chaque mois, c'est chez nous que les soupers de Momus font élection de domicile... Ils se mettent à table à cinq heures pour en sortir à minuit; ils dînent et ils soupent en même temps.

RIRES BRUYANS, NOUVEAUX CRIS.

Allons donc, du champagne!

LE PREMIER GARÇON.

Eh bien! vous n'entendez pas; ces messieurs s'impatientent. (Des garçons vont et viennent.) Ici une noce de soixante couverts... là une société chantante et trente invités... Il faut être partout, contenter tout le monde, pour soutenir la réputation du restaurant du Veau-qui-Tète, qui marche aujourd'hui en première ligne.

(Il va regarder à la porte du salon à droite.)

SCÈNE II.

LE PREMIER GARÇON, DE BOUGIVAL entre en tirant sa montre.

DE BOUGIVAL, au premier garçon.

Eh bien! monsieur, six heures vont sonner, et nous ne sommes pas encore à table?

LE PREMIER GARÇON.

Monsieur de Bougival, dans un instant tout sera prêt.

DE BOUGIVAL.

Vous n'avez rien oublié? Où suis-je placé?

LE PREMIER GARÇON.

A la droite de la mariée.

DE BOUGIVAL.

Fort bien... Et qu'est-ce qui sera à sa gauche?

LE PREMIER GARÇON.

Ce jeune officier de dragons.

DE BOUGIVAL.

Son cousin-germain... à merveille.

(Le garçon sort.)

SCÈNE III.

DE BOUGIVAL, seul.

Allons, tout va bien... Ils sont tous contens... tous heureux... Tout à l'heure encore la mariée me pressait les mains. . et le marié donc, c'était bien autre chose, il voulait m'embrasser... Je lui ai dit : « Mon ami, si c'était votre femme, je ne dis pas. . mais vous... — Je vous dois tout, me répétait-il à voix basse... vous êtes ma providence... » (Riant.) Eh! eh! eh! eh! il n'a pas trop tort... je lui fais faire un mariage qui lui assure un bel établissement... M. Précieux, son beau-père, lui a compté cent mille francs de dot... à lui, qui ne possédait pas un sou... Il a apporté au contrat la même somme de cent mille francs, qu'il est venu prendre dans ma caisse, et qu'il va me rendre demain matin... nous partagerons ensuite l'apport de sa femme, ainsi que nous en sommes convenus, et il lui restera cinquante bons mille francs pour fonder la maison de commerce qu'il a en vue... C'est un marché d'or que je lui ai fait faire là. (Il prend du tabac. — Il rit.) Eh! eh! eh! il y en a plus d'un à Paris qui me doit, comme lui, sa brillante position, et qui ne s'en vante pas.

(Bruit de tambour sur la place du Châtelet.)

SCÈNE IV.

DE BOUGIVAL, M. PRÉCIEUX, LA MARIÉE, LE MARIÉ, INVITÉS.

(La mariée entre avec plusieurs jeunes filles qui l'entourent. — Elles sont en grande toilette de noce; elles se dirigent vers la fenêtre ouverte et se placent sur le balcon. — Le marié et quelques gens de la noce les suivent.)

DE BOUGIVAL.

Qu'est-ce que c'est que ça, mon cher monsieur Précieux?

M. PRÉCIEUX.

C'est un spectacle en plein vent; moi, qui suis un flaneur du quartier... je connais ça; nous avons toute la journée la comédie sur la place du Châtelet... des chanteurs, des équilibristes, des escamoteurs. Celui-ci, c'est un gaillard qui joue joliment du bâton; on l'appelle Fanfan le Bâtonniste... il est d'une adresse surprenante.

(Ici le tambour cesse; tous les personnages qui sont sur le balcon regardent en bas. — On aperçoit souvent le bâton de Fanfan qui s'élève et tourne en l'air au milieu de la place.)

DE BOUGIVAL.

Voilà donc votre fille heureuse... mon excellent ami!... J'espère que je vous ai trouvé un gendre doré sur tranches?

M. PRÉCIEUX.

Je ne l'oublierai jamais, et en vous comptant pour ce service dix mille francs de commission, je me trouve encore votre obligé.

DE BOUGIVAL.

Ne parlez donc plus de cela.

M. PRÉCIEUX.

Au contraire, je veux en parler. Que vous devez éprouver de satisfaction en songeant aux heureux que vous faites?

DE BOUGIVAL.

Franchement, ça me fait du bien.

M. PRÉCIEUX.

Aussi votre réputation est grande. Le comité de bienfaisance de notre arrondissement n'a pas un membre plus dévoué, plus sensible... Ah! vous êtes un philanthrope comme on en voit peu.

(Musique. — Le premier garçon et deux autres garçons entrent.)

LE PREMIER GARÇON.

Madame la mariée est servie.

(Tout le monde quitte le balcon.)

DE BOUGIVAL.

Bonne nouvelle!... A table!

CHOEUR.

A table ! à table !
Quel appel agréable !
A table ! à table !
C'est charmant, quels apprêts !
La gaîté nous inspire,
Il faut chanter ou rire, (*Bis.*)
Et puis danser après.

A table ! à table ! etc.

(On entre dans le salon à droite ; les garçons suivent la société. — La musique cesse après l'entrée.)

SCENE V.

LES MÊMES, FANFAN. — Il entre en faisant le moulinet avec son bâton; il est suivi de son paillasse.

FANFAN, se retournant.

Qu'est-ce que c'est Biribi?... vous suivez votre chef dans ces salons somptueux... Un tel oubli des convenances !... Je vous pardonne... (Lui donnant une pièce de monnaie.) Allez vous refaire chez le marchand de vins... Garçon !... garçon !... des pieds de mouton à la poulette, et servez chaud... Allons, vivement. (Il frappe sur la table.)

LE GARÇON.

Des pieds de mouton... Rien que ça ?

FANFAN.

Comment! rien que ça... Employé de ce restaurant, je vous taxe d'ingratitude.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Si vous êtes achalandé,
Du Veau-qui-Tèt' si c'est le règne,
A ce mets bien accommodé
Vous devez plus qu'à votre enseigne.
Vous seriez bien faible, dit-on,
Sans cet objet à la poulette...
N'oubliez donc jamais, garçon,
Que ce sont ses pieds de mouton
Qui font marcher le veau qui tète !
C'est un jeu d'mots sur l'veau qui tète !

LE GARÇON, en sortant.

Ça suffit. (Criant.) Pieds poulette pour un !

FANFAN.

Gourmand que je suis !... Quinze sous la portion !... faire des dépenses pareilles !... Ah bah ! la recette a été bonne : trois francs cinquante ! Si je comptais cinq représentations comme celle-là par jour, j'encaisserais dix-sept francs ; je deviendrais un Crésus, un milord, un banquier allemand... D'ailleurs, je suis sur mon départ, j'ai le gousset bien garni, et je veux tâter une fois d'un beau restaurant.

(Ici, Marie entre en portant un carton plat de lingère à la main et regarde de tous côtés, puis elle traverse la scène pour aller dans une chambre à gauche.)

FANFAN, la regardant passer.

Ah ! ah ! du beau sexe ! (Il se pose et tourne son bâton.) Il me semble que cette jeunesse faisait partie de mes spectateurs... je crois même que c'est elle qui a complété la recette avant le baisser du rideau.

LE GARÇON, à Marie.

La patronne est là.

FANFAN.

Elle est joliment gentille... et j'ai cru remarquer qu'elle regardait plus volontiers les fenêtres de ce restaurant que mes brillans exercices... Si c'était une amourette...

LE GARÇON, entrant.

La poulette demandée...

(Il sert sur une petite table à droite.)

FANFAN.

Merci, fils de Comus... tu auras ton pourboire... (Le garçon sort en faisant un geste de dédain.) Il paraîtrait que je n'inspire pas ici une confiance illimitée... C'est le costume d'artiste en plein vent qui produit son effet... Boutonnons-nous .. j'aurai l'air comme il faut. (Il boutonne sa redingote, s'assied et se met à manger.) C'est drôle, quand je vois un petit visage chiffonné, j'y pense tout de suite, et ça m'ôte l'appétit.

(Il mange avec avidité.)

SCÈNE VI.

FANFAN, MARIE.

MARIE, à la cantonade.

C'est bien, je reviendrai quand madame aura choisi ce qui lui conviendra le mieux.

FANFAN.

Ah ! la voilà qui revient, j'ai bien fait de dissimuler mes broderies.

(Il arrange ses cheveux et observe Marie tout en mangeant.)

MARIE, à elle-même.

J'espérais qu'elle me dirait d'attendre chez elle... et, de cette manière, peut-être aurais-je pu apprendre... Mais je ne puis rester ici, dans une salle commune... qui sera remplie de monde avant peu. (Apercevant Fanfan.) Ah ! il y a déjà quelqu'un.

FANFAN, se levant, mais restant à sa place.

N'ayez pas peur, mamselle... il n'y a personne .. je ne suis pas du monde, moi.

MARIE.

Oh! je n'ai pas peur, monsieur... mais... (Elle fait quelques pas, puis elle dit à part.) Si je pouvais savoir où il est.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOR BRÉVANNE, entrant, la serviette à la boutonnière et légèrement aviné.

VICTOR.

Garçon, du champagne!... toujours du champagne! Décidément, Désaugiers est notre maître à tous.

MARIE, à part, s'arrêtant au fond.

Que vois-je! monsieur Victor Brévanne, ce jeune élève en médecine qui demeure vis-à-vis nos fenêtres...

VICTOR.

J'ai besoin de prendre un peu l'air.

FANFAN, à part, toujours à table.

Voilà un gaillard qui me paraît monté en couleur.

VICTOR, apercevant Marie qui cherche à gagner la porte de sortie.

Mais, je ne me trompe pas, c'est mademoiselle Marie!

FANFAN, à part.

Il paraît qu'ils se connaissent.

VICTOR.

Je vous retrouve donc enfin, jolie cruelle.

MARIE.

Monsieur...

VICTOR.

Vous êtes simple et timide, c'est trop juste... moi, je suis hardi, entreprenant, un peu mauvais sujet... chacun son emploi... J'ai fait une chanson là-dessus.

MARIE.

Monsieur Brévanne, on m'attend, et j'espère que vous ne me forcerez pas à rester ici.

VICTOR.

Non, bel ange, mais je vous en prierai bien tendrement. (Chantant.)

« On n'offense point une belle,
» Quand on s'y prend bien poliment. »

FANFAN, à part.

Ah ça! mais ce n'est pas un amoureux... c'est un flibustier... Pauvre petite!

MARIE.

Monsieur, je sais à peine votre nom... vous m'avez écrit, je ne vous ai pas répondu; vous me parlez aujourd'hui pour la première fois; je désire que ce soit la dernière.

VICTOR.

Bah! bah! toutes les jeunes filles disent cela.

FANFAN, à part.

Il commence à m'échauffer les oreilles.

MARIE.

A ce prix, je vous pardonnerai... même votre conduite d'aujourd'hui... car, je le vois, vous n'avez pas votre raison.

FANFAN.

Bien tapé!

VICTOR.

Mais c'est vous qui me la faites perdre la raison. (Il lui prend la taille.)

MARIE, se dégageant.

Ah! mon Dieu! pourquoi suis-je venue ici!... Monsieur, par pitié!...

VICTOR.

J'avoue que je suis un monstre, un scélérat... mais songez donc que c'est peut-être l'unique occasion que j'aurai de vous trouver seule.

FANFAN, se levant.

Mademoiselle n'est pas seule, monsieur.

MARIE, surprise.

Ah! ah!

VICTOR, à Marie.

Avec qui donc êtes-vous?

FANFAN.

Avec moi, monsieur.

VICTOR.

Avec vous?

FANFAN, répétant.

Avec moi, monsieur.

MARIE, bas, à Fanfan.

Ah! merci, mille fois merci!

FANFAN.

Je vous écoutais là, sans me montrer; mais vous chagriniez ma patience, et me voilà... me voilà pour vous signifier de respecter mademoiselle .. ou bien...

VICTOR.

Ou bien?

FANFAN.

Ou bien nous aurons à régler un petit compte sans frais d'additions!

VICTOR.

Insolent!

FANFAN.

Insolent! (Il fait le moulinet avec son bâton.) Gare là-dessous! il va vous tomber quelque chose sur les épaules.

MARIE.

Ah! monsieur, je vous en supplie.

VICTOR.

Voilà ma carte... La vôtre?

FANFAN.

La mienne n'est pas encore gravée... Mais si vous voulez sortir seulement cinq minutes avec Coco... (Il indique son bâton.) son frère est en bas, et...

MARIE, à Fanfan.

Arrêtez, au nom du service que vous m'avez rendu!...

ENSEMBLE.

VICTOR.
Redoute ma colère ;
Partons. — De ton affront,
Avant peu, je l'espère,
J'aurai tiré raison.

MARIE.
Calmez votre colère,
Oubliez cet affront.
Cédez à ma prière ;
Ayez quelque raison.

FANFAN.
Redoutez ma colère ;
Avec moi, pas d'affront.
Vous aurez votre affaire
En un tour de bâton.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DEUX MOMUSIENS.

(Ils sortent du salon à gauche, attirés par le bruit.)

UN MOMUSIEN.
Tiens, c'est Fanfan le Bâtonniste !

VICTOR, d'un ton sérieux et comique à la fois.
Pas possible !... C'est avec M. Fanfan que je voulais me couper la gorge... Ah ! un instant ! je dépose les armes, la partie n'est pas égale.

FANFAN.
J'en ai peur !

VICTOR.
Monsieur Fanfan... vous êtes un galant chevalier, aussi noble dans la vie privée que surprenant sur la place publique... Mais vous n'êtes qu'un ingrat !

FANFAN.
Encore des mots !

VICTOR.
Oui, vous n'êtes qu'un ingrat... Car, lorsque vous méditez ma destruction... moi, je rêve votre gloire !...

FANFAN.
Qu'est-ce que ça veut dire ?

VICTOR.
Ça veut dire que, tout à l'heure, quand vous faisiez tournoyer votre bâton dans les airs... nous improvisions des couplets en votre honneur, et que nous faisions passer à la postérité le beau nom de Fanfan le Bâtonniste.

FANFAN.
Ah bah !

VICTOR.
Touchez là, monsieur Fanfan ; en forme de réparation, je vous invite à prendre un bol de punch avec les vrais enfans de Momus ; je veux vous présenter moi-même à notre président.

FANFAN.
Ma foi, vous m'avez l'air de bons enfans, j'accepte à l'unanimité.

CHOEUR.

AIR : Buvons à nos maîtresses.

Oui, dans le vin tout s'oublie,
Et nous sommes bons enfans !
Les chansons et la folie
Savent rapprocher les rangs.

(A la fin du chœur, les Momusiens sortent, Fanfan va les suivre, Marie l'arrête.)

MARIE.
Monsieur !...

FANFAN, à part.
Elle me retient ; est-ce qu'elle aurait des intentions ! (Il arrange sa cravate.)

SCÈNE IX.

MARIE, FANFAN.

MARIE.
Vous me trouverez peut-être bien hardie, monsieur, bien indiscrète de vous retenir comme ça.

FANFAN, avec une galanterie affectée.
Soyez indiscrète, n'ayez pas peur.

MARIE.
D'abord, que je vous remercie du service que vous m'avez rendu avec tant de délicatesse.

FANFAN.
Oh ! ne parlons pas de ça... Avant tout, mamselle, puis-je savoir à qui j'ai l'agrément de parler ?

MARIE.
Je m'appelle Marie.

FANFAN, à part.
Marie, Joséphine, Clara, j'en trouve partout, et je ne peux pas rencontrer une Thérèse.

MARIE.
Si vous n'acceptez pas ma reconnaissance, vous arrêtez sur mes lèvres une confidence que votre générosité m'enhardit à vous faire.

FANFAN, à part.
Une confidence ! et elle me regarde avec un petit air si gentil... (Haut.) Parlez, parlez vite.

MARIE.
J'aime, monsieur, j'aime tendrement quelqu'un.

FANFAN.
Vous aimez quelqu'un ?

MARIE.
Et le mariage doit bientôt m'unir à celui qui est l'objet de toutes mes pensées.

FANFAN.

Ah bah ! (A part.) C'est différent... Rasé.

MARIE.

Ce matin, en me rendant à mon magasin de lingerie, et en traversant cette place, je l'aperçus qui sortait de ce restaurant... Il était en toilette. Je ne puis vous dire le coup que cela m'a porté... Car, je vous l'avoue, je suis jalouse, oh ! bien jalouse !

FANFAN.

Je vous comprends, mamselle : la jalousie est à l'amour ce que le rotin est au bâtonniste... deux êtres inséparables.

MARIE.

Lui vint à moi d'un air aimable, empressé, et, en voyant mon trouble, il me dit ce que jusque alors il m'avait caché : qu'il allait être admis dans une société qui se rassemble ici tous les mois... Puis il ajouta que c'était aujourd'hui qu'il devait être reçu, et qu'il allait y faire entendre sa chanson de réception... Moi, je ne l'ai pas cru... j'ai soupçonné un rendez-vous... une trahison... J'ai sollicité comme une faveur la tâche d'apporter quelques dentelles à la maîtresse de cet établissement... dans l'espoir de le voir sans être vue... et de m'assurer s'il m'a bien dit la vérité.

FANFAN.

J'apprécie, j'apprécie... (A part.) Et moi, qui bâtissais déjà des bosquets de myrtes et de roses... On t'en donnera comme ça, prends garde de le perdre... (Haut.) Mais, pardon... je ne saisis pas positivement.

MARIE.

Monsieur, en vous rendant au milieu de cette société chantante où l'on vous attend... si vous vouliez être assez bon pour venir me dire si M. Paul Guibert est au nombre des invités.

FANFAN.

Ah ! il paraît que l'ami du cœur s'appelle Paul Guibert ?

MARIE, baissant les yeux.

Oui, monsieur.

FANFAN, à part.

Est-il heureux, ce coquin-là !

MARIE, avec douceur.

Vous voulez donc bien ?...

FANFAN.

Je veux tout ce que vous voudrez... Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose... Si j'avais pu penser un moment... d'autant plus que... enfin... je conçois que vous n'y compreniez rien... Mais, voyez-vous, mamselle... je ne vous dis que ça... Le temps de boire un verre de punch avec les Momusiens, et je suis à vous. Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose ?... (Il sort.)

SCÈNE X.

MARIE, LE PREMIER GARÇON.

LE PREMIER GARÇON, appelant.

Allons donc, Louis, Firmin ! ne négligez rien de ce côté... que le service se fasse avec célérité. (Deux garçons traversent le théâtre et entrent dans le salon où est la noce.)

SCÈNE XI.

MARIE, seule.

Paul me pardonnera-t-il de lui avoir désobéi ? Oh oui !... car il m'aime, et j'ai tort de le soupçonner ! Chaque jour il me répète le serment d'être à moi pour la vie... Non, il ne me trahirait pas. Ce serait affreux !... Pour lui, n'ai-je pas quitté l'endroit qui m'a vu naître ?... pour lui, n'ai-je pas abandonné ma mère ?... changé de nom afin d'échapper aux recherches ? Pure devant Dieu, je suis perdue aux yeux du monde... (Se levant.) Oui, Paul tiendra son serment... Oui, ma mère, tu reverras bientôt ta fille... Après notre mariage, nous irons te rejoindre, te consoler, nous jeter à tes genoux... Tu pardonneras, tu es si bonne ! Oui, oui, nous serons heureux tous les trois. Oh ! je sens là quelque chose qui me dit que le bonheur ne peut plus nous échapper.

SCÈNE XII.

MARIE, FANFAN.

FANFAN, entrant en chantant.

Tonton, tontaine, tonton !

(Parlant.) En voilà de la joie et de la gaîté qui ne sont pas de contrebande. Ah ! les bons vivans !... C'est que c'est vrai !... ils m'ont mis en chanson... ils m'ont habillé en huit couplets... J'en ai retenu deux !

AIR connu.

PREMIER COUPLET.

De Fanfan chantons la puissance,
Il porte un sceptre en bois breton !
Tonton, tontaine, tontaine, tonton,
En France,
Sans la concurrence,
Il serait le roi du bâton,
Tonton, tontaine, tonton.

DEUXIÈME COUPLET.

Financiers, gros capitalistes,
Sont ses rivaux, le croirait-on ?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Paris ne voit que bâtonnistes
Qui vivent du tour du bâton !
Tonton, tontaine, tonton.

Ajoutez qu'ils sont là une trentaine de particuliers qui ne boudent pas et qui sifflent crânement le champagne... Pourtant j'en ai remarqué deux ou trois qui sont victimes de la vendange et se promènent dessous la table... Ah ! c'est une belle société tout de même.

MARIE.

Vous m'aviez promis, monsieur, de parler à M. Paul Guibert; vous l'avez vu, n'est-ce pas ?

FANFAN.

A propos, j'oubliais. . Non, il n'est pas là.

MARIE.

Il n'est pas là !

FANFAN.

Je l'ai demandé à tout le monde... on ne le connaît pas...

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! c'est bien singulier...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN GARÇON, sortant du grand salon où est la noce.

LE GARÇON.

S'amusent-ils là-dedans !... Ils chantent des romances comme des troubadours.

FANFAN, qui l'écoute.

Comment ! il y a aussi par-là une société lyrique et anacréontique ?

LE GARÇON, en sortant.

Je le crois bien !

FANFAN.

Alors, dites donc, mamselle, il est là... Nous nous sommes trompés de porte, voilà tout.

MARIE.

Si j'osais interroger quelqu'un.

FANFAN.

J'oserai pour vous, moi... (Appelant très haut.) Fils de Comus !

LE GARÇON, rentrant.

Voilà, voilà !... Qu'est-ce qu'il faut vous servir ? une demi-tasse... un petit verre ?

FANFAN.

Il faut me servir un renseignement pour deux.

LE GARÇON.

Ça n'est pas sur la carte.

FANFAN.

Si ça y était, jouflu, je ne te le demanderais pas... Dis-moi un peu, l'ami, dans le grand salon, là, à gauche, sais-tu s'il y a un monsieur qu'on appelle Paul Guibert ?

LE GARÇON.

Pardine ! c'te farce, s'il n'y était pas, qui est-ce donc qui y serait ?

MARIE.

Il est là... quel bonheur !

PLUSIEURS VOIX, du côté des Momusiens.

Du champagne ! du champagne !

LE GARÇON.

Ils boiront toute notre cave... Voilà, voilà !
(Il entre à droite.)

FANFAN.

Je m'en vas lui dire que vous êtes là ?

MARIE.

Non, non, j'ai réfléchi, cela le contrarierait peut-être. Si je pouvais seulement l'apercevoir...

FANFAN, à lui-même.

Pauvre petite, comme elle l'aime !

MARIE.

Je crois que la porte est entr'ouverte... Mais si on allait nous surprendre à écouter...

FANFAN.

Eh bien ! quoi... Quel mal y a-t-il à cela ? (La prenant par la main et la conduisant près de la porte.) N'ayez donc pas peur... Spectacle gratis... Si on vous demande votre billet, vous direz que vous êtes dans ma loge.
(Ils prêtent tous deux l'oreille.)

MARIE.

On ne chante plus.

FANFAN.

Non, mais on trinque et l'on flûte... c'est pour se recorder... Ça se fait dans le genre lyrique.

DE BOUGIVAL, en dehors, d'une voix forte.

Je propose la santé du marié.

PLUSIEURS VOIX.

A la santé du marié !

MARIE, surprise.

Qu'ai-je entendu ?

FANFAN.

Ah ça ! ce n'est donc pas des enfans d'Apollon... C'est une noce.

MARIE, troublée.

Je ne sais ce que j'éprouve.

LE MARIÉ, au dehors.

A mon tour ! à mon tour !...

MARIE.

Ah ! c'est sa voix.

FANFAN.

La voix de qui ?

MARIE.

Celle de Paul.

FANFAN.

C'est singulier... il me semble pourtant qu'il vous avait dit...

MARIE.

Écoutons, écoutons.

LA VOIX DU MARIÉ, en dehors.

A la santé de mon beau-père!

FANFAN.

Son beau-père!

MARIE, lui serrant convulsivement la main.

Avez-vous entendu?

FANFAN.

Oui... c'est-à-dire, non... (Avec embarras.) Quelquefois, comme ça... on croit entendre.

LA MÊME VOIX, en dehors.

A la santé de ma femme!

MARIE.

Sa femme!

(Elle tombe comme évanouie sur une chaise, et ses yeux restent fixes sans verser une larme.)

FANFAN, à part.

Il est marié... il l'abandonne... encore une!

MARIE, à part.

Malheureuse!... et moi!... Ah! ma mère, ma mère! (Elle sanglote.)

FANFAN, la regardant.

Pauvre chère enfant!... (S'approchant d'elle.) Voyons, mamselle Marie, écoutez-moi, ne vous désolez pas... Répondez-moi... je suis presque un ami! (A part.) Pas un mot; v'là comme on les rend folles. (Fermant le poing, et menaçant en montrant la porte.) Brigand! (Changeant de ton, à Marie.) Regardez-moi, au moins, si vous ne me parlez pas... Comme elle est pâle... Elle m'effraie... Répondez-moi donc, mamselle Marie.

MARIE.

Vous avez été bon, obligeant pour moi... Votre main... que je la presse, en signe de reconnaissance... Et, maintenant, adieu... adieu pour jamais. (Elle sort vivement.)

SCÈNE XIV.

FANFAN, seul.

Mamselle Marie... encore un mot, un seul... Elle ne m'entend plus... elle est déjà en bas de l'escalier. (Après un repos.) Au fait, j'aime autant qu'elle s'en aille... elle commençait à me troubler... Et au moment où elle m'a serré la main en pleurant, il m'a passé comme un frisson... brrr... Que je suis bête! Une jeunesse que j'ai vue aujourd'hui pour la première fois, et que je ne reverrai jamais. (Changeant de ton.) C'est drôle! Moi que la vue d'une femme n'a jamais qu'effleuré... ça pénétrait... ça pénétrait... Allons, allons, Fanfan, mon ami, pas de folies amoureuses! Tu as un devoir à remplir... un serment à te rappeler... fais-moi le plaisir de ne pas penser à autre chose. (Il se prépare à sortir.)

SCÈNE XV.

FANFAN, DE BOUGIVAL.

DE BOUGIVAL, sortant du grand salon, une tasse à la main, et humant son café.

Ouf! je sens que j'ai besoin de prendre mon café seul ici.

FANFAN, qui a heurté involontairement de Bougival en traversant la scène.

Oh! pardon, excuse, bourgeois... Je vous ai peut-être fait avaler de travers...

DE BOUGIVAL.

Ce n'est rien... Seulement je me suis horriblement brûlé; mais j'aime le café chaud.

FANFAN.

Alors, ça se trouve bien. (Saluant avec son bâton.) Salut et considération.

(Il se dirige vers la porte.)

M. PRÉCIEUX, en dehors.

Un petit verre de kirsch, de Bougival.

FENFAN, s'arrêtant.

De Bougival!

DE BOUGIVAL, parlant à la cantonade.

Monsieur Précieux, vous buvez comme un trou.

PLUSIEURS VOIX, en dehors.

Venez donc, monsieur de Bougival.

FANFAN, à lui-même.

C'est bien ce petit monsieur-là qu'on a appelé ainsi. (Haut.) Sauf votre respect, monsieur, il m'a paru que quelqu'un vous avait appelé de Bougival?

DE BOUGIVAL.

Il me semble que c'est assez l'usage d'appeler les gens par leur nom.

FANFAN.

C'est l'usage sur terre comme sur mer... Aussi je voudrais vous demander une chose, si ça ne vous ennuyait pas trop de me répondre?

DE BOUGIVAL.

Parle... je suis un homme bienveillant, surtout après boire.

FANFAN.

Pour lors, je pousse ma pointe... N'auriez-vous pas, par hasard, un autre nom, avec celui de Bougival?

DE BOUGIVAL.

Tu as deviné juste, mon garçon... de Bougival est le nom d'une villa italienne que je possède aux environs de Saint-Germain-en-Laye; je l'ai ajouté au mien, à celui de Godefroy.

FANFAN, à part.

Godefroy!... c'est bien ça!... (Haut.) Alors vous vous appelez maintenant Godefroy de Bougival?

DE BOUGIVAL.

Eh bien! où veux-tu en venir, mon garçon?

FANFAN.

Je ne puis vous dire combien ma rencontre avec vous me fait de plaisir... La surprise, l'étonnement de me trouver comme ça, subitement et sans m'y attendre, face à face avec le frère de mon capitaine...

DE BOUGIVAL, surpris.

Tu as connu mon frère le marin?

FANFAN.

J'étais son fidèle, son premier matelot... il m'appelait même souvent son ami... Je lui dois mes beaux jours de navigation... mes naufrages... tout mon bonheur enfin!...

DE BOUGIVAL.

Tu peux donc m'en donner des nouvelles?... Sans doute, ce cher frère navigue encore loin de la France... bien loin de la France?

FANFAN, tristement.

Hélas! il a fait son dernier voyage...

DE BOUGIVAL.

Il est mort!

FANFAN.

C'est moi qui lui ai fermé les yeux.

DE BOUGIVAL.

Oh!... il sera mort à la peine, n'est-ce pas? car, au métier qu'il faisait, on n'amasse pas des trésors...

FANFAN.

Il a laissé quatre cent mille francs...

DE BOUGIVAL.

De dettes?... Le malheureux!...

FANFAN.

De dettes, allons donc... quatre cent mille francs d'héritage!

DE BOUGIVAL.

Ah! quatre cent mille francs d'héritage! Ah! mon pauvre frère!

(Il tombe sur une chaise et tire son mouchoir.)

FANFAN.

Je savais bien que ça vous donnerait un coup... mais il faut se faire une raison.

DE BOUGIVAL, se levant.

Je tâcherai, je tâcherai... Mais toi, mon ami, tu parais aussi bien ému... Veux-tu prendre quelque chose?

FANFAN.

Merci, je n'ai pas soif; je viens de manger des pieds de mouton.

DE BOUGIVAL, à part.

Vingt mille livres de rentes ajoutées à ma fortune... (Haut.) Mais, dis-moi, mon cher ami, toi qui as fermé les yeux de cet infortuné, tu sais probablement où sont déposées toutes ces valeurs?

FANFAN.

Nous parlerons de cela tout à l'heure... des fonds et du testament.

DE BOUGIVAL.

Un testament! pourquoi? puisque je suis son seul héritier?

FANFAN.

Eh bien! et sa fille donc?...

DE BOUGIVAL.

Il a laissé une fille... (A part.) Je suis dépouillé!...

FANFAN.

Ça a l'air de vous faire un drôle d'effet... voulez-vous prendre quelque chose?...

DE BOUGIVAL, d'une voix entrecoupée.

Non, non, merci... je viens de manger du pâté de foie gras... (Cherchant à se remettre.) Je conçois, il se sera marié à l'étranger.

FANFAN.

Il ne s'est pas plus marié à l'étranger qu'en France... Mais, dame! que voulez-vous... dans la jeunesse... on est jeune... on a des éblouissemens passagers... enfin, bref, il s'agit d'un enfant naturel.

DE BOUGIVAL.

Un enfant naturel! (A part.) Oh! oh! tout n'est pas perdu, il y a là matière à procès. (Haut.) Conte-moi donc ça, mon ami!

FANFAN.

Voilà donc qu'un matin, au moment où nous allions appareiller pour Terre-Neuve, mon capitaine, qui était malade et que je veillais depuis plusieurs nuits, me dit d'une voix affaiblie: « Matelot, j'ai une mauvaise pierre dans mon sac. »

DE BOUGIVAL.

Il avait une pierre dans son sac!...

FANFAN.

La pierre, c'était la fièvre jaune, une maladie d'Amérique qui vous enlève un marin comme un simple bourgeois terrestre.

DE BOUGIVAL.

Après, après?...

FANFAN.

Il me dit donc : « Matelot, j'ai idée que je ne naviguerai plus que sur la chaloupe à Caron... » Oh! mon capitaine!... « Pas de phrases... qu'il dit, je sens que j' vas doubler le fleuve Jaune... Quand je passerai à tribord, file ton nœud pour la France... Il y a là une pauvre femme que j'ai abandonnée dans les temps... Elle est morte, on me l'a écrit du pays... mais elle avait une fille... et cette fille c'est la mienne... Tu lui diras que je me suis arrangé pour lui assurer mon bien, à elle, à elle seule...»

DE BOUGIVAL.

Ça me fend le cœur.

FANFAN.

« Matelot, qu'il ajouta (sa voix baissait, et je m'approchai), ma fille s'appelle Thérèse Laroche, du nom de sa mère, à laquelle je n'ai pu donner le mien... Tu entends bien, Thérèse Laroche... » Et sa voix baissait toujours... je m'approchai da-

vantage... « Tu me jures de la chercher, de ne prendre aucun repos avant de l'avoir retrouvée. » — Par Notre-Dame-de-Recouvrance! je le jure, mon capitaine... « Bien qu'il me dit... Ecoute-donc, le village où elle est née... où elle doit être encore... c'est... c'est... »

DE BOUGIVAL, vivement.

Le nom, le nom de ce village?

FANFAN.

Je ne pus l'entendre... la voix venait de s'éteindre... la main que je saisis était froide comme la glace... Mon ami, mon père, mon bienfaiteur, était mort! (Il cache sa tête dans ses mains, puis revenant à lui.) Trois jours après, j'étais embarqué pour la France, et comme mon capitaine n'avait pas eu le temps de me laisser une petite pacotille, je payai mon passage à bord en travaillant comme un nègre, et j'arrivai à Marseille avec dix sous.

DE BOUGIVAL.

Pauvre garçon!...

FANFAN.

Pauvre est le mot!... C'était un peu gênant pour parcourir les quatre-vingt-six départemens de notre grande patrie, et tâcher de rencontrer la jeune demoiselle en question... Qu'est-ce que vous auriez fait, vous?...

DE BOUGIVAL.

Ma foi, c'était embarrassant!

FANFAN.

Eh bien! moi, il me revint à l'idée que j'étais Breton, que je savais jouer du bâton à deux bouts... Pour lors, je me dis: En avant la canne, et faisons mon tour de France, en levant un impôt sur les badauds de toutes les localités... Ce qui fut dit fut fait... Représentations en plein vent, recettes en gros sous, tout ça a marché de clocher en clocher, comme l'aigle du grand Napoléon, depuis Marseille jusqu'à Paris... Et chaque fois que je terminais mes exercices, pensant à mon pauvre capitaine... je jetais à la foule ces mots provocateurs... « Messieurs et dames, y aurait-il quelqu'un, dans l'aimable société, qui connaîtrait une demoiselle nommée Thérèse Laroche? »

DE BOUGIVAL, à part.

C'est un enragé!

FANFAN.

Personne n'a encore répondu à l'appel, mais je ne me décourage pas... Et voilà comment Pierre Roger, le matelot de première classe, s'appelle momentanément Fanfan le Bâtonniste!

AIR : Finale de l'auvre Jacques.

Jusqu'à ce jour, personne à mon appel
N'a répondu... mais, avant peu, j'espère
Remplir enfin le serment solennel
Fait à mon bienfaiteur, à lui, mon second père!
Oui, de là-haut, et bientôt, je le crois,
Car du bon Dieu la grâce est infinie,
Mon capitain', prenant son porte-voix,
M'criera: — Mat'lot... la manœuvre est finie!
Bravo! mat'lot... la manœuvre est finie!

Aussi, pas plus tard qu'aujourd'hui, je me remets en campagne... Je retrouverai Thérèse Laroche, ou je mourrai à la peine.

DE BOUGIVAL.

Je le crois, je l'espère comme toi... Mais les fonds, le testament, où sont-il?...

FANFAN.

Je m'en vas tout vous dire.

CRIS EN DEHORS.

Au secours! au secours!

FANFAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DE BOUGIVAL.

Ça ne nous regarde pas.

FANFAN, allant vivement à la fenêtre du balcon.

La foule se porte vers le parapet... On dirait que quelqu'un vient de se jeter à l'eau.

VOIX, en dehors.

Au secours! au secours!

FANFAN.

Un malheureux sans doute qui veut en finir avec le guignon.

DE BOUGIVAL.

Continue... On aurait trop à faire, s'il fallait prendre part à tous ces événemens-là.

FANFAN.

Attendez donc, je voudrais voir... En voilà-t-il du monde!

AIR : Patrie, honneur.

C'est-y possible!... Eh quoi! chaque flaneur
S'arrête court au bord de la rivière;
Au milieu d' ça je ne vois pas un sauveur...

DE BOUGIVAL.

Chacun pour soi, c'est la règle première.

FANFAN.

Allons, Fanfan,
Tu pass's pour bon enfant,
Tête en avant,
Sors de là triomphant!...
(Sur le *bis*, il ôte sa redingote et sort vivement.)

SCÈNE XVI.

DE BOUGIVAL, seul.

Arrête, imprudent... Il ne m'écoute pas... S'il allait périr, le malheureux!... Ces renseignemens indispensables dont j'ai besoin... La tête me tourne, je me sens défaillir.

(Il tombe sur une chaise.)

SCÈNE XVII.

DE BOUGIVAL, LA MARIÉE, entrant avec SIX JEUNES FILLES.

LA MARIÉE.

Quel est ce bruit ? Que se passe-t-il donc ?

DE BOUGIVAL, toujours assis.

Un malheureux qui se noie... et un homme peut-être qui va le suivre.

LA MARIÉE.

Ah! mon Dieu! quel malheur!... le jour de mon mariage.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

AIR de Marie.

Ah ! quel funeste présage ;
Jour de joie et jour d'orgueil,
Dois-tu sur mon / son mariage
Étendre un voile de deuil ?

LA MARIÉE.

Nous ne pouvons plus penser à danser, mes bonnes amies.

(Elles se précipitent toutes sur le balcon et regardent en dehors avec anxiété.)

DE BOUGIVAL, toujours assis.

Quatre cent mille francs qui peuvent être perdus... par l'entêtement de cet écervelé... Ne me parlez pas des gens du peuple.

LE GARÇON.

La voilà ! la voilà !... on la ramène... Elle est sauvée !... elle est sauvée !...

FANFAN, accourant.

Vite, vite, un médecin.

LE GARÇON.

Justement, il y en a un dans la maison.

(Il sort.)

FANFAN.

Mesdemoiselles, cette jeune fille qui est là, allez vite, je vous en prie !. .

(On sort.)

SCÈNE XVIII.

DE BOUGIVAL, FANFAN, couvert d'un grand paletot de marinier.

DE BOUGIVAL.

Prends bien garde de gagner un refroidissement.

FANFAN, à part.

Merci, bonne Notre-Dame-de-Recouvrance... tu n'abandonnes jamais tes marins.

(Il baise une petite médaille de plomb qu'il porte à son cou.)

DE BOUGIVAL.

Mais va donc te sécher !...

FANFAN.

Bien sensible... mais pas besoin ; un brave marinier m'a prêté sa casaque, et ça me rappelle mon ancien uniforme.

DE BOUGIVAL.

J'ai bien tremblé pour toi.

FANFAN.

Laissez donc, je connais cet élément-là, et puis je suis si heureux !...

DE BOUGIVAL.

L'effet d'une bonne action.

FANFAN, à part.

Oh ! quand je l'ai reconnue, elle !... Mlle Marie... c'est-à-dire que j'aurais sauvé la France, ça ne m'aurait pas rendu plus fier !... Et, quand j'ai senti son cher petit cœur qui reprenait son tic-tac... j'en ai pleuré de joie, quoi !... Oh ! faut que je la revoie...(S'arrêtant.) C'est-à-dire, non... non... car il faut que je parte, et je n'en aurais plus la force !... (Haut.) Adieu, monsieur de Bougival.

DE BOUGIVAL.

Tu pars, mon garçon ?... Ah ! oui, pour chercher... Très bien .. et moi, pendant ce temps-là... je ferai les diligences nécessaires pour réaliser cette fortune, et faire venir toutes les pièces indispensables, quand tu m'auras appris où je dois les demander.

FANFAN.

Comment, je ne vous ai pas encore dit... Il faut écrire à Baltimore, tout est entre les mains du consul de France.

DE BOUGIVAL, à part.

Du consul de France... Bon, cela me suffit.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LA MARIÉE.

LA MARIÉE, accourant.

Ah ! mon Dieu ! cette pauvre jeune fille !... on dit qu'elle est plus mal.

FANFAN.

Elle est plus mal !... Qu'est-ce que vous dites là ?... (Il fait quelques pas vers le fond.)

LA MARIÉE.

Quel malheur !... Tenez, monsieur de Bougival, voilà ce que je viens de trouver sur elle.

(Elle lui remet un portefeuille.)

FANFAN.

Ah ! madame, conduisez-moi vers elle... moi qui la croyais sauvée !.. (Il sort avec la mariée.)

SCÈNE XX.

DE BOUGIVAL, seul.

Un portefeuille!... que contient-il?... Nous allons apprendre... Ah! un papier! (Il lit.) « Qui » que vous soyez qui lirez cette lettre, faites sa- » voir à ma mère, à Lorient, que j'ai été trahie, » trompée, et que je meurs, parce que j'ai quitté » le toit maternel, et que je ne puis y rentrer » avec celui qui m'avait promis son nom. » (Parlant.) C'est encore un suicide par amour; je m'en doutais. (Lisant.) « Je ne me nomme pas Marie, » je suis la fille naturelle du capitaine Godefroy.» (Parlant). Est-il possible! (Lisant.) « Thérèse La- » roche. » (Parlant.) Comment! c'est cette jeune fille que mon frère... Oh! je puis tirer un grand parti de cette découverte.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, FANFAN, accourant; toutes les JEUNES FILLES de la noce entrent avec lui.

FANFAN.

Ce n'est rien, ce n'est rien... tout le danger est passé, et le médecin répond d'elle...

DE BOUGIVAL.

Ah! que tu me fais de bien en m'apprenant cette nouvelle.

FANFAN.

C'est que vous êtes un digne homme, vous... Le frère de mon capitaine, c'est tout dire... Ah! monsieur de Bougival. . si j'osais...

DE BOUGIVAL.

Parle... parle sans crainte.

FANFAN.

Je vais... je dois partir, et cette jeune fille, cette pauvre Marie va rester sans protecteur, sans asile peut-être.

DE BOUGIVAL, à part.

Quelle occasion! (Haut.) Pas un mot de plus... je te comprends... à mon tour.

FANFAN.

Entre honnête gens, c'est si facile.

DE BOUGIVAL.

Madame de Bougival n'a pas d'enfans, la place de Marie est auprès d'elle.

FANFAN.

Ah! monsieur... je ne sais quoi vous dire... je voudrais trouver des mots... pour vous remercier de ce que vous faites... Enfin, vous avez mon estime.

DE BOUGIVAL, à part.

Cette fortune est à moi!

LA MARIÉE.

Maintenant, mes chères amies, que la joie est revenue, nous pouvons aller danser.

FANFAN.

Et moi, je puis partir... (Regardant du côté où est Marie.) Partir!...

CHOEUR FINAL.

AIR : Valse de Satan.

LA MARIÉE et LES JEUNES FILLES.

Entendez vous le signal?
Ah! quel plaisir d'être au bal;
La gaîté nous y conduit,
Nous y passerons la nuit!...

(Musique en sourdine jusqu'à la fin.— On entend au dehors un orchestre de bal.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, M. PRÉCIEUX, UN JEUNE OFFICIER DE DRAGONS, INVITÉS.

M. PRÉCIEUX.

Allons, mesdemoiselles, les musiciens sont là.

LA MARIÉE, à l'officier.

Mon cousin, donnez-moi la main.

DE BOUGIVAL, élevant la voix.

Firmin! (Un valet entre.) Que ma voiture soit prête pour conduire chez moi la jeune fille qui est là. (Il montre le salon où est Marie.)

FANFAN, appelant.

Garçon!... mon indispensable, mon compagnon de voyage, et en route!... (Le garçon lui remet un bâton.—A de Bougival.) Ayez bien soin de Marie... Moi, je vous promets de ramener Thérèse, quand je devrais faire une troisième fois le tour du monde. (S'arrêtant.) Mais, pardon, excuse... j'oubliais la chose principale... et ce joli groupe me rappelle mon petit discours de rigueur quand je suis en face du beau sexe. (Se posant, après avoir fait le moulinet avec son bâton.) Mesdemoiselles, avant de partir, je dois vous demander s'il n'y aurait pas une jeune fille dans l'aimable société qui répondrait au nom de Thérèse Laroche?

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah! qu'il est drôle!...

FANFAN.

Personne ne dit mot? (Se retournant vers le public.) Personne ne dit mot? adjugé!

REPRISE DU CHOEUR.

Entendez-vous le signal?
Ah! quel plaisir d'être au bal;
La gaîté nous y conduit,
Nous y passerons la nuit!...

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez de Bougival.— Portes latérales. — Fauteuils, table, guéridon.

SCENE I.

DE BOUGIVAL, UN NOTAIRE, des papiers à la main ; ils sont assis.

LE NOTAIRE.

Oui, mon cher client, voici les pièces qui doivent vous mettre en possession. Le consul de France à Baltimore m'a tout envoyé.

DE BOUGIVAL.

Nous sommes donc en règle, et aujourd'hui, à six heures, je serai bien définitivement l'héritier de ce pauvre Godefroy!

LE NOTAIRE.

A six heures, je vous apporterai les fonds, en vertu de l'article 4 du testament de monsieur votre frère. (Se levant.) A six heures, je serai exact.

DE BOUGIVAL.

Je compte bien sur vous, monsieur le notaire... Vous savez aussi que j'attends quelques amis; vous avez dû recevoir mon invitation... Dois-je vous le dire : c'est aujourd'hui ma fête, mon cher monsieur, et mes intimes passeront la soirée chez moi... Nous rirons, ah! ah! ah!

LE NOTAIRE, souriant.

Je me charge de vous apporter votre bouquet en portefeuille. (Ils rient tous deux.)

UN VALET, annonçant.

Monsieur Précieux.

DE BOUGIVAL.

Faites entrer.

(M. Précieux entre au moment où le notaire sort. — Ils se saluent.)

SCENE II.

DE BOUGIVAL, M. PRÉCIEUX.

M. PRÉCIEUX.

Bonjour, mon cher de Bougival.

DE BOUGIVAL.

Bonjour, mon cher Précieux.

M. PRÉCIEUX.

Je viens vous apprendre une nouvelle qui me comble de joie.

DE BOUGIVAL.

Mme Guilbert, votre fille, serait-elle rentrée avec son mari ?

M. PRÉCIEUX

Je n'en serais pas aussi satisfait... Mon gendre, ce gueux de Paul Guibert, est un drôle qui a manqué à tous ses engagemens, qui s'est ruiné et qui voulait m'entraîner dans sa déconfiture.

DE BOUGIVAL.

Ah! mon ami, j'étais loin de penser, en vous le présentant...

M. PRÉCIEUX.

Mon ami, je ne vous fais pas de reproches... je sais que vous êtes incapable... je connais votre cœur.

DE BOUGIVAL.

Je le croyais tout à fait digne d'entrer dans votre famille.

M. PRÉCIEUX.

Le malheureux! si vous saviez comme il m'a trompé, vous en seriez révolté, honnête homme que vous êtes! Je n'ai jamais osé vous le dire : les cent mille francs qu'il faisait tant sonner en épousant ma fille...

DE BOUGIVAL.

Eh bien ?

M. PRÉCIEUX.

Eh bien ! ils n'étaient pas à lui.

DE BOUGIVAL.

Que m'apprenez-vous là, cher ami!

M. PRÉCIEUX.

La vérité... C'était un emprunt qu'il avait fait à quelque fripon d'usurier. (Mouvement de de Bougival.) Aussi il est aujourd'hui dans une position affreuse, criblé de dettes et enfermé à Sainte-Pélagie.

DE BOUGIVAL.

A Sainte-Pélagie!

M. PRÉCIEUX.

Moi, mon cher de Bougival, j'ai besoin de rétablir un peu ma fortune... Il me reste cent mille francs, et je viens vous les offrir pour l'affaire dont vous m'avez parlé.

DE BOUGIVAL.

Ah! pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, vous auriez déjeuné avec moi?... J'étais encore à table il n'y a qu'un instant.

M. PRÉCIEUX.

Vous êtes bien bon... un autre jour... A de-

main donc; je vous préviens que je ne vous quitterai pas sans emporter un plan de campagne, faites-moi gagner de l'argent, cher ami, j'en ai besoin, vrai... A demain. (Il sort.)

SCÈNE III.

DE BOUGIVAL, seul; il sonne; UN VALET entre.

Servez le déjeûner... Il me tardait de le voir sortir d'ici... j'ai une faim !... En vérité, ce cher M. Précieux devient fou; dans l'affaire qu'il me propose, ses cent mille francs seront bien exposés!... Il est vrai que je puis gagner une bonne partie de cette somme.

SCÈNE IV.

DE BOUGIVAL, MARIE, mise fort simplement.

DE BOUGIVAL.

Eh bien ! Marie, et madame de Bougival ?

MARIE.

Elle ne déjeûnera pas ce matin avec nous, monsieur; elle se sent plus malade; elle vient de me dire que sa nuit avait été mauvaise.

DE BOUGIVAL.

Encore un caprice, je le gagerais... Le docteur doit venir aujourd'hui, je crois ?

MARIE.

Oui, monsieur, madame l'attend.

DE BOUGIVAL.

Placez-vous là; nous allons causer en déjeûnant comme à notre ordinaire.

(Il s'assied avec Marie près du guéridon. — Un valet apporte le déjeûner sur un grand plateau.)

MARIE, au valet.

Laissez-nous, Firmin, je servirai.

(Elle verse le thé.)

DE BOUGIVAL.

Savez-vous, mon enfant, que vous êtes à présent une excellente petite femme de ménage, et que je suis vraiment heureux de vous avoir là près de moi ?

MARIE.

Si je fais bien, je le dois à madame, qui me donne de si bons conseils.

DE BOUGIVAL.

A votre âge, par exemple, notre maison doit vous paraître un peu triste; et sans doute vous me reprochez tout bas de ne pas vous avoir présentée à la société que je reçois ?

MARIE.

Au contraire, monsieur, je vous en suis reconnaissante.

DE BOUGIVAL.

Moi, je n'ai pas de préjugés ridicules... mais le monde n'est pas aussi indulgent.... Une jeune fille séduite !...

MARIE.

Monsieur !

DE BOUGIVAL.

Non, je veux dire enlevée... Mon Dieu ! je vous crois, moi; mais le monde, lui, il ne reconnaît pas de demi-fautes, vous devez me comprendre; et, s'il apprenait le secret de vos malheurs, la réputation de moralité qu'on veut bien m'accorder en serait peu-être ébranlée.

MARIE.

Ah ! je n'oublierai jamais les recommandations que vous m'avez faites.

DE BOUGIVAL, d'un ton haut.

Fort bien, fort bien... Pour notre tranquillité à tous, continuez à être Marie, dont on ignore les infortunes, et ne prononcez jamais ni le nom de Thérèse Laroche ni celui de Paul Guibert.

MARIE.

Cela m'est bien facile; car, excepté M. le docteur, madame et vous... je ne vois personne, je ne parle à personne.

DE BOUGIVAL.

C'est plus utile que vous ne pensez, mon enfant.

MARIE.

Que me fait d'ailleurs ce nom de Thérèse... ce nom que ma mère me donnait dans mon enfance ?... Elle-même ne m'a-t-elle pas dit de l'oublier, en ne répondant pas à une seule des lettres que je lui ai écrites?

DE BOUGIVAL, à part.

Qu'elle ignore toujours que ses lettres ne sont pas parties.

MARIE.

Je ne dois plus être que Marie, que la pauvre Marie.

DE BOUGIVAL.

Allons, allons, ma chère enfant. Votre mère a dû être sévère; mais le temps calme tout... elle s'apaisera : je la verrai... (A part.) quand j'aurai touché les fonds. (Haut.) Jusque-là, je vous reste, moi... nous vous restons... J'entre chez Mme de Bougival; nous avons à causer ensemble. (A part.) Notre querelle d'hier soir me tourmente l'esprit... j'en ai eu le cauchemar toute la nuit. (Haut, d'un ton affectueux.) Nous vous restons, nous... vous entendez, Marie ?.. nous vous restons.

(Il entre chez Mme de Bougival.)

SCÈNE V.

MARIE, seule, regardant sortir de Bougival.

A le voir, à l'entendre, qui ne croirait que c'est le meilleur des hommes ? et pourtant, si madame n'existait plus, je partirais, je ne voudrais pas rester ici davantage. Pauvre femme ! elle si bonne, si généreuse !... Quelle scène, grand Dieu ! hier entre elle et monsieur !... et quel secret j'ai appris sans le vouloir... Je ne fais plus que penser à cela... Toutes mes idées se révoltent en y songeant. Oh ! oui... oui, je partirais, je m'éloignerais de ces lieux, si je savais où rencontrer un ami sincère, dévoué... Mais personne... personne...

FANFAN, en dehors, chantant.

AIR du Maçon.

Du courage ! (*bis*)
Les amis sont toujours là !

MARIE.

Qu'entends-je ?

FANFAN, continuant.

Du courage !
Les amis sont toujours là !

MARIE.

Je reconnais cette voix.

FANFAN, de même.

Les amis sont toujours là !

SCÈNE VI.

MARIE, FANFAN, en costume de marin.

FANFAN, ouvrant la porte.

Mademoiselle Marie ! C'est vous que je rencontre la première : merci à ma bonne étoile !

MARIE, surprise et joyeuse.

B'est vous, monsieur !... vous, mon sauveur !

FANFAN.

Oui, c'est moi ! Comment, mademoiselle, vous vous rappelez mon visage, vous me reconnaissez ?

MARIE, émue.

Si je vous reconnais !... (Elle met la main de Fanfan sur son cœur.) Tenez, monsieur Fanfan... ou plutôt, monsieur Roger, car on m'a dit votre nom... tenez .. sentez-vous là comme mon cœur bat ?...

FANFAN.

Oh ! oui, c'est comme un petit roulis.

MARIE.

Eh bien ! il bat de plaisir et de reconnaissance.

FANFAN.

Vrai ?... Ah ! merci, merci, Marie !... ça fait du bien. Et dire que je vous revois, que vous êtes là, près de moi, plus jolie que jamais... que vous me recevez avec le sourire sur les lèvres... Ah ! mais, tenez, je n'y tiens plus... (Lui tendant les bras.) Que vous seriez donc bonne si vous vouliez me permettre de vous embrasser !...

MARIE, avec effusion.

Ah ! de tout mon cœur. (Ils s'embrassent.)

FANFAN.

Merci !... ça console... ça délasse... ça paie tout.

MARIE.

Si vous saviez comme je vous en voulais... Partir sans me donner le temps de vous témoigner toute ma reconnaissance !

FANFAN.

J'en avais peur de votre reconnaissance... vu que... Mais parlons de vous d'abord ; il me tarde d'apprendre que, depuis mon départ, vous avez toujours été heureuse.

MARIE, en soupirant.

Heureuse !... oui.

FANFAN

Comme vous dites cela... Est-ce que le guignon vous poursuivrait encore ?... Est-ce que... Ah ! pardon, pardon ! que je suis donc bête !... Oui, le souvenir de celui qui vous a trahie ne vous a pas encore quittée tout à fait... Vous y pensez, et ça vous donne du chagrin.

MARIE.

Vous vous trompez.

AIR d'Yelva.

Oui, je l'aimais, et ce fut là mon crime.
Mais, nuit et jour, hélas ! j'ai tant prié
Que Dieu m'a dit : « A l'amour sans estime
» Ferme ton âme... » Et j'ai tout oublié...
De ses malheurs j'aurais souri naguère,
Pour me venger de mes beaux jours perdus ;
Mais contre lui je n'ai pas de colère...
Vous voyez bien que je ne l'aime plus.

FANFAN.

Eh bien ! tant mieux... Il faut se faire une raison... Pourquoi donnerait-on son cœur tout entier à celui qui veut partager le sien ? .. Il faut que les parts soient égales... Mademoiselle... ah ! si jamais j'étais aimé d'une jeune fille, moi !... celle-là pourrait se vanter... Mais ne parlons pas de ça Ces mots-là, c'est pas fait pour moi.

MARIE.

Et pourquoi cela ?

FANFAN.

Ah ! pourquoi ?... pourquoi ?... Tenez, parlons d'autre chose...

MARIE, souriant, à part.

Pauvre garçon, je le devine ! (Haut.) Je le veux bien, monsieur Roger, parlons d'autre chose... Voyons... qu'avez-vous fait depuis deux ans ?

FANFAN.

Ce que j'ai fait ?... J'ai fait de fameuses courses pour chercher partout ce que je n'ai pas rencontré.

MARIE.

Vous cherchez quelqu'un ?

FANFAN.

Oui, mamselle ; et je ne puis pas vous dire le chemin que j'ai déjà parcouru pour retrouver la fille de mon bienfaiteur... qui ne se doute guère, si elle existe, que j'ai une fortune superbe à lui offrir de la part de son père, qui n'est plus, et qui m'a chargé d'exécuter ses dernières volontés.

MARIE.

Comment, voilà le motif de vos voyages ?

FANFAN.

Oui, mademoiselle... Maintenant, me voilà à Paris pour rendre compte à M. de Bougival de ce qui m'est arrivé depuis mon départ.

MARIE.

Est-ce qu'il s'intéresserait aussi à cette jeune fille ?

FANFAN.

Je le crois bien ; c'est sa parente, sa nièce.

MARIE, surprise.

Sa nièce !... Ah ! mon Dieu !

FANFAN.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

MARIE.

Sa nièce, avez-vous dit ?... Ah ! c'est le ciel qui vous envoie.

FANFAN.

Comme vous êtes émue... Je ne vous comprends pas.

MARIE.

Écoutez-moi... votre bon cœur va être encore mis à l'épreuve.

FANFAN.

Si je puis vous servir, disposez de moi.

MARIE.

Il ne s'agit pas de moi ; mais vous pouvez... Apprenez donc... (Bruit en dehors. — A part.) Ah ! quelqu'un... C'est lui !... (Haut.) Ne sortez pas de cette maison avant de me parler.

FANFAN.

Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

MARIE.

Il ne faut pas que l'on me rencontre ici avec vous... Je vous quitte, pour bientôt vous revoir.

FANFAN, la regardant sortir.

Comment ?...

MARIE.

Vous entendez... pour bientôt vous revoir.

(Elle entre dans la chambre dont la porte est à gauche.)

SCÈNE VII.

FANFAN, DE BOUGIVAL.

FANFAN.

Si je comprends quelque chose... Enfin, elle a dit : au revoir... nous verrons.

DE BOUGIVAL, à part.

Tout est arrangé : je suis parvenu à calmer ma chère épouse... Maintenant rien ne peut plus m'atteindre.

FANFAN, s'effaçant.

Monsieur de Bougival, présent !

DE BOUGIVAL.

Comment, c'est toi ?... te voilà de retour ?... Je n'en reviens pas !

FANFAN.

Et moi j'en reviens... et de bien loin. Vous savez le motif de la course, n'est-ce pas ? elle a été bonne et peu fructueuse. Mais pourtant mon dernier voyage, si c'est le dernier, n'aura pas été tout à fait sans succès.

DE BOUGIVAL.

Que veux-tu dire ?

FANFAN.

Je veux dire que vous ne vous attendez guère à ce que je vais vous annoncer.

DE BOUGIVAL.

Parle donc...

FANFAN.

Je n'ai pas pu retrouver la fille, c'est vrai... mais je suis parvenu à retrouver la mère.

DE BOUGIVAL.

Comment, la mère ! mais elle était morte.

FANFAN.

Il paraît qu'elle en a rappelé.

DE BOUGIVAL, à part.

Décidément il n'y a pas un enragé comme ça.

FANFAN.

Pauvre Mme Marguerite ! était-elle heureuse quand je lui ai parlé du capitaine... Et puis je lui ai aussi parlé de vous. .

DE BOUGIVAL.

Tu as bien fait... Mais elle est à Lorient, il faut avant tout qu'elle y reste.

FANFAN.

A Lorient ! ah ben oui !... Je l'ai amenée avec moi ; elle est à Paris.

DE BOUGIVAL.

A Paris ! (A part.) En vérité, je deviens le martyr de ce drôle-là.

FANFAN.

Vous ne pouvez pas cacher votre trouble, votre émotion...

DE BOUGIVAL.

Oui... oui... comme tu dis... je suis très ému...

FANFAN.

Les braves gens sont comme ça... quand quelque chose leur procure de la joie... ils ne dissimulent jamais.

DE BOUGIVAL, à part.

Que le diable t'emporte!

FANFAN.

Voyez-vous, monsieur, j'ai dit à mame Marguerite : « Pour nous aider à retrouver Mlle Thérèse, venez avec moi à Paris, vous avez là un protecteur qui vous recevra à bras ouverts. » N'est-ce pas que j'ai bien fait de lui dire ça?

DE BOUGIVAL.

Certainement... certainement... (A part.) Il est capable de me l'amener ici... (Il sonne, un valet entre.) mais j'y mettrai bon ordre.

FANFAN, à part.

Il va donner des ordres pour nous faire préparer un logement ici.

DE BOUGIVAL, bas, au laquais.

Marie est-elle dans sa chambre?

LE LAQUAIS.

Oui, monsieur.

(De Bougival parle à l'oreille du laquais.)

FANFAN, à part.

C'est un Écossais... pour l'hospitalité.

DE BOUGIVAL, revenant à Fanfan, et d'un ton affable.

Tu as eu raison de compter sur moi... Voyons, que puis-je pour cette pauvre Mme Marguerite?

FANFAN.

Dame! je m'étais dit qu'elle pourrait se rendre bien utile dans une maison comme la vôtre... Il doit y avoir de la besogne ici... Quelle bonne surveillante ça ferait pour l'ordre, pour l'économie... Qu'est-ce que vous dites de ça?

DE BOUGIVAL, après un mouvement qu'il réprime.

J'y pensais à l'instant même.

FANFAN.

Vrai! Alors c'est arrangé.

DE BOUGIVAL.

Mon Dieu!... j'en serais enchanté, mais...

FANFAN.

Eh bien?

DE BOUGIVAL.

Si tu savais, mon garçon... comme le caractère de ma pauvre femme est devenu difficile... Elle est fantasque, acariâtre, méchante même... et je ne dois pas exposer Mme Marguerite...

FANFAN.

Diable... c'est dommage... Mais alors, comment faire?

DE BOUGIVAL.

Sois tranquille, cela me regarde... Je chercherai, je m'informerai... et je trouverai à la caser convenablement.

FANFAN.

Que vous êtes donc bon!

DE BOUGIVAL.

Je lui dois bien ça. En l'absence de la petite, je deviens l'héritier de mon pauvre frère.

FANFAN.

Il croyait mame Marguerite défunte, il n'a pas pu penser à elle.

DE BOUGIVAL.

Le testament que j'ai reçu est daté de Baltimore, 10 mars 1817, six heures du soir, et l'article qui me concerne dit positivement : « Si dans » deux ans, à dater de ce jour, ma pauvre fille » Thérèse Delaroche n'est pas retrouvée, ma suc- » cession tout entière reviendra à mon frère Go- » defroy de Bougival. » Nous sommes au 10 mars 1819.

FANFAN.

Oui, les deux ans sont écoulés.

DE BOUGIVAL.

Aujourd'hui à six heures.

FANFAN.

A six heures! Ah! monsieur de Bougival, vous n'abandonnerez pas mame Marguerite... n'est-ce pas?

DE BOUGIVAL.

Oh! mon ami, je tiendrai ma promesse... Voyons, où logez-vous?

FANFAN.

Nous sommes descendus rue de la Huchette... un petit garni bien gentil... dans la maison du pâtissier.

DE BOUGIVAL.

Je vois cela d'ici... Retourne vite auprès de Mme Marguerite, et dis-lui que demain, de bonne heure, j'irai lui rendre ma petite visite.

FANFAN.

Comment! vrai... Ah! je vous préviens que l'escalier n'est pas éclairé... et que la rampe, c'est une corde à puits.

DE BOUGIVAL.

Cela ne m'effraie pas... j'y suis fait... Quand je vais consoler mes pauvres, j'en vois bien d'autres... Je te quitte pour m'occuper de vous deux... Adieu, mon pauvre garçon, adieu... J'aurais mieux aimé vous avoir à côté de moi... mais que veux-tu? l'homme propose et...

FANFAN.

Et votre femme dispose.

DE BOUGIVAL.

A demain... à demain.

FANFAN.

A demain.

DE BOUGIVAL, à part, en sortant.

Demain, avant la fin jour, ils ne seront plus à Paris. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

FANFAN, seul.

C'est dommage que Mme de Bougival soit si difficile... je me voyais déjà installé ici avec Mme Marguerite. Une bonne maison où l'on doit manger plus de beefsteacks que de pommes de

terre .. Après tant de privations, la pauvre femme aurait été bien heureuse... Et puis, chaque matin, je me serais concerté avec le patron, il m'aurait indiqué les bons endroits pour prendre de nouveaux renseignemens; moi, j'aurais fait les courses, et nous serions peut-être parvenus à retrouver mamselle Thérèse... Après tout, s'il nous place tout près d'ici, ça reviendra au même.

(Il réfléchit.)

SCÈNE IX.

FANFAN, BRÉVANNE, UN DOMESTIQUE.

BRÉVANNE, entrant par le fond, sans voir Fanfan.

Annoncez-moi chez madame de Bougival.

LE DOMESTIQUE.

Tout de suite, monsieur le docteur.

(Il entre à gauche.)

FANFAN.

Allons prévenir madame Marguerite. (Il va pour sortir, mais, en saluant Brévanne, il s'arrête tout court.) Je ne me trompe pas... ce monsieur en noir... oui... je suis en pays de connaissance... Voyons donc un peu...

« Francs buveurs que Bacchus attire. »

(Parlant.) Il ne me reconnaît pas encore.

(Chantant plus fort.)

« Tonton, tonton, tontaine, tonton! »

BRÉVANNE.

Hein! qu'est-ce que j'entends?

FANFAN.

Fanfan!...

BRÉVANNE, le reconnaissant.

Fanfan le Bâtonniste!

FANFAN.

La santé est toujours bonne, monsieur Brévanne? la mienne aussi est superbe, comme vous voyez.

BRÉVANNE.

Mais voilà dix siècles que je t'ai perdu de vue.

FANFAN.

C'est vrai... Ah ça! mais vous n'êtes donc plus Momusien?

BRÉVANNE.

Non... je suis médecin.

FANFAN.

Je comprends... c'est fini de rire!

BRÉVANNE.

Vois-tu, mon garçon, en France, la chanson mène à tout... Cinq de nos joyeux ménestrels sont maintenant procureurs du roi; il y en a quatre à la chambre, un au ministère et dix à l'Académie.

FANFAN.

Comme ça, vous ne chantez plus, vous êtes devenu un homme ennuyeux... je veux dire sérieux?

BRÉVANNE.

La raison devait tôt ou tard remplacer la folie.

FANFAN.

Pourtant, je gagerais bien que vous vous rappelez le jour où je vous ai vu pour la première fois, vous aviez l'air d'un fameux séducteur! C'est qu'il n'y a pas à dire... vous vouliez enlever un cœur d'autorité.

BRÉVANNE.

Tu veux parler de la charmante Marie, que tu as eu le bonheur de sauver, et que M. de Bougival a recueillie chez lui.

FANFAN.

Juste... le jour où vous étiez un peu...

(Il fait le geste d'aller de côté.)

BRÉVANNE.

Silence, malheureux!... songe que je suis maintenant fondateur d'une société de tempérance.

FANFAN.

Excusez!... comme on change de couleur, et comme à Paris le blanc devient noir à vue d'œil!

BRÉVANNE.

Ah ça! mais toi, qu'est-ce qui t'amène ici?

FANFAN.

Oh! c'est tout une histoire... Le plus intéressant regarde Mme Marguerite, une digne femme que j'ai rencontrée en route et que j'ai amenée à Paris. Elle vient réclamer, et elle y a bien quelques droits, une petite place dans la maison de M. et Mme de Bougival.

BRÉVANNE.

Eh bien?

FANFAN.

Lui... a le cœur sur la main, c'est convenu... mais il paraît que madame son épouse ne navigue pas dans les mêmes eaux.

BRÉVANNE.

Comment cela?

FANFAN.

On dit qu'elle a oublié d'être bonne, voilà.

BRÉVANNE.

On se trompe, je te jure qu'on se trompe... Elle est, au contraire, d'une douceur d'ange... Et s'il s'agit d'une bonne action... je réponds d'elle.

FANFAN.

Vrai?

BRÉVANNE.

Pour te le prouver, je me charge de présenter et d'appuyer ta supplique.

FANFAN.

Avouez que j'ai du bonheur de vous avoir rencontré.

BRÉVANNE.

Pourvu, toutefois, que cela ne contrarie pas le maître de la maison.

FANFAN.

Lui!... plus souvent... il ne demande pas mieux.

BRÉVANNE.

Alors je me charge du reste.

FANFAN.

Eh bien! vous êtes un brave Parisien, un Français comme je les comprends.

BRÉVANNE.

Cours chercher ta protégée.

FANFAN.

Ah! ça ne sera pas long, docteur; je vous proclame le premier médecin de Paris.

BRÉVANNE.

J'accepte le brevet.

FANFAN.

Seulement, malgré tout votre talent, il y a une manie dont je vous défie de me guérir.

BRÉVANNE.

Quoi donc?

FANFAN.

C'est ma reconnaissance à la vie, à la mort... pour les bons enfans comme vous. Docteur, voulez-vous me gratifier d'une poignée de main.

BRÉVANNE.

Bien volontiers. (Ils se serrent la main.)

FANFAN, très content.

Je vais chercher la bonne femme.

(Il sort en courant.)

SCÈNE X.

BRÉVANNE, puis MARIE.

BRÉVANNE.

Heureuse et bonne nature... Oh! oui, je connais le cœur de Mme de Bougival, et je suis sûr du succès.

MARIE, entrant.

« Ne quittez pas votre chambre avant une heure. » Pourquoi cette défense que vient de me faire M. de Bougival?

BRÉVANNE, se retournant,

Ah! mademoiselle Marie! (Il la salue.)

MARIE, l'apercevant.

Bonjour, monsieur Brévanne.

(Elle lui fait une révérence.)

BRÉVANNE.

Pardon, si j'interromps le cours de vos pensées...

MARIE.

Je cherchais quelqu'un que j'avais laissé ici...

BRÉVANNE.

Fanfan le Bâtonniste, je parie?

MARIE.

Justement.

BRÉVANNE.

Un digne et brave garçon! Il était là il n'y a qu'un instant... Il va revenir... Sa vue a réveillé de singuliers souvenirs.

MARIE, souriant.

Je devine.

BRÉVANNE.

Je me rappelle, avec quelque confusion, qu'autrefois il a réprimé les frivoles prétentions d'un jeune fou qui cherchait à vous plaire; mais ce jeune fou est aujourd'hui un homme sérieux... et pour vous faire oublier sa conduite assez légère du temps passé, l'homme sérieux vous offre l'amitié la plus sincère et le dévoûment le plus profond.

MARIE.

Merci, monsieur Brévanne... la pauvre Marie sait maintenant vous apprécier... elle accepte de tout son cœur l'amitié que vous voulez bien lui accorder... Que ne vous devrait-elle pas si votre science pouvait rendre la santé à son excellente protectrice...

BRÉVANNE.

Vous me rappelez à mon devoir... je vous quitte... j'entre chez elle.

FANFAN, arrivant.

Ah! monsieur le docteur... la bonne femme est en bas... Je n'ai pas eu loin à aller... Elle était à la porte de l'hôtel... Je l'ai fait attendre chez le concierge.

BRÉVANNE.

Bien! je vais l'envoyer chercher par la femme de chambre; et, pour épargner sa timidité (le malheur est toujours honteux), je la ferai monter par le petit escalier... Attendez-moi ici.

FANFAN.

Que vous êtes bon... Merci, docteur.

BRÉVANNE, saluant Marie.

Au revoir, mademoiselle Marie.

(Il entre chez Mme de Bougival.)

MARIE.

Adieu, monsieur, adieu... (A part.) Enfin, me voilà seule avec lui.

SCÈNE XI.

MARIE, FANFAN.

FANFAN.

Pardon, mademoiselle Marie, c'est une petite affaire entre le docteur et moi.

MARIE.

Je ne suis pas curieuse, monsieur Roger, vos secrets sont à vous.

FANFAN.

Oh! des secrets!... C'est pas pour vous que j'en ai... Après ça, j'aime mieux ne pas vous dire... parce que j'aurais l'air de faire valoir une chose toute simple... Est-ce drôle... quand je vous parle... je suis tout singulier... je ne peux pas vous rendre la révolution qui se fait en moi, quand je suis auprès de vous; je voudrais faire tomber la défroque du bâtonniste, pour faire place à quelque chose de plus gentil .. quelque chose de poli, d'aimable... pour vous plaire... enfin, je cherche des petites manières élégantes... Impossible!... Mais, bah! j'ai tort de me chagriner de ça, n'est-ce pas?... car vous êtes bonne et indulgente... et je ferais mieux auprès de vous de me laisser aller à être tout gai, tout heureux. Je n'y comprends rien... j'ai envie de rire et de pleurer tout à la fois. C'est le bonheur qui produit ça, n'est-ce pas, mademoiselle?... Je dis le bonheur, parce que je n'ose pas lui donner un autre nom.

MARIE.

Je croyais, monsieur Roger, que vous n'auriez un bonheur parfait qu'après avoir retrouvé la fille de votre bienfaiteur.

FANFAN.

Oh! pour ça, c'est vrai... Mais quelque chose me dit que ça arrivera... surtout maintenant que nous sommes trois pour la chercher... moi, une personne que j'ai amenée et ce bon M. de Bougival.

MARIE.

Vous avez donc en lui une confiance aveugle?

FANFAN, avec un peu d'embarras.

Je crois bien que j'ai confiance; et puis, faut-il vous l'avouer?... Oh! tant pis, je l'avoue... Eh bien! quand elle sera ici, qu'elle sera riche, bien riche... elle ne pourra pas, en conscience, me laisser tout à fait pauvre... Et alors... alors, je pourrai à mon tour penser à ma félicité particulière... je pourrai oser ce que je n'ose pas aujourd'hui... Mais, pardon, vous aviez quelque chose à me dire?...

MARIE, après un mouvement.

Oui, monsieur Roger; écoutez-moi, car les momens sont comptés, et, dans une heure, il ne serait plus temps.

(Elle lui fait un geste impératif et l'amène sur le devant de la scène.)

FANFAN, un peu étonné.

J'obéis au commandement... j'écoute.

MARIE.

Celle que vous cherchez avec tant de dévoûment, celle pour qui vous n'avez pas craint de cacher le noble cœur du marin sous la livrée...

FANFAN, l'interrompant.

Dites le mot... du saltimbanque.

MARIE, hésitant.

Eh bien! cette jeune fille...

FANFAN, effrayé.

Vous hésitez... vous semblez craindre de me dire la vérité... Ah! mon Dieu! elle est morte peut-être?

MARIE.

Elle existe.

FANFAN.

Elle existe! vous le savez... c'est vous qui me le dites... Ah! mamselle Marie, si j'ai eu le bonheur de vous rendre service... rien que pour cette parole... nous sommes quittes... ou plutôt je vous dois tout, la joie, le bonheur de toute ma vie... et c'est à moi de tomber à deux genoux.

MARIE, le relevant.

Oui, elle existe... mais, aujourd'hui même, elle peut être dépouillée de toute sa fortune.

FANFAN, avec force.

Oh! pas tant que je vivrai, au moins... pas tant que ma main sera au bout de mon bras et mon bâton au bout de ma main. Mais comment se fait-il?... comment avez-vous pu savoir?...

MARIE.

Hier, j'étais, comme d'habitude, auprès de madame, dans un de ces momens de fièvre que lui cause sa maladie; ses yeux remplis de larmes se fixèrent sur les miens... on aurait dit qu'elle avait un secret à me confier... quand tout à coup elle se couvrit le visage de ses deux mains, après m'avoir fait signe de m'éloigner.

FANFAN.

Continuez.

MARIE.

Je me retirai dans son boudoir, prête à accourir si elle me rappelait... J'étais là depuis quelques instans, quand une autre voix se fit entendre... c'était celle de son mari... « Calmez-vous, » madame, disait-il... encore un jour de patience, » et notre fortune est presque doublée. » J'écoutai... c'était bien mal sans doute, mais vous me pardonnerez, quand vous saurez tout.

FANFAN.

Après, après?

MARIE.

« Non, répondit la pauvre femme en sanglo- » tant, non... Dieu me défend d'être complice de » cette infamie. »

FANFAN.

Une infamie!

MARIE.

Et elle continua. « Pendant que ce généreux » enfant du peuple (elle parlait de vous) est à la » recherche de votre parente, vous l'avez trouvée...»

FANFAN.

Lui!

MARIE.

« Et vous la séquestrez, et vous cachez son » existence, pour ajouter à vos richesses l'héri- » tage de l'orpheline. »

FANFAN.

Je ne sais si je vois, si j'entends... Achevez, achevez.

MARIE.

Je me soutenais à peine... sans le vouloir, je heurtai un meuble... A ce bruit, j'entendis M. de Bougival s'écrier : « Quelqu'un nous écoutait! » Puis il se précipita vers le boudoir; mais, plus prompte que lui, j'avais disparu, et je passai la nuit à pleurer. C'est peut-être mal à moi de vous dire cela, car je dois tout aux bienfaits de cette famille, et j'y réponds par l'ingratitude, en divulguant son secret.

FANFAN, un moment pensif.

Oh! non, non, vous faites bien, au contraire... Mais, mamselle Marie, êtes-vous bien sûre d'avoir entendu tout cela?

MARIE.

Si je n'ai pas dit la vérité, que jamais ma mère ne me pardonne.

FANFAN.

Elle existe! elle existe!... mais où est-elle?

MARIE.

Je l'ignore, son nom n'a pas été prononcé.

FANFAN.

Il faut que je connaisse le lieu de sa retraite, je veux qu'il me le dise lui-même.

MARIE.

Qu'allez-vous faire?

FANFAN.

Je n'en sais rien... (A lui-même.) Et moi qui le vénérais, qui le bénissais... Ah ça! il y a donc des corsaires à Paris? Heureusement j'en ai vu dans ma vie, je connais leur tactique... Allons, Roger, va trouver ton pirate, lance ton grapin et ferme à l'abordage... Ah! monsieur de Bougival...

MARIE.

Qu'allez-vous lui faire?

FANFAN.

Je n'en sais rien; mais ça viendra, soyez tranquille... C'est-à-dire si, je le sais. (A lui-même.) Je vas lui dire... je vas lui dire : depuis un an que je cherche partout la fille de mon capitaine, que je marche souvent la nuit et le jour comme le Juif Errant, vous savez le lieu qu'elle habite et vous me le laissez ignorer, c'est indigne!... Je vas lui dire : vous voulez vous emparer de l'héritage que lui a laissé son pauvre père, ça ne réussira pas... Je vas lui dire : je m'en vas crier par dessus les toits que la fille du brave capitaine Delaroche existe, et que Thérèse Delaroche doit seule hériter de son père.

MARIE.

Thérèse Delaroche! qu'entends-je?

FANFAN, en marchant vivement.

Je vas lui dire .. qu'il faut qu'il me dévoile où elle est... où il la cache...

MARIE.

C'est Thérèse Delaroche que vous cherchiez?

FANFAN, sans l'écouter.

Je vas lui dire... que je veux la voir riche, heureuse; que je veux la réunir à sa mère, à sa bonne mère, que je viens de ramener à Paris.

MARIE.

Sa mère! ah! mon Dieu!

FANFAN.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle Marie?

MARIE, très émue.

Je n'ai plus de force... je me sens mourir de joie et de bonheur.

FANFAN.

Et vous pleurez, je n'y comprends plus rien.

MARIE.

Ma mère est ici!

FANFAN, avec une grande surprise.

Sa mère!... Comment, mamselle Marie!

MARIE.

Je ne suis plus Marie... je suis... je suis Thérèse Delaroche... (Tombant à genoux.) Merci, mon Dieu, qui me rendez ma mère!

FANFAN.

Thérèse Delaroche! est-il bien possible! mamselle Thérèse... ici... auprès de moi, et mon capitaine qui n'est pas là pour l'embrasser... C'était elle! et je l'ignorais... La voilà... je l'ai retrouvée... Ah! ma tête, ma pauvre tête, je crois que j'en deviendrai fou. Mamselle Marie... (Il l'aide à se relever, se reprenant.) non, mamselle Thérèse... ah! laissez-moi vous contempler... Oui, c'est bien là le regard de mon capitaine!

THÉRÈSE.

Ma mère!... ma mère!... (Elle se jette dans ses bras.) Je veux la revoir!... je veux la revoir!... Où est-elle?...

FANFAN.

Ici, là, vous la reverrez... Mais pas d'éclat, ça gâterait tout, laissez-moi faire... Oh! les mains me démangent. Je vas aller trouver M. de Bougival, pour lui faire sentir de quel bois je me chauffe.

SCENE XII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, entrant du fond.

LE DOMESTIQE.

Mademoiselle Marie, voilà le notaire de monsieur et tous les invités, qui viennent lui souhaiter sa fête.

FANFAN.

C'est sa fête! Ah! quel bouquet je vas lui donner!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. PRÉCIEUX, LE NOTAIRE, TOUS LES INVITÉS, ensuite DE BOUGIVAL.

CHOEUR.

AIR de Doche.

Ici, tout invite
A se réunir;
L'homme de mérite
Nous voit accourir.
Pour le pauvre il quête;
Il est son soutien;
Célébrons la fête
D'un homme de bien.

MARIE.

Mais ma mère, monsieur, où est-elle?

FANFAN.

Bien près d'ici.

MARIE.

Oh! conduisez-moi près d'elle ; je veux la revoir.

FANFAN.

Une minute encore, mamselle Marie, rien qu'une minute; nous avons une grande affaire à terminer avant tout, et il s'agit du bonheur de votre mère.

DE BOUGIVAL, entrant et à part.

Que vois-je! Marie avec ce drôle...

LE NOTAIRE.

Vous voyez, mon cher monsieur de Bougival, que je suis exact... J'ai là dans ce portefeuille toutes les valeurs qui vous appartiennent.

FANFAN, au notaire.

Un moment, je vous prie, monsieur le notaire.

MARIE, bas, à Fanfan.

Songez que c'est le frère de mon père!

FANFAN.

Je m'en souviens... (Haut.) Écoutez-moi... vous tous que le maître de cette maison a réunis pour sa fête! Vous connaissez déjà la bonté de son âme, ses vertus privées... mais aujourd'hui ce n'est plus de l'estime, c'est de l'admiration que vous aurez pour lui.

DE BOUGIVAL, à part.

Je n'y comprends rien.

FANFAN.

Un riche héritage pouvait doubler sa fortune... il ne s'agissait que d'attendre, car la véritable héritière ne se présentait pas... Eh bien! ce digne homme n'a pas eu de relâche qu'il n'ait retrouvé sa nièce... et il l'a retrouvée... et il vous la présente... (Il indique Marie.) en vous disant par ma voix, car l'émotion l'empêche de parler, de lui remettre ces richesses qui ne sont rien pour lui... C'est une belle action qu'il a voulu ajouter à sa vie, c'est un hommage rendu à la mémoire de mon brave capitaine!... Vive monsieur de Bougival!

TOUS.

Vive monsieur de Bougival!

DE BOUGIVAL.

Messieurs!... mes amis!... (A Fanfan.) Qu'est-ce que cela veut dire?

FANFAN.

Cela veut dire que je vous ai deviné... que c'est une surprise que vous ménagiez à tous vos amis... que vous êtes le plus honnête homme que je connaisse... que voilà six heures...(Six heures sonnent.) et que votre nièce est retrouvée.

DE BOUGIVAL, à part.

Il n'en existait qu'un de cette espèce-là, et je l'ai rencontré! c'est jouer de malheur.

M. PRÉCIEUX, à de Bougival.

Ah! mon cher ami, je suis touché jusqu'aux larmes... Je suis sûr que cette action admirable ne vous a rien coûté.

FANFAN, à part.

Ça ne lui a coûté que quatre cent mille francs.

(Ici l'orchestre exécute une musique expressive.)

DE BOUGIVAL, à part, en montrant Précieux.

Je me rattraperai sur lui.

(Tout le monde reste sur le dernier plan.)

FANFAN, à Thérèse.

Maintenant, mademoiselle, allez embrasser votre mère.

THÉRÈSE.

Ma mère... Et vous, monsieur Roger, n'avez-vous rien à demander à Thérèse?... rien à dire à Marie?

FANFAN.

Thérèse est riche... et Marie n'existe plus.

THÉRÈSE.

Vous vous trompez... Elle existe pour se souvenir qu'elle vous doit tout.

FANFAN.

O mon Dieu!

THÉRÈSE.

Monsieur Roger... voulez-vous que Thérèse acquitte toutes les dettes de Marie?

(Mouvement vif de l'orchestre. — Le rideau baisse.)

FIN.

Nota. — S'adresser pour la musique, à M. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

Messieurs les Directeurs des théâtres de province, sont prévenus que le rôle de *Fanfan*, confié, à Paris, au talent flexible et varié de M. Félix, appartient plus spécialement à l'emploi des premiers comiques.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

L'ALMANACH DES 25,000 ADRESSES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. FERD. DE VILLENEUVE ET ÉDOUARD LAFARGUE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 31 Août 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALEXANDRE LEGRAND	M. GRASSOT.
MICHEL LEFEBVRE, marchand retiré	M. SAINVILLE.
CHRISTOPHE LEFEBVRE, rentier	M. KALKAIRE.
ERNEST, jeune peintre	M. BERGER.
HECTOR DIDIER, sculpteur en statuettes	M. LACOURIÈRET.
COQUEREL, BENARD, leurs amis	M. LEMEUNIER. M. FERDINAND.
PINCHENET, portier	M. LHERITIER.
AGATHE, sœur de Christophe	Mme. MOUTIN.
MADAME LEFEBVRE, femme de Michel	Mme. GRASSOT.
HENRIETTE, fille de Michel	Mlle. AZIMON.
JEANNETTE, domestique de Michel	Mlle. DURAND.
ETIENNE, garçon restaurateur	M. DUBLEIX.

La scène se passe . au premier acte, chez Philippe, restaurateur, rue Montorgeuil;
Au deuxième acte, dans la cour de la maison de Christophe Lefebvre ;
Au troisième acte, chez Michel Lefebvre.

PREMIER ACTE.

Un petit salon de restaurateur. — Portes au fond, portes latérales. — Tables et chaises à droite et à gauche.— Une cheminée, premier plan à droite.

SCENE PREMIERE.

DIDIER, ERNEST, COQUEREL, BÉNARD, ÉTIENNE.

Ce dernier est en scène au lever du rideau et prépare le couvert. Les autres personnages entrent par le fond. (1)

CHŒUR.

Air : *Eté du quadrille de la Péri. (Musard.)*

Au pomard, au médoc, au champagne
Que chacun fasse ici bon accueil;
Aujourd'hui, le pays de Cocagne,
Se retrouve au quartier Montorgeuil.

DIDIER.

A présent les cabarets
Pour la foule ont des attraits,
On y trouve toujours prêts
Coquillage, et poisson frais...
Là, plus d'un couple discret
Que le grand monde effraierait
Vient arroser, en secret,
Le plaisir de vin clairet.

CHŒUR.

Au pomard, au médoc, etc.

DIDIER.

Garçon !

ÉTIENNE.

Voilà, voilà !

DIDIER.

Un cabinet, où l'on puisse rire, manger des huîtres et dire des bêtises à discrétion.

(1) C. Er. D. B. *Etienne 2e plan.*

ETIENNE.

Un cabinet... impossible, Messieurs, ils sont tous retenus.

DIDIER.

Déjà! c'est prodigieux! entre cinq et six heures, tous les cabinets particuliers de la rue Montorgueil sont comme les omnibus du boulevart... complets!

COQUEREL.

Qu'importe, si les huîtres sont bonnes... elles se laisseront manger aussi bien ici qu'ailleurs.

DIDIER.

Garçon!.. cette table servie dans vingt minutes; et, comme c'est moi qui régale, j'entends que le festin soit superhilicocantiel!

ERNEST.

Ah! ça, mon cher Didier, il t'est donc tombé du ciel un héritage?.. ordinairement, tu payes ta part, mais, c'est en charges... il est vrai qu'en ta qualité de sculpteur en statuettes, la charge c'est ton état... non content de faire poser tes modèles, tu as pris l'habitude de faire poser toutes les têtes, avec ou sans cheveux, qui te tombent sous la main.

DIDIER.

C'est dans l'intérêt de l'art, Messieurs, c'est pour conserver les anciennes traditions parisiennes, qui se perdent tous les jours... tandis que vous pleurez la vieille gaîté française, méchamment mise à mort par la spéculation et la finance, moi, mes amis, je cherche à la ressusciter.

ERNEST.

Tu ferais mieux d'acquitter tes lettres de change qui courent le monde.

DIDIER.

Cette funeste idée m'est venue un instant, mais, j'ai réfléchi... ce sont des autographes précieux dont je ne veux pas priver les amateurs qui les conservent.

ERNEST.

Et puis, la liste de tes créanciers est si longue qu'elle tiendrait à peine dans le format du *Times*!

DIDIER.

C'est vrai... (*jetant un coup-d'œil sur l'almanach des* 25,000 *adresses qui est sur la cheminée à droite*) tiens, je gage que tu n'ouvres pas une page de cet almanach des 25,000 adresses, sans y trouver le nom d'un de mes anglais. (*Il va prendre l'almanach.*)

Air : *vaudeville du Piège.*

Ouvrage antique, in-quarto vertueux,
Honneur vivant de la littérature,
Tu n'as jamais, pour tes lecteurs nombreux,
Distiller le fiel ou l'injure!
Livre instructif, guide-âne des huissiers,
(*L'ouvrant.*)
Dans tes feuillets je découvre sans peine,
L'adresse de mes créanciers...
Mais c'est en vain qu'ils y cherchent la mienne.

ÉTIENNE.

Quatre couverts, n'est-ce pas, messieurs?

ERNEST.

Trois seulement, car, aujourd'hui, je ne serai pas des vôtres.

DIDIER.

Comment, tu nous quittes?

ERNEST.

Oui, mon ami, je ne vous ai accompagnés jusqu'ici que pour vous souhaiter bon appétit.

DIDIER.

Messieurs, Ernest se range, il est amoureux!

COQUEREL et BÉNARD.

Il est amoureux!

ERNEST.

Eh bien! oui... avec vous, mes camarades d'atelier, je veux bien en convenir... je me range, je renonce à Satan, je renonce provisoirement à votre intimité, qui m'a déjà été si funeste!

DIDIER.

Eh bien! c'est flatteur!

ERNEST.

Fais donc l'étonné!... ne m'as-tu pas fait une ennemie mortelle de madame Chapotot, ma vénérable portière?

DIDIER.

Cette femme aimait les chats blancs... j'ai fait du sien un chat noir indélébile... bah! j'étais gris ce jour-là!

ERNEST.

Mais, comme en fait de mariage, l'influence du portier pèse de tout son poids dans notre civilisation moderne, j'ai jugé plus prudent de déménager, et de transporter mes lares ailleurs... j'entre aujourd'hui dans mon nouveau domicile.

DIDIER.

Vrai? je retiens ton nouveau portier.

ERNEST.

Oh! avec celui-là, je n'ai rien à craindre... il te connaît, il a été exposé plus d'une fois à ce que tu appelles tes carambolages, et il y est fait... c'est le père Pinchenet.

COQUEREL.

Notre ancien portier de l'atelier!

ERNEST.

Lui-même.

DIDIER.

Qui a posé pour ma statue de Bélisaire?..

BÉNARD.

Oui... et à qui tu faisais fermer les yeux, pour mieux embrasser sa fille.

DIDIER.

Naïs... c'est vrai... excellent homme!.. plus excellente fille!.. Tu as raison, tu peux compter sur lui; mais à propos, où en sont tes amours?

ERNEST.

La jeune personne me voit d'assez bon œil;

mais, par malheur, la mère à d'autres projets de mariage avec le neveu d'un fabricant du Puy-de-Dôme, répondant au nom de Legrand.

DIDIER.

Un Auvergnat? fi donc!

ERNEST.

Et comme le père aurait pu s'opposer à ce mariage, sa douce moitié l'a envoyé promener... à Montluçon, sa ville natale... Voilà l'état de mes affaires... et je sens là que, si ce mariage se fait, j'en mourrai de désespoir!

DIDIER.

C'est comme moi... j'ai dû mourir trois fois de désespoir... mais je me porte bien... Messieurs, je fais une proposition...

TOUS.

Laquelle?

DIDIER.

Pour distraire Ernest de ses chagrins amoureux, je demande que nous allions pendre la crémaillère, demain, dans son nouveau logement.

COQUEREL ET BÉNARD.

Bravo!

ERNEST.

Je refuse.

DIDIER.

Tu acceptes!.. le père Pinchenet est un bon enfant, et puis son chat est noir, je ne pourrai pas le teindre en blanc... cela doit te tranquilliser.

ERNEST.

Mais...

DIDIER.

Nous ne te laissons partir d'ici qu'à cette condition.

ERNEST.

Allons... soit.

DIDIER.

Ta nouvelle adresse?

ERNEST, *lui donnant une carte.*

La voici.

DIDIER, *la mettant dans sa poche.*

Maintenant, messieurs, en attendant le dîner, je vous offre l'absinthe dans le salon voisin.

TOUS, *excepté Ernest.*

Accepté!

ENSEMBLE.

Air:

Allons, mes amis, qu'on se sépare,
Sachons bien mettre à profit le temps;
Le billard, l'absinthe et le cigare
Nous feront abréger les instants.

(*Didier, Coquerel et Bénard sortent à droite, Ernest par le fond.*)

SCENE II.

ÉTIENNE, MICHEL, LEFEBVRE.

ÉTIENNE, *les regardant sortir.*

Voilà de bons enfants!.. ils n'engendrent pas la mélancolie! (*à Michel qui entre par le fond, un parapluie sous le bras et un sac de nuit à la main.*) Par ici, Monsieur, par ici! (1).

MICHEL, *indiquant une table à gauche.*

Non, j'adopte cette place... et je m'y installe... deux couverts, garçon?

ÉTIENNE.

Monsieur veut-il que je le débarrasse?

MICHEL, *lui tendant le parapluie sans le regarder.*

Volontiers... nous serons ici comme de vrais sybarites.

ÉTIENNE, *déposant le parapluie à gauche.*

Monsieur attend M. Sybarite?.. il n'est pas encore venu.

MICHEL, *plaçant son sac de nuit près du parapluie.*

Je n'ai pas encore vu la figure de ce garçon, mais je le suppose doué de la plus complète inintelligence... garçon!

ÉTIENNE, *en face de lui.*

Monsieur...

MICHEL.

Eh! mais, je ne me trompe pas!.. c'est Étienne!.. mon ancien domestique!

ÉTIENNE.

Monsieur Michel Lefebvre!.. mon ancien bourgeois!

MICHEL.

Veux-tu bien te taire!.. le plus profond mystère!.. je ne m'appelle plus Lefebvre!

ÉTIENNE.

Tiens! tiens! tiens!.. vous avez changé de nom?

MICHEL.

Chût! je m'intitule, pour le moment, Léonce de Latour.

ÉTIENNE.

Tiens! tiens! tiens!

MICHEL.

Oui... j'ai toujours eu un faible pour ce nom de Léonce, et j'ai voulu me donner le plaisir de le porter une fois en ma vie.

ÉTIENNE.

Dam! au fait, c'est un caprice qui ne fait tort à personne... seulement, à votre place, puisque vous aviez le choix, j'aurais pris un autre nom que celui de Latour... à cause de votre rotondité, et de Latour prends garde, ou bien encore de Latour d'Auvergne... ça peut prêter à une foule de plaisanteries.

MICHEL.

Tu m'y fais songer... mais il n'est plus temps... J'ai décliné mes nouveaux noms et qualités à un compagnon de voyage que j'attends ici.

ÉTIENNE.

M. Sybarite... dont vous parliez tout-à-l'heure?

(1) M. E.

MICHEL.

Tu es toujours fort bête, mon garçon... la cuisine des restaurateurs ne t'a pas changé... c'est une justice à te rendre... et, si ta santé prouve en faveur de la nourriture matérielle qu'on trouve dans cet établissement, ta simplicité ne donne pas une haute idée de la nourriture intellectuelle qu'on y prend... on peut y cultiver les cervelles de veau avec succès, je ne dis pas, mais, à coup sûr, on n'y cultive pas les neuf muses.

ÉTIENNE.

Les muses?.. connais pas... ça n'est pas sur la carte.

MICHEL.

Je m'en doutais... non, l'individu que j'attends... est un homme d'un âge douteux... dont l'esprit enjoué a provoqué toutes mes sympathies... Sa personne n'offre, du reste, rien de remarquable, si ce n'est un nez pointu, des coudes comme le nez, et un chapeau comme le nez et les coudes... De plus, en causant, il ne procède que par pointes.

ETIENNE.

Un vrai clou, quoi!.. Ah! que je plains ce monsieur!.. J'en ai eu un. . ici... qui m'a fait horriblement souffrir!

MICHEL.

Un quoi?

ETIENNE.

Un clou.

MICHEL.

Plus je t'écoute, et plus je suis tenté de ne pas changer d'opinion sur ton compte.

ETIENNE.

Et où avez-vous fait la connaissance de cet esprit enjoué?

MICHEL.

Dans la diligence Lafitte et Caillard, en revenant de Montluçon... Nous nous sommes donné rendez-vous ici, au débotté, chez Philippe, le fameux restaurateur de la rue Montorgueil...

ETIENNE.

Bien, bien... alors, vous venez de faire un voyage?

MICHEL.

Probablement, puisque je descends de diligence... et comme ma femme ne sait pas que je suis de retour à Paris, au lieu de rentrer immédiatement sous le toit conjugal, je compte profiter de ce temps fortuné, pour...

ETIENNE.

Suffit... je comprends... Ah! monsieur Lefebvre!.. vous êtes donc toujours le même?.. Pauvre bourgeoise! lui en avez-vous fait voir de toutes les couleurs!

MICHEL, *avec fatuité.*

L'arc-en-ciel n'en offrirait qu'une pâle image!.. Mais, appelle-moi Léonce.

ETIENNE.

Oui, monsieur Lefebvre... Faut-il commander votre dîner? (*Il remonte*).

MICHEL.

Pas encore... je veux attendre mon nouvel ami... (*Tirant sa montre*). Six heures moins un quart!.. Il tarde bien à venir!

ETIENNE, *revenant.*

Et votre fille?.. (1) Elle doit être fièrement grande et gentille, maintenant.

MICHEL.

Belle comme les amours!.. C'est tout mon portrait.

ETIENNE.

Et songeons-nous à la marier?

MICHEL.

Peu... fort peu... excessivement peu... Je ne suis pas avide d'être grand-père... Mon Henriette peut attendre... Ma femme ne partage pas là-dessus toutes mes idées... mais, comme je suis le maître absolu chez moi...

ETIENNE.

Vrai... Tiens!.. tiens!.. tiens!.. ce n'est donc plus comme de mon temps?

MICHEL.

Oh! je suis devenu féroce d'omnipotence, maintenant... Tiens, je vais te donner une preuve de ma volonté de roi; ce voyage que je viens de faire à Montluçon, ma ville natale. Eh bien! il y a cinq ans que ma femme s'y oppose, mais j'y ai mis un tel acharnement, je lui ai tellement dit ceci, je lui ai tellement dit cela, je lui ai... qu'un beau jour elle est venue me dire: Michel, tu peux partir... et je suis parti... c'était pour aller voir un de mes parents, malade. Quand je suis arrivé à Montluçon, il était mort depuis quatre ans et neuf mois... mais c'est égal, j'ai fait triompher ce principe: « L'autorité appartient au mari. » Et puis, au lieu de m'amuser à pleurer sur la tombe du défunt, je suis revenu immédiatement à Paris, où, pendant que ma femme me croit bien loin... tradéridéra... *dansant*, j'éprouve le besoin de polker!...

ÉTIENNE.

Ah! Monsieur... un homme marié!... un père d'un enfant!

MICHEL.

J'éprouve le besoin d'aimer une autre femme que ma femme!

ÉTIENNE.

Ah! Monsieur! un homme qui a des cheveux gris!

MICHEL.

Tu m'y fais penser... je ne veux plus en avoir... et puisque te voilà, tu vas me dire où demeure mon ancienne épileuse, dont j'ai oublié l'adresse.

ÉTIENNE.

Suffit... je l'ai dans ma chambre... et pour que vous ne la perdiez pas, je la ferai mettre

(1) E. M.

au bas de votre carte à payer. Comptez sur moi, monsieur Lefebvre.

MICHEL.

Appelle-moi donc Léonce .. voici du monde, tu peux me compromettre... Précisément, c'est mon nouvel ami.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LEGRAND (1).

LEGRAND, *au fond, examinant avec son lorgnon, et apercevant Michel.*

Cette fois mon binocle ne me trompe pas.

ÉTIENNE, *à part.*

Il l'a flatté... ce n'est pas un clou, c'est une aiguille (*il sort à droite*).

LEGRAND.

La chance est pour moi... je remonte sur ma bête... je vous retrouve enfin !

MICHEL.

Parbleu ! ce n'était pas bien difficile... il était convenu que nous dînerions, ici, chez Philippe.

LEGRAND.

Ce n'était pas difficile... pour vous... qui avez de la mémoire... mais, pour moi, qui en ai comme une carpe, c'est différent... je me rappelais bien que c'était rue Montorgeuil, mais chez Philippe, bernique ! Aussi, avant de venir ici, j'ai exploré les trente-trois restaurants de ce nouveau parc aux huîtres et ses cent cinquante-sept cabinets particuliers, en demandant : Monsieur Léonce de Latour, s'il vous plaît? — Connais pas ! — Désolé de vous avoir dérangé.

Air. *vaud*: *de la Haine d'une femme.*

Les uns, regardant d'un air bête,
Répondaient : ce n'est pas ici.
D'autres, me trouvaient malhonnête
D'oser les déranger ainsi !
Plus d'une porte, à ma secousse
Résistait, ainsi qu'à mes coups,
Alors ces mots : « qu'on le repousse! »
Etaient dits par une voix douce :
» C'est peut-être un mari jaloux...
» — On n'entre pas ! retirez-vous ! »
Ajoutait une voix moins douce,
Et puis, l'on poussait les verroux !

Mais, vous voilà, je suis payé de mes peines... cela va bien, depuis tout-à-l'heure?... Vous n'avez pas eu la rougeole?.... allons, tant mieux !

MICHEL.

Toujours original!... c'est une justice à vous rendre... Ah! vous manquez de mémoire?

LEGRAND.

C'est inouï !... le plus petit des coquillages en a plus que moi... c'est à ce point que vous me diriez : Monsieur, un tel est mort... c'est une supposition que je vous fais... mon Dieu, je ne veux la mort de personne... surtout celle de monsieur un tel... mais vous me diriez : Monsieur un tel est mort... eh bien! je le rencontrerais le lendemain, que je serais homme à lui demander : Comment vous portez-vous?

MICHEL.

C'est fâcheux, mon ami... je suppose cependant que vous n'avez pas oublié que nous étions venus ici pour dîner?

LEGRAND.

Un fait... un fait très remarquable : c'est que je n'oublie jamais ces choses-là... j'ai la mémoire de l'estomac.

MICHEL.

Quelle bizarrerie!... allons, asseyez-vous là, et composons notre menu... Voici du papier, des plumes, de l'encre... (*Il les prend sur la cheminée.*) dressons nos batteries... (*Ils s'asseyent vis-à-vis l'un de l'autre à la table de droite.*) (1).

LEGRAND.

De cuisine... tiens ! le mot est heureux !... aimez-vous ce genre de plaisanterie?

MICHEL.

Beaucoup.

LEGRAND.

J'en abuse quelquefois, mais, lorsque vous en serez fatigué, vous me le direz... (*parcourant la carte.*) Voyons donc, voyons donc... les potages d'abord, ça réchauffe... quand on a passé la nuit en diligence... (*Il appelle.*) Garçon !... (*Étienne rentre.*) potage au gras.

MICHEL.

Garçon !... potage au maigre. (*Étienne sort à gauche.*)

LEGRAND.

Vous n'aimez pas le potage au gras?

MICHEL.

Je n'en mange jamais d'autre.

LEGRAND.

Alors, pourquoi demandez-vous un potage au maigre ?

MICHEL.

Pour vous... vous m'avez dit tout-à-l'heure : Garçon, potage au gras... j'ai compris tout de suite la plaisanterie, alors, j'ai dit en vous montrant : Garçon, potage au maigre.

LEGRAND.

Je suis volé.

MICHEL.

Ça vous arrivera souvent... prenez-y garde! (*Il rit*).

LEGRAND.

Tant mieux, morbleu !... j'aime les gens d'esprit... Voulez-vous que je fasse la carte? vous en rapportez-vous à moi?

MICHEL.

Aveuglément.

(1) M. L. E.

(1) L. M.

LEGRAND.

Alors, je me livre à mon inspiration. (*Pendant qu'il fait la carte*). Monsieur Léonce de Latour, je crois que nous sommes faits pour nous entendre... Les coupés de diligence m'ont toujours porté bonheur.

MICHEL.

Farceur !

LEGRAND.

Non, vrai... Honni soit qui mal y pense... c'est la devise des...

MICHEL.

Des Français.

LEGRAND.

Je cherchais le mot.

MICHEL.

Je vous l'ai encore volé, celui-là !

LEGRAND.

Non, vrai, je vous le dirais... Les coupés de diligence m'ont porté bonheur, parce que j'y ai toujours fait d'heureuses rencontres... la vôtre, par exemple !

MICHEL.

Allons, allons, ce n'est pas celle qui vous laissera de plus doux souvenirs.

LEGRAND.

C'est celle qui m'en laissera de plus durables... (*Ils se lèvent et se saluent.* (1) *Michel passe à gauche. Legrand reste assis et écrit la carte*). Parti de Clermont avec un seul compagnon de voyage, je vous avoue franchement que lorsque vous vous êtes présenté pour entrer dans le coupé, à Montluçon, j'ai prié Dieu, mentalement, qu'il vous fît casser une jambe en montant... car, je prévoyais que vous alliez me gêner... me gêner beaucoup.

MICHEL.

Ce n'est pas charitable.

LEGRAND, *se levant.*

Heureusement, Dieu n'a pas exaucé ma prière... et je l'en remercie.

MICHEL.

Vous êtes bien honnête.

LEGRAND.

Je m'en flatte... j'ai une réputation de probité que je crois mériter... et si jamais vous venez à Clermont...

MICHEL.

Ah ! vous habitez Clermont ?

LEGRAND.

Ferrand.. en Auvergne.. chef-lieu du Puy-de-Dôme... Ce département est fertile en céréales, châtaignes, pierres meulières, fromages, truites, bétail, granits, abricots, perdrix rouges et autres productions volcaniques. — Population : 570,000 habitants. Et vous, monsieur de Latour, vous habitez le chef-lieu du département de la Seine ?

MICHEL.

Je suis chez moi... Ce département est fertile en vins falsifiés, lait de même nature et autres produits chimiques... Population..

LEGRAND, *l'arrêtant.*

Je connais la statistique.

MICHEL.

Tenez vous m'avez l'air d'un bon enfant.

LEGRAND, *modestement.*

Mais, oui, je suis assez bon enfant.

MICHEL.

J'ai bien envie de vous faire une confidence.

LEGRAND.

Allez.

MICHEL.

Ça y est-il ?

LEGRAND.

Ça y est.

MICHEL, *faisant signe de garder le secret.*

Mais ..

LEGRAND.

Allons donc ! quelle folie !

MICHEL.

Eh bien ! je vous dirai, mon ami, que je n'ai entrepris ce voyage que pour avoir un peu de liberté... ma femme... (*Il lui parle à l'oreille*).

LEGRAND, *riant.*

Ah ! bah !... elle ne vous attend que dans quelques jours ? Pauvre chère femme !.. bien ! très bien ! j'en suis ! nous rirons !... quoique ça ne cadre pas beaucoup avec le but de mon voyage à Paris... mais, n'importe, vous êtes un bon réjoui, vous... je vous aime parce que vous êtes rond... touchez-là !... à demain les affaires... et ce soir, au Château-Rouge !...

MICHEL.

Jadis illustré par Henri IV... ça me va... Sous ses feuillages peu épais, nous chercherons l'ombre... de Gabrielle...

LEGRAND.

De Vergy.

MICHEL.

Non ! de d'Estrées. (*Ils rient*).

LEGRAND.

J'ai ouï dire que la plus haute société de Paris s'y donnait rendez-vous... qu'on y rencontrait les beautés les plus excentriques... qu'on y polkait...

MICHEL.

On y polke ?

LEGRAND.

Qu'on y mazourkait ?

MICHEL, *électrisé.*

On y mazourk[illegible] ?... ah ! mon ami, j'éprouve le besoin... tra deri dera ! eh ! vite ! dépêchez-vous de f[illegible] la carte.

LEGRAND.

C'es[illegible] garçon.

(1) M. L.

ÉTIENNE, *reparaissant.*

Voilà! voilà! (1).

LEGRAND.

Potage pour deux... puis une tête de veau en tortue, des pieds de mouton à la poulette, une oreille de veau farcie et une langue de bœuf à la genêvoise... la tête en regard des pieds, et la langue servant de pendant à l'oreille.

MICHEL.

Voilà un dîner bien entendu... c'est une justice à vous rendre.

LEGRAND, *à Étienne*

Du reste, tout cela est écrit... allez, et activez le service.

ÉTIENNE.

Soyez tranquilles, Messieurs... Je vais vous recommander au chef.

MICHEL.

Garçon! dites que c'est pour moi. (*Étienne sort à gauche.*)

LEGRAND.

Vous êtes connu ici?

MICHEL.

Non, c'est la première fois que j'y viens. (*Ils rient et se placent à la table à gauche.*)

SCENE IV.

MICHEL, LEGRAND, *à table*, DIDIER, COQUEREL, BÉNARD, *entrant par la droite.*

LES TROIS AMIS, *ensemble.*

Air : *valse de mademoiselle Léonie Le Brasseur.*

Vive l'absinthe!
On peut, sans crainte,
En absorber gaîment un verre ou deux!
Quoi qu'il arrive,
Un bon convive
Sait employer ce spécifique heureux!

DIDIER.

Garçon! du champagne!.. rien que du champagne!

MICHEL, *à Legrand.*

Du champagne! rien que du champagne!.. ça me rappelle mon bon temps!

DIDIER, *passant entre Coquerel et Bénard*, (2). *bas.*

Messieurs, faites-moi l'amitié de contempler ces deux têtes.

BÉNARD, *bas.*

Véritable gibier de province... Didier, je te les recommande au dessert.

DIDIER, *bas.*

Soyez tranquilles.. J'aurai l'oreille au guet.. mais, avant, je porte un défi à l'honorable société... c'est de me dire lequel des deux a l'air plus bête.

(1) M. E.
(2) M. L. D. C. B.

COQUEREL, *bas.*

C'est l'autre.

DIDIER, *riant, bas.*

Il a raison... c'est l'autre.

MICHEL, *bas à Legrand.*

Ils paraissent fort gais.

DIDIER, *courant ramasser le mouchoir que Michel a laissé tomber près de lui, et le lui offrant.*

Monsieur...

MICHEL, *se levant précipitamment, et saluant.*

Ah! Monsieur... Je suis vraiment confus... (*Les jeunes gens saluent. Michel et Legrand qui se lèvent, saluent aussi. Bas à Legrand*) Ils sont du moins polis, c'est une justice à leur rendre. (1).

DIDIER, *s'approchant de Legrand.*

Monsieur... Je suis peut-être indiscret... mais non! je ne me trompe pas!.. à moins qu'une ressemblance extraordinaire... pardon, mille fois pardon... est-ce à vous ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler?.. (*Les jeunes gens rient sous cape.*)

LEGRAND, *après l'avoir regardé en face, sérieusement.*

Non, Monsieur... c'est à mon frère.

LES JEUNES GENS, *riant.*

Délicieux! (2)

MICHEL *à Legrand, en riant.*

Bravo! bien riposté!

LEGRAND, *de même.*

Comment trouvez-vous ma réponse?

MICHEL.

Sublime!... vous avez mis les rieurs de votre côté.

SCENE V.

LES MÊMES, ÉTIENNE ET UN GARÇON, *entrant avec des potages.*

LES JEUNES GENS.

A table. (*Ils se placent à droite, Michel et Legrand sont à gauche. Etienne les sert, tandis que le garçon s'occupe des jeunes gens.*(1)

MICHEL, *mangeant.*

Mon ami, plus je vous vois, plus je m'attache à vous... j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

LEGRAND, *la bouche pleine.*

Je l'espère et j'y compte... homme confiant et généreux.

MICHEL.

Confiant surtout... la confiance est une vertu dont je m'honore, mais que vous ne pratiquez que modérément.

LEGRAND.

Moi?

(1) M. D. L. B. C.
(2) M. L. D. C. B.
(3) M. L. D. B. C.

MICHEL.

Allons! allons! vous êtes boutonné.

LEGRAND.

Moi, boutonné!.. Tenez-vous à ce que je vous ouvre... mon gilet!

LES JEUNES GENS, *applaudissant en riant.*

Ah! très-bien!

MICHEL.

Diable! votre plaisanterie a mérité l'approbation de ces messieurs.

LEGRAND, *se levant et saluant les jeunes gens qui se lèvent aussi et lui rendent son salut.*

Infiniment flatté, messieurs. (*Ils se rasseyent.*)

MICHEL.

Ce qui me contrarie, c'est que j'aurai la douleur de me séparer de vous... de vous, mon ami intime, sans connaître seulement votre nom.

LEGRAND.

Vous y tenez?... Eh bien! je m'appelle Alexandre Legrand... ne pas confondre avec le grand Alexandre, celui qui fit son entrée à Babylone.

COQUEREL, *bas à ses amis.*

Legrand! serait-ce le rival d'Ernest?...

DIDIER, *de même.*

Attention, messieurs!

MICHEL, *à Legrand.*

A la bonne heure... voilà un pas de fait... je vous appellerai Alexandre et vous m'appellerai Léonce. Dites-moi, Alexandre, puisque nous en sommes aux confidences, je gage que vous êtes venu à Paris pour faire vos farces.

LEGRAND.

Mes farces, non... mais pour en faire une...

MICHEL.

Oh! vous ne vous en tiendrez pas là!

LEGRAND.

Une seule... mais une bonne... je suis venu pour me marier.

DIDIER, *aux jeunes gens,*

Bon! c'est notre Auvergnat!

MICHEL.

Vous!.. allons donc!.. c'est que ce n'est pas farce du tout ce que vous dites là! vous marier!.. y pensez-vous?.. je suis trop votre ami pour vous laisser faire... cette chose.

LEGRAND.

Dites le mot... dites le mot... Est-ce que vous croyez que c'est pour mon compte que je me marie, par hasard?. Je me marie pour le compte de mon oncle, qui me déshériterait sans cela... Vous êtes joli!.. Mon oncle a quinze mille francs de rente, et j'épouserais vingt femmes pour les conserver... pas les femmes.. les quinze mille francs de rente.

LES JEUNES GENS, *applaudissant.*

Bravo! bravo! (*Même salut de la part de Legrand*).

LEGRAND.

J'en épouserais trente-cinq... quoiqu'il y ait sur ma vie de garçon des mystères... non pas de Paris, mais de Clermont... Ah! c'est que vous ne connaissez pas mon oncle, Emmanuel Legrand, fabricant de noir animal... C'est bien la meilleure pâte d'homme de tout Clermont... Mais il est d'un entêtement!.. Aussi, dès qu'il m'a eu manifesté ses intentions, je lui ai dit d'un ton ferme et résolu : J'irai à Paris, mon oncle... je verrai ma future, mon oncle... et je l'épouserai... Là dessus, je suis parti, muni de sa procuration pour poursuivre un débiteur insolvable, et d'une lettre de recommandation pour ma nouvelle famille, que je ne connais pas, mais que je brûle de connaître.

DIDIER, *bas.*

C'est bon à savoir.

MICHEL.

Puisqu'il en est ainsi, Alexandre, les affaires avant tout... il faut vous présenter, ce soir, chez votre future.

LEGRAND.

Non, Léonce, ce soir, au bal... Je tiens à ne pas vous quitter... on m'attend depuis hier, on m'attendra bien jusqu'à demain.

DIDIER, *bas.*

Ou après demain.

MICHEL.

Ma foi, j'accepte le sacrifice que vous me faites, et vive la joie!.. Garçon, du champagne!. Vous voilà presque mari-garçon, comme moi... « Quand les bœufs vont deux « à deux... » Vous connaissez la chanson!.. dites-moi, votre future est-elle jolie?

LEGRAND.

Je l'ignore.

MICHEL.

A-t-elle un joli nom?

LEGRAND.

Son nom de famille?.. ne m'en parlez pas.. c'est bien le plus commun, le plus vulgaire... Lefebvre!

DIDIER, *bas, écrivant sur son calpin.*

Mademoiselle Lefebvre...

LEGRAND.

Lefebvre!.. c'est distingué, n'est-ce pas?

MICHEL, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. si c'était ma fille qu'il vînt épouser!.. quelle idée!.. je suis son père... je crois... je le saurais... il faut le faire jaser... (*Haut*). Et, vous rappelez-vous l'adresse de votre futur beau-père?

LEGRAND.

Vous m'en demandez trop... absence totale de souvenir. Du reste, j'ai ma lettre de recommandation dans ma valise... (*Se frappant le front et poussant un grand cri*) Ah! ah! mon Dieu! j'y pense!.. (*Se levant*). Voici bien le comble!

MICHEL, *se levant.*

Quoi?.. qu'y a-t-il?.. vous m'effrayez!

LEGRAND.

J'ai oublié ma valise à Clermont!..

MICHEL.

Pas possible!

LEGRAND.

J'ai oublié ma valise à Clermont... avec ma lettre, mes effets, mon argent... me voilà joli garçon!.. Conçoit-on cela!.. sans vous, je ne pourrais pas payer mon dîner!

MICHEL.

Si ce n'est que ça, soyez tranquille... Oui, mais je ne vous promets pas de vous faire retrouver votre future. (*Ils se rasseyent.*)

DIDIER, *bas à ses amis.*

A nous!.. je tiens mon inspiration! (*Il leur parle bas.*)

LEGRAND, *réfléchissant.*

Je pourrais écrire à mon oncle de Clermont.

MICHEL.

Vous ne recevrez pas la réponse avant quatre jours, et on vous attend depuis hier.

LEGRAND.

C'est vrai.

COQUEREL ET BÉNARD, *très haut, à Didier.*

A ta santé, Lefebvre!

LEGRAND, *se levant vivement.*

Lefebvre!.. qui est-ce qui s'appelle Lefebvre, ici?

MICHEL.

Ce n'est pas moi. (*A part.*) Je mens comme un baromètre!

DIDIER, *d'un air important.*

C'est moi, Monsieur, pour vous servir, si j'en étais capable. (*Il le salue.*)

LEGRAND.

Lefebvre, n'est-ce pas? j'ai bien entendu... L, e, f, e, b, v, r, e...

DIDIER, *de même.*

Vous l'écrivez aussi bien que vous le prononcez. (*Il se lève.*)

MICHEL, *à part.*

Je ne connais pas ce jeune homme... c'est un des mille rameaux de la branche des Lefebvre.

LEGRAND.

Monsieur, vous pouvez être mon sauveur.. ma demande va peut-être vous paraître indiscrète... mais ma position excuse tout... Possédez-vous, à Paris, une sœur, une cousine; j'admets même une tante, du nom de Lefebvre?

DIDIER.

Une cousine, Monsieur, aussi agréable que sensible.

LEGRAND, *à Michel.*

Si c'était mon affaire... voilà qui serait plaisant!

MICHEL, *de même.*

Ce serait un grand hasard.

LEGRAND, *à Didier.*

Et cette cousine, possède-t-elle des parents?

DIDIER.

Un père, Monsieur, qui, par conséquent est mon oncle.., un gaillard... un franc original.

MICHEL, *à part.*

Tous les Lefebvre sont comme ça... c'est dans le sang.

LEGRAND, *à Didier.*

Pardon, Monsieur, si je pousse mes investigations aussi loin, et si je poursuis mes instructions avec l'acharnement d'un substitut du procureur du roi, mais, je vous ai dit que vous pouviez être mon sauveur... et ma reconnaissance...

DIDIER.

Poursuivez, Monsieur, poursuivez.

LEGRAND.

J'aborde les secrets les plus intimes de famille... pourriez-vous me dire, Monsieur, si votre franc original d'oncle avait des projets sur votre sensible cousine?

DIDIER.

Mais, Monsieur, hier encore, il avait le projet de la marier...

MICHEL, *à part.*

Ergo, ce ne peut être moi.

LEGRAND.

Ça se rencontre admirablement.

DIDIER.

Avec un fort joli garçon qui habite Clermont.

LEGRAND, *transporté.*

Ferrand?

DIDIER.

Ferrand.

LEGRAND.

Léonce!. Monsieur!.. embrassez-moi!.. vous êtes mon cousin!

MICHEL, *se levant.*

Je suis votre cousin!

LEGRAND.

Mais non!.. lui! pas vous... n'importe, embrassons-nous toujours.

DIDIER.

Eh! quoi!.. vous seriez M. Alexandre Legrand, neveu de M. Legrand, fabricant de noir...

LEGRAND.

Animal... c'est moi-même!

DIDIER.

Ce cher cousin! (*à ses amis, bas.*) Il pose parfaitement.

MICHEL.

Oh! que c'est cocasse!.. que c'est donc cocasse!

LEGRAND.

Ce cher Lefebvre!.. J'espère qu'au point où nous en sommes, vous ne trouverez pas mauvais que j'en agisse sans façon avec vous, et que je m'installe à votre table... si ces Messieurs veulent bien le permettre,

LES JEUNES GENS, *se levant..*

Comment donc, Monsieur Legrand !

MICHEL.

Non !.. une idée !.· rapprochons plutôt nos deux tables, et fraternisons... Alexandre... aidez-moi.

(*Michel prend un des bouts de la table, Didier l'autre bout, Legrand le milieu, pendant que les deux jeunes gens rapprochent aussi leur table, de cette façon Legrand se trouve pris entre les deux tables. On rit. Ils s'asséyent.*) (1).

LEGRAND.

En vérité, je ne reviens pas de ma surprise. Se retrouver ainsi... dans un Paris !.. ma foi, je suis heureux !.. Garçon ! du champagne !

MICHEL.

Du champagne !.. du champagne !

DIDIER.

Messieurs, nous allons boire à la santé de M. Legrand.

TOUS, *élevant leurs verres.*

A la santé de M. Legrand !

Air: *de l'Escadron volant.*

De ce vin, qui pétille,
Versons-nous tout plein :
Oui !... qu'un joyeux refrain,
Ici, nous mette tous en train.
Buvons à la famille
Où, demain,
L'hymen
Doit enchaîner $\frac{\text{sa}}{\text{ma}}$ main.
Versons, amis, versons tout plein !

LEGRAND.

Ah ! ça, voyons, cousin, je dois être impatiemment attendu... Si je me présentais dès demain matin ?

DIDIER.

Pourquoi pas ce soir ?

LEGRAND.

Ce soir, c'est impossible !.. Vous savez bien, Léonce, que nous avons à terminer cette affaire importante.. (*bas à Michel*). Le Château-Rouge... (*haut*). Mais avant de nous séparer, j'adresserai au cousin une supplique... c'est de me donner, par écrit, l'adresse de mon futur beau-père... car, avec ma mémoire de linotte...

DIDIER.

Rien de plus facile. (*Il se lève et aperçoit l'almanach des 25,000 adresses. A part*). Oh! quelle idée !.. Cet almanach des 25,000 adresses... (*Haut à Legrand*). Ce sera l'affaire d'un moment. (*Il va à la cheminée, ouvre l'almanach et écrit en tournant le dos aux convives.* (*A part*). « Monsieur Lefebvre, rue Boucherat, numéro 14, au Marais. » C'est parfait !.. (*Il donne le papier à Legrand*). Voilà, cousin.

LEGRAND.

Mille remercîements. (*Lisant*) M. Lefebvre, rue Boucherat, numéro 14, au Marais.

MICHEL, *à part.*

Encore un rameau qui m'est totalement inconnu.

LEGRAND, *à lui-même.*

Au Marais... j'aime mieux ça .. la vertu y est plus solide ! (*Haut, se levant*). Messieurs, je vous invite tous à ma noce. (*Ils se lèvent*). (1) Pardon, si je vous quitte si tôt... c'est pour un devoir indispensable... (*Il pousse le coude de Michel d'un air malin*).

MICHEL, *saluant.*

Messieurs, je suis bien votre serviteur très humble. (*Il va pour sortir*).

LEGRAND, *l'arrêtant après quelques pas.*

Eh ! bien ! Léonce... vous partez sans payer la carte, mon cher ?

MICHEL, *revenant* (2).

Ah ! c'est juste !.. quelle distraction !... Je crois que votre maladie me gagne.

LEGRAND, *à Étienne qui paraît.*

Garçon ! la carte du dîner... à monsieur... plus, deux bouteilles de Champagne consommées à cette table (3).

ÉTIENNE.

Quarante-sept francs, en tout.

LEGRAND.

Très-bien. (*A Michel.*) Donnez-en cinquante. (*A Étienne.*) Le reste est pour toi.

MICHEL, *payant Étienne.*

Très-bien! très bien!... (*à part*) Il est amusant!... il fait le généreux avec mon argent.

ÉTIENNE, *bas à Michel.*

Soyez tranquille... je n'ai pas oublié l'adresse de l'épileuse.

MICHEL, *bas à Étienne.*

Veux-tu te taire! (*haut.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur...

LEGRAND.

Eh bien! et votre sac de nuit que vous oubliez...

MICHEL, *près de la porte.*

Ah ! mon Dieu ! c'est vrai... prenez-le, s'il vous plaît... (*Legrand le prend.*) Non, je vais moi-même... (*Ils courent tous deux, et se heurtent l'un l'autre en se rencontrant.*)

MICHEL et LEGRAND, *en sortant.*

Au revoir, messieurs, au revoir !

LES TROIS AMIS, *les accompagnant.*

Serviteur, messieurs, serviteur! (*Michel et Legrand disparaissent.*)

(1) M. L. D. C. B.
(2) B. C. D. L. M.
(3) B. C. D. L. E. M.

(1) M. C. D. B. L.

SCENE VI.

COQUEREL, DIDIER, BÉNARD.

COQUEREL.

Délicieux!

BÉNARD.

Pyramidal!

COQUEREL.

Je ne m'attendais pas au Lefebvre de ta fabrique!

DIDIER.

De ma fabrique?... erreur, messieurs!... car c'est bien un bon et véritable Lefebvre qui prend sa source dans l'almanach des 25,000 adresses. (*Prenant l'almanach.*) Tenez, voyez plutôt... on y compte plus de quatre cents Lefebvre..... je n'ai eu que l'embarras du choix.

COQUEREL.

Sublime!... je vois d'ici notre homme aux prises avec le Lefebvre de la rue Boucherat. (*Ils rient.*)

DIDIER.

C'est un coup de maître!... et Ernest qui nous avait méconnus, ne se doute pas du service que nous venons de lui rendre... prouvons-lui, quoiqu'il en dise, que des amis comme nous sont bons à quelque chose.

COQUEREL.

Il n'y a pas un instant à perdre... écrivons vite à Ernest ce que nous venons de faire pour lui.

BÉNARD.

Mais où le trouver maintenant?

DIDIER.

Attendez... il m'a donné sa carte... oui, la voilà.. rue Boucherat, n° 14.

BÉNARD.

Même rue, même numéro que Lefebvre!...

DIDIER.

Le ciel nous favorise!... quel beau carambolage!... et cependant, il est de raccroc, celui-là!... n'importe, il compte toujours.

SCENE VII.

LES MÊMES, LEGRAND, *ensuite* MICHEL.

LEGRAND, *au fond, à la cantonnade.*

Je suis à vous, Léonce, je suis à vous!...

COQUEREL, *à part.*

Aïe! c'est notre homme! est-ce qu'il aurait découvert.

LEGRAND, *descendant la scène.*

Ah!... (1) concevez-vous mon étourderie?.. vous m'avez rendu un service, et j'ai oublié de prendre votre adresse pour vous en aller remercier... Eh! vite! où demeurez-vous, mon cher cousin?

DIDIER.

Où je demeure... (*A part*). Prends-garde de le perdre!.. (*Haut, fouillant dans ses poches*). Mais... c'est comme un fait exprès, je n'ai pas de cartes sur moi. (*Passant en cachette l'almanach des* 25,000 *adresses à Coquerel*). Coquerel, veux-tu donner mon adresse à monsieur Legrand.

COQUEREL.

Avec le plus grand plaisir. (*Bénard et Coquerel remontent et vont écrire l'adresse, en consultant l'almanach.*

LEGRAND, *à Didier.*

Dites toujours, je m'en souviendrai.

DIDIER.

Oh! non! J'ai trop peu de confiance dans votre mémoire, il est plus prudent d'écrire.

COQUEREL, *remettant le papier à Legrand.*

Voilà! (1).

LEGRAND.

Infiniment obligé... (*S'éloignant pendant que les trois amis rient à part. Il lit à voix basse*). « M. Michel Lefebvre, rue Béthisy, n. 37. » (*Haut*). Précisément dans le quartier que je dois habiter!

DIDIER.

Comme c'est heureux!.. j'espère que vous viendrez prochainement déjeûner avec moi, sans façons... entre cousin...

LEGRAND, *lui serrant la main.*

Tope! vous aurez ma visite.

MICHEL, *paraissant au fond.*

Mais, mon cher Alexandre, j'ai pris une voiture à l'heure... il y a déjà cinq minutes... dépêchez-vous!

DIDIER, *bas à ses amis.*

Messieurs, demain, rue Boucherat.

MICHEL, *bas à Legrand.*

Eh! vite! au Château-Rouge!

DIDIER, *haut.*

Avant de nous quitter, messieurs, le coup de l'étrier. (*Ils entourent la table, versent et boivent.*

ENSEMBLE, *repaisc.*

Air : *Précédent.*

De ce vin qui pétille, etc.

(1) C. D. L. B.

(1) B. C. D. L.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

Une cour. — Porte cochère au fond. — Au troisième plan, un escalier conduisant aux appartements du corps-de-logis de droite. — Au troisième plan, à gauche, une entrée particulière, conduisant chez Christophe Lefebvre. — Au premier plan, toujours à gauche, la loge du portier.

SCENE PREMIERE.

PINCHENET, *seul, descendant l'escalier de droite, un plumeau à la main.*

Ils sont tous là-haut, où ils vous la pendent drôlement, la crémaillère... Eh ben! j'aime ça!... ça m'a fait plaisir de les revoir ces artistes... ils me faisaient endèver, mais, c'est égal, je les aimais tout de même.

CHŒUR, *dans la coulisse.*

Mes amis pour bien servir l'amour,
Il faut boire, il faut boire, etc.

PINCHENET.

Il faut boire! il faut boire!... certainement qu'il faut boire!... je suis tout à fait de leur avis..., ce n'est pas la soif qui me manque.... c'est le lingot monnayé... et on ne roule pas là-dessus dans une loge de portier, rue Boucherat, au Marais... dire que si feue mon épouse n'avait pas repoussé les propositions du cousin Bonnemain, sans le connaître, nous pourrions vivre aujourd'hui de ses rentes!... c't'idée à lui, aussi, quand on n'est pas connu d'une famille, de lui envoyer du pays son portrait daguerréotypé!... en v'là une invention pour faire manquer les mariages!

Air : *Une robe légère.*

Aurait-on pour figure
Celle du beau Pâris,
Aurait-on l'encolure
De monsieur Adonis,
Peu flatteur par principe,
Ami d'la vérité,
Le Daguerréotype
Enlaidit la beauté!

AGATHE, *en dehors, appelant.*
Père Pinchenet!... père Pinchenet!...

PINCHENET.

Ah! voilà la voix de mademoiselle Agathe, la sœur de M. Christophe Lefebvre... notre locataire du rez-de-chaussée... En v'là une qui n'a pas besoin de passer par le Daguerréotype pour paraître majeure... ce qui ne l'empêche pas d'aspirer depuis bientôt trente ans à la main de n'importe qui... mais, ce monsieur ne s'est pas encore présenté.

SCENE II.

AGATHE, PINCHENET.

AGATHE.

Ah! père Pinchenet, vous me voyez dans la désolation... je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; hier, en montant en omnibus, nous avons perdu Trilby.

PINCHENET.

Vot' chien! qué malheur!... (*à part.*) C'est un bon débarras pour mes *ex-caliers.*

AGATHE.

Mon frère s'arrache les cheveux!... il est parti ce matin pour aller prendre des informations.. j'ai envoyé ma bonne aux petites affiches, et je suis restée seule chez moi, en face de mon chagrin... (*elle essuie une larme.*) Père Pinchenet, je sens que j'en mourrai, si vous n'allez me chercher bien vite des fruits et un pain de quatre livres pour me soutenir... car je n'ai personne en ce moment chez moi.

PINCHENET.

Suffit, mademoiselle Lefebvre... les Pinchenet ont toujours été aux ordres des jolies femmes. (*A part.*) Elle a l'air d'un Bédouin avec sa camisole.

AGATHE.

Que vous êtes aimable!

PINCHENET.

Le temps de mettre ma redingote, et... (*il va décrocher sa redingote dans sa loge, en appelant.*) Naïs! Naïs!... (1) J'oubliais que ma fille est partie ce matin pour son conservatoire... c'est une élève de madame Damoireau; mais, qui est-ce donc qui va garder ma porte?

AGATHE.

Soyez tranquille... je resterai là, s'il le faut; mais, dépêchez-vous.

PINCHENET, *s'en allant.*

J'y vas! j'y cours! j'y vole, mademoiselle... (*Il disparaît par le fond.*)

SCENE III.

AGATHE, *seule.*

Mon frère aurait mieux fait de rester à la maison... il est sourd comme une borne, et il

(1) P, A.

a la manie de toujours sortir sans songer qu'il me laisse là, seule, exposée à être surprise en déshabillé du matin... il y aurait de quoi me faire manquer encore un mariage... et Dieu sait combien j'ai déjà vu fuir de prétendus dans ma carrière virginale. (*On frappe à la porte cochère.*) Ah! voilà peut-être mon frère qui rentre. (*Elle tire le cordon.*)

SCÈNE IV.

AGATHE, LEGRAND.

LEGRAND, *entrant.*

N° 14... enfin!... c'est bien l'adresse indiquée.

AGATHE.

Dieu! un étranger! (*Elle arrange sa toilette.*)

LEGRAND.

M. Lefebvre, s'il vous plaît?

AGATHE, *à part.*

Il est fort bien ce monsieur.

LEGRAND.

Eh bien! m'entendez-vous, bonne femme?

AGATHE, *choquée.*

Bonne femme!... pour qui me prenez-vous?

LEGRAND.

Pour qui je vous prends...

(*Chantant*) Pour notre portière,
Qui sait tout,
Qui voit tout...

(*Il s'approche d'elle, elle recule.*)

AGATHE.

Quelle horreur!

LEGRAND.

M. Lefebvre, s'il vous plaît?

AGATHE.

Apprenez, Monsieur, que je suis locataire dans cette maison, et que je touche par les liens du sang à ce monsieur Lefebvre que vous demandez.

LEGRAND, *à part.*

Sapristi!.. j'ai fait une boulette... c'est la mère de ma future... et je n'ai pas deviné ça! (*Haut*). Madame...

AGATHE, *indignée.*

Mais je ne suis pas dame, Monsieur, je suis demoiselle.

LEGRAND, *à part.*

A chaque pas que je fais, je m'enfonce davantage... on voit bien que je suis dans le Marais. (*Haut*). Pardon, Mademoiselle, un million de pardons, je ne vous avais pas remarquée d'abord... et la timidité de mes regards doit faire excuser ma méprise... oh! ne baissez pas ainsi vos jolis yeux... (*A part*). C'est ma future!.. hum!.. elle pourrait être plus jolie... mais elle pourrait être moins âgée.

AGATHE, *avec pudeur.*

Je ne sais, Monsieur, si je dois écouter vos compliments flatteurs...

LEGRAND.

Ecoutez-les... oh! écoutez-les... (*A part*). Où diable mon oncle a-t-il eu la tête... enfin... quinze mille livres de rente, ça en vaut la peine. (*Haut*). Vous connaissez sans doute le motif qui m'amène en ces lieux?

AGATHE.

Monsieur...

LEGRAND.

Eh! bien, oui... eh! bien, oui, ne rougissez pas... j'arrive de Clermont pour vous épouser.

AGATHE, *à part.*

Grand Dieu! c'est un prétendu!

LEGRAND.

Et surtout, ne vous trouvez pas mal... je vous trouve si bien!.. ce mariage a été arrangé par nos deux familles.

AGATHE.

M. Lefebvre ne m'en avait rien dit.

LEGRAND.

Ah!.. c'est qu'il a voulu laisser le plaisir de la surprise, ce brave M. Lefebvre... Allons, calmez-vous... j'ai peut-être un peu brusqué ma déclaration... j'ai peut-être agi en mousquetaire gris... mais, à qui la faute, Alexandrine?

AGATHE.

Agathe, Monsieur.

LEGRAND.

Ou Agathe... n'importe... ça commence toujours par un A majuscule... à qui la faute?.. à vous!

AGATHE.

Monsieur, je crois vos intentions pures et honnêtes... mais une jeune fille ne dépend pas toujours d'elle-même.

LEGRAND.

Une jeune fille... c'est juste.

AGATHE.

Vous comprenez, Monsieur, que...

LEGRAND.

Je comprends...

AGATHE.

Que c'est à lui...

LEGRAND, *à part.*

Ah! oui... le papa... (*Haut*). Soyez tranquille, je lui peindrai ma flamme en couleurs si vives, qu'il faudra bien qu'il m'entende.

AGATHE.

Hélas! je n'ose l'espérer!.. (*A part*). Il est si sourd!

LEGRAND.

Daignez d'abord m'admettre dans votre appartement... et...

(1) L. A.

AGATHE.

Chez moi?. arrêtez, Monsieur... vous ne pourriez sans blesser toutes les convenances...

LEGRAND.

Ne rougissez pas... je tiens à ne blesser aucune convenance, aussi, je respecterai la consigne, divine Alexandrine... (*Se reprenant*). Agathe!. car, à présent, je ne veux plus prononcer que ce nom chéri.

Air: *Je veux t'aimer, mais sans amour*, (Masini.)

Je réclame cette faveur,
Car elle m'honore et me flatte:
Désormais le doux nom d'Agathe
Devra se graver dans mon cœur!

(*Il s'approche d'elle comme pour lui prendre la main, elle s'éloigne avec une pudeur minaudière.*

AGATHE.

Si vous voulez parler d'amour...

LEGRAND, *à part.*

J'attends que le papa revienne...
(*haut.*) Et je reste dans cette cour
Afin de vous faire la mienne.

Hum! je ne crois pas le jeu de mots amené trop maladroitement.

ENSEMBLE.

Je réclame cette faveur, etc.

AGATHE.

Monsieur, respectez mon honneur :
Si le don de ma main vous flatte,
Ce nom, ce joli nom d'Agathe
Doit se graver dans votre cœur.

(*Legrand donne la main à Agathe, et l'accompagne jusqu'à la porte de gauche, Agathe se retourne, salue gracieusement et sort.*

SCENE V.

LEGRAND, *seul.*

Ma foi, pour un habitant du département du Puy-de-Dôme, je ne m'en suis pas trop mal tiré... Allons, allons, cette fille est au moins deux fois majeure... mais bah!... il faut savoir s'en contenter... et puis, je crois qu'avec elle, je pourrai mener joyeuse vie... dans cette capitale fortifiée du monde civilisé... d'autant que j'ai l'intention de la rendre parfaitement heureuse... je lui laisserai l'autorisation exclusive d'ourler mes foulards ou de recoudre les boutons de mes gants qui se détachent toujours. Ah! ça, mais, je me figure qu'elle croit que je l'adore, cette chère Agathe!

(1) A. L.

Air : *Vaudeville du Charlatanisme.*

Avec quel aplomb je mentais,
J'en ris encor, lorsque j'y songe,
En lui disant que je l'aimais
Je faisais un affreux mensonge!...
De beaux serments, dans mon pays,
On ne fut jamais économe,
J'en conclus que si dans un puits
La vérité, jadis, eut son logis,
Ce n'est pas dans le Puy-de-Dôme. (*Il rit.*)

Je me réjouis rien qu'à l'idée de faire connaissance avec tous les plaisirs de Paris... de visiter quelque fois le bal du Château-Rouge, que, définitivement j'ai trouvé ravissant... c'est prodigieux la quantité de femmes distinguées que l'on rencontre dans cette réunion d'élite... cette blonde surtout qui s'emparait tantôt de mon bras, tantôt de celui de Léonce.. et qui voulait absolument nous céder son appartement, qu'elle disait être à louer pour le terme... renseignements pris, il paraît que c'était une femme très comme il faut de la rue de Navarin. (*Apercevant Christophe Lefebvre qui entre par la porte du fond que Legrand a laissée entr'ouverte.*) Eh! mais, qui nous arrive?.. à cette perruque respectable, je gagerais que voilà mon futur beau-père... Monsieur... (*Il lui fait plusieurs salutations.*)

SCENE VI.

LEGRAND, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE, *se retournant, répond d'abord à son salut, puis, voyant que Legrand continue à le saluer, il tire sa montre et dit* :

Midi moins un quart, Monsieur.

LEGRAND, *à part.*

Je ne lui demandais pas l'heure, mais c'est égal... (*Haut.*) C'est sans doute à M. Lefebvre que j'ai l'honneur de parler?..

CHRISTOPHE.

Non, Monsieur, malheureusement je ne l'ai pas retrouvé... vous m'en voyez au désespoir.. mais, je l'ai fait afficher.

LEGRAND, *à part.*

Ah! mon Dieu! il m'aura cru perdu, égaré, et ne me voyant pas arriver, il aura fait mettre dans les petites affiches : « Il a été perdu un gendre, récompense honnête, etc... » (*Haut, en lui tendant la main.*) Sèchez vos larmes, Monsieur Lefebvre, me voici, touchez là.

CHRISTOPHE.

Désolé... Je ne puis rien faire pour vous, mon cher Monsieur... adressez-vous au bureau de bienfaisance.

LEGRAND, *à part.*

Mais je ne lui demande pas l'aumône!

CHRISTOPHE, *à part.*

C'est un pauvre honteux.

LEGRAND.

Monsieur, je viens de la part de mon oncle...

CHRISTOPHE.

Il était anglais... de la race du roi Charles.

LEGRAND, *impatienté.*

Qui ça, mon oncle?

CHRISTOPHE.

Oui, Monsieur, il avait des oreilles longues comme ça.

LEGRAND.

Ah! ça, de qui parlons-nous? (*Lui criant dans l'oreille.*) Monsieur, est-ce que vous seriez sourd?

CHRISTOPHE.

Non, Monsieur, non Monsieur... il prenait du café avec nous tous les matins... la pauvre bête!.. de qui tenez-vous ces détails-là?

LEGRAND, *en face de lui.*

Ah! tu es sourd, et tu ne m'en préviens pas?.. attends, attends!.. respectable vieillard... depuis une demi-heure que nous causons ensemble, vous abusez de votre titre de beau-père et de votre qualité de sourd pour me dire des stupidités...

CHRISTOPHE.

Ah! c'est bien vrai!

LEGRAND.

Oui, oui... c'est convenu... mais comme vous n'entendez pas ce que je dis, je vais prendre ma revanche...

CHRISTOPHE.

Pauvre bête!

LEGRAND, *saluant gracieusement.*

Apprenez donc, homme laid, que je viens ici, par ordre de mon oncle pour épouser votre fille qui a l'air de n'être ni plus jeune, ni plus jolie que vous...

CHRISTOPHE, *saluant.*

Vous êtes bien aimable!

LEGRAND.

Mais, comme vous êtes riche, j'épouserai votre Agathe, qui n'est pas un bijou précieux, pour avoir la satisfaction de faire sauter vos espèces.

CHRISTOPHE.

Profondément reconnaissant.

LEGRAND.

Il n'y a pas de quoi.

CHRISTOPHE.

Pardon... Je suis pressé... les détails que vous me donnez me serviront, je l'espère, à le faire retrouver... quant à votre affaire, j'en parlerai au comité de bienfaisance, et je tâcherai d'obtenir quelques secours pour vous... quoi qu'on n'aime guère les mendiants.

LEGRAND.

Ah! le comité n'aime pas les mendiants?

CHRISTOPHE. *saluant.*

Serviteur! (*Il sort à gauche.*)

SCENE VII.

LEGRAND, *puis* DIDIER.

LEGRAND.

Mendiant! je le trouve prodigieux de m'adresser une épithète qui conviendrait mieux à son physique dégénéré.

CHŒUR *des jeunes gens dans la coulisse.*

Mes amis, pour bien servir l'amour,
Il faut boire! il faut boire! etc.

DIDIER, *à part, descendant rapidement l'escalier de droite.* (1).

Pendant qu'ils s'arrosent de blanquette de Limoux, je voudrais savoir si le carambolage a eu lieu entre notre Auvergnat et les Lefebvre de l'endroit... interrogeons le père Pinchenet...

LEGRAND, *l'apercevant.*

Ah! vous revoilà, vous! Pardieu! je suis flatté de vous trouver... pour vous complimenter sur M. votre oncle.

DIDIER.

Vous l'avez donc vu?

LEGRAND.

Lui, ainsi que mademoiselle sa fille, et je déclare que Bicêtre, ce vaste entrepôt d'insensés ne possède pas dans ses cabanons de pareille extravagante... ni dans ses cuisines, de pot aussi sourd que votre respectable parent.

DIDIER.

Est-ce qu'il n'aurait pas voulu vous entendre?

LEGRAND.

Voulu est fort joli .. mais le canon du Palais-Royal lui partirait dans les oreilles qu'il prendrait ça pour un serin qui éternue!

DIDIER, *à part.*

Un sourd! bravo! notre almanach a fait merveille!.. (*haut.*) Je vois ce que c'est... il y a erreur... vous aurez probablement parlé au portier de cette maison et à sa fille...

LEGRAND.

Ah! bah!... Mais au fait, elle m'avait tiré le cordon quand je suis entré... cette quinquagénaire... Ah! c'est la fille du portier!..

DIDIER.

C'est si vrai, que j'ai laissé, il n'y a qu'un instant, mon oncle au café Turc, entre une flûte et une bavaroise... or, vous n'avez pas pu lui parler ici.

LEGRAND.

Je tombe d'un cinquième... et en me ramassant, je n'ai plus qu'un dessein, c'est celui de me rendre au café Turc... acompagnez-moi.

DIDIER.

Impossible!.. j'ai pour ce matin, dans cette

(1) L. D.

maison un festin de Balthasar... Au surplus, vous trouverez facilement sans moi, : le café Turc est à deux pas.

LEGRAND.

Et puis, avec une langue, on va à Rome (1). Mais j'y pense, comme je n'ai jamais vu monsieur votre oncle, il me semble que je vais avoir quelque peine à le reconnaître.

DIDIER.

Ah! c'est juste... vous le remettrez à sa flûte et à sa bavaroise.

LEGRAND.

Une bavaroise!.. c'est un signalement bien pâle...et puis, ce signalement doit être dévoré maintenant; n'en avez-vous pas un plus complet.

DIDIER.

Le voici : nez camard, redingote grise, yeux gris, barbe et cheveux gris, et chapeau de la même nuance.

LEGRAND.

J'aime mieux celui-là... il est plus précis. Votre oncle est complètement gris... je vole au café Turc... Sans adieu, jeune homme. (*Il sort vivement et tire la porte cochère sur lui.*)

SCENE VIII.

DIDIER, COQUEREL, BÉNARD, puis ERNEST.

DIDIER, *à Coquerel qui paraît au haut de l'escalier.*

Eh! descendez donc!

COQUEREL.

Notre homme est arrivé? (*Il descend suivi de Bénard* (2).

DIDIER.

Oui, sans doute, il est venu, et il a donné en plein sur les Lefebvre indiqués... des Lefebvre magnifiques! qu'on aurait inventés tout exprès...

BÉNARD et COQUEREL.

Bravo!

ERNEST, *qui a suivi Coquerel et entendu ces derniers mots.*

Là!.. j'étais sûr que vous étiez descendus pour continuer votre mauvaise plaisanterie! (3) pour me compromettre de nouveau... je ne le souffrirai pas, vous dis-je et je déménagerai, s'il le faut, une seconde, une troisième fois... mais ce sera pour ne vous revoir jamais!

DIDIER.

As-tu fini?.. sache donc, ingrat! que, dans ton intérêt, il fallait d'abord dépister ton rival...

ERNEST.

Mais, à quoi bon?.. il arrivera toujours.

(1) D. L.
(2) B. D. C.
(3) B. D. E. C.

DIDIER.

J'ai pris mes informations... et, pendant qu'il trotte pour embrasser mon oncle... toi, tu vas assister à un bal que donne, ce soir, madame Lefebvre, le mère de ton Henriette, chez laquelle je te présente moi-même en personne.

ERNEST.

En vérité? belle recommandation!.. surtout quand on n'est connu, comme moi, ni du père ni de la mère et qu'on n'a aucun titre pour être in vité

DIDIER.

Que t'importe, puisque je me charge de tout. (*On entend frapper á la porte cochère.*) Chut!.. c'est peut-être notre homme qui revient sur ses pas.

ERNEST.

Ah! ma foi, arrangez-vous, je ne me mêle de rien (*Il remonte vivement l'escalier de droite.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, *au fond.*

Rue Boucherat, n° 14... c'est bien ça..

DIDIER et COQUEREL.

Tiens! c'est M. Léonce de Latour! (1)

MICHEL, *à part.*

Dieu! les jeunes gens de la rue Montorgeuil dans la maison de mon épileuse!..

COQUEREL.

Et par quel hasard ici?

MICHEL, *embarrassé.*

Au fait, vous avez bien raison... un hasard, un vrai hasard. (*à part.*) Cachons à ces modernes mes projets épilatoires. (*haut.*) Imaginez-vous qu'hier, chez le restaurateur où je vous ai vus... j'avais chargé le garçon de me faire écrire au bas de ma carte à payer l'adresse d'une ancienne ep..... non, l'adresse d'un notaire... avec lequel je suis en relation... le compte soldé, j'avais mis la carte dans ma poche et j'étais parti bien tranquille... mais, ce matin, qu'est-ce que je vois en repassant mon addition, je vois qu'entre un fromage Chester et une compote de pruneaux, on m'avait glissé l'adresse demandée... c'est-à-dire qu'on avait posé le numéro 14 de la rue Boucherat sous la colonne des francs, ce qui avait fait monter le total de ma dépense de 33 à 47 fr.

DIDIER ET COQUEREL, *riant.*

Pas possible!

MICHEL.

Vous trouvez ça drôle, vous?

(1) B. D. M. C.

Air : *Vaudeville de l'écu de 6 francs.*

C'est vraiment une petitesse,
Sur ce point là soyons d'accord;
Car, pour indiquer une adresse,
Quatorze francs c'est un peu fort!
Pourtant, je m'en console encor...
Mais, la somme était effrayante ;
Si mon notaire eût demeuré
Dans le faubourg Saint-Honoré,
Au numéro deux cent cinquante.

DIDIER.

Ma foi, vous arrivez trop tard .. un instant plus tôt vous trouviez ici M. Legrand, votre compagnon de voyage.

MICHEL.

Ah! bah! il y est déjà venu! Est-il heureux de vous avoir rencontré ! sans vous, il n'aurait pas encore mis la main sur sa prétendue. Si vous pouviez lui faire retrouver sa bourse , ça m'obligerait. C'est que sa part de dépense commence à monter... avec le surcroît d'hier au bal du Château-Rouge...

COQUEREL.

Vous avez été au bal du Château-Rouge?

MICHEL.

Ma foi oui... c'est un endroit charmant... un orchestre qui vous enlève... des femmes prêtes à se faire enlever... d'un esprit... et d'un genre tout-à-fait excentrique, aussi , nous nous en sommes donnés!.. nous avons polké , marzourké!.. (*Il fait le pas de la polka.*)

DIDIER.

Voyez-vous, gros mauvais sujet!

MICHEL, *riant.*

Que voulez-vous... il faut bien rire un peu... tant qu'on est garçon...

BÉNARD.

Tiens! vous êtes garçon, monsieur de Latour ?

MICHEL.

Tout ce qu'il y a de plus célibataire... ainsi, entre jeunes gens , on peut parler franchement... avec d'autres, je le dissimulerais ; mais avec de bons enfants , comme vous , je n'ai rien de caché. (*Il leur serre la main.*) Oui, jeunes gens , sachez qu'hier , au bal , j'ai fait une conquête... superbe!.. une comtesse... de la rue de Navarin... et je ne vous cacherai pas que j'ai obtenu d'elle un rendez-vous, en fiacre, à midi , barrière de la Chopinette. Il est onze heures , je n'ai que le temps de parler à mon notaire... (*Les trois jeunes gens remontent.*) (*A part.*) Montons vite chez mon épileuse. (*Il va pour sortir.*)

DIDIER, *l'arrêtant.*

Laissez donc!. (1) (*Ils redescendent tous.*) Principe général, il faut toujours faire attendre les femmes , ça leur monte la tête... Et , si vous m'en croyez , vous allez venir avec nous pendre la crémaillère. (*A Bénard.*) Ne le laissons pas partir... j'ai mon idée.

COQUEREL.

Vous acceptez, n'est-ce pas?

MICHEL.

Messieurs, j'adore pendre la crémaillère... c'est une habitude patriarcale pour laquelle j'ai toujours eu beaucoup de vénération, mais vous comprenez que quand une comtesse vous attend... barrière de la Chopinette...

COQUERELLE.

Bah ! il ne s'agit que d'une terrine de Nérac...

DIDIER.

Et d'un combat naval à la blanquette de Limoux. Allons, vous êtes des nôtres!

(*Les jeunes gens pressent vivement Michel.*)

MICHEL, *après s'être défendu.*

Eh! bien, oui... ma foi! tant pis!.. Ma comtesse attendra... ça lui montera la tête.

TOUS, *riant.*

Nous ne vous quittons plus.

Air : *de M. Laultz.*

Nous chanterons,
Arroserons
Le plaisir, la goguette,
De flots de blanquette,
Car, nous boirons
En vrais lurons,
Et nous nous ferons
Ronds
Comme des ballons.

(*Ils l'entraînent par l'escalier.*)

DIDIER, *revenant en scène.*

Bravo ! ça roule comme sur un chemin de fer ! (*Legrand paraît au fond.*)

SCENE X.

DIDIER , LEGRAND.

DIDIER , *à part , apercevant Legrand.*

A l'autre , maintenant... de l'aplomb , je vais connaître l'effet de la bille.

LEGRAND , *froidement.*

J'arrive du café Turc...

DIDIER.

Et mon oncle?..

LEGRAND.

Je l'ai aperçu tout de suite...

DIDIER, *à part.*

C'est un habitué de ma connaissance.

LEGRAND

Il était d'autant plus facile à reconnaître , qu'il se trouvait absolument seul dans cet établissement... Je l'aborde le chapeau à la

(1) C. M. D. B.

main, en lui expliquant qui je suis... et le motif qui m'amène de Clermont à Paris.

DIDIER.

Eh bien?

LEGRAND, *s'échauffant peu à peu.*

J'attends sa réponse pendant quelques secondes; enfin, elle arrive. « Co . co... onnais pas... » articule avec peine cet homme âgé, en me regardant d'un air à moitié hébêté... « Je ne vous ca... ca... ache pas que je me défie des au.. zau... vergnats. »

DIDIER.

En vérité!

LEGRAND.

En un mot, je venais de quitter un sourd, et j'étais tombé sur un bègue.

DIDIER.

C'était un farceur!. il y en a tant dans ce Paris!.. au café Turc surtout!

LEGRAND.

C'est ce que je m'imaginai d'abord .. aussi je lui répondis d'un air assez outrecuidant: « Monsieur... vous n'êtes plus d'âge à plaisanter de cette manière .. ne faites pas semblant de bégayer en parlant » A ces mots, le vieux me saute à la gorge, nous nous colletons... Bref, nous nous serions sans doute mutuellement étranglés, si le garçon, intervenant à propos, ne m'avait appris que mon adversaire était M. Coquereau, papetier, rue Charlot, et pas du tout le Lefebvre demandé.

DIDIER.

C'est que vous ne vous êtes pas rappelé le signalement. je vous ai dit: Nez rond...

LEGRAND.

Camard!

DIDIER.

Redingote verte...

LEGRAND.

Grise!

DIDIER.

Ah! c'est possible... il peut en avoir changé.

LEGRAND.

Qu'il ait changé de redingote, j'accorde... mais, quand le diable y serait, il n'a pas pu changer de nez.

SCÈNE XI.

PINCHENET, DIDIER, LEGRAND.

PINCHENET, *un pain de quatre livres sous le bras et des noisettes dans le pan de sa redingote.*

Me voilà de retour, avec du pain et des noisettes.

DIDIER, *à part.*

Oh! le père Pinchenet!.. quelle idée!.. je tiens mon carambolage!

PINCHENET.

Mademoiselle Agathe peut se flatter de m'avoir fait trotter. (*Il dépose son pain près du logement de gauche*).

DIDIER, *à Legrand.*

Quand je vous disais que vous vous étiez mal adressé... le voilà qui rentre.

LEGRAND.

Comment! il serait possible!.. ce serait là votre original d'oncle?

DIDIER.

Lui-même. (*à Pinchenet*). Eh! venez donc! Depuis une heure qu'on vous attend avec impatience!

PINCHENET.

Moi?.. et qui donc?

DIDIER, *à voix basse.*

Parbleu! le cousin Bonnemain, le prétendu de Naïs, que votre femme avait repoussé, et qui revient du pays, plus brûlant que jamais!

PINCHENET, *de même.*

Il persiste donc?.. ça me va... Diable! il a l'air calé.

PINCHENET et LEGRAND, *se saluant.*

Monsieur...

DIDIER, *bas à Pinchenet.*

Soyez gentil, et vous êtes sûr de l'amadouer. (*Bas à Legrand*). Soyez spirituel, et sa fille est à vous. (*Il remonte, et faisant le signe de donner un coup de queue de billard*): Vlan! encore un raccroc!.. (*Il sort en riant, par l'escalier*).

SCÈNE XII.

PINCHENET, LEGRAND.

PINCHENET, *cachant ses noisettes.*

Ah! monsieur, combien j'ai d'excuses à vous faire de ne m'être pas trouvé... Mettez donc vot' chapeau.

LEGRAND.

J'espère que vous n'avez pas douté un seul instant de mon impatience.

PINCHENET.

Comment donc, monsieur, comment donc!

LEGRAND.

Impatience bien naturelle, surtout depuis que j'ai entendu parler de mademoiselle votre fille. (*A part*). Qu'est-ce qu'il cache donc dans sa redingote.

PINCHENET, *à part.*

De Naïs!

LEGRAND.

Cet accueil flatteur me comble... Voulez-vous bien me permettre .. (*Il ouvre les bras*).

PINCHENET, *embarrassé.*

Comment donc, Monsieur, comment donc! (*Ils s'embrassent*).

LEGRAND.

Je n'attendais pas moins de votre urbanité.

PINCHENET.

Ah! ça, nous avons maintenant à nous expliquer...

LEGRAND.

Sur la dot... soit... Inutile de vous dire que la mienne se montera à quinze mille francs de rente.

PINCHENET.

Mettez donc votre chapeau. (*A part*). Ce coquin de Bonnemain est un vrai Crésus.

LEGRAND, *à part.*

Je ne serais pas fâché de savoir ce qu'il donne à sa fille, le bonhomme... (*Haut*). Quant à l'état de vos revenus... on dit que...

PINCHENET.

Oui... oui... je n'ai pas trop à me plaindre de mes locataires.

LEGRAND, *à part.*

Bon! c'est un propriétaire!.. Mais qu'est ce qu'il cache donc dans sa redingote?

PINCHENET.

En faveur du mariage projeté... je donnerai à ma fille...

LEGRAND, *qui a glissé sa main dans le pan de la redingote de Pinchenet et qui a pris une noisette.* (*A part*).

Tiens! tiens! ce sont des noisettes... (*Il mange la noisette.* (*Haut*) Vous donnez à votre fille!..

PINCHENET, *mangeant aussi une noisette.*

Je lui donne tout ce que je possède.

LEGRAND, *prenant une noisette.*

Ça me va... après? (*Il mange.*)

PINCHENET, *de même.*

Après... ma mort.

LEGRAND, *de même* (*à part*).

Ça me va moins... diable! diable! il est vigoureusement constitué le gaillard! (*Mangeant et prenant des noisettes.*) Très bien! mais la dot?

PINCHENET, *de même.*

Quant à ça, elle possède déjà un trésor.

LEGRAND.

Ah! ah!

PINCHENET.

Dès qu'elle voudra, elle se fera cent mille écus de sa voix.

LEGRAND.

Mon Dieu, que ça lui vienne de Savoie ou de France, je n'y tiens pas... c'est la même monnaie.

PINCHENET.

Vous ne m'entendez pas.

LEGRAND.

Je ne vous en demande pas davantage, ça me va! (*à part*). Décidément c'est un fort capitaliste.

PINCHENET, *à part.*

Eh! bien! il n'est pas intéressé.

Air: *ô Dieu des flibustiers.* (*Syrène.*)

Mon gendre, touchez-là!
Je vous donne ma fille;
Vous v'là de la famille:

LEGRAND.

Accepté, ça me va!

ENSEMBLE.

{Beau père / Mon gendre} touchez-là
{J'accepte votre / Je vous donne ma} fille.
{Je suis / Vous v'là} de la famille.
Touchez-là! *bis.*

(*Pinchenet entre à gauche.*)

SCÈNE XIII.

LEGRAND, *puis* MICHEL.

LEGRAND.

A la bonne heure, au moins! voilà un beau-père avec lequel on n'a pas besoin de se fouler le larynx.

MICHEL, *paraissant au haut de l'escalier, la figure empourprée; entre deux vins, et un cigarre à la bouche.*

Tiens! c'est Legrand! (*Il descend.*)

LEGRAND.

Léonce!.. d'où diable sort-il? (1).

MICHEL.

Je descends du paradis terrestre, mon cher... situé là haut... au 4e, sur le devant... mobilier en acajou... papier à 18 sous le rouleau...mais, de la gaîté et de la blanquette de Limoux à discrétion. (*Fredonnant.*)

Vive le vin, le rhum et le tabac,
Voilà, voilà, voilà, les plaisirs du bivouac.

LEGRAND.

Ah! mon Dieu! quel teint coquelicot!.. et les jambes donc! (*Le soutenant.*) Prenez donc garde! la maison va tomber, si les fondations ne sont pas plus solides.

MICHEL.

Que voulez-vous, ils ont inondé l'édifice... ce n'est pas ma faute s'il y a un éboulement. (*Il rit.*)

LEGRAND.

Qui ça?

MICHEL.

Eh! bien! eux... vous ne savez donc pas?.. c'est une farce qu'ils ont voulu me faire... et

(1) L. M.

à vous aussi... ils sont décidément fort gais, ces jeunes gens... d'autant que, ce matin, ils pendaient la crémaillère. (*Fredonnant.*)

Nous avons-t-y ri, nous avons-t-y bu!
Chez la mèr' Gri...

LEGRAND, *impatienté.*

Eux?.. où?

MICHEL.

Chez le petit... un déjeûner de gargantua... je me suis gorgé de Madère et bourré de pâté... (*Il danse.*) Tra de ri de ra...

LEGRAND.

Quand?

MICHEL.

Tout à l'heure... même qu'ils chuchottaient entr'eux, pendant que je dévorais... aussi, je n'ai pas compris un mot de ce qu'ils disaient, mais c'était bien spirituel!

LEGRAND.

Il y paraît.

MICHEL.

C'est le plus grand qui a tout imaginé, pour vous faire poser... Dieu! s'en est-on donné!

LEGRAND, *avec colère.*

Me faire poser... le plus grand... le plus petit... ah! ça, de qui parlons-nous au juste?

MICHEL.

Eh! bien! de ces jeunes gens que nous avons rencontrés hier, rue Montorgeuil... n'ont-ils pas eu l'idée bouffonne de nous indiquer cette maisoc, rue Boucherat, n° 14, qu'ils avaient trouvée par hasard dans l'almanach des 25,000 adresses.

LEGRAND.

Ah! bah!

MICHEL.

Et comme la famille que vous deviez rencontrer est, à ce qu'il paraît, partie pour la campagne... qu'ont imaginé ces jeunes roués... ils ont fait déguiser trois de leurs amis... l'un en sourd, l'autre en demoiselle, et le troisième en beau-père... du moins à ce qu'ils m'ont avoué... hein? en voilà une de farce!

LEGRAND, *de plus en plus étonné.*

Ah! bah! ah! bah! ah! bah!

MICHEL.

Si bien que vous avez crié dans l'oreille d'un faux sourd, que vous avez voulu épouser un homme au lieu d'une demoiselle, et qu'au lieu du beau-père, vous avez embrassé... qui? le rapin de l'atelier. (*Il rit.*)

LEGRAND.

Le rapin!.. comment! j'aurais donné dans un tel panneau?

MICHEL, *fredonnant.*

En plein, plan, ran tan plan, tire lire en plan... Ah! ah! ah!.. la drôle de figure! Legrand, mon ami, vous êtes vexé, mortifié, humilié de cette méprise-là. (*Il danse.*) La rifla fla fla...

LEGRAND.

Eh! bien! non! je trouve au contraire le tout original! ce n'est pas la plaisanterie de tout le monde... et finalement, je ne leur en veux pas à ces peintres... je tiens même à leur prouver que je cultive la farce aussi bien qu'eux!... mais, chut! les voilà justement... nous allons nous expliquer.

SCENE XIV.

PINCHENET, AGATHE, CHRISTOPHE, LEGRAND, MICHEL, *ensuite* DIDIER, COQUEREL ET BÉNARD.

CHRISTOPHE, *donnant le bras à Agathe et parlant à Pinchenet.*

Vous dites: à l'hôpital des chiens, avenue des Champs-Élysées?

PINCHENET.

Oui, monsieur.

AGATHE.

Allons vite arracher Trilby des mains de ses ravisseurs.

MICHEL, *bas à Legrand.*

Hein! comme ils sont déguisés!

LEGRAND, *se mettant sur leur passage.*

Halte-là s'il vous plaît!

MICHEL, *de même.*

Halte-là s'il vous plaît!

AGATHE.

Ciel! mon prétendu!

DIDIER, *à Coquerel et Bénard qui descendent l'escalier avec lui.*

Attention Messieurs.

MICHEL, *bas à Legrand.*

Eh! tenez, voilà les autres qui descendent.

LEGRAND, *de même.*

Ils s'étaient tous donné le mot, c'est clair! (1)

CHRISTOPHE.

Que nous veut encore ce mendiant?

LEGRAND.

Connu! connu!.. ça ne prendra plus, mon vieux, malgré votre perruque blonde, vous êtes découvert.

CHRISTOPHE.

Plaît-il?

LEGRAND, *à Didier.*

Votre ami imite le sourd dans la perfection.

DIDIER.

N'est-ce pas? (*bas aux jeunes gens.*) Il va tout seul.

MICHEL, *bas à Legrand.*

A mon tour... (*Haut à Agathe.*) Pourrais-je avoir l'honneur de vous offrir un cigare, jeune homme!.. (*Il le lui présente.*)

AGATHE, *indignée, reculant.*

Un cigare!.. quelle horreur! (2)

(1) P. Chris. L. M A. D. C. B.
(1) Chrst. A. L. M. D. C. B. (*Pinchenet 2e plan.*)

LEGRAND, *à Agathe.*

Jeune homme, vous voulez me faire peur, mais avant, je vous engage à laisser pousser vos moustaches, mon cher !

PINCHENET, *s'avançant* (1).

Ah ! ça, mais, au fait, mon gendre, et vous, gros incivil, qu'est-ce que vous avez donc à invectiver comme ça mes locataires ?

LEGRAND.

Bon ! voilà aussi le beau-père qui se met de la partie... allez donc nettoyer vos palettes, méchant rapin !

MICHEL.

Allez donc vous débarbouiller... barbouilleur !

PINCHENET, *furieux.*

Rapin ! barbouilleur !.. Monsieur ! apprenez que je suis portier ! (*Il remonte.*)

MICHEL.

Bon ! voilà qu'il veut changer de personnage !

LEGRAND.

Il est délicieux ! (2) (*A Christophe, voulant lui arracher sa perruque.*) Vous, mon cher ! à bas la perruque !

MICHEL, *saisissant Agathe par la taille.*

Vous, jeune homme, ôtez votre corset de contrebande ! (*Agathe pousse un cri, recule et s'accroche au bras de Christophe; riant.*) Ça marche !.. xss !.. xss !

DIDIER, *riant.*

Bien attaqué ! bien défendu !

ENSEMBLE.

Air : *des Batignolaises.*

{ Nous insulter
{ Quoi ! persister encor,
C'est trop fort !
C'est vraiment scandaleux
Et honteux !
Ah ! je me sens frémir
Et bouillir !
Aussi craignez pour vous
Mon courroux

(*Christophe et Agathe sortent furieux par le fond. Pinchenet rentre dans sa loge. Les autres personnages rient.*)

DIDIER, *à Legrand.*

Savez-vous que vous avez un charmant caractère, et que je m'attache à vous !

LEGRAND.

Vrai ? Eh bien ! moi aussi, je me sens entraîné.

DIDIER.

Et, maintenant, pour réparer mes torts, je m'engage à vous faire retrouver votre beau-père aujourd'hui même, aussi vrai que je m'appelle Lefebvre.

LEGRAND.

Tope ! j'accepte. Enchanté de me trouver dans la compagnie de jeunes gens aussi spirituels !

DIDIER.

C'est dit. (*Bas à Coquerel.*) Le fiacre est toujours là ?

COQUEREL, *bas.*

Toujours... je l'ai pris à l'heure.

DIDIER, *haut.*

En ce cas, en fiacre !

TOUS.

En fiacre !

MICHEL.

Et moi, barrière de la Chopinette !

(*Ils sortent bras dessus, bras dessous, en souriant et dansant, tandis que l'orchestre reprend la musique du chœur.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

(1) Chrst. A. L. P. M. D. C. B.
(2) P. L. Chrst. A. M. D. C. B.

TROISIÈME ACTE.

La salle à manger de l'appartement de Michel Lefebvre. — A droite, premier plan, une porte. — Troisième plan, une croisée. — Au fond, une porte, entre la croisée et la niche qui est au milieu ; dans la niche, un poële surmonté d'une statue en plâtre, représentant le dieu Pan. — Un buffet de chaque côté du poële. — A gauche, troisième plan, une armoire, une table, plus loin une porte, ouvrant sur un escalier. — Chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, JEANNETTE, MADAME LEFEBVRE.

MADAME LEFEBVRE, *devant une glace.*

Enfin, voilà ma toilette à peu près terminée !

HENRIETTE, *aidée par Jeannette.*

Vous êtes bien heureuse, maman... il est neuf heures du soir, et je n'ai pas encore posé ma guirlande.

MADAME LEFEBVRE.

Bon Dieu ! qu'on a donc de choses à faire quand on donne un bal !... Jeannette, avez-vous pensé aux rafraîchissements ?

JEANNETTE.

Oui, madame... je n'ai plus qu'à dresser le buffet dans l'office.

MADAME LEFEBVRE, *indiquant la porte de droite.*

Bien!... vous trouverez là, dans l'armoire, la nappe que vous m'avez demandée pour cela. Toi, Henriette, songe à paraître jolie, car, ce soir, nous aurons sans doute la visite de M. Legrand, ton prétendu... d'après la dernière lettre de son oncle, datée de Clermont, il devrait être à Paris depuis hier... et ce n'est que pour t'offrir l'occasion de lui plaire que je donne ce bal.

HENRIETTE.

Mais, maman, je ne le connais pas ce monsieur Legrand.

MADAME LEFEBVRE.

Ni moi non plus... mais on dit que c'est un homme charmant... unique héritier de son oncle, l'un des plus riches industriels de Clermont... je veux que votre mariage soit entièrement arrêté avant le retour de ton père... (*à part.*) que je n'ai envoyé promener à Montluçon que pour me débarrasser de lui.

HENRIETTE.

Pourtant, vous savez bien que je ne pourrai jamais aimer que monsieur Ernest.

MADAME LEFEBVRE.

Encore!... mademoiselle!... ne me reparlez plus de votre petit artiste!

HENRIETTE.

Je ne vous en parlerai plus, puisque vous le voulez... mais, j'y penserai toujours.

JEANNETTE, *la prenant à part.*

Allons! voyons, mamzelle, ne vous chagrinez pas ainsi!

Air: *vaudeville de madame Favard.*

A votre mèr' soyez soumise
Et renoncez à vos amours;
Quand un mari vient, pas d'bêtise,
Mamzelle, on épouse toujours.
Mais, si c'mari, loin de vous plaire,
Plus tard, finit par vous gêner,
Suivez l'exemple de vot' mère :
Envoyez-le souvent prom'ner.

(*Bruit de voiture.*)

JEANNETTE, *courant à la fenêtre.*

Ah! madame, un fiacre qui s'arrête à la porte!... voilà déjà du monde qui nous arrive

MADAME LEFEBVRE.

En ce cas, allez vite ouvrir les deux battants de la porte qui donne sur le grand escalier... et dites au portier de ne plus laisser monter de ce côté. (*Elle indique le fond à gauche.*) Ensuite, vous aiderez Henriette à placer sa guirlande. (*Henriette et Jeannette sortent par la droite.*)

SCENE II.

LEGRAND, MADAME LEFEBVRE.

LEGRAND, *entrant par la gauche.*

La porte est ouverte, bon! ça m'évite la peine de l'enfoncer.

MADAME LEFEBVRE.

Quel est ce monsieur?

LEGRAND, *brusquement.*

Je demande monsieur Michel Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE.

Vous êtes chez lui et vous parlez à sa femme.

LEGRAND.

Ah! vous êtes sa femme!... (*il la salue.*) Permettez-moi de vous exprimer mon regret de vous savoir unie à un individu aussi fâcheux.

MADAME LEFEBVRE.

Monsieur, si vous n'avez que de pareils compliments à m'adresser, vous pouvez sortir.

LEGRAND.

Merci .. je préfère m'asseoir. (*Il s'assied.*) Bien... maintenant, je m'explique : Madame, je vous apprendrai d'abord, qu'hier, j'ai dîné chez Philippe, restaurateur, rue Montorgueil.

MADAME LEFEBVRE.

Eh! qu'est-ce que cela me fait, monsieur?

LEGRAND.

Soit. Mais, si on y dîne bien, on y fait des rencontres souvent fort désagréables... je m'y suis trouvé avec votre mari.

MADAME LEFEBVRE.

Mon mari... impossible, monsieur, il est en voyage.

LEGRAND.

Qu'il vous l'ait dit, très-bien... mais, que vous ayez été assez bonne pour le croire, ça m'étonne... La vérité est, qu'hier, nous avons rapproché nos tables pour fraterniser et sabler le champagne, pas à votre santé, par exemple!... si bien qu'à la fin du repas, il m'a donné lui-même son adresse que voici : (*il prend l'adresse et lit*) « Michel Lefebvre, rue Bréhisy, 37... » Est ce ça?

MADAME LEFEBVRE.

En effet... (*A part.*) M'aurait-il caché... si je le savais!... (*Haut.*) Mais enfin, pourquoi cette visite, monsieur, et qu'avez-vous à lui dire!

LEGRAND.

La voici en onze mots... (*détachant chaque mot.*) Il faut qu'il ait ma vie ou que j'aie la sienne!... pas davantage.

MADAME LEFEBVRE.

O ciel!

LEGRAND.

Et à vous parler franchement, je préfère avoir la sienne... et je l'aurai... j'en ai le doux pressentiment.

MADAME LEFEBVRE.

Mais c'est donc un assassinat que vous voulez commettre

LEGRAND.

Un simple assassinat... A ma place ne l'assassineriez-vous pas aussi? je vous en fais juge. Après m'avoir exposé, pendant trente-six heures au flux et reflux d'un océan de Lefebvre, sous prétexte de me faire retrouver mon beau-père, savez-vous ce qu'a imaginé encore votre affreux mari?... il me propose de m'accompagner et me fait monter dans un fiacre... avec lui et deux de ses acolytes... nous voilà donc arpentant Paris de long en large, et réclamant des beaux-pères. qui, loin de m'ouvrir leurs bras, me fermaient tous leur porte au nez. . j'en avais déjà subi treize... beaux-pères, madame, et j'avisais le domicile du quatorzième, quand, tout-à-coup, votre gueux de mari... (*mouvement de madame Lefebvre*) Ne m'interrompez pas!... gueux est le mot... je n'en retrancherai pas une lettre... quand votre gueux de mari, dis-je, et ses deux acolytes partent d'un éclat de rire, se précipitent par les portières du fiacre, trouvant du dernier plaisant de me laisser seul, dans une compagnie générale... (c'est le nom de la voiture) aux prises avec le cocher... Revenu de mon étonnement, je veux m'élancer à leur poursuite, quand l'automédon furieux, se voyant abandonné, me saisit à la gorge et me demande 18 fr. 75!... Pour sortir de mon fiacre et de cette position... sans dignité... je cherche... et je trouve... mes poches complètement vides de ce capital... force me fut donc de remonter dans ma boîte, en ordonnant au cocher de rouler de nouveau... et depuis ce temps, madame, je demeure en fiacre, n° 275!

MADAME LEFEBVRE.

Et c'est à moi que vous venez vous plaindre de tout cela?

LEGRAND.

Je viens de vous faire ouïr ma complainte véridique, et j'ajoute... que, si, jusqu'ici, j'ai tout supporté avec le flegme d'un quaker... sacrebleu! la chaudière éclate à la fin!..... bref!... je viens sommer le sieur Michel Lefebvre, maître de céans, de me dire avec quelles armes, blanches ou à feu, il préfère que je le massacre!

MADAME LEFEBVRE.

Encore une fois, monsieur, je vous déclare que mon mari n'est pas à Paris,.. et...

LEGRAND.

Une idée!... il est peut-être caché dans quelque coin de cet appartement, le lièvre!..... (*criant*) qu'il se montre!... qu'il se montre ou sinon!...

MADAME LEFEBVRE.

Monsieur, je donne un bal ce soir, et il est insupportable d'être ainsi importunée, surtout quand ma toilette n'est pas terminée.

LEGRAND.

Vous avez raison, madame... retournez à votre toilette, moi, je retourne à mon domicile... c'est-à-dire à mon fiacre... je me fais conduire chez un armurier que j'ai remarqué là, tout près, dans la rue, j'en rapporte un matériel de combat, au grand complet, et ensuite, je m'établis dans votre chambre à coucher...

MADAME LEFEBVRE.

Vous oseriez...

LEGRAND.

Je m'y installe, dis-je, et j'y passe une nuit, deux nuits, trois nuits, s'il le faut, jusqu'à ce que votre pleutre de mari vienne m'y trouver... et il y viendra!..... votre œil assassin m'en est un sûr garant.

ENSEMBLE.

Air : *nouveau de M. Gucoée.*

Vous verrez si je suis crâne
Et jusqu'où va mon courroux!
Je suis têtu, comme un âne...
Mordieu! prenez garde à vous!

MADAME LEFEBVRE.

Seriez-vous cent fois plus crâne,
Apaisez votre courroux!
Tout d'avance, vous condamne,
Car, vous n'êtes pas chez vous.

(*Legrand sort par où il était entré.*)

SCÈNE III.

MADAME LEFEBVRE, *seule.*

MADAME LEFEBVRE, *quand il a disparu.*

Eh! quoi! mon mari serait de retour à Paris, depuis hier, à mon insu!. . oh! c'est impossible! il ne se permettrait pas de s'indiscipliner à ce point! .. En vérité, il est effrayant, ce monsieur avec ses menaces..... c'est un homme horrible!

Air : *de l'Eau Merveilleuse.*

Quoi! dans ma chambre il prétend s'introduire
Sans que je puisse, ici, l'en empêcher!
Mais, mon mari, grand Dieu! que va-t-il dire,
Si, par hasard, il vient pour m'y chercher.
Comme il fera la grimace
En retrouvant à sa place
Ce galant
Menaçant!..
J'en rirai
Et dirai :
Mon cher, pendant ton absence,
J'use de la circonstance,
Et, j'imite en tous points ta constance...
Il faut bien le faire enrager
Et se venger!
Il faut bien se dédommager
Et se venger!

JEANNETTE, *accourant.*

Madame! madame! voilà vos invités!

MADAME LEFEBVRE.

C'est bien!... faites-les attendre ici, moi, je vais achever ma toilette (*elle entre dans la chambre à droite*).

SCENE IV.

JEANNETTE, COQUEREL, DIDIER, ERNEST, BENARD.

JEANNETTE, *à la porte du fond.*

Entrez, messieurs... madame sera à vous dans un instant.

DIDIER, *lui prenant la main.*

Ça suffit, mon enfant, nous attendrons. (*Jeannette sort.*) Enfin, mon cher Ernest, nous voilà chez les parents de celle que tu aimes !... et tu pourras danser, ce soir, avec mademoiselle Henriette, sans qu'on se doute de ta présence ici.

ERNEST.

En vérité, j'admire ton aplomb... oser t'introduire dans une maison où l'on ne te connaît pas, pour m'y présenter à titre d'ami, moi qu'on n'y connaît pas davantage... c'est d'une audace !..

DIDIER.

Sois donc tranquille, mon cher... Règle générale, passé vingt-trois ans, les jeunes gens, aujourd'hui ne dansent plus... et toi, qui sait polker comme un sylphe... on sera enchanté de t'avoir... d'ailleurs, je trouverai un moyen... laisse-moi faire, ça me regarde.

ERNEST.

Pourvu que l'autre ne parvienne pas à découvrir l'adresse de sa prétendue !

DIDIER.

Impossible !.. Il roule dans son fiacre, et avant qu'il ait reçu de Clermont sa valise et sa bourse pour le payer, nous avons le temps d'assister à la noce... d'ailleurs, nous lui avons taillé de la besogne... Le gaillard a la tête chaude, et je parie qu'avant tout, il ira me demander raison de la dernière drôlerie du fiacre, à mon prétendu domicile... c'est-à-dire chez le Lefebvre que Coquerel a puisé hier dans l'Almanach des 25,000 adresses.

COQUEREL, *riant.*

Oui... rue Béthisy, n. 37.

ERNEST.

Hein?.. qu'est-ce que tu dis donc?

DIDIER.

Rue Béthisy, 37 !.. mais nous y sommes !

COQUEREL.

Ah ! bah !..

ERNEST.

Sans doute !.. chez M. Michel Lefebvre, le père d'Henriette.

COQUEREL.

Est-ce que je m'en doutais, moi !

ERNEST.

Malheureux ! qu'avez-vous fait?

SCÈNE V.

LEGRAND, COQUEREL, DIDIER, ERNEST, BÉNARD.

TOUS, *voyant entrer Legrand.*

Le voilà !.. (*Ils se retirent à droite*).

LEGRAND, *rentrant par la porte de gauche, tenant dans ses bras des fleurets, des épées, des pistolets et des sabres de cavalerie.*

Là ! grâce à ma montre que j'ai laissée en gage, je crois être suffisamment pourvu !

ERNEST, *bas à Didier.*

Qu'allons-nous devenir?

DIDIER, *bas.*

Tais toi, et laisse-moi faire... (1) (*S'approchant de Legrand qui a déposé ses armes sur la table à manger*). Eh ! c'est monsieur Legrand !

LEGRAND, *apercevant Didier.*

Ali allah !.. Dieu soit loué ! je tiens enfin mon homme !

DIDIER.

Vous, au bal, monsieur Legrand... et avec des armes !

LEGRAND.

Que voulez-vous, c'est une manière d'entendre la farce qui m'est particulière... il vous a semblé original de me faire courir pendant toute une journée, et de m'obliger à payer à un cocher 18 fr. 75 cent., quand vous me saviez dénué d'argent... bon !.. mais il me paraît facétieux, à moi, de vous estropier pour le reste de vos jours... chacun prend son plaisir où il le trouve... Or donc, je demande à procéder à cet agréable passe-temps, le plus tôt possible. (*Il s'approche de la table où sont ses armes*).

COQUEREL ET BÉNARD, *riant.*

Bravo !

DIDIER, *feignant de rire.*

Très bien !

ERNEST, *bas à Didier.*

Tu vois !..

DIDIER.

Pourtant, je demande à faire une observation.

LEGRAND.

Connu ! connu !.. vous allez me dire que vous n'êtes pas Michel Lefebvre.

DIDIER.

Au contraire !.. j'avoue que je suis Michel Lefebvre.

LEGRAND.

Alors, vous allez me soutenir que cette dame que j'ai vue tout-à-l'heure, et qui vous disait absent pour vous sauver la vie... n'est pas votre épouse...

DIDIER.

Vous avez vu mon épouse !.. (*Aux amis*). Il a vu mon épouse... (*A Legrand*). Ah ! Monsieur, je vous en fais mon sincère compliment !

LEGRAND.

Qu'enfin vous n'êtes pas ici chez vous !.. calembredaines, monsieur, calembredaines !... Si vous êtes fort au billard, je ne joue pas mal aux dominos... et je m'empare de la pose...

(1) L. D. E. C. B.

Voici des fleurets démouchetés, des trombions, des yatagans, des... n'importe!.. choisissez, ou si non... Y êtes-vous, sacrebleu! y êtes-vous?

DIDIER.

Assez, Monsieur, assez!.. je suis au sein de ma famille, de mes amis... (*ici, on entend la musique du bal*), et j'entends la contredanse qui nous réclame... D'ailleur, Monsieur, vous êtes sans témoins, et les lois de l'honneur me défendent d'engager ce combat meurtrier avant que vous en ayez trouvé. . Allez en chercher.

LEGRAND.

Qu'à cela ne tienne (*Il reprend ses armes*).

ERNEST, *bas á Didier.*

Mais la mère d'Henriette va tout apprendre... je serai plus compromis que jamais.

DIDIER, *de même.*

Au contraire... elle doit trembler pour les jours de son mari... je me présente pour le remplacer, elle m'accepte pour défenseur, et vous voilà introduits.

COQUEREL, *á Ernest et à Bénard.*

Il ne doute de rien!

DIDIER, *bas à Ernest.*

Toi, mazourke avec ton Henriette... (*Aux autres*). Et vous, suivez-moi! (*A Legrand*). Monsieur, nous nous reverrons!

LEGRAND.

Oui, Monsieur, nous nous reverrons!

Air : *Final du deuxième acte d'Yvan le moujick.* (*Flotow.*)

ENSEMBLE.

LEGRAND.

Redoutez ma vengeance!
N'ajoutons plus un mot,
Car, je perds patience
A bientôt, à bientôt!

DIDIER ET LES AUTRES.

J'attends votre vengeance,
N'ajoutons plus un mot,
Silence et patience,
A bientôt! à bientôt!

(*Didier et ses amis sortent par la porte du fond.*)

SCENE VI.

LEGRAND, *ensuite* MICHEL.

LEGRAND.

Des témoins... des témoins... Je ne connais personne à Paris... mais que je suis bête! on donne un bal ici, je prendrai pour témoin le premier invité qui me tombera sous la main... (*Disposant ses armes sur la table.*) En attendant, je vais me la refaire... la main... à ce que j'ai pu voir, l'espadon ne convient pas à cet olibrius... le fleuret démoucheté sera mieux son affaire... Je suis bien sûr de le tuer... mais encore faut-il qu'il soit expédié de façon à faire honneur aux enfants de l'Auvergne... v'lan!.. v'lan! (*Il a pris un fleuret et tire au mur, vis-á-vis la porte de gauche, Michel entre en lui tournant le dos et reçoit un coup de pointe.*) (1).

MICHEL.

Aïe! prenez donc garde! vous m'avez enfoncé une côte!.. (*Le reconnaissant.*) Tiens! Alexandre!

LEGRAND.

Léonce!

MICHEL.

Vous m'attendiez donc?.. on vous avait donc indiqué mon adresse?

LEGRAND.

Comment, vous logez aussi dans cette maison?.. comme ça se trouve!.. vous êtes précisément l'individu que je cherchais.

MICHEL.

Moi?.. et pourquoi faire?

LEGRAND.

Pour me servir de témoin à l'instant.

MICHEL.

Ah! ah! nous avons donc enfin mis la main sur cette prétendue? et nous allons signer le contrat? (*Lui serrant la main.*) Tope... j'accepte.

LEGRAND.

Le contrat... Je vais me percer le flanc.. avec un gueux, un drôle, un saltimbanque!

MICHEL.

Un duel! merci!.. la loi et les tribunaux s'y opposent. Si c'est comme ça, Alexandre, je donne ma démission de témoin.

LEGRAND.

Attendez donc... vous connaissez probablement mon adversaire... c'est le maître de céans.

MICHEL.

Le maître des céans?.. Alexandre, ce n'est pas gentil de votre part... Je sais bien qu'en arrivant à Paris, vous m'avez dit : je viens faire une farce, mais une seule.. et nous en sommes au moins à la dix-septième... sans compter celle-ci... par exemple, elle est bonne.

LEGRAND.

Elle sera courte, mais elle sera bonne... (*Se mettant en garde.*) Une, deux, et son affaire est faite!

MICHEL.

Son affaire est faite... à qui?

LEGRAND.

Au Lefebvre de l'endroit... transpercé! occis!

MICHEL.

Occis!.. oh! que non!.. (*Riant.*) Est-il gai, ce satané Alexandre!.. allons, vous avez appris que Léonce de Latour était un nom de guerre et que le Lefebvre de l'endroit, c'était moi... alors, vous vous êtes dit : faisons lui

(1) M. L.

peur... mais, j'ai deviné la couleur... c'est malheureux... mais vous êtes encore une fois volé.

LEGRAND.

Vous vous appelez Lefebvre, vous !

MICHEL.

J'ai cette fatuité.

LEGRAND.

Il est joli !

MICHEL.

Mais... les femmes me l'ont dit.

LEGRAND.

Halte-là, Léonce, c'est par trop fort !.. ceci sort du genre de plaisanterie que nous avions admis... voilà vingt-quatre heures qu'on me fait partir dans les oreilles un feu d'artifice de Lefebvre, et vous venez, comme une bombe, vous lancer encore à ma tête, vous, le plus gros de tous !.. Je l'ai dit : c'est trop fort.

MICHEL.

Vous vous fâchez, Alexandre, vous avez tort... écoutez-moi...

LEGRAND, *exaspéré.*

Je n'écoute rien !.. tout s'éclaircit maintenant... vous êtes d'accord avec les autres... J'en ai la preuve... dans votre arrivée ici, qui n'a d'autre but que de continuer à me narguer... Je vous provoque !

MICHEL.

Écoutez-moi, Alexandre.

LEGRAND.

Taisez-vous, Monsieur Léonce de Latour ! . car, hier encore, vous vous appeliez bien aussi.. et à présent, vous osez me soutenir que vous vous nommez Lefebvre !.. je vous provoque !

SCENE VII.

LES MÊMES, JEANNETTE. (1).

JEANNETTE, *entrant par la droite, un plateau entre les mains, apercevant Michel, à part.*

Ciel de Dieu !.. Monsieur ici !

MICHEL.

Mais, je vous répète que je n'avais pris ce nom de Léonce que pour faire mes fredaines à l'insu de ma femme .. et pour me donner un genre auprès de cette jeune comtesse de la rue de Navarin, qui m'adorait et qui m'a fait polker avec elle au bal du Château-Rouge...

JEANNETTE, *à part.*

Il a polké avec une comtesse de la rue de Navarin !.. courons tout dire à madame ! (*Elle s'esquive par le fond*).

LEGRAND.

Je n'entends plus rien !

MICHEL.

Mais, ce soir, après vingt-quatre heures de danses et de plaisirs échevelés... je rentre dans mon domicile conjugal et dans mon nom propre.

LEGRAND.

Je n'entends plus rien !

MICHEL.

Surtout, j'espère que vous n'avez pas soufflé mot de mes caravanes devant ma femme?

LEGRAND.

Assez, sacrebleu ? assez !.. Comment, vous osez encore me parler de votre femme.... quand, tout-à-l'heure, là, à cette place, j'ai vu le véritable Lefebvre, son mari.

MICHEL.

Son mari !.. ô ciel !.. il y aurait ici un autre moi-même !.. Je demande à m'expliquer !

LEGRAND.

Un autre vous-même !.. non !.. oh ! non !.. il est mieux que vous... aussi, sa femme...

MICHEL.

Mais, Monsieur, cette femme est la mienne !.. un intrus aura usurpé mon titre et mon nom !.. Je demande à m'expliquer?

LEGRAND.

Et moi, je demande si vous voulez me servir de témoin pour m'aider à tuer M. Michel Lefebvre, rue Béthisy, 37 ; est-ce clair?

MICHEL.

Moi, vous servir de témoin pour assister à ma mort !... c'est une absurde prétention, je demande à m'expliquer.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MADAME LEFEBVRE, JEANNETTE, *entrant par le fond.*

MADAME LEFEBVRE, *à part.*

Au Château-Rouge !.. avec une comtesse !

MICHEL, *l'apercevant. A part.*

Ma femme !.. Tâchons d'être digne...(1). (*Bas à Legrand*). Si je m'échauffe par trop, contenez-moi de peur de malheur. (*Haut*). Madame...

MADAME LEFEBVRE.

Monsieur...

JEANNETTE, *bas à madame Lefebvre.*

Courage, Madame, exécutez le plan convenu avec ce jeune homme.

MICHEL.

Madame, en rentrant sous mon toit d'ardoises conjugal, j'étais loin de m'attendre à la singulière tuile qui me tombe sur la tête.

LEGRAND, *à part.*

Quel aplomb !.. on dirait qu'il parle sérieusement !

(1) M. L. J.

(2) Leg. M. Madame L. J.

MADAME LEFEBVRE, *lorgnant Michel.*

Quel est ce gros monsieur?.. Il arrive de voyage, à ce qu'il prétend?

MICHEL.

Quittez ce ton goguenard, Madame... et répondez *ad rem*... Si j'en crois la voix universelle, représentée ici par Monsieur... Il s'est passé chez moi des choses de la plus plate inconvenance.

LEGRAND, *à part.*

Gros bouffon, va!

MADAME LEFEBVRE, *riant.*

Le singulier original!.. De quel droit se mêle-t-il d'affaires qui ne le regardent pas... Je ne vous connais pas, mon cher!

MICHEL.

Air : *Partie et Revanche.*

Ah! c'en est trop!... j'étouffe de colère!
Je vous somme, au nom de la loi,
De m'expliquer cet infernal mystère;
Je veux, madame, enfin, savoir pourquoi
On trompe un homme comme moi!
Me prendrait-on pour une bête,
Pour un conscrit...

MADAME LEFEBVRE.

Il est très amusant.

MICHEL.

Pour un conscrit... je maintiens l'épithète...
Puisqu'on me donne un remplaçant.

Et je vous somme de me dire pourquoi vous m'en donnez un?

JEANNETTE, *bas à madame Lefebvre*

V'là le moment.. ferme!

MADAME LEFEBVRE, *riant.*

Vous vous croyez en carnaval, sans doute, pour venir me faire chez moi une scène burlesque, sous un si drôle d'accoutrement... Sortez, mon bon... Vous n'êtes pas invité.

MICHEL, *furieux.*

Madame!.. (*A Legrand*). Retirez-moi mon parapluie... dans ma colère, je pourrais faire usage de cette arme blanche!

LEGRAND.

Verte.

MADAME LEFEBVRE, *lui montrant la porte.*

Eh! bien, Monsieur...

MICHEL.

Elle refuse de me reconnaître!.. j'étouffe!. (*Apercevant Jeannette qui va pour sortir*). Ah! Jeannette!.. viens ici!.. (1). (*Bas à Legrand*). Cette fois, je vais la confondre!... (*Montrant Jeannette*). Celle-là ne pourra pas nier que je suis son maître, elle a de bonnes raisons pour cela. (*Se radoucissant*). Parle, Jeannette... qui suis-je?.. Je ne veux pas l'influencer.. (*A Legrand*). Vous allez voir.

JEANNETTE.

Vous... vous êtes un homme laid et très mal mis. Je n'ai jamais vu le bout de votre nez... et je ne sais pas pourquoi vous vous permettez de me tutoyer?

Michel fait un geste de fureur, Jeannette se sauve par le fond.

LEGRAND, *à part*

Ah! très bien!.. Elle est bonne, la bonne!

MICHEL.

Horreur!.. elle aussi!.. (*A Legrand*). Retirez-moi mon sac de nuit... je serais capable de le lui jeter à la figure!

LEGRAND, *riant.*

Satané Léonce, va!

MICHEL

Vous aussi!.. famille, amis, serviteurs... tout le monde me repousse... (*Avec explosion et comme chantant*). L'univers m'abandonne.. (1).

LEGRAND, *riant.*

Grand air de Richard!

(*Chantant.*) Sur la terre il n'est donc que moi...

Madame, je vous demande pardon pour mon ami Léonce de Latour.

MADAME LEFEBVRE.

Ah! il s'appelle Léonce de Latour!

MICHEL. *bas à Legrand.*

Taisez-vous donc!

MADAME LEFEBVRE, *à part.*

Le scélérat!

LEGRAND.

C'est bien le plus gai convive et le plus intrépide boute-en-train que je connaisse!

MICHEL.

Voulez-vous vous taire!

LEGRAND.

Il adore le sexe en général... et les comtesses en particulier.

MADAME LEFEBVRE, *à part.*

L'infâme!

MICHEL, *éclatant.*

Finissons-en, sac-à-papier, finissons-en, Monsieur (2), et, puisque vous êtes venu pour vous battre avec le maître de la maison... avec M. Lefebvre, le mari de Madame.. en! bien! qu'il paraisse!.. j'y suis décidé, maintenant... qu'il paraisse! je vous servirai de témoin!

LEGRAND.

Comme ça se trouve... justement le voilà!

SCÈNE IX.

LEGRAND, MICHEL, DIDIER, MADAME LEFEBVRE.

MICHEL et DIDIER, *se reconnaissant.*

Oh!..

MICHEL, *à Legrand, bas.*

Le jeune homme à la crémaillère!

(1) Leg. M. J. Madame L.

(1) M. Leg. Madame L.
(2) Leg. M Madame L.

MADAME LEFEBVRE, *bas à Didier.*

N'oubliez pas que vous êtes mon mari!

DIDIER, *bas.*

Convenu!.. (*Haut.*) Sois tranquille, chère épouse.

MICHEL.

Monsieur.. cette femme est la mienne!

DIDIER.

Ma femme, votre femme!.. pas possible!.. ce cher Léonce!.. non content d'enlever des comtesses, il veut encore enlever ma femme!

LEGRAND, *à Lefebvre*

Des comtesses, là, vous voyez... identité de fait.

MICHEL, *à Didier.*

Assez, Monsieur! assez!.. mille millions de pistolets! la patience m'échappe!.. (*Bas à Legrand.*) Otez-moi tout ce que j'ai sous la main... je sens que je vais commettre un crime!.. (*Haut à Didier.*) Monsieur, je vous déclare que votre conduite est du plus mauvais goût, et que je ne suis pas d'humeur à la supporter. Voulez-vous me rendre ma femme, oui ou non?

MADAME LEFEBVRE, *riant.*

Ah! ah! ah!.. je le trouve extrêmement comique!

LEGRAND, *riant.*

C'est aussi mon avis... ah! ah! ah!.. vous êtes très comique, mon cher!

MICHEL, *à Legrand.*

Monsieur! voulez-vous me laisser tranquille, oui, ou non!.. C'est à dire qu'il y aurait de quoi exaspérer un saint! . et saint Patient, lui-même, sortirait des gonds!..

LEGRAND.

S'il n'était retenu par saint Cloud... ah!.. le mot est piquant! . le goûtez-vous?

MICHEL.

Nullement! et comme vous m'avez autorisé à vous prévenir quand ce genre de plaisanterie me fatiguerait... je vous préviens, il me fatigue.

LEGRAND.

Allons, bon! c'est sur moi que sa colère retombe!

MICHEL.

C'est, qu'en effet, vous voyez que je suis victime d'un complot infâme, infernal!.. qu'on me conteste mes droits civiques et maritaux, que je suis réduit à l'état de Paria... et vous choisissez ce moment pour faire de l'esprit à mes dépens... c'est bête, et voilà tout!. (*à Didier.*) Monsieur!..

DIDIER.

Pardon, monsieur Léonce de Latour... je vois qu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison... je crois avoir deviné le motif qui vous fait agir de la sorte!.. mais je ne puis m'y prêter plus longtemps... ainsi, laissez-moi tranquille (1). (*A Legrand.*) Quant à vous... nous nous couperons la gorge plus tard... (*à part*). Beaucoup plus tard.

LEGRAND.

Eh! bien! soit!.. car, avant, il faut (*montrant Michel*), que Monsieur m'explique...

DIDIER.

C'est ça!.. expliquez-vous tous deux... (*à part*). Ce sera drôle!.. (*haut à madame Lefebvre*). Viens, Niniche! (*il lui baise la main et lui donne le bras*).

MICHEL.

Il l'appelle Niniche!.. et il lui baise la main!

LEGRAND.

Parbleu! il va peut-être vous en demander la permission! . (*Il rit.*) (1).

MICHEL.

Madame!.. je vous...

MADAME LEFEBVRE, *qui a fait quelques pas pour sortir.*

Vous, mon gros Monsieur, n'oubliez pas que, ce soir, je donne un bal chez moi, et que j'ai intimé l'ordre à mes gens, de n'y point laisser pénétrer de caricature! (*Elle sort en riant, par le fond, avec Didier.*

SCÈNE X.

LEGRAND, MICHEL.

MICHEL.

Caricature!.. me traiter ainsi!.. dans ma propre maison!.. j'étouffe.

LEGRAND.

Il y a de quoi!

MICHEL.

Mais, ça ne se passera pas ainsi!.. et je prouverai!..

LEGRAND.

Ça sera difficile, Léonce.. les apparences ne sont pas pour vous!

MICHEL, *cherchant autour de lui, et trouvant une boîte sur un petit guéridon à droite.*

Pas pour moi?.. Tenez... ceci est ma tabatière... quand je suis chez moi, j'y puise tous les jours... (*Il prise*). Voyez plutôt.

LEGRAND.

Ça n'est pas une preuve... le nez de ce Monsieur peut également y puiser sa nourriture.

MICHEL.

Cette table, cette statue, ces meubles... tout cela est à moi... Ah! tenez, ouvrez cette armoire... vous y trouverez ma robe de chambre et mon bonnet de nuit.

LEGRAND, *ouvrant l'armoire qui est à gauche, 1er plan.*

Voilà bien la robe de... et le casque à mèche demandé. Au fait, je commence à être ébranlé. . Cependant, ça n'est pas encore une preuve... vous pourriez être somnambule et voir à travers les murailles.

(1) M. Leg. D. Mad. L.

(1) Leg. M. Mad. L, D.

MICHEL, *allant à l'armoire et y prenant un portrait* (1).

C'en est trop!.. qu'est-ce que c'est que ça?

LEGRAND.

Ça?.. c'est le portrait d'un homme fort laid!

MICHEL.

C'est le mien?

LEGRAND.

Dieu! que vous êtes flatté, mon cher!.. je ne vous reconnaissais pas.

MICHEL.

Vous n'êtes pas encore convaincu?

LEGRAND.

Non, sacrebleu! il me faut une victime, il me faut du sang!.. et à moins de preuves irrécusables...

MICHEL.

Oh! une idée fulminante!.. (*A voix basse*). Je vais avoir avec mon épouse, ici, seul à seul, face à face, un entretien, dont vous ne perdrez pas un mot... Cachez-vous... dans cette armoire. (*Il lui montre l'armoire à gauche*).

LEGRAND.

Je comprends la situation...(2). (*Déclamant*).

« Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame. »

(*Il entre dans l'armoire, Michel pousse la porte, mais elle est repoussée par Legrand, qui en sort tout ébouriffé et respirant à peine*).

LEGRAND.

Merci!.. je crains l'asphyxie!..

MICHEL.

Vous n'aimez pas l'asphyxie?

LEGRAND.

Peu!

MICHEL.

Alors, autre chose. (*Lui montrant un petit buffet au fond*). Dans ce buffet.

LEGRAND.

Je ne pourrais pas tenir là-dedans.

MICHEL.

Ah!.. j'ai votre affaire! (*Il enlève la statue qui est sur le poêle, et la porte avec difficulté en dehors de la porte de gauche*).

LEGRAND.

Que faites-vous donc..: et où mettez-vous ça?

MICHEL.

Sur l'escalier. (*Revenant*). Vous allez vous mettre à la place du dieu Pan... en imitant sa pose immobile, et ayant l'air de jouer de la flûte à Pan.

LEGRAND.

Eh bien! ça me va... sapristi! ça me va!... j'aime les idées originales... et celle là me gante... De cette manière, il faudra bien que je sache à quoi m'en tenir... Drapez-moi, hein?.. nous allons rire.

(1) M. L.
(2) L. M.

MICHEL, *apportant une nappe.*

Justement voici une nappe qui fera parfaitement votre affaire... (*Il le drape, puis il prend dans la coulisse une boîte à farine, et lui en lance deux ou trois poignées, en lui disant*) : Fermez les yeux... pour la vraisemblance. (*Ensuite Legrand monte sur le poêle*).

LEGRAND, *imitant la pose de la statue.* (1).

Est-ce bien ça?

MICHEL.

Parfait!.. la tête un peu plus penchée du côté droit... les bras un peu plus élevés...

LEGRAND.

Ah! et mes pipeaux?... vous oubliez mes pipeaux.

MICHEL, *lui donne le chalumeau de la statue.*

Eh! vite! la dance est finie, j'entends ma femme, écoutez et ne bronchez pas!

SCÈNE XI.

MICHEL, LEGRAND *sur le poêle*, MADAME LEFEBVRE.

MADAME LEFEBVRE, *au fond, à la cantonade.*

Merci, Monsieur... (*Se retournant et voyant son mari*). Comment! encore ici!.. (*Elle descend la scène*).

MICHEL.

Oui, Madame... vous arrivez fort à propos... j'ai droit à une explication... je la réclame à l'instant même!

MADAME LEFEBVRE.

Je vous l'ai déjà dit... je ne vous connais pas.

MICHEL.

Je vous forcerai bien à me reconnaître... mais avant d'employer les moyens coërcitifs, je viens vous offrir l'aman... ce qui veut dire en langue arabe, le traité de paix... j'espère que vous apprécierez la délicatesse de ma conduite.

MADAME LEFEBVRE.

Je vous conseille d'en parler de votre conduite! Apprenez qu'une âme charitable m'a ouvert les yeux... je sais tout, monsieur... je vous ai pardonné bien des fois... mais celle-ci, c'est trop fort!.. après votre aventure de la rue de Navarin... Vous comprenez que tout est fini entre nous.

MICHEL, *regardant Legrand d'un air furieux.*

Quel est le misérable qui a tenu de pareils propos sur mon compte? (*Legrand lui fait des protestations par gestes.*

MADAME LEFEBVRE, *se retournant.*

Eh! bien, Monsieur! (*Legrand, voyant ce mouvement, reprend sa position, et en rapprochant le chalumeau de ses lèvres, il en fait*

(1). .

sortir une courte fusée de sons). D'où vient ce bruit?

MICHEL, *embarrassé.*

Ne faites pas attention... c'est moi qui soupirais.

MADAME LEFEBVRE.

Vous soupirez... il y a de quoi!... quand je pense qu'un homme d'âge s'est dégradé au point d'aller au Château-Rouge, se livrer aux horreurs d'une danse... que la pudeur m'empêche de qualifier.

MICHEL, *se retournant vers Legrand.*

Où est l'infâme qui a inventé de pareilles calomnies! (*Nouvelles protestations de Legrand; Michel lui jette sa casquette, qui reste à portée de Legrand*).

MADAME LEFEBVRE, *se retournant.*

Qu'avez-vous donc!... (*même jeu que la première fois.*)

MICHEL.

Rien, madame... j'ai la respiration gênée!

MADAME LEFEBVRE.

Vous devriez rougir!

MICHEL.

Rougir!.. c'était la vraie polka des salons!.. mais, à votre tour, madame, me direz-vous quel est cet homme, qui, au mépris des lois... au mépris des mœurs, a pris ici ma place.

MADAME LEFEBVRE.

C'était... un cœur généreux, qui, pour conserver un mari à sa femme, un père à sa fille, a pris le nom de Lefebvre pour en imposer à votre ami, qui voulait vous tuer!

MICHEL.

Il serait vrai!... et moi qui avait supposé!... Aglaé, pardonne-moi. . le repentir... les émotions de cette journée... la crainte de te perdre... ah! mes jambes fléchissent!

MADAME LEFEBVRE, *approchant une chaise et l'aidant à s'y asseoir.*

Eh bien! il se trouve mal!... monsieur, revenez à vous!... (*allant au fond et appelant*) Jeannette! Henriette! quelqu'un!

LEGRAND, *à Lefebvre.*

Léonce! pas de bêtise! (*Il lui jette la casquette.*)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, MICHEL, JEANNETTE, MADAME LEFEBVRE, LEGRAND, SUR LE POÊLE.

ENSEMBLE.

Air *de la Couronne de fleurs.* (*Quadrille de Bothmann.*)

Que le bal s'arrête!...
Quel événement
Vient troubler la fête
Au plus beau moment!

MADAME LEFEBVRE.

Il a les mains glacées... Jeannette, rallumez donc le poêle (*Jeannette court prendre du bois et un soufflet et s'accroupit devant le poêle*).

LEGRAND.

Sapristi! quelle idée funeste!

HENRIETTE.

Eh bien! ça va-t-il mieux, papa?... mais d'où vous vient cette indisposition?

LEFEBVRE.

La fatigue, mon enfant... mais, toi, à ton tour, qu'as-tu donc? tu as l'air tout bouleversé.

HENRIETTE.

Moi, je n'ai rien, papa...

MICHEL.

Tu nous caches quelque chose, bien sûr?

HENRIETTE, *tristement.*

Eh bien! c'est M. Ernest qui m'a dit...

LEGRAND, *pietinant, pendant que Jeannette souffle le feu.*

Fichtre! voilà que ça chauffe!

HENRIETTE.

Que si j'épousais ce provincial que vous me destinez, il en mourrait!

MICHEL, *à sa femme.*

Tu voulais marier notre Henriette!

MADAME LEFEBVRE.

Je vous expliquerai ça! (*elle s'éloigne.*)

HENRIETTE, *bas à son père.*

Mais que si je vous montrais cette lettre... (*elle la lui montre*) ça empêcherait ce vilain mariage.

LEGRAND, *piétinant.*

Aie! ça m'atteint l'épiderme!

MICHEL.

Une lettre de qui!... pour qui?... donne vite!... (*il lit*) « Monsieur Ernest, j'apprends « que vous aimez une jeune personne fort « jolie...

HENRIETTE.

On veut parler de moi, mon papa.

MICHEL, *lisant.*

« Et qu'on est sur le point de la marier à « un monstre...

LEGRAND, *à part.*

Il me vient un horrible soupçon!

MICHEL, *lisant.*

« Un nommé Alexandre Legrand, dont j'ai « reçu la foi... autrefois... » (*A part en la regardant.*) Alexandre Legrand!...

LEGRAND, *à part.*

Il s'agit de moi!

MICHEL, *lisant.*

« Je vous écris la présente à seule fin que « vous préveniez la famille qu'elle a affaire à « un Jovelace, à un don Guan...

LEGRAND, *piétinant toujours.*

Je cuis! je rôtis!

MICHEL, *lisant.*

« Et que s'il en épousait une autre que moi, « j'irais à Paris, lui arracher les yeux, avec ses

« deux rejetons Lolo et Bichette. Signé : Félicité Perruchard, couturière à Clermont, « rue de la Limagne, 23, Puy-de-Dôme. Affranchir. »

LEGRAND, *à part.*

C'est de Félicité !

MADAME LEFEBVRE.

On m'aurait trompée à ce point !

TOUS.

Père de deux enfants !

LEGRAND, *haut.*

Ah ! ma foi, tant pis ! (*criant*) Je grille !... je fume !... je m'incendie !... Alexandre Legrand, c'est moi !..... au secours ! au feu ! (*Il saute à bas du poële. Aux premiers mots de Legrand, on se retourne de son côté, Jeannette recule effrayée*) (1).

SCENE XIII.

LES MÊMES, DIDIER, ERNEST, COQUEREL, BENARD, INVITÉS.

CHŒUR.

Air : *de la Péri (Muzard.)*

Dieu ! quelle surprise !
Et quelle méprise !
C'était lui !
Le futur était ici !

MICHEL, *à Legrand.*

Comment, Monsieur, après une pareille conduite, vous osez...

LEGRAND.

Merci de cet accueil cordial... mon oncle m'y avait préparé... quant à la petite Sévigné qui vous a tracé cette épître amoureuse, j'espère que vous ne me ferez pas l'injure de croire... allons, tout est éclairci... je propose une amnistie générale... embrassons-nous. (*Il va pour embrasser madame Lefebvre.*)

MADAME LEFEBVRE, *le repoussant.*

Jamais, monsieur, jamais !..

LEGRAND.

Merci de cet accord cordial... mon oncle m'y avait préparé... (*A Michel.*) Mais puisqu'enfin vous me repoussez...

MICHEL.

Oui, monsieur, je vous repousse, et ma fille épousera monsieur Ernest (2).

LEGRAND.

Eh bien ! soit ! j'y consens.

(1) J. H. Mad. L. Leg. M. D. E. C. B.
(2) J. M. Mad. L. Leg. D. E. C. B.

HENRIETTE.

Ah ! maman !...

ERNEST *à Michel.*

Ah ! monsieur !

MICHEL.

Ah !... me voilà donc grand père !... je suis ému... touché... je demande la permission de verser une larme...

ERNEST.

Que ne te dois-je pas, mon cher Didier !

LEGRAND.

Didier !... vous vous nommez Didier ?

DIDIER.

Félix-Anasthase... sculpteur en statuettes.

LEGRAND, *bas à Michel.*

L'homme à la lettre de change de mon oncle !... (*A part.*) Attends ! attends !... (*Haut.*) Monsieur, je serai enchanté de cimenter votre connaissance... je vous invite à déjeûner pour demain..

DIDIER.

Accepté. Où demeurez-vous ?

LEGRAND.

Rue Thibotaudé, 12.

MICHEL, *bas à Legrand.*

Comment ! rue Thibotaudé ?

LEGRAND, *bas à Michel.*

Taisez-vous donc !... c'est l'adresse d'un garde du commerce nommé comme moi, Legrand, auquel je vais repasser le dossier de mon oncle.

MICHEL, *bas.*

Et, demain, rue de Clichy... je saisis !.. c'est la meilleure de toutes !... mais où diable avez-vous déterré ce nom-là ?

LEGRAND.

Dans l'Amanach des 25,000 adresses.

CHŒUR. FINAL.

Air : *de la Couronne de fleurs.*

Entrez en ménage,
Jeunes amoureux,
Le sort vous ménage,
Des jours plus heureux !

(*L'orchestre donne l'accord du couplet au public, Legrand s'avance.*)

LEGRAND, *au public.*

Messieurs, toute reproduction, même partielle, d'un ouvrage littéraire, étant interdite par la société des gens de lettres, et poursuivie comme contrefaçon devant les tribunaux... les auteurs de la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous éprouvent en ce moment d'horribles angoisses !...

MICHEL, *de même.*

Oui, messieurs... ils sont peut-être à la veille de se voir condamner à trois cent cinquante mille francs de dommages et intérêts.... car, par malheur, tout ne leur appartient pas dans cette œuvre.

Air : *d'Yelva.*

De l'almanach des 25,000 adresses
Ils ont tiré l'intrigue et le sujet.
Dans cet ouvrage, ainsi, piller les pièces,
N'est-ce pas un vol que l'on fait ?

LEGRAND.

Là est toute la question.

Absolvez-nous, ô vous, rois de la presse,
Par vos arrêts n'allez pas, en ce jour,
Quand nous avons mis l'almanach en pièce,
Nous mettre en pièce à notre tour.

CHŒUR, *reprise.*

Entrez en ménage, etc.

FIN DE L'ALMANACH DES 25,000 ADRESSES.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

LES MURS ONT DES OREILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANTS,

de MM. ANICET, Éd. BRISEBARRE et Eug. NYON,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 10 septembre 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FREDERIC, roi de Suède	M. Delmas.
LE COMTE DE STEINBOCK	M. Montdidier.
PUFFENDORFF	M. Rébard.
UN OFFICIER	M. Alfred Maugeis.
UN VALET	M. Bordier.
ABEL D'OLIVA	Mme. Désirée.
LA DUCHESSE DES DEUX PONTS	Mme. Martelleur.
CARLITTA	Mme. Melcy.
Seigneurs, Dames.	

NOTA. — S'adresser, pour la musique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente une salle d'attente au palais du roi Frédéric, à Stockolm, ouvrant au fond sur une vaste galerie. — Au premier plan, à droite, grande cheminée dans le goût Louis XV, avec ornements de l'époque, une porte. — Aux angles droit et gauche, porte à deux battants. — Grande fenêtre avec balcon, au premier plan, à gauche. — Près de la cheminée, une table garnie de ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

PUFFENDORFF, L'ARCHITECTE.

PUFFENDORFF, *entrant suivi de l'Architecte.*

Ces travaux sont fort bien exécutés, monsieur l'architecte, et le roi Auguste Frédéric, mon maître, m'a chargé, moi, Dagobert Puffendorff gouverneur ..du palais, de vous adresser ses félicitations. Cette cheminée, particulièrement, a mérité tous ses suffrages... Une cheminée qui permet au roi de savoir ce qu'on pense de lui... c'est utile, agréable.

L'ARCHITECTE, *riant.*

Et dangereux...

PUFFENDORFF, *regardant la cheminée.*

Très dangereux... car, Sa Majesté, en s'appuyant sur une charmante petite colonne qui orne sa terrasse particulière,... et qui n'est autre qu'un des conduits de cette traîtresse cheminée... Sa Majesté peut entendre tout ce qui se dit dans cette salle d'attente... (*riant.*) Ah! ah!.. c'est adorable pour un roi aussi curieux... aussi...

L'ARCHITECTE.

Prenez garde, monsieur de Puffendorff.

PUFFENDORFF, *avec inquiétude.*

Palsembleu vous avez raison... (*à lui-même.*) Je suis capable de m'y laisser prendre le premier... je serais désolé d'être renner... (*à l'architecte.*) Voici un bon de dix mille livres, monsieur... Vous quitterez Stockolm aujourd'hui même pour retourner en France... c'est l'ordre de Sa Majesté le roi de Suède.

(*L'architecte salue et sort.*)

SCENE II.

PUFFENDORFF, *puis le* COMTE.

PUFFENDORFF, *seul. Il redescend la scène.*

Pour moi qui suis prévenu, j'y ferai atten-

tion... diable!. c'est pour Steinbock surtout que je crains... mon neveu que j'ai poussé à la cour... et que j'ai tant poussé que c'est lui qui me pousse... à présent... ce que c'est que d'être joli garçon!.. c'est ainsi que j'ai fait mon chemin, moi... mais il a trop abusé des dons de la nature,... le téméraire. (*baissant la voix et s'éloignant de la cheminée.*) Il a osé jeter les yeux sur la duchesse qui n'a pas détourné les siens... et depuis cet échange d'œillades... je passe ma vie à trembler de tous mes membres... c'est devenu une infirmité.

LE COMTE, *en entrant, avec éclat..*

Et c'est ce cher baron de Puffendorff... mon digne oncle!..

PUFFENDORFF, *à lui-même.*

Quel timbre!.. Sa Majesté ne perdrait pas une virgule... (*haut.*) Ah! ça d'où sors-tu donc depuis deux jours qu'on ne t'a vu...

LE COMTE.

Du lit... cher oncle... où j'étais retenu par une chute de cheval. Mais me voilà sain et sauf grâce à Dieu, et aux soins de deux petits gentillâtres des environs... un vieillard et un enfant qui m'ont recueilli.

PUFFENDORFF, *vivement.*

Ta voix est trop éclatante, mon bon ami, parle en sourdine, pour Dieu! parle en sourdine...

LE COMTE, *riant.*

Mais d'où vous vient cet air bouleversé. . Ah! ah!.. la plaisante figure...

PUFFENDORFF.

Oui... c'est très possible... Je ne suis pas à mon aise... ici. . (*bas et l'attirant à lui.*) Et dis-moi... tes amours!..

LE COMTE.

Avec la duch...

PUFFENDORFF, *vivement.*

Chut!..

LE COMTE.

Ils sont toujours du dernier maussade... et pourtant la duchesse m'aime... j'en suis sûr... l'autre jour encore elle m'a laissé prendre son éventail...

PUFFENDORFF, *effrayé.*

Veux-tu bien te taire!.. bavard..

LE COMTE, *à lui-même.*

Je ne sais pas ce que j'en ai fait, par exemple... (*après s'être fouillé.*) Décidément je l'ai perdu.

PUFFENDORFF, *avec effroi et très bas.*

Steinbock, mon ami, mon neveu, crois-en ma vieille expérience, la duchesse ne vaut pas... ce que tu risques; entre nous, je crois que son crédit... baisse.

LE COMTE.

Allons donc!

PUFFENDORFF.

Il y a huit jours, au jeu du roi, on la complimentait sur la beauté de sa robe qu'on savait être un présent de Sa Majesté... Hier, répondit-elle avec humeur, la femme du maître d'hôtel du palais avait la pareille à l'Opéra .. C'est une inconvenance qui n'aurait pas lieu à la cour du roi Louis XV... quand ce prince fait un semblable présent à la marquise de Pompadour, on brise les métiers après et personne ne peut se parer comme elle... Le roi faisait une grimace... horrible... Depuis ce temps il est soucieux, préoccupé... il s'enferme des heures entières dans son cabinet et ne permet à qui que ce soit d'en approcher.,. Je suis certain qu'il médite une rupture...

LE COMTE.

Impossible, il en est toujours amoureux et jaloux. J'ai craint même un instant d'avoir éveillé ses soupçons.

PUFFENDORFF.

Grand Dieu! (*Il remonte la scène, puis revient.*)

LE COMTE.

Rassurez-vous... je les ai détruits par le tour le plus adroit... et le plus infâme... digne en tous points de monsieur de Richelieu... J'ai attiré chez moi une petite laitière.

PUFFENDORFF.

Parle donc plus haut... j'ai l'oreille un peu dure... tu avais attiré chez toi... une petite laitière...

LE COMTE.

Que j'avais rencontrée par hasard dans les jardins de la résidence... Je l'ai enfermée toute une nuit dans mon logement du palais et le lendemain... en la faisant sortir... je me suis jeté juste au devant du roi qui a beaucoup ri de ma bonne fortune...

PUFFENDORFF.

Scélérat!.. (*avec admiration.*) C'est moi, à son âge .. .

LE COMTE.

Eh mon oncle! Il semble écrit là-haut que je ne serai jamais heureux qu'en apparence... La nuit que ma charmante villageoise a passé chez moi... était la nuit de la Toussaint. . et cette nuit-là...

PUFFENDORFF.

Tu étais...

LE COMTE.

Auprès de la duchesse.

PUFFENDORFF, *l'entraînant loin de la cheminée.*

Parle-donc plus bas!.. que diable je ne suis pas sourd!.. tiens... assieds-toi là!.. (*il le fait asseoir à gauche et s'assied lui-même.*)

LE COMTE, *assis.*

Le matin au moment de partir pour une promenade à cheval dans la forêt de Rugen, Eléonore avait été presque tendre... sa main avait serré la mienne... une clé était tombée devant moi,.. cette clé était celle du pavillon

(1) Le Comte, Puffendorff.

que la duchesse occupe à la résidence d'été... on me l'avait laissée prendre. Avec l'espérance mon amour s'était réveillé... Au retour de cette promenade Eléonore n'était plus la même... je crus qu'elle voulait tromper la jalousie du roi.,. et le soir je courus au pavillon... hélas! mon oncle... le croirez-vous... j'ai passé toute cette nuit devant une porte impitoyablement fermée. Prières, larmes même, tout fut inutile... Au point du jour il fallut bien rentrer chez moi.

PUFFENDORFF.

Alors... je devine... de rage, tu...

LE COMTE.

Je m'endormis; oui mon oncle, je l'avoue en tout humilité, épuisé de fatigues je m'endormis dans la chambre voisine de celle qu'occupait ma prisonnière que j'avais complètement oubliée. Au grand jour, ma jolie captive sortit de chez moi parfaitement innocente, et tout-à-fait compromise.

PUFFENDORFF, *d'un air de doute.*

Hum!.. enfin... tu n'es pas moins sur un volcan... Tiens, laisse-moi te donner un conseil. Ne reste pas dans cette salle... et surtout ne dis jamais un mot à la duchesse... Ici... ne m'en demande pas davantage. . (*Fausse sortie. Revenant sur ses pas et lui prenant la main*). Ne m'en demande pas davantage.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Pauvre oncle, il ne m'a jamais paru si effrayé... décidément il manque un lièvre dans ses armoiries... Je ne lui ai pas tout dit... il se serait moqué de moi... il aurait rougi de son neveu... s'il avait su que le brillant comte de Steinbock est amoureux... d'une laitière... ma charmante prisonnière de la nuit de la Toussaint... Eh mon Dieu oui!.. je suis seul... je puis me l'avouer à moi-même... je l'adore. Ces voyages secretsà la Résidence, je ne les entreprends que pour la voir... Voyages inutiles!.. elle a disparu... mais je suis résolu à la chercher, à la trouver enfin... et pour cela, il faudra obtenir un congé... Quitter Eléonore... quel prétexte donner... Une rupture... Si elle pouvait venir de la duchesse, à la bonne heure... mais comment l'amener... (*Apercevant la duchesse*). Ah! la voilà!.. (*Saluant*). Madame la duchesse.

SCENE IV.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE, *nonchalamment.*

Bonjour, comte... il me semble que je ne vous ai pas aperçu depuis deux jours... Etiez-vous malade?..

LE COMTE.

Presque rien... madame... une chute de cheval... (*vivement et avec une galanterie affectée*) que j'ai maudite mille fois... puisqu'elle m'a tenu loin de vous.

LA DUCHESSE, *à part.*

Pauvre comte... il m'adore toujours.

LE COMTE, *à part.*

Pauvre femme! elle ne peut se passer de moi!..

LA DUCHESSE.

Et cet accident vous est arrivé...

LE COMTE, *vivement.*

A quelques lieues d'ici.

LA DUCHESSE.

On ne savait que penser à la cour... On disait... hier, au souper du roi... que vous aviez employé ces deux jours à vous assurer une conquête nouvelle.

LE COMTE.

Ah! madame, pouvez-vous supposer... (*A part*). Bravo! la rupture vient de son côté.

LA DUCHESSE, *à part.*

Profitons du prétexte qu'il me donne .. (*Haut*). Comte, n'essayez pas une justification en tous cas inutile... (*Avec intention*). Vous ne deviez rien à qui ne vous avait rien donné.

LE COMTE.

C'est vrai...

LA DUCHESSE.

Vous étiez libre...

LE COMTE.

C'est juste.

LA DUCHESSE.

Vous n'avez pu croire de ma part qu'à une amitié..... sincère..... et cette amitié ne vous manquera jamais...

LE COMTE, *à part.*

A merveille!... (*Haut.*) Il paraît que le soleil de Stockholm s'est levé dans les nuages ce matin.... car, pour un injuste soupçon, voilà un orage qui éclate sur ma tête innocente..... Cependant, madame, quand vient l'orage, on se met à l'abri... et c'est ce que je vais faire... je vais me retirer, acceptant comme un bienfait cette amitié que vous daignez m'offrir. Mais vous me permettrez de m'éloigner pour quelque temps de la cour... je ne serais pas assez maître de moi pour cacher ma tristesse... un désespoir dont on pourrait deviner la cause... puis-je espérer..... comme dernière faveur, que vous voudrez bien solliciter pour moi de Sa Majesté... un congé... un exil...

LA DUCHESSE.

Ne parlez pas d'exil.... comte.... vous nous reviendrez bientôt, et vous retrouverez à Stockholm une amie véritable... Vous oublierez le passé... (*Avec intention.*) Et pour que rien ne vous le rappelle..... rendez-moi, je vous prie, cet éventail que le hasard a mi

entre vos mains .. et qui porte mon chiffre...

LE COMTE, *à part.*

Celui que j'ai perdu.

LA DUCHESSE.

Cet éventail n'a pas dû vous quitter...

LE COMTE, *avec une chaleur affectée.*

Vous le rendre... oh ! n'y comptez pas !..... Cet éventail restera où il est..... là sur mon cœur... et je défie..... qui que ce soit de l'en arracher..... (*à part*) de l'y trouver surtout.

LA DUCHESSE.

Eh ! quoi, monsieur, vous refusez...

LE COMTE.

Oh ! madame, désespérez-moi..... mais n'exigez pas... (*à part*) l'impossible.

(*On entend battre au champ.*)

LA DUCHESSE, *avec dépit.*

Le roi se rend à la chapelle... nous ne pouvons nous faire attendre.... prenez ma main, monsieur. (*A part.*) Il ne s'en ira pas !...

LE COMTE, *à part.*

Allons, elle ne me laissera pas partir...

(*Ils sortent tous deux par la droite.*)

SCENE V.

ABEL, CARLITTA, *du fond.*

CARLITTA, *entrant.*

Enfin nous y voilà. ... on nous a laissé entrer...

ABEL.

Grâce à ce papier..... c'est un talisman devant lequel doivent s'ouvrir toutes les portes ici.... (*Dépliant le papier et lisant.*) « Laissez « passer à toute heure de jour ou de nuit, » (*parlé*) au choix (*lisant*) « le porteur du pré- « sent..... Signé : Auguste-Frédéric..... » (*parlé*) Rien que ça !...

CARLITTA.

Comme c'est heureux que vous vous soyiez procuré ce papier !

ABEL, *gaîment.*

Tu veux dire... comme c'est heureux qu'un gentilhomme que je ne connais pas ait eu un cheval fougueux... comme c'est heureux qu'il ait failli se tuer.... que je me sois trouvé là avec mon oncle... que nous l'ayons emmené à la maison... et qu'il soit étourdi au point d'oublier sur une table... de chez nous, ce papier... et un éventail... Le papier, le voilà.. et nous sommes à la cour..... Mais tu vas me dire à présent pourquoi tu m'y as amené..... car tu as refusé de t'expliquer jusqu'à ce que nous fussions au palais. . et je suis venu à l'aveuglette...

CARLITTA.

Monsieur Abel.. .. vous êtes mon frère de lait...

ABEL.

Oui... nous avons souvent déjeûné ensemble... à la même table...

CARLITTA.

Et comme je n'ai plus d'autres parents..... il fallait bien que je vinsse à vous.

ABEL.

C'est naturel.

CARLITTA.

Puis, quoique vous soyez encore à l'Université d'Upsal.. .vous êtes déjà presqu'un homme.

ABEL, *fièrement.*

Je crois bien... seize ans ..

CARLITTA.

Pas tout-à-fait...

ABEL.

Moins neuf mois et demi, soit..... Enfin je suis dans ma seizième année.... comme on vieillit !

CARLITTA.

Je suis donc allée vous trouver... vous ne m'écoutiez pas d'abord... mais quand je vous ai parlé de venir à Stockholm, oh ! vous êtes parti de suite.

ABEL.

Sans même prendre le temps de dire adieu à mon oncle... D'abord il m'aurait empêché de partir... et même sans revoir cette belle forêt de Rugen.... où elle m'apparut un jour, si élégante et si fière...

CARLITTA.

Qui ?

ABEL.

Elle !... C'est là que j'ai ramassé son gant sous les pieds des chevaux... au risque de me faire écraser... Et si je suis parti si vite, Carlitta, c'est que quelque chose me disait qu'elle devait être ici... dans ce palais où tu m'amenais... c'est que j'espérais la revoir... c'est que je l'espère toujours...

CARLITTA.

Ah ! mon Dieu !..... seriez-vous amoureux ?...

ABEL.

Comme un fou !...

CARLITTA.

Et de qui ?

ABEL.

Je n'en sais rien..... mais, je le saurai, car ce gentilhomme qui a oublié cet éventail doit être de la cour, et je ne le lui rendrai, qu'à la condition qu'il m'apprendra tout ce que je brûle de savoir... où elle est... qui elle est.... et il la reconnaîtra tout de suite... je la lui dépeindrai si bien... Voilà pourquoi Carlitta, je t'ai accompagnée à Stokholm, et pourquoi je te disais toujours... mais dépêchons-nous donc. (*Abel remonte la scène, puis vient prendre la gauche de Carlitta.*)

CARLITTA, *avec chagrin.*

Là... regardez comme je suis malheureuse... voilà que vous êtes amoureux .. et que vous ne pourrez plus vous occuper de moi...

ABEL, *redescendant.*

Mais si... au contraire...-je retrouverai ma grande dame... car c'est une grande dame, j'en suis sûr.... Elle me protégera.... et si c'est une place que tu veux, je te la ferai obtenir...

CARLITTA.

Mais ce n'est pas seulement d'une place qu'il s'agit...

ABEL.

De quoi donc ?

CARLITTA.

C'est de mon honneur !

ABEL.

Bah !...

CARLITTA.

Je vous ai amené ici pour que vous me le fassiez rendre.

ABEL, *vivement.*

Tu l'as perdu?

CARLITTA.

Hélas! oui... Depuis les petits fromages bavarois.

ABEL.

Hein ?...

CARLITTA.

Que j'ai apportés un soir à la duchesse.

ABEL.

Explique-toi !

CARLITTA.

C'était la veille du départ de la cour... le jour de la Toussaint... Oh ! je me le rappelle bien... J'accours vite à la Résidence avec mon panier... et, dans l'avenue, je vois un beau seigneur, tout brodé, qui me dit : « Suivez-moi, ma chère enfant, je suis chargé de vous mener auprès de la duchesse. » Nous entrons par une petite galerie que je ne connaissais pas... il me fait asseoir dans une belle grande chambre, me dit d'attendre là, il emporte mes fromages... et ferme la porte à deux ou trois tours... J'ai attendu longtemps... bien longtemps sans rien voir venir... puis je me suis endormie sans m'en apercevoir...

ABEL, *tout-à-coup.*

Ah! mon Dieu !

CARLITTA.

Je ne me suis éveillée que le lendemain matin en entendant crier la serrure. C'était le même beau seigneur de l'avenue... Il m'embrassa sur le front .. bien gentiment... me dit que la duchesse m'avait oubliée, et me reconduisit par le même chemin... cette fois devant beaucoup de gentilshommes qui riaient en nous regardant. La cour partit le matin même; mais les sourires du château se continuèrent au village... puis, on ne me parla plus... on chuchottait quand je passais..... on ne m'achetait plus rien du tout... j'aurais mangé mon fonds. Je vendis ma laiterie..... je quittai la Résidence... j'allai tout droit à Upsal pour vous trouver..... vous étiez depuis huit jours chez votre oncle. . alors je suis revenue et je vous ai amené ici... pour que vous me fassiez rendre ce qu'on m'a pris... ma réputation. . mon honneur... c'est que j'y tiens... c'est tout ce que j'ai de dot...

ABEL.

Et tu n'as vu personne pendant la nuit?

CARLITTA.

Personne.

ABEL.

Pas même en rêve?

CARLITTA.

Je ne rêve jamais.

ABEL.

Air : *vaudeville de madame Favart.*

Mais prends bien garde, es-tu certaine,
Que, dans la nuit, ce beau seigneur,
N'a pas dit, t'éveillant à peine :
Mon enfant, je t'offre mon cœur;
Jusqu'à moi, mon amour t'élève...

CARLITTA.

Quoi, vous pouvez penser cela ?

ABEL.

Je ne te parle que d'un rêve,
N'as-tu pas fait ce rêve-là ?

Même air.

Puis, sûr qu'on ne pouvait l'entendre,
N'osa-t-il pas prendre un baiser ?
Un baiser qu'il promit de rendre,
Et que tu voulus refuser.
Malgré ton courroux qu'il soulève...

CARLITTA.

Quoi ! vous pouvez penser cela ?

ABEL.

Je ne te parle que d'un rêve.

CARLITTA.

Je n'ai pas fait ce rêve-là.

SCENE VI.

LES MÊMES, PUFFENDORFF (1).

PUFFENDORFF, *paraissant et s'arrêtant au fond.*

Des étrangers au palais !.... (*Entrant, à Abel.*) Comment êtes-vous ici ?.. et qui vous a permis...

CARLITTA, *à Abel, derrière lequel elle s'est retranchée.*

Oh ! mon Dieu... on va nous mettre à la porte...

ABEL, *même jeu.*

N'aie donc pas peur, tu es avec moi...

PUFFENDORFF.

Eh bien ! répondrez-vous?

ABEL, *donnant le papier.*

Voilà !

(1) C, Ab. Puff.

PUFFENDORFF.

Comment, voilà?...

ABEL.

Je dis... voilà !

PUFFENDORFF.

J'entends bien... par exemple... (*lisant*) Que vois-je... de la main illustre de notre grand monarque .. (*remettant le papier à Abel*). Recevez mes excuses, monsieur, j'ignorais...

ABEL.

C'est bien, mon cher, il n'y a pas de mal... (*à Carlitta*) tu vois bien!..

PUFFENDORFF.

Eh ! mais .. je ne me trompe pas... c'est la petite laitière de madame la duchesse, à la résidence...

ABEL.

Oui, monsieur .. ma sœur de lait...

PUFFENDORFF.

Son Altesse sera enchantée de te voir, mon enfant. . Je me rappelle qu'elle adorait tes fromages (*Puffendorff s'approche de Carlitta*).

ABEL, *l'observant.*

Hein?..

PUFFENDORFF.

Tes petits fromages... et je crois qu'elle t'avait promis de te prendre à son service... (*il s'approche davantage.*)

ABEL, *toussant pour faire diversion aux cajoleries de Puffendorff.*

Hum ! hum !..

CARLITTA.

C'est vrai... mais elle l'aura oublié peut-être...

ABEL, *venant entre eux.*

Hein !... c'est ma sœur de lait...

PUFFENDORFF.

Je vais te conduire auprès de madame Hedvige, la dame d'honneur de la duchesse... elle te présentera à sa maîtresse (*à Abel*). Vous, jeune homme, attendez dans cette salle, vous verrez le Roi et toute la cour...

ABEL, *à lui-même.*

Oh ! je regarderai bien.

ENSEMBLE.

Air : *Les plaisirs de l'Allemagne.*

PUFFENDORFF.

Auprès de la chapelle
Nous allons nous tenir.
Dans un instant, ma belle,
Vous le verrez sortir.

ABEL.

Non loin de la chapelle
Vous allez vous tenir.
Dans un instant près d'elle,
Je serai, quel plaisir !

CARLITTA.

Non loin de la chapelle
Nous allons nous tenir.
Dans un instant, près d'elle
Je serai ! quel plaisir !

ABEL.

Quand la cour, que sa beauté pare,
Devant moi, bientôt, oui bientôt, passera.
Si mon œil ébloui s'égare
Mon cœur, guide sûr, me dira
La voilà.

REPRISE.

(*Carlitta sort emmenée par Puffendorff par la gauche.*)

SCENE VII.

ABEL *puis* LE COMTE.

ABEL, *seul.*

Ah ! je suis donc au palais .. près d'elle peut-être... oh ! oui... elle doit être de la cour..... et en restant ici je la verrai...

LE COMTE, *entrant du fond à lui même.*

Pardieu ! c'est jouer de malheur... si je n'avais pas perdu cet éventail, tout finissait de soi-même... (*apercevant Abel*) Que vois-je... mon jeune sauveur...

ABEL, *vivement.*

Le gentilhomme à la culbutte...

LE COMTE, *vivement.*

Par quel hasard êtes-vous ici ?

ABEL.

Grâce à vous...

LE COMTE.

Comment ?...

ABEL.

Ce papier...

LE COMTE.

Mon laissez-passer.

ABEL.

Signé... Auguste Frédéric.

LE COMTE.

Que j'avais oublié chez vous?

ABEL.

Avec cet éventail (*il lui montre*).

LE COMTE, *vivement.*

Celui de la duchesse ! (*à part*) oh ! si je l'avais eu tout-à-l'heure !

ABEL.

De la duchesse? (*retirant l'éventail*) quelle duchesse ? ah ! je devine, une dame que vous aimez !

LE COMTE.

Malheureux !

ABEL.

Et qui vous aime?

LE COMTE.

Voulez-vous bien vous taire.

ABEL.

C'est un gage de tendresse, n'est-ce pas ? allons, convenez-en, ou je ne ne vous le rends pas.

LE COMTE.

Eh bien, oui.

ABEL.

Allons donc, le voilà votre gage d'amour, pourquoi faire des mystères entre hommes; moi aussi je suis amoureux, et je ne le cache pas, et je vous montrerai celle que j'aime, non, c'est vous qui me la montrerez...

LE COMTE.

Moi?

ABEL.

Oui, vous, car c'est une dame de la cour...

LE COMTE.

Laquelle?

ABEL.

Eh! je ne sais pas... Mais la plus belle... car elle doit être la plus belle... et vous m'aiderez aussi à protéger Carlitta...

LE COMTE.

Hein?.. Vous avez dit...

ABEL.

Carlitta, ma sœur de lait...

LE COMTE, *vivement.*

Une paysanne... des environs de la résidence...

ABEL.

Qui est venue avec moi ce matin à Stockolm...

LE COMTE, *à part.*

Elle est ici!

ABEL.

Est-ce que vous la connaissez?..

LE COMTE, *vivement.*

Moi, du tout!.. Et vous venez demander pour elle...

ABEL.

Justice...

LE COMTE.

Contre qui...

ABEL.

Contre un gentilhomme qui, à la résidence, l'a compromise aux yeux de toute la cour... et qui maintenant ne pense plus à la pauvre enfant dont il a fait le malheur.

LE COMTE, *s'oubliant.*

Qu'en savez-vous?..

ABEL, *vivement.*

Hein?.. Vous dites?..

LE COMTE.

Rien...

ABEL.

Ainsi, je peux compter sur vous.

LE COMTE.

Parbleu! (*à part.*) Il faut à tout prix me débarrasser de ce petit bonhomme...

ABEL, *à lui-même.*

Quel excellent ami...

LE COMTE.

Je vais vous donner un mot pour un des officiers du palais... mon parent, qui s'occupera exclusivement de vous, et qui vous conduira...

ABEL, *vivement.*

Près de toutes les dames de la cour?

LE COMTE.

Vous le verrez, petit espiègle... (*à part.*) Une fois sorti de ce palais... tu n'y rentreras plus...

(*Il s'assied à la table à droite, et écrit.*)

SCÈNE VIII.

ABEL, CARLITTA, LE COMTE.

ABEL.

Il est charmant mon nouvel ami...

CARLITTA, *entrant joyeuse.*

Oh! M. Abel... M. Abel, si vous saviez... J'ai vu la duchesse!.. j'entre à son service!..

ABEL.

Moi, de mon côté, j'ai un protecteur.

CARLITTA, *regardant à gauche.*

Tenez, la voilà!

ABEL, *montrant le comte.*

Tiens, regarde, le voici!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, LE COMTE, ABEL.

(*La duchesse entre par la gauche, les quatre personnages se reconnaissent.*)

Air: *Pilati. Final du 2e acte de César de Bazan*

LE COMTE, *à part se levant, et reconnaissant Carlitta.*

Grand Dieu!

CARLITT, *reconnaissant le comte*

Mon beau seigneur!

LA DUCHESSE, *reconnaissant Abel.*

Ah qu'ai-je vu!

ABEL, *reconnaissant la Duchesse.*

C'est elle!

LA DUCHESSE, *idem.*

Ce jeune homme au palais.

LE COMTE, *idem.*

Carlitta parmi nous!

CARLITTA, *à mi-voix.*

Je ne me trompe pas...

LE COMTE, *à Carlitta.*

Silence!

ABEL, *à lui-même regardant la Duchesse.*

Qu'elle est belle!

LE COMTE, *bas à Carlitta.*

Je dois être en ces lieux, un étranger pour vous!

ENSEMBLE, *à part.*

De tenter de lui plaire,
Mon cœur brûle en secret;
Mais il faut du mystère;
Ici, soyons discret.

(1) La D. Le C. A.

CARLITTA.

Mon dieu ! que de mystère :
Pourquoi tant de secret ?
Mais afin de lui plaire
Mon cœur sera discret.

LA DUCHESSE.

Il sait ici se taire :
Son silence me plait.
Je veux avec mystère
Lui parler en secret.

ABEL.

Ici, mon cœur espère,
Et me dit en secret
D'essayer de lui plaire,
Loin d'un œil indiscret.

LE COMTE, *haut.*

Permettez, duchesse, que je vous ramène à votre appartement... la présence d'étrangers dans cette salle...

LA DUCHESSE.

Cette jeune fille est à présent de ma maison...

LE COMTE, *à part.*

Diable ! un mot de Carlitta et je suis perdu.

CARLITTA, *à part.*

Comme il est bien !

ABEL, *à part.*

Qu'elle est belle !

LA DUCHESSE, *regardant Abel.*

J'allais faire indiquer à cette petite le logement de mes femmes.

LE COMTE, *vivement.*

Me permettrez-vous, Madame, de vous épargner cette peine.

LA DUCHESSE.

De grand cœur. (*A Carlitta.*) Suis M. de Steinbock ; tu me diras tantôt pourquoi tu as si subitement changé d'état et quitté ton village.

LE COMTE, *à part.*

Elle ne dira rien... (*regardant Abel.*) Mais lui.. je vais le recommander à Puffendorf...

REPRISE DE L'ENSEMBLE PRÉCÉDENT.

(*Le comte et Carlitta sortent par la gauche.*)

SCENE X.

LA DUCHESSE, ABEL.

ABEL, *à part.*

Seul... seul avec elle !.. J'ai envie de m'en aller.

LA DUCHESSE, *à part. s'asseyant.*

Comme il est ému !

ABEL, *à part.*

Si je ne lui dis rien, elle ne me parlera pas.

LA DUCHESSE, *à part.*

Si je ne lui parle pas, il ne me dira rien.

ABEL, *à part.*

Mon cœur est plein, et je ne trouve pas une parole... Je crois que je vais étouffer.

LA DUCHESSE.

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur.

ABEL.

Rien, madame, rien... (*A part*). M'évanouir, moi, un homme ! Allons donc !... comme on se moquerait de moi.

LA DUCHESSE.

Souffrez-vous ?

ABEL.

Oh ! non, madame, je ne me suis jamais si bien porté.

LA DUCHESSE.

Alors, pourquoi tremblez-vous ainsi ?

ABEL.

Je ne tremble pas.. au contraire...

LA DUCHESSE.

Avez-vous peur ?

ABEL.

Je crois que oui.

LA DUCHESSE.

De moi !

ABEL.

Oh ! non... mais de votre rang... de votre titre... de votre...

LA DUCHESSE.

Vous venez au palais pour la première fois... Qui vous y amène ? dites... Vous rougissez ?

ABEL.

Du tout ! je ne rougis pas, madame... (*Fièrement*). Il y a très longtemps que je ne rougis plus.

LA DUCHESSE.

Ah !.. Et sans doute l'unique but de votre voyage était de voir le roi... la cour...

ABEL.

Mieux que cela, madame.

LA DUCHESSE.

Comment ?

ABEL.

J'avais aussi une espérance...

LA DUCHESSE.

Laquelle ?

ABEL.

Celle de vous revoir... (*A part*). Tant pis !

LA DUCHESSE, *avec coquetterie.*

Me revoir... moi... M'aviez-vous donc déjà vue...

ABEL, *naïvement.*

Oh ! vous ne pouvez pas l'avoir oublié.

LA DUCHESSE, *souriant.*

Vraiment ! (*A part*). C'est à peine né, et c'est déjà fat !

ABEL, *continuant.*

Vous devez vous souvenir de la forêt de Rugen.

LA DUCHESSE.

En effet, je crois me rappeler...

ABEL, *avec ardeur.*

La place où votre gant tomba.

LA DUCHESSE, *continuant.*

Oui... l'ardeur avec laquelle vous vous êtes précipité...

ABEL, *vivement.*

Pour le ramasser...

LA DUCHESSE.

Au péril de vos jours, sous les pieds des chevaux...

ABEL.

J'entends encore au fond de mon cœur le cri qui vous échappa. Je vous vois toujours vous éloignant au galop, de votre cheval, me faire un signe de la main, tandis que je vous montrais ce gant que je couvrais de mes baisers.

LA DUCHESSE.

Non... monsieur, non... j'étais déjà beaucoup trop loin... Je n'ai rien vu... (*A part*). Mais je n'ai rien oublié...

ABEL.

Depuis cet instant, madame, je ne suis heureux que lorsque, seul, je puis penser au jour où vous m'êtes apparue... que lorsque je puis tirer de mon sein ce gant chéri qui vient me prouver que je n'ai pas fait seulement un beau rêve... (*Il prend le gant*).

LA DUCHESSE

Comment, monsieur. . vous avez osé conserver...

ABEL, *vivement.*

Ce gant on ne l'aura qu'avec ma vie.

LA DUCHESSE.

Air: *Baiser au porteur.*

Dans vos discours, mettez plus de réserve,
Garder ce gant! avez-vous pu l'oser?

ABEL.

Sur ce trésor, que mon amour conserve
Chaque matin, je dépose un baiser
Qu'il ne peut pas me refuser.

LA DUCHESSE.

Mais cet objet, parure d'une femme,
Pour vous, ne peut avoir de prix...

ABEL.

Si fait! ..
Chaque matin, je crois, madame,
Baiser la main qui le portait.

LA DUCHESSE.

Et si je vous le redemandais...

ABEL, *tout triste.*

Vous, madame!..

LA DUCHESSE.

En vous disant que ce gant, entre vos mains, peut me compromettre... me perdre peut-être...

ABEL, *avec entraînement.*

Oh! madame... c'est tout mon bien... mais je vous le rendrais... à l'instant. (*Il baise le gant, et veut le rendre à la duchesse*).

LA DUCHESSE, *à part.*

Ah! c'est très bien... monsieur de Steinbock n'aurait jamais eu cette idée-là, lui. .

ABEL, *lui présentant le gant.*

Le voici, madame...

LA DUCHESSE.

Gardez-le... je vous le donne...

ABEL.

Vous me le donnez... ah! qu'on essaie de me le prendre à présent... Par mon nom de gentilhomme je défierais une armée!

LA DUCHESSE.

Vous êtes gentilhomme?

ABEL.

Prêt à le prouver par le cœur et l'épée...

LA DUCHESSE.

Vous vous nommez?

ABEL.

Abel d'Oliva!

LA DUCHESSE.

Votre fortune?

ABEL.

Je la cherche.

LA DUCHESSE.

Votre état?

ABEL.

Je n'en cherche pas.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous offrait d'entrer dans les pages du roi de Suède...

ABEL, *vivement.*

Les pages .. qui habitent ce palais... qui vous voient tous les jours... oh! madame!

(*Puffendorff paraît au fond.*)

LA DUCHESSE.

Quelqu'un! taisez-vous!..

SCÈNE XI.

ABEL, LA DUCHESSE, PUFFENDORFF, *puis* CARLITTA.

PUFFENDORFF, *à part.*

Ah! le petit bonhomme dont Steinbock vient de me parler...

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il baron?..

PUFFENDORFF.

Madame la duchesse, notre grand monarque se dirige de ce côté;... voici un éventail...

ABEL, *à part.*

Ciel!..

PUFFENDORFF.

Que tout à l'heure, après le départ de mon neveu, le comte de Steinbock, j'ai trouvé chez moi... par hasard... et...

LA DUCHESSE, *le reprenant.*

C'est bien!

ABEL,

Quoi, madame... cet éventail...

LA DUCHESSE.

Est le mien... qu'avez-vous donc ?..

ABEL, *se contraignant.*

Rien, madame, rien... (*à part.*) C'est elle!.. c'est bien elle... dont tout à l'heure ce gentilhomme,.. ah ! c'est affreux !..

LA DUCHESSE.

Monsieur de Puffendorff... rendons-nous au devant de Sa Majesté.

(*Elle donne la main à Puffendorff, et fait un pas pour sortir ; Abel fait un mouvement pour la suivre et lui parler ; elle le retient du regard, et disparaît par le fond.*)

CARLITTA, *entrant par la droite, et vivement à Abel.*

Monsieur Abel... je l'ai vu... il m'a parlé,.. il m'aime toujours et doit m'écrire, pour me promettre...

ABEL.

Pour te tromper encore... comme elle qui trompe si bien... Oh ! comment me venger.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le roi !

ABEL, *avec joie.*

Le roi !

CARLITTA, *se tient à l'écart toute tremblante.*

Mon Dieu !

SCENE XII.

LES MÊMES, LE ROI, LA DUCHESSE, LE COMTE, SEIGNEURS, DAMES.

CHŒUR.

AIR :

Formons un cortège
A la duchesse, au roi,
C'est un privilége
C'est une douce loi.

LE ROI, *à la duchesse.*

Oui, madame la duchesse, vos moindres désirs sont des ordres pour moi, et j'espère bientôt vous en donner une nouvelle preuve.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce donc, Sire?..

LE ROI, *souriant.*

Ah ! c'est une surprise...

LE COMTE, *à part.*

Encore ce petit bonhomme?

LE ROI, *gaîment.*

Eh bien, mon cher Steinbock, vous souffrez-donc toujours de cette maudite chute de cheval ?

LE COMTE.

Mais. non, Sire...

LE ROI.

Allons, allons, vous ne voulez pas l'avouer, mais vous êtes malade... je le sais... on me l'a dit... un congé, vous est nécessaire pour refaire votre santé... et je vous l'accorde...

LE COMTE, *à part.*

Déjà...la duchesse n'a pas perdu de temps...

LE ROI, *remontant.*

Vous pourrez partir demain.

LE COMTE, *à part.*

Partir... quand Carlitta reste au palais... oh ! non pas.

LE ROI, *apercevant Abel.*

Puffendorff... quel est ce jeune homme ?..

PUFFENDORFF, *embarrassé.*

Sire...

LA DUCHESSE, *vivement.*

Sire .. c'est un gentilhomme... monsieur Abel d'Oliva, pous lequel je me suis chargée de demander à Votre Majesté...

ABEL, *s'avançant.*

Justice !..

LA DUCHESSE, *étonnée.*

Comment ?..

LE COMTE, *à lui-même.*

Que dit-il !

CARLITTA, *à part.*

Que va-t-il faire?

LE ROI.

Parlez, mon jeune gentilhomme... je vous écoute.

ABEL, *parlant sur un signe du roi.*

Sire... je viens vous demander justice pour ma sœur de lait Carlitta, qui a été compromise par le comte de Steinbock...

LA DUCHESSE.

Qu'entends je?

ABEL, *à part, regardant la duchesse.*

Elle se trouble... elle l'aime !..

LE ROI, *surpris.*

Que nous dites-vous là, monsieur?

ABEL.

Attirée le soir par monsieur le comte au palais de la résidence... elle n'en est sortie que le lendemain...

LA DUCHESSE, *à elle-même.*

Est-il possible!

LE ROI, *gaîment.*

Eh bien! comte..... qu'avez-vous à répondre?

LE COMTE, *à part.*

En disant la vérité je me justifie devant la duchesse, mais je me perds devant le roi.

LA DUCHESSE.

S'être joué ainsi de moi... oh ! c'est indigne... (*La duchesse remonte; le roi vient à Steinbock.*) (1)

LE ROI, *bas à Steinbock.*

Ce silence est un aveu, comte... (*haut.*) Mon petit ami, je ne peux pas faire grand'chose à cela, moi...

ABEL.

Sire !...

(1) Le R. La D. Le C. A. C.
(2) C. Le R. La D. Le C.
(3) La D. C. A. Le R. Le C. Bbuff. *au fond.*

LE ROI.

Allons... tu m'amèneras cette jeune fille.

ABEL, *présentant Carlitta.*

La voilà...

LA DUCHESSE.

Carlitta

LE COMTE, *à part.*

Tiendra-t-elle sa promesse?

LE ROI.

Approchez, mon enfant (1)...Eh! mais, je la reconnais... (*Bas au comte.*) Ah! ah! mauvais sujet... je me souviens... c'est avec cette petite que je vous ai vu, sortant un matin mystérieusement de la Résidence...

LE COMTE, *bas.*

Oui... sire!...

LE ROI, *bas.*

C'était même, je crois, la nuit de la Toussaint, la veille du départ de la cour pour Stockholm...

ABEL.

Parle, ma sœur... du courage...

CARLITTA.

Moi... je... je n'ai rien à dire... je n'ai jamais vu monsieur le comte... qu'aujourd'hui et ici... (*A part.*) Mon Dieu! pardonnez-moi de mentir, mais je ne veux pas qu'il m'aime de par le Roi... (2)

ABEL.

Comment... tu ne m'as pas dit que tu avais passé, dans les appartements de monsieur le comte, la nuit de la Toussaint...

LA DUCHESSE, *vivement.*

De la Toussaint!...

LE ROI, *à Abel.*

Tu te trompes, je sais où il était.... cette nuit-là.

LA DUCHESSE, *effrayée et à part.*

Grand Dieu!

LE ROI.

Monsieur de Steinbock était occupé pour mon service particulier.

LE COMTE, *à part.*

Excellent prince, il me justifie lui-même.

LA DUCHESSE, *à part.*

De qui se moque-t-on ici?

LE COMTE, *bas au Roi.*

Ah! sire!...

LE ROI, *bas.*

C'est bon, vous me remercierez plus tard, mais ne recommencez plus... je n'aime pas le scandale; vous ferez quelque bien à cette petite. . que vous avez ensorcelée... (*à Abel.*) Tu vois bien, mon ami, que monsieur de Steinbock n'est pour rien dans tout cela... (*lui prenant l'oreille.*) Tu n'es qu'un enfant... (*Il remonte la scène.*)

LA DUCHESSE, *à Abel.*

Un calomniateur..... vous.. .. ah! monsieur!...

(1) La D. A. C. Le R. Le C. Puff.
(2) La D. C. A. Le R. Le C. Puff.

LE ROI, *au fond.*

Duchesse!... (*Elle va le rejoindre.*)

LE COMTE, *bas à Abel.*

Vous n'êtes qu'un petit sot!.... (*Il s'éloigne.*)

CARLITTA.

Ah! monsieur Abel, vous êtes bien maladroit...

PUFFENDORFF.

Retournez faire votre philosophie, mon jeune provincial! Eh! eh! eh! (*Il sort ainsi que les seigneurs en riant.*)

REPRISE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

SCENE XIII.

ABEL, *puis* PUFFENDORFF.

ABEL, *seul, après un moment.*

Trahi par Carlitta!... raillé, bafoué par toute la cour... et elle... elle aussi ne m'a pas épargné... oh! ma tête brûle... mon cœur se gonfle... il me semble que j'ai envie de pleurer... pleurer à mon âge! Fi donc!...

Air: *des Amours de Michel et Christine.*

Chacun d'eux m'outrage,
Me raille en ces lieux,
Et c'est à qui se moquera le mieux.
Des larmes de rage,
J'en suis furieux,
Bien malgré moi, viennent mouiller mes yeux.

Abusant du seul privilège
Que la taille leur donne ici,
Ils me renvoient à mon collège
Je veux pour les railler aussi,
Les traitant de même façon
Donner à chacun sa leçon.

L'espérance a fui sans retour,
Le dépit remplace l'amour,
Et ce cœur, qu'on sut outrager,
Ne bat plus que pour se venger.

PUFFENDORFF, *entrant, à lui-même.*

Sa Majesté, qui est sur sa terrasse, me renvoie ici pour essayer sa cheminée... Qu'est-ce que je pourrais bien trouver de flatteur à lui glisser dans le tuyau de... à ce grand monarque... Voyons donc... (*Il cherche.*)

ABEL, *continuant et s'asseyant sur un fauteuil, près de la cheminée.*

Oui, je me vengerai de cette duchesse d'abord... qui n'est qu'une coquette...

PUFFENDORFF, *l'apercevant.*

Hein?... qu'est-ce qui dit de ces choses-là, ici...

ABEL.

Je me vengerai aussi du Roi.

PUFFENDORFF, *tremblant.*

Ah! le malheureux!...

ABEL.

De ce roi qui se fait un jeu de l'honneur de ses sujettes.

PUFFENDORFF, *tremblant, à part.*

Et Sa Majesté qui écoute là-haut pour la première fois!... (*Haut.*) Mais taisez-vous donc imprudent!... (*à lui-même.*) Pourvu que Sa Majesté ne croie pas que c'est moi qui dis cela.

ABEL, *avec emportement.*

Eh! que m'importe le roi... Je voudrais qu'il m'entendit!..

VOIX DU ROI *dans la cheminée.*

Soyez satisfait, Monsieur, Frédéric vient de vous entendre.

ABEL.

Hein?... cette voix... d'où ça vient-il?

PUFFENDORFF, *tremblant.*

Ah! malheureux jeune homme, vous êtes perdu... ici, les murs ont des oreilles... (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ABEL, UN DOMESTIQUE.

ABEL.

Perdu!... Que vent-il dire?.. Et cette voix... c'était celle du roi... il m'écoutait donc... où était-il?.. Eh bien... est-ce que j'ai peur... peur, moi... je crois que oui... dam! voilà la première fois que j'ai une querelle avec un roi... Il me semble que je ferais bien de... (*Il court au fond.*)

UN FACTIONNAIRE.

On ne passe pas!..

ABEL.

Déjà... Oh! mon Dieu... ah! cette porte... (*Il court à la porte du roi.*) Fermée!.. et celle-ci?.. (*Courant à l'autre porte.*) Fermée aussi... miséricorde!.. ah! la fenêtre, diable!... quarante pieds et un fossé vide... c'est trop haut pour mes jambes... quelqu'un... (*Il reste sur le balcon.*)

(*Pendant ce temps, un domestique ouvre la porte du roi, entre en scène, va ouvrir la porte du fond.*)

LE DOMESTIQUE, *regardant en dehors.*

Personne que le factionnaire... on ne me verra pas sortir de chez le roi. (*Il referme le fond, et va ouvrir la porte de gauche.*) A cette heure il n'y a personne chez la duchesse... l'instant est favorable! (*Il traverse de nouveau le théâtre et rentre dans l'appartement du roi.*

ABEL, *descendant du balcon, mais sans chapeau.*

Qu'est-ce que cela veut dire? est-ce un ami qui vient me donner la liberté... Parbleu, profitons-en toujours... j'aime mieux ce chemin là que l'autre... (*s'arrêtant.*) Où mène-t-il?.. ma foi... à la garde de Dieu! (*Il entre chez la duchesse; à peine a-t-il disparu que le domestique revient portant un objet enveloppé dans une serge verte.*)

LE DOMESTIQUE, *se dirigeant vers l'appartement de la duchesse.*)

Sa Majesté sera contente de moi... son secret sera bien gardé. (*La toile baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME ACTE.

Le théâtre représente la chambre de la duchesse. — Au fond, une grande alcôve avec rideau de damas. — Lit également de damas — A droite, au deuxième plan, une fenêtre. — A gauche, une porte à deux battants. — A droite de l'alcôve, au fond, une porte conduisant au cabinet de toilette de la duchesse. — Et à gauche, au premier plan, porte cachée dans la tapisserie. — A droite, au premier plan, une porte secrète, et auprès, une table avec tapis. — A gauche, en face de la cheminée, toilette à la Duchesse. — Au fond, à gauche de l'alcôve, une porte servant d'entrée principale.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABEL, *seul.*

(*Au lever du rideau, il fait nuit; Abel entre à tâtons par la porte de droite.*)

Personne heureusement ne m'a aperçu... on ne sait pas où je suis... ni moi non plus... j'ai marché toujours tout droit espérant trouver une autre porte... (*Il se cogne.*) Et je ne rencontre que des meubles... (*Écoutant tout-à-coup.*) J'entends marcher... où me fourrer... ah! (*il se cache dans l'alcôve*).

(*Le domestique du roi apporte le paquet couvert que l'on a vu à la fin du premier acte, il le dépose près de la table à droite, c'est un métier à tapisserie à pieds, couvert d'une serge verte.*)

LE DOMESTIQUE.

Voilà ma commission faite. (*Il sort.*)

ABEL, *se redressc.*

Qu'est-ce que ce bonhomme a donc apporté là... si je pouvais le voir, cela m'aiderait peut-

être à deviner chez qui je suis... (*Nouveaux pas. Ecoutant.*) Encore!.. (*Il se cache de nouveau. Des valets entrent et apportent des flambeaux qu'ils placent. A lui-même.*) Ils viennent m'éclairer... (*Les valets sortent.*) Et ils s'en vont discrètement... pour ne pas me gêner... c'est très bien cela... Merci, laquais!.. (*Se relevant et tâtant ses poches.*) Je vous jetterai ma bourse une autre fois, saquins!.. Faisons vite connaissance avec mon domicile... (*Regardant autour de lui.*) Un lit... une toilette... des fleurs... des dentelles... je suis chez une femme... chez une femme!.. je n'ai plus du tout envie de m'en aller.

CARLITTA, *en dehors.*

C'est bien, Mademoiselle.

ABEL.

Allons, bon!.. on vient encore me déranger... j'aurais dû faire défendre ma porte. (*Regardant autour de lui.*) Ah!.. (*Il se cache derrière la toilette.*) Je ne suis pas visible...

SCÈNE II.

CARLITTA, ABEL, *caché.*

CARLITTA, *à la cantonade.*

Oui, mademoiselle... soyez tranquille... je vais tout disposer chez madame... et quand elle arrivera...

ABEL, *caché.*

Je crois reconnaître... mais oui... c'est Carlitta.

CARLITTA.

Qu'est devenu M. Abel, mon frère de lait?.. Mademoiselle Edwige prétend qu'on l'a vainement cherché partout, on n'a trouvé que son chapeau sur un balcon... il aura sauté par la fenêtre!.. Trente pieds de haut!.. Oh! mon Dieu!.. il est mort, peut-être!

ABEL, *qui s'est avancé doucement.*

Pas encore! (*Il l'embrasse.*)

CARLITTA, *effrayée.*

Ah!.. (*Le reconnaissant.*) Monsieur Abel! Vous, ici!

ABEL.

Moi, ici!

CARLITTA.

Comment êtes-vous entré?

ABEL.

Ah! voilà!.. (*Avec mystère.*) Je suis entré... par la porte que j'ai trouvé entrebâillée... et je suis arrivé jusqu'ici, en allant toujours devant moi... comme ça... tiens... (*Il marche comme s'il allait à tâtons.*)

CARLITTA.

Et vous avez osé pénétrer?..

ABEL.

J'ai pénétré... aveuglément...

CARLITTA.

Mais vous ne savez donc pas où vous êtes?..

ABEL.

Non... mais je soupçonne seulement que je suis dans une chambre à coucher...

CARLITTA.

Vous êtes chez la duchesse.

ABEL.

Vraiment?.. je suis chez cette vilaine femme-là?

CARLITTA, *vivement.*

Voulez-vous bien vous taire... et venir avec moi .. (*Le tirant par le bras.*) Allons-nous en vite!

ABEL, *se dégageant.*

Du tout!

CARLITTA.

Vous n'avez pas l'intention de rester ici?

ABEL.

J'ai parfaitement cette intention.

CARLITTA.

Ah! mais la duchesse va venir.

ABEL, *avec aplomb.*

Parbleu... sans ça...

CARLITTA.

Et si elle vous voit.

ABEL.

Elle ne me verra pas... tout de suite!..

CARLITTA.

Il est tard... elle voudra se coucher...

ABEL.

Dame! elle doit en avoir l'habitude.

CARLITTA.

Certainement!.. et comme on ne se couche pas tout habillé...

ABEL.

Ordinairement... Eh bien?

CARLITTA, *tout-à-coup.*

Comment... eh! bien?.. Ah! ça, monsieur Abel, est-ce que vous voulez...

ABEL, *avec violence.*

Je ne sais pas au juste ce que je veux... mais je reste pour la voir une dernière fois... pour lui dire...

CARLITTA.

Quoi donc?

ABEL.

Ça ne te regarde pas... Et puis...

Air : *de l'Artiste.*

Je ne sais pas moi-même
Ce que je lui dirais ;
Je ne sais si je l'aime,
Ou bien, si je la hais.
Je suis comme en délire,
Et je ne sais pourquoi,
Je voudrais bien lui dire...
Ce que lui dit le roi.

CARLITTA.

Et vous croyez que je souffrirai... moi, qui appartiens à présent à la duchesse... par exemple... je vais à l'instant...

ABEL.

Dire à tout le monde que je suis ici... me faire arrêter... Va, mon enfant. . va... (*Il s'assied sur l'ottomane*). Oui!..

CARLITTA, *avec désespoir.*

Oh! mon Dieu!.. que faire?.. vous ne pouvez pas rester...

ABEL.

Qu'ai-je à craindre?.. que peut-il m'arriver de plus encore?.. N'avez-vous pas été tous impitoyables pour moi ce matin... Toi, comme les autres... et... jusqu'à ce ce comte de Steinbock!

CARLITTA, *très vivement.*

Oh! je ne veux pas que vous lui fassiez du mal, à celui-là!

ABEL.

Hein!

CARLITTA.

Il m'a remis en secret un billet.

ABEL.

Que tu as accepté... imprudente!..

CARLITTA.

Oui, mais je ne l'ai pas lu.

ABEL.

A la bonne heure!

CARLITTA, *tirant de son sein une petite lettre et l'examinant.*

C'est une toute petite lettre... et moi, qui ne lis encore que les grosses...

ABEL.

Ah! je comprends ta réserve... c'est la conséquence de la bonne éducation... que tu n'as pas reçue... (*prenant la lettre*) désires-tu que je te dise ce qu'il y a dedans, moi?

CARLITTA, *vivement.*

Oh! non. (*Presque à elle-même.*) Je ne veux pas vous donner cette peine-là...

ABEL, *décachetant la lettre et lisant.*

C'est bien... c'est très-bien!... je ne te le dirai pas!...

CARLITTA, *se penchant sur l'épaule d'Abel et le câlinant.*

Qu'est-ce qu'il y a, hein?

Air: *Puisque nous sommes au bal.*

Là bas, à la résidence,
Quand sa main me conduisit,
Il allait parler, je pense,
Pourtant il ne m'a rien dit.
Est-ce pour rien qu'on attire,
Quelqu'un, près de soi, la nuit?
Tout ce qu'il voulait me dire,
Peut-être qu'il me l'écrit.

ABEL, *lisant haut.*

« Pas un mot à qui que ce soit de ce qui s'est « passé entre nous à la résidence... Tu ne me « connais pas... je ne t'ai jamais vue..... de « la discrétion et je fais ta fortune..... à bien- « tôt, car je t'aime! » (*Parlé.*) Tiens! tiens! tiens!

CARLITTA.

Il y a cela... mais qu'est-ce qu'il craint donc que je dise?

ABEL.

Dame! tu dois le savoir mieux que moi...

CARLITTA, *tout-à-coup.*

Oh! mon Dieu!

ABEL.

Quoi donc?

CARLITTA.

On vient par ici!

ABEL, *négligemment.*

Fais entrer, ma chère, fais entrer!

CARLITTA.

Mais cachez-vous donc au moins! (*Voyant Abel disparaître dans les rideaux du lit.*) Ah! (*Courant vers lui.*) Et ma lettre?... (*S'arrêtant tremblante.*) Sainte vierge!.. la duchesse!..... (*Elle s'éloigne vivement des rideaux.*)

SCENE III.

CARLITTA, LA DUCHESSE, ABEL, *caché.*

LA DUCHESSE, *entrant vivement.*

La détestable soirée! le cercle du roi était du dernier maussade! toujours ce Steinbock. . à mes côtés... m'obsédant... me tyrannisant!.. et je n'ai pu refuser à ses instances quelques minutes d'entretien... ici, ce soir... il veut, dit-il, achever de se justifier... eh! que m'importe qu'il se justifie!.. je n'ai jamais aimé Steinbock... grâce au ciel il a son congé... et demain... (*se retournant et apercevant Carlitta qui a rangé tout le temps sur la toilette, en faisant de temps en temps des signes à Abel caché.*) Ah! c'est toi, Carlitta?

CARLITTA.

On m'a donné l'ordre de me tenir ici à la disposition de madame. . et...

LA DUCHESSE.

Bien... tu commenceras ce soir ton apprentissage de dame d'atours... ôte-moi ce mantelet... il fait une chaleur ici...

CARLITTA, *vivement et regardant du côté où est Abel.*

Comment, madame... vous allez...

ABEL, *a part.*

Comme j'ai bien fait de rester!

CARLITTA, *même jeu.*

Quel dommage de défaire une si belle toilette.

LA DUCHESSE, *à elle-même en la regardant.*

Eh! mais... cette petite est jolie... et si monsieur de Steinbock s'était joué de moi!.. (*Elle va s'asseoir à la toilette.*) Dis-moi, Carlitta?

CARLITTA, *vivement.*

Prenez donc garde, madame, vos épaules sont toutes découvertes!

ABEL, *à part.*

Maladroite! ça commençait à m'intéresser.

CARLITTA, *vivement.*

Un rhume est si vite gagné... les nuits sont si fraîches!...

LA DUCHESSE.

Merci, mon enfant! il n'y a pas de danger. (*Elle ajuste son fichu et reste en déshabillé élégant.*)

CARLITTA, *à elle-même.*

Pas de danger!... si elle savait qu'il y a un homme dans ses rideaux!... heureusement qu'il est tout petit!

LA DUCHESSE, *revenant à elle avec une négligence affectée.*

Tu ne m'as pas dit encore quel motif si puissant... t'avait fait quitter ton village... pour venir à la cour où tu ne connais personne... personne, n'est-ce pas?

CARLITTA, *un peu troublée.*

Non, madame.

LA DUCHESSE.

Cependant, il m'avait semblé, ce matin, qu'à la vue de ce seigneur qui causait avec moi... tu sais...

CARLITTA, *très vivement.*

De monsieur le comte...

LA DUCHESSE.

Ah!...

CARLITTA, *à part.*

Grand Dieu!... et sa lettre... sa défense.

LA DUCHESSE.

Tu le connais donc?

CARLITTA, *très embarrassée.*

Non, madame... devant moi... quelqu'un l'appelait par son nom... et...

LA DUCHESSE.

Et tu l'as retenu... c'est preuve de mémoire... il ne faut pas rougir pour cela... (*à part.*) Elle connaissait le comte... ah! si elle pouvait me donner un prétexte pour rompre, là, tout-à-l'heure... (*Haut.*) Voyons, mon enfant, sois franche... tu avais une raison pour venir à Stockholm... dis-moi toute la vérité, et je.... (*On frappe doucement à la porte cachée dans la tapisserie.*)

CARLITTA.

Hein?...

LA DUCHESSE, *à part.*

Steimbock!... déjà!...

CARLITTA.

J'ai cru entendre...

LA DUCHESSE.

Ce n'est rien, mon enfant... c'est moi qui... je me sens fatiguée.... nous causerons demain.

CARLITTA, *à part.*

La laisser seule ici... avec... (*Haut.*) Si madame la duchesse le voulait,.. je resterais auprès d'elle, ce soir.

LA DUCHESSE.

Merci, mon enfant.

ABEL, *caché, toussant doucement.*

Hum! hum!

LA DUCHESSE, *se retournant.*

Hein?

CARLITTA, *vivement*

Rien, madame, c'est... c'est moi qui...

LA DUCHESSE.

Il paraît que tu as gagné ce rhume que tu craignais pour moi.

CARLITTA, *toussant avec affectation.*

Je crois que oui.

LA DUCHESSE.

Eh bien, mon enfant, va te reposer.

CARLITTA, *à part.*

Mon Dieu! mon Dieu! Elle va se croire seule, et c'est très-dangereux.

ENSEMBLE.

Air: *Pas de l'ombre.* (L'ombre Porte-Saint-Martin.)

LA DUCHESSE.

Oui, va vite,
Ma petite,
Pour ce soir je te tiens quitte.
Pourquoi tarder ainsi?
Je veux rester seule ici.

ABEL, *à part.*

Va donc vite,
Va, petite,
Pour ce soir on te tient quitte.
N'hésite plus ainsi
Et laisse nous seul ici.

CARLITTA, *à elle-même.*

Je vous quitte,
Je sors vite,
A trahir mon cœur hésite.
Allons sortons aussi;
Que Dieu la protége ici!

(*Carlita sort.*)

SCENE V.

ABEL, *caché*, LA DUCHESSE, *puis* LECOMTE.

LA DUCHESSE, *à elle-même.*

A la veille d'un départ, je n'ai pu refuser de le recevoir.

ABEL, *à lui-même en sortant un peu des rideaux.*

Elle est seule... si j'osais... osons... (*Il va s'avancer; mais la duchesse est allée ouvrir, avec une clé qu'elle a tirée de sa poche, une porte qui s'ouvre doucement.*) Qu'est-ce que cela? (*Il retourne aux rideaux.*)

LA DUCHESSE, *après avoir ouvert la porte.*

L'entretien ne sera pas long... (*Elle s'assied.*)

LE COMTE, *entrant et refermant la porte sur laquelle il laisse la clé, à part, pendant ce mouvement.*

A tout prix je veux faire révoquer ce malencontreux congé.

ABEL, *à part.*

Lui... mon rival ici.... par une porte dérobée...

LE COMTE, *avec une ardeur simulée.*

Enfin, madame, vous m'avez permis...

LA DUCHESSE, *vivement.*

De compléter une justification... que je ne vous demandais pas... mais hâtez-vous, car le roi doit venir à onze heures.

ABEL, *à part.*

Le roi!.. j'aurais mieux fait de m'en aller!...

LE COMTE, *regardant la pendule du coin de l'œil.*

A onze heures!.. (*à part*) Diable!

LA DUCHESSE.

Eh bien, monsieur... l'accusation portée contre vous par ce jeune homme.

LE COMTE.

Etait fondée, madame!

LA DUCHESSE.

Comment, cette jeune fille...

LE COMTE.

A été compromise par moi... mais par amour pour vous.

ABEL, *à part.*

Que dit-il?

LA DUCHESSE.

Je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

La jalousie du roi avait été éveillée... Je résolus de donner, à tout prix, le change à ses soupçons... et Carlitta fut la victime que je vous sacrifiai.

ABEL, *à part.*

Oh! c'est indigne!

LE COMTE, *regardant la pendule. A part.*

Onze heures moins un quart...

LA DUCHESSE.

Mais c'est affreux ce que vous avez fait là.. compromettre une pauvre enfant!

LE COMTE.

Pouvais-je hésiter?.. ne fallait-il pas avant tout songer à vous, madame...

ABEL, *à part.*

Oh! je vengerai Carlitta. . et ce roi qui entend tout, et qui ne voit rien!

(*Il va retarder la pendule, et vient se cacher derrière la table, à droite.*)

LA DUCHESSE.

Tenez, comte, laissez-là toutes vos précautions oratoires... tous vos mensonges dorés, et avouez que vous avez eu peur.

LE COMTE, *vivement.*

Peur!.. oh! madame!

LA DUCHESSE.

Oh! je ne doute pas de votre courage de soldat... Mais une rivalité royale a des périls que vous n'osez plus braver...

LE COMTE, *regardant la pendule. A part.*

Dix heures et-demie... c'est singulier... je croyais avoir vu tout-à-l'heure... allons, j'ai le temps... (*haut.*) Le roi va venir m'avez-vous dit?

ABEL, *à part en fermant la porte et prenant la clé.*

Oui, et plus tôt que tu ne penses.

LE COMTE.

Cependant, je reste, vous le voyez... et je resterai...

ABEL, *à part.*

Oui, tu resteras...

LE COMTE, *continuant.*

Jusqu'à ce que j'aie obtenu la révocation de ce congé... de cet exil que je n'ai pas mérité.

LA DUCHESSE, *impatientée.*

Monsieur.. je ne sais...

LE COMTE.

Vous doutez de moi, madame... (*à part.*) un peu de jalousie ne peut pas faire de mal. (*haut.*) Croyez-vous donc que pour aimer il faille avoir seize ans... être sot, indiscret, écervelé, bavard...

ABEL, *à part.*

Je crois qu'il parle de moi.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

LE COMTE.

Je veux dire, madame, que ce petit Abel d'Oliva, que je ferai corriger à son collége... d'où il s'est échappé...

ABEL, *à part.*

Corriger... (*furieux.*) faquin! oh!..

LE COMTE.

Avait osé lever les yeux jusqu'à vous.

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

LE COMTE.

J'en suis certain... il montrait à qui le voulait voir... un gant de Votre Altesse... qu'il avait trouvé par hasard... à tout autre qu'à ce petit bonhomme...

ABEL, *furieux.*

Petit bonhomme!

LE COMTE.

J'aurais repris... ce gant... mais ce n'est pas avec une épée qu'on punit ces rivaux-là... c'est avec une férule et des pensums!

ABEL, *à part.*

Une ferrule! des pensums! ah! c'est trop fort!.. je brûle mes vaisseaux!.. personne ne sortira plus d'ici!.. (*il jette la clef par la fenêtre et rentre derrière les rideaux.*)

LA DUCHESSE, *avec dépit.*

Ah! monsieur de Steinbock, vous traitez bien mal ce pauvre Abel.

LE COMTE, *regardant l'heure.*

Onze heures moins vingt!

LA DUCHESSE.

C'est un enfant sans doute, mais un enfant plein de cœur et de courage.

ABEL.

Que dit-elle?

LA DUCHESSE.

C'est un enfant, mais il se jette sous les pieds des chevaux pour ramasser un gant... Il donnerait sa vie pour un sourire, son salut pour un baiser!

ABEL, *à lui-même, transporté.*

Suis-je bien éveillé!.. oh!

LE COMTE.

Quelle chaleur à le défendre!

(*L'heure sonne*).

LA DUCHESSE, *continuant.*

Et, trompée par vous, j'ai cruellement raillé son embarras, son désespoir... Oh! je ne vous le pardonnerai jamais!..

ABEL, *sautant de joie.*

Quel bonheur!

LE COMTE, *à part.*

Si c'est pour me dire cela qu'elle m'a laissé venir... (*On entend en dehors sonner onze heures.*)

LA DUCHESSE.

Onze heures!

ABEL.

Déjà!

LE COMTE, *à part.*

Cette pendule retarde horriblement.

LA DUCHESSE.

Partez, monsieur, partez... Si le roi vous trouvait ici!

LE COMTE, *à part.*

Il ne manquerait plus que cela... Pourtant je ne veux pas partir sans avoir obtenu...

LA DUCHESSE, *tout-à-coup.*

Taisez-vous!

LE COMTE, *effrayé.*

Plaît-il?

LA DUCHESSE.

On ouvre la porte de l'escalier dérobé... C'est le roi... lui seul prend ce chemin... Partez.

LE COMTE, *effaré.*

Le roi!

ABEL, *à part.*

Qu'ai-je fait?

LA DUCHESSE, *vivement.*

Mais partez donc!

LE COMTE, *vivement.*

La clé n'est plus sur cette porte!..

LA DUCHESSE.

C'est impossible...

LE COMTE, *cherchant.*

Oh! cette clé...

ABEL, *paraissant tout-à-coup.*

Ne la cherchez pas, monsieur... je l'ai prise...

LA DUCHESSE.

Lui!

LE COMTE.

Ici!.. ah! madame...

LA DUCHESSE, *fièrement.*

Ah! monsieur le comte!.. (*Vivement à Abel*). Cette clé... pour Dieu, donnez-la.

ABEL.

Je l'ai jetée par la fenêtre.

LA DUCHESSE.

Grand Dieu!

LE COMTE.

Je suis perdu!.. Par ici la salle des gardes!.. de ce côté l'appartement de vos dames...

ABEL, *au comte,*

Ah! j'ai voulu voir qui, de vous ou du petit bonhomme, braverait mieux la colère du roi... Il ne s'agit plus de pensums, monsieur, et c'est Frédéric qui tiendra la ferrule.

LA DUCHESSE.

Vous n'avez pas songé à moi, monsieur?

ABEL.

Oh! pardon, pardon, madame!

LE COMTE.

On vient!

LA DUCHESSE, *au comte, en ouvrant un cabinet.*

C'est lui!.. cachez-vous là.

LE COMTE.

Parbleu! c'est plus grave que la nuit de la Toussaint!

(*Le comte entre dans le cabinet et ferme la porte*).

LA DUCHESSE, *à Abel.*

Et vous...

ABEL, *fermant le cabinet.*

Moi! je reste...

LA DUCHESSE.

Malheureux! on entre!

ABEL, *tout-à-coup.*

On sort!.. (*il se précipite derrière le métier à tapisserie, au moment où la porte du roi s'ouvre*).

LA DUCHESSE, *à part.*

Il était temps!

SCENE VI.

LE ROI, LA DUCHESSE, ABEL, *caché.*

LE ROI, *entrant et prenant la main de la duchesse qu'il baise.*

Chère duchesse!

LA DUCHESSE, *retirant sa main doucement.*

Sire!..

LE ROI.

Vous m'attendiez avec impatience, n'est-ce pas?.. Oh! n'allez pas prendre cela pour de la fatuité... Je vous ai parlé ce matin d'une surprise que je vous ménageais... d'un secret qu'il faudrait garder... et vous m'attendiez comme on attend le mot d'une énigme... Voyons, duchesse... vos femmes sont éloignées... nous sommes bien seuls...

LA DUCHESSE, *troublée.*

Sire ..

LE ROI.

Plaît-il?..

LA DUCHESSE, *avec effort et vivement.*

Oui, sire, oui, parfaitement seuls...

LE ROI, *gaîment.*

Eh bien! duchesse, le mot de l'énigme est là. (*Il montre le métier derrière lequel Abel s'est caché.*)

LA DUCHESSE, *effrayée.*

Oh!

LE ROI, *allant à la duchesse.*

Qu'avez-vous?.. vous paraissez souffrante... inquiète... (*Pendant ce temps Abel a quitté sa cachette et s'est glissé dans la boîte à horloge.*)

ABEL, *dans la boîte.*

Juste ce qu'il me faut...

LA DUCHESSE.

Rien, ce n'est rien, sire.

LE ROI.

J'ai vraiment eu peur.

ABEL.

Moi aussi.

(*Le roi est allé prendre le métier qui était près de la cheminée et derrière lequel la duchesse ne voit plus Abel.*)

LA DUCHESSE, *un peu rassurée.*

Où donc est-il?

LE ROI.

Voilà mon secret... C'est une de vos fantaisies que j'ai voulu satisfaire.

LA DUCHESSE.

A moi, sire?..

LE ROI.

Jalouse de la marquise de Pompadour, pour qui le roi Louis XV fait fabriquer des étoffes, dont on brise ensuite le métier, vous voudriez, disiez-vous, être sûre de posséder une chose que personne ne pût avoir... Et j'ai voulu pour vous, faire plus que n'a fait pour la marquise le roi Louis XV. (*Il découvre le métier et l'on voit un bouquet de fleurs presque entièrement brodé.*)

LA DUCHESSE.

Comment, sire...

LE ROI.

Oui... depuis ce jour... j'ai appris le point de tapisserie, tout seul, sans conseils, sans maître... dans mon cabinet... où je m'enfermais pour travailler... (*souriant*) aux affaires de l'État.

LA DUCHESSE.

Ah! sire, ces fleurs sont brodées... avec un goût...

LE ROI, *satisfait.*

N'est-ce pas? pour un roi, ce n'est pas trop mal... Allons... asseyez-vous là... près de moi... (*il prend le métier et s'asseoit.*)

LA DUCHESSE, *effrayée.*

Vous allez travailler, sire?..

LE ROI.

Chez vous, à cette heure, il n'y a pas le moindre danger... dans mon cabinet, je craignais sans cesse d'être découvert... si quelqu'imprudent m'avait surpris dans cette occupation, je me serais vu forcé de le faire emprisonner à tout jamais... pour m'assurer de sa discrétion.

LA DUCHESSE.

Ciel!

LE ROI, *avec bonhomie.*

C'eût été bien cruel, mais... (*On entend dans le cabinet le bruit d'un meuble renversé.*)

LA DUCHESSE.

Ah!..

ABEL, *à part.*

Le maladroit!

LE ROI, *se levant tout-à-coup et repoussant le métier.*)

Qu'est-ce que cela, Madame?

LA DUCHESSE.

Je n'ai rien entendu...

LE ROI.

Pardonnez-moi... Il y a quelqu'un ici...

LA DUCHESSE.

Ah! je vous jure...

LE ROI.

Le bruit venait de là... (*Il va à la porte du cabinet qui résiste.*

LA DUCHESSE, *à elle-même, troublée.*

Que faire? que dire?

LE ROI, *furieux.*

Cette porte résiste, Madame... ordonnez à l'audacieux, quel qu'il soit, de se montrer à l'instant... où j'appelle...

LA DUCHESSE.

Sire... je vous assure que j'ignore...

LE ROI, *exaspéré.*

Moi, Madame, je dois tout savoir... et puisqu'on m'y force... (*Il sonne.*)

LA DUCHESSE.

Oh! je suis perdue!

ENSEMBLE.

Air :

LE ROI.

En ces lieux je vais appeler :
Ce secret doit se dévoiler.
Patience,
Par prudence,
Je vais tous les réveiller.

LA DUCHESSE.

En ces lieux il veut appeler :
Mon secret va se dévoiler.
Par prudence,
Je le pense,
Il va faire surveiller.

ABEL.

En ces lieux il veut appeler,
Son secret va se dévoiler.

En silence,
Par prudence,
Sur elle je veux veiller.

PUFFENDORFF, ET L'OFFICIER.

En ces lieux pourquoi m'appeler?
Quel secret veut-on dévoiler?
Par prudence,
Je le pense,
Sur le prince il faut veiller

LE ROI *à Puffendorf.*

Messieurs, quelqu'un s'est introduit ici, et se cache dans ce cabinet, faites enfoncer cette porte!

SCÈNE VII.

LE ROI, LA DUCHESSE, ABEL, PUFFENDORF, OFFICIER.

ABEL, *s'avançant et feignant de refermer la porte.*

C'est inutile, sire... je me rends.

LE ROI.

Le petit gentilhomme de tantôt!

PUFFENDORF, *à part.*

Le petit bavard de ce matin...

ABEL.

Oui, sire, Abel d'Oliva, qui ne souffrira pas que l'honneur de madame la duchesse soit un instant suspecté.

LA DUCHESSE, *à part.*

Que va-t-il faire?

LE ROI.

Répondez, monsieur, comment vous trouvez-vous, ici, dans cet appartement...

PUFFENDORFF, *à Abel.*

Oui, répondez!

LE ROI, *sévèrement, à Puffendorf.*

Taisez-vous!

PUFFENDORFF.

Je m'incline...

ABEL.

Sire... ce matin, après les paroles irréfléchies qui me sont échappées...

PUFFENDORFF.

Irréfléchies!... hum!... Inconvenantes!.... criminelles!..

LE ROI, *très sévèrement.*

Taisez-vous!

PUFFENDORFF.

Je m'incline...

ABEL.

Saisi de frayeur en entendant votre voix, j'ai voulu fuir... mais toutes les portes étaient gardées... Mon trouble et le hasard m'ont jeté dans une galerie tout-à-fait obscure, je l'ai suivie, et je me suis trouvé dans l'appartement de madame la duchesse... Je l'ignorais, sire, je vous le jure... et à l'arrivée de madame, craignant d'être découvert et livré..... je me suis blotti à la hâte dans ce cabinet.

LE ROI, *troublé.*

Dans ce cabinet!...

ABEL.

Mais oubliant bientôt ma frayeur et votre colère .. j'ai mieux aimé me livrer moi-même (*avec intention, à la duchesse*) que de me sauver par une lâcheté!...

LA DUCHESSE, *à part.*

C'est bien cela!

LE ROI, *tout-à-coup.*

Puffendorff, faites préparer une voiture pour conduire ce jeune homme à la citadelle.

LA DUCHESSE, *suppliante.*

Sire...

LE ROI, *bas.*

Ce jeune homme doit avoir entendu.... (*A Puffendorff.*) Priez monsieur le comte de Steinbock de se rendre à l'instant, ici...

PUFFENDORFF, *sortant.*

Oui, sire.

SCENE VIII.

LE ROI, LA DUCHESSE, ABEL.

LA DUCHESSE, *à part.*

Steinbock!

ABEL, *à part.*

Diable!

LE ROI.

C'est ce serviteur fidèle et dévoué qui sera votre guide, monsieur.

(*Il va se mettre à une table et écrit.*)

ABEL, *à part.*

Si je ne suis conduit à la citadelle que par celui-là...

LA DUCHESSE, *bas.*

Pauvre enfant!

ABEL, *bas, à la duchesse.*

Oh! ne me plaignez pas, madame... Je vais emporter du bonheur pour une captivité éternelle.... Je voulais perdre celui que vous aimiez... je suis heureux de sauver celui que vous n'aimez plus.

LE ROI, *qui s'est levé de la table, voyant le métier. — A lui même.*)

Ah! et cette maudite tapisserie, qui est restée là, exposée aux regards... (*Il saisit le manteau que Steinbock a laissé sur un siége, en entrant, et il se dispose à couvrir le métier. —S'arrêtant.*) Qu'est-ce que cela?..... un manteau?

LA DUCHESSE, *bas, à Abel.*

Celui du comte...

ABEL, *vivement.*

C'est... c'est le mien, sire.

LE ROI.

Le vôtre?... (*le déployant.*) Il est bien grand pour vous... approchez...

LA DUCHESSE, *à part.*

Tout est perdu !

LE ROI, *jetant le manteau sur les épaules d'Abel, qui se hausse sur ses pointes.*

Vous voyez, monsieur, il est beaucoup trop long.

ABEL, *vivement.*

Permettez, sire... j'espère grandir... c'est une précaution.

LE ROI.

Qui vous empêcherait de marcher, monsieur, je vous en réponds... (*l'examinant.*) Ce manteau ne peut être à vous... Que vois-je!... sur le collet... les armes du comte de Steinbock...

ABEL, *à part.*

Aïe! aïe !

LA DUCHESSE, *à part.*

Que faire?

LE ROI.

Plus de doute, monsieur de Steinbock est ici... dans ce cabinet peut-être, et je vais...

TOUS.

Grand Dieu !

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, puis PUFFENDORF.

UN OFFICIER, *annonçant*

Monsieur le comte de Steinbock!

ABEL ET LA DUCHESSE.

Lui !

LE COMTE (1).

Sire, je me rends en toute hâte aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

D'où venez-vous, monsieur?... où étiez-vous?

LE COMTE.

Sire.... j'étais.... j'étais dans les jardins du palais, et...

LE ROI.

Ah!... vous vous promeniez dans les jardins, la nuit..... dans cette saison..... et sans manteau...

LE COMTE, *à part.*

Que veut-il dire?

LE ROI, *à voix basse.*

Tenez, celui-ci vous aurait été très utile.

(*Il lui montre son manteau sur le dos d'Abel.*)

LE COMTE, *à part.*

Mon manteau !...

ABEL, *bas.*

Par où, diable ! êtes-vous passé ?

LE COMTE, *bas.*

Par la fenêtre !

(1) La D. A. Le C. Le R. Puff.

LE ROI, *bas et se levant.*

Tout le monde ici s'entendait donc pour me tromper (1).

PUFFENDORFF, *entrant.*

Sire... un évènement... un homme est tombé tout-à-l'heure sur la tête d'un factionnaire... cet homme...

LE COMTE, *bas.*

C'était moi.

PUFFENDORFF, *bas.*

Ah! bah !

LE ROI.

Cet homme... quel était-il ? d'où venait-il ?

PUFFENDORFF.

Du ciel, sire!... (*à part*) Ça ne peut pas compromettre Steinbock.

LE ROI.

Raillez-vous, monsieur.

PUFFENDORFF.

Permettez, sire... le factionnaire ayant reçu cet homme sur son tricorne... il est évident qu'il était arrivé sur lui perpendiculairement.

LE ROI.

Où était placé ce factionnaire.

PUFFENDORFF.

Devant l'orangerie... sous les fenêtres.

LE ROI, *réfléchissant.*

De cet appartement, ou du logement de dames de service... c'est bien... M. de Steinbock nous dira le reste.

LE COMTE.

Sire ! je vous jure (2)...

ABEL, *bas.*

Chut!... (*haut*) Allons, M. de Steinbock... à quoi bon vous défendre plus longtemps... mieux vaut avouer au Roi que l'homme qui a sauté par une des fenêtres du palais... c'était vous...

LE COMTE.

Moi !

PUFFENDORFF.

Ah ! le petit serpent !

LA DUCHESSE, *à part.*

Il le perd !

ABEL.

Vous seul avez pu sauter par la fenêtre du logement de service, car vous y étiez ; c'est là que j'ai trouvé ce manteau que je ne savais pas vous appartenir, et dont je me suis affublé à tout hasard, en traversant l'appartement des femmes de Son Altesse, où entre nous le comte n'était pas à sa place.

LE COMTE, *bas.*

Bien... très bien..

LE ROI.

Mais... pour quel motif.. M. de Steinbock...

ABEL.

Sire, depuis ce matin, ma sœur de lait, Carlitta, fait partie de la maison de madame la duchesse.

(1) La D. Le R. Puff. Le C. A. *au fond.*
(2) La D. Puff. A. Le R. Le C.

LE ROI.

Carlitta !

LA DUCHESSE.

Est en effet à mon service depuis ce matin.

CARLITTA, *entrant par la porte de gauche.*

Madame la duchesse !

TOUS.

Ah !

SCENE X.

LES MÊMES, CARLITTA.

LA DUCHESSE, *à part.*

Elle va tout nier...

LE COMTE, *à part.*

Comment la prévenir...

LE ROI (1).

Approchez, mon enfant, et n'ayez pas peur...

ABEL.

Oui, approchez, mademoiselle, et avouez...

LE ROI.

Taisez-vous !... (*A Carlitta.*) Quand avez-vous vu monsieur le comte ?

CARLITTA.

Ce matin.

LE ROI.

Et depuis... vous ne l'avez pas revu ?

CARLITTA.

Non, sire.

ABEL.

Elle ment !

LE ROI.

Vous tairez-vous ?...

ABEL.

Non, sire !... Je ne puis contenir mon indignation... Elle a vu monsieur de Seinbock ce soir, l'a reçu dans les bâtiments de service... l'a aidé à sortir par une croisée... car ils s'aiment... ils s'adorent...

CARLITTA.

Mais...

ABEL.

J'en ai la preuve, sire ..

LE ROI.

La preuve ?...

ABEL.

Cette lettre du comte adressée à Carlitta, et que j'ai interceptée (2)...

LA DUCHESSE, *à part.*

Une lettre du comte à Carlitta !

CARLITTA.

Ma lettre ! (3)

(1) La D. C. A. Le R. Le C. Puff.
(1) La D. A. Le R. Le comte Puff.
(3) La D. AC· Le R. LeC. Puff.

ABEL.

Vous voyez, sire... elle se trouble... (*Bas.*) Tâche de rougir.

LE ROI, *la prenant.*

C'est bien l'écriture du comte... en effet... il aime cette petite... et lui recommandait le silence... qu'elle voulait garder...

LE COMTE, *à part.*

Je suis sauvé...

LA DUCHESSE, *à part.*

J'avais deviné juste... Ah ! monsieur le comte !

LE ROI.

Ainsi, petite, tu avoues...

ABEL, *poussant Carlitta.*

Oui, sire !

CARLITTA, *hésitant.*

Oui, sire !

LE ROI.

Que tu aimes le comte...

CARLITTA, *vivement.*

Oui, sire !

LE ROI.

Que tu l'as reçu... ce soir...

ABEL, *bas à Carlitta.*

Oui, sire !

CARLITTA, *hésitant.*

Oui, sire...

LE ROI.

Et qu'enfin...

ABEL, *même jeu.*

Oui, sire.

CARLITTA.

Oui, sire...

LE ROI.

Je comprends tout à présent.

ABEL, *à part.*

Ce n'est pas sans peine.

PUFFENDORFF.

Votre Majesté comprend toujours.

LE ROI, *à Puffendorff.*

Taisez-vous ! (1) (*A la duchesse.*) Duchesse, me pardonnerez-vous ?

LA DUCHESSE.

Sire, pour me faire oublier la scène pénible qui s'est passée ici, ce soir...

LE ROI.

Oh ! je me mets à votre discrétion.

LA DUCHESSE (2).

Veuillez m'accorder...

LE ROI.

Quoi donc ? ..

LA DUCHESSE, *avec intention.*

La faveur que monsieur de Steinbock me priait, ce soir, à votre cercle, de solliciter de Votre Majesté...

(1) La D. A. C. Le R. Puff. Le C.
(2) La D. A. Le R. C. Puff. Le C.

LE ROI.

Parlez... quelle est cette faveur ?

LA DUCHESSE.

La permission d'épouser celle qu'il aime.

TOUS.

Carlitta !...

ABEL.

Bravo !

LE COMTE, *à part.*

Ah !... elle se venge !

LE ROI.

Quoi... monsieur de Steinbock... vous voulez...

ABEL, *vivement.*

Rendre l'honneur à une pauvre jeune fille.. c'est d'un noble gentilhomme...

LE ROI.

Mais c'est une mésalliance !...

ABEL.

Mais ce matin, sire, vous m'avez promis justice !

LE ROI.

Oh ! j'ai promis... j'ai promis...

ABEL, *à part.*

Ah ! nous hésitons... attends... attends... (*Haut.*) Tiens, qu'est-ce que cela?.. on dirait d'une aiguille à tapisserie... (*Il a arraché une aiguille sur le métier, et feint de la ramasser.*)

LE ROI, *bas.*

Malheureux !

ABEL, *bas.*

Sire !.. les murs ont des oreilles !

LE ROI, *à lui-même.*

Devant tout ce monde ! (*haut.*) après tout, si Steinbock y tient absolument, nous ferons Carlitta baronne et nous la doterons.

LE COMTE.

Baronne... riche et jolie... allons, je me résigne.

LE ROI, *à Abel, bas et avec colère.*

Cette aiguille, monsieur, cette aiguille.

ABEL, *feignant de ne pas entendre le roi, et se tournant vers la duchesse.*

Madame, permettez-moi de vous rendre cette aiguille, qui tout-à l'heure vous aidait à finir cette tapisserie que Sa Majesté admirait, et dont vous lui faisiez un mystère.

LE ROI, *bas à la duchesse.*

Tiens, il n'a rien entendu !.. tant mieux !.. (*haut à Abel.*) Je te pardonne le passé... quant à l'avenir...

LA DUCHESSE, *avec prière.*

Sire !..

LE ROI.

Je t'abandonne à la duchesse.

ABEL.

Ah sire !.. vous êtes bien bon.

LE ROI.

Mais n'oublie pas qu'à la cour les murs ont des oreilles.

ABEL, *plus bas.*

Sire... il n'ont pas de langue.

CHŒUR FINAL.

Air . *des plaisirs d'Allemagne*

Quand l'amour vient en aide
Au pouvoir souverain,
Il faut que l'orgueil cède
Et souscrive à l'hymen.

FIN DES MURS ONT DES OREILLES.

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT, à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

LE VOISIN BAGNOLET

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. PAUL DE KOCK ET BOYER,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 22 septembre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
CHARLES EVRARD	MM. GERMAIN.
BAGNOLET	LUGUET.
UN DOMESTIQUE	ANDRIEUX.
MARIE	Mlles DUVERGER.
JULIETTE	SCRIWANECK.

La scène est à Paris.

Une petite chambre au quatrième. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une croisée à droite, troisième plan. — Du même côté, premier plan, une table à moitié servie. — A gauche, premier plan, une petite table recouverte d'un tapis, avec papier, plumes et encre. — Au fond, à gauche, une robe de chambre et un bonnet arménien pendus à un clou. — A côté, et toujours au fond, une porte. — Chaises, etc.

SCÈNE I.

MARIE, JULIETTE.

JULIETTE, achevant de mettre le couvert.

Là... Charles peut venir... voilà mon couvert mis... sa serviette à sa place... elle est reconnaissable... au lieu de la plier, ce monsieur fait un gros nœud, voilà tout... Ah! et le moutardier que j'oubliais... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il aurait dit?... — Des côtelettes sans moutarde! A quoi donc pensez-vous, mademoiselle? Je suis sûr que c'est Juliette qui a mis le couvert. — Eh bien! oui, c'est moi... après tout... c'est donc un crime?... Pourquoi donc que les hommes ne peuvent pas dîner sans moutarde? Je ne l'aime pas du tout, moi!

MARIE, entrant par la droite, apportant une cafetière.

Voilà le café... ce sera une surprise... mais Charles l'aime beaucoup, je le sais, et, cependant, il ne nous en demande jamais.

JULIETTE.

Tu le gâtes!... Midi un quart... et il avait dit qu'il serait ici avant onze heures...

MARIE.

Il aura été retenu.

JULIETTE.

Moi qui ai fait un joli petit déjeûner pour le régaler .. rien ne sera bon! c'est très désagréable... Si on le faisait attendre, lui qui est si impatient, si emporté... ah!...

MARIE.

Cela te va bien de dire cela, toi, si mauvaise tête! Tu sais qu'il court ce matin pour l'héritage que tu viens de faire... et, dans ces sortes de démarches, on perd souvent bien du temps.

JULIETTE.

Il ne manquera pas de raisons, je le sais, pour se justifier, et toi, de bonne volonté pour les trouver excellentes!...

MARIE.

Tu le grondes toujours!

JULIETTE.

Parce que j'aime qu'on soit ponctuel, surtout

quand je fais le déjeûner... Oh ! j'aurais été bon militaire, moi... l'exactitude... la consigne... je ne connais que ça...

AIR : A l'âge heureux.

En affaires, comme en plaisir,
J'exige de l'exactitude ;
A l'époux que je dois choisir
Je veux en donner l'habitude...
Avec moi, pour avoir la paix,
C'est la coutume qu'il faut prendre,
Car je trouverais très mauvais
Que mon mari se fît attendre.

MARIE.

On monte... c'est lui !... j'ai reconnu son pas.

(Elles remontent toutes deux.)

SCÈNE II.

MARIE, CHARLES, JULIETTE.

CHARLES, entrant par le fond, un paquet sous bras, qu'il dépose à droite.

Ah ! j'ai cru vraiment que je n'arriverais pas de la journée !...

JULIETTE.

Oh ! que c'est vilain de flaner !

CHARLES.

Je ne mérite pas ce reproche... mais, avec ces notaires et ces avoués, on n'en finit jamais. Et puis ce gros fabricant de la rue Saint-Denis, qui paie si bien, tu sais ? avait quelques nouveaux dessins de châles à me commander.

MARIE, à Juliette.

Tu vois bien qu'il n'y a pas de sa faute. Pauvre Charles ! comme il a chaud !

(Elle lui essuie le front.)

CHARLES.

Il paraît que cet héritage est plus important que nous ne pensions... Il s'agit de douze à quinze cents francs de rente.

JULIETTE, sautant.

Tant que ça ! Eh bien ! je te demande s'il y a du bon sens, à présent que nous allons être si riches, de t'occuper encore de tes dessins ?... Je ne veux plus que tu travailles, d'abord !

MARIE.

Elle a raison... vous vous êtes assez fatigué.

JULIETTE.

Certainement.

AIR : Madame Favart.

A quoi peut servir la richesse,
Si ce n'est à se reposer ?
Pour moi, d'abord, je le confesse,
Je veux surtout bien m'amuser.
Nous sortirons en citadine ;
Et tous les jours, oh ! quel bonheur !
Pour ne plus faire de cuisine,
Nous dînerons chez le traiteur.

CHARLES, riant.

Comme tu y vas ! La prospérité te tournera la tête !

JULIETTE.

Ensuite, nous irons au spectacle tous les soirs. Oh ! j'aime tant le spectacle !... le théâtre !... Quand j'y suis allée, je déclame toute la nuit en dormant.

CHARLES.

En attendant la réalisation de ces beaux projets, tenez, Marie, voilà une robe que j'ai achetée pour vous... Elle est de cette couleur que vous avez trouvée si jolie dimanche. Et toi, Juliette, je t'apporte un petit châle qui t'ira, j'en suis sûr, à merveille !

JULIETTE.

Oh ! qu'il est gentil !

(Elle le met sur ses épaules et se pavane avec.)

MARIE.

Charles, vous êtes trop bon !

CHARLES, à Juliette.

Voyons, te fâcheras-tu encore, grondeuse ?

JULIETTE.

Non, pourvu qu'on se mette à table.

(Ils s'approchent de la table et s'assoient.

CHARLES.

Comment ! deux plats !... Eh ! Dieu me pardonne ! du café !... Ah ! tu nous gâtes, Juliette !

MARIE.

Pour le café, ça me regarde ; et je veux qu'à l'avenir vous en preniez tous les matins.

CHARLES.

Vous verrez que vous ferez tant, qu'il me deviendra impossible de me passer de vous.

JULIETTE.

Eh bien ! est-ce que tu ne nous auras pas toujours ?... Moi, d'abord, qui serai ta femme avant un mois, j'espère bien que je ne te quitterai pas... et quant à Marie...

MARIE.

Si Charles veut y consentir, nous ne nous séparerons jamais... N'ai-je pas été habituée dès ma tendre enfance à le regarder comme un frère ?... Quand une affreuse épidémie vint, loin de l'Europe, nous ravir, à Juliette et à moi, nos deux familles, sa mère n'a-t-elle pas eu pitié des deux orphelines ? Ne sommes-nous pas devenues ses enfans ?... Et, plus tard, quand elle nous fut enlevée, n'est-ce pas Charles qui nous a servi de guide, de protecteur ?... Il n'a songé qu'à nous rendre heureuses... et je veux, à mon tour, employer ma vie à lui prouver ma reconnaissance.

CHARLES.

Chère Marie !

JULIETTE.

Moi, je ne parle pas si bien que Marie... parce que... je ne sais pas comment ça se fait, mais, quand je veux être sentimentale... ma langue bredouille tout de suite... C'est égal... tu verras, Charles, que je serai une bonne petite femme, et que je saurai bien te dorloter.

CHARLES.

N'exaltez pas tant ma conduite !.. Sans vous, dans quel isolement me serais-je trouvé !

AIR : Estelle et Némorin.

Quand le ciel m'a ravi ma mère,
Quelle main eût séché mes pleurs ?
Vous avez été, sur la terre,
Mes deux anges consolateurs !
Près de vous, mon âme attendrie
Peut braver les coups du destin :
J'ai la raison et la folie
Pour charmer l'ennui du chemin.

ENSEMBLE.

J'ai la raison, etc.

JULIETTE et MARIE.

Oui, la raison et la folie
Charmeront l'ennui du chemin.

(Ils se lèvent.) *

JULIETTE.

C'est moi qui suis la folie... je devine ça tout de suite ; mais, grâce à ce vieux parent dont l'héritage me tombe du ciel, nous serons tous heureux... car Marie en aura aussi sa part.

CHARLES.

Entre nous, tout n'est-il pas commun ?

MARIE.

Je ne demande que le bonheur de Charles !

CHARLES, à part.

Mon bonheur !

JULIETTE.

Voilà ses idées noires qui lui reprenent... Voyons, Charles, je n'entends pas qu'on ait cette figure-là !... Sois gai, ou je me fâche !

(Elle va près de la table.)

MARIE.

C'est vrai... vous avez souvent l'air rêveur, maintenant.

CHARLES.

Moi ! je suis heureux, très heureux ! .. mais nous avons parlé de ma mère, et ce souvenir...

JULIETTE.

Rangeons vite tout cela... Allons, monsieur, aidez-moi à porter la table... apprenez à être un homme de ménage... si c'est possible.

* Charles, Marie, Juliette.

CHARLES.

Volontiers !

(Il emporte à droite la table avec Juliette.)

MARIE, à elle-même.

Il ne dit pas tout !. . quelque chose le tourmente... si je pouvais savoir... Mais, que dis-je ? au lieu de chercher à deviner le secret d'un autre, cachons bien celui qui est là... au fond de mon cœur...

CHARLES, rentrant. *

A quoi songez-vous donc là toute seule ?

MARIE.

Je songe que vous avez des secrets pour nous... vous êtes souvent distrait, pensif...

CHARLES.

Moi ?

MARIE.

Oui, Charles, et ce n'est pas bien !... Nous qui vous aimons tant !

JULIETTE, rentrant, à Marie.

Allons, mademoiselle Marie, il ne s'agit pas de bavarder !...Tout est là, en désordre... viens donc m'aider. **

MARIE.

J'y vais.

ENSEMBLE.

AIR : Je n'y puis rien comprendre.

JULIETTE et MARIE, à part.

Quel est donc ce mystère ?
Il est sombre et rêveur...
En vain il veut se taire,
Nous lirons dans son cœur !

CHARLES, à part.

Cachons bien ce mystère !
Elle a vu ma douleur ;
Mais je saurai lui taire
Les tourmens de mon cœur !

(Juliette et Marie sortent à droite.)

SCÈNE III.

CHARLES, seul.

Je n'ai pu dérober aux yeux pénétrans de Marie le trouble de mon âme !... Si elle savait tout ce qui s'y passe !... Pourquoi ma mère a-t-elle disposé de mon avenir !... pourquoi a-t-elle voulu que mon sort fût uni à celui de Juliette, et m'a-t-elle fait jurer de ne regarder Marie que comme une sœur !... Ah ! plus je la vois, plus je sens qu'elle est nécessaire à mon bonheur !

* Marie, Charles.

** Marie, Juliette, Charles.

SCÈNE IV.

CHARLES, MARIE.

MARIE, rentrant.

Encore dans vos réflexions, Charles! Qu'est-ce qui vous afflige donc?

CHARLES.

Rien, Marie, je vous assure.

MARIE.

Ai-je donc perdu votre confiance?

CHARLES.

Vous la posséderez toujours!

MARIE.

Eh bien! alors, dites-moi vos peines!... car vous en avez... oh! je le vois bien!

CHARLES.

Je ne puis!

MARIE.

Vous ne m'aimez donc plus?

CHARLES.

Ne plus l'aimer!... Ah! tant que mon cœur battra, vous aurez en moi l'ami le plus fidèle, le défenseur le plus dévoué!... mais, ce que j'éprouve, Marie, n'en parlons jamais!

MARIE.

Pourquoi?

CHARLES.

AIR : Parlez plus bas.

Ne me pressez pas davantage...
Ce secret, qui fait mon malheur,
Il le faut, j'aurai le courage
De le garder là, dans mon cœur!
Si je venais à vous le dire,
Vous me fuiriez peut-être, hélas!

MARIE.

Sur vous je n'ai donc plus d'empire?
Voyons, monsieur, il faut m'instruire...
Dites-le bas,
Bien bas, bien bas...
Juliette n'entendra pas!
Dites-le-moi tout bas, tout bas!

CHARLES.

Non, non, je ne parlerai pas!

(Il sort brusquement par le fond.)

SCÈNE V.

MARIE, puis JULIETTE.

MARIE.

Quel étrange mystère!... Pendant qu'il me parlait, mon âme était aussi émue que la sienne!

JULIETTE, entrant.

Là! tout est en ordre, à présent... Où est donc Charles?

MARIE.

Il vient de sortir brusquement.

JULIETTE.

Toujours triste?

MARIE.

Toujours!

JULIETTE.

Mais, toi-même, qu'as-tu donc? je te trouve toute drôle!

MARIE.

Que veux-tu! cette mélancolie de Charles me gagne, je crois.

JULIETTE.

Ne vas-tu pas te rendre malheureuse pour ça? Il faut chercher à l'égayer, voilà tout!

MARIE.

Tu prends bien vite ton parti.

JULIETTE.

Dame! ne faudrait-il pas pleurer... J'aime Charles de tout mon cœur... mais je ne voudrais pas me rendre les yeux rouges.

MARIE.

Oh! tu l'aimes, tu l'aimes... ce n'est pas bien sûr!

JULIETTE.

Comment! ce n'est pas sûr!... par exemple! puisque je l'épouse!

MARIE.

Qu'est-ce que ça prouve?

JULIETTE.

Ça prouve qu'il sera mon mari ..

MARIE.

Mais le rendras-tu bien heureux?... Tu le grondes toujours!

JULIETTE.

Tiens!... les querelles, c'est gentil!... ça réveille!... Tu le fais soupirer; moi, je le fais rire, c'est plus amusant. Et puis, vois-tu, cette tristesse, j'y pensais tout à l'heure en cassant du sucre, je sais d'où elle vient.

MARIE.

Et d'où vient-elle?

JULIETTE, mystérieusement.

C'est l'amour qu'il a pour moi...

MARIE.

L'amour!... Mais alors toi qui ris toujours...

JULIETTE.

C'est que, pour nous autres, il paraît que c'est différent; mais, pour les hommes, ma chère, c'est toujours comme ça... Je l'ai lu! (On frappe au fond.) Tiens! quelqu'un! Eh! c'est M. Bagnolet, notre voisin!

SCÈNE VI.

MARIE, BAGNOLET, JULIETTE.

BAGNOLET.

Bonjour, mesdemoiselles... Je ne vous demanderai pas comment va la santé... On le lit sur vos joues de pêches et de roses... Et M. Charles... il n'est pas là ?

JULIETTE.

Non, monsieur.

BAGNOLET.

Ça ne fait rien ! Je venais vous offrir des billets...

JULIETTE.

De spectacle ?

BAGNOLET.

Oui, mademoiselle... pour ce soir... C'est peut-être un peu tard... mais j'ai été si accablé... Êtes-vous libres?

JULIETTE.

Je ne vois jusqu'à présent aucun obstacle... Et d'ailleurs, pour aller au spectacle, est-ce qu'il peut y en avoir ?

MARIE.

A moins que Charles.

JULIETTE.

Au contraire... ça le distraira.

BAGNOLET.

Sans doute... un drame des plus terrifians... et dans lequel je me flatte de produire un certain effet !

JULIETTE.

Vous, monsieur !.... Comment ! vous jouez ?...

BAGNOLET.

Oui, mademoiselle... C'est une réunion d'amateurs, une petite troupe choisie, qui s'est formée sous mes auspices; car je ne vous cacherai pas que j'ai pour le théâtre une vocation que je puis qualifier d'irrésistible... J'aime surtout le terrible ou le sentimental ! parce que, tel que vous me voyez, je suis éminemment pathétique. C'est si doux de faire pleurer trois ou quatre cents personnes à la fois !... d'entendre de tous côtés des nez qui se mouchent... et de pouvoir se dire : C'est mon ouvrage... Ah ! si je n'étais pas fabricant de châles, assurément je serais acteur.

Air : Nestor le coiffeur.

Jouer, être acteur,
Quel plaisir ! quel bonheur !
Est-il au monde un sort plus flatteur ?
Le bruit des bravos,
Des mouchoirs, des sanglots,
C'est enivrant !
C'est étourdissant !
Ah ! ah !
Brava ! brava !

(Il applaudit, fait comme s'il pleurait, et se mouche.)

C'est charmant !
D'abord, on porte un beau costume,
On est seigneur, on est marquis;
A se voir prince on s'accoutume;
On court de pays en pays.
Avec grâce, avec élégance,
On s'exprime, on fait un récit.
Nos phrases sont faites d'avance :
On a toujours beaucoup d'esprit !

Quand je dis beaucoup... il y a des pièces où il y en a moins, d'autres où il n'y en a pas... Il arrive même quelquefois qu'on nous fait dire des bêtises... mais alors ça ne nous regarde pas !... c'est toujours pour le compte de l'auteur... Au total, on est attendu partout avec impatience... lorgné par les dames, fêté par les hommes... choyé, claqué !... ah !...

Jouer, être acteur, etc.

JULIETTE.

Oui, en effet, je comprends qu'on doit éprouver..

BAGNOLET.

Oh ! des transports !

JULIETTE.

Ça doit être bien amusant !

BAGNOLET.

Je vois que vous avez l'amour de l'art !

JULIETTE.

Il est certain que si je jouais un rôle... j'y mettrais un feu !...

BAGNOLET.

C'est cela... ce que nous appelons le feu sacré !

MARIE.

Comment ! Juliette, tu oserais jouer la comédie ?

JULIETTE.

Certainement !... en société.

MARIE.

Devant tout ce monde qui te regarderait ?

JULIETTE.

Qu'est-ce que ça fait? N'ai-je pas joué des charades chez M. Pichard... Quand je m'habillais en sultane, et que je me faisais une tunique avec des rideaux, un turban avec mon boa et un poignard avec les mouchettes, est-ce que j'avais peur ?

MARIE.

Mais sur un théâtre !

JULIETTE.

Bah ! quand on sait son rôle !

BAGNOLET.

Mademoiselle a raison... Du moment qu'on est sûr de son rôle... ça donne beaucoup de talent !

JULIETTE.

Crois-tu que je suis comme toi, qui ne peux regarder personne sans rougir... Je sais bien qu'on dit que les demoiselles doivent toujours baisser les yeux; mais, quand on les lèverait un peu, où serait le mal?

BAGNOLET.

C'est vrai... où serait le mal?

MARIE.

Enfin, chacun sa manière.

BAGNOLET.

C'est cela! chacun sa manière, et, ce qui le prouve, c'est que l'une et l'autre, vous n'en êtes pas moins... très bien... je pourrais même dire infiniment bien... ce ne serait pas trop... Je ne sais pas pas même si ce serait assez.

MARIE, baissant les yeux.

Monsieur...

JULIETTE.

Tenez, parce que vous venez de lui faire un compliment, la voilà toute confuse... Tu es trop timide, ma chère, ça te fera du tort... Je ne dirais pas cela devant tout le monde... mais devant monsieur... On peut être honnête et sourire quelquefois aux personnes à qui l'on parle...'N'est-ce pas, monsieur?... Et la sagesse n'a pas besoin de regarder toujours à ses pieds... N'est-ce pas, monsieur?

BAGNOLET.

Je suis de votre opinion; d'autant plus que mademoiselle... certainement... a tout ce qu'il faut pour... Mais, il arrive quelquefois... Et puis j'ai remarqué que ce qui manque, en général, aux personnes timides... c'est l'assurance.

JULIETTE.

Je crois bien... si l'on en avait... de l'assurance...

BAGNOLET.

On serait moins timide... Mais, que voulez-vous... on n'est pas maître de ça... et moi-même, j'ai été long-temps si craintif!

JULIETTE.

Vraiment?

BAGNOLET.

Mais craintif... à en avoir l'air extrêmement bête!... Vous voyez que je suis bien changé. Ce n'est pas dans ce temps-là que j'aurais osé aborder le théâtre! et surtout le rôle que vous me verrez remplir de soir!

MARIE.

Quel rôle est-ce donc?

BAGNOLET.

Hernani!

JULIETTE.

Her...

BAGNOLET.

Nani... dans le sombre drame de ce nom... Vous verrez si je comprends l'art. Et quel costume je me suis fait faire! le pantalon surtout!... c'est comme un gant... Il me faut une demi-heure pour le mettre et autant pour le retirer... aussi, ça me dessine... Mais, Dieu merci! quand on a des formes et l'amour de l'art... Vous en jugerez.

MARIE.

Nous vous remercions d'avoir bien voulu penser à nous.

BAGNOLET.

Oh! j'y pense toujours!... Et je me suis dit souvent que M. Charles est bien heureux d'avoir deux ménagères comme vous.

MARIE.

Et nous, ne sommes-nous pas plus heureuses d'avoir en lui un protecteur, un frère qui a tout sacrifié pour nous?...

JULIETTE.

Oh! certainement!... et s'il nous menait plus souvent au spectacle, il serait parfait!... mais il est déjà bien gentil comme ça!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Bagnolet?...

JULIETTE.

Entrez... le voilà.

BAGNOLET.

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre très pressée qu'on vient d'apporter à la maison; et comme je savais que vous étiez ici...

BAGNOLET.

Donnez... Vous permettez, mesdemoiselles?... (Il parcourt la lettre.) Ciel!

JULIETTE.

Qu'est-ce donc?

BAGNOLET.

Charles-Quint a une fluxion.

JULIETTE.

Charles-Quint!

BAGNOLET.

Roi d'Espagne... Le principal rôle... après moi!

JULIETTE.

On ne jouera donc pas?

BAGNOLET.

Comment faire, mon Dieu! comment faire un Charles-Quint... ça ne se trouve pas sous un pavé... Eh! mais j'y songe... ce jeune débutant qui a joué tout récemment le rôle de Bilboquet dans les *Saltimbanques*... Ce n'est pas absolument le même genre... mais avec le costume et de l'aplomb... peut-être...

LE DOMESTIQUE.

Y a-t-il une réponse ?

BAGNOLET.

Oui... je descends... (Le domestique sort.) Voulez-vous bien que j'écrive un mot ?...

MARIE.

Très bien... Mettez-vous là.

(Elle lui indique la table de droite.) *

JULIETTE.

On pourra jouer ?

BAGNOLET.

J'en ai l'espoir.

JULIETTE.

Ah! tant mieux!

BAGNOLET, à part.

Elle a l'amour de l'art! (Haut.) Mais, je vous en prie, que je ne vous dérange pas... faites comme si je n'étais pas là!...

MARIE.

Nous profitons de votre permission.

BAGNOLET.

Voici toujours vos billets... vos places sont gardées... et si je ne vois pas Charles, veuillez lui dire que je compte sur lui.

JULIETTE.

Oui, monsieur. (Bas, à Marie.) Viens vite, tu repasseras ton col... moi, je vais me monter un bonnet.

ENSEMBLE.

AIR : Le Commis et la Grisette.

JULIETTE et MARIE.

Viens préparer notre toilette ;
Quel plaisir nous allons avoir !
Je me fais d'avance une fête
D'aller au spectacle ce soir !

BAGNOLET.

Allez, que rien ne vous arrête !
Quel plaisir nous allons avoir !
Je me fais d'avance une fête
De jouer devant vous ce soir !

JULIETTE, bas, à Marie.

Je mettrai des rubans jonquille !

MARIE.

Mais où donc t'arrêteras-tu ?

JULIETTE.

Chercher à se faire gentille
Cela n'est jamais défendu !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

JULIETTE et MARIE.

Viens préparer notre toilette, etc.

BAGNOLET.

Allez, que rien ne vous arrête, etc.

(Marie sort au fond, à gauche, Bagnolet lui donne la main. — Juliette sort à droite.)

* Bagnolet, Marie, Juliette.

SCÈNE VIII.

BAGNOLET, seul.

Elles sont adorables! et chaque fois que je les vois, il me vient des idées... qui tournent au matrimonium... Au fait, je suis libre, je ne dépends que de ma volonté... et une femme comme ces deux-là, c'est un trésor... ça fait même deux trésors... mais, mademoiselle Marie surtout!... Il y a en elle quelque chose... oui... jusqu'à cette timidité que sa compagne lui reprochait... Ce n'est pas que l'autre... sa gaîté... sa vivacité... Elle est très piquante, cette petite! Mais puisqu'elle épouse M. Charles, il ne faut songer qu'à Mlle Marie... C'est singulier! ça me produit un effet... ça me fait oublier totalement la fluxion de Charles-Quint! (Il se met à écrire.) Il ne peut pas me refuser... c'est impossible... d'ailleurs, au pis aller, on lirait le rôle... ça se fait dans les meilleures troupes, et souvent on n'y perd pas... le rôle est bien mieux su! (Il plie et cachète la lettre.) Là!... expédions vite ce mot à son adresse.

SCÈNE IX.

BAGNOLET, CHARLES.

BAGNOLET.

M. Charles !

CHARLES.

M. Bagnolet!

BAGNOLET.

Eh! bonjour, mon cher monsieur Charles, je ne vous savais pas si près.

CHARLES.

Par quel hasard?...

BAGNOLET.

Je venais vous apporter des billets pour ma fameuse représentation... C'est ce soir!

CHARLES.

Vraiment?

BAGNOLET.

Et j'espère que vous y viendrez...

CHARLES.

Comment donc! Je m'en fais un plaisir !

BAGNOLET.

J'ai remis les billets à ces demoiselles... Savez-vous qu'elles embellissent tous les jours... elles sont charmantes!

CHARLES.

Et des qualités!... un cœur !...Si vous les connaissiez comme moi !...

BAGNOLET.

Oh ! j'ai bien su les apprécier... et elles font vraiment honneur à la mémoire de votre mère ! Cette bonne Mme Evrard... se charger ainsi, sans fortune, de deux enfans étrangers !

CHARLES.

Leur position était si intéressante !

BAGNOLET.

Pauvres jeunes filles !... et elles sont restées absolument sans parens ?...

CHARLES.

Si ce n'est ce vieil oncle de Juliette, dont nous ignorions l'existence, et dont elle se trouve l'héritière.

BAGNOLET.

Ce qui arrive fort à propos... Heureux mortel ! vous allez avoir là une petite femme... qui vous coiffera... Je veux dire, qui vous ira parfaitement... Mlle Juliette est ravissante !... Ce n'est pas que je veuille dire que sa compagne...

CHARLES.

Marie ! oh ! c'est un ange ! une créature céleste !

BAGNOLET.

J'allais le dire... je cherchais le mot, il ne me venait pas... Il y a dans ses traits, dans son maintien une candeur, une grâce... ça ferait aussi une bien bonne petite femme, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Oh ! oui... Mais où trouver un cœur qui la comprenne ?...

BAGNOLET.

Un cœur qui la comprenne ?... vous croyez que ce serait difficile à trouver ?.... Eh ! mais pourquoi ?... Il y a beaucoup de cœurs qui ont l'entendement facile...

CHARLES, étonné.

Comment ?...

BAGNOLET.

Ne suffit-il pas de voir Mlle Marie pour... Soyez tranquille... vous l'établirez sans peine... Il m'est même venu, là-dessus, certaines idées...

CHARLES.

Quelles idées ?

BAGNOLET.

Nous en causerons, monsieur Charles, nous en causerons... Mais, pour le moment, mon Charles-Quint... Ah ! c'est vrai... vous ne savez pas... il a une fluxion... quelle catastrophe !... Encore, s'il en avait deux... ça le rendrait plus gras, voilà tout... et il jouerait tout de même... mais rien qu'une... il faut que je le remplace, que je coure... je n'ai pas un instant à perdre... A ce soir... Je compte sur vous ! (Il sort par le fond.)

SCENE X.

CHARLES, seul.

Que veut-il dire avec ses idées ?... Il me parlait de Marie avec une chaleur !... Ah ! qu'il ne se flatte pas de me l'enlever !... Que dis-je ? Faut-il, parce qu'elle ne peut être à moi, que je sacrifie son avenir ?... Mais de quel droit, à quel titre vient-il s'occuper d'un soin qui me regarde seul ?... Depuis quelque temps, j'ai surpris souvent ses regards attachés sur Marie... Aurait-il conçu la pensée...

SCÈNE XI.

JULIETTE, CHARLES, puis MARIE.

JULIETTE.

Ah ! te voilà, Charles ?... As-tu vu M. Bagnolet ?

CHARLES, avec humeur.

Oui, je l'ai vu !

JULIETTE.

Tu sais qu'il nous a apporté des billets pour ce soir ?

CHARLES.

Je le sais.

JULIETTE.

C'est bien gentil de sa part, n'est-ce pas ? et nous allons joliment nous amuser !

CHARLES.

Oh ! nous amuser !... Vous voilà bien ! vous ne songez qu'à cela !...

JULIETTE.

Tiens ! où est donc le mal ?

CHARLES.

D'ailleurs, le spectacle m'ennuie, moi...

JULIETTE.

Mais il ne nous ennuie pas, nous !

CHARLES.

C'est possible, mais pourtant vous n'irez pas !

JULIETTE.

Comment, nous n'irons pas !... Eh bien ! c'est aimable ! Moi, qui viens de mettre des rubans neufs à mon bonnet... qui me va si bien... avec deux petits nœuds sur le côté et une bouffette au milieu !

CHARLES.

J'en suis fâché, mais ce sera pour une autre fois !

JULIETTE, à Marie qui entre.

Dis donc, Marie, Charles qui ne veut pas que nous allions à la représentation de M. Bagnolet !...

CHARLES.

Non ! je ne veux pas !... et je trouve même singulier, pour ne pas dire plus, que vous ayez, en mon absence, accepté cette invitation.

MARIE.

Mais nous n'avons pas accepté... M. Bagnolet est venu nous offrir ces billets... nous les avons pris sans rien promettre.

JULIETTE.

Oui... mais ça n'empêche pas que M. Bagnolet compte sur nous, et que si nous n'y allons pas, il sera très contrarié... Les places sont numérotées exprès pour nous... et il joue Hernani, exprès pour nous... et Charles-Quint a une fluxion exprès... c'est-à-dire, il va le faire remplacer exprès pour nous !...

CHARLES.

Et moi, je dis que je suis excédé des visites de M. Bagnolet, et que j'y mettrai ordre, en rompant toutes relations avec lui !

JULIETTE.

Parce qu'il nous a fait une politesse, vous voulez vous fâcher avec lui !... En vérité, Charles, depuis quelque temps, tu deviens bien maussade !

CHARLES.

Et vous, mesdemoiselles, bien inconséquentes et bien légères !

JULIETTE.

Oh ! c'est trop fort !

MARIE.

Expliquez-vous, Charles...

CHARLES.

Quoi ! vous ne comprenez pas qu'on peut remarquer les visites de ce jeune homme et supposer des choses ..

JULIETTE.

Le monde serait donc bien méchant ! Mais ça m'est égal !... je ne crains pas les mauvaises langues ! et quand on a la conscience pure... on se moque du reste... Voilà comme je suis, moi !

CHARLES.

AIR d'Arweed.

A vous guider, jusqu'ici, comme un frère,
J'ai mis mes soins et c'était mon devoir !
Bien mieux que vous je sais ce qu'il faut faire...
Je vous en prie... ah ! cédez-moi, ce soir !

MARIE.

Vous nous avez consacré votre vie...
A la prière, oh ! n'ayez pas recours !
Vous obéir est toute notre envie,
Croyez-le bien !... nous le voudrons toujours !

CHARLES.

Quoi ! vous renoncez sans peine à ce plaisir ?

MARIE.

Ce qui vous contrarie peut-il être pour nous un plaisir ?... Nous renverrons ces billets et nous resterons... voilà tout !

CHARLES.

Bonne Marie !

JULIETTE.

Trop bonne, même !... mais moi, je ne suis pas comme cela .. et je bouderai toute la soirée et peut-être encore demain toute la journée !

CHARLES.

Eh bien ! j'en conviens... j'ai eu tort de m'emporter...

JULIETTE.

Alors, monsieur, quand on reconnaît ses défauts, on s'en corrige... * et on ne prend pas feu comme un bec de gaz !

CHARLES.

C'est que votre réputation m'est si chère !... Mais, voyons, pour remplacer la représentation de M. Bagnolet, et afin que Juliette ne boude pas, c'est moi qui vous conduirai, ce soir, au spectacle que vous voudrez.

JULIETTE.

Quoi ! tout de bon ?... Je te reconnais maintenant !... (Bas, à Marie.) Il n'est pas si mauvais qu'il en a l'air... C'est l'amour qui le rend comme ça ustuberlu.

CHARLES.

Je retourne chez le notaire, et je reviens vous prendre. **

JULIETTE.

A quelle heure dînons-nous ?

CHARLES.

Partie complète ! Nous dînerons dehors !

JULIETTE.

Chez un traiteur ?

CHARLES.

Du Palais-Royal.

JULIETTE.

Quel bonheur ! Je mangerai des beignets !... Je cours voir les affiches, et nous déciderons...

CHARLES.

C'est ça ! (Juliette sort par le fond.)

SCÈNE XII.

MARIE, CHARLES.

CHARLES, tendant la main à Marie.

Vous ne m'en voulez pas ?

MARIE.

Le pourrais-je !

CHARLES.

Vous valez mille fois mieux que moi ! Quand je vous ai fait la moindre peine, je me battrais !

MARIE.

Mais vous ne m'avez pas fait de peine... Votre expérience nous dirige... C'est à nous de suivre vos avis.

CHARLES.

Pourquoi Juliette n'a-t-elle pas votre indulgence, votre bonté ?...

* Marie, Juliette, Charles.
** Marie, Charles, Juliette.

MARIE.

Elle est un peu vive; mais son cœur vous apprécie.

CHARLES.

Oh, Marie! heureux celui qui pourra vous consacrer sa vie! qui, toujours près de vous, s'enivrant de vos regards, et, tout au bonheur de vous posséder... (A part.) Insensé!... je m'oublie!...

MARIE.

Charles, que dites-vous?... ce langage!...

CHARLES, se remettant.

C'est celui d'un ami, d'un frère, dont le vœu le plus ardent est d'assurer votre avenir... Oui, Marie, c'est le but de toutes mes pensées... Car, si je vous savais quelque chagrin... Mais, non, vous serez heureuse... Et moi.. moi, je serai heureux de votre bonheur!

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XIII.

MARIE, seule.

Ces paroles brûlantes! son émotion... Je n'en puis plus douter... il m'aime!... Il m'aime!... et Juliette va devenir sa femme! Mais elle peut lui apporter à la fois et son cœur et son héritage!... et moi, je n'aurai à lui donner que mon amour!... Ah! qu'il l'ignore toujours!... Je ne veux pas causer une larme à Juliette, ni plus tard un regret à Charles.

SCÈNE XIV.

MARIE, BAGNOLET.

BAGNOLET.

Mademoiselle, permettez-moi de vous exprimer ma surprise. J'accourais vous dire que j'avais un Charles-Quint... très présentable... Peu de physique... pas de taille... mais un organe... une véritable contre-basse!... Avec moi, qui joue en fausset, vous concevez quel effet nous produirons!... Et je rencontre Mlle Juliette, qui m'apprend que vous ne viendrez pas!

MARIE.

En effet... nous ignorions que Charles avait un autre engagement... et c'est ce qui nous oblige...

BAGNOLET.

Mais je l'ai vu ici, tout à l'heure, et il m'a positivement promis...

MARIE.

Par oubli, sans doute... Mais, depuis...

BAGNOLET.

Mademoiselle, je vous en conjure...

MARIE.

Je vous remercie, monsieur, de votre bienveillante insistance... Mais, puisque M. Charles...

BAGNOLET.

Mais où est-il donc? que je lui parle!... que je l'attendrisse!... que je l'amollisse!...

MARIE.

Il vient de sortir.

BAGNOLET.

Quand il va rentrer, si vous le vouliez bien, il se rendrait...

MARIE.

Vous me supposez, monsieur, un ascendant...

BAGNOLET.

Que vos charmes savent exercer sur tous les cœurs... Et je sens trop par moi-même combien il serait difficile de résister à un de vos regards fascinateurs.. (A part.) Je n'ai pas mal dit ça!

MARIE.

Dans quel rôle, monsieur, se trouvent les jolies choses que vous me dites là?

BAGNOLET.

AIR : Les petits valent, etc.

Si c'est un rôle, veuillez croire
Que je le joue avec ardeur!
Il est gravé dans ma mémoire ;
Le manuscrit est dans mon cœur.
Je le sens, ma plus chère envie,
Belle Marie, est, maintenant,
Comme dans une comédie,
D'avoir un heureux dénouement.
Je cherche un heureux dénouement!

MARIE.

Monsieur, je ne comprends pas. .

BAGNOLET.

Oh! je conçois, cela vous semble drôle de m'entendre vous dire comme ça, tout de suite... Et moi-même, je ne vous cache pas que ça m'embarrasse beaucoup... Si nous étions en scène, oh! cela irait tout seul... parce que alors la rampe et le souffleur donnent infiniment d'aplomb... Mais faire une déclaration d'amour sans souffleur...

MARIE, embarrassée.

D'amour!...

BAGNOLET.

Oh! pardon, mademoiselle, c'est malgré moi... Un aveu qui vous arrive comme une tuile, un jour d'ouragan, doit vous surprendre... Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que ces idées-là me trottent dans la tête!... Mademoiselle... j'ai deux maisons... l'amour de l'art... une fabrique de châles... Quant au physique... voilà... (Il se pose.) Si ça vous va, l'affaire est faite... Et, parole d'hon-

neur, je suis peu-être un peu original... mais vous pourriez plus mal tomber.

MARIE.

Monsieur... cette proposition...

BAGNOLET.

Vous émeut? et moi aussi! Quand on n'a pas l'habitude... si ce n'est au théâtre... Mais, quelle différence!... avec les quinquets et du rouge... les amans s'entendent si bien!

MARIE.

J'apprécie vos intentions, monsieur; mais, vous le savez, Charles est tout pour moi, et lui seul...

BAGNOLET, à part.

Allons, de l'audace!... Figurons-nous que le souffleur est là!... (Il tombe à genoux.) Oh! mademoiselle, je suis le plus heureux des hommes!

MARIE.

Que faites-vous?... je n'ai pas dit...

BAGNOLET.

C'est égal... Je vous devine... je dois vous deviner! Car enfin, je ne joue pas les niais... je joue les amoureux, et ils ont toujours de l'esprit! O belle Marie, vous êtes un ange!...

SCÈNE XV.

MARIE, CHARLES, BAGNOLET.

CHARLES, au fond, les surprenant.

Que vois-je!

MARIE, à part.

Charles!

BAGNOLET, se relevant.

Ma foi! je ne vous attendais pas!... mais, puisque vous voilà...

CHARLES, furieux.

Sortez!

BAGNOLET.

Permettez-moi d'abord de...

CHARLES.

Sortez, vous dis-je!... ou je vous fais sauter par la fenêtre!

BAGNOLET.

Ah! une minute, monsieur!... Quand on demeure au quatrième, on ne se permet pas ces plaisanteries-là!

CHARLES.

Ah! vous répliquez, je crois!...

(Il veut s'élancer sur Bagnolet.)

MARIE, se jetant au devant de lui. *

Charles! calmez-vous!

BAGNOLET, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Comment! il veut sauter sur moi!

* Charles, Marie, Bagnolet.

CHARLES, repoussant Marie.

Allez, mademoiselle.... je ne vous connais plus!... Et vous, monsieur, bien que vous ne soyez qu'un misérable suborneur, il me faut une réparation!... songez-y!

BAGNOLET.

Un misérable!... Ah! par exemple!... Je ne suis pas un misérable, entendez-vous!... J'ai deux maisons, une fabrique de châles, l'amour de l'art, et je voulais tout bonnement savoir de mademoiselle si tout cela, joint à ma personne, pourrait lui être agréable.

CHARLES.

A elle?

BAGNOLET.

Demandez-lui!.... Y a-t-il du suborneur là-dedans?...et faut-il, pour cela, se couper la gorge?

CHARLES.

Quand on a de bons desseins, monsieur, on ne se cache pas!

BAGNOLET.

Je ne me cachais guère, puisque vous m'avez trouvé là!... Oui! j'aime Mlle Marie, je n'en fais pas mystère; et pour vous prouver la pureté de mes intentions, je viens vous la demander en mariage! et voilà! (A part.) J'ai très bien dit cela!

CHARLES.

Comment! vous, monsieur?

BAGNOLET.

Oui, moi, Molé-Garrick Bagnolet... Qu'avez-vous à dire?

CHARLES.

Que je vous la refuse!

BAGNOLET.

Et pourquoi donc?

CHARLES.

Parce qu'une fille comme elle ne sera jamais... à un homme comme vous!

MARIE.

Charles!

BAGNOLET, s'animant.

Mais... c'est une insulte!

CHARLES.

Comme vous voudrez?

BAGNOLET.

Un homme comme moi vous vaut bien! quand on a deux maisons... et le reste.. Ah! mais! ah! mais!... Je suis pacifique, mais j'ai des veines et quelque chose qui court dedans!... et quand on joue Hernani, on ne se laisse pas molester! Ah! mais! ah! mais! ah! mais!...

CHARLES.

Je vous entends!... Sortons!

MARIE, à part.

Ciel! ils vont se battre!

CHARLES, à Bagnolet.

Venez, monsieur...

BAGNOLET.

Je viens!

MARIE.

Non ! vous ne sortirez pas !... Charles !... Puisqu'il faut le dire, eh bien ! j'aime M. Bagnolet !

CHARLES, atterré.

Lui !

BAGNOLET, avec étonnement.

Moi !

CHARLES.

Il se pourrait !

BAGNOLET à part,

En voilà un coup de théâtre !... Tableau !

MARIE.

Eh bien ! oui !... touchée de l'affection, du désintéressement de monsieur, qui venait m'offrir, à moi, pauvre fille, son nom et une position honorable...

BAGNOLET.

Oui... deux maisons...

MARIE.

Je n'ai pu lui refuser mon cœur, et je lui disais d'espérer, quand vous êtes venu nous surprendre.

CHARLES, accablé.

Si c'est ainsi, monsieur... recevez mes excuses, et pardonnez mon emportement.

BAGNOLET.

De tout mon cœur !... Je savais bien que ça finirait par se débrouiller... Nous ne nous entendions pas, voilà tout ! ..Vous vous enleviez comme un ballon... Mais c'est fini, n'y pensons plus !...

CHARLES, à part.

Oh ! Marie !....

BAGNOLET, à Charles.

Nous ferons les deux noces ensemble, hein ?... ce sera charmant !... Et si vous me laissez faire, tout ira vite !

CHARLES.

Oui, oui !... hâtez-vous !... (A part.) Mon supplice en sera moins long !

BAGNOLET.

J'espère qu'à présent je puis compter sur vous pour ce soir ?...

MARIE.

Je ne me sens pas très bien... et je craindrais...

BAGNOLET.

C'est comme moi... le trouble, la satisfaction... je suis tout bouleversé !... Mais, un peu de distraction ne peut pas faire mal... (A Charles.) Vous viendrez, n'est-ce pas ?

CHARLES, avec amertume.

Je n'aurai pas la cruauté de priver mademoiselle d'un plaisir qui doit avoir pour elle tant d'attraits !

BAGNOLET.

Le bonheur me surexcite ! je veux faire oublier Talma !... surtout à ceux qui ne l'ont pas vu !

ENSEMBLE.

AIR de Létorières.

CHARLES et MARIE.

Ce coup, vraiment, est bien affreux !
Pour moi quel effort douloureux !
Car je l'aime !
Et, moi-même
Il me faut couronner leurs feux !
Je vais au devant d'autres nœuds.

BAGNOLET.

Pour moi, vraiment, quel jour heureux !
Le ciel exauce tous mes vœux !
Elle m'aime !
Et moi-même,
Mon cœur brûle des plus doux feux !

(Charles sort par le fond. — Marie rentre au fond, à gauche.)

SCÈNE XVI.

BAGNOLET, seul.

Voilà, j'espère, une journée bien employée, et qui fera époque dans ma vie !... M'armer, d'une main, du poignard de Melpomène... et tresser, de l'autre, pour mon front, les roses-pompons de l'hyménée !... Quelle charmante image !.... et comme le bonheur nous rend poétique !... Mais si les roses-pompons de l'hymen allaient me faire oublier mon rôle !... Si, pour mon début, et en présence de celle que j'aime, j'allais barbouiller... si j'avais besoin de la perche, comme on dit, en style de coulisses !... Ah ! ce serait à tomber dans un troisième dessous !... C'est mon cinquième acte, surtout... dont je ne suis pas bien sûr !... Voyons donc, pendant que je suis seul...

Ah ! je suis ton esclave... ah ! demeure ! demeure !..
Pourvu que je ne demeure pas court !
Fais ce que tu voudras, je ne demande rien !
Moi, je demande à arriver jusqu'à la fin.
Tu sais ce que tu sais... tu sais...
Ma foi, non ! je ne le sais plus ! c'est emberlificoté dans ma tête... Je ferai dire des bêtises à ce pauvre Hernani, c'est sûr !

SCÈNE XVII.

BAGNOLET, JULIETTE.

JULIETTE, rentrant par le fond, et à elle-même.

Toute réflexion faite, je crois que la Porte-St-Martin est ce qu'il y a de mieux !... et si Marie veut m'en croire... Tiens ! M. Bagnolet ! Est-ce que vous avez vu Charles ?

BAGNOLET.

Oui, mademoiselle.

JULIETTE.

Et vous n'avez rien gagné sur son esprit?... Mais vous lui avez donc fait quelque chose, monsieur... car enfin, ce n'est pas naturel...

BAGNOLET.

Pardonnez-moi... j'ai gagné... une foule de choses!.. Tout est arrangé!... ça va très bien!... ça va comme sur des roulettes... Nous sommes bons amis!

JULIETTE.

Ah bah! nous irons ce soir vous voir jouer?

BAGNOLET.

Oui, mademoiselle.

JULIETTE.

Eh bien! vraiment, j'aime mieux ça!

BAGNOLET.

J'ai, de plus, une grande nouvelle à vous apprendre.

JULIETTE.

Dites donc, vite!... je suis curieuse.

BAGNOLET.

C'est que, le jour de votre mariage, il y aura une noce...

JULIETTE.

Cette bêtise!...

BAGNOLET.

Non!... non!... Il y aura deux noces... au lieu d'une.

JULIETTE.

Comment ça?

BAGNOLET.

Vous ne devinez pas?

JULIETTE.

Attendez donc!... Non!... je n'y suis pas.

BAGNOLET.

Deux noces!

JULIETTE.

Serait-ce vous?

BAGNOLET.

Justement!

JULIETTE.

Et la future?

BAGNOLET.

Cherchez un peu!

JULIETTE.

Je la connais?

BAGNOLET.

Vous l'aimez comme une sœur!

JULIETTE.

Alors... à moins que ce ne soit... mais c'est impossible!

BAGNOLET.

Pourquoi donc?

JULIETTE.

Marie?

BAGNOLET.

Elle-même! Elle

JULIETTE.

Ah! par exemple! la petite dissimulée... et elle prétendait qu'il ne fallait pas voisiner... Voyez-vous, avec son air de ne pas y toucher... c'est que je ne m'en doutais pas du tout!... Ah ça! vous lui faisiez donc la cour pendant que j'étais de cuisine?... car enfin, devant moi, je n'ai jamais surpris un seul petit regard!... et, certainement, je l'aurais saisi au passage.

BAGNOLET.

Mon Dieu, non!... Figurez-vous que ça est venu comme ça, tout d'un coup!... Mais puis-je espérer que le choix de Mlle Marie...

JULIETTE.

Comment donc, monsieur... D'autant plus que j'adore le spectacle, et quand vous serez mariés...

BAGNOLET.

Nous ferons des parties délicieuses...

JULIETTE.

Quel plaisir! Le drame surtout, n'est-ce pas?... Frédérick... Mme Dorval... Tout ce qui fait frissonner... J'aime tant ça! C'est si gentil d'avoir la chair de poule!

BAGNOLET.

Et quand j'aurai quelques nouveaux rôles, si vous êtes assez bonne pour me les faire répéter...

JULIETTE.

Oh! certainement! ça m'amusera... je vous soufflerai... Quel dommage que... Mais, comme on dit, souffler n'est pas jouer!

BAGNOLET.

Vous voudriez jouer aussi?... Au fait, oui... vous avez l'amour de l'art... et un de ces soirs, sur notre petit théâtre...

JULIETTE.

Vous me ferez jouer la comédie?...

BAGNOLET.

Pourquoi pas?

JULIETTE, sautant de joie.

Oh! que je serai contente! D'abord, j'ai des larmes dans la voix... Vous ne vous en doutiez pas?... eh bien! monsieur, j'en ai.

BAGNOLET.

Pourquoi n'en auriez-vous pas? moi, j'ai bien quelquefois des inflexions de Lekain... pas souvent, mais quelquefois.

JULIETTE.

Ah! je suis enchantée que Marie ait songé à vous... je veux dire que vous ayez songé à elle.

BAGNOLET.

Si elle pense comme vous, je serai le plus fortuné des maris!

JULIETTE.

Vous êtes bien honnête!...

BAGNOLET, à part.

Si celle-ci avait été libre... Eh! eh!

JULIETTE, à part.

Mais c'est que Marie sera très heureuse avec ce jeune homme-là!

BAGNOLET.

Tenez, puisque nous sommes seuls, si j'osais vous prier...

JULIETTE.

Osez, osez !

BAGNOLET.

De me faire repasser mon cinquième acte...

JULIETTE.

Je ne demande pas mieux !... donnez-moi la brochure.

BAGNOLET, tirant de sa poche plusieurs brochures, et les prenant successivement.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... *Notre-Dame des Abîmes*... Un ouvrage bien profond !... j'ai peur de ne pas m'en tirer... *Les sept Merveilles du monde*... C'est seulement pour le rôle du Sauvage, mais on peut l'étudier sans la brochure, il suffit d'aller au Jardin-des-Plantes entendre crier les animaux... *La Tour de Babel*... Cela devait aller aux nues, et patatras !... Je crois qu'il pourra rester dans ma poche. *La Tour de Ferrare*... Les tours ne sont pas heureuses cette année. *Le Chien du contrebandier*... Oh ! ce n'est pas pour moi... c'est un de mes amis qui veut faire débuter son basset... Ah! voilà *Hernani*... (Il lui donne la brochure.) Donnez-moi les répliques de Dona Sol.

JULIETTE.

Mieux que ça... je vais en remplir le rôle... Vous allez juger tout de suite de mon talent... Nous allons jouer comme si nous étions sur le théâtre.

BAGNOLET.

Oh! bravo !... Allons, vite en scène. (Juliette remonte la scène.) Votre mouchoir à la main...

JULIETTE.

Mon mouchoir... est-ce bien nécessaire ?... mais je n'en ai pas...

BAGNOLET.

Prenez une serviette... Une jeune première ne marche jamais sans sa. . sans son mouchoir... Venez de mon côté avec grâce... De la noblesse dans la marche... de l'abandon dans les hanches... C'est cela... Abandonnez bien vos hanches Commencez, maintenant.

JULIETTE, déclamant.

« Ils s'en vont tous...

» Enfin !...

BAGNOLET, se tournant brusquement.

Cher amour !...

JULIETTE, effrayée et reculant.

Ah ! vous m'avez fait peur !

BAGNOLET.

Ne craignez rien !... c'est du vice-tragica.... Allez !

JULIETTE, déclamant.

C'est qu'il est tard, ce me semble !

BAGNOLET.

» Ange ! il est toujours tard pour être seuls ensemble ! »

Je n'ai pas mal dit ça, hein ?

JULIETTE.

Ah ! monsieur, si vous vous interrompez par des réflexions, comment voulez-vous que j'aie de l'entraînement ?

BAGNOLET.

C'est juste... pardon... j'ai tort... Continuez !

JULIETTE, déclamant.

« Ce bruit me fatiguait... n'est-ce pas, cher seigneur,
» Que toute cette joie étourdit le bonheur ?... »

BAGNOLET, à part.

Elle est ravissante !... elle dit comme un ange !

JULIETTE, le soufflant.

» Tu dis vrai... tu dis vrai...

BAGNOLET.

Oh ! je le sais bien que je dis vrai !

JULIETTE, le soufflant.

» Tu dis vrai... » Allons donc, monsieur, à vous !...

BAGNOLET.

Ah ! oui... voilà !

» Tu dis vrai, le bonheur, amie, est chose grave ;
» Il veut des cœurs de bronze et rarement s'y grave !
S'y grave !

JULIETTE, le soufflant.

» Le plaisir l'effarouche... » Allez donc !

BAGNOLET. [fleurs,

» Le plaisir l'effarouche, allez donc ! en y jetant des
» Son sourire est moins fier du rire que des pleurs !

JULIETTE, déclamant.

» Dans vos yeux, ce sourire est le jour ! »

BAGNOLET, à part.

Ah! fichtre ! je ne sais pas ce que j'ai, mais cette petite me bouleverse !

JULIETTE.

Eh bien ! monsieur, vous me laissez là ?... Comment ! il faut que je vous souffle aussi votre pantomime ?...

BAGNOLET.

Il y a une pantomime ?

JULIETTE.

Certainement !... Enlacez-moi de vos bras amoureux !

BAGNOLET.

Ah ! il faut que je vous enlace ?... (Il l'entoure de ses bras. — A part.) Je dois être coquelicot !

JULIETTE.

Faut-il que je me laisse aller un peu ?... J'aimerais assez à m'évanouir !

BAGNOLET.

Oh ! non !...

JULIETTE, feignant l'évanouissement.

J'aime tant m'évanouir !...

BAGNOLET.

Ne vous laissez pas aller, je vous en prie ! ou je suis perdu !

CHARLES, en dehors.

Je vais attendre !

JULIETTE.

Allons, bon ! Charles !... Ça allait si bien !

BAGNOLET.

Comment donc faire? Ah! là, dans cette chambre... et aussitôt qu'il sera parti...

JULIETTE.

C'est cela... nous continuerons...

BAGNOLET.

Renvoyez-le vite!

JULIETTE.

Ce ne sera pas long.

BAGNOLET, en sortant à gauche, déclamant.

» Ange! il est toujours tard, etc. »

(Juliette ferme la porte.)

SCÈNE XVIII.

JULIETTE, CHARLES.

CHARLES, à lui-même.

Je ne tarderai pas davantage. Il faut que je la voie, qu'elle sache... Juliette!...

JULIETTE.

Mon Dieu! comme tu es pâle!...

CHARLES.

Ce n'est rien!

JULIETTE.

Ce n'est jamais rien... et pourtant, quand on est pâle, c'est qu'on a quelque chose...

CHARLES.

Laisse-moi, je t'en prie... j'attends Marie... il faut que je lui parle.

JULIETTE.

Ici?

CHARLES.

Oui, Juliette! Va te préparer pour ce soir, va...

JULIETTE, à part.

Et M. Bagnolet qui est là... (Haut.) Tu me renvoies toujours, à présent!

CHARLES.

Je ne te renvoie pas... et, si tu le préfères, c'est moi...

JULIETTE.

Restez, monsieur, on s'en va!... (A part.) Est-ce ennuyeux!... Qu'est-ce qu'il peut donc avoir à lui dire? (Haut.) On s'en va!

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE XIX.

MARIE, CHARLES.

CHARLES.

La voilà!

MARIE, qui est entrée par le fond à gauche.

Vous voulez me parler, Charles?

CHARLES.

Oui, Marie... Et, d'abord, lorsqu'un autre va bientôt me remplacer près de vous... si, pendant les années que nous avons passées ensemble, j'ai été assez injuste pour vous soupçonner... Marie, je vous en prie, dites-moi que vous ne m'en voulez pas...

MARIE.

Vous en vouloir, à vous, Charles, mon généreux appui!... Ah! soyez-en bien sûr, vous ne m'avez jamais causé aucune peine.

CHARLES.

Merci, Marie, ces paroles me font un bien!... j'avais besoin de les entendre!... Et, maintenant, le moment est venu où je dois vous remettre un dépôt que j'ai reçu pour vous des mains de ma mère expirante.

MARIE, surprise.

Un dépôt!...

CHARLES.

Elle m'a confié ce portefeuille, qui vient de votre père... en me faisant jurer de ne vous le remettre que le jour où vous vous seriez choisi un époux... Le voilà! (Il lui donne le portefeuille.)

MARIE.

Que peut renfermer ce portefeuille? (Elle l'ouvre.) Une lettre!... C'est de votre mère!... (Elle lit.) « Au moment d'expirer, ton père, chère Ma» rie, remit entre mes mains ce portefeuille qui » contenait toute sa fortune... J'ai tenu à te lais» ser ignorer que tu étais riche, afin que celui » qui doit s'unir à ton sort s'attache à toi pour » tes vertus et non pour ta dot... J'aurais pu te » confier le bonheur de Charles, mais Juliette » n'avait rien, et je ne pouvais lui donner que » mon fils. » (Ouvrant la lettre.) Qu'ai-je vu?... des titres! une reconnaissance!

CHARLES.

Vous serez donc heureuse!

MARIE.

Oui, car je puis vous offrir cette fortune!

CHARLES.

A moi? Et celui dont vous allez devenir la femme?

MARIE.

M. Bagnolet?... Oh! non, Charles, jamais!

CHARLES.

Quand vous m'avez dit vous-même...

MARIE.

Eh! que n'aurais-je pas dit pour vous empêcher d'exposer vos jours?... Et puis, j'étais pauvre, alors, et Juliette vous apportait son héritage... mais, à présent que je suis plus riche qu'elle... Oh! si je l'avais su!...

CHARLES.

Achevez!

MARIE.

Mais non... vous avez juré d'être son époux!... (Ici, Juliette et Bagnolet paraissent aux portes de droite et de gauche, et écoutent. Partageons la fortune que renferme ce portefeuille, Charles, je vous en supplie et rendez Juliette heureuse!

CHARLES.

Mais, vous ne savez donc pas?...

SOPHIE.

Si, je sais tout!... je sais que vous m'aimez... Mais ce que j'aurais voulu toujours vous cacher... c'est que je ne pourrais voir votre union avec Juliette sans en mourir... et que pour son bonheur, pour le vôtre, il faut nous séparer, Charles, il le faut!

SCÈNE XX.

BAGNOLET, MARIE, CHARLES, JULIETTE.

JULIETTE, s'approchant.

Non! il ne le faut pas!

CHARLES et MARIE.

Juliette!

JULIETTE.

J'ai tout entendu!

BAGNOLET, s'approchant.

Et moi aussi!... Tableau!

JULIETTE.

Ah! Marie! te défier ainsi de moi! Et toi, Charles, ne pas m'avouer... mais, je tiens votre secret... je me vengerai!

CHARLES.

Toi, Juliette?..

MARIE.

Tu voudrais...

JULIETTE.

Je veux faire un exemple!... et je dirai comme au dénouement d'un drame : (Elle passe entre Charles et Marie.) * « Vous avez trompé ma confiance, je me venge en vous unissant! »

MARIE et CHARLES.

Nous!

JULIETTE, d'un ton solennel.

Soyez heureux, enfans, soyez bénis!

* Bagnolet, Juliette, Marie, Charles.

BAGNOLET.

Bravo!... * (Se reprenant.) Ah! mais, un moment! je proteste!

JULIETTE.

Comment! je ne peux pas céder ma place à Marie?

BAGNOLET.

Non!... à moins que vous ne preniez la sienne... car, depuis que nous avons répété tous les deux, il m'a semblé que nous avions la même vocation!

JULIETTE.

Eh! bien! à moi aussi!

CHARLES.

Vous êtes faits l'un pour l'autre.

BAGNOLET.

Vous consentez?

JULIETTE.

Sans doute, puisque cela arrange tout le monde.

BAGNOLET.

Ah! je suis le plus heureux des hommes! Voilà trois fois que je le dis... mais celle-ci est la bonne.

CHOEUR FINAL.

AIR : Filons tous deux en silence.

Par ce double mariage,
Heureux tous quatre en ménage,
Nous vivrons, sans nul ombrage,
En bénissant ce beau jour.

BAGNOLET et JULIETTE, au public.

AIR de la Gardeuse de dindons.

Oui, jouer nous plaît,
Fair' de l'effet
Nous séduirait!
S'entendre applaudir
Et réussir,
Ah! quel plaisir!

JULIETTE.

Messieurs, franchement,
Avons-nous vraiment
Un peu de talent?
Fait's-nous-le savoir
En venant nous voir...
Venez, chaque soir,
Ici vous revoir...

BAGNOLET et JULIETTE.

Est notre espoir!

TOUS QUATRE.

Oui, jouer $\begin{matrix}\text{nous}\\\text{leur}\end{matrix}$ plaît, etc.

* Bagnolet, Juliette, Marie, Charles.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

SCÈNE XI.

LA SAMARITAINE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. J. GABRIEL ET MICHEL DELAPORTE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 23 SEPTEMBRE 1843.

Dédié, par les auteurs, à Mlle VALENCE.

GUILLERETTE, chanteuse des rues, surnommée la Samaritaine.	Mlle VALENCE.
BIJOU, clerc de procureur.....	M. CHARLES PÉREY.
POMPONNE, sergent du guet (très-prétentieux, 50 ans)....	M. LEPEINTRE AINÉ.
BOURDON, carillonneur de la Samaritaine, père de Guillerette.	M. AMÉDÉE.
LAGRANGE-CHANCEL, poète...	M. CASIMIR ROMAND
UN CAPORAL du guet.....	M. DALBERG.
UN POSTILLON.....	M. VICTOR.

Gens du monde, Gens du peuple.

L'action se passe à Paris sous la régence.

Le théâtre représente l'intérieur de la Samaritaine. Porte au fond s'ouvrant à deux battants sur le pont Neuf. Fenêtre à gauche donnant sur la rivière; au bas de la fenêtre, un escabeau. A droite, un escalier qui conduit à l'étage supérieur; du même côté, porte d'entrée d'un cabinet. A gauche au premier plan, une autre petite porte basse qui conduit dans un cellier. Tables de chaque côté. Fenêtres à ogive à droite et à gauche de la porte du fond; entre cette porte et la fenêtre de gauche, un fourneau. Au bas de la fenêtre qui fait, à droite, pendant à celle-ci, une armoire et un baquet rempli d'eau. Une poêle pour la friture est accrochée au mur; çà et là, filets suspendus, lignes à pêcher, étagères à verres et bouteilles, etc. L'aspect général de cette décoration doit être très-gai; quand la porte du fond est ouverte, on voit le parapet qui borde le pont Neuf du côté opposé à la Samaritaine. Dans ce parapet, sont construites des boutiques dont on aperçoit le commencement à droite et à gauche; au delà, une vue perspective des maisons qui bordent la Seine.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la droite de l'acteur. Les changements de positions sont indiqués par des notes au bas des pages. (Les indications de droite et de gauche sont prises du spectateur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURDON, POMPONNE, UN CAPORAL.

Au lever du rideau, Pomponne et le Caporal frappent à la porte, Bourdon descend l'escalier et va ouvrir au fond. En ce moment, comme toutes les fois que la porte du fond s'ouvre dans le cours de la pièce, on voit des passants qui vont et viennent sur le pont Neuf.

POMPONNE et le CAPORAL.

ENSEMBLE.

Air : *Pêcheurs, marins, qu'on se donne la main.*

Allons, allons, maître carillonneur,
Dans ta Samaritaine
Fais-nous reprendre haleine ;
Allons, allons, maître carillonneur,
Profite de l'aubaine
Et pique-toi d'honneur.

Ils ferment la porte.

BOURDON.* Une minute, que diable ! Messieurs les gardes françaises ! vous venez tomber à ma porte comme deux bombes, quand à peine j'ai les paupières ouvertes.

Il va prendre des verres et une bouteille dans l'armoire.

POMPONNE. Voilà donc pourquoi vous prenez des soldats du guet pour des gardes françaises.

BOURDON. Que voulez-vous ! mes yeux sont si mauvais.

LE CAPORAL. Il est myope comme une taupe !

BOURDON, *examinant Pomponne.* Tiens ! le sergent Pomponne !

POMPONNE. Lui-même, papa !

BOURDON, *mettant la bouteille et les verres sur la table à gauche.* Voici un petit vin du régent dont vous me direz des nouvelles. Mais une autre fois, ne venez pas de si grand matin.

POMPONNE. Comment, de si grand matin ! il est dix heures.

Il débouche la bouteille.

BOURDON. Déjà !

LE CAPORAL. C'est nous qui vous l'apprenons ?

POMPONNE. A vous, le carillonneur de la Samaritaine, auquel on donne six cents livres par an pour dire aux passants l'heure qu'il est... Ah ! père Bourdon, vous vous ferez destituer. (*Levant son verre.*) Maintenant je demande à boire ce premier verre à la santé de votre fille, la charmante Guillerette... mon idole... ma divinité.

BOURDON. Taisez-vous donc, sergent, vous me flattez ; je n'ai pas le physique d'un père de divinité.

POMPONNE. Il faut la voir cette petite Guillerette, à l'heure de midi, quand elle accompagne votre carillon de ses piquants refrains !.. Quelle foule de financiers, de petits abbés, de grands seigneurs et de riches bourgeois on voit s'ébattre ici près pour écouter ses gazouillements et votre musique timbrée ! si bien qu'on a fini par lui donner le nom du monument... On ne l'appelle plus que la Samaritaine.

LE CAPORAL. C'est la chanteuse en vogue !

POMPONNE. L'adorable fée du pont Neuf !

BOURDON. Rien de plus vrai pourtant !... On ne donne plus de brillantes soirées qu'on ne l'y invite... Dites donc, il n'y a pas encore un mois qu'elle a chanté chez monseigneur le ministre.

POMPONNE. Il était de bonne humeur ce jour-là monseigneur le ministre ! mais à présent, il est d'un sombre !... et le pourquoi de ceci ? parce que le nommé Lagrange-Chancel a jugé à propos d'échapper à la potence qu'on allait lui octroyer ; mais patience, le petit auteur des *Philippiques* n'y perdra rien pour attendre ; son signalement, dont nous sommes pourvus, est clair comme de l'eau de roche, et morbleu ! cet aligneur de rimes payera cher les mauvaises nuits qu'il a fait passer au régent et à son favori. Monseigneur Dubois a juré de ne pas l'épargner, et ce sera bien fait... Je n'aime pas les hommes d'esprit.

BOURDON. C'est drôle, toutes nos pratiques prennent fait et cause pour le poëte.

LE CAPORAL. Des séditieux !

BOURDON. Et dire qu'un homme comme ça, avec son esprit, vous remue tout Paris !

POMPONNE. Moi je ne fais aucun cas de ses vers... j'aime mieux les vôtres, papa Bourdon... (*Il rit en indiquant les verres.*) Ah ! ah ! ah !

BOURDON. Dites donc, vous venez d'articuler que vous n'aimiez pas les hommes d'esprit... vous en faites pourtant... de l'esprit.

POMPONNE, *redressant sa moustache.* Moi... je suis spirituel, voilà tout !

BOURDON. C'est bien assez pour un sergent du guet !

POMPONNE. Oui, j'ai la repartie assez fine... futur beau-père.

BOURDON. Futur beau-père !... Vous y pensez donc toujours, sergent ? Songez que ma fille est bien jeune, et que vous êtes...

POMPONNE, *déclamant.*

Halte là, contrebandier de Bacchus !
Mars, à cinquante ans et plus,
Était le Benjamin de Vénus !...

BOURDON. Je vous préviens que vous avez plus d'un rival.

POMPONNE. J'en connais déjà un, ce petit clerc... ce roquet de sante-ruisseau, qui fait partie de la bande noire du procureur de l'arche Marion ? La basoche en masse ne compte pas deux farfadets semblables.

BOURDON. Oui, il a l'audace de se mettre

* Le Caporal, Pomponne, Bourdon.

sur les rangs... pour être mon gendre... et dire que je ne puis m'en débarrasser!... je lui ai défendu cent fois l'entrée de la Samaritaine... Ah! bien oui!... c'est un fils de Belzébuth!... un vampire!... un aspic!... qui vous glisse toujours entre les doigts; mais qu'il y prenne garde M. Bijou!

POMPONNE. C'est vrai, il s'appelle Bijou... son nom est assez distingué.

BOURDON. Vous trouvez?

POMPONNE. Après ça... Bijou, c'est bien commun sur le quai des Orfévres...

BOURDON. Mais, beau sergent, j'oublie, en causant avec vous, que j'ai à travailler dans mon cellier. *

POMPONNE. Ah! futé, je vous comprends de reste... vous allez mettre de l'eau dans votre vin.

BOURDON. Vous avez là une drôle d'idée, sergent. (*A part.*) Je vais faire tout le contraire. Je m'en vais mettre du vin dans mon eau.

POMPONNE. A propos, vous m'aviez promis de me le faire connaître votre petit cellier... un militaire aime à voir des pièces rangées en bataille.

BOURDON. Des pièces en bataille! Ah! ah! je comprends.... toujours la drôlerie en avant!

POMPONNE, *redressant sa moustache.* Je suis spirituel... voilà tout!

BOURDON. Eh bien! venez faire une petite promenade avec moi dans mon cellier.

POMPONNE. Ça va!... Caporal, allez rejoindre nos hommes qui nous attendent sur le pont; dans une seconde je serai à la tête de l'escouade.

LE CAPORAL. Oui, sergent... (*Hors de vue.*) Demi-tour à droite!

Le Caporal a ouvert la porte du fond, on voit des passants aller et venir sur le pont Neuf.

SCÈNE II.

BIJOU. *Il entre par le fond, et porte le costume noir des clercs de l'époque.*

Où est-elle Guillerette? où est-elle? Je veux la voir. (*Il ferme la porte du fond.*) Si ce n'est pas une atrocité! J'aurais pourtant mis ma main au feu qu'elle ne pensait qu'à moi... Comme elle aurait brûlé ma pauvre main!... Ah! si les hommes sont des serpents, les femmes sont de fameuses couleuvres! J'ai vu... mes cheveux s'en dressent encore sur ma tête... j'ai vu hier Guillerette rentrer chez elle avec un individu couvert d'un grand manteau; elle lui donnait le bras... et plus tard j'ai aperçu un abominable profil masculin se dessiner effrontément sur la mousseline des petits rideaux de sa chambre!... Il était onze heures! onze heures du soir! au moment où tout le monde se couche... excepté les voleurs de nuit... et les voleurs de cœurs! J'étais là sous le pont, près de la hutte de Toinon la petite charbonnière.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

De loin j'accusais l'infidèle
Et je maudissais mon destin...
Voilà qu' Toinon sort de chez elle...
Je lui conte tout mon chagrin;
La pauvre fill' cherche à m' distraire,
Je l'embrassai, sans le vouloir;
Et quand j' quittai la charbonnière
J'avais le visage tout noir!

Elle avait déteint sur moi, la bonne petite!

SCÈNE III.

POMPONNE, BOURDON, BIJOU.

POMPONNE, *en sortant du cellier.* Père Bourdon, vos tonneaux sont rangés comme des régiments de ligne.

BOURDON Je suis le général de ces régiments-là!

BIJOU, *à part.* Ah! voilà le papa... Il faut qu'il me dise où est sa fille*. (*Haut.*) Père Bourdon, vous voyez un jeune homme à moitié fou.

BOURDON. Monsieur Bijou chez moi!

BIJOU. Oui, chez vous, où je me trouve si bien d'ordinaire, et où je me sens si mal aujourd'hui!

BOURDON. Si mal; je ne vous comprends pas, monsieur.

BIJOU. Tenez, je suis brûlant, j'ai la fièvre, je danse sur des tisons.

En s'agitant il envoie un coup de pied à Bourdon

BOURDON, *se frottant la jambe.* Allez danser autre part; je vous ai défendu de mettre les pieds ici.

POMPONNE. Bravo! je vous prêterai main forte.

BIJOU. Vous me repoussez de ces lieux parce que je ne consomme pas... Eh bien! j'y resterai malgré vous; malgré la force armée, votre amie intime (*il regarde Pomponne*); j'y resterai quand je devrais manger et boire tout ce que vous avez chez vous**... (*Se plaçant à une table*). Garçon!... un plat de friture pour six.

Il frappe sur la table,

BOURDON. Pas tant de bruit, monsieur... La poêle n'est pas encore au feu.

BIJOU. Eh bien! donnez-moi deux sous de fromage et une carafe d'eau.

BOURDON. Une carafe d'eau!

* Pomponne, Bijou, Bourdon.

** Bourdon, Pomponne, le Caporal.

** Bijou, Pomponne, Bourdon

BIJOU. Je la préfère à votre meilleur vin, mon cher beau-père.

BOURDON, *à Pomponne.* Son cher beau-père!... lui aussi, vous l'entendez.

POMPONNE. Clerc de l'Arche-Marion, je vous défends de reprononcer cette qualification de beau-père.

BIJOU. Sergent du guet, vous en voulez donc au père Bourdon, que vous me défendez de le trouver beau?

POMPONNE, *relevant sa moustache.* Il y a quiproquo, je le vois; le père Bourdon n'est pas mal, mais il ne faut pas abuser de son physique... Toujours est-il qu'il ne sera jamais votre beau-père.

BIJOU. Père ou non, pour l'instant il n'est pas question de ça. Je ne demande qu'une chose... où est Guillerette? je veux voir Guillerette.

BOURDON. Ah! c'est trop fort!

POMPONNE, *souriant.* Attendez, on va aller vous la chercher.

BIJOU. Oui, sergent, allez me la chercher.

BOURDON. Encore une fois, monsieur, sortez de mon domicile!

BIJOU. De votre domicile! Vous allez me faire croire à présent que la Samaritaine vous appartient!... La Samaritaine, père Bourdon, est une pendule dont vous êtes l'horloger, pas autre chose. On vous a gratifié d'un logement dans la pendule, c'est vrai; mais on peut-vous donner congé.

BOURDON. Sortez, monsieur, sortez... dans un instant je ne serai plus maître de moi.

POMPONNE. Ne vous échauffez pas, père Bourdon... Et vous, monsieur le petit clerc, quand vous reviendrez ici, vous y trouverez toujours une garnison pour vous répondre!

BIJOU. Je n'en reviendrai pas moins, quand je devrais y rencontrer tous les émouchets du Châtelet; quand il tomberait des hallebardes... quand il ferait un temps à ne pas mettre un ch... un sergent du guet dehors.

POMPONNE. Je crois qu'il m'insulte!... Attends, attends, nous allons voir. (*A la cantonnade.*) A moi, mes hommes!

Il remonte la scène.

BOURDON, *remontant aussi vers le fond.* C'est ça; arrêtez-moi ce petit drôle-là; cernez la porte!

BIJOU, *à part.* Ah! il cerne la porte... Eh bien! je sors par la fenêtre en me laissant glisser le long du pilotis.

Bijou disparaît à gauche, en sautant par la fenêtre qui donne sur la rivière.

SCÈNE IV.

BOURDON, POMPONNE.

BOURDON, *redescendant la scène.* Ah! mon drôle!... (*Cherchant des yeux.*) Eh bien? où est-il donc? (*Allant à la fenêtre.*) Ah! bonté divine! il vient de partir par cette fenêtre! tenez regardez-le filer comme un lézard le long du pilotis... ces clercs de la basoche, ça ne doute de rien!

POMPONNE. Le gaillard est bien hardi; il a osé rire des soldats du guet! des gardes du corps de la ville de Paris! mais je le pincerai tôt ou tard.

BOURDON. Je tremble qu'il ne voie Guillerette en grimpant sur le pont.

POMPONNE. La gentille tourterelle a déjà pris sa volée?

BOURDON. Oui, elle avait à sortir de bon matin; mais il ne la rencontrera pas, car je l'aperçois là-bas.

On entend chanter Guillerette au dehors. Pomponne va ouvrir la porte du fond; on aperçoit des passants qui vont et viennent sur le pont Neuf.

POMPONNE, *près de la porte du fond.* C'est vrai, la voilà comme toujours, avec la foule autour d'elle; le cœur me bat. (*Il la regarde venir.*) Comme elle fait la coquette avec tout ce monde-là!

BOURDON, *à part, en redescendant la scène.* Plus souvent que j'irai donner ma fille à un vieux sergent du guet, ou à un jeune clerc de procureur, quand elle peut choisir parmi des épouseurs dorés... des maris à équipages!

Ritournelle à l'orchestre.

POMPONNE, *à la cantonnade.* Arrivez donc, ma désirée! (*Il porte la main à son cœur.*) Les battements redoublent! Ah! quel tapin j'ai là!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUILLERETTE.

Elle entre en agitant un tambour de basque; elle porte un joli costume de chanteuse; poudre aux cheveux et chapeau sur l'oreille. Devant elle est une petite poche demi-circulaire contenant des chansons. Aussitôt son entrée, Bourdon ferme la porte du fond.

GUILLERETTE.

Air *de l'Ambassadrice.*

Je suis la p'tit' chanteuse en renom;
J'accompagne le carillon;
J'ai pour belle marraine
La Samaritaine!
Nous avons un palais sur les flots...
Nous avons clochett's et grelots...
Ici, sur tous les tons,
Nous carillonnons!...
J'ai des succès tout' la semaine,
Chacun achète mes chansons,
Ah! ah! ah!
Je suis la p'tit' chanteuse en renom,
J'accompagne le carillon, etc., etc.

Pomponne, Guillerette, Bourdon.

POMPONNE. Si on ne la croquerait pas ! (*Il relève sa moustache.*) Mars adresse à Vénus un salut militaire et mythologique.

GUILLERETTE. Toujours galant le sergent Pomponne !... le doyen des sergents du guet !

POMPONNE. Et toujours vaincu quand je reçois le feu de vos beaux yeux. On ne résiste pas à une pareille artillerie... Ah ! ne me regardez pas comme ça... ou l'on ne trouvera plus ici que mes cendres !

GUILLERETTE, *riant.* Ah ! ah ! Il est étonnant pour son âge !

Elle va attacher son petit tambour de basque au mur du fond à droite.

BOURDON. C'est un Vésuve que ce gaillard-là ! (*A Guillerette.*) Es-tu contente de ta matinée, ma Guillerette ?

GUILLERETTE. Mais oui, assez contente... pourtant ça pouvait aller mieux ; on aurait fait plus d'attention à la petite chanteuse, à la petite samaritaine, comme ils m'appellent tous, si le ministre ne s'était pas mis dans l'idée d'exciter tous les esprits, et, depuis ce matin, de couvrir de ses limiers toutes les rues des environs... Et pourquoi tout ce tapage, s'il vous plaît ? pour arrêter une conspiration... en chansons !... En voilà des lièvres !.. ils auraient peur de l'ombre de leurs oreilles... Je vous demande un peu s'il n'y a pas de quoi rire... Ah ! ah ! ah !

POMPONNE. Je conseille au fabricant de couplets de se bien cacher !

GUILLERETTE. Je crois qu'il n'a pas besoin que vous le lui recommandiez.

POMPONNE. On m'a donné des renseignements positifs, que je veux mettre à profit dès que le jour baissera.

GUILLERETTE. D'ici là il passera de l'eau sous notre pont.

BOURDON. Veux-tu bien te taire !

GUILLERETTE. Il a bien fait de chansonner la banqueroute de Law, de ce gros financier qui s'est sauvé en Écosse, chargé d'écus comme un mulet.

BOURDON, *voulant la faire taire.* Guillerette !

GUILLERETTE. C'est qu'il l'accuse de partager avec monseigneur le ministre !

BOURDON. Encore une fois, taisez-vous, Guillerette !... la fille d'un fonctionnaire public ne doit pas parler politique.

POMPONNE. Laissez-la dire, papa... je n'en poursuivrai pas moins l'individu en question... La nature m'a découpé pour les actions d'éclat... que j'en fasse seulement une, et mon avenir est assuré.

GUILLERETTE, *allant disposer ses cahiers sur la table à droite.* Avec la protection du ministre, n'est-ce pas * ? car je sais que vous êtes son protégé.

* Bourdon, Pomponne, Guillerette.

POMPONNE. Vous dites vrai : il me voit d'un bon œil... Avec un pareil protecteur, je puis devenir... qui sait ? gouverneur de votre Samaritaine... peut-être... C'est la retraite d'un soldat qui a bien mérité de sa patrie, et je compte déjà vingt-cinq ans de service...

BOURDON. Il faut attendre au moins que notre gouverneur soit trépassé pour qu'on vous donne sa place... Je sais bien que M. de Saint-Prieur est toujours malade ; mais, depuis hier, il va mieux... sa goutte le fait moins souffrir.

GUILLERETTE. Quelques jours de campagne, et il se remettra tout à fait sur ses jambes... Pourtant, mon brave sergent, s'il se choisissait un successeur, je lui dirais de penser à vous.

Elle sourit à part.

POMPONNE. Et vous n'auriez pas à vous en repentir... Je ne l'ai jamais regardé en face, ce cher gouverneur, que l'on a cru devoir loger comme un prince : ici dessus, de son balcon, il aperçoit tout le Louvre... Au lieu de se pavaner là-haut, il devrait être aux Invalides.

GUILLERETTE, *à part.* Si je pouvais assurer la fuite de mon pauvre proscrit... Mais il faudrait éloigner le sergent Pomponne.

POMPONNE. Vous causez avec vous-même, ma déesse ?

GUILLERETTE. Oui, je me disais, en vous voyant aussi tranquille : Je gagerais que le sergent Pomponne n'a pas lu les fables de la Fontaine.

POMPONNE. Pourquoi cette question scientifique ? De quelle fontaine voulez-vous parler ?

BOURDON. Ah ! c'est que ma fille a été à l'école ! et vous, vous ne me semblez pas fort.

GUILLERETTE. Voyez-vous, mon brave, dans ces fables-là, il est question d'un lièvre qui, à force de musarder en route, laisse gagner à une tortue le prix qu'il convoitait... Prenez garde... pendant que vous bavardez ici, qu'un autre plus habile...

POMPONNE, *à Bourdon.* Elle a raison. (*A Guillerette.*) Merci, ange de mon cœur, de l'intérêt que vous me témoignez. Je n'ai pas oublié mon mandat. Pour happer notre poëte, on m'a promis une somme assez ronde..... Que je touche les sonnettes, et je viens carillonner aux pieds de celle que je brûle d'intituler mon épouse : c'est une figure que j'emploie pour vous dire que je vous remettrai la somme. Au revoir, papa beau-père.

BOURDON, *riant à part.* Il y tient. (*Haut.*) Au revoir, mon futur gendre.

GUILLERETTE, *à part.* Prends garde de le

perdre. Il nous quitte, c'est tout ce que je voulais.

ENSEMBLE.

Air *nouveau de M. Nurycot.*

POMPONNE.

Pour gagner la récompense
Quelle ardeur
Est dans mon cœur !
Je dois avoir de la chance ;
L'amour
M'inspire en ce jour.

GUILLERETTE, *à part.*

Pour gagner la récompense
Quelle ardeur
Est dans son cœur !
Mais il n'aura pas de chance ;
L'amour
L'égare en ce jour.

BOURDON, *à part.*

Pour gagner la récompense
Quelle ardeur
Est dans son cœur !
Mais il n'aura pas la chance ;
L'amour
L'aveugle en ce jour.

Quand Pomponne ouvre la porte du fond pour sortir, on voit des passants aller et venir sur le pont Neuf.

SCÈNE VI.

GUILLERETTE, BOURDON.

GUILLERETTE. Il s'éloigne... bon débarras !

Elle ferme la porte du fond.

BOURDON. A la bonne heure ! voilà comme j'aime à t'entendre parler ! Ça gagne quinze sous par jour, et ça veut épouser une fille comme toi !

GUILLERETTE. Oh ! l'argent... l'argent ne tient pas lieu de tout... Quand le vieux sergent m'offrirait un Louvre... un Versailles....

BOURDON. Moi, je le trouverais alors un être accompli.

GUILLERETTE. Et moi, je lui préférerais un bon petit garçon, que je pourrais aimer sans calcul... à cause de ses bonnes qualités.

BOURDON. J'espère que tu ne veux pas parler de certain sante-ruisseau de ma connaissance ?

GUILLERETTE. De M. Bijou !... Il a un excellent cœur !... et puis, il est d'une très-bonne famille.

BOURDON. Parce qu'il a un oncle qui tient la friperie sous les piliers des Halles... et un père qui est directeur du coche de la rue Mazarine... voilà-t-il pas de quoi faire claquer son fouet !

GUILLERETTE. Son père et son oncle sont de braves gens que tout le monde estime... Que faut-il de plus ?

BOURDON. C'est un phénix, n'est-ce pas ? Quant à moi, je n'en fais pas plus de cas que d'une bouteille fêlée... Et, puisqu'il faut que je te le dise, je viens, il n'y a qu'un instant, de le flanquer à la porte.

GUILLERETTE. A la porte !... lui ! Oh ! vous n'avez pas fait cela ?

Elle le câline.

BOURDON, *à part.* C'est vrai ; il est sorti par la fenêtre. (*Haut.*) Il en verra bien d'autres, s'il s'avise encore de venir rôder autour de toi *... Mais, en t'écoutant, j'oublie que voilà l'heure où je jette ma ligne à la rivière.

Il va prendre sa ligne.

GUILLERETTE. Je sais bien ce qui lui vaut toutes vos boutades, à ce pauvre Bijou... ce sont vos chimériques idées d'alliance avec quelque grand seigneur.

BOURDON, *d'une voix douce.* Pas si chimériques... et si tu veux te rendre justice...

GUILLERETTE. Laissez donc... on sait comment ces nobles messieurs de la régence cherchent à épouser les pauvres filles... Oh ! je les connais, ces beaux masques ; aussi, il faut voir comme je les écoute quand ils viennent faire ici les pigeons ramiers !

BOURDON. C'est bon ; nous reparlerons de tout ça... Les pratiques viendront tantôt pour avoir de la friture, et je n'aurai pas de goujons frais... Donne-moi mon escabeau.

GUILLERETTE. Il est là.

BOURDON. Où donc ?

GUILLERETTE. Près de vous... vous ne le voyez pas ?

BOURDON. Tu sais bien, ma fille, que je n'ai pas les yeux bons. (*Il s'assied près de la fenêtre du mur de gauche.*) Il a plu toute la nuit... je gagerais que le poisson va mordre à ce matin... Quand tu es auprès de moi, tu me portes bonheur... le goujon se laisse prendre sans rien dire... (*A lui-même.*) C'est commode, tout de même, de pouvoir pêcher comme ça sans sortir de chez soi !

Il examine sa ligne en y mettant un appât, puis il la lance dans la rivière par la fenêtre.

GUILLERETTE, *à part, derrière son père.* Tiens !... tiens ! Bijou qui est en bas sur le port ! Heureusement que mon père ne peut l'apercevoir avec ses mauvais yeux. (*Regardant avec attention.*) Qu'est-ce qu'il a donc à gesticuler comme ça ? Le voilà qui a quitté le bord de l'eau pour monter sur le pilotis..... (*Avec effroi.*) Imprudent ! s'il allait se blesser !

BOURDON, *se retournant.* Dis donc, Guillerette, ils se font bien prier aujourd'hui, messieurs les goujons.

GUILLERETTE, *toujours derrière son père.* Bath ! parce que vous ne savez pas vous y prendre... Attendez, je vais leur parler... les câliner un petit peu. (*A part.*) Bijou me verra peut-être !

* Bourdon, Guillerette.

Air *nouveau de M. Nargeot.*

Petit poisson, (*bis*)
Quand pour te prendre l'on te guette,
Il te faut suivre ma leçon,
Entends la voix de Guillerette.
Petit poisson ! (*bis*)
Viens mordre vite à l'hameçon.

BOURDON, *tirant sa ligne, au bout de laquelle pend un petit poisson.* Ah ! j'en tiens un !

GUILLERETTE. J'en étais bien sûre... Vous allez faire une pêche miraculeuse !

BOURDON, *se levant.* Eh bien ! le baquet? où est donc le baquet?

GUILLERETTE, *désignant la fenêtre à droite de la porte du fond.* Là-bas, sous la fenêtre.

BOURDON, *allant chercher le baquet.* Ce n'est pas là sa place.

GUILLERETTE, *à part, s'approchant de la fenêtre.* Ah ! il m'a vu !... Le voilà qui me fait des signes !... il me montre une lettre ! Comment veut-il que je la lise?

BOURDON, *ayant apporté près de la fenêtre de gauche le baquet où il a jeté le poisson, et allant se rasseoir sur son escabeau.* Allons, allons, nos habitués seront contents : ils auront une bonne friture.

Il lance sa ligne par la fenêtre.

GUILLERETTE, *qui a repris sa place derrière son père.* Ah ! mon Dieu !... il attache sa lettre au bout de la ligne de mon père ! En voilà une drôle de petite poste !

Elle fait des signes.

BOURDON. Eh ! mais... tu avais raison... ça mord... ma fille, ça mord ferme !

GUILLERETTE. Je le crois bien, que ça mord.

DEUXIÈME COUPLET.

Petit poisson (*bis*).

BOURDON. Encore un !

GUILLERETTE.

Ah ! voyez donc comme il frétille !

BOURDON. *Il tire sa ligne, on voit la lettre attachée au bout.*

Il est bien gros pour un goujon !

GUILLERETTE, *prenant vivement la lettre*.*

Laissez-le prendre à votre fille.
Petit poisson, (*bis*)
Mon père, c'est un barbillon !

Elle fait le geste de le jeter dans le baquet.

GUILLERETTE, *montrant la lettre au public en riant **.* Et un fameux encore !

BOURDON. Tu avais raison... la pêche sera bonne.

GUILLERETTE, *retournant près de la fenêtre, à part.* Mais qu'est-ce qu'il fait donc?... Ah ! je le devine... Il me fait signe qu'il veut une réponse... comment faire?... mon père est là... (*Comme frappée d'une idée.*) Ah !

Elle prend une grande ligne qui est placée contre le mur du fond, et cherche à atteindre la sonnette du gouverneur qui est au-dessus de la porte d'entrée.

BOURDON, *sans se retourner.* Diable ! la sonnette du gouverneur... quand j'étais si bien en train !

GUILLERETTE. Oui, c'est sa sonnette qui carillonne... il ne faut pas le faire attendre, mon père... Je vais continuer votre pêche.

Second coup de sonnette donné par Guillerette.

BOURDON, *se levant.* Il est bien impatient... Après tout, ça se conçoit..... Son docteur lui a promis, ce matin, que sa santé reviendrait une fois qu'il aura pris ce médicament qu'il m'a remis.

Il place sa ligne contre le mur.

GUILLERETTE, *sonnant plus fort.* On y va ! on y va !

BOURDON. Attendez donc... On y va !... on y va !... (*Montant l'escalier.*) Cet homme-là a une confiance dans les médecins !... il est donc bien pressé de mourir? Je vas descendre, entends-tu, Guillerette.

Il disparaît par la porte qui est en haut de l'escalier.

SCÈNE VII.

GUILLERETTE, *seule, ouvrant la lettre de Bijou.*

Je suis seule... lisons bien vite... (*Elle lit.*) « Mademoiselle, je sais maintenant à quoi » m'en tenir sur votre compte. » (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que cela veut dire? (*Continuant.*) « Votre père m'a mis à la » porte, et vous m'avez chassé de votre » cœur... Mais ne croyez ni l'un ni l'autre » avoir si bon marché de moi... Je saurai qui » vous recevez dans votre chambre le soir, » et je veux tuer celui que j'ai aperçu hier » qui rentrait avec vous. » (*Parlant.*) Quelle méprise ! Ah ! mon Dieu ! le pauvre garçon ! (*Lisant.*) « Si c'est lui qui me tue, je revien- » drai toutes les nuits vous reprocher ma » mort ; je me montrerai dans tous vos rêves » comme un cauchemar... Il est bien cruel » de penser que l'on peut mourir à dix-huit » ans, quand on voulait vivre jusqu'à » soixante pour vous adorer. » (*Allant à la fenêtre.*) Comment, monsieur, vous avez pu croire... (*Faisant des signes.*) Attendez, je vais écrire ma réponse. (*Allant s'asseoir à la table de gauche.*) Vivre jusqu'à soixante ans pour m'adorer !.... comme il est gentil !... et comme il m'aime !... Il n'y en a pas deux comme celui-là ! (*Elle écrit en parlant ; musique expressive.*) « Je n'aimerai jamais que » vous ; ne m'en demandez pas davantage » pour le moment. » (*Ici Lagrange-Chancel*

* Guillerette, Bourdon.
** Bourdon, Guillerette.

sort du cabinet à droite et écoute ce que dit Guillerette.) « Rendez-vous bien vite au » bureau du coche de votre père... avancez » l'heure du départ... faites mettre les che- » vaux à la voiture... J'ai reçu hier un pauvre » proscrit qu'il faut que vous m'aidiez à sau- » ver. Vous verrez venir celui dont vous me » répondez sous les habits de notre gouver- » neur... Dès qu'il sera parti, à vous une ré- » compense! venez bien vite près de moi, » pour que je vous embrasse de tout mon » cœur. » (*Parlant.*) Il faut que ma lettre lui parvienne tout de suite... Elle va prendre la même route que la sienne. (*Elle attache son billet au bout de la grande ligne et la lance par la fenêtre.*) Là... c'est bien... elle est arrivée... (*Remontant la scène.*) Ah! mon Dieu! comme je tremble.... qu'est-ce que cela veut dire?... je n'ai pourtant rien à me reprocher... C'est, je pense, une bonne action que je fais là.

La musique cesse.

SCÈNE VIII.

GUILLERETTE, LAGRANGE-CHANCEL.

LAGRANGE-CHANCEL, *se montrant.* Oui, mon ange gardien, c'est une bonne action.

GUILLERETTE, *surprise.* Ah! (*A elle-même.*) Il m'a fait une peur!... (*Haut.*) Vous m'écoutiez, monsieur Lagrange-Chancel?

LAGRANGE-CHANCEL. J'ai tout entendu... et crois bien que ma reconnaissance...

GUILLERETTE. Votre reconnaissance!.... Est-ce que ce n'est pas moi qui suis encore en reste avec vous? Si tout Paris écoute la petite chanteuse, si on prend plaisir à l'entendre, si on lui achète ses chansons, à qui le doit-elle? A vous, monsieur... à vous, qui avez composé pour elle de si jolis couplets... Et personne ne s'en doute pourtant!

LAGRANGE-CHANCEL. Je te devais bien cela... à toi qui vins égayer de tes joyeux refrains la soirée qui se donna chez mon père à l'occasion du mariage de ma bonne sœur.

GUILLERETTE. La belle soirée!... la belle noce!...

Air de *Frédéric Bérat.*

Gaiement.

C'était alors fête chez vous. .
Et moi, suivant la circonstance,
Chantant l'amour et l'espérance,
Je vous parlais d'un sort bien doux...

D'un ton de mélancolie.

Mais voici qu'un destin contraire
Vient vous faire subir sa loi,
Aux dangers je puis vous soustraire...

Avec bonheur.

C'est aujourd'hui fête chez moi!...

LAGRANGE-CHANCEL. Aussi bonne que jolie!

Il lui prend amicalement les mains.

GUILLERETTE. Allez, j'ai eu bien peur hier au soir... La nuit était sombre, on n'entendait plus que la marche des soldats du guet qui rôdent comme des chauves-souris... Tout à coup je vois passer un homme enveloppé dans un manteau... je vous reconnais... vous, monsieur Lagrange-Chancel, le proscrit que l'on poursuit... vous que chacun voudrait sauver... Mais c'est à moi que ce bonheur devait revenir de droit... et je vous fais mon prisonnier!

LAGRANGE-CHANCEL, *à mi-voix, en souriant.* Et je passe la nuit à quatre pas de toi, dans une petite chambre auprès de la tienne.

GUILLERETTE. J'avais confiance en vous, monsieur!

LAGRANGE-CHANCEL. Mais quel est ce garçon que tu viens de mettre dans notre secret?

GUILLERETTE. Il me fallait un aide pour achever ce que j'ai commencé, et j'ai tout dit à celui que j'aime.

LAGRANGE-CHANCEL. Pourquoi pas à ton père?

GUILLERETTE. Mon père boit du vin, et le vin... fait jaser!

LAGRANGE-CHANCEL. Tandis que ton amoureux...

GUILLERETTE. Il ne boit que de l'eau! (*On entend une demie à une horloge de la ville.*) Onze heures et demie; il n'y a pas de temps à perdre*, il faut changer de costume, ainsi que nous en sommes convenus. (*Allant dans le cabinet à droite chercher les objets qu'elle nomme.*) Voici l'habit de notre vieux gouverneur (*il le met*); le chapeau, la béquille.

LAGRANGE-CHANCEL. Il y a aussi une béquille?...

GUILLERETTE. Hâtez-vous... je vais vous aider. (*Tout en l'aidant à changer d'habits.*) Ne soyez pas long comme une femme à sa toilette.

LAGRANGE-CHANCEL. Le chapeau... et c'est fait... Il met le chapeau.

GUILLERETTE. Et vite, et vite!

Pendant que Lagrange-Chancel s'est habillé, l'orchestre a joué en sourdine l'air de *la Grâce de Dieu.*

LAGRANGE-CHANCEL, *habillé.* Comment me trouves-tu?

GUILLERETTE, *l'examinant.* Pas assez voûté... plus bas, plus bas encore... c'est mieux, il y a déjà de la ressemblance.

LAGRANGE-CHANCEL, *remontant la scène.* Ah! tu crois?

GUILLERETTE. N'oubliez-pas que vous toussez, que vous avez la goutte, et que vous marchez avec difficulté...

LAGRANGE-CHANCEL. Oui, mon enfant. (*Riant.*) Ah, j'ai la goutte! (*Il marche comme un goutteux.*) J'y suis, j'espère!

* Lagrange-Chancel, Guillerette.

GUILLERETTE, *riant.* Tout à fait !... (*Elle jette dans le cabinet de droite les habits que Lagrange-Chancel vient de quitter.*) Quand vous serez de l'autre côté de la frontière, dans quel pays irez-vous? Je suis curieuse, n'est-ce pas?

LAGRANGE-CHANCEL. Je me rendrai à la cour de mon premier bienfaiteur; d'un souverain protecteur des lettres... On est libre encore en Pologne!

GUILLERETTE. C'est là que vous résidiez après votre déportation aux îles Sainte-Marguerite... On dit même que le roi de Pologne vous a donné une montre enrichie de diamants; (*souriant*) et que, depuis, la princesse de Conti vous faisait oublier les heures.

LAGRANGE-CHANCEL. Ah! finaude! comment sais-tu cela?

GUILLERETTE. Est-ce que le peuple ne sait pas tout?... On sait même que vous êtes riche, et que vous faites beaucop de bien aux pauvres... Mais assez causé; maintenant partez sans retard... l'heure de la voiture va arriver. De l'adresse, de sang-froid, et que Dieu vous protége!

LAGRANGE-CHANCEL. Adieu, mon sauveur! adieu, ma bienfaisante étoile!

Il lui baise les mains à plusieurs reprises. Guillerette lui ouvre la porte du fond, et il va pour sortir, quand tout à coup on entend la voix du sergent Pomponne.

GUILLERETTE. Ciel!... le sergent Pomponne!... De la prudence!

LAGRANGE-CHANCEL. Quel est ce soldat?

GUILLERETTE. Un imbécile fort à craindre... un protégé du ministre.

Chantant pour se donner une contenance.

J' suis la p'tit' chanteuse en renom, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, POMPONNE.*

POMPONNE, *relevant sa moustache en entrant.* C'est encore moi, mon nectar... mon ambroisie!...

Il ferme la porte.

GUILLERETTE. Encore!... Ah! sergent, le mot est déplacé.

LAGRANGE-CHANCEL, *à part.* Quelle singulière figure!

POMPONNE, *déposant des petits papiers sur une table.* Voilà pour les habitués qui viendront ici goûter aujourd'hui le vin du père Bourdon.

GUILLERETTE. Qu'est-ce que c'est que cela?

POMPONNE. Un cadeau que monseigneur Dubois fait aux Parisiens: un signalement suivi de quelques lignes anodines... Ecoutez la fin de l'épilogue. (*Il lit un des petits papiers.*) « Quiconque aura prêté assistance au nommé » Lagrange-Chancel, pour le soustraire aux » recherches dont il est l'objet, sera puni de » la déportation. » C'est qu'il ne plaisante pas le ministre! (*Regardant attentivement Guillerette.*) Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? pourquoi cet air préoccupé et méditatif?

Guillerette, Pomponne, Lagrange-Chancel.

GUILLERETTE. Ah! c'est que, voyez-vous, sergent... on a des moments de réflexion... Tenez, je pensais à vous quand vous être entré ici.

POMPONNE. Vrai, ma céleste?

GUILLERETTE. Je faisais des projets il n'y a qu'un instant pour vous et pour moi.

POMPONNE, *ravi.* Comment, charmante, j'occupais un petit coin de votre pensée?

GUILLERETTE. Ne serai-je pas bientôt votre fiancée?

POMPONNE, *au comble de l'ivresse.* Ma fiancée!... Ah! Guillerette, ce mot-là embaume le myrte et la fleur d'oranger!

En posant son chapeau sur la table à droite, il aperçoit Lagrange-Chancel qu'il n'avait pas encore vu.

GUILLERETTE, *montrant Lagrange-Chancel,* Et même, monsieur le gouverneur sait tout l'intérêt que je vous porte.

POMPONNE, *à part en s'inclinant et en regardant Lagrange-Chancel, qui tousse avec les efforts de la vieillesse.* Le gouverneur! Pardon... mille et un pardons, si je ne vous ai pas plus tôt présenté mes hommages, monsieur le gouverneur; mais mon rayon visuel m'a manqué de parole. Je n'avais pas eu l'honneur de vous apercevoir.

Il s'incline de nouveau.

LAGRANGE-CHANCEL *d'une voix chevrotante.* Bien, sergent, bien... je vous excuse... (*A part.*) Allons, elle me fait jouer la comédie... (*Au sergent.*) Je comprends votre distraction en présence de celle qui fait battre votre cœur.

POMPONNE. Oui... je suis toujours dist r quand je la fixe... (*Bas à Guillerette.*) Je le croyais beaucoup plus âgé.

GUILLERETTE, *bas à Pomponne.* Vous vous trompiez... (*Haut.*) Je disais à monsieur le gouverneur que, si jamais il quittait sa place, maître Pomponne était plein de bonne volonté.

POMPONNE, *à Lagrange-Chancel.* C'était une plaisanterie... (*Bas à Guillerette.*) Y pensez-vous?

GUILLERETTE, *bas à Pomponne.* Laissez-moi dire, j'ai mon idée.

LAGRANGE-CHANCEL. Vous êtes ambitieux, sergent; tous les grands capitaines le sont comme vous.

POMPONNE. Moi? Je suis spirituel, voilà tout.

LAGRANGE-CHANCEL, *à part.* L'imbécile!

GUILLERETTE. Sachant combien monsieur le gouverneur m'a toujours porté d'intérêt, je lui ai dit que vous n'occuperiez pas cette place tout seul; que votre intention était de

vous choisir une compagne... qui partagerait avec tous les nombreux agréments de votre position.

POMPONNE, *d'un air de triomphe.* L'ai-je bien entendu !... je pourrais espérer...

LAGRANGE-CHANCEL. Espérez, mon brave, espérez... j'aurai l'œil sur vous, et si je me donne bientôt un successeur...

GUILLERETTE. Ah ! merci, monsieur le gouverneur... Qu'en dites-vous, sergent Pomponne ? ne devons-nous pas unir nos prières pour le rétablissement d'un homme si généreux ! déjà le mieux commence à se faire sentir... et quand vous êtes arrivé, monsieur le gouverneur se disposait à faire une petite excursion à la campagne.

POMPONNE *à Lagrange-Chancel.* La campagne est excellente pour rétablir les malades de haute qualité.

GUILLERETTE, *bas à Pomponne.* Ne laissez donc pas échapper l'occasion de faire une politesse à M. le gouverneur... Offrez-lui votre bras pour l'accompagner jusqu'au coche de la rue Mazarine.

POMPONNE, *bas à Guillerette.* Comment ! il se pourrait qu'il daignât accepter !

GUILLERETTE, *bas à Pomponne.* Oui.

POMPONNE, *bas à Guillerette.* Vous en êtes sûre ?

GUILLERETTE, *bas à Pomponne.* Bien sûre... Laissez-moi faire. (*Haut.*) C'est très-bien, sergent, ce que vous me dites là... M. le gouverneur sera joliment content de vous.

LAGRANGE-CHANCEL.* De quoi est-il question ?

Il tousse toujours de temps à autre.

GUILLERETTE. M. Pomponne, qui se pique de savoir vivre... M. Pomponne, qui est la fleur de l'urbanité française... sollicite de vous, monsieur le gouverneur, la faveur de vous offrir son bras jusqu'au coche qui vous attend.

LAGRANGE-CHANCEL, *à part en souriant.* Lui me conduire ! Ah ! elle est charmante !

GUILLERETTE, *bas à Lagrange-Chancel.* Que dites-vous de cela ?

LAGRANGE-CHANCEL, *bas à Guillerette.* Que tu as le cœur d'un ange, et l'esprit d'un démon!

POMPONNE, *bas à Guillerette qui vient à lui.* Vous allez voir qu'il va refuser.

LAGRANGE-CHANCEL.** Allons, sergent, puisque vous y mettez tant de bonne volonté... partons ensemble.

POMPONNE, *à part.* Il a accepté !... Ah ! c'est fait pour moi ! je suis au comble de la félicité!

GUILLERETTE. Vous êtes un homme unique !

* Guillerette, Lagrange-Chancel, Pomponne.

** Lagrange-Chancel, Pomponne, Guillerette.

POMPONNE. Je veux me montrer tout à fait digne de succéder à M. le gouverneur, et, si je fais la capture en question... j'espère tout de monseigneur.

LAGRANGE-CHANCEL. Bath !... comme cela, vous espérez que ce pauvre Lagrange-Chancel ne sortira pas de Paris ?

POMPONNE. Ceux qui voudraient prêter la main à sa fuite n'ont qu'à bien se tenir !

LAGRANGE-CHANCEL. Donnez-moi donc votre bras, sergent !

POMPONNE, *avec empressement.* Voilà, monsieur le gouverneur !

LAGRANGE-CHANCEL. Ah ! ah ! sergent, vous n'êtes pas bête !

POMPONNE. Je suis spirituel, voilà tout.

AIR : *Sylphide légère.*

Bien fin qui m'attrape,
Je devine tout.
Non, rien ne m'échappe,
J'ai les yeux partout.
Je ne crains personne,
Et le dis sans fard,
Le sergent Pomponne
Est un fin renard !

Appuyez-vous ferme, monsieur le gouverneur.

REPRISE ENSEMBLE.

POMPONNE.

Bien fin qui m'attrape, etc.

LAGRANGE-CHANCEL et GUILLERETTE.

Malin qui l'attrape,
Il devine tout.
A lui rien n'échappe,
Ses yeux sont partout.
Il ne craint personne ;
Voyez quel gaillard !
Le sergent Pomponne
Est un fin renard.

Pomponne s'éloigne en soutenant Lagrange-Chancel, qu'il traite avec beaucoup de respect et d'égards. Guillerette, qui a ouvert la porte, les regarde sortir avec un mélange de joie et d'inquiétude. La porte du fond reste ouverte, on voit aller et venir les passants sur le pont-Neuf.

GUILLERETTE, *saluant.* Adieu, monsieur le gouverneur ! Bon voyage, monsieur le gouverneur!!...

SCÈNE X.

GUILLERETTE, *seule.*

Enfin, les voilà partis ! Le sergent peut se vanter de m'avoir fait une fameuse frayeur en entrant ici... mon cœur ne battait plus... mais aussi, comme je me suis vengée... Ah ! ah ! ce pauvre Pomponne ! s'est-il prêté de bonne grâce à assurer la fuite de celui qu'il cherche... Et pourtant je le sens là... je ne pourrai respirer à l'aise que quand j'aurai la certitude qu'il sera loin de Paris... Bijou doit être aussi inquiet que moi. (*Pendant qu'elle parle, on entend sonner successivement tous les coups de*

midi.) Midi! ô mon Dieu! merci! (*Midi achève de sonner lentement; elle va et vient.*) Voici l'heure où mon père se met à son carillon... ces rassemblements qui stationnent sur le pont me contrarient beaucoup... Il y a des gens qui ont l'œil en exercice... Si je pouvais attirer l'attention de ce côté... et distraire la foule par mes refrains accoutumés... Oh! jamais je n'aurais chanté avec plus de crainte et de plaisir!

Elle détache du mur son tambour de basque et ouvre à deux battants la porte du fond. On aperçoit le parapet opposé à la Samaritaine et la vue de Paris en perspective qui se prolonge au loin entre les deux rives de la Seine.

SCÈNE XI.

GUILLERETTE, LA FOULE, *puis* BIJOU.

Guillerette agite son tambour de basque, le carillon se fait entendre sur la ritournelle de l'air qui va suivre. En ce moment la foule entre et entoure la petite chanteuse; on aperçoit un abbé, plusieurs seigneurs, des bourgeois, des gens du peuple, etc.

GUILLERETTE, *accompagnée du carillon.*

INTRODUCTION.

AIR de M. Larsonneur.

L'argentine clochette
Commence ses doux airs;
Pour vous ma chansonnette
Va suivre ses concerts.
Ah! pour charmer des heures
Les sévères leçons,
Jusque dans vos demeures
Emportez mes chansons!

CHOEUR.

Écoutons, écoutons
Ses joyeuses chansons.

GUILLERETTE.

Parlé. Premier couplet!...

Suite de l'air.

En cueillant la noisette,
Un soir la jeune Annette
Vit compère le loup,
Qui l'effraya beaucoup...
La fille du village,
Sous son gentil corsage,
Sentait mourir son cœur,
Quand parut un sauveur!

S'adressant à ses auditeurs.

Ah! pour charmer des heures
Les sévères leçons,
Jusque dans vos demeures
Emportez mes chansons!

S'accompagnant sur le tambour de basque.

ENSEMBLE.

Tra, la, la, etc.

CHOEUR.

Achetons, achetons
Ses joyeuses chansons.

Pendant ce refrain, on se presse pour acheter des chansons qu'elle distribue.

GUILLERETTE.

Parlé. Deuxième couplet!...

Suite de l'air.

Plus de crainte mortelle,
Rassure-toi, ma belle,
Dit le beau chevalier
Sautant de son coursier...
La naïve bergère
Ne s'imaginait guère
Que ce tueur de loup
Était un loup garou!!...

REPRISE, *à la foule qui l'entoure.*

Ah! pour charmer des heures
Les sévères leçons,
Jusque dans vos demeures
Emportez mes chansons.

Parlé. Qui veut mes chansons? approchez, parlez, demandez.,

PLUSIEURS PERSONNES S'APPROCHANT. Moi! moi!

BIJOU, *vêtu en marquis et se faufilant dans la foule.* A moi, la jeune fille!

GUILLERETTE, *le reconnaissant.* Bijou! (*Bas.*) Eh bien?

BIJOU, *de même.* Il est parti.

GUILLERETTE, *à part avec joie.* Parti!

BIJOU, *faisant signe qu'on peut les écouter.* Chut!

ENSEMBLE.

GUILLERETTE, *s'accompagnant sur son tambour de basque.*

Tra, la la, la, etc.

CHOEUR.

Répétons, répétons
Ses joyeuses chansons.

La foule s'éloigne en gagnant le pont sur une musique mouvementée. Guillerette ferme la porte.

SCÈNE XII.

BIJOU, GUILLERETTE.

GUILLERETTE. Comment, monsieur Bijou, vous avez pris ces beaux habits pour venir!

BIJOU. Il le fallait bien, puisque je ne puis plus me présenter ici sous les miens!... j'ai été endosser cette défroque chez mon oncle le fripier sous les piliers des halles, et me voilà!... Est-ce que tout cela ne me va pas bien?...

GUILLERETTE. Mais cet habit est magnifique!

BIJOU. Et pas cher!

GUILLERETTE. J'espère que vous venez m'annoncer une bonne nouvelle?

BIJOU. Oui; monsieur Lagrange-Chancel, auquel tout Paris s'intéresse aujourd'hui, et qui m'a tant fait de chagrin hier soir, est maintenant en route dans le coche de mon père... Dès qu'il sera passé la barrière, Michel, le fils de notre postillon, reviendra au galop pour vous prévenir.

GUILLERETTE. Encore une fois, merci; il est en route, je suis satisfaite!

BIJOU. Si vous aviez vu avec quel empressement le sergent Pomponne l'aidait à monter dans la voiture... En voilà une bonne farce! Ah! ah! ah!

GUILLERETTE, *riant.* J'aurais voulu le voir! Ah! ah! ah!

Ils rient aux éclats tous les deux.

BIJOU. Maintenant, mademoiselle Guillerette, je vous rappelle les dernières lignes de votre lettre. « Dès qu'il sera parti... à vous une récompense! Venez bien vite près de moi pour que je vous embrasse de tout mon cœur. »

DUETTO.

AIR *nouveau de M. Nargeot.*

C'est écrit!
Je le tiens pour dit...
Et je dois attendre
Ce baiser si tendre!

GUILLERETTE, *avec une résignation pudique.*

Soit! puisque c'est là
Toute votre récompense,
Il faut qu'avec conscience
J'accorde cela!

Elle tend sa joue; Bijou tend aussi la sienne de son côté.

Voilà! voilà! voilà!

BIJOU, *parlé.* Oh! mais du tout!... nous n'y sommes pas!

GUILLERETTE.

Suite de l'air,

Eh bien, monsieur, sur quel prétexte
Prenez-vous cet air conquérant?

BIJOU.

Nous avons altéré le texte;
La lettre parlait autrement:

Montrant la lettre.

« Venez pour que je vous embrasse. »

GUILLERETTE, *souriant.*

De ma plume c'est une erreur...

BIJOU.

A votr' signature, de grâce,
Guillerette, faites honneur!

ENSEMBLE.

BIJOU.

C'est écrit!
Je le tiens pour dit...
Et je dois attendre
Ce baiser si tendre...
Oui, puisque c'est là
Ma seule récompense

Il tend la joue.

Il faut avec conscience
M'accorder cela!
Voilà! voilà! voilà! voilà!

GUILLERETTE.

C'est écrit!
Je le tiens pour dit...
Et je dois me rendre
Sans me faire attendre...
Oui, puisque c'est là
Toute votre récompense,
Il faut qu'avec conscience,
J'accorde cela!
Voilà! voilà! voilà! voilà!

Elle l'embrasse.

BIJOU. Et comme je ne veux rien avoir à vous...

Il l'embrasse.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BOURDON.

BOURDON, *à part en haut de l'escalier.* Que vois-je? on embrasse ma fille.

Il descend et s'arrête au fond.

GUILLERETTE, *à part.* Ciel! mon père! (*Faisant une révérence et s'adressant à Bijou, avec intention.*) Vous êtes bien bon, monsieur le marquis.

BOURDON, *à part.* C'est un marquis!

GUILLERETTE. Je me rendrai demain à votre hôtel.

BIJOU, *à part.* Je la devine. (*En cherchant à prendre la fatuité d'un marquis.*) Ma charmante, vous chanterez devant un cercle brillant, et vous serez applaudie par de nobles mains... car toute la cour trônera dans mes salons!

BOURDON, *à part.* Quel honneur!

BIJOU. Comme je vous le disais tout à l'heure, en vous dérobant un baiser, que vous vouliez me refuser, cruelle!

GUILLERETTE. Mon devoir, monsieur le marquis...

BOURDON, *à part.* Refuser un marquis! voilà ce que je ne comprends pas!

BIJOU. Je suis le plus grand admirateur de votre personne, et si mon père, le duc... (*Bas à Guillerette.*) Quel duc?... (*Haut.*) Le duc de Craquenville!

GUILLERETTE. Craquenville! bravo! le nom est bien trouvé.

BOURDON, *à part.* Il descend des Craquenville!

BIJOU. Oui, dis-je, si papa Craquenville voulait y consentir, demain la jeune et gracieuse Samaritaine serait élevée au rang de marquise.

GUILLERETTE. Ah! monsieur le marquis!

BOURDON, *à part.* Ma fille marquise! mon rêve s'accomplira, c'est sûr!

BIJOU. Palsembleu! ma belle, vous êtes faite pour occuper la position la plus élevée.

GUILLERETTE. Comment?...

BIJOU, *bas.* Nous logerons au quatrième.

GUILLERETTE. Vous me parlez de votre père, c'est fort bien; mais vous ne me parlez pas du mien... J'ai aussi un père, monsieur le marquis.

BIJOU. Vraiment! on a des pères dans le peuple!

BOURDON, *se montrant*.* Comment, monsieur le marquis de Craquenville, vous avez bien voulu jeter les yeux sur ma fille! (*Il le*

* Bijou, Bourdon, Guillerette.

salue plusieurs fois.) Ah! monsieur le marquis!... Ah! monsieur le marquis.

BIJOU, *à part.* Qu'est-ce qui dirait que, ce matin, il m'a mis à la porte!... Comme les paillettes produisent leur effet!... comme elles l'éblouissent! il n'y voit plus du tout!... Le vieux grigou! Ah mon habit, que je te remercie! (*Haut.*) Relevez-vous, bonhomme.

BOURDON, *à part.* Il m'appelle bonhomme. (*Haut.*) Mais vous êtes vraiment trop indulgent, monsieur le marquis...

Il salue plus bas.

BIJOU, *à part.* Voilà un père qui devient bien gênant! (*Haut à Bourdon.*) Relevez-vous, vous dis-je; et allez voir si mes gens et ma voiture sont encore à votre porte.

BOURDON. Monseigneur le marquis, je suis tout à votre service *.

Il sort par le fond.

BIJOU. Ah! ah! ah! charmant! divin! il va tout seul!... c'est comme son horloge... on n'a que la peine de le monter!...

GUILLERETTE. Oh! tenez, mon petit Bijou, c'est vrai que vous êtes un adorable marquis.

BIJOU. Tu m'aimes donc toujours beaucoup?

GUILLERETTE. Plus que jamais... je suis d'une joie!... et mon cœur bat d'une force!

BIJOU. Voyons!

Il veut mettre sa main sur le cœur de Guillerette.

GUILLERETTE, *s'éloignant un peu.* Un moment, marquis de Craquenville!

BIJOU. C'était pour m'assurer...

GUILLERETTE. Vous êtes assuré du départ de monsieur Lagrange-Chancel, et cela me suffit! A présent, il doit, je pense, approcher de la barrière. Retournez bien vtie au bureau du coche pour savoir des nouvelles.

BIJOU. C'est ici que Michel, le fils du postillon, doit venir d'abord. Et, en l'attendant, laisse-moi te reprendre encore un bon petit baiser... ou deux... ou trois!

GUILLERETTE. Eh bien, monsieur, prenez-en un dernier tout de suite... et partez!

Il l'embrasse, Bourdon se retourne.

BOURDON, *rentrant et revenant sur l'avant-scène.* Il l'embrasse derechef!... quel honneur! **

BIJOU, *à part.* Il arrive toujours dans ces moments-là!

BOURDON, *venant en scène.* Je ne vois pas votre livrée, monsieur le marquis.

BIJOU. Ces laquais n'en font jamais d'autres! Vous verrez que je serai obligé de m'en aller à pied, (*à part*) comme je suis venu! (*Haut.*) Je punirai sévèrement toute cette valetaille! Têtebleue! carpobleu! ventrebleu! maugrebleu! carpobleu! (*Faisant à Guillerette un geste de la main*) Adieu, adieu...

BOURDON *croyant que Bijou s'adresse à lui et voulant lui prendre respectueusement la main.* Ah! monsieur le marquis!

BIJOU, *le repoussant.* Par exemple!.... Allons donc!* (*Allant à Guillerette.*) Adieu! beauté comme on n'en voit guère. (*Se retournant vers Bourdon.*) Adieu! père comme on n'en voit pas! (*A part.*) Adieu, vieille bête!

ENSEMBLE.

AIR *de Donizetti.*

BIJOU.

Du marquis de Craquenville
L'amour est ici vainqueur!
Qu'on jase ou non par la ville,
Moi, je ne tiens qu'au bonheur.

GUILLERETTE.

Beau marquis de Craquenville,
A vous appartient mon cœur!
On va jaser par la ville
De l'exès de mon bonheur!

BOURDON.

Un marquis de Craquenville!
Pour ma maison quel honneur!
O gendre de noble style,
Je suis votre serviteur!

Bijou se donne des grâces, et sort en faisant des mines à Guillerette. Bourdon le reconduit jusqu'à la porte en saluant toujours. Guillerette entre dans la chambre à droite.

SCÈNE XIV.

BOURDON, *seul.*

Ah! que l'on est heureux d'être père, quand on voit des marquis se conduire comme ça avec une fille tendrement chérie!

SCÈNE XV.

BOURDON, POMPONNE.

POMPONNE. *Il entre d'abord sans avoir vu Bourdon, et se parle à lui-même.* Je suis dans la joie la plus complète... (*Après avoir refermé la porte.*) Quel homme que ce gouverneur!... il est franc comme l'or... Et puis, il paraît que je lui inspire beaucoup d'intérêt; car, en montant en voiture, il m'a serré la main avec une force... à me faire crier... Pour un convalescent, il a un fameux poignet!

BOURDON. Ah! c'est le sergent Pomponne... Qu'est-ce que vous dites donc là à part vous?

* Guillerette, Bijou.

** Guillerette, Bourdon, Bijou.

* Bijou, Bourdon, Guillerette.

POMPONNE, *se retournant.* Tiens, je ne vous voyais pas, beau-père... Je disque votre gouverneur est un excellent homme, et qu'il gagne à être connu.

BOURDON. A qui le dites-vous!... personne ne le connaît mieux que moi... quel homme charmant..... quand il n'a pas sa maudite goutte!

POMPONNE. C'est un mal qui peut le quitter.

BOURDON. Ses attaques le prennent trop souvent.

POMPONNE. Ma foi, aujourd'hui, on ne le croirait pas goutteux.

BOURDON. On ne le croirait pas goutteux! allons donc!... Il souffrait ce matin comme un damné.

POMPONNE. Ce matin... c'est possible; mais maintenant il est preste et dispos.

BOURDON. Comment le savez-vous?

POMPONNE. Est-ce que tout à l'heure il ne marchait pas aussi vite que moi?... Le gaillard marquait le pas... gauche, droite... gauche...

BOURDON. Il marchait! lui?

POMPONNE. Il avait même des temps plus précipités que les miens... J'ai voulu, deux ou trois fois lui faire prendre du repos... ah bien oui! il me tirait par le bas... Enfin on aurait pu croire que c'était moi qui avais la goutte.

BOURDON. Mais quel diable de conte me faites-vous là? Je veux mourir si j'y comprends rien!

POMPONNE, *souriant.* Vous y comprendrez quelque chose plus tard, papa... quand je serai gouverneur ici, et que je serai devenu l'heureux époux de votre fille!

BOURDON. Vous! gouverneur! (*Riant.*) Ah! ah! ah!

POMPONNE. C'est promis... Guillerette vous le dira. Il me l'a encore répété deux fois en montant en voiture. (*Relevant sa moustache.*) Puis il a ajouté : Je vous en donne ma parole de gouverneur!... Sa parole de gouverneur!... je dois compter là-dessus.

BOURDON. Ah ça, mais vous me feriez devenir stupide!... lui! monter en voiture!... quand le pauvre homme est dans son lit!...

POMPONNE. Il était dans son lit hier.

BOURDON, *s'échauffant.* Je vous dis que je viens de le quitter, et qu'il est là-haut.

POMPONNE, *de même.* Moi, je vous dis que je viens de le quitter, et qu'il est en route.

BOURDON, *d'une voix forte.* Vous êtes fou!

POMPONNE, *plus fort.* Vous avez perdu l'esprit!

ENSEMBLE.

AIR *de Pirato.*

POMPONNE.

Vieux têtu, vieux mulet,
Rendez-vous donc à l'evidence...
Vous me faites l'effet
D'avoir trop bu d' votr' vin clairet;
Ménagez, s'il vous plaît,
Ce ton qui frise l'insolence...
Comme sergent du guet,
J'ai la tête près du bonnet.

BOURDON.

Vieux têtu, vieux mulet,
Rendez-vous donc à l'évidence...
Je suis sûr de mon fait
Et votre délire est complet.
Ménagez, s'il vous plaît,
Ce ton qui frise l'insolence...
Car, beau sergent du guet,
J'ai la tête près du bonnet.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GUILLERETTE, *venant de la porte de droite.*

GUILLERETTE, *se plaçant entre eux.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc à crier comme ça? Est-ce que vous vous disputez?

POMPONNE. Il veut me persuader que le gouverneur est dans son lit!...

GUILLERETTE. Ah! bath!

POMPONNE. Vrai, votre respectable père est ivre!

BOURDON. Il me soutient qu'il vient de partir pour la campagne!..... Le sergent est à mettre aux Petites-Maisons.

GUILLERETTE, *à part.* Ils sont admirables!

REPRISE ENSEMBLE.

POMPONNE.

Vieux têtu, vieux mulet, etc.

BOURDON.

Vieux têtu, vieux mulet, etc.

GUILLERETTE.

Du calme, s'il vous plaît,
Allons, un peu de patience...
Assez sur ce sujet
Qu'ici nul de vous ne connaît.
A débrouiller le fait
Vous perdriez votre science...
L'instant sans doute est prêt
Où vous en saurez le secret.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN POSTILLON, *ensuite* BIJOU.

LE POSTILLON, *entrant par le fond sur une musique vive.* Une lettre à l'adresse de mademoiselle Guillerette.

Il remet une lettre à Guillerette et sort.

GUILLERETTE, *après avoir lu le commencement de la lettre.* Ah! il est sauvé!

Ici Bijou entre; il a repris ses habits de clerc, et reste au fond.

BOURDON ET POMPONNE. Sauvé! qui donc? *

GUILLERETTE. Écoutez. (*Elle lit.*) « En » quittant Paris, j'ai besoin de reconnaître » tout ce que la gentille Guillerette a bien » voulu faire pour me soustraire aux atteintes » de mes ennemis. Une somme de 10,000 li- » vres lui est assurée; elle sera sa dot, car » j'entends qu'elle épouse celui qu'elle aime: » elle mérite bien d'être heureuse. » (*Parlant.*) Et puis sa signature : LAGRANGE-CHANCEL!

La musique cesse.

POMPONNE *et* BOURDON. Il est sauvé!... lui!... Lagrange-Chancel!

Stupéfaction de Pomponne.

GUILLERETTE. Oui, sergent, et par vous!

POMPONNE. Par moi?

GUILLERETTE. C'est lui que vous avez fait monter en voiture sous les habits de notre gouverneur.

BOURDON. Pas possible. (*Riant.*) Ah! ah! ah! j'y suis maintenant.

Ici Guillerette aperçoit Bijou qui se tient au fond.

POMPONNE. Je vais avoir une attaque d'apoplexie foudroyante.

GUILLERETTE. Et voici le billet de 10,000 livres!

Elle montre le billet qui se trouvait dans la lettre.

BOURDON. C'est une très-belle dot..... Maintenant, ma fille, tu peux te choisir un mari.

AIR : *Allons, timide jouveneelle.*

Il faut te décider, ma chère,
A me nommer ton prétendu...

GUILLERETTE, *regardant Bijou du coin de l'œil.*

Il n'est pas loin de vous, mon père.

BOURDON, *se retournant du côté du sergent.*

Pomponne!

POMPONNE, *se redressant et changeant de visage.*

L'ai-je bien entendu!

BOURDON, *à part.*

Vraiment j'en reste confondu!

GUILLERETTE.

Tout en lui me plaît, je vous jure...

POMPONNE, *dupe de sa méprise, dit en tirant un papier de sa poche.*

Au diable le signalement!

Il le déchire.

GUILLERETTE.

J'aime son esprit, sa figure.

POMPONNE, *à part, avec fatuité en relevant sa moustache.*

Je suis sensible au compliment.

* Bourdon, Guillerette, Pomponne.

BOURDON. Dix mille livres! je n'ai pas un mot à dire à ma fille, je la laisse libre, je consens à tout... les yeux fermés.

GUILLERETTE. Aussi voilà le mari que je veux me donner. (*Pomponne montre de nouveaux airs de conquête. Bijou s'est avancé derrière Pomponne; et quand ce dernier se jette avec transport aux genoux de Guillerette, il recule tout ébahi en voyant son rival près d'elle, et que lui, Pomponne, allait embrasser dans sa précipitation.*) Permettez-moi de vous le présenter.

BOURDON *et* POMPONNE. Monsieur Bijou! *

BIJOU. Lui-même, papa Bourdon... qui vous aimera autant qu'il vous a fait damner!

POMPONNE, *exaspéré, et brandissant sa canne à pomme d'ivoire.* Ah! l'on se moquait de moi!... ah! c'était un plan arrêté!... Vous allez payer tout cela **!... (*Se dessinant et prenant un air sévère.*) Vous avez facilité la fuite d'un homme que la justice poursuit... Au nom de la loi, je vous arrête tous!

BOURDON, *effrayé.* Ah! sergent!

BIJOU, *riant.* Ah! ah! ah! il est délicieux quand il prend cet air-là!

GUILLERETTE, *tirant un papier de sa poche.* Maître Pomponne, je vois que vous perdez la mémoire. (*Elle lit.*) « Quiconque aura » prêté assistance au nommé Lagrange-Chan- » cel... »

POMPONNE, *avec un air piteux.* « Sera » puni de la déportation. »

GUILLERETTE. C'est assez clair!

POMPONNE. Et je lui ai donné le bras jusqu'à la voiture!

GUILLERETTE. Voilà qui vous regarde, j'espère!

BIJOU. Mais oui... un peu.

POMPONNE. Et je l'ai fait partir!

BIJOU. Tenez, brave sergent du guet, croyez-moi, gardez-nous le secret; vous y êtes plus intéressé que personne... Je vous invite à notre noce... et je vous prends pour notre garçon d'honneur.

BOURDON. Ah! ma foi, sergent, si j'étais à votre place...

GUILLERETTE, *lui tendant la main.* Allons, sergent Pomponne, point de rancune: vous nous avez aidés à faire une bonne action, c'est digne de vous... Je sais bien que vous ignoriez tout; mais, bath, ça vous comptera toujours plus tard.

POMPONNE. Vous croyez que ça me comptera?

GUILLERETTE. Et au lieu de saisir un malheureux proscrit, vous serez auprès de la mariée... C'est elle qui vous versera à boire.

POMPONNE. Comment! vrai, c'est elle qui

* Bourdon, Guillerette, Bijou, Pomponne.

** Bourdon, Guillerette, Pomponne, Bijou.

me...? (*A part, regardant Bijou avec jalousie.*) Et c'est lui qui... (*Se résignant.*) Enfin!

GUILLERETTE, *baissant les yeux.* Si cela peut vous faire plaisir, sergent.

Elle lui fait une révérence.

POMPONNE. Ah! Guillerette.... tous vos coups portent... La place capitule.

ENSEMBLE.

AIR : *de M. Larsonneur.*

Argentine clochette,
Célèbre les amours...
Chante pour Guillerette
Et prédis de beaux jours!

GUILLERETTE, *au public.*

Messieurs, si ma marraine
Protégea mes refrains,
De la Samaritaine,
Ah! soyez les parrains!

ENSEMBLE.

Protégez mes/ses refrains,
Devenez mes/ses parrains.

Bijou serre tendrement la main de Guillerette, Pomponne les regarde avec une jalousie mal contenue, et Bourdon rit à part dans sa barbe. — Tableau.

FIN.

S'adresser pour la Musique, à M. NARGEOT, chef d'Orchestre du théâtre des Variétés.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LÉONCE ET MOLÉRI,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 30 septembre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
M. DE LIGNY.....	MM. MONTDIDIER.
M. DE GÉNEVRAY.....	TISSERANT.
GUILLAUME, valet de chambre de M. de Ligny.....	PÉRÈS.
Mme DE LIGNY, femme de M. de Ligny.....	Mmes MELCY.
Mme DE SENNEPART, jeune veuve.....	DOCHE.

La scène se passe dans un château, à dix lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon meublé avec élégance. — Porte principale au fond. — Portes latérales. — Fenêtres à droite et à gauche donnant sur le jardin. — Piano à droite. — A gauche, un guéridon.

SCÈNE I.

DE LIGNY, Mme DE LIGNY.

Mme DE LIGNY, entrant par la gauche.

Midi, et mon mari n'est pas encore rentré!

DE LIGNY, en dehors.

Tout beau! Tom, tout beau!

Mme DE LIGNY.

Ah! le voici!

DE LIGNY, entrant par le fond.

Bonjour, chère Amélie... (Se jetant sur un fauteuil près du guéridon.) Tu permets, n'est-ce pas, que je me repose? Je suis si fatigué! j'ai couru la plaine, traversé la prairie, battu la forêt...

Mme DE LIGNY.

J'admire vraiment les rapides progrès que, depuis quelque temps, la passion de la chasse a faits chez vous.

DE LIGNY.

Tu t'es donc bien ennuyée pendant mon absence?

Mme DE LIGNY.

Oh! oui.

DE LIGNY.

Sais-tu que tu vas me donner de l'amour-propre? Eh bien! enfant, me voici de retour... Le reste de ma journée t'appartient! Voyons, madame, disposez à votre gré de votre mari.

Mme DE LIGNY.

Vraiment?

DE LIGNY.

Je suis à tes ordres.

Mme DE LIGNY.

Le temps est magnifique... qu'allons-nous faire?

DE LIGNY.

Ce que tu voudras.

Mme DE LIGNY.

Il y a long-temps que tu m'as promis de me conduire au Petit Ermitage.

DE LIGNY.

C'est vrai.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme ils doivent être placés au théâtre; le premier tient la gauche du spectateur.

Mme DE LIGNY.

Eh bien ! je vais mettre mon écharpe... je serai prête dans un instant.

DE LIGNY.

C'est cela, va... (Se levant.) Dis donc, Amélie ?

Mme DE LIGNY, revenant

Mon ami ?...

DE LIGNY.

Est-ce que tu tiens beaucoup à faire cette promenade aujourd'hui ?

Mme DE LIGNY.

Puisque tu es libre...

DE LIGNY.

C'est qu'il fait une chaleur !... Mais rassure-toi, je saurai te dédommager.

Mme DE LIGNY.

Au fait, nous avons le piano.

DE LIGNY.

Il n'est pas d'accord.

Mme DE LIGNY.

Le billard...

DE LIGNY.

Je te gagne toujours.

Mme DE LIGNY, allant s'asseoir près du guéridon, et prenant un journal.*

Eh bien ! voici les journaux... Viens t'asseoir près de moi, et lisons.

DE LIGNY.

Fais-moi grâce de la politique... La campagne a ses privilèges qu'il faut respecter.

Mme DE LIGNY.

Mais nous avons un feuilleton.

DE LIGNY, regardant le journal.

Oui, septième partie, chapitre treize...

AIR : vaudeville du Charlatanisme.

Nous lancer dans ce feuilleton,
Y songes tu bien, Amélie ?
Je te connais trop de raison
Pour faire une telle folie.
De lire un roman d'à-présent
L'entreprise est trop téméraire ;
Qui le commence adolescent,
A peu d'espoir d'atteindre au dénoûment,
A moins de vivre centenaire.

Mme DE LIGNY, se levant.

Alors, mon ami, bâillons de compagnie .. C'est un plaisir que nous nous sommes déjà donné hier et que l'habitude ne peut manquer de rendre de plus en plus piquant...

DE LIGNY.

Eh quoi ! ma bonne amie, tu pourrais penser...

Mme DE LIGNY.

Veux-tu que je te dise, Charles ? peut-être avons-nous eu tort de venir habiter cette campagne isolée, où nous vivons dans une complète solitude .. Si tu voulais, nous retournerions à Paris ?

DE LIGNY

Y songes-tu ? Quitter la campagne à cette époque de l'année ! c'est impossible... Nous y passerons l'été tout entier, l'automne même, et plus tard, nous verrons.

Mme DE LIGNY.

Comme tu voudras ; aussi bien, notre désert va-t-il se peupler et prendre un aspect plus riant, plus gracieux.

DE LIGNY.

Que veux-tu dire ?

Mme DE LIGNY.

Que nous jouissons tout nouvellement d'un charmant voisinage... Oui, monsieur, j'ai vu s'ouvrir ce matin les persiennes si long-temps fermées du petit pavillon qui est en face de nos fenêtres, et j'ai aperçu une jeune dame...

DE LIGNY.

Une dame ?

Mme DE LIGNY.

Dont j'ignore le nom, mais qui m'a paru fort jolie... (Allant regarder à la fenêtre de gauche.) Eh ! tenez, il vous est permis d'en juger par vous-même.

DE LIGNY, regardant.

Ciel ! qu'ai-je vu !

Mme DE LIGNY.

Eh bien ! mon ami ?

DE LIGNY, à part.

Que faire, mon Dieu ?

Mme DE LIGNY.

Penses-tu que l'ennui tienne long-temps devant un aussi aimable adversaire ?

DE LIGNY, à part.

A tout prix il faut fuir. (Haut.) Non, sans doute, ma chère Amélie ; nous gagnerons, j'en suis certain, quelques jours de distraction ; mais bientôt, l'habitude, la monotonie... Enfin, je m'en voudrais de contrarier tes goûts, de contraindre tes désirs... et puisque le séjour de cette campagne t'est pénible, puisque l'ennui t'y assiége... eh bien ! nous la quitterons dès demain.

Mme DE LIGNY.

Mais tu prétendais tout à l'heure qu'à cette époque on ne pouvait décemment se montrer à Paris ?

DE LIGNY.

Eh ! qui te parle de Paris ?... Comme s'il n'y avait de choix qu'entre Paris et ce triste village ! Quoi ! tandis que le monde entier, ce beau livre que Dieu nous a donné de parcourir, est ouvert devant nous, nous resterions invariablement fixés sur la même page, sans quitter le feuillet !... Toujours les mêmes arbres, les mêmes fontaines, les mêmes collines, les mêmes hommes, le même ciel ! La vie est dans l'agitation, le mouvement...

* Madame de Ligny, de Ligny.

C'est mourir que de tourner dans le même cercle et de rester cloué à la même place.

Mme DE LIGNY.

Tu me fais partager ton enthousiasme, je suis prête à t'accompagner.... Mais cette demeure louée à grands frais ?

(Guillaume entre, et vient poser un album sur le piano.)

DE LIGNY.

Qu'importe?... Un billet de banque sacrifié à propos et l'espoir d'un autre locataire auront bientôt déterminé notre estimable propriétaire.

GUILLAUME. *

Monsieur...

DE LIGNY.

Tu as entendu, Guillaume, il s'agit d'obtenir la résiliation de notre bail et très promptement... aujourd'hui si c'est possible.

GUILLAUME.

Soyez tranquille... je sais comment il faut s'y prendre... (Passant près de Mme de Ligny.) Mais je venais annoncer une dame qui demande à être introduite.

Mme DE LIGNY.

Une dame? Faites entrer.

(Guillaume sort.)

DE LIGNY, à part.**

Comment! elle aurait osé?... (Haut.) Quoi! sans connaître cette dame, tu veux?...

SCÈNE II.

DE LIGNY, Mme DE SENNEPART, Mme DE LIGNY.

Mme DE SENNEPART.

Bonjour, mes amis, bonjour.

Mme DE LIGNY.

Que vois-je! Henriette!

DE LIGNY.

Mme de Sennepart! (A part.) Je respire!

Mme DE SENNEPART.

Embrasse-moi donc encore, ma bonne Amélie.

Mme DE LIGNY.

Que tu es bonne d'avoir songé à nous, d'être venue nous visiter dans notre retraite.

DE LIGNY.

Quelle aimable surprise!

Mme DE SENNEPART.

(Elle s'assied près du guéridon; Mme de Ligny s'assied à sa gauche; de Ligny se tient derrière, appuyé sur le fauteuil de sa femme.)

Mes chers amis, je suis heureuse de votre accueil; mais, en conscience, je ne puis accepter vos remerciements. Malgré le plaisir que j'éprouve au milieu de vous, je serais encore dans mon petit hôtel de la rue de Varennes, si la peur ne m'en avait chassée.

Mme DE LIGNY.

Que dis-tu ?

Mme DE SENNEPART.

Oui, ma chère, la peur... Il est même très heureux que, dans la précipitation de ma fuite, j'aie songé à venir te demander un abri contre la persécution de mes ennemis.

Mme DE LIGNY.

Des ennemis!... Toi, ma bonne Henriette!

DE LIGNY.

Permettez-nous d'en douter.

Mme DE SENNEPART.

Mais j'en suis accablée... depuis mon veuvage.

DE LIGNY, riant.

Je commence à comprendre.

Mme DE LIGNY.

Me voilà un peu rassurée.

Mme DE SENNEPART.

Ne riez pas... Quelque vantée que soit l'existence d'une veuve, elle a son mauvais côté, ses exigences, ses inconvénients. On n'a pas de mari qui vous impose sa volonté, c'est quelque chose, j'en conviens; mais on a cent esclaves qu'il faut maintenir dans les bornes d'une respectueuse adoration... C'est fatigant! Mais qu'y faire?... Une veuve est une île perdue, un navire sans pavillon, un bien sans maître, qui semble appartenir de droit au premier occupant.

Mme DE LIGNY.

Pauvre amie! (Elles se lèvent.)

Mme DE SENNEPART.*

Ne me plains pas trop, mon Dieu! On se fait à cette vie. Je t'avouerai même qu'il y a un certain plaisir à se voir fêtée, courtisée, entourée...

Mme DE LIGNY.

Coquette!

Mme DE SENNEPART.

Je riais, dans mon indifférence, et j'étais fière de voir tous ces hommes à mes genoux; mais par malheur un seul est resté debout.

Mme DE LIGNY.

Et tu l'as remarqué.

Mme DE SENNEPART.

Il est si franc, si loyal, si bon, si enjoué!... spirituel sans prétention, élégant sans recherche... Que dirai-je? Il a bouleversé toute ma science par l'originalité de ses attaques; vif, entreprenant, ne reculant devant aucune extravagance, il me suit, me harcelle, m'étonne, m'étourdit... Enfin, quand j'ai vu que je ne riais plus, j'ai fait comme un général qui craint une déroute, j'ai battu en

* Madame de Ligny, de Ligny, Guillaume.

** De Ligny, madame de Ligny.

* De Ligny, madame de Sennepart, madame de Ligny

retraite, et je suis venue demander à l'amitié un refuge contre l'amour.

DE LIGNY.

L'amitié, madame, est un pauvre auxiliaire contre l'ennemi que vous voulez combattre.

Mme DE LIGNY.

A ta place, je m'avouerais vaincue et j'épouserais tout de suite.

Mme DE SENNEPART.

Me remarier !... moi qui me suis montrée sans pitié pour celles de mes compagnes qui ont eu cette faiblesse ! Je ne ferai jamais une pareille folie. Laissez-moi le temps de me reconnaître, et je reparaîtrai dans le monde plus forte et plus résolue que jamais.

GUILLAUME, entrant.*

Monsieur, il y a en bas quelqu'un qui demande à voir la maison.

DE LIGNY.

Comment, déjà !

GUILLAUME.

Oh ! mon Dieu, oui... A peine avais-je placé l'écriteau, d'après les ordres de M. Prébois, notre propriétaire, que ce monsieur s'est présenté et a demandé à visiter les appartements. Voilà ce qui s'appelle avoir la main heureuse !

DE LIGNY.

En effet !

Mme DE SENNEPART.

Comment ! vous songez à quitter cette maison de campagne ?

DE LIGNY.

Oui, ma femme m'a avoué, ce matin, qu'elle n'y restait que par complaisance, et nous avons formé le projet de voyager, pour jeter de la variété dans notre existence.

Mme DE LIGNY, à Mme de Sennepart.

Il est vrai ; mais te voici, je te garde, et nous retarderons notre départ.

DE LIGNY.

Ou nous vous entraînerons avec nous. Mais j'oublie l'honnête remplaçant que le ciel m'envoie. (A Guillaume.) Guillaume, mon habit ! — Vous permettez que j'aille, en locataire consciencieux, énumérer les avantages de la propriété dont je brûle de me débarrasser. Tu veilleras, Guillaume, à ce que les appartements soient en ordre.

(Il sort avec Guillaume par le fond.)

SCÈNE III.

Mme DE LIGNY, Mme DE SENNEPART.

Mme DE SENNEPART.

Je te fais mon compliment, ma chère Amélie, ton mari est vraiment charmant.

* Guillaume, de Ligny, madame de Sennepart, madame de Ligny.

Mme DE LIGNY.

Tu trouves?

Mme DE SENNEPART.

Comment donc ! Tes moindres caprices sont une loi pour lui ! Tu témoignes un désir de voyage et tes vœux sont à l'instant réalisés !... Je commence à m'apercevoir que j'ai commis une grave imprudence en venant me réfugier auprès de toi.

Mme DE LIGNY.

Pourquoi cela ?

Mme DE SENNEPART.

Et cependant, quoi de plus naturel que de venir chercher auprès de deux époux des armes contre le mariage ?... Mais, par un de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi, je tombe sur un ménage modèle, qui offre, à mes yeux étonnés, le touchant et rare tableau du bonheur conjugal.

Mme DE LIGNY.

Sans doute, mon mari est bon, dévoué ; il a de l'esprit, des manières distinguées... mais...

Mme DE SENNEPART.

Voilà un mais... qui commence à me rassurer.

AIR de la Famille de l'Apothicaire.

L'éloge a plus ou moins de prix,
C'est suivant l'objet qui l'inspire ;
Quand il s'adresse à nos maris,
Il est aisé de le traduire ;
Lorsqu'on nous entend les vanter,
Personne ne s'y laisse prendre,
Car si nous les faisons monter,
C'est pour mieux les faire descendre.
Oui, nous ne les faisons monter,
Que pour mieux les faire descendre.

Mme DE LIGNY.

Je t'assure...

Mme DE SENNEPART.

Ne prends pas cette peine. Est-ce qu'on m'en impose à moi qui ai vu tant de ménages, sans compter le mien ?

Mme DE LIGNY.

Cependant, Henriette...

Mme DE SENNEPART.

Voyons, mets de côté l'amour-propre. Point de secret, point de fausse honte avec ton amie d'enfance. Veux-tu que je t'aide un peu? Je gage que ton mari...

Mme DE LIGNY.

Écoute, Henriette, il faut se rendre justice. C'est peut-être moi qui suis un peu exigeante. Quand on est jeune fille, on se fait sur le mariage des idées si singulières!

Mme DE SENNEPART.

A qui le dis-tu ?

Mme DE LIGNY.

Moi, par exemple, je me figurais qu'on trouvait

dans un mari cette confiance sans bornes qui entretient et accroît le dévoûment. La vie à deux me semblait un charmant tête-à-tête, quelquefois interrompu par les exigences du monde, mais renoué toujours avec plaisir, avec empressement, par l'amour.

Mme DE SENNEPART.

En un mot, tu rêvais, et ton mari t'a réveillée! Alors est apparue la triste réalité. La vie à deux, c'est monsieur d'un côté, madame de l'autre. Eh! mon Dieu, je sais tout cela par cœur; permis à toi d'en être affligée, malheureuse; mais surprise? jamais. C'est de l'histoire universelle.

Mme DE LIGNY.

Que m'apprends-tu là?

Mme DE SENNEPART.

Après tout, le mal n'est pas sans remède, et si je voulais m'en donner la peine, peut-être avant peu aurais-je rendu ton mari aussi tendre et affectueux qu'il se montre aujourd'hui indifférent et distrait.

Mme DE LIGNY.

Que ferais-tu?

Mme DE SENNEPART.

Réponds d'abord à mes questions... Quelque retiré que soit ce pays, il n'est pas, je pense, uniquement peuplé de villageois; on doit y rencontrer quelques hommes aimables...

Mme DE LIGNY.

Aucun, je t'assure.

Mme DE SENNEPART.

Quoi! pas même un génie incompris, un misanthrope campagnard, un châtelain bel-esprit?

Mme DE LIGNY.

Mon Dieu, non.

Mme DE SENNEPART, à part.

C'est bien cela; il ne pouvait en être autrement: la monotonie tue le bonheur... Les hommes n'attachent de prix qu'aux objets qu'on leur dispute.

Mme DE LIGNY.

A quoi penses-tu donc?

Mme DE SENNEPART

A ton bonheur.

Mme DE LIGNY.

Hâte-toi de me faire connaître ton secret.

Mme DE SENNEPART.

Je crains de m'être trop avancée... on a si peu de ressources à la campagne... D'ailleurs, tu vas faire un voyage... Crois-moi, c'est une cure qu'il faut remettre à l'hiver prochain... Jusque-là, prends ton mari en patience.

(Guillaume entre et va ouvrir la fenêtre de droite.)

Mme DE LIGNY.

Que fais-tu donc là, Guillaume?

GUILLAUME.

J'ouvre la fenêtre, afin que ce monsieur puisse apercevoir la prairie, les massifs et la pièce d'eau.

Mme DE LIGNY

C'est juste... j'avais déjà oublié... Mais j'entends ces messieurs.

Mme DE SENNEPART.

En ce cas, sauvons-nous, nous ne faisons pas, que je sache, partie du mobilier.

Mme DE LIGNY.

Et moi, j'ai quelques ordres à donner.

ENSEMBLE.

Mme DE SENNEPART.

Grâce à mes soins, j'espère
Que ton mari, ma chère,
Te paiera, quelque jour,
L'arriéré de l'amour.

Mme DE LIGNY.

En toi seule j'espère;
Fais par tes soins, ma chère,
Que Charles veuille, un jour,
Me rendre son amour.

(Elles sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE IV.

GUILLAUME, puis DE LIGNY et GÉNEVRAY.

GUILLAUME, seul.

Quel beau coup d'œil! Justement il se trouve des vaches dans la prairie, et voilà un bateau qui remonte la rivière... Si ce monsieur n'est pas satisfait...

DE LIGNY, entrant.

Guillaume, allez ouvrir la salle de billard.

(Guillaume sort par la porte à droite.)

GÉNEVRAY, entrant et regardant de tous côtés.

Personne encore!... Je ne me suis pourtant pas trompé!... D'ailleurs, j'ai reconnu son coupé dans la remise.

DE LIGNY.*

Eh bien! monsieur, que vous semble de ce salon?

GÉNEVRAY.

Fort bien... mais la location d'une maison est chose tellement sérieuse, que je vous demanderai de tout examiner avec la plus scrupuleuse attention... (A part.) Je n'aperçois rien.

DE LIGNY.

C'est trop juste.

GÉNEVRAY.

Je reviendrai peut-être même plusieurs fois avant de conclure.

DE LIGNY.

A votre gré.

* Génevray, de Ligny.

GÉNEVRAY.

Il faudra bien que je finisse par la voir ! (Haut.) Mais, permettez... je ne me trompe pas... Plus je vous regarde... Certainement votre figure ne m'est pas inconnue.

DE LIGNY.

Je ne sache pas...

GÉNEVRAY.

Eh oui! parbleu, c'est cela... étourdi que je suis !... En vérité, ma distraction est impardonnable, car j'ai entrevu, à l'entrée du village, une fraîche et gracieuse figure de connaissance... qui aurait dû me préparer à l'agréable rencontre que je fais en ce moment... Quant à vous, il n'est pas extraordinaire que vous n'ayez pas remarqué chez l'aimable Laure un de ses plus fervens admirateurs...

DE LIGNY.

Monsieur...

GÉNEVRAY.

Ne fronccz pas le sourcil... Je n'ai plus aucune prétention ; mon cœur est enchaîné ailleurs; n'ayez donc, avare propriétaire, aucune crainte pour votre précieux trésor.

DE LIGNY.*

Je vous en conjure, monsieur, pas un mot de plus sur ce sujet; on pourrait vous entendre.

GÉNEVRAY.

Très bien !... Nous sommes ici chez quelque respectable parento aux mœurs austères et patriarcales...

DE LIGNY.

Je suis chez moi.

GÉNEVRAY.

Alors vous êtes marié... Mille pardons... je sais tout ce que la complication de votre position exige de prudence... Comptez sur moi... J'espère me marier bientôt, et qui sait si je n'aurai pas à mon tour besoin d'indulgence ?

DE LIGNY.

Quoique je ne vous doive aucun compte de ma conduite, monsieur... cependant, par respect pour moi-même, je tiens à détruire des soupçons que des circonstances indépendantes de ma volonté ont pu faire naître dans votre esprit.

GÉNEVRAY.

Ne vous donnez pas la peine de me convaincre.. je croirai tout ce que vous voudrez... Le hasard, cet ami commode, qui se trouve toujours là pour nous tirer de peine, n'explique-t-il pas, de la façon la plus naturelle, la présence de Mlle Laure dans le village que vous habitez ? Il faudrait, en vérité, avoir l'esprit bien mal fait, pour oser supposer la chose du monde la plus invraisemblable... Un mari qui trompe sa femme!

DE LIGNY.

Ce ton de raillerie....

* De Ligny, Génevray.

GÉNEVRAY.

Vous déplaît?... Brisons là.

DE LIGNY.

Non, monsieur, puisque le hasard vous a livré la moitié de mon secret, vous le connaîtrez tout entier.

GÉNEVRAY, à part.

Une confidence ! Bravo!... je gagne du temps... (Haut.) Je vous écoute, monsieur, je vous écoute.

DE LIGNY.

Je ne vous cacherai pas que la femme dont vous parlez fut long-temps chère à mon cœur... Son esprit, sa beauté, ses caprices, tout, jusqu'à sa coquetterie, contribuait à assurer l'empire qu'elle exerçait sur moi.

GÉNEVRAY.

Eh bien! monsieur, c'est absolument comme moi; je suis dédaigné, repoussé, désespéré, et tous les jours je deviens de plus en plus... Mais il ne s'agit pas de mes amours...

DE LIGNY.

Je ne tardai pas à rougir de ma faiblesse... Je compris que ce n'était pas une existence pour un homme de cœur que d'être attaché au char d'une coquette... Je m'indignai de la fausse position que me donnait dans le monde une passion insensée... Tous mes amis avaient une route tracée, un avenir, un but, moi seul je marchais au hasard ; on m'offrit un mariage convenable, j'acceptai... Huit jours après, je me trouvai l'époux d'une femme douce, sage, modèle de toutes les vertus.

GÉNEVRAY.

Toutes les vertus! la transition était un peu trop brusque.

DE LIGNY.

L'avenir s'ouvrait devant moi calme et riant ; mais, hélas !

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

En vain son gracieux sourire
Me présageait des jours heureux ;
Avec horreur, dans mon délire,
De l'avenir je détournais les yeux.
Quand du passé l'image à ma mémoire
Ne présentait qu'amertume et regrets,
Eh bien ! c'était, voudriez-vous le croire ?
Dans le passé que je vivais !
Dans le passé, malgré moi, je vivais !

Aussi je compris que la fuite pouvait seule me protéger contre ma propre faiblesse, et je vins me fixer dans cette maison isolée. Déjà la tendre affection d'une épouse dévouée faisait renaître la paix dans mon cœur, lorsque, ce matin, j'ai appris que Laure avait découvert ma retraite, et qu'elle m'y avait suivi.

GÉNEVRAY.

Voilà bien les femmes! évitant qui les recherche, et poursuivant qui les fuit.

DE LIGNY.

Mais, j'aime ma femme... Et plutôt mourir que de lui causer un seul chagrin !

GÉNEVRAY.

Très bien !... Quand on a le bonheur d'être marié... voilà comme il faut penser... En toute autre occasion, je vous offrirais mes services ; mais, en conscience, je suis pour le moment trop occupé de mes propres affaires. (A part, apercevant Mme de Sennepart.) On vient de ce côté... C'est elle... du sang-froid... Il s'agit de ne pas se laisser battre dans la première escarmouche !

SCÈNE V.

GÉNEVRAY, Mme DE SENNEPART, DE LIGNY.

Mme DE SENNEPART.

Pardon, messieurs ; je croyais trouver Amélie au salon. (Apercevant Génevray.) Que vois-je !

GÉNEVRAY, à part.

Ma vue a produit son effet !

Mme DE SENNEPART, à part.

Pour le coup, c'est trop fort !

GÉNEVRAY, à part.

Ne laissons pas échapper les avantages de l'initiative. (Haut.) Eh ! je ne me trompe pas ; c'est madame de Sennepart.

Mme DE SENNEPART, à part.

Je reste confondue !

DE LIGNY, à Génevray.

Vous connaissez madame ?

GÉNEVRAY.

Je dirais bien que j'ai ce bonheur... mais je n'ose employer ce mot ambitieux, que ne justifie guère l'accueil froid et sévère de madame. Quoi qu'il en soit, je bénis le fortuné hasard qui me permet de rendre hommage, à dix lieues de Paris, à la reine de nos salons.

DE LIGNY.

Très bien !... nous voilà en pays de connaissance.

Mme DE SENNEPART.

Je ne suis pas moins surprise de rencontrer, à pareille distance, un de nos plus aimables cavaliers... C'est une désertion que nos belles dames vous pardonneront difficilement.

GÉNEVRAY.

Hier encore, Paris avait toute ma prédilection... Mais, de cette multitude de femmes charmantes qu'on y admire, une seule s'est éloignée, et le reste a disparu à mes yeux !... Je me suis hâté de fuir ce lieu devenu désert... allant au hasard ; m'arrêtant aujourd'hui dans ce village ; prêt, s'il le faut, à continuer ma route ; riche d'amour, pauvre d'espoir, mais fort d'une persévérance à toute épreuve.

Mme DE SENNEPART.

Marcher ainsi à l'aventure... Quelle imprudence !

GÉNEVRAY.

Chaque voyageur n'a-t-il pas au ciel une étoile pour lui servir de guide !

Mme DE SENNEPART.

Mais qu'un nuage survienne, voilà le ciel qui se couvre, et vous faites fausse route.

GÉNEVRAY.

Il n'y a pas de nuages éternels ; tôt ou tard ils se dissipent : c'est une question de patience.

GUILLAUME, paraissant à la porte de droite.

Je viens d'ouvrir le billard.

GÉNEVRAY.

Fort bien ! (Saluant.) Madame... (A part.) Que fera-t-elle ? Je l'ignore... Que ferai-je moi-même ? Je n'en sais rien. Je suis auprès d'elle, c'est l'essentiel. (A de Ligny.) Allons, monsieur, allons voir le billard. (En sortant, à Mme de Sennepart qui le regarde.) C'est une question de patience.

(De Ligny et Génevray sortent par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

Mme DE SENNEPART, puis GUILLAUME.

Mme DE SENNEPART.

Vit-on jamais pareille audace ?... Me suivre ! me harceler ! me persécuter ! c'est une tyrannie ! une horreur !... Aussi je suis d'une colère !

AIR : Rien n'est si beau que mon village.

Mais je m'emporte vainement ;
Je suis seule, je puis le dire,
Sa persévérance m'inspire
Un sentiment plus bienveillant.
Sous cette colère apparente
Quand je veux abriter mon cœur,
Je fais comme l'enfant, qui chante
Afin de cacher qu'il a peur.

GUILLAUME, entrant.

Allons, ça marche merveilleusement.

Mme DE SENNEPART. *

Que dites-vous, Guillaume ?

GUILLAUME.

Je dis, madame, que ça me paraît une affaire faite... Notre locataire est bien l'homme du monde le plus accommodant... Il ne trouve à redire à rien... Tout lui semble admirable.

Mme DE SENNEPART, occupée à regarder l'album qu'elle a pris sur le piano.

Je le crois.

* Guillaume, madame de Sennepart.

GUILLAUME.

Aussi, monsieur l'a-t-il pris tout de suite en grande considération, et quand madame a su qu'il avait l'honneur d'être connu de vous, elle l'a gracieusement invité à passer le reste de la journée au château.

Mme DE SENNEPART.

M. de Génevray !

GUILLAUME.

Notre locataire... oui, madame... Madame n'a pas d'ordres à me donner ?

Mme DE SENNEPART.

Non, Guillaume. (Il sort par le fond.) Allons, le voilà décidément installé. (Jetant l'album sur le guéridon, avec un léger mouvement de dépit.) Oh ! mais cela ne se passera pas ainsi... C'est une hardiesse que je ne puis autoriser, et je saurai bien...

GUILLAUME, rentrant. *

Madame... il est là... dans le jardin...

Mme DE SENNEPART.

Qui ?

GUILLAUME

Notre locataire... Et il m'envoie auprès de vous solliciter un moment d'audience.

Mme DE SENNEPART.

Ah !... Vous lui direz, Guillaume, que je n'y suis pas.

GUILLAUME.

Cependant il paraissait désirer vivement...

Mme DE SENNEPART.

J'en suis fâchée... mais j'ai la migraine, j'écris, je repose... tout ce que vous voudrez. (Il sort.) Voilà un adorateur comme il en faudrait un à ma pauvre amie, pour tirer son mari de la léthargie où sommeille son amour... (Allant s'asseoir près du piano.) Malheureusement je suis l'unique objet de la fanatique adoration de M. de Génevray... En conscience, je ne peux pas disposer de lui en faveur d'Amélie... Ces choses-là ne se prêtent pas...

GUILLAUME, une lettre à la main. **

Madame...

Mme DE SENNEPART, avec impatience.

Eh bien ?

GUILLAUME.

J'ai fait part à notre locataire de votre refus ; il en a été profondément affligé, et il s'est mis aussitôt à écrire ce billet.

Mme DE SENNEPART, sévèrement

Que vous allez lui reporter immédiatement ; et je vous invite, monsieur Guillaume, à ne plus vous charger à l'avenir de semblables commissions.

GUILLAUME.

Pardon, madame... J'ignorais... je croyais...

(Il sort.)

* Madame de Sennepart, Guillaume.

** Guillaume, madame de Sennepart.

Mme DE SENNEPART, se levant.

Mais j'y songe ; ne serait-il pas possible d'utiliser, dans l'intérêt de ce malheureux ménage, la folle équipée de M. de Génevray... Si je pouvais, sans qu'il s'en doutât, sans qu'Amélie eût le moindre soupçon, laisser croire à M. de Ligny... Encore vous, Guillaume ?

GUILLAUME, un bouquet à la main. *

Pardon, madame... c'est un bouquet que notre locataire... Comme vous n'avez prohibé que les billets... j'ai cru pouvoir me permettre...

Mme DE SENNEPART, à elle-même.

Mes refus finiraient par lui donner de l'amour-propre... (A Guillaume.) C'est bien ! Posez là ces fleurs.

GUILLAUME, posant les fleurs sur le guéridon.

Allons, notre locataire sera content de moi.

(Il sort.)

Mme DE SENNEPART, seule.

C'est un projet bien téméraire, bien audacieux, bien fou... Raison de plus pour qu'il réussisse... Mais j'entends M. de Ligny... L'occasion est favorable ; du courage ; et, pour ne pas apercevoir le danger, allons les yeux fermés.

(Elle va s'asseoir près du guéridon.)

SCÈNE VII.

Mme DE SENNEPART, DE LIGNY.

DE LIGNY.

Comment, madame, vous êtes seule ici ?

Mme DE SENNEPART.

Mon Dieu, oui, j'étais venue me recueillir... je réfléchissais.

DE LIGNY.

Alors c'est moi qui commets une indiscrétion, et je vais...

Mme DE SENNEPART.

Du tout, restez... restez, monsieur, je vous en prie.

DE LIGNY.

Du moment que vous le permettez...

Mme DE SENNEPART.

Je vous croyais tout entier aux devoirs de l'hospitalité.

DE LIGNY.

Je ne suis pas de ces maîtres de maison implacables, qui s'imposent sans cesse à leurs hôtes ; la première loi de la politesse est, selon moi, de ne pas se montrer incommode... Aussi ai-je laissé à M. de Génevray pleine et entière liberté jusqu'à l'heure du dîner.

* Guillaume, madame de Sennepart.

Mme DE SENNEPART, feignant de parcourir l'album qui est sur le guéridon, et regardant de Ligny à la dérobée, pour voir l'effet que produisent sur lui ses paroles.

D'ailleurs, ce jeune homme n'est sans doute pas un étranger pour vous?

DE LIGNY.

Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde, avant mon mariage... mais depuis je l'avais complétement perdu de vue.

Mme DE SENNEPART.

Et Mme de Ligny?

DE LIGNY.

Le voit aujourd'hui pour la première fois... je le pense du moins, car lorsque je le lui ai présenté...

Mme DE SENNEPART.

Oh! mon Dieu! ce ne serait pas une raison... Quelque éprouvée que soit la vertu d'une femme, il est des reconnaissances qu'elle doit prudemment éviter... devant son mari.

DE LIGNY, intrigué, et s'asseyant à côté de Mme de Sennepart.

Que voulez-vous dire?

Mme DE SENNEPART, se retournant vers de Ligny.

Entre nous, êtes-vous bien persuadé que M. de Génevray soit venu ici pour louer une maison de campagne, lorsque déjà il possède une superbe villa à Montfermeil?

DE LIGNY.

Je vous avouerai franchement que je n'ai pas été sans concevoir quelques doutes à ce sujet... Je lui ai trouvé un air distrait, préoccupé...

Mme DE SENNEPART, se levant.

Allons, je suis charmée que vous ayez découvert vous-même les intentions de ce jeune homme; cela rend superflue toute nouvelle explication... Et je me bornerai à vous recommander la seule vertu qui puisse manquer à un homme de votre mérite... la prudence.

DE LIGNY, se levant.

Je vous assure, madame, que je ne vous comprends pas.

Mme DE SENNEPART.

Amélie, avant son mariage, allait beaucoup dans le monde; elle était entourée, fêtée... Votre bonheur a fait bien des envieux.

DE LIGNY.

Cela se peut; mais en revanche, madame, tous ces adorateurs dont vous parlez, quel que soit leur mérite, n'auront pas le pouvoir de faire un jaloux... Si M. de Génevray a été conduit ici par un fol espoir, il a déjà compris, j'en suis certain, toute la fatuité de ses prétentions et le ridicule de son rôle. (Il va regarder à la fenêtre de droite.)

Mme DE SENNEPART, à part, avec dépit.

Voilà ce qui s'appelle un mari peu susceptible!.. J'ai bien peur d'en être pour mes frais d'imagination!

(Elle prend machinalement le bouquet de Génevray.)

DE LIGNY, près de la fenêtre.

C'est bien cela il se promène de long en large sur la terrasse, l'air consterné et la tête basse... Pauvre jeune homme!

Mme DE SENNEPART, ironiquement.

Vous le plaignez?

DE LIGNY.

Pourquoi non?

Mme DE SENNEPART, apercevant une lettre dans le bouquet.

Que vois-je! Un billet!

DE LIGNY, à lui-même.

Est-on toujours maître d'imposer silence à son cœur?...

Mme DE SENNEPART, parcourant le billet.

Si je pouvais!.. Voyons... Pas d'adresse... Madame... Phrases banales qui peuvent s'appliquer à toute femme, pourvu qu'elle soit jolie.

DE LIGNY, revenant près de Mme de Sennepart.

Vous me trouvez bien téméraire, n'est-ce pas, madame?

Mme DE SENNEPART.

Moi? Non, je vous admire... et votre noble confiance me décide à compléter ma confidence.

DE LIGNY.

Ah! ce n'était qu'un début?

Mme DE SENNEPART, lui remettant la lettre.

Voici une lettre qu'un heureux hasard a détournée de sa route pour la faire tomber entre mes mains.

DE LIGNY.

Une lettre!

Mme DE SENNEPART.

Avec tout autre, j'aurais hésité... Mais vous, vous êtes si brave?...

DE LIGNY, après avoir lu.

C'est une déclaration dans toutes les règles.. rien n'y manque, pas même le rendez-vous!

Mme DE SENNEPART.

Eh bien?

DE LIGNY.

L'idée est ingénieuse, nouvelle, artistique... Comment donc! charger Rossini d'être l'interprète d'un amour tendre et passionné! Le grand air de Rosine est admirablement trouvé; et déjà le comte Almaviva est sous le balcon pour entendre la douce mélodie qu'il traduira par ces mots charmants: Je vous aime!

Mme DE SENNEPART.

Eh bien! monsieur, que pensez-vous de tant d'audace?

DE LIGNY.

Je pense, madame, que M. de Génevray a abusé de l'hospitalité que je lui ai donnée... Mon premier mouvement en lisant cette lettre... (Il la lui

remet.) a été, je l'avoue, de lui demander satisfaction ; mais j'ai réfléchi... Je ne me trouve nullement offensé d'un acte déloyal, honteux pour celui seul qui l'a commis, et qui ne touche en rien à l'honneur d'une femme qui ne l'a ni provoqué ni permis... Je n'en suis pas moins reconnaissant, madame, du sentiment qui a dicté vos paroles... C'est une preuve de dévoûment dont je vous prie d'agréer mes sincères remerciements.

Mme DE SENNEPART.

Comment, monsieur ?...

DE LIGNY.

Mille pardons de vous quitter... Quelques soins réclament ma présence, j'aurai bientôt l'honneur de vous rejoindre.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

Mme DE SENNEPART, seule.

Il s'en va tranquille et calme... Voilà une foi robuste, une confiance à toute épreuve !

AIR : J'avais juré d'aimer Rosine,

Tant de sang-froid me désespère,
J'aurai beau faire ;
De mes efforts il se rira,
Se moquera.
De jalousie et de colère,
Pas un accès !
Ce mari-là ne guérira jamais.
Non, non ! jamais !
Ce mari-là ne guérira jamais...

Pour ma part, j'y renonce ! Après tout, je n'ai rien à me reprocher ! j'ai fait ce que j'ai pu ! Qu'ils s'arrangent comme ils voudront !

SCÈNE IX.

Mme DE LIGNY, Mme DE SENNEPART.

Mme DE SENNEPART.

Ah ! c'est toi, ma bonne Amélie?

Mme DE LIGNY, entrant par la porte à gauche.

J'accours bien vite, mon mari vient de m'apprendre que tu désirais me voir.

Mme DE SENNEPART.

Moi !

Mme DE LIGNY.

Il s'agit, m'a-t-il dit, d'une lettre que tu as entre les mains et dont il est convenable que je prenne connaissance.

Mme DE SENNEPART.

Ah ! ton mari t'a dit ?...

Mme DE LIGNY.

J'aurai mal entendu peut-être...

Mme DE SENNEPART.

Et il ne t'a pas appris de qui venait cette lettre?

Mme DE LIGNY.

Non.

Mme DE SENNEPART.

Ni ce qu'elle contenait ?

Mme DE LIGNY.

Pas davantage.

Mme DE SENNEPART, à part.

Ah ! M. de Ligny, vous voulez me braver, et vous me fournissez des armes contre vous !

Mme DE LIGNY.

Il y a dans tout ceci un mystère que je brûle de connaître et que tu vas m'expliquer.

Mme DE SENNEPART.

Volontiers... Aussi bien, est-ce toi qui, très innocemment, il est vrai, es la cause de tout ce qui m'arrive.

Mme DE LIGNY.

Comment cela ?

Mme DE SENNEPART.

Sans doute, si tu n'avais pas invité M. de Génevray...

Mme DE LIGNY.

Ah ! mon Dieu ! je devine... Ce jeune homme dont tu nous parlais ce matin et dont tu fuyais la présence... c'est lui.

Mme DE SENNEPART.

Hélas ! oui... Juge de mon embarras, de ma contrariété, lorsque j'ai su que tu l'avais engagé toi-même à rester... J'aurais dû peut-être te prévenir... mais que veux-tu ? la surprise, l'étonnement... D'ailleurs, ç'eût été avouer que j'en avais peur, et, Dieu merci, il n'en est rien.

Mme DE LIGNY.

Allons, calme-toi... Jusqu'ici je ne vois pas que ce jeune homme se soit rendu coupable d'un bien grand crime.

Mme DE SENNEPART.

Tu l'excuses... Mais tu ne sais donc pas qu'il a osé m'écrire ? Tiens, regarde...

(Elle lui donne la lettre de Génevray.)

Mme DE LIGNY.

Ah ! c'est lui ! (Elle parcourt la lettre.)

Mme DE SENNEPART.

Me faire une déclaration !

Mme DE LIGNY.

Puisqu'il t'aime...

Mme DE SENNEPART.

Me demander un aveu !

Mme DE LIGNY.

Sans cela, à quoi bon écrire ?

Mme DE SENNEPART.

Mais je n'aurai point de faiblesse... Ce signal

qu'il me demande, je me garderai bien de le donner... L'air de Rosine est à jamais rayé de mon répertoire... et dût M. de Génevray en mourir de dépit, le piano restera muet.

Mme DE LIGNY.

Allons, madame, cessez d'être coquette... ne faites pas attendre plus long-temps à un amant bien tendre, bien soumis, un aveu qui le rendrait si heureux !

Mme DE SENNEPART.

Jamais ! il est trop coupable !...

Mme DE LIGNY.

Mais, tu l'aimes... Tu me l'as dit!...

Mme DE SENNEPART.

J'en conviens.

Mme DE LIGNY, allant ouvrir le piano. *

Cet aveu qu'il sollicite, tu ne peux le refuser davantage... Allons, ta bouche restera muette et ton cœur seul aura parlé.

Mme DE SENNEPART, à part.

Elle y vient d'elle-même.

Mme DE LIGNY.

Le piano est ouvert... Quelques notes seulement, et tu le verras revenir à tes pieds.

Mme DE SENNEPART.

Jamais !

Mme DE LIGNY.

Je t'en conjure.

Mme DE SENNEPART.

Je me sauve, tu as trop d'éloquence, et j'ai peur de ma propre faiblesse.

Mme DE LIGNY.

Mais écoute-moi donc !...

Mme DE SENNEPART.

Non ! non !... (Elle sort par le fond.)

Mme DE LIGNY, seule.

C'est trop de cruauté, de coquetterie ! Par une fausse honte, elle fait à la fois le malheur de M. de Génevray et le sien... Je ne le souffrirai pas... je la protégerai contre elle-même, et ce signal qu'elle refuse, c'est moi qui le donnerai.

(Elle s'assied au piano.)

Mme DE SENNEPART, se montrant à la porte du fond.

J'en étais sûre. (Elle disparaît.)

Mme DE LIGNY.

Il ne partira pas... (Après avoir joué quelques mesures.) On vient... c'est lui, sans doute... Sauvons-nous. (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE X.

DE LIGNY, puis GÉNEVRAY.

DE LIGNY, entrant par la porte à gauche, au moment où sa femme disparaît.

Que vois-je ! ma femme !

GÉNEVRAY, entrant par le fond.

Qu'ai-je entendu ? Est-ce un rêve? Tant de bonheur !

DE LIGNY, apercevant Génevray. *

M. de Génevray ! Le châtiment suivra de près l'offense.

GÉNEVRAY.

Je suis d'une joie, d'une ivresse ! Mais où est-elle, que je la remercie, que je tombe à ses pieds ?

DE LIGNY.

Modérez vos transports, monsieur, et veuillez m'écouter.

GÉNEVRAY.

Désolé... je ne puis en ce moment.

DE LIGNY.

Il le faut.

GÉNEVRAY.

En ce cas, soyez bref, car je vous avouerai même que votre présence...

DE LIGNY.

Ah ! c'est trop fort !... Quelles sont vos armes ?

GÉNEVRAY

Mes armes? Dans quel but, s'il vous plaît ?

DE LIGNY.

Pour nous battre, monsieur.

GÉNEVRAY.

Mais c'est donc un duel que vous me proposez ?

DE LIGNY.

Un duel à mort.

GÉNEVRAY.

Il n'y a qu'un instant, vous m'eussiez rendu service en me débarrassant de la vie... mais, pour le moment, je ne vous cacherai pas que j'ai la faiblesse d'y tenir.

DE LIGNY.

Pas un mot de plus.

GÉNEVRAY.

Comme il vous plaira... Je ne serais pourtant pas fâché de connaître le motif...

DE LIGNY.

Point d'explications, monsieur, elles ne feraient qu'ajouter à l'insulte.

GÉNEVRAY.

Cependant...

DE LIGNY.

Voudriez-vous me laisser croire que vous êtes un lâche ?

GÉNEVRAY.

C'est une supposition que je n'ai jamais permise à personne, monsieur.

DE LIGNY.

Eh bien donc, vos armes ?

GÉNEVRAY.

Le pistolet.

DE LIGNY.

* Madame de Sennepart, madame de Ligny.

* Génevray, de Ligny.

Votre heure?

GÉNEVRAY.

Le temps de chercher un témoin.

DE LIGNY.

Le lieu?

GÉNEVRAY.

Le fond du parc.

DE LIGNY.

J'y serai.

GÉNEVRAY.

Nous y serons!

ENSEMBLE.

AIR : Anathème de la Juive.

DE LIGNY.

Mais, quand je vous accuse,
Oui, votre esprit s'abuse,
S'il croit que d'une excuse
Je reviendrai content;
Mon bras de votre offense
Punira l'insolence,
Il faut à ma vengeance,
Il faut tout votre sang.

GÉNEVRAY.

Je crois, lorsqu'il m'accuse,
Que votre esprit s'abuse;
Mais il n'est point d'excuse,
A votre emportement!
Oui, je perds patience,
Une telle insolence
Excite ma vengeance
Et demande du sang.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

DE LIGNY, seul.

Oui, j'y serai, je saurai punir!... Amélie! qui l'aurait pensé! A qui se fier, mon Dieu! Moi qui me serais reproché comme un crime le moindre soupçon!... qui, tout à l'heure encore!... Et c'est au moment où, pour rester fidèle à mes serments!... Oh! c'en est trop! Je suis las de me contraindre... tout est fini entre nous... je la fuirai avec mépris... et l'amour d'une autre saura bien me venger de sa trahison.

SCÈNE XII.

DE LIGNY, Mme DE LIGNY.

Mme DE LIGNY, entrant par la gauche.

Ah! te voilà, mon ami, je te cherchais... Mais qu'as-tu donc? comme tu parais ému...

DE LIGNY.

Moi, madame! vous vous trompez... Eh! qui pourrait en effet troubler mon repos?... N'ai-je pas une femme aimable.... fidèle? Il faudrait être bien fou, bien aveugle, pour ne pas apprécier, comme je le fais, toute l'étendue de mon bonheur.

Mme DE LIGNY.

Tes paroles sont étranges, je ne puis les comprendre...

DE LIGNY.

Pas d'explications... elles seraient déplacées, et ne changeraient rien à ma résolution.

Mme DE LIGNY.

Charles! au nom du ciel!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUILLAUME, dans le fond.

DE LIGNY, allant à Guillaume.

Qu'est-ce?

GUILLAUME.

Un jeune homme que je ne connais pas m'a remis cette carte pour monsieur, en me disant qu'il ne tarderait pas à revenir.

DE LIGNY.*

« M. de Lusancy. » Ce nom ne m'est pas inconnu... Ah! j'y suis... c'est un jeune homme de notre société... qui jadis avait des prétentions... Que peut-il me vouloir?... (A Guillaume.) Vous me préviendrez dès que ce jeune homme sera de retour.

(Guillaume sort.)

Mme DE LIGNY.

Charles, encore une fois, veuillez m'écouter...

DE LIGNY.

Vous connaîtrez bientôt ma résolution, et, quelle qu'elle soit, j'aime à penser que vous n'hésiterez pas à vous y conformer.

Mme DE LIGNY.

Mais je t'en conjure...

DE LIGNY, s'opposant à ce qu'elle le suive.

Assez, madame, assez!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

Mme DE LIGNY, puis Mme DE SENNEPART.

Mme DE LIGNY.

Que veut-il dire? Que s'est-il passé? Quels sont ses projets? Je veux qu'à l'instant il m'explique...

* Madame de Ligny, Guillaume au fond, de Ligny

Mme DE SENNEPART, entrant par le fond.

Où cours-tu donc ainsi ?

Mme DE LIGNY.*

Ah! ma chère Henriette, si tu avais vu mon mari !

Mme DE SENNEPART, à part.

Fort bien, l'air de Rosine a produit son effet.

Mme DE LIGNY.

Si tu savais ce que Charles vient de me dire !...

Mme DE SENNEPART.

Voyons, conte-moi bien vite comment tout cela s'est passé; j'adore les scènes conjugales. Il s'est lancé, n'est-ce pas, dans les grands mots de perfidie, de trahison... il a crié vengeance?

Mme DE LIGNY.

Il s'est exprimé au contraire avec une froideur apparente, un calme...

Mme DE SENNEPART.

Chacun son genre; en pareil cas, mon mari voulait toujours me tuer; le tien fait des phrases, c'est moins amusant, mais ce n'est pas plus dangereux.

Mme DE LIGNY.

Et lorsque j'ai voulu l'interroger, il s'est retiré sans me répondre.

Mme DE SENNEPART.

De mieux en mieux.

Mme DE LIGNY.

Comment, quand tu me vois si malheureuse, tu ris au lieu de me plaindre !

Mme DE SENNEPART.

Laisse-toi guider par mes conseils; avant une heure, je te le promets, tu verras ton mari à tes pieds.

Mme DE LIGNY.

Que faut-il faire ?

Mme DE SENNEPART.

Aller tout bonnement t'enfermer dans ton appartement, comme si tu boudais.

Mme DE LIGNY.

Y songes-tu ?

Mme DE SENNEPART.

Bientôt tu entendras M. de Ligny frapper timidement à ta porte; tu feras la sourde oreille; il te suppliera de lui ouvrir, tu céderas, mais insensiblement, par transition. Surtout ne va pas, dès le premier mot, te jeter à son cou; ce serait à recommencer demain.** Mais ton mari peut d'un instant à l'autre rentrer au salon; l'explication arriverait tout naturellement, et ce n'est pas ce que je veux. Allons, sauve-toi bien vite.

Mme DE LIGNY.

Mais c'est une énigme.

Mme DE SENNEPART.

Comme tu dis, une énigme dont le mot est bonheur pour toi.

ENSEMBLE.

AIR : Doux espoir (Chacun chez soi.)

Mme DE SENNEPART.

Calme-toi,
Plus d'effroi;
Mon conseil, ma chère,
Je l'espère,
A ton cœur
Rendra le bonheur.

Mme DE LIGNY.

Je te croi,
Plus d'effroi;
Ton conseil, ma chère,
Je l'espère,
A mon cœur
Rendra le bonheur.

(Mme de Ligny sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XV.

Mme DE SENNEPART, seule.

Enfin voilà les choses dans un état satisfaisant, et le succès ne se fera pas attendre. Pauvres enfants ! comme ils marchaient à l'étourdie, en aveugles, sur le terrain scabreux du mariage ! Où allaient-ils si le ciel ne m'avait envoyée à leur secours.

SCÈNE XVI.

GÉNEVRAY, Mme DE SENNEPART.

GÉNEVRAY, une boîte de pistolets à la main.

Mme de Sennepart !

Mme DE SENNEPART.

Qu'ai-je vu ! (A Génevray.) Où donc courez-vous avec tant d'empressement ?

GÉNEVRAY, embarrassé.

Moi, madame... Mon Dieu, je vais rejoindre M. de Ligny.

Mme DE SENNEPART.

Quelle est cette boîte que vous mettez tant de soin à dérober à mes yeux?

GÉNEVRAY.

Cette boîte ?... C'est tout simplement ma boîte à couleurs qu'à tout hasard j'avais prise... Vous savez, à la campagne, on trouve un point de vue, une chaumière, une jolie femme... on prend sa palette, et, en quelques coups de pinceau, on a des souvenirs.

Mme DE SENNEPART.

Tout ceci n'est qu'une ingénieuse histoire.

* Madame de Sennepart, madame de Ligny.
** Madame de Ligny, madame de Sennepart.

GÉNEVRAY.

Je vous assure...

Mme DE SENNEPART.

Vous ne savez pas mentir.

GÉNEVRAY.

C'est une vertu.

Mme DE SENNEPART.

C'est un défaut ; il faut bien faire tout ce qu'on fait.

GÉNEVRAY.

Permettez...

Mme DE SENNEPART.

Ce sont des pistolets que vous portez.

GÉNEVRAY.

Vous croyez?... alors j'en vais profiter pour m'entretenir la main en brisant quelques branches d'arbres.

Mme DE SENNEPART.

Nouveau mensonge; vous allez vous battre avec M. de Ligny.

GÉNEVRAY.

Me battre! quelle folie!

Mme DE SENNEPART.

Quand je vous dis que je sais tout!

GÉNEVRAY.

Vous savez tout!... (Posant la boîte et son chapeau sur un fauteuil.) Alors vous m'obligerez beaucoup de m'apprendre le motif de l'étrange provocation que j'ai reçue. C'est peut-être invraisemblable, mais le fait est que j'ignore complétement pourquoi je vais me faire brûler la cervelle.

Mme DE SENNEPART.

Défiant comme tous les maris, M. de Ligny vous croit amoureux de sa femme, et vous fait l'honneur de vous craindre...

GÉNEVRAY.

Il serait possible!... mais c'est charmant! délicieux! Ces hommes mariés ne doutent de rien... Ah! monsieur de Ligny, vous êtes jaloux! Cela lui va bien, vraiment. Mais je n'en suis pas surpris, ce sont toujours ceux-là qui se montrent les plus farouches.

Mme DE SENNEPART.

Que voulez-vous dire?

DE GÉNEVRAY.

Figurez-vous que ce matin... mais non... Maudit bavard!.. Mille pardons, voici l'heure de notre rendez-vous, et si vous le permettez, je vais rejoindre M. de Ligny.

Mme DE SENNEPART.

J'espère qu'après ce que je viens de vous apprendre, il ne sera plus question de duel entre vous?

DE GÉNEVRAY.

Un duel! maintenant que je sais!... Pour un amour chimérique, un bonheur imaginaire, j'irais m'exposer à recevoir une balle bien réelle, ou un coup d'épée bien positif! C'est une duperie dont je suis incapable, veuillez le croire.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GUILLAUME, dans le fond.

DE GÉNEVRAY.

Eh! justement voici Guillaume... Dites-moi, mon ami, si votre maître est dans son appartement?

GUILLAUME.

Je ne saurais l'affirmer... j'arrive du dehors... mais je ne pense pas que monsieur soit sorti... Je ne me suis absenté qu'un moment, le temps de traverser l'avenue et de remettre une lettre dans le petit pavillon en face.

DE GÉNEVRAY.

Dans le petit pavillon!... Une lettre! dites-vous?

GUILLAUME.

Très pressée.

DE GÉNEVRAY.

De la part de votre maître?

GUILLAUME.

Sans doute.

DE GÉNEVRAY.

Et cette lettre, à qui l'avez-vous remise?

GUILLAUME, descendant la scène.*

A une jeune et jolie dame... Si vous aviez vu sa joie!... « Enfin! » s'est-elle écriée... Mais un beau monsieur est entré, un jeune homme qui était venu quelques instants auparavant demander mon maître avec instance!... Alors, la petite dame a bien vite serré la lettre et ma congédié.

DE GÉNEVRAY, renvoyant Guillaume.**

C'est bien... Fiez-vous donc à ces hommes mariés! Lui qui ce matin, me jurait qu'il ne la reverrait jamais.

Mme DE SENNEPART.

Que signifie?..

DE GÉNEVRAY.

C'est affreux!... Avoir une femme charmante, un ange de bonté, de douceur... et la sacrifier à une...

Mme DE SENNEPART.

Expliquez-vous!

DE GÉNEVRAY.

Pauvre petite dame de Ligny! Elle en mourrait de chagrin, j'en suis sûr!

Mme DE SENNEPART.

Amélie!.. parlez!... Quel danger la menace?...

DE GÉNEVRAY.

Aucun, car je suis là; je saurai la protéger, la défendre, dussé-je, cette fois me battre tout de bon avec son mari!

* Génevray, Guillaume, madame de Sennepart.

** Guillaume, remontant vers le fond; madame de Sennepart, Génevray, sur le devant, à droite.

Mme DE SENNEPART.

Vous m'effrayez !

DE GÉNEVRAY.

Mais les instants sont précieux ; s'il la revoyait, tout serait perdu !... Je cours les sauver et vous prouver qu'un étourdi a des moments de raison, et peut encore être bon à quelque chose.

(Il va prendre sa boîte et sort en courant par le fond.)

Mme DE SENNEPART, à Guillaume.

Mon bon Guillaume, suivez-le, je vous en conjure!... ne le perdez pas de vue, et venez en toute hâte me rendre compte de ce qui arrivera.

GUILLAUME, sortant.

Vous serez obéie !

SCÈNE XVIII.

Mme DE LIGNY, Mme DE SENNEPART.

Mme DE SENNEPART, seule.

Quelle est cette femme dont il veut parler ? quel danger peut courir Amélie ?

Mme DE LIGNY, dans le plus grand désordre, entrant par la gauche.

Ah ! ma bonne Henriette, si tu savais combien je souffre, combien je suis malheureuse !

Mme DE SENNEPART.

Ces larmes, ce désespoir !... Amélie ! qu'est-il donc arrivé ?

Mme DE LIGNY, se jetant sur un fauteuil près du guéridon.

Me fuir, m'abandonner !...

Mme DE SENNEPART.

Qu'entends-je !

Mme DE LIGNY.

Tant de mépris, tant de dédain !.. à moi qui l'aimais tant !

Mme DE SENNEPART.

Reviens à toi.

Mme DE LIGNY, lui donnant une lettre qu'elle tient à la main.

Et il ne m'a pas même été permis d'aller me jeter à ses genoux, pour me justifier d'un crime que je ne connais pas, pour lui demander grâce !... C'est par un écrit froid et dédaigneux qu'il a rompu tous les liens qui nous unissaient !

Mme DE SENNEPART.

Qu'ai-je fait, mon Dieu !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Madame, madame ! (A Mme de Ligny.) Pardon, si j'arrive ainsi ; mais madame m'avait recommandé de venir lui rendre compte...

Mme DE SENNEPART.

Parlez !

GUILLAUME.

J'étais en observation, comme madame me l'avait ordonné, lorsque j'ai remarqué plusieurs personnes causant vivement dans le parc, et au milieu d'elles M. de Génevray. J'ai descendu comme si j'avais pressenti quelque malheur ; je ne m'étais pas trompé, car on chargeait des armes, on mesurait la distance... Il n'y avait plus à en douter, c'était un duel.

Mme DE LIGNY, se levant.

Un duel !

Mme DE SENNEPART.

Rassure-toi ; M. de Génevray m'a promis qu'il ne se battrait pas avec ton mari.

(On entend la détonation d'un pistolet.)

Mme DE LIGNY.

Grand Dieu !

Mme DE SENNEPART.

Il m'aurait trompée !

Mme DE LIGNY.

Mort peut-être !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DE LIGNY.

DE LIGNY, entrant par la droite.

Qu viens-je d'entendre ? Quel est ce bruit ?

Mme DE LIGNY, avec joie.*

Charles !

Mme DE SENNEPART.

Vous ici ! Mais avec qui donc M. de Génevray s'est-il battu ?

DE LIGNY.

Je ne puis comprendre...

Mme DE SENNEPART.

Je suis d'une inquiétude !...

GUILLAUME, à la fenêtre de gauche.

Mais je ne me trompe pas... Tranquillisez-vous madame... c'est lui, c'est bien lui.

Mme DE SENNEPART.

M. de Génevray ?

GUILLAUME.

Lui-même, qui vient de rentrer au château.

SCÈNE XXI.

Mme DE SENNEPART, GÉNEVRAY, DE LIGNY, Mme DE LIGNY.

Mme DE SENNEPART.

Nous faire une pareille frayeur ! Ah ! monsieur,

* Madame de Sennepart, Guillaume, madame de Ligny, de Ligny.

c'est mal, c'est très mal ! et nous ne vous pardonnerons jamais !

GÉNEVRAY.

Je bénis le danger auquel je suis redevable d'une si précieuse marque d'intérêt.

Mme DE SENNEPART.

Il n'est pas question de cela... Apprenez-nous la cause de cette étrange querelle.

GÉNEVRAY.

Eh ! mon Dieu ! quel homme, doué d'un peu de sensibilité, n'a pas sur la conscience quelqu'un de ces charmants péchés dont on n'obtient l'absolution que le pistolet à la main ?... Vous ne pouvez pas comprendre cela, mesdames ; mais monsieur de Ligny m'entend parfaitement, j'en suis sûr.

DE LIGNY.

Monsieur !...

GÉNEVRAY, bas.

N'ayez pas peur, je serai discret.

Mme DE SENNEPART.

De grâce, expliquez-vous !

Mme DE LIGNY.

Parlez !

GÉNEVRAY.

Volontiers. J'allais dans le parc, croyant y rencontrer M. de Ligny, lorsque je me suis trouvé tout à coup en face d'un beau jeune homme qui a prétendu que *ma* présence dans ce village, rapprochée de celle d'une certaine dame, constituait une offense envers sa personne.

DE LIGNY, à part.

Qu'entends-je !

GÉNEVRAY, regardant de Ligny.

Que voulez-vous ?... Il en est du cœur de certaines femmes comme des trônes... Ces choses-là ne peuvent rester vacantes... Le roi est mort ! vive le roi !

DE LIGNY, à part.

Il serait vrai !

GÉNEVRAY.

Bref, le prince régnant exigeait que je lui donnasse satisfaction. J'étais peu disposé à accepter une déclaration de guerre ; mais on m'a fait voir une lettre qui pouvait compromettre à la fois l'honneur d'un homme et le repos d'une honnête femme.

Mme DE SENNEPART, à part.

Je comprends tout !

GÉNEVRAY.

Il n'y avait plus à hésiter. J'accepte le défi ; on charge les armes... le sort me favorise... et je loge dans le bras droit de mon adversaire une balle... mais avec tant d'égards, que cet accident ne l'empêchera pas de retourner aujourd'hui même à Paris, avec cette nouvelle Hélène, cause de nos débats.

Mme DE SENNEPART, bas, à Génevray.

C'est bien, c'est très bien.

DE LIGNY.

Eh quoi ! monsieur...

GÉNEVRAY, l'interrompant.

Maintenant je suis à vos ordres... A moins que vous ne préfériez serrer la main que vous offre cordialement un véritable ami.

Mme DE SENNEPART, à de Ligny.*

Vous le pouvez sans crainte...

DE LIGNY.

Mais cette lettre ?...

Mme DE SENNEPART.

Était pour moi.

GÉNEVRAY.

Et ce signal ?

Mme DE LIGNY.

C'est moi qui l'ai donné.

GÉNEVRAY.

Ah !

Mme DE SENNEPART.

Oui, mais pour mon compte.

GÉNEVRAY.

A la bonne heure ! (Baisant la main de Mme de Sennepart.) Je vous l'avais bien dit... c'était une question de patience.

Mme DE SENNEPART.

J'avais la prétention de vous donner une leçon, et c'est moi qui la reçois ; grâce à vous, mes amis, je me souviendrai qu'il est parfois dangereux de se mêler du bonheur des autres, et qu'entre l'arbre et l'écorce... l'amitié même est de trop.

CHOEUR FINAL.

AIR : Finale de la Famille du fumiste.

Plus de chagrin, plus de souffrance ;
La paix rentre dans notre cœur.
La franchise et la confiance,
Voilà les secrets du bonheur.

* Génevray, madame de Sennepart, de Ligny, madame de Ligny.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Bourgogne et Ce, rue Coq-Héron, 3.

LES BAINS A DOMICILE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. PAUL DE KOCK,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er octobre 1845.

Personnages.	*Acteurs.*
M. LACAILLE, vieux fat, propriétaire	MM. SAINVILLE.
BOURIQUET, valet de chambre de Lacaille	ALCIDE TOUSEZ.
POCHARD, vieux portier	DUBLEIX.
Mme SAINTE-SOPHIE (ZOBÉIDE), petite-maîtresse	Mmes JULIETTE.
NINICHE, enlumineuse de perles	LEMÉNIL.

La scène est à Paris, chez Lacaille.

Une jolie chambre. — Porte au fond. — Portes latérales, au deuxième plan. — Au fond, de chaque côté de la porte, un petit cabinet avec rideaux faisant face au public, et rideaux du côté de la porte. — A droite, premier plan, un petit guéridon, chaise auprès. — Devant chaque cabinet une chaise. — A gauche, premier plan, un bureau élégant, chaise auprès.

SCÈNE I.

POCHARD, seul, un gros sac d'argent à la main. — Il ouvre la porte du fond et passe sa tête.

C'est moi, monsieur... C'est le portier... Ne vous dérangez pas... Tiens! il n'y a personne! (Il entre.) M. Lacaille n'est pas dans son cabinet... Je ne vois pas non plus son valet de chambre... Son grosoumme, comme il l'appelle... Faut pourtant que je remette l'argent des loyers que j'ai touchés... Comme c'est un joli état d'être *propiliétaire !*... Si j'avais t'évu des enfans, je ne leur z'y en aurais pas donné d'autre.

AIR : Les petits valent bien.

Toucher des loyers, ne rien faire
Que s'prom'ner du soir au matin;
Etr' salué par chaqu' locataire,
D'un *propiliétair'* c'est l'destin!
Ajoutez qu'il peut, à son aise,
S'il s'amus' loin de ses foyers,
Rentrer tard, pour peu qu' ça lui plaise,
Sans avoir peur de ses portiers!

(Il s'assied sur la chaise, à droite.)

Et c'est qui n'y a que lui qui ait ce privilége-là... Parce que les autres... Ah! je dis : néant!... J'ai mis la maison sur un bon pied... Passé *ménuit*, il faut qu'on joue de la poche... sinon, je n'ouvre plus... Je les laisse frapper... Y en a un l'autre fois qui a frappé trois heures de suite... et il a fini par s'en aller... Je riais, dans mon lit, comme plusieurs bossus!

SCÈNE II.

BOURIQUET, POCHARD.

BOURIQUET, en livrée élégante, sortant de la pièce à gauche et parlant à la cantonade.

Oui, monsieur, vos ordres seront exécutés à brûle-pourpoint... et toujours avec ce zèle dont je suis si fier!

POCHARD, assis.

Ah! voilà monsieur Bouriquet!

BOURIQUET.

Tiens! le père Pochard! Comment, portier, vous êtes ainsi à vous carrer dans les meubles de monsieur!... Vous entrez donc ici comme sous la

porte Saint-Denis. Je trouve votre conduite bien leste? (Il le fait lever.)

POCHARD.

Pardon, monsieur Bouriquet, mais je n'ai trouvé personne dans l'antichambre... alors j'ai poussé jusqu'ici...

BOURIQUET.

Pourquoi pousser?... Vous ne deviez pas pousser!... Vous deviez attendre à la porte, c'est votre emploi, portier.. (A part.) Il faut rappeler ces drôles-là à l'ordre.

POCHARD, à part.

Fait-il son embarras! parce qu'il est le *factotum* de son maître!

BOURIQUET.

Vous comprenez bien, portier, que si on ne respectait pas les rangs, il n'y aurait plus d'élection possible.

POCHARD.

Savez-vous que vous êtes bien heureux, tout de même, monsieur Bouriquet, d'avoir comme ça accaparé la confiance de M. Lacaille... Lui, qui était si difficile! Il changeait de domestique tous les huit jours... parce qu'il ne les trouvait jamais assez laids!

BOURIQUET.

Voilà six mois que je suis avec lui, et il ne m'a jamais rien reproché!... Il est content de moi, je le suis de lui... Il m'habille très bien; il me mène très souvent avec lui en société... Par exemple, lui, il entre dans le salon... moi, je reste dans l'antichambre... Nous avons chacun notre pièce pour nous amuser... J'aime mieux ça... Nous sommes plus libres.

POCHARD.

Oui, oui, monsieur vous emmène avec lui, parce qu'il dit comme ça que vous le faites ressortir.

BOURIQUET.

Non... C'est lui qui me fait sortir... et ressortir... très souvent!... Mais c'est assez nous occuper de ces détails domestiques... Qu'est-ce que vous veniez faire ici, père Pochard? Est-ce que vous avez déjà votre petit coup de soleil?... C'est que vous avez du penchant pour cet astre!...

POCHARD.

Oh!... je suis encore à jeun... Je n'ai bu que du blanc, ce matin... et ça ne compte pas... J'apporte l'argent des termes des locataires des mansardes.

BOURIQUET.

Ah! oui... Les petites gens... ont-ils tous payé?

POCHARD.

Oh! rubis sur l'ongle!

BOURIQUET.

Et ils ont bien fait... Parce que des individus qui logent sous les toits, l'entresol des pierrots, on doit les traiter avec la dernière rigueur... Ça n'a que de misérables meubles... On ne peut pas leur faire crédit là-dessus... Tandis que ceux dont le mobilier est *conséquent*... on leur lâche la main.

POCHARD.

Comme, par exemple, cette petite-maîtresse du premier, madame Zobéide de Sainte-Sophie...

BOURIQUET.

Ah! pour celle-là, je dois dire que je l'ai toujours vue venir au terme très exactement... Elle ne l'a jamais payé, c'est vrai... Mais c'est parce que monsieur lui dit : Rien ne presse... Comme au capitaine de la garde nationale du second, à qui il dit toujours : Nous sommes gens de revue! (S'asseyant.) Voyons, portier, faites-moi votre rapport. Y a-t-il quelques réclamations des locataires?

POCHARD.

Pardié! Est-ce qu'il n'y en a pas toujours? La vieille rentière du *cintième* prétend qu'elle fume.

BOURIQUET.

Ah! elle fume! Elle en a le droit... D'ailleurs, c'est bon genre à présent... C'est donc une vieille lionne, que cette ancienne citadine?

POCHARD.

Vous confondez... C'est sa cheminée qui fume... V'là ce dont qu'alle se plaint!

BOURIQUET.

C'est sa cheminée... Et elle ose se plaindre!... Il y a un moyen bien simple... Qu'elle ne fasse pas de feu!... Passons.

POCHARD.

Le vieux tailleur allemand, qui loge en face, a évu la gouttière...

BOURIQUET.

Ah! ce pauvre tailleur!.. Comment! hier il a eu la goutte?

POCHARD.

Mais, non!... a évu la gouttière de son plomb qu'a filtré dans sa chambre!

BOURIQUET.

Ah! la gouttière!... Vous traînez sur vos mots aussi!... Eh bien! il n'a qu'à la boire sa gouttière... ça lui fera de l'eau filtrée... Mais arrivons à l'essentiel. Avez-vous remis le congé à Mlle Niniche, cette grisette qui loge au quatrième?

POCHARD.

Oui, oui... Je lui ai porté soi-même... et j'ai t'évu une fameuse venette! Ah! Dieu! j'ai cru que mamselle Niniche allait m'arracher les yeux!... « Un congé s'est-elle écriée! Me donner congé, à moi!... Je ne l'accepte pas!... »

BOURIQUET.

Elle est furieuse... Je conçois ça! Mais un propriétaire est toujours dans son droit.

POCHARD.

C'est égal... Vous n'en êtes pas quitte... car mamselle Niniche a dit qu'elle descendrait s'ex-

pliquer avec monsieur... Eh! tenez... je crois que je l'entends!...

BOURIQUET.

Comment! Est-ce qu'elle ose se permettre des vociférations sur le palier!...

POCHARD.

Oh! c'est bien elle!... Je me sauve!

SCÈNE III.

BOURIQUET, NINICHE.

NINICHE, entrant d'un air colère, et s'adressant à Pochard, qui recule.

AIR : Part du Diable.

Est-ce à moi qu'on se permet
D'envoyer un congé bien net?
Il faut avoir un fier toupet!
(Pochard sort. — Elle va à Bouriquet, qui recule.)
Patience!
A cette insolence
Je répondrai, cher ami;
Je ne m'en irai pas ainsi!
Avant que je quitte d'ici,
On me connaîtra, Dieu merci! *

BOURIQUET.

Mademoiselle Niniche, vous êtes ici au premier... vous n'avez pas besoin de parler si haut!...

NINICHE.

Où est-il ce propriétaire qui se permet de donner congé à une locataire qui paie exactement son terme, et dont la conduite fut toujours pure comme celle du Petit Chaperon rouge!

BOURIQUET, à part.

Faut que je la calme!... (Haut.) Ne vous mettez pas en colère, mademoiselle Niniche. . D'abord, la colère défigure les grâces! (A part.) C'est un mot de mon maître.

NINICHE.

C'est bien! c'est bien!... Mais on ne peut donc pas lui parler à ce propriétaire?

BOURIQUET.

En ce moment, ce serait impossible... il est à sa toilette... Il est en train de se faire beau.

NINICHE.

Ce sera long alors.

BOURIQUET.

Quéqu' fois, ça dure toute la journée... Oh! les mystères de sa toilette... voyez-vous... Les Mystères de Paris, de M. Eugène *Transpire*... ne sont rien à côté de ça!

* Niniche, Bouriquet.

NINICHE.

Alors, vous allez me donner des raisons, vous... car vous êtes le valet de chambre de M. Racaille.

BOURIQUET.

Lacaille.

NINICHE.

Lacaille... Racaille... je n'y tiens pas!... Pourquoi me donne-t-on congé?... Je ne reçois que mes cousins, je ne fais pas de bruit, je ne rentre jamais tard et je paie bien! Trouvez donc beaucoup de locataires comme ça!

BOURIQUET.

Il est certain que je ne vois rien de boiteux dans votre conduite.

NINICHE.

Ce ne peut être mon état qui gêne mes voisins... Enluminer des perles... ça ne fait pas de train ça!

BOURIQUET.

Ah! vous êtes enluminense de perles! .. C'est un joli état!... Sont-ce des perles fines?

NINICHE.

Ah! ouiche!... Je ne travaillerais guère, alors...

BOURIQUET.

Ah! je saisis... Ce sont de ces perles qu'on jette devant les... Très bien!...

NINICHE.

Enfin, répondez... Puisqu'il n'y a rien à me reprocher, pourquoi me donne-t-on congé?

BOURIQUET.

Ah!... on vous donne congé, parce que... (A part.) Le fait est que je ne sais pas trop pourquoi il lui donne congé! (Haut.) Ah! attendez... je crois me rappeler... Vous avez bouché votre plomb...

NINICHE.

C'est pas vrai!

BOURIQUET.

Alors, vous avez mis des pots sur votre fenêtre.

NINICHE.

C'est pas vrai.

BOURIQUET.

Vous avez secoué vos tapis par la croisée, malgré l'ordonnance royale du commissaire de police.

NINICHE.

Des tapis? je n'en ai pas. . Tenez, avouez donc que vous n'en savez rien vous-même... Mais je suis peut-être plus maligne que vous, moi... La raison, je la devine... Entre nous... votre maître... est un vieux sapajou!

BOURIQUET.

Un sapajou! .. Qu'entendez-vous par ce mot tiré du grec?

NINICHE.

J'entends que le propriétaire voudrait établir un droit du seigneur sur ses locataires... et que, quand il en a de gentilles, le vieux grigou croit qu'elles seront trop heureuses de s'en laisser conter par lui.

BOURIQUET.

Mademoiselle Niniche, voilà une supposition qui me semble un peu matérielle... Il est certain que vous êtes fort agaçante, et que...

NINICHE.

Et que votre maître est monté chez moi, sous le prétexte de voir si je fumais...

BOURIQUET.

Hum! vieux ramoneur, va!...

NINICHE.

AIR : Archet de la Folie.

Il me lorgnait d'une façon risible!
Il me tenait des propos insidieux!
Moi, je m'disais : Non, ce n'est pas possible
Qu'on soit si chaud quand on devient si vieux!
Mais je m' trompais, quand l'amour les attaque,
Les hommes mûrs y vont très hardiment!
C'est l' feu qui prend dans une vieille baraque,
Il faut laisser brûler le bâtiment.
On ne peut plus sauver le bâtiment!

BOURIQUET, à part.

Elle est très spirituelle!...(Haut.) Et la baraque brûlait?...

NINICHE.

Tellement...que ce monsieur a voulu m'embrasser et que je l'ai repoussé de manière à ce qu'il est allé tomber dans ma poêle.

BOURIQUET.

Oh! alors, c'est ce jour-là qu'il est descendu avec une crêpe collée sur son... pantalon.

NINICHE.

Justement!... Ah! ah! ah! était-il furieux!

BOURIQUET.

Moi, j'ai mangé la crêpe... Elle était bonne!

NINICHE.

Ah! ah! ah! j'en ris encore!

SCÈNE IV.

NINICHE, LACAILLE, BOURIQUET.

LACAILLE, sortant de la pièce à gauche. — Grande toilette en dessous, jaquette à la Louis XV.

Qu'est-ce que c'est?... qui est-ce qui se permet chez moi ces accès de jubilation?

NINICHE.

Ah! vous voilà, monsieur le propriétaire! C'est bien heureux que je puisse vous voir enfin!

LACAILLE, d'un air dédaigneux.

Mademoiselle Niniche!

BOURIQUET.

Oui, monsieur... c'est mamselle Niniche qui venait, à cause du congé... pour savoir... parce que...

NINICHE.

C'est bon! c'est bon! je parlerai bien moi-même! Je n'ai pas besoin de truchement!

BOURIQUET, à part.

Elle m'a appelé truchement!... elle parle argot!

LACAILLE.

Eh bien! mademoiselle..je vous ai donné congé.. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?... ne suis-je pas maître de mes locaux?...

NINICHE.

On ne renvoie pas une bonne locataire sans raisons... Je viens vous demander les vôtres.

LACAILLE.

Les miennes?... J'en ai mille; mais la plus forte, c'est que vous salissez mes escaliers... Ma maison est tenue sur un très bon genre... et vous jetez de l'eau sur les degrés... Vous êtes cause que Mme de Sainte-Sophie, cette jeune dame du premier, s'est mouillé un orteil pour rentrer chez elle... Elle est venue se plaindre, avec raison... Ce sont des choses que je ne puis tolérer!

NINICHE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette chipie qui a crié pour un peu d'eau?

LACAILLE.

Mademoiselle, respectez ma locataire.. une dame de la première volée!

BOURIQUET.

Une dame qui ne se lève jamais avant midi, et encore il y a des jours où elle ne se lève pas du tout!

NINICHE.

Et d'abord, qu'est-ce qui prouve que c'est moi qui jette de l'eau? Quel jour en a-t-on trouvé?

LACAILLE.

Samedi dernier... tous les degrés en étaient inondés.., une mare à chaque étage!

BOURIQUET.

Ça faisait cinq mares et on disait: à qui l'eau?

NINICHE.

Samedi!... Ah! je me rappelle... j'ai fait venir un bain chez moi... Si les porteurs ont jeté un peu d'eau en montant, ce n'est pas ma faute.

LACAILLE, d'un air railleur.

Mademoiselle prend des bains à domicile?

NINICHE.

Pourquoi pas?... Parce que je n'ai pas un appartement renaissance, avec des portières, des potiches et des magots de la Chine, comme vous, est-ce que vous pensez que je ne peux pas me baigner?

BOURIQUET, à part.

Ce truc!... Comme les odalisques!

NINICHE.

Est-ce que vous n'en faites jamais venir chez vous, des bains?

LACAILLE.

Pardonnez-moi... mais alors j'ai soin que les

porteurs fassent attention ! Au reste, mademoiselle, toutes ces explications me semblent superflues... J'ai affaire ce matin et je vous prierai de...*

NINICHE.

Eh bien ! moi aussi, j'ai affaire... Voyons, ne soyons plus fâchés... Vous allez me signer un bail de trois, six, neuf, et tout sera dit... Mon Dieu ! ce n'est pas que mon logement soit si commode, et que votre maison soit si belle.. Mais, de ma fenêtre, voyez-vous, je plonge sur l'atelier dans lequel travaille mon cousin... Nous nous envoyons des petits bonjours de temps en temps... Et voilà pourquoi je ne veux pas déménager.

BOURIQUET, à part.

Ils s'envoient des petits becquots par la croisée !...

LACAILLE.

Je suis désolé, mademoiselle Niniche, de vous priver de la vue de votre cousin ; mais je ne reviens jamais sur ce que j'ai résolu.

NINICHE.

Ah ! c'est comme ça... vous y tenez ?... Eh bien ! nous verrons... Je ne vous dis que ça, monsieur Racaille.

LACAILLE.

Et, le 8, vous voudrez bien déguerpir !

NINICHE, à part.

Oh ! je me vengerai, ou je ne m'appelle pas Niniche ! (Haut.) Ah ! vous ne voulez pas me signer un bail ?... Vous vous en repentirez, monsieur Rocaille !

LACAILLE.

Lacaille, mademoiselle.

BOURIQUET.

Elle se plaît à l'estropier.

NINICHE.

Oui, oui, je vous ferai voir de quel bois je me chauffe !

LACAILLE.

C'est assez, mademoiselle, sortez !... je vous l'enjoins !

ENSEMBLE.

AIR : Pantalon, Tuileries.

LACAILLE et BOURIQUET.

Quittez ces lieux !
C'est odieux !
Tant d'arrogance
Et d'insolence !
Mais ce ton-là
S'abaissera ;
Bientôt on vous y forcera !

NINICHE, à part.

Ah ! c'est affreux !
C'est odieux !
Mais, patience !
Ma vengeance
Le punira,
Le surprendra...
Nous verrons qui l'emportera !

NINICHE, à Lacaille. *

Vous aurez de mes nouvelles !
Apprenez, vieux muscadin,
Que je ne suis pas de celles
Qu'on peut renvoyer en vain !

ENSEMBLE.

LACAILLE et BOURIQUET.

Quittez ces lieux, etc !

NINICHE.

Ah ! c'est affreux ! etc.

(Lacaille se jette sur une chaise à droite.—Niniche, en sortant, repousse brusquement Bouriquet, qui pirouette et tombe sur une chaise à gauche.)

SCENE V.

BOURIQUET, LACAILLE.

LACAILLE.

C'est horrible ! c'est indécent ! J'en suis tout hors de moi ! Je suis sûr que j'en ai les yeux bouffis !

BOURIQUET.

Elle m'a fait pirouetter comme une toupie !... Dites donc, monsieur... elle vous a menacé... elle vous a appelé vieux muscadin !

LACAILLE.

Allons, tais-toi !... et qu'il ne soit plus question de cette grisette !... Désormais, je n'en veux plus dans ma maison... Voyez-vous cette demoiselle qui voulait rester pour voir son cousin de sa fenêtre !... Quelles mœurs !...

BOURIQUET.

Et qui disait que vous vouliez lui en conter ?

LACAILLE.

Comment ! elle a osé ?... J'irais m'adresser à une locataire des mansardes, quand j'ai au premier une femme ravissante... une femme noble !... qui ne porte que des cachemires... qui pince de la harpe, de la guitare...

BOURIQUET.

C'est vrai qu'elle en pince... comme à l'Opéra. Sans compter que sa domestique joue de la serinette, pour faire l'éducation d'un pierrot qui est en train de changer de queue.

* Bouriquet, Niniche, Lacaille.

* Lacaille, Niniche, Bouriquet.

LACAILLE.

Tiens, Bouriquet, ce n'est pas avec toi que je veux avoir des secrets... D'ailleurs, un grand homme a dit qu'on n'en avait pas pour son valet de chambre.

BOURIQUET.

L'homme qui a dit ça devait être très grand.

LACAILLE.

Eh bien! oui... je suis amoureux de Zobéide... Oh! mais amoureux à en perdre le sommeil, l'appétit, à en faire des sauts de carpe dans mon lit... J'ai essayé de vaincre cette flamme, d'éloigner l'image de l'enchanteresse... Prout! quand je fermais un œil, elle rentrait par l'autre!

BOURIQUET.

Je comprends ça!... oh! comme je comprends ça!...

LACAILLE.

Est-ce que tu as aimé, toi, Bouriquet?

BOURIQUET.

Oui, monsieur... pendant que j'étais en service à Fontainebleau... Oh! j'ai été idolâtre d'un assez mauvais sujet de fille, qui se jouait de mon innocence... J'écrivis à un de mes amis de Paris pour lui demander ses conseils, au sujet de ma coquette de Fontainebleau... Sa réponse ne se fit pas attendre... Elle était courte, mais vigoureuse... Sa lettre ne contenait que ces mots : « Chasse-la de Fontainebleau. »

LACAILLE.

Ah! peste! il te conseillait...

BOURIQUET.

Oui, monsieur... Je suivis cet avis... Je mangeai beaucoup de chasselas... Cela me dérangea... de mes habitudes... et je fus guéri.

LACAILLE, à part.

Conçoit-on qu'un être laid comme ça ait été amoureux!... (Lui tapant sur la joue.) Eh! ce pauvre Bouriquet!... je suis enchanté de t'avoir pris à mon service..

BOURIQUET.

Je suis aussi très satisfait de monsieur.

LACAILLE.

Aujourd'hui j'aurai des commissions majeures à te donner... Tu iras chez mon coiffeur et mon bonnetier.

BOURIQUET.

Ah! pour vos suppléans.

LACAILLE.

Chut! silence!... Cet imbécile de coiffeur m'a envoyé un faux toupet beaucoup trop fourni... Tiens, regarde!

BOURIQUET.

Ça vous fait une tête de lion hérissé.

LACAILLE.

Ce n'est pas en harmonie avec ma figure... Je suis forcé de garder celui-là, en attendant... mais j'en veux un autre ce soir... ainsi que mon corset et mes bas garnis.

BOURIQUET.

Oui, les faux mollets... C'est bien étonnant que gros comme monsieur l'est, il n'ait pas de mollets... Vous avez un gros ventre et pas de mollets!...

LACAILLE.

C'est une erreur de la nature, et je dois la corriger. Certainement, je pourrais me passer de tout cela... Je suis très bien fait du reste... Mais l'habitude...

BOURIQUET.

D'ailleurs, pour votre argent, vous avez le droit de vous en flanquer... Moi, si j'étais riche, je voudrais avoir du mollet tout autour de la jambe!

LACAILLE.

Mes amours vont un train de wagon... Si ce n'était pas le terme, je descendrais chez Zobéide... Mais je craindrais qu'elle ne se figurât que c'est pour lui demander de l'argent.

BOURIQUET.

Mais, monsieur... aux termes, cette dame a l'habitude de venir elle-même.

LACAILLE.

Oh! tu as raison... Ah! mon Dieu!... Et moi qui suis encore en jaquette à la Louis XV!

AIR de Psyché.

Donne-moi bien vite une glace!...
Serai-je assez joli garçon?
Mes sourcils sont-ils à leur place?

(Bouriquet lui a donné une petite glace, et il tient une petite boîte qu'il ouvre.)

BOURIQUET, parlé.

Vous n'en avez pas!

(Lacaille prend dans la boîte un pinceau, et s'en dessine.)

LACAILLE.

J'ai mis trop peu de vermillon...

BOURIQUET, chantant très vite la reprise du vers.

Je crois qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à mettre un peu plus de vermillon!

LACAILLE.

Au fait, cet air, cette tournure...
Je suis un gentil damoiseau!

BOURIQUET.

Monsieur fait lui-mêm' sa figure,
Il est bien certain d'être beau.

LACAILLE.

Eh mais! n'entends-je pas une démarche aérienne?

BOURIQUET, allant au fond et ouvrant la porte.

Oui, monsieur... c'est Mme Sainte-Sophie, qui monte les *gredins* de l'escalier.

LACAILLE.

Éloigne-toi, Bouriquet... laisse-nous.

BOURIQUET.

Faut-il que j'aille chez les...

LACAILLE.

Tout à l'heure... Attends mes ordres.

BOURIQUET, à part, sortant par la gauche.

En tient-il pour sa belle dame!... Il en est fêlé!

SCÈNE VI.

LACAILLE, ZOBÉIDE.

ZOBÉIDE, en toilette du matin.

Ah! vous êtes chez vous, monsieur Lacaille? Je suis enchantée de vous rencontrer.

LACAILLE.

Bonjour, belle dame!... Mais, en vérité, je suis mille fois trop heureux! Quoi! vous daignez venir me rendre visite!... Pardon de me présenter devant vous dans ce négligé.

ZOBÉIDE.

Le terme n'est-il pas échu? Ne faut-il pas que je vous paie enfin?

LACAILLE.

Comment! ce serait pour cette misère?... Ne parlons donc pas de loyer, je vous en prie!

ZOBÉIDE, à part.

J'aime autant cela... (Haut.) Ah! mon cher propriétaire, vous êtes cruel!.. vous ne voulez jamais recevoir d'argent!

LACAILLE.

Fi donc!... s'occuper de numéraire?... quand vous braquez sur moi une artillerie de charmes qui bat en brèche mon pauvre cœur... Laissez-moi un peu escarmoucher avec lui!

ZOBÉIDE, minaudant.

Ah! vous allez donc encore me parler d'amour?

LACAILLE.

Avec vous, je ne connais plus d'autre langue.

(Chantant, sur l'air de la *Favorite*.)

Pour tant d'ardeur, ne soyez pas ingrate...
J'ai des maisons...

ZOBÉIDE.

Monsieur Lacaille, je sais que vous êtes un homme honorable... sans cela, je ne vous prêterais pas l'oreille... Veuve d'un général...

LACAILLE.

Votre époux était général?

ZOBÉIDE.

Oui... il avait six croix!

LACAILLE.

Fichtre!... (A part.) Autant que de boutonnières!... c'est magnifique!

ZOBÉIDE.

Je me suis trouvée isolée de bonne heure, et ne sachant comment gérer des bois immenses que je possède dans le département des Landes...

LACAILLE.

Vous possédez des bois!... (A part.) Diable! quel immeuble!

ZOBÉIDE.

Enfin, je ne puis écouter de galans propos, que s'ils cachent des vues... solides...

LACAILLE.

M'en supposez-vous d'autres, ô femme excentrique!..

ZOBÉIDE.

Oh! c'est que vous avez la réputation d'être un papillon!

LACAILLE.

Vraiment, on dit cela? Eh bien! oui, je le fus; mais vous m'avez coupé les ailes... Voyons, pour causer plus longuement, si nous dinions ensemble au Palais-Royal.. chez Hamel?...

ZOBÉIDE.

Moi! dîner seule avec vous!

LACAILLE.

Dans un salon... Oh! je ne pousserai pas l'audace jusqu'au cabinet!

ZOBÉIDE, à part.

Il se croit dangereux!... pauvre bonhomme!... Mais il est riche...

LACAILLE, à part.

Elle se consulte... elle est à moi! (Haut.) Quel mal de dîner ensemble?... Nous irons ensuite aux Bouffes ou aux Funambules... à votre choix!

AIR : Coucou.

PREMIER COUPLET.

Oui, dîner, belle dame,
Tous deux...

ZOBÉIDE.

Tous deux!

LACAILLE.

Comblerait de mon âme
Les vœux!

ZOBÉIDE.

Les vœux!

LACAILLE.

Bons mets, femme jolie,
Beaux yeux...

ZOBÉIDE, minaudant.

Beaux yeux!

LACAILLE.

Ah! n'est-ce pas la vie
Des dieux?

ZOBÉIDE.

Des dieux!

DEUXIÈME COUPLET.

LACAILLE.

Comme un sultan de l'Inde
Chauffé!

ZOBÉIDE.

Chauffé!

LACAILLE.

Nous mangerons du dinde...

ZOBÉIDE.

Truffé ?

LACAILLE.

Truffé !

Un faisan de Cocagne

Huppé !

ZOBÉIDE.

Huppé !

LACAILLE.

Puis enfin... du champagne...

ZOBÉIDE, vivement.

Frappé !

LACAILLE.

Oh !

Frappé !

LACAILLE.

Allons, c'est fini... vous consentez ?...

ZOBÉIDE.

Si je ne craignais pas de me compromettre... mais vous êtes un homme si dangereux !

LACAILLE.

Je vous prouverai le contraire... C'est décidé... nous dînerons ensemble !...

ZOBÉIDE.

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez !

LACAILLE.

Vous êtes à mouler !

ZOBÉIDE.

Vous viendrez me prendre à quatre heures et demie... je serai prête.

LACAILLE.

Oh ! je ne me ferai pas attendre !...

ENSEMBLE.

AIR : Une heureuse rencontre.

Quelle douce espérance !
Ce dîner, d'avance,
Fait palpiter mon cœur
De joie et de bonheur !

ZOBÉIDE.

Maintenant, je vous quitte !

LACAILLE.

Eh quoi ! partir si vite !

ZOBÉIDE.

Tantôt, je vous attends...

LACAILLE.

Je compte les instans !

REPRISE.

Quelle douce espérance, etc.

(Zobéide sort par le fond, reconduite par Lacaille.)

SCÈNE VII.

BOURIQUET, LACAILLE.

LACAILLE.

Je suis le plus heureux des jeunes gens !... Je puis dire, comme César : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu !

BOURIQUET, entrant par la gauche.

Monsieur m'appelle ?

LACAILLE.

Ah ! Bouriquet, partage mon délire, Zobéide est à moi !

BOURIQUET.

Pas possible !

LACAILLE.

Elle accepte pour aujourd'hui un dîner... une partie fine... Tu comprends que quand une femme vient avec nous chez un traiteur...

BOURIQUET.

C'est pour prendre quelque chose... Oh ! oui, monsieur.

LACAILLE.

Je la mènerai ensuite au spectacle, en loge grillée; et, en revenant, il ne serait pas impossible que nous fissions ici un petit souper... En tout cas, tu auras soin d'avoir un joli ambigu, bien friand... bien recherché...

BOURIQUET.

Soyez tranquille, monsieur... je sais ce qu'il vous faut... des primeurs, du fromage de Brie...

LACAILLE, regardant sa montre.

Déjà deux heures ! et il faut que j'aille à la poste. Il s'agit de vingt mille francs à toucher... un héritage qui m'est arrivé... et auquel je ne pensais pas... C'est cruel !... on n'a pas un moment à soi !... Mon habit...

BOURIQUET, allant le prendre à gauche.

Plaignez-vous, monsieur... Plaignez-vous... Moi, je ne sais pas comment ça se fait... mais je n'hérite jamais ! Tous mes parens sont des gueux apparemment !

LACAILLE, qui a posé sa jaquette et mis son habit.

N'oublie pas de te rendre chez le coiffeur et le bonnetier... que je trouve tout cela à mon retour.

BOURIQUET.

Vos suppléans seront sur votre toilette, avec tous leurs accessoires.

LACAILLE.

Mon chapeau... Si j'avais eu le temps, j'aurais pris un bain avant dîner *... cela aurait renouvelé ma fraîcheur... Mais il est trop tard !

* Lacaille, Bouriquet.

BOURIQUET.

Ah!... et moi, monsieur, vous m'avez promis de me régaler d'une baignoire, pour que je vous serve plus proprement...

LACAILLE.

C'est bon! nous verrons ça!... Je vais à la poste toucher cet héritage... Si on me demande...

BOURIQUET.

Je dirai que monsieur est allé à la poste hériter.

LACAILLE.

C'est cela... c'est cela!...

AIR de Figaro.

Ah! quelle ivresse!
Quelle allégresse!
L'enchanteresse
Me cédera!
Bonne espérance!
Ce soir, je pense,
Mon éloquence
L'emportera!

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE VIII.

BOURIQUET, seul.

Il est content comme plusieurs rois... Il ne pense qu'aux femmes... aux conquêtes... il est étonnant pour son âge!... Est-on heureux d'avoir pignon sur rue! Voilà un homme qui est très vieux et très laid... eh bien! il trouve encore des cœurs pour se nicher... Après ça, vous me direz: M. Lacaille est âgé, c'est vrai... mais ses faux sourcils, son faux toupet, ses faux mollets, sont beaucoup plus jeunes que lui... il les renouvelle très souvent!... Je voudrais bien devenir riche aussi, pour séduire les femmes... mais je n'ai encore pu amasser que quarante-cinq francs... Ah! une idée!... Si je me faisais insérer dans les *Petites-Affiches?*... On m'a dit qu'on faisait son annonce soi-même... je mettrai: Un jeune homme, beau et bien fait, désire trouver un emploi avec cinquante mille francs d'appointemens... il fournira un cautionnement de quarante-cinq francs...

SCÈNE IX.

BOURIQUET, POCHARD.

POCHARD, entrant par le fond.

Monsieur Bouriquet!... voilà un bain qu'on apporte... Voulez-vous dire, s'il vous plaît, où's qu'on doit placer la baignoire?

BOURIQUET.

Qu'est-ce que vous dites donc, père Pochard?

POCHARD.

Je dis que voilà un bain qu'on apporte pour M. Lacaille.

BOUEIQUET.

Tiens! il s'est commandé un bain... voyez-vous ça! Il se sera ravisé apparemment. Faites entrer les porteurs ici.

POCHARD.

Par ici, vous autres!...

(Les porteurs paraissent au fond avec une baignoire.)

BOURIQUET.

Placez la baignoire là, derrière les rideaux. (Les porteurs entrent avec la baignoire dans le cabinet de droite, dont les rideaux sont fermés.—L'un d'eux sort et apporte des seaux d'eau pendant ce qui suit.) Quand monsieur se baigne, c'est toujours ici. Ah! je voudrais bien aussi barbotter dans une baignoire. J'adore les baignoires... d'autant plus que je ne me suis jamais baigné... qu'à la rivière.

POCHARD.

Ah ben! moi, j'aime pas l'eau! merci!... du vin, à la bonne heure... tant que vous voudrez!

UN PORTEUR.

Faut-il faire le bain un peu chaud?

BOURIQUET.

Tiède... Mon maître les aime dégourdis... (On entend verser l'eau dans la baignoire.) Puisqu'il s'est commandé un bain, il va sans doute se dépêcher de rentrer.

LE PORTEUR.

Voilà ce que c'est.

POCHARD.

Est-ce que vous ne lui donnez pas pour boire?

BOURIQUET.

Quand il reviendra.

POCHARD, aux commissionnaires.

Allons, suivez-moi, et tâchons de ne pas gâter les degrés. (Il sort avec les porteurs.)

BOURIQUET.

Est-on heureux de se plonger dans de l'eau tiède! Voilà encore une de ces voluptés que permet la fortune. Oh! quand je serai riche, je veux avoir des baignoires dans toutes mes chambres... Je donnerai des soirées dans une baignoire!... Mais mes commissions que j'oublie!... et ma casquette!... Ah! la voilà!... Je tiens à la mettre, parce qu'elle me va très bien! Vite aux suppléans. (Il va pour sortir et se cogne dans le portier qui entre.) Comment! c'est encore vous, portier! *

POCHARD.

Faut ben que je guide le porteur... v'là un autre bain qui monte... Il paraît que le *propiliétaire* veut faire une lessive complète de son corps.

BOURIQUET.

Un autre bain pour ici?

* Pochard, Bouriquet.

POCHARD.

Oui... oui. . C'est bien M. Lacaille qu'on demande... un gros *propiiétaire*... Il me semble qu'il n'est pas mal gros. .

BOURIQUET.

Oh! alors, je vois ce que c'est... c'est pour moi, celui-là... c'est une gratification de mon maître... Oh! vieux bourgeois... je te porte dans mon cœur!

POCHARD.

Eh ben! où's qu'on va le placer celui-là ?

BOURIQUET.

Ah! voyons... Dans ma chambre... C'est une soupente, la baignoire n'y tiendrait pas debout... et couchée... ce serait difficile pour l'emplir... Ah! ma foi, ici... en face de monsieur... je serai à portée s'il a besoin de moi.

POCHARD, allant au fond.

Entrez par ici, porteurs... Oh! vous avez de la place pour tourner.

(Deux porteurs entrent et placent une baignoire dans le petit cabinet du fond, à gauche.—L'un des deux sort et rapporte des seaux d'eau.)

BOURIQUET.

Là! mettez-la ici... Oh! je serai comme un canard dans un étang, au soleil.

POCHARD.

C'est drôle quoique ça... c'te idée de monsieur, de faire venir deux bains à la fois.

BOURIQUET.

Mais non... Il aura dit : Pendant que je suis en train, je vas tout laver chez moi.

LE PORTEUR.

Monsieur veut-il le bain bien chaud ?

BOURIQUET.

Oh! très chaud!... le plus bouillant possible !... Moi, qui ne me suis jamais baigné qu'à l'eau froide, je veux me dédommager.

LE PORTEUR.

Voilà ce que ce c'est...

POCHARD

C'est bon, dérobez-vous.

(Les porteurs sortent.)

BOURIQUET.

Père Pochard, cinq mots, s'il vous plaît ?

POCHARD.

Quoi qu'il y a, monsieur Bouriquet ?

BOURIQUET.

Mon honorable maître m'avait chargé de commissions importantes... Puisqu'il m'envoie un bain, je ne puis pas aller en courses... Vous allez courir pour moi.

POCHARD.

Et ma porte?

BOURIQUET.

Vous la laisserez ouverte, il n'y aura pas besoin de tirer le cordon.

POCHARD.

Oh! mais, c'est vrai, au fait... Alors, ça me va...

BOURIQUET.

Écoutez, vieux Pochard... ceci est de la haute diplomatie !... Il s'agit de ces choses que l'on se donne quand la nature nous en a frustrés... M. Lacaille porte une infinité de charmes, pour tromper l'œil du vulgaire, comme un toupet, des mollets, etc., etc... C'est magnifique!

POCHARD.

Ah! je comprends!... Des attrape-*Ninette*.

BOURIQUET.

Courez à ces adresses... Vous rapporterez les objets en question et me les donnerez mystérieusement... Vous entendez ?

POCHARD.

Soyez tranquille... Je ne suis pas fait d'hier.

ENSEMBLE.

AIR de Farinelli.

POCHARD.

J'vas courir ben vite!
Je serai discret.
Et je r'viens tout d' suite
Avec chaque objet.

BOURIQUET.

Allons, courez vite!
Mais soyez discret.
Revenez ensuite
Avec chaque objet.

(Pochard sort.)

SCÈNE IX.

BOURIQUET, seul.

Ah! je vais pouvoir me plonger dans une baignoire!... Je vais donc connaître ce plaisir auquel les Turcs consacrent la majeure partie de leur existence et plusieurs litres d'essence de roses... Quel dommage que je n'aie pas, comme eux, une odalisque... pour... Eh bien! Bouriquet, il me semble que le bain vous donne des idées bien décolletées!... Je vais mettre toutes mes affaires sur cette chaise, parce qu'en sortant de la baignoire, je les aurai sous la main.

(Il quitte son habit en chantant, et le pose sur la chaise qui est près du cabinet à gauche.)

Hélas! elle a fui comme une ombre!
En me disant : Je ne sais pas trop si j'aurai l'temps [de revenir!
A présent, le gilet, les bretelles. (En chantant.)
C'est un dragon qu'était blessé...
On en mèn' deux à l'hôpital...

Y en a trois qui veul'nt du bouillon...
On les fich' tous quatre à la porte !
Là !... à c't' heure, le pantalon et la chemise... (S'arrêtant.) Ah! diable ! si on entrait!... Je vas ôter le reste derrière le rideau. (Il entre dans le cabinet de gauche.) La décence avant tout !... D'abord, j'ai été élevé très pudiquement !... Je ne voudrais pas montrer mon genou à une femme de soixante-dix ans... (Il pose son pantalon sur la chaise par une ouverture du rideau.) Va, pantalon, va rejoindre la livrée. (Même jeu pour la chemise.) Il ne me reste plus que ma flanelle... dois-je l'ôter ou me baigner avec?... Si je me baigne avec, il me sera difficile de ne pas la mouiller... je l'ôte. Maintenant, introduisons-nous dans la baignoire... Ah! bigre! que c'est chaud !... Ah ! fichtre!... Allons, allons ! il ne s'agit pas de faire des manières... Ah ! m'y voilà !... m'y voilà tout à fait !... Il doit y avoir cinquante degrés !... Je doute que les habitans du tropique aient plus chaud que moi en ce moment !... Mais je m'y ferai... Il y a pourtant des gens qui s'endorment dans l'eau... moi, je n'ai qu'une peur, c'est de devenir bon à manger au bleu... J'entends monter... c'est mon maître... faisons-lui une surprise... Ne nous montrons pas d'abord.

SCÈNE XI.

BOURIQUET, LACAILLE.

LACAILLE, entrant par le fond.

Ah !... mes affaires sont terminées et me voici tout à l'amour !... Comprend-on ce portier qui n'était pas dans sa loge... et il y a de l'eau dans mon escalier... C'est ignoble !... Oh ! je chasserai ce père Pochard... c'est un ivrogne !... Je prendrai un vrai Suisse... J'en ferai venir un de Picardie... c'est plus distingué!... Il paraît que Bouriquet n'est pas encore de retour... (Il va pour poser son chapeau dans le cabinet de droite, au fond.) Qu'est-ce qu'il y a donc là ?... une baignoire !... Comment! elle est pleine !... On a apporté un bain !... Qui donc l'a commandé pour moi ?... Et ce flaneur de Bouriquet qui ne revient pas !...

BOURIQUET, sans être vu.

Coucou !

LACAILLE.

Qu'est-ce que j'entends ?

BOURIQUET, passant sa tête toute rouge entre les rideaux.

Ah ! le voilà !

LACAILLE.

Que vois-je!... Bouriquet dans une baignoire! et transformé en écrevisse !

BOURIQUET.

Vous me trouvez des couleurs, n'est-ce pas? monsieur. Je vas vous dire : c'est que le bain était un peu chaud, mais je m'y accoutume.

LACAILLE.

Ah ça ! drôle ! qui t'a permis de faire venir deux bains et de te baigner ici ?... Je te trouve bien hardi !

BOURIQUET.

Monsieur, je n'ai rien fait venir du tout !... On a apporté les deux bains, et comme il n'est pas probable que vous en vouliez deux pour vous seul, je me suis dit : C'est une obligeance de mon maître.

LACAILLE.

Je n'y conçois rien !... je n'ai pas demandé de bain... c'est quelque bévue... Mais enfin, puisque celui-ci est tout prêt, je ne vois pas pourquoi je ne le prendrais pas... J'ai encore le temps avant l'heure de mon rendez-vous.

(Il quitte son habit et le pose sur la chaise qui est près du cabinet de droite, au fond.)

BOURIQUET.

Oui, monsieur, oui, prenez-le... vous me ferez vis-à-vis.

LACAILLE.

Je vais me dépêcher.

(Il entre dans le cabinet et jette petit à petit ses vêtemens sur la chaise où est déjà l'habit.)

BOURIQUET.

Pourvu qu'il n'arrive pas de visites!... quel coup d'œil on aurait, grand Dieu !

LACAILLE, sans être vu.

Mais je répète que je ne comprends pas pourquoi on a apporté ces bains !

BOURIQUET.

Monsieur, c'est peut-être un cadeau d'un de vos amis. Au lieu d'un pâté, il se sera dit : Je vas lui envoyer une paire de baignoires... Monsieur, êtes-vous dedans ?...

LACAILLE.

Pas encore, imbécile !... il faut le temps de se déshabiller... Pourvu qu'il soit encore bon !... Ah! m'y voilà !... Oh !... oh !... oh !... fichtre!... ouh !... ouh !...

BOURIQUET.

Ça brûle, hein !... Ça fait suer d'abord...

LACAILLE.

Brûler !... mais le mien est froid, au contraire. Ah! diable ! je m'enrhumerai là-dedans... Il me semble que j'ai déjà la chair de poule !

BOURIQUET.

Monsieur, c'est le premier moment... mais je vous assure qu'on s'y fait.

LACAILLE, passant la tête entre les rideaux.—Il est très pâle.

Imbécile ! parce que tu as chaud, toi...

BOURIQUET.

Voilà une chose étonnante !... dire que le mien est chaud et que le vôtre est très froid !...

LACAILLE.

Bouriquet ! j'ai bien envie de te laver la tête !

BOURIQUET.

Je vas le faire moi-même, monsieur; ne vous donnez pas cette peine-là !

LACAILLE, grelottant.

Je crois que... que... ce po... polisson... plai... sante !

BOURIQUET.

Ah ! monsieur, c'est bien singulier, l'effet que le bain produit sur vous... ça vous fait bégayer.

LACAILLE.

Parce que je suis gelé !... donne-moi de l'eau chaude, tout de suite !

BOURIQUET.

De l'eau chaude ?... Ah ! elle est bonne la plaisanterie ! Monsieur oublie ma position !

LACAILLE.

Tu la quitteras la position... Sors de ton bain... habille-toi !...

BOURIQUET.

Quoi ! monsieur... à peine si j'ai eu le temps de me rincer... Ah ! j'entends marcher... Voilà quelqu'un !

LACAILLE.

Dieu ! si c'était Zobéide ! fermons nos volets !...
(Il retire sa tête.)

BOURIQUET.

Rentrons chez nous. (Même jeu.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, NINICHE.

NINICHE, entrant par le fond.

Holà ! quelqu'un !... la maison !... Est-ce qu'il n'y a personne ici ?... On entre comme à l'exposition ! c'est commode !... (A part, en riant.) Ils sont là ! (Haut.) Le propriétaire est donc sorti ?... Son *jackey* se sera évaporé... Ohé ! monsieur Bouriquet !...

BOURIQUET, caché.

Il n'y a personne !

LA CAILLE, caché.

Veux-tu te taire, cruche !

NINICHE.

On joue à cache-cache ici, c'est différent !

LACAILLE.

Mademoiselle, je ne suis pas visible !... je ne reçois personne en ce moment !

BOURIQUET.

Nous avons des raisons pour ne pas nous faire voir... On nous verrait trop !

NINICHE.

Oh ! mon Dieu ! mon cher propriétaire, il ne faut pas vous déranger pour moi... Faites vos affaires... j'attendrai... j'ai le temps... Je vais m'asseoir...

LACAILLE.

Puisqu'il faut tout vous dire, je prends un bain, je suis dans l'eau en ce moment !
(Il passe sa tête, Niniche, le voyant, éclate de rire.)

BOURIQUET, montrant aussi sa tête.

Nous habitons l'élément des carpes... On n'y est pas mal, parole d'honneur !

NINICHE, riant en le voyant.

Ah ! ah ! ah !... quel grotesque tableau !

AIR de Michel et Christine.

Ah ! les bonnes têtes !
Et's-vous drôl's ainsi !
L'un tout bouillant et l'autre tout transi !
Pour fair' des conquêtes,
Montrez-vous ici !
Beaux séducteurs ! êtes-vous bien ainsi !

BOURIQUET.

De nous je crois qu'elle se moque !

LACAILLE.

Mademoisell', c'est indécent !

NINICHE.

A vous fair' voir dans un' bicoque,
On gagnerait beaucoup d'argent !
Car vous faites, en ce moment,
Deux vrais Chinois de paravent !

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! voilà de bons tours,
J'en rirai long-temps, j'en rirai toujours !

LACAILLE et BOURIQUET.

Nous tenir de pareils discours !
Elle rit encore ! elle rit toujours !

NINICHE, riant.

Ah ! ah ! ah !... je n'en puis plus ! je ris trop ! ça me gonfle !

LACAILLE.

Mademoiselle, vous abu... busez... de la po... position liquide dans laquelle je me trou... trouve... Mais, au nom de la pudeur, je vous somme de sortir de chez moi !...

NINICHE.

Oh ! un moment, mon cher propriétaire... Je suis venue pour une affaire... Il faut en jaser d'abord... Songez que, ce matin, j'ai essuyé vos sottises...

BOURIQUET.

Nous avons bien autre chose à essuyer, à notre tour !

LACAILLE.

Ce n'est pas quand un homme est dans le bain... bain... qu'on lui parle d'affaires sérieuses.

NINICHE.

Pourquoi donc pas ?... Est-ce que cela ne s'est jamais vu ? Et quand il ne faudrait vous rappeler que cette femme forte... du temps de la république...

LACAILLE.

Charlotte Corday !... Seriez-vous venue ici avec les mêmes intentions à mon é.... à mon égard ?... Bouriquet ! va me chercher mes pi... pi... istolets !

BOURIQUET.

Monsieur, les mœurs me défendent de bouger !

NINICHE.

Rassurez-vous, monsieur Rocaille... je vous jure que je ne suis point armée.. Je vous apportais seulement ce petit bail qu'un clerc d'avoué a bien voulu me rédiger, et auquel il ne manque que votre signature.

LACAILLE.

Un bail ! C'est donc encore à recommencer ?... Je ne signerai rien !... je ne vous écoute plus !

(Il disparaît.)

BOURIQUET.

Il faut la priver de notre vue !

(Il disparaît.)

LACAILLE.

Si vous ne vous en allez pas, je vais crier au feu !

NINICHE.

Oh ! calmez-vous !... je m'éloigne ! (Arrivée près des cabinets, et comme frappée d'une idée, en apercevant les vêtemens sur les deux chaises.) Ah !...

(Elle les prend tous.)

ENSEMBLE.

AIR de la Sirène.

NINICHE.

Oui, je pars, mais, patience,
Votre colèr' passera !
Et de me revoir je pense
Que bientôt on grillera !

LACAILLE et BOURIQUET.

Voyez donc quelle insolence !
Elle menace déjà !...
Ah ! qu'il faut de patience
Pour endurer tout cela !

(Niniche sort, en emportant les vêtemens.)

SCÈNE XIII.

BOURIQUET, LACAILLE, sans être vus.

LACAILLE.

Elle est partie !... c'est bien heureux ! car j'allais sauter hors de ma baignoire... Avec ça que j'y gèle... Allons, Bouriquet, habille-toi en deux temps, et fais-moi chauffer des serviettes !...

BOURIQUET.

Oui, monsieur... oui... (Il allonge la main du côté de la chaise et cherche ses vêtemens.) Eh bien ! qu'est-ce qu'ils sont donc devenus ?... Ah ! monsieur ! mes effets se sont évanouis !... disparus !... Je n'ai plus rien à mettre sur mon torse !

LACAILLE.

Quelle histoire me chante-t-il ? Vous verrez qu'il faudra que je me passe de lui pour sortir du bain ! (Il allonge le bras et cherche ses effets.) Eh bien !... pas le moindre vêtement !... Ah ! je suis dévalisé !... Plus de doute ! c'est un tour de mademoiselle Niniche !

BOURIQUET.

Ah !... monsieur ! elle a laissé mes bretelles... Si ça vous était agréable !...

LACAILLE.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?... Oh ! je suis hors de moi !... Et l'heure de mon rendez-vous qui va arriver... et je ne serai pas prêt... et Zobéide va s'impatienter !

UN PORTEUR, paraissant au fond.

M. Lacaille... est-ce ici ?

LACAILLE.

Eh ! sans doute !... Qu'est-ce que vous voulez ?

LE PORTEUR.

C'est un bain que je vous apporte.

BOURIQUET.

Pas possible !... Vous voulez donc tenir une maison de bains, monsieur ?

LACAILLE.

Je n'ai pas demandé de bains... Vous voyez bien que j'en ai déjà plein le dos... Remportez tout cela !... je n'en veux pas !

LE PORTEUR.

Oh ! le bain est à son adresse... je ne remporte rien !... Je vas l'emplir là... dans cette pièce...

LACAILLE.

Mais c'est une infamie ! Je suis donc condamné aux bains à perpétuité !

UN DEUXIÈME PORTEUR, paraissant au fond.

V'là un bain que j'apporte pour M. de Lacaille.

BOURIQUET.

Bon ! c'en est encore un autre !... Mais on nous prend donc pour des grenouilles ?...

UN TROISIÈME PORTEUR, paraissant au fond.

Voilà le bain qu'on a commandé pour le propriétaire de cette maison !

LACAILLE.

Ah ! pour le coup, allez au diable, vous et vos bains !

ENSEMBLE.

AIR : Pantalon, jolie fille.

BOURIQUET et LACAILLE.

Tous ces bains sont un fléau !
On veut nous réduire en eau !
Si ça continue ainsi,
On va nous pêcher ici !

LES PORTEURS.

Chacun de nous a son seau,
Nous allons vider notre eau !
Après cela, Dieu merci,
On pourra s'baigner ici !

(Ils sortent.)

ZOBÉIDE, en dehors.

Ah ! mon Dieu ! mais c'est une horreur !

LACAILLE.

Zobéide ! ah ! malheureux !. . Si elle me voit ainsi, je perds cinquante pour cent dans son cœur !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ZOBÉIDE.

ZOBÉIDE, en grande toilette.

Que se passe-t-il donc dans cette maison ? De l'eau partout ! L'escalier est inondé !... on va en bateau sur mon carré ! et M. de Lacaille souffre ça !... Eh bien ! personne ?... Par exemple ! s'il était sorti sans venir me chercher... je trouverais ce procédé indigne !... Je ne le reverrais de ma vie !...

LACAILLE, caché.

Calmez-vous, de grâce, femme ado... do... adorée !

ZOBÉIDE.

Qu'est-ce que c'est !... Qui est-ce qui m'a parlé ?

BOURIQUET, caché.

C'est nous... Les deux baigneires !

LACAILLE.

Veux-tu te taire, crapaud !

ZOBÉIDE.

Mais pourquoi ne vous montrez-vous pas, monsieur ?

BOURIQUET.

Nous montrer !... Ce serait du propre !

LACAILLE.

Excusez-moi, aimable amie... En ce moment, il m'est impossible de paraître devant vous... car je suis certain que je vous ferais fuir !

BOURIQUET.

Nous sommes comme deux vers !

ZOBÉIDE.

Ah ! monsieur, finissons cette plaisanterie !... Il me semble qu'il est temps de nous rendre chez le traiteur... Prenez votre canne et votre chapeau, et partons...

BOURIQUET.

Ah ! le costume sera léger !

LACAILLE.

Belle dame, il me serait difficile de me contenter, maintenant, de ma canne et de mon chapeau pour sortir avec vous...

ZOBÉIDE.

C'est donc une mystification !.. Quand j'ai refusé un dîner délicieux pour aller avec monsieur !... La colère me suffoque !

ENSEMBLE.

AIR : Poule de don Pasquale.

Ah ! c'est affreux ! ah ! c'est abominable !
Quand je l'attends, monsieur va se cacher...
Votre conduite est vraiment trop coupable !
Il faut qu'ici je vienne le chercher !

LACAILLE et BOURIQUET.

Écoutez- moi, je ne suis / le, car il n'est pas coupable !
Je suis, / Il est, hélas ! forcé de me / se cacher !
Car on m'a / Quand on lui fait un tour épouvantable
M / S on triste sort ici doit vous toucher !

LACAILLE.

Écoutez-moi, que je me justifie !

ZOBÉIDE.

Et ce monsieur voulait me captiver !

LACAILLE.

Vous offenser ne fut point mon envie !

BOURIQUET.

De tout cela nous pouvons nous laver !

REPRISE.

ZOBÉIDE.

Ah ! c'est affreux ! etc.

LACAILLE.

Écoutez-moi ! etc.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, NINICHE. *

NINICHE, paraissant au fond.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?... On se dispute ici !

BOURIQUET.

Monsieur ! voilà nos z'hardes qui reviennent !

LACAILLE.

Nous sommes sauvés !

ZOBÉIDE.

Enfin, monsieur, puisque j'ai pris la peine de venir, je ne m'en irai pas sans vous... J'y suis bien décidée ! (Elle s'assied à gauche.)

NINICHE, près du cabinet de droite.

Ah ! pardon, monsieur, vous avez du monde, je file.

LACAILLE.

Arrêtez !... Ne filez pas, par pitié !... Nos vêtemens, et je signe votre bail pour neuf ans, dix-

* Zobéide, Niniche.

ZOBÉIDE.

Un bail... Qu'est-ce que c'est ?

NINICHE, allant prendre une plume sur le guéridon, à droite.

Eh ! allons donc !... J'étais bien sûre que nous finirions par nous entendre !

(Elle donne la plume et le bail à Lacaille.)

ZOBÉIDE.

Il me paraît qu'on reçoit des grisettes ici !

NINICHE.

Des grisettes !

LACAILLE, lui rendant le bail.

Tenez, méchante !. . Mes habits ?

NINICHE, les lui passant par l'ouverture du rideau.

Les voilà !... (Allant à Bouriquet et lui jetant son paquet.) Beau *jackey !* Voici vos frusques !

ZOBÉIDE, se levant, à part.

Vos frusques !... (Haut.) Et c'est probablement pour mademoiselle qu'on me fait attendre !... Mais cela n'a pas de nom !

NINICHE, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc cette dame ?... Oh ! c'est sans doute la mijaurée qui loge au premier et qui a peur de mouiller ses galoches !...

LACAILLE, caché.

C'est singulier !... ce séjour dans l'eau m'a gonflé considérablement !

NINICHE, à part, regardant Zobéide.

Mais, c'est drôle !... Plus je la reluque... Il me semble que j'ai vu cette princesse-là sous un bonnet de ma connaissance !

ZOBÉIDE.

Je crois qu'elle se permet de m'examiner !. . (La reconnaissant.) Ciel ! c'est Niniche !... Oh ! fâcheuse rencontre !

BOURIQUET.

Moi, je ne sais pas si c'est le bain qui m'a aminci, mais je nage dans ma pelure !

LACAILLE.

J'ai bien peur que ma culotte ne craque !

ZOBÉIDE.

Oh ! mais, je perds patience !... Décidément, M. Lacaille s'est joué de moi !

(Elle va pour sortir.)

LACAILLE, sortant vivement du cabinet et l'arrêtant. — Il a les habits de Bouriquet.

Me voilà, femme charmante !

(Il la ramène. — Bouriquet paraît à son tour, revêtu des habits de son maître.) *

ZOBÉIDE, examinant Lacaille.

Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que cela veut dire ?... Est-ce une gageure ?...

NINICHE, à part.

Je me suis trompée !... Ah ! c'est bien plus drôle comme ça !...

LACAILLE.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

* Bouriquet, Zobéide, Lacaille, Niniche.

BOURIQUET.

Qu'avons-nous donc encore fait ?

LACAILLE, regardant Bouriquet.

Qu'est-ce à dire ? je crois que ce valet a mes habits ?

BOURIQUET, regardant son maître.

Dites donc, monsieur, il me semble que vous m'avez pris les miens, vous...

LACAILLE, se regardant.

Quelle horreur !... Je suis en livrée !... Je me disais aussi : J'étouffe dedans !...

BOURIQUET.

Ah ! mon maître qui est mon domestique !... Mais je dois être très bien comme ça !

LACAILLE.

Mais c'est donc un sort !... une fatalité ! C'est un nouveau tour de Mlle Niniche.

SCÈNE XVI.

BOURIQUET, ZOBÉIDE, POCHARD, LACAILLE, NINICHE.

POCHARD, ivre, apportant les suppléans.

Me v'là, moi ! j'ai fait les commissions !

BOURIQUET.

C'est le père Pochard... il est gris comme une grive !

LACAILLE.

Concierge ! retournez à votre porte. . on n'a pas besoin de vous ici !

POCHARD, s'adressant à Lacaille.

C'est bien, monsieur Bouriquet, je vas t'y aller à ma porte !... Mais d'abord, je tiens t'à prouver que je n'ai rien oublié de ce qu'il fallait à monsieur... V'là le faux toupet, v'là les faux mollets, v'là le corset pour rentrer la bedaine...

(Il donne les objets au fur et à mesure qu'il les a nommés.—Niniche les ramasse, après que Lacaille les a jetés loin de lui.)

LACAILLE.

Assez... assez, ivrogne !... Te tairas-tu, melon ! * (Il le repousse.)

BOURIQUET.

Qué mufle ! que ce faux Suisse !

NINICHE.

Pas que ça de postiche !... Fiez-vous donc aux apparences ! Mais c'est la forêt de Bondi que ces messieurs !

LACAILLE, à Zobéide.

Je vous jure, madame de Sainte-Sophie...

NINICHE.

Mme de Sainte-Sophie !... Oh ! qué pouf !... Dis donc, Sophie, depuis quand es-tu devenue huit ans, trente-six ans, tout ce que vous voudrez !

* Pochard, Bouriquet, Zobéide, Lacaille, Niniche.

sainte? Il me semble que tu n'en prenais guère le chemin quand tu travaillais dans les perles avec moi, et que tu allais tous les lundis mazourker au bal du Caire avec un jeune employé aux incendies.

LACAILLE.

Qu'entends-je! La veuve du général aux six croix serait...

NINICHE.

Une de mes anciennes camarades... Pourquoi pas?

ZOBÉIDE.

Je pourrais dire : mademoiselle se trompe... mais cela m'ennuie de dissimuler. (Tendant la main à Niniche.) Bonjour, Niniche!

NINICHE.

Tu me reconnais?... Ah! c'est bien, cela... Alors (Faisant une profonde révérence.) madame, je suis bien votre servante!

LACAILLE, à part.

Décidément, je suis volé!

BOURIQUET.

Vous êtes fait au doublé, monsieur.

ZOBÉIDE.

Mon cher propriétaire, il me semble que si j'ai essayé de vous abuser par de faux titres, de votre côté, vous m'auriez bien un peu illusionnée.

LACAILLE.

C'était une plaisanterie, un badinage, une charge! (Lui baisant la main.) Décidément, nous sommes faits l'un pour l'autre, et je jure à vos pieds de n'aimer que vous et de ne plus jamais prendre de bains.

CHOEUR FINAL.

AIR : Canal Saint-Martin.

Livrons-nous tous à l'allégresse!
Vive l'eau! vivent les amours!
Par les bains et par la tendresse
Nous devons embellir nos jours!

NINICHE.

Un bain fait plaisir,
Pris à loisir.

ZOBÉIDE.

C'est un passe-temps,
Plein d'agrémens.

LACAILLE.

Si j'en prends bientôt,
Il fera chaud.

BOURIQUET.

Quand j'en prendrai, moi,
Il fera froid.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Un bain fait plaisir, etc.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 5.

TROIS FEMMES,

TROIS SECRETS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. ANGEL,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre Beaumarchais, le 3 octobre 1845.

Personnages.	*Acteurs.*
MADAME DERFORT (32 ans)	Mlle ÉLÉONORE.
PAULIN, son neveu (20 ans)	M. ARMAND.
FLORENTINE, sa nièce (16 ans)	Mme LEBAILLY.
RICHOMME, ami de madame Derfort (45 ans)	M. VIDEIX.
ÉLÉONORE, ancienne dame de compagnie (55 ans)	Mme ACHILLE.
DUBOURG, régisseur du château (60 ans)	M. LEBAILLY.
UN DOMESTIQUE	M. DÉSIRÉ.

La scène se passe à la campagne, et le théâtre représente un salon élégamment décoré.

SCÈNE I.

PAULIN, FLORENTINE.

(Ils sont tous deux auprès d'une des fenêtres du fond et prêtent l'oreille.)

PAULIN.

La dernière voiture se met en route.

FLORENTINE.

Nous voilà enfin débarrassés des visiteurs qui encombraient le château de ma tante.

PAULIN, quittant la fenêtre.

Bon voyage!.. Depuis huit jours je n'existais plus.

FLORENTINE.

Il me semble cependant, Monsieur, que le temps ne devait pas vous paraître long.

PAULIN.

Comment?..

FLORENTINE.

Rappelez-vous la sœur de ce célèbre compositeur, avec qui vous chantiez si passionnément.

PAULIN.

Vous savez que je suis fou de la musique.

FLORENTINE.

Et des musiciennes aussi.

PAULIN.

D'une seule, et celle-là, Florentine...

FLORENTINE.

C'est bon, Monsieur... mais madame Dorfeuille?

PAULIN.

Oh! parce que je dessinais quelquefois à ses côtés... La femme d'un peintre d'histoire... ça se conçoit... c'était par amitié pour le mari.

FLORENTINE.

Vous êtes vraiment trop dévoué... Et made-

moiselle Clorinde, la fille du riche fabricant de sucre de betterave?

PAULIN.

Mademoiselle Clorinde? je la faisais polker, c'est vrai, mais vous n'aviez rien à craindre d'elle.

FLORENTINE.

Elle est assez bien.

PAULIN.

Oui, mais simple. Ah! Dieu!.. une fille qui se couche tous les soirs à huit heures, et qui, lorsque je lui parlais de littérature, de beaux-arts, m'entretenait de nouveaux procédés pour la clarification des sucres ou l'engrais des bestiaux.

FLORENTINE.

Et mademoiselle Palmyre?... et madame Bermond?.. et madame Verneuil?.. auprès de qui vous étiez aux petits soins, tandis que moi...

PAULIN.

Allons, ma cousine, soyez moins sévère à mon égard... Entraîné par des devoirs de société, j'ai pu consacrer quelques instans à des femmes qui ne vous valaient pas, me laisser peut-être éblouir par leurs minauderies, mais je pensais sans cesse à vous... Un voyageur abandonne parfois sa patrie, croyant trouver loin d'elle des beautés plus remarquables, des sites plus enchanteurs... il s'aperçoit bientôt de son erreur, et alors il s'empresse de fuir les lieux qui l'avaient séduit un moment... Le voyageur, c'est moi; la patrie, c'est vous, ma cousine, et je reviens vers vous plus dévoué, plus amoureux que jamais !..

FLORENTINE.

Paulin...

Air de Léontine (Marquerie).

En vain votre charmant langage
Veut ici rassurer mon cœur;
Mon cousin, vous êtes volage!
L'inconstance est votre bonheur.

PAULIN.

Quoi! lorsque je vous certifie...

FLORENTINE.

Malgré vos discours, moi, j'ai peur!

PAULIN.

Ah! quand on est aussi jolie,
On doit bannir toute frayeur;
Vous êtes beaucoup trop jolie,
Vous ne devez pas avoir peur.

FLORENTINE.

Il est possible qu'à mon âge
Je possède quelques attraits;
Mais du temps je crains le ravage,
Si vous me délaissiez jamais!..
D'une femme qu'on abandonne
Je comprends toute la douleur.

PAULIN.

Florentine, moins que personne,
Doit ressentir cette frayeur;
N'êtes-vous pas aimable et bonne?
Vous ne devez pas avoir peur.

FLORENTINE.

Mon bon cousin!..

PAULIN.

Maintenant, et le ciel en soit loué, nous pouvons reprendre nos petites lectures, nos petites promenades. Plus d'importuns pour épier nos discours et nos regards. La liberté et l'amour, Florentine, nous sourient de nouveau.... Déjà ce matin, pendant que chacun était tout entier à ses préparatifs de départ, nous avons pu, comme autrefois, nous rendre à la ferme du parc.

FLORENTINE.

Et faire endèver la grosse Jacqueline... Nous lui avons bu tout son lait.

PAULIN.

Il est si bon, surtout versé par cette main-là... (il lui baise la main.) Du lait, du pain-bis, et une petite cousine qui vous aime bien, voilà le bonheur sur terre, ou je ne m'y connais pas.

Air de Strauss.

Marchant bras contre bras,
Allant à petits pas,
Sans crainte d'embarras,
Riant haut, parlant bas;
Ciel d'azur,
Air bien pur,
Fleurs
Aux douces odeurs;
Ah! d'honneur
Sur mon cœur,
C'est charmant,
Enivrant!...

PAULIN, FLORENTINE, se promenant en se donnant le bras.

Marchant bras contre bras, etc.

(Paulin veut embrasser Florentine.)

FLORENTINE.

Finissez donc, Monsieur... si l'on nous surprenait...

PAULIN.

Qui pourrait nous troubler à présent?

FLORENTINE.

Ma tante... je tremble toujours qu'elle ne devine notre bonne intelligence.

PAULIN.

Ne sommes-nous pas cousins?

FLORENTINE.

C'est égal, Monsieur; il me tarde de voir cesser tout ce mystère.

PAULIN.

Il cessera aussitôt que mon père m'aura répondu... Que son consentement à mon mariage me parvienne aujourd'hui, et aujourd'hui même, je supplie madame Derfort d'exaucer mes vœux, en vous donnant à moi.

FLORENTINE.

A la bonne heure!.. Nous avons encore tant de gens à craindre... M. Richomme, l'ami de ma tante, est demeuré.

PAULIN.

Ah! le cher homme est occupé, du matin au soir, à réparer ses lignes; il ne rêve que carpes et goujons.

FLORENTINE.

Ensuite, M. Dubourg, le régisseur du château.

PAULIN.

Encore un homme à manie!.. Ce n'est pas la pêche qui l'occupe, c'est la sténographie, ou, comme il le dit, l'art d'écrire aussi vite que la parole; il a sténographié tous les registres de votre tante... c'est peut-être un moyen d'embrouiller ses comptes.

FLORENTINE.

Oh! M. Dubourg est un brave homme.

PAULIN.

Oui, et il ne doit pas nous inquiéter... Je redouterais davantage mademoiselle Éléonore, cette ancienne dame de compagnie... Ses regards sont si imposans et ses discours respirent une morale si sévère!.. Ah! celle-là n'a jamais aimé...

FLORENTINE.

Je suis bien tranquille au sujet de mademoiselle Éléonore.

PAULIN.

Vraiment!.. Et la raison?

FLORENTINE.

C'est... mon secret.

PAULIN.

Déjà!.. Courage, ma cousine, cela promet.

FLORENTINE.

Qu'entendez-vous par là! Monsieur?

PAULIN.

Oh! rien... rien... ayez des secrets pour moi autant que vous voudrez avant notre mariage, pourvu qu'après je possède toute votre confiance... Ah!.. je voudrais déjà y être... Nous serons si heureux!.. (Riant.) Ah! ah! il me vient une singulière idée.

FLORENTINE.

Laquelle?

PAULIN.

C'est...

FLORENTINE.

Votre secret... De la rancune!..

PAULIN.

Voyons, Florentine, ne boudez pas... Je songe que j'ai vingt ans et que vous en avez à peine seize.

FLORENTINE.

Eh bien! mon cousin?

PAULIN.

Eh bien! ma chère cousine, si notre premier enfant est une fille, à trente ans vous pourrez être grand-maman.

FLORENTINE.

Ciel!...

PAULIN.

C'est effrayant, n'est-ce pas?.. Rassurez-vous, nous n'en sommes pas encore là.

FLORENTINE.

Dieu merci!.. mais j'entends, ma tante, sauvez-vous.

PAULIN.

Diable de tante, va!..

FLORENTINE, le poussant dehors.

Allez-donc, Monsieur... Vite, prenons mon ouvrage.

SCÈNE II.

FLORENTINE, brodant, Mme DERFORT.

Mme DERFORT.

Tu es seule, Florentine?

FLORENTINE.

Absolument seule, ma tante.

Mme DERFORT.

Tu vas bien t'ennuyer, mon enfant, maintenant que voilà tout notre monde parti.

FLORENTINE.

Près de vous pourrais-je me déplaire?.. mes goûts sont si modestes!.. votre société, quelques livres, un peu de musique, ma broderie, tout concourt à me faire trouver les instans trop rapides... Le calme seul de la campagne suffirait à mon bonheur.

Mme DERFORT.

La solitude fatigue parfois.

FLORENTINE.

Les âmes blasées... Quant à moi, j'éprouve un plaisir infini à explorer les allées sinueuses d'un beau parc, tel que le vôtre.

Mme DERFORT.

Surtout quand on est deux a les parcourir et qu'il se trouve tout au bout une laiterie.

FLORENTINE, à part.

Que veut-elle dire?

Mme DERFORT.

Pourquoi nous as-tu quittés ce matin?

FLORENTINE.

Ma tante...

Mme DERFORT.

C'était sans doute pour te promener dans ce beau parc que tu aimes tant.

FLORENTINE.

Une de ces dames... avait réclamé... mes services.

Mme DERFORT.

Florentine, tu n'es pas franche... tu as un secret pour ta tante... Paulin te fait la cour.

FLORENTINE.

Je vous assure bien...

Mme DERFORT.

Je sais tout... ce matin, vous vous êtes promenés ensemble; ce matin, vous êtes allés chez Jacqueline. Tout cela est permis, Paulin est ton cousin; vous pouvez vous promener et boire du lait tant que vous voudrez... mais ce qui est mal, mon enfant, c'est le mystère dont tu uses à mon égard. N'avoir pas de confiance en moi, qui t'ai élevée, qui suis, à la mort de ma pauvre sœur, devenue ta seconde mère.

FLORENTINE.

Ma tante, pardonnez-moi; j'ai eu grand tort.

Mme DERFORT.

Puisque ton cœur avait fait un choix, il fallait m'en instruire; j'aurais vu s'il était digne de toi.

FLORENTINE.

Quoi! vous penseriez que mon cousin...

Mme DERFORT.

Paulin est un bon jeune homme, un peu imprudent seulement, et voici qui le prouve.

FLORENTINE.

Un papier!

Mme DERFORT.

Perdu par lui aujourd'hui même chez Jacqueline, et que la brave femme c'est vite empressée de me rapporter... Il renferme des vers où ton cousin célèbre son triomphe... son triomphe, entends-tu ?..

FLORENTINE, vivement.

M. Paulin se serait permis...

Mme DERFORT, lui remettant le papier.

De chanter le bonheur qu'il attend un jour de toi... Jacqueline, heureusement, ne sait pas lire; mais si ce papier était tombé en d'autres mains, Dieu sait quelles conséquences on en aurait tirées!...

FLORENTINE.

Je vous remercie de vos sages avis, je me les rappellerai. (A part.) Ah! M. Paulin, vous me le paierez. (Haut.) Au revoir, ma bonne tante.

Mme DERFORT.

Au revoir, Florentine.

SCÈNE III.

Mme DERFORT, RICHOMME.

Mme DERFORT.

La pauvre enfant s'en va le cœur chagrin. Le mal n'est pas encore bien grand, mais une leçon était nécessaire.

RICHOMME, entrant radieux.

Vous voyez, Madame, un homme ravi, enchanté.

Mme DERFORT.

Vraiment, monsieur Richomme.

M. RICHOMME.

J'ai fait une pêche divine; le poisson mordait ce matin d'une manière admirable, et je viens de déposer en bas ma récolte... Vous aurez la plus jolie petite friture possible... tous goujons de premier choix... des amours de goujons!..

Mme DERFORT.

Allons, nous fêterons, à dîner, le produit de votre adresse.

M. RICHOMME.

J'avais besoin de me refaire la main... Depuis huit jours que votre château regorgeait de monde, je commençais à me rouiller... Le poisson, madame Derfort, est l'ennemi du bruit; il possède des mœurs douces, patriarchales... dès l'instant que vous le chagrinez, il disparaît... aussi j'avais beau jeter ma ligne, je ne prenais plus rien... Et puis ces Messieurs semblaient vouloir me plaisanter... le procureur du roi entr'autres... j'ai vu le moment où je me fâchais contre lui.

Mme DERFORT.

Vous, monsieur Richomme, d'habitude si pacifique!..

RICHOMME.

On est homme, que diable!.. je ne me mêle pas de son greffe, qu'il ne se mêle pas de ma pêche... Mais, Dieu merci! nous ne sommes plus qu'entre nous, et je puis tout à mon aise amorcer le goujon et vous parler de mon amour.

Mme DERFORT.

Ah! il est grand temps que tout cela finisse.

RICHOMME.

Vous n'êtes pas plus impatiente que moi... Aussitôt ma nomination au poste que j'ambitionne, nous nous marierons.

Mme DERFORT.

Est-il bien nécessaire d'attendre jusque-là?

RICHOMME.

C'est indispensable, sinon j'échouerais auprès du ministère. Je sollicite la place de directeur des contributions de cet arrondissement, et on pourrait craindre que je ne favorisasse vos propriétés au préjudice de vos voisins... Avec ça que vous réclamez souvent, madame Derfort.

Mme DERFORT.

Je veux ce qui est juste.

RICHOMME.

Juste... juste... Vous avez été diminuée l'année dernière.

Mme DERFORT.

D'une manière insuffisante.

RICHOMME.

Vous voulez être encore diminuée cette année-ci.

Mme DERFORT.

Oui.

RICHOMME.

J'ai peur qu'on ne murmure.

Mme DERFORT.

Mais consultez le cadastre.

RICHOMME.

Hum! il est, dit-on, avec le cadastre des accommodemens... Empêchons-donc les envieux d'insinuer que je ne vous épouse qu'afin de vous dégrever... Une fois nommé, on criera tant qu'on voudra; c'est une satisfaction qu'il faut laisser au contribuable.

Mme DERFORT.

Patientons donc encore, mais franchement, mon ami, cette position n'est pas tenable.. Moi, dont le devoir est de guider, d'éclairer ma nièce... que penserait-elle de moi, si elle apprenait que j'encourage en secret vos sentimens?

RICHOMME.

Tranquillisez-vous, belle dame, bientôt les flambeaux de l'hyménée...

Mme DERFORT.

Du bruit!.. fuyez, fuyez vite.

RICHOMME, tranquillement.

Je vais repêcher.

SCÈNE IV.

Mme DERFORT, ÉLÉONORE.

Mme DERFORT.

Éléonore!.. il était temps... Vous voilà, mon amie.

ÉLÉONORE.

Oui, Madame, me voilà.

Mme DERFORT.

Eh! mais, quel air soucieux!.. quel visage rembruni!..

ÉLÉONORE.

Le visage est le miroir de l'âme, je dois faire peur... Pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour?

Mme DERFORT.

De grâce, expliquez-vous.

ÉLÉONORE.

Vous seule causez toute ma peine.

Mme DERFORT.

Comment?..

ÉLÉONORE.

J'étais l'amie plutôt que la dame de compagnie de votre mère; je vous ai vue venir au monde, Madame, et vous vous cachez d'Éléonore!..

Mme DERFORT.

Moi!

ÉLÉONORE.

Oui, vous avez des secrets pour moi... En voici la preuve.

Mme DERFORT.

Une lettre?

ÉLÉONORE.

Trouvée ce matin, dans l'herbe, sur les bords du canal, à l'endroit où vous allez quelque fois causer avec certaine personne... Je me promenais, cherchant à pénétrer le mystère dont vous vous entourez, et, dans ma douleur, j'avais les yeux inclinés vers la terre, lorsque tout-à-coup j'aperçois au loin quelque chose de blanc. — Bon! pensais-je, ils ont pêché ensemble, et Madame a oublié son mouchoir... Je m'approche, mais au lieu de reconnaître le C. D. qui compose votre marque, je reconnais votre écriture.

Mme DERFORT.

Mon écriture! c'est impossible.

ÉLÉONORE, lui donnant la lettre.

Lisez plutôt: « A Monsieur, Monsieur Richomme, rue du Chat-qui-Pêche, à Paris. »

Mme DERFORT, à part.

Le maladroit!

ÉLÉONORE.

Le voilà donc connu ce secret, m'écriai-je; Madame accorde à d'autres sa confiance, et c'est à un homme, à un de ces êtres affreux, qui n'ont d'autre plaisir que celui de nous compromettre... Sans moi, la perte de cette lettre pouvait avoir des conséquences épouvantables... le monde est si méchant... La langue d'un serpent et les griffes d'un léopard, voilà le monde, Madame, le voilà!

Mme DERFORT.

Hélas! oui.

ÉLÉONORE.

Je le connais si bien!... et je me garderais bien de donner prise à sa malignité... J'ai cinquante-cinq ans sans tache à défendre contre ses atteintes..... Ah! Madame, cinquante-cinq ans de pudeur et de vertu, c'est quelquefois bien lourd à porter.

Mme DERFORT, à part.

Ah! M. Richomme....

ÉLÉONORE.

Prenez exemple sur moi, Madame... Evitez toutes relations avec un sexe horrible et à mille faces, toutes plus laides les unes que les autres.

Mme DERFORT.

Ma bonne Eléonore, je vous suis obligée de la démarche que vous venez de faire auprès de moi.

ÉLÉONORE.

Mon amitié me l'a inspirée.

Mme DERFORT, se retirant.

Je saurai l'utiliser.

ÉLÉONORE, la reconduisant.

Mon amitié, et la sagesse, dont je suivrai toujours les lois... (Redescendant la scène.) Toujours!...

SCÈNE V.

ÉLÉONORE, DUBOURG,

DUBOURG.

Personne !... ô moment fortuné !...

ÉLÉONORE.

Pas de bruit, M. Dubourg.

DUBOURG.

N'ayez pas peur, adorable Eléonore, je suis l'homme des précautions... Enfin, je puis vous peindre de nouveau l'ardeur de ma flamme.

ÉLÉONORE.

Plus bas, M. Dubourg, plus bas.

DUBOURG.

Ça suffit, je vais vous parler de mon amour en fausset.

ÉLÉONORE.

Si l'on nous surprenait en tête-à-tête, que penserait-on ?...

DUBOURG.

On penserait que je brûle de devenir votre heureux époux, et on ne se tromperait pas.

ÉLÉONORE.

Quand donc arrivera ce moment ?

DUBOURG.

Quand maman m'aura répondu... Je lui ai écrit au sujet de nos amours.

ÉLÉONORE.

Ah ! pourquoi avez-vous une mère ?

DUBOURG.

Comment ! pourquoi ?... parce que c'est la coutume assez généralement.

ÉLÉONORE.

Et son consentement...

DUBOURG.

Est indispensable... la loi le veut.

ÉLÉONORE.

La loi... la loi...

DUBOURG.

Nous fait languir ; c'est dur, mais il faut en passer par là... D'ailleurs, le dévoûment envers nos parens impose certaines bienséances dont il n'est pas permis, à un enfant bien élevé de s'écarter... J'ai toujours respecté les ordres de ma mère, et ce n'est pas à soixante ans que j'irai me montrer fils rebelle et dénaturé.

ÉLÉONORE.

Toujours des retards !...

DUBOURG.

J'en souffre plus que personne... Je grille, Eléonore, je grille... vous êtes ma première faiblesse, mon premier attachement.

ÉLÉONORE, minaudant.

Menteur !...

DUBOURG.

Foi de Dubourg, vous avez les prémices de mon cœur.

ÉLÉONORE, de même.

Ah ! je n'ose y croire... les hommes sont si trompeurs.

DUBOURG.

Avant de vous connaître, je reposais du sommeil de l'innocence... les passions n'avaient point encore parlé chez moi... j'avais le sourire, la candeur, l'ingénuité d'un enfant... j'avais tout d'un enfant... mais vous parûtes, et aussitôt vous allumâtes dans mon cœur un volcan qui voudrait sans cesse faire éruption... Auprès de mon cœur, Eléonore, le Vésuve n'est qu'un bec de gaz !

ÉLÉONORE.

Voilà bien le langage de l'amour !...

DUBOURG.

D'un premier amour, de cet amour qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie... Vous êtes si belle, Nonore !...

ÉLÉONORE.

Boubourg...

DUBOURG.

Si imposante... si majestueuse... Vous unissez la splendeur de l'automne à la fraîcheur du printemps !...

ÉLÉONORE.

Mon ami, de grâce...

DUBOURG.

Je ne rêve plus qu'à vous... Votre nom est sans cesse présent à ma pensée et au bout de ma plume... Hier encore, en faisant une addition, il m'est arrivé de dire : 11 et 8 font 19, pose 9, et retiens Eléonore... Vous êtes couchée sur tous mes registres ; à l'article bois : Eléonore.... à l'article fourrage : Eléonore... Eléonore par-ci, Eléonore par-là, Eléonore partout.

ÉLÉONORE.

Vous me perdrez.

DUBOURG.

Je ferai disparaître.

ÉLÉONORE.

Par quel moyen ?

DUBOURG.

En grattant... Je gratterai, Eléonore.

ÉLÉONORE.

Petit imprudent !...

DUBOURG.

Je suis si excusable !... Un premier amour... Ah ! qu'un léger baiser...

ÉLÉONORE, avec dignité.

Un baiser...

DUBOURG.

AIR : Parle-moi, je t'en prie.

Ailons, allons, ma tourterelle,
Il me faut un baiser ;
A son ami tendre et fidèle
Peut-on le refuser ?

ÉLÉONORE.

Ah ! cessez ce langage.

DUBOURG.

J'écoute mon ardeur.

ÉLÉONORE.

Un tel désir m'outrage.

DUBOURG.

C'est l'instant du bonheur !...

ENSEMBLE.

Allons, allons, ma tourterelle, etc.

ÉLÉONORE.

Vraiment ! la demande est nouvelle,
Exiger un baiser !...
A la vertu toujours fidèle,
Je dois le refuser.

Monsieur Dubourg, vous êtes bien matériel, ce matin.

DUBOURG.

Je t'en supplie.

ÉLÉONORE.

Arrière !... vos propos offensent ma pudeur... Me prenez-vous donc pour une reine Pomaré !...

DUBOURG.

Eléonore, pardonnez-moi un moment de délire, d'égarement.

ÉLÉONORE, lui tendant la main.

J'oublie tout, Monsieur, mais que pareille demande ne sorte plus de votre bouche, ou sinon...

DUBOURG, la couvrant de baisers.

Dieu ! que c'est bon... Et ce soir ?...

ÉLÉONORE.

Ce soir ?...

DUBOURG.

Le petit bois des châtaigniers ?...

ÉLÉONORE.

Je ne sais... après un tel excès...

DUBOURG.

Je jure...

ÉLÉONORE.

Nous verrons... je réfléchirai... On vient... partez, Monsieur, partez sans retard.

DUBOURG, sortant.

O premier amour !...

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, FLORENTINE.

ÉLÉONORE, à part.

L'espiègle Florentine !..... Heureusement qu'elle ne l'a pas aperçu.

FLORENTINE.

Savez-vous où est M. Dubourg ?

ÉLÉONORE.

M. Dubourg ?... Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

FLORENTINE.

Ah !... Ma tante voudrait lui parler au sujet d'un compte qu'il lui a remis... elle n'y comprend rien.

ÉLÉONORE, à part.

Est-ce qu'il m'aurait aussi fourrée dans ce compte-là ?... (Haut.) M. Dubourg aura été troublé dans ses calculs par le bruit qui régnait ici.

FLORENTINE.

Vous croyez ?..

ÉLÉONORE.

Et maintenant que tout le monde est parti, il va retrouver son ancienne régularité... Chacun gagnera à reprendre ses habitudes... vous, toute la première, Florentine.

FLORENTINE.

Moi ?...

ÉLÉONORE.

Il y avait trop de jeunes gens, et vous riiez comme une folle avec eux... Cela ne convient pas, Mademoiselle, cela ne convient pas du tout... il faut toujours garder un certain décorum... Si j'ai traversé sans danger les orages de la vie, je le dois à ma retenue.

FLORENTINE, avec ironie.

Tout le monde n'a pas votre sagesse.

ÉLÉONORE.

Tout le monde peut l'acquérir.

FLORENTINE.

Après tout, je suis bien jeune, et à seize ans il est permis d'oublier quelquefois la prudence.

ÉLÉONORE.

Jamais, Mademoiselle !

FLORENTINE.

Tandis qu'à cinquante-cinq...

ÉLÉONORE.

A cinquante-cinq !...

FLORENTINE.

On est bien blâmable quand on la néglige, n'est-ce pas ?...

ÉLÉONORE.

Certainement.

FLORENTINE.

J'aime à vous entendre parler ainsi.

ÉLÉONORE.

J'ai toujours tenu le même langage.

FLORENTINE.

Très bien... Que penseriez-vous donc d'une personne qui, parvenue à cet âge, aurait une conduite tout-à-fait en opposition avec ses discours ?... Elle aussi parlerait de vertu... de morale... et puis... en cachette...

ÉLÉONORE.

Eh bien ?...

FLORENTINE.

Elle aurait un amant... Vous frémissez?... A merveille... Auprès de cette personne, dont les actions vous font horreur, se trouverait une jeune fille bien simple, bien naïve, étourdie, inconsidérée peut-être, mais qui ne croirait point au mal, si on ne lui disait pas que le mal existe... Quand la jeune fille met une robe un peu légère, la femme de cinquante-cinq ans la lui fait retirer au nom de la modestie; lorsque la jeune fille rit aux éclats, en écoutant les gais propos de jeunes gens insouciants comme elle, la femme de cinquante-cinq ans vient lui imposer silence au nom des bienséances... Enfin, la vieille femme (on peut bien l'appeler ainsi) commande, domine, tyrannise; la jeune fille pleure, obéit et se tait.

ÉLÉONORE, à part.

Où veut-elle en venir?

FLORENTINE.

Mais ici-bas chacun a son tour... Il arrive un beau jour, un jour d'été, que la jeune fille, en se promenant dans un labyrinthe de verdure, un petit bois de châtaigniers, je crois, trouve...

ÉLÉONORE, vivement.

Que trouve-t-elle?

FLORENTINE.

Attendez... Un jour d'été, dis-je, la jeune fille trouve un agenda.

ÉLÉONORE.

Un agenda?..

FLORENTINE.

Fort joli, fort élégant... Jugez de sa surprise, de sa joie, lorsqu'en l'ouvrant elle y voit...

ÉLÉONORE.

Quoi donc?

FLORENTINE.

Patience... Elle y voit ces mots : *Don d'amour!*.. et tout au-dessous une signature qu'elle n'a pas encore pu déchiffrer... La première lettre paraît être un E... (Lui remettant l'agenda.) Qu'en dites-vous?

ÉLÉONORE, à part.

Ciel! l'agenda que j'ai donné à Dubourg.

FLORENTINE.

Eh bien! votre opinion?

ÉLÉONORE, à part.

Quelle humiliation!...

FLORENTINE.

Si vous rencontrez cette personne de cinquante-cinq ans, veuillez bien l'engager à être plus indulgente envers la jeune fille, et à ne plus s'égarer dans les labyrinthes... cela ne convient pas à son âge, et surtout, surtout à ses principes... Vrai! c'est un conseil d'amie que vous lui donnerez là. A cinquante-cinq ans!..

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Se peut-il bien?... quelle aventure!
Tout compromettre en un instant!..
Ah! s'égarer sous la verdure,
J'en conviens, c'est fort séduisant.
Non, agir ainsi c'est peu sage,
Car enfin, tout vient le prouver,
Lorsque l'on se perd à cet âge
On n'a plus le temps de se retrouver.

ÉLÉONORE, furieuse.

Sortons, je ne me contiens plus.

SCÈNE VII.

FLORENTINE, puis PAULIN.

FLORENTINE.

Mademoiselle Eléonore, vous vous souviendrez de la leçon... Ah! vous voilà, Monsieur.

PAULIN.

Oui, ma chère petite Florentine.

FLORENTINE.

Je suis furieuse contre vous.

PAULIN.

Contre moi!

FLORENTINE.

Que signifie ceci?

PAULIN.

Mes vers!

FLORENTINE.

Oui, Monsieur, vos vers que vous avez perdus ce matin chez Jacqueline.

PAULIN.

Oui, oui, les voilà bien.

(Déclamant.)

« O nature qui brille en ce jour enchanteur,
» Sois le muet témoin ici de mon bonheur!.. »

FLORENTINE.

Qu'avez-vous besoin, Monsieur, de mettre la nature dans la confidence de vos secrets?

PAULIN.

J'aurais mal fait?

FLORENTINE.

Très mal... Et puis là, plus loin?

PAULIN, déclamant encore.

« Beaux arbres verdoyans..... »

FLORENTINE.

C'est de la dernière inconvenance... Parler de votre amour aux arbres!.. est ce que ça les regarde... Après une telle imprudence, vous n'avez plus qu'un parti à prendre, Monsieur, c'est de demander sans retard ma main à ma tante.

PAULIN.

Et mon père?

FLORENTINE.

Qu'importe!...

PAULIN.

Cependant...

FLORENTINE.

Alors, Monsieur, vous ne m'aimez pas, et je ne vous reparlerai de ma vie.

PAULIN.

Vous, me traiter ainsi !..

ENSEMBLE.

Air de la Polka du Gymnase.

PAULIN.

Quel langage !
Mais je gage
Que tout bas votre cœur
Moins sévère,
Oui, ma chère,
Songe à nos rêves de bonheur.

FLORENTINE.

Ce langage,
Triste gage,
Est dicté par mon cœur,
Oui, sévère,
Sa colère
Brise nos rêves de bonheur.

PAULIN.

Ecoutez-moi, ma cousine...

FLORENTINE, s'enfuyant.

Je n'écoute plus rien, Monsieur.

PAULIN.

Florentine !.. Florentine !.. Quelle catastrophe !.. au moment où nous formions de si beaux projets...

SCÈNE VIII.

PAULIN, MADAME DERFORT.

PAULIN.

Ah ! ma tante, je suis bien malheureux... je n'ai plus qu'à faire mes préparatifs de départ.

Mme DERFORT.

Que s'est-il donc passé ?

PAULIN.

Si vous saviez... Florentine... (Brusquement.) Je ne veux pas rester plus long-temps ici.

(Il sort.)

Mme DERFORT.

Quelque brouille entre les deux cousins... nous arrangerons cela.

SCÈNE IX.

MADAME DERFORT, RICHOMME.

RICHOMME, tenant un gros poisson.

Dieu ! la belle carpe.

Mme DERFORT.

Il ne s'agit point de carpe, Monsieur.

RICHOMME.

Dame ! on ne peut pas toujours prendre du goujon... on s'en lasserait.

Mme DERFORT.

Ni de goujons non plus.

RICHOMME.

De quoi s'agit-il donc ? Est-ce que vous auriez à vous plaindre de mes appâts ?

Mme DERFORT.

J'ai à me plaindre de votre étourderie... Vous m'avez compromise.

RICHOMME.

Pas possible !

Mme DERFORT.

Reconnaissez-vous cette lettre ?

RICHOMME.

Parfaitement... vous me l'avez écrite pendant mon dernier séjour à Paris... (lisant l'adresse.) « Rue du Chat-qui-Pêche. » C'est bien ça... Qui peut me l'avoir prise ?

Mme DERFORT.

Vous l'avez perdue.

RICHOMME.

Où ?

Mme DERFORT.

Sur les bords du canal.

RICHOMME, fort tranquillement.

Vous croyez ? Je me rappelle à présent... c'est probablement ce matin... ma ligne s'est embarrassée un moment dans les joncs, et j'ai dû faire un effort... Mais puisque cet écrit est tombé entre vos mains, il n'y a pas de mal.

Mme DERFORT.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur, il y en a beaucoup... cette lettre a été trouvée par Eléonore, et notre union ne peut plus se différer.

RICHOMME.

C'est convenu, et aussitôt que la décision du ministre me parviendra...

Mme DERFORT.

Avant, Monsieur.

RICHOMME.

Et ma place ?

Mme DERFORT.

Et ma réputation ?

RICHOMME.

Songez donc qu'on m'accuserait de malversation ; on me traiterait de concussionnaire... de dilapidateur des deniers de l'État... Je ne me soucie pas d'avoir les journaux à mes trousses.

Mme DERFORT.

Eh bien ! puisque vous ne vous sentez pas le courage d'affronter la moindre rumeur pour moi, prenez que nous ne sommes jamais convenus de rien.

RICHOMME.

Il ne faut pas s'emporter comme ça.

Mme DERFORT.

Vous devez savoir ce qu'il vous reste à faire.

RICHOMME.

C'est donc sérieusement?...

Mme DERFORT.

Je ne plaisante pas, Monsieur.

(Elle sort.)

RICHOMME.

Me congédier ainsi!... (Se promenant à grands pas.) Et ces bureaux du ministère qui ne finissent à rien... Des mois entiers pour une misérable place de dix mille francs... Ils me pousseront à bout... ils seront la cause que je me jetterai dans l'opposition!...

SCÈNE X.

RICHOMME, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Quelle chaleur!... quelle agitation!...

RICHOMME.

Ah! Mademoiselle, on m'a porté un coup bien funeste... Dans peu d'instans vous recevrez mes adieux.

ÉLÉONORE.

Vos adieux?

RICHOMME.

Je vais tout préparer pour mon retour à Paris.

(Il sort.)

ÉLÉONORE.

La lettre perdue à produit son effet. (A Dubourg, qui entre.) Vous arrivez à propos, Monsieur.

SCÈNE XI.

ÉLÉONORE, DUBOURG.

DUBOURG.

Encore plus tendre que ce matin, ma biche; je suis amoureux comme un bouvreuil.

ÉLÉONORE.

Laissez là vos expressions, Monsieur, elles ne sont plus de saison.

DUBOURG.

Quel ton sévère!

ÉLÉONORE.

Monsieur Dubourg!...

DUBOURG.

Mademoiselle Eléonore!

ÉLÉONORE.

Vous avez forcé de rougir une pauvre femme pleine de candeur et d'abandon; vous l'avez rendue le jouet d'une petite fille.

DUBOURG.

Si j'y comprends un mot... Éléonore, vous délirez.

ÉLÉONORE.

Et ce gage d'amour qu'elle vous donna dans un moment de faiblesse... cet agenda que vous ne deviez perdre qu'avec la vie?

DUBOURG.

Il est toujours là, contre mon cœur et mon gilet de flanelle... (Y portant la main.) Ah! mon Dieu, on me l'a volé!

ÉLÉONORE.

Le voici... Vous l'avez égaré à dessein... Nouveau Don Juan, vous avez voulu m'afficher.

DUBOURG.

Incapable, parole d'honneur!

ÉLÉONORE.

Et moi qui avais l'aveuglement de croire à vos sermens... aux sermens d'un coureur, d'un Lovelace!..

DUBOURG.

Un Lovelace, moi!...

ÉLÉONORE.

Cet agenda renferme la preuve de vos infidélités... C'est sur le don que Monsieur tenait de mes bontés, que Monsieur inscrivait ses conquêtes.

DUBOURG.

Ah! ça...

ÉLÉONORE.

Lisez, Monsieur, et niez si vous l'osez... Rien d'irrégulier, de mystérieux comme votre écriture... La main vous tremblait en traçant ces lignes... un criminel a toujours la conscience de son forfait.

DUBOURG.

Que voyez-vous donc là de si coupable?

ÉLÉONORE.

M'expliquerez-vous ces chiffres, ces mots à moitié formés?

DUBOURG.

Parfaitement.

ÉLÉONORE.

C'est la liste de vos conquêtes.

DUBOURG.

Du tout, ce sont mes mémoires de blanchissage.

ÉLÉONORE.

Mensonge!.. J'ai su deviner votre langage... ainsi, 1. *b. d. c.* signifie *une bague de Caroline.*

DUBOURG.

Ça signifie un bonnet de coton.

ÉLÉONORE.

3. *c. a. r.* veut dire : *trois cadeaux à Rosalie.*

DUBOURG.

Eh! non, ça veut dire trois caleçons à raccommoder.

ÉLÉONORE.

Tous les lundis vous notez quelque chose.

DUBOURG.

Parce que tous les lundis c'est le jour de ma blanchisseuse.

ÉLÉONORE.

Si vous n'aviez rien à vous reprocher, vous écririez comme tout le monde.

DUBOURG.

Tout le monde ne sténographie pas... Vous savez que je suis sténographe.

ÉLÉONORE.

Je sais que vous êtes un monstre... un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein !..

DUBOURG.

Nonore...

ÉLÉONORE.

Ne m'approchez pas.

DUBOURG.

Je te demande pardon à deux genoux... ça ne m'arrivera plus... j'écrirai mon linge comme le vulgaire.

ÉLÉONORE.

Je puis vous pardonner, Monsieur, mais à une condition.

DUBOURG.

Parle, oh ! parle.

ÉLÉONORE.

Vous allez déclarer hautement vos projets, à l'instant même.

DUBOURG.

Que dirait maman ?

ÉLÉONORE.

Mais si elle s'opposait à notre mariage, vous renonceriez donc à moi ?

DUBOURG.

Le respect filial...

ÉLÉONORE.

On fait des sommations, Monsieur.

DUBOURG, se relevant.

Des sommations, grand Dieu !.. Ah ! n'exigez pas des choses qui donnent le frisson à la nature entière.

ÉLÉONORE.

Cela suffit, Monsieur... désormais, plus rien de commun.

Air : Final du 3e acte de Paris Voleur.

Oui, mon courroux
Vient entre nous
Bannir toute tendresse;
Ah ! désormais,
Et pour jamais,
Fuyez trompeuse ivresse!

REPRISE ENSEMBLE.

Oui, mon courroux, etc.

DUBOURG.

Quoi ! son courroux,
Vient entre nous,
Bannir toute tendresse;
Et désormais,
Et pour jamais,
Adieu, charmante ivresse!

(Eléonore se retire.)

DUBOURG, cherchant à la retenir.

Nonore... Nonore... Elle ne répond pas... Je voudrais voir la sténographie à tous les diables !..

SCÈNE XII.

DUBOURG, Mme DERFORT.

Mme DERFORT.

Je vous cherchais, M. Dubourg... un fermier est là qui vous attend.

DUBOURG.

Ah ! Madame, j'ai l'âme déchirée... être ainsi payé d'un premier amour !..

Mme DERFORT.

Quel amour ?.. expliquez-vous.

DUBOURG.

Apprenez, madame, que j'étais parvenu à l'âge de soixante ans sans que la mer des passions eût encore battu mon cœur... Je rencontrai Mlle Éléonore...

Mme DERFORT.

Éléonore !..

DUBOURG.

Et, dès lors, l'amour me perça de ses mille traits... Vous avez dû vous en apercevoir à mes écritures... je faisais partout des pâtés... Et pour récompense de mes tourments, Mlle Éléonore me congédie... elle prétend que je suis un perfide, un monstre... Je vous demande un peu, Madame, si j'ai l'air d'un monstre.

Mme DERFORT.

Non, bien certainement.

DUBOURG.

Je n'ai plus qu'à me retirer dans quelque coin de la terre où il n'y ait pas d'hommes, et surtout pas de femmes... En attendant, je vais mettre mes comptes en règle.

(Il sort.)

Mme DERFORT.

Mlle Éléonore, vous aussi... c'est bon à savoir... M. Richomme !...

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XIII.

RICHOMME, puis FLORENTINE.

RICHOMME.

Elle est inexorable !.. Moi qui étais prêt à renoncer à ma place... Eh bien ! je montrerai du caractère... Mlle Florentine, recevez mes adieux.

FLORENTINE.

Vous nous quittez?

RICHOMME.

Pour toujours.

FLORENTINE.

Ah ! tant pis.

RICHOMME.

Votre tante l'exige... Sachez que j'allais être votre oncle.

FLORENTINE.

Vous, M. Richomme.

RICHOMME.

Tout était arrêté, lorsque madame votre tante, profitant d'une légère étourderie de ma part, a tout rompu.

FLORENTINE.

Quel est donc votre crime?

RICHOMME.

Une lettre, une malheureuse lettre tombée de ma poche en pêchant... Tous les jours on voit arriver des accidents à la chasse, il peut bien en arriver à la pêche.

FLORENTINE.

Quel dommage si vous ne deveniez pas mon oncle !

RICHOMME.

Oh ! oui... J'aurais tant de plaisir à vous appeler ma petite nièce, à contenter toutes vos fantaisies... Je vous traiterais comme mon enfant... je vous gâterais, moi... Eh bien ! il faut renoncer à tout cela.

FLORENTINE.

La colère de ma tante ne durera pas.

RICHOMME.

Ah ! je ne saurais l'espérer... Je vais voir si Joseph emballe bien mes lignes.

(Il sort.)

FLORENTINE.

Comment, ma tante... elle qui me prêchait si bien !.. M. Paulin !..

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XIV.

PAULIN, puis ELÉONORE.

PAULIN.

Toujours la même rigueur... J'allais me jeter à ses pieds, implorer mon pardon d'une faute bien légère... mais c'est trop m'humilier... de la résolution !.. (A Eléonore qui paraît.) Mlle Éléonore, nous n'avons plus long-temps à demeurer ensemble.

ÉLÉONORE.

Où allez-vous?

PAULIN.

Chez mon père... Je ne reviendrai jamais ici... ces lieux me rappelleraient de trop cruels souvenirs... Je l'aimais tant !..

ÉLÉONORE.

Qui?

PAULIN.

Florentine.

ÉLÉONORE.

Votre cousine... Et elle vous aimait aussi?

PAULIN.

Elle me le disait du moins, et déjà je formais les plus beaux projets du monde... je songeais à établir nos enfans.

ÉLÉONORE.

Vos enfans !.. Est-ce que?..

PAULIN.

Oh ! non, pas encore, mais ça serait venu... Quand, tout à coup, Mademoiselle, sous le plus léger prétexte, a tout renversé... Ah ! c'est bien mal agir.

ÉLÉONORE.

Vous pleurez?..

PAULIN.

De dépit... de colère... et peut-être bien encore d'amour; car, voyez-vous, Mlle Éléonore, malgré ses mauvais procédés, je sens que je l'aime toujours.

ÉLÉONORE.

Le pauvre jeune homme !.. il me fait de la peine.

PAULIN.

Il me tarde de voir ma tante et de partir.

ÉLÉONORE, à part.

Mlle Florentine, vous ne vous moquerez plus de moi... Dubourg !.. quelle audace !..

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XV.

PAULIN, DUBOURG.

DUBOURG, s'arrêtant à la porte.

Inflexible !.. je lui fais l'effet de la tête de Méduse.

PAULIN, se parlant à lui-même.

Dorénavant, je veux fuir toutes les femmes.

DUBOURG, s'avançant.

Les femmes, M. Paulin, sont des espèces d'anguilles qui vous échappent au moment où vous croyez les tenir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RICHOMME.

RICHOMME.

Hein, qu'est-ce qui parle d'anguilles?.. A quoi bon maintenant... On a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul... Ce maladroit de Joseph a brisé tous mes hameçons.

DUBOURG.

Vous aussi, vous connaissez le malheur, M. Richomme?

RICHOMME.

Je ne pourrai pas pêcher d'ici à un mois... encore s'il n'y avait que ça... on me congédie... on me remercie.

PAULIN.

C'est comme moi.

DUBOURG.

C'est comme moi.

RICHOMME.

Ah! Mme Derfort...

PAULIN.

Ah! Florentine...

DUBOURG.

Ah! Nonore.

RICHOMME.

Éléonore, Florentine, dites-vous?... Mes pauvres amis, donnons-nous la main... toute la maison nous accable de ses coups.

TOUS TROIS.

AIR : Des Jours de la jeunesse (Part du Diable).

O tourments! ô disgrâce!..
Peut-on le concevoir?.,
Sans pitié l'on nous chasse.
C'en est fait, plus d'espoir!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le courrier vient d'arriver, et voici ce qu'il apporte pour ces messieurs.

(Il remet à chacun d'eux un paquet, et sort ensuite.)

SCÈNE XVIII.

RICHOMME, DUBOURG, PAULIN.

RICHOMME.

Le cachet du ministre!

PAULIN.

La main de mon père!

DUBOURG.

L'écriture de maman!

RICHOMME, après avoir lu.

Je suis nommé.

PAULIN, de même.

Mon père ne s'oppose à rien.

DUBOURG, de même.

Maman consent à tout... La sagesse même a dicté cette missive... écoutez plutôt.

(Lisant.)

« Cher Nini...

C'est le nom qu'on me donne chez nous.

« Cher Nini, tu es encore bien jeune pour te » marier; tu as toujours été d'un caractère léger, » folâtre...

C'est vrai, j'étais un petit démon... avant l'invention de la sténographie.

« Réfléchis donc bien avant de t'engager pour » la vie... Le mariage, mon enfant, est chose » grave... Comme par-dessus tout, je veux ton » bonheur, je t'envoie par la poste, franc de » port, mon consentement et ma bénédiction.

» Ta mère, ANNE DUBOURG. »

Sa bénédiction!.. s'il n'y a pas de quoi vous arracher des larmes.

RICHOMME.

Oui, mais tout est rompu.

PAULIN.

Nomination, consentement, tout est inutile maintenant.

DUBOURG.

Ah! vous réveillez mes blessures... Oui, tout est inutile, et notre plus court parti, c'est de quitter le monde. Pourriez-vous m'indiquer le chemin de la Trappe?

PAULIN.

Il vaut mieux nous venger.

DUBOURG.

C'est ça, vengeons-nous... Comment?

PAULINE, d'un air sombre.

Vous parliez de quitter le monde... j'adopte l'idée... non pour m'ensevelir dans la retraite, mais pour en finir une bonne fois pour toutes.

RICHOMME.

De quelle manière l'entendez-vous?

PAULIN.

C'est bien simple... (Redoublant d'amertume.) La vie, Messieurs, n'est qu'un tissu de maux... de déceptions.

DUBOURG.

De profondes déceptions.

PAULIN.

Eh bien! renonçons-y tous trois de compagnie.

DUBOURG, avec enthousiasme.

Bravo! ça me va... tout de suite.

RICHOMME.

Un instant, Messieurs, un instant... le moyen me paraît un peu risqué.

DUBOURG.

Non, non, il est le seul qui convient à notre position.

PAULIN.

Oui, et qu'après notre trépas, nos ombres plaintives viennent troubler le repos de celles qui nous ont si indignement traités.

DUBOURG, avec une joie féroce.

Toutes les nuits je viendrai tirer les pieds à Éléonore... je veux lui procurer les plus affreux cauchemars.

PAULIN.

Messieurs, compagnons de la même infortune, ne nous séparons pas en ce moment solennel.

DUBOURG.

Jamais!..

PAULIN.

Entre nous, c'est à la vie.

DUBOURG.

A la mort!.. (Prenant un bras à Richomme.) Marchons!

PAULIN, prenant l'autre bras.

Marchons!

RICHOMME, se débattant.

Permettez, Messieurs, permettez donc... (A part.) Quels enragés!..

PAULIN.

Vous reculez!..

DUBOURG.

Ah! Monsieur, vous n'avez jamais aimé...

RICHOMME.

Non, je ne recule pas, mais encore est-il bon de s'entendre sur le genre de mort.

PAULIN.

Le plus court est le meilleur... Un coup de pistolet, et tout est dit.

DUBOURG.

Moi, je préfère l'asphyxie... j'ai toujours entendu dire qu'elle vous procurait une foule de jouissances... on se sent en aller peu à peu... peu à peu... Ça doit être charmant... Je sténographierai mes impressions.

RICHOMME.

Moi, Messieurs, je préfère la corde.

DUBOURG.

C'est bien mesquin.

RICHOMME.

Chacun son goût. (A part.) On a la chance qu'elle peut casser.

PAULIN.

Allons, c'est dit... M. Richomme, vos pistolets.

RICHOMME.

Je n'en ai pas.

PAULIN.

Votre fusil en ce cas.

RICHOMME.

Je n'ai que mes lignes à vous offrir... mais, vous, avez-vous une bonne corde à me prêter?

PAULIN, avec dépit.

Je n'ai que de la ficelle.

DUBOURG.

Et moi, j'y songe, où trouverai-je ce qu'il me faut... Il n'y a pas de fruitière dans cet endroit, et il me répugne de dérober le charbon de la cuisine... Commettre un larcin au moment de mourir!..

PAULIN.

C'est affreux, on ne trouve rien ici.

DUBOURG.

Absolument rien.

RICHOMME, à part.

Heureusement.

TOUS DEUX, avec rage.

Rien!.. rien!..

SCENE XIX.

LES MÊMES, Mme DERFORT, ELÉONORE, FLORENTINE.

Mme DERFORT.

Pardonnez-moi, Messieurs; on trouve ici tout ce que l'on peut désirer. (Allant à Richomme.) Monsieur, voulez-vous bien accepter...

RICHOMME.

Une corde!.. une corde à puits!..

Mme DERFORT, tranquillement.

Toute neuve.

RICHOMME.

Je le vois parbleu bien!.. Elle est d'une solidité!..

Mme DERFORT, de même.

Garantie par le marchand pour deux ans.

RICHOMME, furieux.

Deux ans!.. mais, Madame, il suffit de cinq minutes pour...

FLORENTINE, s'approchant de Paulin.

Monsieur...

PAULIN.

Une paire de pistolets!.. à canons tordus!

FLORENTINE.

On dit que ce sont les plus sûrs.

PAULIN.

Certainement... Et chargés !.. Quelle aimable attention !..

ÉLÉONORE, s'approchant du Dubourg.

Monsieur...

DUBOURG.

Un panier de charbon !..

ÉLÉONORE.

Tout plein.

DUBOURG.

Il y en a au moins un boisseau.

ÉLÉONORE.

Il y en a deux.

DUBOURG.

Avec un peu de braise.

ÉLÉONORE.

C'est afin qu'il prenne plus vite.

DUBOURG.

Quelle touchante sollicitude !.. Je vous remercie infiniment.

RICHOMME.

Ah ! c'en est trop, et moi qui avais la faiblesse de balancer... Tant de barbarie m'exaspère... A mon tour, Messieurs, je vous dirai : Marchons !...

PAULIN.

Oui, oui, marchons !.. Si jolie et si cruelle !

DUBOURG.

Il ne me manque plus qu'un soufflet... je l'emprunterai... Marchons !..

(Ils se dirigent tous trois vers le fond, et pendant ce qui suit, se font mutuellement des politesses pour sortir.)

FLORENTINE, à mi-voix à Mme Derfort.

Ma tante, la leçon est assez forte... je tremble...

Mme DERFORT.

Tu as raison, Florentine, nous nous sommes assez vengées... Arrêtez, messieurs.

RICHOMME, DUBOURG, PAULIN, redescendant la scène.

Eh ! quoi...

ÉLÉONORE, mettant la main de Mme Derfort dans celle de Richomme.

M. Richomme, on vous pardonne, mais ne perdez plus les lettres qu'on veut bien vous écrire.

RICHOMME, avec reconnaissance.

Ah ! Madame...

Mme DERFORT.

Mon ami !.. (Mettant la main de Florentine dans celle de Paulin.) Paulin, Florentine te rend son amitié ; mais, crois-moi, lorsque tu auras quelque chose à dire, dis-le à ta femme et non aux arbres du parc.

PAULIN.

Ma bonne petite cousine !..

FLORENTINE.

Paulin !..

DUBOURG, à part dans un coin du théâtre.

Ils sont bien heureux, eux !..

FLORENTINE, s'approchant de lui.

M. Dubourg...

DUBOURG, vivement.

Ah ! mon Dieu...

FLORENTINE, mettant la main d'Éléonore dans celle de Dubourg.

On oublie tout.

DUBOURG, laissant tomber le panier de charbon.

Il se pourrait ?..

FLORENTINE.

A une seule condition : vous inscrirez votre linge comme tout le monde, et vous mettrez deux bonnets de coton, quand il y aura deux bonnets de coton.

DUBOURG.

Éléonore... Éléonore... que de générosité ?..

ÉLÉONORE.

Dubourg...

DUBOURG.

Tu seras mon premier et mon dernier amour !..

PAULIN, bas à Florentine.

Florentine, à trente ans, grand' mère...

FLORENTINE.

Chût !..

RICHOMME, bas à Mme Derfort.

Je suis à même de vous dégrever...

Mme DERFORT.

Silence !

DUBOURG, bas à Éléonore.

N'en dites rien à personne, je vous montrerai la sténographie !..

CHŒUR.

Air : Chœur final du Vert-Galant.

Adieu le chagrin,
La peine amère,
Qui désespère !
L'amour, dieu malin,
Mais tutélaire,
Nous donne à tous la main.

FLORENTINE, au public.

Air d'Yelva.

Vous avez vu, par cette œuvre légère,
L'inconvénient d'être par trop discret ;
Mais notre sexe adore le mystère ;
Chose cachée a pour lui de l'attrait.
Quand un dernier secret est nécessaire,
En ce moment n'allez pas le garder ;
Car ce secret, c'est celui de vous plaire,
Nous voudrions, Messieurs, le posséder.

CHŒUR.

Adieu le chagrin, etc.

FIN.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

LES COULEURS
DE MARGUERITE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. BAYARD ET BIEVILLE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 4 octobre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
LE VICOMTE DES GENETS, gouverneur de Verdun	MM. LANDROL.
LE VIDAME DE VERDUN (BONNIAS DE SERINOS)	SYLVESTRE.
LE MARQUIS D'AUBREUIL	PASTELOT.
LE CHEVALIER DE JAUCOURT	J. DESCHAMPS.
MARGUERITE, femme du vicomte	Mmes ROSE CHÉRI.
HÉLÈNE DE MONTBRUN	DÉSIRÉE.
Mme THIBAUT, aubergiste	LAMBQUIN.
BABET, femme de chambre de Marguerite	ANNA CHÉRI.

La scène se passe à Verdun, en 1745, au premier acte, dans l'auberge de Mme Thibaut. Au second acte, chez le gouverneur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de l'auberge de Mme Thibaut. — Porte au fond. — A gauche, l'auberge. — A droite, une petite table ronde et une chaise.

SCÈNE I.

LE VICOMTE, MARGUERITE, Mme THIBAUT.

Mme THIBAUT, sortant de l'auberge, à la cantonade.

Oui, mon jeune seigneur, vous êtes ici dans la première auberge de Verdun... Vous pouvez compter sur les égards... Tiens ! voilà M. le vicomte des Genets, le gouverneur de la ville.

LE VICOMTE, entrant au fond et donnant le bras à Marguerite.

Mon Dieu, ma chère Marguerite, soyez sans crainte; nous avons encore une demi-heure avant le salut.

NOTA. Les indications sont prises du spectateur; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

MARGUERITE.*

Où me conduisez-vous donc, monsieur le vicomte?

LE VICOMTE.

Eh mais ! à l'auberge de Mme Thibaut.

Mme THIBAUT, qui leur fait force révérences depuis qu'elle les voit.

Pour vous servir, madame la vicomtesse, car je n'ai pas besoin de demander si j'ai l'honneur de saluer la nouvelle épouse de monsieur le vicomte... ça se voit assez. Tout le monde dit qu'elle est la plus belle de Verdun... où la beauté ne manque pas; le sang est superbe chez nous.

LE VICOMTE.

Oui, Verdun est le pays des dragées et des jolies femmes : tout sucre.

* Madame Thibaut, le Vicomte, Marguerite.

MARGUERITE.

Mme Thibaut est bien bonne, en ce cas, car enfin je ne suis pas de la ville, je suis presque étrangère... Mais je sais qu'elle est très attachée à votre maison.

Mme THIBAUT.

Ah! je crois bien! Il y a plus de trente ans que je connais M. le vicomte.

MARGUERITE.

Tant que cela?

LE VICOMTE, souriant.

AIR: De sommeiller encore, ma chère.

C'est possible! car chez ma mère
Sur les enfans elle veillait.

Mme THIBAUT.

Mais déjà comme militaire,
Monsieur le vicomte brillait.

LE VICOMTE.

Ah! pour cela, non!
(A part.)
Quelle peste!

Mme THIBAUT.

Oh! de cette époque, vraiment,
Plus d'un souvenir nous atteste
Que vous n'étiez pas un enfant.

LE VICOMTE, à part.

C'est un vieil almanach que cette femme-là!

Mme THIBAUT.

A telles enseignes, que c'est peu de temps après mon arrivée que M. le vicomte eut ce grand désespoir, parce qu'on avait donné à un autre le grade auquel il avait droit par ancienneté.

MARGUERITE.

Il y a plus de trente ans!

LE VICOMTE.

Allons donc, elle est folle... Après ça, je suis entré si jeune au service... sous la régence, époque des roués!

Mme THIBAUT.

C'est encore ce que disaient trois officiers qui déjeûnaient l'autre jour ici... Ils assuraient que M. le vicomte serait de la première promotion de maréchaux-de-camp.

MARGUERITE.

Ah!

LE VICOMTE.

C'est probable.

Mme THIBAUT.

Comme plus ancien colonel de l'armée.

LE VICOMTE, d'un rire forcé.

Ah! ah! ah!
(Il remonte la scène, et passe à Mme Thibaut.)

MARGUERITE, à part.

C'est flatteur!

LE VICOMTE, bas.*

Corbleu! madame Thibaut, vous devenez bien bavarde.

Mme THIBAUT.

Ah! mon Dieu! Est-ce que j'ai manqué à monsieur le vicomte? Est-ce que madame ne savait pas l'ancienneté?

MARGUERITE.

Si fait! si fait!

LE VICOMTE.

Ma femme sait tout!... Il s'agit...

Mme THIBAUT.

C'est que je n'oublierai jamais que je vous ai dû la permission d'ouvrir cette auberge.

LE VICOMTE.

Que je pourrais bien fermer quelque jour.

Mme THIBAUT.

Miséricorde!

MARGUERITE.

Ah! mon ami! pourquoi donc cela? Je vais me faire la protectrice de cette honnête madame Thibaut.

LE VICOMTE.

Eh! nous sommes ici sur les limites de la Lorraine et de la France... Et de nouvelles conventions entre les deux pays exigent une surveillance plus active... d'une part, pour rendre au bon roi Stanislas ceux de ses sujets qui lui échappent; de l'autre, pour veiller sur les sujets de notre roi Louis XV, qui cherchent à passer en Lorraine... Les ordres sont précis, et Mme Thibaut est accusée de donner asile...

Mme THIBAUT.

Aux voyageurs qui descendent chez moi, voilà tout... Et en ce moment, je n'ai que des marchands, des rouliers...

LE VICOMTE, l'observant.

Et pas un gentilhomme?

Mme THIBAUT.

Ah! si fait! un tout jeune, arrivé de cette nuit... Il s'est endormi tout de suite.

LE VICOMTE, vivement.

Il venait de Paris?

Mme THIBAUT.

Non, de Lorraine.

LE VICOMTE.

Vous en êtes sûre?

Mme THIBAUT.

Très sûre! Je connais le postillon qui l'a amené...

LE VICOMTE.

Alors, ce n'est pas ça!

MARGUERITE.

Comment, mon ami, vous cherchez donc quelqu'un?

Mme THIBAUT.

Me voilà toute tremblante.

* Madame Thibaut, le Vicomte, Marguerite.

LE VICOMTE.

Silence! (Mystérieusement.) Il s'agit d'un jeune fou...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VIDAME BONNIAS DE SERINOS.

LE VIDAME, arrivant par le fond.

Ah! madame Thibaut.

Mme THIBAUT, sautant de peur.

Ah! vous m'avez saisie!

LE VICOMTE.

Qu'est-ce?

LE VIDAME.

Eh! Dieu me damne! c'est le gouverneur et Mme la vicomtesse! (Ils se saluent.)

LE VICOMTE.

Le vidame Bonnias de Serinos!

LE VIDAME. *

Moi-même, qui suis trop heureux! C'est une bonne fortune de voir Mme la vicomtesse, car vous nous la célez, vicomte, vous nous la célez.

LE VICOMTE.

Toujours plaisant!

LE VIDAME.

Je parle sérieusement, Dieu me damne! Nous espérions voir madame au bal de la duchesse d'Aiguillon.

MARGUERITE.

Au bal?... Il y a eu un bal?...

LE VIDAME.

Et nous en avons été pour nos frais d'espérance.

LE VICOMTE.

C'est que l'invitation a été égarée, sans doute... Je n'ai pas reçu...

MARGUERITE.

Ah! quel dommage! j'aurais dansé.

LE VICOMTE.

Marguerite!

MARGUERITE.

Avec mon mari.

LE VIDAME.

C'est juste... On danse toujours avec son mari... pour commencer, ça met en train! Mais nous avons un autre reproche à vous faire... Autrefois, quand vous étiez garçon, vous donniez des fêtes charmantes ..

AIR de Julie.

Mais depuis votre mariage,
Point de bals!... vous n'en donnez plus!
On voudrait pourtant, c'est l'usage,
Vous rendre ceux qu'on a reçus.
Toute la ville le demande.

* Madame Thibaut, le Vidame, Marguerite, le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je suis généreux tout à fait,
Et tout ce que, garçon, j'ai fait. .
Je ne veux pas qu'on me le rende.

LE VIDAME.

Pourquoi?...

MARGUERITE.

Oui; pourquoi?

LE VICOMTE.

C'est que... Mme la vicomtesse, qui sort du couvent, n'aime pas le monde.

MARGUERITE.

Mais au contraire, mon ami, je l'adore... C'est si ennuyeux d'être toujours chez soi en tête-à-tête, avec...

(Elle regarde le vicomte et baisse les yeux.)

LE VICOMTE.

Marguerite!... nous recevrons... Mais pardon, vidame, je conduis la vicomtesse au salut.

LE VIDAME.

Dieu me damne! j'y vais aussi. Je venais, en passant, demander quelques renseignemens à la maman Thibaut, pour une arrestation.

Mme THIBAUT.

Encore!

MARGUERITE.

Quoi! monsieur... une arrestation!

LE VIDAME.

Désolé, belle dame, de parler devant vous de ces misères... C'est un petit service d'ami que l'évêque de Nancy demande à l'évêque de Verdun, dont je suis, comme vous le savez, le neveu et le vidame.

LE VICOMTE.

Ah! ah! ah! Il serait plaisant que nous fussions à la piste de la même personne.

LE VIDAME.

Il s'agit d'une jeune fille.

MARGUERITE.

Une jeune fille!

LE VICOMTE.

Alors ce n'est pas mon affaire.

Mme THIBAUT.

Et grâce au ciel je respire, car, en fait de voyageurs, je n'ai en ce moment que des hommes.

(Elle rentre.)

LE VIDAME.

Diable! tant pis! Je croyais déjà tenir ma jolie fugitive, car il paraît qu'elle est fort jolie.

MARGUERITE.

Mais pourquoi donc l'arrêter, cette pauvre jeune fille?

LE VIDAME.

Oh! rassurez-vous, belle dame, elle trouvera près de moi tous les égards, tous les... Enfin, l'infortunée ne sera pas malheureuse.

LE VICOMTE.

Vous avez reçu l'ordre?...

LE VIDAME, montrant un ordre.

De la faire reconduire aux Ursulines de Nancy.

MARGUERITE.

Mon ancien couvent ! Et le nom de cette jeune fille ?

LE VIDAME.

Hélène de Montbrun.

MARGUERITE.

Hélène de Montbrun !... Je ne connais pas.

(Elle remonte vers le fond.)

LE VICOMTE, ouvrant un papier.

A la bonne heure ! nous pourrons nous aider mutuellement dans nos recherches, avec ça qu'il ne peut pas y avoir confusion .. C'est un jeune homme que j'ai ordre d'arrêter sur la frontière de Lorraine, et d'envoyer à Paris... à la Bastille, peut-être !... Un grand nom.

MARGUERITE, qui vient de jeter un regard sur l'ordre. *

Ah !

LE VICOMTE.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Rien... rien du tout !... C'est qu'il m'a semblé entendre sonner le salut, et je crains que nous ne le manquions.

(L'orchestre joue en sourdine l'Ave, Maria.)

LE VICOMTE.

C'est juste ! Ma femme est d'une piété... Nous partons, ma chère amie.

LE VIDAME.

Et puisque ma belle fugitive n'est pas ici, je vous demanderai la permission de vous accompagner. (A Mme Thibaut qui vient de reparaître)** Ah ! madame Thibaut, ne manquez pas de déclarer toutes les femmes plus ou moins jeunes qui peuvent arriver de Lorraine dans votre auberge.

LE VICOMTE.

Tous les voyageurs qui vous viendront de Paris.

LE VIDAME.

Sous peine de payer une forte amende.

LE VICOMTE.

Et de voir fermer votre auberge.

Mme THIBAUT, effrayée.

Soyez tranquilles, messieurs.

MARGUERITE, à part.

Oh ! ce pauvre jeune homme !

(Le vidame va pour lui offrir la main, le vicomte se place entre eux.)

LE VICOMTE.

Permettez, mon cher.

LE VIDAME, à part.

Toujours jaloux !

ENSEMBLE.

AIR de l'Ave, Maria (de Mlle Pujet.)

Partons / Partez } soudain !

De la cloche fidèle
La voix appelle
Au service divin.

(Ils vont pour sortir — La musique continue)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'AUBREUIL.

(Il entre au moment où le vicomte, la vicomtesse et le vidame vont sortir. — Ils se saluent.)

LE VICOMTE, après l'avoir examiné.

Pardon ! je crois reconnaître... monsieur !...

LE MARQUIS.

Le marquis d'Aubreuil.

LE VICOMTE.

D'Aubreuil... Une grande famille de Lorraine — Je me trompais. (Ils se saluent de nouveau.)

LE MARQUIS, descendant en scène.

Cet original ! à qui en a-t-il ?

REPRISE DE L'ENSEMBLE, excepté le marquis.

Partons / Partez } soudain, etc.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, Mme THIBAUT.

Mme THIBAUT.

Fermer mon auberge !

LE MARQUIS.

Madame !...

Mme THIBAUT, lui faisant des révérences.

Ah ! c'est juste ! il faut à monsieur un appartement ?... On va servir à dîner à monsieur.

LE MARQUIS, parlant en même temps qu'elle.

Il a dû arriver ici ce matin une jeune demoiselle.. une jeune dame (Mme Thibaut veut répondre.) très jolie, très fatiguée, qui vous a demandé une chambre... (Même jeu.) et vous a priée de ne laisser parvenir jusqu'à elle qu'un ami, un parent, un frère... qu'elle attend... Ce frère, c'est moi. (Même jeu.) Conduisez-moi vers elle.

* Le Vidame, le Vicomte, Marguerite.

** Le Vidame, madame Thibaut, le Vicomte, Marguerite.

Mme THIBAULT.

Mais, non, monsieur.

LE MARQUIS.

Plaît-il ?

Mme THIBAULT.

Je n'ai chez moi ni dame ni demoiselle.

LE MARQUIS. *

Eh ! que ne le disiez-vous plus tôt ?

Mme THIBAULT.

Et le moyen !... Vous allez, vous allez...

LE MARQUIS, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-elle devenue ?

(Il s'assied à droite.)

Mme THIBAULT, à part.

Une demoiselle ?... Si c'était...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE JAUCOURT.

LE CHEVALIER, à la cantonade.

Faites entrer ma chaise dans la cour.

Mme THIBAULT.

Hein ! quelqu'un !

LE CHEVALIER, entrant par le fond. **

Ah ! madame l'hôtesse.

Mme THIBAULT, lui faisant des révérences.

Il faut à monsieur un appartement ?...

LE CHEVALIET.

Oui, oui, tenez !

(Il lui donne son chapeau, qu'elle pose sur la table à droite.)

LE MARQUIS, se retournant.

Eh ! mais... le chevalier de Jaucourt !

LE CHEVALIER.

Ah bah ! que vois-je ! le marquis d'Aubreuil.

Mme THIBAULT, à part.

Tiens ! ils se connaissent !

LE CHEVALIER, allant à lui et lui serrant la main.

Quelle charmante rencontre ! C'est ma bonne étoile ! Est-ce que vous logez dans ce trou ?

Mme THIBAULT.

Hein ?... qu'est-ce que ?...

LE MARQUIS.

Non, j'arrive à l'instant ; et vous me voyez dans une inquiétude...

LE CHEVALIER.

Vrai ?... Vous avez en effet une figure toute... Qu'est-ce donc ? Vous allez me conter ça en dînant... Hé ! la femme ! faites porter mes effets dans une chambre quelconque... Qu'on y mette une écritoire, du papier, et qu'on me serve à dîner pour deux.

* Madame Thibaut, le Marquis.

** Madame Thibaut, le Chevalier, le Marquis.

Mme THIBAULT.

Tout de suite, monsieur.

LE MARQUIS.

De grâce !... merci !... Je ne dîne pas.

Mme THIBAULT, revenant.

En ce cas pour un ?

LE CHEVALIER.

Eh ! non ! toujours pour deux. Je mangerai pour vous et pour moi... si l'on peut manger dans un pareil trou..

Mme THIBAULT.

Monsieur !...

LE CHEVALIER.

Allez ! allez !

LE MARQUIS.

Ah ! madame, y a-t-il à Verdun d'autres auberges que celle du Cheval Noir et la vôtre ?

Mme THIBAULT.

Non, monsieur, et celle-ci est la plus belle.

LE CHEVALIER.

Vrai ?... Ah ! ah ! ah ! (La rappelant.) Hé ! la femme !

Mme THIBAULT.

Monsieur ?...

LE CHEVALIER.

Je vous en fais bien mon compliment.

(Mme Thibaut sort en haussant les épaules.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part.

Où est-elle ?... Que faire ?... Faut-il l'attendre ?...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! marquis...

LE MARQUIS, sans l'entendre.

Faut-il la chercher ?

LE MARQUIS, riant.

Ah bah !

LE CHEVALIER, de même.

Dieu ! si quelque accident... (Le chevalier lui frappe sur l'épaule.) Oh ! pardon, chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous voilà en effet bien tourmenté... bien agité... Dites donc, marquis, vous êtes amoureux.

LE MARQUIS.

Vous croyez ?

LE CHEVALIER.

J'en suis sûr... je m'y connais !... Et tant mieux, mon cher, si vous êtes heureux !.. Et si vous ne l'êtes pas, tant mieux encore ! Car il y a, jusque dans les peines de l'amour, dans ses agita-

tions, dans ses inquiétudes, quelque chose qui vous fait vivre de délices !... Le souvenir ou l'espérance ! cela vaut cent fois mieux que le calme plat.

LE MARQUIS.

Quel feu, chevalier !... Vous êtes amoureux aussi ?

LE CHEVALIER.

Oh ! moi, je suis toujours avant, pendant et après !

LE MARQUIS, souriant.

Aujourd'hui, à quel temps êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Vous faites le discret ! .. Eh bien ! je vais vous donner l'exemple de la franchise... Après tout, voyez-vous...

AIR de madame Favart.

Que c'est doux une confidence !
Quand on parle de ses amours.
Le cœur s'ouvre avec confiance ;
Moi, j'en parle, parle toujours !...
Depuis deux mois !...

LE MARQUIS, riant.

C'est beau pour celle
Dont on est deux mois amoureux !
Eh ! mais vous êtes donc fidèle !

LE CHEVALIER.

Toujours !... quand je suis malheureux !
Eh ! oui, mon cher, je suis fidèle,
Surtout quand je suis malheureux !

LE MARQUIS.

Deux mois !... Eh ! mais... à la date de votre départ de Nancy...

LE CHEVALIER.

Oui... quand je quittai la cour du roi Stanislas, sans prendre congé de personne. Ce vertueux prince m'avait prié de sortir de ses états dans trois jours... trois heures après j'étais dehors.

LE MARQUIS.

Et la raison ?

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà !... C'est que j'avais failli prendre d'assaut un couvent.

LE MARQUIS.

Un couvent?... vous !

LE CHEVALIER.

J'en rougis, mais c'est comme ça... L'amour m'était venu aux Ursulines (Mouvement du marquis.) où j'accompagnais le roi Stanislas... à une prise de voile... Au milieu des chants et des prières... je remarquai une jeune fille... Ah ! voyez-vous, marquis, on parle de vierges de Raphaël, eh bien ! il n'y en a pas une qui ait cette physionomie chaste et gracieuse à la fois, ce sourire enchanteur...

LE MARQUIS.

Bref ! vous en devintes amoureux?

LE CHEVALIER.

A l'instant, et pour la vie... Au point que je passais mes journées à la grille de la chapelle... j'édifiais tout le couvent... J'ignorais son nom... mais j'avais remarqué qu'elle avait toujours autour de son cou, ou dans ses cheveux, un ruban bleu et rose qui faisait le plus charmant effet du monde... Là-dessus, à force d'informations adroites, je sus comment on la nommait... et, ma foi, je risquai une épître !...

LE MARQUIS.

Vous lui écrivîtes ?

LE CHEVALIER.

Une déclaration qui brûlait le papier... Je gagnai le jardinier du couvent ; mais pas de réponse.

LE MARQUIS.

Il fallait recommencer.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je fis... c'est ce que je refis vingt fois de suite ! Mais enfin le bon roi Stanislas me prit à part, et m'apprit que la supérieure avait intercepté toutes les lettres que j'adressais à Marguerite... Hein ! quel joli nom !... Il lui ressemble !

LE MARQUIS.

Après, après ? le roi vous dit...

LE CHEVALIER.

Qu'il voulait bien, à cause de mon âge, considérer cela comme une plaisanterie... mais à condition que j'en resterais là.

LE MARQUIS.

Et vous promîtes...

LE CHEVALIER.

Rien !... Je m'inclinai sans répondre... ce qui ne disait ni oui ni non, et une heure après j'étais caché dans une tribune de la chapelle, d'où je vis ma bien-aimée pleurant à chaudes larmes ; elle était malheureuse, et elle ne savait seulement pas qu'il existait un gentilhomme prêt à mourir pour elle... Je jurai de la consoler... pauvre petite ! J'avais appris que sa cellule donnait sur le jardin ; je ne savais pas au juste quelle était sa croisée ; mais je me fiais à mon cœur pour me l'indiquer, et le soir... soir d'automne... sans étoiles... sans clair de lune... j'escalade le mur... je grimpe à la fenêtre...

LE MARQUIS.

Et votre cœur vous conduit?...

LE CHEVALIER.

Juste chez la supérieure !

LE MARQUIS.

Miséricorde !

LE CHEVALIER.

Elle jette des cris de possédée !... Je me sauve à l'intérieur ; toutes ces dames accourent ; je veux faire bonne contenance, mais il n'y en avait pas une jeune !... En tournant toujours sur moi-même, j'arrive à la grille, qui se referme... et trois heures après, comme je vous l'ai dit, j'étais

sur la frontière de France... pleurant mes amours perdues, et envoyant de loin à ma bien-aimée mille baisers que le vent emportait.

LE MARQUIS.

Vous aviez à Versailles de quoi vous consoler.

LE CHEVALIER, souriant.

Oh! j'ai essayé... Vrai! je n'y ai pas mis de mauvaise volonté, ni ces dames non plus... ni l'Opéra non plus.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien! il faut que je sois doué de plus de constance que je ne croyais... Je suis plus amoureux que jamais de ma petite ingénue! Dame! que voulez-vous? la comparaison... et puis des difficultés à vaincre... Si bien que lorsqu'il y a quelques jours, j'appris qu'à ma première tentative pour rentrer en Lorraine je risquais d'être mis au frais... à la Bastille, je sentis dans mon cœur un mélange de colère, d'amour, de dépit ; j'aurais voulu me moquer de leur double police!... Ce fut alors que je reçus ordre de rejoindre mon régiment... près de Fontenoy, où le maréchal de Saxe nous a donné rendez-vous. Je suis parti de Versailles avec toute la jeune noblesse. Ces jeunes et beaux seigneurs célébraient à l'envi de belles maîtresses qui les avaient parés de leurs couleurs, au jour du départ... Ils montraient tous un nœud de ruban, qui flottait dans leurs aiguillettes... moi seul je n'en avais pas... et ils me raillaient!... Oh! alors, ma foi! piqué au vif, je leur ai vanté les charmes de celle que j'aime... j'ai juré qu'elle aussi m'avouerait son amour! qu'elle me parerait elle-même de ses couleurs, ce beau ruban bleu et rose dont le souvenir me revenait à l'esprit... Ils m'ont défié... moi, plus amoureux qu'eux tous!... et me voilà engagé d'honneur à faire la conquête des couleurs de Marguerite!...

AIR des Diamans de la Couronne.

Je les ai laissés en Champagne,
Et, filant de ce côté-ci,
Je vais commencer ma campagne
Aux Ursulines de Nancy!

LE MARQUIS, riant.

Aux Ursulines de Nancy.

LE CHEVALIER.

Je saurai vaincre la réserve
De ma novice, et ce succès
Va, je le sens, me mettre en verve
Pour aller battre les Anglais!

LE MARQUIS.

C'est une double victoire que je vous souhaite!

LE CHEVALIER.

Merci! Ah ça! et vous? vous êtes amoureux... de qui?

LE MARQUIS.

Oh! de la plus charmante fille, de la plus belle...

LE CHEVALIER.

Après la mienne... Elle vous connaît?

LE MARQUIS.

Certainement.

LE CHEVALIER.

C'est un avantage que vous avez sur moi... Et vous espérez?...

LE MARQUIS.

Je l'ai enlevée!

LE CHEVALIER, vivement.

Ah bah!... Contez-moi donc ça, c'est gentil... Et puis ça pourra me servir comme renseignement... Vous l'avez enlevée... d'où?

LE MARQUIS.

Du couvent des Ursulines de Nancy.

LE CHEVALIER, reculant.

Ah! grand Dieu! si c'était la mienne!

LE MARQUIS.

Non... à peine y était-elle entrée. J'aimais depuis long-temps mademoiselle Hélène de Montbrun... Elle s'appelle Hélène...

LE CHEVALIER.

J'aime mieux Marguerite... Après ça, un enlèvement... Hélène, c'est bien!... Continuez, Pâris.

LE MARQUIS.

J'allais la demander à son père lorsqu'il mourut, laissant tout son bien à son fils, et à sa fille, l'ordre d'entrer au couvent... J'ai voulu m'y opposer, mais impossible! mon père m'a déclaré que jamais il ne consentirait à un mariage qui ne doublerait pas ma fortune... J'étais surveillé comme vous, et, hier matin, Hélène avait vu se refermer sur elle la grille fatale... Quant à moi, je paraissais résigné à mon sort, et le soir je dansais au bal de la cour.

LE CHEVALIER.

Vous consoler, comme moi!

LE MARQUIS.

Pour les tromper tous!... Mes mesures étaient prises, et pendant que je sautais gaîment, une échelle de corde préparée par mes gens et suspendue à ce mur de jardin que vous aviez escaladé, rendait la liberté à Mlle de Montbrun, et une voiture de poste lui faisait franchir la frontière de France pour l'amener à Verdun, où je devais la rejoindre ce matin... au Cheval Noir.

LE CHEVALIER.

Bravo! mon cher, voilà ce qui s'appelle mener une aventure gaillardement!... Et votre Hélène est-elle arrivée?

LE MARQUIS.

Mais non; j'ai couru toute la ville sans retrouver ses traces, ici même...

LE CHEVALIER.

Diable! diable! si on l'avait retenue en Lor-

raine, sur la frontière... ce serait échouer au port.

LE MARQUIS.

C'est impossible!... Je retourne au Cheval Noir, et si elle n'y est pas, je retournerai sur ma route, d'auberge en auberge. Vous voici... Je ne crains plus de me croiser avec elle.

LE CHEVALIER.

C'est cela... si elle arrive ici, je la recevrai... Mlle Hélène de Montbrun?

LE MARQUIS.

Ou bien, Mme la marquise d'Aubreuil.

LE CHEVALIER, riant.

Ah! le tire, déjà!...

LE MARQUIS.

Oh!... la vertu la plus pure!... un ange!...

LE CHEVALIER.

Toujours comme la mienne!

LE MARQUIS.

Silence!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme THIBAUT.

Mme THIBAUT, sèchement.*

Monsieur, votre dîner est servi... dans votre chambre... où l'on a monté vos effets... Ah! j'oubliais de vous dire que le cabinet de toilette sert aussi à la chambre voisine... qui est occupée...

LE CHEVALIER, vivement.

Par une femme?

Mme THIBAUT.

Non, monsieur, par un jeune gentilhomme qui paraît fort honnête.

LE CHEVALIER.

Vrai? En ce cas, je vais lui offrir de dîner avec moi... C'est honnête aussi, cela.

LE MARQUIS.

Quant à moi, madame, je remonte à cheval, mais je reviendrai bientôt, je l'espère... Tenez-moi une chambre prête, et s'il arrivait une jeune dame...

Mme THIBAUT, effrayée.

Une jeune dame?

LE CHEVALIER, riant.

Qu'est-ce que ça a d'effrayant?

Mme THIBAUT.

Oh! rien du tout.

LE MARQUIS.

Vous préviendriez monsieur... en attendant mon retour. (Au chevalier.) Chevalier, je compte sur votre amitié.

* Madame Thibaut, le Chevalier, le Marquis.

LE CHEVALIER.

Allez en paix!...

AIR nouveau de M. Hormille.

Hélène vous attend, sans doute,
Il faut la retrouver d'abord;
Que l'amour abrège la route,
L'amitié vous attend au port.

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Hélène vous attend, sans doute, etc.

LE MARQUIS.

Mon Hélène m'attend, sans doute,
Je vais la retrouver d'abord;
Je trouverai l'amour en route,
Et l'amitié m'attend au port.

Mme THIBAUT.

Ces messieurs attendent, sans doute,
Je vais les prévenir d'abord.
Avant qu'il ne se mette en route,
Je dois leur faire mon rapport.

(Le marquis sort par le fond, le chevalier par l'auberge.)

SCÈNE VIII.

Mme THIBAUT, puis MARGUERITE.

Mme THIBAUT.

Je préviendrai d'abord le vidame... Je ne veux pas compromettre mon auberge.

MARGUERITE, le capuchon de son mantelet sur la tête.

C'est bien ici!... Pourvu qu'on ne me suive pas!

Mme THIBAUT.

Avec ça qu'ils m'ont l'air assez mauvais sujets, ces jeunes gens.

MARGUERITE.

Madame!

Mme THIBAUT.

Ah! Sainte vierge! la voilà!

MARGUERITE, levant son voile.

Vous ne me reconnaissez pas?

Mme THIBAUT.

Madame la vicomtesse!

MARGUERITE.

Silence! Je reviens sur mes pas... pour une bonne action que vous pouvez partager avec moi... Cela coûte si peu, et cela rapporte tant de plaisir!

Mme THIBAUT.

Oh! si ça ne coûte rien et si ça rapporte!

MARGUERITE.

Vous m'avez dit qu'il y avait ici un jeune gentilhomme arrivé de Lorraine...

Mme THIBAUT.

Dame! il me l'a dit.

MARGUERITE.

Pour vous tromper, sans doute... s'il sait qu'on doit l'arrêter.

Mme THIBAUT.

Ah! mon Dieu! Au fait, il a l'air si inquiet... toujours à la fenêtre!

MARGUERITE.

C'est lui!

Mme THIBAUT.

Mais, madame...

MARGUERITE.

Je ne le connais pas... je ne sais pas qui il est... Ce pauvre jeune homme! je ne l'ai jamais vu... mais sa liberté est menacée... ce que vous avez dit à mon mari lui est revenu à l'esprit; ce sont ses soupçons qui m'ont effrayée, et alors le ciel que j'invoquais m'a sans doute inspiré une bonne pensée... Je me suis échappée un moment de l'église... pour vous prier, ma bonne madame Thibaut, d'avertir ce voyageur, de lui dire...

Mme THIBAUT.

Permettez, madame, les menaces de M. le vicomte...

AIR de la Robe et des Bottes.

Sa colère serait trop forte,
Il ne me pardonnerait pas
D'avoir parlé.

MARGUERITE.

Que vous importe,
Si votre cœur vous approuve tout bas.
Une femme doit être bonne!...

Mme THIBAUT.

Mais il faut songer...

MARGUERITE.

Ah! songez
Que la charité nous ordonne
De secourir les affligés!

Mme THIBAUT.

Mais s'il était coupable?...

MARGUERITE.

De quelque folie... un gentilhomme si distingué... car il doit avoir l'air distingué... Il est bien?...

Mme THIBAUT.

Très bien! et si jeune...

MARGUERITE.

Oh! cela m'est égal... mais vous lui direz...

Mme THIBAUT.

Mon Dieu, madame, vous pouvez lui dire vous-même, car le voici!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HÉLÈNE, en costume d'homme.

HÉLÈNE, sortant de l'auberge et sans voir Marguerite.*

Madame l'aubergiste, c'est vous! je vous cherchais.

Mme THIBAUT.

Comme vous êtes ému!

HÉLÈNE.

Oui, et bien fâché contre vous... Quel est ce jeune homme que vous avez logé près de moi, et qui est entré dans mon cabinet de toilette?

Mme THIBAUT.

C'est un voyageur, et j'ai cru qu'entre hommes...

HÉLÈNE.

Du tout!... du tout!... je ne veux pas de cela... Donnez-moi une autre chambre... tout de suite, ou je m'en vais.

Mme THIBAUT.

Suffit! Je vous logerai au second... Mais voilà une dame qui veut vous parler. (A Marguerite.) Moi, je suis censée ne rien savoir. (Haut.) Soyez tranquille! (Elle sort.)

SCÈNE X.

HÉLÈNE, MARGUERITE.

HÉLÈNE, à part.

Une dame!... Qu'est-ce qu'elle me veut?... Et Armand qui n'arrive pas!

MARGUERITE, à part.

Quoi! c'est là cet imprudent qui m'écrivait dans mon couvent... Oh! comme il est plus jeune que mon mari!

HÉLÈNE, de même.

Oh! comme elle m'examine! J'ai peur.

MARGUERITE, de même.

Allons du courage! Il ne me verra pas ainsi...

HÉLÈNE, de même.

Je tremble toujours que quelque chose ne me trahisse... Je m'en vais.

MARGUERITE, allant à Hélène, et avançant un peu son capuchon.

Monsieur!

HÉLÈNE, à part.

Ciel! elle me parle! (Haut.) Madame... je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

* Hélène, madame Thibaut, Marguerite.

MARGUERITE.

Je ne vous connais pas non plus, je vous prie de le croire... Mais je... et puis...

HÉLÈNE, à part.

Elle a l'air de trembler comme moi!

MARGUERITE.

Monsieur, il s'agit d'un service important... On veut vous arrêter.

HÉLÈNE.

Moi! Oh! madame, on sait donc?...

MARGUERITE.

On sait tout, l'ordre est arrivé de guetter votre passage sur la frontière.

HÉLÈNE.

Je me meurs.

MARGUERITE.

Et de vous faire reconduire, sous bonne escorte, à Paris.

HÉLÈNE.

A Paris?

MARGUERITE.

Sans doute!... Vous arrivez?...

HÉLÈNE

De Nancy.

MARGUERITE.

Comment?

HÉLÈNE, à part.

Qu'est-ce que je dis là?

MARGUERITE.

Eh! mais n'êtes-vous pas le chevalier de Jaucourt.

HÉLÈNE.

De Jaucourt... Je ne connais pas.

MARGUERITE.

Monsieur... monsieur, alors je me suis trompée, mais je vous crois gentilhomme, et vous ne parlerez pas d'une démarche qui doit rester secrète. (Elle salue Hélène qui va pour lui faire la révérence et se reprend.) Ce n'est pas lui... Tant mieux!

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, puis LE CHEVALIER.

HÉLÈNE, seule.

Oh! je ne resterai pas ici plus long-temps!... Et si Armand n'arrive pas, je retournerai à sa rencontre, car je ne puis pas vivre ainsi... C'est terrible d'avoir peur de tout... même de cette dame... Cependant elle a la voix bien douce, et si elle cherche le chevalier de Jaucourt, ce n'est pas pour lui faire du mal...

AIR du Verre.

Eh bien! voyez un peu, vraiment,
J'étais inquiète et tremblante!...
On disait qu'un enlèvement
Était une chose charmante;
Et pourtant j'ai le cœur serré...
Tout me fait peur... Ah! quand j'y pense,
Ça doit donc, si l'on m'a dit vrai,
Finir mieux que ça ne commence!

LE CHEVALIER, sortant de l'auberge.

Quel affreux dîner! quel vin! Ah! pouah!

HÉLÈNE, sans le voir.

Il me semble toujours qu'on va me reconnaître.

LE CHEVALIER.

Tiens! mon petit voisin... à qui j'ai fait prendre la fuite.

HÉLÈNE, à part.

Il n'y a pas jusqu'à ce nom de *monsieur* qui ne me donne le frisson!

LE CHEVALIER, arrivant vivement à elle.*

Monsieur!

HÉLÈNE, effrayée.

Ah! mon Dieu! Ah! que c'est mal de faire des surprises comme ça!

LE CHEVALIER.

Eh bien! eh bien! vous vous trouvez mal! (A part.) Le drôle de petit bonhomme!

HÉLÈNE.

Non, monsieur, c'est que... lorsque l'on ne s'attend pas...

LE CHEVALIER.

Ai-je donc quelque chose d'effrayant?... Déjà, tout à l'heure, quand je suis entré chez vous, vous avez poussé un cri... Le diable m'emporte, une petite-maîtresse n'aurait pas mieux fait!

HÉLÈNE.

Monsieur... c'est que... un homme qui entre ainsi sans s'annoncer...

LE CHEVALIER.

Chez un homme!... Et puis j'avais des intentions si honnêtes!.. J'allais vous prier de dîner avec moi.

HÉLÈNE.

Je ne dîne pas, monsieur.

LE CHEVALIER

Ah! vous ne... Du moins, nous souperons ensemble.

HÉLÈNE.

Je ne soupe pas, monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous ne... Ah ça! de quoi diable vivez-vous donc?... Mais rassurez-vous, mon camarade... (Lui prenant la main.) Laissez moi me féliciter d'une rencontre...

HÉLÈNE, retirant sa main.

Monsieur, je vous prie de croire que je ne suis pas habitué à ces manières-là.

LE CHEVALIER.

Ah bah! (A part.) Le drôle de petit bonhomme!

(Il remonte en riant.)

* Le Chevalier, Hélène.

HÉLÈNE, à part.

Il a l'air très mauvais sujet, ce petit-là !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme THIBAUT.

Mme THIBAUT. *

Ah ! monsieur, monsieur, c'est bien mal ! c'est affreux !

HÉLÈNE.

Hein ?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc ?

Mme THIBAUT.

Vous m'avez trompée.

LE CHEVALIER.

Moi ?

HÉLÈNE.

Moi ?

Mme THIBAUT.

Vous !... C'est-à-dire, je ne sais pas au juste lequel... laquelle... L'un de vous deux est une femme.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas moi.

LE CHEVALIER, riant.

Ce n'est pas moi !

Mme THIBAUT.

Si fait !... Une dame... une demoiselle... Et le vidame qui m'a menacée de fermer mon auberge, si je ne faisais pas ma déclaration à l'instant !

HÉLÈNE, à part.

Je suis morte !

LE CHEVALIER, à part, regardant Hélène.

Ah ! mon Dieu !... est-ce que ?...

Mme THIBAUT.

Je cours...

HÉLÈNE.

Madame !

LE CHEVALIER, la retenant.

Eh non !... Mais d'abord qui est-ce qui vous a dit que l'un de nous était... c'est-à-dire n'était pas. .

HÉLÈNE.

Oui, oui, qui vous a dit ?

Mme THIBAUT, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Comment ! qui m'a dit ?... Et vos robes et vos dentelles.

HÉLÈNE.

O ciel ! madame, vous avez eu l'indiscrétion !...

LE CHEVALIER, à part.

C'est l'Hélène du marquis.

Mme THIBAUT.

Comment ! l'indiscrétion !... En cherchant dans le cabinet de toilette, pour vous déloger, auquel de vous deux appartiennent les caisses qu'on y avait montées, l'une d'elles s'est ouverte.

LE CHEVALIER.

Et patatras ! vous avez vu ?...

Mme THIBAUT.

J'ai vu des effets qui ne sont pas à l'usage des messieurs ..

HÉLÈNE.

Je ne sais pas à qui cela appartient.

LE CHEVALIER.

Oh ! moi, je le sais !

HÉLÈNE.

Vous ?

Mme THIBAUT.

Vous ! mais à qui donc ?... Au fait, vous avez l'air tous les deux... (Se touchant le menton.) Et puis, vous n'avez de ça, ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

De ça ? de ça ?

HÉLÈNE.

De ça ?

Mme THIBAUT.

Oh ! mais M. le vidame saura bien lequel des deux il doit faire reconduire au couvent !

(Elle remonte.)

HÉLÈNE, courant après elle.

Au couvent ! Ah ! de grâce !...

Mme THIBAUT, se retournant vers elle.

C'est donc vous ?

HÉLÈNE, s'efforçant de rire.

Moi ?... Ah ! ah ! ah !

LE CHEVALIER, la faisant redescendre.

Restez !...

Mme THIBAUT, se retournant vers lui.

C'est donc vous ?

LE CHEVALIER.

Moi ?... Ah ! ah ! ah !

Mme THIBAUT.

Riez ! riez !

ENSEMBLE.

AIR du pas de quatre de la Péri.

Je soupçonne tous deux !...
Mais tant pis, je ne peux
Risquer mon auberge pour eux.

HÉLÈNE.

Nous soupçonner tous deux !
C'est encor trop heureux.
Je puis m'échapper de ces lieux.

LE CHEVALIER.

Nous soupçonner tous deux !
Vous verrez qu'à ses yeux
Je suis une femme en ces lieux !

* Le Chevalier, madame Thibaut, Hélène.

LE CHEVALIER.

Sachez vous taire !
Je serai généreux, ma chère !

HÉLÈNE.

Votre colère
Doit céder à notre prière !

Mme THIBAUT.

Non, j'ai trop peur
De monseigneur
Le gouverneur.
C'est un malheur,
Mais l'intérêt avant le cœur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Madame Thibaut sort — Le chevalier remonte avec elle jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, LE CHEVALIER.

HÉLÈNE, criant après elle.

Mais, madame...

LE CHEVALIER, au fond.

La voilà partie !... la vieille incorruptible !

HÉLÈNE, à part.

Que devenir? que faire?

LE CHEVALIER, redescendant.

Ah! mon gentilhomme! vous avez des robes et des dentelles dans vos malles !

HÉLÈNE, embarrassée.

Mais non. .

LE CHEVALIER.

Et qu'est-ce que vous dites des soupçons de l'aubergiste?

HÉLÈNE.

Mais elle vous soupçonne aussi... Et certainement ce n'est pas moi...

LE CHEVALIER, riant.

Ah! par exemple! il serait plaisant que ce fût moi !... Après ça, je conviens que je n'ai pas cette tournure militaire... ce ton d'assurance que vous avez.

HELÈNE, à part.

Il se moque de moi !

LE CHEVALIER, se rapprochant d'elle.

Et puis cette bonne femme n'a pas bien regardé... Là... au dessus de la lèvre... vous en avez, mademoiselle Hélène de Montbrun.

HÈLÈNE.

Monsieur... ah ! de grâce !

LE CHEVALIER.

Avouez ?

HÉLÈNE.

Taisez-vous !

LE CHEVALIER.

Allons donc !

HÉLÈNE.

Mais d'où savez-vous? qui vous a dit ?...

LE CHEVALIER.

Mais ce cher marquis d'Anbreuil ! Je lui ai promis de protéger ses amours!

HÉLÈNE.

Vous l'avez vu?

LE CHEVALIER.

Ici.

HÉLÈNE.

Mais où est-il?

LE CHEVALIER.

Il est reparti pour retrouver vos traces qu'il avait perdues. Le moyen de vous deviner sous ce costume!... (A part.) C'est qu'elle est charmante!

HÉLÈNE.

Mais il n'a donc pas reçu ma lettre?

LE CHEVALIER.

L'essentiel est de vous sauver... jusqu'à son retour, qui ne peut tarder... Je lui ai répondu de vous, et puisque vous voilà...

HÉLÈNE.

Vous me défendrez?

LE CHEVALIER.

Je me ferai tuer pour vous.

HÉLÈNE, allant à lui.

Ah! monsieur, ma reconnaissance... (Reculant.) Oh! mais vous ne voudriez pas me tromper!... Vous connaissez le marquis?... Vous êtes bien...

LE CHEVALIER.

Un de ses amis, le chevalier de Jaucourt.

HÉLÈNE.

Le chevalier de Jaucourt! Ah! mon Dieu !

LE CHEVALIER.

Je vous promets ma protection !

HÉLÈNE.

Votre ?... Ah bien oui !... Mais protégez-vous donc vous-même !... Vous êtes perdu !

LE CHEVALIER.

Hein?... Plait-il!... Pas de plaisanterie!

HÉLÈNE.

Mais je ne plaisante pas... Tout à l'heure une dame, qui m'avait prise pour vous, est venue me confier...

LE CHEVALIER.

Une dame! Était-elle jolie?

HÉLÈNE.

Elle se cachait!

LE CHEVALIER.

Et elle me cherchait... et elle vous a dit...

HÉLÈNE.

Elle m'a dit en confidence que le chevalier de Jaucourt allait être arrêté et reconduit à Paris.

LE CHEVALIER.

O ciel ! mais c'est affreux ! On est donc à ma

poursuite? Oh! mais je me défendrai! j'ai des armes! Me reconduire à Paris!

HÉLÈNE.

Je voudrais bien être à votre place, ce serait plus gai que d'être reconduite à Nancy, enfermée aux Ursulines.

LE CHEVALIER.

Aux Ursulines?... de Nancy?... Ah! que vous êtes heureuse! Je changerais bien avec vous!

HÉLÈNE.

A Paris! le marquis pourrait me rejoindre... me réclamer... J'en serais quitte pour le voyage!

LE CHEVALIER.

Aux Ursulines! Je serais comme le loup dans la bergerie... près de celle que j'aime! (Poussant un cri.) Ah!

HÉLÈNE, effrayée.

Ah!

LE CHEVALIER, la ramenant.

Non, rassurez-vous... C'est une idée!

HÉLÈNE.

Mon Dieu! vous avez une manière d'avoir des idées!

LE CHEVALIER.

Il y a moyen d'arranger les choses... Attendons de pied ferme nos ennemis qui ne doivent pas être forts... Des naturels du pays! Ils interrogent, ils se fâchent... Je suis Mlle Hélène de Montbrun... bientôt marquise d'Aubreuil... Et fouette cocher! aux Ursulines!

HÉLÈNE.

Vous! vous oseriez soutenir?...

LE CHEVALIER.

Très bien... je mens comme un ange!

HÉLÈNE.

Et vous croyez qu'on vous prendra pour une demoiselle... ou une marquise... avec cet habit... cette tournure?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? Je me tiendrai comme vous, tout à l'heure, les yeux baissés, la bouche en cœur... Je ferai des petits pas... (Il traverse le théâtre en faisant des petits pas.)* Je prendrai une petite voix.

HÉLÈNE, riant.

Vraiment!

LE CHEVALIER, se retournant vivement et la contrefaisant.

Monsieur, je vous prie de croire que je ne suis pas habituée à ces manières-là... Ah! ah! ah!

HÉLÈNE, riant.

Ah! ah! ah!... Mais moi?...

LE CHEVALIER.

Eh bien! vous êtes le chevalier de Jancourt... un joli garçon, qui a un peu d'assurance, beaucoup d'esprit...

* Le Chevalier, Hélène.

HÉLÈNE, riant.

Et de la modestie!

LE CHEVALIER, de même.

Infiniment!... En route pour Paris... Ah ça! du courage... ferme!... N'allez pas vous trahir, morbleu! n'ayez pas l'air timide, emprunté d'une pensionnaire!

HÉLÈNE.

Eh! mais, comme ça, il me semble que c'est bien! (Elle traverse le théâtre.)*

LE CHEVALIER.

Ça ne vaut pas le diable!... (Mouvement d'Hélène.) Pardon!... de l'aplomb, du laisser-aller... la tête plus haute... C'est cela! chiffonnez-moi votre jabot, la main dans le gousset de la culotte...

HÉLÈNE, la main dans son gousset.

Comme ça?...

LE CHEVALIER, faisant tout ce qu'il dit.

Bien! Prenez-moi l'air un peu débraillé d'un gentilhomme de Versailles... Défaites quelques boutons de votre gilet. (Il la déboutonne.)

HÉLÈNE, reculant.

Ah! mais, monsieur..

LE CHEVALIER, riant.

N'ayez donc pas peur...

AIR nouveau de M. Hormille.

PREMIER COUPLET.

Maintenant, avec assurance
Marchez un peu... de plus grands pas.
Et lancez avec élégance
Votre chapeau sous votre bras.
Et si quelque fat se hasarde
A prendre avec vous l'air moqueur,
Bravement mettez-vous en garde!

HÉLÈNE, reculant.

Oh! d'un homme j'ai toujours peur!...

LE CHEVALIER, marchant en marquis.

En avant!
La démarche fière
Et le nez au vent,
En paix comme en guerre,
Toujours en avant!...**

REPRISE ENSEMBLE.

En avant! etc.

(A la reprise, Hélène marche comme le chevalier, et celui-ci repasse à droite en la regardant.)***

LE CHEVALIER, à part.

Est-elle jolie ainsi!... Ma foi je vais l'embrasser. (Il va pour l'embrasser.)

HÉLÈNE, se retournant.

Croyez-vous que le marquis?

* Hélène, le Chevalier.
** Le Chevalier, Hélène.
*** Hélène, le Chevalier.

LE CHEVALIER, s'arrêtant.

Le marquis serait enchanté... (A part.) Oh! la fiancée d'un ami!...

HÉLÈNE.

Comme ça, il ne me manque plus rien?

LE CHEVALIER.

Même air.

DEUXIÈME COUPLET.

Si fait!... De tabac, pour mieux plaire,
Barbouillez-vous par-ci, par-là...
(Il prise.)

HÉLÈNE.

Je n'en ai pas.

LE CHEVALIER.

C'est nécessaire!
Prenez ma boîte... La voilà.
(Il la lui donne.)
Si la beauté tendre et discrète
Vient à vous... attaquez son cœur...

HÉLÈNE, souriant.

Ce qu'on m'a dit, je le répète,
Une femme ne fait pas peur.

ENSEMBLE.

En avant!
Pour la pauvre belle
Amour décevant!...
N'importe, près d'elle,
Toujours en avant!

(En chantant, ils remontent séparément jusqu'au milieu du théâtre; puis, à la reprise, le chevalier passe son bras sur les épaules d'Hélène, et ils redescendent ensemble en marchant comme des marquis.)

HÉLÈNE, offrant du tabac au chevalier.

En usez-vous?

LE CHEVALIER, riant.

Bravo!... Et en entremêlant cela de quelques mordieu! palsambieu! ventrebieu! nous jurons tous à l'Œil-de-Bœuf, ferme!

HÉLÈNE.

Oui, oui, ferme! mordieu! ventrebieu!

LE VIDAME, dehors.

Holà!

HÉLÈNE, du même ton qu'en jurant.

Ah! mon Dieu! (Elle passe à droite.)

LE VIDAME, dehors.

Ne laissez sortir personne!

LE CHEVALIER.

Vous tremblez déjà? gare le couvent!

HÉLÈNE

Non! non!

LE CHEVALIER, regardant au fond.

Une espèce d'imbécile pose des sentinelles... il vient par ici... Eh! vite à votre rôle... Je cours me renfermer dans ma chambre. (Faisant la petite voix.) On n'entre pas! (Riant.) Adieu, chevalier!
(Il rentre dans l'auberge.)

HÉLÈNE.

Au revoir, marquise! (Revenant.) Allons! allons! du courage! Je suis un homme... Ah! bien oui, mais... c'est que quand on n'en a pas l'habitude..

SCÈNE XIV.

LE VIDAME, HÉLÈNE.

LE VIDAME, s'arrêtant au fond.

Ah! un petit jeune homme! ça doit être ça... d'après ce que m'a dit Mme Thibaut.

HÉLÈNE, à part.

Quelqu'un!... Rappelons-nous les leçons du chevalier... Ferme!

(Elle se pose le chapeau sous le bras gauche, la main droite dans son gousset, et se promène en chantonnant, sur l'air précédent.):

La démarche fière
Et la tabatière!...

(Parlant.) Il approche!

LE VIDAME, à part.

Voilà déjà une taille élancée, un petit pied... et puis... et... J'ai trop étudié les femmes pour ne pas reconnaître...

HÉLÈNE, à part.

Comme il me regarde!

LE VIDAME

Mon petit monsieur... (Elle le regarde.) Oh! comme elle est jolie!

HÉLÈNE, avec beaucoup d'assurance.

Hein? qu'est-ce qu'il y a... mon grand monsieur!... Palsambieu!

LE VIDAME.

Permettez!

HÉLÈNE.

Je ne permets pas, ventrebieu! Est-ce que c'est l'usage des indigènes de Verdun de regarder ainsi les gens sous la moustache?

LE VIDAME

Non.. certainement... Je ne... (A part.) Tiens!

HÉLÈNE.

Ça ne me plaît pas, je veux bien vous en avertir. (Elle passe à gauche.)

LE VIDAME.

Pardon... Je suis le vidame de Verdun, et je... On m'avait dit... Parce que je suis à la recherche d'une jeune fille.

HÉLÈNE, effrayée.

D'une jeune fille!... (Se reprenant.) Eh bien! qu'est-ce que ça me fait, mordieu!

LE VIDAME..

Et, en vous voyant, il m'avait semblé..

HÉLÈNE, tirant sa tabatière.

Il vous avait semblé... (Lui offrant du tabac.) En prenez-vous, vidame ?

LE VIDAME.

Du tabac !. . Ah ! vous prenez...

HÉLÈNE.

Nous en prenons tous à l'OEil-de-Bœuf !... Palsambieu ! (Elle fait semblant d'en prendre.)

LE VIDAME, prenant du tabac.

Mais... (Hélène lui pince les doigts en refermant sa tabatière.) Oh !...

HÉLÈNE.

Vous dites donc qu'il vous avait semblé...

LE VIDAME.

Que cette jeune fille... c'était... (Il éternue. — Hélène le regarde avec dédain.) Pardon !... C'était... (Riant.) Ah ! ah ! ah !

HÉLÈNE, riant.

C'était... Eh ! eh ! eh !

LE VIDAME.

Vous !

HÉLÈNE.

Moi ?... Ah ! ah ! ah !

(Elle reprend la droite.) *

LE VIDAME.

Ah ! ah ! ah !

HÉLÈNE, sérieusement.

Est-ce que j'ai l'air d'une fille... maugrebieu ?

LE VIDAME, de même.

Non ! non ! pas tout à fait... maugrebieu !... Cependant vous conviendrez que ce visage... entièrement privé de...

HÉLÈNE, se frottant le menton.

Vidame ! qui est-ce qui vous fait la barbe ?

LE VIDAME, étonné.

La barbe ? C'est mon valet de chambre.

HÉLÈNE, avec aplomb.

Eh bien ! votre valet de chambre est un fier maladroit !... Je ne crois pas qu'on puisse avoir la barbe plus forte et plus épaisse que moi ! Mais si l'on s'en doutait seulement quand je suis rasé, je mettrais Champagne à la porte, mordieu !

LE VIDAME, regardant son menton.

Le fait est qu'on ne s'en douterait pas... (Elle lui tourne le dos.) c'est même ce qui avait contribué à me faire croire...

HÉLÈNE, le faisant reculer.

Et si un autre que vous avait l'impertinence de trouver en moi quelque chose de... féminin, je lui planterais mon épée dans le corps pour lui prouver le contraire... palsambieu !

LE VIDAME, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ce n'est pas moi... J'ai trop étudié le beau sexe, palsambieu ! pour m'y tromper !

HÉLÈNE.

A la bonne heure ! (Elle redescend à droite.)

* Le Vidame, Hélène.

LE VIDAME, à part.

C'est un gaillard !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE VICOMTE, Mme THIBAUT.

Mme THIBAUT.

Ah ! monsieur le gouverneur, je vous en prie !

LE VICOMTE.

Soyez tranquille ! Il ne leur sera fait aucun mal.

LE VIDAME. *

Monsieur le vicomte...

LE VICOMTE.

Eh bien ! mon cher, le jeune gentilhomme...

LE VIDAME, à demi-voix.

Le voici !... un petit diable... un querelleur... Mais l'autre, je ne l'ai pas vu... (A Mme Thibaut.) Où est-il ?

Mme THIBAUT.

Là-haut, sans doute... dans sa chambre... mais vous aurez des égards.

LE VIDAME.

Oui, oui, pardieu !... une femme !... Vite, conduisez-moi... (A Hélène.) Monsieur le...

HÉLÈNE.

Le chevalier.

LE VIDAME.

Monsieur le chevalier...

LE VICOMTE.

De Jaucourt ?

HÉLÈNE. **

De Jaucourt, vous y êtes ?

LE VIDAME.

Monsieur le chevalier de Jaucourt... j'ai bien l'honneur...

HÉLÈNE.

Monsieur le vidame, au plaisir !...

(Le vidame entre dans l'auberge.)

Mme THIBAUT, à Hélène.

Dame ! j'ai fait mon devoir... mais on m'a promis...

HÉLÈNE, la chassant avec son chapeau.

C'est bien ! Allez, la femme, allez !

Mme THIBAUT, rentrant dans l'auberge.

Ah ! c'est l'homme ! j'en étais sûre ! j'ai vu ça tout de suite.

HÉLÈNE, à part.

Il n'est pas malin, le neveu de l'évêque, ça se trouve bien !

LE VICOMTE.

Monsieur le chevalier de Jaucourt, vous me

* Madame Thibaut, le Vidame, le Vicomte, Hélène.

** Madame Thibaut, le Vidame, Hélène, le Vicomte.

voyez désolé... c'est-à-dire enchanté d'une rencontre qui. .

HÉLÈNE.

Monsieur!...

LE VICOMTE.

Je suis le gouverneur de Verdun, et cette lettre de cachet m'enjoint de vous faire arrêter sur la frontière.

HÉLÈNE.

Ah! palsambieu! (Lui offrant du tabac.) En prenez-vous?

LE VICOMTE.

Merci... Et de vous faire reconduire à Paris.

HÉLÈNE, à part.

Nous y voilà! (Haut.) A Paris? Je suis prêt.

LE VICOMTE.

A la Bastille.

HÉLÈNE.

Hein? (A part.) Ah mais! ah mais! ce n'est plus ça!

LE VICOMTE.

Du reste, monsieur le chevalier, avec tous les égards...

HÉLÈNE.

Chevalier!... chevalier!... Et si je ne l'étais pas... si...

LE VICOMTE.

En ce cas, je vous prierais de vouloir bien me montrer vos papiers.

HÉLÈNE.

Mes papiers!... (A part.) A la Bastille!... mais je suis perdue!

LE VIDAME, dans l'auberge.

Rassurez-vous, mademoiselle, rassurez-vous!

LE VICOMTE, remontant.

Ah! la jolie fugitive.

SCÈNE XVI.

LE VICOMTE, HÉLÈNE, LE CHEVALIER, LE VIDAME.

(Le chevalier entre vivement. — Il est en femme, costume de marquise du temps de Louis XV.)

LE CHEVALIER, au vidame, qui reste sur le seuil de la porte.

Monsieur... monsieur... vous m'avez fait violence.

HÉLÈNE.

Plaît-il? (Le reconnaissant.) Ah! (A part.) Lui!

LE VIDAME.

Permettez! je ne vous ai point fait violence... j'en suis incapable!

LE CHEVALIER, s'avançant. *

Si fait! j'en appelle à ces messieurs. (Il fait la révérence et montre le vicomte.) Monsieur surtout, qui a l'air d'un vieillard bien respectable.

LE VICOMTE, piqué.

Hein?... d'un vieillard!...

HÉLÈNE, à part.

C'est qu'il est très gentil!

LE VIDAME, à part.

Une femme superbe! (Haut.) Pardon! j'avais des devoirs à remplir...

LE CHEVALIER.

Des devoirs?... Jugez-nous, messieurs, vous, surtout, honnête vieillard... (Mouvement du vicomte.) Voici ce que c'est... J'étais dans ma chambre, à ma toilette... dans un de ces momens où une femme aime à se trouver tête-à-tête avec son miroir... lorsque cet imprudent entre brusquement... J'ai poussé un cri... et je n'ai eu que le temps de couvrir de mon éventail... ce que la pudeur...

LE VICOMTE. *

Ah! vidame!...

HÉLÈNE.

C'est très mal, palsambieu!

LE VIDAME.

Mais non! mais non... j'ai attendu...

LE CHEVALIER, avec émotion.

Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que, lorsque j'ai voulu sortir, monsieur était là pour me prendre la main et me forcer à le suivre!

LE VICOMTE.

Ah! vidame!

HÉLÈNE.

C'est indigne, mangredieu!

LE VIDAME.

Mais non... Je vous ai priée avec tous les égards possibles... D'ailleurs, le doute ne m'était pas permis... Je venais de trouver sur votre cheminée cette lettre à mademoiselle Hélène de Montbrun.

LE CHEVALIER.

Monsieur! monsieur!...

LE VICOMTE.

A la bonne heure! voilà des papiers... Mais les vôtres, monsieur le chevalier de Jaucourt?

HÉLÈNE.

Les miens! les miens! Ils sont...

LE CHEVALIER, bas, derrière son éventail.

Dans votre chambre!

HÉLÈNE.

Dans ma chambre.

LE CHEVALIER, bas.

Sur votre table!

HÉLÈNE.

Sur votre table. (Se reprenant.) Sur ma...

LE VIDAME.

Sur votre table!

* Le Vidame, le Chevalier, le Vicomte, Hélène.

* Le Vidame, le Vicomte, le Chevalier, Hélène.

LE CHEVALIER, minaudant.

Mais enfin, que veut-on de moi ? que demande-t-on à une faible femme?

HÉLÈNE, s'oubliant.

Oui, que demande-t-on à une faible?... (Le chevalier lui serre la main.) Mordieu !

LE VIDAME, galamment.

Je vous l'ai dit... mademoiselle... rassurez-vous... nous ne sommes pas des Turcs...

LE VICOMTE, de même.

Non, nous ne sommes pas des Turcs!

LE VIDAME.

Nous vous laisserons le temps de vous remettre, en attendant que vous soyez reconduite au couvent des Ursulines de Nancy.

HÉLÈNE, s'oubliant.

Au couvent?... C'est indigne !

LE VICOMTE. *

Vous connaissez mademoiselle?

HÉLÈNE.

Moi?... pas du tout !

LE CHEVALIER.

Ah ! Dieu ! ah ! ciel ! ah! oui ! c'est indigne !... Au couvent des Ursulines !... (Changeant de ton.) Partons, monsieur, je suis prête... Partons!

LE VIDAME, le retenant.

Non, belle dame, demain.

LE CHEVALIER.

Je veux partir tout de suite... comme M. le chevalier.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE, au fond.

Eh bien ! monsieur le vicomte, vous me laissez seule à vous attendre !

LE VICOMTE, allant à elle.

Ah ! ma femme !

LE VIDAME, galamment.

Madame la vicomtesse !

(Pendant qu'ils remontent, Hélène se rapproche vivement du chevalier.)

HÉLÈNE, bas.

Mais non ; mais je ne veux plus cela !... Il s'agit pour vous de la Bastille !

LE CHEVALIER, bas.

Aimez-vous mieux les Ursulines ?

HÉLÈNE.

O ciel ! (Ils se séparent.)

LE VICOMTE.**

Je procède en ce moment, ma chère, à une arrestation. (Montrant Hélène.) C'est M. le chevalier de Jaucourt.

MARGUERITE.

Ah ! (A part.) Lui ! Il m'a donc trompée !

LE VIDAME.

C'est mademoiselle Hélène de Montbrun .. (Présentant le chevalier.) *

LE CHEVALIER.

Madame !... (La reconnaissant, à part.) Grand Dieu ! c'est elle, c'est Marguerite !...

LE VIDAME.

Plaît-il ? qu'avez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Rien... rien... monsieur le vidame... C'est que la fatigue... le saisissement... Je ne me sens pas bien !

MARGUERITE.

Ah ! madame ! remettez-vous !

LE VIDAME, avec intérêt.

Comment vous trouvez-vous?

LE VICOMTE, allant à lui.**

Comment vous trouvez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mieux... beaucoup mieux !... (A part.) Sa femme !...

MARGUERITE, à part, regardant Hélène.

Le chevalier !

LE VICOMTE, avec intérêt.

Et dans cet état de faiblesse, vous ne pouvez partir ce soir même.

LE CHEVALIER, vivement.

Non, non, je ne le puis pas... Au contraire... cela m'est impossible à présent.

HÉLÈNE

Et à moi aussi. (A part.) La Bastille !

LE VIDAME, au chevalier.

A demain donc !... En attendant, c'est mon hôtel qui vous servira de prison !

LE CHEVALIER.

Votre hôtel ? Cela ne se peut pas... Chez un homme... seul peut-être... (Passant près de Marguerite.)*** Ah ! madame ! je me mets sous votre protection.

MARGUERITE.

Calmez-vous !

LE VIDAME.

Permettez ! Je ne comprends pas...

LE VICOMTE.

Allons, vidame, allons... Mademoiselle a raison... Ce n'est pas dans les convenances.

(Il lui parle à l'oreille.)

LE VIDAME.

Ah ! ah ! j'y suis !... Supposer... moi, un Se-

* Le Vidame, le Chevalier, le Vicomte, Hélène.

** Le Chevalier, le Vidame, Marguerite, le Vicomte, Hélène.

*** Le Vidame, le Vicomte, le Chevalier, Marguerite, Hélène.

rinos ! le neveu d'un... (A part.) Au fait ! tiens... Elle est superbe !

(Mme Thibaut paraît sur le seuil de l'auberge, le vidame lui donne un ordre ; elle sort par le fond.)

LE VICOMTE, au chevalier.

Soyez sans crainte, c'est chez moi que vous serez prisonnière... Quant à M. le chevalier, il ne serait pas convenable non plus que chez moi... mais il ne craindra pas d'aller passer la nuit chez un homme.

HÉLÈNE.

Hein ?

LE CHEVALIER.

J'aime mieux ça.

LE VICOMTE, à part.

Et moi aussi !.... Pauvre vidame !

LE VIDAME, à part.

Oh ! l'affreux jaloux !

LE VICOMTE.

Partons ! (Il remonte avec Marguerite.)

HÉLÈNE, vivement, au chevalier.

Mais non !... mais je ne veux pas... chez un...

LE CHEVALIER, bas.

Silence ! ou nous sommes perdus tous les deux !

Mme THIBAUT, rentrant au fond.

La vinaigrette de monsieur le vidame.

(Le vicomte lui donne un ordre, elle sort de nouveau.)

FINALE.

AIR de la Kermesse. (Marche de la jolie Fille de Gand.)

LE VIDAME, à Hélène.*

Allons, beau chevalier,
Comme prisonnier,
Venez sans colère !
A souper, bonne chère,
Champagne à plein verre
Vont, j'espère,
Vous égayer !

HÉLÈNE, à part. — Parlé.

Ah ! mon Dieu !...

Mme THIBAUT, annonçant.

Le carrosse de monsieur le vicomte !

LE VICOMTE, offrant la main au chevalier.

Belle dame,
A ma femme
Je confierai votre honneur !
Et, je pense,
Sa présence,
Calme un peu votre frayeur.

LE CHEVALIER.

Oh ! sans crainte
Et sans plainte
On accepte un tel geolier.

MARGUERITE, regardant Hélène, à qui le vidame fait signe de le suivre.

Quelle peine !
On l'entraîne !
Hélas ! pauvre chevalier !

* Le Chevalier, le Vicomte, Marguerite, le Vidame, Hélène.

HÉLÈNE, à part.

Je meurs de peur !

LE VICOMTE et LE CHEVALIER à part.

Quel bonheur !

LE VIDAME et MARGUERITE, à part.

Quel malheur !

ENSEMBLE.

LE VIDAME.

Allons, sans frayeur,
En moi, beau seigneur,
Ayez confiance !
Et ma complaisance
Vous rendra, je pense,
L'espérance
D'un sort meilleur !

HÉLÈNE.

Cachons ma frayeur !
Et dans son erreur
Ayons confiance !
Armand, par sa présence,
Me rendra, je pense,
L'espérance
D'un sort meilleur !

MARGUERITE.

Était-ce une erreur ?...
A tant de rigueur
Il pouvait, je pense,
Grâce à ma confidence,
Échapper d'avance !
Mais silence !
Cachons ma peur !

LE VICOMTE.

Suivez-nous sans peur,
Et dans notre honneur
Ayez confiance !
Car ma femme, je pense,
Doit rendre d'avance
L'assurance
A votre cœur !

LE CHEVALIER.

Je vous suis sans peur,
Et dans votre honneur
J'aurai confiance !
Près d'elle il faut, je pense,
Beaucoup de prudence !
L'espérance
Est dans mon cœur !

Mme THIBAUT.

Je mourais de peur !
Et trop de rigueur
M'effrayait d'avance !
Quand on est en balance,
On doit bien, je pense,
Préférence
A son bonheur !

(Le vidame emmène familièrement Hélène, et le vicomte offre sa main au chevalier qui regarde Marguerite, pendant que celle-ci regarde Hélène.

ACTE DEUXIÈME.

Salon octogone dans le château ne Verdun. — Porte au fond, donnant sur une antichambre. — Portes dans les angles, à gauche, conduisant chez la vicomtesse; à droite, chez le vicomte. — Au premier plan, à droite, une fenêtre. — Chaises, fauteuils. — A droite, un guéridon.

SCÈNE I.

MARGUERITE, ensuite LE VICOMTE.

MARGUERITE, assise et rêveuse.

C'est singulier! le regard de cette jeune fille est toujours présent à ma pensée!... On eût dit qu'elle avait quelque chose à me dire!... Mon mari ne l'a pas quittée d'un instant, mais lorsqu'il lui a donné le bras pour la conduire dans l'appartement où elle devait passer la nuit, elle m'a serré la main avec une expression... et puis ses yeux se sont fixés sur les miens, à me les faire baisser... Oh! oui, bien certainement, elle veut me parler... peut-être du chevalier de Jaucourt, qui avait l'air de ne m'avoir jamais vue, et qui cependant m'écrivait des lettres si passionnées au couvent!...

(Elle se lève.)

AIR : Lui fermer cette porte. (Contrebasse.)

Tremblez, il veut vous plaire,
Me disait-on;
Il vous perdrait, ma chère,
C'est un démon!...
Pourtant... c'est mal peut-être...
Malgré cela,
J'aurais voulu connaître
Ce démon-là!

Et pourtant ce n'est pas ainsi que je le rêvais!..

LE VICOMTE, entrant par le fond, une lettre à la main.

Ah! ah! ah! c'est charmant!

MARGUERITE, à part.

Le vicomte!

LE VICOMTE. *

Vous voici, ma chère, et vous êtes seule! Je croyais trouver ma jolie pensionnaire avec vous!

MARGUERITE.

Je ne l'ai pas encore vue ce matin.

LE VICOMTE.

Elle dort tard... elle rêve sans doute à ses amours.

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire?

LE VICOMTE.

Chut! .. un secret, un joli petit secret mignon que j'ai découvert; je m'en doutais... j'ai une perspicacité peu commune... Vous savez?... le chevalier de Jaucourt... l'hôte de ce pauvre vidame...

MARGUERITE.

Eh bien?

LE VICOMTE.

Il est amoureux!

MARGUERITE.

Ah! vous croyez?... amoureux!

LE VICOMTE.

Oui. C'est pour cela qu'il voulait passer en Lorraine, où il avait un roman ébauché, dans un couvent. Il allait en brusquer la fin, enlever son héroïne... Ah! ah! ah!

MARGUERITE.

D'où savez-vous?... qui vous a appris?...

LE VICOMTE, montrant la lettre qu'il tient.

Ce billet commencé ..

MARGUERITE.

De lui?

LE VICOMTE.

Parbleu!... on me l'a remis avec ses papiers.

MARGUERITE, le regardant.

C'est bien cela!

LE VICOMTE.

Hein!

MARGUERITE, se reprenant.

Je veux dire... c'est bien un billet... (A part.) La même écriture!

LE VICOMTE.

« Mon cher duc... (S'interrompant.) C'est à un duc!... (Lisant.) « Me voilà enfin à Verdun! Plus » je me rapproche de cette frontière qui m'est in- » terdite, de ce couvent où ma bien-aimée relit » peut-être en cachette quelque lettre de moi, » échappée à la surveillance de la supérieure... » Vous comprenez?... (Il rit.)

MARGUERITE.

Oui, continuez donc!

LE VICOMTE, déclamant.

« Plus je sens s'accroître mon amour et mon » audace... Je jure Dieu de l'arracher à ses ty- » rans!... » C'est chaud! « A ses tyrans! »

MARGUERITE, émue.

Après?

LE VICOMTE.

Plus rien! (Il montre la lettre à Marguerite, qui

* Le Vicomte, Marguerite.

la prend machinalement.) Il s'est arrêté sans doute quand il a su que sa bien-aimée était à Verdun !

MARGUERITE, le regardant avec effroi.

A... Verdun ?

LE VICOMTE, souriant.

Vous ne comprenez pas ?

MARGUERITE.

Quoi donc ?

LE VICOMTE.

Que cette jolie fugitive qui s'échappe d'un couvent, et qui arrive à point nommé pour se rencontrer avec M. de Jaucourt...

MARGUERITE.

Vous croyez que c'est elle qu'il aime ?

LE VICOMTE.

Mais qui donc ?

MARGUERITE.

Mademoiselle de Montbrun ?... Après tout... que m'importe !

(Elle tend la lettre au vicomte, qui la met dans sa poche.)

SCÈNE II.

LES MEMES, BABET, entrant par la gauche.

BABET.

Madame la vicomtesse ?...

LE VICOMTE. *

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

BABET.

Je venais prendre les ordres de madame ; madame doit sortir ce matin ?

MARGUERITE.

Non, merci ! J'ai changé d'avis.

LE VICOMTE.

Et mademoiselle de Montbrun ?... Êtes-vous entrée chez elle ?

BABET.

Non... non, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Et qu'attendez-vous donc pour cela ?

BABET.

Mais qu'elle sonne, ou qu'elle appelle !... Et comme sa porte n'est pas ouverte...

LE VICOMTE.

C'est juste... elle est prisonnière, et la clé de son appartement est en lieu sûr... Je vais vous la remettre, et vous entrerez chez elle.

(Il sort par la droite.)

BABET.

Chez elle ! par exemple !

MARGUERITE.

Eh ! mais, Babet, qu'avez-vous donc ?

* Babet, le Vicomte, Marguerite.

BABET.

Oh ! rien !... c'est que je n'oserai jamais entrer seule... chez cette dame... Elle a une manière de vous regarder, et de vous embrasser !

MARGUERITE.

Elle vous a embrassée ?

BABET.

Très fort... en nous souhaitant le bonsoir, à Rosine et à moi... Mais ce n'est pas tout...

MARGUERITE.

Comment ! ce n'est pas tout ?

BABET.

Elle m'a pressé la main avec une force !...

MARGUERITE.

Comme à moi.

BABET.

En me disant que vous étiez charmante, et qu'elle donnerait une moitié de sa vie... pour en passer l'autre près de vous.

MARGUERITE.

Elle vous a dit cela ?

BABET.

Et puis, comme je m'approchais pour la délacer.. Et Dieu merci ! en voilà une qui se serre... tout à coup, je la vois poser sur la toilette !...

MARGUERITE.

Quoi donc ?

BABET.

Un pistolet.

MARGUERITE.

Un pistolet !... C'est fort extraordinaire... Ensuite ?...

BABET.

Ensuite... Je n'ai pas voulu en savoir davantage, et, sans lui demander la permission, je me suis sauvée, et j'ai vivement fermé la porte.

MARGUERITE.

Après tout, qu'y a-t-il d'étonnant ?... seule, poursuivie...

SCÈNE III.

LES MÈMES, LE CHEVALIER, puis LE VICOMTE.

(Il est toujours en femme, et entre vivement par le fond.)

LE CHEVALIER, sans voir Babet.

C'est elle, enfin ! elle est seule !... et...

(Il s'approche.)

LE VICOMTE, rentrant par la droite.

Voici cette clé.

LE CHEVALIER, à part, s'arrêtant.

Le mari ! que le diable l'emporte !

BABET, apercevant le chevalier.

Ah !...

MARGUERITE.

Ciel!...

LE VICOMTE.

Eh! c'est vous, ma jolie prisonnière?...

LE CHEVALIER, faisant la révérence. *

Monsieur le vicomte... (A Marguerite.) Ah! madame...

MARGUERITE.

On allait passer chez vous.

LE CHEVALIER.

Merci! vous êtes charmante!

LE VICOMTE.

Comment se fait-il que lorsque je tiens encore la clé de votre chambre...

LE CHEVALIER, regardant Marguerite, et avec distraction.

Je sois sortie?... Ah! c'est tout simple... J'ai fait sauter la serrure.

(Mouvement de Marguerite et de Babet.)

LE VICOMTE.

Ah bah!

LE CHEVALIER.

Mais oui... On ne venait pas m'ouvrir, et alors, m'aidant de quelques petits instrumens de toilette, j'ai démonté la serrure, qui n'était pas forte... On n'est pas fort à Verdun... Et puis... que ne ferait-on pas pour se rapprocher?...

LE VICOMTE.

De qui?

LE CHEVALIER, minaudant.

Eh! mais... de vous.

(Il regarde Marguerite.)

BABET, bas.

Oh! madame, voyez donc ses petits yeux comme ils pétillent de votre côté!

LE VICOMTE.

De moi?... Vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Non... Vous êtes fort aimable, savez-vous?

LE VICOMTE, minaudant.

Vous trouvez?

LE CHEVALIER.

Hier au soir, en me reconduisant dans mon appartement, vous m'avez dit des choses... un peu vives.

MARGUERITE.

Le vicomte!

LE VICOMTE.

Permettez!...

LE CHEVALIER.

Oui, des choses qui m'ont fait rougir... Et puis vous m'avez serré la main en soupirant, comme ça!... (Il serre la main de Marguerite.)

MARGUERITE.

Ah! le vicomte...

* Babet, Marguerite, le Chevalier, le Vicomte.

LE VICOMTE.

Mais non... (Bas, au chevalier.) Chut! taisez-vous donc! méchante!...

LE CHEVALIER, s'écriant.

Hein? Que je me taise?... Est-ce que la vicomtesse est jalouse?... hein? Oui?...

MARGUERITE.

Moi... je...

LE VICOMTE.

Vous plaisantez. (Changeant la conversation.) Je suis désolé que cette fille vous ait laissée habiller seule.

LE CHEVALIER, distrait.

Oh! je me passe toujours de valet de chambre.

MARGUERITE.

De...

LE VICOMTE.

Plaît-il?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

LE VICOMTE, souriant.

Vous avez dit : « Je me passe toujours de valet de chambre. »

LE CHEVALIER.

Moi, j'ai dit...

BABET. *

De valet de chambre.

LE CHEVALIER, se remettant.

Ah! oui, ah! oui... C'est que, au couvent, nous appelons valet de chambre tout ce qui est vieux et laid... Demandez à madame. (A Babet.) Pardon, ma petite, ce n'est pas pour toi que je dis cela... (Lui frappant légèrement la joue avec son éventail.) ** Tu es gentille tout plein.

BABET.

Eh! eh! dame! (A part.) C'est égal, on ne me fera pas accroire qu'une demoiselle qui porte des pistolets, qui force des serrures, est une demoiselle comme une autre.

(Elle sort lentement par la droite.)

MARGUERITE, à part.

En vérité, je ne sais que penser.

LE CHEVALIER.

Mon Dieu! comme on m'observe!

LE VICOMTE.

C'est que tout à l'heure nous lisions une lettre où l'on parle de vous...

LE CHEVALIER.

Qui donc?...

LE VICOMTE.

Allons! avouez... Nous savons votre secret... moi et ma femme. Vous l'aimez?

LE CHEVALIER.

Je l'aime?

MARGUERITE.

Et lui aussi, il vous aime?

* Marguerite, Babet, le Chevalier, le Vicomte.

** Marguerite, le Chevalier, Babet, le Vicomte.

LE CHEVALIER.

Lui!

LE VICOMTE.

Le petit chevalier de Jaucourt.

LE CHEVALIER.

Le chevalier? Ah! oui... c'est juste!... j'y suis... On ne peut rien vous cacher...

AIR de Téniers.

Oui, je ne saurais m'en défendre...
(Regardant Marguerite.)
Hélas! ce pauvre chevalier,
Il est si fidèle, si tendre!
A son amour on peut se confier.
Son dévoûment serait extrême!
Il braverait la mort sans marchander
Pour un regard!

LE VICOMTE.

Oh!...

LE CHEVALIER.

Mais celle qu'il aime
Ne daigne pas le regarder,
On ne veut pas même le regarder.

LE VICOMTE.

Dame! c'est qu'elle est un peu loin de lui en ce moment pour le regarder...

LE CHEVALIER.

Vous croyez?

LE VICOMTE.

Puisqu'elle est ici.

MARGUERITE.

Puisque c'est vous, mademoiselle!...

LE CHEVALIER.

Moi? Ah! c'est juste! (A part.) Quelle émotion! On dirait qu'elle est jalouse... (Riant.) de moi!...

LE VICOMTE.

Du moins, ne peut-on savoir la cause de ce voyage à Verdun?

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que j'y venais chercher le bonheur.

MARGUERITE.

Est-ce qu'à Nancy on voulait vous rendre malheureuse?

LE CHEVALIER.

Très malheureuse!

LE VICOMTE.

On voulait vous marier?...

LE CHEVALIER, minaudant.

Oui, à quelqu'un que je n'aime pas.

MARGUERITE.

Mais il faut aimer tout le monde.

LE VICOMTE.

Oh! tout le monde!...

LE CHEVALIER, souriant.

Cela se dit au couvent... « Il faut aimer tous les hommes comme des frères... » Mais un mari, ce n'est pas un frère.

LE VICOMTE.

Oh! non, c'est juste... oh! non!

LE CHEVALIER.

Il faut l'aimer d'amour.

MARGUERITE.

D'amour?

LE VICOMTE.

Voilà!...

LE CHEVALIER.

Voilà!... Il faut qu'il ne soit pas jaloux...

MARGUERITE.

Pas jaloux?...

LE VICOMTE.

Oh! oh!...

LE CHEVALIER.

Qu'il soit jeune...

MARGUERITE.

Jeune?...

LE VICOMTE.

Oh! oh!... Mais pardon... nous oublions que voici l'instant de déjeûner...

LE CHEVALIER.

Mais... je suis un peu souffrante ce matin, j'ai la tête et le cœur malades... le cœur surtout!...

LE VICOMTE.

Ce que nous appelons une migraine?

LE CHEVALIER.

Non, je ne crois pas... (A demi-voix.) C'est mieux que ça.

LE VICOMTE.

Plaît-il?

LE CHEVALIER.

Je ne déjeûnerai pas, mais si madame la vicomtesse veut me faire servir un peu de tilleul ici... (Le vicomte remonte un peu. — Bas, à Marguerite) Il faut que je vous parle en secret.

MARGUERITE, bas.

A moi?

LE CHEVALIER.

Chut!

LE VICOMTE. *

Vous entendez, ma chère Marguerite... il faut donner des ordres...

MARGUERITE.**

C'est ce que je vais faire. (A part.) A moi? Je disais bien!...

(Au moment de sortir, elle le regarde encore.)

LE CHEVALIER, bas.

Ici.

MARGUERITE.

A moi! (Elle sort par la droite.)

* Marguerite, le Vicomte, le Chevalier.

** Le Vicomte près de la cheminée, le Chevalier au milieu du théâtre, Marguerite.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LE VICOMTE.

LE CHEVALIER, à part, avec joie.

Elle m'a compris... elle viendra.

LE VICOMTE, venant à lui aussitôt que sa femme est sortie.

Petite méchante ! pourquoi donc avoir voulu me brouiller avec ma femme?

LE CHEVALIER, minaudant.

Votre femme... que vous seriez prêt à trahir si l'on vous écoutait !

LE VICOMTE.

Ah ! près de vous, qui ne trahirait-on pas ?

LE CHEVALIER.

Taisez-vous, perfide !

LE VICOMTE.

Oui, je le suis, j'en conviens, je ne puis jamais me trouver près d'une jolie femme, comme en ce moment, sans éprouver une émotion...

LE CHEVALIER, lui donnant un coup d'éventail sur les doigts.

Éloignez-vous donc !

LE VICOMTE.

Le chevalier de Jaucourt va partir... vous ne le regrettez pas... un enfant !... mais moi, je ne suis pas un enfant !... Eh ! eh !

LE CHEVALIER, riant aussi.

Eh ! eh ! eh ! (A part.) Il est fort laid, ce mari-là !

LE VICOMTE, à part.

Elle me trouve bien ! Je l'enlève !

SCÈNE V.

LE VICOMTE, HÉLÈNE, toujours en homme, LE VIDAME, LE CHEVALIER.

LE VIDAME.

Par ici, par ici, mon cher ! (Entrant.) Bonjour, vicomte. Je vous amène mon prisonnier. (Allant au chevalier.) Ah ! belle dame, vous permettez... (Il veut lui baiser la main.)

LE CHEVALIER, la retirant.

Mais non, je vous prie de croire que je ne suis pas habituée à ces manières-là.

LE VIDAME, à part.*

C'est une petite bégueule.

HÉLÈNE, près du chevalier.

Comment mademoiselle de Montbrun a-t-elle dormi?

* Le Vicomte, Hélène, le Chevalier, le Vidame.

LE CHEVALIER.

Eh ! mais, assez mal. Et vous, chevalier ?

LE VIDAME.

Lui, il n'a pas dormi du tout... il m'a fait passer la nuit la plus blanche...

LE CHEVALIER, riant.

Ah bah !

LE VIDAME.

Figurez-vous que je lui avais fait dresser un lit dans ma propre chambre.

LE VICOMTE, souriant.

Pour l'empêcher de s'échapper... c'était adroit...

LE VIDAME.

N'est-ce pas ?... Mais impossible de me coucher... D'abord il a voulu souper.

LE CHEVALIER, riant.

Ah bah !

HÉLÈNE.

J'avais faim.

LE VIDAME.

J'ai soupé, j'ai même bien soupé... Mais je me suis aperçu qu'il voulait me griser... il remplissait toujours mon verre... on bien, il m'offrait du tabac. (Tout le monde rit.)

HÉLÈNE, riant.

Si bien que monsieur le vidame a passé la moitié de la nuit à boire ou à éternuer. (On rit.)

LE VIDAME.

Et monsieur le chevalier me disait toujours : Dieu vous bénisse ! (On rit plus fort.)

LE CHEVALIER, riant.

Ah bah !

LE VICOMTE, de même.

C'est charmant !

LE VIDAME.

Et le moyen de dormir ! Il allait, il venait, il remuait les meubles, il tirait les rideaux, il ouvrait les fenêtres... Diable de petit somnambule, va ! (On rit.)

LE CHEVALIER, riant.

Quoi ! vrai ?

HÉLÈNE, bas, au chevalier.

J'avais peur de m'endormir, moi !

LE VICOMTE, riant.

Les somnambules voyagent quelquefois la nuit... (A demi-voix, à Hélène.) Il pensait peut-être à se rapprocher... de quelqu'un...

LE VIDAME, arrivant entre eux.*

De qui ?

LE CHEVALIER.

Monsieur le vicomte...

LE VICOMTE.

Non, non, je ne dirai rien.

* Le Vicomte, le Vidame, Hélène, le Chevalier.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARGUERITE, BABET.

MARGUERITE, entrant.*

Voici, mademoiselle. (Apercevant Hélène.) Ah! (Hélène la salue.) C'est lui! **

(Babet la suit, portant un plateau sur lequel il y a une tasse et une théière.)

BABET.

Le déjeûner de monsieur le vicomte est servi.

(Elle pose le plateau sur le guéridon à droite.)

LE VICOMTE.

Bien!... Vidame... monsieur le chevalier, voulez-vous accepter...

LE VIDAME.

Mon Dieu! si le chevalier y consent...

HÉLÈNE.

Moi?... mais je...

LE CHEVALIER, se rapprochant d'Hélène, et bas.

Acceptez!... et allez-vous-en.

HÉLÈNE.

J'accepte!

MARGUERITE, à part, regardant Hélène.

Ah! il n'a pas l'air de me connaître.

LE VICOMTE.***

Allons, messieurs. (Au vidame, qui offre son bras au chevalier.) Mlle de Montbrun est souffrante, elle a demandé du tilleul.

MARGUERITE.

Que je vais lui servir.

HÉLÈNE.

Ah!

LE VICOMTE, bas.

Ah! cela vous contrarie, mon gaillard... vous auriez mieux aimé... vous-même... Mais non!... mais non!.. (Il rit et remonte près du vidame.)

HÉLÈNE.

C'est juste. (A part.) Je n'y comprends rien du tout. (Bas au chevalier, qui s'est rapproché d'elle.)**** Fi! monsieur, c'est mal de pénétrer sous mon nom et sous mes habits près d'une jolie dame.

LE CHEVALIER, bas.

Qui ne sait rien encore.

HÉLÈNE, de même.

Vrai?...

LE CHEVALIER, de même.

Ma parole d'honneur!

LE VICOMTE, bas, au vidame.

Voyez donc! voyez donc!

LE VIDAME.

Eh bien?

LE VICOMTE.

Il ne comprend pas!

LE CHEVALIER, leur faisant la révérence.*

Messieurs...

ENSEMBLE.

LE VICOMTE, LE VIDAME et HÉLÈNE.

AIR : Veuillez nous pardonner. (Enfans de troupe.)

Allons, le déjeûner
Va { nous / me } donner,
Mon cher, du courage,
Un peu de courage.
Avant de s'éloigner
Pour un voyage,
Il faut bien déjeûner!

LE CHEVALIER.

Je vais donc lui parler!
Pourquoi trembler?
Allons, du courage!
Il faut me déclarer.
J'aurai ce gage
Qui doit me parer.

BABET.

Madame va rester,
Sans hésiter,
Toute seule avec elle!
Il faut s'en défier!
Cett' demoiselle
Devrait l'effrayer!

MARGUERITE.

Elle veut me parler!
Pourquoi trembler?
Allons, du courage!
Il faut bien demeurer,
Car son langage
Doit me rassurer.

(Ils sortent par la droite. — Babet les suit.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, MARGUERITE, et à la fin BABET.

LE CHEVALIER, à part.

Les voilà partis!

* Le Vicomte, le Vidame, Hélène, Marguerite, le Chevalier.

** Le Vicomte, le Vidame, Hélène, le Chevalier, Marguerite.

*** Hélène, le Vicomte, le Vidame, le Chevalier, Marguerite.

**** Hélène, le Chevalier, le Vicomte, le Vidame, Marguerite.

* Le Chevalier, Hélène, le Vicomte, le Vidame, Marguerite.

MARGUERITE, à part.

Qu'a-t-elle donc à me dire?

LE CHEVALIER.

Madame...

MARGUERITE.*

Asseyez-vous, de grâce... et si vous souffrez..

LE CHEVALIER, sans s'asseoir.

Je vais mieux... depuis que nous sommes seuls!

MARGUERITE, très émue.

Voulez-vous beaucoup de sucre, mademoiselle?

LE CHEVALIER.

Il faut que je vous parle!

MARGUERITE.

Oui, vous me l'avez dit... Mais moi, puis-je vous entendre?...

LE CHEVALIER.

Pourquoi non? Que craignez-vous... près d'une femme?...

MARGUERITE.

C'est vrai... près d'une femme...

LE CHEVALIER.

La personne dont je veux vous parler...

MARGUERITE.

C'est le chevalier de Jaucourt.

LE CHEVALIER.

Le chevalier... vous savez?

MARGUERITE.

Oui... c'est-à-dire, non... Mais je crains...

LE CHEVALIER.

Eh bien! vous ne vous trompez pas... c'est le chevalier de Jaucourt... qui est amoureux...

MARGUERITE.

De vous?

LE CHEVALIER.

De moi! Non, vrai... mais d'une jeune fille qu'il a vue au couvent des Ursulines, à Nancy... il y a un an... Vous y étiez, je crois?

MARGUERITE.

Au couvent... oui... mais pardon...

LE CHEVALIER, la retenant.

Ne tremblez donc pas ainsi près d'une femme... Et peut-être avez-vous su qu'il avait écrit à celle qu'il aimait... des lettres... qu'on intercepta toutes.

MARGUERITE, s'oubliant.

Oh! non, pas toutes!

LE CHEVALIER.

Vous les avez lues?

MARGUERITE.

Non, au contraire.

LE CHEVALIER.

Oh! vous pouvez me confier cela, à moi... à une femme... Vous en avez lu deux... ou trois... Elles étaient bien tendres...

MARGUERITE.

Je ne m'en souviens pas.

LE CHEVALIER.

Si fait! et vous y aviez du plaisir... Cet amour dont il vous parlait avec tant de feu...

MARGUERITE

Cet amour... c'était un mensonge .. un piége...

LE CHEVALIER.

Oh! ne le croyez pas. Lorsque, pour le punir d'avoir voulu pénétrer jusqu'à vous, on lui ordonna de quitter Nancy, de rentrer en France... oh! si vous saviez comme il fut malheureux!... Il revint à Versailles, triste, désolé, méconnaissable... Il semblait à tous qu'il ne pût vivre loin de ce cloître où son cœur était resté près de vous qui... tout bas... pensiez à lui, peut-être... pour le regretter... pour le rappeler du fond de l'âme...

MARGUERITE.

Moi?... mais...

LE CHEVALIER.

Aussi, au moment de partir pour l'armée, quand il a vu tous ses camarades se parer des couleurs de celles qu'ils adoraient, il a juré que lui aussi obtiendrait celles de Marguerite... Vous vous appelez Marguerite.

PREMIER COUPLET.

AIR : Prêt à partir pour la rive africaine.

Oui, ces rubans... simple nœud, dont, novice,
Vous vous pariez, seraient, au champ d'honneur,
Pour lui, madame, un talisman propice,
Gage d'amour, de gloire et de bonheur!

MARGUERITE.

DEUXIEME COUPLET.

Ce simple nœud, bénit dans la chapelle,
Je l'ai toujours, toujours là, sur mon cœur...
(Elle le tire de son sein, et le contemple avec émotion.)
C'est du passé le souvenir fidèle,
Gage de paix, d'innocence et d'honneur!

(Le chevalier passe à droite, comme pour lui prendre le nœud de rubans qu'elle tient. — Mais, sans s'apercevoir de son mouvement, Marguerite le remet dans son sein.)

LE CHEVALIER, avec dépit.

Oh! (Mouvement de Marguerite.) Pour l'obtenir, il n'a pas craint d'aller exposer sa liberté, ses jours peut-être, en Lorraine!

MARGUERITE.

Où je n'étais plus.

LE CHEVALIER.

Jugez de sa surprise, de sa joie, quand il a retrouvé à Verdun celle qu'il n'avait jamais cessé d'adorer.

* Marguerite, le Chevalier.

* Le Chevalier, Marguerite.

MARGUERITE.

Il ne pensait plus à moi.

LE CHEVALIER.

Il ne vivait que pour vous.

MARGUERITE.

Et tout à l'heure, ici, pas un regard! (Se reprenant.) Oh! je ne m'en plains pas!

LE CHEVALIER.

Et si le prisonnier du vidame n'était pas le chevalier de Jaucourt.

MARGUERITE.

Que dites-vous?... le chevalier...

LE CHEVALIER.

Si, pour tromper un mari qui n'est pas digne de vous, et ce vidame qui n'est qu'un sot, il avait cédé son nom à Mlle de Montbrun... qui attendait son amant.

MARGUERITE.

Grand Dieu!

LE CHEVALIER.

Et si, pour se rapprocher de vous, il avait pris le costume d'une jeune fille.

MARGUERITE, poussant un cri étouffé.

Ah!

LE CHEVALIER, la soutenant dans ses bras.

Revenez à vous, Marguerite... Oui, oui, c'est moi! (Il tombe à ses genoux.)

MARGUERITE.

Vous! (Réprimant un mouvement d'amour, et se reprenant.) Ah! monsieur... de grâce!...

LE CHEVALIER.

Ah! laissez-moi vous dire...

BABET, entrant à droite.

Madame, je... (Apercevant le chevalier aux pieds de Marguerite, et poussant un grand cri.) Ah!

MARGUERITE.

Babet!

LE CHEVALIER.

Non, non, elle ne voit rien... (A Babet.) Sortez! sortez!

MARGUERITE, en même temps.

Restez.

BABET, en même temps.

Oui... je...

LE VICOMTE, en dehors.

C'est bien! c'est bien!

MARGUERITE.

Mon mari!...

BABET.

M. le vicomte!...

LE CHEVALIER.

Le vicomte! (Il se relève vivement, et courant s'asseoir près du guéridon.) Donnez-moi du tilleul. (Lui donnant la théière.) Tenez!

MARGUERITE, la prenant machinalement, et très émue.

Du tilleul?... oui...

(Le chevalier est assis, présentant sa tasse à Marguerite, qui lui verse du tilleul. — Babet reste interdite et tremblante.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE paraît au fond et s'arrête en parlant à la cantonade.

Par ici!... par ici!

(Il descend vers le chevalier.)

LE CHEVALIER, faisant semblant de ne pas le voir.

Encore un peu de tilleul, madame la vicomtesse.

MARGUERITE, lui versant en tremblant.

Voici, mons... mada... demoiselle.

LE VICOMTE. *

Je viens vous annoncer...

LE CHEVALIER, feignant la surprise.

Ah! mon Dieu! que vous m'avez fait peur!... quand on ne s'attend pas...

MARGUERITE, reculant et toujours émue.

Oui, quand on ne s'attend pas...

BABET, de même.

C'est vrai, quand on ne s'attend pas...

(Elle prend la théière des mains de Marguerite et vient la remettre sur le plateau.)

LE VICOMTE, au chevalier.

Pardon!... remettez-vous!

LE CHEVALIER. **

Ah! Dieu! je suis si nerveuse! (A Babet.) Un peu de sucre, petite...

LE VICOMTE.

Quelqu'un est là qui vous demande... Le marquis d'Aubreuil. (Il remonte.)

LE CHEVALIER, à part, se levant vivement.

Ah! diable! il va me reconnaître.

MARGUERITE, se rapprochant de lui.

Je suis perdue.

BABET.

Je n'ai plus de jambes.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, ensuite HÉLÈNE.

LE MARQUIS, entrant par le fond.

Monsieur le vicomte... où est-elle?

LE VICOMTE.

La voici!

MARGUERITE, à part.

Ciel!

* Babet, Marguerite, le Vicomte, le Chevalier.

** Marguerite, le Vicomte, le Chevalier (assis), Babet derrière le guéridon.

LE MARQUIS, s'avançant vers le chevalier.

Hélène!

LE CHEVALIER, allant à lui.

Marquis!

LE MARQUIS, le reconnaissant et s'arrêtant interdit.*

Ah!

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Rien... rien... le trouble... l'émotion.

LE VICOMTE.

Elle se trouve mal!

LE CHEVALIER, s'appuyant sur le marquis.

Soutenez-moi, marquis!

LE VICOMTE, allant à Babet.

Vite! des sels! des flacons!

LE MARQUIS, bas, au chevalier.

Expliquez-moi...

LE CHEVALIER, bas.

Silence!

BABET.

Je cours!

LE VICOMTE.

Il faut la délacer.

LE CHEVALIER, s'échappant vivement.**

Merci!... non... ça va mieux!

(Babet enlève le tilleul et sort par le fond.)

HÉLÈNE, entrant par la droite.

Le marquis vient d'arriver!

(Elle s'arrête en voyant tout le monde.) ***

LE MARQUIS, s'oubliant.

Hél... (Le chevalier l'arrête.)

LE CHEVALIER.

Marquis! voici le chevalier de Jaucourt.

LE MARQUIS.

De Jaucourt?

LE VICOMTE.

De Jaucourt.

HÉLÈNE, avec aplomb.

Oui, de Jancourt... parbleu!

MARGUERITE, à part.

Une femme!

LE VICOMTE, à part, en riant.

C'est sans doute le mari qu'elle n'aime pas...

ENSEMBLE.

AIR nouveau de M. Hormille.

LE MARQUIS, à part.

Je n'y puis rien comprendre...
Pourquoi ce changement?
N'a-t-elle pu m'attendre,
Sans ce déguisement?

MARGUERITE.

Je commence à comprendre
Pourquoi ce changement.
Je ne pouvais l'attendre
Sous ce déguisement.

LE CHEVALIER et HÉLÈNE.

Je lui voudrais apprendre
D'où vient ce changement...
Il ne peut nous comprendre
Dans un pareil moment.

LE VICOMTE.

J'avais bien su comprendre...
C'est le futur, vraiment!
Et le petit, plus tendre,
Était l'heureux amant!

LE CHEVALIER.

En arrivant à peine,
J'ai trouvé dans Verdun...

HÉLÈNE.

Je passais en Lorraine!...

LE MARQUIS.

Oui, j'entends!...

LE VICOMTE, à part, montrant le marquis.

Encore un!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Je commence à comprendre
Pourquoi ce changement.
Elle n'a pu m'attendre
Sans ce déguisement.

(Les autres comme la première fois.)

LE VICOMTE.

Arrêtés ensemble, hier au soir... mais immédiatement séparés... J'ai donné asile à mademoiselle chez moi, chez ma femme... N'est-ce pas, Marguerite?

LE MARQUIS, bas, au chevalier.

Hein? Marguerite!

LE CHEVALIER, bas.*

Vous y êtes.

LE VICOMTE.

Tandis que monsieur le chevalier... (Montrant Hélène.) passait la nuit dans la chambre du vidame.

LE MARQUIS.

Hein?... plaît-il?... le vidame...

LE CHEVALIER, vivement.

De Serinos, un bien honnête homme... qui a eu pour monsieur tous les égards qu'on doit à un gentilhomme.

HÉLÈNE.

J'aurais bien voulu qu'il y manquât! mordieu!.. Pardon, madame!

* Le Vicomte, le Marquis, le Chevalier, Marguerite, Babet.

** Le Chevalier, le Marquis, le Vicomte, Marguerite.

*** Le Chevalier, le Marquis, le Vicomte, Hélène, Marguerite.

* Le Marquis, le Chevalier, le Vicomte, Hélène, Marguerite.

LE MARQUIS.

Maintenant que j'ai retrouvé mademoiselle de Montbrun, ma fiancée...

LE VICOMTE.

Votre... (Bas, à Hélène, en passant derrière elle.) La fiancée de l'autre! mauvais sujet! (Bas, à Marguerite.)* Eh bien! vous ne riez pas?...

LE MARQUIS.

Vous ne retiendrez pas plus long-temps vos prisonniers.

LE VICOMTE.

Je rendrai mademoiselle au vidame, qui doit la reconduire à Nancy, aux Ursulines!

LE CHEVALIER.**

Oh! je n'y veux pas aller... Maintenant moins que jamais...

(Hélène, qui s'est rapprochée du marquis, va lui serrer la main par derrière, lorsque le vidame entre.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE VIDAME.

LE VIDAME, entrant. ***

Tant mieux! j'aime à apporter de bonnes nouvelles. (Ils se retournent vers lui.) Ne vous dérangez pas! Oui, de bonnes nouvelles, du moins pour quelqu'un.

LE VICOMTE.

Pour qui donc, vidame?

LE MARQUIS, vivement.

Le vidame... ça?

HÉLÈNE.

Oui... (Bas.) Jaloux!

LE VIDAME.

Plaît-il? ça!

LE CHEVALIER, à part.

Que va-t-il annoncer?

MARGUERITE, à part.

Je tremble!

LE VICOMTE.

Parlez, vidame!

LE VIDAME.

Monsieur le marquis d'Aubreuil... C'est vous, monsieur?... ça!

LE MARQUIS, s'avançant. ****

De bonnes nouvelles! pour moi?

LE VIDAME.

C'est un message... un ordre du roi Stanislas! (Montrant le message.) Ça!

LE MARQUIS.

Le roi?...

LE VIDAME.

Ne veut pas que Mlle Hélène de Montbrun reparaisse en Lorraine.

HÉLÈNE et LE MARQUIS.

Ciel!

LE CHEVALIER, gaîment.

Elle est libre!

LE VIDAME.

Au contraire!... Mais il attend à sa cour la marquise d'Aubreuil.

HÉLÈNE, avec joie.

Grand Dieu!

LE MARQUIS, de même.

Il ordonne notre mariage!

LE VIDAME.

Aujourd'hui même!... Il pardonne votre légère escapade, à condition que le mariage sera immédiatement célébré.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux!

HÉLÈNE, lui serrant la main par derrière.

Mon ami!...

LE CHEVALIER, à part.

Ah! diable!... immédiatement...

LE VIDAME.

Il n'y a que mademoiselle de Montbrun qui ne paraisse pas enchantée d'épouser ça!

(Le vicomte sourit, il va à lui.)

LE CHEVALIER.*

Épouser M. le marquis... mais...

LE MARQUIS.

Au fait!

(Ils se regardent et étouffent tous deux un éclat de rire.)

LE VICOMTE, bas, à Marguerite et au vidame.

Ce pauvre marquis... il ne se doute pas.

LE VIDAME.

Hein? quoi? (Se retournant vers le chevalier.) Mon oncle a mandé son chapelain pour vous donner la bénédiction nuptiale, et après cela seulement vous serez libres...

LE MARQUIS, à part.

Que faire?

LE VIDAME, au chevalier.

Je ne demande que le plaisir de faire préparer la couronne de la mariée.

LE VICOMTE.

Et c'est vous, Marguerite, qui vous chargez de l'attacher.

* Le Marquis, le Chevalier, Hélène, le Vicomte, Marguerite.

** Le Marquis, Hélène, le Chevalier, le Vicomte, Marguerite.

*** Le Marquis, Hélène, le Vidame, le Chevalier, le Vicomte, Marguerite.

**** Hélène, le Marquis, le Vidame, le Chevalier, le Vicomte, Marguerite.

* Hélène, le Marquis, le Chevalier, le Vidame, le Vicomte, Marguerite.

MARGUERITE. *

Moi ?.. Pardon, mais je ne puis... Je désire rester étrangère à ce qui se passe... Je ne saurais approuver une pareille conduite, et j'espère que je n'entendrai plus parler d'un roman dans lequel on ne m'aurait point mêlée, si l'on avait eu quelque respect pour moi.

LE CHEVALIER.

Madame...

(Marguerite émue, remonte chez elle, à gauche.)

LE VIDAME.

Tiens ! tiens ! tiens !

LE VICOMTE, la suivant.

Mais non, mais non... (Revenant au chevalier.) Oh ! ma femme est d'une sévérité !... (Bas, en lui offrant la main.) C'est l'amour du chevalier !...

(Il lui donne la main pour la reconduire à droite.)

LE VIDAME.

Je vais rendre réponse à mon oncle... (A Hélène.) Eh bien ! mon camarade, partez-vous pour Paris ?

HÉLÈNE.

Voulez-vous du tabac, mon cher ?...

(Elle lui offre une prise de tabac.)

LE VIDAME.

Allons donc !

(Elle le suit jusqu'au fond, où il rencontre le vicomte qui sort avec lui, après avoir salué le chevalier.)

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, redescendant vivement au milieu.

Elle me fuit... Oh ! je la reverrai...

(Il fait des grands pas.)

HÉLÈNE, redescendant à gauche.

Ce vidame qui a peur de moi !

LE MARQUIS, redescendant à droite.

C'est qu'ils sont gens à me faire épouser le chevalier...

(Ils se regardent tous les trois et éclatent de rire.)

LE CHEVALIER, riant.

Hein ?... quelles bonnes figures ! le mari surtout !... J'ai fait sa conquête !...

HÉLÈNE.

Mais maintenant que je n'ai plus peur d'être reconduite aux Ursulines, comme hier... je ne garderai pas ce costume un instant de plus ; je suis serrée, froissée... Il y a là des entournures qui me mettent au supplice !

LE CHEVALIER.

Et moi donc, la taille !... Et puis le moyen de plaire ainsi !...

* Hélène, le Marquis, le Chevalier, le Vidame, Marguerite, le Vicomte.

LE MARQUIS, sérieusement.

Mais on prépare la couronne de la mariée !

LE CHEVALIER, gaîment.

Eh bien ! voilà ma tête.

HÉLÈNE.

Mais non, monsieur, vous n'y toucherez pas à cette couronne... vous nous porteriez malheur...

LE CHEVALIER.

Oh ! de grâce ! un moment encore !... Un mot peut donner à ce mari des soupçons injustes.

LE MARQUIS.

Ah bah !... Le fameux nœud de ruban !...

LE CHEVALIER.

Oh ! je l'aurai, ou le diable !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BABET.

BABET, entrant par le fond. *

Pardon ! c'est qu'on m'envoie prévenir que tout est prêt pour la toilette de la mariée.

HÉLÈNE.

Ah ! mon Dieu !

BABET, à part.

La drôle de mariée.

HÉLÈNE.

Mais le vicomte ?

BABET.

Il reçoit un beau militaire arrivé en poste de Paris, pour quelque chose qui vous concerne, monsieur le chevalier... Il apporte des papiers... un riche uniforme de colonel.

LE CHEVALIER.

Ah !...

BABET, à part.

Le drôle de colonel ! (Bas, au chevalier.) Et voilà un billet qu'il m'a chargée de vous remettre en cachette.

LE CHEVALIER.

Le militaire ?

BABET, bas.

Non... M. le vicomte... et il attend la réponse.

LE CHEVALIER, ouvrant le billet.

C'est bien, petite ! (Se rapprochant du marquis.) Il offre de m'enlever à mon mari... et à mon amant. (A Babet.) Et ta maîtresse, où est-elle ?...

BABET.

Chez elle, où elle vient de se renfermer, elle ne veut voir personne.

(Elle se retourne vers Hélène.)

* Hélène, Babet, le Chevalier, le Marquis.

LE CHEVALIER, à part.

Oh! quand je devrais escalader sa fenêtre!...

(Il sort en courant par le fond; au bruit, Babet se retourne vivement.)

BABET, à part.

Ah ça! je n'y suis plus du tout!

SCÈNE XIII.

BABET, HÉLÈNE, LE MARQUIS, puis LE VICOMTE.

HÉLÈNE.

Un uniforme!... Oh! par exemple, celui-là, je ne le mettrai pas!..

LE MARQUIS.

Hélène!...

HÉLÈNE, frappant du pied.

Non, non!... Puisque le roi l'ordonne, je veux me marier... à mon mari... tout de suite!

BABET.

A votre mari!... un colonel!

HÉLÈNE, prenant le marquis par le bras.

Oui, oui, à mon mari!

LE MARQUIS.

Le vicomte!... (Il tache de la calmer.)

LE VICOMTE, entrant par la droite.

Monsieur le chevalier de Jaucourt, je vous cherchais.

HÉLÈNE.

Moi?

LE MARQUIS, lui serrant la main.

Ah! le chevalier...

LE VICOMTE, bas, à Babet.*

Mon billet!... Mademoiselle de Montbrun!... elle t'a dit?...

BABET.

C'est bien, petite!...

(Elle sort lentement par le fond.)

LE VICOMTE, à part, avec complaisance.

Au fait, si, placée entre un futur qu'elle n'aime pas... elle nous l'a dit... et un amant... qui a l'air d'un petit sot... Elle préférait un troisième... un bel homme!

HÉLÈNE, au marquis.

J'ai envie de me sauver!

LE MARQUIS, la retenant.

Non!

LE VICOMTE.

Monsieur le chevalier, un jeune officier apporte à l'instant l'ordre de vous faire accompagner jusqu'au quartier-général... où la maison du roi vient de rejoindre M. le maréchal de Saxe. (A part.) Je serai bien aise d'en être débarrassé!

* Babet, le Vicomte, Hélène, le Marquis.

HÉLÈNE.

Au quartier-général!...

LE MARQUIS.

Mais demain!...

HÉLÈNE.

Oui, demain...

LE VICOMTE.

Non, aujourd'hui... aujourd'hui même... votre uniforme est arrivé... j'avais ordonné qu'il vous fût remis...

HÉLÈNE.

Non, non... je n'ai pas vu...

LE VICOMTE.

Votre cheval est prêt... un cheval superbe... et fringant, que vous allez monter à l'instant...

HÉLÈNE.

Moi!... (Bas, au marquis.) Mais je ne veux pas monter à cheval!... je ne sais pas...

(Le marquis la retient.)

LE VICOMTE.

Et demain... l'ordre est précis... vous serez à la tête de votre régiment.

HÉLÈNE.

Ah bien! oui!

LE VICOMTE, se retournant.

Hein!

LE MARQUIS, élevant la voix.

Je vous en fais mon compliment, chevalier!...

LE VICOMTE.

Veuillez me suivre!

HÉLÈNE, bas, au marquis.

Ne me quittez pas!...

LE MARQUIS, à part.

Pauvre Jaucourt! .. pas moyen!...

LE VICOMTE.

AIR nouveau de M. Hormille.

Venez donc, du courage!
A cheval...

HÉLÈNE.

Non, jamais!...

LE VICOMTE.

Sous peu, tout le présage,
Vous battrez les Anglais!...

LE MARQUIS, à part.

Je ne puis plus me taire!...

HÉLÈNE.

Pauvre France! je croi,
Si contre l'Angleterre
Elle n'avait que moi!

LE VICOMTE.

Monsieur le marquis, vous ne vous souciez pas d'aller à Fontenoy? (A part.) J'aimerais assez les envoyer tous les deux par là!

ENSEMBLE.

REPRISE DE L'AIR.

LE VICOMTE.

A cheval, du courage !
Partez, et bon succès !...
Sous peu, tout le présage,
Vous battrez les Anglais.

LE MARQUIS.

Ma foi, je perds courage !...
Mais, trahir !... oh ! jamais !...
Pour conjurer l'orage,
Que puis-je faire après ?

HÉLÈNE.

A cheval !... oh ! j'enrage !
Oh ! ma foi ! je m'en vais...
Je n'ai pas le courage
De battre les Anglais.

(Le vicomte emmène Hélène. — Le marquis les suit, et s'arrête en voyant entrer Marguerite très agitée.)

LE MARQUIS.

Ah ! madame !

MARGUERITE, hors d'elle.

Monsieur... moi... je ne sais rien... je n'ai pas pas permis...

(Elle traverse le théâtre et vient s'asseoir à droite, près du guéridon. — Le marquis reste un instant étonné, puis sort, en voyant paraître à la suite de Marguerite le chevalier en uniforme de mousquetaire, sans épée et sans chapeau.)

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, MARGUERITE.

MARGUERITE, s'asseyant sans le voir.

Mon Dieu !... si quelqu'un... si mon mari...

(Elle l'aperçoit et se lève.) Ah !

LE CHEVALIER, mettant un genou en terre.

Grâce, Marguerite !

(Il est au milieu du théâtre ; elle, tout à fait au premier plan à droite.)

MARGUERITE.

Ah ! laissez-moi, monsieur... laissez-moi... Pénétrer... par cette fenêtre... Oh ! j'ai eu une peur !...

LE CHEVALIER.

Grâce pour un malheureux qui n'a pas voulu emporter votre colère... pardonnez-lui une ruse qui, en le rapprochant de vous, lui a livré ce matin le secret de votre cœur... (Se levant.) Oh ! vous m'aimez !

MARGUERITE.

Monsieur !...

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez avoué .. ici... et si j'ai des torts, cet aveu est mon excuse.

MARGUERITE.

Je vous aimais... l'ai-je dit ?... j'étais folle !... mais je ne vous connaissais pas !

LE CHEVALIER.

Et maintenant que vous me connaissez, me refuserez-vous ce talisman qui devait protéger mes jours dans les combats, et me ramener fier et glorieux à vos pieds, lorsque j'emportais d'ici, dans mes rêves de bonheur, ces couleurs dont vous vous pariez, et un baiser de Marguerite ?...

MARGUERITE. *

Monsieur !...

LE CHEVALIER.

Pardon ! c'était un rêve !... mais je n'exige pas tant !... Ce nœud de rubans, comme une espérance !... ce gage d'un amour...

MARGUERITE.

Oh ! n'y comptez pas !... Moi, vous permettre de revenir !... de m'aimer !...

LE CHEVALIER.

Ah ! cédez à mes prières... accordez-moi...

MARGUERITE.

Jamais !...

LE CHEVALIER.

Jamais !... Adieu, madame ; vous avez raison... à quoi bon un souvenir qui me protége... si vous ne m'aimez plus !... On n'a pas besoin d'un talisman quand on va mourir !...

MARGUERITE.

Mourir !... vous !...

LE CHEVALIER.

Adieu !... (Il va pour sortir.)

MARGUERITE.

Chevalier !...

LE CHEVALIER, avec explosion.

Marguerite, vous me rappelez ?...

MARGUERITE.

Moi ?... Je ne crois pas...

LE CHEVALIER, de même.

Si fait !

MARGUERITE.

Plus bas ! plus bas ! Si l'on savait que le chevalier de Jaucourt est ici, près de moi .. qu'il a osé pénétrer... là... C'est que vous disiez vrai... il est jaloux...

LE CHEVALIER.

Eh ! qu'importe ! si vous m'aimez, si pour me revoir...

MARGUERITE.

Vous aimer. . mon Dieu !... le sais-je ? Est-on maître de cela ?... Mais, vous revoir...

LE CHEVALIER.

Oui... si vous m'accordez...

* Marguerite, le Chevalier.

MARGUERITE.

Non ! non !... jamais !...

LE CHEVALIER.

Marguerite !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BABET.

BABET, accourant.

Ah ! madame... (Apercevant le chevalier.) Ciel ! monsieur !... vous êtes perdu ! M. le vicomte sait tout !

MARGUERITE. *

Grand Dieu !

LE CHEVALIER.

Comment ?

BABET.

J'ai tout entendu... de ma fenêtre. Ce petit chevalier allait être forcé de monter à cheval pour partir, quand le marquis s'est écrié : — C'est mademoiselle de Montbrun ! — Impossible, a dit M. le vicomte... c'est elle qui est chez moi ? — Non, c'est le chevalier de Jaucourt. Alors M. le vicomte a prononcé le nom de madame avec colère... Il a voulu accourir... mais le marquis le retient.

MARGUERITE.

Il va venir !

(Babet remonte et regarde au fond.)

LE CHEVALIER.

Il me tuera !... que m'importe !... puisque vous me refusez...

MARGUERITE, lui tendant le ruban.

Oh ! rien !... Partez ! vivez !

LE CHEVALIER, le prenant et lui baisant la main.

Ciel ! à moi ! à moi !

MARGUERITE, avec amour.

Puisqu'il peut vous sauver !

BABET, au fond.

Il vient !

LE CHEVALIER, courant au fond.

Oh ! maintenant, je puis partir !

BABET.

Non, pas par là, il va vous voir !

LE CHEVALIER, à gauche.

Par ici !

MARGUERITE.

Chez moi... dans ma chambre ! Oh ! non !

LE CHEVALIER.

Mais alors...

BABET, au fond.

Le voici ! (Elle ferme la porte du fond.)

LE CHEVALIER, montrant la fenêtre.

Cette fenêtre... Ah ! bah ! encore une !...

(Il y court et l'ouvre.)

* Marguerite, Babet, le Chevalier.

BABET.

Miséricorde !

MARGUERITE.

Vous vous tuerez !...

LE CHEVALIER, dessus la fenêtre.

Oh ! maintenant, impossible !

(Il saute et disparaît.)

MARGUERITE.

Ah !... (Elle tombe assise à gauche.) Il est mort !

(Babet court fermer la fenêtre.)

LE VICOMTE, en dehors.

Où est-il ?... où est-il ?...

BABET.

M. le vicomte !... (Le vicomte paraît au fond. — Babet allant à Marguerite.) Évanouie !... tant mieux !...

SCÈNE XVI.

MARGUERITE, BABET, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, entrant, très agité, et regardant à droite et à gauche.

Ici !... seule !...

BABET, près de Marguerite.

Ah ! madame !... madame ! revenez à vous ! M. le vicomte ! (Feignant de l'apercevoir.) Ah ! monsieur, venez donc !

LE VICOMTE, avec colère.

Quoi ! qu'y a-t-il ? Lui ! où est-il ?

BABET.

C'est madame qui se trouve mal.

LE VICOMTE, même jeu.

Ma femme !... Pourquoi ?... comment ?... Mais lui ?

BABET.

Elle revient, monsieur, elle revient...

(Marguerite revient peu à peu.)

LE VICOMTE.

Mais enfin, ce jeune...

BABET.

Voilà ce que c'est, monsieur, que de recevoir chez soi des personnes qu'on ne connaît pas... qu'on n'a jamais vues... J'étais près de madame...

LE VICOMTE, vivement.

Tu ne l'as pas quittée ?...

BABET, même jeu.

Jamais !... Quand tout à coup cette demoiselle de Montbrun, votre prisonnière... est venue se jeter à ses pieds...

LE VICOMTE, avec colère.

Aux pieds de...

BABET.

Pour lui avouer qu'elle était un homme déguisé... et la supplier de la faire échapper.

LE VICOMTE, vivement.

Pour cela, seulement?

BABET.

Vous jugez de l'effroi de Mme la vicomtesse.. Elle s'est trouvée mal... moi, j'ai crié... crié... et il nous a laissées toutes tremblantes... vous voyez.

LE VICOMTE, un peu rassuré.*

Oui, je vois, je... (Tirant Babet à part.) Marguerite ne savait donc pas...

BABET, se récriant.

Pas plus que vous, qui écriviez, à cette fausse demoiselle, des billets...

LE VICOMTE, bas.

Chut!... tais-toi!...

MARGUERITE, qui est revenue peu à peu.

Ah! c'est affreux!... m'avoir exposée à une rencontre pareille!

LE VICOMTE.

Ma chère amie... je vous jure que... Vous ne vous doutiez pas...

MARGUERITE.

De quoi?... d'un double déguisement qui devait tromper la surveillance du vidame...

BABET, criant.

C'est ce qu'il disait quand je lui ai remis votre billet...

LE VICOMTE.

Chut! tais-toi donc!

MARGUERITE.

Quel billet?

LE VICOMTE.

Rien! rien! (A part.) Le fait est que j'ai été assez bête... pour...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE VIDAME, LE MARQUIS.

LE VIDAME, par le fond.**

Venez, monsieur le marquis... tout est prêt à la chapelle. (Le marquis entre avec anxiété. — Le vidame continue.) Monsieur le vicomte, je viens chercher la mariée, votre prisonnière.

LE VICOMTE.

Ma prisonnière... la mariée... (Partant d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah!

LE MARQUIS, à part.

Il rit!

LE VIDAME.

Hein?... quoi donc?

LE VICOMTE.

Je conçois maintenant... Ce chevalier... qui ouvrait les fenêtres... les portes... avec un bruit d'enfer... Ah! ah! ah! c'était une femme! ah! ah!

LE MARQUIS.

Ah! ah! ah!

LE VIDAME.

Hein? une femme que... qui me faisait boire et prendre du tabac?

LE VICOMTE, riant.

Dieu vous bénisse!

LE VIDAME.

Allons donc!

LE MARQUIS, riant.

La voici!

MARGUERITE, à part.

Lui!

(Hélène, en toilette de mariée, paraît conduite par le chevalier de Jaucourt en brillant uniforme de mousquetaire.)

SCÈNE XIX.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE VIDAME, MARGUERITE, HÉLÈNE, LE MARQUIS, BABET.

LE VIDAME, allant à eux.*

C'est impossible! et la mariée ne peut... (Reconnaissant Hélène.) Ah bah! Mais alors, l'autre... Mlle de Montbrun? (Reconnaissant le chevalier.) Oh! (Le chevalier lui fait un léger salut. — Il le lui rend.) Mademoiselle... c'est-à-dire...

LE CHEVALIER.

Puisque Mlle Hélène de Montbrun consent à épouser M. d'Aubreuil... et que mon déguisement ne peut plus tromper personne... vidame, voici la mariée. Vicomte, je renonce à passer la frontière.

(Le vidame prend Hélène par la main et la conduit au marquis.)

LE VICOMTE, au vidame.**

Hein? y êtes-vous?

LE VIDAME.

Mais alors, pendant que mademoiselle était chez moi... (Le vicomte rit.) le chevalier était donc...

(Il regarde Marguerite, et ensuite le vicomte qui rit; puis, se détournant, il étouffe un éclat de rire.)

LE VICOMTE, se moquant du vidame.

Ah! ah! ah!

HÉLÈNE, bas, au marquis, en montrant le vicomte.

Il ne sait donc pas?...

(Le marquis lui fait signe de se taire.—Babet prie par gestes le chevalier d'être discret. — Marguerite baisse les yeux avec émotion.)

* Maguerite assise, le Vicomte, Babet.

** Babet, Marguerite, le Vicomte, le Vidame, le Marquis.

* Babet, Marguerite, Hélène, le Vidame, le Chevalier le Vicomte, le Marquis.

** Babet, Marguerite, le Chevalier, le Vicomte, le Vidame, Hélène, le Marquis.

LE CHEVALIER, à Marguerite.

Madame, me pardonnerez-vous de m'être introduit ainsi dans ce château...

LE VICOMTE.

C'est moi, monsieur le chevalier, qui pourrais vous demander raison...

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur le vicomte, j'ai à vous rendre une lettre...

(La tirant de sa poche, il laisse tomber le nœud de rubans.)

LE VICOMTE.

Hum! hum! Pardon! vous laissez tomber ce nœud de rubans. (Il le ramasse.)

MARGUERITE, à part.

Ciel! (Mouvement général.)

LE CHEVALIER, le reprenant vivement.

Oui... je sais... C'est un talisman qui ne me quittera plus!...

LE VICOMTE.

Ah! oui!... (Regardant Hélène.) Je comprends... Allons, monsieur le chevalier, partez pour Fontenoy... Je ne sais où c'est... quelque petit village obscur...

LE CHEVALIER.

Que nous rendrons fameux, je l'espère!

REPRISE de l'air : Prêt à partir, etc.

Je reviendrai... comptez sur ma visite...
Vous annoncer que nous sommes vainqueurs.
Je reviendrai! (A part.) puisque de Marguerite
Amant heureux, j'emporte les couleurs.

(Musique jusqu'à la fin.)

LE VIDAME.

Marquis, la main à la mariée! (A Hélène.) Et, chevalier, Dieu vous bénisse!

(Il lui prend la main.)

HÉLÈNE, la retirant vivement.

Maugrebieu! (Se reprenant.) Oh!

(Mouvement du marquis et du vidame.)

CHOEUR.

AIR : La trompette guerrière.

TOUS, au chevalier.

Pour le roi, pour la France,
Allez / Allons au champ d'honneur.
Nous avons l'espérance
De vous revoir / Que vous serez vainqueur,

LE CHEVALIER.

Pour le roi, pour la France,
Je vais au champ d'honneur;
Et j'ai là l'espérance
De vous revoir vainqueur.

FIN.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

ON DEMANDE DES PROFESSEURS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LOCKROI ET JAIME,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 8 octobre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
FORTUNÉ	MM. PERREY.
ERNEST, sous-lieutenant de lanciers	LABA.
JULES DEVILLIERS, lieutenant de lanciers	LIONEL.
LE COLONEL DU REGIMENT	ROMAND.
RATINÉ, maître d'une pension voisine	LEPEINTRE jeune.
Mlle DESCHAMPS, maîtresse de la pension	Mmes THIBAULT.
CORNÉLIE, sa filleule	DÉSIRÉE MAYER.
LUCILE, fille du colonel	GABRIEL.
EMMA, pensionnaire	SOPHIE.
PAULINE, pensionnaire	LÉONIE.
MARGUERITE, servante	CHARLOTTE.

Une grande salle ouvrant au fond sur un jardin; à droite et à gauche portes conduisant aux salles d'étude.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORNÉLIE, LUCILE, EMMA, PAULINE, JEUNES FILLES, MARGUERITE.

LUCILE.

Ah! que c'est ennuyeux de marquer du linge?

EMMA.

Et d'en ourler donc!

TOUTES.

Ah! oui, c'est ennuyeux!

CORNÉLIE.

Silence, mesdemoiselles, vous savez bien que tout ça va changer ici. (*A Marguerite.*) Marguerite, vous mettrez encore ces nouveaux prospectus à la poste.

MARGUERITE.

A présent, mamzelle!

CORNÉLIE.

Tout de suite. Ma marraine y tient extrêmement.

MARGUERITE.

C'est que ..

CORNÉLIE.

Quoi?

MARGUERITE.

Rien!.. c'est que je voudrais bien...

CORNÉLIE.

Je vous répète que c'est très pressé...

MARGUERITE.

Ça suffit... (*A part.*) Il faut pourtant que je reste, à cause de... Bast, quand ceux-ci ne partiraient que demain?.. il y en a déjà tant de lancés... (*Haut.*) C'est une fameuse idée que mademoiselle Deschamps a eu là!..

LUCILE.

Je crois bien...

TOUTES.

Certainement...

EMMA.

On ne parle que de cela dans la ville...

MARGUERITE.

Ça va-t-il lui faire avoir des élèves... Il y a déjà l'épicier du coin... Dès qu'il a su qu'il s'agissait d'une éducation dans le grand, il s'est décidé à mettre sa petite ici.

PAULINE.

Vraiment?

EMMA.

Et, Dieu merci, nous ne passerons plus notre temps à faire de la tapisserie...

LUCILE.

Comme dans le pensionnat voisin.

PAULINE.

Chez madame Ratiné. (*Les élèves rient.*)

CORNÉLIE.

Silence, mesdemoiselles.

MARGUERITE.

Mademoiselle veut-elle la clef de la lingerie?

CORNÉLIE.

Non!

MARGUERITE, *avec intention.*

C'est que depuis quelques jours elle a l'habitude d'y aller... C'est un endroit très gai. . une fenêtre qui donne sur la rue...

CORNÉLIE.

Mais non, vous dis-je. . je suis très bien ici... (*A part.*) Aurait-elle remarqué... J'ai eu tort, cet officier aussi a pu penser... oh! j'en serais désolée... moi qui ai juré à ce pauvre Fortuné Deschamps, le neveu de ma marraine!.. Il est vrai que lui-même m'avait bien promis de revenir, et il y a si longtemps... (*La cloche sonne.*)

LUCILE.

Dix heures...

EMMA.

La récréation!

PAULINE.

Au jardin, mesdemoiselles.

CAROLINE.

Au jardin!

Air : *Domino noir.*

Ah! quel bonheur!
Au talent enchanteur
De plus d'un professeur
Nous saurons faire honneur ;
Plus d'un succès flatteur
Reviendra sans faveur
Au mérite vainqueur;
Et dès demain,
Nous l'espérons enfin,
L'ignorance et l'ennui,
Le chagrin, le souci,
Qui séjournaient ici,
Vont, au gré de nos vœux,
S'éloigner de ces lieux.

TOUTES.

Au jardin! au jardin !.. (*Elles sortent toutes en tumulte, moins Cornélie.*)

SCÈNE II.

CORNÉLIE, RATINÉ.

RATINÉ, *au fond.*

C'est bien! c'est bien! qu'on ne dérange personne!

CORNÉLIE.

Ah! c'est notre voisin... ce méchant monsieur Ratiné.

RATINÉ.

Eh! bonjour, ma jolie Cornélie, petit trésor de sagesse... et de science...

CORNÉLIE.

Vous êtes bien bon, monsieur Ratiné, de la sagesse... c'est le seul bien d'une pauvre fille... la science, si vous parlez de celle du ménage... à la bonne heure!

RATINÉ.

Mais c'est la seule, mais c'est l'unique... car ma parole d'honneur, je ne sais pas où on mène les jeunes filles... Je viens d'en recevoir un... un de vos prospectus... un nouveau... si ça ne fait pas pitié! l'astronomie, la cosmographie. Ah! ah! grand Dieu!

CORNÉLIE.

Ça vous effraye?

RATINÉ.

Ça me semble grotesque, et je viens féliciter mademoiselle Deschamps, votre marraine, sur sa savante combinaison.

CORNÉLIE.

Je crois que vous en êtes jaloux.

RATINÉ.

Moi! ah! mon Dieu, ça ne fera pas changer un iota au mode d'éducation de madame Ratiné... je continuerai à enseigner l'orthographe et la tapisserie, ma femme, l'histoire et la cuisine,

CORNÉLIE.

C'est bien ancien!

RATINÉ.

L'histoire!.. mais la cuisine... c'est de tous les temps!.. tandis que ces innovations, ces efforts extraordinaires... Après ça, quand on se noie, on se rattrape aux branches.

CORNÉLIE.

Comment, quand on se noie!

RATINÉ.

Oui, c'est une maison qu'on étaie parce qu'elle va crouler, ça se voit comme dans un microscope. Je ne suis pas envieux, ça n'est pas parce que, hier, un imbécile qui s'est laissé éblouir par ces programme, m'a retiré sa nièce, une enfant de huit ans, sous prétexte qu'il allait la marier... je n'en éprouve point de dépit... mais, je l'ai dit vingt fois à votre marraine, ce qu'elle aurait de mieux à faire serait de fermer la pension.

CORNÉLIE.

C'est pour cela que vous avez voulu l'acheter?

RATINÉ.

Moi!.. j'en ai donné presque rien, parce que je suis au-dessus de ça!.. mais autrement...

CORNÉLIE.

Vous y reviendrez quand il y aura cinquante élèves!

RATINÉ.

Cinquante!.. mais, chère petite, songez donc que madame Ratiné, ce patriarche féminin, n'en a que vingt-cinq! jugez!. et j'y comprends les domestiques.

CORNÉLIE.

Ça passera peut-être soixante.

RATINÉ

Je l'en défie!

CORNÉLIE.

Elle les aura.

RATINÉ.

Je vous dis que non!

CORNÉLIE.

Je vous dis que si!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COLONEL, MADEMOISELLE DESCHAMPS.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Oui, Monsieur le colonel!.. je vais à l'instant même... ah! Cornélie, faites prévenir mademoiselle Lucile que M. son père...

LE COLONEL.

Non! je vous en prie... ces demoiselles sont en récréation, je vais aller rejoindre ma fille au jardin!

CORNÉLIE.

Alors, Monsieur, je vais la prévenir seulement de votre arrivée. (*Elle sort.*)

LE COLONEL.

Oui, ma chère mademoiselle Deschamps, c'est à regret que je vais vous priver de Lucile... mais, je la marie!

RATINÉ, *à part, en se frottant les mains.*

Bon! ça en fera toujours une de moins!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Comment, vous la mariez?

LE COLONEL.

Oui, à mon neveu, un de mes officiers... ils ne se croient pas aussi près de leur bonheur qu'ils le sont; c'est une surprise que je leur ménage à tous deux.

RATINÉ.

Monsieur, ça me paraît fort judicieux... il est bon de marier les enfants de bonne heure!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *à part.*

De quoi se mêle-t-il?

RATINÉ.

Ça ne fait pas toujours plaisir aux maîtresses de pension... mais quand elles aiment véritablement leurs élèves...

LE COLONEL.

Oh! je suis persuadé que Mademoiselle...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Certainement, Monsieur...

RATINÉ.

D'ailleurs, c'est toujours le motif que l'on donne quand on retire une pensionnaire... il y a même des parents assez bêtes pour vous dire cela d'un enfant de huit ans... ça s'est vu!..

LE COLONEL.

J'ignore comment on s'y prend en pareil cas, Monsieur, mais Mademoiselle sait bien que sans un motif aussi légitime, jamais je ne songerais à lui enlever ma fille; je suis trop reconnaissant des soins dont elle a été l'objet.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Oh! pour cela, je crois que sans me flatter...

LE COLONEL.

J'apprécie trop bien l'excellente éducation... à propos d'éducation, il paraît que votre maison va prendre un nouvel essor...

RATINÉ.

Oui!.. Monsieur a lu le prospectus?..

LE COLONEL.

Oui, Monsieur... (*A mademoiselle Deschamps.*) Ma foi, vous faites bien... il y a longtemps que je vous l'ai conseillé... non pas que j'approuve ce système de. .

RATINÉ.

Il est stupide!

LE COLONEL.

D'accord! mais il faut sacrifier au goût du moment...

RATINÉ.

Sans doute... il faut s'efforcer d'étouffer la concurrence!

LE COLONEL.

Oh! ici, elle n'existe pas... vous n'avez personne... mais elle peut s'établir.

RATINÉ.

Elle est établie, Monsieur!

LE COLONEL.

Ah! oui!. une mauvaise bicoque à côté!

RATINÉ.

On y reçoit la meilleure éducation!

LE COLONEL.

Monsieur y a sa fille?

RATINÉ.

Non, Monsieur! mais je l'y mettrai, quand j'en aurai une.

LE COLONEL, *bas à mademoiselle Deschamps.*

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est le maître du pensionnat d'à côté.

LE COLONEL.

Je m'adresse bien! (*Haut.*) Pardon, ma chère Mademoiselle Deschamps... j'oublie que je dois voir ma fille... mes moments sont comptés... j'attends aujourd'hui le général notre inspecteur... Monsieur, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RATINÉ.

Monsieur... (*A part.*) Brutal... une bicoque!.. (*Le colonel sort, mademoiselle Deschamps l'accompagne jusqu'au fond.*)

SCÈNE IV.

RATINÉ, MADEMOISELLE DESCHAMPS.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *avec ironie.*

Je suis vraiment désolé, mon cher voisin...

RATINÉ.

De quoi donc?.. de ce que ce colonel ne sait pas qu'il existe une maison recommandable tenue par madame Ratiné?.. il n'est pas le seul... qui vive dans cette ignorance crasse... mais je vous fais perdre votre temps, et il doit vous être précieux... quand on est lancée comme vous l'êtes dans les hautes régions!.. pardon, voudriez-vous me donner aussi un prospectus?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Avec plaisir, Monsieur.

RATINÉ.

Ça m'amusera beaucoup à lire...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Enchantée de pouvoir vous être agréable.

RATINÉ, *lisant.*

Calligraphie... Ah! délicieux, calligraphie... pour les faire écrire en bâtarde!.. et vous comptez là-dessus pour avoir des élèves!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *piquée.*

J'y compte!

RATINÉ.

Et vous cherchez des professeurs...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

J'en ai demandé...

RATINÉ.

Où ça?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Dans les journaux.

RATINÉ.

Et vous en trouverez?

MADEMOISELLE DESCHAMPS

J'en trouverai!

RATINÉ.

Dans la ville?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Dans la ville!

RATINÉ.

Il n'y a que des ânes!.. j'en suis!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Eh! bien, monsieur, ici ou ailleurs!

RATINÉ.

Ah! ils viendront... exprès?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Quel homme!.. Eh! bien... ils sont venus... là!

RATINÉ.

Vous les avez vus...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je .. je les verrai!

RATINÉ.

Quand ça?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Dès aujourd'hui!

RATINÉ.

Ah! à quelle heure commencent-ils?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Ils commencent.... ils commencent à deux heures!..

RATINÉ.

Je serai exact!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *à part.*

Pourvu qu'il m'en vienne!..

RATINÉ.

Ah! c'est aujourd'hui qu'ils commencent...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mamzelle! mamzelle!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Quoi? qu'y a-t-il?.. Et mes prospectus à la main... Elle n'a pas porté mes prospectus!

RATINÉ, *riant.*

Imprudente! ça va miner l'établissement!

MARGUERITE.

C'est M. le colonel, tout-à-l'heure, quand il est parti, qui m'en a demandé... Mais je venais vous dire...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Eh! bien?

MARGUERITE.

Il y a là un monsieur...

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *joyeuse.*

C'en est un!

RATINÉ.

Un quoi?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Un professeur!

MARGUERITE.

Je sais pas, mais ça pourrait bien être votre neveu, car il a demandé sa tante.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Mon neveu! Fortuné Deschamps!.. Cher petit! depuis trois ans bientôt qu'il est parti pour Paris Il revient m'embrasser et me faire part de ses succès dans l'herboristerie!

RATINÉ.

Voilà encore une science que vous pourriez enseigner.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Il revient! mais faites-le donc entrer!

RATINÉ.

Mais certainement!... A deux heures, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Par ici, monsieur, par ici!

FORTUNÉ, *paraissant au fond.*

Chère tante! (*Il est entré les bras ouverts, et Ratiné, qui sort en ce moment, est embrassé par lui.*)

Ah! pardon!.. (*Il court à mademoiselle Deschamps.*)

RATINÉ.

Au contraire...

SCÈNE VI.

FORTUNÉ, MADEMOISELLE DESCHAMPS.

(*Fortuné est revêtu d'un habit bleu très ample dont les basques lui tombent sur les talons ; l'habit est boutonné jusqu'au menton. Il porte un paquet sous le bras.*)

ENSEMBLE.

Air : *Pour nous les combats ont des charmes.*

(*Jacket, Club*).

RATINÉ.

Auprès d'elle l'âme attendrie
Il revient, pauvre voyageur
Pour voir sa tante et sa patrie :
C'est touchant, parole d'honneur.

FORTUNÉ.

Auprès de vous, l'âme attendrie,
Je reviens, pauvre voyageur!
Chère tante, douce patrie,
Je puis vous presser sur mon cœur!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Ah! que mon âme est attendrie!
Et pour moi quel jour de bonheur!
Mon neveu revoit sa patrie...
Je puis le presser sur mon cœur.

RATINÉ.

A deux heures, à deux heures. (*Il sort.*)

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Enfin! te voilà donc!

FORTUNÉ.

Mais oui... me voilà, ma tante!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Toi ici?... pas possible... Tiens, vois-tu, il me semble que c'est une illusion... un rêve!..

FORTUNÉ.

Il faut tâcher de surmonter votre émotion... ça ous ferait dire des bêtises...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est toi?... voyons... regarde-moi... sais-tu que tu n'es pas reconnaissable?...

FORTUNÉ.

Vous me trouvez changé?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je te trouve superbe... par comparaison... Tu étais si laid étant petit!... Comment, c'est toi?

FORTUNÉ, *à part.*

Pauvre tante! toujours la même... aussi extravagante!..

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est toi?.. Mais je te fais causer, cher ami... Tu dois être fatigué... va te coucher...

FORTUNÉ.

Merci! (*à part.*) Je ne vois pas Cornélie... aurait-elle quitté ce local?..

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Va te mettre à ton aise...

FORTUNÉ, *à part, montrant l'ampleur de son habit.*

Il me semble que j'y suis, à mon aise...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Au moins change d'habit...

FORTUNÉ, *à part.*

Changer!.. je n'ai que ce vêtement!.. et si la brave femme savait à qui je l'ai emprunté... (*Haut*) Je suis très bien ainsi!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Comme tu voudras... Ah! ça, tu vas rester quelque temps avec moi?

FORTUNÉ.

Par exemple!.. ma tante, puisque je viens exprès pour vous voir, c'est bien le moins... je compte vous donner une heure...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Une heure?.. Et tu crois que je te laisserai partir ainsi, après trois ans d'absence!.. quand nous avons tant de choses à nous dire!.. Et votre position, monsieur, que je ne connais pas, vos études, dont nous n'avons point parlé?

FORTUNÉ.

Ça ne nous tiendra pas longtemps... J'ai fait de fiers progrès, allez... je vous dirai où j'en suis arrivé... c'est une surprise que je vous ménage.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vraiment?.. Moi aussi, mon enfant, je suis en progrès.

FORTUNÉ.

Oui .. j'osais pas vous le dire, il me semble que vous avez la tête encore plus... Il faut prendre des bains.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Hein? quoi? des bains?.. à quel propos?.. Tu n'entends donc pas?.. ma maison va acquérir d'immenses développements.

FORTUNÉ.

Ah! bah!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Mais oui, je la mets sur un pied grandiose, mon enfant!.. je change mon système d'éducation.

FORTUNÉ

Eh! bien! vous ne ferez pas mal!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

J'attaque les études sérieuses... je prends des professeurs... Par exemple, ça nécessitera de ma part de grands sacrifices...

FORTUNÉ, *à part.*

Bon!... et je viens lui demander de l'argent!... quelle chance!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est toute une révolution, cher ami... et tu comprends... je n'ai pas une minute... des livres à recevoir... des prospectus à lancer...

FORTUNÉ.

Ne vous gênez pas...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Mais je ne te laisserai pas seul. (*appelant*) Cornélie!

FORTUNÉ, *tressaillant.*

Cornélie!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Oui... tu sais, ma filleule!...

FORTUNÉ

Elle est toujours ici. (*à part.*) O amour!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Ainsi, arrange-toi, je te garde au moins quinze jours.

FORTUNÉ.

Quinze jours!... mais...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Pas de mais... tu restes... c'est convenu.

Air : *Plus de pitié pour nos époux.* Club Jaket (*Palais-Royal.*)

Je dois te quitter,
M'absenter.....
(*Montrant Cornélie qui entre*).
Mais, elle,
Par son zèle,
Va t'inviter
A nous rester...
Tu ne pourras nous résister!

FORTUNÉ.

Ecoutez donc, ma tante... un mot!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Déjeûne d'abord... Il le faut...

FORTUNÉ, *à part.*

Et pour souper je vais tantôt,
Manger encore du cachot!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *parlé.*

Ah! Cornélie, fais préparer une chambre pour mon neveu!

CORNÉLIE, *à part, avec joie.*

M. Fortuné! (*haut.*) Oui, ma marraine!

ENSEMBLE.

FORTUNÉ.

Sans hésiter,
Il faut rester,
Si ma belle
Est fidèle
Sans crainte il faut tout lui conter,
Et sur mon étoile compter.

MADEMOISELLE DESCHAMPS

Je dois te quitter, etc.

CORNÉLIE.

Il semble hésiter
A rester?
Ah! loin d'elle
L'infidèle
Veut-il partir et me quitter?
Devrai-je, hélas! le détester!
(*Mademoiselle Deschamps sort*).

SCÈNE VII.

CORNÉLIE, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, *la suivant des yeux.*

Quinze jours! et je ne puis rester qu'une heure!..

CORNÉLIE. *à part.*

Il ne me dit rien!

FORTUNÉ, *prenant son parti.*

Ah! bast! tant pire! je vais lui confier la chose. (*Il va à Cornélie et l'embrasse.*). Vous voyez un jeune homme bien malheureux, Cornélie!

CORNÉLIE, *reculant.*

Eh bien! qu'est-ce que cela?.. à peine arrivé...

FORTUNÉ.

Excusez cette précipitation... j'ai si peu de temps.

CORNÉLIE.

Mais puisque vous restez quinze jours.

FORTUNÉ.

Quinze jours!.. ah! si j'en avais seulement la moitié à ma disposition! (*soupirant*) et à la vôtre, Cornélie!.. mais je dois vous l'avouer... un mystère couvre ma destinée... vous me croyez un jeune pharmacien, et mon existence appartient au 2e escadron du 7e lanciers.

CORNÉLIE.

Que dites-vous?

FORTUNÉ.

C'est la funeste vérité!.. je fais partie de ce corps... je suis dedans.

CORNÉLIE.

Et votre tante?

FORTUNÉ.

Et ma tante aussi! Il le faut provisoirement.

CORNÉLIE.

Comment! il serait possible!

FORTUNÉ, *ouvrant son paquet.*

Voyez plutôt cet uniforme...

CORNÉLIE.

Un habit d'officier!.. quoi! déjà à votre âge... vous porteriez?..

FORTUNÉ.

Hélas! oui, je le porte... à mon colonel près de qui j'ai une place de confiance...

CORNÉLIE.

Ah! il vous confie...

FORTUNÉ.

Ses habits, oui... et il m'a envoyé chercher celui-ci, dont il a besoin dans une heure, pour se présenter chez le lieutenant-général, chargé de l'inspection.

CORNÉLIE.

Vous soldat! je n'en reviens pas... Mais vous étiez parti pour Paris...

FORTUNÉ.

J'y fus.

CORNÉLIE.

Avec douze cents francs que vous avait donnés votre tante pour achever vos études.

FORTUNÉ.

Je les ai achevées en quatre mois.

CORNÉLIE.

Vos études?

FORTUNÉ.

Les douze cents francs! (*mouvement de Cornélie*) ça coûte si cher ces études-là!

Air: *de Partie et revanche.*

J'allai d'abord au jardin botanique,
Mais, par malheur, un peu plus haut,
On découvre un endroit magique,
Où les jeunes gens comme il faut
Cultivent trop la valse et le galop.
Je voulus dans ces arts frivoles
M'exercer et donner le ton.
Cinq mois après, j'avais fait tant d'écoles,
Que j'apprenais l'école du p'loton,
Oui, j'apprenais l'école du p'loton.

CORNÉLIE.

Eh bien! c'est joli, monsieur. Depuis un mois que votre régiment est en garnison ici, voilà la première fois que nous vous voyons.

FORTUNÉ.

Ceci, Cornélie, tient à des considérations qui me sont personnelles. Il y a des moments où j'ai besoin de me dérober à la société... et mes chefs, qui connaissent ça, se font un plaisir de satisfaire mes goûts... Ils me logent pendant quelque temps seul entre quatre murs... ça m'est passé depuis hier... et j'ai mis à profit mon premier moment de liberté, j'accours auprès de vous, Cornélie, chercher le bonheur, et soutirer à ma bonne tante de quoi m'acheter un remplaçant.

CORNÉLIE.

Vous ne voulez plus être militaire?

FORTUNÉ.

Je brûle d'abandonner cet état de mon choix... pour lequel je n'ai décidément aucune disposition. D'abord, le cheval ne me convient pas, au trot particulièrement... Et puis, s'il faut vous le dire, mon colonel ne me va pas plus que mon cheval, il tient à l'exactitude du service, moi je n'y tiens pas du tout : il exige de la mémoire, j'oublie tout ce qu'on me dit... je ne peux pas souffrir la musique, et il joue du flageolet.

CORNÉLIE.

Votre colonel?

FORTUNÉ.

Comme un aveugle. Vous ne vous doutez pas, Cornélie, des sons que l'on peut tirer de cet instrument, quand on n'a pas appris à s'en servir... Aussi je l'ai en horreur, l'instrument .. c'est comme la trompette! en voilà encore un que j'adore peu.

CORNÉLIE.

La trompette! tiens, c'est pourtant gentil!

FORTUNÉ.

Gentil!.. on voit bien que vous ne faites pas partie du 7e. L'instrument le plus despote... le plus terrible!.. Et dire qu'il y a des petits qui jouent avec ça!.. (*On sonne*).

CORNÉLIE.

Écoutez, on sonne à la grille.

FORTUNÉ.

C'est possible! mais qu'est-ce que cela nous fait? nous ne sommes pas des portiers, Cornélie, et puisque ma tante n'est plus sur notre dos, je puis me montrer gracieux.

CORNÉLIE.

Où est Marguerite? elle ne se trouve jamais là quand on a besoin d'elle.

MARGUERITE, *accourant.*

Mamzelle Cornélie! mamzelle!

CORNÉLIE.

Eh bien?

MARGUERITE.

Voilà un professeur.

CORNÉLIE.

Un professeur?

MARGUERITE.

Ça va-t-il faire plaisir à mademoiselle?

CORNÉLIE.

Faites entrer: je vais prévenir ma marraine. (*Marguerite remonte, Cornélie se dirige vers la gauche.*)

FORTUNÉ.

Et moi, pendant ce temps, je cours porter ça au colonel, et je reviens... Dites donc... pas un mot à ma tante... si elle savait... elle qui se trouve mal si facilement!.

CORNÉLIE.

Soyez tranquille!

FORTUNÉ, *la rappelant.*

Ah! j'oubliais!..

CORNÉLIE.

Quoi? (*Il l'embrasse.*) Eh! bien, monsieur. (*Elle se sauve.*)

MARGUERITE.

Par ici, monsieur. (*Au fond, à Ernest.*) Entrez, Monsieur, mademoiselle va venir.

ERNEST.

Merci, mademoiselle.

MARGUERITE, *à part.*

C'est qu'il est très gentil, pour un maître... Je voudrais bien savoir ce qu'il leur apprendra. (*Haut.*) Je vais prévenir mademoiselle... (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

FORTUNÉ, ERNEST, *en habit bourgeois.*

ERNEST.

Enfin m'y voici!

FORTUNÉ, *qui a repris son paquet.*

Maintenant, filons... ((*Il se trouve face à face avec Ernest et pousse un cri.*) Oh! (*A part.*) Le sous-lieutenant!

ERNEST, *à part.*

Fortuné!

FORTUNÉ, *à part.*

Le neveu du colonel!

ERNEST *à part.*

Je suis pris!

FORTUNÉ, *à part.*

Me voilà pincé!

ENSEMBLE.

Air :

FORTUNÉ.

Ciel! quel prétexte prendre?
En croirai-je mes yeux?
Est-ce pour me surprendre
Qu'il arrive en ces lieux!

ERNEST.

Vient-il ici m'attendre?
Quel contre-temps fâcheux!
Est-ce pour me surprendre
Qu'il se trouve en ces lieux?

FORTUNÉ, *à part.*

C'est avoir du guignon, par exemple.

ERNEST, *de même.*

Comment diable se trouve-t-il là?

FORTUNÉ, *de même.*

Qu'est-ce qu'il vient faire ici?

ERNEST, *à part.*

S'il va dire à mon oncle...

FORTUNÉ, *de même.*

S'il me couche sur le rapport!

ERNEST, *à part.*

Il faut le prévenir.

FORTUNÉ, *de même.*

Peut-être qu'en le priant,..

ERNEST.

Écoute...

FORTUNÉ.

Mon lieutenant, je vas vous dire...

ERNEST.

J'ai des motifs pour qu'on ne sache pas...

FORTUNÉ.

C'est par une circonstance particulière...

ERNEST.

Des raisons de la plus haute importance me forcent...

FORTUNÉ.

Un soldat peut se trouver en faute comme un autre homme...

ERNEST.

Si jamais tu t'avises...

FORTUNÉ.

Si c'était un effet de votre bonté.

ERNEST, *à lui-même.*

Ah! ça! mais il est plus embarrassé que moi. (*Haut.*) Que fais-tu ici?

FORTUNÉ.

Mon lieutenant...

ERNEST.

Réponds.

FORTUNÉ.

Mon lieutenant... je suis en permission!

ERNEST.

Ah! vraiment?.. qui te l'a donnée?

FORTUNÉ.

Voilà... ça va bien vous surprendre. . c'est moi...

ERNEST.

Toi... approche donc... et tes moustaches, qu'en as-tu fait?

FORTUNÉ, *jouant l'étonnement.*

Je ne les ai plus? (*Il cherche.*) Par exemple! c'est fort!.. Je voudrais bien savoir qui est-ce qui s'est permis, pendant mon absence. (*A part.*) Je sens que mes idées de solitude me reprennent.

ERNEST, *l'examinant.*

Sans moustaches et sous ce paletot?

FORTUNÉ.

Lieutenant... c'est un habit!..

ERNEST, *de même.*

Eh parbleu! celui de mon oncle... je le reconnais... comment! tu oses porter...

FORTUNÉ, *vivement.*

Lieutenant, je vais vous expliquer... c'est... c'est le colonel qui me l'a ordonné.

ERNEST.

Comment?

FORTUNÉ.

Oui... Il me dit tous les matins: « Fortuné, tu feras prendre l'air à mes effets... » Alors, je me

ENSEMBLE.

suis dit : Il fait beau aujourd'hui, je vais profiter de ça pour aller voir ma tante.

ERNEST.

Ta tante ?

FORTUNÉ.

Oui... mademoiselle Deschamps.

ERNEST, *avec joie.*

Hein ? mademoiselle Deschamps, l'institutrice, serait...

FORTUNÉ.

Depuis ma plus tendre enfance...

ERNEST.

Ta tante ?.. à toi ?.. et tu es venu... ah ! mon ami, mon bon ami, que tu as bien fait !..

FORTUNÉ.

Vrai ? vous m'approuvez ?

ERNEST.

Si je t'approuve !

FORTUNÉ.

Vous ne me punirez pas ?

ERNEST.

Te punir ?.. quand tu peux m'être si utile... quand tu ne fais que remplir un devoir... comment donc ?.. mais moi aussi, je viens voir ta tante.

FORTUNÉ.

Ah ! bah !

ERNEST.

Seulement moi, ce n'est pas précisément pour elle que je suis ici... tu sens bien, je ne lui porte pas le même intérêt que toi, parce que... elle m'est parfaitement indifférente, ta tante... moi, j'ai un autre but... celui de me rapprocher de ma Lucile... de lui parler.

FORTUNÉ.

La fille du colonel ?

ERNEST.

Ma cousine, celle que j'aime... dont on me sépare...

FORTUNÉ.

Allons donc !.. je disais aussi...

ERNEST.

Comprend-on mon oncle ? qui connaît notre amour... il l'approuve... il consent à notre mariage... et il m'interdit l'entrée de cette maison... il s'imagine que je lui obéirai...

FORTUNÉ.

Oui, compte là-dessus...

ERNEST.

Il me défend de voir Lucile avant qu'elle en soit sortie... cela se comprend-il ?

FORTUNÉ.

C'est-à-dire que c'est d'un bête... vieille culotte de p... pardon...

ERNEST.

Heureusement on ne fait pas de moi ce qu'on veut.

FORTUNÉ.

Vous êtes un gaillard !

ERNEST.

J'ai de l'imagination... pourtant je ne trouvais absolument rien... je ne savais quel parti prendre, quand ta tante elle-même vient à mon secours... j'apprends qu'elle réforme son pensionnat..... qu'elle va donner aux études une grande extension... qu'elle est en quête de professeurs.

Air : *Je n'ai pas vu ce bosquet de lauriers.*

Moi, par malheur, je ne sus jamais rien
Que ma théorie... Oh ! qu'importe !
D'un professeur j'emprunte le maintien...
A deux battants, crac, on m'ouvre la porte.
Sans examen j'entre, c'est fort heureux,
Et de réussir je me pique.
Ta tante va m'accueillir.

FORTUNÉ.

Malheureux !
Votre théorie, en ces lieux,
Lui fera perdre la pratique.
Elle va perd' tout sa pratique.

(*A part.*) Si c'est pour ça qu'elle a lancé des prospectus...

ERNEST.

Et, pour comble de bonheur, je te trouve là, toi...

FORTUNÉ, *avec modestie.*

Ah ! lieutenant !..

ERNEST.

Toi, le neveu de cette respectable mademoiselle Deschamps... et qui, en cette qualité, peux librement aller, venir, épier .. mais conçois-tu comme c'est charmant... seul, j'aurais peut-être été fort embarrassé ..

FORTUNÉ.

Oui.

ERNEST.

Au lieu que, pendant que tu occuperas la vieille, moi, je causerai d'un autre côté... je...

FORTUNÉ.

Oui... ah ! mais non !

ERNEST.

Grâce à toi, je pourrai lui parler sans contrainte... la voir avec plus de liberté...

FORTUNÉ.

Permettez, lieutenant...

ERNEST.

La voir !.. ah ! c'est à en perdre la tête de joie... à en devenir fou de bonheur !..

FORTUNÉ, *à part.*

Eh bien ! me voilà dans une jolie situation !

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *en dehors.*

Cornélie ! vous surveillerez la récréation.

FORTUNÉ.

Le voix de ma tante !

ERNEST.

C'est ta tante ? tu vas me présenter.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *en dehors.*

Un professeur!

FORTUNÉ.

Je ne peux pas, mon lieutenant... parole d'honneur, je ne peux pas... le colonel qui attend son habit...

ERNEST.

Au fait, je ne tiens pas à faire tout de suite sa connaissance, tu arrangeras avec elle les conditions, moi, pendant ce temps, je vais tâcher...

(*Il va se glisser dans une salle d'étude.*)

FORTUNÉ, *le retenant.*

Eh! bien! où allez-vous?.. ma tante!

ERNEST, *apercevant mademoiselle Deschamps.*

Silence!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DESCHAMPS, *puis* JULES ET MARGUERITE.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *entrant vivement.*

Un professeur! (*Saluant avec cérémonie.*) Monsieur...

ERNEST, *bas à Fortuné.*

Physique respectable!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *avec empressement.*

Monsieur, vous m'excuserez de vous avoir fait attendre... mais des détails sans nombre, les soins que nécessite une nouvelle organisation... vous comprenez?..

ERNEST.

Comment donc!..

FORTUNÉ.

Oui... oh! mon Dieu! ce n'est pas la peine de...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je suis tellement occupée...

MARGUERITE, *accourant.*

Mamzelle!.. Mamzelle!.. en voilà un autre...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Un professeur!

MARGUERITE.

Oui un professeur... de... de... je ne sais plus ce qu'il m'a conté... c'est-à-dire qu'il en vient.. il en vient!.. (*A part.*) Tiens! ça me donne une idée!.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est bon : faites entrer... vous permettez...

ERNEST.

Je vous en prie... (*Bas à Fortuné.*) Un véritable professeur sans doute?.. diable! s'il allait entamer quelque question... que faire?..

FORTUNÉ, *bas.*

Vous en aller... (*A part.*) Si ça pouvait l'engager à s'en aller!..

MARGUERITE.

Par ici!

JULES, *entrant.*

C'est à Mademoiselle Deschamps que j'ai l'honneur...

FORTUNÉ, *à part, le reconnaissant.*

Le lieutenant!

JULES.

Mademoiselle, je me présente sur la demande...

ERNEST, *de même.*

Devilliers!

JULES, *de même.*

Oh.!..

FORTUNÉ, *de même.*

Le lieutenant ici!.. encore un qui vient voir ma tante!..

(*En se regardant, ils sont pris tous trois d'une envie de rire que réprime la présence de mademoiselle Deschamps.*)

ENSEMBLE.

Air : *Aux portes du palais.*

(*Carlin de la marquise.*)

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Ah! quel moment charmant!
Pour moi quel avenir prospère!
La fortune à présent
Va me sourire, je l'espère.

JULES.

Ah! quel étonnement
En ces lieux que viennent-ils faire!
Je tremble en les voyant,
Mais ils se tairont, je l'espère.

ERNEST ET FORTUNÉ.

Ah! quel étonnement!
En ces lieux que vient-il donc faire!
Je tremble en le voyant,
Mais il se taira, je l'espère.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *à Jules.*

Monsieur, pour moi quel bonheur...

JULES, *à part.*

Je m'y perds sur mon honneur.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *à Ernest.*

Sur vous, je puis donc compter.

ERNEST, *étouffant une envie de rire.*

Vraiment, j'ai peur d'éclater.

FORTUNÉ.

Quoi! deux à présent!
Pourtant
Ça l'enchante;
Ma tante
Est décidément
Très bien avec le régiment.

REPRISE.

SCÈNE X.

LES MÊMES, RATINÉ, *entrant.*

RATINÉ.

Deux heures! me voilà... je suis exact... nous allons voir... eh! bien, où sont-ils, vosprofesseurs? je ne serais pas fâché d'en voir un.

JULES.

Qu'est-ce que ça?

ERNEST, *bas à Fortuné.*

Que veut-il, ce gros homme-là?

FORTUNÉ.

Je n'en sais rien.

ERNEST, *à part.*

Si c'était un examinateur.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je suis ravie de vous présenter ces Messieurs.

RATINÉ.

Ces Messieurs... qu'est-ce que c'est que ça?..

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vous ne devinez pas?

RATINÉ.

Comment, ce serait... ah! bah!.. et d'où tombent-ils?..

FORTUNÉ.

Du quartier...

JULES, *vivement.*

Du quartier... latin.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *se rengorgeant.*

Oui, Monsieur, de la capitale...

RATINÉ.

Peste!.. c'est le rendez-vous des gens de mérite... ils y trouvent facilement... ceux-ci sont des ganaches alors...

JULES.

Hein?.. plaît-il?..

RATINÉ.

Pour n'avoir pas pu y rester.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Monsieur...

RATINÉ.

Je ne vous dis pas ça pour vous humilier... on prend ce qu'on trouve... Ils étaient probablement sur le pavé... ces messieurs avaient de bonnes raisons pour venir ici.

JULES, *à part.*

Diable!

FORTUNÉ, *de même.*

Que dit-il?

ERNEST.

Monsieur, je ne sais pourquoi vous supposez...

RATINÉ.

Ajoutez à cela qu'il y a des gens qui se présentent souvent pour enseigner ce dont ils ne savent pas le premier mot... ça s'est vu!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Chez vous!

RATINÉ.

Et ailleurs .. Mais quand ils se trouvent en présence d'une personne...

JULES, *à part.*

Nous sommes perdus!

RATINÉ.

Qui peut aussi, elle, causer... avec une personne qui se trouve en état...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Une personne! ça n'est pas vous qui êtes en état! vous ne savez rien!

ERNEST, *vivement, à part.*

Ah! bah!

RATINÉ.

Comment je ne sais rien

MADEMOISELE DESCHAMPS.

Mais non! vous épelez votre journal... et ce qu'il y a de pis, vous vous mêlez d'enseigner l'orthographe, que vous ne connaissez pas... Monsieur enseigne... Monsieur tient le pensionnat à côté....

RATINÉ.

Oui, madame.

ERNEST.

Voilà donc pourquoi... un rival.

JULES.

Un jaloux!

FORTUNÉ.

Jaloux de vous!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Et madame professe...

ERNEST.

Dans son pensionnat!

RATINÉ.

Elle s'en flatte!.. Elle ne va chercher personne!

ERNEST.

Ah! c'est un pensionnat!.. J'avais pris ça pour un moulin!

JULES.

Moi pour un hospice!

FORTUNÉ.

Moi pour un bureau de tabac!

RATINÉ, *exaspéré.*

C'est un pensionnat, monsieur... et qui ne redoute pas la concurrence, je vous le prouverai; moi aussi, je peux jeter de la poudre aux yeux! moi aussi comme un autre j'enseignerai l'histoire.

ERNEST.

Quoi! quelle histoire?

RATINÉ.

L'histoire romaine!

ERNEST.

Mais c'est élémentaire!

JULES.

On donne ça aux enfants!

FORTUNÉ.

Avec des petits fusils!..

RATINÉ.

Celle des Grecs!..

FORTUNÉ.

Ça vous coûtera trois sous dans la *Gazette des Tribunaux !*

RATINÉ.

L'histoire des Franç...

ERNEST, *l'interrompant.*

Des francs, quoi? des francs-juges?

JULES.

Des francs-maçons?

FORTUNÉ.

Des francs-bourgeois? des francs-lurons?

RATINÉ.

Eh! non!

FORTUNÉ

Des pièces cinq francs... vingt francs?

RATINÉ.

Des Fran... çais!

ERNEST.

Ah! expliquez-vous donc!

JULES.

Il ne s'explique pas!

FORTUNÉ.

Il ne sait pas ce qu'il veut... voilà une demi-heure qu'il pata ge!

ERNEST.

Mon cher monsieur, si c'est avec ça que vous comptez soutenir la lutte!..

FORTUNÉ.

Prenez-moi un parti... donnez le bras à votre épouse... mettez la clef sous la porte... et dites que vous êtes décédé.

RATINÉ.

Laissez-moi tranquille! (*à part.*) Je suis ruiné.

ENSEMBLE.

Final du Carlin de la marquise.

(*Premier acte.*)

RATINÉ

Ah! c'est épouvantable !
Adieu mon crédit!
Je me sens capable !
D'en perdre l'esprit.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, ERNEST, JULES, FORTUNÉ.

Ah! quel tour adorable !
Adieu son crédit!
Le voilà capable,
D'en perdre l'esprit.

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, ERNEST, JULES, FORTUNÉ.

ERNEST, *à part.*

Nous en voilà débarrassés!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *à la cantonade.*

Allez... vilain homme!..

JULES, *bas, à Ernest.*

Vous êtes donc professeur, vous?

ERNEST, *bas.*

Il paraît que nous avons eu la même idée.

JULES, *montrant Fortuné.*

Et cet imbécile aussi?.. c'est charmant! (*à Fortuné.*) Tu en es?

FORTUNÉ.

J'en suis. (*Ernest s'éloigne vivement de Jules en voyant mademoiselle Deschamps redescendre la scène, à part.*) Ah! ça! ils vont rester!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je vous prie, messieurs, d'oublier la scène inconvenante qui vient d'avoir lieu...

JULES.

Non, il est très amusant, ce monsieur.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

J'en suis confuse pour vous.

FORTUNÉ.

C'est égal : il a été bien battu...

JULES.

Ce n'était pas difficile... d'ailleurs il avait à faire à forte partie... et quand on a votre mérite, mon cher collègue...

FORTUNÉ.

Hein?

ERNEST, *à part.*

Maladroit! il va tout compromettre.

JULES.

Ce n'est pas la première fois que vous m'avez mis à même de l'apprécier... et...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Lui?.. pardon... mais ce n'est pas un collègue... c'est mon neveu...

JULES.

Votre neveu?.. ah! monsieur est votre... (*à part.*) Animal qui ne prévient pas...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Il est herboriste.

JULES.

Hein? herboriste!.. (*à part.*) Imbécile!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vous l'avez connu?

JULES.

Beaucoup... (*à part.*) Je me suis enferré.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Beaucoup?

JULES.

Nous nous sommes vus fréquemment.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Où donc?

JULES.

Dans nos exercices... à Paris... où il a professé le... (*bas, à Fortuné.*) Tire-moi donc de là... (*haut.*) le... le..

FORTUNÉ.

La...

JULES.

L'herb...

ERNEST.

La botanique.

FORTUNÉ.

La botanique... je ne trouvais pas le mot...

JULES.

Ni moi non plus.

ERNEST.

Ni moi non plus.

JULES.

Je vous croyais à l'institut, mon cher.

FORTUNÉ.

Non, j'ai passé devant quelquefois.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Tu as professé? toi? c'était donc là la position dont tu me parlais? la surprise que tu voulais me faire?..

FORTUNÉ, *à part.*

Elle va donner là-dedans encore!.. (*haut.*) Permettez...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'était cela?

FORTUNÉ, *poussé par Jules.*

C'était...

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *l'embrassant.*

Ah! mon cher enfant!.. mais j'y pense... s'il en est ainsi, ta présence chez moi est une bonne fortune, elle va m'être très utile.

JULES.

Certainement.

ERNEST.

Certainement.

FORTUNÉ.

Certainement.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je puis mettre ton savoir à profit...

FORTUNÉ.

Ah! oui... au fait.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Tu auras l'air d'être venu exprès... (*montrant Jules.*) Et pendant que monsieur fera son cours...

JULES.

De mathématiques...

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *montrant Ernest.*

Monsieur, celui...

ERNEST.

D'astronomie...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Toi, de ton côté, tu feras le tien.

FORTUNÉ.

C'est ça!.. pour que ce soit complet!.. (*à part.*) En voilà un pensionnat sur un bon pied.

ERNEST, *à mademoiselle Deschamps.*

Excellente idée que vous avez là et qui ne peut que faire honneur à la maison... à cause des liens de parenté... je crois qu'il ne serait pas mal de commencer...

JULES.

Bientôt.

ERNEST.

Aujourd'hui...

FORTUNÉ, *à sa tante.*

Pardon.... vous savez... je suis extrêmement pressé... quelle heure est-il?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est vrai.. tu m'as dit... en arrivant... tu dois nous quitter bientôt, raison de plus, cher ami, pour que je me hâte.

FORTUNÉ.

J'ai une commission...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Rien n'empêcherait... (*On entend la cloche.*)

FORTUNÉ.

Il attend son habit...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Justement voici la fin de la récréation.

FORTUNÉ, *à part.*

Ah! mais, j'en suis à présent... On n'est pas stupide comme ma tante!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, les Pensionnaires, CORNÉLIE, EMMA, LUCILE, PAULINE. Une ou deux Sous-Maîtresses d'un certain âge.

CHŒUR.

Air : *Dans cet heureux séjour.*

Pour nous quelles douceurs!
De nouveaux professeurs
Ici, par leur science,
Vont de notre existence
Eloigner les soupirs ;
Et, selon nos désirs,
Les plaisirs et les jeux
Vont renaître en ces lieux.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Mesdemoiselles, le nouveau système d'éducation, que j'ai adopté, va commencer aujourd'hui même, voici ces messieurs que je vous présente.

ERNEST, *apercevant Lucile.*

Lucile.

LUCILE, *le reconnaissant.*

Grand Dieu!

CORNÉLIE.

Ciel!

JULES.

C'est elle!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *se retournant.*

Quoi?

FORTUNÉ, *à lui-même.*

Qu'est-ce qu'il y a encore par là?

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vous apporterez, j'espère, dans vos nouvelles études tout le zèle, l'attention...

FORTUNÉ, *bas à Jules.*

Il vous est arrivé quelque chose, mon lieutenant?

JULES.

Non, rien.

FORTUNÉ, *bas.*

Il m'avait semblé...

JULES, *de même.*

Tais-toi donc... la voilà!.. Cornélie!

FORTUNÉ, *à part, avec force.*

Cornélie!.. C'est pour Cornélie qu'il vient?. ah! mais non... je m'y oppose!

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *à Jules et à Ernest.*

Je crois que nous ferons bien de commencer par ce qu'il y a de plus élémentaire...

JULES.

C'est tout-à-fait mon avis.

ERNEST.

Tout-à-fait.

FORTUNÉ.

Le mien aussi... tout-à-fait. (*à part.*) Tu ne t'attends pas à ce que je vas t'offrir. (*haut.*) D'après les intentions de monsieur (*il indique Jules*), je ne vois pas d'inconvénient à lui confier la classe orange.

JULES.

Eh! bien! va pour la classe... Qu'est-ce que c'est que la classe orange?

MADEMOISELLE DESCHAMPS

Ce sont les enfants.

JULES.

Les enfants?..

FORTUNÉ.

Oui... et d'après les manières paternelles de monsieur... il est enchanté... je suis sûr qu'il est venu pour ça. (*à part, avec joie*) Va donc avec les petites...

JULES, *vivement.*

Pardon... souffrez... un mot... ce n'est pas du tout comme ça au contraire que j'entendais l'éducation.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vous verrez : elles sont extrêmement intelligentes... Et puis c'est une division très nombreuse... il y en a douze.

FORTUNÉ.

Hautes comme ça.

JULES, *à part.*

Douze enf... me voilà avec douze enfants, moi!

FORTUNÉ.

Vous pourrez leur faire des tartines... elles aiment assez ça!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Quant au cours d'astronomie...

FORTUNÉ, *vivement.*

L'astronomie... à la classe blanche... ça ira parfaitement... (*à part en regardant Ernest.*) A ton tour!

ERNEST, *regardant les rubans bleus de Lucile.*

Plaît-il?.. la classe blanche... (*bas à Lucile*) Mais ce n'est pas ça dutout.

LUCILE, *bas.*

Si, monsieur... c'est bien fait... et vous le méritez...

FORTUNÉ.

Ah! mes gaillards!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

La bleue à la botanique!

FORTUNÉ.

Ah! oui!

JULES, *bas à Fortuné.*

Est-ce que tu aurais le front...

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *s'adressant à une vieille sous-maîtresse, et indiquant Ernest.*

Mademoiselle Véronique, conduisez monsieur à la salle d'études.

ERNEST, *à part.*

Avec une duègne encore!

FORTUNÉ, *à part.*

Brave tante, va! elle n'est jamais plus intelligente que quand elle ne sait pas ce qu'elle fait.

JULES, *à part.*

C'est une injustice!

ERNEST *à part.*

C'est une horreur!

JULES, *à Fortuné.*

Tu me paieras ça, toi!

FORTUNÉ, *à part.*

Oui, va, bon!.. Ils enragent.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Allons, mesdemoiselles, en classe!

Air : *Cette vapeur agréable et légère.*

Vite à la classe ou de { notre / votre } { aptitude

On aura lieu de s'applaudir,
Vite à la classe ou désormais l'étude
Sera pour { vous / nous } { un vrai plaisir!

ERNEST ET JULES, *montrant Fortuné.*

Puisque en ces lieux il dirige l'étude,
Je jure de m'en souvenir ;
Et du cachot comme il a l'habitude,
J'aurai soin de l'entretenir.

FORTUNÉ.

Ce n'était pas pour ce genre d'étude
Qu'en ces lieux on les vit venir.

Dans leur fureur mon goût de solitude
Pourrait fort bien me revenir.

(*Une partie des pensionnaires sort, ainsi que mademoiselle Deschamps, Jules, et les sous-maîtresses.*)

SCÈNE XIII.

CORNELIE EMMA, PAULINE, LUCILE, FORTUNÉ, *toutes les jeunes filles composant la classe bleue.*

FORTUNÉ, *se frottant les mains.*

Ah ! ma foi ! ils sont bien là.. qu'ils y restent... (*Il va prendre son paquet.*)

LUCILE, *à elle-même.*

S'introduire ici !.. quelle audace ! si mon père apprenait... s'il venait... heureusement il doit être chez le général.

CORNÉLIE, *à Fortuné.*

Où allez-vous donc ? eh bien ? et la classe !..

TOUTES.

Oui, et la classe?

FORTUNÉ.

Je vous donne congé.

TOUTES, *avec joie.*

Congé !

CORNÉLIE..

Un moment, mesdemoiselles...

FORTUNÉ.

Non, pour tout le temps qu'elles voudront... j'ai à faire une course excessivement pressée.

CORNÉLIE, *bas.*

Mais que dirai-je à votre tante?

FORTUNÉ.

Vous lui direz bien des choses de ma part... vous comprenez, Cornélie... j'ai là le paquet du colonel... il n'a que ça à mettre... et vu son grade, il ne peut pas sortir sans habit et sans... Je vous donne congé.

CORNÉLIE.

Voilà ma marraine.

FORTUNÉ.

Ma tante !.. je suis pincé !

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *entrant.*

J'ai installé l'autre division. Ah ! je suis curieuse d'entendre... va, mon ami, ne te gêne pas.

FORTUNÉ.

Mesdemoiselles, nous allons faire un cours d'herboristerie.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Hein ?

FORTUNÉ.

Non, c'est pour mettre la science à la portée de tout le monde. Un cours de botanique... de botanique...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

C'est ça.

FORTUNÉ.

La botanique est cette science qui nous apprend... nous traiterons des Ombelliferes, des Épilobiennes, des Baccifères...

LUCILE.

Mais c'est mortellement ennuyeux.

FORTUNÉ.

Il n'y a pas de doute.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Qui est-ce qui a dit ça?

FORTUNÉ, *changeant de ton.*

Dans le commencement.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Continue, continue, mon ami, ça va à merveille.

FORTUNÉ.

Vous êtes contente.

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *sortant.*

Oui, oui... ça va très bien. *Elle disparaît doucement tout en faisant signe qu'on écoute avec soin.*)

FORTUNÉ, *quand sa tante est partie.*

Mais oui, Mesdemoiselles, c'est ennuyeux. C'est-à-dire que ça n'a pas de bon sens d'aller choisir...

LUCILE.

A la bonne heure ! on ne nous enseigne que des choses inutiles.

CORNÉLIE.

Je vous demande à quoi ça nous servira.

EMMA.

Au lieu de nous apprendre comment nous devons nous conduire dans le monde.

FORTUNÉ.

Mais il n'y a pas de doute.

CORNÉLIE.

Comment nous devons être dans notre ménage.

FORTUNÉ.

Mais voilà : car enfin je suppose qu'il y en a parmi vous qui veulent se marier.

TOUTES.

Oh ! oui ! oh ! certainement.

FORTUNÉ.

Eh ! bien ! je vous demande comment elles feront si elles ne savent pas..eh bien, moi qui entends un peu mieux les études que ma tante, je vous signalerai deux mots dont vous devez généralement vous abstenir en ménage. C'est : non monsieur, et jamais. Remplacez-les par : oui monsieur et avec plaisir.

TOUTES.

Tiens, pourquoi donc ?

FORTUNÉ.

C'est très essentiel. Vous êtes mariées, je suppose; et dans une ville de garnison, mariées probablement à de charmants artilleurs... de délicieux anciers...

LUCILE, *vivement.*

Oui.

FORTUNÉ.

C'est ici que je vous attends, l'homme n'est pas parfait... le lancier l'est plus que les autres, mais enfin... je me suis laissé dire qu'il y avait des mé-

nages où on discutait... « Laissez-moi tranquille... allez vous promener... et autres douceurs... d'où cela vient-il?.. il y a une cause, car l'homme ne demande qu'à vivre heureux, ce pauvre garçon... j'ai découvert la paix universelle dans les ménages.

TOUTES.

Vraiment? vraiment?.. chut! paix donc!.. écoutez!..

FORTUNÉ.

Un jour votre mari vient vous dire : Ma chère, j'ai une partie d'amis, un déjeûner... veux tu permettre?.. — *avec plaisir*. Voilà où vous placez votre mot... si vous dites : *jamais !*.. oh! oh! alors on chicane? tandis que : *avec plaisir !*.. cet homme se sent ému et répond avec âme : « Ma bonne amie, « puisque tu y mets tant de générosité, je m'en vas « tout de suite. »

TOUTES.

Ah! il s'en va?..

FORTUNÉ.

Il file... il vous laisse la paix... le soir vous l'attendez, il ne revient pas...

CORNÉLIE, *vivement*.

C'est très désagréable!

FORTUNÉ.

Qui est-ce qui a dit ça?.. Il est fort tard, enfin il rentre et il vous dit : « Ma chère, je devais vous « acheter un bracelet de cinquante écus... mais... « je les ai perdus à la bouillotte. » Là-dessus .. vous répondez : « Mon ami, du moment que vous « vous êtes bien amusé... je renonce à ce bijou... « avec plaisir! »

TOUTES.

Ah!

FORTUNÉ.

Et avec cette méthode-là, je vous défie d'avoir des querelles.

CORNÉLIE.

C'est tout ce qu'il faut pour se rendre aimable.

LUCILE.

Pour être heureuse?

TOUTES.

Continuez!

FORTUNÉ.

C'est que je ne sais plus que vous dire, moi,.. à moins de vous apprendre à faire des cigarettes?.. l'homme est encore sensible à cette attention-là... le militaire surtout.

CORNÉLIE.

Des cigarettes?

TOUTES.

Oh! oui! oui!

FORTUNÉ.

Ah! bah! vrai! vous voulez...

TOUTES.

Oui... avec plaisir.

FORTUNÉ.

Voilà... voilà ce que j'appelle une éducation. Justement le tabac du colonel... attention sur toute la ligne.

Air : *A mon éloquence rendez-vous ici.*

Cette expérience
N'exige qu'un mot.
Votre intelligence
Comprendra bientôt.

TOUTES.

Si l'expérience
N'exige qu'un mot.
Notre intelligence
Comprendra bientôt.

FORTUNÉ.

Ce papier sous vos doigts de rose,
Se garnit facilement d'un pur Maryland...
Tournez-le, faites une pose;
Et puis roulez... roulez toujours adroitement!
A gauche, on hésite il me semble!
A droite, ce n'est pas trop mal!
Voyons recommençons ensemble,
Et faisons un feu général!

ENSEMBLE.

Cette expérience
N'exige qu'un mot.
Votre / Notre } intelligence
A compris bientôt.

FORTUNÉ.

Voilà ce que c'est... à présent, vous êtes aussi fortes... que... (*Il aperçoit mademoiselle Deschamps.*) Ma tante!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Qu'est-ce que je vois!..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DESCHAMPS, *puis* MARGUERITE.

LUCILE, *naïvement*.

Oh! mademoiselle, si vous saviez...

EMMA.

Quelle leçon instructive...

PAULINE.

Intéressante...

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *les yeux fixés sur Fortuné*.

Des cigares! qu'est-ce que c'est que ça?

FORTUNÉ, *dans le plus grand trouble*.

Oui, c'est du... (*Chantonnant.*) Ta ta ta ta ta ta, c'est du tabac... ta... ma pauvre tant' comment va-t-elle prend' ça!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Des cigares!

FORTUNÉ.

Si vous pouviez me déguiser, Cornélie, vous me feriez plaisir.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Il leur a appris à faire des cigares... ah!

FORTUNÉ.

Elle s'évanouit!....

CORNÉLIE.

De l'eau! du secours! ma marraine!

TOUTES, *appelant.*

Marguerite! Marguerite! (*Toutes s'empressent autour d'elle.*)

MARGUERITE, *accourant.*

Qu'y a-t-il?

LUCILE.

C'est mademoiselle qui s'est sentie indisposée...

EMMA

Un évanouissement!

CORNÉLIE.

Ça ne sera rien!

FORTUNÉ.

Voilà le moment de décamper... au plus court... par le réfectoire. (*Il sort vers la porte de gauche.*)

MARGUERITE.

Hein! Ah! mon Dieu! il va voir. (*Elle l'arrête.*)

FORTUNÉ.

Laisse-moi donc, laisse-moi donc.

MARGUERITE.

C'est que j'vas vous dire... il y a quelqu'un...

FORTUNÉ.

Où ça?

MARGUERITE.

Là... un trompette... comme on demandait des professeurs...

FORTUNÉ.

Elle aussi! un trompette.. Ah! ça! tout le régiment est donc ici?

MADEMOISELLE DESCHAMPS, *se levant.*

Où est mon neveu?

FORTUNÉ.

Pristi! elle va mieux!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Ah! ça, monsieur, qui êtes-vous?

FORTUNÉ.

Je suis votre neveu... Fortuné...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Je vous confie un cours...

FORTUNÉ.

D'abord, c'est une drôle d'idée, je ne sais rien.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Rien!.. à quoi donc vous êtes-vous occupé.

FORTUNÉ.

A ça.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Il n'a pas d'état. De quoi vivez-vous?

FORTUNÉ.

D'une pension que me fait le gouvernement.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Une pension?

FORTUNÉ

Et qu'il me paye tous les cinq jours... allez... c'est ça qui m'a séduit...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vous êtes?..

FORTUNÉ.

Je suis... vous comprenez... c'est un sort. .

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Vous êtes?..

FORTUNÉ.

Je suis... je suis lancé... je suis lancier.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Lancier!

(*On entend la trompette.*)

FORTUNÉ.

Heureusement le trompette n'a pas oublié le signal, c'était le seul moyen de les faire partir.

LE COLONEL, *en dehors.*

Oui... que l'on prévienne ma fille... je l'emmène!

FORTUNÉ.

Le colonel! il ne nous manquait plus que lui!

SCÈNE XV.

LES MÊMES. LE COLONEL, *puis* ERNEST *et* JULES.

LE COLONEL.

Je l'emmène à l'instant même, et... (*apercevant Fortuné.*) Ah! te voilà, drôle!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Il est soldat!

ERNEST, *entrant.*

J'ai entendu le boute-selle...

JULES.

Ma foi, mes petites se sont endormies, et...

ERNEST.

Mon oncle!

JULES.

Le colonel!

FORTUNÉ.

Patatras?

LE COLONEL.

Ernest... M. Devilliers ici!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Des officiers!..

ERNEST.

Mon oncle! je vous en prie...

FORTUNÉ, *courant soutenir sa tante.*

De la fleur d'orange pour ma tante, s'il vous plaît!

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Des officiers et un soldat.!

FORTUNÉ.

Par exemple, vous êtes toujours libre de m'acheter un remplaçant à moi!

LE COLONEL.

Comment se fait-il, messieurs... et c'est à vous que je m'adresse surtout, Ernest, que, malgré ma défense...

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Colonel... je vous en supplie... pour moi... à cause d'elles... qu'on ne sache pas au moins... (*à part*) Ma maison est discréditée... perdue...c'est-à-dire jusqu'à présent...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RATINÉ, *suivi de* LUCILE, EMMA, CORNÉLIE, PAULINE, MARGUERITE, PENSIONNAIRES.

MARGUERITE, *à Ratiné.*

Vous, monsieur Ratiné?

RATINÉ.

Oui, moi, j'y suis décidé... je fais un sacrifice.... (*à mademoiselle Deschamps*). Je vous en offre votre prix... vingt mille francs.

FORTUNÉ.

De quoi?

RATINÉ.

De la maison.

FORTUNÉ.

Ma tante accepte.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Mais vous ne savez pas...

FORTUNÉ.

Elle renonce à l'instruction publique. Elle en a assez.

RATINÉ.

Pas moi! ces messieurs m'ont tellement enthousiasmé tantôt, que j'ai résolu d'acheter l'établissement.

LE COLONEL.

Comment! vous l'achetez?

RATINÉ.

Pour le fermer, c'est à leurs lumières qu'il devra ça.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Hélas! la concurrence ne serait pas redoutable...

RATINÉ.

Ça m'est égal.

MADEMOISELLE DESCHAMPS.

Et ma maison...

RATINÉ.

Ça m'est égal. Je serai encore plus certain de mon affaire, quand il n'y en aura qu'une... Comme ça, au moins, les élèves ne peuvent pas me manquer.

EMMA, *bas à Pauline.*

Est-ce que tu iras, toi?

PAULINE.

Je vais écrire à ma famille de me retirer.

EMMA.

Et moi aussi.

TOUTES.

Et moi aussi...

RATINÉ.

C'est une spéculation sûre.

FORTUNÉ.

Oui. . vous me paraissez en train de faire votre fortune, et s'il vous manque des professeurs... je vous engage à les chercher dans le quartier de ces messieurs.

CHOEUR.

TOUTES.

Puisque l'hymen est une autre carrière
Dont le professeur est l'amour,
De ses leçons, en docile écolière,
Je saurai profiter un jour.

RATINÉ.

Je reste seul enfin dans la carrière,
Pour moi c'est un bien heureux jour,
Je puis compter sur plus d'une écolière,
Ma femme triomphe à son tour.

FORTUNÉ, *au public.*

Air: *Du baiser au porteur.*

Mon embarras est chose singulière:
Fort amoureux je désire ardemment
Abandonner la cavalerie légère,
Afin d choisir un autre régiment
Où le service a bien plus d'agrément;
De mes serments, que j'ose enfreindre,
Je brûle, enfin, de me voir dégagé.
Eh bien. messieurs, je me croirais à plaindre,
Si vous alliez me donner mon congé.

FIN.

Imprimerie hydraulique de Giroux et Vigny à Saint-Denis-du-Port près Lagny.

LE DIABLE A QUATRE

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. DE LEUVEN, BRUNSWICK ET SIRAUDIN,

Représenté sur le théâtre des Variétés, le 13 octobre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages.	*Acteurs.*
M. LE MARQUIS DE GROSLICHARD	MM. LEPEINTRE jeune.
JACQUOT, savetier	HYACINTHE.
PRELINPINPIN, enchanteur-escamoteur	LIONEL.
GODIVEAU, cuisinier	CHARIER.
BRIDENMAIN, cocher	DALBERGUE.
LA MARQUISE DE GROSLICHARD	Mmes BRESSANT.
MARGOT, femme de Jacquot	VALENCE.
CHARLOTTE, femme de chambre	CHARLOTTE.

DOMESTIQUES, PAILLASSES, VASSAUX DU MARQUIS, ETC.

Le premier acte se passe devant le château du marquis. — Le deuxième, chez le marquis. — Le troisième, dans l'échoppe de Jacquot.

ACTE PREMIER.

Un rond-point. — A gauche, un pavillon dépendant du château. — A droite, l'échoppe de Jacquot, avec auvent, faisant face au spectateur. On lit sur l'échoppe cette enseigne : *Au sonyé impermouillable, Jacquot, kordonié, restôrateur de la chôsure.*

SCÈNE I.

CHARLOTTE, GODIVEAU, BRIDENMAIN, DOMESTIQUES DU CHATEAU.

(Au lever du rideau, on entend dans le pavillon un grand bruit de sonnettes. — Tous les domestiques en sortent, leurs paquets à la main.)

CHOEUR.

AIR de Farinelli.

Sonne, (*ter*)
Carillonne !
En vérité, c'est à n'y plus tenir !
Sonne. (*bis*)
Va, bonne personne ;
Oui, de chez toi nous voulons tous partir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE GROSLICHARD.

LE MARQUIS.

Eh bien ! mes enfans, vous n'entendez pas... Ma noble épouse, ma tendre moitié, Mme la marquise de Groslichard, votre honorée maîtresse, vous sonne depuis trente-cinq minutes.

GODIVEAU.

Qu'est-ce que ça me fait?

LE MARQUIS.

Comment ?

GODIVEAU.

Qu'elle sonne jusqu'à demain ! Je quitte son service : voilà mon paquet !...

CHARLOTTE.

Moi, le mien !...

TOUS.

Moi, le mien !...

LE MARQUIS.

Je le vois bien, vous avez tous votre paquet... Mais pourquoi cette charge ?

CHARLOTTE.

Je décanille...

LES AUTRES.

Nous décanillons...

LE MARQUIS, étonné.

Ils décanillent !...

CHARLOTTE.

Oui, monsieur le marquis... Pour ce qui est de vous, nous vous regrettons... c'est sûr... vu que ce n'est pas la malice qui vous étouffe, et que vous êtes d'une fameuse pâte.

LE MARQUIS.

Oh ! ces éloges m'attendrissent !...

(Il s'essuie les yeux.)

CHARLOTTE.

Mais, quant à votre épouse, voyez-vous... elle nous en fait voir de trop de couleurs !...

GODIVEAU.

Elle m'injurie, moi et mes sauces !...

BRIDENMAIN.

Elle m'invective, moi et mes chevaux !...

CHARLOTTE.

Elle me pince et me fait des noirs partout !

LE MARQUIS.

Elle t'a fait des noirs, Charlotte !... Voyons ça...

GODIVEAU.

C'est une furie !

BRIDENMAIN.

Une harpie !

CHARLOTTE.

Un diable à quatre !...

BRIDENMAIN.

Et nous filons notre camp... Fouette, cocher !

CHARLOTTE.

Adieu, monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Mes amis, mes enfans, mes serviteurs !... arrêtez !... Vous voulez m'abandonner... déserter les domaines de votre doux seigneur, le marquis de Groslichard !... Mais, quand vous ne serez plus auprès de Mme la marquise... c'est moi qu'elle grondera !... c'est moi qu'elle pincera !... c'est moi qu'elle battra !... c'est à moi qu'elle fera des noirs !... Voyons, mes amis, mes serviteurs... je ne veux pas dire mes domestiques... patientez un peu... consentez à respirer encore l'air du manoir de Groslichard...

TOUS.

Ma foi, non !

LE MARQUIS.

Je double vos gages.

TOUS.

Non !

LE MARQUIS, tirant sa bourse.

Tenez, je les triple... et, en attendant, voilà chacun un petit écu, non rogné, pour vous amuser aujourd'hui à la fête du village, qui doit avoir lieu, ici, devant mon castel... J'en ai octroyé l'autorisation... Amusez-vous bien, et mangez du pain d'épice en me bénissant.

TOUS.

Vive le marquis de Groslichard !

LE MARQUIS.

Assez, mes amis, vous m'émouvez trop !...

(On entend de nouveau carillonner dans le pavillon.)

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! mais voilà madame qui resonne !

LE MARQUIS.

Très bien !... Allez-y !... courez-y !... Ou plutôt venez avec moi... Je vous promets de me montrer et de lui parler ferme !...

CHARLOTTE.

A la bonne heure... soyez homme...

LE MARQUIS.

Oui... Je vais déployer la vigueur de mon sexe...

AIR de l'Élixir d'amour.

De ma femme trop fantasque
J'affronterai la bourrasque.
Ah ! je vais quitter le masque,
Et lui montrer qui je suis...
Ma douceur va disparaître.
Je suis le seigneur et maître :
Elle va le reconnaître...
Passez devant, je vous suis...

ENSEMBLE.

De ma femme trop fantasque, etc.

TOUS.

D'une femme trop fantasque
Il faut braver la bourrasque.
Sachez donc quitter le masque ;
Car tout va de mal en pis !...
La douceur doit disparaître.
Vous êtes seigneur et maître :
Sachez le faire connaître...
Passez devant, je vous suis !

(Ils se placent tous derrière le marquis, et le poussent ainsi dans le pavillon. — Pendant ce temps, Jacquot a paru sur le seuil de son échoppe.)

SCÈNE III.

JACQUOT, puis MARGOT.

JACQUOT tient à la main une grande écuelle de soupe. — Il chante.

Ah! que la soupe est agréable;
Elle est de toutes les saisons...
Qu'ell' soit aux choux, aux potirons,
Aux z'haricots, à la julienne,
Aux pois, aux fèv's, à l'oni-on...
La soupe c'est ma passion!...

Je vais me repasser celle-ci dans le gouleau avec fièrement de volupté... (Il la goûte.) Ah! pristi!... qu'elle est mauvaise!... Que diable est-ce que ma femme a mis là-dedans?... Hé! dis donc, Margot!... Margot!...

MARGOT, paraissant à la porte de l'échoppe.

Hein?... quoi?...

JACQUOT.

Ma soupe est ridicule... Elle n'est pas trempée!...

MARGOT.

Tant pis!... (Elle disparaît.)

JACQUOT, étonné.

Comment, tant pis! (Appelant.) Margot!

MARGOT, revenant.

Quoi?

JACQUOT.

Mais il n'y a pas de beurre dedans... Éclipse de beurre!

MARGOT, rentrant.

Il y en a assez pour toi!

JACQUOT, plus étonné.

Assez pour moi!... Elle a dit ça... Oh! non... j'ai mal entendu... Tu dis, chère amie?...

MARGOT, de l'intérieur.

Je dis que la soupe est assez bonne pour toi...

JACQUOT.

Je ne m'étais pas trompé... Bon!... (Il prend son tire-pied qui est à sa ceinture.) Je vais aller lui tremper sa soupe...

(Il fait un geste avec son tire-pied, et rentre dans son échoppe.)

SCÈNE IV.

JACQUOT, d'abord dans son échoppe, GROSLICHARD, dans le pavillon, sans être vus.

(On entend la voix de la marquise.)

LA MARQUISE.

Monsieur le marquis de Groslichard, vous n'êtes qu'un imbécile!...

LE MARQUIS.

Mais, Bobonne...

LA MARQUISE.

Tenez!... (On entend le bruit d'un soufflet.)

LE MARQUIS, paraît à la porte du pavillon, en se tenant la joue d'un air penaud.

Touché!... Je l'ai reçu!...

MARGOT, criant dans l'échoppe.

Mon petit mari!... Je ne le ferai plus... Ah!... ah!... Je te promets une autre soupe!...

JACQUOT, reparaît d'un air triomphant, son tire-pied à la main.

La soupe est trempée!... Ah!... c'est le sire de Groslichard...

LE MARQUIS.

Bonjour, mon garçon... bonjour... Quel est donc ce bruit que j'entendais là?...

(Il désigne l'échoppe.)

JACQUOT.

Oh! rien... Mais ici... dans le pavillon... tout à l'heure?...

LE MARQUIS.

Oh! rien...

JACQUOT.

Je parie... que c'était madame la marquise qui folâtrait avec votre joue.

LE MARQUIS, soupirant.

Ah!...

JACQUOT.

Vous soupirez... Vous êtes bien bon... Tenez, tout à l'heure... ma femme... Margot... Elle a voulu s'émanciper... Elle n'était pas raisonnable... Je l'ai mise à la raison...

LE MARQUIS.

Tu es bien heureux... Mais comment t'y prends-tu?

JACQUOT.

Oh! monsieur, c'est bien simple... D'abord, il faut vous dire que j'ai des théories à moi sur le compte des femmes.

LE MARQUIS.

Tiens, tiens... Je suis curieux de connaître tes théories...

JACQUOT.

Il y en a d'aucuns qui se sont ingérés de considérer ce sexe comme le plus beau des deux.. ce qui n'est pas vrai, *primo!*... Et puis, est-ce qu'ils ne se sont pas avisés de dire aussi, en parlant de la femme, qu'elle fait partie d'un sexe faible et timide...

LE MARQUIS.

Dame!... c'est assez vrai!

JACQUOT.

Oui... Vous donnez là-dedans, vous... Vous allez voir la faiblesse de ce sexe!... Chez moi, qui est ce qui fait le ménage? qui est-ce qui balaie? qui est-ce qui coule la lessive? qui est-ce qui fait la cuisine?... c'est mon épouse... Qui est-ce qui

se lève le premier et se couche le dernier ?... mon épouse... Qui est-ce, enfin, qui fait les ouvrages les plus fatigans? qui est-ce qui fend du bois?... c'est mon épouse... toujours ma chaste épouse... Donc, elle est plus forte que moi... donc le sexe faible, c'est le mien... donc ce n'est pas elle, c'est moi qui fais partie d'un sexe faible et timide !... Je pourrais même ajouter enchanteur.

LE MARQUIS.

Tout cela est très bien pour ton épouse... mais les autres femmes ne sont pas de même... La mienne?...

JACQUOT.

La vôtre ?... Mais elle va au bal tous les jours.

LE MARQUIS.

C'est vrai!

JACQUOT.

Elle danse toute la nuit...

LE MARQUIS.

C'est vrai !

JACQUOT.

Elle va à cheval tous les matins.

LE MARQUIS.

C'est vrai !

JACQUOT.

Tandis que vous... je vous défie d'aller au bal tous les jours... de gigoter toute la nuit... et de supporter chaque jour les fatigues du cheval... Vous êtes trop court de jambes...

LE MARQUIS.

C'est vrai !

JACQUOT.

Donc... comme moi, vous faites partie d'un sexe faible et timide... Ici, je n'ajouterai pas enchanteur.

LE MARQUIS.

Comment, tu crois ?...

JACQUOT.

Vous êtes faible !... ça se voit tout de suite...

LE MARQUIS.

C'est égal... Mme de Groslichard ne comprendrait pas beaucoup ton raisonnement.

JACQUOT.

Margot, aussi, n'a pas compris d'abord mon raisonnement... mais elle y est venue!

LE MARQUIS.

Comment as-tu fait?

JACQUOT.

Oh ! monsieur, c'est bien simple... Tout à l'heure, tenez... elle m'avait apprêté une soupe aux z'haricots...

LE MARQUIS.

On dit : aux haricots.

JACQUOT.

Oh ! non, pardon, dans ce cas-là, on dit : aux z'haricots.

LE MARQUIS.

Dans quel cas?

JACQUOT.

Quand les z'haricots sont fricassés avec du beurre et un œuf dedans.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc?

JACQUOT.

Parce qu'alors il y a une liaison...

LE MARQUIS.

C'est juste. Je suis dans mon tort !...

JACQUOT.

A propos de liaison, j'en reviens à mon épouse... Ma soupe aux z'haricots était mauvaise... J'en fais l'observation à ma moitié... qui m'envoie... promener... Alors, je ne fais ni une ni deux... (Il tire son tire-pied.) V'lan !... Douce comme un mouton... nouveau né !...

LE MARQUIS, avec répugnance.

Ah! frapper une femme... Ah!...

JACQUOT.

Permettez... N'étant pas assez barbare, ni assez fort pour frapper mes pareils... j'ai pour principe de battre les femmes.

LE MARQUIS.

Oh! Jacquot, ce que vous dites là est indigne d'un chevalier français...

JACQUOT.

Pardon, mais je ne suis pas chevalier, moi... Je suis savetier... savetier français...

LE MARQUIS.

C'est égal, Jacquot, tu ne me feras jamais croire qu'on vient à bout d'une femme par de mauvais procédés...

JACQUOT.

Règle générale, monsieur le marquis, voulez-vous être aimé des femmes, ayez pas mal de mauvais procédés pour elles...

LE MARQUIS.

Oh! oh!

JACQUOT.

Soyez ingrat (l'ingratitude est une chose si commode), infidèle (l'infidélité est si agréable)!... Et puis, accompagnez cela de...(Il fait aller son tire-pied.) Et vous aurez des femmes... vous en aurez... que vous vous direz : Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire de toutes ces jolies créatures-là?

LE MARQUIS.

Je ne crois pas un mot de tout cela !

JACQUOT, désignant le marquis.

Enfant !... ça veut connaître les femmes !

LE MARQUIS.

Je ne veux pas en entendre davantage !

JACQUOT.

Après ça, comme vous êtes noble, je conçois que le tire-pied vous offusque... Alors, autre moyen pour vous d'être heureux en ménage...

LE MARQUIS.

Ah !... Voyons...

JACQUOT.

Achetez un jouc...

LE MARQUIS.

Ah !... ah !...

JACQUOT.

Très fort... et tigré... un jonc phénomène.

LE MARQUIS.

Dédié au Cabinet d'histoire naturelle !

JACQUOT.

Non... dédié à votre femme. Mais, croyez-moi, sire de Groslichard, il n'y a que le jonc ou le tire-pied pour les épouses... c'est connu... (On entend, dans l'échoppe, Margot appeler d'une voix douce : Jacquot ! Jacquot !...) Voilà ma conjointe... vous allez voir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGOT.

LE MARQUIS.

Bonjour, Margot !... (Il lui prend le menton.)

MARGOT, faisant la révérence.

Votre servante, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Elle est gentille, la femme... Je batifolerais volontiers avec elle.

JACQUOT.

Oui !... que je vous y pince ! Eh bien ! Margoton, on ne dit rien à son Nini ?...

MARGOT, courant à lui et l'embrassant.

Jacquot !... mon bon Jacquot !... que t'es gentil, que je t'aime !... (Elle veut l'embrasser encore.)

JACQUOT, avec fatuité.

Assez !... assez !... ma chère... Gardons-en pour demain... (Au marquis, d'un air triomphant.) Hein ?.. comme c'est dressé !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, avec humeur.

Ah ! vous voilà enfin, monsieur... depuis une heure que je vous cherche... Au fait, je devais être bien sûre de vous trouver ici, avec ces paysans.

JACQUOT, se frottant les mains.

Bon !... bon !... voilà sa madame Rabatjoie... (Il s'assied sur un escabeau, à la porte de sa boutique, et se met à travailler. — Margot est auprès de lui et le câline.)

LA MARQUISE, s'animant.

Eh bien ! vous ne répondez pas ?... Que faites-vous ici, monsieur ?... Encore à vous encanailler !..

JACQUOT.

S'encanailler !

MARGOT, à Jacquot.

La vilaine femme !

LE MARQUIS, à sa femme.

Mais je t'assure, Bobonne...

LA MARQUISE.

Je ne suis pas Bobonne !... (S'approchant de Jacquot.) Eh bien ! manant... vous ne vous levez pas devant moi !...

JACQUOT.

Hein ?... Elle a dit : manant ?

LA MARQUISE.

Vous n'entendez pas, croquant que vous êtes !

MARGOT, se levant.

Madame la marquise, nous ne savions pas...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce ?... vous m'adressez la parole, je crois ! En vérité, marquis, je ne sais pas à quoi vous songez, de tolérer de pareilles gens devant notre manoir.

LE MARQUIS.

Bobonne !...

LA MARQUISE.

Encore une fois, je ne suis pas Bobonne... (Elle lui donne des coups d'éventail sur les doigts. — De l'autre côté, Margot embrasse son mari.) Je veux que, dès demain, cette échoppe soit démolie.

LE MARQUIS.

Marquise...

MARGOT.

Madame la marquise !.. vous ne serez pas assez...

LA MARQUISE.

N'approchez pas, pécore !...

JACQUOT.

Démolir mon laboratoire !... mon habitation... mon usine... le domaine de mes aïeux !... l'asile de mes pères !...

LA MARQUISE, avec dédain.

De ses pères !

JACQUOT.

De mes paires... de souliers !...

LE MARQUIS.

Je vous implore pour eux...

JACQUOT, de l'autre côté.

M. le marquis vous implore pour nous.

LE MARQUIS.

Marquise...

JACQUOT.

Marquise !

LE MARQUIS.

Bobonne...

JACQUOT.

Bobonne !...

LA MARQUISE.

Encore !... drôle, faquin !... Lui aussi... m'appelle Bobonne !...

JACQUOT.

Ça m'a échappé... parole d'honneur!... Non .. vous pas Bobonne...

LA MARQUISE.

C'en est trop!... je suis furieuse... Marquis, allez tout de suite quérir mes vassaux, mes serfs... pour démolir à l'instant cette bicoque!...

JACQUOT, à part.

Et il souffre ça!... (A demi-voix, au marquis.) En attendant le jonc, voulez-vous une trique? C'est le vrai quart d'heure, c'est le bon moment!

LA MARQUISE.

Vous n'y allez pas... Eh bien! je vais y envoyer moi-même... Drôle!... me tenir tête!... m'appeler Bobonne...

JACQUOT.

Non, pas Bobonne! Oh! non!... oh! non!...

ENSEMBLE.

AIR:

LA MARQUISE.

Bientôt, bientôt de ma colère
Tu ressentiras les effets...
Depuis trop long-temps ta chaumière
Nuit aux abords de mon palais!

LE MARQUIS, à part.

Hélas! hélas! de sa colère
Pour eux je redoute l'effet.
Détruire leur pauvre chaumière!
Que de malheureux elle fait!

JACQUOT et MARGOT.

Pour nous réduire à la misère,
Mais quel mal avons-nous donc fait?
Ah! laissez nous notre chaumière,
Renoncez à votre projet!

(La marquise sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, JACQUOT, MARGOT.

JACQUOT.

Mais, avec tout ça, nous voilà ruinés!

MARGOT.

Nous voilà perdus!

LE MARQUIS.

Consolez-vous, mes amis... (Donnant de l'argent.) Tenez, Margot... voilà pour vous dédommager.

JACQUOT, prenant la bourse.

Margot, je te défends de rien prendre! Mais du tout! du tout!... Je ne veux pas de dédommagement... ni de déménagement... Je ne veux pas quitter mes quartiers... je tiens au mien... je veux mon habitation... mon toit paternel.

LE MARQUIS.

Que veux-tu, mon pauvre garçon, ça n'est pas ma faute si ma femme est si méchante.

JACQUOT.

Mordié! si, c'est votre faute! Il y a une heure que je vous propose une badine, et vous ne voulez pas badiner.

MARGOT, sanglotant.

C'est vrai, ça... il vous propose une badine... C'était le seul moyen d'en finir.... je connais ça!...

JACQUOT.

Vous voyez que je ne lui fais pas dire!...

(Musique au dehors.)

LE MARQUIS.

Mais quel est ce bruit?

JACQUOT.

Pardine!... c'est le bruit avant-coureur de la fête!...

MARGOT.

De la fête du pays!... Moi, qui me promettais de tant m'amuser... c'est étonnant comme j'ai le cœur à la danse!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAYSANS et PAYSANNES, puis PRELINPINPIN, SES ACOLYTES, PAILLASSES, MARCHANDS FORAINS.

CHŒUR.

AIR du ballet du Diable à Quatre.

Ah! pour nous qu'elle fête!
Quel bonheur! quel plaisir!
Aux jeux qu'on nous apprête
Hâtons-nous d'accourir! (*bis.*)
Hâtons, hâtons-nous d'accourir.

(Pendant le chœur, Prelinpinpin est entré, monté sur un char traîné par un de ses acolytes, et s'arrête au milieu du théâtre. — Un paillasse joue de la trompette, un autre bat de la grosse caisse.)

PRELINPINPIN.

AIR de l'Eau merveilleuse.

C'est moi! messieurs; c'est moi! c'est moi!
Des sorciers vous voyez le roi;
Je confonds les plus incrédules.
Je vends élixirs et pilules;
Prenez, prenez de mes pilules!
C'est moi! messieurs; c'est moi! c'est moi!
Des sorciers, oui, voilà le roi!

(Il distribue ses paquets.)

Messieurs, mes élixirs sont des plus efficaces:
Par eux, de tous les maux on brave les disgrâces;
Ils donnent l'appétit, et blanchissent les dents;
Ils font vivre cent ans,
Vernissent la chaussure.
Essayez leurs vertus!
Demain, je vous le jure,
Ce que je vends deux sous se vendra mille écus!

(Parlé.) Ce n'est pas tout, messieurs; je suis de plus escamoteur, prestidigitateur et jongleur. Je

jongle avec des pommes d'apis, des pommes de reinette, des obus, des boulets de trente-six... avec la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin, quand le gouvernement consent à me les prêter, ce qui est fort rare. Vous allez voir, messieurs, vous allez voir !

REPRISE.

C'est moi ! messieurs ; c'est moi ! c'est moi !
Des sorciers vous voyez le roi ! etc.

(Accompagnement de trompette et de grosse caisse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais, quelle affreuse musique !...

LE MARQUIS.

Bobonne !... c'est que c'est la fête !...

LA MARQUISE, aux musiciens.

Silence, donc !... Qui vous a permis de vous établir ainsi devant chez moi ?...

LE MARQUIS.

Mais c'est moi, Bobonne !... puisque c'est la fête...

PRELINPINPIN.

Allez, musique !

LA MARQUISE.

Vous avez osé !... (La grosse caisse continue toujours.) Mais c'est affreux !... c'est à n'y pas tenir !...

UNE MARCHANDE, s'approchant de la marquise.

Madame, achetez-moi du plaisir !... voilà le plaisir !...

UNE AUTRE MARCHANDE.

De jolis petits ciseaux !... de charmans couteaux !...

LA MARQUISE, prenant un couteau.

Oui... oui... Ah ! vous ne voulez pas vous taire, canailles !... Eh bien ! vous allez voir !...

(Elle s'approche de la grosse caisse, et la perce avec colère de coups de couteau.)

TOUS.

Ah ! mon Dieu !...

PRELINPINPIN.

Attenter à ma peau d'âne !... mon gagne-pain !..

LE MARQUIS, s'avançant vers la marquise.

Bobonne !...

LA MARQUISE.

Arrière, monsieur !...

JACQUOT.

Ne l'approchez pas, marquis... elle crèverait aussi votre grosse caisse !...

CHŒUR.

AIR du Lac des Fées.

Ah ! c'est affreux,
Odieux !
Quell' femme abominable !
Ah ! vraiment (*bis.*) c'est pis qu'un diable !
Ah ! mes amis, sauvons-nous,
Elle nous poursuit tous,
Evitons (*ter.*) son courroux !

(Tout le monde fuit devant la marquise. — Jacquot rentre dans sa chaumière. — La marquise fait rentrer son mari devant elle dans le pavillon. — Prelinpinpin reste en scène avec Margot.)

SCÈNE X.

PRELINPINPIN, MARGOT.

(La nuit vient par degrés.)

PRELINPINPIN, contemplant sa grosse caisse.

Décidément, je suis crevé !... O ma fidèle compagne, retrouverai-je jamais une peau aussi blanche, aussi douce que la tienne ?... Tu me secondais avec tant d'intelligence !... tu avais tant d'esprit !... tu résonnais si bien !...

(Un paillasse emporte la caisse.)

MARGOT, s'approchant doucement.

Pauvre homme !... Monsieur, je vous plaignons bien, allez !... C'te marquise, c'est pas la première fois qu'elle fait des siennes... c'est la peste du pays... Et dire qu'il lui serait si facile de se faire aimer, adorer ! Ah ! si j'étais marquise trois quarts d'heure seulement !...

PRELINPINPIN, avec mystère.

Chut !...

MARGOT.

Hein ?

PRELINPINPIN, de même.

Chut !... Venez ici !... Approchez !... plus près... Prêtez-moi votre oreille... Je veux vous parler dans le tuyau...

(Il prend dans sa gibecière un tuyau de diseur de bonne aventure, et lui dit quelques mots à l'oreille.)

MARGOT, vivement.

Hein ! quoi ! il se pourrait ! Je serais grande dame ! je serais marquise !...

PRELINPINPIN.

Plutôt que vous ne le pensez... mais une chose importante... Le tuyau, s'il vous plaît !...

(Il lui parle encore à l'oreille.)

MARGOT, après avoir écouté.

Oui, monsieur le sorcier... j'obéirai... quoiqu'il m'en coûtera, je vous assure...

PRELINPINPIN.

C'est bien !... Maintenant, retransvasez-vous

dans votre local... et n'oubliez pas ce que le destin vous prescrit...

MARGOT.

Oh ! non, monsieur le magicien, je n'aurons garde... (A part.) Ma foi, laissons-nous faire !... Oh ! le savant homme !... le savant homme !...

PRELINPINPIN.

AIR des Chansons de Béranger.

Ma suprême puissance
Vous offre son appui,
Que votre obéissance
Me seconde aujourd'hui !

ENSEMBLE.

Ma suprême puissance, etc.

MARGOT.

Sa suprême puissance
Vient m'offrir son appui,
Que mon obéissance
Le seconde aujourd'hui !

(Margot rentre dans l'échoppe.)

SCÈNE XI.

PRELINPINPIN, seul.

Et maintenant... si je ne craignais pas d'être embêtant et nauséabond, ce serait un fameux moment pour me livrer à une foule de dissertations très philosophiques, en injuriant le destin, qui dispense en aveugle les titres et le quibus... Mais assez de phrases comme ça, Prelinpinpin ; les actions valent mieux que les paroles... Je l'ai promis à Margot, et je vais déployer la puissance que m'a léguée défunt mon illustre père... C'est ma mission sur ce globe... que, grâce à moi, l'équilibre soit momentanément rétabli !...

(Il prend sa baguette et fait des conjurations.)

RÉCITATIF.

A la lueur de l'éclair électrique,
Qui de ses feux vient sillonner les airs,
Signalons aujourd'hui ma puissance magique;
Protégeons l'innocent, punissons le pervers !

(Musique jusqu'à la fin de l'acte. — Prelinpinpin continue ses conjurations. — Deux énormes gobelets d'escamoteur descendent du cintre, et se placent, l'un près du château, l'autre près de la chaumière. — Prelinpinpin se tourne alors alternativement vers le château et vers la cabane, et semble attirer quelqu'un sous les gobelets. — Les gobelets se relèvent tout à coup, et l'on aperçoit la marquise immobile près du château, et revêtue des habits de Margot, tandis que Margot est près de la chaumière, immobile aussi, et revêtue des habits de la marquise.)

Bien ! bien ! toutes deux sont endormies par mon pouvoir diabolique, magique et magnétique... Maintenant, vous allez filer, mes belles noctambules ! (A Margot.) toi, sous son baldaquin doré... (A la marquise.) toi, sur son pauvre lit de sangle... Mais quelle pensée m'illumine, ce que je fais là est par trop risqué ! Je veux bien les faire changer de condition, mais non pas de mari... Non, la morale ne recevra pas le moindre accroc. Chassé-croisé général ! (Il fait une nouvelle conjuration, et l'on voit sortir successivement de chez eux le marquis et Jacquot en costume de nuit grotesque et tenant une lumière à la main. — Ils marchent tout endormis, ainsi que la marquise et Margot. — La marquise entre dans l'échoppe, et Margot dans le château.) Là... bien... Ces deux jolis êtres vont se promener toute la nuit en montant la garde à la porte du domicile conjugal... et maintenant... HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

(Les deux maris marchent devant leurs portes comme des factionnaires. — Le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement richement meublé. — Lit au fond. — Margot est couchée sur le lit; elle se retourne en chassant les mouches avec sa main.

SCÈNE I.

MARGOT, se réveillant.

Jacquot !... Jacquot !... Mon homme n'est pas à côté de moi ! (Se levant.) Ah ! mon dieu ! où suis-je ? Ah ça ! (Regardant la queue de sa robe.) mais qu'est-ce que je traîne après moi ?... On dirait d'une queue de cerf-volant... Est-ce qu'on voudrait m'enlever ? (Touchant ses oreilles.) Et puis, qu'est-ce que j'ai donc là ?... Tiens, des petits bouchons de carafe ! (Se regardant dans la glace.) Ah ! grands dieux ! mais ce n'est pas moi... c'est la grande dame... les traits de la marquise si méchante... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, comment que ça se fait ?... Eh ! mais je me rappelle... l'escamoteur me l'a dit à l'oreille... « Vous prendrez la place de la marquise... tout le monde s'y trompera... Mais ne paraissez pas étonnée ; agissez et parlez comme si vous aviez toujours été une grande dame. » Ma foi, puisque j'y suis... tâtons-en un peu de la grandeur, et profitons des avis du sorcier... Oui, j'allons agir et parler comme si j'avions toujours été une grande dame.

AIR de Don Pasquale.

Oui, j'allons être marquise
Et femme du plus grand ton ;
J'allons être un peu bien mise,
Et m' carrer dans mon salon.
De ma nobless' je suis fière,
Je peux fair' mon embarras ;
Car, en qualité d' sav'tière,
Les quartiers n' me manqu'ront pas;
Oui, etc.

Ah ! justement voilà mes gens... mes laquais...

SCÈNE II.

MARGOT, CHARLOTTE, GODIVEAU, tenant un plateau, BRIDENMAIN.

MARGOT.

Que voulez-vous, mes gens, mes laquais?... Eh bien ! est-ce que je vous fais peur, les autres?

CHARLOTTE, reculant.

Non, madame la marquise... mais...

MARGOT, à Godiveau.

Et à vous ?

GODIVEAU, de même.

Madame la marquise...

MARGOT, à part.

Le sorcier ne m'a pas trompée... Décidément, je suis marquise... (A Godiveau.) Que m'apportez-vous donc là ?

GODIVEAU.

Madame la marquise, c'est votre déjeûner... du chocolat...

MARGOT.

Est-ce bon ?

GODIVEAU.

Madame la marquise le sait bien.

MARGOT, à part.

C'est juste... n'ayons pas l'air... (Elle regarde.) Dieu que c'est noir ! (Elle boit.) Ah ! pouah !... que c'est mauvais !.. (Elle jette la tasse.) Quoi que c'est donc que cette drogue-là? Voyons... arrivez ici... Dites donc, mon petit, est-ce que vous n'auriez pas autre chose à me donner pour mon déjeûner ?

GODIVEAU.

Si, madame... que désirez-vous?

MARGOT.

Je voudrais... je voudrais... du pain blanc avec de la graisse d'oie dessus... et une bouteille de vin... du chenu !...

GODIVEAU, stupéfait.

Du chenu !

MARGOT.

Allez !...

GODIVEAU.

J'y vais... (A part.) En voilà une idée baroque !.. mais ça ne fait de mal à personne... (Il sort.)

MARGOT, à Bridenmain.

A votre tour, que me voulez-vous ?

BRIDENMAIN.

Madame la marquise, faut-il mettre les chevaux ?

MARGOT.

Quels chevaux ?

BRIDENMAIN.

Les chevaux du carrosse de madame.

MARGOT, à part.

J'ai des chevaux et un carrosse... Diable !.. prenons nos plus grands airs. (A Bridenmain.) Monsieur mon cocher, allez dire à messieurs mes chevaux de s'atteler à ma voiture... Allez, z'allez !

(Bridenmain sort.)

CHARLOTTE.

Madame la marquise veut-elle que je la coiffe?

MARGOT.

Hein !... Pourquoi ça?... Non... non... Je me trouve très bien attifée comme ça... Qué belle jupe !.... Qué beau casaquin ! Si Jacquot me voyait...

CHARLOTTE.

Vous avez parlé de Jacquot?

MARGOT, avec embarras.

Jacquot !... moi... non... connais pas...

CHARLOTTE.

Si fait, madame, vous vouliez hier faire démolir son échoppe !..

MARGOT.

Ah ! oui... Je me rappelle... Cette méchante marquise voulait faire démolir...

CHARLOTTE, étonnée.

Que dit-elle ?...

MARGOT.

Ah ! mais non, mais non... c'est moi qui suis marquise, maintenant, et je vais lui faire du bien à ce pauvre Jacquot... ah ! mais du bien... Mademoiselle, avez-vous une pièce de quinze sous ?

CHARLOTTE.

Une pièce de quinze sous !... Mais madame a de l'or plein sa cassette.

(Elle lui apporte une bourse.)

MARGOT, l'ouvrant.

Oh ! oui, de l'or... de la vraie or... Mademoiselle, allez porter ceci, de ma part, à Jacquot... à mossieur Jacquot.

CHARLOTTE, stupéfaite.

Le savetier !

MARGOT, avec dignité.

Le cordonnier !

CHARLOTTE.

Quoi ! madame !... (A part.) Sur quelle bonne herbe a-t-elle donc marché, mon Dieu !...

MARGOT.

Et dites-lui que la marquise lui demande pardon de lui avoir causé du chagrin.

CHARLOTTE.

Ah ! vous êtes trop bonne !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GODIVEAU.

GODIVEAU, avec un riche plateau, qu'il pose sur une table.

Voilà le déjeûner que madame a demandé.

MARGOT.

Merci, vieux...

GODIVEAU, à part.

Mais est-elle affable !... (Il sort.)

MARGOT, prenant une énorme tartine, et mangeant.

A la bonne heure !... Ça vaut mieux que du chocolat, ça... Sapristi ! le bon pain !... on dirait de la galette !...

LE MARQUIS, derrière la porte, à droite.

Bobonne !...

MARGOT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

CHARLOTTE.

C'est le mari de madame.

MARGOT, à part.

Ah ! mais oui, au fait... j'ai un mari... le gros marquis... Voilà le chiendent !...

SCÈNE IV.

MARGOT, CHARLOTTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entr'ouvrant la porte.

Peut-on entrer, Bobonne ?...

CHARLOTTE.

Oui, oui, entrez, monsieur le marquis, madame le permet.

(Margot fait de grandes révérences.)

LE MARQUIS, à Charlotte.

Tiens ! ma femme qui me salue...

CHARLOTTE, à demi-voix.

Vous ne savez pas, monsieur le marquis !...

(Elle lui parle bas.)

MARGOT, à part, regardant le marquis.

Fichtre !... qu'il est laid !... Qu'est-ce que je vas lui dire ?...

LE MARQUIS, à Charlotte.

Ah bah !

CHARLOTTE, à demi-voix.

Changée du tout au tout...

LE MARQUIS, à Charlotte.

Pas possible !

CHARLOTTE.

Si fait... Elle m'a chargée d'aller porter cette bourse à Jacquot, en me priant de lui faire des excuses.

LE MARQUIS.

Des excuses... à Jacquot !... le savetier !...

CHARLOTTE.

Et j'y cours. (Elle sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, MARGOT.

LE MARQUIS, à lui-même.

Ma femme, bonne, douce, aimable... à ce point de faire des excuses à un savetier !... Pas possible !... Charlotte divague... Abordons-la... (S'approchant avec crainte.) Eh bien ! Bobonne ?...

MARGOT.

Eh bien ! mon Bichon ?

LE MARQUIS, à part.

Elle m'appelle son Bichon !... Charlotte ne divaguait pas... Ah ! je suis bien heureux !...

MARGOT, à part.

L'escamoteur ne m'a pas trompée... C'est que le mari lui-même est dupe de la manigance !...

LE MARQUIS.

Bobonne !... j'ai rêvé de vous toute la nuit...

MARGOT.

Ah ! que vous êtes donc bon !... ah ! que vous êtes bon donc !... Et moi... mon Bichon... j'ai aussi songé à vous...

LE MARQUIS.

Ah !... (A part.) Ah ! mon cœur me le dit... je crois que je vais toucher au but de mes vœux... Car, depuis deux ans que je suis uni à madame la marquise... (Il soupire.) Ah !...

MARGOT.

Vous soupirez ?...

LE MARQUIS.

Oui... Mélicerte !...

MARGOT.

Mélicerte !...

LE MARQUIS.

Laissez-moi vous appeler de votre petit nom ! Et si j'osais...

MARGOT.

Osez donc, marquis, osez donc....

LE MARQUIS.

Ne m'appelez pas marquis... ne m'appelez pas de Groslichard... appelez-moi Tytire.

MARGOT.

Si vous le voulez...

LE MARQUIS.

Je l'ambitionne !

MARGOT.

Eh bien ! Tytire !...

LE MARQUIS.

Mélicerte !... (A part.) Je crois que j'arrive au terme de mes déceptions... car, depuis deux ans

que je suis uni à Mme la marquise... (Haut.) Oui, voilà deux ans que je souffre... que je viens à rien... que je dessèche...

MARGOT.

Ah bah !

LE MARQUIS.

Non... non... je veux dire que voilà deux ans que j'espère...

MARGOT.

Quoi donc ?

LE MARQUIS, avec pudeur.

Ah !

MARGOT.

Mais... quoi donc ?

LE MARQUIS.

Ah !... je n'ose... je n'ose !...

MARGOT, à part.

Est-il bête, ce gros-là !... Il n'ose jamais... Jacquot n'est pas comme ça, lui...

LE MARQUIS, s'enhardissant et d'un ton résolu.

Mélicerte, laisse-moi te ravir un baiser !...

MARGOT.

Un baiser !... (A part.) Au fait, puisque je suis sa femme... (Tendant la joue.) Tenez, gros mauvais sujet.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Ah !...

MARGOT, à part.

C'est pas toujours amusant d'être marquise...

LE MARQUIS.

Maintenant, marquise, vous le savez... le premier baiser, c'est comme le premier pas...

MARGOT, se levant.

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

LE MARQUIS, à part.

Je deviens audacieux !... (Haut.) Il m'en faut un second... un meilleur !...

MARGOT.

Mais, non... non... En voilà t'assez.

LE MARQUIS.

Ah ! marquise... je suis votre époux...

MARGOT.

Mon époux !... Un instant !... un instant !... Ah ! mais... ah ! mais... ça devient ennuyant d'être marquise !

LE MARQUIS.

Oui, marquise... je suis votre époux... par la sambleu !

MARGOT.

Voilà qu'il jure à présent !...

LE MARQUIS.

Mélicerte, je t'en préviens, je ne me connais plus... (Il lui prend la main.)

AIR : Est-il supplice égal ?

Je me sens tout en feu,
Je tourne au Richelieu,
Mon cœur est un cratère ;
Trop long-temps mis à jeun,
Je deviens un
Lauzun,
Et même un Létorrière !

(Il tombe à genoux.)

Quoique mari, tu sais que je suis veuf,
Je suis époux sans femme...
Mais ce matin, roué de l'Œil-de-Bœuf,
Je veux flamme pour flamme !

ENSEMBLE.

Je me sens tout en feu, etc.

MARGOT, à part.

Ah ! j'ai peur d'un tel feu !
Et jouer un tel jeu
Ici ne me plaît guère.
Jacquot n'est pas défunt !
Un époux, j'en ai z'un ;
Je ne veux pas la paire.

(Pendant la reprise, il veut baiser la main de Margot, qui se dégage et s'échappe en riant.)

LE MARQUIS.

Mélicerte !... Elle s'enfuit !... elle me délaisse !... quand depuis deux ans... Volons après elle !... (Il essaie en vain de se relever, puis il appelle.) Champenois !... Bourguignon !...

LES VALETS, entrant.

Qu'y a-t-il, monseigneur ?...

LE MARQUIS.

Relevez votre illustre maître... Vous ne pouvez pas ?... appelez-en deux autres...

LES VALETS, appelant.

Tourangeau !... La Ramée !...

(Ils arrivent, et se mettent en devoir de relever le marquis. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

L'intérieur de l'échoppe de Jacquot. — Un baquet plein d'eau. — Une table et tous les ustensiles d'un savetier. — Lit rustique au fond, à droite. — Porte de côté. — Fenêtre.

SCÈNE I.

JACQUOT, au pied de la table, endormi par terre, se réveillant.

Brrr!... J'ai froid!... (Il regarde autour de lui.) Ah ça! mais je ne suis pas dans mon lit... Je suis tout habillé!... J'ai dormi par terre comme un simple carlin... comme un vil insecte... Par terre!... Comment diable ça se fait-il?... (Il aperçoit des bouteilles sur la table.) Ah! j'y suis... J'aurai tapé de l'œil, en levant le coude... Voyons, voyons, il fait jour... il faut travailler... Et Margot?... Elle dort, la faignante!... (Appelant.) Mon épouse!... Ohé! Margot!... Elle va me sauter au cou... Elle a un réveil charmant, mon épouse!...

SCÈNE II.

LA MARQUISE, JACQUOT.

LA MARQUISE, s'éveillant, et cherchant le cordon de sa sonnette.

Lisette! Lucile! Charlotte!.. Eh bien!... vous ne venez pas, pécores!...

JACQUOT.

Elle rêve!... (Criant.) Margot!... Margot!...

LA MARQUISE, étendant le bras.

Encore la voix de ce savetier!...

JACQUOT.

Ah ça! a-t-elle le sommeil dur ce matin!... (Il la prend par le bras et la secoue.) Allons donc, Margot!... Allons donc, ma jeune épouse!...

LA MARQUISE, se levant.

Grand Dieu!... Que vois-je!... où suis-je?... où suis-je?..

JACQUOT.

Près de ton petit loulou... Près de ton gueux-gueux de mari!

LA MARQUISE, reculant.

Misérable!... n'approche pas!...

JACQUOT.

Voyons, Margoton, assez de rêves comme ça. Est-ce que tu ne me reconnais pas?...

LA MARQUISE.

Oh! si... je te reconnais... Tu es ce coquin de savetier... que je veux châtier... Pour te venger, tu m'auras enlevée pendant mon sommeil...

JACQUOT, riant.

Farceuse, va!...

LA MARQUISE.

Mais je veux sortir à l'instant... misérable!

JACQUOT.

Est-ce que ma femme serait devenue folle sans me prévenir?... Voyons, Margot, on prévient... On dit le soir : Vous êtes prévenu que demain, à huit heures, je serai très folle!

LA MARQUISE.

Margot?... Moi, Margot!...

JACQUOT.

Oui, toi, Margot! toi!

LA MARQUISE.

Il me tutoie!

JACQUOT.

Tiens!... je vais mettre des manchettes et des breloques pour parler à madame...

LA MARQUISE.

Vil croquant!... je te ferai pendre!...

(Elle va pour sortir.)

JACQUOT.

Un instant!... Ah! tu veux jouer ce jeu-là... Attends, Minette!... (Il ferme la porte.)

LA MARQUISE.

Il m'enferme!...

JACQUOT.

Et je mets la clé dans ma poche... et je n'ouvre à personne... (On frappe.) Entrez!

CHARLOTTE, en dehors.

C'est moi... Mlle Charlotte...

LA MARQUISE, à part.

Ma femme de chambre! Je vais pouvoir enfin!...

JACQUOT.

La domestique de la marquise!... C'est différent... faut respecter ça... (Il ouvre la porte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! nous allons voir... Charlotte, que venez-vous faire ici?... Répondez vite...

CHARLOTTE.

Pardine! je viens chercher les mules de Mme la marquise...

LA MARQUISE.

Mes mules!...

CHARLOTTE, avec impatience.

Non... celles de Mme la marquise.

JACQUOT, à la marquise.

Si tu voulais me faire un plaisir... ce serait d'aller voir là-bas si j'y suis...

(Il fait pirouetter la marquise.)

LA MARQUISE.

Moi! moi!... me voir traitée ainsi... Mais, scélérat!...

JACQUOT.

N'approche pas... ou je cogne... (Il prend son tire-pied, avec lequel il menace la marquise, qu'il tient à distance, pendant qu'il cause avec Charlotte.) Mamselle Charlotte .. dites à vot' bourgeoise que ses mules seront prêtes ce soir, sans faute...

LA MARQUISE.

Mais la marquise...

JACQUOT.

N'approche pas...

LA MARQUISE.

Mais c'est moi... la marquise...

CHARLOTTE.

Vous?...

JACQUOT.

Toi!... N'approche pas!

LA MARQUISE.

Oui, moi... la marquise de Groslichard!...

JACQUOT et CHARLOTTE, riant.

Elle, marquise... Ah! ah! ah! la marquise de Jacquot!...

LA MARQUISE, à Charlotte.

Ah! coquine!... tu fais semblant de ne pas me reconnaître... Tiens, tiens, tiens!...

(Elle la pince.)

CHARLOTTE.

Aïe! aïe! aïe!

LA MARQUISE.

Tiens encore!...

(Elle lui arrache son bonnet, qu'elle foule aux pieds.)

JACQUOT.

Ah ça! mais... qui a mordu mon épouse?...

CHARLOTTE.

Elle est ensorcelée!...

LA MARQUISE.

Ah! je suis ensorcelée!... Attends, attends, drôlesse!...

CHARLOTTE.

Sauve qui peut!

(Elle sort en courant; la marquise veut la suivre; mais Jacquot l'arrête, referme la porte et prend la clé.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, JACQUOT.

JACQUOT.

A nous deux, maintenant, madame! Est-ce que ça va durer long-temps, madame?... Est-ce que par hasard vous auriez l'intention de me mener par le bout du nez, madame!... Me faire des algarades devant des pratiques!... Prenez-y garde... Je suis calme... je me modère... mais si jamais...

LA MARQUISE.

Je bous... je bous!... J'écume de rage!...

JACQUOT.

Vous entendez... Si vous ne demandez pas pardon à l'instant même à Nini...

LA MARQUISE.

Eh bien?

JACQUOT.

Eh bien!... Vous voyez ce tire-pied... ce simple tire-pied à Nini...

LA MARQUISE.

Vous oseriez?...

JACQUOT.

Parfaitement...

LA MARQUISE.

Drôle! (Elle lui donne un soufflet.)

JACQUOT, abasourdi.

Une giffle!... à moi... une giffle!... Ah! tu me donnes une giffle!... Ah bien! elle est bonne celle-là!... En voilà un renversement social!... Attends-moi!... attends-moi!...

(Il court après elle.)

LA MARQUISE, fuyant.

Malheureux! vous n'avez sans doute pas l'intention de me frapper?...

JACQUOT.

Je vous demande pardon.

LA MARQUISE.

Quoi!... frapper une femme, une faible femme!...

JACQUOT.

Bon!... une faible femme! Toujours la même rengaîne... Sexe faible et timide... Attends, sexe faible et timide...

LA MARQUISE, se sauvant.

Ne frappez pas, monsieur...

JACQUOT.

Non... je vais mettre des gants blancs pour ça... (Il lui donne un coup de tire-pied.) Vlan!

LA MARQUISE, tombant sur un escabeau.

Ah! mon Dieu! je me meurs... Je m'évanouis... De l'eau de Cologne... des sels!...

JACQUOT.

Des sels?... de l'eau de Cologne?... J'en ai là...

un rouleau... dans mon baquet... (Il apporte le seau et lui jette de l'eau au visage.) En voilà, de l'eau de Cologne !

LA MARQUISE, se levant avec fureur.

Ah ! monstre ! assassin !...

JACQUOT.

Tout doux, la bourgeoise. . ou je récidive avec le tire-pied !

LA MARQUISE, le lui arrachant.

Ça ne sera pas avec celui-là, toujours !...

(Elle jette le tire-pied par la fenêtre.)

JACQUOT.

Elle me ravit mon tire-pied !... C'est bien... Passons à d'autres exercices...

LA MARQUISE.

Que va-t-il faire ?

JACQUOT.

Le besoin de la trique se fait vivement sentir... Passons à la trique...

(Il va chercher un énorme gourdin.)

LA MARQUISE.

Grand Dieu !...

JACQUOT, se posant avec sa trique.

Vous m'avez insulté, madame...

LA MARQUISE, tremblante.

Monsieur...

JACQUOT.

Vous m'avez calotté, madame...

LA MARQUISE, de même.

Monsieur...

JACQUOT.

J'ai commencé par user de clémence et de *longanimité*... Je pensais que le simple tire-pied calmerait votre tête.

LA MARQUISE.

Ah ! mon Dieu !

JACQUOT.

Je me suis trompé... je change de batteries... Voici une trique qui me vient de feu mon père... Je l'ai reçue... sur les épaules quelquefois... puis, ensuite, je l'ai reçue en héritage... «C'est, m'a-t-il dit, avant de clore à jamais sa vénérable paupière, c'est la trique de tes aïeux, ô mon fils... fais-en un bon et noble usage, ne l'en sers que pour ton épouse.... et dans les grandes occasions... » La grande occasion est arrivée, madame !

LA MARQUISE.

Mais, monsieur...

JACQUOT.

Ah ! ça vous fait de l'effet ?... Elle se radoucit... Voyons... voulons-nous faire la paix avec Nini...

LA MARQUISE.

Il le faut bien...

JACQUOT, il s'assied.

Oui ?... Eh bien ! faisons une petite risette à papa. . (Il agite sa trique.)

LA MARQUISE, riant d'un rire forcé.

Hi !... hi !... hi !...

JACQUOT.

Elle a ri... Maintenant, venons embrasser papa...

LA MARQUISE.

Jamais !...

JACQUOT.

Ici... là... sur le duvet de cette joue purpurine... Nous rechignerions ? (Il agite sa trique.)

LA MARQUISE, effrayée.

Quel supplice ! (Elle embrasse la joue droite.)

JACQUOT.

L'autre, s'il vous plaît !.. Rerechignerions-nous ?... (Nouveau jeu de trique.)

LA MARQUISE, l'embrassant.

Allons...

JACQUOT.

C'est bon, hein ?... c'est délicat... Très bien.... Le jeu de trique n'aura pas lieu aujourd'hui... Mais rassure-toi... ce sera pour un autre jour... Maintenant, Margot, que le ménage est d'accord, à l'ouvrage !... et, comme d'habitude, une petite chanson pour charmer les jolies oreilles à Nini...

LA MARQUISE, à part.

Ah ! c'est pour en mourir !...

JACQUOT.

Et pour que ce soit plus gentil, accompagne toi sur ma flûte traversière... Allons donc !.. allons donc !... roucoulons !... rossignolons !

(Ritournelle prétentieuse.)

LA MARQUISE, chantant de l'italien.

O ! cielo !... mi manca la voce !
Che fare ?... Ah ! briccone !

JACQUOT.

Comment, des abricots ?...

LA MARQUISE, continuant.

Sorte, a te riddo !

JACQUOT.

Comment, sors de tes rideaux !... Des abricots... des rideaux !... qu'est-ce que c'est que tout ça ? Où diable as-tu appris ?... Veux-tu bien finir !... Non... je veux de ces petites romances gracieuses... mélodieuses, harmonieuses, qui vous gratteut l'oreille agréablement...

AIR d'Amédée de Beauplan.

JACQUOT.

Allons, qu'on chante à l'instant même !
Il s'agit ici d' m'amuser.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Ah ! grand Dieu ! quelle peine extrême !

JACQUOT.

Allons, qu'on chante à l'instant même !
Si tu n' chant' pas, j' te f'rai danser.

LA MARQUISE.

Non, non, je hais la danse et la musique !...

JACQUOT.

Vite, un joli p'tit air... et qu'on s'applique !

LA MARQUISE.

Moi ! chanter pour ce rustre ! Ah ! c'est unique...

JACQUOT, prenant son bâton.

Je vais battr' la mesure avec ma trique !

LA MARQUISE, à part.

Comment échapper à ses coups?...

JACQUOT.

Eh bien ! eh bien ! roucoulons-nous ?

LA MARQUISE, avec effort,

M'y voilà, m'y voilà... Vraiment c'est odieux ! Ah !...

JACQUOT.

Allons, allons, qu' ça soit joyeux, mélodieux ! Ah !...

LA MARQUISE.

Non je ne puis, non je ne puis souffrir ce traitement...

JACQUOT, jouant du bâton.

Ça recommenc', ça recommenc'... gare à l'accompa-[gn'ment.

LA MARQUISE, chantant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

JACQUOT.

Allons, allons, j' suis satisfait...
C't air-là me plaît,
La trique a fait (*bis.*)
Un bon effet !
Ah !

ENSEMBLE.

Maintenant, je sais la recette
De te fair' chanter, tu le vois,
Et je peux, grâce à ma baguette,
Chère épouse, te mettre en voix.

LA MARQUISE, à part.

L'insolent rit de ma défaite,
En despote il règne sur moi...
(Le menaçant.)
Ma vengeance sera complète !
Bientôt, bientôt, malheur à toi !
Malheur à toi ! (*bis.*)
Ma vengeance sera complète !
Malheur à toi ! (*bis.*)

JACQUOT, riant.

De te fair' chanter, tu le vois,
Maintenant je sais la recette.
Ah ! tu le vois, (*bis.*)
Oui, je saurai te mettre en voix.

(La marquise, accablée, tombe sur une chaise.)

JACQUOT.

Allons, je vois que tu n'as pas plus le cœur aux chansons que moi à l'ouvrage... En ce cas, je vais courir la pratique... Un bout de toilette... je veux me faire joli... Voyons, aide-moi.

LA MARQUISE, se levant.

Vous aider !...

JACQUOT, avec colère.

Encore des manières !...

LA MARQUISE, tremblante.

Non, non !...

JACQUOT, montrant un habit accroché au mur.

Apporte-moi ma veste...

LA MARQUISE, avec dégoût.

Moi ! toucher à ça...

JACQUOT, faisant semblant de chercher.

Où est donc la trique?...

LA MARQUISE, avec soumission.

Non... non... voilà.

(Elle lui jette la veste, qui tombe à terre.)

JACQUOT.

Margot... ramasse mon frac, et donne-le gen'i-ment à ton petit mari.

LA MARQUISE.

Par exemple !

JACQUOT.

Comment dis-tu?

LA MARQUISE.

Je dis : le voilà. (Elle fait la gracieuse.)

JACQUOT.

Charmante femme !... Maintenant ma cravate... Mets-la moi... Cravate ton homme...

LA MARQUISE.

Quelle situation, mon Dieu !

(Elle lui serre sa cravate avec rage.)

JACQUOT.

Mais tu m'étrangles...

LA MARQUISE.

Oh ! je le voudrais bien !

JACQUOT.

Tu dis?

LA MARQUISE.

Rien, cher ami.

JACQUOT.

Donne-moi à présent mon miroir...

LA MARQUISE, regardant autour d'elle.

Je n'en vois pas... il n'y en a pas...

JACQUOT.

Et ça... (Il montre le baquet.) Avance-le... Comme Narcisse, je vais réfléchir mon visage dans l'onde pure... (Il se baisse et se mire dans le baquet.)

LA MARQUISE, lui plongeant la tête dans le baquet.

Tiens ! tiens, tu y verras mieux !

JACQUOT.

Ah ! coquine !

(Il se relève tout mouillé, prend sa trique et poursuit la marquise.)

AIR.

JACQUOT.

C'est affreux, sur mon âme,
Etre ainsi traité par sa femme !
C'est odieux, vraiment ;
Mais elle est folle assurément.

LA MARQUISE.

C'est affreux, sur mon âme,
Ainsi maltraiter une femme.
Bientôt, assurément
Je ferai pendre ce manant !

(La marquise, renversant tout sur son passage, s'élance par la fenêtre et disparaît.)

SCÈNE V.

JACQUOT, seul.

Margot!... Margot!... Comme elle détale! Attends, attends! (A des paysans, par la fenêtre.) Hé! vous autres, là-bas... rattrapez-moi ma femme... moi, je n'ai plus de jambes.... Suis-je assez humilié.... et mouillé !... Ma femme battre son mari... Ah ça! mais il y a quelque chose dans l'air... Ma femme m'invectiver, me giffler, me laver la tête dans mon baquet! Ah ça! mais ça nous présage les événemens les plus baroques... Il va se passer des phénomènes! (Il prend sa trique.) O mon père, vous m'avez induit... Votre trique héréditaire ne suffit pas pour la paix du ménage... j'en prendrai une plus grosse... Courons après mon épouse....

SCÈNE VI.

JACQUOT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant.

Ma femme !... ma femme !... Où est-elle ?

JACQUOT.

Ah! et la mienne?

LE MARQUIS.

L'as-tu aperçue?

JACQUOT.

L'avez-vous rencontrée?

LE MARQUIS.

Tu l'as donc perdue?...

JACQUOT.

Mme Jacquot s'est ensauvée!..

LE MARQUIS.

Mme de Groslichard s'est égarée!...

JACQUOT.

Comment !...

LE MARQUIS.

Je voulais l'embrasser...

JACQUOT.

Je voulais la rosser.

LE MARQUIS.

Que les femmes sont bizarres!

JACQUOT.

La mienne surtout... Car enfin elle était faite à ça... elle y était rompue...

LA VOIX DE MARGOT, en dehors.

Jacquot! Jacquot!...

JACQUOT.

Cette voix?...

LE MARQUIS.

C'est elle !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARGOT, toujours en marquise.

MARGOT, entrant, à Jacquot, sans voir le marquis.

Ah! à la fin, te v'là, mon bon Jacquot... je ne pouvais plus y tenir... Mon petit Jacquot!

JACQUOT, stupéfait.

Son p'tit Jacquot!

LE MARQUIS, de même.

Que signifie?...

MARGOT, se retournant, à part.

Le marquis!.. Qu'allais-je faire? et la défense du sorcier!..

LE MARQUIS.

Ah! que je suis fortuné!.. j'ai récupéré mes amours!...

JACQUOT.

Oui... vous r'avez votre femme! mais moi, la mienne... où est-elle? Où s'est-elle fourrée?

LE MARQUIS.

Fais-la tambouriner!

JACQUOT.

Je la tambourinerai moi-même!... Mais où est-elle allée, cette satanée Margot?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLOTTE, puis LA MARQUISE, ramenée par un domestique.

CHARLOTTE.

La voilà!... la voilà!...

JACQUOT, se frottant les mains.

Ah! nous allons pas mal rire!

LE MARQUIS.

Pas de violence, Jacquot.

CHARLOTTE.

Elle voulait entrer de force au château, en soutenant toujours qu'elle était la marquise... Nous vous la ramenons...

LA MARQUISE, entrant.

Oui... je le soutiens!... je le soutiendrai toujours... je suis... (Regardant Margot.) Que vois-je? mes habits!... mes traits... (A part.) Ah! je suis perdue!...

MARGOT, prenant la main de la marquise.

Pauvre femme!

LA MARQUISE.

Ah! merci, mon enfant, merci! Vous valez mieux que moi... Je le vois, tout ce qui m'arrive... ce prodige que je ne puis comprendre... c'est un châtiment du ciel!

JACQUOT.

Voilà ma femme qui prêche à présent! Ce n'est pourtant pas dimanche!

LA MARQUISE.

Je me résigne à mon sort ..(Au marquis.) Adieu... monsieur, adieu... Vous ne me reverrez plus... Adieu!

LE MARQUIS, à part.

Je ne sais pourquoi... mais cette femme me procure de l'attendrissement...

(Il s'essuie les yeux.)

LA MARQUISE.

Avant de vous quitter, je ne vous demande qu'une grâce, une dernière...

LE MARQUIS.

Parlez, jeune villageoise...

LA MARQUISE.

Dites-moi que vous me pardonnez... et permettez-moi de vous embrasser.

LE MARQUIS.

J'y acquiesce.

JACQUOT, vivement.

Mais non, non, non... Moi je m'oppose à cette plaisanterie!...

MARGOT.

Et si je te permets de m'embrasser, moi...

JACQUOT, stupéfait.

Vous!... parole!... Quel honneur!... Ah! si j'avais su... j'aurais fait ma barbe avant-z'hier!..

MARGOT.

C'est convenu!... Allons!... ensemble!... (Tendant sa joue à Jacquot, pendant que le marquis tend la sienne à la marquise.) Une!... deux!... trois!...

JACQUOT, à part.

Oh! j'ai mangé de l'ail... N'importe. (Haut.) Feu! (Musique.)

(Au moment où chaque mari embrasse sa véritable femme, Prelinpinpin paraît à la croisée du fond, et étend la main.—Un coup de tamtam se fait entendre.—La marquise se retrouve tout à coup avec ses habits de grande dame, et Margot avec ses vêtemens de paysanne.)

LE MARQUIS.

Que vois-je!

JACQUOT.

Au secours!...

LA MARQUISE.

Quel bonheur!

MARGOT.

Mon petit Jacquot!

LE MARQUIS.

Ce prodige confond mon intelligence... Qui m'expliquera?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PRELINPINPIN.

PRELINPINPIN, s'élançant au milieu du théâtre.

Moi!

LE MARQUIS et JACQUOT.

L'escamoteur!

PRELINPINPIN.

J'ai jeté un charme sur vos deux femmes; le charme a réussi...

LA MARQUIS.

Oui... oui... je le sens... je ne suis plus la même... Je veux rendre tout le monde heureux!... (A Margot et à Jacquot.) Mes amis, je me charge de votre fortune.

JACQUOT.

Je vous rendrai réponse demain. (Frappé d'une idée.) Ah! mon Dieu!... mais, j'y pense!...

LE MARQUIS, de même.

Ventre-saint-gris!... mais, j'y songe!... (A part.) Ma femme a passé la nuit chez ce rustre!...

JACQUOT, à part.

Mon épouse a ronflé sous le toit de ce gros colimaçon!...

LE MARQUIS, à part.

Je suis...

JACQUOT, à part.

Serais-je?...

LE MARQUIS, à Jacquot.

Dis donc, manant?..

JACQUOT.

Dites donc, gros noble?...

(Ils se rapprochent.— Le marquis lui parle bas.)

JACQUOT.

Non, foi de savetier!.. Et vous?

(Il lui parle bas.)

LE MARQUIS.

Non, parole d'honneur!... Foi de marquis!

JACQUOT.

Foi de savetier!

LE MARQUIS.

Foi de marquis!

TOUS DEUX.

Foi de gentilhomme!...

LE MARQUIS, à Prelinpinpin.

Mais, homme prodigieux, pour avoir ainsi fasciné nos regards, pour avoir produit cette miraculeuse hallucination, qui êtes-vous? quel motif aviez-vous?

PRELINPINPIN.

Quel motif? J'ai voulu prouver...

JACQUOT, l'interrompant.

Connu!... Vous avez voulu prouver, comme l'a dit un sage de la Grèce, que les épouses sont de la nature des côtelettes, plus on tape dessus, plus

elles deviennent tendres... Voilà votre morale... Eh bien ! je la trouve trop frappante... Je la désapprouve... Elle n'a plus mon suffrage... Décidément je change de système.

AIR de Préville et Taconnet.

Ma moitié seul' régn'ra dans ma maison,
A la baguett' je veux que l'on me mène;
Avec les femm's j' s'rai doux comme un mouton,
Sur mon joli p'tit dos on me mang'ra la laine.

(Parlé.) Battre les femmes !... battre un sexe auquel je dois mon père!... Margot, passe-moi ma trique... Attends, attends, toi!... (Il fait le geste de la casser, puis il s'arrête tout à coup et regarde dans la salle.) Hein ? quoi ! quelqu'un la réclame ?... Vous en avez besoin, monsieur ? (Regardant d'un autre côté.) Et vous, aussi ?... Bon! par là encore! Allons, bien!... Voilà que tout le monde la demande!... Il n'y a donc que des hommes mariés ici?... Du tout !... du tout !... Par exemple !... Ne craignez rien, mesdames...

Suite de l'air.

J' suis désormais votre esclave soumis;
De ces messieurs j' n'écout' pas les réclames...
Mais ce bambou que j' refuse aux maris,
Français galant, j'en fais hommage aux dames ;
De temps en temps, servez-vous-en, mesdames !

CHŒUR.

AIR du Ballet du Diable à Quatre.

Ah! pour nous plus d'orages!
Le bonheur et la paix,
Au sein de nos ménages,
Vont régner désormais.

FIN.

NOTE ESSENTIELLE POUR MM. LES DIRECTEURS DE PROVINCE.

La mise en scène de cet ouvrage est très facile; mais on peut la simplifier encore. Ainsi à la fin du premier acte, si l'on veut éviter le jeu des gobelets, Prelinpinpin fera sortir les deux femmes endormies, la marquise du château et Margot de la chaumière. Chacune s'arrêtera, immobile, près de la porte de sa demeure; puis le chassé-croisé général s'effectuera ensuite, ainsi qu'il est indiqué.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.